UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 8821

JOURNAL RELIURE JOURNAL
Vve H. CASTERMAN

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

LES PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

TOME DOUZIÈME

51-0457

Cet Ouvrage, aussi bien pour le plan d'après lequel il est conçu que pour les matières qu'il contient, et qui sont le résultat des recherches de l'Auteur, est la propriété de l'Editeur qui, ayant rempli les formalités légales, poursuivra toute contrefaçon, sous quelque forme qu'elle se produise. L'Editeur se réserve également le droit de reproduction et de traduction.

BQ
8215
.G95
1877

LES

PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

de l'Ancien et du Nouveau Testament

des Martyrs, des Pères, des Auteurs sacrés et ecclésiastiques

DES VÉNÉRABLES ET AUTRES PERSONNES MORTES EN ODEUR DE SAINTETÉ

NOTICES SUR LES CONGRÉGATIONS ET LES ORDRES RELIGIEUX

Histoire des Reliques, des Pèlerinages, des Dévotions populaires, des Monuments dus à la piété
depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui

D'APRÈS LE PÈRE GIRY

dont le travail, pour les Vies qu'il a traitées, forme le fond de cet ouvrage

LES GRANDS BOLLANDISTES QUI ONT ÉTÉ DE NOUVEAU INTÉGRALEMENT ANALYSÉS

SURIUS, RIBADENEIRA, GODESCARD, BAILLET, LES HAGIOLOGIES ET LES PROPRES DE CHAQUE DIOCÈSE
tant de France que de l'Etranger

ET LES TRAVAUX, SOIT ARCHÉOLOGIQUES, SOIT HAGIOGRAPHIQUES, LES PLUS RÉCENTS

Avec l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte Vierge, des Discours sur les Mystères et les Fêtes
une Année chrétienne
le martyrologe romain, les martyrologes français et les martyrologes de tous les Ordres religieux
une Table alphabétique de tous les Saints connus, une autre selon l'ordre chronologique
une autre de toutes les Matières répandues dans l'Ouvrage, destinée aux Catéchistes, aux Prédicateurs, etc.

Par Mgr Paul GUÉRIN

CAMÉRIER DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

SEPTIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE
(Huitième tirage)

TOME DOUZIÈME

DU 3 OCTOBRE AU 27 OCTOBRE

PARIS

BLOUD ET BARRAL, LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, RUE MADAME, ET RUE DE RENNES, 59

1888

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

VIES DES SAINTS

IIIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, au quartier de l'Ours-Coiffé (près la porte Majeure, où se trouve maintenant l'église de Sainte-Bibiane), le triomphe de saint Candide, martyr. — Le même jour, les saints martyrs Denis [1], Fauste, Caïus, Pierre, Paul, et quatre autres, qui, ayant beaucoup souffert sous l'empereur Dèce, méritèrent la palme du martyre sous Valérien, après que le président Emilien leur eut fait endurer de longs tourments. 265. — Dans l'ancienne Saxe (Westphalie), les deux saints martyrs nommés EWALD, prêtres, qui furent pris et massacrés par les païens, comme ils commençaient d'annoncer Jésus-Christ dans ce pays. Une grande lumière, qui parut durant plusieurs nuits, fit connaître le lieu où ils étaient, et combien grand était leur mérite devant Dieu. 695. — En Afrique, saint Maximien, évêque de Bagaye, qui, ayant été tourmenté à plusieurs reprises par les Donatistes, fut précipité du haut d'une tour et laissé pour mort par ces hérétiques. Il survécut néanmoins et mourut dans la gloire d'une illustre confession. IVe s. — En Palestine, saint Hésyque, confesseur, disciple de saint Hilarion et compagnon de ses pèlerinages. IVe s. — Au diocèse de Namur, en Belgique, saint Gérard, abbé [2]. 959.

1. Les Bollandistes prétendent qu'il s'agit ici de saint Denis, évêque d'Alexandrie (dont nous esquisserons la vie au 17 novembre), et donnent ses actes tout au long sous ce jour (tome II d'octobre, p. 8-130), mais tous les autres hagiographes sont unanimes à refuser au saint Denis du martyrologe romain d'aujourd'hui la qualité d'évêque, pour ne lui donner que celle de martyr. L'empereur Dèce, après lui avoir fait subir de cruelles tortures, l'aurait envoyé en exil dans les déserts de la Libye. Arrêté de nouveau, quelques années après, pendant la persécution de Valérien, il aurait été conduit devant le président Emilien, puis condamné à être décapité. Ayant survécu à ce supplice, on l'aurait jeté dans un cachot où il aurait langui pendant douze ans, et serait mort par suite des mauvais traitements qu'il eut à subir pendant sa longue détention.

2. Gérard naquit à Stave, village situé dans le pays de Liége, et fut attaché longtemps à la cour de Bérenger, comte de Namur, qu'il édifia par toute sorte de vertus. Riche en biens patrimoniaux, il les consacra tous à l'extension de la religion ; ce fut dans ce but qu'il fit bâtir, en 918, une église à Brogne, à trois lieues de Namur, et y mit des chanoines pour la desservir. Ayant fait un voyage à Paris, il alla visiter l'abbaye de Saint-Denis, et, singulièrement édifié de la ferveur des moines de cette maison, il les pria de le recevoir parmi eux. Les religieux le reçurent à bras ouverts : Gérard fit profession dans cette abbaye et y reçut les ordres sacrés. Dix ans après sa retraite à Saint-Denis (931), son abbé l'envoya fonder une abbaye dans sa terre de Brogne ; à peine eut-il achevé cet établissement qu'il s'enferma dans une petite cellule bâtie auprès de l'église, pour y vivre en reclus. Mais on l'arracha de sa solitude, et il fut chargé de la réforme des abbayes de Flandre, ce dont il s'acquitta avec le plus grand succès, pendant vingt-deux ans. Sentant sa fin approcher, il s'enferma de nouveau dans sa cellule, pour se préparer à la mort. Dieu l'appela à lui le 3 octobre 959. Ses reliques se gardent encore aujourd'hui dans l'église de Brogne. — Godescard, Mabillon, *Acta Sanctorum*.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Angers, saint Lô *(Laudus)*, évêque de Coutances et confesseur, cité au martyrologe de France du 21 septembre, où nous avons donné quelques détails sur sa vie. 573. — Aux diocèses d'Auch et de Tarbes, saint Exupère d'Arreau, évêque de Toulouse et confesseur, dont nous avons donné la vie au 28 septembre. 415. — Au diocèse de Beauvais, sainte ROMAINE, vierge et martyre. IIe s. — Aux diocèses de Cambrai et de Chartres, saint Piat, martyr, dont nous avons donné la vie au 1er octobre. 287. — Au diocèse de Châlons-sur-Marne, saint LEUDOMIR ou LUMIER, dix-huitième évêque de ce siége et confesseur. 626. — Au diocèse de Cologne, les deux saints Ewald, prêtres et martyrs, cités au martyrologe romain de ce jour. 695. — Aux diocèses de Fréjus et de Marseille, S. CYPRIEN, évêque de l'ancien siége de Toulon *(Telonis portus*, Var*)* et martyr. VIe s. — Au diocèse de Meaux, saint Patu ou Pattu (*Patusius*), chanoine de Saint-Etienne de cette ville et confesseur. A la mort de l'évêque Herlingue, le chapitre de Meaux voulut placer notre Saint sur le siége épiscopal de cette ville ; mais Pattu obtint du ciel de mourir le jour même de son élection. Il y a, dans le diocèse de Meaux, une paroisse de son nom (Saint-Pathus, Seine-et-Marne, arrondissement de Meaux, canton de Dammartin). VIIIe s. — Au diocèse de Nice, saint Agapet ou Agapit Ier, pape et confesseur, dont nous avons donné la vie au 20 septembre. 536. — Au diocèse de Paris, saint Denis l'Aréopagite, premier évêque de ce siége et martyr, dont nous donnerons la vie au 9 octobre. Ier s. — Au diocèse de Quimper, saint Melair (Meloir, Mélor, Meilleur, Melar), martyr, dont nous avons parlé assez longuement au martyrologe de France du 1er octobre où nous renvoyons nos lecteurs. Vers 798. — Au diocèse de Rennes, saint Suliau ou Suliac (*Sulinus*), abbé, déjà cité au martyrologe de France du 29 juillet et du 1er octobre. Nous avons donné au 29 juillet d'assez nombreux détails sur sa vie. VIe s. — A Fontenoy-le-Château (Vosges, arrondissement d'Epinal, canton de Bains), au diocèse de Saint-Dié, sainte MANNE ou MENNE, vierge. IIe s. — Aux diocèses de Lyon, Tarbes et Toulouse, saint Wenceslas, duc de Bohème et martyr, dont nous avons donné la vie au 28 septembre. 936. — Au diocèse de Limoges, saint Victurnien (Vertunien et Victôre), ermite, dont nous avons parlé assez longuement au martyrologe de France du 30 septembre. VIIe s. — Au diocèse de Bourges, sainte Montaine (*Montana*), vierge, abbesse du monastère bénédictin de Ferrières (*Bethleem Ferrariæ*), dont nous avons parlé au martyrologe de France du 1er octobre. VIIIe s. — En Champagne, saint Jovin ou Juvin, ermite et confesseur, honoré principalement à Loisy-sur-Marne (arrondissement et canton de Vitry-le-François) où il y a une église de son nom. Le village de Saint-Juvin (Ardennes, arrondissement de Vouziers, canton de Grandpré) s'est formé, croit-on, autour d'un ermitage de notre Saint. IXe s. — A Sens, saint Ambroise, douzième archevêque de ce siége et confesseur, cité déjà au martyrologe de France du 3 septembre, où nous avons donné quelques détails sur sa vie. Vers 455. — A Gruyères (Ardennes, arrondissement de Mézières, canton de Signy-l'Abbaye), au diocèse de Reims, saint Arnoulf, martyr, dont la translation des reliques dans l'église abbatiale de Mouzon (*Mozomum*) est indiquée au martyrologe de France du 24 juillet. 901. — A Troyes, saint Gengoul (Gengou, Gengoux, Gigou, Genf, Gandoul, Gingolph, Golf), martyr, dont nous avons donné la vie au 11 mai. 760. — A Sarrancolin (Hautes-Pyrénées, arrondissement de Bagnères-de-Bigorre, canton d'Arreau), au diocèse de Tarbes, saint Ebons, évêque de Balbastro (Aragon) [1]. 1104.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Saint-Hubert, dans les forêts des Ardennes, saint Bérégise, qui fonda dans ce lieu un monastère de Chanoines Réguliers et qui en fut élu abbé. Observateur vigilant de la vie régulière, il s'envola au ciel le 2 octobre [2]. Vers 724. — Chez les Chanoines Réguliers de Vienne : A Hereford, en Angleterre, saint Thomas, évêque et confesseur, d'abord chanoine régulier, qui, après avoir souffert de nombreux tourments pour avoir défendu les droits de son Eglise, mourut le 2 octobre, et, après sa mort, fut célèbre par ses miracles [3]. 1282.

Martyrologe de la Congrégation de Saint-Sylvestre. — Les saints Côme et Damien, martyrs, dont il est fait mention le 28 octobre [4]. 286.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la très-sainte Trinité. — Saint Wenceslas, duc

1. Il était Aquitain de naissance. Attiré par les vertus de saint Bertrand de Comminges (Haute-Garonne), il mourut dans cette ville où il était venu visiter son illustre collègue, à son retour de Rome. Son corps, enseveli dans l'église des Bénédictins de Sarrancolin, est encore de nos jours conservé dans une châsse magnifique de l'église de cette localité. Saint Ebons est le patron de Sarrancolin. — *Notes locales.*

2. Voir le martyrologe de France du 2 octobre. — 3. Voir sa vie au jour précédent. — 4. Nous avons donné leur vie au 27 septembre.

et martyr, dont la mémoire se célèbre le 28 septembre [1]. 936. — Le samedi avant le second dimanche d'octobre, fête de la Maternité de la bienheureuse Vierge Marie, Mère du très-saint Rédempteur. — Le samedi avant le troisième dimanche d'octobre, hors d'Espagne, Octave de la Maternité de la bienheureuse Vierge Marie.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Lima, dans l'Amérique méridionale, le bienheureux JEAN MASSIAS, espagnol, qui, ayant dit adieu à toutes les choses terrestres, fut religieux convers de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Il brilla par son humilité admirable, sa patience et l'intégrité de sa vie, et fut célèbre par ses miracles. 1645.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — La Vigile de notre Père séraphique saint François. — Le même jour, les saints Côme et Damien, martyrs, dont la naissance au ciel se célèbre le 27 septembre [2]. 286. — A Assise, dans l'Ombrie, la translation du corps de sainte Claire, vierge, du temps du pape Alexandre IV (1254-1261), dans l'église Saint-Georges, nommée maintenant Sainte-Claire, où le corps de saint François avait reposé vingt-huit ans auparavant, comme s'il était bon que celui qui avait ouvert à sainte Claire la voie de la vie, lui préparât aussi le lieu de son repos après sa mort [3]. 1257.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — Sainte Marie-Madeleine, pénitente, dont la naissance au ciel se célèbre le 22 juillet [4]. Ier s.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — A Albe, en Pannonie, saint Etienne, roi, qui, orné des vertus divines, convertit le premier les Hongrois à la foi. Sa mémoire se célèbre le 2 septembre : dans notre Ordre, elle se fait aujourd'hui [5]. 1038.

Martyrologe des Mineurs-Capucins de Saint-François. — De même que chez les Frères Mineurs.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au diocèse de Naples, saint Festus, diacre, et ses compagnons, martyrs près de Pouzzoles *(Puteoli)*. Nous avons donné leur vie au 19 septembre, jour où ils sont cités au martyrologe romain. 305. — A Antioche (*Antiochia ad Daphnen*), aujourd'hui Antakieh, ville de la Turquie d'Asie (Syrie), saint Théogène (Theugène, Thugène, Théagène, Théotiste, Cheugène, Théoctiste), qui périt par le feu. — En Afrique, les saints martyrs Victor, Urbain et Saparge (Séparge, Sparge, Scaparge). — Les saints Félix, Ampon (Aupon, Amon, Ammon) et Caste, martyrs, cités par tous les martyrologes, sans plus de détails. — A Metten, au diocèse de Passau (*Batava Castra, Bacodurum*), en Bavière (Cercle du Bas-Danube), saint Uthon, curé de Michelsbuch, fondateur et premier abbé de l'ancienne abbaye bénédictine de Metten. Il desservait le petit village de Michelsbuch où il avait été placé en qualité de pasteur par saint Gamelbert (27 janvier) qui l'avait baptisé, lorsque tout le pays de Bavière devint le théâtre de la guerre que Charlemagne fit aux Avares [6]. Uthon fut obligé de fuir : il gagna une solitude où il mena la vie érémitique. Charlemagne découvrit sa retraite, s'entretint quelque temps avec lui et finit par lui promettre les fonds nécessaires à la construction d'un monastère, s'il était assez heureux pour rassembler autour de lui plusieurs disciples décidés à y mener la vie religieuse. Dieu aidant, Uthon eut bientôt gagné par ses vertus des disciples nombreux, et le monastère bénédictin de Metten fut fondé (792). Notre Saint en fut élu abbé, et sous sa sage direction, l'abbaye naissante devint bientôt célèbre. Uthon fut enseveli devant le maître-autel de l'église abbatiale. Vers 820.

1. Voir sa vie au 28 septembre. — 2. Voir au 27 septembre. — 3. Nous avons donné sa vie au 12 août. — 4. Nous avons donné sa vie à ce jour. — 5. Voir sa vie au 2 septembre.

6. Les *Avares* ou *Abares* étaient un peuple barbare, originaire de la Tartarie, de la famille des Huns. Il était établi dans les environs de l'Altaï (grande chaîne de montagnes de l'Asie centrale), lorsqu'il fut attaqué et chassé de son territoire par une invasion des Chinois, en 552. Ceux qui échappèrent se dirigèrent vers l'Europe, franchirent le Volga et le Don en 557, et vinrent bientôt après s'établir sur les bords du Danube. Ils firent la guerre aux empereurs grecs, et leur enlevèrent la Dacie et la Pannonie (582), d'où ils se répandirent dans la Germanie, au nord du Danube, et jusque dans l'Italie. Ils furent entièrement subjugués par Charlemagne, de 791 à 799, et se convertirent au christianisme. Mais le conquérant ne conserva que la partie occidentale de leur pays, située entre la Theiss et l'Inn, et en fit sous le nom d'Avarie une marche de l'empire des Francs. Le reste fut occupé par les Madgyars ou Hongrois. Des Avares occupent encore aujourd'hui une partie de la Circassie, sur le versant septentrional du Caucase, entre l'Aksaï et le mont Cherdagh. Ils forment environ 12,000 familles, obéissent à un khan particulier; ils vivent de chasse et de rapine, et sont vassaux de la Russie dont ils ont formellement reconnu l'autorité en 1859.

SAINTE ROMAINE DE ROME,

VIERGE ET MARTYRE, A BEAUVAIS

IIe siècle.

Virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu.
La vierge s'occupe de plaire à Dieu par la pureté du corps et par celle de l'esprit.
I Cor., VII, 34.

Une famille riche et encore idolâtre de la ville de Rome donna naissance à Romaine vers la fin du Ier siècle. Touchée de bonne heure de la grâce divine, qui faisait des conquêtes dans les palais des grands, et jusque dans celui des empereurs, la jeune fille résolut d'embrasser le christianisme. Une fois régénérée par les eaux vivifiantes du baptême, elle marcha d'un pas rapide dans les voies de la perfection évangélique. Ayant reçu le voile de la chasteté des mains du souverain Pontife, elle distribua aux pauvres ses bijoux et ses vêtements de prix, pour s'attacher aux vertus qui ornent l'âme. Unie à quelques pieuses compagnes qui, comme elle, avaient choisi le Seigneur pour leur héritage, elle mena une vie de retraite et de prière. Ces vierges chrétiennes s'exhortèrent mutuellement à l'amour de Dieu, et sauvegardèrent leur innocence, par le double rempart de l'humilité et de la mortification : sage et salutaire précaution, indispensable aux cœurs jaloux de conserver le trésor de la pureté !

Alors d'invincibles martyrs soutenaient de toutes parts des combats héroïques pour la foi de Jésus-Christ. Le récit de leurs victoires enflamma le courage de Romaine, et lui inspira le désir de marcher sur leurs traces. Avant quitté sa famille et sa patrie, elle partit pour les Gaules avec onze intrépides compagnes.

Conduites par Jésus-Christ, dont elles étaient les glorieuses servantes, les douze vierges suivirent la route illustrée par les prédications et les miracles de saint Denis, de saint Lucien, de saint Rieul et de plusieurs autres ouvriers évangéliques, que le bienheureux pape Clément avait envoyés au-delà des Alpes. La force même de Dieu les soutint durant ce long et périlleux voyage, et les rendit inaccessibles à la crainte comme à la faiblesse. Il y a sans doute quelque chose de merveilleux dans cet apostolat de douze jeunes filles, bravant toute sorte de dangers pour aller travailler au loin à l'accroissement de la sainte Eglise ; mais, est-ce que tout n'est pas merveilleux et divin dans l'établissement du christianisme ?

En s'avançant vers les contrées du Beauvaisis, Romaine perdait de temps en temps quelques-unes de ses compagnes qui se séparaient de leurs amies, pour aller où l'Esprit de Dieu les dirigeait. Lorsqu'elle entra dans la ville de Beauvais, il ne lui en restait plus que deux : Léobérie et Benoîte, qui s'éloignèrent à leur tour. Léobérie souffrit le martyre à Laon, et Benoîte à Origny [1].

1. Origny-Sainte-Benoîte (Aisne, arrondissement de Saint-Quentin, canton de Ribemont).

La présence de Romaine à Beauvais ne fut pas moins utile au ministère de saint Lucien qu'aux fidèles de cette ville. Par l'exemple de ses vertus et de ses persuasives exhortations, elle commençait la conversion des idolâtres : les amenant ensuite aux pieds du Pontife, celui-ci achevait son œuvre, et les introduisait par le baptême dans le sein de l'Eglise. Elle exerça au milieu des chrétiens une mission de charité, de dévouement et de sacrifice. Elle devint le bras du faible, la coopératrice des ouvriers évangéliques, la bienfaisante providence de tous les pauvres.

Après la mort du glorieux apôtre de Beauvais et de ses saints compagnons, Romaine fut l'ange consolateur des fidèles. Souvent elle les conduisait aux tombeaux des trois martyrs, où elle allait prier avec eux pour le triomphe de l'Eglise. Elle les quitta bientôt pour entrer dans le repos éternel. Ses exemples, ses discours et ses sacrifices avaient trop contribué aux progrès du christianisme dans la ville de Beauvais, pour qu'elle échappât à la jalousie du démon, et à la fureur des ennemis de Jésus-Christ. Arrêtée et conduite au tribunal des païens, la Sainte fit une confession publique de sa foi. Ses juges, pensant qu'il leur serait facile de vaincre la résistance d'une faible fille, exposèrent à ses yeux toute sorte d'instruments de supplice. Aux menaces, ils firent succéder des promesses trompeuses. La vierge demeura inébranlablement attachée au Sauveur. Condamnée à la peine capitale, elle mêla son sang à celui de l'Agneau mort pour le rachat des hommes, et alla prendre place au sein des élus. Romaine est la première qui, dans le Beauvaisis, ait joint la palme du martyre au lis de la virginité.

CULTE ET RELIQUES.

Les chrétiens recueillirent pieusement les dépouilles de la Sainte, et les ensevelirent avec honneur. Bientôt elle reçut un culte public. Plus tard, un monastère portant avec son nom celui de saint Maxien, s'éleva sur la colline de Montmille. Sa gloire augmenta avec les progrès du christianisme dans le Beauvaisis. Les habitants de ces contrées, la vénérant sous les titres de patronne et de mère, transportèrent son corps dans l'église cathédrale, où il resta jusqu'au XIe siècle. En 1069, Guy, évêque de Beauvais, en fit une solennelle translation au monastère de Saint-Quentin, récemment fondé par ses soins.

Les religieux de cette abbaye ne tardèrent pas à éprouver les effets de la protection de Romaine. Réduits à une grande pauvreté, par la disgrâce et l'exil de Guy, leur bienfaiteur, ils avaient vendu leur mobilier, et mis en dépôt les vases sacrés et les ornements précieux de leur église, pour se procurer les choses les plus indispensables à la vie. Dans cette extrémité, ils eurent recours à la puissante Martyre. Ayant pris la châsse qui renfermait ses restes bénits, ils la portèrent de ville en ville, et de village en village, sollicitant, en son nom, les aumônes des chrétiens. Romaine fit éclater pour eux le pouvoir qu'elle avait reçu de Dieu. Aux environs de Mantes (Seine-et-Oise), on apporta devant ses reliques un infortuné, nommé Bérenger, que d'horribles souffrances retenaient sur son lit depuis trois ans : cet homme, ayant invoqué avec foi la Bienheureuse, se trouva tout à coup guéri. Comme on le pressait de raconter la manière dont cette merveille s'était opérée, il répondit : « Je priais, à côté des saintes reliques de Romaine, lorsque vers le milieu de la nuit, il m'a semblé voir la glorieuse Martyre s'approcher de moi, et chasser la maladie dont je souffrais. Me trouvant délivré de mon infirmité, je me levai aussitôt, et, avec les religieux, je remerciai la la bonté divine de m'avoir rendu la santé ». Bérenger accompagna les reliques de sa bienfaitrice, dont il ne voulut plus se séparer, et consacra toute sa vie à l'honorer et à la prier.

Après cette guérison miraculeuse, les pieux solliciteurs passèrent quelques jours à Mantes où ils reçurent d'abondantes aumônes. Leur retour dans le diocèse de Beauvais fut signalé par de nouvelles marques du crédit de la vierge auprès de Dieu. Argenteuil eut une grande part aux bénédictions que le Seigneur répandit sur le passage du saint convoi. Partout les populations reconnurent ces faveurs par de généreuses largesses.

Lorsque les religieux de Saint-Quentin eurent réintégré dans leur abbaye la châsse de Romaine, ils purent, à l'aide des secours qu'ils avaient recueillis, réparer une partie des maux que la disgrâce de Guy avait fait fondre sur leur communauté. La piété de Guy envers la Bienheureuse eut

aussi sa récompense : il vit adoucir la rigueur et abréger le temps de ses épreuves, bienfait qu'il se plut à attribuer au crédit de Romaine auprès de Dieu.

Tiré de la *Vie des Saints du diocèse de Beauvais*, par M. l'abbé Sabatier.

SAINT LEUDOMIR OU LUMIER DE LIMOGES,

DIX-HUITIÈME ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-MARNE ET CONFESSEUR.

626. — Pape : Honoré Ier. — Roi de France : Clotaire II.

Castitas habet pretium super gemmas, et tenet solium super stellas.
La chasteté est plus précieuse que les pierreries, et elle a son trône au-dessus des étoiles du firmament.
Saint Bonaventure.

Leudomir ou Lumier naquit, ainsi que son frère saint Elaphe, dont nous avons parlé au 19 août, à Limoges, vers le milieu du sixième siècle ; et il était encore très-jeune lorsque celui-ci monta sur le siége de Châlons (572). Léon, père de l'un et de l'autre, tint, par rapport à Leudomir, la même marche qu'il avait suivie pour saint Elaphe ; il lui donna, ainsi qu'il la donnait à tous ses enfants, une éducation soignée et surtout très-chrétienne, parce qu'il était lui-même plein de religion, et adonné à la vertu. Ce jeune homme profita si bien de ses soins, que, dès ses plus tendres années, on en vit sensiblement paraître les heureux effets dans son maintien, dans ses goûts, ses inclinations, ses jeux même, et toute sa conduite. Quand, parvenu à l'adolescence, il eut pris le parti de s'expatrier pour aller se réunir à son frère, son premier soin, en arrivant à Châlons, fut, ainsi qu'on devait l'attendre d'un jeune homme aussi pieux, d'aller dans l'église cathédrale de cette ville, dédiée, comme celle de sa ville natale, à saint Etienne, premier martyr, rendre ses devoirs de religion à Jésus-Christ, résidant au très-saint Sacrement de l'autel. Il espérait aussi y apercevoir son bienheureux frère, qu'il brûlait d'aborder, sans trop savoir, à défaut d'usage du monde et de hardiesse, ce qu'il devait faire pour y réussir. Le saint évêque traverse en effet son église. Aussitôt que Leudomir l'aperçoit, il court, sans se faire encore connaître à lui, se jeter à ses pieds, et lui demander humblement sa bénédiction. Ensuite se relevant, il lui déclare qu'il est étranger, fils d'un gentilhomme du Limousin, nommé Léon. Enfin, il s'avoue ouvertement frère du saint évêque. Chacun est attendri de cette touchante reconnaissance : le Prélat surtout en verse des larmes de joie, et dans le fond de son cœur rend grâces au ciel de cet heureux événement. Peu de jours après, il pourvoit aux moyens d'achever l'éducation du pieux jeune homme, dont il ne peut se lasser d'admirer la modestie, la candeur, l'innocence, et mille autres qualités aimables, réunies en lui à tous les dons extérieurs de la nature. Il le fait d'abord instruire, encore plus qu'il ne l'était, dans les lettres et les sciences humaines : ensuite, se défiant peut-être de l'extrême tendresse qu'il ressentait pour lui, ou, se persuadant par un effet de sa profonde humilité, qu'il n'est pas assez versé lui-même dans la science des Saints pour diriger, dans le chemin de la perfection, un

jeune homme de si belle espérance, il l'envoie à Gilles, archevêque de Reims, son métropolitain, son ami, son consécrateur, afin qu'il l'instruise à fond dans la loi de Dieu et la science de la religion ; et, après un temps raisonnable, il l'ordonne diacre, et l'attache à son église de Châlons.

Ce fut alors que Leudomir, entrant parfaitement dans les vues de son saint frère, et partageant sa tendre affection pour son diocèse, ils firent, l'un et l'autre, à l'église Saint-Etienne de Châlons, la généreuse donation de plusieurs de leurs terres de Limoges. Depuis cette époque, le jeune diacre alla toujours croissant de vertus en vertus en la compagnie du saint Evêque, travaillant avec zèle sous ses ordres, le soulageant autant qu'il le pouvait dans ses fonctions, et recevant de lui, en retour, mille précieuses instructions, mille sages conseils, et mille exemples édifiants, qui ne s'effacèrent plus de son souvenir. Ainsi la Providence disposait-elle de loin saint Leudomir à monter sur le siége de Châlons, après la mort de son frère.

A peine ce triste événement fut-il connu dans cette ville, que la tristesse et la consternation y furent à leur comble ainsi que dans tout le diocèse. Mais après la première explosion de la douleur publique, quand on commença de songer à remplir le siége vacant, toutes les pensées et tous les vœux se tournèrent spontanément vers notre Saint, qu'on croyait, avec raison, plus propre que tout autre, malgré sa jeunesse, à réparer la perte que l'on venait de faire, comme étant plein de l'esprit du Prélat qui venait de mourir, et ayant été, durant plusieurs années, imbu de sa doctrine, témoin de ses vertus et confident intime de ses plus secrètes pensées. Sur ces entrefaites, arrivèrent à la cour de Sigebert les hommes de confiance chargés de présenter à ce prince les reliques de sainte Eulalie, que saint Elaphe apportait d'Espagne lorsqu'il fut surpris par la mort. Le prince, en apprenant le décès du bienheureux prélat, témoigne un vif regret d'une aussi grande perte, dont la nouvelle lui est confirmée, au même moment, par une députation des principaux citoyens de Châlons, qui viennent lui demander un évêque. Pendant qu'il délibère sur le choix de ce nouveau pasteur, les mêmes députés lui présentent Leudomir, et lui attestent le vœu bien prononcé de leurs concitoyens, d'avoir le jeune diacre pour évêque. Le roi, qui connaissait déjà Leudomir de réputation, lui donne de justes louanges, approuve le choix qu'ont fait ses sujets, et consent à leur désir. Mais, effrayé autant que surpris, Leudomir se défend longtemps d'accepter un si lourd fardeau. Enfin, vaincu par les sollicitations redoublées de ses concitoyens, il cède à la violence qu'ils lui font, uniquement par la crainte de déplaire à Dieu en résistant à sa volonté connue (587).

Le nouvel Evêque ne frustra pas les heureuses espérances qu'on avait conçues de lui. A peine eut-il pris en main la houlette pastorale, qu'on le vit, quoique si jeune encore, marcher d'un pas ferme et invariable sur les traces de son bienheureux frère. Ce fut, en lui, même pureté de mœurs, même innocence de vie, même piété et même zèle, même assiduité à toutes les fonctions de la charge pastorale, même soin des malheureux, même protection accordée aux veuves, aux orphelins, et aux faibles opprimés par les riches et les puissants du siècle. Disons tout en un seul mot : on crut voir revivre en lui son prédécesseur. Il était doué d'une simplicité admirable, et sa sainteté était telle, que le ciel la fit souvent éclater, même de son vivant, par des miracles ; mais il était si humble que, pour éviter les louanges qu'ils eussent pu lui attirer, il les opérait d'ordinaire par le ministère d'autrui. Nous en rapporterons quelques-uns.

Un jour ayant aperçu une pauvre femme aveugle, qui cherchait son

chemin comme à tâtons, et avait les pieds tout ensanglantés, il en eut pitié, et appelant son diacre qui était un homme d'une vie sainte et exemplaire, « allez », lui dit-il après avoir fait une courte prière, « et faites le signe de la croix sur les yeux de cette malheureuse femme ». Le diacre fit ce qui lui avait été ordonné ; et à l'instant cette femme recouvra la vue.

Leudomir, une autre fois, arrêta par la force de ses oraisons le cours d'une maladie contagieuse qui faisait de grands ravages dans un château situé sur le bord de la Marne, et dont les effets étaient si prompts, que ceux qui en étaient atteints étaient enlevés en moins de trois jours. Il guérit plusieurs fois des possédés, et entre autres une jeune fille distinguée par sa noblesse et sa beauté, que plusieurs prêtres n'avaient pu délivrer par leurs exorcismes. Tous ceux qui étaient attaqués de la fièvre étaient guéris, sitôt que le Saint avait prié pour eux. Que dirons-nous de plus? les animaux même, et en particulier les oiseaux, lui obéissaient comme pour rendre témoignage à sa sainteté, ainsi que cela est arrivé à plusieurs Saints, et spécialement au grand saint François d'Assise.

Parmi toutes les vertus de saint Lumier brillait surtout son admirable chasteté. Donnons-en un exemple à jamais mémorable. La nature lui avait prodigué tous ses dons, et les qualités de l'esprit et du cœur, et les agréments extérieurs et tous les charmes du visage · c'était un homme accompli. La reine Brunehaut, dont il avait su, comme son frère saint Elaphe, mériter la confiance, ne fut pas indifférente à ce genre de mérite, et fit au gentilhomme limousin l'aveu de ses infâmes désirs. Mais elle n'éprouva qu'un honteux refus. Irritée au suprême degré, elle bannit le Pontife de son évêché et l'envoya en exil. Il y demeura vingt ans : Clotaire II s'étant trouvé, après la mort expiatoire de l'indigne Brunehaut, paisible possesseur de toute la monarchie française, se hâta de le rappeler à Châlons et de le rétablir sur le siége épiscopal de cette ville. Mais le saint Prélat vécut trop peu pour son peuple : la terre n'était pas digne d'une vertu si pure; aussi le ciel ne fit-il que la lui montrer. Leudomir mourut le 30 septembre 626.

Un tableau de l'église de Villotte-devant-Saint-Mihiel (Meuse, arrondissement de Commercy, canton de Pierrefitte), dont saint Lumier est patron, représente notre Saint en crosse et en mitre, guérissant une femme aveugle. — Trois vitraux du chœur de la même église le montrent : 1° En costume de diacre, signant son acte de donation à l'église de Châlons; 2° exposant aux habitants de cette ville les motifs qui le poussent à refuser la dignité épiscopale ; 3° chassant, pendant le saint sacrifice de la Messe, le démon du corps d'un possédé.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de saint Lumier fut déposé dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de Châlons-sur-Marne, vis-à-vis de celui de son frère saint Elaphe, et de l'autre côté de la nef. Au XII° siècle, Roger II, évêque de Châlons, fit exhumer son corps pour le transporter dans l'église abbatiale qu'il venait de construire sous le titre de *Toussaints*. Toutes les chairs du Saint se trouvaient réduites en poussière, mais un de ses yeux, celui dont le regard sévère avait condamné l'impudique Brunehaut, était resté intact et conservait tout l'éclat et toute la vivacité qu'il avait eus autrefois. Le nom vulgaire de *Lumier* date probablement de l'époque de ce prodige (*lumina*, yeux).

L'abbaye de Toussaints conserva le corps de saint Lumier jusqu'au XVIII° siècle époque à laquelle elle fut démolie. Alors une partie assez considérable de ces précieuses reliques fut transportée à l'église cathédrale de Châlons, où le peuple vient aujourd'hui les vénérer.

Les Bollandistes nous apprennent que le tombeau de saint Lumier fut glorieux, que de nom-

breux miracles s'y opérèrent, et qu'on venait de fort loin implorer son assistance pour les enfants atteints de maladies de langueur.

Le culte de notre Saint franchit les limites du diocèse de Châlons. Nous avons déjà dit que l'église de Villotte-devant-Saint-Mihiel, au diocèse de Verdun, le reconnaissait pour son patron. M. l'abbé Quetsch, curé de cette paroisse, nous écrivait, le 25 mars 1873 : « Avant la Révolution, l'église de Villotte était le but d'un pèlerinage : on y venait invoquer saint Lumier pour les maladies des yeux. — Nous avons une petite relique de notre saint Patron, c'est un fragment d'os; mais l'authentique a été perdu pendant la tourmente révolutionnaire. Voici une tradition relative à son arrivée à Villotte : elle m'a été attestée par plusieurs vieillards de la localité, tous hommes véritablement dignes de foi, et par leurs sentiments chrétiens et par leur position sociale dans le village : Lorsque M. le curé de Villotte, un de mes prédécesseurs, était en instances à Châlons pour obtenir cette relique, un curé d'une paroisse voisine se raillait de lui : il perdit la vue en punition de ce manque de respect, et il ne la recouvra qu'après une neuvaine d'expiation et de prières faite de concert avec son confrère de Villotte. Cette relique, je l'expose solennellement et la fais baiser aux fidèles deux fois par année : le jour de la fête patronale et le jour de la fête des saintes reliques ».

Acta Sanctorum; Beautés de la Champagne, par M. l'abbé Boitel; *Vies des Saints du Limousin*, par M. Labiche de Reignefort; *Notes locales* dues à l'obligeance de M. l'abbé Quetsch, curé de Villotte, diocèse de Verdun.

SAINTE MANNE OU MENNE, VIERGE,

AU DIOCÈSE DE CHALONS-SUR-MARNE (IIe siècle).

Cette Sainte naquit à Soulosse, lieu peu éloigné de Neufchâteau. Son père, riche seigneur issu d'une famille princière, se nommait Bactius ou Baccius, et sa mère Lintrude ou Lientrude. Elle fut présentée de bonne heure à Memmie, évêque de Châlons, pour être baptisée de sa main. Le saint Pontife, après l'avoir instruit de la doctrine de l'Evangile, lui conféra le baptême, et la remit ensuite à ses parents, en attendant qu'elle pût recevoir plus tard des leçons d'une plus haute perfection.

Quand elle fut plus avancée en âge, on la ramena à Châlons, où elle fut placée par Memmie dans un couvent de saintes filles. Il venait souvent la visiter, lui donnait tous ses soins, et faisait germer dans son cœur toutes les vertus. Sa modestie était parfaite. Tout le monde admirait ses belles qualités ; elle seule ne s'en doutait pas. Elle eut bientôt occasion de déployer une vertu fort rare, la constance. Ses parents l'ayant retirée du couvent pour la présenter à la cour, elle y fut recherchée en mariage par plusieurs princes. Son père favorisait leurs desseins ; mais la sainte fille, qui s'était donnée à son Epoux céleste, ne voulut jamais y consentir. Aussi ferma-t-elle constamment les yeux aux honneurs, aux richesses et aux plaisirs que le monde s'empressait de lui offrir.

Cependant son père persistait à lui faire accepter la main d'un grand seigneur à qui il avait même donné sa parole. Manne, surprise de cette résolution, implora le secours de son Sauveur, et, par son inspiration, sortit secrètement du château de son père et se dirigea vers Châlons. Pendant que Memmie célébrait les saints mystères, Manne va se prosterner à ses pieds, lui expose son désir, déploie le voile qu'elle a apporté et conjure le saint Pontife de la consacrer vierge pour le reste de ses jours. Etonné de cette proposition, il refuse de s'y rendre sans le consentement de ses parents ; mais tout à coup le voile s'élève insensiblement dans l'air par le ministère des anges en présence de toute l'assemblée, comme pour être bénit de la main même de Dieu. Puis il se rabaisse insensiblement, et se tient étendu sur la tête de la jeune fille. Memmie connaît par ce prodige la volonté divine ; il ne balance plus, achève la cérémonie commencée par les anges, consacre Manne religieuse et la retient quelque temps à Châlons. Ses parents, instruits de tout ce qui s'est passé, se soumettent aux ordres du ciel.

Manne retourna dans son pays où elle resta jusqu'à la mort de ses parents. Forcée de quitter la maison paternelle pour échapper aux fureurs de la persécution, elle se rendit à Fontenet. Mais elle vint se remettre sous la conduite de sainte Pome, à laquelle elle succéda dans la direction des Filles-Dieu, charge dont elle ne négligea rien pour s'acquitter dignement et qu'elle exerça près de douze ans.

Dieu l'honora de son vivant du don des miracles. Elle entra dans la gloire céleste le 3 octobre,

jour auquel on célèbre sa fête. Son corps fut inhumé auprès de celui de sainte Pome. Il en fut tiré avec la permission de Roger Ier, quarante-troisième évêque de Châlons, et transféré par Brunon de Dachsbourg, devenu pape sous le nom de Léon IX, dans l'église de l'abbaye de Poussay, autrefois Porsas, par corruption du premier vocable : *Portus-Suavis*, Port-Suave. Cette translation se fit le 15 mai 1036. Sainte Manne est reconnue comme patronne de cette abbaye. Ces reliques ayant été reconnues et déclarées authentiques, on en a déposé quelques parcelles dans la chapelle champêtre dédiée à cette sainte vierge, et située dans un charmant petit vallon, au milieu des forêts, non loin du bourg de Blénod-lès-Toul, dont elle dépend.

Tiré de l'*Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy*, par M. l'abbé Guillaume, et des *Beautés de l'histoire de la Champagne*, par M. l'abbé Boitel.

SAINT CYPRIEN DE MARSEILLE,

ÉVÊQUE DE L'ANCIEN SIÉGE DE TOULON, DIOCÈSE DE FRÉJUS (VIe siècle).

Cyprien, issu d'une noble et illustre famille de Marseille, naquit vers la fin du Ve siècle. Il fut élevé dans l'abbaye de Saint-Victor où il apprit les sciences et la vertu, et se rendit ensuite à Arles, auprès de saint Césaire, qui le fit diacre de son église, et le mena avec lui au concile d'Agde (506). Durant l'exil du saint évêque, Cyprien gouverna sagement son église.

A la mort de l'évêque de Toulon, il fut élu pour lui succéder, et sacré par saint Césaire, son métropolitain. Il travailla avec le plus grand zèle à rétablir dans son diocèse la pureté de la foi et des mœurs, tâche difficile à cause de l'hérésie arienne et du trouble des guerres. Toujours étroitement uni à saint Césaire, il eut part aux actes les plus importants de cet illustre prélat, et partagea les dangers et les maux qu'il eut à souffrir pour la vérité et la justice. Il assista avec lui à plusieurs conciles, et le remplaça à celui de Valence, où il combattit admirablement les Semi-Pélagiens. Quand la Provence fut tombée au pouvoir des Francs, Cyprien regarda ce changement de domination comme une faveur du ciel et en profita pour extirper l'hérésie de son diocèse. Il prit part au concile d'Orléans de 541.

Après la mort de saint Césaire, son ami, il écrivit l'histoire de ce saint prélat. Il mourut vers le milieu du VIe siècle, et fut enterré dans son église où, dans la suite des temps, on bâtit une magnifique chapelle en son honneur. Cette chapelle a subsisté jusqu'au temps du roi Henri IV; saint Cyprien a toujours été vénéré comme le patron et le second titulaire de l'église de Toulon : on y conservait ses reliques avec vénération.

Propres de Marseille et de *Fréjus*.

LES DEUX SAINTS EWALD, FRÈRES,

PRÊTRES ET MARTYRS EN WESTPHALIE (695).

Peu de temps après l'arrivée de saint Willibrord et de ses compagnons dans la Frise, sur la fin du VIIe siècle, deux frères, anglais de naissance, et tous deux prêtres, suivirent leur exemple et résolurent d'aller aussi prêcher l'Evangile aux idolâtres. Ils vinrent dans le pays des anciens Saxons (Westphalie). Avant leur départ pour venir en Germanie, ils avaient voyagé en Irlande pour se perfectionner dans les sciences et dans la vertu. Comme ils portaient le même nom, on les distingua par la couleur de leurs cheveux ; l'un s'appelait Ewald *le Noir*, et l'autre Ewald *le Blanc*. Le premier était plus versé dans la connaissance de l'Ecriture, mais ils étaient tous deux également remplis de ferveur et de zèle.

Les anciens Saxons d'Allemagne étaient alors gouvernés par différents petits princes qui, en temps de guerre, réunissaient leurs forces, et se choisissaient un commandement par la voie du sort. Tous devaient ensuite obéir à ce chef. La guerre finie, chacun rentrait dans son premier état.

Les deux Saints, en entrant dans le pays des Saxons, rencontrèrent un fermier et le prièrent de les conduire à celui qu'il reconnaissait pour son prince. Ils ne cessèrent, pendant le chemin, de prier, de réciter des psaumes et de chanter des hymnes. Tous les jours ils offraient le saint sacrifice, portaient avec eux des vases sacrés et une table bénite qui leur servait d'autel. Les barbares, qui les observaient, craignirent qu'ils n'engageassent le prince à renoncer au culte des idoles, et ils formèrent le dessein de leur ôter la vie. Ils tuèrent sur-le-champ Ewald *le Blanc ;* mais ils firent souffrir à son frère des tourments longs et cruels, après quoi ils le mirent en pièces. Le prince du territoire, informé de ce qui venait de se passer, entra dans une grande colère, condamna les coupables à mort, et fit mettre le feu à leur village. Les corps des Martyrs, qu'on avait jetés dans le Rhin, furent miraculeusement découverts, et Tilman fut averti, par une vision, de les retirer. C'était un homme d'une haute naissance, qui, après avoir porté les armes en Angleterre, avait embrassé l'état monastique, et était en Allemagne comme missionnaire. S'étant réuni à d'autres ouvriers évangéliques, il enterra les Saints au lieu de leur martyre. Pépin, duc des Francs, ayant eu connaissance des miracles qui se faisaient à leur tombeau, les fit depuis transporter honorablement à Cologne ; on les y garde encore aujourd'hui dans l'église de Saint-Cunibert.

On met le martyre de nos deux Saints entre les années 690 et 700 ; mais l'opinion la plus probable est qu'ils souffrirent en 695. On les honora d'un culte public immédiatement après leur mort, comme on le voit par le martyrologe de Bède, qui paraît avoir été compilé l'année suivante. En 1074, saint Annon, archevêque de Cologne, fit transférer leurs reliques dans l'église dont nous avons parlé. Il donna leurs chefs à Frédéric de Munster ; mais ils ont disparu depuis les ravages sacriléges des Anabaptistes en 1534. Les deux saints Ewald sont honorés dans toute la Westphalie comme patrons du pays.

Un livre, un calice et une massue, tels sont les attributs de saint Ewald le Blanc : le livre et le calice indiquent sa dignité de prêtre, et la massue le genre de supplice qu'il endura. — Quant à saint Ewald le Noir, on le peint ordinairement portant un agneau sur un livre : peut-être a-t-on voulu symboliser la mansuétude avec laquelle il accepta la mort. On lui met aussi l'épée à la main, comme ayant péri par le glaive. — Au-dessus des deux frères, réunis en groupe, on représente parfois une lumière céleste, ou parce qu'ils venaient apporter aux Saxons la lumière de l'Evangile, ou à cause de l'éclat qui fit reconnaître leurs corps que les idolâtres avaient jeté dans le Rhin.

Acta Sanctorum; Propre de Cologne; Godescard ; *Caractéristiques des Saints.*

LE B. JEAN MASSIAS D'ESPAGNE, RELIGIEUX DOMINICAIN

AU MONASTÈRE DE SAINTE-MADELEINE DE LIMA (1645).

Jean Massias naquit dans l'Estramadure, le 2 mars 1585 : Philippe II régnait en Espagne et Grégoire XIII occupait le trône pontifical. Le Bienheureux perdit ses parents de bonne heure, et il resta avec sa sœur sous la protection de ses oncles. Aussitôt qu'il eut atteint l'âge de raison, on lui confia la garde des troupeaux, et au milieu des champs où il les menait paître, il occupait son temps à prier et à méditer. Il vit un jour paraître près de lui un enfant d'une beauté remarquable, qui lui dit : « Je suis saint Jean l'Evangéliste; Dieu t'a confié à ma garde à cause de ta piété, n'aie donc aucune crainte ». Il expliqua à l'enfant, qui l'ignorait, ce qu'il était, et, lui apparaissant de nouveau quelques jours après, il le mena en esprit au ciel, sa patrie. Ces apparitions se renouvelèrent souvent, et la protection de son gardien se manifesta dans de nombreuses circonstances d'une façon visible et miraculeuse.

Plus tard, le Bienheureux voyagea; il vit Xérès, Séville, et partit pour l'Amérique avec un marchand qui le prit à son service. Quand il fut arrivé, ce marchand le remercia sous prétexte qu'il n'était pas assez instruit pour remplir l'office dont il l'avait chargé. Jean Massias erra longtemps à travers l'Amérique, puis, enfin, arriva à Lima, où Dieu voulait le sanctifier. Il avait fait neuf cents lieues à travers les solitudes et il avait subi des privations incroyables. A Lima, il reprit son premier métier; pendant deux ans Dieu bénit et multiplia les troupeaux du maître qui l'avait pris à son service. Ces deux années écoulées, le ciel inspira au Bienheureux le désir d'entrer chez les Dominicains : il avait trente-six ans quand il fut reçu au couvent de Sainte-Madeleine de Lima. Au mois de janvier 1623 il prononçait ses vœux en qualité de frère lai, et la charge de portier lui était confiée.

Dès lors, frère Jean Massias entra franchement dans la voie des mortifications et des austérités. Il n'accorda plus à son corps que ce qui lui était absolument nécessaire pour ne pas mourir. Il se donnait fréquemment la discipline, passait ses nuits en prières et portait de rudes cilices et des chaînes de fer. Ces austérités le réduisirent bientôt à l'extrémité; on le vit marcher tout courbé et tout boiteux. Sur la fin de sa vie, ses supérieurs l'ayant obligé de se traiter moins durement et de laisser ses cilices, il parvint à dérober une chaîne qu'il continua de porter.

Autant il était dur pour lui-même, autant il était doux et charitable envers les autres. Comme portier, il était chargé de la distribution des aumônes du couvent, et c'était plaisir de voir avec quelle amabilité et quelle affabilité il traitait ses chers pauvres. Pour les personnes d'une condition plus élevée, que le malheur avait fait tomber dans l'indigence, afin de leur éviter l'humiliation de recevoir l'aumône à la porte du couvent, il les faisait entrer dans une salle à part où leur repas était préparé. Il les servait à genoux, comme il eût servi Jésus-Christ. Le couvent n'était pas riche, et bien souvent le ciel fit des miracles en faveur de Jean Massias. Le pain se multiplia entre ses mains. D'autres fois il s'adressait à la sainte Vierge qui lui indiquait dans la ville les personnes auxquelles il pouvait demander. Il s'y rendait et recevait toujours ce dont il avait besoin. Quand il éprouvait quelque refus, le ciel vengeait ce refus comme il arriva pour un marchand qui ne lui avait pas donné ce qu'il avait demandé et dont la maison resta complétement vide d'acheteurs jusqu'à ce qu'il eut réparé sa faute.

Souvent dans une chapelle de la sainte Vierge où il passait la nuit en prières, les âmes du purgatoire lui apparaissaient et le suppliaient d'intercéder pour elles, d'offrir pour elles à Dieu ses austérités. Alors le Bienheureux redoublait ses mortifications et ses prières, tant la charité embrasait son cœur. Quand l'une de ces âmes avait obtenu sa délivrance, elle venait le remercier, et la joie de ses âmes parvenues au bonheur du ciel était sa plus douce et sa meilleure récompense. Nous ne parlerons pas des miracles que le Bienheureux opéra pendant sa vie; ils furent très nombreux et éclatants.

Enfin l'heure de sa mort arriva. Ce fut le 16 septembre 1645 que, muni des sacrements de l'Eglise, il rendit son âme à Dieu. Il avait soixante ans, six mois et quinze jours. En 1836, Grégoire XVI le béatifia. L'Ordre de Saint-Dominique célèbre sa fête le 3 octobre.

Cf. Ribadeneira, *Vies des Saints ;* et l'abbé Daras, *Petites fleurs du Cloître.*

IVe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Assise, dans l'Ombrie, la naissance au ciel de saint FRANÇOIS, confesseur, fondateur de l'Ordre des Frères Mineurs, dont la vie toute sainte et pleine de miracles a été écrite par saint Bonaventure. 1226. — A Corinthe, la fête de saint Crispe et de saint Caïus, dont l'Apôtre saint Paul fait mention dans son épître aux Corinthiens. Ier s. — En Egypte, les saints martyrs Marc et Marcien, frères, et une multitude presque innombrable d'autres martyrs de tout sexe et de tout âge, dont les uns, après avoir été battus de verges, les autres, après avoir souffert d'horribles tortures de divers genres, furent livrés aux flammes; d'autres précipités dans la mer; quelques-uns eurent la tête tranchée; plusieurs moururent de faim; d'autres furent attachés à des gibets; quelques-uns, suspendus la tête en bas et les pieds en haut; tous obtinrent la précieuse couronne du martyre. 304 ou 305. — A Damas, saint Pierre, évêque et martyr, qui, étant accusé devant le prince des Agaréniens d'avoir enseigné la foi de Jésus-Christ, eut la langue, les mains et les pieds coupés, et, en cet état, fut attaché à une croix où il consomma son martyre. 742. — A Alexandrie, les saints prêtres et diacres, Caïus, Fauste, Eusèbe, Chérémon, Lucius et leurs compagnons; dont les uns furent martyrisés durant la persécution de Valérien; les autres, en servant les martyrs, reçurent la récompense des martyrs. IIIe s. — A Athènes, saint Hiérothée, disciple de l'Apôtre

saint Paul. — A Bologne, saint Pétrone, évêque et confesseur, qui se distingua par sa doctrine, ses miracles et sa sainteté [1]. Vers 450. — A Paris, sainte AURE, vierge. 666.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Blois, Dijon, Meaux, Paris et Verdun, saint François d'Assise, confesseur, fondateur de l'Ordre des Frères Mineurs, cité au martyrologe romain de ce jour. 1226. — A Paris, saint Lisbe, premier martyr de cette ville. Il profita si bien de la prédication de saint Denis, qu'ayant embrassé la foi qu'il annonçait, il reçut de ses mains le saint Baptême et confirma avant lui, par une mort glorieuse, la vérité du Christianisme [2]. — A Trèves, les saints martyrs Thyrse et ses compagnons, soldats de l'illustre légion thébeenne. Ils furent mis à mort par l'ordre de Rictiovare, et l'eau de la Moselle fut empourprée de leur sang. Leurs corps, retrouvés, sur une inspiration du ciel, par les chanoines de Saint-Paulin de Trèves, furent ensevelis avec respect dans la crypte de cette église, où de nombreux miracles s'opérèrent dans la suite. — Au diocèse de Meaux, saint Quintin *(Quinctinus)*, martyr à Tours et natif de Villeparisis (Seine-et-Marne, arrondissement de Meaux, canton de Claye). Il avait un emploi considérable sous Gontran, sans qu'on puisse déterminer si ce fut le roi de ce nom (561-593) ou Gontran Boson, général du roi Sigebert Ier (561-575). Quoi qu'il en soit, la maîtresse de Gontran le sollicita de consentir à ses infâmes désirs; mais elle trouva en lui un autre Joseph. Furieuse d'avoir été méprisée et de n'avoir pu satisfaire sa passion, elle le fit assassiner. Quintin mérita ainsi la double couronne du martyre et de la chasteté. En 1238, un de ses bras fut envoyé à Meaux, où il est conservé dans l'église cathédrale. VIe siècle. — A Verdun, le décès de saint Madalvé ou Mauvé *(Magdalveus)*, vingt-troisième évêque de ce siége et confesseur, dont nous donnerons la vie au jour suivant, qui est celui que le diocèse de Verdun a affecté à sa fête. Vers 777. — A Toul (Meurthe), au diocèse de Nancy, le décès de saint Perpet ou Perpétue (*Perpetuus*), évêque (on ne sait de quel siége) et confesseur [3]. — A Moissac (Tarn-et-Garonne), au diocèse de Montauban, saint Maufroy *(Madelfridus)*, évêque ou chorévêque, « dont les mérites et la sainteté sont plus connus que le siége épiscopal où il était assis [4] ». — Sur la paroisse de Port-Lesney (Jura, arrondissement de Poligny, canton de Villers-Farnay), au diocèse de Saint-Claude, Notre-Dame de Lorette, dont le sanctuaire fut fondé au commencement du XIVe siècle par le chevalier d'Eclans, assailli par une tempête furieuse à son retour de la Terre Sainte, et délivré miraculeusement par l'intercession de la sainte Vierge [5]. — Au diocèse d'Autun, le vénérable Widrade, plus connu sous le nom de Waré, restaurateur de l'abbaye de Flavigny *(Flaviniacum,* Ordre de Saint-Benoit), au diocèse de Dijon, et fondateur du monastère de Saint-Andoche de Saulieu *(S. Andochius de Sedeloco)*, au diocèse d'Autun. Il fut inhumé dans l'église abbatiale de Flavigny. 747. — A Auxerre, les saints martyrs Marse, prêtre, Corcodome, diacre, Jovinien et Alexandre, sous-diacres, et un autre Jovinien, lecteur, compagnons

1. Pétrone, d'une illustre famille romaine, reçut à la maison paternelle une éducation distinguée et passa sa jeunesse à visiter, pour se perfectionner dans la science des Saints, les anachorètes qui habitaient les déserts de la Palestine et de l'Egypte. De retour en Italie, il se concilia, par ses vertus, l'estime de tous ceux qui le connurent, et l'évêché de Bologne étant venu à vaquer par la mort de saint Félix, Pétrone fut choisi pour l'occuper (430). Bologne venait d'être désolée par les armées d'Alaric; le saint évêque consacra ses richesses et son zèle à la relever de ses ruines. Il y fonda ou répara de nombreuses églises et l'enrichit de précieuses reliques. Son corps ayant été découvert en 1141, et sa sainteté ayant été confirmée par plusieurs miracles, la ville de Bologne fit bâtir (1211) une église sous son invocation : elle appartient aujourd'hui aux Servites. En 1590 on en bâtit une autre beaucoup plus belle que la première : elle est desservie par un chapitre de chanoines réguliers. On le représente tenant à la main une petite réduction de la cathédrale et de la fameuse tour de Bologne (la *Garisenda*) : c'est pour rappeler qu'il releva cette ville de ses ruines. — *Acta Sanctorum;* Godescard, Baillet, Gennade, Rufin.

2. Cette mention est de Du Saussay et ne se trouve que dans son *martyrologe*. C'est ce qui fait croire aux Bollandistes que Du Saussay l'a puisée dans des *Actes* erronés de saint Denis. Nous ne l'avons rapportée que comme mémoire et sous bénéfice d'inventaire. — Cf. *Prætermissi ad diem* 4 *octobris,* tome II d'octobre, page 325.

3. La mention est de Philippe Ferrari *(Catalogue général des Saints)*. Les Bollandistes *(Prætermissi* du 4 octobre) déclarent ne l'avoir rencontrée nulle part ailleurs. Nos recherches n'ont pas été plus heureuses et nous n'avons maintenu la mention que comme mémoire.

4. Ce sont les paroles de Chastelain, dans son *Martyrologe universel*. Les Bollandistes (*Prætermissi* du 4 octobre) semblent faire fort peu de cas de cette mention que nous n'avons conservée, toute vague qu'elle peut paraître, qu'à défaut de documents plus sûrs.

5. A ce sanctuaire était annexée une confrérie d'hommes jadis fort célèbre; le pèlerinage l'était aussi, et Clément XI, en 1703, accorda de nombreuses indulgences à la visite de la chapelle de Lorette. Elle fut rendue en 93 et demeura de longues années dans un état complet de délabrement. Enfin elle arriva en la possession d'une famille religieuse qui la fit renaître de ses ruines et y éleva un autel dans le style de l'édifice : le 4 octobre 1857, l'évêque de Saint-Claude la bénit et y célébra, pour la première fois depuis la Révolution, les saints mystères. — Cf. Hamon, *Notre-Dame de France*.

de saint Pèlerin ou Pérégrin, apôtre des diocèses d'Auxerre et de Nevers, dont nous avons donné la vie au 16 mai. 303 ou 304.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Assise, dans l'Ombrie, la naissance au ciel du patriarche séraphique, notre Père saint François, confesseur et lévite, fondateur des trois Ordres. Saint Bonaventure, cardinal évêque, et élève de cet institut, a écrit fidèlement sa vie sainte et pleine de miracles, et le souverain pontife Grégoire IX l'a mis au nombre des Saints. 1226.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — A Assise, la naissance au ciel de notre Père séraphique saint François. 1226. — La commémoraison de tous les frères de notre Congrégation qui reposent dans le Seigneur.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au monastère d'Anticoli, dans les Etats de l'Eglise, le décès du bienheureux François Titelmans *(Titelmannus)*, capucin, natif de Hasselt, sur la Demer (Limbourg belge). Après avoir fait ses études à l'université de Louvain où il obtint de brillants succès, il se rendit au couvent des Cordeliers de cette ville, où, son noviciat fini, il fut admis au nombre des élèves en théologie de cet Ordre. Il devint ensuite professeur de philosophie et d'Ecriture sainte, et exerça ces fonctions pendant neuf ans. Ayant entendu parler de la Réforme des Capucins établie en Italie par le Père Matthieu de Baschi, il prit l'habit de cet Ordre, et s'occupa le reste de sa vie à soigner les lépreux et les autres malades dans l'hôpital de Saint-Jacques de Rome. Mais les austérités ruinèrent bientôt sa santé et l'enlevèrent de ce monde à l'âge de trente-huit ans. 1537. — Au diocèse de Naples, saint François d'Assise, fondateur de l'Ordre des Frères Mineurs, cité au martyrologe romain de ce jour. 1226. — En Syrie, sainte DOMNINE, et ses deux filles les saintes BERNICE (Bérinne, Bérénice) et PROSDOCE, martyres. Vers 306. — A Ephèse (aujourd'hui Aïa-Solouk), ville de l'Asie-Mineure, saint Adaucte, martyr, et sa fille sainte Callisthène, vierge. Adaucte était un riche citoyen d'Ephèse : il devint préfet du prétoire sous l'empereur Maximin-Daïa (311-313). Celui-ci lui ayant proposé de lui livrer Callisthène pour satisfaire une passion criminelle, Adaucte répondit par un refus formel. Irrité, l'empereur fit confisquer tous les biens d'Adaucte, et le relégua à Mélitène (aujourd'hui Malatia, ville de la Turquie d'Asie, dans le livah de Marach) où il eut la tête tranchée. Quant à Callisthène, elle se réfugia à Nicomédie (aujourd'hui Isnikmid, dans la Bithynie) où elle demeura, déguisée sous des vêtements d'homme, jusqu'à la mort de Maximin (313). Sous l'empereur Licinius Licinianus (313-324) elle vint à la cour, obtint l'autorisation de ramener les restes mortels de son père de Mélitène à Ephèse, éleva sur son tombeau un petit oratoire et y acheva ses jours dans la pratique de toutes les vertus. Commencement du IVe s. — A Galatz *(Axiopolis)*, ville de Moldavie, sur le Danube, saint Dase *(Dasius)*, cité sans plus de détails par les apographes de saint Jérôme. — A Carthage, ville ruinée d'Afrique, sur la côte septentrionale de la Barbarie actuelle, les saints martyrs Maruse (Marise, Maurase), Restitut et Jules, cités à la même source. — Dans les solitudes de la Nitrie, en Egypte, saint AMMON (Amoun, Admon, Ampon, Aupon), ermite, fondateur de la vie monastique dans ces contrées. Vers 350.

S. FRANÇOIS D'ASSISE, CONFESSEUR,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS.

1182-1226. — Papes : Lucius III ; Honorius III. — Empereurs d'Allemagne : Frédéric Ier, *Barberousse ;* Frédéric II.

Ego mendicus sum et pauper.
Ps. XXIX, 18.

Qui n'admirerait la folie sublime et céleste de saint François d'Assise, qui lui fait établir ses richesses dans la pauvreté, ses délices dans les souffrances, sa gloire dans la bassesse !
Bossuet, *Panégyriques.*

Saint François naquit à Assise, petite ville de l'Ombrie, en Italie, située dans les montagnes des Apennins, à égale distance de Rome et de Lorette, l'an de grâce 1182, sous le pontificat de Lucius III et le règne de Frédéric Barberousse. Son père, nommé Pierre Bernardone, était un riche marchand de la même ville, qui avait un commerce étendu, surtout en France : ce que les nobles faisaient en Italie, sans perdre pour cela leur titre de noblesse. Sa mère, nommée Picca, était une dame d'une grande vertu, bonne et pieuse, qui méritait d'être la mère d'un Saint. Lorsqu'elle fut près de mettre ce fils au monde, elle fut longtemps en travail d'enfant et dans des douleurs inconcevables sans pouvoir être délivrée. Un pèlerin vint alors à sa porte demander l'aumône, et, lorsqu'il l'eut reçue, il dit à celle qui la lui avait apportée, que, si la dame du logis voulait être délivrée, il fallait qu'elle se fît porter dans une étable, parce que son enfant devait naître sur la paille. Elle obéit à ce conseil, et aussitôt elle accoucha heureusement. Plusieurs croient que ce pèlerin était un ange. On a depuis changé cette étable en une chapelle sous le nom de *San-Francesco-il-Piccolo*, Saint-François le Petit.

Peu de temps après, on pensa à le baptiser, et un second pèlerin s'offrit pour le tenir sur les fonts baptismaux : c'était un ange envoyé de Dieu. On lui donna le nom de Jean. Il changea depuis de nom et prit celui de François, soit que son père, qui était en France au temps de sa naissance, le lui ait donné à son retour, en souvenir de l'accueil bienveillant qu'il avait reçu dans ce royaume ; soit que lui-même l'ait voulu porter par une singulière affection pour les Français, et parce qu'il en avait appris la langue en fort peu de temps ; soit enfin que la faculté qu'il avait de parler français l'ait fait appeler François par ceux qui le fréquentaient dans sa jeunesse. Pendant qu'il était encore à la mamelle, un troisième pèlerin vint demander à le voir et à l'embrasser ; et, ayant prédit de grandes choses de lui, il avertit que l'enfer faisait tous ses efforts pour le faire périr : ce que le démon fut obligé d'avouer depuis dans un exorcisme.

Son éducation fut toute sainte, et sa mère ne manqua pas de lui inspirer de bonne heure l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Il fut néanmoins prodigue à l'excès dans sa jeunesse ; il aimait la beauté des vêtements, paraissait volontiers avec éclat dans les fêtes, traitait magnifiquement ses

compagnons, et, ayant un pressentiment qu'il serait un jour honoré de tout le monde, sans savoir comment ni pourquoi, il faisait tous ses efforts pour l'emporter sur ceux de son âge ; mais tout mondain qu'il était en ce temps-là, il conserva néanmoins toujours inviolablement la chasteté. Ses confesseurs ont témoigné qu'il ne se laissa jamais emporter par une pensée à un désir déshonnête. De plus, il semblait que, selon la parole de Job, la miséricorde fût née et eût pris croissance avec lui. Il ne pouvait voir des pauvres sans être touché de compassion de leur misère ; et comme son père se l'était associé dans son commerce pour avoir part à ses bénéfices, il leur distribuait libéralement une partie de ce qui lui revenait de ce négoce. Surtout il ne refusait jamais l'aumône à ceux qui la lui demandaient pour l'amour de Dieu : ce mot de l'amour de Dieu l'attendrissait déjà si fort, qu'il ne pouvait l'entendre sans en être touché sensiblement. Etant un jour extrêmement occupé à une vente, il en renvoya un sans lui rien donner ; mais il n'y fit pas plus tôt réflexion qu'il courut après lui et le dédommagea amplement du refus qu'il lui avait fait essuyer. Il promit à Dieu en même temps de faire la charité, quand il en aurait le moyen, à tous ceux qui la lui demanderaient pour son amour : ce qu'il a fidèlement observé le reste de ses jours.

D'ailleurs, il avait une douceur et une affabilité si grandes, qu'il gagnait le cœur de tout le monde et qu'on le regardait dans Assise comme la perle de la jeunesse et comme un homme qui ferait un jour la gloire de son pays et la consolation de toute la province. Il y avait surtout dans la même ville un habitant qui, toutes les fois qu'il le rencontrait, étendait son manteau pour lui servir de tapis, et se mettait même à genoux devant lui pour lui témoigner son respect ; il disait que François méritait bien cet honneur, puisque, dans peu de temps, il serait vénéré de toute l'Eglise. Cependant, comme ce jeune homme, encore plein de l'esprit du monde, ne se représentait que des grandeurs temporelles, Dieu voulut le gagner par une suite de croix et d'afflictions : d'abord, il permit que, dans une guerre entre Assise et Pérouse, où il voulut signaler son courage pour la défense de sa patrie, il fût fait prisonnier : cette captivité dura un an tout entier, pendant lequel il eut beaucoup à souffrir ; mais, bien loin de s'attrister et de se laisser abattre par ce revers, il consolait lui-même les compagnons de sa disgrâce, leur faisant toujours espérer une prompte délivrance. De plus, dès qu'il fut en liberté, il tomba dangereusement malade, ce qui l'obligea de se disposer à la mort ; et ce fut alors qu'il commença à faire réflexion sur les vanités de sa vie passée et à en concevoir de l'horreur. Il ne quitta pas néanmoins encore tout à fait l'amour de la propreté et de l'éclat des habits, dont il avait été si rempli. Dès qu'il fut rétabli en santé, il s'habilla élégamment, à son ordinaire, afin de ne rien perdre de l'estime qu'il s'était acquise parmi les jeunes gens de son âge ; mais il fit une action qui lui mérita une visite extraordinaire du ciel : étant sorti de la ville, il rencontra un gentilhomme de bonne mine, mais pauvre et fort mal vêtu, se dépouilla généreusement de ses habits et les lui donna. La nuit suivante, il eut un songe mystérieux dans lequel il vit un palais magnifique rempli d'armes de toutes sortes marquées du signe de la croix. Il demanda aussitôt à qui ces richesses appartenaient, et l'esprit de Dieu lui fit réponse que c'était à lui-même et à ses soldats. Il n'était pas encore assez expérimenté pour comprendre le mystère de cette prophétie. Il s'imagina donc, dans sa passion pour la gloire, qu'il devait devenir un grand capitaine et remporter d'illustres victoires qui le rendraient renommé par tout le monde. Aussi,

sachant que Gauthier de Brienne, assisté des troupes du pape Innocent et de Philippe-Auguste, roi de France, était entré avec une grosse armée dans la Pouille pour combattre l'empereur d'Allemagne, il se mit en chemin dès le grand matin pour lui offrir ses services. Mais où allez-vous, François? La milice où vous êtes appelé n'est pas corporelle, mais spirituelle ; vous devez combattre le démon, le monde et le péché, et non pas des hommes semblables à vous. Vos soldats ne seront pas armés de lances et d'épées, mais de l'esprit de pénitence et de mortification. Aussi, dès qu'il fut à Spolète, Notre-Seigneur lui apparut, et, le traitant avec beaucoup de familiarité, il lui dit : « François, lequel des deux peut te faire plus de bien, le maître ou le serviteur, le riche ou le pauvre? » — « C'est assurément le premier », répondit François. — « Si cela est », répliqua Notre-Seigneur, « pourquoi donc me délaisses-tu, moi qui suis le Maître de toutes choses et qui possède des richesses infinies, pour t'attacher à un homme mortel qui n'a que la servitude et la pauvreté pour partage? » — « Ah ! Seigneur », dit alors François, « que voulez-vous que je fasse? » — « Retourne en ton pays », ajoute le Fils de Dieu ; « la vision que tu as eue ne te promet pas des grandeurs temporelles, mais des grandeurs spirituelles ». Il obéit aussitôt et s'en retourna à Assise, mais tout autre qu'il était auparavant, ne respirant plus que le mépris de lui-même, le détachement du monde et l'amour des biens célestes. Peu de temps après, il donna un festin d'adieu à ses compagnons, et en les reconduisant hors de la ville, il fut ravi en extase et demeura immobile au milieu du chemin.

De ce jour, François ne respira plus que pour les choses divines ; il ne s'appliquait presque plus à son négoce, et sortait souvent de la ville pour goûter les douceurs de la solitude. Etant un jour à cheval dans la plaine au-dessous d'Assise, il rencontra un lépreux qui lui fit tant d'horreur, qu'il tourna aussitôt les yeux pour ne pas le voir, et prit son chemin d'un autre côté. Mais, se souvenant alors de la résolution qu'il avait prise de combattre en toutes choses les inclinations déréglées de son amour-propre, il s'arrêta tout court, mit pied à terre et alla embrasser ce malheureux. Il lui fit ensuite l'aumône, tâcha de le consoler dans sa disgrâce, puis remonta à cheval. Dès qu'il eut fait quelques pas, il regarda derrière lui pour le considérer encore une fois ; mais il ne le vit plus, quoiqu'il n'y eût ni arbre ni maison dans cette plaine où il pût s'être caché. Il jugea donc que ce lépreux était celui dont parle le prophète Isaïe, qui s'est revêtu de nos misères et de nos maladies pour nous en guérir ; et son cœur en ressentit une joie et une consolation indicibles. Il devint ensuite plus assidu à la prière, et il faisait ses plus grandes délices de contempler les perfections de Dieu et les plaies de Jésus-Christ crucifié. Ce fut dans la ferveur de l'une de ces oraisons que cet aimable Sauveur lui apparut dans le même état où il était sur l'arbre de la croix, et qu'il lui imprima dans le cœur ces paroles de l'Evangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive ». Et depuis cette apparition il avait un si vif sentiment des douleurs de son Maître, qu'il y pensait presque continuellement, et qu'il ne le faisait qu'en versant des torrents de larmes.

La pauvreté, l'humilité et la charité envers les nécessiteux furent ensuite ses plus chères vertus ; au lui de fuir comme auparavant les lépreux, il les allait chercher dans les hôpitaux, et les ayant embrassés, il les servait de ses propres mains ; au lieu de se contenter, comme auparavant, de secourir les mendiants de ses aumônes, il les assistait et les soulageait par toutes sortes de ministères humiliants, les déchaussant, les couchant, les nettoyant, leur

rendant mille autres services. Les ecclésiastiques pauvres avaient la principale part à ses charités. Il leur fournissait de quoi vivre, et les pourvoyait aussi d'ornements nécessaires pour la célébration des saints mystères. L'ardeur de sa dévotion le porta à aller à Rome visiter les tombeaux des Apôtres.

Arrivé dans la ville éternelle, il alla se prosterner sur le pavé de Saint-Pierre, devant l'autel sacré où repose le corps du pêcheur de Galilée. Ayant prié avec beaucoup de ferveur et de larmes, il se releva et vit avec peine que les pèlerins ne laissaient que de légères aumônes pour l'achèvement et l'embellissement du sanctuaire. « Eh quoi! » s'écria-t-il, « la dévotion est-elle ainsi refroidie? Comment les hommes n'offrent-ils pas tout ce qu'ils ont et ne s'offrent-ils pas eux-mêmes, dans un lieu où reposent les précieux restes du Prince des Apôtres? Comment ne décorent-ils pas avec toute la magnificence possible cette pierre sur laquelle Jésus-Christ a fondé son Eglise? » En disant ces mots, il prit tout l'argent qu'il avait sur lui et le jeta à pleines mains sur le marbre du saint tombeau.

Au sortir de l'église de Saint-Pierre, il vit une foule de pauvres qui attendaient les effets de la miséricorde des passants; il en eut pitié, et après leur avoir distribué tout ce qu'il avait d'argent, il donna enfin son habit à celui qui paraissait le plus nu et se revêtit de ses haillons. Il demeura ainsi le reste du jour à mendier et prier en cette humble compagnie. C'est ainsi qu'il foulait aux pieds l'orgueil du monde, et qu'il s'élevait par degré à la perfection évangélique. Le lendemain, il reprit la route d'Assise et revint au foyer maternel, respirant la sainte allégresse de la pénitence. C'est là que l'attendait le Seigneur Jésus-Christ, son guide et sa récompense, pour lui manifester sa vocation plus vivement qu'il ne l'avait encore fait jusqu'à ce jour.

Un matin que François méditait dans la campagne aux environs d'Assise, il entra dans une pauvre église consacrée à saint Damien, si vieille et si délabrée, qu'elle menaçait ruine. Là, prosterné sur la pierre devant un crucifix, il prononça trois fois, par un mouvement du Saint-Esprit, cette belle et fervente prière qu'il répéta souvent depuis : « Grand Dieu, plein de gloire, et vous mon Seigneur Jésus-Christ, je vous prie de m'éclairer et de dissiper les ténèbres de mon esprit, de me donner une foi pure, une ferme espérance et une parfaite charité. Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse si bien, qu'en toutes choses je n'agisse jamais que selon vos lumières et conformément à votre sainte volonté ». Il disait, et les yeux baignés de larmes, il regardait avec un grand amour l'image du Sauveur en croix, quand tout à coup une voix sortie du crucifix lui fit entendre trois fois ces mystérieuses paroles : « Va, François, et répare ma maison que tu vois tomber en ruines ». A cette voix du ciel, le saint jeune homme demeure immobile, éperdu, ravi dans une sorte d'extase où l'effroi se mêle à l'amour. Revenu à lui, il se demanda quel était le sens de ce divin appel; trop humble pour croire que Dieu l'appelait à réparer les ruines spirituelles de son Eglise, il prit ces paroles dans leur sens matériel, et pensa que le Christ l'invitait seulement à restaurer la vieille église de Saint-Damien.

Aussitôt, avec cette prompte et ardente obéissance qu'il mettait à exécuter les ordres d'en haut, il retourne chez son père, prend un paquet de riches étoffes, monte à cheval et court jusqu'à Foligno, où il vend cheval et marchandise. Puis il revient à pied à Saint-Damien et présente au prêtre qui desservait l'église le produit de cet *heureux négoce*, comme l'appelle saint Bonaventure. Le chapelain, craignant le courroux de l'avare Bernardone,

refusa, malgré les instances de François, d'accepter une aumône si considérable. Le Saint jeta alors avec mépris cet or inutile sur une des fenêtres du sanctuaire et obtint seulement du pauvre prêtre la permission de rester quelque temps dans sa demeure, près de cet autel béni où le crucifix lui avait parlé.

Son père, informé de ce qui se passait, s'emporta violemment et accourut à Saint-Damien pour l'en retirer. Mais comment aurait-il trouvé celui que la divine Providence avait résolu de tenir caché ? La muraille de la chambre où il était s'amollit et s'enfonça, et lui donna une retraite sûre et tranquille contre les recherches de ce père dénaturé [1]. Ensuite il se retira dans une grotte voisine, où il passa un mois entier dans une oraison et un jeûne continuels, vivant plutôt du pain des larmes que de celui qu'il se faisait apporter en secret par un serviteur de sa maison. Cependant l'onction de la grâce se répandant de plus en plus dans son cœur, il eut honte lui-même de sa fuite et de se tenir caché comme un homme timide et sans courage ; ainsi, tout sale et défiguré qu'il était, il rentra dans Assise, résolu de tout souffrir pour la gloire de Jésus-Christ. A son aspect, les murmures, les rires méprisants, les exclamations de pitié, retentirent de tous côtés : « Il est devenu fou », disait-on ; et, parmi les insulteurs, ses anciens compagnons de fêtes étaient au premier rang. Ils ne se trompaient qu'à demi : oui, le bienheureux François était devenu fou, mais de la sainte et divine folie de la croix, de cette folie qui confond la sagesse humaine, qui, depuis la crèche et le Calvaire, mène royalement le monde, par la souffrance volontaire et le sacrifice, de la terre au ciel, de la mort à l'éternelle vie ! Sourd à toutes les clameurs, souriant à tous les affronts, il répondait au mal par le bien, aux injures par la prière, à la haine par l'amour. Son père, averti que son fils était l'objet de la risée publique, accourt furieux, se jette sur François comme un loup sur un innocent agneau, l'accable de reproches et de coups, lui ordonne de quitter ces extravagances et de reprendre sa vie et ses occupations accoutumées. Mais le voyant insensible à ses menaces comme à ses prières, il l'enferme sous un escalier, dans un recoin obscur de sa maison, et jure qu'il l'y retiendra prisonnier tant qu'il n'aura point promis de changer de vie. François, soutenu par la voix de Jésus-Christ qui lui avait révélé sa vocation, souffrait cruellement d'affliger son père et de lui résister ; mais en même temps son âme était remplie d'une joie toute céleste en pensant qu'il expiait les fautes de sa jeunesse, qu'il souffrait persécution pour la justice, et il répétait avec ravissement cette parole de saint Pierre : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ! »

Profitant de la première absence de son mari, sa mère, qui reconnaissait en lui un attrait extraordinaire de la grâce, lui ouvrit la porte de son cachot et lui donna la liberté d'aller où il voudrait. Le saint jeune homme remercia sa mère, bénit Dieu et retourna aussitôt à l'église de Saint-Damien, dont il avait entrepris la réparation. Son père, à son retour, en fut extrêmement irrité ; mais, ayant trouvé sur la fenêtre de cette église l'argent que le Saint y avait jeté, il s'apaisa un peu. Enfin l'évêque d'Assise rétablit l'accord entre eux. François renonça, en présence de ce prélat, à tous les biens auxquels il pouvait prétendre en vertu de son association et de la succession de ses parents ; son père, sur cette renonciation, le laissa maître de lui-même et l'aban-

1. Cette muraille fut conservée dans le couvent des Frères Mineurs que l'on bâtit plus tard en cet endroit, et l'enfoncement miraculeux s'y voit encore. On y a peint dans le fond un visage de saint François.

donna à sa propre conduite. Ce fut en cette occasion que ce nouveau pauvre de Jésus-Christ se dépouilla de ses habits, sans se rien réserver qu'un cilice dont son corps était couvert, et, les ayant tous remis entre les mains de son père, il lui dit : « Jusqu'à présent je vous ai appelé mon père ; mais, désormais, je ne donnerai plus ce nom qu'à Dieu seul, et je lui dirai bien plus librement que je ne faisais : Notre Père qui êtes aux cieux, en qui j'ai mis mon trésor et la foi de mon espérance ». Les spectateurs de cette scène, saisis d'une émotion profonde, pleuraient de pitié et d'admiration. L'évêque même en fut si touché, qu'il se jeta au cou de François et couvrit de son manteau sa sublime nudité. Ensuite il lui fit apporter l'habit de l'un de ses laboureurs, et le lui donna. Le Saint le reçut volontiers sous le titre d'aumône, et, l'ayant fendu en forme de croix et y ayant même figuré une croix avec du ciment, il s'en revêtit comme d'une précieuse livrée d'un Dieu pauvre et humilié (1206).

Avec cet habit il sortit d'Assise et s'en alla dans la solitude, pour goûter plus profondément la joie de son sacrifice, et mieux entendre la voix de son Jésus bien-aimé. Tout en cheminant, il chantait en langue française les louanges de Dieu avec une céleste allégresse. Passant par un bois, il rencontra des voleurs qui lui demandèrent qui il était : « Je suis », répondit-il, « le héraut du grand Roi ». Alors, ces voleurs le battirent cruellement et le jetèrent dans un fossé plein de neige, lui disant avec moquerie : « Tiens-toi là, héraut de Dieu ». François crut avoir beaucoup gagné d'être ainsi outragé et maltraité. Dès que ces voleurs se furent retirés, il se releva et continua son chemin, chantant encore plus haut et avec plus d'allégresse des hymnes et des cantiques à la louange de son Créateur. Etant arrivé à un monastère, il y demanda la charité, et la reçut comme un simple mendiant. De là il vint à Gubbio, où un de ses amis, qui le reconnut, lui donna une petite tunique fort pauvre, avec une ceinture de cuir, un bourdon et des souliers pour l'équiper en pèlerin et en ermite. Il avait alors vingt-cinq ans, et il n'avait point encore d'autre vue que de se sanctifier par la pratique de l'humilité, de la patience, de la pauvreté et de la miséricorde envers les malades. Ainsi, il se consacra au service des hôpitaux et des maladreries ; portant une singulière compassion aux lépreux, il lavait humblement leurs pieds, nettoyait leurs ulcères, demandait l'aumône pour eux, et souvent les embrassait pour les consoler dans leur peine et les encourager à souffrir avec constance. Cette charité ne fut pas sans miracles ; plusieurs furent guéris par son attouchement, surtout un homme du duché de Spolète qui avait tout le visage rongé par un affreux cancer qui le rendait horrible à voir. « Je ne sais », dit saint Bonaventure en rappelant ce trait, « ce qu'on doit le plus admirer, d'un tel baiser ou d'une telle guérison ! » C'est ainsi que François mettait en pratique ces paroles, que le Seigneur lui avait adressées dans les divines communications de la prière : « Mon fils, si tu veux connaître ma volonté, il faut que tu méprises et que tu haïsses tout ce que tu as aimé et désiré selon la chair. Que ce nouveau sentier ne t'effraie point ; car si les choses qui te plaisent doivent te devenir amères, celles qui te déplaisaient te paraîtront douces et agréables ».

Lorsqu'il fut bien fondé dans l'humilité, se souvenant de l'ordre qu'il avait reçu de réparer l'église de Saint-Damien, il s'en retourna à Assise ; et ce qu'il n'avait pu faire étant riche, il l'exécuta facilement dans l'état de pauvreté qu'il avait embrassé. Ce ne fut pas en fournissant de son bien de grandes sommes d'argent, mais en quêtant aux portes des riches de quoi rétablir cet édifice, en y travaillant lui-même comme un manœuvre, en

portant sur ses épaules de la pierre, du bois et du ciment, et en animant les autres par son exemple à une œuvre si sainte, par l'espérance de la récompense éternelle. Voyant un jour François accablé sous le fardeau des pierres qu'il aidait à transporter de ses mains pour la restauration de l'église, son frère, nommé Ange, dit par moquerie à l'un de ses amis : « Va le prier de te vendre un peu de sa sueur ». — « Je ne veux pas vendre ma sueur aux hommes », répondit simplement François ; « je la vendrai plus cher à Dieu ». Parole admirable et profonde qui, comprise et méditée, diminuerait beaucoup le nombre des esclaves du monde, et accroîtrait celui des serviteurs de Jésus-Christ ! Car ce divin Sauveur seul a promis qu'il ne laisserait pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom, et seul il est infaillible dans ses promesses. Le prêtre de Saint-Damien, touché de la fatigue et du dénûment de l'ouvrier de Jésus-Christ, eut la pensée de lui préparer un bon repas pour réparer ses forces quand il revenait le soir accablé des labeurs de la journée. François accepta d'abord cette charité ; mais bientôt il se ravisa, pria son hôte de ne plus s'occuper de sa nourriture, et, prenant un plat, il s'en alla mendier de porte en porte, et s'assit dans la rue pour manger les restes grossiers qu'on lui avait donnés. « Car c'est ainsi », se disait-il, « que je dois vivre pour l'amour de Celui qui est né pauvre, qui a vécu pauvrement, que l'on a attaché sur la croix, et qui a été mis après sa mort dans le sépulcre d'autrui ». Tel fut le genre de vie que François adopta dès lors pour ne plus jamais le quitter, et c'est ainsi qu'il acheva l'année 1206 dans la prière, le travail et l'absolu dénûment. Grâce aux abondantes aumônes qu'il avait recueillies, il termina rapidement la restauration de l'église de Saint-Damien.

Le succès de cette réparation lui fit encore entreprendre celle de l'église de Saint-Pierre, qui était un peu plus éloignée de la ville d'Assise, et il n'en vint pas à bout avec moins de promptitude et de bonheur. Enfin, comme il vit que l'église de Notre-Dame des Anges, appelée de la Portioncule, tombait en ruines, quoiqu'elle fût dédiée en l'honneur de la Mère de Dieu, et que les anges y fissent quelquefois ressentir leur protection ; et que pour cela elle était déserte et abandonnée, il résolut de s'appliquer avec le même zèle à la réparer. Dès le commencement de l'année 1208, la chapelle retrouva son culte séculaire et servit de nouveau de tabernacle au Saint des Saints, et de but de pèlerinage à la piété des fidèles. Saint Bonaventure dit qu'il l'aima plus que tous les autres lieux du monde, qu'il y commença avec humilité le grand ouvrage de sa perfection, qu'il y fit des progrès admirables dans la vertu, qu'il y acheva heureusement sa vie, et qu'en mourant il le recommanda sur toutes choses à ses enfants, comme un lieu pour lequel la sainte Vierge avait des égards tout particuliers.

Etant un jour dans ce sanctuaire, il y entendit, à l'évangile de la messe, ces paroles de Notre-Seigneur à ses disciples : « Ne portez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse, ni sac, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton ». Cette admirable leçon lui frappa incontinent l'esprit ; il la prit comme prononcée et dictée pour lui-même, et, sans différer d'un moment, il jeta son bâton, se mit nu-pieds, prit une corde au lieu de ceinture, donna sa bourse et tout l'argent qu'il avait, et, se contentant d'une simple tunique, il commença sérieusement la vie apostolique et évangélique dont il devait lever l'étendard dans le monde. Ensuite, il se mit à prêcher la pénitence ; ce qu'il fit avec tant de ferveur et d'onction, que plusieurs pécheurs, touchés de ses paroles, se convertirent et lavèrent dans leurs larmes les taches de leur vie passée. Plusieurs même renoncèrent au monde pour

embrasser l'état humble dont il faisait profession. Le premier fut le bienheureux Bernard de Quintavalle, l'un des plus riches habitants d'Assise : ayant vu de ses propres yeux saint François passer la nuit en oraison dans une chambre où il l'avait prié de prendre un peu de repos, il fut tellement ému de son exemple, qu'il renonça à l'heure même à tous ses biens, et se mit à sa suite. Le second fut le bienheureux Pierre de Catane, chanoine de la cathédrale de la même ville, qui quitta généreusement son bénéfice pour se faire avec lui pauvre de Jésus-Christ. Le troisième fut le B. frère Gilles, que la sage folie de la croix a, depuis, élevé à une si éminente perfection.

En ce temps, Dieu fit connaître à François, par diverses visions, qu'il l'avait choisi pour fonder un grand Ordre qui combattrait vigoureusement la chair, le monde, le démon et le péché ; qui remporterait sur eux d'illustres victoires, travaillerait avec un heureux succès à la réformation des mœurs des chrétiens, dont le déréglement était devenu extrême, et porterait la lumière de la foi jusqu'aux extrémités de la terre. Ces assurances l'animèrent à continuer ses prédications ; il envoya Bernard avec Pierre du côté de la Toscane, et lui, avec frère Gilles, parcoururent la Marche d'Ancône, exhortant avec une force merveilleuse au détachement du monde, au mépris des plaisirs et des richesses, et à une parfaite conversion de cœur à Dieu. Le nombre de ses enfants s'accrut ensuite jusqu'à sept, et peu de temps après jusqu'à onze. Ils représentaient avec lui le collége sacré des douze Apôtres. Il leur disait, en les envoyant prêcher : « Allez annoncer la paix à tous les hommes, animez-les à la pénitence, qui est la seule voie pour obtenir le pardon des péchés ; soyez assidus à la prière, patients dans les adversités, infatigables dans le travail, modestes et retenus dans vos paroles, graves et irrépréhensibles dans vos actions et parfaitement reconnaissants des bienfaits que vous recevrez. Surtout, mettez votre confiance en Dieu, et tenez pour certain que rien ne vous manquera, quoique vous marchiez sans provision et sans argent ». On ne les appelait encore ni frères, ni religieux, mais seulement les pénitents d'Assise, quoique leur bienheureux Père, pour les éloigner un peu de leur pays, les eût alors transférés à un pauvre ermitage abandonné, dans un lieu nommé Rivo-Torto ; mais quand cet homme apostolique vit les faits surprenants qu'il plaisait à la divine bonté d'opérer par lui et par cette sainte troupe de missionnaires répandus de côté et d'autre, il souhaita de les voir tous ramassés, pour en faire un corps mieux lié et plus ferme. Il n'envoya pour cela ni lettres ni messagers ; mais ayant représenté ses désirs à Jésus-Christ, qui en était l'auteur, il vit arriver près de lui tous ces ouvriers évangéliques, chargés des trophées qu'ils avaient remportés sur la malice des hommes et les efforts de l'enfer. Alors il leur composa une Règle en termes simples : mettant la pratique de l'Evangile pour fondement inébranlable de tout son édifice spirituel, il y ajoutait seulement quelques constitutions nécessaires à l'établissement d'une vie commune.

L'évêque d'Assise, qu'il consultait souvent dans ses difficultés, était d'avis qu'il prît des possessions et des rentes pour faire subsister ses enfants, sans être obligés de mendier leur pain ; mais il répondit à ce prélat qu'il ne pouvait nullement s'y résoudre : « Car, si nous avions du bien », lui dit-il, « il nous faudrait des armes pour nous défendre des voleurs ; des procureurs et des avocats pour soutenir notre droit contre les chicanes des usurpateurs ; des serviteurs et des servantes pour faire valoir nos métairies. Jugez, s'il vous plaît, Monseigneur, quels désavantages nous recevrions du commerce avec des personnes si éloignées de notre institut ». Ainsi, il per-

sista courageusement dans la résolution qu'il avait prise, d'établir son Ordre sur le fonds de la pauvreté évangélique. Il pensa ensuite à le faire approuver et confirmer par le Saint-Siége ; aussi, du consentement unanime de ses enfants, et sans se munir d'aucune recommandation des prélats ni des grands seigneurs de sa province, il vint à Rome vers le pape Innocent III, l'un des plus sages pontifes qui aient gouverné l'Eglise. Il avait avec lui le collége de ses onze disciples, et il en conquit à Rieti un douzième, qui fut Ange Tancrède, brave gentilhomme de cette ville, en lui disant seulement, au milieu du chemin où il le rencontra, qu'il avait assez servi le monde, et que Jésus-Christ l'appelait au Calvaire. Dans Rome, il logea à l'hôpital de Saint-Antoine, pour y recevoir l'aumône en qualité de pauvre et pour y servir les malades. Peu de jours après il alla parler au Pape au palais de Latran, dans un lieu appelé le Miroir, où il se promenait; mais Sa Sainteté, qui avait alors l'esprit occupé de plusieurs grandes affaires, ne le voulut pas écouter, et le repoussa même avec indignation. Ce rebut, bien loin d'affliger et de décourager François, le remplit au contraire de joie et d'espérance : il se retira doucement avec une profonde humilité et une modestie angélique, en recommandant son affaire à Dieu, qui la lui avait inspirée. Il ne fut pas frustré dans son attente : car, la nuit suivante, le Pape, ayant vu en songe un petit palmier qui, né à ses pieds, montait ensuite à la hauteur des plus grands arbres, connut à son réveil qu'il était la figure du pauvre François qui s'était présenté la veille devant Sa Sainteté ; aussi, il le fit venir près de lui, et, après l'avoir écouté avec beaucoup de bienveillance, il lui promit d'examiner ses demandes et de lui être favorable en ce qu'il pourrait.

La plus grande difficulté qu'il y remarquait était cette extrême pauvreté qu'il voulait établir dans son Ordre ; mais le cardinal Jean de Saint-Paul, évêque de Sabine, remontra très-sagement à Sa Sainteté que, si cette considération empêchait la confirmation de la Règle de François, on ferait voir par là qu'on n'estimait pas l'Evangile, et qu'on n'avait point de respect pour les conseils de Jésus-Christ. D'ailleurs le Saint lui dit fort ingénieusement que la Congrégation dont il lui demandait l'approbation, toute pauvre qu'elle paraissait, ayant épousé le Roi des rois, n'aurait garde de manquer de ce qui lui était nécessaire pour nourrir ses enfants. Ainsi, le Pape se sentit incliné à entériner sa requête lorsqu'elle aurait été examinée par la Congrégation sacrée, d'autant plus qu'il reconnut que le Saint était ce pauvre qu'il avait vu une nuit en songe, soutenant sur ses épaules l'église Saint-Jean de Latran qui tombait en ruines. Vision mystérieuse qui a été accomplie corporellement et spirituellement : corporellement, parce que cette basilique a été rétablie, ornée et enrichie par les papes Nicolas IV, Sixte IV et Sixte V, de l'Ordre de Saint-François; spirituellement, parce que l'Eglise universelle, figurée par ce temple, a été soutenue par les exemples, les prières et la doctrine de ce grand Serviteur de Dieu, et par les travaux d'une infinité de Martyrs, de Docteurs, de Confesseurs et de Vierges du même Ordre.

Au bout de quelques jours, le sacré Collége ayant dit dans son rapport que les Règles et les Constitutions de saint François ne contenaient rien que de saint et de conforme à la doctrine de Jésus-Christ, le Pape les approuva de vive voix ; il reçut aussi lui-même la profession du bienheureux Instituteur et de ses douze enfants, et l'ayant établi premier ministre général de sa congrégation naissante, il le consacra diacre, donnant aussi pouvoir à ses compagnons de porter la tonsure et la couronne cléricale : ce

que quelques auteurs expliquent de la collation des Ordres mineurs. Ainsi, cette sainte troupe sortit de Rome chargée de faveurs et de bénédictions, mais avec une résolution toute nouvelle de faire une guerre constante à leurs sens et de porter partout l'esprit de pénitence et de componction. Cependant, lorsqu'ils furent arrivés à la ville de Spolète, s'entretenant ensemble des moyens d'arriver à la perfection, ils mirent en délibération s'il ne leur serait pas plus expédient de se retirer dans une solitude pour s'y occuper entièrement à la contemplation que de s'exposer à la conversation avec les hommes, qui est pleine de dangers et qui fait perdre aisément l'esprit de recueillement et de dévotion. François consulta là-dessus la volonté de Dieu par une prière très-fervente, accompagnée de larmes et de soupirs, et il y apprit que sa vocation et celle de ses enfants n'était pas de demeurer dans les déserts, mais de travailler au salut des âmes par la prédication et par les autres exercices de la vie apostolique. Il déclara à ses enfants ce que Dieu lui en avait fait connaître, et, étant ainsi assurés du chemin qu'ils devaient tenir, ils se retirèrent tous ensemble dans leur ancienne demeure, auprès des murs d'Assise.

La pauvreté de cette maison ne peut être assez admirée ; elle tombait en ruines, et était si petite, qu'à peine tous ses frères y pouvaient avoir leur place ; il fallut que le saint Patriarche écrivît leurs noms sur les planches pour marquer à chacun le lieu de sa retraite. Ils y vivaient si pauvrement que les herbes crues qu'ils trouvaient dans la campagne étaient pour eux des mets délicieux. Leur oraison était plus d'esprit que des lèvres, parce que, n'ayant point encore de livres d'église pour chanter les heures canoniales, tout ce qu'ils pouvaient faire était de prier mentalement et de réciter l'Oraison dominicale et quelques psaumes qu'ils savaient par cœur. Leur principal livre était la Croix de Jésus-Christ, que leur bienheureux père avait mise au milieu d'eux. Ils étudiaient continuellement ce grand livre, le feuilletaient sans cesse, en apprenaient les divines leçons, et c'est de là qu'ils tiraient ces belles lumières et cette divine éloquence, qui les rendaient plus redoutables au démon et aux pécheurs que les plus grands maîtres de la théologie. Saint François leur faisait aussi fort souvent de puissantes exhortations ; il leur apprenait la méthode de considérer et de louer Dieu dans toutes ses créatures, la révérence qu'ils devaient avoir pour les prêtres et la soumission avec laquelle ils devaient recevoir toutes les décisions de l'Eglise romaine. Il leur enseignait aussi à se prosterner devant toutes les églises et toutes les croix, du plus loin qu'ils les apercevaient, pour honorer Jésus-Christ dans ces représentations extérieures des souffrances qu'il a endurées pour notre amour.

Il prenait tant de soins de leur avancement spirituel, qu'une nuit, se trouvant à Assise pour prêcher le lendemain dans la cathédrale, il leur apparut dans leur pauvre demeure en forme d'un globe de lumière, porté sur un chariot de feu ; ce qui les éclaira si parfaitement, que chacun d'eux pénétra non-seulement jusqu'au fond de sa propre conscience, mais aussi jusqu'au plus secret de celles de tous les autres ; convaincus que c'était leur saint Patriarche qui se faisait voir à eux sous cette éclatante figure, ils reconnurent en même temps les grâces que Dieu lui avait communiquées pour leur conduite. Nous avons vu, dans la vie de saint Antoine de Padoue, que depuis il apparut encore à Arles, au milieu d'une assemblée de ses religieux où ce bienheureux Confesseur présidait, pour leur donner sa bénédiction et les animer à ne rien ordonner que pour le plus grand avantage de l'observance régulière.

Enfin, comme il se présentait tous les jours des personnes qui souhaitaient d'embrasser son institut, voyant qu'il ne pouvait pas les loger dans la maison où il était, il se vit obligé d'en chercher une plus grande. Il s'adressa pour cela à l'évêque d'Assise, le suppliant de lui donner une chapelle où ils pussent célébrer les divins offices; mais l'évêque n'en ayant point alors à sa disposition, il eut recours aux Bénédictins du Mont-Subazio, qui lui donnèrent l'église de Notre-Dame des Anges ou de la Portioncule, avec une petite maison attenante, où logeait le chapelain, pour leur servir de couvent. Saint François accepta à la charge que ni lui ni son Ordre n'en seraient point propriétaires, mais seulement usufruitiers. C'est pourquoi il ne manquait pas, tous les ans, d'envoyer aux Bénédictins un petit panier de poissons, comme une redevance de l'héritage qu'il tenait d'eux, et ces révérends Pères lui donnaient en échange, par générosité, une cruche d'huile pour avoir part à ses prières.

Dès qu'il fut en possession de cette église, Notre-Seigneur l'honora d'une visite, accompagné de sa très-sainte Mère et d'une multitude innombrable d'esprits bienheureux, et lui promit, avec sa protection, un prodigieux accroissement de sa congrégation naissante. Il envoya ensuite ses enfants en divers cantons pour continuer d'annoncer la pénitence; et ce furent autant de pêcheurs évangéliques, qui, par le filet de leur prédication, lui attirèrent un grand nombre de nouveaux disciples pour les aider eux-mêmes à la conversion du monde. Il fit aussi de son côté beaucoup de conquêtes dont la plupart furent miraculeuses; les principaux de ceux qui entrèrent dans son Ordre furent Maurice, Léon, Ruffin, Masseo, Junipère, Illuminé, Augustin, Etienne, Léonard, Guy, Simon et Pacifique, qui sont tous arrivés à une éminente sainteté. Maurice était de l'Ordre des Croisés; il tomba dangereusement malade et fut obligé de se mettre à l'hôpital. Comme on désespérait déjà de sa vie, saint François lui envoya un morceau de pain trempé dans l'huile qui brûlait devant Notre-Dame; et à peine en eut-il mangé, qu'il se leva en parfaite santé pour embrasser l'institut de son insigne bienfaiteur. Pacifique était un poëte célèbre, à qui même l'empereur Frédéric II avait donné le nom de *Roi des vers*. Il alla au sermon de saint François, et la force de ses paroles enflammées, jointe à la vision de deux épées lumineuses qui le croisaient de la tête jusqu'aux pieds et depuis une main jusqu'à l'autre, le toucha tellement, qu'il méprisa le vain exercice de la poésie pour se faire le fidèle imitateur du saint Patriarche. Il reçut de lui le nom de Pacifique, à cause d'un grand don de douceur dont son âme fut remplie, et il fut depuis le premier ministre provincial de France.

Ces nouveaux ouvriers demandaient sans cesse des instructions nouvelles; mais la vie de leur père leur était une leçon animée qui leur apprenait l'exercice des plus excellentes vertus. Il était si austère que, hors les repas chez les séculiers, qu'il ne faisait que très-rarement et très-sobrement, et seulement pour les gagner à Dieu, il ne mangeait presque jamais rien de cuit et ne buvait que de l'eau. Souvent il mêlait de la cendre dans ce qu'il mangeait. La terre nue était son lit; il ne s'y couchait pas, mais il dormait assis, la tête seulement appuyée sur une pierre ou sur un morceau de bois. Sa pauvreté était si extrême, qu'il ne semblait pas possible d'être plus pauvre, puisque, excepté le sac dont il était couvert et dont même il n'était pas propriétaire, il ne possédait rien au monde. Il allait lui-même mendier pour sa communauté, et le faisait aux lieux où il était le plus connu. On ne le voyait jamais oisif, jamais ému, jamais distrait et occupé

des choses de la terre, mais toujours dans une activité, une douceur et une dévotion merveilleuses. Il ne souffrait pas qu'aucun de ses religieux demeurât à rien faire, et il appela *frères mouches* ceux qui fuyaient le travail; pour son corps, il le nommait *frère âne;* en effet, il le traitait aussi durement que l'on traite les ânes. Il était néanmoins ennemi des indiscrétions, et ne permettait pas à ses disciples de faire des pénitences au-dessus de leurs forces. Il leur recommandait d'éviter l'entretien avec les femmes, comme un écueil où les personnes les plus spirituelles font souvent de tristes naufrages. Il les exhortait à un grand amour pour Dieu et pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, et à un zèle ardent pour le salut des pécheurs, sentiments dont lui-même était tout rempli.

Ce serait une chose infinie de le suivre dans tous les lieux où il porta la semence de l'Evangile. Il alla d'abord à Pérouse, où il prédit et ensuite apaisa une guerre très-cruelle entre les nobles et le peuple; de là il passa à Cortone, où, pour récompense d'un grand nombre de conversions qu'il y fit, on lui donna un couvent à la porte de la ville. On en usa de même envers lui à Arezzo et à Florence, où il se transporta après avoir passé tout le Carême dans une oraison continuelle, et sans rien manger que la moitié d'un petit pain. Les miracles qu'il opéra en toutes ces villes furent si extraordinaires, qu'on ne l'y regardait pas avec moins de respect que si c'eût été un ange descendu du ciel. Il porta les mêmes bénédictions à Pise, à Saint-Médard, à Saint-Géminien et à Sarthiane, et il obtint partout de nouveaux monastères. Ce fut à Sarthiane que le démon lui apparut et le sollicita au relâchement, en lui disant que Dieu ne pardonnait jamais à ceux qui se faisaient mourir par des pénitences indiscrètes; après quoi il excita en lui des pensées lascives et des mouvements déshonnêtes; mais le Saint, prenant à l'heure même sa discipline de fer, se mit tout le corps en sang, et étant tout couvert de plaies, il se jeta en ce pitoyable état au milieu des neiges, où il demeura jusqu'à ce que ces flammes de l'impudicité fussent entièrement éteintes : ce qui le rendit tellement victorieux de son ennemi, qu'il ne ressentit plus dans la suite de semblables atteintes. Le Carême suivant, il prêcha dans la cathédrale d'Assise, et il y fit l'admirable conquête de la glorieuse sainte Claire, qui en enferme une infinité d'autres. Il résolut ensuite d'aller en Syrie travailler à la conversion des Sarrasins, et prit le chemin de Rome pour en aller demander la permission au Pape. Les merveilles l'accompagnèrent partout. A Alviane, il fit taire les hirondelles qui faisaient du bruit durant sa prédication, en leur disant seulement : « Mes sœurs les hirondelles, taisez-vous pendant que je prêche ». A Rome, il obtint de Sa Sainteté ce qu'il voulut, gagna d'excellents hommes à son institut et fonda un monastère de son Ordre : c'est aujourd'hui le couvent célèbre de *San-Francesco in Ripa.* A Ascoli, dans la Marche d'Ancône, un de ses sermons attira trente jeunes hommes des plus considérables à sa vie pauvre.

Dieu, qui lui avait inspiré la pensée et le désir d'aller en Syrie, n'en permit pas l'exécution, parce que le moment n'en était pas venu. François s'embarqua; mais il fut bientôt jeté par une tempête en Esclavonie, et de là contraint de revenir en Italie. Peu de temps après, il tomba malade d'une fièvre lente qui le réduisit à une extrême langueur. L'évêque d'Assise, qui craignait que l'Eglise ne perdît trop tôt un si grand trésor, le fit transporter, malgré toutes ses répugnances, dans son palais épiscopal pour l'y faire bien traiter. On ne peut s'imaginer combien François fut confus et humilié de ce traitement. Il ne s'appelait alors que gourmand, sensuel et

hypocrite ; il disait à ses enfants qu'il ne méritait plus de porter le nom de Frère Mineur ; il se déclarait digne de toutes les malédictions des apostats ; enfin, il porta son amour pour l'abjection jusqu'au point de se faire traîner avec une corde dans la ville, jusqu'au lieu des exécutions publiques, pour dire à tout le peuple qu'il ne méritait point l'estime qu'il avait pour lui et les honneurs qu'il lui rendait, vu qu'au lieu de vivre austèrement comme il se persuadait qu'il vivait, il était délicatement nourri à la table même de leur évêque. A peine eut-il repris un peu de forces, qu'il se mit en chemin pour aller en Espagne et de là au Maroc, travailler à la conversion du Miramolin, qui était Mahomet le Vert. En passant par les villes d'Italie, il fit de grands miracles et des conversions sans nombre, et établit une foule de couvents. A Foligno, il bénit tellement la maison de son hôte, que depuis, ni le feu ni la peste n'ont osé en approcher. A Spolète, il changea entièrement le cœur d'un riche avare qui décriait partout son Ordre, en faisant seulement dire trois *Pater* et trois *Ave Maria* pour lui par chacun de ses religieux. A Terni, il ressuscita un jeune homme qui avait été écrasé par la chute d'une muraille, et prédit qu'il embrasserait un jour son institut, ce qui est arrivé depuis. Au comté de Narni, il rendit la vie à un homme noyé depuis quatre jours, la santé à un paralytique, et changea de l'eau en vin. A Oriesi, il guérit un enfant tellement contrefait, que sa tête touchait à ses pieds. Que ne fit-il point encore à Saint-Gémini, à Saint-Léon, à Imola et dans toutes les autres villes par où il passa jusqu'à son entrée en France ? Il était reçu partout comme un grand prophète. On lui offrait de tous côtés des maisons sans qu'il en demandât, et tant de personnes s'empressaient pour être du nombre de ses disciples, qu'elles étaient aussitôt remplies d'excellents sujets. Son passage par le Dauphiné et la Provence fut court, et il se rendit au plus tôt dans la Navarre et la Castille. Le roi Alphonse, depuis grand-père de saint Louis par la reine Blanche, sa fille, lui fit un merveilleux accueil et lui donna un couvent à Burgos, qui fut la pépinière de beaucoup d'autres. Le Saint voulut enfin passer en Afrique ; mais l'Esprit de Dieu, qui avait autrefois empêché l'apôtre saint Paul de prêcher l'Evangile en Bithynie, empêcha ce zélé missionnaire de porter la parole de vie dans le Maroc, qui était indigne d'un si grand bonheur. Il tomba malade aux confins de l'Espagne, et pendant sa maladie, il reçut ordre du ciel de retourner en Italie. Il fit auparavant le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle ; il fit bâtir un couvent avec un trésor qu'on trouva en terre dans un lieu qu'il avait indiqué. Il en établit encore d'autres en revenant, tant en Portugal qu'en Castille, en Aragon et en Catalogne, et entre autres celui de Perpignan, qui, depuis, est devenu très-considérable. Enfin, il fallait compter ses prodiges par ses démarches, et ses nouveaux établissements par les séjours qu'il faisait en chemin. La guerre des Albigeois l'empêcha de s'arrêter en Provence ; d'ailleurs, les enfants de saint Dominique y prêchant déjà avec un zèle et un succès extraordinaires, il ne jugea pas à propos de mettre la faux dans la moisson d'autrui.

Son retour en Italie, où l'on regrettait vivement son absence, fut un véritable triomphe. On vint de tous côtés au-devant de lui. Les prodiges l'accompagnèrent partout. Le pain se multiplia pour sa nourriture et pour celle des siens, et la puissance de Dieu confondit d'une manière miraculeuse ceux qui le calomnièrent ou s'opposèrent au progrès de son institut. Ayant fait de sages règlements dans son couvent de Notre-Dame des Anges, il se retira pour la première fois sur le mont Alverne, où le comte Orlando, qui le regardait comme son père, lui avait donné une demeure. Il y fut visité

d'abord par la sainte Vierge accompagnée de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Evangéliste, puis par Notre-Seigneur même, qui, s'étant assis sur la pierre où il prenait ordinairement son pauvre repas, lui découvrit de grands secrets, dont l'événement a depuis justifié la vérité. On voit encore maintenant cette pierre environnée d'une grille de fer avec cette inscription : « La table de saint François, où il a eu des apparitions admirables, et qu'il a consacrée en l'arrosant d'huile et disant : C'est ici l'autel de Dieu ». Un ange lui apprit aussi que les fentes qu'il voyait aux rochers y avaient été faites au temps de la Passion de Notre-Seigneur : ce qui lui donna un respect et une dévotion particuliers pour cette sainte montagne. Il y convertit un bandit surnommé *le Loup,* qui avait commis une infinité de meurtres et de brigandages, et lui ayant donné l'habit de son Ordre, il l'appela *Agnello,* l'agneau, pour marquer son changement de loup en agneau. Il n'avait guère moins d'affection pour la vallée au bas de Fabrian, appelée la Pauvre-Vallée, que pour ce mont. Il obtint le don d'une ancienne abbaye, que des religieuses bénédictines avaient abandonnée, et y plaça de ses disciples ; et la grande solitude de ce lieu faisait qu'il s'y retirait avec une joie singulière, pour s'y occuper à la contemplation des vérités éternelles. Cet établissement fut suivi de beaucoup d'autres dans la Marche d'Ancône. Ce fut là qu'il changea, pour une heure, l'eau d'une fontaine en de bon vin, afin de soulager la soif de ses ouvriers qui travaillaient à son couvent de Bonantis. Ce fut là qu'un de ses religieux, ayant fait un jugement téméraire sur un pauvre malade qui demandait l'aumône et dont François exaltait le mérite, il l'obligea de se dépouiller de son habit, et en cet état, de demander pardon à ce pauvre. Ce fut là qu'un autre religieux, qui avait murmuré contre lui, le vit la nuit en oraison dans le coin d'une forêt, où la sainte Vierge lui étant apparue, le caressa, lui mit son divin enfant entre les mains et lui permit de l'embrasser et de le baiser. Ce fut là qu'un autre frère, encore novice, eut aussi le bonheur de le voir honoré de la visite de Jésus, de Marie et des deux saints Jean : Jean-Baptiste et l'Evangéliste.

Toutes ces choses arrivèrent jusqu'en l'année 1215; le concile de Latran, sous Innocent III, s'étant ouvert, saint François se rendit à Rome pour y faire de nouveau approuver son Institut. Nous avons dit que le pape Innocent III l'avait déjà approuvé ; mais il ne l'avait fait que de vive voix et n'en avait point fait expédier de bulle, et de plus, il n'avait donné au Saint et à ses enfants que le nom de *Prédicateurs de la Pénitence ;* de sorte qu'il était à propos d'en avoir une approbation plus authentique, comme d'un nouvel Ordre religieux. Nous ne voyons rien dans ce concile qui marque que cette approbation y ait été donnée ; au contraire, on y trouve dans l'article 13 un décret qui porte qu'on se doit plutôt appliquer à rétablir les anciens Ordres dans leur premier éclat, qu'à en faire de nouveaux. Mais si le Saint n'obtint pas de l'assemblée l'établissement qu'il souhaitait, il est certain néanmoins que les Pères, informés des fruits merveilleux que ses religieux produisaient dans le monde, agréèrent leur travail, les regardant comme de puissants missionnaires et des trompettes éclatantes de l'Evangile. Aussi, depuis ce temps-là, l'Ordre prit plus d'accroissement et fit de plus grands progrès que jamais. Ce fut en cette année ou environ que le bienheureux patriarche bâtit le couvent appelé maintenant la *prison de Saint-François,* à deux milles d'Assise ; nom qui lui a été donné, parce que cet homme céleste s'y renfermait souvent dans un oubli général de toutes les créatures, pour y renouveler sa ferveur. On y voit sa cellule semblable à un cachot, son lit de pierre, son chevet de bois, son crucifix et quelques autres de ses

reliques, avec une fontaine qu'il obtint par ses prières, et dont l'eau est une source de miracles.

Le 30 mai 1216, ayant assemblé un grand nombre de ses religieux, il les envoya prêcher en France, en Espagne, en Angleterre et en Allemagne, où ils établirent de tous côtés des monastères qui sont des marques sensibles du succès de leurs prédications. Pour lui, il fit encore un voyage à Rome, pour y rendre ses devoirs aux tombeaux des bienheureux Apôtres saint Pierre et saint Paul. Ce fut dans ce voyage que, se voyant auprès d'un ruisseau avec un morceau de pain dur, noir et moisi pour tout repas, il ne pouvait assez exalter son bonheur, et il témoigna à frère Masséo, son compagnon, qu'il se croyait plus riche que les plus grands de la terre. Il entra ensuite dans une église voisine et demanda à Jésus-Christ avec tant d'ardeur de lui donner, ainsi qu'à ses enfants, l'amour de la sainte pauvreté, que son visage semblait jeter des flammes. Il s'avança vers le frère Masséo, les bras ouverts, le ciel dans les yeux, l'appela à haute voix, lui communiqua, en soufflant sur son visage, l'esprit qui le remplissait, et, comme hors de lui, il éclata en paroles enflammées, véritable hymne d'amour pour la divine pauvreté. « Seigneur Jésus, montrez-moi les voies de votre très-chère pauvreté ! Ayez pitié de moi et de ma dame la Pauvreté ; car je l'aime avec tant d'ardeur, que je ne puis trouver de repos sans elle, et vous savez, ô mon Dieu, que c'est vous qui m'avez donné ce grand amour. Elle est assise dans la poussière du chemin, et ses amis passent devant elle avec mépris. Voyez l'abaissement de cette reine, ô Seigneur Jésus, ô vous qui êtes descendu du ciel sur la terre pour en faire votre épouse et pour avoir d'elle, par elle et en elle, des enfants parfaits. Elle était dans l'humilité du sein de votre mère ; elle était dans la crèche : comme un écuyer fidèle, elle s'est tenue tout armée dans le grand combat que vous avez combattu pour notre rédemption. Dans votre Passion, seule, elle ne vous a pas abandonné. Marie, votre mère, s'est arrêtée au pied de la croix ; mais la pauvreté est montée avec vous, elle vous a serré plus fort contre son sein. C'est elle qui a préparé avec amour les rudes clous qui ont percé vos mains et vos pieds ; et lorsque vous mouriez de soif, cette épouse attentive vous faisait présenter du fiel. Vous êtes mort dans l'ardeur de ses embrassements ; elle ne vous a point quitté, ô Seigneur Jésus, elle n'a permis à votre corps de reposer que dans un tombeau étranger. C'est elle qui vous a réchauffé au fond du sépulcre et qui vous a fait sortir glorieux. Aussi vous l'avez couronnée au ciel, et vous voulez qu'elle marque les élus du signe de la rédemption. Oh ! qui n'aimerait la dame Pauvreté au-dessus de toutes les autres ! O très-pauvre Jésus ! la grâce que je vous demande est de me donner le privilége de la pauvreté. Je souhaite ardemment d'être enrichi de ce trésor ; je vous prie qu'à moi et aux miens il soit propre à jamais de ne pouvoir rien posséder sous le ciel pour la gloire de votre nom, et de ne subsister pendant cette misérable vie que de ce qui nous sera donné en aumône ! »

Avec des discours et des ravissements pareils, ils poursuivirent leur route et parvinrent à Rome peu de jours avant la mort du pape Innocent III. La protection accordée à saint François et la reconnaissance de son Ordre ont toujours été considérées comme une des plus grandes œuvres de ce grand pontificat. Deux jours après, Honorius III monta sur le siége de saint Pierre, et François trouva dans le nouveau Pape la même protection et le même amour. C'est dans ce séjour à Rome que le serviteur de Dieu rencontra pour la première fois saint Dominique, pauvre comme lui, comme lui pénitent et dévoré de l'amour des âmes. Comme ils priaient

l'un et l'autre dans l'église de Saint-Pierre, Jésus-Christ leur apparut assis à la droite de son Père, le visage irrité, tenant à la main trois traits enflammés pour exterminer les superbes, les avares et les voluptueux. La sainte Vierge Marie, se jetant à ses pieds, demanda miséricorde pour ses enfants ingrats, présenta au Seigneur Dominique et François, comme capables de réformer le monde et de convertir les pécheurs ; et le Sauveur agréa cette offrande. Le lendemain, dans la même église, les deux Saints, levant les yeux l'un sur l'autre, se reconnurent sans s'être jamais vus, s'avancèrent d'un même mouvement et se tinrent longtemps embrassés sans rien dire. Enfin Dominique rompant le silence : « Tu es mon compagnon et mon frère », dit-il ; « nous travaillerons de concert. Demeurons unis, et personne ne pourra prévaloir contre nous ».

Les deux grands pauvres de Jésus-Christ, durant leur court séjour à Rome, s'entretinrent longtemps et souvent des choses divines, des remèdes à apporter aux âmes et aux nations, et ces mendiants, méprisés du monde, se partagèrent la conquête du monde. Ils prièrent, ils pleurèrent ensemble, et Dominique puisa dans l'âme de François un amour plus grand encore pour la sainte pauvreté. On montre dans le couvent de Sainte-Sabine, sur le mont Aventin, la cellule, aujourd'hui transformée en chapelle, qui fut pendant des nuits entières le témoin de leurs célestes effusions. Que de prières, que de larmes, que de cris d'amour montèrent de cette pauvre cellule jusqu'au trône de Dieu ! L'âme des deux Saints semble la remplir encore, et le pèlerin ne peut y pénétrer sans une profonde et religieuse émotion.

Saint François quitta Rome et se mit en chemin pour venir en France. Etant aux portes de Sienne, il ficha son bâton en terre, et, à l'heure même, ce morceau de bois prit racine et se couvrit de fleurs et de feuilles. Il devint ensuite un grand arbre qui a duré jusqu'en 1615, où, à force d'avoir été dépouillé par les pèlerins, il se sécha : ce qui obligea de le couper. Depuis, il est né de son tronc un rejeton que l'on conserve avec beaucoup de respect, et que l'on a même entouré d'une grille de fer pour empêcher les passants d'y toucher. Le cardinal Ugolini, ayant rencontré notre Saint à Florence, le détourna vivement de son dessein de passer les monts. François en ressentit une grande peine, qu'il déposa amoureusement aux pieds du Sauveur crucifié. Il envoya à sa place les frères Pacifique, Ange et Albert de Pise, et revint à Sainte-Marie des Anges, heureux de passer aux yeux des peuples et de ses propres fils pour un homme peu sage, changeant en ses entreprises, que Dieu remettait en sa voie, mais qui ne savait pas s'y maintenir par lui-même. L'événement ne tarda pas à prouver la justesse des conseils du cardinal Ugolini. L'opposition que rencontrent tous les réformateurs, et qui n'avait pas manqué à l'œuvre de François, se remua vivement à Rome contre son Institut, dont l'absolue pauvreté épouvantait les demi-chrétiens. Il en fut informé, et Dieu même daigna lui montrer dans un songe mystérieux le danger, en même temps que la manière de le conjurer. Il vit dans son sommeil une petite poule noire aux pattes de colombe, laquelle avait des poussins en si grand nombre qu'elle ne les pouvait ramasser sous ses ailes, de sorte qu'ils prenaient leurs ébats à l'entour de la poule et demeuraient en dehors. A son réveil, il comprit, à la lumière de l'Esprit-Saint, que cette poule aux pattes de colombe, c'était lui-même, homme simple et petit, et que, pour défendre son innombrable famille, il fallait un protecteur plus puissant. Il résolut donc de retourner à Rome pour demander au Pape de confier à un cardinal la défense et la protection de son Ordre.

Ce cardinal protecteur était tout désigné d'avance : c'était son saint ami, le cardinal Ugolini, évêque d'Ostie, qui avait quitté Florence et était de retour à Rome. Il accueillit François avec sa tendresse accoutumée, et, pour le bien faire voir du pape Honorius III et du Sacré Collége, il l'exhorta vivement à prêcher devant cet illustre auditoire. Sa Sainteté voulut elle-même l'entendre. François refusa longtemps de monter dans cette première chaire du monde ; mais, ne pouvant plus s'en défendre, il se prépara soigneusement, contre sa coutume, pour faire un sermon qui fût digne d'un auditoire si auguste. Dieu fit voir, en cette occasion, qu'il voulait qu'il fût uniquement son organe. Dès qu'il eut prononcé son thème, il demeura muet et ne se souvint plus de ce qu'il avait étudié. La parole du Pape, qui l'exhorta à ne rien craindre, ne fut pas capable de le remettre ; mais, lorsqu'il se fut accusé publiquement de présomption de s'être trop appuyé sur ses préparations, et que, s'étant mis à genoux, il se fut abandonné à l'Esprit de Dieu pour dire ce qu'il lui mettrait à la bouche, il fit un sermon si puissant et si terrible sur la pénitence, que tout l'auditoire en fut effrayé et touché de componction ; et, lorsqu'il sortit de chaire, il y avait presse à baiser la terre par où il passait. Il n'eut pas de peine, après cela, à obtenir ce qu'il demandait, et Sa Sainteté lui donna volontiers, pour protecteur, le même cardinal Ugolini, évêque d'Ostie, qui fut depuis Pape sous le nom de Grégoire IX.

Le 26 mai de l'année 1219 fut un grand jour dans l'histoire de l'Ordre des Frères Mineurs. C'était la fête de la Pentecôte, et les Frères, arrivant de toutes les parties du monde, se trouvèrent réunis à Sainte-Marie des Anges pour assister au second Chapitre général qui devait s'ouvrir ce jour-là. Leur nombre dépassa cinq mille : telle avait été la merveilleuse fécondité de la famille de saint François. On les voyait arriver par groupes, jeunes gens et vieillards, vêtus du même habit, tous pieds nus, respirant la joie de la pauvreté, et portant en eux le trésor du divin amour : armée admirable, pacifique et conquérante, désarmée et toute-puissante, des pauvres de Jésus-Christ. Le monastère de Sainte-Marie des Anges, dont François et ses douze premiers disciples avaient pris possession neuf ans auparavant, ne pouvant abriter cette multitude immense, on dressa dans la campagne environnante des cabanes faites de nattes de jonc et de paille ; ce fut sous ces tentes, aussi belles que celles de l'armée d'Israël, que campa l'armée de saint François.

Le cardinal Ugolini vint présider le Chapitre. Il officia pontificalement le jour de la Pentecôte, et voulut le soir, comme un général d'armée, visiter les rangs des soldats de Jésus-Christ. Il les trouva rassemblés par groupes de cent ou de soixante, ou plus ou moins. Ils s'entretenaient des choses divines, de leur salut et de la conquête du monde. A cette vue, le bon cardinal, les yeux baignés de larmes, dit à François : « O frère, en vérité, voici le camp du Seigneur ! » Et François, ému comme lui, transporté de joie, de reconnaissance et d'amour, leva les yeux et les mains vers le ciel, et les reportant sur ses frères et ses fils, laissa tomber de son cœur et de ses lèvres des paroles vives, courtes, enflammées, dont l'histoire nous a conservé quelques-unes : « Nous avons promis de grandes choses ; on nous en a promis de plus grandes ; gardons les unes, soupirons après les autres. Le plaisir est court, la peine est éternelle ; les souffrances sont légères, la gloire est infinie ; beaucoup d'appelés, peu d'élus : tous recevront ce qu'ils auront mérité. Par-dessus tout, ô mes frères, aimons la sainte Eglise ; prions pour son exaltation, et n'abandonnons jamais la pauvreté. N'est-il pas écrit :

« Charge le Seigneur du soin de ta vie, et lui-même te nourrira? » C'est ainsi que le père exhortait, consolait, glorifiait ses enfants.

Suivant la parole de François, le Seigneur se chargea du soin de nourrir ces chers pauvres. Ils étaient là cinq mille, comme ceux qui jadis avaient suivi le Christ dans les plaines de la Judée, dénués de tout comme eux, mais comptant comme eux sur Celui qui avait nourri ces multitudes avec cinq pains et deux poissons. On vit bientôt affluer des environs, des chevaliers et des paysans, gens de la ville et de la campagne, qui apportaient aux pauvres de Dieu toutes les provisions nécessaires. Ces secours durèrent autant que le Chapitre lui-même, et la charité de ceux qui donnaient se trouva aussi grande que la pauvreté de ceux qui recevaient. Une foule nombreuse de gens de toute classe, jeunes et vieux, clercs et laïques, étaient venus par curiosité pour contempler la nouveauté de ce spectacle. En voyant le dénûment des frères, leur simplicité, leur abandon complet à la Providence et leur fraternel amour, beaucoup étaient touchés jusqu'aux larmes. « Voilà », se disaient-ils, « qui montre bien que le chemin du ciel est étroit, et qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu. Nous nous flattons de faire notre salut en jouissant de la vie et en prenant toutes nos aises, et ces bons frères se privent de tout et tremblent encore. Nous voudrions mourir comme eux, mais nous ne voulons pas vivre de même ; on meurt cependant comme on a vécu ». Et ils vinrent, au nombre de plus de cinq cents, se jeter aux pieds de François et lui demander de les recevoir au nombre de ses frères.

La conquête de ces nouveaux disciples, l'accroissement et le renouvellement de la ferveur, de l'esprit de religion et de discipline dans les anciens, ne furent pas les seuls résultats de ce Chapitre général. On y fit de nouveaux et importants statuts qui achevèrent d'imprimer à l'Ordre son touchant et glorieux caractère. La pauvreté fut recommandée dans la construction des monastères, et, grâce à cette règle, les Frères Mineurs restèrent toujours dans le beau en restant dans le simple. On décida que, tous les samedis, une messe solennelle serait célébrée dans tous les monastères en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie *Immaculée :* et, par cette décision, l'Ordre des Frères Mineurs, déjà chevalier de la sainte pauvreté, se proclama le héraut de la très-sainte Vierge et le propagateur dans le monde du grand dogme de l'Immaculée Conception. Il fut aussi décidé que dans les offices des Frères Mineurs il serait toujours fait une mention expresse de saint Pierre et de saint Paul, et par là, l'Ordre de Saint-François proclama et resserra encore les liens de dévouement absolu et de filial amour qui l'attachaient à l'Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises.

Enfin, les frères se partagèrent le monde pour y répandre le Verbe divin et pour le conquérir à Jésus-Christ. On dressa le plan de cette campagne contre Satan, qui devait durer autant que sa puissance, c'est-à-dire jusqu'à la fin des temps. Le pape Honorius III, alors à Viterbe, donna l'approbation du Saint-Siége à cette entreprise. Munis de ce précieux passeport, les Frères Mineurs s'embrassèrent, se dirent adieu, et se dispersèrent comme autrefois les Apôtres, emportant la bénédiction de leur père François.

Après avoir congédié cette heureuse troupe, François reprit son premier dessein d'aller en Syrie, se persuadant qu'il ne pouvait que gagner beaucoup, puisque, s'il n'avait pas le bonheur de convertir le soudan d'Egypte avec son peuple, il pouvait espérer d'être mis à mort et de remporter la couronne du martyre. Il prit avec lui onze religieux qu'un enfant lui

désigna par l'esprit de Dieu. Sa navigation fut très-heureuse. Il arriva premièrement au port d'Acre, puis à celui de Damiette, qui était alors assiégé par les chrétiens. Ceux-ci n'ayant pas voulu écouter les avis prophétiques qu'il leur donna, s'en trouvèrent très-mal, et furent défaits dans une journée qui leur coûta bien du sang. Il passa de là au camp des Sarrasins, où, après beaucoup d'outrages et de coups qu'il reçut de ces infidèles, s'étant fait présenter au soudan, il lui parla avec une liberté et une force surprenantes, s'offrant même de passer par le feu pour lui faire voir la vérité de la religion chrétienne. La crainte humaine empêcha ce prince de déférer aux pressantes instances qu'il lui faisait de se faire chrétien ; mais il ne le maltraita pas, et lui rendit, au contraire, beaucoup d'honneurs. Il lui donna même permission de prêcher sur ses terres et de baptiser ceux qu'il pourrait convertir : ce que François et ses disciples firent avec un merveilleux succès, jusqu'à recevoir des Sarrasins dans leur Ordre.

Ce fut alors que le démon, honteux de ces progrès, suscita une femme égyptienne pour solliciter le saint homme au péché. Celui-ci répondit qu'il y consentait, mais qu'il voulait lui-même préparer une couche convenable. Il en fit une avec des charbons embrasés, se mit dessus, et lui dit : « Voici le remède de la concupiscence ». Son corps ne brûla pas au milieu des flammes ; mais la pécheresse fut touchée de sa faute et des autres crimes de sa vie passée : elle ouvrit les yeux à la lumière de la foi, et, ayant embrassé le Christianisme et la profession de la continence, elle fut même cause de la conversion d'un grand nombre de Mahométans de la ville où elle demeurait. Le Saint, après plusieurs autres succès qu'il eut en ce pays, et surtout après qu'un couvent tout entier de Bénédictins, à Monténégro, près d'Antioche, avec l'abbé et le prieur eurent embrassé sa Règle, voyant que Dieu ne lui voulait pas donner la palme du martyre, résolut de repasser en Europe. Il prit auparavant congé du sultan Mélédin, qui lui avait témoigné tant d'amitié, l'exhortant de nouveau à abjurer les erreurs de Mahomet et à reconnaître la divinité de Jésus-Christ. Une tradition pieuse, et qui ne manque pas de valeur, rapporte que ces exhortations ne furent pas inutiles, que ce prince prit alors la résolution de faire un jour ce qu'il lui conseillait ; que, depuis, il fut très-favorable aux chrétiens, ami de la vérité et de la justice, miséricordieux envers les pauvres et éloigné du vice de l'impureté ; et qu'enfin, étant près de mourir, il fut visité par deux religieux que saint François, qui était dans le ciel il y avait déjà douze ans, lui envoya, et reçut de leurs mains le sacrement du baptême, dans la grâce duquel il expira. Cette conversion est possible, car rien n'est impossible à Dieu ; mais elle n'est pas vraisemblable, et la tradition qui la rapporte ne repose pas sur des bases assez certaines pour qu'on puisse y ajouter une foi entière.

Le serviteur de Dieu, après avoir prêché les croisés et posé les fondements de son Ordre dans ces malheureuses contrées, revint en Italie, où il fut reçu comme un ange du ciel : on lui fit des honneurs incroyables à Venise, à Padoue, à Bergame, à Crémone, à Bologne et dans toutes les autres villes où il passa. Il y opéra aussi de grands miracles et établit de nouveaux couvents où il n'y en avait point. Il changea l'eau corrompue d'un puits en très-bonne eau, à Crémone, conjointement avec saint Dominique ; il guérit un épileptique et un enfant qui avait perdu un œil à Bologne. Mais ces miracles ne sont rien en comparaison de la réconciliation qu'il ménagea entre deux gentilshommes prêts à s'égorger. Trouvant le bâtiment de son couvent de Bologne trop somptueux, il voulait le faire abattre pour

en refaire un plus pauvre, et il l'eût fait effectivement, sans le cardinal Ugolini, qui lui remontra que ce monastère, étant destiné aux infirmes, devait avoir plus d'étendue et de commodité que les autres. C'est ce que ce grand ami de la pauvreté a fait en beaucoup d'autres occasions ; quand on lui résistait sur ce point, il n'entrait pas dans le couvent, et, par son éloignement, il le privait de sa bénédiction. De Bologne, il alla au désert de Camaldule, où il passa trente jours dans la cellule de saint Romuald, que l'on appelle maintenant de Saint-François, et y fit faire les exercices à ce pieux cardinal, qui avait une singulière vénération pour son mérite. Il vint ensuite dans ses couvents du duché de Spolète, où il vit de ses propres yeux le relâchement que frère Elie, son vicaire général, avait introduit dans son Ordre par une fausse prudence qui n'était pas selon l'esprit de Dieu, mais selon l'esprit du monde. Dieu lui fit alors connaître, par une admirable vision d'une statue, semblable à celle de Nabuchodonosor, les abus et les déréglements qui s'introduisaient dans sa Congrégation par cette sagesse de la chair. Il en gémit longtemps devant la divine Majesté, et après avoir fait une sévère réprimande à ce vicaire, et l'avoir rendu ridicule en se revêtant lui-même du bel habit qu'il s'était fait faire, et le rejetant avec mépris, il le déposa de son office.

Son humilité le porta en même temps à se démettre lui-même de sa qualité de général, pour en revêtir frère Pierre de Catane, devant lequel il se mit à genoux pour lui protester obéissance. Cela n'empêcha pas néanmoins les religieux de le reconnaître toujours pour le général, ou plutôt pour un supérieur extraordinaire, au-dessus des provinciaux et du général, et ils l'appelaient par excellence *le Père*, comme celui qui était, non-seulement le fondateur, mais aussi le soutien et l'âme de cette Congrégation naissante. En effet, il exerça toujours à son égard l'office de chef, de médecin et de père. Combien était-il sévère envers ceux qu'il trouvait coupables de propriété, ou qui voulaient avoir des meubles et des livres en leur particulier ! Quelle aversion ne témoignait-il pas contre ces grands théologiens et ces savants prédicateurs qui, sous ce prétexte, voulaient être considérés et avoir des exemptions, ou négligeaient l'esprit de pénitence et d'oraison ! Il n'était pas ennemi de l'étude, comme quelques-uns de ces superbes le lui imputaient, et il le fit bien voir par la joie qu'il ressentit lorsque le grand Alexandre de Halès entra dans son Ordre et qu'il ordonna à saint Antoine de Padoue d'enseigner la sainte doctrine aux frères ; mais il était ennemi de cette science qui enfle, d'autant plus que Dieu lui avait fait connaître que ce serait par l'orgueil des savants indévots que son Ordre tomberait en décadence et perdrait l'esprit d'humilité et de simplicité qui en était toute la force. Il disait souvent qu'on se trompe en attribuant la conversion des pécheurs à ces prédicateurs éloquents qui ne parlent que par étude, et qui ne font rien de ce qu'ils prêchent aux autres ; mais qu'il fallait attribuer ces prodigieux mouvements de la grâce aux prières, aux larmes et à la sainte vie d'un grand nombre de personnes simples, qui attirent du ciel cette bénédiction. Son discernement des esprits était merveilleux. Il reconnaissait ceux de ses frères qui persévéraient dans leur profession, ceux qui y renonceraient par l'apostasie, et ceux mêmes auxquels Dieu ferait miséricorde, ou qui mourraient misérablement dans leur opiniâtreté : les prédictions terribles qu'il en a faites ont toujours eu leur effet. Il écrivit au général, Pierre de Catane, qui faisait ses visites, une lettre admirable par laquelle il l'instruisait de tous les devoirs d'un bon supérieur, et surtout de l'union qu'il devait faire de la justice et de la miséricorde, pour pardonner

aux pénitents et pour réprimer l'audace et la rébellion des superbes.

Ce général mourut ; comme les secours miraculeux que l'on recevait continuellement à son tombeau, à Notre-Dame des Anges, y faisaient faire de grandes aumônes, ce qui altérait l'esprit de pauvreté, François s'adressa à lui-même, et lui ordonna de cesser de faire des miracles. Ce saint homme obéit aussitôt, et on reconnut, en ouvrant son sépulcre pour le transporter ailleurs, qu'il s'était mis à genoux pour recevoir ce commandement. Qui eût dit que notre Saint eût mis en sa place ce fameux frère Elie qu'il avait déposé de son vicariat, et dont l'esprit hautain et présomptueux lui était insupportable ? Il le fit néanmoins par un ordre exprès de Dieu, dont les voies sont toujours droites et saintes, quoique le secret nous en soit impénétrable ; et non-seulement il le fit général, mais il se mit à ses pieds et lui baisa la main comme à son supérieur légitime. Il eut alors la pensée de se retirer dans une solitude ; mais le Saint-Esprit lui fit connaître qu'il voulait qu'il continuât ses prédications ; comme, en effet, il le fit avec plus de succès qu'il n'avait jamais fait. Ce qui est admirable, c'est que souvent il prêchait les animaux mêmes, comme les oiseaux, les poissons et les agneaux, leur remontrant les obligations qu'ils avaient à Dieu, et combien il était juste qu'ils louassent un Créateur si bon et si magnifique ; et ces créatures, privées de raison, non-seulement l'écoutaient attentivement, mais témoignaient aussi, par leurs mouvements, la joie qu'elles avaient de l'entendre, puis, après le sermon, elles se servaient des moyens que la nature leur avait donnés pour bénir et louer le Seigneur.

Il avait toujours de nouveaux sujets de joie aussi bien que d'affliction et de douleur. C'était pour lui un bonheur indicible d'apprendre, tantôt le martyre de quelques-uns des siens qui avaient porté la foi dans les pays infidèles, tantôt la vie pure, sainte et éclatante en miracles de quelques autres, qui remplissaient tout le monde de l'odeur de leurs vertus ; mais il avait une peine incroyable de voir le relâchement de plusieurs autres qui, appuyés de l'autorité d'Elie, général, qui était un esprit fort, ne cherchaient qu'à altérer cette pauvreté extrême dont il voulait que les siens fissent profession. Notre-Seigneur le consola dans cette affliction, l'assurant qu'il y aurait toujours dans son Ordre des personnes zélées pour l'observance, en considération desquelles il l'aimerait singulièrement, et qu'il en serait le protecteur jusqu'à la fin des siècles.

Ce fut vers ce temps-là qu'il obtint la célèbre indulgence de la Portioncule, dont nous avons parlé dans le discours sur la fête de Notre-Dame des Anges ; étant venu dîner avec sainte Claire, par les instances qu'elle lui en fit, il fit un discours si relevé et si mystérieux, que tous les assistants et lui-même tombèrent en extase ; le lieu où ils étaient parut tout en feu : ce qui y attira les habitants d'Assise. Ainsi, ce repas fut tout spirituel, et il n'y eut que l'âme qui y prit sa nourriture. Celui qu'il fit peu de temps après, au réfectoire avec frère Elie, fut bien différent; ce général, ne pouvant souffrir que le Saint eût fait mettre auprès de lui deux religieux fort simples, par préférence aux beaux génies et aux savants qui étaient dans la communauté, en murmurait en lui-même, et disait que ce bon homme détruisait l'Ordre, en rebutant les habiles gens pour favoriser les âmes basses et rampantes ; mais le Saint, qui vit distinctement tout ce qu'il roulait en son esprit, lui dit, d'un ton épouvantable, que c'était lui-même qui était le destructeur de la Compagnie par son orgueil ; mais que Dieu ne le laisserait pas sans châtiment, parce qu'il serait apostat et mourrait dans l'état déplorable de son apostasie. L'événement a fait voir la vérité de

cette prédiction ; car Elie quitta l'habit, et, s'étant joint à l'empereur Frédéric, excommunié de l'Eglise, il mourut hors de la religion ; Dieu lui fit néanmoins miséricorde, lui donnant alors l'esprit de pénitence, en considération des prières que saint François avait faites pour lui durant le cours de sa vie.

Il y avait déjà longtemps que ce bienheureux Patriarche, voulant être utile à tout le monde, avait institué son Tiers Ordre pour les personnes séculières qui, sans quitter les engagements légitimes de leur état, voudraient mener dans le monde une vie plus pure et plus parfaite que celle du commun des chrétiens Il y reçut en tout temps des hommes, des femmes et des vierges de grand mérite, et l'on sait assez que ce Tiers Ordre est devenu une pépinière de Saints et de Saintes. En l'année 1222, il y mit Mathieu de Rubeis, de la maison des Ursins, et, embrassant son fils, il lui prédit qu'il serait un jour pape, comme il l'a été sous le nom de Nicolas III. De quelque côté qu'il se tournât, ce n'était partout que prodiges. Il changea les épines où saint Benoît s'était roulé en des roses d'une beauté et d'une odeur merveilleuses. A Gaëte, un vaisseau vint de lui-même le tirer d'une foule de peuple qui l'étouffait sur le rivage, et lui servit ensuite de chaire pour prêcher. Au même lieu et aux environs, il ressuscita trois morts ; et, s'étant roulé sur des épines très-piquantes pour éteindre un mouvement déshonnête qu'il avait ressenti dans son corps, il ôta pour jamais à ces épines qui l'avaient mis en sang, la faculté de piquer. A Bari, il se coucha sur un brasier ardent pour faire fuir une impudique que l'empereur Frédéric avait envoyée afin d'éprouver sa chasteté. Au mont Gargan, qu'il visita avec une dévotion incroyable pour l'amour qu'il portait à l'archange saint Michel, il fit naître une source d'eau vive dans un lieu sec et incapable d'en avoir. A Gubbio, il apprivoisa un loup pour faire voir aux habitants que leur dureté et leur impénitence les rendaient pires que des loups. Il fit aussi en divers endroits quantité de prodiges sur les arbres, rendant fertiles ceux qui étaient stériles, et stériles ceux qui étaient fertiles ; faisant croître les uns et empêchant la croissance des autres, ou leur faisant produire en hiver des feuilles, des fleurs et des fruits.

Après tant de merveilles, Notre-Seigneur lui commanda de faire une nouvelle Règle plus courte et mieux ordonnée que la première. Il se retira pour cela au couvent de Mont-Colombe, où, après un jeûne de quarante jours au pain et à l'eau, étant tout rempli de lumières célestes, il dicta à l'un de ses compagnons les ordonnances que le Saint-Esprit lui mettait dans la bouche. C'est avec cette nouvelle loi qu'il descendit de la montagne comme un autre Moïse : il l'apporta dans son couvent, et la mit entre les mains du général Elie pour la faire publier et observer dans tout l'Ordre. Celui-ci, la trouvant trop austère, ne voulait point qu'elle fût promulguée ; mais n'osant pas résister directement au bienheureux fondateur, il feignit de l'avoir perdue. Alors le Saint retourna une seconde fois sur la montagne, et Notre-Seigneur, continuant ses faveurs en son endroit, lui mit la même règle, mot pour mot, dans la bouche, pour la dicter et la faire écrire. Le général, en ayant avis, assembla plusieurs supérieurs de sa faction, et, avec cette troupe de lâches provinciaux et gardiens, il le vint trouver pour lui déclarer qu'ils ne recevraient point la règle qu'il voulait leur donner. Mais ils furent surpris d'entendre la voix de Jésus-Christ même qui lui dit en leur présence, ces paroles distinctes : « François, cette règle n'est point ton ouvrage, mais le mien ; j'entends qu'elle soit gardée à la lettre, à la lettre, à la lettre, sans glose, sans glose, sans glose. Si quelques-uns ne la

veulent pas garder, qu'ils soient rejetés de la Compagnie comme des difficiles, des mutins, des scandaleux et des incorrigibles. Je sais la capacité de l'homme, et je sais les grâces et les secours que je veux lui donner ». Ces supérieurs, saisis de frayeur et d'épouvante, tombèrent par terre et n'osèrent ouvrir la bouche. Le Saint les releva et les renvoya en paix; puis il les suivit, ayant le visage tout éclatant de lumière par la conversation qu'il avait eue avec Dieu. Il trouva encore de la résistance lorsqu'il fit lire l'ordonnance de ne rien posséder ni en commun ni en particulier ; mais étant retourné une troisième fois à l'oracle divin, il en apprit que les Frères ne possédant rien, ne manqueraient néanmoins de rien, parce qu'ils auraient pour fonds le trésor inépuisable de la divine Providence. Cela fit que cette règle fut enfin acceptée, et qu'ensuite elle fut approuvée et confirmée par une bulle du pape Honorius III, le 29 novembre 1223.

Le cardinal Brancaléon pressa si fort à Rome notre Saint de demeurer quelques jours chez lui, qu'après beaucoup de résistance il fut obligé de consentir à être logé dans une tour abandonnée de son palais ; mais Dieu, qui le voulait entièrement éloigner de la cour des grands, permit au démon de le battre outrageusement dès la première nuit qu'il y logea. Il partit donc dès le lendemain, avec la bénédiction du Pape, pour aller passer la fête de Noël dans son couvent de Grécia. Ce fut auprès de ce couvent qu'ayant fait faire une étable et une crèche, avec la figure de l'enfant Jésus, et y ayant fait venir un bœuf et un âne pour représenter le mystère de sa naissance, il y dressa aussi un autel où on dit la messe de minuit. Il servit de diacre à cette messe, et prêcha ensuite sur les grandeurs ineffables de cet enfant, en présence d'une infinité de peuple qui y était accouru. Il l'appelait souvent dans son sermon l'Enfant de Bethléem, et mérita, par la ferveur de cette dévotion, que cet aimable Sauveur, lui apparaissant sous une forme sensible, lui permît de l'embrasser et lui donnât mille baisers. On fit depuis une chapelle au lieu où était cette étable, laquelle était extrêmement fréquentée par les pèlerins.

Aussitôt qu'il fut de retour à Assise, sainte Claire et toutes ses religieuses le supplièrent de leur donner une règle comme il en avait donné une à ses religieux. Il se retira pour cela dans une solitude avec le cardinal Ugolini, protecteur de son Ordre, pour y recevoir les lumières du ciel. Il dicta ensuite cette règle par inspiration de Dieu, et ce cardinal ne fit point difficulté d'être son secrétaire pour une chose si sainte et de l'écrire sous lui. Toutes les religieuses la reçurent avec une soumission et une ferveur merveilleuses. Cependant le Saint fut longtemps sans vouloir permettre que ses religieux se chargeassent de leur conduite : et il leur donna pour visiteur un excellent serviteur de Dieu, de l'Ordre de Cîteaux, appelé le P. Ambroise. Il craignait les désordres qui arrivent de la trop grande fréquentation des parloirs et des grilles, et il croyait ne pouvoir assez détourner ses enfants d'un écueil qui a été si dommageable à des personnes fort spirituelles; mais, depuis, il fut forcé, par le cardinal protecteur, de souffrir que le P. Philippe Lelong, de son Ordre, succédât au P. Ambroise dans le supériorat du couvent de Saint-Damien.

Ce serait ici le lieu de parler de sa seconde retraite au mont Alverne, du Carême qu'il y jeûna en l'honneur de saint Michel, et des sacrés stigmates de Jésus-Christ crucifié qu'il reçut par l'impression d'un séraphin tout ardent et tout lumineux, à ses pieds, à ses mains et à son côté ; mais nous en avons déjà parlé amplement au 17 septembre. Son retour au mont Alverne fut honoré de plusieurs miracles, et on vit une croix de lumière

qui marchait devant lui pour signifier qu'il était devenu tout ardeur et tout lumière, et un homme entièrement consacré à la croix de Jésus. Il commit néanmoins une imperfection : étant allé heurter à la porte de la cellule de frère Bernard de Quintavalle, qui était dans une très-haute contemplation des vérités divines, et celui-ci ne lui ayant pas répondu, il en ressentit quelque trouble en lui-même. Mais Notre-Seigneur l'en reprit aussitôt, lui demandant s'il était raisonnable que ce saint homme quittât son Créateur, avec qui il avait l'honneur de converser familièrement, pour parler à une petite créature comme lui. Cette réprimande le toucha si fort, que, pour se punir de sa faute, il força depuis frère Bernard de lui mettre le pied sur la gorge, en le traitant de superbe, d'orgueilleux et de misérable ver de terre.

Les larmes qui coulaient continuellement de ses yeux l'avaient rendu aveugle ; mais, tout aveugle qu'il était, il ne laissait pas de se faire conduire ou porter dans les villes et les villages d'alentour pour y prêcher la pénitence. Dans les deux ans qu'il survécut à l'impression des stigmates, il fut accablé de maladies et de douleurs incroyables. Mais, au plus fort de ses douleurs, il lui prenait des extases et des ravissements qui l'emportaient en esprit jusque dans le ciel. Il donnait aussi des bénédictions continuelles à Dieu, le louant dans ses perfections infinies et dans toutes ses créatures, comme dans le soleil, la lune, le feu, l'air, l'eau, la terre, le froid et le chaud, qu'il appelait ses frères et ses sœurs. Notre-Seigneur, de son côté, le consolait, tantôt par des apparitions pleines d'amour, tantôt par une musique céleste, tantôt en lui donnant des assurances infaillibles et dont il ne pouvait nullement douter, qu'il était du nombre des prédestinés, tantôt en lui marquant précisément le temps et l'heure de sa mort. Ses grandes maladies, et surtout sa douleur des yeux, qui était insupportable, obligèrent ses enfants de le conduire à Rieti, où était le Pape avec ses cardinaux, afin de le faire voir par les médecins qui suivaient la cour. Il fut partout reçu avec des acclamations extraordinaires, et le Pape même prit un soin particulier de sa guérison. Lorsqu'on lui appliqua un cautère derrière l'oreille, ce que l'on fit au couvent de Mont-Colombe, ayant prié son frère le feu (c'est ainsi qu'il l'appelait) de lui être favorable, il ne ressentit aucune douleur. Sa patience donnait de l'admiration aux médecins et aux chirurgiens, et il les paya par des miracles de la peine qu'ils prenaient de le visiter. Un médecin lui ayant dit que, le pignon de sa maison se séparant du corps du bâtiment, il en appréhendait la ruine, il lui fit prendre de ses cheveux pour mettre dans les fentes ; et ce moyen fut si efficace, que le pignon se rejoignit à l'heure même aux toits et aux murailles dont il s'était séparé. D'ailleurs, cet homme admirable, qui ne se guérissait pas lui-même, guérissait souvent d'autres malades. Il guérit entre autres un bénéficier nommé Gédéon, affligé d'une horrible paralysie qui lui avait contrefait tous les membres ; et, comme c'était un libertin, il le convertit en même temps ; mais il lui dit que, s'il retournait dans ses désordres, il serait surpris de mort subite pour être précipité dans l'enfer : ce qui arriva effectivement ; car, ayant repris sa première vie, il fut tué sous les ruines de la maison où il était couché. Il faisait aussi mille autres actions de charité ; souvent il envoyait son manteau, sa tunique et son pain aux pauvres qu'il savait être dans la nécessité ; il réconciliait les ennemis, apaisait les querelles allumées entre les villes, les familles et les personnes particulières ; et surtout il rétablit dans Assise la paix qu'un grand démêlé entre le gouverneur et l'évêque, soutenus chacun d'un fort parti, avait entièrement ruinée. Il pré-

disait à plusieurs ce qui devait leur arriver, afin d'encourager les uns par l'espérance de la divine miséricorde, et d'humilier les autres par la vue des châtiments qui leur étaient destinés. Il expliquait aux docteurs les plus difficiles passages de l'Ecriture, et leur faisait voir, par ses discours pleins de sagesse, que son ignorance était plus éclairée que toute leur science, quelque profonde qu'ils la crussent.

Comme le bruit des approches de sa mort se répandit partout, chaque ville souhaitait d'être le lieu bienheureux où cet astre s'éclipserait sur la terre pour aller luire dans le ciel ; mais la ville d'Assise l'emporta sur toutes les autres. On l'y amena avec bonne garde, de peur que ce trésor ne fût enlevé par les villes voisines. Etant en son couvent de la Portioncule, il donna d'admirables instructions à ses enfants touchant la pauvreté et la confiance en la divine Providence, la manière de se comporter dans l'établissement et la construction des nouveaux couvents, la forme de recevoir et d'instruire les novices, et beaucoup d'autres points importants à sa religion ; il instruisit aussi très-excellemment sainte Claire et ses filles par des lettres pleines de l'esprit de Dieu. Enfin, après leur avoir donné à tous sa bénédiction, il se disposa à cette dernière heure qui devait être la première de sa félicité éternelle. Il reçut donc les sacrements avec une dévotion digne de la grandeur de sa loi et du respect qu'il avait pour ces sources vivifiantes du salut des hommes. Ensuite, voulant mourir dans le dernier excès de la pauvreté, il ôta son habit, sortit de son lit et se coucha sur la terre, afin de pouvoir dire avec Job : « Je suis sorti nu du sein de ma mère et j'y retournerai nu ». Il avait seulement sa main gauche sur la plaie de son côté, afin de la cacher aux yeux des assistants. Alors, celui qui servait de gardien lui présenta une vieille robe et une corde, par aumône, et lui commanda de les recevoir en esprit d'obéissance : il les reçut aussitôt et permit qu'on l'en revêtit ; mais il pria ses frères, qu'après sa mort ils le laissassent quelque temps nu sur le plancher, pour imiter plus exactement la pauvreté souveraine de son Sauveur expirant sur la croix. On ne peut exprimer la joie qu'il avait de finir sa vie dans un dénûment si parfait et si universel. D'ailleurs, Notre-Seigneur le consolait admirablement par les nouvelles assurances qu'il lui donnait, qu'il allait jouir pour une éternité de sa présence. Ses enfants fondaient en larmes autour de son lit. Il leur donna le dernier salut par ces paroles : « Adieu, mes chers enfants, demeurez constamment dans la crainte de Dieu. Vous allez être éprouvés par de grandes tentations ; soyez fermes dans vos bonnes résolutions : je vous abandonne à la miséricorde du Seigneur, vers qui je m'en vais ». Puis, s'étant fait lire l'Evangile de saint Jean qui commence par ces mots : *Ante diem festum paschæ,* il récita le psaume CXLI^e^, et à ces paroles, par où il finit : « Retirez mon âme de la prison pour donner louange à votre nom ; les justes m'attendent jusqu'à ce que vous me récompensiez de mes travaux », il baissa doucement la tête, ferma les yeux et rendit son esprit à Dieu. Ce fut le samedi 4 octobre 1226, la quarante-cinquième année de son âge, la vingt et unième de sa conversion, et la dix-neuvième du commencement de son Ordre.

A la même heure, plusieurs personnes eurent révélation de son bonheur et le virent même monter dans le ciel. Son corps ayant été mis nu sur la terre selon son désir, il parut si beau et si éclatant, qu'on n'eût jamais dit que c'était ce corps qu'il avait rendu noir, sec et défiguré par la rigueur de ses pénitences ; il exhalait aussi une odeur admirable qui parfumait tout le lieu. Une dame romaine, nommée Jacqueline de Settisoli, apporta, par

l'ordre d'un ange, un habit neuf pour le couvrir. Elle lui avait été très-affectionnée pendant sa vie, et avait reçu de grandes grâces par ses instructions et par l'intercession de ses prières ; elle eut alors la satisfaction de voir les plaies que le séraphin lui avait imprimées. Beaucoup d'autres personnes les virent aussi.

L'église d'Assise, premier monument gothique de l'Italie, est bâtie sur la croix et offre, dans sa partie inférieure, la figure mystérieuse du *Tau* imprimé sur le front de saint François. Elle se divise en église basse et en église haute : l'église basse représente François souffrant et dans l'âme et dans le corps ; l'église haute est le symbole de François éternellement glorifié dans le ciel. — On voit au Louvre un beau tableau de Giotto, représentant la stigmatisation de saint François. Dans le gradin, il y a trois compartiments vraiment merveilleux, dont l'un représente François prêchant aux petits oiseaux. — Il est aussi représenté : 1° recevant l'enfant Jésus des mains de la Vierge ; 2° en extase, assis, les mains appuyées sur une tête de mort ; 3° recevant une croix des mains de l'enfant Jésus ; 4° assis à terre, tenant un crucifix entre ses deux mains ; 5° à genoux, tenant l'enfant Jésus entre ses bras ; 6° distribuant les cordons de son Ordre à diverses personnes ; 7° ayant les pieds et les mains percés de gros clous. Près de lui un mouton, image de Jésus-Christ ou de la douceur ; 8° en extase, soutenu par les anges ; 9° placé sur les nuages ; 10° prêchant des frères ; 11° donnant la main à un loup qui lui présente la patte, pour rappeler un épisode de sa vie ; 12° tenant deux branches de fleurs ; 13° à genoux, méditant ; 14° mourant : il est couché dans sa cellule, et près de lui sont trois religieux qui l'assistent.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS. — ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Les religieux, ayant lavé et embaumé le corps, le revêtirent d'une tunique neuve ouverte au côté du cœur, et l'exposèrent sur de riches tapis à la vénération des fidèles. Son cœur et ses entrailles furent enlevés et déposés dans l'église de Sainte-Marie des Anges. Son corps fut ensuite porté, au milieu des flambeaux ardents, du chant des psaumes et des cantiques qui faisaient une mélodie toute céleste, au couvent de Saint-Damien, qui était celui de sainte Claire, afin que cette sainte dame et toutes ses religieuses eussent le bonheur et la consolation de voir ces plaies qui faisaient l'étonnement de tout le monde. Sainte Claire s'efforça de tirer le clou d'une main, mais elle ne put rien avoir que du sang qui coula de la plaie qu'elle avait agitée ; de là, les principaux habitants d'Assise s'étant eux-mêmes chargés de ce précieux fardeau, le transportèrent avec une pompe incroyable dans l'église de Saint-Georges, ces pieux citoyens ne pouvant souffrir qu'il demeurât dehors, exposé aux insultes et aux entreprises des villes voisines. Il se fit depuis tant de miracles à son tombeau, que, deux ans après, le 7 juillet 1228, Grégoire IX, qui avait été le protecteur de son Ordre, le canonisa solennellement dans Assise. Ce Pape ne doutait point des plaies de ses pieds et de ses mains, les ayant vues lui-même à découvert dans les entretiens familiers qu'il avait eus avec lui. Il doutait seulement de la plaie du côté et de ce que l'on disait qu'elle était semblable à une bouche agréablement entr'ouverte, et qu'il en sortait quelquefois du sang ; mais le Saint lui leva ce doute en lui apparaissant, lui montrant cette même plaie, et en faisant couler, en sa présence, un petit ruisseau de sang. Sa Sainteté en remplit une fiole.

Aussitôt après la canonisation, on commença une église magnifique en son honneur, dans un lieu que l'on appelait la colline d'Enfer, et qu'il avait choisie par humilité pour le lieu de sa sépulture, parce que c'était l'endroit où l'on avait coutume d'exécuter les criminels ; et, lorsque l'église basse fut achevée, on y transporta son corps sacré le 26 mai 1230 ; on l'y cacha dans une crypte afin de s'en assurer plus sûrement la possession. L'église tout entière, avec le monastère attenant, fut entièrement achevée et consacrée par le pape Innocent IV, en 1243. Le monastère fut appelé de ce jour le *Sagro-Convento*, le couvent sacré par excellence, et l'église reçut le titre de chapelle papale. Voici la relation de sa découverte en 1818, telle que nous la trouvons dans un mémoire présenté au pape Pie VII par le révérend Père Bonis, ministre général de l'Ordre des Mineurs Conventuels.

« L'état du corps de saint François d'Assise et le lieu qui le renfermait ont été pendant six siècles des problèmes qui, après avoir exercé la plume de plusieurs écrivains, n'avaient pas été résolus. On savait que, en 1230, ce saint corps avait été enlevé par les habitants d'Assise au moment où on le transférait dans la nouvelle église bâtie en l'honneur du serviteur de Dieu sur la colline d'Enfer, près de cette ville : et depuis ce moment l'on n'avait pu connaître la place précise de son tombeau. Une tradition, assez généralement répandue parmi les Franciscains, leur faisait croire que le corps de leur saint fondateur était renfermé dans une église souterraine située sur cette colline. Cette tradition, n'étant appuyée sur aucun fondement solide, avait été plusieurs fois combattue, et la dispute avait même été assez sérieuse, pour obliger le pape Paul V à défendre de faire aucune recherche pour trouver le corps de saint François. Cette défense était d'autant plus sage que l'on n'avait aucune notion certaine sur l'église souterraine où l'on prétendait qu'il avait été déposé, ni les moyens d'y pénétrer. Cependant un certain personnage eut, en 1818, la témérité d'affirmer qu'il était enterré dans cette église, et fut assez hardi pour donner de fausses indications sur la manière d'y descendre. Le ton d'assurance avec lequel il parlait inspira quelque confiance, et le Père Bonis, ministre général des Frères Mineurs Conventuels qui desservent l'église de Saint-François, obtint du pape Pie VII la permission d'entreprendre des fouilles dans l'église basse pour découvrir le lieu que l'on indiquait. On commença pendant la nuit du 5 octobre 1818 les travaux que l'on faisait secrètement. Les premiers efforts furent infructueux ; on acquit bientôt la certitude qu'il n'existait pas d'église souterraine, et que les assertions du personnage dont nous avons parlé n'avaient rien de commun avec la vérité. Cependant le désir de découvrir le saint corps fit continuer les travaux dans une autre partie de l'église. On crut mieux réussir en fouillant sous les degrés du maître-autel. Cette fois l'espérance ne fut pas trompée ; on trouva d'abord un trou très-étroit dont le fond était rempli d'un ciment si dur qu'on ne put l'enlever qu'avec des peines incroyables. Plus profondément on rencontra deux murs qui conduisirent à la découverte de deux pierres placées l'une sur l'autre et qui semblaient avoir été mises à dessein dans ce lieu. Ces pierres ayant été brisées, on en trouva une troisième dont la position annonçait qu'elle couvrait un espace vide. On perce celle-ci avec précaution, et par l'ouverture on voit une grille en fer. A l'aide d'une lumière on éclaire l'intérieur de cette grille qui présente un squelette humain couché dans un cercueil de pierre. Les religieux qui dirigeaient les fouilles ne doutèrent point que ce ne fût le corps de saint François, et leur joie fut aussi grande que leurs efforts avaient été pénibles, car, ce ne fut qu'après cinquante-deux nuits d'un travail opiniâtre qu'ils obtinrent cet heureux résultat. La découverte eut lieu la nuit du 12 décembre 1818 ; et au moment même ceux qui se trouvaient présents sentirent une odeur très-suave qu'il s'exhalait de l'intérieur de la grille.

« Le premier soin du gardien du couvent de Saint-François fut d'informer son supérieur général, qui réside à Rome, de l'heureuse issue de l'entreprise ; celui-ci la fit connaître à son tour au souverain pontife Pie VII, qui, ayant ordonné d'abord de laisser le corps saint dans la situation où on le trouverait, nomma aussitôt une commission composée des évêques d'Assise, de Nocera, de Spolète, de Pérouse et de Foligno, pour en faire l'examen juridique et en constater l'authenticité ; car autant l'Eglise montre de vénération pour les restes précieux des amis de Dieu, autant prend-elle de précautions pour ne présenter que de véritables reliques à la piété des fidèles. Le Saint-Père s'empressa d'adresser à ces prélats, le 8 janvier 1819, des lettres apostoliques par lesquelles il leur dit que, désirant connaître ce que cette découverte offre de certain, il se confie à leur bonne foi et à leur exactitude pour constater l'identité du saint corps ; il veut même que chacun d'eux lui communique son opinion particulière. Fidèles à remplir les intentions du chef de l'Eglise, les cinq évêques se réunirent sans délai à Assise, et commencèrent les informations qu'ils étaient chargés de faire. Ils ne se contentèrent pas d'interroger les religieux et les ouvriers qui avaient contribué à découvrir le cercueil ; après avoir exigé d'eux le serment, ils appelèrent divers professeurs qui enseignaient la physique et la chimie dans les colléges des villes voisines. On avait trouvé avec le squelette les restes d'un habit grossièrement tissu, quelques petites boules qui semblaient être des grains de chapelet, des restes d'un cordon, et huit pièces de monnaie du XIIe siècle ; ces objets furent soumis à l'examen des professeurs qui donnèrent également leur avis sur la cristallisation dont plusieurs des ossements étaient couverts. Des médecins et des chirurgiens furent aussi entendus : et, d'après l'inspection du squelette, ils jugèrent que ce devait être celui d'un homme de moyen âge et de médiocre stature.

Ayant ainsi pris tous les moyens que la prudence indiquait pour bien connaître la vérité, les cinq évêques adressèrent leur procès-verbal au souverain Pontife, qui, à son tour, nomma une commission pour examiner la procédure. Cette commission, composée de cardinaux et autres graves personnages, s'étant prononcée de la manière la plus favorable, Pie VII, après un examen qu'il fit lui-même de la cause, donna enfin, le 5 septembre 1822, des lettres apostoliques, en forme de bref, pour déclarer authentiquement que le corps trouvé sous le maître-autel de la basilique de Saint-François à Assise est vraiment celui de ce saint patriarche. Il y rapporte sommairement la manière dont ces saintes reliques ont été découvertes, les précautions qu'il a commandé de prendre pour n'être point induit en erreur, et il bénit le Père de toute consolation, « rempli », ajoute-t-il, « de la vive espérance que l'invention de ce précieux corps sera pour nous un gage nouveau et singulier d'une protection toute spéciale de ce grand Saint, dans des temps si difficiles ». Le sou-

verain Pontife ordonne ensuite que ce précieux dépôt soit conservé intact dans le lieu où il a été trouvé, et veut qu'un monument soit élevé dans ce lieu même à la gloire de saint François. Les intentions de Pie VII ont été remplies : un mausolée en marbre couvre maintenant le caveau où repose dans son ancien cercueil le corps du serviteur de Dieu. Quelques reliques seulement en ont été extraites par l'ordre du même Pontife, pour être envoyées à l'empereur d'Autriche François II, qui les a fait exposer à la vénération publique. La pitié filiale des Franciscains envers leur saint instituteur et le respect des habitants d'Assise pour leur illustre concitoyen, ne se sont pas bornés à un simple monument. On a creusé autour du tombeau, dans le roc vif, assez profondément pour obtenir l'espace nécessaire à une église qu'on y a établie et qui a la forme d'une croix grecque. Le tombeau du Saint se trouve au milieu ; il est surmonté d'un petit dôme, enrichi de colonnes de marbre précieux et d'ornements en bronze doré ; en avant du monument se trouve le maître-autel, deux autres sont placés aux extrémités des croisillons. Un large soupirail, qui monte jusqu'au sol, donne à cette église souterraine la lumière convenable ; elle est revêtue de divers marbres qui l'embellissent ; immédiatement au dessus se trouve l'église basse du couvent, et sur celle-ci l'église haute ou supérieure, vaste et belle basilique, qui est riche en peintures précieuses.

Tandis que l'Eglise procédait avec une sage lenteur à la reconnaissance du corps de saint François, le Seigneur manifestait par des prodiges l'authenticité de ces précieux restes. Une religieuse Dominicaine, nommée sœur Marie-Louise, affligée d'une tumeur au genou gauche, dont elle souffrait beaucoup, et pour la guérison de laquelle on n'avait employé aucun remède, fut, dans le mois de janvier 1819, subitement délivrée de cette infirmité, par l'application qu'elle fit d'un linge qui avait touché au sépulcre de saint François. Elle et quatre de ses compagnes, interrogées juridiquement, par l'ordre de l'évêque de Foligno, attestèrent la vérité de cette guérison soudaine.

« Joseph Natalini, muletier, habitant d'Assise, était depuis quatre ans tourmenté d'un rhumatisme qui, dans le cours des mois de janvier et février 1818, devint si violent qu'il fut pendant tout ce temps retenu au lit, sans pouvoir remuer. Ces douleurs furent encore plus grandes en 1819, à la même époque, et les remèdes qu'un médecin lui avait indiqués ne purent lui procurer aucun soulagement. Une femme pieuse engagea Natalini à se faire porter à l'église de Saint-François. Il y consentit, et se trouva au moment où les évêques scellaient la grille de fer qui renfermait le saint corps. La pierre qui avait recouvert le cercueil était déposée dans l'église : Natalini s'étend sur cette pierre et réclame avec confiance le secours de saint François ; au même instant toutes ses douleurs cessent, il se relève parfaitement guéri et retourne en pleine santé à sa demeure. C'est la déposition juridique qu'il fit devant l'évêque d'Assise le 5 juillet suivant ; déposition qui fut confirmée par celle de son médecin et de deux autres témoins.

Le pape Léon XII, par son décret du 22 juin 1824, ordonna qu'à l'avenir tout l'Ordre de Saint-François célébrerait chaque année, le 12 décembre, du rite double majeur, la fête de l'invention du corps de son saint patriarche ».

Beaucoup de documents écrits de saint François sont parvenus jusqu'à nous : ce sont des lettres, des discours, des traités ascétiques, des entretiens, des pensées, de courtes observations, des poésies, des pièces moins authentiques. Ils ont été réunis et publiés par Jean de la Haye, *S. Francisci Opera*, Pedeponti, 1739, in-fol. Ses poésies se trouvent aussi dans le recueil intitulé : *Rime di diversi antichi autori Toscani*, Venezia, 1731, in-8°. Elles ont été très-souvent réimprimées. On conteste qu'elles soient toutes de saint François. Dans tous les cas, le plus célèbre de ces cantiques, celui du Soleil, est incontestablement de lui.

L'Ordre de Saint-François reçut de grands priviléges de plusieurs Papes, et notamment de la bulle *Mare Magnum*, publiée par Sixte IV en 1474. Léon X étendit ces priviléges, en 1519, à tous les autres Ordres mendiants.

Le premier Ordre de Saint-François, qui a donné à l'église quarante-cinq cardinaux et cinq Papes : Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV, Sixte V, Clément XIV, se divise en religieux *Conventuels* et en religieux de l'*Observance*. L'origine des Conventuels remonte au temps d'Elie ; peu de temps après la mort de notre Saint, ils obtinrent de leurs généraux, et ensuite des Papes, la permission de recevoir des rentes et des fondations. On les appela Conventuels, parce qu'ils vivaient dans de grands couvents, au lieu que ceux qui suivaient la Règle dans toute sa pureté demeuraient dans des ermitages ou dans des maisons basses et pauvres ; et ce fut ce zèle pour la Règle qui les fit appeler *Observantins* ou Pères de l'*Observance régulière*. On donnait principalement ce nom à ceux qui suivaient la réforme établie à leur institut primitif, et dont saint Bernardin de Sienne fut l'auteur en 1419.

Les réformes de cet Ordre s'étant multipliées, Léon X, en 1517, les réduisit toutes à une, sous la dénomination de Franciscains réformés, et permit à chacune d'avoir son général.

Les Observantins de France ont été appelés *Cordeliers*, de la corde qui leur sert de ceinture.

Parmi les Observantins, quelques réformes plus sévères se sont maintenues, malgré l'union faite par Léon X, ou se sont établies depuis. On appelle ceux-ci Observantins, de l'*Etroite observance*. On distingue parmi eux les *Franciscains déchaussés* d'Espagne, sur lesquels on peut voir la vie de saint Pierre d'Alcantara ; on les appelle en Italie Franciscains réformés. Ils forment une

congrégation distincte, qui est surtout florissante en Espagne. Ils ont plusieurs couvents en Italie, dont un est à Rome sur le Mont-Palatin. Ils en ont au Mexique, dans les îles Philippines, etc.

La réforme dite des *Récollets* fut établie en Espagne dans l'année 1500, par le Père Jean de Guadalupe ; elle fut reçue en Italie en 1525, et en France en 1584. Le nom de *Récollets* fut donné à ces religieux, parce qu'ils vivaient dans des couvents solitaires, et qu'ils faisaient une profession plus spéciale de la pratique de la retraite et du recueillement.

La réforme des *Capucins* fut établie en Toscane en 1525, par Matthieu Baschi d'Urbain. On ne peut, comme l'ont fait quelques auteurs, l'attribuer à Bernardin Ochin, qui n'entra dans l'Ordre qu'en 1534. Celui-ci devint un célèbre prédicateur, et fut élu général de son Ordre ; mais il apostasia depuis et embrassa le luthérianisme. Il prêcha la polygamie par ses discours et son exemple, et mourut misérablement en Pologne, après s'être rendu l'objet de l'indignation publique par l'horrible corruption de ses mœurs.

Les Capucins ont une pièce sur le derrière de leur habit, comme saint François le recommande dans son testament. Ils portent la barbe longue, au lieu que saint François, selon Wadding, Chalippe, etc., la portait extrêmement courte. La réforme des Capucins fut approuvée par Clément VII en 1528. Les Capucins et les Récollets portent un habit de couleur brune; mais celui des Cordeliers conventuels est noir. Le couvent d'Assise, où saint François est enterré, appartient aux Conventuels.

Le second Ordre de Saint-François est celui des *Clarisses*, sur lesquelles on peut consulter la vie de sainte Claire. Sainte Isabelle, sœur de saint Louis, ayant obtenu du pape Urbain IV, en 1263, la permission d'assigner des revenus fixes aux religieuses de Sainte-Claire, qu'elle avait établies à Longchamps, près de Paris, on donna le nom d'*Urbanistes* à celles qui reçurent la bulle du souverain Pontife. Les autres furent appelées pauvres Clarisses. La bienheureuse Collette Bonnet introduisit une réforme austère dans plusieurs maisons de ces dernières.

La réforme des *Capucines* fut commencée à Naples, en 1558, par la vénérable mère Marie-Laurence Longa. La duchesse de Mercœur les établit à Paris en 1602.

Le couvent de l'*Ave-Maria* de Paris était du troisième Ordre de Saint-François; mais les religieuses qui le composaient ayant renoncé à leurs revenus en 1485, elles embrassèrent la réforme de Sainte-Claire, et elles surpassent en austérité toutes les autres réformes du même Ordre.

Les religieuses de l'*Immaculée Conception* de la sainte Vierge furent fondées à Tolède, en 1484, par la vénérable Béatrix de Sylva, et le pape Innocent VIII approuva leur institut en 1489. Le célèbre cardinal Ximenès, qui était lui-même Franciscain, les unit aux Clarisses, dont elles adoptèrent la Règle, mais avec certaines mitigations. Le pape Jules II donna, en 1511, une Règle particulière aux Conceptionnistes, en les laissant toujours cependant incorporées aux Clarisses.

Le troisième Ordre de Saint-François fut institué par le Saint lui-même en 1221, à Poggibonzi, en Toscane, et à Carnerio, dans la vallée de Spolète. Il était pour les personnes de l'un et de l'autre sexe engagées dans le monde et même dans le mariage, lesquelles s'assujétissaient à certaines pratiques de piété compatibles avec leur état, mais dont aucune n'obligeait sous peine de péché. Ces exercices n'étaient que des règles de conduite qui n'emportaient ni vœu ni obligation. Les Dominicains, les Augustins, les Carmes, les Minimes et les Servites imitèrent cet Institut. Après la mort de saint François, plusieurs personnes de ce troisième Ordre se sont réunies en communauté en différents temps et en différents lieux; elles ont gardé la clôture, et ont fait les vœux solennels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Elles regardent comme leur fondatrice sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe, qui mourut en 1231. Cet Institut contient des personnes de l'un et de l'autre sexe, qui se divisent en plusieurs branches, dont quelques-unes se consacrent au service des malades dans les hôpitaux.

Les religieuses appelées en Flandre *Sœurs grises*, portaient anciennement un habit gris; elles ont quitté cette couleur en quelques endroits, pour y substituer le blanc, le noir, ou le bleu foncé. Elles font dans quelques maisons les vœux solennels de religion; mais communément, elles s'en tiennent aux vœux simples de pauvreté, d'obéissance et de chasteté.

Les religieuses de ce troisième Ordre, qu'on appelle *Pénitentes*, furent instituées à Foligno, en 1397, par la bienheureuse Angèle, comtesse de Civitella, et elles sont en fort grand nombre. Il y a dans les Pays-Bas une réforme de cet institut, qui prend le nom de *Récollettines*.

Les religieux du troisième Ordre de Saint-François, qui se consacrèrent au service des fous et des autres malades, ne font pour la plupart que les vœux simples de chasteté, de pauvreté et d'obéissance aux évêques dans les diocèses desquels ils sont établis, en y ajoutant celui de servir les malades. Ils observent la troisième Règle de Saint-François, et vivent dans les hôpitaux ou dans des sociétés qu'ils appellent familles. Tels sont, en Espagne, les *Minimes infirmiers*, nommés aussi *Obrégons*, de Bernardin Obrégon, gentilhomme de Madrid, qui fut leur fondateur, et en Flandre, les *Bons-Fieux* ou *Bons-Fils*, que cinq marchands remplis de piété fondèrent à Armentières, à Lille, etc.

Il y a en quelques lieux des religieux appelés Pénitents du Tiers Ordre, qui s'occupent de l'instruction du peuple et des autres fonctions du ministère, comme les Frères Mineurs. On distingue parmi eux la congrégation dite de Picpus. Elle fut instituée par Vincent Mussart, parisien, en 1595. Les premiers membres de cette congrégation étaient les séculiers du Tiers Ordre, de l'un et de

l'autre sexe, qui s'assemblaient ensemble. Leur premier monastère fut érigé à Franconville, village situé entre Paris et Pontoise. Le second, dont ils ont pris le nom, est dans un lieu nommé Picpus, au Faubourg de Saint-Antoine, à Paris. Ils ont en France plus de soixante monastères qui forment quatre provinces.

Les Frères Mineurs eurent des établissements considérables en Angleterre. Saint François y envoya, en 1219, Ange de Pise avec huit autres de ses religieux. Ils arrivèrent tous à Douvres en 1220, et fondèrent un couvent à Cantorbéry; peu de temps après, ils en fondèrent un autre à Northampton, qui devint fort célèbre. Celui qu'ils avaient à Londres, près de Newgate, fut fondé en 1306 par la reine Marguerite, seconde femme d'Edouard Ier. Il y avait une magnifique bibliothèque qui avait été donnée aux religieux, en 1429, par sir Richard Whittington, alors maire de Londres. Lorsqu'on eut détruit les monastères, on fit de celui dont nous parlons un hôpital où l'on élève quatre cents enfants dits *Enfants-bleus*.

Les Franciscains avaient en Angleterre environ quatre-vingts couvents, indépendamment de ceux de femmes de leur Ordre, qui, selon Tanner, n'étaient pas fort nombreux. La principale maison des Clarisses était près d'Aldgate; elle fut bâtie par Blanche, reine de Navarre, et par Edmond, son mari, qui était fils de Henri III, frère d'Edouard Ier, et comte de Lancastre, de Leicester et de Darby. Ces Clarisses étaient du nombre de celles qu'on appelait Urbanistes. Outre le nom de Clarisses, on leur donnait encore celui de *Minoresses*. On appelait leurs couvents *Minories*. Lors de la destruction des monastères, celui des Clarisses dont il s'agit ici fut changé en un magasin d'armes. Son nom est resté à la partie de la ville où il était, et on l'a donné aux nouveaux édifices qui s'étendent jusqu'à la campagne.

Si l'on veut bien connaître l'état florissant dont jouissaient les Franciscains en Angleterre, et le nombre de grands hommes qu'y produisit leur Ordre, on peut voir la bonne histoire de la province anglaise de ces religieux; le Père Davenport, dans son *Supplem. historiæ provinciæ Anglicanæ*, et Stevens, *Monasticon. Anglic.* t. Ier, p. 89 et seq.

Cette ancienne province fut rétablie par le Père Jean Jennings, qui jeta les fondements du célèbre couvent des Franciscains à Douai, vers l'an 1617. De tous les religieux de cet Ordre qui ont fait revivre en eux l'esprit de saint François dans ces derniers temps, il en est peu qui aient égalé le vénérable Père Paul de Sainte-Madeleine, ou Henri Héart, comme on peut s'en convaincre par la lecture de sa vie et par celle de ses pieux écrits. Il mourut à Londres pour la foi, le 17 avril 1643.

Selon les Pères Hélyot et Chalippe, il y a plus de sept mille couvents de Franciscains du premier et du Tiers Ordre, et près de cent vingt mille religieux dans ces maisons. Les mêmes auteurs comptent, y comprises toutes les branches du second et du Tiers Ordre, plus de neuf mille monastères de Franciscains, et vingt-huit à trente mille religieuses soumises aux supérieurs de l'Ordre de Saint-François, indépendamment de celles qui sont soumises aux évêques diocésains. Leur nombre était beaucoup plus considérable avant la destruction des monastères en Angleterre et dans les royaumes du nord. Sabellicus comptait, et 1380, quinze cents maisons de Franciscains, et quatre-vingt-dix mille religieux.

L'office de général dans l'Ordre de Saint-François était anciennement perpétuel; mais il ne se donne plus que pour six ans depuis 1506.

La révolution de 1792 ayant enveloppé dans une même ruine le trône, les autels et les institutions religieuses, les Franciscains partagèrent le sort de tout le clergé français. Tout espoir de rétablissement semblait perdu, quand tout à coup, en 1849, le très-révérend Père de Loretto, ministre général de l'Ordre de Saint-François, crut que le moment favorable d'agir était arrivé, et il jeta les yeux sur le Père frère Joseph Aréso, missionnaire de la province de Navarre (Espagne), qui pour lors se trouvait en Egypte, et lui ordonna de partir pour la France en qualité de commissaire de Terre-Sainte, lui enjoignant en même temps dans une lettre patente de travailler au rétablissement de l'Ordre dans cette contrée. Le Père Aréso, en arrivant en France, se rendit directement à Saint-Palais, petite ville des Basses-Pyrénées, où il acheta une maison bourgeoise et y fit construire une chapelle. Il fit ensuite venir d'Italie deux Pères espagnols émigrés, le Père frère Jean Obiéta et le Père frère Joseph Isaguirré, tous deux missionnaires du collége de Zarauz, dans la province de Guipuscoa (Espagne). Il appela successivement à lui trois autres Pères espagnols de la province d'Aragon, qui se trouvaient dans le diocèse de Rouen, dont le principal est le Père frère Roch Claramunt. Enfin le Père Emmanuel Béovidé, avec un autre, vinrent le rejoindre de la province de Guipuscoa.

Pendant qu'on travaillait à la maison de Saint-Palais pour sa nouvelle destination, c'est-à-dire pour devenir un collége de missionnaires franciscains, le Père Aréso rendit compte de sa mission au très-révérend Père, ministre général, qui lui envoya l'autorisation que notre Saint-Père le Pape avait accordée pour l'érection canonique dudit établissement ainsi que la patente de commissaire provincial pour toute la France, ce qui eut lieu le 12 juin 1851.

Le couvent de Saint-Palais, par sa position près des frontières d'Espagne, ne pouvait guère devenir le chef-lieu d'une province naissante et d'une aussi vaste étendue que la France, ni lui attirer des sujets; le Père Aréso, laissant le collége des missionnaires franciscains de Saint-Palais sous la direction du révérend Père Joseph Isaguirré, qui en avait été nommé gardien, vint à Paris

pour y trouver des ressources et des protecteurs, afin de continuer ses fondations. Bien des obstacles s'opposèrent à ses projets. Après huit mois de courses et de fatigues, il trouva une personne qui connut tout de suite que son œuvre était très-importante pour la religion en France et pour l'influence française en Orient, et spécialement en Palestine, et qu'il était de l'intérêt de cette nation d'admettre les Franciscains dans son sein et de les protéger. Le Père Aréso, appuyé fortement par cette personne, se présenta au ministère des affaires étrangères et à celui des cultes. Il y trouva des esprits bien disposés à faire réussir son entreprise, sous le double rapport de son influence en Orient et du bien spirituel qui en résulterait pour la France elle-même. Dès ce moment tout changea de face et l'opinion devint favorable à ses projets.

Quelques jours après, M. Poujoulat, ancien représentant et auteur de plusieurs excellents ouvrages, qui avait fait le voyage de Palestine, fit un discours en faveur du rétablissement des Franciscains en France, discours que l'on distribua à plusieurs milliers d'exemplaires. Sur ces entrefaites, le Père Aréso fit connaître à un grand nombre de membres de l'épiscopat français le motif de son arrivée en France et le désir qu'il avait d'y fonder des couvents de son Ordre, afin d'avoir des sujets pour évangéliser en France, pour les envoyer au-delà des mers, surtout en Palestine pour la garde des Lieux-Saints. Tous ceux auxquels il s'adressa, cardinaux, archevêques et évêques, lui répondirent de la manière la plus flatteuse et la plus encourageante.

Mgr de Salinis, évêque d'Amiens, invita le Père Aréso à venir s'établir dans sa ville épiscopale. Le Père Aréso acheta à Amiens même, pour servir de noviciat, une maison qui appartenait aux missionnaires du Saint-Cœur de Marie, située faubourg de Noyon, 52. Il fit venir de Saint-Palais le Père frère Roch Claramunt avec un novice ; quelques autres religieux vinrent encore se joindre à lui. Le 25 du mois d'août de l'année 1852 fut destiné pour l'installation des Franciscains à Amiens. Cette solennité fut faite par Mgr le cardinal Wiseman, archevêque de Westminster, qui venait d'arriver en cette ville.

Deux ans après, une nouvelle maison des Franciscains était fondée à Limoges.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, de la *Vie de saint François d'Assise*, par M. Chavin de Malan; de l'*Histoire populaire du Saint*, par le comte Anatole de Ségur; de l'*Année franciscaine*, et des *Annales Franciscaines ;* des *Analecta Juris pontificii ;* de Godescard; du *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*, par Goschler, et du *Dictionnaire des Ordres religieux*, publié par l'abbé Migne.

SAINTE DOMNINE ET SES DEUX FILLES BÉRÉNICE [1] ET PROSDOCE,

MARTYRES EN SYRIE (306).

Au temps de Dioclétien, vivait à Antioche une dame chrétienne nommée Domnine, fort considérée pour la noblesse de sa race, l'étendue de ses richesses, les rares qualités du corps et de l'esprit dont elle était douée, plus relevée encore par ses vertus qui lui avaient acquis une merveilleuse réputation. Elle avait deux filles, d'une extraordinaire beauté, nommées Bérénice et Prosdoce, qu'elle avait élevées avec grand soin dans la piété chrétienne, et qui avaient admirablement répondu à son zèle et à son amour. Le feu de la persécution étant venu à s'allumer, Domnine craignit tout pour ses jeunes filles : elle se retira secrètement, avec ses deux chères enfants, à Edesse, en Mésopotamie.

Cependant un édit du farouche Maximien parut, qui ordonnait aux maris de dénoncer leurs femmes, aux pères de dénoncer leurs enfants, et aux enfants leurs pères et mères. Le mari de Domnine, qui était païen, eut la barbarie d'aller au magistrat dénoncer sa femme et ses filles. On les ramena vers Antioche pour les livrer au gouverneur.

Les trois chrétiennes, mettant leur confiance en Dieu, ne firent aucune résistance ; elles se livrèrent volontiers aux chaînes pour l'amour du Sauveur. Mais une grande frayeur saisit Domnine : épouvantée des grossiers déportements des soldats qui les conduisaient, elle se mit à trembler pour l'honneur de ses filles, et, croyant devoir préférer la mort à un tel malheur, elle les détermina toutes deux à mourir. Poussées par cette idée seule, sans réfléchir à la défense de quitter de nous-mêmes la vie, nos trois captives résolurent de se délivrer de leurs persécuteurs, en se livrant à la mort. Ayant rencontré sur leur chemin une rivière, elles formèrent le dessein de s'y précipiter. Elles demandèrent aux gardes la permission de se retirer à l'écart, pour un moment : ce qu'elles

1. *Alias :* Bernice, Bérinne.

obtinrent. Sans perdre un instant, elles arrangèrent leurs vêtements de la façon la plus décente possible, et la mère saisissant, de l'une ou l'autre main, chacune de ses filles, elles se précipitèrent dans les flots, où elles périrent, sans se séparer, la mère au milieu de ses enfants. Ce qui eut lieu, apparemment le 4 octobre, vers l'an 306.

Les corps des trois Martyres furent tirés de la rivière, sans que les efforts de l'agonie ou l'action du courant eussent rien changé à la disposition que leur modestie avait donnée à leurs vêtements. Ils furent, dans la suite, transportés à Antioche, où saint Chrysostome témoigne qu'ils étaient de son temps, et où les trois Saintes étaient honorées d'un culte public : non que l'Eglise approuve leur conduite de s'être donné à elles-mêmes la mort, mais bien leur détermination d'avoir préféré la mort au déshonneur.

Extrait de la *Vie d'une Sainte pour chaque jour de l'année*, par M. l'abbé Chapia. — Cf. *Acta Sanctorum*, 4 octobre; Godescard; saint Jean Chrysostome, *Homélies*.

SAINT AMMON OU AMON [1],

FONDATEUR DES ERMITAGES DE NITRIE, EN ÉGYPTE (vers 350).

Ammon naquit en Egypte d'une famille noble et riche. Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt-deux ans, ses tuteurs et curateurs l'obligèrent de se marier ; mais le jour même de son mariage il lut à sa femme l'éloge que fait saint Paul de la virginité, et lui persuada facilement de s'engager avec lui à vivre dans une continence perpétuelle. Ils passèrent dix-huit ans dans la même maison, se conduisant comme frère et sœur, et uniquement occupés de l'exercice de la prière et de la pratique des bonnes œuvres.

Ammon s'exerçait à toutes les austérités propres au genre de vie qu'il se proposait d'embrasser. Il partageait le jour entre la prière et le travail des mains. Son travail consistait à cultiver un vaste jardin où il avait planté des arbrisseaux nommés *Balsamum*, parce qu'ils distillent le baume. Toute sa nourriture n'était composée que d'herbes et de fruits. Il se retirait ensuite, et donnait à la prière une grande partie de la nuit.

Après la mort de ceux de ses parents et de ses amis qui jusque-là s'étaient opposés à sa retraite, il alla fixer sa demeure sur la montagne de Nitrie. Sa femme, qui consentait à cette séparation, rassembla dans sa maison un grand nombre de vierges ferventes qui, sous sa conduite, retraçaient les austérités et les vertus des plus célèbres anachorètes.

Saint Ammon fut le premier solitaire qui habita la montagne de Nitrie. Il y passa vingt-deux ans, et la rendit fort célèbre par sa sainteté, ainsi que par les nombreux ermitages qu'il y forma, et qu'il remplit de disciples dignes de lui. Ils vécurent tous d'abord dans des cellules séparées ; mais saint Antoine, ayant fait une visite à Ammon, lui conseilla de fonder un monastère, et d'y rassembler une grande partie de ses disciples, sous la conduite d'un supérieur expérimenté. Il désigna lui-même le lieu où devait être bâti le monastère, en y plantant une croix. Cassien le met à cinq milles de la ville de Nitrie. Il y avait sur la montagne de ce nom, à la fin du IVe siècle, cinquante monastères habités par cinq mille moines. Saint Ammon peupla aussi de ses disciples le désert des Cellules, qui était à dix ou douze milles de la montagne de Nitrie, mais toujours dans un seul et même désert [2].

Notre Saint pratiquait des austérités extraordinaires, et n'interrompait jamais l'exercice de la prière. Au commencement de sa retraite dans le désert, il ne mangeait qu'une fois le jour, sur le soir. Ses jeûnes furent plus rigoureux par la suite, et il lui arrivait quelquefois d'être jusqu'à quatre jours sans prendre aucune nourriture. Entre autres miracles qu'il opéra, saint Athanase rapporte le suivant, dans la vie de saint Antoine : Un jour qu'il était sur le point de passer la rivière appelée Lycus, les bords se trouvèrent inondés. Comme il était avec Théodore, un de ses disciples, il lui dit de s'écarter, afin qu'il ne le vît pas nu pendant qu'il nagerait. Quoiqu'il fût seul, il resta quelque temps pensif, ne pouvant se déterminer à quitter ses vêtements, parce qu'il

1. *Alias :* Amoun, Admon, Ampon, Aupon, *Ammon, Ammun, Amos.*

2. La montagne de Nitrie était à 70 lieues d'Alexandrie, au-delà du lac de Maria ou Maréotis, et s'étendait vers l'Ethiopie.

ne lui était jamais arrivé de se voir nu. Sa modestie et son amour pour la pureté furent récompensés ; il se trouva tout à coup transporté de l'autre côté de la rivière. Théodore, étonné, lui demanda ce qui s'était passé. Il lui avoua le miracle, mais après lui avoir fait promettre qu'il n'en dirait rien tant qu'il vivrait.

Saint Ammon et saint Antoine se faisaient de fréquentes visites, afin de s'édifier mutuellement. Le premier mourut à l'âge de soixante-deux ans. Saint Antoine, quoique éloigné de treize jours de marche, connut sa bienheureuse mort, Dieu lui ayant fait voir son âme monter au ciel. Saint Ammon est nommé sous le 4 octobre dans la plupart des ménologes des Grecs.

Acta Sanctorum, Godescard, Baillet, Tillemont.

SAINTE AURE OU AURÉE, VIERGE ET ABBESSE A PARIS (666).

Saint Eloi, ayant fondé dans sa propre maison un monastère en l'honneur de saint Martial de Limoges, mit à la tête de cette communauté sainte Aure, fille de Maurin et de Quirie. Saint Ouen a cru ne pouvoir mieux faire son éloge, qu'en disant qu'elle était une fille digne de Dieu. Elle fut en effet le modèle de ses sœurs qu'elle forma, par son exemple et par de sages instructions puisées dans la lecture de l'Evangile, à toutes les vertus chrétiennes et religieuses.

Dieu fit éclater sa vertu par des miracles ; elle entra dans un four ardent, et en tira des charbons tout rouges avec ses mains sans en être brûlée. Elle portait toujours un rude cilice. L'oraison était son exercice continuel ; quand elle voyait quelqu'un dans la peine ou dans la misère, elle s'empressait aussitôt, avec une charité infatigable, de le consoler ou de le secourir.

Un an avant sa mort, saint Eloi la fit avertir, par le moyen d'une vision, qu'elle et la plupart de ses religieuses devaient se préparer à la mort. Elle en fut remplie de joie et tâcha d'inspirer les mêmes sentiments à ses filles, en leur faisant sentir la grandeur de la félicité dont elles jouiraient bientôt. Elle mourut le 4 octobre 666, avec cent soixante de ses religieuses, qui toutes furent enlevées par la peste.

Sainte Aure fut enterrée avec ses religieuses dans l'église de Saint-Paul, bâtie hors de la ville. Cinq ans après, ses reliques furent transportées dans la ville et déposées dans l'église de Saint-Martial. Le 3 avril 1402, on fit une translation solennelle de ses précieux restes ; on les renferma dans une nouvelle châsse, et on les porta à l'église Saint-Paul, d'où ils furent rapportés au monastère de Saint-Martial. La châsse était découverte et exposée à la vénération des fidèles, à la fête de sainte Aure et aux deux fêtes de saint Eloi. Elle fut enlevée par les révolutionnaires en 1792 ; mais ses reliques furent en partie sauvées et transportées en Normandie, où elles sont encore. L'église paroissiale de Saint-Paul-Saint-Louis, à Paris, en possède quelques fragments.

Vie de saint Eloi, par saint Ouen ; Godescard ; Baillet ; Pierre de Natalibus.

Ve JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Messine, en Sicile, la naissance au ciel des saints martyrs PLACIDE, moine, disciple de saint Benoît, abbé ; Eutyche et Victorin ses frères ; Flavie, vierge, leur sœur ; Donat ; Firmat, diacre, Fauste, et trente autres moines, massacrés pour la foi de Jésus-Christ, par le pirate Manuca. 541. — Le même jour, la fête de saint Thraséas, évêque d'Euménie, martyrisé à Smyrne. Vers 171. —

A Trèves, saint Palmace et ses compagnons [1], martyrisés durant la persécution de Dioclétien, sous le président Rictiovare. 302. — Le même jour, le martyre de sainte Charitine, vierge, qui, sous l'empereur Dioclétien et le consulaire Domitius, souffrit le tourment du feu et fut jetée à la mer. En étant sortie sans le moindre mal, elle eut les pieds et les mains coupés, et les dents arrachées; puis, s'étant mise en prières, elle rendit l'esprit. 303. — A Auxerre, le décès de saint Firmat, diacre, et de sainte Flavienne, sa sœur, vierge. — A Ravenne, saint Marcellin, évêque et confesseur. 346. — A Valence, en Dauphiné, saint APOLLINAIRE, évêque, dont la vie a été illustrée par beaucoup de vertus, et la mort honorée de miracles éclatants. Vers 520. — Le même jour, saint Attilan, évêque de Zamore, canonisé par le pape Urbain II. 1009. — A Léon, en Espagne, saint Froilan, évêque de cette ville, qui se distingua par son zèle pour la propagation de l'état monastique, par sa charité pour les pauvres, par ses autres vertus et par ses miracles. 1006. — A Rome, sainte GALLA, veuve, fille du consul Symmaque; qui, après la mort de son mari, se retira près de l'eglise de Saint-Pierre pour y passer le reste de sa vie dans les exercices de la prière, de l'aumône, du jeûne et dans la pratique de toutes sortes de saintes œuvres. Sa très-heureuse mort a été décrite par le pape saint Grégoire. Vers 550.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Beauvais, saint SIMON, comte de Crespy-en-Valois (Oise) et moine. 1082. — Aux diocèses de Cahors et de Saint-Flour, sainte FLORE ou FLEUR, vierge, citée au martyrologe de France du 11 juin, jour de sa mort. 1347. — Au diocèse de Carcassonne, saint Placide et ses compagnons, martyrs à Messine, en Sicile, et cités au martyrologe romain de ce jour. 541. — Aux diocèses de Dijon, de Chartres et de Poitiers, les saints martyrs Corneille et Cyprien, dont nous avons donné la vie au 16 septembre. 252 et 258. — A Amiens, sainte AURÉE, abbesse. VIIIe s. — Aux diocèses de Lyon et de Viviers, saint Apollinaire, évêque de Valence et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. Vers 520. — Au diocèse de Mende, sainte ENIMIE (Enémie, Ermie), vierge et abbesse. VIIe s. — Au diocèse de Nevers, saint Jérôme, vingt-deuxième évêque de ce siége et confesseur. Né dans le Nivernais de parents riches et distingués, il fut élu en 795 pour succéder à Galdon (Waldo ou Gaud), et, malgré sa résistance, il reçut la consécration épiscopale des mains de Bernard, métropolitain de Sens. Une longue série de guerres désastreuses avait mis le diocèse de Nevers dans le plus déplorable état : la plupart des églises avaient été pillées, les monastères avaient été dévastés, la cathédrale tombait en ruines, et des pauvres nombreux réclamaient de prompts secours. Jérôme pourvut généreusement à tous ces besoins nouveaux. C'est sous son épiscopat que la cathédrale de Nevers fut mise sous la protection de saint Cyr et de sainte Julitte, dont il obtint des reliques d'Auxerre (802). C'est encore à lui qu'est dû l'établissement du monastère de Saint-Sauveur de Nevers, et que les paroisses de Magny et de Sauvigny-les-Chanoines sont redevables de leurs églises. Saint Jérôme assista à un concile tenu à Tours (813) par l'ordre de Charlemagne pour rétablir la discipline ecclésiastique, et mourut, plein de mérites et de vertus, le lundi 5 février [2]. 815. — Au diocèse de Paris, sainte Aure ou Aurée, vierge et abbesse, dont nous avons esquissé la vie au jour précédent. 666. — Au diocèse de Sens, saint Firmat, diacre d'Auxerre et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. — A Manosque (Basses-Alpes, arrondissement de Forcalquier), au diocèse de Digne, sainte Tulle ou Tullie, vierge, sœur de sainte Consorce, et fille de saint Eucher de Lyon. Vers 430. — Au diocèse de Soissons, saint Divitien, troisième évêque de ce siége et confesseur. Saint Sinice, son oncle, le sacra évêque de Soissons, et c'est là tout ce que l'histoire nous offre de certain sur lui. La tradition rapporte qu'on lui donna la sépulture dans l'endroit où fut élevée depuis l'église de Saint-Crépin. Vers 320. — Au diocèse de Strasbourg, sainte Foi, vierge et martyre à Agen, dont nous parlerons au jour suivant. — Au diocèse de Verdun, saint MADALVÉ ou MAUVÉ *(Magdalveus)*, vingt-troisième évêque de ce siége et confesseur, dont le décès est marqué au martyrologe de France du jour précédent. Vers 777. — Dans

1. Ce sont les saints Maxence, Constance, Crescence ou Crescent, Justin ou Justinien, Léandre, Alexandre, Soter, Hormisdas, Papyre (Pampine ou Patrice), Constant et Jovinien. Leurs reliques furent découvertes vers l'an 1071 et distribuées à diverses églises de Trèves et de Prague. — *Acta Sanctorum*, 5 octobre.

2. On ignore la raison qui a fait transférer sa fête au 5 octobre; on peut présumer que ce fut à la suite d'une translation. Le corps de saint Jérôme fut inhumé dans l'église de Saint-Martin de Nevers; avant la Révolution de 1793, on y voyait encore ses reliques dans une châsse de bois doré. Mgr Dulyt en fit deux fois l'ouverture : la première, lorsqu'il consacra le grand autel de l'église de Saint-Victor (8 novembre 1615); la seconde, lorsqu'il fit la bénédiction de la chapelle de Saint-Bertrand dans l'église du prieuré de Notre-Dame de Faye (9 octobre 1616). Il renferma dans les deux autels des reliques du saint évêque.

L'église de Nolay possède plusieurs portions assez considérables des reliques de saint Jérôme, dans deux reliquaires, et, en outre, un os d'un bras du Saint, dans le *Christ aux Reliques*. La cathédrale de Nevers possède aussi un ossement de son saint évêque. — Mgr Crosnier, *Hagiologie Nivernaise*.

l'ancienne abbaye bénédictine de Cluny *(Cluniacum)*, au diocèse d'Autun, saint Aymard, troisième abbé de ce monastère et confesseur. (944.) Il eut le talent de se faire aimer et l'autorité de se faire obéir de sa nombreuse communauté. Ayant perdu l'usage des yeux et sentant que les infirmités de la vieillesse ne lui permettaient plus de veiller au gouvernement du monastère, il abdiqua en faveur de saint Mayeul, et mourut neuf ans après son abdication. Il fut inhumé à Cluny, dans l'église Saint-Pierre-le-Vieux, derrière l'autel de la sainte Vierge. 963. — A Utrecht *(Ultrajectum)*, ville du royaume de Hollande, saint Ricfroy *(Rixfridus)*, septième évêque de ce siége et confesseur [1]. — Au diocèse de Quimper, saint MAURICE ou MORIZ, fondateur et abbé du monastère de Carnoet. 1191.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Rome, sainte Galla, veuve, fille du consul Symmaque, qui, après la mort de son mari, s'étant retirée auprès de l'église Saint-Pierre, passa plusieurs années dans l'exercice continuel de la prière, de l'aumône, du jeûne et de toutes sortes de saintes œuvres. Sa bienheureuse mort a été décrite par le pape saint Grégoire. Vers 550.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Hereford, en Angleterre, saint Thomas, évêque et confesseur, d'abord chanoine régulier, qui, après avoir souffert de nombreux tourments pour avoir défendu les droits de son Eglise, mourut le 2 octobre, et, après sa mort, fut célèbre par ses miracles [2]. 1282.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — A Messine, en Sicile, la naissance au ciel des saints martyrs Placide, moine, disciple de saint Benoît, abbé; Eutyche et Victorin, ses frères; Flavie, vierge, leur sœur; Donat; Firmat, diacre; Fauste et trente autres moines, qui furent massacrés, pour la foi de Jésus-Christ, par le pirate Manuca. 541. — Le même jour, saint Attilan, évêque de Zamore, canonisé par Urbain II. 1009. — La naissance au ciel de saint Thraséas, martyr à Smyrne. 173.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Dans la ville de Penna, au diocèse de Saint-Jean de Firmana, le bienheureux Jean de Penna, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui brilla par son esprit de pauvreté et de patience, par l'austérité de sa vie et par le don de prophétie et des miracles. Le pape Pie VII approuva le culte qu'on lui rendait de temps immémorial [3]. 1271.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — La mémoire des stigmates sacrés dont saint François, instituteur de l'Ordre des Frères Mineurs, étant sur le mont Alverne, en Toscane, reçut miraculeusement l'impression aux pieds, aux mains et au côté. Cette fête, qui célèbre le 17 septembre, a été transférée à perpétuité en ce jour pour notre Ordre [4]. 1224.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Laubach *(Labacum)*, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, fête de l'exposition solennelle des reliques de sainte Pérégrine, vierge et martyre à Rome. Sous le tyran Maxence (306-312), les païens voyant sa persistance à confesser Jésus-Christ, la frappèrent à la tête avec des verges de fer au bout desquelles étaient attachées des boules de plomb. Elle expira sous leurs coups. Les chrétiens recueillirent son sang dans un vase de terre, et le déposèrent, avec son corps mutilé, dans le cimetière de Priscillien. Le 5 octobre 1660, ces saints ossements furent levés de terre et transférés de Rome à Laubach, où on les exposa à la vénération des fidèles, dans l'église des Augus-

1. Cette mention est d'Arnold Wion *(Lignum Vitæ)*. Les Bollandistes refusent à Ricfroy le titre de Saint, sous prétexte qu'ils n'ont trouvé nulle part trace de son culte. Nous avons néanmoins maintenu la mention : d'autres seront peut-être plus heureux que les Bollandistes dans leurs recherches. — *Cf. Prætermissi ad diem 5 octobris.*

2. Nous avons donné sa vie au 2 octobre.

3. Le bienheureux Jean, né au bourg dont il porte le nom, dans le diocèse de Fermo, fut un enfant de bénédictions, favorisé de grâces extraordinaires dès sa première jeunesse. Ayant entendu prêcher un des disciples de saint François sur le mépris du monde, il entra dans l'Ordre séraphique. Ses supérieurs l'envoyèrent en France établir des monastères dans la Provence et le Languedoc. Il y passa vingt-cinq ans et s'attira l'affection des habitants par la sainteté de sa vie. Le Seigneur l'éprouva par de grandes peines intérieures et l'en consola ensuite par l'assurance qu'il lui donna de son bonheur éternel. Il quitta sa patrie terrestre pour la patrie du ciel le 3 avril 1271. Le pape Pie VII a fixé sa fête au 5 octobre.

4. Nous avons donné l'historique de cette fête au 17 septembre.

tins. Vers 312. — A Aoste (*Augusta prætoria*), ville du royaume d'Italie (Piémont), le bienheureux Gal, évêque et confesseur. Vers 546. — A Bedike, au diocèse de Paderborn (Westphalie), saint Meinulphe (Meinolphe, Meinon, Meenolf, Meen), diacre, fondateur du monastère de Bedike. Il naquit vers 794, dans le voisinage de Paderborn, de parents illustres, et fut tenu sur les fonts baptismaux par Charlemagne lui-même qui se chargea de son éducation, et en confia le soin à Hatumar, premier évêque de Paderborn. Le jeune élève se voua avec le plus grand succès à l'étude et à la vie spirituelle. Il fut bientôt admis au nombre des clercs, et à vingt-cinq ans il était diacre. Désireux de faire quelque chose pour le Seigneur, il consacra ses richesses à la fondation d'un monastère de religieuses auxquelles il donna lui-même une règle. Il se voua ensuite à l'instruction chrétienne de ses compatriotes : la Westphalie le regarde comme un de ses apôtres. Il mourut au milieu des fatigues de ce dur apostolat ; son corps fut déposé dans l'église du monastère qu'il avait fondé Vers 847. — A Florence, sur l'Arno (Toscane), le bienheureux Pierre d'Imola, chevalier de l'Ordre militaire de Saint-Jean de Jérusalem et prieur de la province de Rome. Il mourut à Florence et fut inhumé dans l'église de l'hôpital Saint-Jacques *in Corbellino*. 1320. — A Vigevano (*Viglevanum Victum-Viæ*), ville d'Italie, dans les anciens Etats Sardes (intendance actuelle de Novare), le bienheureux Matthieu Carrieri de Mantoue, confesseur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, cité au martyrologe de cet Ordre du 7 octobre, jour où nous donnerons quelques détails sur sa vie. 1470.

SAINT APOLLINAIRE,

ÉVÊQUE DE VALENCE ET CONFESSEUR

520. — Pape : Hormisdas. — Roi de France : Childebert Ier.

> Il ne compta pour rien sa vie et son repos, pourvu qu'il accomplît avec courage le ministère qui lui avait été confié. *Eloge du Saint.*

L'église de Valence était dans un état déplorable, lorsque Dieu lui donna le plus illustre et le plus saint de ses évêques. A cette époque, en effet, la Gaule, asservie depuis longtemps sous la domination romaine, était ravagée par les peuples du Nord, les Huns, les Alains, les Goths, les Visigoths, les Francs et les Bourguignons. La monarchie que fondèrent ces derniers, vers l'an 414, comprenait la ville de Valence. Pour comble de malheur, Maxime, évêque de cette ville, qui en occupait le siége depuis 419, avait scandalisé son peuple par une vie déréglée et criminelle. Sa place était restée vacante pendant un demi-siècle. Enfin il plut à Dieu de la remplir par un saint, Apollinaire.

Il était issu d'une des plus anciennes et des plus illustres familles des Gaules. Il comptait parmi ses aïeux des patriciens, des sénateurs, des pontifes, non moins célèbres par leur piété que par les services qu'ils avaient rendus à l'Eglise et à l'Etat. Il eut pour père saint Isique et pour mère la bienheureuse Audance. L'un, revêtu d'abord de la dignité sénatoriale, y avait renoncé pour entrer dans le sacerdoce, et après la mort de saint Mamert, vers l'an 472, il fut élevé sur le siége de Vienne, par le mérite éclatant de ses vertus, plus encore que par l'illustration de sa naissance ; l'autre, digne épouse d'un Saint, avait constamment offert en sa personne l'heureux assemblage de toutes les qualités que l'on peut souhaiter dans une mère chrétienne ; le Seigneur lui avait donné quatre enfants : deux fils et deux filles. L'aînée de celles-ci mourut jeune et n'est guère connue ; mais Fuscine, sa sœur, a mérité de justes éloges par son innocence et par son amour pour la virginité ; elle marcha, durant le cours de toute sa vie,

sur les traces de ses deux frères, dont le premier, Apollinaire, illustra le siége épiscopal de Valence, et le second, nommé Avite, celui de la métropole de Vienne. Consacrée de bonne heure au Seigneur, Fuscine fut pour les deux prélats l'objet d'une tendre sollicitude.

Isique et Audance habitaient Vienne, et ce fut dans cette ville que naquit saint Apollinaire, vers l'an 453. De bonne heure, il se distingua par sa candeur, sa modestie , sa piété. Ses parents firent sa première éducation ; mais Audance étant morte et Isique engagé dans le sacerdoce, le petit Apollinaire fut mis sous la conduite de saint Mamert, archevêque de Vienne.

Saint Mamert étant mort en 472 et saint Isique lui ayant succédé sur le siége de Vienne, Apollinaire, qui touchait alors à sa vingtième année et se préparait à la réception des saints Ordres, redoubla de zèle et de ferveur dans la pratique de toutes les vertus. Son père le jugea bientôt digne d'être élevé au sacerdoce et de partager avec lui la sollicitude pastorale. Il l'appliqua donc à diverses fonctions du ministère et eut le bonheur de le voir s'en acquitter avec tant de foi, de dévouement et de fruit, qu'il reconnut dès lors que Dieu le destinait aux premières charges de l'Eglise.

Vers l'année 486, les évêques de la province, après avoir en vain cherché un évêque capable de régénérer l'Eglise de Valence, jetèrent les yeux sur Apollinaire, âgé de trente-trois ans. Les annales de l'Eglise de Valence ne nous disent presque rien de la vie de cet incomparable pasteur, durant les premières années de son épiscopat ; nous savons seulement qu'à peine arrivé dans son diocèse, il mit la main à l'œuvre avec autant de foi que de dévouement et de sagesse ; qu'il commença d'abord par réformer le clergé, au milieu duquel s'étaient glissés d'innombrables abus ; qu'il s'appliqua ensuite à confondre l'hérésie, à réprimer les mauvaises mœurs, à réveiller partout le zèle des bonnes œuvres, en ressuscitant l'esprit de charité qui les inspire, et qu'enfin, soit par ses prédications, soit par ses exemples et la sainteté de sa vie, il réussit à renouveler en peu de temps la face de tout son diocèse. C'est ainsi que le siége épiscopal de Valence recouvra bientôt son ancienne splendeur, et que les Valentinois ne songèrent plus qu'à bénir le nom d'Apollinaire.

Le saint Prélat avait donc bien compris l'importance et toute l'étendue de la mission qui venait de lui être confiée ; il la remplissait avec un zèle sans bornes ; mais bientôt ses forces épuisées trahirent son courage, et sa santé déclinant peu à peu, il tomba dans une maladie dangereuse. La ville entière en conçut une extrême douleur ; la consternation fut générale ; on se mit en prières, de toute part on sollicita sa guérison. Le malade guérit, et bientôt se trouvant en état de pouvoir supporter le voyage, on le porta à Vienne, au sein de sa famille, afin de hâter d'une manière plus sûre son entier rétablissement. Arrivé dans cette ville, Apollinaire n'y trouva plus son père, saint Isique ; ce pieux Pontife était mort comblé de jours et de mérites, et déjà plusieurs miracles opérés à son tombeau attestaient sa sainteté et la gloire dont il jouissait dans le ciel. Sur le siége qu'il avait illustré par ses vertus venait d'être élevé saint Avite, le second de ses fils et frère du saint évêque de Valence.

Quelque temps après, notre saint Prélat s'éloigna de Vienne et se rendit à Lyon, on ne sait pour quel motif. A peine y fut-il arrivé qu'il retomba malade, et en peu de jours il se trouva réduit à la dernière extrémité. Saint Vivantiole, archevêque de Lyon, l'ayant su, accourut auprès de lui promptement et lui prodigua toutes sortes de soins ; mais Apollinaire n'avait pas

encore accompli sa mission ; Dieu le guérit miraculeusement et le rendit à son Eglise, qui réclamait avec larmes sa présence au milieu d'elle. Le zélé Prélat reprit avec une nouvelle ardeur le cours de ses travaux apostoliques, et ne s'éloigna plus de son diocèse jusque vers l'année 499, époque où il fut invité à la célèbre conférence des évêques catholiques de la Bourgogne avec les Ariens, tenue à Lyon devant le roi Gondebaud.

Il confondit les Ariens devant le roi, qui montra beaucoup de respect pour le catholicisme, et dont le fils et successeur, Sigismond, s'y convertit. Il prit avec saint Avite et beaucoup d'autres évêques de Gaule la défense du pape Symmaque, injustement accusé. Il eut part à la lettre qu'Avite adressa au pape Hormisdas, pour adhérer au décret prononcé par ce Pape contre l'hérésie d'Eutychès.

Il se distingua parmi les Pères du concile d'Epaône, présidé par saint Avite, archevêque de Vienne, et saint Viventiole, archevêque de Lyon. Epaône est probablement Saint-Romain-d'Albon, à six lieues au midi de Vienne. On y fit quarante canons pour réformer l'église de Bourgogne.

Peu de temps après, il se distingua bien plus encore par l'énergie et la fermeté qu'il déploya pour le maintien de la sainte discipline dans le premier concile de Lyon, tenu la même année que celui d'Epaône ou l'année suivante. Voici à quelle occasion : Etienne, favori, préfet du fisc ou trésorier de l'épargne de Sigismond, roi de Bourgogne, vivait dans un inceste scandaleux par le mariage qu'il avait contracté avec Palladia, sœur de sa première femme. Ce mariage ne pouvait être regardé comme une union légitime par des pasteurs instruits des règles de l'Eglise. Etienne, invité à se séparer de Palladia, répondit par un refus. Les évêques des provinces de Vienne et de Lyon résolurent de faire cesser le scandale et s'assemblèrent dans la dernière de ces villes. Saint Apollinaire y accourut avec Séculace, évêque de Die, et Victor, évêque de Grenoble. Réunis au nombre de onze, sous la présidence de saint Viventiole, les prélats, sans avoir égard au crédit du coupable, le retranchèrent de la communion des fidèles et le réduisirent à la pénitence, selon les canons de l'Eglise qu'ils venaient de remettre en vigueur au concile d'Epaône. Etienne, courroucé de cette mesure que son aveuglement n'avait que trop rendue nécessaire, se plaignit à Sigismond de la conduite des prélats comme d'une insulte faite à sa personne royale. Le prince, soit par faiblesse pour son favori, soit par ignorance des règles ecclésiastiques, se laissa prévenir, et cédant aux insinuations de son ministre, il prit hautement sa défense, menaça les évêques de sa colère et leur intima l'ordre de ne point sortir de Lyon, qu'ils n'eussent rétabli l'incestueux dans la communion de l'Eglise [1]. Mais les prélats surent montrer que, dignes successeurs des Apôtres, ils craignaient plus le Seigneur que les puissances de la terre ; ils se réunirent de nouveau, et après avoir confirmé la sentence d'excommunication qu'ils avaient lancée contre Etienne et Palladia, ils souscrivirent, avant de se séparer, une convention remarquable dont voici la teneur :

« Après avoir pris tous ensemble la résolution de ne jamais reconnaître le mariage incestueux d'Etienne, mais de nous opposer toujours avec une fermeté inébranlable à des unions si illégitimes, nous nous réunissons tous

1. Quelques auteurs, entre autres Baillet, ont cru que Sigismond n'était pas encore catholique, lorsqu'il traita avec tant de rigueur les évêques qui avaient excommunié son favori. Mais l'opinion commune des historiens est qu'il avait abjuré l'arianisme bien avant cette époque. Les rois les plus pieux ne sont pas impeccables. Sigismond en est la preuve. Il pleura sa faute plus tard, ainsi que plusieurs autres qu'il eut le malheur de commettre ; il les pleura sincèrement, et l'Eglise l'a mis au nombre des Saints

encore pour convenir entre nous que si le roi ou ses ministres blâment ce que nous venons de faire, s'ils infligent le moindre châtiment à quelque prélat de l'assemblée, aussitôt tous les autres déclareront vouloir partager ses peines ou ses souffrances ; que si le roi continue à les menacer et se sépare de leur communion, ils se retireront incessamment dans quelque monastère et y demeureront jusqu'à ce qu'il lui plaise de se laisser fléchir ».

Saint Apollinaire fut celui qui se distingua le plus dans cette lutte mémorable. Aussi l'orage tomba-t-il sur lui d'une manière plus sensible. Sigismond lui adressa des reproches amers et le menaça de l'exil ; mais les prélats ayant pris la défense de leur vénérable collègue, le roi fit cerner le lieu où ils étaient assemblés, et s'étant assuré de leurs personnes, il ordonna de les conduire tous à Sardinie, petite ville non loin de Lyon [1]. Ce traitement injurieux n'abattit point le courage de nos confesseurs ; ils se félicitaient, au contraire, d'avoir été jugés dignes de souffrir persécution pour la justice, et ils adoucissaient les rigueurs de leur exil en se livrant à la prière et en s'encourageant les uns les autres par de pieux entretiens. Le roi les voyant inflexibles et revenu peu à peu de ses odieuses préventions, leur permit enfin de retourner dans leurs diocèses ; mais, toujours irrité contre l'évêque de Valence, il lui ordonna de rester dans le lieu de sa captivité. Apollinaire se soumit humblement ; quelque désireux qu'il fût de revoir son Eglise où tout le monde soupirait après son retour, il ne fit entendre aucune parole de plainte et de murmure. Les autres prélats eussent volontiers consenti à ne point s'éloigner d'un collègue pour lequel ils avaient autant d'estime que de vénération, mais Apollinaire lui-même leur représenta les besoins de leurs ouailles et les pressa vivement de partir, leur demandant pour unique consolation de prier Dieu pour lui avant de le quitter. Tous alors tombèrent à genoux, et fondant en larmes, ils bénirent le Seigneur de l'héroïque générosité du saint Evêque, et le conjurèrent d'abréger le temps de son exil ; puis, se jetant à son cou, ils l'embrassèrent en pleurant et lui prodiguèrent toutes sortes de consolations. Ces adieux si fraternels touchèrent profondément le cœur de saint Apollinaire ; mais quelle ne fut pas sa douleur lorsqu'il s'aperçut du vide immense que le départ des prélats avait fait autour de lui, et que, songeant aux besoins de son Eglise, il ne voyait aucun terme aux rigueurs qui l'en tenaient éloigné.

Le roi de Bourgogne, en effet, semblait avoir résolu de se venger sur lui seul de l'inexorable fermeté de tous les évêques qui avaient si justement humilié son favori. Apollinaire manquait de tout dans le lieu de son exil, il n'aurait pas même eu de l'eau à boire si Dieu ne lui en eût procuré par un miracle éclatant. Renfermé, sans doute, dans une enceinte assez étroite, où il n'y avait ni puits, ni fontaine, il se mit en prière, et appelant un de ses serviteurs, il lui dit : « Creusez la terre en cet endroit, il en jaillira une source, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». Ce qui se vérifia sur-le-champ. La source ne tarit plus durant le séjour du saint Pontife en ce lieu. Mais aussitôt après son départ, on la vit se dessécher promptement, comme pour ne laisser aucun doute sur la vérité du prodige. Déjà un an s'était écoulé depuis que saint Apollinaire gémissait ainsi dans la prison, loin de son troupeau désolé et n'ayant aucun espoir de délivrance ; car Sigismond ne voulait même pas entendre parler de lui. Mais Dieu, qui se rit de la colère des rois comme de leur puissance, n'oublia point son serviteur et se chargea lui-même de sa justification. Sigismond, atteint tout à

1. Cette ville est inconnue de nos jours.

coup d'une maladie dangereuse, se vit réduit en quelques jours à la dernière extrémité. Sous la main du Très-Haut qui le frappe, le persécuteur ouvre les yeux et se souvient de l'évêque de Valence. Il appelle auprès de lui la reine, son épouse, et lui ouvrant son cœur déchiré de remords, il désavoue les mauvais traitements qu'il a fait subir au saint évêque et la conjure d'envoyer quelqu'un auprès de lui pour solliciter sa guérison.

La reine, qui connaissait Apollinaire, et qui était pleine de vénération pour ses vertus, applaudit de grand cœur au vœu de l'auguste malade, et se dirigeant bientôt vers le bourg de Sardinie, elle va se jeter aux pieds du saint Evêque, lui demande pardon pour le roi, son époux, et le conjure de vouloir bien se rendre avec elle à la cour, où il était attendu les bras ouverts [1]. Etonné de cette demande, le bienheureux Pontife se recueille devant le Seigneur, puis il proteste qu'en quittant le lieu de son exil il se rendra à Valence, au sein de son troupeau, et non dans le palais du roi, où sa présence était inutile. Cette réponse ne rebuta point la reine qu'animaient une foi vive et une confiance sans bornes ; toujours prosternée aux pieds de saint Apollinaire qu'elle arrose de ses larmes : « Seigneur », lui dit-elle, « si vous ne voulez pas me suivre auprès du roi, mon époux, daignez au moins permettre que j'emporte votre manteau ; je l'étendrai sur lui, et je suis assurée de sa guérison ». Vaincu par tant de larmes et de confiance, Apollinaire se dépouille de son manteau et le met entre les mains de la pieuse reine, qui, de retour auprès du malade, s'empresse de l'en revêtir et a le bonheur de lui procurer à l'instant même une guérison, qui est aussi subite qu'elle est complète et merveilleuse. Quelques heures après, le roi de Bourgogne va se prosterner à son tour aux pieds d'Apollinaire, confessant avec douleur l'injustice de l'exil auquel il l'a condamné, et se répandant en actions de grâces sur le bienfait qu'il vient de recevoir. Il donne en même temps des ordres pour faire conduire le saint prélat dans son diocèse, et la ville de Valence le vit arriver dans ses murs avant qu'elle eût reçu la nouvelle de sa délivrance miraculeuse.

Apollinaire fut accueilli par les Valentinois comme un père par ses enfants, au milieu des transports de la joie la plus vive ; saint Hilaire et saint Athanase rentrant dans leurs églises, après de grands et glorieux combats, n'avaient pas été reçus avec plus d'enthousiasme et d'allégresse. Tous les évêques de la Bourgogne, et notamment ceux de la province de Vienne, lui écrivirent pour le féliciter. Saint Avite surtout, naturellement plus sensible que les autres au bonheur de son frère, lui exprima dans les termes les plus affectueux la joie qu'il en éprouvait. Rien n'est touchant comme la lettre qu'il lui écrivit à cette occasion et qui se trouve encore parmi celles qui nous restent de cet illustre prélat.

Apollinaire avait soixante-quatre ans lorsqu'il revint de Sardinie, après la guérison du roi de Bourgogne ; les rigueurs de l'exil n'avaient point altéré ses forces, ni affaibli son zèle ; il conservait toujours cette énergie qui était le fond de son caractère, et jusque vers la fin de ses jours il ne cessa de travailler avec ardeur au salut de ses ouailles. A soixante-sept ans, il voulut aller en pèlerinage au tombeau de saint Genest, en Provence, et visiter en passant l'archevêque d'Arles, saint Césaire, l'un de ses plus illustres amis. Il s'embarqua donc sur le Rhône, accompagné d'un prêtre nommé Salutaris, d'un diacre et de quelques serviteurs. Le voyage fut d'abord assez heureux ; mais arrivé près d'Avignon, la barque dans laquelle

1. Cette reine, épouse de Sigismond, s'appelait Ostrogothe ; elle était fille de Théodoric, roi d'Italie ; elle avait été convertie à la foi par saint Avite, archevêque de Vienne.

notre Saint s'était endormi faillit être submergée par les flots. On courut à lui promptement. Ses serviteurs le réveillèrent, et il leur dit : « Ne craignez rien, c'est la puissance du démon qui a ébranlé notre barque, mais le Seigneur est ici, continuons notre route en toute confiance ». Au même instant on lui apprit qu'un jeune homme de l'équipage, nommé Alysius, tombé malade tout à coup, était en proie à de violentes douleurs. Apollinaire fit venir Salutaris et lui dit : « Allez prier auprès de ce malade et vous le guérirez au nom du Seigneur ». Salutaris obéit, et le jeune homme fut guéri sur-le-champ. A la vue de ce prodige, tout l'équipage tombant à genoux, se mit en prières, et, depuis Avignon jusqu'à Arles, on ne cessa de bénir Dieu du pouvoir qu'il accordait au saint Pontife. Informé de son arrivée, saint Césaire accourut à sa rencontre, suivi de plusieurs magistrats et d'une foule nombreuse ; il le conduisit comme en triomphe jusqu'à sa demeure, où, durant quelques jours, Apollinaire fut l'objet des attentions les plus touchantes, de l'admiration et du respect de tous ceux qui eurent le bonheur de l'approcher.

Parmi les personnes qui témoignèrent le plus d'empressement à le voir se trouvèrent deux de ses proches parents nommés Parthénius et Ferréol : ils occupaient un rang très-distingué dans le monde, et n'étaient pas moins recommandables par leur piété que par l'illustration de leur naissance ; ils firent à notre Saint de magnifiques présents ; mais, aussitôt après leur départ, il voulut qu'on les vendît et qu'on en donnât le prix aux pauvres. Peu de temps après, une dame, parente aussi d'Apollinaire, vint se présenter à lui et le conjura de la suivre jusqu'à Marseille où sa famille résidait. Ses instances lui ayant obtenu cette faveur, le Saint embrassa tendrement l'archevêque d'Arles et se mit en route après avoir confié à l'un de ses serviteurs une somme considérable pour les pauvres qu'il rencontrerait durant le voyage. Le serviteur ayant reçu cette somme, l'enferma dans une bourse qu'il perdit en chemin ; désolé de ce contre-temps, il alla tout en pleurs en faire part au diacre du saint évêque ; le diacre lui dit : « Ayez confiance, le Saint a destiné cet argent aux pauvres, il ne saurait se perdre, retournez sur vos pas, vous le retrouverez ». Le serviteur, rassuré par ces paroles, se mit à la recherche de la bourse, et, quelques heures après, il la retrouva au milieu du chemin où elle semblait avoir échappé jusqu'alors à l'œil de tous les passants.

Nous ne savons presque rien du séjour que fit notre Saint à Marseille, l'histoire de sa vie nous raconte seulement qu'il y opéra divers prodiges, qu'il guérit, entre autres, un enfant sourd et muet que l'on disait être possédé du démon. Cependant les fatigues du voyage, et sans doute aussi l'empressement des peuples à recourir à lui dans tous les lieux où il s'arrêtait, firent prendre à saint Apollinaire la résolution de s'en retourner au plus tôt à Valence ; à peine y fut-il de retour qu'il eut un secret pressentiment de sa mort, et dès lors il ne s'occupa plus d'autre chose que de l'éternité. Sa dernière maladie fut une suite non interrompue de pieux exercices et de prières ferventes : il voulut que tous ses prêtres fussent admis auprès de son lit de douleurs ; il leur donna ses dernières instructions, les bénit avec amour et les pria de l'assister jusqu'à son dernier soupir. Plusieurs miracles opérés encore par son intercession accrurent la haute idée que tout le monde avait conçue de son crédit devant Dieu ; c'est ainsi que, malade lui-même, et touchant presque à l'agonie, il guérit plusieurs infirmes et délivra même deux personnes possédées du démon. Quelques heures avant sa mort, son archidiacre, nommé Leubarède, fut témoin d'une mer-

veille encore plus étonnante. C'était pendant la nuit ; Leubarède se rendait à la cathédrale pour assister à Matines ; chemin faisant, il eut la pensée d'aller voir le saint évêque. Arrivé au palais épiscopal, il s'informa de son état, et, apprenant qu'il était seul dans sa chambre, il voulut se présenter à lui ; mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsque ayant entr'ouvert la porte, il vit la chambre inondée de lumière, et le saint Pontife élevant de toutes ses forces ses mains au ciel, en soupirant avec larmes ! Ebloui de cet éclat miraculeux, Leubarède n'osa point avancer ; il ferma et entr'ouvrit doucement la porte à diverses reprises, ne se lassant point d'admirer un spectacle si ravissant. Tout à coup il aperçut deux colonnes étincelantes se former peu à peu, l'une à droite et l'autre à gauche de l'auguste malade, et sa tête se couronner d'une auréole dont les rayons étaient brillants comme ceux du soleil. Le saint Pontife lui parut alors entrer dans un ravissement ; il faisait des efforts pour se soulever de son lit, tendait les bras, et ses yeux semblaient être fixés avec amour sur quelqu'un qui descendait du haut du ciel. A cette vue, l'archidiacre émerveillé referma la porte une dernière fois, et, se jetant à genoux, il bénit le Seigneur de la gloire qu'il réservait à saint Apollinaire ; le lendemain, il publia partout le prodige et il excita dans la ville entière des sentiments d'admiration qui éclatèrent bientôt en véritables transports. Saint Apollinaire avait rendu son âme à Dieu, l'an de Notre-Seigneur 520.

On le représente faisant jaillir de terre une source d'eau vive. Nous avons donné la raison de cette caractéristique.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps fut d'abord inhumé dans l'église de Saint-Pierre du Bourg-lès-Valence, célèbre à cette époque par un monastère rempli de religieux très-édifiants. On le transféra plus tard dans l'église cathédrale qui portait alors le nom de Saint-Etienne.

Celle-ci ayant été reconstruite en 1095 et consacrée solennellement par le pape Urbain II, fut dédiée aux saints martyrs Corneille et Cyprien ; mais les miracles opérés au tombeau de saint Apollinaire, dont le corps était conservé dans la nouvelle basilique, et la reconnaissance des fidèles envers ce puissant protecteur, firent peu à peu substituer son nom à celui des saints martyrs, et, dès le XIIe siècle, il fut reconnu pour l'unique patron de la cathédrale et de tout le diocèse de Valence. Ces diverses translations, loin d'altérer la confiance des peuples et leur respect pour les reliques du saint évêque, ravivèrent puissamment le culte dont elles étaient l'objet. Partout où elles furent déposées, accoururent d'innombrables pèlerins, et s'opérèrent de nouveaux prodiges.

Mais au XVIe siècle les Protestants incendièrent la cathédrale de Valence et jetèrent dans le Rhône ses précieuses reliques. Cet acte sacrilége, consommé en quelques heures, plongea la ville dans le deuil. Depuis lors elle ne possède plus une seule parcelle des reliques de son illustre patron ; mais elle conserve précieusement le souvenir de ses bienfaits et de ses vertus, l'invoque toujours avec confiance, et par le culte solennel dont elle l'honore elle le place au premier rang parmi les saints protecteurs qui intercèdent pour elle dans le ciel.

Ce culte, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles et remonte probablement jusqu'à la mort du saint pontife, a été autorisé depuis longtemps par l'Eglise. Le nom de saint Apollinaire se lit dans le martyrologe romain avec l'éloge de ses vertus et celui de ses miracles. Sa fête a toujours été célébrée dans le diocèse sous le rite double de première classe, avec octave.

Tiré de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Valence*, par M. l'abbé Nadal.

SAINT PLACIDE DE ROME ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS A MESSINE, EN SICILE

541. — Pape : Vigile. — Roi de France : Childebert Ier.

Prœliemur viriliter, ut a Deo coronemur perenniter.
Combattons énergiquement, afin que Dieu nous couronne pour l'éternité.
Saint Bonaventure, *Serm.* XII *Pentec.*

Saint Placide appartenait par sa naissance à une des plus anciennes et des plus illustres familles de Rome. Son père, nommé Tertullus, avait mérité d'être élevé pour son mérite à la dignité de patrice et à celle de préfet ou gouverneur de la ville. Sa mère était aussi illustre par sa vertu que par sa naissance. Dès qu'il eut atteint sa septième année, son père le mena à saint Benoît, pour être élevé à Sublac, sous sa conduite. Il parut dès lors à quel degré de sainteté il arriverait dans la suite : tout petit qu'il était, il pratiquait déjà rigoureusement les exercices de la vie monastique, et nul n'était plus dévot, plus humble, plus paisible et plus obéissant que lui. Cette obéissance l'ayant porté un jour à aller chercher de l'eau dans le lac voisin du monastère, il s'y laissa tomber et les flots l'entraînèrent au milieu du lac. Saint Bernard, renfermé dans son monastère, connut aussitôt cet accident; il appelle Maur, et lui dit : « Courez vite, mon frère, l'enfant est tombé dans l'eau ». Maur lui demande sa bénédiction et s'empresse d'obéir. Il marche sur l'eau jusqu'à l'endroit où était Placide, puis, le prenant par les cheveux, il revient au bord du lac. A peine l'enfant fut-il à terre, qu'il avoua avoir vu sur sa tête l'habit de son bienheureux abbé, et qu'il lui prenait la main pour le retirer. Depuis ce temps-là, il fit encore plus de progrès dans la vertu, et il devint si éminent en sainteté, que saint Benoît ne pouvait le regarder qu'avec admiration. Il le menait ordinairement avec lui, lorsqu'il était prié de faire quelque chose de miraculeux; comme lorsque ses religieux, qui étaient sur une montagne, le prièrent de faire sourdre une fontaine dont ils avaient un extrême besoin. Il le prit surtout pour un de ses compagnons, quand il quitta Sublac pour aller s'établir au Mont-Cassin.

Cette montagne était du domaine de Tertullus, père de Placide; mais ce pieux seigneur la donna irrévocablement à saint Benoît, avec quantité de terres, îles, bourgs et seigneuries qui lui appartenaient. Il lui donna aussi dix-huit villages en Sicile, avec leurs ports, leurs bois, leurs rivières, leurs étangs, leurs moulins, leurs chutes d'eau, et sept mille esclaves ayant femmes et enfants pour les cultiver. Le saint abbé envoya son bien-aimé disciple en Sicile, pour y établir un monastère et y assembler une communauté religieuse. En l'envoyant, il lui donna de saintes instructions avec sa bénédiction, et lui adjoignit deux compagnons : Donat et Gordien. Il fut reçu à Capoue par saint Germain; à Bénévent, par saint Martin; à Canosse, par saint Savin, et à Reggio, en Calabre, par Sisine, qui étaient évêques de ces villes, avec un respect et une tendresse extraordinaires. Il

fit partout de grands miracles, dont il évitait la gloire en les attribuant tous à son père, saint Benoît. Il rendit la vue à six ou sept aveugles, dont l'un l'était dès sa naissance. Il fit parler les muets, entendre les sourds et marcher les boiteux. Il guérit une foule de malades et chassa les démons des corps des possédés.

Etant arrivé à Messine, il y fut reçu par le seigneur Messalin, ancien ami de son père ; mais il ne demeura chez lui qu'une nuit, parce que, disait-il, les religieux ne doivent pas s'arrêter dans la maison des séculiers. Il prit connaissance de toutes les possessions que son père avait données à son Ordre, et parla à tous les économes qui en avaient la conduite. Ensuite il bâtit un monastère auprès du port de Messine, dont il consacra l'église en l'honneur de saint Jean-Baptiste, et où il assembla, en peu de temps, plus de trente religieux pleins de ferveur et dignes d'être les disciples d'un si grand maître. Son austérité était extrême, et elle allait beaucoup au-delà de ce qui est prescrit par la Règle. Il ne buvait jamais que de l'eau pure ; il observait en tout temps la rigueur de la vie de Carême, jeûnait presque continuellement, et dans le Carême il ne mangeait que du pain et même n'en mangeait que trois fois la semaine : le dimanche, le mardi et le jeudi. Le cilice était son habit ordinaire ; il ne se couchait point pour dormir, mais se contentait d'un peu de repos, assis sur sa chaire. La charité seule pouvait lui ouvrir la bouche et lui faire rompre le silence ; ses entretiens n'étaient que sur le mépris du monde, sur le détachement des choses de la terre et sur le pur amour de Dieu. On ne le vit jamais ému, mais toujours dans une douceur, une tranquillité et une ouverture de cœur admirables. Son humilité était si parfaite et avait tant de charmes, qu'elle lui attirait le cœur et l'affection de tout le monde ; il ne pouvait pas voir un pauvre, qu'il ne s'empressât de le secourir. Ses nouveaux miracles en Sicile furent si considérables et en si grand nombre, qu'il passa bientôt pour le thaumaturge de son siècle. Il guérit une fois, par le signe de la croix, tous les malades de l'île que l'on avait assemblés autour de lui, pour participer à une bénédiction si favorable.

Au bout de quatre ans, les seigneurs Eutyche et Victorin, ses frères puînés, et la vierge Flavie, sa sœur, étant informés de sa sainteté et des prodiges sans nombre qu'il faisait en Sicile, désirèrent ardemment de le voir. Ils partirent pour cela de Rome, et, après une heureuse navigation, arrivèrent sains et saufs à Messine. Ils ne purent reconnaître Placide ni être reconnus de lui ; il n'avait que quelques années quand leur père le mena au monastère de Saint-Benoît ; mais ils ne furent pas longtemps sans lui donner des marques indubitables de ce qu'ils étaient. Il eut une joie extrême de les posséder, par un instinct secret que Dieu lui donnait qu'ils n'étaient venus que pour participer à la gloire de son martyre.

Peu de temps après, un corsaire, venu probablement des côtes d'Afrique, parcourait les côtes d'Italie et de Sicile, pour détruire les villes, les châteaux et les églises, et forcer les chrétiens d'adorer l'idole Moloch. Son armée était composée de cent vaisseaux, tous bien armés et chargés de nombreux soldats. Ayant pris terre au port de Messine, il se saisit d'abord du monastère de Saint-Jean-Baptiste, et fit prisonniers saint Placide, ses religieux, ses deux frères et sa sœur, sans que personne pût s'échapper, excepté Gordien, qui sortit adroitement par une porte de derrière. Donat, l'autre religieux qui était venu avec saint Placide, fut décapité sans forme de procès. Pour les autres, ayant été présentés aux corsaires, ils confessèrent hautement et généreusement Jésus-Christ, protestant que nul supplice

ne serait capable d'arracher la foi de leurs cœurs. Le tyran, pour vaincre leur constance, les fit fouetter et torturer avec une cruauté inouïe ; les bourreaux leur criaient de renoncer à Jésus-Christ et qu'on les délivrerait ; mais ils souffrirent ce tourment avec plus de joie qu'ils n'en avaient jamais pris dans tous les divertissements du monde ; ensuite on les jeta, les fers aux pieds et les mains liées par derrière dans un cachot, sans leur donner pendant sept jours aucune nourriture. Saint Placide, durant ce temps, anima ses compagnons à la persévérance par des discours tout célestes dont il les entretenait le jour et la nuit, et Notre-Seigneur, qui les soutenait sans aliment, remplissait aussi leur cœur d'une vigueur et d'une consolation indicibles.

D'un autre côté, les barbares, qui se virent forcés par la tempête de demeurer quelque temps dans cette île, y causèrent des maux incroyables et y tuèrent une infinité de personnes de toute condition, pour la cause de Jésus-Christ. Pour ajouter aussi aux peines de nos saints Martyrs, tous les jours ils les rouaient de coups de bâton ; mais, comme tous ces maux n'étaient pas capables de les ébranler, leur chef les fit pendre par les pieds et fouetter en cet état par tous les membres, puis l'on fit une fumée horrible sous leur tête pour les étouffer. Après tant de supplices, on leur donna à chacun une poignée d'orge crue pour manger, et on leur fit mille belles promesses s'ils voulaient abjurer la foi et embrasser le paganisme ; mais ils dirent tous d'une voix, que quand on leur offrirait tout l'empire du monde, ils ne changeraient pas de résolution. Après cette réponse, ils furent ramenés en prison, où Gordien vint secrètement pour les féliciter de leur persévérance et les animer à tenir bon jusqu'à la mort. Saint Placide lui dit que la divine Providence avait permis qu'il s'échappât pour donner la sépulture à leurs corps et pour faire connaître à la postérité leur martyre ; qu'il ne manquât donc pas d'en informer saint Benoît et ses chers confrères Maur et Félicissime. Il fut ensuite présenté de nouveau devant le chef des pirates, qui, ne pouvant rien gagner sur lui, le fit dépouiller pour la troisième fois avec ses compagnons et rompre de coups de bâton. Pour sainte Flavie, il la fit torturer avec encore plus de cruauté ; on essaya même d'attenter à sa pudeur, mais Dieu la protégea.

Le tyran mourait de dépit de voir que sa cruauté ne pouvait pas arracher de la bouche des généreux Martyrs une seule parole d'impatience ni de mécontentement. Il les fit encore renfermer, puis fustiger plus cruellement que jamais, et avec tant de barbarie, que les bourreaux les laissèrent pour morts sur la place ; mais, Notre-Seigneur ayant subitement fermé et guéri leurs plaies, saint Placide, non-seulement encourageait ses compagnons à demeurer constants jusqu'à la fin, mais aussi pressait le tyran et les ministres de sa cruauté de se convertir et d'embrasser le Christianisme pour être sauvés ; le tyran commanda qu'on lui brisât les lèvres et les mâchoires à coups de pierres, et qu'on lui coupât la langue jusqu'à la racine. Cette sentence fut aussitôt exécutée ; mais Placide, par un grand miracle de la puissance de Dieu, ne laissa pas de parler, comme si ses lèvres, ses dents et sa langue eussent été entiers. Ce prodige ne touchant nullement le corsaire, il inventa un nouveau genre de supplice pour le tourmenter avec ses frères et sa sœur : on les coucha à terre et on leur laissa toute une nuit sur les jambes des ancres de navire avec de grosses pierres par dessus. Enfin, voyant que rien n'était capable de diminuer leur ferveur, il les condamna, comme chrétiens et comme ennemis de son dieu Moloch, à avoir la tête tranchée : ce qui fut exécuté le 5 octobre 541 ou

542, qui était la vingt-quatrième année de la vie de saint Placide. On ne sait pas les noms des religieux qui souffrirent avec lui ; on connaît seulement Fauste et Firmat, diacre, qui, avec Donat, faisaient le nombre de trente-trois.

Les barbares, ne se contentant point de les avoir fait mourir avec tant d'inhumanité, rasèrent encore leur monastère, à la réserve de l'église, qu'ils n'eurent pas le loisir de démolir, quoiqu'ils l'eussent profanée par mille indignités. Mais la justice divine ne laissa pas longtemps leurs crimes impunis ; car, à peine furent-ils au milieu du phare de Messine, d'où ils prétendaient aller à Reggio, qu'ils furent tous engloutis dans les eaux par une tempête qui s'éleva subitement sur la mer, sans qu'il s'en échappât un seul, ni des cent vaisseaux qu'ils avaient, ni des seize mille huit cents Sarrasins qui étaient dedans.

Les saints corps étant demeurés quatre jours sur la terre sans sépulture, le religieux Gordien, que la divine Providence avait réservé pour leur rendre ce bon office, les enterra au lieu même de leur martyre, avec toute la révérance qu'il lui fut possible, excepté celui de saint Placide qu'il mit dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. Il écrivit aussi à saint Benoît toute l'histoire de leur mort ; et ce saint Patriarche, bien loin de s'en attrister, en conçut une joie souveraine, s'estimant infiniment heureux que Dieu voulût bien choisir ses enfants pour en faire des témoins de son Evangile.

Il se fit de grands miracles au sépulcre de saint Placide, qui est le premier martyre Bénédictin, et sa vénération s'accrut beaucoup, lorsque de nouveaux religieux, envoyés par saint Benoît, rendirent à son église sa première splendeur.

Tous les Martyrologes font mention de ce glorieux Martyr, et l'Eglise en fait mémoire en son office.

On représente saint Placide : 1° à genoux près le trône de la sainte Vierge ; 2° retiré de l'eau, où il se noyait, par saint Maur qui lui tend la main ; 3° debout, tenant une palme ; 4° torturé ; 5° ayant la langue coupée ; 6° recevant de la sainte Vierge un lis et une couronne de saint Joseph, tandis que l'enfant Jésus lui présente sa croix ; 7° à genoux devant un autel, la poitrine percée d'un glaive, donnant la main à un ange qui reçoit son sang dans un calice.

Acta Sanctorum ; Vie du Saint, par Gordien, religieux bénédictin, et Pierre, religieux du Mont-Cassin.

SAINTE ÉNIMIE OU ÉNÉMIE [1],

VIERGE ET ABBESSE AU DIOCÈSE DE MENDE

VIIe siècle.

Le premier de tous les bonheurs doit être la pureté de notre âme. *Saint Basile le Grand.*

Sainte Enimie était fille de Clotaire II, roi de France. On rapporte que, dans ses premières années, lorsqu'on commençait à lui apprendre à lire,

1. On l'appelle aussi Ermie et Onzimie.

Dieu lui inspira ce passage des saintes Ecritures : « Heureuse la nation qui a son Dieu pour maître ; heureux le peuple qu'il s'est choisi pour son héritage ! » Il paraît que ces paroles se gravèrent dès lors profondément dans sa mémoire et qu'elle les répétait souvent sans trop les comprendre encore. Dieu voulut sans doute montrer par là aux hommes quels desseins de grâce et de bénédictions il avait formés sur cette bienheureuse enfant.

En effet, elle ne tarda pas à porter des fruits de consolation. A mesure que sa raison se développa, on la vit embrasser tout ce qui regarde le service de Dieu avec une ardeur toujours croissante. L'amour des pauvres fut une de ses premières vertus : elle en était sans cesse environnée, et aucun ne se retirait les mains vides, parce que les parents de la jeune Sainte lui fournissaient avec plaisir de quoi satisfaire sa pieuse inclination. Mais il ne lui suffisait pas de distribuer d'abondantes aumônes ; il lui fallait en outre laver les pieds aux pauvres de Jésus-Christ, les visiter dans leur humble demeure, faire leur lit et panser leurs plaies, même les plus dégoûtantes. Les beaux habits et les pierres précieuses, dont les gens de la cour aiment à se parer, n'étaient pour elle d'aucun prix ; elle se contentait et osait se contenter de la tenue la plus simple. Elle s'exerçait de jour en jour à mépriser le monde et ses vains attraits ; et fuyant la foule plus ou moins brillante des courtisans, elle allait fréquemment au pied des autels épancher son cœur virginal dans le sein de celui qu'elle savait être le meilleur des époux.

La noblesse de sa naissance et toutes les belles qualités qui brillaient en elle, la firent bientôt demander en mariage ; ce à quoi ses parents consentirent et voulurent même la contraindre. Les préparatifs étaient déjà faits, et la cérémonie allait avoir lieu. La nuit d'auparavant, la jeune vierge, se voyant sans ressources du côté des hommes, se retira dans ses appartements et se mit à prier Dieu de tout son cœur, de ne pas permettre qu'elle eût un autre époux que lui-même. Ses vœux furent exaucés. Au moment où on venait la chercher pour la cérémonie, on la trouva toute couverte de lèpre. A cette nouvelle, ses parents et ses amis furent saisis de douleur ; mais, de son côté, elle rendait de ferventes actions de grâces à Dieu, au fond de son cœur, pour la faveur insigne qu'il venait de lui accorder. On s'empressa de lui essayer tous les remèdes de l'art pour obtenir sa guérison, mais ils furent tous inutiles. Dieu seul pouvait faire disparaître une maladie dont il était directement l'auteur.

Sainte Enimie avait passé quelques années dans cet état de souffrance et d'humiliation, réjouissant Dieu et édifiant tout le monde par sa patience à toute épreuve, lorsqu'un Ange lui apparut et lui dit : « Dieu veut enfin vous rendre votre santé première. Vous la retrouverez en allant vous laver dans la fontaine de Burle, en Gévaudan ». Le lendemain de cette vision, elle en fit part à ses parents, qui en furent grandement réjouis et s'empressèrent de lui fournir l'argent nécessaire pour le voyage, ainsi qu'un cortége bien composé pour l'accompagner.

Elle eut à parcourir un trajet de plus de cent cinquante lieues, et on ne peut plus pénible vers la fin, à cause des montagnes qui se trouvent dans le Gévaudan et dans les contrées voisines. Enfin, lorsqu'elle fut parvenue aux frontières du pays que l'Ange lui avait désigné, elle s'informa du lieu où pouvait être la fontaine mystérieuse qui devait la guérir. Une dame à qui elle s'adressa, lui répondit : « J'ignore complétement s'il y a une fontaine du nom que vous lui donnez. Tout ce que je puis vous dire,

c'est qu'à quelque distance d'ici, il y a une source dont les eaux ont une vertu très-efficace. Il peut se faire que vous y trouviez la guérison qui vous a été promise ». Cette personne voulait lui parler du bourg de Bagnols-les-Bains, où il y a encore des eaux thermales assez fréquentées. D'après les renseignements, la source qu'il y avait ne lui avait pas été désignée sous le nom de Fontaine-de-Burle ; elle craignait avec raison que ce ne fût point la source où Dieu l'envoyait. C'est pourquoi, après être arrivée à Bagnols-les-Bains, et tandis que ses compagnons se délassaient dans les douceurs du sommeil des fatigues d'un long et rude voyage, elle passa la nuit en prières pour connaître la volonté du ciel. Alors un ange lui apparut de nouveau et lui dit : « Les eaux de Bagnols ne sont pas celles qu'il faut ; vous ne devez pas être purifiée dans des bains de ce genre. Dieu veut vous guérir par sa propre vertu, au moyen d'une eau froide ordinaire ; il vous faut aller un peu plus loin ». Elle s'empressa d'obéir à ce second ordre du ciel. Puis, après avoir fait encore six à sept lieues du plus mauvais chemin qu'on puisse voir, et comme elle se trouvait déjà sur le plateau qui domine la vallée où coule la Fontaine-de-Burle, elle entendit prononcer ce mot par des bergers. Elle s'approcha de ces hommes rustiques et prit l'un d'entre eux pour lui servir de guide.

Lorsqu'elle fut arrivée auprès de la fontaine, elle se mit d'abord à genoux pour implorer le secours du Tout-Puissant. Ensuite, après une longue et fervente prière, elle se plongea avec une foi vive dans les eaux salutaires, tandis que, au même moment, l'énorme rocher qui s'élevait en forme de voûte au-dessus de la source, ouvrit ses nombreuses fentes et laissa échapper une eau abondante qui vint arroser la servante du Seigneur. Ce prodige ne tarda pas à être suivi d'un plus grand. Bientôt sainte Enimie se sentit et se trouva complétement guérie, ses membres étant devenus aussi purs et aussi nets que ceux d'un petit enfant, et sa peau ayant recouvré la blancheur du lait et de la neige. Dire quelle fut sa joie et celle de ses compagnons, quelles actions de grâces ils rendirent tous au Seigneur d'une commune voix, serait chose impossible.

Après cela, elle songea à reprendre le chemin de la capitale, et déjà elle se trouvait à une certaine distance du lieu où la santé venait de lui être rendue, lorsqu'elle se vit de nouveau saisie de la lèpre. Elle crut sans doute que Dieu ne voulait que mettre sa foi et sa patience à l'épreuve ; c'est pourquoi elle retourna vers la fontaine mystérieuse, s'y plongea de nouveau avec confiance et y retrouva la santé comme la première fois. Elle en rendit de nouvelles actions de grâces à la bonté divine ; puis elle se remit en route pour regagner Paris. Mais elle ne devait plus y retourner. Dieu la voulait dans cette solitude lointaine ; et c'est ce qu'il chercha à lui faire entendre en la frappant une troisième fois de la lèpre. En effet, à cette vue, elle comprit ce que le Seigneur attendait d'elle et s'offrit généreusement à faire sa très-sainte volonté. D'un autre côté, toujours pleine de confiance, elle alla se plonger encore dans les eaux de la fontaine, et cette fois la santé lui fut rendue pour toujours. Alors, se tournant vers ceux qui l'avaient accompagnée, elle leur dit : « Le Dieu qui m'a guérie veut évidemment que je le serve en ces lieux. Je ne puis résister à sa volonté sainte, et je me sens le courage de m'y conformer. Quant à vous, que je remercie du fond de mon cœur pour tous les soins que vous avez bien voulu me donner durant mes longues épreuves, il vous est permis de reprendre le chemin de la patrie. Cependant, si quelques-uns d'entre vous voulaient rester avec moi, j'en bénirais Dieu, les traitant désormais, non plus comme des serviteurs et des

servantes, mais comme des frères et des sœurs ». Un langage si digne fut loin d'être sans effet. Tous les compagnons de sainte Enimie, à peu d'exceptions près, lui répondirent : « Nous voulons être exilés et souffrir avec vous en cette contrée, afin de pouvoir régner un jour avec vous dans le ciel ».

Après le départ de ceux des compagnons de la Sainte qui retournèrent à Paris, et y apprirent au roi et à la reine la guérison miraculeuse de leur fille, et la résolution qu'elle avait prise d'obéir à la volonté de Dieu qui la désirait si loin d'eux, elle établit le mieux possible ceux qui n'avaient pas voulu la quitter sur les bords du Tarn et auprès de la fontaine de Burle; puis, gravissant elle-même la montagne escarpée qui est au-dessus de cette source, vers le couchant, elle y choisit pour le lieu de sa retraite une grotte assez profonde, ne gardant avec elle qu'une jeune fille dont elle était la marraine et à qui elle avait fait donner son propre nom.

Il est facile de comprendre quel fut, dans ce solitaire et pénible séjour, le genre de vie de notre sainte princesse, ce qu'elle eut à souffrir de l'intempérie des saisons et du manque de toutes choses, mais aussi dans quels rapports intimes elle dut s'établir entre son Dieu, par ses fréquentes et longues oraisons.

Aussi, dans quelques années, le Seigneur voulut-il faire connaître au monde combien cette innocente victime de son amour était agréable à ses yeux, en lui donnant la vertu d'opérer des prodiges. Le bruit de sa sainteté s'étant répandu au loin dans les environs, on accourut de toutes parts vers son humble demeure, non-seulement pour contempler ses vertus, mais encore pour obtenir, par son intercession, des grâces extraordinaires. Les anciens auteurs de sa vie nous apprennent qu'elle rendit la santé à un nombre infini de malades de toutes sortes, et nous racontent en détail la guérison d'un lépreux et d'un homme estropié d'un bras depuis son enfance, et la résurrection du fils unique d'une veuve qui s'était noyé dans les eaux du Tarn.

D'un autre côté, parmi les personnes qui allèrent la visiter, il y en eut plusieurs qui, touchées par ses saintes instructions, attirées par l'odeur de ses vertus et éclairées par la lumière d'en haut, lui demandèrent à servir Dieu comme elle et auprès d'elle. Son zèle pour le salut des âmes et pour la gloire de Dieu lui fit vaincre son humilité et accéder à d'instantes prières. Elle se mit donc à bâtir un monastère auprès de la source où Dieu l'avait guérie de la lèpre. Sa sainte entreprise fut grandement éprouvée. L'esprit malin, furieux de voir s'élever un nouvel asile à l'innocence et à la vertu, se montra sur les lieux sous la forme d'un énorme dragon, renversant, chaque samedi, à l'entrée de la nuit, les constructions que les ouvriers avaient faites durant la semaine.

Sur ces entrefaites, elle reçut la visite de saint Ilère, évêque de Mende. Ce pieux prélat qui, après avoir été élevé à la dignité épiscopale, l'honorait par toute sorte de vertus, sous l'humble habit d'un religieux, était venu à son tour auprès de la Sainte, non pas tant pour s'assurer de la vérité des rapports qu'on lui avait faits sur son compte, que pour s'édifier avec elle et lui recommander les divers besoins de son troupeau. De son côté, sainte Enimie, le recevant comme un messager céleste, s'empressa de lui ouvrir son âme et ne manqua pas de lui faire connaître ce qu'elle avait à souffrir de la part du démon. L'homme de Dieu la consola, lui promit de l'aider auprès de Dieu par ses prières, et dans le temps qu'il passa en cet endroit, il l'honora de fréquentes visites.

Or, un jour qu'il était allé la voir, et pendant qu'il se trouvait auprès d'elle, le dragon infernal, dont nous avons déjà parlé, s'avança vers le monastère pour continuer son œuvre de destruction. A cette vue, la Sainte, affrayée et fondant en larmes, implore le secours de son père spirituel. Le saint prélat, fort des armes de sa foi, sort de la maison et se dirige sans crainte vers le monstre menaçant. Chemin faisant, il rencontre sous ses pas deux morceaux de bois, les dispose en forme de croix et oppose ce signe de l'instrument de la Rédemption à l'ennemi de notre salut. Il n'en faut pas davantage pour lui donner la victoire : à la vue de la croix, le dragon revient sur ses pas et va se cacher dans des gorges profondes d'où on ne le voit plus sortir.

Dès lors il fut permis à sainte Enimie de mettre la dernière main à son monastère, pour l'achèvement duquel saint Ilère lui accorda des secours abondants. Lorsque l'édifice fut terminé, ce même prélat alla en consacrer l'église, qu'il plaça sous le vocable de la sainte Vierge. Il fit encore la même cérémonie dans un autre sanctuaire, élevé non loin du premier et dédié au Prince des Apôtres. En même temps, il donna le voile à la sainte Princesse, ainsi qu'à ses compagnes, et l'établit leur mère et leur abbesse.

Dieu vint immédiatement en aide à ce nouvel essaim de chastes vierges, par les largesses qu'elles reçurent de la part de plusieurs personnes nobles et puissantes de la contrée. Clotaire II, père de sainte Enimie, et Dagobert Ier, son frère, lui constituèrent également certains revenus fixes et lui fournirent d'ailleurs de quoi acheter plusieurs propriétés voisines. C'est ainsi que Dieu a toujours pris soin de ces âmes confiantes qui abandonnent toutes choses pour se consacrer uniquement à son service.

Enfin, après avoir fait passer sainte Enimie par toute sorte d'épreuves, pour purifier sa vertu et augmenter ses mérites, et après que ses filles spirituelles se furent suffisamment pénétrées de son esprit, le Seigneur, enviant en quelque sorte à la terre ce vase d'innocence et de pureté, daigna lui faire connaître assez longtemps à l'avance le moment où elle aurait le bonheur de quitter ce misérable monde, pour aller dans le bienheureux séjour marcher avec ses semblables à la suite de l'Agneau sans tache. Elle garda cependant pour elle seule cette communication céleste, se contentant de se préparer de son mieux à être en état de paraître devant son divin Epoux.

Ce ne fut que peu de temps avant sa mort, que, réunissant ses bons amis et ses pieuses compagnes, elle leur dit : « Mes très-chers frères, et vous, mes sœurs bien-aimées, j'ai besoin de vous faire part de la joie que j'éprouve ; le Seigneur veut enfin me retirer du milieu des misères de ce monde. Je suis à la veille de ma mort. Je rends grâces à ce Dieu de bonté de ce qu'il daigne m'appeler au festin délicieux de son éternité ; je le remercie pour la grande affliction qu'il a jadis fait subir à mon corps, dans mon jeune âge, pour la manière dont il m'a délivrée de la lèpre, et de ce qu'il m'a retenue dans ces lieux pour me préserver des dangers des vains et fragiles honneurs de ce monde. Je vous engage à persévérer vous-mêmes dans vos généreuses et saintes résolutions ; je n'ose pas vous dire : Imitez mes exemples ; car, quoique j'aie eu l'honneur et le bonheur d'être votre mère, je n'ai jamais été et je ne suis encore que quelque chose de bien petit et de bien misérable. Je ne puis que vous exhorter à combattre jusqu'à la fin, afin qu'il vous soit donné un jour de recevoir des mains de votre Epoux éternel la palme de la virginité, de la patience et de toutes les autres

vertus qui vous conviennent. C'est aujourd'hui enfin que je quitte cette vie si courte et si fragile, pour passer dans cette région où l'on ne meurt jamais, pour aller contempler ce divin Roi que j'ai recherché, que j'ai désiré de tout mon cœur; pour l'amour duquel j'ai méprisé, comme un vil néant, les honneurs de la cour et les dignités que ma naissance aurait pu me valoir. Mais, je vous en supplie, ne vous affligez pas trop de mon départ d'au milieu de vous. Au lieu de verser des larmes, vous devez au contraire vous réjouir de ce que votre mère vous précède ; là-haut je m'intéresserai à votre salut, auprès de notre commun Maître, beaucoup plus que je ne puis le faire ici-bas. J'ai encore à vous dire que ma mort sera bientôt suivie de celle de ma très-chère filleule, qui porte le même nom que moi. J'ai demandé pour moi et pour elle cette grâce à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il me l'a accordée. Vous aurez soin d'ensevelir son corps dans le même lieu que le mien et de placer son sépulcre au-dessus du mien ; car telle est la volonté de Dieu ».

Bientôt après ces touchants adieux, l'heure suprême arriva pour la bienheureuse servante de Dieu. Elle se fit administrer les derniers sacrements, et tandis que, parmi ses filles spirituelles qui l'entouraient, les unes récitaient des psaumes, et les autres fondaient en larmes, elle rendit sa belle âme, que les anges s'empressèrent d'aller présenter à son divin Epoux.

Dieu ne tarda pas à manifester sa sainteté : quand on ensevelit son corps, on trouva son visage tout rayonnant de lumière, pendant que tous ses autres membres semblaient n'avoir éprouvé aucune altération.

On lui donne un serpent pour attribut, parce qu'elle passe pour avoir délivré le Gévaudan de ces animaux dangereux.

CULTE ET RELIQUES.

Quelque temps après la mort de sainte Enimie, le roi Dagobert Ier, son frère, alla jusqu'en Gévaudan, pour en apporter avec lui les précieux restes de sa bienheureuse sœur. Le dessein de ce prince était de placer ce saint dépôt dans la basilique de Saint-Denis, près de Paris, qu'il avait grandement embellie, et où il avait réuni les reliques des Saints les plus illustres de son royaume. Mais la divine Providence n'avait pas jugé à propos qu'il en fût ainsi. Elle permit que Dagobert se trompât, en prenant pour le cercueil de sa sœur, celui de sa filleule : erreur qu'il est facile de comprendre, en se rappelant les dernières paroles de la Sainte à ses filles spirituelles.

Cependant le tombeau de sainte Enimie, d'abord sans doute si fréquenté, finit par devenir inconnu aux fidèles de l'endroit : ce qui eut lieu certainement, parce qu'on l'avait caché, soit de peur que ses reliques ne fussent enlevées d'une manière ou de l'autre, comme cela faillit être exécuté par le roi Dagobert, soit pour le dérober à la profanation des Sarrasins, ou pour le mettre à l'abri des désastres d'une guerre quelconque.

Enfin, après un long espace de temps, Dieu daigna manifester à son peuple le plus précieux des trésors. Il se servit pour cela d'un saint religieux, nommé Jean. Ce vénérable personnage fut honoré de trois visions surnaturelles, où il lui fut révélé le lieu où reposait le corps de la Sainte, ainsi que les indices auxquels on pourrait le reconnaître.

Avant de rien entreprendre, on avertit le prélat qui gouvernait alors le diocèse, et on le pria de vouloir bien présider aux recherches. On convoqua aussi à cet effet les notabilités ecclésiastiques des environs.

C'était dans l'église même, construite par les soins de sainte Enimie, qu'il s'agissait de faire des fouilles. Quand tout le monde se trouva réuni, on commença par chanter une antienne de l'office des vierges, après cela on se mit à creuser la terre, et bientôt on découvrit un petit caveau contenant un sépulcre que l'on s'empressa d'ouvrir. Il s'y trouva en effet le corps de la Sainte, et il s'en exhala une odeur si suave que tous les assistants croyaient éprouver un avant-goût des célestes douceurs. En même temps, les cierges des acolythes s'étant éteints d'eux-mêmes, leur lumière fut remplacée par un nuage lumineux, qui remplit toute l'église, et avec une telle intensité que chacun pouvait à peine apercevoir son voisin. Et quand, après un assez long intervalle,

le nuage mystérieux disparut, les cierges se rallumèrent encore d'eux-mêmes. D'un autre côté, immédiatement après l'ouverture du saint tombeau, et aussitôt que l'on recommença à sentir la délicieuse odeur qui s'en exhalait, tous les malades que l'on avait amenés se trouvèrent parfaitement guéris. Tout cela se passa au milieu des chants d'actions de grâce et des cris d'allégresse de tout un peuple transporté de joie.

On transporta le corps de la Sainte du lieu où l'on venait de le découvrir, dans l'église d'un monastère construit récemment à la place du premier. Et là Dieu se plut à manifester la sainteté de sa servante par de nombreux et éclatants miracles.

Cette découverte et cette translation eurent lieu le dix-huitième jour du mois de janvier on ne sait de quelle année. On sait seulement que les reliques de la Sainte se trouvaient dans le susdit monastère en l'an 951.

A cette époque, comme longtemps plus tard, les évêques de Mende, en leur qualité de souverains temporels du pays, tenaient annuellement, dans leur ville épiscopale, une assemblée composée de notables de la contrée, pour s'entendre avec eux sur la manière de bien administrer leur petit Etat; et, comme dans cet âge de foi l'on avait soin, avant tout, d'implorer le secours et les lumières d'en haut, il était prescrit aux ecclésiastiques et aux religieux d'apporter avec eux leurs plus précieuses reliques. Cela fut cause que le corps de sainte Enimie fut plusieurs fois transporté à Mende, où il opéra un grand nombre de miracles. Il y guérit, entre autres malades, un aveugle, un paralytique et un estropié; et, la première fois qu'on l'y transporta, l'affluence fut si grande dans la chapelle de Sainte-Colombe où on l'avait déposée que, pour satisfaire la dévotion des fidèles, on fut obligé de la tirer de là et de la porter en pleine campagne, non loin de la ville et sous une tente richement parée.

L'an 1036, les habitants du Puy-en-Velay étant divisés par une guerre civile, Etienne de Mercœur, leur évêque, convoqua une assemblée dans sa ville épiscopale à l'effet d'aviser aux moyens de rétablir la paix, y invita les prélats voisins et les engagea à apporter avec eux les reliques de leurs Saints les plus renommés en fait de miracles. Raymond, évêque de Mende, s'y rendit avec la statue de saint Privat, patron de son diocèse, et avec quelques-unes seulement des reliques du même Saint, dont le corps n'avait pas encore été trouvé. Ce prélat prit aussi avec lui les reliques de sainte Enimie, que les habitants du Puy reçurent avec une grande satisfaction, les plaçant dans leur insigne basilique de Notre-Dame. De son côté, la Reine des vierges, cédant en quelque sorte à sa sainte imitatrice les honneurs de la circonstance, lui permit d'opérer un grand nombre de prodiges. C'est sans doute par suite de ces merveilles que l'évêque du Puy voulut que les reliques de sainte Énimie fussent transférées au lieu même où on allait tenir l'assemblée qui devait remédier aux misères de ce temps, et Dieu fit éclater encore davantage, en cet endroit, la puissance de sa bien-aimée servante.

Après que l'assemblée eut terminé ses opérations, et quand les religieux de Sainte-Énimie eurent repris le corps de leur patronne, le lieu où ses reliques avaient été déposées conserva une espèce de vertu surnaturelle qui ne permettait à aucun être vivant de s'en approcher : ce qui fut cause que, pour faire respecter ce lieu, les habitants de l'endroit le firent entourer d'une muraille.

Entre autres guérisons opérées au Puy par l'intercession de sainte Énimie, on cite celle de deux dames aveugles qui, si elles voulurent jouir de la grâce que la Sainte leur avait obtenue, furent obligées de la suivre jusqu'auprès de son sanctuaire, en Gévaudan, et d'y passer le reste de leur vie, la cécité les reprenant toutes les fois qu'elles essayaient de regagner leur patrie.

Le monastère primitif de Sainte-Énimie fut, en 951, cédé par Etienne, évêque de Mende, aux religieux bénédictins de Saint-Chaffre, dans le diocèse du Puy, qui l'ont possédé et habité jusqu'à la révolution de 1789. On conserve encore les reliques de la Sainte dans l'église paroissiale du bourg qui porte son nom. En 1724, on avait aussi son voile, et on le portait en procession dans les calamités publiques. On célèbre sa fête, au diocèse de Mende, le 5 du mois d'octobre, sous le rit double. Les églises paroissiales des bourgs de Sainte-Enimie et de Bagnols-les-Bains lui sont dédiées.

Cette biographie, qu'a bien voulu nous fournir M. l'abbé Charbonnel, a été extraite d'un manuscrit de la Bibliothèque impériale, qui remonte au XIVe siècle et contient trois vies de cette Sainte, l'histoire de l'invention de son corps et le récit de plusieurs miracles opérés par son intercession, conforme aux *Propres du diocèse de Mende*, de 1619 et de 1858, ainsi qu'à la vie de la même sainte princesse, donnée par l'auteur de la *Monarchie sainte*, tome Ier.

SAINT MADALVÉ OU MAUVÉ [1],

ÉVÊQUE DE VERDUN ET CONFESSEUR

777. — Pape : Adrien Ier. — Roi de France : Charlemagne.

Vere episcopalem vitam sequeris si per zelum linguamque tuam hos qui a fidei veritate dissentiunt in Ecclesiæ unitatem reduxeris.

Vous mènerez une vie vraiment épiscopale si, par votre zèle et par vos discours, vous ramenez au sein de l'Eglise ceux qui errent dans la foi.

Saint Grégoire le Grand.

Madalvé naquit au commencement du huitième siècle dans la ville de Verdun, de parents qui étaient officiers de l'Eglise de cette ville, ou qui en possédaient des terres. Ils confièrent l'éducation de leur jeune fils à des maîtres très-pieux et très-savants, sous lesquels il apprit les premiers principes de la religion et de la piété chrétienne, avec les sciences, dans lesquels il fit en peu de temps un progrès merveilleux. Il était naturellement porté aux exercices de dévotion, et avait un respect singulier pour les lieux saints, et pour les personnes consacrées à Dieu. Son plus grand plaisir était de les servir à l'autel, d'assister aux offices divins et autres instructions chrétiennes ; et il avait plus de goût pour la lecture et l'étude de l'Ecriture sainte, et des livres des Pères de l'Eglise, qui en donnaient l'intelligence, que pour les sciences humaines, dans lesquelles il avait néanmoins excellé et surpassé ses condisciples. Hugues de Flavigny dit qu'il se rendit très-habile dans tous les arts libéraux, et en faisait un saint usage pour régler ses mœurs et acquérir la vraie sagesse, qui le rendait agréable à Dieu et aux hommes ; qu'il s'appliqua ensuite totalement à l'étude des divines Ecritures, et qu'en lisant cette maxime de l'Apôtre, « qu'il faut vivre chastement pour devenir le temple du Saint-Esprit », il résolut d'embrasser le célibat, et de faire vœu de virginité. Cette vertu, qu'il conserva pendant toute sa vie, fut l'ornement principal de la pureté et de l'innocence de ses mœurs ; elle était accompagnée d'une humilité et d'une modestie singulières. Il macérait son corps et mortifiait ses sens par des abstinences et des austérités, qui l'aidèrent à se rendre le maître de ses passions. Son obéissance envers ses parents l'engagea, contre son inclination, à suivre pendant quelque temps la cour de Pépin d'Héristal, qui loua sa modestie et admira sa sagesse dans un âge si peu avancé : mais les caresses et les plaisirs du monde faisaient peu d'impression sur son cœur. Il était plus puissamment attiré par la grâce qui l'appelait à un ministère plus saint, et il s'y préparait par la prière et l'étude, qu'il ne discontinua point au milieu des agitations de la cour. La Providence divine lui fournit une occasion de s'en retirer ; alors Madalvé revint à Verdun et demanda instamment d'entrer dans la communauté des Clercs de l'église de Saint-Vannes.

La pureté de ses mœurs et sa ferveur dans les exercices de piété firent

1. *Alias :* Mauvy, Mauvis.

bientôt connaître qu'il arriverait en peu de temps à une haute perfection de l'état clérical. Il se priva de toutes les compagnies séculières, vivant dans une retraite même plus exacte que celle qui était prescrite par la Règle, et prenant de grandes précautions pour empêcher ses sens et ses passions de corrompre son âme. Il était toujours attentif à réprimer les désirs de la chair, et nourrissait son esprit par la lecture et la méditation des vérités chrétiennes, ne s'occupant qu'à la prière, à l'étude des saintes Ecritures et aux autres exercices de sa communauté. Il distribuait aux pauvres son riche patrimoine, en leur procurant tous les secours spirituels et temporels que sa charité pouvait inventer, et la bonne odeur de sa vie très-sainte s'étant répandue, non-seulement dans cette ville, mais encore dans toute la province, et jusqu'à la cour, on demanda qu'il fût ordonné prêtre, quoiqu'il n'eût pas l'âge prescrit par les saints Canons, et, peu de temps après, il fut choisi pour être prévôt ou abbé des clercs de l'église de Saint-Vannes. Cette communauté était alors comme le séminaire de ce diocèse où on formait les jeunes clercs aux exercices de leur état et aux sciences qu'on y enseignait. Les règlements que saint Vannes, et plusieurs autres évêques y avaient établis, souffrirent de temps en temps quelques relâchements pendant les troubles des guerres, qui en ruinèrent une partie des revenus : la sagesse de Madalvé rendit à cette communauté son premier lustre, il en augmenta beaucoup les revenus temporels, pendant même que ceux de la cathédrale dépérissaient par les usurpations du comte Anselin, et des autres officiers de Charles Martel ; et il y rétablit la régularité ancienne autant par son exemple et son exactitude édifiante que par ses discours touchants. Il fit en même temps refleurir avec tant d'éclat les études qu'il y dirigeait, qu'on n'en parlait dans cette ville, dans la province et à la cour, qu'en faisant l'éloge de ses vertus et de la sagesse de son gouvernement. Ce fut ce qui lui attira tous les suffrages du clergé et des gens de bien pour l'élever sur le siége épiscopal, qui était resté vacant pendant quelques années après la mort d'Agronius, à cause des vexations du comte Anselin.

Ce Seigneur, après avoir usurpé tous les revenus de l'évêché, entreprit de s'en rendre titulaire ; il se fit ordonner prêtre pour se faire élire évêque : mais le clergé lui résista toujours vigoureusement, et informa Charles Martel de la triste situation où était alors l'Eglise de Verdun. Ce prince, étant venu en Austrasie vers l'an 735, après avoir chassé les Sarrasins de l'Aquitaine, chargea Guérin le Lorrain, gouverneur et duc de Metz, de venir à Verdun pour réprimer les violences d'Anselin, et faire procéder à l'élection canonique d'un évêque, lui déclarant en même temps que Madalvé, qui était de son sang, et qu'on lui avait proposé pour cette prélature, lui serait très-agréable. Guérin exécuta fidèlement sa commission, et Madalvé fut élu canoniquement par les suffrages unanimes de tout le clergé et du peuple de Verdun, qui ne purent vaincre sa résistance qu'en employant l'autorité des évêques de la province. Il fut sacré par celui de Metz, qui exerçait la fonction de métropolitain, le siége de Trèves étant alors occupé par un clerc nommé Milon, très-décrié par la dissipation et le mauvais usage qu'il faisait des biens des deux métropoles de Trèves et de Reims, qu'il administrait en même temps.

L'Eglise de Verdun était aussi alors dans un état déplorable ; on n'y voyait partout que des restes du ravage des gens de guerre : les églises brûlées et souillées, les clercs tués ou chassés, et le petit nombre qui restait était tombé dans le relâchement et négligeait l'office divin, cherchant à subsister dans des emplois séculiers. Aussitôt que saint Madalvé se vit

obligé d'accepter la charge pastorale de cette Eglise désolée, il ne songea qu'aux moyens de la rétablir dans son ancienne splendeur. Il convoqua une assemblée générale de son clergé et de son peuple dans la cathédrale, et leur fit un discours touchant pour les exhorter à la pénitence, en leur montrant la justice des jugements de Dieu, qui avait permis les calamités qu'ils souffraient, la profanation des lieux saints, les mauvais traitements faits aux ministres des autels, parce qu'ils avaient négligé les devoirs de la religion, et qu'ils n'avaient point fidèlement observé ses commandements. « Humilions-nous », disait-il, « devant le Seigneur qui nous frappe. Il n'y a qu'une pénitence sincère qui soit capable de le fléchir ». Le saint pasteur attira les larmes et la componction de son troupeau encore plus efficacement par les marques humiliantes de pénitence dont il se revêtit. Il ordonna un jeûne de plusieurs jours et des prières dans les églises. Le peuple y courut en foule pour se confesser, et implorer la miséricorde de Dieu par les soupirs de leurs cœurs contrits et humiliés. Pendant que ce pieux évêque travaillait à la réconciliation de son peuple, il n'était pas moins appliqué à réformer les désordres communs des églises ruinées ou abandonnées par les vexations qu'elles avaient souffertes, et par le relâchement et la tiédeur des clercs qui avaient cessé de les desservir, pour chercher à subsister dans des emplois séculiers. Il commença à rappeler ceux de la cathédrale, et leur fournit les choses nécessaires pour leur nourriture et leur entretien, les obligeant de s'acquitter avec exactitude de l'office divin, le jour et la nuit. Il fit ensuite la même chose dans les autres églises de la ville et de la campagne ; il pourvut aux besoins des prêtres chargés de les desservir, employant à ces dépenses les revenus de son patrimoine et les oblations des personnes pieuses, qui l'aidèrent à réparer la plupart de ces églises, ruinées ou brûlées par les ennemis, ou même par les soldats de Charles Martel.

Carloman, son fils et son successeur dans le gouvernement de l'Austrasie, eut beaucoup d'estime et d'affection pour saint Madalvé ; il prenait ses conseils, et il lui accorda quelques sommes d'argent pour l'aider à réparer les églises ruinées dans son diocèse, lui faisant espérer un plus grand dédommagement lorsque les affaires de l'Etat le permettraient ; mais ce prince, ayant fini la guerre contre les Bavarois et les Saxons, qu'il vainquit, se fit religieux et remit, en 747, le gouvernement de l'Austrasie à Pépin le Bref, son frère, qui fut sacré roi de tous les royaumes de France, réunis en une seule monarchie, dans une assemblée générale des Etats, tenue à Soissons en 752. Saint Madalvé assista à cette assemblée ; le nouveau roi, qui est le premier de ceux de la seconde race des rois de France, lui promit de protéger l'Eglise de Verdun, et étant venu dans cette ville vers l'an 755, avec le pape Etienne III, il lui fit restituer les terres usurpées sous Charles Martel, son père, et la dédommagea des pertes qu'elle avait souffertes, en lui donnant les seigneuries de Varnoncourt, de Wanau et de Rembercourt (*Varnonci curtem*, *Vasnaum*, *Ramisbatium*). Le roi accorda en même temps plusieurs grâces et immunités au clergé et au peuple de Verdun, tant pour reconnaître les services importants qu'il avait reçus des évêques Pepon et Volchise, que pour honorer les mérites et la piété édifiante de Madalvé, uniquement attaché à Jésus-Christ, très-éclairé dans toutes les matières de la religion, et toujours préparé à en développer les difficultés qu'on lui proposait.

Ce très-pieux et vigilant évêque visitait continuellement toutes les églises de son diocèse : non-seulement il fit réparer toutes celles qui avaient été

ruinées, il en fit encore bâtir un grand nombre de nouvelles dans tous les lieux où il n'y en avait point auparavant ; il les orna le plus magnifiquement qu'il put, et les pourvut de bons ouvriers évangéliques. Il y régla l'office divin, qu'il fit célébrer décemment, y édifiant les peuples par son exemple, par ses instructions, et en leur administrant les sacrements, lorsque ses autres occupations nécessaires le lui permettaient. Il était principalement appliqué à réformer le relâchement de son clergé qui avait quitté la vie commune, et à guérir les plaies que les ravages des gens de guerre avaient causés à la discipline de son Eglise. Après qu'il eut rassemblé les clercs dispersés, il pourvut à leur nourriture et à leur entretien dans leur cloître, où il les fit rentrer, et leur ordonna de vivre canoniquement. La liaison d'une amitié très-étroite entre saint Madalvé et saint Chrodegand, qui fut ordonné évêque de Metz l'an 743, fait présumer que celui-ci composa la règle de la vie commune pour les clercs de son Eglise en partie sur le modèle de celle que saint Vannes avait donnée au clergé de Verdun, que saint Paul, son successeur, perfectionna, et que saint Madalvé proportionna au temps fâcheux dans lequel il la remit en vigueur, en obligeant plus particulièrement ses clercs à l'observance des articles qui concernaient la pureté des mœurs et la célébration de l'office divin. Ils n'étaient astreints aux autres exercices de la communauté qu'autant qu'ils étaient jugés nécessaires pour y maintenir l'ordre, la paix et l'union. Le clergé de la cathédrale de Verdun, charmé de la douceur de son évêque, ne fit aucune difficulté de se soumettre à ces règlements ; mais la plupart des chanoines de Metz refusèrent de recevoir celle de saint Chrodegand, qui y avait ajouté quelques pratiques tirées de la règle des moines. La communauté des clercs de Saint-Vannes, qui était gouvernée par saint Madalvé pendant les grands troubles des guerres de Charles Martel, ne s'était point relâchée de son ancienne discipline, ni de sa ferveur dans l'observance de sa règle ; elle la conserva par la sagesse de son saint prévôt ou abbé. En effet, il l'aimait si tendrement, que, depuis même qu'il fut évêque, il ne voulut pas quitter cette charge, prenant le même soin de l'instruction des jeunes clercs. Quelque fatigantes que fussent ces fonctions, il ne cessa pas les austérités ni les exercices de pénitence, qu'il avait coutume de faire dans cette communauté. Il y allait le plus souvent qu'il pouvait, tant pour sa sanctification, que pour animer, par son exemple et ses discours, la ferveur des jeunes clercs. Il augmenta considérablement les commodités et les revenus temporels de cette maison. Il lui donna en vue de sa sépulture la terre de Rarécourt (*Raherei curtem*) et plusieurs autres fonds de son patrimoine, qui sont marqués dans les chartes de la même église. Le zèle de saint Madalvé n'était pas renfermé dans son diocèse ; il édifia aussi les peuples de l'Aquitaine par la sainteté de sa vie et de sa doctrine pendant plusieurs voyages qu'il y fit pour aller visiter l'abbaye de Saint-Amant, proche Rhodez, et plusieurs terres voisines, appelées *Maderniacus* et *Puliniacus*, qui appartenaient à l'Eglise de Verdun.

Après l'incendie de son église cathédrale, il prit des mesures pour la rétablir, et aussitôt que la réparation en fut commencée, il prit la résolution de partir pour la Terre-Sainte après en avoir demandé, comme l'ordonnent les Conciles, la permission à son métropolitain et à ses comprovinciaux, auxquels il recommanda son diocèse pendant son absence. Le clergé et le peuple de Verdun firent leur possible pour détourner leur saint pasteur de ce voyage périlleux ; mais leurs prières et leurs larmes ne purent en différer l'exécution. Etant parti vers l'an 757, il passa par les

Alpes, et arriva à Rome, où il visita le tombeau des saints Apôtres et les cimetières des martyrs. Il continua son voyage par le mont Gargan, où il s'arrêta quelques jours pour satisfaire sa dévotion : il y passa les nuits en prières dans l'église de Saint-Michel ; et, après y avoir offert le saint sacrifice et communié tous les pèlerins qui l'accompagnaient en grand nombre, il s'embarqua sur la mer : les nautoniers furent édifiés en voyant l'austérité de ses jeûnes et son assiduité à la prière. Une grande tempête ayant mis le vaisseau en danger de périr, ils conjurèrent le saint évêque d'invoquer le ciel, et au même instant le calme fut rétabli. Il aborda à Joppé, et après avoir couru de grands risques sur les chemins, il arriva à Jérusalem avec sa troupe. Le patriarche donna l'hospitalité à notre saint évêque, en lui rendant tous les honneurs qui lui étaient dus, et lui fit présent de plusieurs reliques et d'un calice de cristal, qui était un ouvrage merveilleux, que l'on conservait encore dans le trésor de l'église de Verdun, du temps de Bertaire. Il visita avec une foi vive tous les lieux saints, où se sont accomplis les mystères de notre rédemption, arrosant de ses larmes le saint sépulcre, et y adorant le Sauveur ressuscité. Aussitôt qu'il eut satisfait sa dévotion, il partit pour retourner à son église, où il fut reçu avec une joie incroyable de son clergé et de son peuple : il fut très-content de la diligence des ouvriers, qui avaient achevé la construction de son église cathédrale, et les gratifia d'une grosse somme d'argent. Il fit la dédicace de cette nouvelle église avec toute la magnificence possible, plaça dans la principale abside les reliques qu'il avait apportées de Jérusalem, et une des deux dents de sainte Madeleine, qu'on lui avait données à Ephèse, et mit les anciennes reliques, qui étaient avant l'incendie dans la crypte ou chapelle souterraine, au côté droit de l'autel de la sainte Vierge. Saint Madalvé mit l'autre dent et les cheveux de sainte Madeleine dans l'église qu'il avait fait bâtir, et qu'il dédia sous l'invocation de cette Sainte, dans laquelle il établit un monastère de religieuses, qui subsistèrent pendant environ deux cents ans. Les revenus de ce monastère ayant été perdus pendant les guerres, et l'église tombant en ruines, elle fut rebâtie plus belle et plus spacieuse, l'an 1018, par le vénérable Hermenfroy, archidiacre de la Woëvre, qui y fonda le collége des chanoines de Sainte-Madeleine. On y expose encore à présent tous les jours sur le grand autel, pendant la célébration de la messe canoniale, les mêmes reliques que saint Madalvé y déposa dans la première dédicace de cette église.

La sainteté de saint Madalvé parut avec beaucoup plus d'éclat depuis son voyage de la Terre-Sainte : il redoubla ses jeûnes et les mortifications de sa chair, vivant comme un ange dans un corps mortel, et faisant de plus grands efforts pour arriver à la perfection d'un détachement général de toutes les choses de la terre, et d'une union continuelle avec Dieu. Les exhortations ordinaires qu'il faisait à son clergé et à son peuple étaient remplies d'une onction nouvelle, avec des expressions plus vives, lorsqu'il parlait des mystères de notre rédemption, et surtout de la Passion de Jésus-Christ. Bien loin de chercher le repos dans un âge avancé, il devint plus infatigable dans le travail, et le continua avec plus d'édification jusqu'à sa mort. Dieu donna aussi un nouvel éclat à sa sainteté, par les guérisons miraculeuses qu'il opéra, et par la délivrance de plusieurs personnes possédées du démon. Il fut appelé, en 761, par le roi Pépin, à la dédicace de l'église de Gorze. Son nom se trouve parmi ceux des évêques qui souscrivirent au concile d'Attigny, tenu en 765. Saint Madalvé fut attaqué la même année de la maladie dont il mourut dans le cours de la dernière

visite de son diocèse ; il se fit transporter au village de Neuville, qui était peu éloigné, pour y consacrer l'église : il connut, pendant la cérémonie de cette dédicace, que Dieu l'appelait à une autre vie. La joie qui parut alors sur son visage marquait celle de son âme. Brûlant du désir d'être avec Jésus-Christ, il le reçut comme viatique dans ce dernier sacrifice, et expira peu après : c'était le quatrième jour d'octobre, vers l'an 777.

CULTE ET RELIQUES.

La bonne odeur de la vie de saint Madalvé, et les signes qui firent connaître après sa mort que son âme jouissait du bonheur des Saints, attirèrent aussitôt sur son tombeau la vénération des peuples, qui y étaient exaucés par ses mérites. Bertaire et Hugues de Flavigny assurent que ce tombeau ayant été découvert environ quarante ans après la mort de ce Saint, on y trouva son corps sans aucune corruption, comme s'il y eût été vivant : ce fut l'évêque Austranne qui fit cette première découverte. Dans le IXe siècle, Bérard, qui gouvernait cette église en 870, ayant assemblé son clergé et son peuple pour lever ce saint corps de terre, il fut encore trouvé dans le même état, paraissant comme celui d'un homme endormi, blanc, vermeil et sans aucune tache ni signe de mort, répandant une odeur agréable, qui rendit la santé à plusieurs malades et la vue même à des aveugles. On transféra ce corps dans une châsse pour l'exposer à la vénération publique. L'ancienne église de Saint-Vannes, qui conservait ce précieux dépôt, honorait saint Madalvé comme celui d'entre ses patrons ou tutélaires qui l'a le plus enrichie par les grandes donations qu'il y fit pendant sa vie, et qu'il lui procura par ses mérites après sa mort. Mathieu, abbé de ce monastère, fit faire, en 1477, une nouvelle châsse ornée de lames d'argent doré avec des figures qui représentaient la vie et les miracles de saint Madalvé. Cette châsse et les précieuses reliques qu'elle renfermait ont disparu pendant la Révolution. L'église de Verdun célèbre la fête de saint Madalvé le 5 octobre.

Extrait de l'*Histoire de Verdun*, par Roussel, et de celle de M. l'abbé Clouet. — Cf. *Acta Sanctorum*, au 4 octobre.

SAINT SIMON DE CRESPY-EN-VALOIS,

MOINE DE SAINT-OYEND ET CONFESSEUR

1082. — Pape : Grégoire VII. — Roi de France : Philippe Ier.

Magna virtus paupertas spontanea, qua emitur cœlum sine pecunia.

La pauvreté volontaire est une grande vertu avec laquelle, sans argent, on achète le ciel.

Thomas à Kempis.

Simon naquit au château de Crespy-en-Valois (Oise). Raoul ou Radulphe II de Péronne, son père, noble descendant de Charlemagne, possédait les comtés du Valois, d'Amiens, de Péronne, de Montdidier, et plusieurs domaines dans la Champagne. Ses richesses et sa puissance en faisaient un voisin redoutable aux rois de France. Pour inspirer de bonne heure à son fils l'amour de la vie guerrière, Raoul l'envoya, encore enfant, à la cour de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie. A cette école, Simon puisa le goût des armes, et montra bientôt ce que l'on pouvait attendre de son courage et de sa vaillance. Au sortir des mains de Guillaume, il fut mis en possession du château de Vez, et de revenus considérables, qui lui permirent d'entretenir une suite digne de sa naissance et de son rang. Le

roi Philippe Ier, craignant de trouver en lui un adversaire non moins dangereux que Raoul, le combla d'honneurs, et lui fit prendre place parmi les barons de son conseil ; mais la mort de Raoul vint changer tout à coup ses sentiments envers Simon. L'espoir de vaincre facilement un jeune homme de vingt ans, privé des conseils et de l'appui de son père, le détermina à lui déclarer la guerre. Pour rendre plus certaines ses chances de succès, il lui suscita un ennemi puissant, dans Bardoul, seigneur de Broyes, beau-frère de Simon.

Pendant trois années, le fils de Raoul tint tête à l'orage. Aux dévastations exercées dans le Valois par les troupes de Philippe, il répondit en mettant tout à feu et à sang, dans les pays soumis au pouvoir royal. Cependant, Dieu qui afflige le corps de ceux qu'il aime, pour arriver à la conquête de leur âme, permit que, dans un combat, Simon reçût une grave blessure. Mettant sa confiance dans la Vierge que nous invoquons sous le titre de Salut des infirmes, le courageux guerrier l'implora, et en obtint sa guérison. Le danger auquel il venait d'échapper lui fit tourner ses pensées vers le ciel : convaincu de la vanité de la gloire et de la fragilité des biens de la terre, il résolut de ne poursuivre désormais que des honneurs et des richesses d'une éternelle durée. La touche de la grâce avait remué les fibres de son âme ; elle en avait séparé les affections mondaines, pour n'y laisser que les saintes aspirations de la vertu.

Simon renonça donc à toute entreprise guerrière, et ne pensa plus qu'à opérer son salut avec crainte et tremblement. Il eut pour guide, dans la voie nouvelle où il venait d'entrer, la main ferme et sûre du grand Pontife Grégoire VII. Suivant, avec une docilité d'enfant, les sages conseils de cet immortel défenseur de la faiblesse et de la justice, il s'empressa de réparer les torts dont Raoul s'était rendu coupable. Les terres et les domaines usurpés retournèrent à leurs maîtres légitimes. Les pauvres, les veuves et les orphelins reçurent d'abondantes aumônes. Le jeune comte n'oublia point de travailler au soulagement de l'âme de son coupable père, qui avait eu le malheur de mourir en dehors de la communion des fidèles. Espérant que l'ineffable miséricorde du Seigneur avait pardonné au repentir manifesté par Raoul avant sa mort, il fonda un grand nombre de messes, pour lui faciliter l'entrée du séjour de rafraîchissement, de lumière et de paix.

La translation des restes de Raoul du château de Montdidier à Crespy, donna lieu au saint pénitent de faire de nouvelles réflexions sur le néant de la vie et la vanité des espérances humaines. A la vue des traits de son père qu'il avait voulu contempler une dernière fois, et sur lesquels la mort avait opéré de grands ravages, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Est-ce donc bien ici le corps de Raoul, de ce guerrier si redouté dans l'art des siéges ? Voilà donc où aboutit la gloire des grands du monde ! » Emu de ce douloureux spectacle, Simon voulut se dérober aussitôt aux honneurs qui l'entouraient, et aller travailler dans la solitude à l'acquisition d'une gloire et d'une félicité solides et durables. Les plus nobles seigneurs de ses Etats cherchèrent à le détourner de son projet, en l'engageant dans les liens du mariage ; mais cette tentative ne servit qu'à accélérer la rupture de Simon avec le monde.

Guillaume le Conquérant lui offrait une de ses filles ; Alphonse, roi d'Espagne, lui proposait une illustre princesse, et Robert Guiscard, duc de la Pouille, une noble dame de sa maison. Simon préféra la main de la vertueuse fille d'Hildebert, comte d'Auvergne. Dieu l'avait guidé lui-même

dans ce choix, car, la nuit même de leurs noces, ces deux saintes âmes se rencontrèrent dans la pieuse pensée de garder la continence, et de se retirer dans un cloître. La chaste épouse de Simon se consacra pour toujours au Seigneur, et le comte alla édifier par sa pénitence et ses vertus les religieux de Saint-Oyend [1].

Comme le nautonier qui, rentré au port après la tempête, coule sa barque, pour ne plus être tenté de s'exposer aux périls de la mer, Simon se défit de ses richesses et de ses domaines. Il en abandonna une partie à la comtesse de Vermandois, sa sœur, et employa l'autre à bâtir et à doter des monastères. Le nouveau religieux fit oublier à ses frères le rang dont il sortait, ne leur laissant voir que son humilité et sa soumission aux moindres prescriptions de la règle. Il avança si rapidement dans la perfection de son saint état, qu'en peu de temps il fut trouvé digne de recevoir l'onction sacerdotale.

Dans son monastère, Simon portait un tendre et vif intérêt à sa patrie. Plusieurs fois, il alla revoir ses anciens sujets, non pour les défendre, comme autrefois, contre les violences d'un puissant voisin, mais pour les préserver contre les attaques mille fois plus redoutables de l'ennemi du salut. L'ardeur de son zèle, et le haut ascendant de ses exemples furent couronnés des plus heureux succès. En un seul jour, il ravit au siècle soixante jeunes gentilshommes qu'il dispersa dans les monastères récemment élevés par ses soins. On raconte que sa présence au château de Compiègne frappa le roi et ses courtisans d'une religieuse admiration. Philippe ne reconnut pas d'abord, sous l'habit d'un pauvre religieux, l'intrépide et fastueux comte de Crespy. Un changement de vie si prompt et si extraordinaire lui fit concevoir une grande vénération pour l'humble serviteur de Jésus-Christ.

Désirant mener une vie plus solitaire, Simon quitta l'abbaye de Saint-Oyend, et se retira dans les abruptes montagnes de Mouthe, au diocèse de Besançon. Il n'y fut pas longtemps seul : la bonne odeur de ses vertus attira autour de lui un grand nombre de religieux. Ces lieux arides et sauvages ne tardèrent pas à changer d'aspect sous la vigoureuse main de ces infatigables travailleurs, et retentirent, le jour et la nuit, du chant des saints cantiques et des sublimes accents de la prière. Pour expier l'orgueil que la première place avait autrefois allumé dans son cœur, le Bienheureux se mettait volontiers à la dernière. Il s'adonnait de préférence aux exercices du cloître les plus humiliants et les plus bas. Il se plaisait à visiter, au fond des forêts, les charbonniers et les bûcherons, auxquels il demandait de l'emploi. Comme ceux-ci, ne le connaissant pas, le chargeaient des plus pénibles travaux, Simon acceptait tout et obéissait à ces ouvriers comme à ses maîtres.

Le Saint possédait, à un degré éminent, le don d'éclairer et de pacifier les esprits. Chargé par le pape saint Grégoire VII de missions importantes auprès des souverains de France et d'Angleterre, il s'en acquitta d'une manière aussi profitable à l'Eglise qu'aux peuples. Ses avis étaient toujours accueillis avec une respectueuse déférence. Plusieurs fois, à Londres surtout, des courtisans, frappés de ses austérités et de ses miracles, se jetèrent à ses pieds, résolus d'effacer leurs fautes dans les larmes de la pénitence.

1. L'abbaye de Saint-Oyend fut fondée au ve siècle, par saint Romain, au pied du mont Jura. On l'appelait aussi Condat. Vers 635, saint Claude s'étant démis de son évêché de Besançon, s'y retira et en devint abbé. Elle commença à porter son nom au XIIIe siècle. Elle jouissait de grands priviléges.

Les œuvres merveilleuses dont Simon était l'instrument entre les mains de Dieu, ne firent qu'augmenter son humilité, et le portèrent à marcher avec plus de ferveur et d'amour dans la voie de la mortification. Afin de s'associer plus étroitement encore aux douleurs que Jésus-Christ a endurées pour notre salut, et de retracer sa vie souffrante avec une fidélité plus parfaite, il fit le pèlerinage de la Terre-Sainte. Arrivé à Jérusalem, il se présenta, en habit de religieux, à l'hospice du monastère de Josaphat, gouverné alors par le bienheureux Hugues, ancien profès de l'abbaye de Saint-Arnoul-de-Crespy. En exerçant envers le pieux pèlerin les devoirs de l'hospitalité, Hugues était loin de penser qu'il avait affaire au comte Simon, en la présence duquel il s'était pourtant trouvé plus d'une fois, pendant son séjour à Crespy. Lorsqu'il eut appris son nom, il bénit l'inépuisable bonté de Dieu à l'égard du noble guerrier. Il voulait le retenir quelque temps dans son monastère ; mais Simon, ayant visité les lieux illustrés par la présence et les douleurs de l'Homme-Dieu, regagna la France, le cœur rempli d'une sainte componction, et riche des précieuses reliques que l'abbé Hugues lui avait données pour le monastère de Saint-Arnoul. A son retour, Grégoire VII l'appela de nouveau auprès de sa personne, et le chargea de négocier la paix entre lui et Robert Guiscard, duc de la Pouille. La mission de Simon réussit au-delà des espérances du Pontife. L'union fut rétablie entre Grégoire et Robert, et, grâce aux prières du Saint, une peste qui décimait l'armée du Chef de l'Eglise, cessa ses ravages.

Depuis le jour où Simon avait incliné son oreille à la voix du Seigneur, il avait acquis un immense poids de mérites ; aussi, le trouvant mûr pour le ciel, Dieu l'appela-t-il bientôt à lui. Comme, pendant une nuit, le Bienheureux priait avec ferveur dans la Confession de Saint-Pierre, il ressentit les premières atteintes d'une grave maladie. Peu de temps après, il reçut les sacrements de l'Eglise, avec une tendre dévotion, des mains de Grégoire VII, et mourut en odeur en sainteté, le 30 septembre 1082, à l'âge de trente ans. Le jour même où il expirait, un autre saint, Arnoul, évêque de Soissons, recevait du ciel la révélation de sa mort.

CULTE ET RELIQUES.

Par l'ordre du Pape, on fit à l'humble religieux des funérailles magnifiques. Trente confréries y assistèrent, sans compter les personnages de distinction qui se trouvaient à Rome. Son corps fut inhumé dans le caveau des souverains Pontifes, honneur extraordinaire dont il y avait peu d'exemples. Mathilde, reine d'Angleterre, lui érigea dans la ville de Rome un splendide monument : commencé par les soins de Grégoire VII, il fut achevé par le pape Urbain II. Ce dernier Pontife composa, et y fit graver les quatre dystiques suivants :

Simon habens nomen, majorum sanguine claro,
Francorum procerum pars ego magna fui.
Paupertatis amans, patriam mundumque reliqui
Christum divitiis omnibus anteferens.
Post ad apostolicam cœlestis principis aulam,
Eximius tanti me patris egit amor.
Quo duce promerear tandem super astra levari.
Hospitor hic, sacras conditus ante fores.

« Simon était mon nom : l'illustre sang de mes ancêtres m'avait donné rang parmi les principaux seigneurs de la France ; mais, par amour pour la pauvreté, j'ai quitté mon pays et le monde entier, préférant Jésus-Christ à toutes les richesses. Plus tard, poussé par un ardent et louable amour pour le père des Pontifes, je me rendis à la cour du prince des Apôtres ; et c'est pour

mériter, par sa protection, d'habiter les éternelles demeures, que mes cendres reposent ici, devant ces portes sacrées ».

Plus tard on transporta son corps à Bar-sur-Aube, et on le déposa dans l'église Saint-Pierre, dans une chapelle collatérale à droite, où un parquet, qui date de quelques années seulement, dérobe ainsi la vue de sa tombe.

A l'entrée d'une ancienne chapelle de Crespy, dédiée à sainte Marguerite, et ruinée pendant les derniers siéges de cette ville, on voyait autrefois un mausolée destiné à rappeler ses vertus, et à honorer sa mémoire.

Les miracles opérés au tombeau de Simon portèrent Grégoire VII à insérer son nom au catalogue des Saints. Son culte se répandit, en peu de temps, dans plusieurs diocèses de France : ceux de Beauvais, de Troyes, de Saint-Claude et de Besançon le comptent encore au nombre de leurs puissants intercesseurs. La paroisse de Mouthe, située dans ce dernier, conserve une partie de ses reliques, visitées tous les ans par un grand nombre de fidèles. Elles sont enfermées dans un magnifique reliquaire en vermeil, en forme de bras, et orné de brillants.

Extrait des *Saints de Beauvais*, par M. l'abbé Sabatier; des *Saints de Troyes*, par M. l'abbé Defer; des *Saints de Franche-Comté*, par les professeurs de Saint-François-Xavier de Besançon.

SAINTE FLORE OU FLEUR, VIERGE,

A L'HOPITAL-BEAULIEU (HOPITAL-ISSENDOLUS), AU DIOCÈSE DE CAHORS

1347. — Pape : Clément VI. — Roi de France : Philippe VI, *de Valois*.

La vertu grandit et se développe merveilleusement au souffle du vent de l'adversité ; les épreuves sont le caractère des œuvres de Dieu.
Eloge de la Sainte.

Au commencement du XIVe siècle vivaient à Maurs (chef-lieu de canton, arrondissement d'Aurillac, Cantal), deux personnages également recommandables par la noblesse de leur origine et par la sainteté de leur vie : Pons de Corbie et son épouse Melhors. Ils virent leur mariage béni : trois fils et sept filles furent le fruit de leur union. Quatre de ces dernières firent profession religieuse au monastère de l'Hôpital-Beaulieu. L'une d'elles, appelée Flore, vulgairement Fleur, dont nous allons raconter la vie, naquit vers l'année 1309.

Fleur embaumée des vallées de l'Auvergne, enfant bénie de Dieu, elle devait pleinement réaliser le sens prophétique du nom qu'elle reçut au baptême. Dieu l'avait prévenue de grâces singulières ; aussi, sa première enfance ne fut pas une enfance ordinaire. Dieu se montrait jaloux de cette âme, il la voulut toute pour lui. Ange d'innocence et de piété, elle annonça dès l'âge le plus tendre ce qu'elle serait un jour. Dans ces premières années de la vie où les enfants ordinaires ne rêvent que les jeux et les divertissements, Flore, déjà mûre pour Dieu, méprisait les jeux et tous les amusements de l'enfance. Elle aimait à suivre sa pieuse mère partout où elle allait pour prier. C'est ainsi qu'on voyait la jeune Fleur, sous la conduite d'une bonne mère, avancer de jour en jour dans l'amour et la pratique de la prière. Elle fuyait comme un péril la compagnie des jeunes filles de son âge, évitant de s'associer à leurs goûts et à leurs entretiens frivoles, montrant de bonne heure, par tout son maintien et la gravité de ses mœurs, la maturité de la vieillesse ; en un mot, par la pratique de toutes les vertus et

la perfection de sa vie, elle était de nom et de fait une véritable fleur.

Dix-neuf enfants de la même noblesse fréquentaient la même école et se livraient ensemble à l'étude des premiers éléments des lettres. Flore surpassait toutes ses compagnes par la vivacité de son esprit, sa pénétration facile et son avidité pour l'étude. A peine ses progrès lui permirent-ils de lire couramment les heures canoniales, qu'elle en profita pour les réciter dévotement tous les jours. Elle avait un tel amour pour la virginité, elle était si désireuse de la conserver, qu'elle ne voulait pas même voir ou entendre parler aucun homme, à plus forte raison ne voulut-elle jamais prêter l'oreille à aucune parole qui eût trait au mariage. Elle avait son esprit tellement plein de Dieu et de sa sainte Mère, que si la conversation ne roulait pas sur Dieu, la sainte Vierge ou les Saints, on la voyait toujours distraite, tandis qu'au contraire elle paraissait heureuse et extrêmement attentive si on en parlait C'est ainsi que, nourrie et élevée dans la piété, Fleur acheva dans la maison paternelle sa quatorzième année.

Vers cette époque, son noble père, après avoir pris conseil de ses amis, songea sérieusement à un établissement terrestre pour sa fille. Les plus belles espérances du monde s'ouvraient devant elle, car elle était d'une rare beauté, et la noblesse de sa naissance lui promettait un brillant avenir. Mais déjà depuis longtemps Fleur avait elle-même fixé cet avenir, elle avait choisi le Seigneur pour époux. Elle ne tarda pas à s'apercevoir des desseins que son père avait sur elle. « Mon père », lui dit-elle, « si vous m'aimez comme votre fille, ne soyez plus en sollicitude pour mon mariage, je me suis fiancée au Christ Jésus, je ne veux pas d'autre époux que lui ; aussi, je vous en prie, placez-moi au plus tôt dans un monastère pour y servir Dieu plus librement ». Les parents de Flore mirent tout en œuvre pour éprouver la vocation de leur fille, et enfin, désespérant de vaincre sa répugnance au mariage : « Puisque », dirent-ils, « le Seigneur l'appelle, laissons-la obéir à Dieu ; elle appartient à Dieu plutôt qu'à nous : une opposition plus longue serait un crime ; il serait méséant pour nous de vouloir détourner notre fille de se donner au Seigneur ». Il fut donc résolu que la jeune Flore entrerait dans un monastère.

Entre Figeac et le sanctuaire de la Mère de Dieu, bâti sur la roche de Saint-Amadour, existait déjà, depuis près d'un siècle, un monastère fameux appelé l'Hôpital-Beaulieu, ou *Beluer*. C'était l'asile que Dieu avait préparé à sa fille chérie. Fleur, libre désormais de se donner au Seigneur, fait violence à son cœur, s'arrache d'entre les bras de ses parents et part. Jeune enfant de quinze ans, elle fuit avec dédain le monde qui lui sourit, et s'empresse d'aller renfermer dans la solitude les charmes trompeurs d'une beauté qu'elle redoute. Elle entre au monastère de l'Hôpital-Beaulieu.

La charité pour les pauvres et les pèlerins faisait le fond principal du caractère propre de Flore. Hospitalière de Saint-Jean, elle n'était retenue dans son extrême charité que par la crainte d'outre-passer la mesure ; quelquefois même elle allait un peu au-delà des bornes qu'une sage prudence impose. Après les épreuves ordinaires, elle fut admise à la profession religieuse, revêtit l'habit de l'Ordre de Saint-Jean et fit les vœux solennels.

Nourrie du lait des consolations divines, elle ignorait encore les amertumes de la vie ; semblable à ce petit enfant, aimable reflet de la candeur des anges, qui s'endort au sein maternel, Fleur avait jusque-là vécu comme endormie sur le sein de Dieu. Privilégiée dès le baptême, Dieu l'avait jusque-là comme bercée dans ses bras paternels. Mais il faut des épreuves à la sainteté, et l'heure de l'épreuve était venue pour la pauvre Fleur.

Tout à coup, une violente tempête s'éleva, un nuage sombre l'enveloppa des plus épaisses ténèbres, Dieu sembla pour un temps l'avoir abandonnée, comme un faible jouet, aux caprices du génie du mal. Peu de temps après sa profession religieuse, un jour la jeune vierge éprouve un trouble inaccoutumé, un ennemi invisible s'impose à son esprit, une pensée en apparence lumineuse lui présente le monastère sous un faux jour. Elle est subitement frappée de la richesse de ses habits, de l'opulence du monastère, elle voit les richesses partout, la pauvreté nulle part. Que deviendra sa vertu au milieu des plaisirs que les richesses procurent? Etonnée, saisie d'épouvante, croyant voir l'abîme là où elle avait cru trouver le salut, elle s'arrête subitement glacée de terreur, et comprimant au fond de son cœur la douleur profonde qui l'accablait : « O captive », dit-elle, « tu as rejeté avec mépris l'habit séculier, tu soupirais après la vie religieuse, dans l'espoir de faire pénitence, et tu n'as eu en partage qu'un lieu de délices. Que deviendras-tu? Comment pourras-tu plaire à Jésus-Christ? »

Obsédée par l'esprit infernal, telles étaient les réflexions et autres semblables qu'elle roulait dans son cœur ; cette pensée cruelle, comme un trait acéré, y demeurait toujours gravée, et toutes ses réflexions aboutissaient à un abîme sans fond et sans issue. Pendant qu'elle était ainsi agitée par ces peines intérieures, Dieu conduisit au monastère de l'Hôpital-Beaulieu un religieux d'une éminente sainteté. Elle alla aussitôt le trouver : « Oh! » lui dit-elle, « au milieu de cette grande abondance de tous les biens de ce monde, que je crains la damnation éternelle de mon âme! » L'homme de Dieu lui répondit : « Déposez votre crainte, ma fille ; fidèle à vos vœux, usez sobrement de ces biens et pour le strict nécessaire seulement, et ces richesses mêmes deviendront pour vous l'occasion de bien grands mérites. Au lieu de vous affliger, rendez plutôt grâces au Dieu tout-puissant. Il a soin de vous ; il a largement pourvu ce monastère des biens temporels, afin que vous puissiez plus efficacement soulager les misères des pauvres et subvenir à leurs besoins ; car les pauvres, privés de secours convenables, oublieraient facilement le service de Dieu, et embarrassés comme par des chaînes dans les difficultés de leur malheureux sort, ils souffriraient en murmurant leur pénible condition, et refuseraient bientôt à Dieu la soumission qui lui est due ; tandis qu'au contraire, soulagés par des mains charitables, ils apprennent à aimer le Créateur, source de toute charité. Pourquoi donc vous affliger? Ceux qui, pourvus de l'abondance de tous les biens, méprisent avec joie les superfluités de la vie, servent Dieu seul, refusent les douceurs du bien-être, et n'usent de ces biens que pour obéir aux lois impérieuses de la nécessité : ceux-là accroissent leurs mérites d'une manière merveilleuse par ces privations continuelles, et fortifient les faibles par l'exemple d'une si rare vertu ».

Fleur recueillit avec avidité ces paroles ; tous les flots de cette crainte s'évanouirent pour faire place aux consolations les plus douces ; elle commença à avancer plus rapidement encore dans le service de Dieu, et comme si elle n'eût connu personne sur la terre, désormais elle devint uniquement attentive à Dieu, dirigeant sans cesse vers lui toutes ses pensées et toutes ses affections. La vie solitaire occupait tellement cette âme, elle était tellement assidue à la méditation des choses célestes, elle y persévérait avec tant d'ardeur, qu'elle paraissait plutôt comme un ange descendu du ciel, qu'une créature qui aurait jamais vécu dans le monde. A peine la jeune vierge, tout entière à Dieu, avait-elle reçu l'esprit de cette vie nouvelle, lorsque voilà de nouveau que l'ennemi acharné de toute sainteté, le démon, est

saisi de fureur et de rage ; il veut à tout prix détourner la servante de Dieu de cette voie où elle vient d'entrer, il tourne contre elle toutes ses machines de guerre et toutes ses ruses. Et d'abord il s'attaque à son vœu de chasteté ; il met devant ses yeux tous les plaisirs opposés à cette angélique vertu. A ces affreuses images il joint la perfidie de ses mensonges, et lui présente ces brutales jouissances comme convenables, honnêtes, utiles ; il va même plus loin, il veut lui en faire une nécessité, un ordre venu de Dieu ; il objecte à l'appui de ses mensonges l'autorité de la Genèse, en particulier le passage où Dieu, s'adressant à Adam, à Noé et à ses fils, leur intime sa volonté : Croissez et multipliez-vous. « Que ces horribles choses soient le partage des mondains », s'écria la jeune vierge, « je le veux bien, mais pour des religieuses qui ont consacré à Dieu leur chasteté par un vœu solennel, la pensée seule de ces choses obscènes serait un crime. Mais toi qui ne peux rien que par la permission de Dieu, retire-toi bien loin de moi, ne cherche plus à me séduire ».

L'ennemi repoussé ne se rebute pas : étonné de la vertu de cette jeune fille, il ajoute aux caresses les menaces et la terreur. « Je veux que tu saches », lui dit-il, « qu'il faudra bien que tu finisses par donner ton consentement au péché de la chair et à la perte de ta chasteté, ou bien je te troublerai tellement par mes assauts continuels, je te ferai tant et tellement souffrir de peines de la part des autres religieuses, qu'il faudra bien enfin que, consumée d'amertume et de tristesse, tu finisses par tomber dans le désespoir, et par le désespoir dans les tourments de la damnation éternelle ». S'armant alors du signe de la croix, levant les yeux et les mains au ciel, elle priait le Dieu tout-puissant, lui demandant aide et conseil, elle invoquait la sainte Vierge, mère de Dieu, et ceux d'entre les Saints qu'elle honorait d'une dévotion spéciale, elle suppliait tous les Saints, implorant miséricorde. Ce long et dur combat se terminait enfin en larmes amères que la chaste vierge répandait devant le Seigneur, jusqu'au jour où, touché par ses larmes, le Rédempteur lui rendit sa bienveillance accoutumée en écartant son ennemi acharné, sans que jamais il eût pu obtenir d'elle le plus léger consentement ni lui nuire en aucune manière. Les autres religieuses la voyaient avec peine accablée par la tristesse qui durait toujours ; elles ignoraient le terrible combat qui se passait au fond de son âme, et ses mouvements des yeux et des mains vers le ciel, et tout son maintien, elles l'attribuaient à la folie, et croyaient leur malheureuse sœur prise de vertige et devenue folle. Plusieurs même de ses compagnes s'entretenaient entre elles de cette manie et de cette folie singulière ; et si par hasard des moines venaient au monastère, soit pour entendre leurs confessions, soit pour leur demander l'hospitalité, quelques-unes des religieuses avaient soin de prier leurs hôtes de reprendre sévèrement la sottise et la démence de leur malheureuse sœur devenue folle.

A toutes les accusations et à tous les reproches, la jeune vierge répondait par le silence, gardant un secret inviolable sur ses peines ; elle répandait des larmes journalières, indices de sa douleur intérieure : et souvent, à l'exemple de Madeleine, prosternée aux pieds du Sauveur, elle passait les nuits en prières. C'est ainsi qu'au milieu des flots des tentations, ses pensées fixées sur Dieu retenaient son âme toujours élevée vers lui. Ne mettant jamais sa confiance dans l'homme ou dans un bras de chair, elle ne demandait jamais à aucune créature consolation et secours. Inutilement, en effet, elle l'eût cherché dans le monastère ; car elle entendait toutes les sœurs parler mal d'elle et ne recevait de toutes que de dures pa-

roles ; elles exerçaient tous les jours sa patience de mille manières, à cause de cette démence et de cette folie apparente, et la conduisaient fréquemment devant les religieux qui passaient au monastère pour la tourner en ridicule et se moquer d'elle. Toutes ces peines lui arrivaient, à la persuasion et à l'instigation de Satan, qui espérait que, fatiguée de tant de luttes, elle finirait par tomber dans le désespoir. Mais la grâce de Dieu soutenait la jeune vierge ; elle lui donnait la force de garder le silence au milieu de ses peines, et de tout souffrir avec courage et de bon cœur. Enfin, le miséricordieux Sauveur, dont la bonté paraît pour toutes ses créatures et en particulier pour les âmes pures qui se donnent à lui, qui n'éprouve ses âmes fidèles que pour les rendre meilleures, n'oubliant jamais de venir à leur secours lorsque leur affliction est à son comble, eut enfin pitié de la pieuse vierge ; accablée sous le poids de tant de luttes et de peines, il résolut de la consoler, et de rendre la force à son âme en la faisant participer aux douleurs ineffables de sa passion.

Le Sauveur, sous une forme sensible, se présenta devant les yeux de la vierge affligée, et frappa son esprit d'une impression si forte que, pendant environ trois mois, cette vision demeura présente devant elle, sans qu'elle pût jamais la perdre de vue. Il lui semblait porter dans ses entrailles Jésus-Christ attaché à la croix. Lorsqu'elle marchait, ce fardeau sacré paraissait l'écraser comme d'un poids énorme, elle souffrait au dedans d'elle-même comme si les bras de la croix du Sauveur avaient intérieurement disloqué sa poitrine, et comme si elle-même eût été clouée sur la croix. Elle éprouvait souvent au côté droit une douleur extrême, et souffrait aussi horriblement que si la lance l'eût entr'ouvert ; le sang s'y portait en si grande abondance, que souvent elle en était comme étouffée, alors qu'elle était en prière, et enfin il s'échappait de sa bouche comme un ruisseau sanglant. C'est ainsi qu'elle fut totalement changée en une autre, qu'elle apprit à mourir à toutes choses, afin de ne vivre que pour Jésus-Christ seul. Or, pendant qu'elle souffrait ainsi la passion du Sauveur par une pitié compatissante, à l'exemple de l'apôtre saint Paul, elle croyait ne savoir autre chose que son Sauveur et son Sauveur crucifié.

Fleur n'en était que plus vigilante sur elle-même, dans la crainte de tomber dans les piéges du démon, dont elle connaissait la malice. Elle s'étudiait à cacher son trésor au fond de son cœur : mais, plus elle s'efforçait de tenir étroitement cachée la flamme de l'amour divin qui la consumait, plus la douleur devenait ardente dans l'intérieur de ce sanctuaire, et cependant elle n'était pas sans mélange d'une douceur intérieure totalement ineffable. C'est ainsi que, embrasée de l'amour de Dieu, consumée par le désir le plus ardent des choses célestes, fatiguée par tant de luttes, éprouvée par les tentations les plus diverses, Fleur se trouva toute changée et comme transformée en une créature nouvelle. Elle attira sur elle les yeux de son bien-aimé, et Dieu alors la récompensa tantôt par la ferveur de l'esprit, tantôt par une douceur intérieure, souvent même elle éprouvait corporellement, par un état plein de charmes, le bonheur de la grâce divine. D'autres fois, éclairant son esprit d'une lumière surnaturelle, Dieu lui découvrait l'avenir, et dévoilait devant elle le secret des choses les plus cachées. Dans le principe, elle avait tellement à cœur de garder le silence sur les grâces secrètes que Dieu lui faisait, que lorsqu'elle pressentait la venue des dons célestes et l'arrivée pacifique du Roi éternel, qu'elle allait recevoir, elle feignait d'être malade, et se faisant un rempart des rideaux de son lit, elle cachait à tous les yeux les ardeurs de l'amour de Dieu qui la con-

sumaient et le bonheur du ciel qui était au fond de son cœur. Cette heureuse paix dont elle jouissait ne put échapper longtemps à l'œil vigilant de Satan, et aussitôt il chercha de nouveau à la troubler et à l'agiter des flots innombrables de tentations nouvelles. Mais Dieu, qui avait suffisamment éprouvé la fidélité de sa servante et la fermeté de son âme, vint aussitôt à son secours, de peur qu'elle ne fût vaincue par ces tentations et ces tribulations nouvelles.

Un jour, prosternée à genoux, elle priait avec ferveur : à ses côtés parut un ange du Seigneur, armé d'un glaive à deux tranchants ; l'éclat et le double tranchant de cette arme céleste, était le symbole fidèle de la parole de Dieu qui pénètre plus profondément que le glaive à deux tranchants le plus afilé. La jeune vierge, prenant dans ses mains la poignée de ce glaive symbolique, armée par Dieu lui-même contre tous les assauts du démon, elle apprit tellement par son expérience à mépriser le démon, que la crainte et la terreur n'eurent plus accès dans son cœur; armée de la parole de Dieu, elle repoussait sans aucune peine les fantômes effrayants et toutes les ruses des malins esprits, et au dedans d'elle-même les divines consolations étaient comme une douce rosée pour son âme. Bien plus, victorieuse dans ce combat, cette jeune fille consacrée à Dieu devint une colonne de fer et une ville forte : et elle était tellement connue comme un arsenal de doctrine et de grâces célestes, que tous ceux qui étaient affligés de peines, de tentations ou d'autres maux, venaient aussitôt la trouver, et grâce à ses prières ils ne se retiraient jamais qu'heureux et contents et après avoir obtenu consolation et secours.

La réputation de la sainteté de Fleur avait volé au loin ; de tous les lieux voisins et de contrées plus lointaines, les malheureux recouraient à elle. Plusieurs ne pouvant se rendre au monastère exprimaient par lettre leurs besoins à Fleur et, aussitôt, le Seigneur, touché par les prières de sa servante, leur accordait leur demande. Douée du don de prophétie, elle annonçait de la manière la plus certaine les événements futurs; éclairée de la lumière d'en haut, quoique absente corporellement, elle avait connaissance des faits qui se passaient loin d'elle, découvrait le secret des choses les plus cachées, et ses extases et la douceur de ses ravissements se prolongeaient pendant un long espace de temps.

Le jour consacré par l'Eglise à honorer tous les Saints, le premier novembre, Dieu la favorisa d'une grâce extraordinaire. Comme elle méditait ces paroles du disciple bien-aimé : *Vidi turbam magnam*, etc.: « J'ai vu une grande foule, etc. », son esprit fut ravi au ciel ; elle demeura dans cet état jusqu'aux secondes Vêpres du jour où l'Eglise fait la fête de sainte Cécile, vierge et martyre. Elle passa vingt-deux jours dans des rapports presque continuels avec les bienheureux, rappelant dans sa personne les ravissements des premiers fidèles.

Enrichie des dons de la grâce céleste, elle ajouta à sa vie admirable l'éclat des vertus et des miracles. Jamais on ne remarqua le moindre déréglement dans sa vie, mais elle parut toujours agir avec poids et mesure. Elle éprouvait une telle plénitude de grâce et une telle ferveur de l'amour divin, qu'elle-même ne pouvait comprendre comment le cercle étroit de son pauvre cœur pouvait contenir ce trésor et résister à l'incendie qui le consumait. Souvent, lorsqu'elle priait, Dieu découvrait à sa servante les joies éternelles du palais du ciel et y fixait les yeux de son âme ; et si plus tard elle cherchait à rappeler à son souvenir ce qu'elle avait vu, ou si on l'obligeait à l'exprimer par la parole, au même instant elle éprouvait un

nouveau ravissement; une nouvelle extase la ramenait au ciel, et il n'était pas rare de la voir demeurer longtemps immobile et comme si elle eût été morte.

Elle fuyait l'orgueil et la vaine gloire et donnait tous ses soins à la pratique de l'humilité, la considérant comme la gardienne de la virginité et de toutes les bonnes œuvres, comme l'école et le fondement de la prière; c'est cette humilité que Dieu récompensait en elle en la comblant de grâces et de faveurs. Dans ses entretiens particuliers avec ses nièces, avec ses amies les plus familières, avec ses supérieures ou avec les jeunes novices qui lui étaient confiées, elle se gardait bien de leur dire ce qui pouvait tourner à sa gloire, mais elle cachait soigneusement par le silence tout ce qu'il était en son pouvoir de tenir caché. Cependant, lorsqu'elle croyait utile de parler, elle avait grand soin de les instruire de toutes les pratiques pieuses qui pouvaient leur être avantageuses; ainsi elle leur demandait, à chacune en particulier, de quelle manière elles se conduisaient dans leurs prières, puis elle leur enseignait une bonne méthode pour prier. Souvent elle repoussait par un silence absolu les louanges qu'on lui adressait spontanément.

La pieuse vierge, toujours assidue à la méditation des choses divines et occupée du ciel, adressait de ferventes prières à la bienheureuse Mère de Dieu, à l'archange Gabriel, aux saints Apôtres, aux saintes Vierges, au très-saint évêque de Myre, Nicolas, modèle parfait de chasteté et d'humilité; elle avait pour eux une dévotion particulière. Les jours que l'Eglise solennise en l'honneur des mystères de Notre-Seigneur, ces jours-là elle considérait ces mystères avec une ferveur toute spéciale, et recevait du ciel des lumières et des révélations extraordinaires. La nuit de Noël, elle contemplait l'Enfant-Dieu comme enveloppé de langes, couché dans la crèche; le jour de la Purification, elle considérait ce même enfant entre les mains du saint vieillard Siméon; la veille du jour que Notre-Seigneur mourut, elle puisait dans la céleste lumière une connaissance si claire des mystères de l'humilité divine, de l'éternelle sagesse, de l'amour sacré de Jésus-Christ, qu'on aurait dit que, présente elle-même en la compagnie des Apôtres, elle voyait le divin Maître et entendait ses divines paroles. Cette même nuit elle contemplait dans le jardin des Oliviers l'homme de douleurs, et un glaive douloureux traversait son âme affligée. Le vendredi saint, c'est à peine si elle pouvait soutenir le poids de la douleur extrême qui l'accablait. Dans les prières qu'elle faisait alors, cette même douleur la saisissait tellement tout entière, qu'elle souffrait, comme si ses pieds et ses mains eussent été percés par des clous, et son côté ouvert par le fer de la lance. Elle poussait des cris plaintifs que lui arrachait le souvenir de la passion du Sauveur, et elle exprimait par ses soupirs et par ses larmes le sentiment de la douleur la plus vive, incapable d'articuler une parole. Le jour de Pâques, elle voyait de ses propres yeux Notre-Seigneur parlant aux saintes femmes, et elle écoutait avidement toutes les paroles qui sortaient de sa bouche. Le jour de la fête de l'Ascension, elle contemplait Notre-Seigneur montant au ciel et la bénissant avec ses disciples, puis elle se retirait comblée des dons spéciaux de la grâce, comme les Apôtres, lorsqu'ils descendaient de la montagne des Oliviers. Le jour de Pentecôte, l'Esprit-Saint la favorisait d'une joie spirituelle et d'une consolation merveilleuse. Il lui arriva une fois qu'au moment où elle chantait l'hymne : *Veni creator Spiritus*, tout à coup, devant toutes les sœurs réunies, son âme fut ravie au ciel et son corps élevé au-dessus de terre de plus de deux coudées, et elle demeura ainsi longtemps suspendue en l'air.

Quand elle savait quelqu'un dans la peine et la tribulation, aussitôt elle offrait à Dieu pour eux ses humbles et saintes prières, et ce n'était jamais en vain. Dans cette vie si sainte, on remarquait en particulier sa foi chrétienne, flambeau de la vérité et de la vertu, et sa dévotion vraiment singulière pour les sacrements de l'Eglise. Elle s'appliquait avec un soin extrême à faire l'aveu de ses fautes dans le sacrement de pénitence, et regardait la confession comme un bain salutaire qui lave notre âme de ses souillures. Elle s'approchait tous les jours de ce tribunal de Jésus-Christ, toujours avec une humilité et une contrition nouvelle ; elle sondait les plis de sa conscience avec une subtilité telle, que les prêtres les plus habiles auxquels elle faisait l'aveu de ses fautes, habituellement regardaient comme des traits admirables de vertu les prétendus manquements qu'elle-même, en gémissant et en pleurant, venait soumettre aux chefs de l'Eglise comme de grands crimes. Elle regardait les prêtres comme les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu ; elle avait pour eux, comme pour des pères, un amour filial, et pour eux tous les jours elle répandait devant Dieu ses prières.

Elle avait un attrait extraordinaire pour la divine Eucharistie. Toutes les fois qu'elle assistait au très-saint sacrifice de la messe, elle pressentait l'arrivée du Roi céleste, et élevant son cœur, elle demeurait jusqu'à la fin de la messe en extase et comme privée de ses sens. Mais les jours surtout où elle devait s'approcher de la sainte Table, alors on la voyait comme brûler intérieurement, comme toute consumée par l'excès de l'amour et ravie au ciel.

La passion de Jésus-Christ était un des principaux objets de la dévotion de Fleur. C'est là qu'elle concevait un amour immense pour Jésus-Christ, c'est de là, comme d'une source divine, que coulaient dans son âme des flots de suavité et de consolations célestes. Il n'était pas rare pour elle de participer aux douleurs et aux plaies du Sauveur, et alors le sentiment de la douleur qu'elle éprouvait devenait tellement intense, qu'il surpassait le sentiment de toute douleur naturelle la plus vive. Considérant la prière et l'office ecclésiastique comme un des principaux moyens pour arriver à une vie parfaite, elle employait tout son temps à la prière, à la méditation et à la contemplation. Quoi qu'elle fît, en chemin, à l'ouvrage, dans la maison ou au dehors, sans relâche elle priait, selon le conseil de l'Apôtre ; souvent sa prière se prolongeait très-avant dans la nuit, et il n'était pas rare qu'elle y passât la nuit tout entière. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que pendant plus de deux ou trois ans elle se priva totalement de sommeil, veillant et priant, selon la parole du Sauveur, dans la crainte de céder un instant aux suggestions du tentateur qui voulait sa perte. Elle récitait les heures canoniales de l'office ecclésiastique avec une attention tellement soutenue de son esprit et de son cœur, et avec une dévotion telle, que souvent, dans la récitation de cet office divin, elle tombait en extase lorsqu'il se rencontrait des versets propres à exciter l'amour de Dieu. Si longues que fussent ses extases, jamais elle n'omettait rien de l'office ecclésiastique. Si par hasard elle laissait quelque point inachevé de l'office aux heures voulues, fût-ce de la plus minime importance, elle le suppléait en toute diligence. Elle enseignait aux autres sœurs que jamais elles ne devaient laisser l'office divin, quand bien même elles courraient à l'odeur des parfums de l'époux céleste, quand bien même elles seraient entrées dans le sanctuaire du ciel par la contemplation la plus sublime.

La vie si sainte de Fleur s'appuyait sur le désir le plus ardent de l'éter-

nelle gloire, et paraissait une vie plutôt angélique qu'humaine. Elle éprouvait un avant-goût des choses divines par la contemplation la plus assidue. Elle soupirait après le jour de la délivrance, désirant que les liens du corps venant à se rompre au plus tôt, son âme pût enfin sortir de cette vie pour aller avec Jésus-Christ. C'est à peine si elle pouvait prononcer elle-même ou entendre prononcer le nom du ciel ou des choses divines sans tomber en extase, ce qui lui arrivait fréquemment devant le prêtre qui était son confesseur. Le désir qu'elle avait du ciel se renouvelait si souvent dans son cœur, qu'il paraissait entièrement épuiser ses forces. La mort, terrible au reste des hommes, lui paraissait aimable et pleine de charmes. Elle ne cherchait qu'à plaire à Dieu, et dans tout ce qu'elle faisait, elle n'avait d'autre but que de lui rendre gloire. En récompense, Dieu consolait sa servante de mille manières ; il la réjouissait, la fortifiait et l'enrichissait de tous les dons de la grâce et des faveurs célestes. Aussi, lorsqu'elle était en extase ou qu'elle en sortait, elle était tellement unie à Dieu, qu'il n'était pas rare de la voir tout environnée d'une lumière céleste répandue autour d'elle, comme une auréole, et elle paraissait toute resplendissante.

C'est ainsi que, tour à tour éprouvée par la rage du démon et par les tentations les plus affreuses, puis, largement récompensée par la bonté divine, la bienheureuse vierge Fleur avait vu s'accomplir les jours de son pèlerinage. Eclairée d'une lumière surnaturelle sur ses destinées futures, depuis longtemps elle connaissait la route par où son âme devait s'envoler au ciel ; depuis longtemps, par la pratique assidue de la contemplation et de la prière, par ses ravissements devenus habituels, elle habitait plutôt le ciel que la terre. Déjà il lui avait été donné bien des fois d'entrevoir les splendeurs de la cité éternelle ; en 1327, peu de temps après ses grandes épreuves, elle s'était vue un moment revêtue par deux anges des vêtements de gloire qui lui étaient réservés dans l'éternité si elle persévérait ; et l'un de ces esprits bienheureux lui avait montré le trône éclatant qui lui était préparé dans les cieux pour récompense de son humilité. Aussi appelait-elle de ses vœux les plus ardents l'heure fortunée où, s'échappant de sa prison mortelle, son âme irait posséder pour jamais Dieu, qu'elle avait tant aimé sur la terre. Le terme de sa vie approchait, l'heure de la délivrance allait sonner. Accablée par les austérités, brisée par les souffrances, brûlée intérieurement par l'amour divin, un effort suprême allait rompre enfin les derniers liens qui la retenaient encore. En effet, elle s'endormit doucement dans le Seigneur, le 11 juin de l'année 1347.

A peine la bienheureuse Fleur avait-elle rendu le dernier soupir, que des prodiges éclatants signalèrent la gloire dont elle jouissait dans le ciel. Le visage de la défunte jeta un éclat extraordinaire, et parut environné d'une auréole lumineuse, devant une foule de personnes qui en furent témoins, en même temps que de tout son corps s'exhalait l'odeur la plus suave, comme un parfum de lis et de roses.

On représente sainte Fleur à genoux devant un ange qui lui présente une couronne.

CULTE ET RELIQUES.

Aussitôt après la mort de sainte Fleur, les miracles opérés par son intercession se multiplièrent tellement à son tombeau, que l'on dut procéder à l'exaltation solennelle de son corps. Cette mission fut confiée à Géraud de Lentillac, abbé de Figeac, par l'évêque de Cahors, Bertrand de

Cardaillac, le 11 juin 1360. Au moment où le tombeau de la Bienheureuse fut ouvert, un parfum de l'odeur la plus suave se répandit sous la forme d'une rosée embaumée sur la foule du peuple, que la nouveauté de ce spectacle avait attiré de tous côtés. Ce jour-là, un grand nombre de malades recouvrèrent la santé du corps, et tous reçurent des secours spirituels et abondants ; il n'y eut qu'une voix pour publier que ce parfum qui venait d'embaumer l'air, ne pouvait venir que de Dieu tout-puissant.

Les religieux de l'Ordre militaire de Saint-Jean n'oubliaient jamais de l'invoquer dans leurs périls sur la mer ; une infinité de religieuses, suivant la tradition des anciennes, ont appris à la prier et ont souvent éprouvé le secours miraculeux de sa protection ; c'est ainsi que le monastère de Beaulieu a été illustré par une suite non interrompue de miracles opérés à son tombeau par la miséricorde de Dieu et l'intercession de Marie. Tel était, en 1693, le culte qu'on lui rendait. L'illustre vierge de l'Hôpital-Beaulieu, depuis longtemps canonisée par la voix populaire avec l'approbation, du moins tacite, de l'autorité ecclésiastique, n'était vulgairement appelée que sainte Fleur. Aussi déjà sa sainteté était tellement reconnue que le Père Louis de Mesplèdes lui donne toujours le titre de Bienheureuse en 1625. Son office fut inséré dans le bréviaire cadurcien imprimé à Paris en 1746, par ordre de Bertrand Duguesclin, au 5 octobre, par une simple commémoraison avec oraison commune d'une vierge sous ce titre : *Commemoratio sanctæ Floræ virginis, hospitalis Belli-Loci, ordinis sancti Joannis Jerosolymitani, in territorio cadurcensi.* Voilà où en était le culte de sainte Fleur en 1793.

En 1693, on voyait adossée à la muraille près du grand autel, du côté vulgairement appelé côté de l'épître, à dix ou douze pieds au-dessus du pavé de l'église, une châsse de bois, convenablement ornée au dehors, dans laquelle étaient respectueusement placés les ossements de cette vierge. Les cheveux étaient encore adhérents à la tête, et autour des tempes on voyait encore la bandelette blanche de lin aussi fraîche que le premier jour ; cependant elle y était depuis le jour de sa sépulture, c'est-à-dire depuis l'année 1347.

Ces saintes reliques se conservèrent dans cet état jusque vers la fin de 1792. A cette époque néfaste de notre histoire, le corps de sainte Fleur était encore dans la chapelle du couvent, dans la même châsse élevée au-dessus du sol, du même côté de l'épître, les cheveux étaient encore adhérents à sa tête ; tous les ans on y faisait une grande fête, et on y exposait ses saintes reliques enveloppées dans une soie rouge.

Tel était l'état où se trouvaient les reliques de sainte Flore, lorsque la terrible Révolution de 1793 éclata. Alors commencèrent ces scènes d'horreur dont le récit épouvante encore après tant d'années : le marteau démolisseur s'abattit sur l'hospice, comme aussi sur le couvent et sur la chapelle ; tout fut pillé, profané et dévasté, et pour que rien ne manquât à ce drame lugubre, les restes sacrés de Flore furent livrés aux flammes, sur le seuil même de cette maison toute resplendissante encore de l'éclat de ses vertus et de ses miracles, à cette même place où elle avait accueilli avec tant de bonté les pauvres et les voyageurs, où ses mains s'étaient si souvent ouvertes pour répandre dans le sein de l'indigence les trésors de la charité. Mais le feu ne pouvait brûler ces ossements sacrés, la tête virginale de Fleur roulait toujours du milieu des flammes ; rendus plus furieux par l'impuissance des éléments contre Dieu, ils la rejetaient dans le feu en poussant d'horribles blasphèmes. Le feu respecta même les blonds cheveux de Fleur, qui n'avaient jamais servi d'appât à la vanité. Heureusement, au milieu de cette tourbe de scélérats, se rencontra un homme de bien qui, passant par hasard, assistait avec douleur à cet horrible drame ; il s'empara de cette tête sacrée, la conserva avec respect, et la déposa au monastère de la Visitation de Saint-Céré. Les autres ossements furent dispersés, et se répandirent, comme un précieux trésor, dans les familles chrétiennes de la contrée. Une parcelle de la tête de Fleur et de ses cheveux, reconnue authentique, en 1866, par Mgr Grimardias, évêque de Cahors, est déposée dans l'église d'Issoudun.

Ainsi fut détruit le monastère de l'Hôpital-Beaulieu ; fondé en 1235 ou 1236, il avait duré environ cinq cent cinquante-six ans. Les reliques de sainte Fleur, déposées dans un lieu éminent de la chapelle le 11 juin 1360, jetées dans le feu vers la fin de 1792, avaient reposé dans le lieu saint, entourées de la vénération publique, pendant environ quatre cent trente-deux ans.

La gloire et le culte de sainte Fleur ont survécu à la ruine de son monastère, son souvenir est demeuré vivant et en honneur à l'Hôpital-Beaulieu. Aujourd'hui encore, on se plaît au Baptême à donner le nom de Fleur ; on l'invoque dans les orages avec sainte Barbe contre la foudre.

Le 18 novembre 1852, un décret du Saint-Siége, approuvant le Propre de Cahors, approuva aussi l'office de sainte Flore, sous le rit semi-double, avec le titre de Sainte. Peu de temps après, le diocèse de Saint-Flour réclama la même faveur, et le 29 avril 1858 un décret du pape Pie IX a étendu à tout ce diocèse le culte solennel de sainte Flore. Trois ans après, en l'année 1861, les fidèles ont pu de nouveau venir se prosterner aux pieds des reliques de la Sainte. Un os presque entier du tibia de la jambe avait été sauvé, en 1793, par Angélique Bro, sœur converse, native de l'Hôpital, et conservé par elle de concert avec l'aumônier du même monastère, M. l'abbé Surgier, prêtre fidèle. Ces précieux restes, entourés de tous les caractères d'authenticité désirables, reconnus authentiques par Mgr Bardou en 1861, renfermés dans une châsse en bois doré, munis des sceaux de l'évêché et de l'approbation épiscopale, furent exposés à la vénération publique, pour la pre-

mière fois depuis 1793, dans l'église paroissiale d'Issendolus, pendant toute l'octave de la Toussaint (1861).

Depuis lors, le culte rendu à sainte Fleur a fait des progrès rapides; chassée de son monastère par la Révolution, sainte Fleur a trouvé un asile dans l'église paroissiale. Une chapelle lui a été consacrée dans l'église d'Issendolus, sa paroisse d'adoption. Tous les ans, le 5 octobre et pendant toute l'octave, ses reliques sont publiquement exposées à la vénération des fidèles.

Extrait de la *Vie de sainte Flore ou Fleur, vierge,* par M. l'abbé Cyprien Lacarrière, curé d'Issendolus. Toulouse, 1871.

SAINTE GALLA DE ROME, VEUVE ET RECLUSE (550).

Galla, illustre matrone romaine, était fille du patrice Symmaque, un des hommes les plus fameux de son siècle et l'un des derniers Romains, qui fut la victime du Goth Théodoric; elle était sœur de Rusticienne, qui avait épousé le célèbre Boëce, autre victime du même tyran. Elevée dans la plus haute piété, elle épousa, selon les désirs de son père, un homme dont le nom est resté inconnu; mais elle demeura veuve dans l'année même de son mariage. Pleine de jeunesse, de vigueur, de beauté, elle ne manqua point d'être recherchée pour de secondes noces: son âge, ses richesses, les sollicitations pressantes, tout semblait la porter à un nouveau mariage. Mais, fermant les yeux au vain éclat du monde, elle y renonça sans balancer un instant. Elle préféra l'Epoux céleste à ceux que le siècle lui offrait, aimant mieux, par les austérités de la pénitence, préparer son âme aux joies du ciel, que de risquer son salut au milieu des satisfactions d'une vie mondaine.

Galla quitta l'habit séculier avec le deuil de son mari; pénétrée de dévotion pour les glorieux apôtres Pierre et Paul, elle se fit bâtir une cellule près de leur tombeau, sur le Vatican, et s'y renferma pour y vivre dans la simplicité du cœur, passant les jours et une partie des nuits en oraison. Elle n'interrompait ce saint exercice que pour répandre sa charité au dehors; car ses biens, qui étaient considérables, devinrent le patrimoine des pauvres. Elle s'était réservé la sainte pauvreté et une vie pleine des austérités de la pénitence. Elle pratiqua franchement, avec un courage héroïque, toutes les vertus qui peuvent conduire à une parfaite sainteté.

Les évêques qui étaient l'ornement de l'Eglise d'Occident, et les Saints de son siècle, s'empressaient de rendre hommage à sa piété et à sa ferveur. Elle recevait avec docilité les instructions que lui donnaient les premiers, qu'elle vénérait comme ses pères dans la foi; elle regardait les avis et les exemples des autres comme un des principaux moyens de sanctification que lui fournissait la Providence. Nous possédons encore l'exhortation sur la viduité, que lui adressa le grand saint Fulgence, évêque de Ruspe, du sein même de son exil.

Dieu, voulant purifier de plus en plus cette âme sainte, et l'élever au point de perfection que supportait son mâle courage, permit qu'elle fût éprouvée par une horrible maladie: un cancer vint lui dévorer la poitrine. Elle souffrit les douleurs de cet ulcère avec une patience angélique et une soumission absolue aux desseins de Dieu. Rien ne sanctifie comme les souffrances acceptées au pied de la croix.

Etant proche de sa fin, un jour qu'elle avait été fort tourmentée de son mal, Galla vit l'apôtre saint Pierre se présenter à elle, durant la nuit, entre les deux lampes qu'elle tenait allumées dans sa chambre. Au lieu de la troubler, cette vision la remplit d'une joie secrète. Elle pria hardiment l'apôtre de lui dire si ses péchés étaient pardonnés. « Oui », lui répondit saint Pierre; « venez maintenant à Dieu ». Elle demanda qu'une religieuse nommée Benoîte, qu'elle aimait beaucoup, y vînt avec elle. « Elle viendra », répliqua le Saint, « mais pas maintenant; son terme est encore à plus de trente jours; vous aurez telle autre compagne de votre passage en l'éternité ». Trois jours après Galla mourut, ainsi que la personne désignée par l'apôtre, et Benoîte les suivit au bout de deux mois. C'était vers 550.

On la représente: 1° faisant l'aumône à des pauvres; 2° portant une barbe touffue. Saint Grégoire rapporte que les médecins l'avaient menacée de l'éruption de la barbe, si elle refusait de convoler à de secondes noces; elle n'en tint aucun compte, et le pronostic se vérifia; 3° recevant de la main des anges une image de Marie, comme récompense de son veuvage; 4° ayant une vision où saint Pierre lui apparaît et l'assure de son salut.

Chapia: *La Vie d'une sainte pour chaque jour de l'année;* Père Cahier: *Caractéristiques des Saints.*

SAINTE AURÉE,

SUPÉRIEURE DE RELIGIEUSES, A AMIENS (VIIIe siècle).

Sainte Ulphe venait de perdre saint Domice, qui lui avait servi si longtemps de guide spirituel dans la solitude qu'elle s'était choisie à Boves. Son isolement, qui lui inspirait de justes alarmes, ne devait durer qu'un jour. Le lendemain de l'inhumation de Domice dans son ermitage, sainte Ulphe, selon son habitude, se rendit aux Matines de la cathédrale, qu'on chantait vers minuit. Elle rencontra à ses abords une jeune fille, nommée Aurée [1], qui avait reconnu la sainte solitaire à l'éclat qui resplendissait de sa figure, au milieu des ténèbres de la nuit. La jeune amiénoise [2] se jeta aux pieds de sainte Ulphe, lui exprima son aversion pour le monde, son goût pour la solitude, et la supplia de l'accepter pour compagne et pour fille. Une telle proposition ne pouvait qu'être agréée avec joie. Aurée partagea donc la vie érémitique de la solitaire de Boves, et, chaque nuit, elle l'accompagnait aux Matines de la cathédrale.

Cet exemple devait porter des fruits. Plusieurs jeunes filles d'Amiens voulurent consacrer à Dieu leur virginité et attirer ainsi sur elles les grâces fortifiantes qui sont le partage d'une vie de communauté. Sainte Ulphe accueillit favorablement leur demande ; mais, craignant avec raison les dangers qui pouvaient entourer ces jeunes filles dans une solitude aussi complète que l'était alors son ermitage, elle obtint des autorités d'Amiens la fondation d'un couvent dans un verger situé près du Castillon : c'est à cet établissement que la rue des Vergeaux doit son nom.

Sainte Ulphe, après avoir installé la communauté naissante dans ce couvent, en confia la direction à Aurée et retourna dans la solitude qui lui était si chère ; mais elle visitait souvent ses filles et, chaque jour, elle en emmenait quelques-unes avec elle pour les diriger dans la carrière de la perfection.

Un soir que Aurée, après les Complies, se livrait au sommeil, elle vit en songe saint Domice, qui lui annonça que l'âme de sa mère spirituelle venait d'entrer en possession du bonheur céleste. Aurée réveilla aussitôt ses compagnes et courut avec elles à l'ermitage de sainte Ulphe, où elle trouva la solitaire endormie du sommeil de la mort. Elle présida à son inhumation, qui eut lieu vers l'an 789, et retourna à Amiens continuer l'œuvre à laquelle elle s'était dévouée. On ne sait rien de plus sur sa vie.

Le chef de sainte Aurée était vénéré à l'abbaye cistercienne du Paraclet, fondée à Boves en 1218, sur la sépulture de sainte Ulphe, et transférée à Amiens en 1630. On y célébrait la fête de sainte Aurée, le 5 octobre, non point qu'on crût qu'elle fût décédée ce jour-là, mais parce que l'église de Paris fêtait à cette date sainte Aurée, abbesse du monastère de Saint-Martial.

Tiré de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

SAINT MAURICE OU MORIZ,

ABBÉ DES MONASTÈRES CISTERCIENS DE LANGONET ET DE CARNOET, EN BRETAGNE (1191).

Loudéac est une petite ville de Bretagne (diocèse de Saint-Brieuc), à laquelle est joint un territoire étendu. C'est sur ce territoire, dans un village situé près de la rivière d'Oust, que naquit saint Maurice, sous le règne de Louis le Gros, vers l'an 1117. Son nom de famille était Duault. Ses parents, qui étaient pieux, mais peu riches, le firent néanmoins étudier, d'abord à

1. Il ne faut point la confondre avec Aurée, religieuse de Port et compagne de sainte Austreberte, ni avec sainte Aure, abbesse à Paris, morte le 4 octobre 666 et dont on célébrait la fête le 5 octobre. On trouve encore dans les martyrologes : sainte Aure, d'Ostie, martyrisée au IIIe siècle (24 août) ; sainte Aure, autre vierge martyrisée à Cordoue au IXe siècle (17 juillet), etc.

2. Elle serait née à La Neuville d'après une tradition que mentionne Pierre Bernard, dans ses *Pèlerinages manuscrits*.

Loudéac (suivant la tradition du pays, qui désigne encore une maison de la place publique comme celle dans laquelle il allait à l'école), puis à Paris. Il s'appliqua aux lettres avec tant de succès, qu'il mérita de recevoir la qualité de docteur. Mais le malheur de tant d'autres, qui, trop enflés de leur science, étaient tombés dans le précipice, et s'étaient perdus, lui fit préférer l'humilité à l'élévation. Il renonça donc, non-seulement aux avantages que pouvait lui procurer la science, et à tous les biens temporels qu'il possédait déjà, mais à sa volonté propre ; et se dérobant au monde et à ses amis, il alla prendre l'habit de l'Ordre de Cîteaux, dans l'abbaye de Langonet *(Langonium)*, fondée quelques années auparavant, sur les confins du diocèse de Quimper, par le duc Conan III, surnommé *le Gros*. Là, s'appliquant uniquement à plaire à Dieu seul, il allia la simplicité de la colombe avec la prudence du serpent, et une humble modestie avec la discrétion qui régnait dans toute sa conduite.

Il n'y avait pas encore trois ans que Maurice pratiquait les lois de son institut, lorsque son rare mérite engagea la communauté de Langonet à le choisir pour abbé. Elevé à cette dignité, il fit voir encore plus d'humilité et de discrétion qu'il n'en avait eu jusqu'alors. Conan IV, surnommé le Petit, duc de Bretagne et comte de Richemond, attiré par la réputation de l'homme de Dieu, allait souvent le voir, écoutait ses saintes instructions, et suivait ses conseils en beaucoup de choses. Ce fut à sa considération, et par son avis, que le duc fonda, dans le même diocèse de Quimper, une nouvelle abbaye de l'Ordre de Cîteaux, dans la forêt de Carnoet, et la paroisse de Clohar, vers l'embouchure de la rivière d'Ellé. Ce lieu était affreux et n'offrait d'autre aspect que celui d'une vaste solitude. Saint Maurice, chargé par Conan d'établir cette maison, y mena douze religieux de Langonet auxquels se joignirent bientôt de nouveaux sujets, et devint leur abbé. Le duc mourut avant d'avoir pu mettre la dernière main à son ouvrage ; la patience et l'industrie de Maurice achevèrent le reste ; et la duchesse Constance, fille de Conan, continua de favoriser la nouvelle abbaye avec autant de bonté que son père. Il gouverna l'abbaye de Carnoet *(Carnætum)* pendant quinze ans ; une fièvre continue dont il fut attaqué vint terminer sa sainte carrière et le délivra de ce corps mortel le 5 octobre de l'an 1191.

Il mourut entre les bras de ses frères, à l'âge d'environ soixante-quatorze ans, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, et fut enterré dans son monastère, qui a depuis porté son nom (Saint-Maurice de Carnoet). Une partie de l'église de cette maison subsiste encore et possède une portion considérable des reliques du saint abbé, qui furent levées de terre deux ans après sa mort. Elles sont dans une châsse de bois peint divisée en deux parties. Dans la partie inférieure se trouvent les deux tibias placés sur un coussin de damas rouge ; dans la partie supérieure on voit le crâne également sur un coussin de la même étoffe. La châsse est posée sur une table de marbre blanc. La Révolution a respecté ces précieux restes, et on les voit encore tels qu'ils étaient avant la destruction de l'abbaye. La paroisse de Loudéac possède une belle chapelle dédiée à saint Maurice, située dans le village même où il prit naissance et qui porte aujourd'hui son nom. On y conserve quelques reliques du Saint dans un bras de bois argenté et dans une petite châsse faite en forme d'église. Il paraît que cette chapelle a été autrefois un lieu de dévotion, car on y gardait, il n'y a pas encore longtemps, la copie d'un bref d'indulgences accordées par le pape Sixte IV.

Le culte de saint Maurice est ancien en Bretagne ; mais il ne paraît pas qu'il y ait été très-répandu. Peu de temps après la mort de ce serviteur de Dieu, le chapitre de Quimper demanda sa canonisation au Saint-Siége, et ne put l'obtenir. Cependant, sous le pape Honorius III, des miracles ayant été opérés par l'intercession du Saint, ce pontife nomma des juges pour en informer ; mais leurs procédures s'étant trouvées irrégulières, il s'en plaignit, et la cause resta suspendue. Elle n'a jamais été reprise ; néanmoins le culte décerné d'avance à saint Maurice subsista toujours en Bretagne. Au commencement du XVIIIe siècle, le pape Clément XI permit à l'Ordre de Cîteaux d'en célébrer la fête du rit double majeur, et Benoît XIV, qui n'avait donné à Maurice que le titre de vénérable, dans son ouvrage *de la Béatification des serviteurs de Dieu*, fit, postérieurement à la publication de cet ouvrage, insérer au 13 octobre le nom du saint abbé dans le martyrologe cistercien.

Un rat et un loup, tels sont les attributs ordinaires de saint Maurice de Carnoet. Une pieuse légende, rapportée par les Bollandistes, lui attribue la gloire d'avoir su délivrer la Basse-Bretagne de ces animaux incommodes.

Extrait des *Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

VIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Calabre, saint BRUNO, confesseur, instituteur de l'Ordre des Chartreux. 1101. — A Laodicée, saint Sagar ou Sagaris, évêque et martyr, un des anciens disciples de saint Paul. Vers 170. — A Capoue, la naissance au ciel des saints martyrs Marcel, Caste, Emile et Saturnin. IVe s. — A Agen, la naissance au ciel de sainte Foi, vierge et martyre, par l'exemple de qui saint Caprais fut encouragé au martyre et consomma heureusement son combat [1]. Vers 303. — De plus, en Grèce, sainte Erotide, martyre, qui, embrasée de l'amour de Jésus-Christ, triompha de la violence des flammes. Vers 330. — A Trèves, la mémoire d'une multitude presque innombrable de martyrs, qui, durant la persécution de Dioclétien, endurèrent divers genres de mort pour la foi chrétienne, sous le président Rictiovare. 287. — A Auxerre, saint Romain, évêque et confesseur [2]. Vers 564. — A Oderzo *(Opitergium)*, saint Magne, évêque, dont le corps repose à Venise. Vers 660.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Cologne, Meaux, Paris et Saint-Dié, saint Bruno, confesseur, Instituteur de l'Ordre des Chartreux, cité au martyrologe romain de ce jour. 1101. — Au diocèse de Mende, saint Géraud ou Gérault (*Geraldus*), comte d'Aurillac et confesseur, dont nous donnerons la vie au 13 octobre. 909. — Aux diocèses d'Auch, Bayeux, Chartres, Lyon, Rodez, Meaux, Poitiers et Saint-Flour, sainte Foi, vierge et martyre à Agen, citée au martyrologe romain de ce jour. Vers 303. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Bèze ou Baise (Côte-d'Or), diocèse primitif de Langres, diocèse actuel de Dijon, translation des reliques de saint PRUDENT ou PROUENTS *(Prudentius)*, martyr. 883. — A Agen, les saints Prime et Félicien et cinq cents autres dont Dieu seul connaît les noms, compagnons de martyre de saint Caprais et de sainte Foi, cités au martyrologe romain d'aujourd'hui [3]. Vers 303. — Encore à Agen, saint Dulcide (Dulcet, Doucis), évêque de ce siége et confesseur, dont nous donnerons la vie au 16 octobre. Vers 450. — A Apte *(Apta Julia*, Vaucluse), au diocèse d'Avignon, saint Amanruèse ou Omanruèse, confesseur, dont les reliques, déposées dans l'église cathédrale de cette ville, étaient entourées d'une grande vénération [4]. — Au diocèse de Limoges, saint PARDULPHE ou PARDOUX, abbé et confesseur, patron de Guéret (Creuse). 737. — A Trèves, sainte Modeste, vierge, seconde abbesse du monastère bénédictin de Horren *(Horreum)*. Elle est citée au martyrologe romain du 4 novembre. Vers 780. — En Rouergue *(Rutenicus pagus*, ancienne province de France, formant aujourd'hui le département de l'Aveyron et une partie de celui de Lot-et-Garonne), sainte Enimie, vierge, dont nous avons donné la vie au jour précédent. VIIe s. — En Bretagne, saint Yvi (Ywi ou Yvieux), diacre et solitaire. Il naquit et fut élevé dans la partie de la Grande-Bretagne connue alors sous le nom de province de Lindisfarne (Ecosse, comté de Berwick) : son père s'appelait Branon et sa mère Egida. Quand il eut perdu ses parents, Yvi s'attacha au célèbre saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne après avoir été prieur du monastère de ce nom : il fut ordonné diacre et prit l'habit religieux. Ses vertus et ses miracles lui valurent bientôt une si haute réputation, que, par esprit d'humilité, il résolut de quitter sa patrie et débarqua sur la côte de Léon (diocèse de Quimper), puis, s'avançant dans l'intérieur des terres, il s'arrêta dans le canton qui forme aujourd'hui la paroisse de Saint-Yvi (Finistère, arrondissement

1. Voir sa vie et son martyre racontés avec ceux de saint Caprais, au 20 de ce mois.

2. Ce pieux évêque succéda à saint Eleuthère (532-561) et siégea trois ans et quelques jours. Les historiens du IXe siècle en font un martyr, en disant qu'il eut la tête tranchée pour avoir généreusement défendu la foi catholique; mais le silence des martyrologes sur cette qualité de martyr ne sert pas peu à combattre cette opinion. — *Gallia Christiana nova.* — Cf. *Acta Sanctorum*, au 6 octobre.

3. Nous donnerons leur vie au 20 octobre.

4. Ferrari et Du Saussay, sont les seuls martyrologistes qui fassent mention de saint Amanruèse. Les Bollandistes *(Prætermissi*, au 6 octobre), assurent n'avoir découvert aucune trace de son culte.

de Quimper, canton de Rosporden), où il passa le reste de ses jours dans la pratique de toutes les vertus [1]. VIIe ou VIIIe s. — A Vaison (Vaucluse), au diocèse d'Avignon, saint Barte *(Barthus, Bartius, Barsius)*, successeur de saint Quinide ou Quiniz (15 février 578) sur l'ancien siége épiscopal de cette ville. Vers 580. — Dans l'ancienne chartreuse d'Arvières en Valromey *(Vallis Romana)*, petit pays de France, compris aujourd'hui dans la partie est du département de l'Ain), le décès de saint Arthaud de Sothonod *(Artaldus)*, fondateur de ce monastère et quarante-huitième évêque de Belley. Nous donnerons sa vie au jour suivant, qui est celui de sa fête. 1206. — A Bourges, saint Apollinaire, vingt-neuvième évêque de ce siége et confesseur, célèbre par sa science et sa sainteté. Ses reliques ont reposé longtemps dans l'église de Saint-Outrille-du-Château (*S. Austregisili de Castro)*; en 1562, elles ont été profanées par les Calvinistes. 611. — A Cîteaux *(Cistercium)*, au diocèse de Dijon, le décès du bienheureux Odon, disciple de saint Robert de Molesme et son coopérateur dans la fondation du monastère de ce nom. 1100.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — L'octave de saint Michel, archange [2]. — En Palestine, saint Quiriace, anachorète, de l'Ordre de Saint-Basile [3]. 557.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — En Calabre, saint Bruno, confesseur, d'abord chanoine régulier de l'Eglise de Reims, puis instituteur de l'Ordre des Chartreux. 1101.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — De même que chez les Basiliens.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — De même que ci-dessus.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Naples, le décès de sainte MARIE-FRANÇOISE DES CINQ PLAIES DE JÉSUS, vierge, du Tiers Ordre de Saint-François. 1791. — A Lambach *(Ovilabis, Lambacum)*, ville d'Autriche, saint Adalbéron, évêque de Wurtzbourg *(Herbipolis)*, en Bavière (Cercle de Basse-Franconie), et confesseur. Il commença ses études dans l'école de la cathédrale de Wurtzbourg et les acheva à la célèbre Université de Paris. A la mort du pieux Brunon, évêque de Wurtzbourg, Adalbéron, qu, ses grandes vertus rendaient recommandable, fut choisi pour lui succéder. Mais les temps étaien mauvais : Henri IV (1056-1106) et Grégoire VII (1073-1080) étaient en guerre, et la grande querelle des *Investitures* [4] avait fait de l'Allemagne le théâtre de toutes les horreurs et de toutes les abominations. Adalbéron fut bientôt chassé de son siége : il se retira à Lambach, où il consacra à l'érection d'un monastère tout le patrimoine qu'il avait en Bavière, en Autriche et dans le pays de Wurtzbourg. C'est là qu'il mourut et fut enseveli. 1090. — En Afrique, les saints Rogat, Saturnin, Faustin et Martial, martyrs. — A Rome (probablement), les saints martyrs Janvier et Ammone. — A Gaète (*Cajeta*), ville de l'ancien royaume de Naples (Terre de Labour), saint Probe, évêque et confesseur. — A Sorrento (*Surrentum*), ville d'Italie, dans l'ancien royaume de Naples, saint René (*Renatus*), évêque et confesseur. Ses Actes ont été entremêlés de fables, et les Bollandistes, qui les qualifient de prodigieux (*prodigiosa historia*), semblent n'y ajouter aucune foi ; mais il n'en a pas moins brillé par l'éclat de ses vertus et de ses miracles. Vers le milieu du Ve s. — A Pavie (*Ticinum*), ville forte du royaume d'Italie, sainte Epiphanie, vierge, religieuse au monastère de Sainte-Marie des Chasses (*S. Maria Venationum*) de cette ville. On croit qu'elle était de sang royal et fille de Ratchis (744-749), roi des Lombards. Vers 795. — En Grèce, saint Nicétas, confesseur. Né en Paphlagonie (livahs actuels de Kastamouni et de Kiangari, dans l'Anatolie), vers 763, il vint à Constantinople à l'âge de seize ans, fut reçu à la cour de Constantin V Porphyrogénète (780-797), y obtint bientôt les premières places, et, après quelques années, fut placé à la tête de la préfecture de Sicile. Cependant, désireux de mener une vie plus parfaite, il prit l'habit religieux (813), et mourut au milieu des exercices de la vie monastique. Vers 838.

1. La Bretagne n'eut pas l'avantage de rester dépositaire de la dépouille mortelle du serviteur de Dieu. Son corps fut reporté en Angleterre (X^e ou XIe siècle), et placé dans l'église du monastère bénédictin de Wilton *(Wiloduni cœnobium)*, dans le comté de Wilts, où son culte a été célèbre jusqu'à l'époque de la prétendue réforme. — *Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

2. Voir au 29 septembre. — 3. Il est cité au martyrologe romain du 29 septembre.

4. On connaît sous le nom de *Querelle des Investitures*, une guerre célèbre au XIe siècle entre les Papes et divers souverains de l'Europe, et notamment de l'Allemagne, au sujet de l'investiture des bénéfices ecclésiastiques qui, jusqu'en 1073, avaient été conférés par les empereurs seuls. Grégoire VII s'éleva avec force contre l'investiture donnée par des laïques, et réclama pour les Papes seuls le droit qu'avaient jusque-là exercé les empereurs. Telle fut l'origine de la querelle qui ne se termina qu'en 1122, sous le pape Calixte II, par un compromis connu sous le nom de Concordat de Worms. Le Pape reconnut à l'empereur Henri V le droit de donner l'investiture temporelle, celle des biens séculiers, se réservant l'investiture spirituelle, c'est-à-dire le droit de conférer les titres ecclésiastiques.

SAINT BRUNO DE COLOGNE,

PRÊTRE ET CONFESSEUR, FONDATEUR DE L'ORDRE DES CHARTREUX

1101. — Pape : Pascal II. — Roi de France : Philippe Ier.

> Comme patriarche, saint Bruno ordonne à ses enfants un jeûne perpétuel pour leur servir de nourriture; comme docteur, il prescrit à ses disciples un silence continuel pour leur servir d'entretien; comme général, il leur impose un cilice éternel pour leur servir de vêtement.
>
> Durand, *Caractères des Saints.*

S'il est véritable, comme dit Notre-Seigneur, que l'on connaît l'homme par ses œuvres, de même que l'on discerne l'arbre par ses fruits, quelle estime ne devons-nous pas avoir du mérite de saint Bruno, qui a donné à l'Eglise l'Ordre sacré des Chartreux, que nous pouvons appeler le plus bel ornement du Christianisme et la plus riche portion du troupeau de Jésus-Christ ! Cette parfaite séparation du monde, cet esprit de retraite et de solitude, et cette mortification qui s'y gardent inviolablement des siècles, ne sont-elles pas des marques de la plénitude de la grâce et de la sainteté de son fondateur ? Nous avons sa vie composée fort au long par plusieurs de ses enfants; mais, laissant au pieux lecteur, qui en voudra savoir tous les événements, le soin d'y avoir recours, nous nous contenterons de donner ici un abrégé de ses plus belles actions.

Bruno d'Hartenfaust naquit à Cologne dans la première moitié du onzième siècle. Le ciel jeta à profusion sur le berceau de cet enfant tous les dons précieux et charmants qui illustrent d'ordinaire les origines privilégiées. Grandeur de naissance, grandeur de l'esprit, grandeur de la fortune, grâces extérieures, intelligence claire et vigoureuse, incomparables aptitudes pour les sciences, présents déjà magnifiques que rehaussait le plus beau de tous, la vertu : voilà au milieu de quel rayonnement se développa cette jeune âme. Ses parents comprirent de suite la rareté du dépôt confié par Dieu à leur amour. A cette époque de foi, nulle ambition de la terre n'était capable de toucher une famille vraiment chrétienne; lorsqu'un enfant pourvu de qualités exceptionnelles apparaissait au foyer paternel, le suprême désir était de le consacrer au Seigneur; on trouvait juste de rendre ce qui avait été donné. Bruno fut destiné au sacerdoce.

A quinze ans, la grande collégiale de Saint-Cunibert, si célèbre à Cologne et dans toute l'Allemagne, ne comptait pas de plus brillant écolier. L'archevêque, saint Annon, remarqua l'adolescent et le nomma chanoine métropolitain. Bruno, à un âge si tendre, comprit les obligations attachées à cette haute faveur. Il se livra aux études sacrées avec cette ardeur tranquille qui fuit les applaudissements des hommes et ne cherche que la solitude pour auxiliaire et Dieu pour témoin; cependant sa jeune réputation perçait malgré lui. Il craignit alors l'enthousiasme de sa ville natale, sans doute aussi les douceurs de la famille que tous les Saints ont fui, et insen-

sible aux tendresses amollissantes du toit paternel comme aux honneurs extérieurs, il partit pour la France et alla continuer ses études au collége de Reims.

Là, comme à Saint-Cunibert, le succès couronna tous ses efforts ; chaque examen du jeune étranger était un triomphe, et au milieu des enfants de la plus brillante nation du monde, le fils de la rêveuse Germanie marchait toujours au premier rang. Ainsi, la renommée, qu'il fuyait comme une ennemie, s'attachait à lui avec persistance. Espérant bientôt que son absence avait suffi pour calmer dans sa patrie le bruit importun qui entourait son nom, il revint à Cologne et s'enferma dans la retraite pour se préparer à recevoir les saints ordres.

Les honneurs l'attendaient encore au seuil de la carrière sacerdotale. L'étudiant chargé des lauriers de deux universités illustres, le noble rejeton d'une antique maison, laissa tomber à ses pieds les espérances du siècle peu dignes de toucher sa grande âme. Tout s'effaça devant ses regards habitués à contempler les hauteurs du ciel. Il était prêtre ! quel honneur valait un tel honneur ? quelle gloire pouvait-il ambitionner après cette gloire suprême ? Un seul désir, ardent, irrésistible, dévorait son cœur : gagner au Christ, son maître, les âmes rebelles ou ignorantes. On le vit alors partir seul, sans argent, sans aucun titre que celui de prêtre du Seigneur, sans mission autre que celle du zèle, et parcourir les campagnes où sa réputation n'avait pu parvenir.

Ce difficile et admirable travail fut comblé de bénédictions. Bruno, dont l'éloquence ravissait les lettrés, se fit simple et oublia sa rhétorique pour répandre la loi divine dans les intelligences quasi sauvages du peuple ; la solitude, les privations, le mépris de tous les dangers enivraient cette âme que les applaudissements de deux pays avaient laissée insouciante et froide. Heureux de ce travail obscur qu'il savait grand aux yeux de Dieu, il ne demandait rien de plus ; mais la Providence, qui voulait faire de ce jeune homme un modèle accompli dans toutes les situations, le rappela à la gloire qu'il fuyait.

Bruno avait effacé de sa mémoire les triomphes de l'école ; Reims s'en souvenait. Gervais, son archevêque, prélat érudit et saint, n'avait pas perdu de vue le brillant étudiant, couronné tant de fois par lui. Il le rappela au nom du bien public. Bruno, plein d'une humble terreur, hésita longtemps. Ce ne fut qu'après bien des jours de larmes et de prières qu'il se décida à quitter ses campagnes chéries. Son retour à Reims fut salué par l'enthousiasme universel. Gervais le nomma chancelier des écoles du diocèse et chanoine théologal. Ces hautes positions étaient dignes de lui, il les remplit avec cette perfection de zèle, cette simplicité et cette douceur qui sont la marque du vrai mérite. On l'appelait le Maître, et il méritait ce titre par l'éclat de sa science ; on pouvait aussi le nommer Père, tant sa bonté et sa grâce ravissaient tous les cœurs. La savante école de Reims était justement fière de sa conquête ; le saint archevêque bénissait le ciel qui lui avait rendu un fils et un auxiliaire ; les rares aptitudes de Bruno s'étendaient à tout. Bientôt, à ses grands travaux scolastiques, à sa charge de chancelier, aux exercices de piété que sa ferveur multipliait, vint s'ajouter le soin des affaires ecclésiastiques de la province. Tant de labeurs absorbaient ses jours et souvent ses nuits, et pourtant il suffisait à tout. La vie des Saints est pleine de ces merveilles, la plus étonnante est cette multiplication du temps qu'ils semblent opérer à leur gré. Bruno, environné de gloire et d'affection, nourrissait toujours dans son cœur l'insatiable désir de la perfection.

Le monde lui pesait. Se cacher, fuir à jamais cette renommée brillante qu'il n'avait pas cherchée, était l'objet constant de ses pensées secrètes ; mais Dieu, qui l'avait montré aux hommes si grand dans la prospérité, voulut, avant de le prendre pour lui seul, le leur présenter comme un modèle de constance dans les revers. Gervais mourut, et l'intrus Manassès parvint, à force d'intrigues, à lui succéder. La sévère cour épiscopale de Reims devint bientôt un foyer de scandales. Bruno, qui semblait oublier depuis si longtemps le rang que sa vertu et ses lumières lui donnaient dans ce vaste diocèse, parut cette fois le premier sur la brèche et se servit de l'autorité de son nom pour former un rempart entre l'Eglise menacée et l'indigne prélat qui la déchirait. Une persécution violente, des vexations inouïes, des voies de fait même, furent le résultat de ce noble courage. Il supporta cet état de choses, si nouveau pour lui, avec la mansuétude inébranlable qui accompagne l'homme fixé à jamais au-dessus des tempêtes du temps. Tel on l'avait vu souriant et calme au milieu des frénétiques applaudissements de la foule, tel il resta en face de ses fureurs. Il appela de Rome un légat du Pape. Un concile s'assembla à Autun, dont Bruno fut l'âme, bien qu'à cette époque il n'eût pas encore quarante ans. Manassès condamné disparut de la scène et, après avoir fait un bruit si scandaleux, mourut dans une telle obscurité que l'histoire n'a pu découvrir le lieu de son trépas.

Cette tourmente avait duré longtemps. Le calme une fois rétabli, l'astre de Reims parut briller d'un nouvel éclat. Le légat du Pape l'avait présenté à Rome comme le plus ferme champion des droits de l'Eglise, le siége épiscopal était vacant, Bruno fut désigné par tous pour l'occuper ; mais lui, qui avait bravé les persécutions avec tant de sainte constance, ne put envisager de sang-froid ce fardeau glorieux si justement mérité. Il s'enfuit de Reims après une nuit de prières et de larmes.

On dit qu'il vint à Paris et que là, assistant à Notre-Dame, à l'enterrement d'un chanoine que la voix publique canonisait d'avance, il lui fut révélé que l'infortuné, au contraire, était damné. Ce fait légendaire que Lesueur a immortalisé dans une des toiles célèbres, connues sous le nom de *Cloître de Saint-Bruno*, n'a pas trouvé créance près des écrivains sérieux qui ont écrit la vie du Saint ; du reste, Bruno n'avait pas besoin d'un miracle pour se consacrer à la vie religieuse ; il y avait longtemps que cette pensée germait dans son esprit. A Reims, lors de ses grands travaux et de ses brillants succès, il aimait à s'enfermer dans l'étroit enclos d'un jardin silencieux, et là, entre ses deux amis privilégiés, Raoul le Vert et le chanoine Fulcius, il employait son admirable éloquence à tracer en traits enflammés les charmes et les bienfaits de l'existence monastique. Ces deux hommes, confidents de ses secrets désirs, semblaient devoir être les compagnons de sa retraite, son cœur aimant les y conviait. Gagnés, en effet, par l'entraînante parole du Maître, ils firent vœu de quitter le siècle à sa suite ; mais Fulcius voulut auparavant aller à Rome ; il partit et oublia sa promesse pendant ce long voyage ; Raoul aussi se laissa détourner par d'autres soins ; la gloire du monde sans doute toucha leur cœur, moins grand et moins détaché que celui de Bruno. Ils perdirent ainsi l'immortel honneur de partager, à ses côtés, devant les âges futurs, l'éclat de son auréole.

A cette période de la vie de Bruno, les biographes semblent indécis. Quelques-uns prétendent qu'après une courte retraite passée dans l'attente de ses compagnons, il reprit le chemin de Reims et remonta dans sa chaire

de théologie. Le même enthousiasme l'accueillit. La foule se pressa de nouveau, ardente et passionnée, autour de son orateur favori, les mains prêtes aux applaudissements et l'esprit à l'admiration ; mais l'illustre professeur semblait avoir oublié les subtilités de la scolastique et répudié les fleurs de la poésie. Son front agrandi par les austérités s'était couronné d'un rayon divin, ses yeux brillant du feu sacré avaient entrevu dans les profondeurs des cieux l'unique sujet capable désormais d'enflammer son génie. Ses auditeurs, un moment surpris, se rendirent à cette éloquence nouvelle pour eux. Bruno ne prêchait plus que les sublimes renoncements et les splendeurs de la patrie céleste, et il tenait encore sous le charme la multitude frémissante. « On croyait entendre Dieu même », dit naïvement un vieil écrivain. Les deux timides compagnons qui n'avaient pas osé suivre le Saint dans l'accomplissement de sa vie nouvelle furent vite remplacés ; plusieurs âmes d'élite, embrasées à leur tour du désir surnaturel de la perfection, résolurent de s'attacher à ses pas.

Bruno ne quitta pas tout d'abord la Champagne. Cet homme si savant et si pieux avait l'humilité de croire que tout lui restait à apprendre. Il alla trouver Robert, abbé de Molesmes, qui devint plus tard le fondateur du grand Ordre de Cîteaux, et se mit sous sa conduite avec la docilité d'un enfant.

Bruno était une de ces âmes héroïques qui ne s'arrêtent pas tant qu'elles croient apercevoir à l'horizon de leur destinée une hauteur à gravir. L'amitié de Robert et le séjour à Molesmes lui parurent des douceurs incompatibles avec ses rêves de perfection absolue. Il songeait au désert. Les grands solitaires d'Egypte vivant au milieu de sites sauvages et inexplorés lui semblaient les seuls modèles dignes de son ardent amour pour le silence et la contemplation. Robert, qui, de son côté, se sentait épris des mêmes pensées, se garda bien de retenir son ami. Ils cherchèrent ensemble dans quel coin du monde la nature pouvait être assez âpre pour offrir une retraite inaccessible. Leurs regards se portèrent vers les Alpes dauphinoises dont ils avaient seulement ouï parler. Ce fut une inspiration.

Bruno était venu à Molesmes avec six compagnons qui, enflammés par ses prédications, avaient résolu de le suivre partout. L'histoire a conservé ces noms, qui brillèrent comme des étoiles autour du grand nom de leur chef. C'étaient Lauduin, Etienne du Bourg, Etienne de Die, Hugues le chapelain, tous quatre prêtres et nés dans les doux climats de la Toscane et de l'Espagne ; puis deux laïques, André et Guérin. Bruno les réunit et leur parla avec énergie de la vie austère qui les attendait. Le rude tableau qu'il en traça ne les ébranla point, et ils se déclarèrent résolus à ne jamais l'abandonner. Le départ fut décidé. Cet entretien solennel avait eu lieu le soir. Bruno se retira dans l'église de Molesmes et passa toute la nuit en oraison. Vers le matin, vaincu par la fatigue, il s'endormit, les genoux ployés sur les dalles et la tête appuyée contre un pilier. Ce court sommeil du corps laissa son âme éveillée ; trois anges lui apparurent et le fortifièrent merveilleusement en lui annonçant que Dieu marcherait à ses côtés et que son œuvre serait bénie.

N'est-il pas permis de croire que ces messagers célestes furent les mêmes qui, cette nuit-là, visitèrent aussi le sommeil de saint Hugues, évêque de Grenoble, et lui annoncèrent l'arrivée prochaine des amis du Seigneur ? La pieuse et poétique tradition nous représente en effet le saint prélat transporté en rêve dans le désert de la Chartreuse, au milieu des forêts épaisses et des torrents impétueux qui rendaient inaccessible cette

partie sauvage de son diocèse. Là, au fond des gorges menacées par les avalanches, un temple superbe s'élevait tout à coup, et sept astres aux feux étincelants en couronnaient le faîte. Hugues s'éveilla ému de ce songe prophétique et attendit, en priant Dieu, l'accomplissement de ce que sa foi envisageait comme une révélation. Il ne se fit pas attendre longtemps, car peu de jours après Bruno arrivait et se jetait aux pieds de l'évêque. Celui-ci avait suivi jadis, à Reims, le cours de l'éloquent professeur ; il le reconnut avec une joie inexprimable, et tout pénétré d'admiration et de crainte affectueuse, il fit aux futurs solitaires une peinture redoutable du lieu qu'il avait entrevu dans sa vision. A mesure qu'il parlait, Bruno et ses compagnons témoignaient leur joie, car la description réalisait dans sa sublime horreur le site qu'ils s'étaient plu à rêver ; la Thébaïde était surpassée par ce nouveau désert, au moins par l'âpreté du climat. Après quelques jours de repos au palais épiscopal de Grenoble, l'évêque voulut lui-même conduire ses héroïques hôtes au lieu de leur retraite, situé, dans sa pensée, à l'endroit précis où il avait vu s'arrêter les sept étoiles.

Il fallut franchir de dangereux précipices, s'ouvrir un difficile chemin à coups de hache dans des bois d'une végétation puissante, entremêlés de ronces épaisses et d'immenses fougères. On avançait lentement, et plus d'une fois les bêtes sauvages, jusque-là paisibles habitantes de ces lieux, se prirent à hurler autour des voyageurs, comme pour leur apprendre qu'ils auraient d'autres ennemis que la nature à combattre. On arriva enfin, après mille dangers, au but de ce hardi pèlerinage. C'était là, au point le plus tourmenté du désert, parmi d'énormes fragments de roches écroulées à la suite des bouleversements volcaniques, que devait s'élever le nouveau temple à la gloire de Dieu.

Hugues reprit le chemin de Grenoble, mais son cœur resta près de ses amis. Tandis que Bruno, au comble de ses vœux, jetait l'ébauche de son monastère en bâtissant une chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu, appelée *Sancta Maria de Casalibus*, et des cabanes de branchages, l'évêque, par de touchantes prières, obtenait de ceux qui avaient des droits de propriété sur ces rudes montagnes une cession pleine et entière en faveur des nouveaux solitaires. Il se fit le procureur de ces hommes qui dédaignaient tout soin matériel, et pour que rien en ce monde ne vînt troubler le silence de leurs entretiens célestes, il voulut se charger par la suite d'élever à ses frais quelques cellules de bois et une église convenable. C'est là qu'il aimait à venir chercher un repos dont son âme aussi était avide. Dépouillant ses insignes épiscopaux et oubliant avec bonheur le rang où Dieu et ses vertus l'avaient placé, il redevenait l'écolier de Reims pour écouter encore les admirables leçons de son ancien maître.

Le travail, la prière, un profond silence du côté des hommes, tel fut pour Bruno l'emploi des premières années de sa retraite. Tout entier aux pénibles labeurs du défrichement et aux soins de sa famille spirituelle, heureux surtout de se croire oublié, il fit du désert sa patrie et l'aima comme une mère dont la prédilection est pour l'enfant qu'elle a eu le plus de peine à obtenir et à conserver. Plus l'homme s'agite pour attirer les regards de ses semblables, plus il s'expose à une dédaigneuse indifférence ; mais, au contraire, le monde se précipite, curieux d'abord, respectueux et suppliant ensuite, au-devant des nobles natures qui ne le recherchent pas. Dieu ne veut point qu'il y ait des grottes assez obscures pour cacher à jamais ses solitaires, ni de couvent assez impénétrable pour dérober ses Saints à nos regards. La renommée qui s'attache à de tels hommes traverse

les mers et franchit les montagnes à un jour donné, avec la rapidité de l'ouragan. Ceux qui en sont l'objet ont seuls le privilége de ne pas entendre; ils se croient ensevelis et apprennent tout à coup que, de l'Orient à l'Occident, il n'est bruit que de leur nom. Bruno connut cette surprise amère. Ses frères, qui avaient la douce habitude de le comtempler au milieu d'eux comme une vivante image de la paix et du bonheur, le virent un jour abattu et troublé. Ses lèvres éloquentes ne trouvaient plus une parole, et ses yeux versaient des larmes abondantes. Le plus grand honneur qu'une âme chrétienne pût recevoir ici-bas le menaçait. L'Eglise romaine l'appelait à sa défense. Un des élèves de Bruno, depuis chanoine de Reims, Eudes, né à Châtillon-sur-Marne, avait été élevé au trône pontifical sous le nom d'Urbain II. Cette élection trouva dans l'empereur Henri IV un violent adversaire et suscita un schisme. L'antipape Guibert, soutenu par Henri, usurpa les clefs et osa s'asseoir à côté de son souverain légitime. Urbain persécuté, en proie à toutes les tristesses que la vue des maux de l'Eglise causait à son cœur, écrivit à Bruno une lettre pressante et forte pour l'appeler à Rome, où ses conseils et sa science devenaient indispensables. Il priait en ami, il ordonnait en souverain, l'hésitation n'était pas permise.

Bruno désigna Lauduin pour le remplacer et partit, le cœur brisé. L'immense douleur de ses enfants, qui pleuraient autour de lui et ne semblaient pas pouvoir être consolés, ajoutait à son déchirement l'inquiétude fondée de voir son œuvre comme sapée par la base. Malgré son humilité, il ne pouvait en effet se dissimuler que sa présence animait tous les courages. Lui de moins, qu'allait devenir cette famille sitôt orpheline et à peine formée à des austérités presque surhumaines? La joie du souverain Pontife, qui reçut son ancien maître comme un sauveur, les honneurs de la cour de Rome, les travaux d'une polémique ardente ne purent vaincre les apprehensions du solitaire. Les Saints ont au fond du cœur une lampe rayonnante, qui éclaire pour eux le secret de l'avenir. Ce que Bruno redoutait arriva. Peu de temps après son installation au palais d'Urbain, il apprit que ses compagnons, tentés jusqu'au vertige, avaient abandonné la Chartreuse. Le désert sans Bruno leur était apparu dans son insurmontable horreur. Les travaux avaient langui sous ces mains devenues tout à coup débiles. La psalmodie qui, naguère, montait vers le ciel avec tant d'ardeur était ou délaissée ou interrompue par des sanglots continuels. Ce fut au point que le prieur Lauduin, découragé lui-même, se sentit sans force et sans autorité. Revoir Bruno ou mourir, tel était le cri de ces hommes que d'effrayantes privations n'avaient pu vaincre, et qui tout à coup, perdant la raison et presque la foi, succombaient pour un moment à une surprise du cœur. Lauduin comprit qu'il fallait céder, et il les conduisit lui-même à Rome.

Bruno reçut les fugitifs avec une tristesse grave et douce, où son âme se révélait tout entière ; aucun reproch e amer ne lui échappa : le supérieur sentait la faute, le père pressentait la réparation, et son refuge fut dans la prière. Il demanda à Dieu d'éclairer lui-même ces esprits d'élite si subitement aveuglés. Une telle mansuétude porta bientôt des fruits. Les pieux égarés comprirent vite que la nature avait cédé chez eux aux illusions du démon et furent remplis de malaise et d'inquiétude, à la vue de l'existence facile et sans but qu'ils menaient à Rome. L'exemple de Bruno, qui soupirait ardemment vers son retour à la solitude, ses entretiens, la désapprobation évidente du souverain Pontife achevèrent de verser dans leur cœurs une lumière salutaire. Ils implorèrent un pardon qui leur fut accordé avec

tendresse et reprirent tous le chemin de la Chartreuse. Rendus plus fervents par l'épreuve, ces colons du désert y reparurent aussi plus nombreux. Dieu leur adjoignit en route de nouveaux ouvriers. Ce sol aride, déjà arrosé de leurs sueurs, les revit pleurant de joie et de repentir. L'amour d'un homme les en avait éloignés, l'amour de Dieu les y ramenait, et désormais, au long cours des siècles, la force brutale des révolutions devait seule être capable de les chasser de nouveau.

Le Saint faisait depuis, par lettres, ce qu'il ne pouvait faire de vive voix. Il les instruisait de toutes les pratiques de la vie solitaire, les animait à une ferme et vigoureuse persévérance, les consolait dans leurs peines, les éclairait dans leurs doutes, et les élevait par des discours tout célestes à la contemplation des vérités éternelles. Enfin, il faisait couler dans leur cœur ce feu de l'amour divin dont le sien était tout pénétré. Ces saintes instructions, néanmoins, n'empêchèrent pas une violente tentation, à laquelle ils furent sur le point de succomber. Quelques personnes, suscitées sans doute par le démon, à qui cet Ordre naissant donnait de terribles alarmes, leur suggérèrent qu'ils n'étaient nullement dans la voie de Dieu, parce qu'ils entreprenaient une vie qui, étant beaucoup au-dessus de leurs forces, nuisait à leur santé, avançait leurs jours, et les mettait ainsi dans l'impuissance de servir l'Eglise. Ils se représentaient là-dessus l'horreur de leur solitude, la longueur de leurs jeûnes, l'éloignement de tout secours humain, et beaucoup d'autres choses qui augmentaient à tous moments la perplexité où ces mauvais conseils les avaient jetés. Ils ne pouvaient, d'ailleurs, se résoudre à quitter de nouveau un lieu où ils savaient que la divine Bonté les avait appelés. Mais Dieu, qui ne permet pas que ses serviteurs soient tentés au-dessus de leurs forces, les assista puissamment dans ce doute, qui ne venait que de la crainte qu'ils avaient de lui déplaire ; car, un jour qu'ils conféraient ensemble sur ce sujet, un vénérable vieillard leur apparut et dissipa tout ce nuage, par l'assurance qu'il leur donna que la sainte Vierge, mère de Dieu, serait leur avocate et leur protectrice, s'ils étaient exacts à réciter tous les jours en son honneur les sept heures de son office. Alors la lumière succédant aux ténèbres, et la joie à la tristesse, ils résolurent fortement de demeurer jusqu'à la mort dans leur désert et dans leur manière de vivre, sous la protection de cette puissante Médiatrice et de saint Jean-Baptiste, et ils se persuadèrent aisément que ce vénérable vieillard, qui leur était apparu, était l'apôtre saint Pierre, lorsque, peu de temps après, Urbain II, son successeur, fit déposer au concile de Clermont les heures de Notre-Dame pour être récitées généralement par tout le clergé.

Pendant que ces choses se passaient en France, Bruno sollicitait de toutes ses forces, à Rome, la permission de quitter la cour et de se retirer. Le Pape résista longtemps à ses prières et à ses instances ; mais, craignant enfin de s'opposer à la volonté de Dieu et à l'attrait de sa vocation, il lui donna pouvoir de retourner à sa Chartreuse, ou de se choisir toute autre solitude qu'il lui plairait. On ne peut concevoir la joie que cette grâce lui causa. Il disait avec le Prophète : « Seigneur, vous avez rompu mes liens ; je vous sacrifierai une hostie de louange et j'invoquerai votre nom. Mon âme s'est sauvée comme le passereau du filet du chasseur : le filet s'est rompu, et j'ai été délivré ». Mais, lorsqu'il se disposait à partir, un nouvel accident, auquel il ne s'attendait pas, arrêta encore son voyage. Les habitants de Reggio, en Calabre, ayant perdu leur archevêque, jetèrent les yeux sur lui et le choisirent pour remplir cette place vacante. Le Pape avait donné son

consentement à cette élection, et avait même témoigné qu'elle lui serait agréable; ainsi, il souhaitait qu'elle eût son effet. Mais Bruno, qui ne soupirait qu'après la solitude, fit tant auprès de Sa Sainteté, par la sainte importunité de ses prières, qu'il en obtint enfin la décharge. Il n'y eut donc plus rien qui l'arrêtât à la cour de Rome et qui s'opposât à sa liberté. Son désir était de venir retrouver ses chers enfants, qui se regardaient toujours comme orphelins, étant séparés de la compagnie d'un père de si grand mérite; mais, comme le Pape se disposait à venir en France, et assez près de la Chartreuse, craignant qu'il ne l'engageât de nouveau à sa suite, ou qu'il ne le chargeât de quelque évêché qu'il trouverait vacant, il se priva de cette consolation et se retira avec quelques autres disciples, auxquels il inspira l'amour de la vie solitaire, au désert de la Tour, dans le diocèse de Squillace, en Calabre. Comme un torrent qui a rompu sa digue et qui s'est mis en liberté, court avec plus d'impétuosité dans les campagnes qu'il ne faisait auparavant, ainsi Bruno, se voyant délivré de l'embarras des affaires, s'adonna avec plus de ferveur que jamais aux exercices de la vie intérieure et spirituelle. Quels étaient son austérité, sa mortification, son détachement de toutes les choses d'ici-bas et son union d'esprit avec Dieu? Il était sur la terre comme s'il n'eût plus eu de commerce avec la terre. Ses sens ne lui servaient que pour les nécessités indispensables du corps et pour les offices de piété. Sa conversation était continuellement dans le ciel, et il jouissait d'une paix et d'une tranquillité d'âme si parfaite qu'il goûtait déjà par avance le repos et les douceurs de l'éternité. C'est ce qui lui faisait donner à la vie solitaire ces grands éloges que nous lisons dans sa lettre à Raoul, prévôt, et, depuis, archevêque de Reims, et qui le remplissait de ces sentiments tout divins dont ses autres lettres et ses riches Commentaires sur l'Ecriture sont remplis.

Mais quelque effort qu'il fît pour ne point connaître le monde et pour n'en être point connu, Dieu permit, néanmoins, qu'il fût enfin découvert dans le secret de sa solitude : un jour, Roger, prince de Sicile et comte de Calabre, se divertissait à la chasse et aux environs de ce lieu de sainteté; ses chiens étant arrivés à l'endroit des cellules s'arrêtèrent tout court et ne se mirent plus en peine de poursuivre leur proie. Leurs aboiements firent assez connaître qu'ils avaient trouvé quelque chose d'extraordinaire. Le comte s'approcha, et il aperçut aussitôt cet homme céleste avec la troupe de ses enfants qui, ayant les yeux et les mains élevés vers le ciel, sollicitaient la divine bonté par leurs prières. Il descendit en même temps de cheval pour leur témoigner ses respects, et, les ayant embrassés, il leur demanda qui ils étaient et ce qu'ils faisaient en ce lieu. Saint Bruno le satisfit entièrement sur toutes ses demandes; et il gagna tellement son affection, que ce prince, pour ne pas perdre un si grand trésor que Dieu lui avait envoyé dans ses terres, lui donna et à toute sa compagnie, une église appelée de Sainte-Marie et de Saint-Etienne, où, depuis, il lui rendait souvent visite pour prendre ses avis sur les affaires les plus importantes de son Etat.

Sa bienveillance et sa libéralité envers le Saint ne furent pas sans récompense; car, peu de temps après, pendant qu'il assiégeait la ville de Capoue, un de ses capitaines, nommé Serge, grec de nation, ayant promis pour une grande somme d'argent de le livrer avec son armée entre les mains des assiégés, ce bienheureux Solitaire, la nuit que la trahison se devait exécuter, apparut à Robert avec un visage plein de respect, les habits déchirés et les yeux baignés de larmes, l'avertit de se lever prompte-

ment, de prendre les armes et de prévenir ses ennemis. Il obéit à cette voix, et sa diligence eut tout le succès qu'il en pouvait espérer : car Serge, se voyant découvert, prit la fuite avec les conjurés, plusieurs des assiégés furent tués ou blessés, la ville fut prise, et, au bout de cinq mois, il s'en retourna à son château de Squillace. Après son retour, il tomba dans une grande maladie qui le tint quinze jours au lit. Le Saint le vint voir avec quatre de ses disciples, et le consola par des discours tout célestes. Roger lui raconta ce qui lui était arrivé, et comment, par son avis, il avait évité la mort et emporté la place qu'il tenait assiégée. « Ne m'attribuez pas cette faveur », lui dit Bruno, « mais attribuez-la à l'ange qui veille à la conservation des princes ; c'est à lui après Dieu que Votre Altesse en est redevable ». Cette réponse pleine d'humilité n'empêcha pas le comte de lui en faire de grands remercîments et de lui offrir en reconnaissance tous les biens qui lui appartenaient dans le territoire de Squillace ; mais Bruno refusa ces avantages : à peine consentit-il à accepter le monastère de Saint-Jacques, avec son château et ses dépendances, pour la subsistance de ses religieux.

Bruno, qui avait été le premier à répondre à l'appel de Dieu, resta le dernier debout de ses plus chers compagnons. Lauduin et la plupart des Chartreux venus de Rome moururent loin de leur maître chéri. Il les pleura avec cette effusion du cœur qui brave les glaces de l'âge. Le pape Urbain II les suivit dans la tombe; Roger enfin expira dans les bras du religieux qu'il nommait son père. Resté seul de tant de grandes âmes qui durent au contact de la sienne une immortelle mémoire, l'illustre fondateur comprit que sa mission sur cette terre allait aussi se terminer. L'approche de sa dernière heure le trouva simple, confiant, oublieux de lui-même comme il l'avait toujours été. Son corps purifié n'eut pas à subir de longues souffrances, il s'affaiblit graduellement en laissant l'esprit plein de vigueur et de liberté. Un dimanche du mois d'octobre 1101, les moines des deux monastères de Calabre, rassemblés pour les adieux, s'agenouillèrent émus et recueillis autour du lit de planches couvert de cendres où leur père achevait de vivre. Bruno, si près de Dieu, parlait de son amour et de la grandeur de la vocation monastique avec cette même voix éloquente qui ravissait son siècle. Un moment, ses forces semblèrent l'abandonner, mais se ranimant bientôt, il commença d'un ton pénétrant et distinct sa confession générale. Quand il eut fini, son âme avide d'humiliation ne parut pas encore satisfaite, il demanda à ses frères si, après le récit d'une vie si misérable, ils ne le jugeaient pas indigne de la sainte Eucharistie. Les religieux ne répondirent que par des sanglots. Ils le soulevèrent dans leurs bras, et après avoir reçu avec une foi ardente le viatique suprême, il s'endormit sans agonie au milieu de sa famille désolée. Ainsi le juste se penche vers l'éternité en couronnant son passé par des actes d'une simplicité sublime, et longtemps après lui les hommes reconnaissent aux clartés qu'il laisse à l'horizon de l'Eglise qu'un astre vient de disparaître. Notre âge contemple encore sa douce lumière. Les œuvres de son puissant esprit, ses écrits, ses travaux sur les Conciles n'ont pas vieilli; l'œuvre de son cœur, l'ordre qu'il a fondé reste vivant aux yeux de tous et se chargerait d'assurer l'immortalité à son nom, si notre ingrat égoïsme était tenté de l'oublier.

Saint Bruno est représenté : 1° assis et sous ses pieds un de ses moines place un linge avec respect; 2° debout sur le globe du monde; 3° en extase pendant sa prière; 4° tantôt dans sa grotte, tantôt dans sa solitude ; 5° donnant sa règle à des religieux qui la reçoivent à genoux; 6° tenant

une branche d'olivier au milieu de laquelle Jésus-Christ en croix, près de lui une mitre, une tête de mort et une crosse; 7° tenant à la main un crucifix dont les branches se terminent par des feuilles; 8° avec ses moines, cultivant les fleurs de la solitude; 9° à genoux et priant avec ses moines.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS. — ORDRE DES CHARTREUX.

Le corps de saint Bruno fut enterré dans le cimetière de l'église de Notre-Dame de la Tour, où il fut découvert en 1515. On l'y conserve encore avec beaucoup de respect, et il est l'objet de la vénération publique. La grande Chartreuse possède une de ses reliques consistant en un os du bras : il est renfermé dans un beau reliquaire de bois doré. Lors de la translation de son corps, en 1515, le chef fut séparé et mis à part dans un reliquaire fort riche. Il se fit en cette occasion plusieurs distributions de ces précieux restes auxquels on n'avait point touché jusque-là. La Chartreuse de Dauphine, dit la Grande-Chartreuse, obtint une partie de la mâchoire inférieure avec deux dents ; celles de Cologne, lieu de la naissance du Saint, de Fribourg et de Paris, obtinrent chacune une petite portion de ses précieux restes.

Le pape Léon X, voyant l'éminente sainteté de saint Bruno attestée par des miracles, permit de réciter un office propre en son honneur, ce qui fut regardé comme une béatification. Le pape Grégoire XV étendit sa fête au-delà de l'Ordre des Chartreux, fit insérer son office dans le bréviaire romain et le mit du rite semi-double. Clément X l'éleva dans la suite au rite double.

Les œuvres de saint Bruno furent éditées à Paris en 1524, par Josse Bade. Elle furent réimprimées à Cologne en 1611 et en 1640. On lui attribue, mais à tort, un grand nombre de sermons. Ce sont autant de productions de la plume de saint Brunon, évêque de Segni. Saint Bruno est l'auteur de deux lettres ; on lui attribue aussi un commentaire sur les Psaumes, différent de celui de l'évêque de Segni, et un autre sur les Epîtres de saint Paul.

L'Ordre des Chartreux se recruta lentement, et ce ne fut que le cinquième prieur de la Chartreuse, Guigues, qui rédigea les coutumes du couvent et les communiqua aux autres maisons de l'Ordre. Ces coutumes (*consuetudines Carthusiæ*), augmentées par Bernard de Latour (1258), furent confirmées un an après par le chapitre général, revues et étendues en 1368, 1509 et 1681 ; alors seulement, et sous cette dernière forme, elles furent ratifiées par le pape Innocent XI, et depuis elles sont restées la règle de l'Ordre qui, lui-même, avait été solennellement confirmé par Alexandre III, en 1170.

Les Chartreuses se composent de Pères et de frères convers. Ces deux classes de moines observent la même règle, avec quelques différences dépendant de la diversité de leurs fonctions et de leur instruction. Les moines vivent toujours isolés, chacun dans une cellule. Leur temps s'y partage entre la méditation, la prière orale et le travail. C'est de ces cellules silencieuses et occupées que sortirent de nombreuses et remarquables copies des anciens classiques, de merveilleux documents, d'inimitables manuscrits. Les moines ne mangent ensemble que les jours de fêtes capitulaires, et le jour de la mort d'un de leurs frères, afin de se donner de mutuelles consolations ; hors de là ils préparent eux-mêmes leur repas dans leurs cellules, où le cuisinier commun leur apporte ce qui est nécessaire. Ils ne se servent ni de beurre, ni d'huile, ni de graisse ; le vin n'est interdit que les jours de jeûne. Ils peuvent, avec la permission du prieur, afin que l'exercice de l'obéissance se joigne à celui de la mortification, jeûner trois fois par semaine au pain et à l'eau, jeûne strict imposé aux vigiles des huit fêtes principales de l'Ordre. Le jeûne ordinaire s'observe depuis l'Exaltation de la Croix jusqu'à Pâques, et pendant ce temps ils ne mangent qu'une fois par jour ; mais toute autre austérité est interdite. Les jours de chapitre, les moines peuvent s'entretenir entre eux. Ils avaient aussi autrefois l'autorisation de converser avec leurs hôtes, mais cette faveur ne leur fut pas laissée. Il est permis de temps à autre de travailler en commun, et de se promener dans les limites des domaines du monastère. Les moines se lèvent à minuit pour assister à la messe ; le matin ils assistent à la messe de communauté, et le soir à Vêpres et Complies. Chaque prêtre peut dire quotidiennement la messe dans l'église du couvent.

Leur costume consiste en une chemise de laine grossière sur le corps et une robe de bure, un cordon en cuir, un scapulaire et un capuchon, le tout de couleur blanche. Il ne leur est pas permis de mendier. Les prieurs de chaque monastère sont élus par les moines ; un moine et un frère lai sont chargés des affaires temporelles qui, dans le commencement, étaient si peu de chose, que l'Ordre fut affranchi de toute charge ecclésiastique, par exemple, des contributions pour les croisades, etc., etc. Plus tard leurs possessions augmentèrent avec l'autorisation des Papes, et leurs revenus furent consciencieusement employés à des œuvres religieuses.

L'Ordre des Chartreux ne résista pas aussi bien à l'ambition qu'à la mollesse ; dès 1134 il y eut un chartreux cardinal, et en 1237 ce fut un chartreux, évêque de Modène, qui, en qualité de légat du Pape, termina un différend entre l'Ordre Teutonique et le roi de Danemark. Naturellement il fallait, pour remplir de pareilles fonctions, une dispense papale de certaines obligations de l'Ordre.

En 1141, les Chartreux tinrent leur premier chapitre général à Grenoble. Tous les supérieurs y parurent, ayant à leur tête le prieur de la Chartreuse principale de Grenoble. Ces chapitres généraux étaient autorisés à arrêter des dispositions obligatoires pour tout l'Ordre et tenus à une surveillance stricte de tous les couvents. En cas d'urgence, le prieur de la principale chartreuse pouvait décider, après avoir consulté les plus rapprochés; parfois même il avait ce droit sans avoir pris l'avis de personne.

Dès 1164, presque tous les évêques reconnurent l'exemption des Chartreux et leur soumission au chapitre général. La violation des règles de l'Ordre était punie par l'exclusion. Si un supérieur n'écoutait pas les avis du chapitre général, le prieur de la principale chartreuse pouvait, avec l'assentiment de l'assemblée, le destituer; le prieur de la chartreuse principale était soumis à la même loi. Aucun monastère nouveau ne pouvait être fondé sans l'approbation du chapitre général. Le prieur général était élu parmi les moines et les supérieurs de tout l'Ordre. En 1254, on enleva aux moines de la principale chartreuse le privilége de voter aux chapitres généraux avec les prieurs des autres chartreuses; un an plus tard, leur droit leur fut rendu sous la forme suivante: Le prieur de la chartreuse de Grenoble nomme, avec cinq autres supérieurs, six électeurs, soit parmi les moines de la maison-mère, soit parmi les supérieurs de toutes les maisons, et ceux-ci désignent huit définiteurs parmi eux ou parmi les autres moines. Cette commission, présidée par le prieur de la chartreuse principale, a le pouvoir législatif; mais non contre les statuts fondamentaux de l'Ordre. On décide à la majorité des voix. Si le prieur est en contradiction avec elle, les définiteurs, les autres supérieurs des chartreuses et lui choisissent chacun un arbitre, et la décision de ces trois arbitres est obligatoire et définitive. Les adoucissements de la Règle de l'Ordre ne sont valables qu'après avoir été confirmés par trois assemblées successives. Les novices font un an de probation. Ceux qui, durant ce temps, étaient reconnus impropres, devaient autrefois entrer dans un Ordre moins sévère; plus tard ils furent autorisés à rentrer dans le monde. Les frères lais demeurent en commun; ils veillent aux besoins du couvent, exercent des métiers, cultivent la terre, élèvent et gardent les troupeaux.

Le nombre des Chartreux de chaque maison fut fixé par Guigues à quatorze, plus seize frères convers. Plus tard ce nombre fut augmenté en proportion des propriétés de chaque chartreuse. Outre les frères convers on prenait hors des possessions des Chartreux, pour cultiver la terre et servir, des oblats (*oblati, redditi*). Le pape Grégoire IX confirma cette coutume en 1232. Ces oblats étaient soumis à une année de probation, faisaient profession comme les frères lais, mais observaient des Règles plus douces, de sorte qu'on leur adjoignait ceux que leur faible santé ne permettait pas de recevoir dans l'Ordre.

Quant à l'histoire de cet Ordre, dès 1193, il se forma une sorte de fractionnement, qui cependant n'en vint jamais à une séparation formelle. La sévérité de la Règle avait fait fuir du couvent de Luvigny un religieux nommé Guido, qui obtint du seigneur de Montcorne un lieu fertile en légumes, où il s'établit avec plusieurs frères et d'où ils reçurent le nom de *Fratres Caulitæ*, en Ecosse *de valle olerum*. Ces frères s'obligèrent à l'exacte observance de la Règle de Saint-Benoît, avec quelques-unes des Règles et avec le costume des Chartreux. Innocent III leur accorda sa protection. Dans la suite, ils se propagèrent en Ecosse, où ils fondèrent trois maisons. Plus tard, trente de leurs prieurés dépendirent, dit-on, de la maison-mère. Cependant l'Ordre des Chartreux acquit de l'influence dans l'Eglise, et l'autorité du pape Alexandre IV valut aux Chartreux d'être admis dans la plupart des pays, même à Rome. Dès 1360, il y avait plus de deux cents couvents de Chartreux et de Chartreuses. On faisait partout leur éloge; des juges, très-sévères d'ailleurs, s'associaient à ces louanges, et l'on choisit souvent des Chartreux comme visiteurs des autres Ordres. Le schisme papal du XIVe siècle divisa aussi les Chartreux : les couvents italiens reconnurent Urbain VI. Les couvents français et espagnols se soumirent à Clément VII et à ses successeurs, et les deux partis eurent chacun leur général et leurs assemblées. Après l'élection de Grégoire XII, ils se réunirent de nouveau sous un même chef.

Au temps de sa plus grande prospérité, l'Ordre comptait seize provinces, dont chacune avait deux visiteurs élus par le Chapitre général. Plusieurs Chartreuses parvinrent à de grandes richesses, et acquirent de précieux trésors d'art et de science. L'Ordre des Chartreux a donné à l'Eglise toute une série de Saints, quatre cardinaux, soixante-dix évêques et beaucoup d'écrivains distingués. Durant la Révolution française, la Grande-Chartreuse de Grenoble fut bouleversée, les monuments des cardinaux et des Papes disparurent, les livres furent dispersés, les peintures et les tableaux perdus.

Voici la liste des maisons de Chartreux qui furent supprimées dans le cours et surtout sur la fin du dernier siècle : 1° Anvers; 2° Bois-Saint-Martin, près Grandmont; 3° Bruges; 4° Bruxelles; 5° Capelle, près d'Enghien; 6° Gand; 7° Liers, près d'Anvers; 8° Nieuport; 9° Louvain; 10° Tournai; 11° Milan; 12° la belle et splendide Chartreuse de Pavie; 13° Mantoue; 14° Fribourg, en Brisgau; 15° La Val-Sainte, dans le diocèse de Lausanne (c'est dans cette maison que Dom Augustin de l'Estrange établit les Trappistes et son édifiante Réforme); 16° Padoue; 17° Parme; 18° Maggiano, en Toscane; 19° Vidane, dans le diocèse de Bellune; 20° Mayence; 21° Pontiniani, près de Sienne; 22° Aggspach, en Autriche; 23° Brinn, en Moravie; 24° Freidnitz, en Carniole; 25° Gemnico, dans le diocèse de Passau; 26° Hildesheim, dans la Basse-Saxe;

27° Maurbac, en Autriche ; 28° Olmutz, en Moravie ; 29° Seitz, dans le diocèse d'Aquilée ; 30° Snols, dans le Tyrol ; 31° Walditz.

La suppression de tant de monastères fit que, dans les dernières années avant la Révolution, le Chapitre n'était composé, pour ainsi dire, que de prieurs français. De toutes les Chartreuses supprimées, celle de Pavie causait peut-être les plus vifs regrets, et l'on voyait avec une peine indicible ce monument admirable d'une générosité plus que royale, dont le plan seul était et est encore un objet de curiosité dans les corridors de la Grande-Chartreuse, enlevé à sa destination. Il vient de lui être rendu ; des Chartreux français y sont rentrés en l'année 1843. A l'époque de la Révolution, presque tous les Chartreux restèrent fidèles aux lois de l'Eglise. Les cloîtres de Saint-Bruno furent évacués comme tous les autres, et, en octobre 1792, la Grande-Chartreuse resta déserte. En vain voulut-on vendre cet établissement d'un genre et d'une position tout spéciaux. Il ne se trouva point d'acquéreur d'une maison située dans l'empire des neiges ou des nuages. Quelques religieux s'étaient, même du temps de l'empire, réunis et vivaient en communauté à Romans, d'autres étaient dans l'exil. A la Restauration, la religion respira un peu, mais alors tout se borna pour elle à des espérances. On crut devoir rendre aux Chartreux une maison qui dépérissait, faute d'habitants, puisqu'il fallait l'esprit et la résignation des moines pour en tirer parti. Louis XVIII, par une ordonnance du 27 avril 1816, remit les enfants de saint Bruno en possession de la Grande-Chartreuse. Des religieux revenus de l'étranger, du monastère de la Part-Dieu, en Suisse, avec leur général, y rentrèrent le 8 juillet 1816. La maison, malgré sa pauvreté, s'est maintenue jusqu'à ce jour. Elle a racheté l'une des maisons enclavées dans la montagne Carrières, qu'elle possédait jadis ; l'autre maison, Chalais, a été acquise par les Dominicains. Aujourd'hui le nombre des religieux cloîtriers est plus élevé à la Grande-Chartreuse qu'il ne l'était à l'époque de la Révolution, et le supérieur général a déjà formé plusieurs établissements. Ce sont ceux de Bosserville, diocèse de Nancy, de Mont-Rieux, diocèse de Fréjus, et de Valbonne, diocèse de Nîmes. Une nouvelle Chartreuse a été formée à Mougères, diocèse de Montpellier. En Savoie, la Chartreuse du Reposoir est la seule qui soit sortie de ses ruines. En Piémont, on ne compte plus que celle de Turin. Dans le reste de l'Italie, il s'en trouve encore huit, parmi lesquelles est celle de Pavie, qu'on regarde comme une des merveilles de l'Italie. Deux sont en Suisse, mais elles sont menacées de destruction par l'impiété des radicaux.

Depuis que les révérends Pères Chartreux étaient rentrés dans leur ancienne solitude, les religieuses chartreuses enviaient leur bonheur et soupiraient après celui de rentrer aussi elles-mêmes, sinon dans leurs anciens monastères, du moins dans leur premier état. Elles commencèrent d'abord, en 1820, à se réunir à Saint-Ozier, paroisse de Vinay, dans le département de l'Isère ; mais elles s'aperçurent bientôt que ce local ne pouvait pas leur convenir et qu'elles n'y trouvaient pas même cette précieuse solitude qui fait le charme et les délices d'une âme entièrement consacrée à Dieu. Elles tournèrent donc leurs vues d'un autre côté, et le château de Beauregard, situé à une demi-lieue de Voiron, à trois lieues et demie de Grenoble et de la Grande-Chartreuse, éloigné de toute habitation, sembla leur offrir ce qu'elles pouvaient trouver de mieux, à défaut d'un couvent en règle, pour y former un établissement stable et analogue à leur genre de vie, peu différent de celui des Chartreux.

L'incommodité de ce local et d'autres raisons de santé et de régularité ont déterminé l'Ordre de faire acquisition d'un nouveau monastère, qu'on a appelé depuis *des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie*, situé à la Bastide Saint-Pierre, près Grisolles, dans le diocèse de Montauban (Tarn-et-Garonne). Les Chartreuses, animées d'un excellent esprit, ont compris que Dieu demandait d'elles, dans ce temps de calamités, une vie spécialement réparatrice, une vie de victimes généreuses. Ainsi, elles ne reçoivent, dans ce monastère, que les filles qui ont de l'attrait et des dispositions convenables pour cette vie d'anéantissement : leurs exercices spirituels sont plus longs que ceux des monastères les plus rigoureux ; leur vie est une vie de prières continuelles ; elles se regardent humblement comme les députées spéciales de la sainte Eglise pour essuyer les larmes de cette bonne mère, et pour demander pardon et miséricorde pour tous les pécheurs de l'univers. Elles font maigre toute leur vie, même dans les plus graves maladies. Leur nourriture, quoique frugale, est pourtant adaptée à la faiblesse de leur sexe.

Les postulantes qui demandent à entrer dans un couvent de Chartreuses doivent avoir une vocation bien marquée pour la vie intérieure et anéantie ; on exige d'elles une bonne voix, une constitution assez robuste, l'âge de dix-huit à vingt-cinq ans, excepté quelques cas rares ; qu'elles soient saines d'esprit et ne soient point sujettes à la mélancolie. La durée de la postulance en habit séculier est d'un an ; le noviciat, en habit cartulien, est aussi d'une année, ce qui fait deux années de probation.

Les prieures et les religieuses promettent obéissance au Chapitre général de l'Ordre et y envoient tous les ans une nouvelle promesse de soumission. Les prieures sont encore tenues d'obéir au Père vicaire, qui dirige leur maison. Les simples religieuses et les converses sont soumises à la prieure et au vicaire. Les monastères des Chartreuses ont leurs enceintes et leurs limites comme ceux des religieux. Il est défendu aux prieures et aux vicaires d'envoyer les religieuses hors de ces enceintes, sans permission du Chapitre général.

L'habit des Chartreuses est une robe de drap blanc, une ceinture, un scapulaire attaché aux deux

côtés par des bandes, un manteau blanc comme ceux des Chartreux ; leur guimpe et leur voile sont semblables à ceux des autres religieuses ; elles ne parlent jamais aux séculiers, même à leurs proches parentes, qu'avec le voile baissé, accompagnées par la prieure ou par quelque autre religieuse. On a cependant modéré pour elles la rigidité du silence et la solitude des cellules.

Surius; Dom Ceillier; Dom Rivet, *Histoire littéraire de la France; Revue du monde catholique*; Godescard; *Dictionnaire des Ordres religieux*, édition Migne, et *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*, par Goschler. — Cf. *L'Ordre des Chartreux et la Chartreuse de Bosserville*, par M. l'abbé Berseaux.

Ste MARIE-FRANÇOISE DES CINQ PLAIES DE JÉSUS,

VIERGE, DU TIERS ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE

1791. — Pape : Pie VI. — Roi de Naples : Ferdinand IV, *de Bourbon.*

> L'obéissance est une grande vertu qui fait germer dans nos âmes toutes les autres ; l'humilité les défend et les garde. *Jean Trithème.*

Marie-Françoise naquit à Naples le 25 mars 1715, d'une famille de condition médiocre. Elle fut baptisée dans l'église paroissiale des Saints-François-et-Matthieu, et reçut les noms de *Anna-Maria-Rosa-Nicoletta.* Son père s'appelait François Gallo, et sa mère Barbe Basinsin.

Anna-Maria passa ses premières années sans éprouver aucune des faiblesses et des inclinations de son âge. Ennemie des divertissements de l'enfance, elle porta toute son attention à s'instruire des devoirs de la religion ; souvent elle offrait son petit déjeuner à ses sœurs aînées pour qu'elles lui apprissent les éléments de la foi. Ses sacrifices et son zèle pour s'instruire furent si agréables au Très-Haut que, non-seulement ses parents, mais encore tous ceux qui la connurent, ont toujours pensé qu'elle avait été parfaitement éclairée par le ministère de son ange gardien dont elle était assistée d'une manière visible. Devenue maîtresse elle-même à cette école, elle se vit entourée de petites filles de son âge qui venaient profiter de ses lumières ; elle les leur communiquait avec une clarté et une précision qui faisaient l'étonnement de ses sœurs et de ses parents eux-mêmes. Elle n'avait pas atteint sa quatrième année, que déjà l'esprit d'oraison s'était emparé de son cœur. Non contente des prières qu'elle faisait en famille, on la vit souvent seule pendant le jour, prosternée aux pieds d'un petit autel dressé par ses mains, baignée de larmes et dans la posture de l'extase ; elle dérobait encore au sommeil les heures de la nuit, pour s'entretenir intimement avec son Dieu. Une de ses sœurs, qui dormait dans le même appartement, s'en apercevait, mais pour ne point la troubler dans sa profonde méditation, elle feignait de ne rien voir. Toutefois, ce qui paraît le plus admirable, c'est que dès cet âge elle se servît d'instruments de pénitence, afin d'apprendre à son corps qu'il était fait pour obéir et non pour commander à l'esprit, et qu'elle pût s'abandonner aux plus sublimes considérations sur la mort ou sur la passion du Sauveur.

A peine ses quatre ans accomplis, Anna-Maria supplia sa mère et ses deux sœurs de la conduire à l'église, désirant ardemment assister au saint sacrifice de la messe et aux autres offices divins. Devenue l'objet de l'admi-

ration de tous, universellement regardée comme une sainte, elle était seule à s'ignorer. Rien ne l'affligeait davantage que de s'entendre louer et appeler « la petite sainte » : rien ne la réjouissait autant que de se voir méprisée ; aussi devint-elle un modèle admirable de toutes les vertus pour ses parents et leurs voisins. Elle demanda, dès cet âge, à se présenter au tribunal de la pénitence ; sa mère le lui accorda, après l'avoir recommandée à un saint prêtre de sa paroisse. L'homme de Dieu fut stupéfait de l'entendre s'exprimer, avec une connaissance si extraordinaire, sur la doctrine de Jésus-Christ, et de voir avec quelle rapidité elle avait atteint le faîte de la perfection. Déjà, à cette époque, la chère enfant désirait s'asseoir au banquet eucharistique, mais elle ne put l'obtenir de son sage et prudent confesseur, avant l'âge de sept ans. Ce fut pour elle un jour d'une consolation indicible, que celui où elle participa pour la première fois au pain des anges. Des torrents de larmes exprimèrent les transports de sa joie de pouvoir s'unir à son Dieu et de l'avoir pour hôte. Son visage était enflammé comme un charbon ardent, et une telle chaleur se développa de son corps, que ceux qui étaient auprès d'elle en ressentaient les effets. Ces transports extraordinaires et ce don des larmes lui obtinrent, de ses confesseurs et directeurs spirituels, la permission de la communion quotidienne, qui fut pour toute sa vie sa consolation dans ses peines, et les délices de son cœur. De là cet ardent et insatiable amour envers le très-auguste Sacrement de l'autel, dont elle fut consumée sans interruption jusqu'aux derniers jours de sa vie ; de là, cette constance, cette énergie croissant toujours avec l'âge, qu'elle déploya contre les vains et stériles efforts de l'enfer, une fois surtout qu'elle eut reçu le sacrement de confirmation.

Arrivée à l'âge où les jeunes personnes commencent à s'adonner aux travaux domestiques et au genre d'occupations auxquelles elles se destinent, Anna-Maria dut, par les ordres de son père, apprendre la fabrication des galons d'or. François Gallo, qui connaissait les bonnes dispositions de sa fille, voulait par là lui créer une position avantageuse et se la rendre utile dans son commerce. La faiblesse de la complexion d'Anna-Maria ne correspondait pas à la longue et pénible tâche qui lui était imposée, aussi elle ne tarda pas à vomir le sang avec abondance et à contracter une fièvre violente, qui la réduisit à toute extrémité, au point qu'elle dut recevoir les derniers sacrements. Elle s'adressa alors à sa chère protectrice, la Vierge Marie, et sa guérison fut regardée comme un miracle.

Arrachée à un si grand danger, elle quitta la navette pour prendre le fuseau et filer l'or, ce qui était l'occupation de sa mère et de ses sœurs. Elle sut, d'une manière admirable, concilier l'esprit d'oraison avec le travail manuel que son père lui imposait, sans rien retrancher de ses pratiques habituelles de piété ; ses confessions, ses communions et le Chemin de la Croix qu'elle faisait tous les jours, n'en souffrirent jamais. Elle suppléait, pendant les autres heures de la journée, à son travail, et quelque peu de temps qu'il lui restât, le soir arrivé, elle se trouvait toujours avoir dépassé ses sœurs. Celles-ci ne pouvaient concevoir une chose si extraordinaire et durent reconnaître que l'Ange gardien d'Anna-Maria l'assistait dans sa tâche, afin qu'elle fût plus libre de s'adonner à l'oraison. Elles comprirent aussi qu'elles s'efforceraient en vain de l'égaler, alors même qu'elles s'occuperaient sans relâche la journée tout entière.

Elle venait d'atteindre sa seizième année ; la simplicité de ses mœurs, sa modestie singulière, son maintien, sa réserve dans les conversations, l'innocence, l'humilité, l'ensemble de toutes les vertus qui transpiraient de

sa conduite, avaient charmé un riche jeune homme, qui sollicita sa main. Le père, heureux de l'augmentation de fortune que ce mariage semblait lui promettre, engagea sa parole sans avoir consulté sa fille. Il l'appela ensuite et lui communiqua son dessein ; mais quelle ne fut pas sa surprise de l'entendre lui répondre : « Mon père, il est inutile de vous donner de la peine à mon sujet sur ce point puisque, ne voulant rien connaître du monde, j'ai déjà, depuis longtemps, résolu de prendre l'habit religieux dans le Tiers Ordre de Saint-François d'Assise, et dès à présent je vous en demande la permission ». Le père n'oublia rien pour la dissuader de son projet, et employa tour à tour les caresses et les menaces. Mais la trouvant toujours plus ferme, transporté de colère, il saisit une corde et se mit à la frapper sans pitié, jusqu'à ce que la mère accourût pour l'arracher de ses mains. Pour elle, loin de chercher à se soustraire aux coups, elle se tenait immobile, s'estimant heureuse de souffrir quelque chose pour l'amour de Jésus-Christ ; elle offrait, comme prémices, à son céleste Epoux, les mauvais traitements d'un père insensé qui refusait ainsi de fiancer sa fille au Roi des rois et de contracter avec lui une alliance spirituelle.

Son père l'enferma ensuite dans une chambre où il la laissa plusieurs jours sans autre nourriture que du pain et de l'eau, défendant à sa mère et à ses sœurs de la visiter. Ainsi recluse, elle consacrait tout son temps à l'oraison, et demandait à Dieu de la délivrer de cette rude épreuve, plus affligée du trouble de sa famille que de sa triste position. Le Seigneur fut touché des prières de sa servante, et, par le moyen du Père Théophile, Mineur de l'Observance et grand serviteur de Dieu, il éclaira si bien ce pauvre père que, de retour à la maison, celui-ci réunit sa famille, avoua ses torts et permit à Anna-Maria de prendre le genre de vie qui lui plairait. La jeune fille ne répondit point, les larmes lui ôtaient la parole, mais elle se jeta aux genoux de son père et lui baisa la main avec des transports de reconnaissance ; elle se retira ensuite dans sa chambre pour remercier la bonté divine d'une si grande grâce, et ne pensa plus qu'à se préparer, avec une ferveur extraordinaire, à recevoir l'habit du Tiers Ordre de Saint-François d'Assise, sous la direction des Pères Réformés de Saint-Pierre d'Alcantara. Le jour fixé pour l'immolation de tout son être au Seigneur fut le 8 septembre, jour où l'Eglise célèbre la Nativité de l'auguste Mère de Dieu, la très-sainte Vierge Marie. Venue au monde sous la protection de Marie, allaitée par un miracle de la sainte Vierge, rappelée à la vie, des portes du tombeau, secondée dans ses desseins et ses vœux les plus ardents par le secours puissant de la Reine du ciel, à qui aurait-elle dédié le jour de son triomphe, sinon à Marie ? Elle s'y prépara pendant les neuf jours qui précédèrent, en redoublant de ferveur ; elle s'adonna sans relâche à la prière, à la méditation, aux jeûnes, aux pénitences de tout genre, ne prenant d'autre nourriture que la sainte communion.

Le jour si désiré arriva enfin, et aux pieds d'un modeste autel, qu'elle avait elle-même préparé chez elle, elle fut admise dans les rangs des Tertiaires du séraphique Patriarche, par son directeur, le Père Félix de la Conception, prêtre de la Réforme de Saint-Pierre d'Alcantara, de la Province de Naples, homme d'une remarquable piété. En renonçant à tous les biens terrestres, elle prit le nom de sœur Marie-Françoise des Cinq Plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ce fut en l'année 1731. Revêtue de l'habit religieux, la servante de Dieu mit tous ses soins à accomplir, avec la plus scrupuleuse exactitude, les règles et les usages du saint Institut qu'elle avait embrassé : jeûnes, pénitences, disciplines, elle savait tout allier avec

une continuelle oraison. Il ne se passait pas de jour, sans qu'elle se rendît à l'église, pour méditer les plaies de Jésus crucifié, en parcourant les stations du Chemin de la Croix qu'elle inondait de ses larmes. Arrivée à la seconde ou troisième station, son cœur battait si violemment, au souvenir des souffrances que le Sauveur avait endurées par amour pour nous, et elle en ressentait de si fortes commotions, que, épuisée de forces et privée de ses sens, elle tombait sur le carreau. Dans les commencements, on regardait ces chutes comme l'effet de convulsions; cependant, on vit bientôt son confesseur, averti, la rappeler à elle-même, au nom de la sainte obéissance, en faisant sur elle le signe de la croix. On comprit que la cause n'en était point naturelle et qu'il fallait attribuer ces défaillances à une faveur extraordinaire du ciel, puisqu'un ordre suffisait pour la faire revenir à elle-même, lorsqu'elle était hors de ses sens par la violence de la douleur et les transports de son amour. Aussi sa louange fut-elle sur toutes les lèvres, et il n'y eut qu'une voix pour la proclamer la grande servante de Dieu.

Marie-Françoise, dont le seul désir était de mener une vie cachée et crucifiée en Jésus-Christ, en apprenant l'opinion du peuple à ce sujet, se mit à demander instamment à son céleste Epoux de ne plus permettre qu'elle éprouvât de pareilles défaillances en public; le Seigneur l'exauça, mais il la dédommagea amplement en particulier. Pendant les méditations qu'elle faisait sur la passion de son divin Bien-Aimé, les jeudis et vendredis de chaque semaine, surtout pendant ceux du mois de mars, elle était transformée, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, en une si parfaite copie de Jésus-Christ, que les mouvements de son corps semblaient exprimer successivement toutes les tortures et toutes les souffrances du Sauveur. Dieu joignit à toutes ces faveurs le don de prophétie et la révélation de choses futures les plus incompréhensibles; c'est pourquoi, malgré tout le soin et tous les moyens qu'elle prenait pour rester ignorée, la renommée de sa sainteté croissait de jour en jour.

Convaincu des grâces extraordinaires que sa fille avait reçues de Dieu, au nombre desquelles se trouvaient le don de prophétie et le don de miracles, et considérant la réputation de sainteté qu'elle s'était par là universellement acquise, François Gallo, poussé par sa cupidité, voulut tirer avantage des mérites de Marie-Françoise. Dans ce but pervers et sacrilége, il voulut l'obliger à venir trouver une dame noble, qui désirait apprendre d'elle si le fruit qu'elle portait dans son sein serait le fils qu'elle attendait si ardemment. Cette proposition et les instances de son père firent frémir d'horreur Marie-Françoise, et se jetant à ses pieds, les yeux baignés de larmes : « Mon père », lui dit-elle, « oh! pour cela, non! pardonnez-moi si je ne vous obéis pas; je ne peux perdre mon âme en trompant ainsi le prochain. Comment pourrai-je me faire passer pour sainte, moi pauvre pécheresse? Béni soit celui qui prie pour moi ». Mais qui pourrait attendrir le cœur d'un avare? Le père entra en fureur et se mit à la flageller cruellement jusqu'à ce que sa mère et ses sœurs vinssent l'arracher de ses mains; elle n'opposait à tant de barbarie que le langage de la patience et du pardon. Comme son père continuait ses menaces et ne cessait de l'accabler d'affronts et d'outrages, Marie-Françoise, se rendant au conseil et à l'autorité de sa mère, s'enfuit de la maison paternelle et vint humblement se jeter aux pieds de l'évêque, qui était en même temps conseiller du tribunal mixte. Don Jules Torno était un seigneur d'une grande probité et d'une haute puissance; il écouta le récit de la servante de Dieu dont la vertu lui était connue, et touché de compassion, il la consola ainsi : « Ce

n'est rien, ma fille, soyez sans crainte, votre père se laisse séduire par Satan, mais j'y pourvoirai » ; il la fit ensuite accompagner chez elle par ses serviteurs, et fit faire à son père de justes remontrances, l'avertissant qu'il eût à ne plus molester sa fille, avec ses étranges et inconvenantes prétentions, sans quoi il aurait à en rendre compte. Ainsi se termina la persécution que la bienheureuse eut à subir de l'avarice de son père.

Pour consoler Marie-Françoise dans ses tribulations et en adoucir l'amertume, notre divin Sauveur l'honora de fréquentes apparitions. La première fois que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparut, ce fut sur le chemin qui conduit à l'église de Sainte-Lucie du Mont, dite l'église des Croix. Son Bien-Aimé lui découvrit alors les secrets de son cœur divin, secrets connus d'elle seule; mais elle avoua dans la suite qu'elle s'était sentie comme transportée en dehors de ce monde et plongée dans un océan d'indicibles délices accompagnées d'un vif tressaillement dans son âme. De même qu'autrefois les disciples d'Emmaüs, elle conversait avec le Seigneur sans le connaître ; elle le prenait pour un grand serviteur de Dieu qu'elle n'avait jamais vu jusqu'alors, mais elle ne se doutait point que, sous cette forme humaine, était caché l'unique objet de ses désirs et de son amour. Elle vint ensuite trouver son confesseur, et celui-ci, éclairé intérieurement, n'eut pas de peine à reconnaître, d'après les indications de la Sainte, que celui qu'elle avait vu était Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne. De pareilles apparitions, au témoignage de sa fidèle compagne sœur Marie-Félix, vinrent bien souvent réjouir la servante de Dieu.

Au milieu des ineffables joies qu'elles lui causaient, notre Bienheureuse recevait aussi fréquemment la visite de son ange gardien. Elle avait pour l'ange tutélaire une tendre dévotion et s'efforçait de l'inspirer aux autres. La présence presque continuelle et les fréquents entretiens de cet esprit céleste lui procuraient une grande force et une vive allégresse. C'était lui, disait-elle, qui prenait sa défense contre les assauts que lui livrait son père, et ses prières lui obtenaient d'en haut les précieux et innombrables secours dont elle avait besoin. A son école et par ses leçons, elle apprit à discerner les vraies apparitions des fausses, et à se tenir en garde contre les illusions du démon. L'ange lui donna pour règle de ce discernement de le saluer toujours, lorsqu'il se présenterait à elle, avec les saints noms de Jésus et de Marie, l'assurant qu'elle trouverait dans ces noms la lumière pour son esprit, la force pour son cœur, et un refuge assuré contre toute puissance ennemie.

Après la mort de sa mère et alors qu'elle n'avait pas encore cessé de pleurer cette perte douloureuse, une nouvelle épreuve lui survint de la part de son père. Désireux de convoler à de nouvelles noces, celui-ci fit peser sur Marie-Françoise tout le poids de l'entretien de sa famille ; elle avait trois femmes et un homme à nourrir ; mais comment suffire à une pareille tâche, elle toujours infirme, qui vivait avec la plus grande économie, aidée de la charité de ses bienfaiteurs! Ce n'était point assez pour François Gallo de répéter sans cesse à sa fille, que chez lui, qui ne travaillait pas ne mangeait pas ; ce n'était point assez pour ce père avare d'exiger d'elle, pour le loyer de sa petite chambre, dix écus par an, somme que lui fournissaient son parrain et un autre homme de bien qui s'intéressait à elle ; il voulait encore qu'elle eût à subvenir à tous les frais de la famille, pour pouvoir lui-même atteindre plus facilement le but de ses désirs. Marie-Françoise s'excusa, en représentant à son père son extrême pauvreté et l'état malheureux de sa santé ; cependant, tout ce que lui procurait la cha-

rité elle le distribuait à sa famille, se réservant pour elle-même un peu de pain qu'elle trempait dans de l'absinthe par mortification ; elle ne cessait, malgré sa résignation parfaite, de demander à Dieu ses lumières et le secours de sa grâce. Les sœurs de Marie-Françoise ne possédaient point une si héroïque patience ; elles vinrent trouver la personne que leur père désirait épouser, et lui persuadèrent de rompre entièrement avec lui. François Gallo, se figurant que cette disgrâce lui venait de Marie-Françoise, entra dans une grande colère et abandonna la maison, en menaçant sa fille et emportant avec lui tout ce qu'il y avait de plus précieux. La servante de Dieu se contenta de tourner ses regards vers le ciel et de prier le Seigneur de venir à son aide.

Pendant qu'elle était en oraison, elle entendit tout à coup une voix lui répéter par trois fois très-clairement : « Sors, sors, Marie-Françoise, sors de cette demeure ». Elle ne savait quel parti prendre, lorsque son confesseur survint et lui enjoignit de partir de suite. Il la conduisit lui-même chez un honnête négociant, Marcien d'Amélio. Cet homme, digne de toute estime, l'accueillit avec un bonheur indicible ; il connaissait l'innocence et la sainteté de notre Bienheureuse. Elle resta sept mois dans cette maison hospitalière ; pendant son séjour, de l'avis de son confesseur, et pour se rendre aux instances de la dame Amélio, elle tint sur les fonts du baptême une des filles de cette dame et fut marraine de l'aînée au jour de sa confirmation. Elle avait mis un zèle infatigable à instruire cette enfant des mystères de la foi et de la doctrine chrétienne, employant en outre les heures qui lui restaient aux plus vils offices de la maison. Les sept mois écoulés, elle prit un petit appartement dans la rue de la Coutellerie, et par l'ordre de son confesseur, s'associa sœur Marie-Félix de la Passion, à laquelle elle avait elle-même prédit depuis longtemps qu'elles s'uniraient un jour pour vivre ensemble jusqu'à leur mort. Une fois avec sa compagne, elle profita du calme dont elle jouissait pour se livrer tout entière à la contemplation, à la pénitence et aux plus dures mortifications. Mais Satan ne dort jamais ; il ourdit et suscita contre elle une persécution qui devait, pendant plusieurs années, ne laisser aucune trève à son esprit et remplir son âme d'amertumes et d'angoisses.

Sœur Marie-Félix avait passé trois ans, en qualité de servante, chez une dame amie de la Bienheureuse ; son confesseur lui avait ordonné d'en sortir afin qu'elle pût, lui dit-il, s'accoutumer à porter la croix toute seule et à vivre du travail de ses mains. La dame, très-satisfaite de son service, eut recours à Marie-Françoise, espérant pouvoir, par son intervention, garder Marie-Félix auprès d'elle. La servante du Seigneur s'excusa, sous prétexte que les confesseurs sont inspirés de Dieu, et qu'il lui était impossible de s'opposer à l'accomplissement de leurs ordres. Cette dame commença à murmurer contre elle, puis à la calomnier, et enfin, elle se déclara son implacable ennemie. Elle vint elle-même trouver le cardinal Spinelli, alors archevêque de Naples, et lui représenta la servante de Dieu comme une illuminée, une sorcière, une possédée du démon. Emu par de pareilles accusations, l'archevêque jugea prudent de soustraire Marie-Françoise à la direction de ses confesseurs, et ordonna au curé de Sainte-Marie, D. Ignace Mostillo, d'examiner les mœurs, les habitudes et le caractère de l'accusée, et de l'informer ensuite du jugement qu'il en aurait porté. Cet ecclésiastique, aussi dur et sévère que savant et habile à discerner les cœurs, n'omit rien pour mettre aux plus dures épreuves la patience, l'humilité, l'obéissance de la Bienheureuse, et cela non pas pendant quelques mois, mais

pendant sept années entières, au témoignage de la fidèle compagne de Marie-Françoise, qui la suivait toujours à l'église et qui fut témoin de tout ce qui lui arriva dans cet intervalle.

Lorsqu'une si longue épreuve fut terminée, il lui en survint une autre plus violente et plus cruelle, de la part de la femme même de Marcien Amélio, chez qui Marie-Françoise avait trouvé un asile, et dont elle avait tenu une enfant sur les fonts du baptême et l'autre à la confirmation. Cette dame était depuis quelque temps en différend avec son mari, au sujet d'une perte de deux mille ducats survenue dans leur commerce, et leur dissension domestique avait fini par les amener devant les tribunaux. Ne sachant plus que faire pour irriter davantage son époux, et connaissant l'estime qu'il avait pour Marie-Françoise, cette malheureuse, poussée par sa passion et par les conseils de ses parents, résolut de s'en prendre à cette innocente fille. De plus en plus irritée, elle s'unit à la première persécutrice de la Bienheureuse, dont nous avons parlé plus haut, et toutes deux vinrent ensemble trouver son père et firent tout leur possible pour l'irriter contre sa fille, l'accusant de n'avoir d'autre métier que celui de troubler les ménages. François Gallo, indigné, résolut d'aller ce jour-là même trouver Marie-Françoise dans sa demeure, pour décharger contre elle toute sa colère. Mais, par l'inspiration de son ange gardien, Marie-Françoise s'était réfugiée chez une de ses amies, Angèle Furlaccio, où elle rencontra son confesseur ; celui-ci, pour la soustraire aux persécutions soulevées contre elle, résolut de l'envoyer au couvent dit du Bon-Chemin.

Marie-Françoise s'enferma, en effet, dans ce saint asile, mais elle ne put empêcher que son père et ses sœurs ne vinssent l'y accabler d'injures, ainsi qu'une femme impudente, envoyée par ses persécutrices, au grand scandale des saintes filles qui habitaient cette demeure. Le démon, ne se tenant pas pour satisfait de tout ce qu'elle avait si patiemment souffert, voulut encore changer cette retraite en un nouveau champ de bataille et lui livrer d'autres combats. Deux des religieuses, jalouses de voir que toute la communauté regardait Marie-Françoise comme une sainte et se recommandait à ses prières, en éprouvèrent tant de dépit, que l'une d'elles chercha à la précipiter du haut d'un long escalier, et, n'ayant pu y réussir, lui jeta une terrine de feu à la figure ; la seconde mit tout en œuvre pour la dénigrer. La Bienheureuse, pour éviter de pareilles scènes, se tenait enfermée dans sa cellule, mettant toutes ses peines aux pieds de son crucifix, ou bien elle se rendait sans être aperçue dans la chapelle pour y adorer son Bien-Aimé caché dans le tabernacle. Il lui arrivait quelquefois d'entrer à la sacristie pour y baiser les ornements sacrés et satisfaire par là l'inexprimable dévotion qu'elle avait pour tout ce qui servait au divin sacrifice. Un jour qu'elle était ainsi occupée, elle entendit une voix distincte lui dire : « Marie-Françoise, fuyez, fuyez ». Elle prit cette voix pour celle de son ange gardien et se hâta de regagner sa cellule ; elle y était à peine arrivée, qu'un baril de poudre vint à sauter dans le palais voisin, et l'explosion fut telle, que la sacristie ayant été ensevelie sous les ruines, elle dut regarder son salut comme un miracle. Pendant les sept mois qu'elle passa dans cet asile, Marie-Françoise eut encore beaucoup à souffrir de ses infirmités ; se trouvant parfois enflée des pieds à la tête, rien cependant ne pouvait assouvir sa soif des souffrances ; sa résignation à la volonté divine, dans les plus cruelles douleurs, la rendait bien conforme à son aimable Sauveur crucifié. Elle serait volontiers revenue à la maison paternelle, quel que dût être le sort qui l'y attendît, si son confesseur ne s'y était formellement opposé ;

mais, par sa direction, elle vint habiter la maison de la dame Candide Principe, épouse de D. Joseph de Mase ; c'était une femme d'une piété et d'une charité remarquables.

Les tribulations, les persécutions et les outrages étaient pour Marie-Françoise autant de faveurs signalées de son divin Maître et autant de sources de mérites personnels. Sa soif des souffrances paraissait insatiable, et on voyait clairement combien elle était persuadée que la devise de Jésus-Christ c'est la croix, et que nous ne pouvons sans la souffrance être agréable à Celui qui a voulu s'appeler l'*Homme des douleurs*, et dont l'âme fut triste jusqu'à la mort. Une infirmité, pour la servante de Dieu, était toujours suivie d'une autre. Pendant qu'elle se trouvait en proie à de violentes douleurs d'intestins, qui la mirent pendant cinq jours en continuel danger, elle apprit que son père touchait à sa dernière heure. Marie-Françoise se mit à pleurer à la pensée de la nouvelle perte qu'elle allait faire, et son plus grand chagrin était de ne pouvoir se trouver au chevet du mourant. Mais combien la charité est ingénieuse ! Elle fit si bien et pria tant le Seigneur qu'elle prit sur elle et obtint de souffrir, à la place de son père, les douleurs de son agonie.

En 1763, elle connut par révélation divine que l'année suivante, le royaume de Naples devait être désolé par une grande famine accompagnée d'une terrible peste. Atteinte elle-même de l'épidémie, dès le commencement de l'année 1764, et bientôt conduite aux portes du tombeau, elle dut recevoir les derniers sacrements de l'Eglise. Elle resta pendant plusieurs mois entre la vie et la mort et ne se rétablit que vers la fin de l'épidémie. Elle s'efforçait d'inspirer à tous ceux qui venaient la visiter, particulièrement aux prêtres, la piété envers les pauvres. Toutes les aumônes qu'elle recevait, elle les consacrait à faire dire des messes pour les âmes du purgatoire, et elle s'efforçait de gagner le plus d'indulgences possible, surtout le jour de la Portioncule, pendant lequel elle ne s'éloignait pas d'une église de Franciscains, afin de délivrer le plus grand nombre qu'elle pourrait de ces âmes si dignes de compassion. Lorsque ses infirmités la retenaient au lit, elle suppléait à son impuissance en recommandant aux prêtres et aux autres personnes qu'elle voyait, de gagner des indulgences à son intention, et elle les appliquait toutes au soulagement de ces chères âmes.

A tant d'épreuves de tout genre, à tant de souffrances et de peines, le Seigneur en ajouta une nouvelle, en affligeant sa fidèle servante d'une désolation d'esprit qui la réduisit à l'état de squelette. Elle passait les jours et les nuits à pleurer, sans trouver ni repos ni consolation, et ses troubles d'esprit étaient tels qu'elle avait continuellement besoin de l'assistance de son directeur. Le pieux et dévoué D. Jean Pessiri était appelé, à toute heure, auprès d'elle, pour lui prêter ses lumières. Afin de pouvoir plus facilement s'acquitter de ce devoir, il résolut, par inspiration d'en haut, de venir habiter la maison de la servante de Dieu, et ce fut pour ne plus la quitter jusqu'à la mort de la Sainte. Cet apôtre de la charité espérait, par des soins plus assidus, pouvoir apporter à cette âme affligée quelque soulagement au milieu de ses mortelles angoisses ; mais Dieu, qui voulait la faire passer par le creuset des tribulations, la visita par une série d'afflictions, telle qu'elle mérita bien le nom de martyre de la patience. En proie à une ébullition de sang, elle avait pris inutilement les bains froids ordonnés par les médecins ; ceux-ci pensèrent porter remède au mal, en pratiquant une saignée au pied. Le chirurgien la blessa maladroitement et, pendant cinq jours, elle souffrit les douleurs les plus aiguës et de violents spasmes. Son

pied devint comme un fer rouge, et la gangrène s'y étant mise, il fallut couper et brûler dans les chairs vives. Cependant la patiente ne pouvait se lasser de répéter : « Que la volonté de Dieu soit faite ! Mon Dieu, faites de moi ce que vous voudrez !... Soyez béni, mon Dieu, pendant tous les siècles ! » On eût dit qu'elle jouait avec le mal qui la tourmentait, et qu'elle s'en faisait un motif d'une joyeuse hilarité. Sa compagne ayant, par mégarde, laissé du soufre brûler trop longtemps dans la chambre de la Bienheureuse, il lui survint une toux violente qui lui occasionna un vomissement de sang, suivi d'une telle inflammation de gorge, que, pour l'adoucir, elle dut porter un collier de plomb, pendant douze années entières. Elle remerciait Dieu et le bénissait de cette nouvelle croix, et la regardant comme une marque de son amour, elle disait, avec un admirable sourire : « Le Seigneur m'a ornée, comme son épouse, de ce collier de perles ».

« Oh ! que ne puis-je mourir », s'écriait souvent la Bienheureuse, « que ne puis-je donner ma vie, comme témoignage de ma foi au grand mystère de la Très-Sainte Trinité ! Que ne puis-je, au prix de mon sang, le faire connaître et adorer par tous les hommes ! » Elle ne commençait jamais aucune de ses oraisons, sans avoir d'abord récité un *Gloria Patri.* Elle ne pouvait souffrir que quelqu'un récitât, en sa présence, cette prière sans être profondément incliné, et si quelquefois sœur Marie-Félix omettait de le faire par distraction, la Bienheureuse lui courbait elle-même la tête avec ses mains. Elle avait au-dessus de son lit un tableau représentant ce grand mystère, et chaque fois qu'elle recevait dans sa chambre un précepte d'obéissance, elle levait les yeux vers ce tableau pour lui demander la force de bien accomplir ce qui lui était commandé. L'adoration de la Très-Sainte Trinité était la première et la dernière action de sa journée. A l'approche de la fête instituée par l'Eglise, pour honorer cet auguste mystère, elle s'y préparait, pendant neuf jours, avec une dévotion extraordinaire et un profond recueillement uni aux jeûnes et aux autres mortifications. Elle, dont la nature était si calme et si douce, on la voyait s'animer d'un saint zèle, le visage tout en feu, si quelqu'un avait voulu discuter non-seulement sur ce mystère, mais même sur tout autre, répondre sans égard pour personne : « Il n'est point permis à un vil ver de terre de vouloir scruter et comprendre les mystères les plus sacrés de la sagesse divine, sans une téméraire présomption; beaucoup sont tombés dans l'incrédulité, et se sont damnés pour toujours, pour avoir voulu raisonner sur les mystères ».

Chaque vendredi de l'année était pour elle un jour sacré, en mémoire de celui qui fut sanctifié par la mort de Nôtre Seigneur Jésus-Christ; elle le passait dans les pratiques de la pénitence, et d'un jeûne très-rigoureux. Pendant la semaine sainte, après avoir reçu la communion le jeudi, à la messe solennelle, elle ne prenait plus aucune nourriture jusqu'au samedi matin, et passait tout cet intervalle à visiter trente-trois sépulcres, en l'honneur des trente-trois années de la vie du Sauveur. Notre-Seigneur récompensait un si vif et si tendre amour par le privilége singulier des marques visibles de ses plaies, et en faisant participer son Epouse à tout ce qu'il a voulu souffrir pour le salut éternel de nos âmes, dans les diverses parties de sa Passion.

Marie-Françoise avait une si vive confiance et un si tendre amour envers la Très-Sainte Vierge, qu'elle ne priait jamais sans avoir recours à elle ; non contente de pratiquer elle-même cette piété envers Marie, elle s'efforçait de l'inculquer aux autres. « Soyez dévots », disait-elle à tout le monde, « soyez vraiment dévots à Marie et recommandez-vous constamment à

elle, vous obtiendrez de Dieu toutes les grâces que vous désirerez ». Il n'y avait pas de coin dans sa maison où Marie ne fût représentée ; son image se trouvait sur les murs, dans les embrasures de fenêtres, sur les portes, dans les escaliers ; elle avait bien raison d'en agir ainsi, puisqu'il n'y avait pas de repli dans son cœur où le nom de Marie ne fût gravé profondément. La Servante de Dieu se préparait à toutes les fêtes de la bonne Mère, par des neuvaines de jeûnes, de prières et de mortifications, méditant les divers priviléges dont Dieu a honoré cette Vierge incomparable. Tous les titres de Marie étaient autant de trésors pour elle ; elle en parlait souvent avec un amour capable d'amollir le marbre. Le titre cependant pour lequel elle se sentait plus d'attrait, était celui de Mère du divin Pasteur ; elle aimait à reconnaître dans celle qui en est honorée, la mère de son Epoux, de son Bien-Aimé, de son Tout. Elle s'efforçait d'en propager la dévotion, et elle la fit répandre par ses amis au moyen de statues, d'images et de livres. Malade, elle voulait avoir le portrait de sa divine Mère entre les mains, et elle l'avait sur-le-champ, malgré l'impossibilité où elle se trouvait de le prendre par elle-même, à cause de la distance, et sans que personne ne lui donnât visiblement. Ses jeûnes de tous les vendredis et samedis de l'année étaient offerts à Marie ; elle n'omit jamais, jusqu'à sa mort, de dire, en son honneur, le rosaire, les litanies et d'autres prières encore. A peine sortie de son agonie, et lorsqu'il ne lui restait plus que quelques heures à vivre, sa première pensée fut de tourner son regard vers sa tendre Mère et de dire en son honneur cinq dizaines de chapelet.

Quelqu'un avait-il recours à la Bienheureuse, dans quelque nécessité, ou bien s'y trouvait-elle elle-même, elle s'adressait de suite à la Très-Sainte Vierge. Elle le faisait avec une confiance toute filiale et la priait de l'assurer sur-le-champ, par un signe sensible, que sa prière serait exaucée ; la Très-Sainte Vierge, sa bonne Mère, se rendait à ses désirs. Il n'y avait pas de grâce qu'elle n'obtînt par Marie ; elle l'appelait sa mère, et Marie la regardait bien comme sa fille. Ame fortunée, combien votre sort est digne d'envie ! Heureuse d'être aussi honorée par la Reine du ciel, trésorière de toutes les grâces de Jésus ! Mais comment obtenir tant d'honneur ? Oui, soyez dévots à Marie, répond-elle, ayez confiance en Dieu et en sa Mère très-sainte, efforcez-vous de ne jamais déplaire à Marie en offensant Jésus, et alors, par Marie, Dieu vous accordera toutes ses grâces. Elle le disait et le prouvait par ses œuvres, opérant par cette confiance les miracles les plus extraordinaires.

Marie-Françoise avait une grande confiance et une tendre dévotion envers les saints Anges : elle se préparait à célébrer leurs fêtes par des neuvaines, des pénitences et des jeûnes ; elle en parlait avec une affection tendre et ne négligeait rien pour inspirer aux autres cette dévotion. Aussi fut-elle, pendant tout le cours de sa vie, favorisée de l'assistance visible de son Ange gardien ; c'est lui qui l'instruisit de la doctrine chrétienne, lui qui la protégeait dans les périls spirituels ou temporels. Parce qu'elle était habituellement malade, il plut au Seigneur de la confier d'une manière spéciale à l'archange Raphaël. En 1789, il lui apparut sous une forme d'une beauté extraordinaire ; cette vue causa une telle surprise à Marie-Françoise, qu'elle n'avait plus de souffle pour parler ; la voyant dans cet état, l'Archange lui annonça qu'il était envoyé vers elle pour guérir sa plaie du côté ; en effet, le lendemain elle se trouva guérie. Il l'assista de même dans une autre circonstance, où une veine de la poitrine s'était dilatée, ce qui l'empêchait de faire le moindre effort. Un jour, le Père D. François Bianchi

se trouvait avec elle lorsqu'il sentit un parfum tout céleste; il lui en demanda la raison, et elle lui apprit que l'archange Raphaël était au milieu d'eux. Par reconnaissance pour tous les bienfaits qu'elle avait reçus de ce prince du ciel, elle voulut, au moment de sa mort, lui en témoigner sa gratitude, en récitant, à haute voix et avec l'accent d'une tendre dévotion, neuf *Gloria Patri*, pour rendre grâces de cette assistance à la Très-Sainte Trinité. Elle aimait encore, d'un amour spécial, l'archange saint Michel, son protecteur et son défenseur contre les mauvais esprits, ainsi que l'archange Gabriel, qui avait annoncé au monde le grand mystère de l'Incarnation du Verbe. Enfin elle vénérait et aimait toutes les hiérarchies des esprits célestes; ange elle-même par sa pureté, il était juste qu'elle jouît de la familiarité et de l'amitié des Anges.

Marie-Françoise brûlait d'amour pour son Dieu. La soif qu'elle avait de souffrir pour lui, son désir du martyre, ses mortifications volontaires, sa patience dans les tribulations, les maladies et les persécutions, sa foi, son espérance, sa dévotion admirable envers les mystères de notre sainte religion, ses transports pour la sainte Eucharistie, sa tendre piété envers la sainte Vierge, les Anges, les Saints et les âmes du purgatoire, son respect envers les prêtres et la sainte Eglise, les faveurs dont son Bien-Aimé l'enrichit, tout nous dit qu'elle aimait d'un amour immense et héroïque le Père céleste, le Dieu de son âme et de son cœur. Cet amour était si tendre, que souvent, en pensant à la bonté de Dieu, elle versait des torrents de larmes et en trempait son mouchoir et ses vêtements; il était si violent qu'il la privait de ses sens, la saisissait et la soulevait de terre.

Les principaux caractères de la charité, dit saint Paul, sont la patience et la bénignité; la charité n'est point envieuse, elle n'est point téméraire et précipitée, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne s'irrite point, elle ne pense point le mal, elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité; elle supporte tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout, sans jamais s'éteindre. Telles étaient les maximes de la Bienheureuse; voilà l'école qui l'éleva à la sainteté. Accoutumée, dès son jeune âge, aux tribulations et aux persécutions, elle façonna si bien son caractère à la patience et à la bénignité, que ces vertus paraissaient personnifiées en elle. Il suffisait de l'offenser pour acquérir un droit à ses bienfaits. Il n'y avait pas de souffrance à laquelle elle ne compatît. Elle pouvait bien se considérer comme la mère des pauvres et des affligés, puisque ceux-ci étaient ses frères les plus chers et les plus tendrement aimés. Lui demandait-on l'aumône pour l'amour de Dieu, elle donnait tout ce qu'elle avait sous la main, chemises, mouchoirs, linges. Un jour elle rencontra une pauvre femme qui n'avait pas suffisamment de vêtements pour se couvrir, elle la fit venir chez elle et, ôtant ses jupes, elle les lui donna. Elle donna de même son matelas à un pauvre malheureux qui n'avait pas de grabat pour dormir, et pendant longtemps elle soutint une mère et ses sept filles, en se privant elle-même du nécessaire. Elle vendit son habit neuf pour subvenir à la misère de quelques jeunes personnes, et eut beaucoup à souffrir du froid, pendant l'hiver, manquant elle-même de quoi se couvrir. Elle n'avait pas plus tôt reçu une aumône, qu'elle l'appliquait au soulagement des uns et des autres. N'avait-elle plus rien à donner, notre Bienheureuse se jetait aux pieds du Crucifix et, saisissant une discipline, elle s'ensanglantait pour émouvoir le cœur de son Dieu et en obtenir ce dont elle avait besoin pour les malheureux; le Seigneur lui faisait aussitôt

trouver ce qui lui était nécessaire. C'est ainsi qu'elle secourut un pauvre gentilhomme, en lui mettant secrètement dans les mains cinquante ducats, à condition qu'il n'en dirait pas un mot, même au vénérable Père Bianchi ; elle en donna encore trois cents à une famille indigente, et le Seigneur voulut qu'elle en retînt cent pour elle-même, afin de pourvoir à ses besoins les plus pressants.

Marie-Françoise visitait fréquemment les hôpitaux et, passant dans la salle des femmes, elle faisait ses délices de se tenir auprès des malades les plus repoussantes, et de celles atteintes de maladies contagieuses ; elle arrangeait leurs lits, les soutenait sur son épaule et leur rendait tous les services dont elles avaient besoin. Toutefois les premiers objets de sa charité étaient les âmes, et elle eut le bonheur d'en gagner beaucoup à Dieu et d'en ramener un bon nombre du désespoir. L'amour de la Servante de Dieu envers les âmes du purgatoire était vraiment héroïque. Elle ne passait pas de semaine sans se flageller jusqu'au sang afin de les soulager. Presque tous ses jeûnes de l'année étaient offerts à leur intention. Non contente de gagner elle-même le plus d'indulgences possible en leur faveur, elle les recommandait encore aux autres.

Notre-Seigneur voulant manifester combien était grande la pureté de son épouse chérie, faisait souvent exhaler de son corps un suave parfum ; ses habits, comme tout ce qu'elle touchait de sa main, répandaient une odeur toute céleste. Afin qu'on ne pût douter que ce don lui venait de son Bien-Aimé, et par les mains de Marie sa tendre Mère, on observa constamment que ce parfum devenait plus sensible aux fêtes solennelles de la sainte Vierge et les vendredis de mars, jours où elle souffrait les mystères de la passion de Jésus-Christ. Les gardiens de cette vertu qui lui était si chère, furent ses jeûnes continuels, ses macérations, ses disciplines, ses cilices, l'habitude de la présence de Dieu, l'esprit d'oraison avec lequel elle commença et finit la vie de son exil. Tels sont les moyens qui nous conduisent à remporter la victoire sur nous-mêmes, et qui obtiennent du cœur de Dieu, qu'il nous défende, quand il en est besoin, même par des miracles.

La vertu qui trouve une grande répugnance appuyée sur l'orgueil du cœur humain, et qui, d'après saint Grégoire, tue la volonté propre, c'est l'obéissance. Voilà pourquoi Notre-Seigneur, voulant avoir une preuve non équivoque de notre amour pour lui, nous invite à lui offrir ce sacrifice plus excellent à ses yeux que tous les holocaustes : *Qui vult post me venire, abneget semetipsum* : « Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même ». Marie-Françoise avait entendu cette invitation, et, dès son premier âge, elle se dépouilla si bien de sa propre volonté, que l'obéissance paraissait en elle plutôt une inclination naturelle qu'une vertu acquise. On lui demandait un jour quelle était la vertu qui lui plaisait le plus :« Toutes les vertus », répondit-elle, « me plaisent, mais la plus grande est celle de se sentir comme anéanti par les résistances de la partie inférieure de l'âme, et de ne jamais s'opposer néanmoins à la volonté de ceux qui ont le droit de nous commander ». Ce qu'elle disait, elle le faisait. Pour ce qui regarde l'obéissance aux commandements de Dieu et de son Eglise, telle était la maxime que la Servante du Seigneur cherchait continuellement à inculquer aux autres : « Tout chrétien », disait-elle, « est obligé de croire et d'obéir aveuglément à tout ce que la sainte Eglise enseigne, avec tout le respect convenable, et personne ne doit jamais oublier l'obéissance et la soumission dues au souverain Pontife, dans tout ce qu'il commande ». Afin de

rendre ses enseignements plus efficaces, Marie-Françoise racontait tout ce que les premiers chrétiens avaient enduré pour rester fidèles à cette obéissance ; et elle le faisait avec tant d'émotion et une telle abondance de larmes, que tous, à sa voix, se sentaient prêts à voler au martyre ; alors, elle qui le désirait si ardemment, s'écriait : « Oh ! l'heureux sort que le nôtre, si nous étions martyrisés pour notre sainte foi ! »

Il n'y eut pas un moment, dans toute la vie de la Bienheureuse, qui ne fût occupé par la prière, l'exercice de la pénitence, la tribulation, la pratique de toutes les vertus, ou par les faveurs les plus singulières de son céleste Epoux. Aussi l'histoire de cette vie peut se définir en un mot, une agonie continuelle. Au mois de mai 1791, l'état de la Bienheureuse s'aggravant de plus en plus, elle alla passer quelque temps à la campagne de Don Antoine Cervellini, située au-dessus de Sainte-Marie la Grande. Le bienfait du changement d'air ne se fit pas longtemps sentir ; sœur Marie-Françoise fut bientôt prise d'une toux violente qui eut les plus graves conséquences ; malgré toutes les ressources de l'art, il se produisit deux hernies étranglées, qui, pendant vingt-quatre heures, lui causèrent d'affreux vomissements. Il ne se trouvait personne dans cette solitude pour l'assister, en sorte que Don Pessiri se vit obligé de lui donner une absolution qu'il croyait la dernière.

Marie-Françoise désirait son confesseur et le demandait d'une voix éteinte ; Dieu, qui écoute toujours la prière de ses serviteurs, inspira intérieurement à Don Antoine de se transporter auprès de la malade, et aussitôt qu'il fut arrivé, il fit venir d'habiles médecins et lui ordonna, par un précepte d'obéissance, de consentir à l'opération devenue nécessaire pour la sauver. La Bienheureuse se soumit à cet ordre et, étouffée par ses larmes, souffrant des angoisses plus cruelles que la mort, elle s'enferma dans sa douleur et laissa échapper ces seules paroles : « Que Dieu soit béni ! »

Marie-Françoise fut ensuite reconduite à Naples, et au milieu des continuelles agonies qui l'obligèrent, depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'août, à être sans cesse assistée par des prêtres, elle voulut toujours réciter avec eux le Rosaire, les litanies, et toutes ses longues prières et même se préparer par une neuvaine à la fête de l'Assomption de la sainte Vierge. Ce jour-là, elle descendit de sa couche pour venir, dans son oratoire, s'associer aux prières des ministres du Seigneur ; elle y fut prise tout à coup d'une douleur si violente dans un pied, que, ne pouvant s'empêcher d'éclater en sanglots, elle dit à ces serviteurs de Dieu : « Priez pour moi, misérable pécheresse ; oh ! priez la très-sainte Vierge qu'elle m'obtienne de Jésus-Christ miséricorde et courage dans les souffrances que j'endure ». Ils prièrent, et la douleur se calma. Délivrée de ce spasme, elle devint ensuite la proie d'horribles convulsions accompagnées d'un feu intérieur qui la dévorait et de douleurs aiguës par tout le corps ; ses pieds et ses jambes s'enflèrent rapidement, au point qu'elle ne put plus garder le lit, et dut passer les jours et les nuits sur une chaise, sans pouvoir prendre aucun repos. Sa patience et sa constante conformité à la volonté de Dieu, furent si grandes en cette circonstance, que, d'après l'expression des témoins oculaires, elles étaient plus qu'héroïques. Ses lèvres ne s'ouvraient que pour bénir et remercier le Très-Haut, offrant au Père Eternel ses nombreuses et douloureuses crises, en union avec les mérites infinis de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

On approchait de la fête de la Nativité de Marie, et pendant qu'elle s'y préparait avec une extrême ferveur, la Bienheureuse fut prise d'une mortelle crampe d'estomac ; il semblait qu'elle fût traversée d'un glaive acéré,

et les convulsions furent si grandes, les vomissements si violents, qu'il semblait qu'on lui arrachait les entrailles; mais la Bienheureuse, laissant échapper les doux gémissements de la colombe, ne savait que répéter ces admirables paroles : « Que le Seigneur soit béni ! » Le jour de la fête arrivé, comme elle ne put quitter sa couche, elle demanda d'y recevoir la sainte communion, et elle la reçut des mains de son confesseur avec un recueillement et une dévotion qui firent l'admiration de tous les assistants. Comme le mal croissait toujours, et que les convulsions devenaient de plus en plus fortes, sœur Marie-Françoise désira recevoir le saint Viatique et l'Extrême-Onction, le 11 septembre, fête du saint nom de Marie, bien qu'elle eût déjà communié le matin. Le 13, après avoir pareillement reçu son Bien-Aimé, tandis qu'elle était crucifiée sur son lit de douleurs, elle eut une profonde extase, pendant laquelle elle vit s'élever, du seuil de sa chambre jusqu'au plafond, une grande croix nue. Elle communiqua cette vision à Dom Antoine Cervellini, et celui-ci en fit part à tous les prêtres qui se réunissaient souvent dans son oratoire, afin de prier pour elle ; tous pensèrent que cette vision était un présage assuré de sa mort prochaine. Se souvenant alors de la puissance qu'avait sur elle le précepte d'obéissance, et combien de fois il avait suffi pour la rappeler des portes de la mort, dans leur désir de la conserver pour le bien de leurs âmes, ils résolurent de lui commander de prier elle-même le Seigneur, qu'il daignât la laisser vivre encore, pour sa plus grande gloire et l'accroissement des mérites de sa Servante. Le Père Toppi fut choisi pour lui communiquer cet ordre, de la part de toute l'assemblée. La Bienheureuse obéit et, quelque pénible que lui fût devenue la vie, elle inclina la tête et offrit ce nouvel acte de soumission en union avec la soumission de Jésus sur la croix.

La maladie continuait son cours, s'aggravant de plus en plus; néanmoins, les serviteurs de Dieu, désirant toujours posséder la Bienheureuse, lui renouvelaient sans cesse le précepte d'obéissance. Le 5 octobre elle reçut, avec sa ferveur accoutumée, la sainte communion qui était devenue sa seule nourriture, depuis quelque temps ; pendant qu'elle était toute recueillie à faire son action de grâces, elle fut ravie en extase, en présence de plusieurs personnes qui l'entendirent s'écrier : « Mon Epoux bien-aimé, vous êtes mon Maître, faites de moi tout ce que vous voudrez ». C'est pendant ce ravissement, que Notre-Seigneur lui fit entendre qu'il ne voulait plus qu'on lui donnât des préceptes d'obéissance, pour la retenir encore dans l'exil ; mais que tous devaient se conformer à sa divine volonté. Revenue à elle, et se tournant vers Dom Antoine Cervellini qui lui rappelait le précepte qu'elle avait reçu : « Mon Père », lui dit-elle, « ne me donnez plus de préceptes, parce que le Seigneur s'en irrite ». — « Sœur Marie-Françoise », reprit le bon prêtre, « ce précepte est dans les mains de l'abbé Toppi ». — « Oui », reprit la Bienheureuse ; « mais le Seigneur m'a dit que vous étiez mon confesseur et qu'il voulait que j'en sois déliée par vous ». Puis, s'adressant à François Borelli qui faisait des instances : « François », lui dit-elle, « vous devriez avoir du scrupule de votre conduite ; vous voyez où j'en suis réduite, ma pauvre humanité est consumée, le Seigneur m'appelle, ces bons Pères me retiennent liée par l'obéissance, et moi je suis obligée de rester et de souffrir. Dites-leur donc qu'ils ne me donnent plus de préceptes, et recommandez à Dom Pessiri de se résigner à la volonté de Dieu ». Son confesseur, après avoir réfléchi, s'écria : « Puisqu'il en est ainsi, je ne veux point déplaire au Seigneur, qu'il fasse sa sainte volonté, et vous, sœur Marie-Françoise, accomplissez-la. Je vous délie de tout pré-

cepte ». Il se tourna ensuite vers le Père Gaétan Laviosa, qui était présent, et le pria de la bénir ; celui-ci, s'approchant de son lit, la bénit en disant : *Benedictio Dei omnipotentis Patris et Filii et Spiritus sancti, descendat super te et maneat semper*. Marie-Françoise inclina la tête à ces paroles, et aussitôt, saisie d'une forte crise, elle tomba en agonie.

C'est ainsi que notre Bienheureuse resta obéissante à ses directeurs jusqu'à la mort ; elle ne pouvait toucher à ses derniers moments, tant qu'elle n'était point déliée du précepte qui la retenait à la vie ; le Seigneur voulut qu'elle donnât par là la preuve la plus éclatante de son amour pour cette vertu, qu'elle avait aimée avec prédilection pendant toute sa vie, et qu'elle porta jusqu'au point le plus prodigieux à sa mort. Entrée en agonie, Marie-Françoise acheva de retracer en elle la parfaite image de son divin Epoux crucifié. Cette agonie dura trois heures. Elle tremblait dans tous ses membres, tous ses os étaient disloqués. Douze prêtres ou amis de la Bienheureuse entouraient son lit et élevaient leurs mains pour elle vers le Seigneur. Son confesseur lui suggérait les sentiments que son expérience lui avait appris être les plus efficaces sur son cœur. Tout à coup, la Servante de Dieu ouvrit les yeux, et, les fixant au ciel d'une voix éteinte et suppliante, elle répéta trois fois ces paroles : « Pardonnez, ô mon Père bien-aimé, pardonnez, pardonnez ! » Ceux qui l'entouraient comprirent alors qu'elle était arrivée à ce moment de la passion de Jésus-Christ, où l'Homme-Dieu pria pour ses bourreaux et en leurs personnes pour tous les pécheurs ; pour s'unir à ses prières, ils récitèrent les litanies et des psaumes. Quelques minutes après, d'une voix affaiblie et plaintive, elle cria de toutes ses forces : « Père, aidez-moi, Père, aidez-moi, aidez-moi ! » Elle en était au mystérieux abandon qui fut le moment le plus douloureux de Jésus sur la croix, et alors les assistants de prier avec plus de ferveur encore, tandis qu'elle-même resta presque deux heures dans un profond silence, le gosier desséché et la bouche entr'ouverte. On aurait dit qu'à chaque instant sœur Marie-Françoise allait rendre l'âme à son Créateur, lorsque, revenant de son sommeil léthargique, elle se mit à réciter, d'une voix claire et distincte, cinq dizaines de chapelet et treize *Gloria Patri*, pour remercier la très-sainte Trinité de l'assistance que lui avait prêtée, dans son agonie, l'archange Raphaël.

Le 6 octobre 1791 arriva enfin, il devait être le dernier jour de sa vie sur la terre, et le commencement de ces triomphes sans fin, par lesquels la bonté de Dieu récompense les vertus et les victoires de ses serviteurs. La Bienheureuse avait passé toute la nuit dans la même position, laissant échapper d'ardents soupirs, qu'elle interrompait lorsque Dom Pessiri lui suggérait de pieux sentiments sur la passion du Sauveur. Le matin venu, bien qu'elle eût les yeux fermés et les dents serrées, au point de ressembler presque entièrement à un cadavre, Dom Jean lui demanda si elle désirait la sainte communion ; ne pouvant répondre, elle fit un signe affirmatif. Il célébra la sainte Messe, et, lorsqu'il présenta à Marie-Françoise son Epoux bien-aimé, elle recouvra toutes ses facultés, adora profondément son Dieu caché sous la sainte hostie, et communia. Ravie bientôt en extase, elle se prit à dire : « La Madone, la Madone !...Voici que ma Mère vient au-devant de moi... O ma Mère !... » La Bienheureuse, qui avait prédit qu'elle quitterait ce monde sans qu'on s'en aperçût, changea bientôt de couleur, et il ne lui resta plus qu'un souffle de vie à exhaler. Dom Pessiri alluma le cierge bénit, lui donna une dernière absolution, et voulant s'assurer si elle était déjà morte, il lui présenta le crucifix : « Sœur Marie-Françoise », lui dit-il,

« baisez les pieds de votre Epoux, mort pour nous sur la croix ». Et, soulevant la tête, la mourante colla ses lèvres sur les pieds de son Sauveur, et après les avoir tendrement baisés, retombant sur son oreiller, elle expira.

CULTE ET RELIQUES.

Aussitôt que le bruit de sa mort se fut répandu, le peuple, dans un saint enthousiasme, accourut en foule à sa maison et se mit à crier, dans le transport de sa dévotion : « La sainte religieuse est au ciel, la Servante de Dieu est morte ». Le même jour, une femme qui s'était cassé le col du fémur droit ayant été miraculeusement guérie, le bruit de ce miracle se répandit rapidement dans la ville de Naples, alimenta la foi du peuple et devint le principe d'une longue série de prodiges par lesquels Dieu se plut à honorer la mémoire de sa Servante.

Le soir du 7 octobre, son corps fut religieusement déposé dans son cercueil et processionnellement porté à l'église des Frères Mineurs Alcantaristes de Sainte-Lucie du Mont, où on avait préparé un caveau creusé dans le roc, à l'intérieur de la chapelle de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge. A peine le corps fut-il arrivé à l'église, suivi d'une foule immense de fidèles, que le peuple, n'écoutant plus que l'impétuosité de sa dévotion, se jeta sur le cercueil, désireux de se procurer des reliques de la Bienheureuse ; l'un enlevait la palme, un autre la couronne de fleurs, un autre coupait un morceau de son vêtement, un autre enfin quelques-uns de ses cheveux. Alors des soldats de la garde du roi de Naples se pressèrent autour du cercueil qui fut transporté dans une chapelle protégée par une grille en fer. Pour satisfaire la dévotion du peuple, on faisait toucher aux restes de la Sainte des médailles et des chapélets.

Après la reconnaissance juridique du corps, faite par les officiers de la cour archiépiscopale, on le déposa dans un cercueil de châtaignier fermé à clef et scellé avec soin, puis placé dans une autre caisse et ainsi déposé dans le caveau, recouvert d'une pierre sépulcrale. Dieu se plut à accorder par l'intercession de sa servante, dans cette circonstance, des grâces innombrables ; mais les plus précieuses furent celles de la conversion de beaucoup de pécheurs : ce qui avait été, pendant toute sa vie, l'objet des désirs et des prières de sœur Marie-Françoise.

Le 18 mai 1803, elle fut déclarée Vénérable par le pape Pie VII. Le 12 février 1832, le pape Grégoire XVI approuva par un premier décret l'héroïcité de ses vertus, et un second décret du même Pontife, en date du 28 décembre 1839, déclara l'authenticité incontestable et l'excellence de deux miracles opérés par l'intercession de cette servante de Dieu. Le 20 avril 1840, un troisième décret établit qu'on pouvait procéder à sa béatification : la cérémonie fut célébrée le 10 novembre 1843, et le souverain pontife Grégoire XVI l'inscrivit au catalogue des Bienheureux.

De nouveaux miracles ayant été opérés par son intercession, Sa Sainteté le pape Pie IX signa la reprise de la cause pour la canonisation, et deux miracles furent proposés à l'approbation de la Sacrée Congrégation des Rites. Conformément aux constitutions apostoliques, elle les soumit à un sérieux examen, savoir : premièrement, dans une assemblée antipréparatoire, réunie le 5 mai 1862, ensuite dans l'assemblée préparatoire du 21 avril 1863, et enfin dans l'assemblée générale tenue au palais du Vatican, le 24 novembre 1863. Le 17 janvier 1864, le pape Pie IX daigna prononcer qu'il constait de deux miracles opérés de Dieu par l'intercession de la bienheureuse Marie-Françoise. Sa Sainteté ordonna de publier ce décret et de l'enregistrer parmi les actes de la Sacrée Congrégation des Rites.

Le dimanche 24 avril 1864, Sa Sainteté le pape Pie IX se rendit à l'église du collége Urbain de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, et après avoir pris place sur son trône, on donna lecture du décret par lequel Sa Sainteté déclare que l'on peut procéder en toute sûreté à la canonisation de la bienheureuse Marie-Françoise des Cinq Plaies de Jésus, tertiaire professe de l'Ordre des Mineurs de Saint-Pierre d'Alcantara, de la province de Naples.

Enfin, le 29 juin 1867, le souverain Pontife l'insérait au catalogue des Saints.

Tiré de la *Vie de la bienheureuse Marie-Françoise*, par le R. P. Bernard Laviosa C. R. S., traduite de l'italien par le P. M.-A. des Frères Mineurs Capucins.

SAINT PARDULPHE OU PARDOUX DE SARDENT,

ABBÉ ET PATRON DE GUÉRET

737. — Pape : Grégoire III. — Roi de France : Charles Martel.

Exortum est in tenebris lumen rectis.
Au milieu des ténèbres s'est élevée la lumière pour les cœurs droits. *Ps.* CXI, 4.

Le bienheureux Pardoux naquit au diocèse de Limoges, dans un bourg appelé Sardent (Creuse, arrondissement de Bourganeuf, canton de Pontarion), qui est à trois lieues de Guéret. Ses parents étaient de pauvres laboureurs, et l'enfant commença par garder les troupeaux de la maison; il brilla bientôt au milieu des autres enfants par sa douceur, sa modestie et sa grande piété, et ses vertus furent si précoces, qu'on venait le voir dans les champs et qu'il attirait à lui des personnes même d'un rang élevé. Un jour qu'il se reposait sous un arbre avec ses jeunes camarades, ils mirent le feu au pied, soit par forme de jeu, soit pour se chauffer; le vent, soufflant avec force, fit tomber l'arbre, et tous les enfants prirent la fuite, à l'exception du jeune Pardoux, qui resta immobile en faisant le signe de la croix. En tombant, une des branches de l'arbre lui fit à la tête une grave blessure, qui lui occasionna la perte de la vue. Privé de la lumière, il rechercha avec plus d'attrait qu'auparavant la véritable lumière des âmes, et Dieu le combla de telles faveurs, qu'avec le don de la parole et de la prédication, il reçut le pouvoir de soulager à la fois les âmes et les corps; il chassait les démons et guérissait les infirmes et les malades.

C'était au temps où Lanstérius, comte de Limoges, fonda le monastère de Guéret (*Waractum*), en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul. Après avoir rassemblé dans cette maison un certain nombre de moines pour y chanter les louanges divines, ce seigneur entendit parler de la sainteté et des miracles de notre Saint; il alla le trouver aussitôt et il obtint de lui, à force d'instances, qu'il viendrait habiter le nouvel établissement. Pardoux y fut tout d'abord le modèle accompli des vertus religieuses, au point qu'il fut bientôt établi le supérieur et l'abbé de ce monastère. Il se fit remarquer par sa pénitence : jamais il ne s'approchait du feu pour se chauffer; il se priva d'une manière absolue de la chair des animaux; souvent il passait des semaines entières en ne prenant qu'un seul repas, et il se servait d'un fer aigu pour mortifier son corps. Ces dispositions lui méritèrent, pendant une nuit, la vision de l'archange saint Michel, qui lui apparut et lui adressa ces paroles de consolation : « Pardoux, homme de Dieu, levez-vous promptement et sans perdre de temps montez les degrés de cette échelle. Vous trouverez au sommet Notre-Seigneur Jésus-Christ et vous recevrez de sa main la couronne qu'il a préparée à vos travaux et à vos souffrances ». Le serviteur de Dieu se lève aussitôt, baise le lieu où il avait vu les pieds de l'ange et prie avec d'abondantes larmes. Il comprit que Dieu l'avertissait de persévérer dans la pratique des bonnes œuvres pour arriver un jour aux récompenses célestes.

Plusieurs fois Dieu lui accorda le don des miracles. Un paysan, appelé Germanus, étant à couper du bois dans une forêt, trouva sous un vieil arbre des champignons, qu'il ramassa pour les porter à l'homme de Dieu. Comme il se rendait vers lui, il rencontra un homme riche, nommé Regnarius, qui, abusant de son autorité, lui enleva ces champignons et ordonna à son serviteur de les apprêter avec soin pour les servir quand viendrait l'heure du repas. Il les eut à peine goûtés qu'il ne put les rejeter ni de la bouche ni du gosier, où ils s'étaient arrêtés; dans cette extrémité, il ordonna à l'un de ses serviteurs d'aller trouver Pardoux afin de le supplier de lui pardonner la faute qu'il avait commise à son égard et d'implorer pour lui la miséricorde du Seigneur. Le Saint alla prier dans son oratoire et remit au serviteur de l'eau et de l'huile bénites de ses mains; lorsque celui-ci fut de retour, et que son maître eut frotté d'huile la partie souffrante et introduit de l'eau dans sa bouche, les champignons sortirent de son gosier et il recouvra la santé.

Un forgeron de Limoges était possédé du démon, et on lui avait mis une chaîne au bras et au cou; il fut conduit à l'homme de Dieu par deux gardiens, l'un marchant en avant et l'autre le retenant par derrière. Lorsqu'il fut arrivé près du Saint, il se répandit en injures et en outrages contre lui, en lui donnant les noms de voleur, de faussaire et de persécuteur. Celui-ci, plein de patience et de charité, lui fit donner à boire et à manger; entrant ensuite dans son oratoire, il pria pour lui, le garda quelques jours dans le monastère et le renvoya complétement guéri.

Il y avait à Tours un paralytique qui, depuis cinq ans, se faisait porter sous le portique de l'église consacrée à saint Martin, sans avoir pu obtenir sa guérison. Pendant son sommeil, il entendit une voix qui lui disait : « Lève-toi, hâte-toi de te rendre au territoire des *Lemovices*, pour y trouver l'homme de Dieu Pardoux; par lui le Seigneur te rendra la santé ». Il fit part de ce qu'il venait d'entendre à un moine du monastère, qui le rapporta à l'abbé ; celui-ci fit préparer un âne et ordonna à deux serviteurs de conduire le paralytique vers saint Pardoux. Lorsqu'il fut arrivé, l'homme de Dieu fit sur lui le signe de la croix, toucha ses membres avec sa main et le renvoya guéri. Ces miracles ne sont pas les seuls qu'il ait faits : un grand nombre d'autres lui sont attribués.

Le bienheureux Pardoux arriva à une grande vieillesse; il atteignit presque sa quatre-vingtième année; son visage resplendissait d'une douceur angélique et sa chevelure était devenue d'une éclatante blancheur; il n'était cependant affaibli par aucune infirmité, et on croit même qu'il avait recouvré la vue. Un dimanche, le 6 octobre de l'année 737, il sentit que sa mort était prochaine et s'endormit quelques instants. Quand il fut réveillé, il dit à ses frères qui l'entouraient : « Quelle est cette trompette que j'ai entendue à la porte du monastère ? » Les religieux comprirent alors que le chœur des anges allait recevoir son âme et l'introduire dans les demeures célestes. A la même heure, un de ses disciples entendit des voix qui chantaient dans le ciel. C'était le moment où le Saint rendait son âme à Dieu.

On le représente aveugle et guérissant les aveugles qui viennent à lui.

CULTE ET RELIQUES.

Il fut enseveli dans une église voisine, dédiée à saint Aubin, et le peuple de la contrée l'a regardé depuis comme son patron et son protecteur à cause des grands miracles accomplis à son tombeau. Ces miracles furent si fréquents, dit un ancien auteur, qu'il passait dans les Aquitaines

pour un autre saint Martin. On garda avec un grand soin ses reliques, et les évêques de Limoges les déclarèrent plusieurs fois authentiques, notamment dans les années 1623 et 1712. Le chroniqueur Geoffroy du Vigeois dit qu'elles furent portées à Sarlat (Dordogne) et de là à Arnac, vers l'an 1028 ; mais il est probable que ce transport doit s'entendre seulement d'une partie du corps. Plusieurs paroisses du Périgord portent son nom, et on voit une fontaine de ce même nom à Saint-Pardoux-Larivière.

L'office et les litanies de saint Pardoux, imprimés à Guéret, en 1635, sont d'une grande beauté. On y trouve cette belle antienne aux Vêpres :

O lampas Ecclesiæ,	O flambeau de l'Eglise,
Gemma puritatis,	Perle de pureté,
Speculum munditiæ,	Miroir de chasteté,
Cella sanctitatis,	Sanctuaire de sainteté,
Linea justitiæ,	Vêtement de justice,
Exemplar virtutis,	Modèle de vertu,
Adstanti familiæ	Donne à tes enfants qui t'implorent
Fer opem salutis.	La grâce d'opérer leur salut.

Le Propre de Sarlat offre, au 10 octobre, cette gracieuse oraison du Saint : *Deus, qui in corporali cœcitate copioso spiritus splendore beatum Perdulphum, confessorem tuum, illustrasti ; ejus meritis et precibus cœleste nobis lumen largiter infunde, quo omnes mundi fallacias detegentes, ad æternam gloriæ tuæ claritatem semper intendamus.* — « O Dieu, qui n'avez voulu priver saint Pardoux, votre serviteur, de la lumière du corps, que pour lui prodiguer celle de l'esprit, répandez dans nos âmes cette lumière précieuse qui, nous faisant découvrir toutes les erreurs dont ce monde est rempli, nous permettra de nous abîmer un jour dans l'océan des splendeurs de votre gloire ».

Nous devons cette notice à l'obligeance de M. l'abbé Antoine Ricard ; il l'a tirée de l'ouvrage intitulé : *La Vie et les Miracles de saint Pardoux*, par Couturier de la Prugne. Guéret, 1721.

TRANSLATION DE SAINT PRUDENT OU PROUENTS, MARTYR,

A L'ABBAYE DE BÈZE, DIOCÈSE DE DIJON (883).

Saint Prudent, d'une noble famille narbonnaise, fut engendré à la vie chrétienne dès sa naissance (IIIe siècle), et reçut du ciel, avec les meilleurs dons de l'esprit et du cœur, un caractère facile et une volonté résolue. Il obtint de grands succès dans l'étude des lettres, et à voir la sagesse précoce de sa conduite, il n'était pas douteux que son âme fût le sanctuaire de l'Esprit-Saint.

Honoré du diaconat, il brilla dans l'assemblée des fidèles, comme un soleil à son midi, par l'éclat de son enseignement et la sainteté de sa vie manifestée par de nombreux miracles. C'est pourquoi le démon furieux suscita pour le perdre la haine de ses suppôts. Après l'avoir chargé de chaînes et tourmenté cruellement, ils lui brisèrent le crâne avec un marteau de maçon, le troisième jour de septembre.

Les bourreaux arrachèrent du sépulcre, où les chrétiens l'avaient enseveli, le corps du martyr, et le jetèrent en pâture aux oiseaux de proie et aux animaux immondes. Mais Dieu, qui garde les os des Saints, en éloigna les bêtes, et permit aux fidèles de le soustraire à la profanation et de l'enfouir secrètement. Quand la paix luit sur l'Eglise, on s'empressa de mettre dans un tombeau les saintes reliques avec l'instrument du martyre et d'élever au dessus un oratoire ou église. Cette petite église fut incendiée par les Sarrasins au VIIIe siècle, et ses revenus donnés par Charles-Martel à l'un de ses hommes d'armes. Or, en 882, Geilon, évêque de Langres, revenant de Saint-Jacques de Compostelle, s'arrêta pour passer la nuit dans une hôtellerie, proche de Narbonne, et il y apprit que saint Prudent, martyr, reposait dans une chapelle voisine. Il s'y rend aussitôt pour le vénérer et réciter Matines ; il ouvre la châsse posée en arrière de l'autel et s'agenouille avec respect. En voyant cette châsse qui tombait en poussière et les linges en pourriture, il pleura, et, dans sa douleur, il eut la pensée d'emporter les reliques afin de les mieux honorer : « O saint martyr », dit-il tout haut, « que nous serions heureux si vous consentiez à nous suivre ! »

Répondant à ce désir, le chapelain du prélat, homme très-érudit et d'une éloquence habile, lui représente que, vu l'abandon des reliques dans une chapelle en ruine où l'on célèbre une fois par an les saints mystères, il est permis de les prendre, avec l'intention de leur rendre le culte qui leur est dû. L'évêque se laisse persuader et, sans plus de discussion, prend les ossements sacrés et se hâte vers la Bourgogne. En arrivant dans son diocèse, il annonce au peuple le trésor qu'il apporte ; aussitôt une foule nombreuse lui fait cortége, et des miracles attestent la puissance du martyr et sa joie d'être ainsi glorifié. Le 6 octobre 883, le pieux évêque déposa les reliques au monastère de Bèze, et pour subvenir aux dépenses qu'entraînait l'affluence des pèlerins, il concéda aux moines « la prébende de Saint-Mamès de Lux-le-Haut, la chapelle de Saint-Marcellin, Pontailler avec son église dédiée à saint Hippolyte, et l'église de Chaseuil, menaçant des anathèmes et des peines éternelles le sacrilége qui oserait porter atteinte à ces donations.

La confiance des fidèles fut magnifiquement récompensée. Des paralytiques, des aveugles, des possédés, de Beire, de Bourberain, de Blagny, de Fleix, de Mantoche, de Saint-Seine, de Pouilly-sur-Vingeanne, de Lux, de Viévigne, d'Is-sur-Tille, d'Echirey, de Lantenay, de Fleurey, de Courchamp et d'autres lieux sont guéris ou délivrés !

L'église de l'abbaye, quoique vaste et spacieuse, ne pouvant contenir les pèlerins, un moine, Grimerius, bâtit sur un monticule voisin une chapelle où l'abbé Etienne déposa le buste du saint martyr, afin que chacun pût à loisir satisfaire sa dévotion, sans troubler le silence des cloîtres ni interrompre les offices.

En 887, à l'approche des Normands, les moines de Bèze transportèrent le corps de saint Prudent à Saint-Etienne de Dijon et le déposèrent devant le maître autel. Quand le flot de l'invasion fut écoulé, ceux qui avaient échappé à la mort relevèrent les ruines de l'abbaye et vinrent redemander saint Prudent. Les Dijonnais refusèrent ; mais, contraints d'obéir à l'injonction de l'évêque diocésain, Gauthier, de Langres, ils feignirent de se soumettre, et, en réalité, ils donnèrent le corps de saint Silvin.

Le secret gardé, la fraude parut réussir ; mais un jour que l'évêque était à Dijon, saint Prudent lui apparut et lui dit : « Eh quoi ! pieux pontife, demeurez-vous satisfait d'un tel échange, et vous plaît-il qu'un autre soit honoré sous mon nom dans le sanctuaire qu'on m'a bâti et sur le siége qu'on m'a élevé ? » L'évêque, surpris, demande à comprendre, puis convoque aussitôt les prêtres de Saint-Etienne, et après avoir blâmé leur ruse, il les déclare frappés d'anathème tant qu'ils garderont les reliques.

Les coupables ainsi humiliés se mirent en devoir d'obéir, et saint Prudent fut reconduit en grande pompe de Dijon à Bèze (931). Ce jour-là un aveugle de Viévigne, nommé Aldegaudus, recouvra la vue.

Le 8 juin 1116, le corps de saint Prudent fut porté aux grands plaids de Dieu, tenus entre Lux et Til-Châtel, par Jocerand, évêque de Langres, sous la présidence de Guy de Bourgogne, archevêque de Vienne, qui fut pape sous le nom de Calixte II, pour mettre fin aux querelles, aux procès et autres maux dont souffrait la province. On le plaça sous un temple de verdure avec d'autres Saints, et il se fit là plusieurs grands miracles.

Des parcelles des reliques de saint Prudent ont été accordées, en 1675, à l'église de Châtillon-sur-Seine, et, en 1686, à la ville de Narbonne.

Les reliques de saint Prudent, celles de saint Silvin et de sainte Réginilde, échappées à tous les désastres qui, de siècle en siècle, sont tombés sur l'abbaye de Bèze, enrichissent l'église paroissiale.

Extrait de la *Vie des Saints du diocèse de Dijon*, par M. l'abbé Duplus.

VIIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur la voie d'Ardée, le décès de saint Marc, pape et confesseur [1]. 336. — Dans la province de Comagène ou Euphratésie *(Augusta Euphratesia)*, en Syrie, les saints martyrs SERGE ou SIERGE *(Sergius)*, et BACQ ou BACQUE *(Bacchus)*, nobles romains, mis à mort sous l'empereur Maximien. Bacque fut si longtemps fouetté avec des nerfs de bœuf, que, ayant le corps tout rompu, il rendit l'âme en confessant Jésus-Christ. Pour Serge, on lui fit chausser des bottines garnies de clous en dedans, et, comme il ne laissait pas de demeurer ferme dans la foi, il fut condamné à avoir la tête tranchée : le lieu où il repose, appelé, de son nom, Sergiopolis, est honoré par un grand concours de chrétiens à cause des miracles qui s'y opèrent. 300. — A Rome, les saints martyrs Marcel et Apulée. Ils s'attachèrent d'abord à Simon le Magicien ; mais, voyant les miracles que Notre-Seigneur opérait par l'apôtre saint Pierre, ils quittèrent cet imposteur et se soumirent à la doctrine apostolique, et, après la mort des Apôtres, ils remportèrent la couronne du martyre sous le consulaire Aurélien, et furent enterrés près de la ville de Rome. Ier s. — Dans la même province de Comagène, sainte Julie, vierge, qui consomma son martyre sous le président Marcien. IVe s. — A Padoue, sainte JUSTINE, vierge et martyre, qui, ayant été baptisée par le bienheureux Prosdocime, disciple de saint Pierre, demeurant fermement attachée à la foi de Jésus-Christ, fut, par l'ordre du président Maxime, percée d'un coup d'épée, et s'envola vers le Seigneur. Ier s. — En Berri, saint AUGUSTE (vulgairement saint Août), prêtre et confesseur. Vers 560. — Au diocèse de Reims, saint Hélain, prêtre. VIe s. — Le même jour, la commémoraison de Notre-Dame de la Victoire, instituée par le pape Pie V, en mémoire de l'insigne victoire remportée en ce jour par les chrétiens sur les Turcs, dans un combat naval, par le secours de la sainte Vierge ; c'est pour le même sujet que le pape Grégoire XIII a décrété la célébration de la fête du Rosaire, le premier dimanche de ce mois [2]. 1571.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Agen, les saints Prime et Félicien, martyrs, cités déjà au martyrologe de France du jour précédent, et dont nous donnerons la vie au 20 octobre, avec celle de leurs compagnons. Vers 303. — Au diocèse d'Arras, saint Piat de Tournai, martyr, dont nous avons esquissé la notice au 1er octobre. 287. — Aux diocèses d'Angers, Chartres, Mayence, Paris, Perpignan et Saint-Dié, les saints Serge ou Sierge et Bacq ou Bacque, martyrs en Syrie, cités au martyrologe romain de ce jour. 300. — Aux diocèses de Perpignan, Angers et Saint-Dié, les saints Marcel et Apulée, martyrs à Rome, cités à ce jour au même martyrologe. Ier s. — Au diocèse de Cambrai, saint Pacifique de San-Severino (Marche d'Ancône), de l'Ordre des Frères Mineurs, dont nous avons donné la vie au 24 septembre. 1721. — Aux diocèses de Carcassonne, Châlons, La Rochelle et Saint-Dié, saint Marc Ier, pape et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 336. — Au diocèse de Limoges, saint Pardulphe ou Pardoux, abbé et confesseur, dont nous avons donné la vie au jour

1. Marc, romain d'origine, était fils de Prisque ; il succéda à saint Sylvestre Ier, et siégea huit mois et vingt jours (18 janvier-7 octobre 336), sous le règne de Constantin le Grand, et pendant le consulat de Népotien et Faconde. Il rendit un décret conférant à l'évêque d'Ostie l'usage du pallium et le droit exclusif de sacrer le pontife romain, promulgua une constitution relative à tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique, et consacra deux nouvelles basiliques, l'une sur la voie d'Ardée, l'autre dans l'intérieur de Rome. En deux ordinations, Marc imposa les mains à vingt-cinq prêtres, six diacres et vingt-sept évêques. On croit que ce fut lui qui ordonna de réciter à la messe, après l'Evangile, le symbole de Nicée, cette charte authentique et fondamentale de la foi. Saint Marc fut enseveli sur la voie d'Ardée, dans le cimetière de Sainte-Balbine, et de là transporté dans l'église *juxta Pallacinis*, aujourd'hui Saint-Marc, dont il avait fait la dédicace. — *Liber Pontificalis* ; Darras, *Histoire générale de l'Eglise catholique*, tome IX, page 325.

2. Nous avons donné au Ier octobre l'historique de la fête du Rosaire.

précédent. 737. — Au diocèse de Lyon, saint Ethère, successeur de saint Prisque (586) sur le siége archiépiscopal de cette ville qu'il tint pendant seize ans et qu'il illustra par ses vertus [1]. 602. — Au diocèse de Saint-Dié, sainte Libaire, appelée vulgairement Libière et Livière *(Leobaria, Libaria)*, vierge et martyre à Grand (Vosges, arrondissement et canton de Neufchâteau). Elle est citée aussi aux martyrologes du 8 et du 12 octobre [2]. 361 ou 362. — Au diocèse de Saint-Flour, saint Bruno, prêtre et confesseur, fondateur de l'Ordre des Chartreux, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 1101. — Au diocèse de Bourges, saint Août ou Auguste, prêtre et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. Vers 560. — A Saintes, le décès de saint PALLAIS ou PALLADE, évêque de ce siége et confesseur. VIe s. — A Toulouse, l'invention des corps de saint Papoul, prêtre et martyr dans le Lauragais (3 novembre); et des saints Honorat (25 décembre), Hilaire l'Ancien (20 mai) et Sylve (31 mai), évêques de ce siége et confesseurs. — A Beaune (Côte-d'Or), au diocèse de Dijon, saint Pipe ou Pipion *(Pipia, Pipio)*, diacre de cette église et confesseur, cité au martyrologe de France du 2 octobre. — A Cléder (Finistère, arrondissement de Morlaix, canton de Plouzevedé), au diocèse de Quimper, saint Qué, vulgairement Ké, Quay, Kenan et Callédoc *(Quinocus)*, évêque de Duleck, en Irlande, puis solitaire en Bretagne. Il est déjà nommé aux martyrologes de France du 12 septembre et du 1er octobre [3]. Vers 495. — Dans l'ancien diocèse de Mâcon (Saône-et-Loire), diocèse actuel d'Autun, saint Rigaud *(Rigaldus)*, dont les reliques se conservaient autrefois dans l'abbaye bénédictine de son nom *(S. Rigaldus de Ancisa*, fondée en 1171). — A Aix, le décès de saint Armentaire, successeur de saint Menesphale sur le siége archiépiscopal d'Aix dont il fut, croit-on, le cinquième titulaire. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Laurent, auprès de son prédécesseur : leurs reliques furent plus tard transférées dans l'église de Saint-Sauveur. Vers 450. — A Cadenet (Vaucluse, arrondissement d'Apt), au diocèse d'Avignon, la sainte mort du Père Antoine Lequien, fondateur des Sœurs de l'Adoration du Saint-Sacrement [4]. 1676.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — A Padoue, sainte Justine, vierge et martyre, qui, ayant été baptisée par le bienheureux Prosdocime, disciple de saint Pierre, et demeurant attachée à la foi de Jésus-Christ, fut, par l'ordre du président Maxime, percée d'un coup d'épée et s'envola au Seigneur. Son corps repose dans le superbe monastère de notre Ordre qui a été bâti dans cette ville. Ier s.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — A Padoue, sainte Justine, vierge et martyre.

1. Ethère vécut d'abord à la cour de Gontran, roi de Bourgogne, qui, confiant en sa haute sagesse, l'avait choisi pour l'un de ses conseillers. Après s'être rendu recommandable dans le monde, il le fut plus encore comme évêque, par sa piété et par son zèle qui lui méritèrent les plus grands éloges de la part du pape saint Grégoire le Grand. Ethère accompagna en 591, à Paris, le roi Gontran, que Frédégonde avait prié de venir tenir son fils Clotaire sur les fonts sacrés. Il assista au baptême de ce jeune prince, alors âgé de sept ans, lequel eut lieu dans l'église paroissiale de Nanterre. Il conféra le diaconat et la prêtrise à saint Austrégisile qui devint métropolitain de Bourges (13 février 612) et à qui il donna aussitôt l'abbaye de Saint-Nizier. En 598, le Pape lui écrivit, ainsi qu'aux évêques d'Autun, d'Arles et de Vienne, pour les engager à la convocation d'un concile national destiné à apporter un remède aussi prompt qu'efficace aux abus qui déshonoraient alors l'Eglise de France, principalement à la simonie et aux ordinations prématurées des laïques pour les élever à l'épiscopat. En 602, Ethère s'adressa de nouveau à saint Grégoire pour lui demander quelle était la conduite à tenir quand un évêque se trouvait frappé de démence; mais il mourut cette même année avant d'avoir reçu la réponse du souverain pontife. — *Propre de Lyon; Gallia Christiana nova.*

2. Comme ses deux frères Elaphe et Eucaire, cette vierge chrétienne versa son sang pour la foi, au commencement du règne de l'empereur Julien l'Apostat (360-363). La ville de Grand l'a choisie pour patronne. Son culte y a toujours été célèbre et ses reliques ont été conservées avec une vénération particulière dans l'église qui lui est dédiée. Elles y sont restées jusqu'en 1587, époque à laquelle le cardinal de Vaudémont les fit transférer dans l'abbaye de Saint-Léon de Toul pour les soustraire à l'impiété des soldats allemands qui, pour lors, traversaient le pays. Elles y demeurèrent jusqu'à la Révolution, mais non pas en totalité. Mgr de Thiard-Bissy (1687-1697) sépara du corps de la Sainte une côte qu'il restitua aux habitants de Grand. Déjà même et avant leur translation, des soustractions avaient été opérées de fragments des reliques de sainte Libaire. L'évêque Pibon, qui gouverna l'Eglise de Toul de 1070 à 1107, ayant à consacrer l'autel-majeur de Saint-Mansuy, déclara qu'il avait à déposer sur cet autel des reliques de cette Bienheureuse martyre, dont on célébrait déjà la fête en son diocèse. — Note due à l'obligeance de M. l'abbé Guillaume, chanoine, aumônier de la chapelle ducale de Nancy.

3. On représente ordinairement saint Qué près d'une charrue attelée de huit cerfs. C'est un souvenir du fait que voici : Un jour, un cerf poursuivi par des chasseurs vint se réfugier auprès du Saint. Le chasseur réclama hautement une proie qui, prétendait-il, lui appartenait. Qué refusa de lui livrer l'animal, et, pour se dédommager, le seigneur fit main basse sur sept bœufs et une vache qui appartenaient au monastère. Le lendemain, huit cerfs vinrent se présenter au Saint en compensation de la perte qu'avait faite son monastère. — *Vies des Saints de la Bretagne armoricaine*, par Albert le Grand.

4. Leur mission est de réparer la négligence des chrétiens qui laissent Notre-Seigneur Jésus-Christ dans une désolante solitude. La maison-mère est à Marseille. — Note de M. l'abbé Ricard, de Marseille.

Ier s. — Le samedi avant le second dimanche d'octobre, la fête de la Maternité de la bienheureuse Vierge Marie. — Le samedi avant le troisième dimanche d'octobre, la fête de la Pureté de la bienheureuse Vierge Marie.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Vigevano, dans le duché de Milan, le bienheureux MATTHIEU CARRIERI DE MANTOUE, confesseur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. 1470. — Dans la province de Comagène, en Syrie, sainte Julie, vierge, qui consomma son martyre sous le président Marcien. IVe s.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Saint Henri, empereur et confesseur, dont la naissance au ciel est honorée le 15 juillet [1]. 1024.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — A Citta-delle-Pieve *(Civitas plebis)*, ville d'Italie, dans les Etats de l'Eglise, le bienheureux Jacques l'Aumônier, confesseur, du Tiers Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie, dont la mémoire demeure en bénédiction parmi ses compatriotes.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Jérôme. — L'Octave de notre Père saint Jérôme, prêtre et docteur [2]. 420.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — Saint Bruno, confesseur, dont il est fait mention la veille de ce jour [3]. 1101.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Crémone, ville épiscopale de Lombardie, saint Gérold de Cologne, pèlerin et martyr. Désireux de s'entretenir dans les sentiments de piété qu'il avait manifestés dès sa plus tendre enfance, il entreprit de visiter les saints lieux les plus connus. Il fit un pèlerinage à saint Jacques de Compostelle (Santiago, dans la Galice), et de là à Rome, au tombeau des Apôtres. Il voulut ensuite faire un voyage en Palestine : au-delà de Crémone, il rencontra une épaisse forêt où deux scélérats, guidés par l'ambition, lui portèrent plusieurs coups mortels, pensant qu'il était porteur d'une grande somme d'argent [4]. 1241. — En Angleterre, sainte Osithe de Quarendon *(Osgitha)*, martyre. Elle était fille de Fréwal, prince de Mercie, et nièce d'Edithe, à laquelle appartenait la ville et le manoir d'Ailesbury. Elevée dans la piété sous les yeux de sa tante que ses vertus rendaient singulièrement recommandable, elle fut mariée fort jeune à un roi des Est-Angles ; mais, le jour même de son mariage, elle obtint le consentement du prince pour vivre dans une virginité perpétuelle. Le roi lui ayant donné le manoir de Chick, elle y fit bâtir un monastère qu'elle gouverna plusieurs années avec une grande réputation de sainteté. Durant les irruptions des Danois, ces barbares lui tranchèrent la tête en haine de la religion chrétienne qu'elle professait [5]. Vers 870. — A Alexandrie d'Egypte, aujourd'hui Iskanderieh, saint Eumène, évêque et confesseur, mentionné dans les martyrologes d'Abyssinie. 143. — A Capoue *(Vulturnum)*, ville de l'ancien royaume de Naples (Terre de Labour), les saints Quart et Marcellin, cités aux martyrologes de saint Jérôme. — A Novare, ville forte d'Italie, dans les anciens Etats sardes, saint Adelgise, évêque de ce siége et confesseur. Il se fit remarquer par sa piété et sa munificence, enrichit son Eglise de donations considérables, et augmenta les bénéfices du collége des Chanoines de sa cathédrale. Après avoir édifié son diocèse pendant dix-neuf ans, il s'endormit dans le Seigneur, plein de jours et de mérites, et fut enseveli dans la basilique de Saint-Gaudens. Vers 850. — A Léon *(Legio Septima gemina)*, ville d'Espagne (Vieille-Castille), saint Martin de Zamora, surnommé le Cid (c'est-à-dire *seigneur)*, premier abbé du monastère Cistercien de Bellefond ou Val-Paradis, cité au martyrologe religieux du jour suivant. 1152. — Au diocèse de Belley, saint ARTHAUD, évêque de ce siége. 1206.

1. Nous avons donné sa vie à ce jour. — 2. Nous avons donné sa vie au 30 septembre. — 3. Voir sa biographie au 6 octobre.

4. Quelques pêcheurs trouvèrent le corps du Saint nageant dans son sang et en firent la déclaration : il fut enlevé au milieu d'une grande affluence de fidèles et déposé dans l'église de Saint-Vital de Crémone. Ses ossements furent placés dans un tombeau de marbre, au-dessus duquel on éleva un autel en son honneur. Cologne obtint (1652) une portion de ces reliques qui furent solennellement exposées à la vénération publique dans l'église des Jésuites. — *Acta Sanctorum ;* Continuateurs de Godescard.

5. Son corps fut porté dans la suite à Ailesbury, où il resta quarante-six ans ; on le rapporta ensuite à Chick, qui s'appela dès lors Sainte-Osithe. On y bâtit sous l'invocation de la martyre une abbaye de chanoines réguliers qui devint célèbre par les miracles opérés à la châsse de la Sainte.

On la représente : 1° avec un cerf près d'elle. Elle venait d'obtenir de son mari (dit la légende rapportée par les Bollandistes), qu'ils n'useraient point du mariage, quand tout à coup on annonça au roi qu'un cerf d'une grandeur extraordinaire avait paru devant le palais. Aussitôt il se met en chasse, et quand il revient, après plusieurs jours, il trouve que son épouse a pris le voile après s'être coupé les cheveux ; 2° tenant des clefs à la main : c'est peut-être à cause du vocable de son abbaye, dont l'église était dédiée à saint Pierre ; 3° portant sa tête entre les mains, après que le glaive des Danois l'eut séparée du tronc ; 4° ayant une couronne à ses pieds, pour marquer qu'elle a su mépriser les honneurs de la terre pour vivre volontairement dans l'obscurité d'un cloître. — Godescard ; *Acta Sanctorum ; Caractéristiques des Saints*, par le Père Cahier.

SAINTE JUSTINE DE PADOUE, VIERGE ET MARTYRE,

PATRONNE DE LA VILLE DE PADOUE

Ier siècle.

L'âme qui aime Dieu véritablement méprise tout, excepté Dieu. *Jean Trithème.*

Sainte Justine naquit en Italie, dans la ville de Padoue, vers le milieu du Ier siècle. Son père, nommé Vitalien, était si considérable par la noblesse de son sang, par l'abondance de ses richesses et par la gloire de son nom, que l'empereur le créa préfet de Padoue. Sa mère, appelée Prépédigne, était aussi très-recommandable par son extraction et par ses vertus. Tous deux vécurent dans les superstitions du paganisme, jusqu'à ce qu'éclairés des lumières de l'Evangile, par la prédication et les miracles de saint Prosdocime, que le Prince des Apôtres envoya à Padoue, ils renoncèrent à l'idolâtrie et reçurent le sacrement de la foi, qui les soumit entièrement à Jésus-Christ. Ils obtinrent ensuite dans leur stérilité la sainte Justine qui a été la première martyre de l'Eglise naissante dans l'Italie.

Elle n'avait rien de l'enfant que la simplicité et l'innocence. Ses inclinations étaient animées d'une grâce si extraordinaire, qu'elles ne la portaient qu'aux exercices de la piété chrétienne. Elle s'éloignait de tous les petits divertissements qui font l'occupation de cet âge. Elle priait Dieu avec une attention et une modestie qui surpassaient tout ce que l'on voit dans les autres enfants. Ses parents appliquèrent tous leurs soins à l'élever dans la crainte du Seigneur et à la faire instruire des plus pures maximes de notre religion. Saint Prosdocime fut son maître, et il lui inspira un si parfait mépris du monde, que dès qu'elle fut maîtresse d'elle-même, elle se donna tout entière à Jésus-Christ par le vœu d'une perpétuelle virginité. Elle fut fidèle dans ses promesses ; car, ni les tourments que la nature appréhende, ni les honneurs qui la flattent ne purent jamais lui faire changer de résolution.

Néron excita pour lors la première persécution contre l'Eglise naissante, « et c'est notre gloire », dit Tertullien, « qu'il soit à la tête de nos persécuteurs ». Ce cruel, attribuant aux chrétiens l'incendie de Rome dont lui-même était l'auteur, les fit tourmenter par des supplices honteux et inhumains, sans aucune distinction d'âge ni de qualité. Après avoir rempli Rome de meurtres, il voulut porter sa cruauté plus loin. Pour cet effet, il envoya ordre aux gouverneurs des provinces de se saisir de tous ceux qui croyaient au Crucifié, d'employer toutes sortes de moyens pour les attirer au culte des dieux, et, en cas de refus, de procéder contre eux avec une rigueur impitoyable. Maximien, qui avait succédé à Vitalien dans le gouvernement de Padoue, n'eut pas plus tôt reçu ce mandat de l'empereur, qu'il exerça sur les chrétiens des cruautés que les Buzire et les Mézence avaient ignorées. Les uns furent déchirés avec des peignes de fer, les autres jetés dans des chaudières d'huile bouillante ; ceux-ci furent écrasés sous des pressoirs comme la vendange, et ceux-là s'enfermèrent volontairement dans des ca-

vernes et des fosses pour n'être point exposés à des tourments si insupportables. Justine se trouva enveloppée dans cette sanglante persécution; comme elle s'appliquait continuellement aux exercices de la charité chrétienne, entrant dans les prisons pour y adoucir par ses aumônes les nécessités de ceux qui y gémissaient et pour les encourager à souffrir les supplices qu'on leur préparait, Maximien donna ordre de l'arrêter, résolu de lui enlever ses biens et de corrompre, s'il pouvait, sa pureté et sa foi.

Cet ordre ne fut pas longtemps sans être exécuté, car, peu de jours après, elle revenait d'une maison de campagne où elle avait séjourné pour la consolation des fidèles qui s'y étaient retirés; et comme elle passait par le détroit du Pont-Marin, bâti de marbre, près de Padoue, elle tomba entre les mains des soldats qui la cherchaient. Ils lui accordèrent quelques moments pour implorer le secours du ciel dans les combats qu'on lui préparait, et elle le fit avec tant de ferveur et de succès, que le marbre où elle s'était agenouillée dépouilla la dureté qui lui est naturelle et s'amollit comme la cire sous ses genoux, de sorte qu'il s'y fit deux creux que l'on voit à Venise dans l'église appelée Sainte-Justine. Ce miracle n'empêcha pas qu'elle ne fût menée à Maximien pour être punie comme chrétienne; mais ce tyran ne l'eut pas plus tôt aperçue qu'il fut charmé de sa beauté. D'abord, il la flatta, lui promit des honneurs, lui offrit des présents et, espérant en faire sa conquête, il employa contre elle tous les artifices propres à ébranler sa constance. Mais Justine, animée de cet esprit qui fait les forts, ne succomba point; elle rejeta les présents de ce séducteur, et ne fut touchée ni de ses flatteries ni de ses promesses. Elle lui dit généreusement qu'ayant voué sa virginité au Fils de Dieu, le plus accompli de tous les époux, lui seul pouvait posséder ses inclinations, et que nul homme mortel ne partagerait jamais son cœur avec lui. Une réponse si peu attendue changea l'amour de Maximien en fureur. Il s'emporta contre Justine, la traita d'impie, de rebelle et d'opiniâtre, et la menaça des plus cruels supplices; mais ni ses injures ni ses menaces ne firent aucune impression sur son esprit. C'était une jeune fille de seize ans, dont le courage était au-dessus de son âge et de son sexe. Elle confessa Jésus-Christ sans crainte, et témoigna avec une force incroyable qu'elle était prête à être la victime de Celui dont elle avait l'honneur d'être l'épouse. Le tyran, irrité de ses discours, la condamna sur-le-champ à la mort, et elle la reçut avec joie par un coup d'épée qui, lui perçant le cœur, la tira de son exil et la fit monter au ciel pour y régner éternellement avec son Bien-Aimé.

On la représente avec un glaive dans la poitrine, et tenant une palme et un livre.

CULTE ET RELIQUES.

Les chrétiens enlevèrent son corps sacré, et saint Prosdocime l'inhuma honorablement près de ses parents, dans une chapelle qu'il avait érigée en l'honneur de la sainte Vierge; ce trésor y est demeuré caché jusqu'en l'an 1177. A cette époque, Gérard, évêque de Padoue, accompagné de son clergé et de tout le peuple, après une longue recherche, le trouva heureusement et le fit transporter avec beaucoup de pompe dans une église qui porte aujourd'hui son nom et qui est l'une des plus magnifiques de l'Europe. Les créatures les plus insensibles contribuèrent à la gloire de cette translation, car les cloches de la ville sonnèrent en même temps d'elles-mêmes pour honorer, par ce concert miraculeux, les reliques d'une si illustre martyre. La Sainte même fit connaître son mérite par les miracles qu'elle opéra; car elle rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la santé à toutes sortes de malades, et elle continua de faire les mêmes grâces et de plus grandes à ceux qui imploraient son secours avec foi. Elle maintint dans l'étroite observance les religieux de la congrégation du Mont-Cassin, qui militaient sous son nom et

furent les gardiens de ses cendres ; elle conserva la ville de Padoue qu'elle avait arrosée de son sang ; elle étendit sa protection sur tout le pays de Venise, qui l'avait choisie pour patronne et qui, lui attribuant toutes les victoires qu'elle remporta sur l'ennemi des chrétiens, fit graver sur sa monnaie ces paroles qui sont les marques de sa reconnaissance : *Memor ero tui, Justina virgo :* « Illustre vierge Justine, je ne vous oublierai jamais » ; aussi bien que celles-ci : *Pax tibi, Marce, Evangelista meus :* « Paix à vous, Marc, mon évangéliste », joignant ainsi dans un même culte la première des martyres d'Italie, avec ce saint Evangéliste que l'on croit avoir écrit son Evangile en latin. Justine mourut l'an de Notre-Seigneur 63, sous l'empire de Néron, le 7 du mois d'octobre, jour célèbre dans les Annales de l'Eglise, par la glorieuse victoire que les armes de la République de Venise remportèrent sur les Turcs, sous la conduite de leur général Sébastien Venier, aux îles Cursolaires, près de Lépante, en l'année 1571. Le martyrologe romain fait mémoire de son martyre en ce même jour.

Sa vie a été écrite par Montbritius et par Pierre de Natalibus. Il en est aussi parlé dans les Actes de saint Prosdocime. Enfin, le R. P. Dom Alexis de Buc, religieux Théatin, dont la piété et l'érudition brillent dans ses savantes *Controverses*, l'a tirée de l'office des patrons de la ville de Padoue et nous l'a communiquée pour en faire un abrégé.

SAINT PALLAIS OU PALLADE [1],

ÉVÊQUE DE SAINTES ET CONFESSEUR

VIe siècle.

Celui qui supporte patiemment un fardeau qu'on lui impose porte sur ses épaules Jésus, et Jésus crucifié. *Thomas à Kempis.*

A la fin du VIe siècle, époque de sanglantes perturbations, on aime à voir apparaître par intervalles, dans l'histoire de la Saintonge, comme un jour serein au lendemain d'un orage, ou comme un rayon de soleil entre deux nuages chargés de tempêtes, la majestueuse et douce figure de saint Pallais ou Pallade, évêque de Saintes. C'est un noble type des évêques de cet âge, dont on a dit avec justice qu'ils ont formé la France comme les abeilles forment leurs rayons de miel. Nous les voyons apporter leurs lumières dans les conseils des rois mérovingiens, maintenir dans les Conciles la discipline ecclésiastique et la pureté de la foi, puis rentrer dans la retraite et le silence pour reparaître, aux jours des grandes solennités chrétiennes, dans les cathédrales qu'ils ont bâties.

Issu de la famille des Pallades, une des plus nobles de l'Auvergne, le père de notre Saint était comte de Gévaudan. Le plus brillant avenir selon le monde semblait donc sourire au jeune Pallais. A tous les honneurs du siècle, il préféra celui de servir Dieu et ses frères dans les rangs du sacerdoce. Il ne pensait qu'à exercer dans l'ombre un ministère de paix et de charité. Mais à la mort de l'évêque Didyme, vers l'an 570, les trois Ordres de la ville de Saintes jetèrent les yeux sur le jeune patricien récemment ordonné prêtre, comme le plus digne et le plus capable de gouverner le diocèse. L'influence des évêques était alors la meilleure sauvegarde des intérêts temporels et spirituels des cités.

Dès l'an 573, Pallais assistait, avec trente autres évêques, au concile

1. *Alias :* Palais, Palaise, Palaris.

réuni à Paris, sur les instances de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne. Dans ce concile fut déposé Promotus, nommé à l'évêché de Châteaudun par Sigebert, roi d'Austrasie. On s'occupa ensuite de réconcilier les rois Chilpéric et Sigebert; mais tous les efforts de l'épiscopat venaient échouer devant l'animosité réciproque des deux reines Frédégonde et Brunehaut, cause principale des troubles qui alors ensanglantaient la France.

En 579, saint Pallais tint lui-même un synode ou concile à Saintes. On y jugea Nantinus, comte d'Angoulême, coupable de violences et de déprédations sacriléges pour lesquelles il était excommunié. Comme il manifestait du repentir, il obtint son absolution. Mais il se livra de nouveau aux mêmes excès, et mourut en proie à un mal étrange dans lequel on a cru reconnaître les symptômes de la maladie connue au moyen âge sous le nom de *Feu-Saint-Antoine*. Saint Grégoire de Tours rapporte, en effet, que le cadavre de Nantinus avait l'aspect d'une chair brûlée sur des charbons ardents.

Dans le but de procurer la paix de l'Eglise et de l'Etat, saint Pallais écrivit au roi Sigebert. Mais les vicissitudes politiques qui firent changer plusieurs fois de maître à la Saintonge rendaient inutile le zèle du saint prélat, et lui firent encourir un jour la disgrâce de Gontran. La vertu de Pallais, soumise en cette circonstance à une rude épreuve, se démentit un instant. Les fautes des Saints nous montrent qu'ils ne furent point d'une nature différente de celle des autres hommes; mais la faiblesse est toujours rachetée chez eux par la générosité de la pénitence. Le trait que nous allons raconter de la vie de saint Pallais a été dénaturé par la mauvaise foi de certains écrivains modernes, détracteurs systématiques de l'Eglise et du clergé. Pour rétablir les faits dans toute leur vérité, il suffira d'en emprunter le récit à saint Grégoire de Tours, témoin oculaire et véridique.

Clotaire Ier avait eu un fils naturel nommé Gondovald, plus connu sous le nom de Gondebaud. A cette époque, les bâtards n'étaient point exclus du droit de succession. Gondovald pouvait donc prétendre à celle de Clotaire. Dans cette vue, sa mère avait pris un soin particulier de son éducation et l'avait présenté à Childebert, roi de Paris, comme son neveu. Ce prince, qui n'avait point d'enfants, fit élever Gondovald et lui permit de porter les cheveux longs comme les portaient les princes du sang royal. Clotaire, l'ayant appris, déclara que Gondovald n'était pas son fils et lui fit couper les cheveux. Mais, à la mort de Clotaire, le jeune prétendant laisse de nouveau croître sa chevelure avec l'agrément de Charibert, qui le reconnaît pour son frère, malgré Sigebert. Il passe alors en Orient, où il acquiert une fortune considérable. Les dissensions des rois de Bourgogne et d'Austrasie facilitaient les desseins de quelques grands seigneurs qui aspiraient à l'indépendance. Afin de mieux exécuter leurs projets, ils appellent Gondovald, et lui offrent le trône d'Aquitaine. Cette province, restée romaine dans ses mœurs et ses institutions, avait peu de sympathie pour la domination des Francs. Gondovald est proclamé, à Brives-la-Gaillarde, roi de tous le pays qui s'étend de la Charente aux Pyrénées. Il se présente devant Périgueux, dont l'évêque lui ferme les portes; mais il s'empare de tout ce qui lui résiste; il parvient même à gagner Mummolus, ancien général de Gontran, et Bertchramne, archevêque de Bordeaux. Il lui fut donc d'autant plus facile de se faire reconnaître par l'évêque de Saintes, que ce prélat trop peu préoccupé des débats politiques pouvait fort bien ignorer que Gontran eût dit, tantôt que Gondovald était le fils d'un meunier, tantôt qu'il l'était d'un lainier; ou, s'il le savait, il lui était bien permis de penser que la vérité était

du côté du prétendant, proclamé de fait par la majorité des populations, reconnu par sa propre mère, par les rois Childebert et Charibert et tous les leudes, plutôt que du côté de Gontran trop intéressé à nier les faits. On avait déjà vu en peu de temps la Saintonge passer en tant de mains, que l'on y pouvait ignorer auquel il fallait obéir. Du reste, Gontran lui-même excusait Théodore, évêque de Marseille, qui, le premier, avait accueilli Gondovald. Saint Pallais pouvait donc se croire autorisé à condescendre aux exigences du prétendant en matières purement spirituelles. Il s'agissait de donner un successeur à l'évêque d'Acqs qui venait de mourir. Chilpéric, légitime souverain de la contrée, exigeait que ce fût le comte Nicetius encore laïque. Gondovald et Mummolus firent nommer le prêtre Faustien. L'archevêque de Bordeaux, Bertchramne, souffrant d'une ophthalmie, chargea l'évêque de Saintes de sacrer le nouveau prélat. Les agents de Gondovald, pour mieux s'assurer du consentement de Pallais, se saisirent de sa personne et l'emmenèrent de force.

Des courtisans de Gontran trouvèrent l'occasion favorable pour desservir le saint évêque auprès de ce prince. Pallais aurait pu rejeter tous les torts sur son métropolitain; il eut la générosité d'assumer sur lui la responsabilité d'un acte qui lui avait été si impérieusement extorqué. Aux reproches que lui adressaient à ce sujet les évêques et les leudes de la cour d'Orléans, il répondait avec sa loyauté ordinaire : « Mon métropolitain était affligé d'une douloureuse maladie des yeux. D'un autre côté, maltraité, rançonné, et emmené de force comme je le fus, je me suis vu dans l'impossibilité de résister aux injonctions de celui qui se déclarait maître de toute la Gaule ». Malgré ces excuses, Pallais ne laissa pas d'encourir, avec Bertchramne, l'indignation de Gontran.

Peu après Gondovald, vaincu par les rois de Bourgogne et d'Austrasie, tombait sous le poignard de ceux mêmes qui l'avaient acclamé. Les évêques s'étaient réunis à Tours pour se concerter sur les moyens de faire la paix avec Gontran. Ce prince arrive dans cette ville sans y être attendu; et saint Grégoire, qui en est évêque, l'invite à un repas avec tous les prélats réunis à Tours en cette circonstance. Bertchramne et Pallais s'y étaient rendus. Malgré les instances de leurs collègues, le roi exige que tous ceux qu'il ne connaissait point encore lui soient présentés. Bertchramne entra. « Quel est celui-ci ? » demanda le prince, car il ne l'avait pas vu depuis longtemps : « C'est Bertchramne, archevêque de Bordeaux », répond-on. Alors s'adressant à ce prélat : « Je vous suis reconnaissant », lui dit le roi, « de la manière dont vous servez les intérêts de notre famille; car vous devez savoir, bien-aimé père, que nous sommes parents par nos mères, et vous avez appelé contre notre maison un étranger qui en a été le fléau !... » Il fit encore à Bertchramne beaucoup d'autres reproches de ce genre. Puis se tournant vers l'évêque de Saintes : « Quant à vous, Pallais », lui dit-il, « je ne dois pas vous avoir beaucoup d'obligation de votre conduite. Voilà la troisième fois que vous me trahissez; ce qui est bien peu digne d'un évêque. Les messages que vous m'adressiez sont pleins de duplicité. Pendant que vous vous excusiez par vos lettres, vous écriviez à mon frère pour l'attirer dans votre pays. Mais Dieu a fait éclater la justice de ma cause. Je vous honorais comme un père de l'Eglise, et vous aviez la perfidie d'agir contre moi ». Gontran, s'adressant ensuite à Nicaise, évêque d'Angoulême, et à Antidius, évêque d'Agen : « Et vous, très-saints pères », dit-il, « quelles mesures avez-vous jugé utile de prendre dans l'intérêt du pays et de notre trône ? » Les prélats contristés gardaient le silence. Le roi, néanmoins, se

lava les mains, demanda aux évêques leur bénédiction, et se mit à table, dissimulant sous un visage serein et un air de gaîté le ressentiment qu'il venait de laisser éclater.

Le dimanche suivant, Gontran vint à l'église pour assister à la messe solennelle. Tous les évêques avaient déféré à saint Pallais, comme au plus digne, l'honneur de célébrer les saints mystères. Comme il commençait la lecture de la prophétie, le roi demande le nom du célébrant. C'est Pallais, lui dit-on. — « Quoi ! » s'écrie-t-il en colère, « celui qui m'a toujours été infidèle, qui m'a trahi, c'est lui qui va prêcher devant moi ! Non, je sors de l'église, pour ne pas entendre la prédication de mon ennemi ». A ces mots, il se lève pour sortir. Tous les prélats, affligés de l'humiliation de leur frère, disent au roi : « Prince, nous l'avons vu à votre table ; vous avez reçu sa bénédiction. Pourquoi maintenant le roi ne veut-il plus le souffrir en sa présence ? Si nous eussions pensé qu'il vous fût désagréable à ce point, nous l'aurions éloigné, et un autre eût été désigné pour célébrer la messe. Permettez au moins qu'il achève les cérémonies commencées. Plus tard nous examinerons les griefs que vous pouvez avoir contre lui, et nous vous ferons justice dans les formes canoniques ». Pallais, supportant cet affront avec une rare humilité, s'était retiré à la sacristie. Mais le roi le fit rappeler, et il continua la messe.

Néanmoins, l'âme loyale du saint évêque se révoltait en se voyant abandonné à toute l'indignation de Gontran par Bertchramne, principal auteur de sa disgrâce. Saint Grégoire de Tours ajoute que, invités de nouveau à la table du roi, les deux prélats, au commencement du repas, se prirent de querelle, et dans la chaleur de la discussion se laissèrent emporter à des injures réciproques. Plusieurs riaient de ce débat; d'autres, plus sensés, gémissaient de voir entre des prêtres du Seigneur la discorde soufflée par l'esprit infernal. Bertchramne et Pallais prirent congé du roi, promettant sous caution de comparaître au prochain concile convoqué à Mâcon pour le 10 des kalendes de novembre (23 octobre).

A l'époque fixée, continue saint Grégoire, le concile s'ouvrit à Mâcon. Faustien, ordonné évêque d'Acqs par ordre de Gondovald, fut déposé. L'archevêque Bertchramne, Oreste, évêque de Bazas, Pallais, évêque de Saintes, qui avaient consacré Faustien, furent condamnés par le concile à payer à ce dernier une pension annuelle de cent sous d'or [1]. Enfin, Nicetius qui, encore laïque, avait été présenté par Chilpéric, fut élevé à l'épiscopat.

Les évêques qui avaient embrassé le parti de Gondovald eurent à se justifier, et nous ne voyons pas que saint Pallais ait eu à rendre compte, comme les autres, de sa conduite politique tant elle paraissait à l'abri de tout reproche. Notre saint Evêque avait néanmoins contre lui plusieurs membres de son clergé et Bertchramne, son métropolitain, qui ne ménageaient ni les intrigues ni les calomnies. Ce dernier prélat mourut à son retour du concile. Saint Pallais put alors se faire rendre justice. Les clercs qui l'avaient calomnié furent dégradés et privés de leurs bénéfices, puis livrés selon la rigueur des lois de l'époque à des châtiments corporels.

Dès lors l'évêque de Saintes s'appliqua à mettre en vigueur dans son diocèse les sages règlements adoptés par le concile de Mâcon et devenus loi de l'Etat par la sanction royale dont ils avaient été revêtus.

L'année suivante (587) notre Saint vit encore s'élever une nouvelle tempête. Le bruit avait été habilement répandu par ses ennemis qu'il favorisait

1. Le sou d'or est évalué à 9 fr. 20 c., valeur réelle, et à 99 fr. 33 c., valeur actuelle.

secrètement les projets de Frédégonde contre Gontran. Il avait, disait-on, donné asile à des émissaires de cette reine dans sa ville épiscopale, et leur avait fourni le moyen d'arriver jusqu'en Espagne où ils se dirigeaient. On était alors en Carême. Le saint Prélat se retirait habituellement pendant ces jours de pénitence dans une des îles de son diocèse, où il restait jusqu'à la solennité du jeudi saint. Au moment donc où tout le peuple attendait son retour, Pallais se voit arrêté en chemin par le comte d'Angers nommé Antestius. Ce magistrat, sans s'informer de la vérité des faits imputés au saint évêque, lui dit : « Vous n'entrerez point à Saintes ; mais vous allez être conduit en exil, pour avoir accueilli les émissaires de l'ennemi de notre roi ». — « J'ignore ce que vous voulez dire », réplique le Prélat, « mais comme nous sommes dans la semaine sainte, rendons-nous à la ville. Après les fêtes, vous pourrez instruire l'affaire. Il me sera d'autant plus facile de me justifier, qu'il n'y a rien de vrai dans tout ce que vous alléguez ». — « Point du tout », dit Antestius, « vous ne mettrez point les pieds dans votre église, parce que vous êtes déclaré coupable de haute trahison ». Là-dessus, il fait mettre les biens de l'église sous le séquestre, et livre au pillage la maison de l'évêque. En vain les habitants de Saintes supplient le comte d'attendre au moins, pour agir, que les fêtes de Pâques soient passées. Il résiste longtemps ; mais sa cupidité, le seul véritable motif qui le pousse à traiter ainsi notre Saint, finit par se trahir. « Que votre évêque », dit-il, « m'abandonne par acte de vente le domaine qu'il possède aux environs de Bourges, et je vous accorde ce que vous me demandez ; sinon il ne sortira de mes mains que pour aller en exil ». Pallais tenait moins à ses biens qu'à sa liberté ; il la racheta au prix de son patrimoine ; écrivit et signa un acte de vente ; promit de se justifier en présence du roi ; donna des garants de sa promesse, et put rentrer dans Saintes. Les fêtes terminées, il se rend à la cour de Gontran. Antestius s'y présente aussi ; mais ce dernier ne peut établir aucun des faits dont il charge le saint Evêque.

Le roi renvoie celui-ci dans son diocèse, et remet à un prochain concile l'examen de cette affaire. Dès lors la paix du vénérable Pontife n'est plus troublée, et il en profite pour restaurer les églises de son diocèse et en construire de nouvelles.

En 589, son ami Grégoire de Tours, à qui nous empruntons tous les détails de cette histoire, lui avait envoyé, sur sa demande, des reliques de saint Martin. Pallais venait, en effet, de construire à ce glorieux thaumaturge une basilique qu'il désirait enrichir de ces précieuses reliques. Sa piété envers le Saint fut récompensée par les grâces signalées qu'en obtint la ville de Saintes. Pallais écrivit à son illustre ami, que déjà deux paralytiques dont les pieds étaient tout contractés, à peine entrés dans la nouvelle église, avaient obtenu guérison et marchaient librement. Deux aveugles avaient aussi recouvré la vue, et plus de douze malades consumés par la fièvre quarte avaient été complétement guéris [1].

Saint Grégoire de Tours dit que saint Pallais fit reconstruire l'église dédiée à saint Eutrope, laquelle « située en dehors de la ville », avait été précédemment restaurée par saint Léonce de Bordeaux.

1. On suppose que saint Pallais éleva vers la même époque une église à saint Etienne. Fortunat, en effet, félicite un prélat du nom de Pallais d'avoir érigé en l'honneur du saint diacre ce monument dont il loue dans ces vers la magnificence et l'imposante majesté :

Hæc sacra Palladius levitæ templa sacravit :
Extet ut inde sibi non peritura domus.

Mais avec l'auteur d'une note relative à ce passage, nous sommes porté à croire que cette épître s'a-

C'est là que saint Pallais fit la première translation des restes précieux de saint Eutrope. Il avait convoqué, pour assister à l'ouverture du tombeau, les abbés des monastères voisins. Deux d'entre eux, en contemplant pieusement les reliques du Saint, remarquèrent avec surprise sur le crâne une longue fracture. Les malheurs des temps avaient effacé jusqu'au souvenir du martyre de saint Eutrope, et, comme rien ne pouvait fixer à ce sujet les incertitudes, on l'honorait seulement comme confesseur. La nuit suivante, il apparut aux deux abbés pendant leur sommeil, et leur dit : « La cicatrice que vous avez remarquée à ma tête, est la trace du coup de hache qui a consommé mon martyre ». Ce fut probablement à l'occasion de cette première translation que le chef de saint Eutrope fut séparé du reste du corps, pour être exposé, dans l'église haute, à la vénération des fidèles.

Saint Pallais restaura également le tombeau de saint Martin, abbé de Saintes, et voulut le transférer en un lieu plus convenable.

Saint Grégoire de Tours raconte un fait merveilleux qui signala la restauration par saint Pallais de l'église dédiée à saint Pierre par saint Vivien, et où ce dernier Saint était inhumé. On y vénérait aussi le tombeau de saint Trojan placé dans une des chapelles. Dans un angle de cette chapelle, à la naissance d'un arceau, se trouvait un très-grand sarcophage. Une antique tradition disait que c'était le tombeau de deux époux, qui, dans les jours qui suivirent leur baptême, moururent en même temps dans l'innocence, pendant qu'ils portaient encore les vêtements blancs qui en étaient le symbole. On les disait descendants de la famille de saint Hilaire de Poitiers. Ce tombeau encombrait l'entrée de la chapelle, et il avait de plus l'inconvénient d'empêcher de réparer la muraille à laquelle il était contigu, et que l'infiltration des eaux pluviales dégradait de jour en jour. Saint Pallais avait fait préparer une autre place à ce monument. Le jour où l'on devait l'y transporter, plus de trois cents hommes se réunissent munis de câbles et de leviers. Ils s'épuisent en efforts inutiles, sans pouvoir même ébranler le tombeau. Les efforts redoublent, la sueur inonde tous les fronts, rien n'y fait. On entend les cris redoublés de ceux qui président au travail ; maintes fois le signal est donné, mais toujours en vain. Le tombeau reste inébranlable. Toutes les forces sont épuisées, et déjà la nuit invite à prendre du repos. Dès le point du jour, Pallais n'a rien de plus pressé que d'inviter ses gens à le suivre à la chapelle. Il entre le premier, et quel n'est pas son étonnement de voir le sarcophage établi sur la nouvelle base qu'il lui avait fait construire à l'emplacement qu'il lui destinait. Un cri d'admiration et de reconnaissance s'échappe du cœur du saint évêque, pour exalter la puissance de Celui qui avait accompli si merveilleusement ce qu'aucune force humaine n'avait pu faire. Personne, ajoute saint Grégoire de Tours, n'a jamais eu révélation des noms des deux époux dont ce tombeau contenait les restes.

De tous les évêques de Saintes, saint Pallais est celui qui a le plus fait pour le culte des Saints du diocèse, dont il devait un jour partager la gloire. Ce fut lui qui plaça saint Vaise sur nos autels. Depuis que le corps de ce jeune martyr avait été inhumé par la piété de Francus, près des rives de la

dresse plutôt à Palladius, archevêque de Bourges qui, en effet, avait construit une église à saint Etienne Saint Grégoire de Tours en parle dans son *Histoire des Francs*, tandis qu'il ne dit rien de celle qu'aurait dédiée au même Saint l'évêque de Saintes.

Les *Annales* de l'Ordre de Saint-Benoît et le *Gallia Christiana* prétendent que la construction de cette église donna lieu à la première découverte du tombeau de saint Eutrope. Rien ne prouve leur assertion.

Charente, des miracles n'avaient cessé de s'opérer à son tombeau. L'évêque de Saintes jugea le moment venu de procéder, selon les formes usitées alors, à la canonisation de ce héros chrétien. Des enquêtes juridiques constatèrent l'authenticité de ses reliques et des prodiges qu'il opérait. Tous les fidèles du diocèse furent appelés à exprimer leurs sentiments et leurs vœux relativement au culte du nouveau Saint; et bientôt, de l'avis de tous, Pallais érigeait une église et un monastère sur le tombeau de saint Vaise.

L'œuvre la plus considérable de saint Pallais fut la construction d'une basilique dédiée aux apôtres saint Pierre et saint Paul, et aux saints martyrs Laurent et Pancrace. Les proportions de cet édifice étaient grandioses. Elle renfermait treize autels, dont neuf venaient d'être dédiés à autant de Saints. Pour les quatre qui restaient encore à consacrer, le pieux Pontife envoya à Rome un de ses prêtres nommé Leuparic, pour obtenir du pape saint Grégoire des reliques des Saints en l'honneur desquels ces autels étaient érigés. Le souverain Pontife accorda les reliques demandées, et accompagna ce don de la lettre apostolique suivante où il loue la piété de l'évêque de Saintes. On lui assigne pour date l'an 596.

« Votre prêtre Leuparic, porteur des présentes lettres », écrit saint Grégoire, « est venu nous faire connaître que votre fraternité a élevé une église en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, apôtres, et des saints martyrs Laurent et Pancrace, qu'il y a dans cette église treize autels, dont quatre, nous a-t-on dit, ne sont pas encore consacrés, parce que vous désirez y placer, s'il plaît à Dieu, des reliques des Saints que nous venons de nommer. Nous vous envoyons donc les reliques demandées, et nous vous engageons à les recevoir et à les placer, Dieu aidant, avec tout le respect qui leur est dû. Ayez soin surtout de pourvoir à l'entretien convenable des ecclésiastiques qui desserviront les nouveaux autels ».

Le pape saint Grégoire avait en grande estime saint Pallais. Il lui en donne une nouvelle preuve dans la lettre par laquelle il lui recommande les missionnaires envoyés de Rome en Angleterre sous la conduite de saint Augustin, lesquels devaient passer par Saintes.

Saint Grégoire le Grand, saint Augustin d'Angleterre et saint Pallais moururent à peu près à la même époque, environ vers l'an 600. La bienheureuse mort du saint évêque de Saintes arriva le 7 octobre, comme l'indiquent tous les martyrologes et le bréviaire manuscrit du XIIIe siècle. Sa fête néanmoins se célèbre le 6 septembre, selon un ancien usage adopté dans le diocèse et dans l'abbaye de Notre-Dame de Saintes.

L'église de ce dernier monastère fut fondée en 1047, près du tombeau de saint Pallais. Avant cette fondation existait une église dédiée à ce Saint. On pense qu'elle avait remplacé l'ancienne basilique des saints Apôtres bâtie par lui, et dans laquelle il fut inhumé. Elle dépendait d'une abbaye d'hommes depuis longtemps ruinée, quand Geoffroy, comte de Saintonge, et Agnès, son épouse, en relevèrent les bâtiments, et y mirent des chanoines pour le service de la paroisse et des religieuses de la nouvelle abbaye, et fondèrent l'église actuelle de Saint-Pallais.

Des faveurs nombreuses obtenues à son tombeau y attiraient de nombreux pèlerins. La dévotion des peuples le regardait comme un des plus puissants protecteurs de la contrée. Dans les temps de sécheresse, la châsse qui contenait les reliques de saint Pallais était portée en procession pour obtenir de la pluie. Ce précieux trésor a été profané et détruit au XVIe siècle par le fanatisme des Huguenots.

Quatre paroisses du diocèse de La Rochelle, une de celui d'Angoulême,

d'autres dans les diocèses de Bordeaux, de Bayonne, de Bourges, de Sens, de Moulins, de Belley et autres, sont placées sous le vocable du saint Pontife.

Notice due à M. l'abbé Grasilier, aumônier du Carmel de Saintes. — Cf. Saint Grégoire de Tours, *Hist.*, l. VII et VIII ; saint Grégoire le Grand, l. V, *ep.* L et LII ; *Gallia Christ. nova*, t. II, p. 1058 ; le P. Longueval, *Hist. de l'Eglise gallicane*, t. III, *passim ;* Baillet et autres hagiographes.

SAINT ARTHAUD,

FONDATEUR DE LA CHARTREUSE D'ARVIÈRES EN VALROMEY, QUARANTE-HUITIÈME ÉVÊQUE DE BELLEY

1206. — Pape : Innocent III. — Roi de France : Philippe II, *Auguste*.

> Les œuvres sont plus puissantes que les paroles, et on instruit mieux par l'exemple d'une bonne vie que par des discours. *Jean Trithème.*

Saint Arthaud naquit au château de Sothonod, dans les montagnes du Valromey [1], en 1101. Sa mère, convaincue qu'elle avait mis au monde un citoyen pour le ciel plutôt qu'un habitant pour la terre, regardait l'éducation de son enfant comme le premier de ses devoirs. Elle lui avait, pour ainsi dire, fait sucer la piété avec le lait. Dès qu'il sut faire les premiers pas, elle le menait elle-même à l'église, et lui donnait l'exemple d'un profond respect pour le lieu saint, pour la prière et pour toutes les cérémonies religieuses qui s'y pratiquent. Cette tendre mère voulut lui inspirer de bonne heure cette charité pour les pauvres qu'elle exerçait elle-même à un tel degré de perfection que le château de Sothonod était continuellement rempli de malheureux auxquels elle prodiguait la nourriture, les vêtements, les soins les plus assidus, quelquefois les plus dégoûtants, lorsqu'ils étaient malades ou infirmes. Elle accoutumait son jeune fils à leur rendre les petits services dont il était capable, et faisait toujours passer par ses mains les nombreuses aumônes qu'elle leur distribuait. C'est en jetant ainsi chaque jour dans son cœur le germe d'une nouvelle vertu qu'elle parvint à détruire en lui jusqu'au moindre de ces légers défauts qu'on pardonne trop facilement à l'enfance.

Le père du jeune Arthaud, de son côté, commença de bonne heure à mettre à profit les dispositions prématurées de son fils, afin de le rendre capable de réaliser plus tard les espérances que sa famille en concevait, pour ajouter à son illustration. Tous les soins et toute l'affection de ce tendre père se concentraient en cet enfant bien-aimé, le seul héritier de son nom et de sa fortune. Il s'empressa de lui faire apprendre les éléments des sciences profanes ; mais les succès qu'il obtint dans ce nouveau genre d'études, ne lui firent point perdre les fruits de piété qu'il avait recueillis à l'école de sa vertueuse mère. Ses progrès furent si brillants que bientôt il n'eut plus besoin de ses maîtres dont il égala la science, et qu'il surpassa en sainteté. On remarqua dès lors en lui un jugement solide, des connaissances variées, rehaussées par une candeur d'âme, une sage et prudente

1. Le Valromey est une vallée enclavée dans le Bugey, ancienne petite province de France. Il est aujourd'hui compris dans la partie Est du département de l'Ain.

circonspection dans toutes ses paroles et ses actions, qualités qui en ont fait un grand homme et un grand saint. Complaisant, modeste, il était agréable à tout le monde ; soumis à ses parents, il aimait à rester dans la maison, occupé à la lecture des livres saints. Enfin, dans un âge encore si près de l'enfance, on voyait le jeune Arthaud dédaigner les amusements frivoles pour vaquer à la prière et à l'étude. Ces heureux commencements d'une vie si parfaite firent tenter à son père, sans plus de délai, la réussite du projet qu'il formait d'établir son fils dans le monde d'une manière qui répondît à sa naissance et à ses qualités personnelles. Les circonstances semblaient favoriser ses desseins, en frayant à ce jeune homme le chemin des honneurs et des charges que la voix de ses compatriotes lui décernait d'avance.

La renommée d'Arthaud étant parvenue aux oreilles d'Amédée III, qui régnait alors sur le Piémont, le Valais, la Savoie et le Bugey, celui-ci s'empressa de l'appeler auprès de sa personne pour lui faire faire l'apprentissage des dignités qu'il lui réservait. Le jeune favori fut le seul à ne pas se réjouir des avantages que le monde et le prince lui offraient, car il avait déjà appris par la voix intérieure de la grâce et dans les méditations des saintes Ecritures, que les espérances de la terre sont trompeuses et qu'elles n'aboutissent toutes qu'au néant. Déjà il avait entendu la vérité qui lui répétait sans cesse ces oracles : « Celui qui marche avec moi ne peut errer dans les ténèbres ; celui qui porte mon joug trouvera le doux repos de l'âme ». Et déjà, à cette époque, à peine âgé de seize ans, il méditait sa retraite du monde. Mais dans l'assemblage de ses vertus, il avait fait entrer une obéissance sans bornes à ses parents ; se confiant donc aux sages dispositions de la Providence qui saurait bien le tirer de l'Egypte pour le conduire au désert, si c'était dans la solitude qu'il dût se sanctifier et opérer son salut, il se rendit à la cour du prince Amédée III, en 1118, âgé de dix-sept ans. Une noble simplicité, une conversation pleine de charmes, un air prévenant et facile, des manières douces et polies, une instruction supérieure à celle qu'on recevait à cette époque, lui concilièrent d'abord tous les cœurs et tous les suffrages. On n'aurait point dit qu'il n'avait apporté à la cour que des répugnances ; et, dans toutes les circonstances, il sut allier deux choses qui paraissent incompatibles : les obligations du chrétien et les devoirs du courtisan. Il savait plaire sans flatter, désapprouver les vices sans choquer les personnes. Liberté sans rudesse, prudence sans dissimulation, complaisance sans bassesse, enjouement sans dissipation, piété sans scrupule, voilà le prodige qu'il offrit à la cour où sa sainteté fut hautement avouée et publiquement respectée.

Néanmoins son penchant l'entraînait vers la solitude. Au milieu du tumulte de la cour, il sut s'en faire une dans son cœur ; c'est dans ce sanctuaire qu'il se mit à l'abri des agitations du siècle. Son âme était tellement remplie de Dieu, que le goût du monde ne put s'y insinuer. Le faste et la pompe du siècle assiégeaient ses regards sans attirer son attention : placé à la source de l'opulence et des délices, la faveur de son prince se présentait à lui avec toutes les espérances flatteuses qui l'accompagnaient ; mais la pauvreté de Jésus-Christ était son unique trésor et le seul héritage auquel il aspirât. Aussi ce ne fut pas sans étonnement que le monde vit ce jeune courtisan fuir les richesses avec autant de soins que les autres les recherchent, et ne solliciter de son souverain d'autre grâce que la permission de refuser ses bienfaits. Les plaisirs que le siècle lui présentait semblaient l'animer à la pénitence. Pour se défendre contre leurs attraits corrupteurs,

il suivit le précepte de saint Paul et réduisit son corps sous la servitude de son esprit qui était sans cesse appliqué à Dieu. Jésus-Christ lui avait enseigné que la « cour des grands est le séjour de la mollesse et des délices » ; aussi ne fut-ce point là qu'il choisit ses modèles. Les yeux tournés tantôt sur les saints solitaires qui habitaient le Bugey, tantôt sur les hommes qui oublient Dieu pour s'occuper uniquement de la terre, il lui semblait voir, d'un côté, le petit nombre des élus, et, de l'autre, la multitude des réprouvés. Plein de cette idée et poussé par cet oracle du Sauveur : « Que servirait à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ! » il prit la résolution d'abandonner la cour pour aller chercher un lieu de repos dans la compagnie des enfants de Saint-Bruno qui venait de fonder, en Bugey, les Chartreuses de Portes et de Meyriat, non loin du château de Sothonod.

La confiance qu'il avait en son prince le porta à lui faire connaître son dessein. Amédée III était aussi pieux que vaillant ; aussi, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup de perdre Arthaud, il ne voulut pas contrarier la vocation de son favori ; d'ailleurs, il voyait bien que c'était une plante nourrie par la rosée de la grâce que le souffle du monde et de la cour ne pouvait que faner. Il était convaincu que ce n'était qu'au désert, loin du contact des hommes, qu'elle devait s'épanouir, montrer ses brillantes couleurs, et remplir le sanctuaire et l'Eglise de son parfum suave et délicieux. Dès qu'Arthaud fut assuré de l'agrément du prince, il quitta la cour, n'emportant que sa vertu et les regrets de toutes les personnes qu'il avait charmées pendant deux ans par ses manières aimables, mais qu'il avait surtout édifiées par les exemples de la plus tendre piété.

Depuis longtemps il avait formé le dessein d'embrasser la vie des Chartreux, à cause de la grande austérité et de la pauvreté qu'ils pratiquaient. Ses regards, en sortant du tumulte du monde, se fixèrent sur la montagne de Portes, en Bugey, qui lui apparaissait comme celle d'Horeb, où le Seigneur manifestait ces merveilles à la nation sainte qu'il avait choisie. Il suivit donc l'impulsion que lui imprimait le souffle de l'Esprit-Saint qui le poussait dans cette maison où il espérait vivre retiré loin du tumulte du monde et, pour ainsi dire, caché dans la face de Dieu. Bernard de Varins, fondateur et prieur de cette Chartreuse, homme d'un rare savoir et d'une grande piété, l'accueillit avec la distinction que méritaient non-seulement sa naissance, mais encore sa vertu dont la renommée avait porté les éloges jusque dans ce désert.

Les espérances qu'il venait de fouler aux pieds, les biens et les honneurs qu'il sacrifiait à la croix, sa jeunesse, car il était dans l'âge des illusions, aussi favorisé des grâces du corps que de celles de l'esprit ; toutes ces circonstances furent cause que sa détermination fit du bruit dans les provinces voisines. Les uns applaudissaient à cette démarche, les autres la traitaient de singulière, car il est rare que ceux qui veulent se donner à Dieu n'aient pas à essuyer le désavœu, les moqueries, et souvent même la haine des impies.

Les parents d'Arthaud, quoiqu'ils eussent consenti avec peine, il est vrai, à sa détermination, ne manquèrent pas de lui mettre sous les yeux les avantages qu'il abandonnait, sa témérité d'embrasser un genre de vie dont la rigueur excédait ses forces, enfin l'utilité dont il pourrait être à sa famille, qui fondait sur lui seul l'espoir de se voir perpétuer et illustrer de plus en plus : leurs voisins et leurs amis s'unirent à eux et firent de concert une attaque dont le but était de rompre ses projets et de le ramener au château de Sothonod ; mais le dégoût du monde, le désir de tout quitter

pour ne servir que Dieu dans la solitude, avaient jeté dans son cœur de trop profondes racines pour qu'on pût l'ébranler par des motifs humains. Soumis et obéissant à ses parents en tout ce qui ne regardait pas sa vocation, il ne croyait manquer ni à l'amour ni à la reconnaissance qu'il leur devait, en se déterminant à suivre l'inspiration de l'Esprit-Saint. Dieu bénit sa constance, en changeant les vues et les dispositions de ceux qui contrariaient sa résolution. Ses parents, persuadés que de plus longues remontrances ne serviraient qu'à contrister un fils qu'ils aimaient tendrement, finirent par l'encourager dans ses pieux desseins. Arthaud, dégagé des importunités de sa famille et des entraves que le monde avait mises à son avancement dans les voies spirituelles, entra dans la carrière de la perfection, et sa marche fut si rapide, que bientôt il parvint à ce but difficile à toucher.

La piété exemplaire des Chartreux de Portes répandait de toutes parts la bonne odeur de Jésus-Christ, et retraçait la vie des saints solitaires de l'Egypte et celle des premiers disciples de saint Bruno. Le nouveau prosélyte fut touché plutôt qu'étonné du spectacle d'une vie si différente de celle des gens du monde au milieu desquels il avait vécu jusqu'alors. Après avoir passé ses premières années à la cour d'un prince de la terre, il demanda à n'avoir plus à servir que le Roi des cieux. Dom Bernard, prieur de Portes, témoin de toutes les démarches des parents et amis d'Arthaud, en homme prudent, ne voulut pas se presser de l'admettre au noviciat. Il sonda soigneusement les dispositions de celui qu'il voyait si plein d'ardeur pour préférer les austérités du cloître aux commodités de la vie ; il examina quel esprit le conduisait, quelle fin il se proposait, si c'étaient les lumières de la grâce qui l'avaient conduit au désert, ou des mécontentements humains qui l'engageaient à se séparer du monde et de ses parents. Le prudent Bernard ne tarda pas à découvrir que les intentions les plus pures avaient présidé à son choix de vie, et qu'il apportait dans la retraite la sainteté que les autres viennent y chercher : aussi, le temps des épreuves ordinaires étant écoulé, Arthaud reçut l'habit des religieux de Saint-Bruno en l'année 1120.

Le fervent novice trouva sans peine à Portes des exemples et des modèles, et il fut bientôt lui-même l'exemple et le modèle de tous ses compagnons qu'il devança promptement dans la carrière où tous cherchaient, à l'envi, à gagner la couronne de l'immortalité. Son premier soin, en y entrant, avait été de purifier son âme des plus légères taches qui eussent pu diminuer, en sa faveur, les effusions de la grâce et retarder sa marche rapide vers la perfection. A voir son contentement, la sérénité de son visage et la facilité avec laquelle il remplissait tous ses devoirs religieux, on eût cru que l'état auquel il venait se consacrer avait été celui de toute sa vie. Rien ne lui coûtait dès qu'il s'agissait de la règle qu'il avait embrassée ; sa ferveur lui en aplanissait les difficultés, et les peines se changeaient pour lui en délices. Il ne ressentait jamais plus de satisfaction que lorsque l'occasion se présentait de vaincre l'orgueil trop naturel à l'homme, ou de souffrir quelques mortifications pour témoigner à Dieu qu'il ne voulait s'attacher qu'à sa croix. Il les lui offrait, disait-il, pour expier ses fautes passées dont le souvenir le portait à se regarder comme un grand pécheur.

La guerre qu'Arthaud commença à déclarer à son corps par la pénitence, n'eut d'autre terme que celui de ses jours, qui furent presque le double de ceux que Dieu accorde ordinairement au commun des hommes. Plus il se sentait robuste, moins il garda de ménagement pour assujétir

entièrement ses sens à la loi de l'esprit. Outre les jeûnes prescrits et l'abstinence perpétuelle qui s'observe chez les Chartreux, il portait un rude cilice qu'il ne quittait que pour en augmenter les douleurs cuissantes par de fréquentes et longues flagellations. Cependant notre Saint avait appris que les macérations infligées au corps ne sont qu'une partie de la véritable pénitence, et que l'humilité en est le complément ; aussi le vit-on toujours, malgré la noblesse de sa naissance, disputer aux plus jeunes novices les fonctions les plus capables de révolter l'amour-propre ; il semblait même se multiplier pour se charger lui seul de tout ce qu'il y avait de pénible et d'humiliant à faire dans la maison. Cette abnégation absolue lui faisait regarder l'obéissance à ses supérieurs comme la plus parfaite imitation de Jésus-Christ, qui a été lui-même obéissant jusqu'à la mort.

En admirant l'abnégation, la pénitence, l'humilité de saint Arthaud, nous n'avons aperçu, pour ainsi dire, que l'extérieur du temple qu'il avait consacré à Dieu dès son enfance. La prière est le sacrifice qu'il y offrit constamment à l'Eternel sur l'autel de son cœur. Le temps déterminé par la règle pour cet exercice ne lui suffisait pas, il y employait une partie de la nuit, et les travaux manuels ne pouvaient l'en distraire ; son âme était tout entière appliquée à Dieu, et jamais l'emploi de Marthe ne le détourna des douces occupations de Marie. Cependant le temps de sa probation s'était écoulé, en lui apportant chaque jour un nouveau degré de perfection qui le rendait digne du saint état qu'il allait embrasser irrévocablement. Il vit avec joie approcher le jour solennel de ses sacrés engagements. Ses prières, ses austérités, tout se ressentait de ses ardents désirs et du doux espoir d'être bientôt fixé pour jamais dans la retraite et attaché à Dieu par des liens indissolubles. De leur côté, ses supérieurs, n'ayant eu jusqu'alors à admirer dans sa conduite qu'une piété au-dessus de toutes les épreuves, bénissaient le Père des miséricordes du précieux don qu'il leur faisait. Ainsi, tout étant disposé, le pieux novice prononça ses vœux en 1123, avec la générosité d'un cœur qui se consacre par amour et qui recouvre sa liberté sous le joug de Jésus-Christ.

Après cette action, qui venait de mettre le comble à ses désirs, le premier soin que lui inspira sa reconnaissance, fut de remercier la divine Bonté de la prédilection qu'elle avait bien voulu lui accorder, d'implorer son secours pour ne jamais oublier un si grand bienfait, ni démentir la sainteté de sa profession. Il en comprenait tout le prix, et ce qu'il avait fait jusqu'alors pour s'y préparer ne fut plus regardé que comme un faible apprentissage de ce qu'il se proposait de pratiquer dans la suite. Il fut un homme nouveau dans le chemin de la perfection ; devenu disciple de la croix depuis qu'il fut devenu religieux, ses pénitences s'accrurent progressivement avec ses autres vertus. Son lit servait de voile à ses mortifications ; il le quittait pour passer à terre les quelques moments de repos qu'il ne pouvait refuser à la faiblesse de la nature, encore cette couche incommode était-elle arrosée du sang qui coulait sous les instruments de ses rigueurs, et des larmes qu'il répandit toujours en grande abondance. Voilà la part qu'il faisait à son corps ; mais son âme était un sanctuaire où l'on voyait la croix de Jésus-Christ élevée sur les ruines de tous les désirs, de toutes les inclinations de la nature. Il était véritablement comme l'apôtre, « ce n'était pas lui qui vivait, mais Jésus-Christ qui vivait en lui ».

Arthaud n'avait ni des égarements à punir, ni des vices à déraciner, ni des passions sans cesse renaissantes à terrasser ; car ce qu'il appelait ses grands péchés, n'étaient que des fautes bien légères dont l'homme juste

même ne saurait être exempt dans cette vie. La pénitence dont il affligeait son corps ne fut donc pas pour réparer la perte de son innocence, mais pour la conserver. Il l'avait aimée dès sa plus tendre jeunesse, et toujours il sut la préserver des piéges qu'elle rencontre dans le monde et surtout à la cour où il est si difficile de la garder intacte au milieu de mille dangers qui l'environnent. La prière, la dévotion à la sainte Vierge qui est la reine de toute pureté, la retraite, la fréquente communion, la fuite du monde dont le souffle corrupteur est si dangereux pour une fleur si délicate, l'éloignement des personnes d'un sexe différent, précaution tant recommandée par les maîtres de la vie spirituelle ; voilà les moyens qu'Arthaud avait mis en usage pour conserver sans souillure la robe d'innocence qu'il avait reçue sur les fonts du baptême.

Sa vie était donc une vie cachée en Jésus-Christ ; son cœur ne soupirait que pour Dieu, son esprit était sans cesse élevé vers le ciel, et l'un et l'autre se réunissaient pour former ces élans d'amour, ces ravissements, ces extases, qui le transportaient quelquefois hors de lui-même. Les études qui sont souvent un sujet de dissipation, furent pour lui une occasion de s'avancer de plus en plus dans la sainteté. La théologie qui développe les admirables perfections de Dieu, qui parle surtout de ses bienfaits envers les hommes, fut singulièrement de son goût ; il s'y appliqua avec le plus grand soin, de sorte que sa science égalant bientôt sa grande sainteté, ses supérieurs l'appelèrent à la prêtrise dès qu'il eut atteint l'âge requis par les canons de l'Eglise. Quelque pénétré qu'il fût de son insuffisance pour un ministère si redoutable, sa soumission l'emporta sur sa profonde humilité. Il ne pensa plus qu'à implorer avec une nouvelle ferveur le secours puissant de ce Dieu de bonté qui, par des routes inconnues à la prudence de la chair, l'avait si heureusement conduit au port assuré du salut.

Pendant qu'il se préparait ainsi à recevoir le caractère ineffaçable du sacerdoce, Humbald, archevêque de Lyon, arriva en 1125 à Portes, pour bénir l'église de cette chartreuse. Notre Saint reçut, de cet illustre archevêque, l'imposition des mains et l'onction sainte qui consacrent les ministres du Seigneur. Humbert de Grammont, évêque de Genève, assistait à cette cérémonie. Ce prélat ayant vu par lui-même tout ce que la renommée lui avait appris d'Arthaud, se lia avec lui d'une étroite amitié.

Parvenu à la sublime dignité du sacerdoce, le fervent religieux regarda son élévation comme un nouvel engagement pour lui de monter à une plus haute perfection. La foi la plus vive, la piété la plus tendre, vinrent ajouter encore à tout ce que nous avons admiré jusqu'à présent dans une vie, ce semble, plus angélique qu'humaine. La charité, cette vertu céleste, prit dès lors surtout un tel accroissement, qu'on ne le vit jamais perdre l'esprit de recueillement et d'oraison qui l'unissait à son Créateur ; souvent même ses supérieurs le trouvaient dans sa cellule, immobile et plongé dans la contemplation des beautés et des miséricordes du Seigneur. On aurait dit, en le voyant, qu'il goûtait par avance les ineffables délices qui sont dans le ciel l'aliment des prédestinés. Il passait des heures entières à genoux au pied des autels, collé à la croix de Jésus-Christ, sans que rien fût capable de le distraire. Mais c'est surtout pendant la célébration des saints mystères qu'il sentait redoubler les ardeurs du feu sacré qui consumait son cœur. La sérénité, et on assure même, des rayons d'une lumière surnaturelle brillaient sur son visage, et son action de grâces était accompagnée d'un torrent de larmes bien douces assurément, puisque la reconnaissance les faisait couler. La foi qui l'animait envers Jésus-Christ présent dans la sainte Eu-

charistie était si vive, que Dieu semblait se montrer à lui sans voile sur les autels. Si la force du respect le faisait trembler à l'approche du sanctuaire, l'amour qui l'y entraînait triomphait bien vite de cette crainte, et lui faisait comprendre par les plus tendres émotions qu'il n'était créé que pour aimer Dieu. En un mot, c'était le véritable prêtre de Jésus-Christ. Son corps était chaste, sa bouche pure, son esprit éclairé d'une lumière surhumaine, et son cœur tout brûlant d'un saint zèle pour sa sanctification et pour celle de ses frères ; aussi, par ses conseils et ses exhortations aux personnes qui venaient de toutes parts le consulter sur l'affaire du salut, avait-il allumé le feu de l'amour divin dans tout le Bugey. Purifié par la pénitence, uni à Dieu par l'humilité et la prière, prudent dans toutes ses démarches, embrasé par la charité qui avait consumé en lui tout ce qui est de l'homme, Arthaud était un religieux parfait. Le divin architecte qui avait façonné dans le désert cette pierre précieuse, la destinait à devenir le fondement d'une maison qui, pendant sept siècles, sera l'asile de la piété et une pépinière de saints anachorètes.

Humbert de Grammont, évêque de Genève, dont nous avons déjà parlé, pour satisfaire ses désirs autant que ceux du prince Amédée III, avait formé le projet d'appeler les Chartreux dans le Valromey, qui dépendait alors de son diocèse. Les qualités éminentes qu'il avait remarquées dans notre Saint, lorsqu'il vint à Portes avec l'archevêque de Lyon, lui firent penser qu'Arthaud était l'homme que la Providence avait mis en réserve pour cette grande œuvre. Héritier unique de la seigneurie de Sothonod, dont les propriétés s'étendaient sur une grande partie des montagnes qui environnaient le château de ses pères, ce saint religieux pouvait fournir un local propre à cet établissement : ainsi disparaissait la première difficulté ; lui seul était à même de dissiper encore toutes les autres, parce que son esprit fort et pénétrant savait prévoir tous les obstacles et ne s'en laissait jamais abattre quand il ne pouvait les éviter, et Dieu, qui a promis d'écouter la prière fervente, lui faisait trouver de la facilité où tout autre, moins accoutumé aux faveurs du ciel, n'aurait rencontré que l'impossible ; d'ailleurs son nom, sa réputation, lui assuraient les libéralités des personnages puissants qui pouvaient concourir à la fondation de cette nouvelle maison. Sur la demande de l'évêque de Genève, il fut choisi par Dom Guigue, alors prieur de la Grande-Chartreuse, pour aller fonder une colonie de religieux de Saint-Bruno dans la province du Valromey, à cinq lieues de Belley. On craignait que son humilité ne lui fît rejeter sur un autre l'honneur qu'on lui décernait, mais il ne vit heureusement dans l'ordre de ses supérieurs que la voix de Dieu qui l'appelait à de si grands travaux. Il sourit à l'idée qu'il aurait plus de moyens de pratiquer la pauvreté et la pénitence. Cette détermination affligea beaucoup les religieux de Portes qui allaient perdre un modèle si parfait ; mais affermi dans sa résolution, Arthaud les quitta avec six compagnons et se rendit à Sothonod ; de là il parcourut les montagnes voisines, non pour trouver le lieu le plus agréable, mais celui qui paraissait le plus propre à rappeler à des religieux qu'ils sont morts au monde et qu'ils ne doivent plus avoir de relation avec lui. Il ne chercha pas longtemps : un petit vallon nommé *Cimetière,* ainsi appelé, sans doute à cause de l'aspect triste et sauvage qu'il présente, fut l'endroit qu'Arthaud choisit pour s'enterrer tout vivant, à une heure du château où il avait pris naissance. C'est un nouvel Antoine qui se montre dans cette solitude hérissée de rochers, de ronces et de forêts, mais qui va bientôt changer de face sous la main féconde de la religion.

La maison entreprise par saint Arthaud fut bientôt en état de recevoir les hôtes qui venaient animer ce désert par leurs chants et leurs prières, parce qu'elle fut construite sur une petite dimension et en grande partie avec des planches, ressemblant en tout aux laures de la Thébaïdes ; de telle sorte que ce lieu, qui était peu auparavant le repaire de bêtes sauvages, devint la demeure de fervents anachorètes qui s'élevaient à une éminente sainteté à l'école de leur séraphique maître. Ce pieux fondateur voulut que les cellules fussent basses et étroites, pour rappeler aux religieux qu'ils étaient dans un cimetière, faisant allusion au nom du lieu où elles étaient bâties, et pour leur représenter sans cesse que l'entrée du paradis est étroite.

Nous dépeindrions difficilement la vie admirable que ces saints religieux menèrent d'abord dans leur solitude. Engagés à un silence perpétuel, toute leur conversation n'était qu'avec Dieu dans la prière et la récitation des psaumes. Il semblait qu'ils n'eussent un corps que pour l'accabler d'austérités, couchant sur des planches ou des fagots ; encore interrompaient-ils ce pénible sommeil pour aller à l'église chanter Matines et vaquer à l'oraison. La journée était partagée entre la prière et le travail des mains; leur jeûne presque perpétuel n'était soutenu que par un peu de pain et des légumes grossièrement assaisonnés. Les chaleurs de l'été, les rigueurs de l'hiver n'apportaient jamais aucun adoucissement à ces rudes pratiques, bien plus pénibles que les travaux mêmes auxquels sont condamnés la plupart des chrétiens qui, loin de les mettre à profit pour leur salut, méprisent la loi de l'église sur le jeûne et l'abstinence, sous prétexte que leur santé en est altérée. Pour s'encourager à supporter tant de privations, les disciples de saint Arthaud n'avaient qu'à jeter les yeux sur leur maître. Il ne savait se prévaloir de sa supériorité que pour se livrer à de plus rigoureuses pénitences, pour choisir la cellule la plus incommode, les habits les plus pauvres, la nourriture la plus grossière. Il leur faisait aimer la pénitence en leur montrant Jésus-Christ sur la croix, chérir la pauvreté en leur assurant la couronne immortelle que le Sauveur a promise à ceux qui ont le courage de tout abandonner pour le suivre au calvaire.

Depuis dix ans ces fervents religieux s'exerçaient à la pratique de tous les conseils évangéliques, loin du monde, mais près de Dieu qui fit plusieurs prodiges pour fournir à leur existence. La réputation de cette petite colonie s'était répandue au loin et attirait à Cimetière un grand nombre de fervents chrétiens qui désiraient mourir au monde pour vivre à Jésus-Christ. La maison ne pouvait en contenir davantage, quand tout à coup un incendie, qui était dans les vues de la Providence, vint détruire ce pauvre amas de cellules dont on voit encore aujourd'hui des traces près d'une petite source, en face de la grange dite *Cimetière*. Ardutius de Faucigny, qui avait succédé à Humbert de Grammont sur le siége épiscopal de Genève, était aussi favorable aux Chartreux que son prédécesseur. Il vint les visiter, et les trouva dans un tel état de dénûment et dans un lieu si âpre et si resserré qu'il les engagea beaucoup à construire une autre maison plus spacieuse et plus solide, dans un endroit moins rude et plus commode pour les approvisionnements. Il leur promit son secours et l'intervention du prince de Savoie, ainsi que la magnificence d'autres grands personnages.

Arthaud, en homme prudent et réfléchi, ne voulut rien précipiter dans une circonstance aussi grave. Il fit donc préalablement des démarches pour connaître la convenance du lieu indiqué, pour assurer les moyens de cons-

truction, constater les engagements des bienfaiteurs qui s'offraient à l'aider dans cette entreprise, afin de ne laisser aucun embarras dans les affaires du couvent, ni aucune matière à contestation entre les religieux et les propriétaires voisins. L'emplacement qui fixa son choix fut sur la même montagne à une demi-heure, au midi de Cimetière, au nord du mont Colombier, le plus élevé de la province du Bugey, dans un vallon très-étroit, sur le plateau d'un rocher taillé à pic, au pied duquel roule avec fracas, à une profondeur effrayante, le torrent d'Arvières, dont la nouvelle chartreuse prit le nom. L'exposition pittoresque de ce local d'où la vue s'étend sur une partie du Valromey et du Bugey, offrait une température insupportable ; les abords en étaient faciles par le moyen d'une route qui fut effectivement établie pour descendre dans le village de Lochieu et de là dans tous les pays d'alentour. Des forêts et des prairies très-vastes assuraient en outre des revenus capables de soutenir un établissement qui allait devenir plus considérable que le premier.

L'attachement que le comte Amédée III avait voué à saint Arthaud, pendant qu'il était à sa cour, n'avait fait que s'accroître à proportion de la sainteté de son ancien favori ; il saisit donc avec empressement l'occasion de lui en donner des preuves, et lui envoya une somme d'argent considérable. Déjà ce prince généreux lui avait abandonné le terrain désigné pour bâtir le monastère et toutes les propriétés circonvoisines, en déclarant qu'il faisait ces donations à Dieu, à la sainte Vierge et aux Chartreux d'Arvières.

Humbert III, sire de Beaujeu, ayant reçu la seigneurie du Valromey avec la main d'Alix, fille du prince Amédée, ratifia également tout ce qu'avait fait son beau-père, donna à la chartreuse quelques terres, et la prit sous sa protection spéciale. On voit figurer parmi les illustres fondateurs d'Arvières : Ardutius, évêque de Genève ; Ponce, évêque de Mâcon ; Anthelme, évêque de Patras ; Bernard et Guillaume, évêques de Belley ; Pierre, évêque de Glandève. Plusieurs riches seigneurs du Bugey, de Bresse et de Savoie, contribuèrent à la reconstruction du monastère. Les chanoines de Belley et les moines de Nantua firent aussi preuve d'une pieuse libéralité en cédant à cette maison des terres et des droits qu'ils possédaient en Valromey ; mais il faut compter parmi les principaux bienfaiteurs d'Arvières, saint Arthaud lui-même, qui lui céda tous ses biens, à l'exception du château de Sothonod et de quelques dépendances qu'il laissa à sa sœur unique, mariée à Jacques de Richelin, auquel passa cette terre, apportée quelque temps après par sa petite-fille dans la famille de Seyssel.

La construction de la chartreuse d'Arvières, poussée par des mains si puissantes et si libérales, fut achevée en moins de quatre ans, pendant lesquels les religieux eurent bien des maux à endurer au milieu des ruines de leur première maison qu'ils ne voulurent pas abandonner. Sur la demande de l'évêque Ardutius, le pape Luce II, par sa bulle du 2 mai 1144, adressée à saint Arthaud, désigna les limites qui devaient servir de clôture ou de spaciement aux religieux, et se déclara le protecteur de ce monastère qu'il prit en singulière affection. Henri II, roi d'Angleterre, envoya, plusieurs années après la fondation de ce monastère, des offrandes considérables à saint Arthaud, sur la sollicitation de saint Hugues, prieur de la chartreuse de Ouitham, et plus tard évêque de Lincoln, qui portait le plus vif intérêt à cet établissement.

La réputation de notre saint prieur eut bientôt réuni autour de lui un grand nombre de disciples ; à cette école, ils n'avaient qu'à suivre Arthaud pour devenir parfaits. Préparer le cœur de ses religieux à servir Dieu par

la pratique de la piété la plus tendre, leur apprendre à combattre le monde et l'enfer, à mourir à eux-mêmes, à être saints : voilà ce qu'Arthaud se proposait dans son important emploi. Vigilant sur tout ce qui pouvait concerner leur état, son activité infatigable le rendait présent dans tous les endroits où le devoir de sa charge le demandait, afin d'examiner si toute chose s'y passait dans l'ordre. Ses lumières égalaient son zèle; il distinguait aisément quel motif portait un novice à demander l'entrée en religion, et quelle victoire il avait à remporter sur son caractère. Il renvoyait sans peine dans le monde ceux qu'il ne croyait pas propres à embrasser le joug aimable du Seigneur, et à vivre dans la société des Saints.

La règle était, à ses yeux, un dépôt sacré qui lui était confié, dont la perte ou le maintien devait être son ouvrage. Nous avons déjà vu qu'il ne la transgressa jamais tandis qu'il était simple religieux ; aussi veillait-il à la faire pratiquer dans toute son étendue, dès qu'il fut supérieur; et quelle que fût la douceur de son gouvernement, il était inflexible lorsqu'il s'agissait de régularité. Le silence et la retraite sont l'âme et la vie des religieux : il leur en faisait sentir la nécessité en comparant ceux qui aiment le recueillement, aux arbres plantés dans un lieu bien clos, et ceux qui étaient dissipés, aux arbres qui sont le long des grands chemins : les premiers produisent des fruits qui viennent à maturité, et les autres, secoués sans cesse par les passants, ne rapportent rien à leurs maîtres. Ses paroles portaient ainsi avec elles la force, le sentiment et la persuasion, parce qu'elles naissaient de la charité et qu'elles étaient appuyées sur l'exemple. S'il leur parlait de la pénitence, ils voyaient en lui un corps mortifié et réduit en servitude ; s'il leur prêchait l'humilité, il se mettait au-dessous d'eux, en se les proposant pour modèles, lui que personne ne pouvait égaler. Il leur enseignait la charité envers le prochain par les tendres soins qu'il prenait de tous ses disciples, surtout des malades. Son attention le faisait descendre jusqu'aux moindres détails, et jamais il ne se retirait d'auprès de leur lit sans avoir versé dans leur cœur de nouvelles forces pour souffrir avec patience. Sa charité s'étendait aussi sur tous leurs besoins spirituels : dès qu'il en voyait quelques-uns plongés dans la tristesse, il s'empressait de les consoler, de leur adoucir les peines, les dégoûts qu'ils pouvaient rencontrer dans leur état, en leur montrant la récompense immortelle qui sera le terme heureux d'une constante fidélité. Il fortifiait dans leur vocation ceux qui craignaient de ne pas y persévérer ; il relevait leur courage par le juste mépris du monde qu'il leur inspirait, par le secours du ciel qu'il leur promettait d'implorer, et par l'exemple des Saints qu'il leur remettait sans cesse sous les yeux encore plus par ses actions que par ses paroles.

Sa sollicitude était trop grande pour être renfermée dans les murs de son monastère, elle s'étendait sur les malheureux de tous les environs. Il leur distribuait chaque jour d'abondantes aumônes qui épuisaient souvent les greniers du monastère, se reposant, pour la subsistance des religieux, sur les secours de la Providence qui ne lui manquèrent jamais. C'est surtout au milieu des pauvres qu'on apercevait sa patience, sa douceur et sa tendre charité. Ce tendre père, c'est le nom qu'ils lui donnaient, adoucissait ainsi les peines de leur indigence autant par l'attention qu'il mettait à la soulager que par les soulagements mêmes qu'il leur prodiguait.

Semblable à la fleur du désert dont les parfums attirent les pas du voyageur, notre Saint répand au loin la bonne odeur des vertus. Après la mort de l'évêque de Belley, le clergé et le peuple, d'une voix unanime, qui

était celle de Dieu, demandent Arthaud pour leur prince spirituel et temporel. La nouvelle de cette élection précéda les députés de Belley, chargés de la lui porter. Le saint prieur, épouvanté du fardeau qu'on voulait lui imposer, courut se cacher dans une caverne qu'on montre encore à présent avec une espèce de vénération sous le nom de *Balme* [1] *de Saint-Arthaud.* On la voit dans le flanc du rocher taillé à pic, sur lequel était bâti le monastère, à une grande hauteur au-dessus du torrent qui se précipite en cet endroit, et dont le mugissement monotone rend encore cette grotte plus sauvage et plus triste. En vain les religieux et les envoyés le cherchèrent pendant trois jours, plongés dans les angoisses et les larmes. Dieu ne voulant pas que cette lumière, qui devait jeter un si vif éclat dans son Eglise, demeurât plus longtemps sous le boisseau, la fit déjà briller d'une manière miraculeuse aux yeux des députés. Une clarté surnaturelle les conduisit dans la caverne, où ils trouvèrent Arthaud profondément affligé de leur apparition ; mais il n'avait pour se défendre contre leurs instances que ses soupirs et ses gémissements, que le prétexte de son incapacité et de ses forces affaiblies sous le poids de la vieillesse. On ne se rendit point à ses raisons; on le tira de sa retraite, on l'entraîna à Belley où il fut reçu comme un ange venant du ciel. Le peuple se précipitait sur son passage, le clergé lui tendait les bras, et l'onction sainte ne tarda pas à lui donner le pouvoir de gouverner cette Eglise consolée de la perte successive de deux saints évêques qu'elle voyait revivre dans celui-ci. Arthaud ayant enfin reconnu la voix de Dieu, prit le gouvernement de son diocèse vers la fin de l'année 1188 ou le commencement de 1189 ; il n'y trouva presque rien à changer, presque rien à réformer. Il n'aperçut dans le clergé et dans le peuple que des vertus à soutenir, et quel homme était plus propre que lui à raffermir le bien déjà fait, à entretenir le feu dévorant de la charité dans les prêtres, et le goût des études parmi les lévites ; à veiller sur les vices pour les étouffer dès leur naissance, à cimenter le règne de Dieu dans le cœur de ses ouailles, et à les faire jouir enfin de toutes les délices que procure la pratique de la religion ? Les travaux qu'il s'imposa étaient immenses, mais ils n'étaient pas au-dessus du zèle de l'ouvrier. Il parcourut les différentes paroisses de son diocèse : c'était un astre bienfaisant qui se levait sur elles pour les éclairer, et dont l'heureuse influence donnait une nouvelle vie, de nouvelles forces à l'esprit religieux. C'était un père qui voyait ses enfants dont il était tendrement aimé ; sa vue seule exaltait les sentiments de la foi, son éloquence persuasive tarissait les procès et les querelles, ses consolantes paroles séchaient les larmes, ses conseils éclairés fortifiaient les faibles, sa vertu puissante guérissait les malades, ses larges aumônes remettaient la paix et l'abondance dans la chaumière du pauvre.

Dès qu'il était de retour de ses courses apostoliques, son palais devenait une maison de charité où il réunissait, chaque jour, un grand nombre de malheureux et leur distribuait lui-même la parole de Dieu, les vêtements et la nourriture. Ce n'est pas à ceux-là que se bornait son zèle, il allait chercher les pécheurs, et leur faisait des remontrances si douces et si fortes en même temps, qu'elles restaient rarement sans effet, et souvent il ache-

1. Dans ce pays, on appelle *Balme*, les cavernes qui existent en grand nombre dans les montagnes du Belley. Le village de la Balme-sous-Pierre-Châtel, près de Belley, tire son nom des grottes imposantes qu'on voit sous le rocher qui porte l'ancienne chartreuse de Pierre-Châtel. Le nom du village de la Balme-sur-Cerdon, et de l'ancien château de la Balme, entre Cerveyrieux et Montègre en Valromay, n'a pas une autre origine.

vait leur conversion par ses prières et par les rudes pénitences qu'il s'imposait pour eux. Sa sollicitude, comme celle de saint Paul, lui faisait prendre soin encore de toutes les églises. Il savait que la décence et la majesté des temples contribuent puissamment à élever l'âme et à donner aux fidèles une grande idée du Maître qui les habite ; aussi dès qu'il eut réparé et embelli sa cathédrale, il tourna tous ses soins vers les autres églises de son diocèse ; il excitait le zèle des prêtres et la libéralité des fidèles pour qu'elles fussent tenues et ornées de la manière la plus convenable au lieu saint, pour que les cérémonies augustes de la religion fussent célébrées avec la pompe qui réveille dans les cœurs les sentiments de respect, de dévotion, que nous avons si peu soin d'y entretenir. Le temps qu'il n'employait pas à l'administration de son diocèse, il le partageait entre l'étude de l'Ecriture Sainte et l'oraison, en suivant, autant que ses devoirs le lui permettaient, la règle des Chartreux, dont il n'enfreignit jamais le précepte qui leur fait un devoir du jeûne et de l'abstinence perpétuels. Les honneurs qui s'attachaient à son mérite et à son rang ne le changèrent point ; l'éclat qui l'environnait n'altéra point son goût pour la pauvreté ; la simplicité de ses meubles, de ses habits, de ses appartements et de sa table lui rappelait sa chère solitude d'Arvières qu'il allait visiter quelquefois, et dont il ne se séparait jamais qu'avec regret. Enfin, après deux ans d'un glorieux épiscopat, à force de sollicitations fondées sur son grand âge et sur ses infirmités, il obtint, en 1190, du pape Clément III, la permission de quitter son évêché pour rentrer dans sa cellule. Ni les larmes, ni la désolation de ses ouailles, ni son tendre attachement pour elles, ne purent le détourner du projet qu'il avait formé de passer le reste de sa vie dans la solitude, pour mourir sur la cendre au milieu de ses frères. Son cœur paternel fut cependant cruellement déchiré à l'approche de cette séparation ; mais accoutumé depuis longtemps à se mépriser lui-même, il pensa qu'un autre évêque serait plus utile au troupeau qu'il abandonnait ; que d'autres mains plus fortes et plus habiles écarteraient plus sûrement l'homme ennemi du champ du père de famille, et en extirperaient l'ivraie qu'il accusait son insouciance et sa paresse d'y avoir laissé croître.

Ainsi raffermi dans son dessein, Arthaud donna la dernière preuve de son attachement au bon peuple qu'il quittait, en obtenant de Dieu par ses prières un successeur doué des qualités que l'apôtre saint Paul énumère pour faire un saint évêque : ce fut Eudes II, homme d'une grande piété, que la douceur de son caractère, la bonté de son âme, rendirent cher à tout le monde, et qui sut, par sa grande charité, calmer les regrets universels qu'avait fait naître la retraite de son prédécesseur.

Arthaud, rentré dans sa cellule, rachète à force de pénitence le temps qu'il a perdu, dit-il, dans le tumulte des affaires, et lave dans ses larmes et dans son sang la poussière du siècle ; l'âge ne lui a rien ôté de son ardeur, lorsqu'il s'agit de l'accomplissement de la Règle ; nous l'avons vu, au sortir de l'adolescence, commencer sa course dans la voie étroite des conseils évangéliques, et du premier pas arriver presque au terme. A l'âge de quatre-vingt-dix ans, il rentre dans cette première carrière comme simple religieux, après avoir honoré l'épiscopat par toutes sortes de vertus, et jusqu'au-delà d'un siècle, il conserve toute la ferveur, l'exactitude scrupuleuse, le courage actif et empressé des commençants, la piété tendre, la dévotion sensible, la conscience timorée, la mortification austère, la soumission passive d'un novice. Sa retraite ne put le mettre à l'abri des grands personnages de l'Eglise et de l'Etat qui venaient chercher auprès

de lui les conseils d'un vieillard consommé en sagesse et en prudence, qui avait toujours vécu dans la réflexion, loin des intrigues qui faussent le jugement et corrompent le cœur. On ne parlait que de ses vertus ; lui, au contraire, pensait être très-éloigné de la sainteté à laquelle il croyait n'avoir jamais assez travaillé ; il gémissait sur ses fautes, et soupirait pour le ciel en se plaignant, comme le Prophète, de la longueur de son exil, dans le désir de jouir plus tôt de la véritable patrie. Son temps n'était plus employé qu'à des exercices de préparation à la mort. Il semblait qu'après avoir donné pendant un siècle l'exemple d'une sainte vie, Dieu le laissât encore cinq ans sur la terre pour nous apprendre à tous comment on doit se préparer à ce terrible passage, par la prière, par les sacrements et les actes d'une parfaite résignation à la mort, qui est la peine du péché.

Quel que fût son affaiblissement, on ne le vit jamais perdre la tranquillité de son âme ; plus il sentait ses forces diminuer, plus il renouvelait sa soumission aux ordres du ciel, et son cœur vivait tout entier dans un corps presque éteint. C'était une victime immolée par les souffrances, dont les restes étaient consumés par le feu de la charité. Ne pouvant plus célébrer les saints mystères, il participait néanmoins tous les jours à la sainte communion, et c'est dans un transport de reconnaissance, après une action si sainte, que son heure dernière lui fut révélée d'en haut. La mort, en ce moment, lui apparut comme une libératrice qui venait briser ses chaînes et lui donner la liberté qu'il désirait depuis si longtemps, et par des aspirations tirées des cantiques sacrés, le saint vieillard saluait sa jeunesse renaissante. Dans ce moment, semblable à l'arbre antique dont les branches penchées vers la terre invitent à cueillir les fruits dont elles sont chargées, il se tournait vers les compagnons de sa solitude pour leur prodiguer ses derniers conseils et ses dernières bénédictions. « Remerciez, mes chers enfants », leur répétait-il sans cesse, « remerciez le Dieu des miséricordes qui vous a délivrés des malheurs de l'Egypte, pour vous faire entrer dans une terre de bénédiction. Demandez-lui avec instances les grâces qui vous sont nécessaires pour persévérer saintement dans l'état que vous avez embrassé ; que l'Esprit-Saint soit votre lumière dans vos doutes et votre consolateur dans vos peines ; que la très-sainte Vierge, envers laquelle je vous recommande d'avoir toujours une tendre dévotion, soit votre protectrice auprès de Dieu ; soyez toujours les vrais disciples de saint Bruno, toujours prêts à suivre les préceptes et les conseils évangéliques avec cette fidélité dont il nous a donné l'exemple. Vous êtes les fondateurs de cette maison, croissez tous les jours en vertus, afin que la sainteté s'y perpétue d'âge en âge par les bonnes traditions que vous laisserez à ceux qui viendront après vous ». Il leur répétait ensuite les paroles que l'Apôtre bien-aimé ne cessait de redire à ses disciples dans son extrême vieillesse : « Mes enfants, aimez-vous les uns les autres ; que la charité soit le lien qui vous unisse tous ensemble, et tous ensemble à Jésus-Christ ». Après ces discours et d'autres semblables, son amour pour ceux qu'il appelait ses enfants semblait ranimer sa main défaillante qui se levait pour les bénir encore, ou plutôt pour répandre sur eux les grâces du ciel. Ensuite, comme le cygne, symbole de la pureté, qui, dit-on, annonce sa mort par ses chants, il entonnait des cantiques d'allégresse : « Je me suis réjoui de ce que l'on m'a annoncé : nous irons dans la maison du Seigneur. Mon âme désire d'aller à vous, ô mon Dieu ! comme le cerf altéré soupire après une onde pure. Je brûle d'une soif ardente jusqu'à ce que je puisse l'étancher dans la fontaine d'eau vive qui est mon Dieu : quand paraîtrai-je devant sa face? Seigneur, délivrez mon âme de la prison de son corps, les

justes m'attendent pour être témoins de la récompense que j'ose espérer de votre bonté ».

Bernard II, évêque de Belley, qui professait la plus profonde vénération pour saint Arthaud avec lequel il avait entretenu une étroite liaison depuis qu'ils s'étaient connus à Portes, averti de l'état de son ami, partit promptement pour Arvières, accompagné de plusieurs chanoines de sa cathédrale. Les deux évêques eurent ensemble, sur le bonheur dont jouissent les Saints dans le ciel, une longue conversation pendant laquelle on voyait le cœur du moribond se ranimer et palpiter avec plus de force ; son visage alors se couvrait de douces larmes, sa bouche adressait les paroles les plus affectueuses à Jésus et à Marie ; les religieux environnaient son lit plongés dans la plus amère douleur, et le Saint leur disait, pour les consoler : « Pourquoi vous affliger, mes enfants ? ne pleurez pas ma mort, l'heure de mon heureux sommeil est arrivée, voici le moment où Dieu va me faire miséricorde ; d'ailleurs, j'ai déjà trop vécu, je ne vous suis plus nécessaire ici-bas, je vous serai plus utile dans le ciel »; et il les bénissait de nouveau en leur recommandant l'amour de la pauvreté, l'exercice de l'oraison et la pratique de la pénitence. Sentant sa fin approcher, il demanda les derniers sacrements qu'il reçut avec les transports du plus vif amour et de la plus touchante reconnaissance, répondant lui-même à toutes les prières. Après la sainte communion, il s'entretint longtemps avec l'Auteur de la vie éternelle, le visage enflammé et dans une espèce d'extase. Mais revenu de cet état, il supplia les religieux de le mettre sur le plancher couvert de cendres, comme le prescrit la Règle des Chartreux. La vue de Jésus mourant sur une croix, qu'on offre à ses regards, ranime ses forces affaiblies ; il se met sur ses genoux tremblants, lève les bras et les mains vers les cieux : il semblait prier encore, et il n'était plus. Ainsi s'éteignit, le 6 octobre 1206, ce flambeau qui avait éclairé pendant plus d'un siècle le monde, le désert et l'Eglise.

CULTE ET RELIQUES.

Les restes mortels du grand serviteur de Dieu furent déposés avec pompe dans un tombeau de pierre, devant la porte de l'église de la chartreuse d'Arvières. La bonne odeur de sa sainteté pénétra dans les provinces voisines et attira à Arvières un concours continuel de fidèles qui venaient demander des grâces particulières que Dieu, pour honorer son serviteur, accordait à leurs ferventes prières. Le bruit de ces merveilles ne fit qu'accroître la foule des pieux solliciteurs. Les uns accouraient pour implorer des faveurs spirituelles et temporelles, les autres pour apporter au tombeau du Saint l'hommage de leur vénération, et le remercier soit de quelque guérison miraculeuse, soit de quelqu'autre bienfait signalé qu'ils reconnaissaient avoir reçu par ses mérites et sa médiation. Son culte s'établit ainsi, et depuis lors on ne l'invoqua presque jamais en vain, surtout dans les maladies, dans les temps calamiteux de sécheresse ou de pluie dont la durée détruisait l'espérance des laboureurs.

La renommée publiait chaque jour les noms des personnes infirmes qui avaient obtenu leur guérison, des moribonds qui avaient été rappelés à la santé en mettant leur confiance en saint Arthaud ; elle ajoutait toutes les circonstances qui constataient la vérité et l'authenticité de ces faits extraordinaires, lorsque Mgr Juste Guérin, évêque de Genève, sur la pressante sollicitation de Claude Rosier, prieur de la chartreuse d'Arvières, et pour se rendre au vœu de tout l'Ordre de Saint-Bruno, résolut de faire la reconnaissance du corps saint ; mais les infirmités de ce vénérable prélat ne lui permirent pas de présider cette cérémonie. L'illustre évêque de Belley, Jean de Passelaigue, fut chargé de représenter l'évêque de Genève dans cette circonstance.

Le 9 août 1640, il se rendit à Arvières, accompagné de Dom Claude de Hée, prieur de la chartreuse de Pierre-Châtel, convisiteur de la province, et d'un grand nombre d'ecclésiastiques et de fidèles accourus de loin pour contempler le digne objet de leur tendre vénération. Dieu qui veille à la conservation des ossements de ses Saints, avait préservé le corps de son fidèle serviteur de la corruption du tombeau. Les applaudissements, les cris de joie qu'excita la vue de ce trésor que

les vers n'avaient point détruit, mêlés aux actions de grâces de ceux qui furent guéris miraculeusement, formaient le plus beau concert qui pût honorer cette fête. Le corps saint fut remis dans une châsse de bois précieux, puis déposé de nouveau dans le même tombeau de pierre, où les fidèles vinrent dès lors faire toucher des objets de dévotion, des linges qui s'imprégnaient, pour ainsi dire, de la vertu du Saint, et dont l'application devenait une ressource pour les affligés et un soulagement dans leurs souffrances. Mgr de Passelaigue fut si frappé des merveilles opérées par l'attouchement des reliques de saint Arthaud, qu'il sollicita et obtint un os considérable qui fut envoyé au couvent des Capucins, à Belley, puis transféré, en 1645, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste.

Le nom de saint Arthaud fut inséré dans le martyrologe universel, et l'on en faisait mémoire, à Arvières, le 6 octobre. La fête de saint Bruno qui tombait ce jour-là, empêchait que sa fête fût célébrée plus solennellement ; mais toujours la foule des fidèles environna son tombeau, jusqu'au moment où l'impiété vint le détruire.

A cette époque malheureuse où le marteau révolutionnaire frappait tout ce qui rappelait une vertu, les religieux d'Arvières conçurent des craintes plus vives encore pour la perte du corps de leur saint fondateur que pour celle de leur propre vie. Avertis secrètement de la part des commissaires nommés par le district de Belley pour faire effectuer l'entière évacuation de leur couvent, ils prièrent les habitants de Lochieu, dont ils connaissaient la foi et les dispositions pacifiques, de vouloir bien être les dépositaires du corps saint. C'était souscrire à leurs vœux. Le dimanche 17 juillet 1791, à l'issue de la messe paroissiale, M. Crussy, leur curé, à la tête d'une procession accrue par la population de tous les villages voisins, escortée des officiers municipaux et d'une garde d'honneur, monta à la chartreuse : les Pères les y attendaient en chantant les Vêpres. Le corps saint, renfermé dans la châsse d'ébène garnie en argent, fut remis à M. Crussy par les religieux et porté par les confrères du Saint-Sacrement, dans l'église de Lochieu, au milieu du respect et des chants du peuple qui l'accompagnait. Il fut déposé sur l'autel principal où les chrétiens restés fidèles ne cessèrent de l'environner d'hommages et de prières jusqu'au 2 janvier 1794.

Pendant que les révolutionnaires se disputaient les richesses dont la piété avait environné la châsse, des fidèles s'emparèrent du trésor qu'elle renfermait, et, pour dérober cette proie à ces hommes avides, ils eurent l'heureuse pensée de l'enfouir dans le cimetière, persuadés que la demeure des morts, n'offrant rien à la rapacité sacrilége des profanateurs, serait un lieu de sûreté pour ces restes sacrés. Des précautions furent prises pour reconnaître le lieu du dépôt, dès que le Seigneur aurait fait succéder le calme à la tempête. Les religieux, dispersés par l'orage révolutionnaire, avaient disparu d'Arvières ; leur maison fut pillée, et bientôt elle n'offrait plus qu'un amas de décombres.

Dès son arrivée dans le diocèse de Belley, Mgr Devie s'était occupé de rendre aux reliques de saint Arthaud les honneurs dont une malheureuse révolution les avait presqu'entièrement dépouillées. D'après ses ordres, elles furent relevées de terre, le 22 juillet 1824, par M. de la Croix, vicaire-général de Belley. Des témoins, ceux même qui avaient caché le corps saint, furent entendus touchant le lieu et les circonstances de la sépulture qu'ils en avaient faite dans le cimetière. Muni de ces renseignements, M. de la Croix fit procéder à l'exhumation en présence de M. de Seyssel de Sothonod, parent du Saint ; de M. Chabanay, curé de Brenaz ; de M. Colletta, vicaire de Belley, qui l'accompagnait ; en présence des autorités et de la population de Lochieu, augmentée encore par celle des paroisses voisines que le bruit de cette cérémonie avait attirée. Les dépositions préalables étaient si exactes qu'en moins de quelques minutes on trouva la caisse qui contenait les ossements de saint Arthaud, environnée de tous les indices donnés par les témoins signés au procès-verbal de cette cérémonie. Les ossements furent soigneusement vérifiés et rapprochés de ceux que contenait un autre petit reliquaire qu'on voyait autrefois sur l'autel de l'église d'Arvières, et qui fut conservé dans celle de Lochieu pendant tout le règne de la Terreur.

L'identité de ces ossements étant établie, ils furent renfermés dans une caisse en bois sur laquelle on apposa soigneusement plusieurs sceaux en cire aux armes de M. de La Croix d'Azolette. Le dépôt en fut fait entre les mains de M. David, maire de la commune. Dès lors, Mgr Devie travailla encore avec plus de zèle à ranimer la dévotion à saint Arthaud et à préparer la translation de ses restes mortels dans l'église de Lochieu.

Pendant qu'un ouvrier distingué de la capitale confectionnait la châsse en bronze-vermeil qui devait recevoir les saintes dépouilles ; pendant que l'on préparait le mausolée sur lequel elles devaient reposer, Mgr Devie dressait un règlement pour organiser la *Confrérie de la bonne vie et de la bonne mort*, sous le patronage de saint Arthaud. Des milliers de fidèles se firent inscrire sur le catalogue de cette société dont le but est si éminemment religieux. Le souverain pontife Pie VIII l'approuva par son bref du 5 février 1830, et voulut en outre accorder : 1° Une indulgence plénière aux membres de cette Confrérie le jour de leur réception ; 2° une indulgence plénière au moment de leur mort ; 3° une indulgence de soixante jours pour tous les actes de charité que les associés exerceront les uns envers les autres. Par un bref, en date du 10 février de la même année, le Pape accorda de plus : 1° Une indulgence plénière à tous les fidèles qui communieront dans l'église de Lochieu, le 6 octobre, jour de la fête de saint Arthaud ; 2° une indulgence plénière à ceux et celles qui assisteront à la translation solennelle des reliques, ou qui par la suite commu-

nieront dans l'église de Lochieu le jour anniversaire de cette translation, ou l'un des huit jours qui précéderont ; 3° une indulgence de cinquante jours à toutes les personnes, chaque fois qu'elles visiteront la relique de saint Arthaud.

Tout étant ainsi disposé, Mgr Devie fit prévenir que la solennité de la translation aurait lieu le 13 avril 1830. La foule des fidèles accourus à cette cérémonie fut immense. Le prélat, escorté d'un nombreux clergé, s'était rendu la veille à Virieux-le-Petit, et, dès le matin du 13 avril, il se transporta à Lochieu. La caisse qui contenait les reliques lui fut remise par M. David, maire de la commune. Après avoir reconnu que les sceaux apposés par M. de La Croix, le 22 juillet 1824, étaient parfaitement intacts, les commissaires commis par Mgr l'évêque ouvrirent en sa présence le coffret, en tirèrent les ossements qu'il renfermait, et les déposèrent dans le reliquaire en bronze doré fourni par la commune. Une procession nombreuse fut organisée et accompagna les dépouilles mortelles du saint protecteur du Valromey, qui furent portées en triomphe dans tout le village de Lochieu. De retour à l'église, elles furent déposées sur le monument que les habitants leur avaient fait préparer dans leur église. La cérémonie fut terminée par une messe solennelle que célébra Mgr l'évêque de Belley. Depuis ce jour mémorable, la foule des fidèles n'a pas cessé d'accourir à la chapelle de Lochieu, principalement le 6 octobre, jour de la fête du saint fondateur d'Arvières, et le mardi après Pâques, anniversaire de la translation dont nous venons de parler.

Pour satisfaire entièrement à la piété des fidèles et du clergé, Mgr Devie sollicita du souverain Pontife l'extension du culte de saint Arthaud dans tout son diocèse, et l'autorisation d'en faire l'office. D'après les règles établies par Urbain VIII, le culte de saint Arthaud, circonscrit anciennement dans la Chartreuse d'Arvières et dans la petite province du Valromey, ne pouvait être célébré dans tout le diocèse sans le consentement du chef de l'Eglise. Grégoire XVI, par les brefs des 2 juin et 6 septembre 1834, fit droit aux demandes du vénérable évêque de Belley, et l'office de saint Arthaud ne pouvant se faire le 6 octobre, à cause de l'occurrence de celui de saint Bruno, fut fixé au 7, sous le rit semi-double majeur.

Extrait de l'*Histoire hagiologique de Belley*, par Mgr Depéry.

LES SAINTS SERGE ET BACQUE [1],

CHEVALIERS ROMAINS ET MARTYRS (vers 300).

Serge et Bacque étaient chevaliers romains et secrétaires d'Etat de l'empereur Maximien. Un jour, ce prince, étant allé dans la ville d'Augusta (Basse-Syrie), s'avisa d'offrir aux idoles un sacrifice solennel, auquel il ordonna à tous ses officiers de se trouver. Comme il n'y vit point ces deux-ci, il voulut savoir pourquoi ils s'en étaient absentés ; et, ayant appris de leur propre bouche que c'était parce qu'ils étaient chrétiens, il leur fit ôter sur-le-champ les marques de leur dignité, les fit revêtir d'habits de femme et charger de gros colliers de fer, ordonnant qu'ils fussent conduits dans cet état par toutes les rues de la ville, pour être l'objet de la risée et des outrages du peuple. Après avoir souffert cette ignominie avec joie et en bénissant Dieu, ils furent ramenés devant l'empereur, qui, à la sortie du temple, était revenu à son palais. Il employa toutes sortes d'artifices pour les obliger de renoncer à leur foi ; mais, voyant qu'il ne pouvait altérer leur constance ni par ses menaces ni par ses belles promesses, il les envoya à Antiochus, qui était préfet de l'Orient et passait pour l'homme le plus cruel et le plus inexorable de tout l'empire ; il espérait ébranler leur grande fermeté, tant par la fatigue des chemins et les affronts qu'ils recevraient sur leur route, que par la terreur qu'ils auraient de tomber entre les mains de ce barbare, qui était redouté de tout le monde. D'ailleurs, il voulait les humilier davantage en les renvoyant devant le tribunal d'un homme à qui ils avaient autrefois commandé et qui n'avait obtenu sa charge que par le crédit de Serge ; mais tout cela ne fut point capable de les séparer de Notre-Seigneur. Ils firent pour son amour ce voyage avec plaisir, et, se réjouissant des outrages qu'on leur prodiguait, ils se soumirent généreusement à l'injustice d'un scélérat qui était indigne d'être leur juge. Le lendemain de leur arrivée, Antiochus les fit comparaître devant lui, et, après avoir inutilement tenté tous les moyens dont il se put aviser pour les faire sacrifier aux idoles, il condamna Bacque à être fouetté par quatre bourreaux ; ce qui fut exécuté avec tant d'inhumanité, qu'il rendit l'âme dans la violence de ce supplice. Au milieu des fouets, il entendit une voix céleste qui l'invitait à venir recevoir la couronne de son martyre ; et la nuit suivante, il apparut à Serge, dans la prison,

1. On les appelle aussi Sierge et Bacq *(Sergius, Bacchus)*.

et l'exhorta à endurer constamment les tourments qu'on lui préparait, afin qu'ayant été compagnons d'armes et de souffrances, ils eussent tous deux part à un même triomphe.

Ces tourments devaient être horribles. Antiochus, se voyant obligé d'aller dans une autre ville, fit mettre à Serge des souliers dont les semelles étaient garnies en dedans de pointes de clous, et il le contraignit, avec cette cruelle chaussure, de courir durant tout le chemin devant son chariot. La nuit suivante, le Saint fut guéri de toutes ses blessures par le ministère d'un ange qui lui apparut; le préfet, attribuant cela aux opérations de l'art magique, lui fit endurer une seconde fois le même supplice. Enfin, désespérant de le pouvoir séduire, il le condamna à avoir la tête tranchée : ce qui fut exécuté le 7 octobre, vers l'an de grâce 300.

La mémoire de saint Serge a été rendue célèbre par tant de miracles, que non-seulement les chrétiens allaient en pèlerinage à son tombeau, mais aussi les idolâtres. Chosroès, roi de Perse, fit présent à son église d'une très-belle croix d'or, avec d'autres ornements précieux, en reconnaissance de ce que la reine Sira, son épouse, avait été préservée de la mort dont elle était menacée pour s'être recommandée à ses prières. Le lieu où il souffrit le martyre est devenu si illustre, qu'il s'appelle maintenant Sergiopolis, c'est-à-dire *la ville de Serge*. L'empereur Justinien fit bâtir deux basiliques en son honneur : l'une à Constantinople et l'autre à Ptolémaïs. Il y en a encore une fort ancienne dans Rome, sous son nom et sous celui de saint Bacque ; c'est un titre de cardinal. Le pape Grégoire III la fit réparer. Quelques-unes des reliques sacrées de l'un et de l'autre ont été transportées en France, savoir : une partie dans l'église de Notre-Dame de Chartres et l'autre à Angers, dans un temple qui leur est consacré et dont le roi Clovis II est le fondateur. Saint Grégoire de Tours, dans son *Histoire des Francs* (livre VII, chap. XXXI), fait mention du pouce de saint Serge, apporté dans les Gaules.

On les représente avec les instruments de leur supplice.

Tillemont; Théodoret; Grégoire de Tours.

SAINT AUGUSTE OU AOUT,

ABBÉ DE SAINT-SYMPHORIEN ET CONFESSEUR (vers 560).

Au temps où Probien devint évêque de Bourges, vivait un saint homme, nommé Auguste, vulgairement Août, qui avait fait partie de la maison du précédent évêque Désiré et dont les mains et les pieds étaient tellement contractés qu'il ne pouvait passer d'un lieu dans un autre sans se traîner sur les coudes et les genoux. Avec l'inspiration de Dieu et le produit de pieuses aumônes, il avait fait bâtir dans le bourg de Brives, voisin de Bourges, en l'honneur du bienheureux évêque Martin, un oratoire, où il n'eut pas plus tôt placé des reliques de ce Saint, qu'il sentit ses membres s'étendre et se trouva complétement guéri. Dès lors, entouré de quelques moines et vivant lui-même sous la règle monastique, il passait tout son temps en prières. Plus tard, nommé abbé de Saint-Symphorien par son évêque, qui avait construit cette église en vue des murailles de Bourges, et ne voulant pas cependant abandonner les moines qu'il avait appelés près de lui, il leur donna un prieur et gouverna les deux sanctuaires.

Enfin, comme il demeurait à Saint-Symphorien, saint Ursin lui apparut dans une vision nocturne et lui dit : « Creuse la terre et cherche mon corps, car je suis Ursin, le premier évêque de cette ville ». — « Où irai-je », répondit Auguste, « où chercherai-je votre tombeau, dont j'ignore la place ? » Mais le Saint le prenant par la main le conduisit à l'endroit où il se trouvait, en disant : « Mon corps repose sous les racines de ces vignes ». A son réveil, l'abbé raconta sa vision à l'évêque, qui en fit peu de cas et ne prit même pas la peine de s'informer. Sur ces entrefaites, le bienheureux saint Germain, évêque de Paris, vint à Bourges et fut reçu dans le palais épiscopal. Après le souper, comme il s'était retiré pour se livrer au sommeil, saint Ursin lui apparut en même temps qu'à l'abbé, et les conduisit tous deux à son sépulcre, en les priant de l'ôter de cet endroit. S'étant donc levés pour les Matines, ils se rencontrèrent dans l'église de Saint-Symphorien, puis, l'office terminé, l'évêque fit part de sa vision à l'abbé qui, à son tour, lui confia qu'il en avait eu une semblable. En conséquence, la nuit suivante, accompagnés d'un seul clerc qui portait un cierge, ils se rendirent au lieu indiqué, fouillèrent profondément le sol et trouvèrent le cercueil. Ayant enlevé le couvercle, ils virent le corps du Saint dans l'attitude d'un homme endormi,

et ne portant aucune trace de corruption. Remplis d'admiration, ils replacèrent le couvercle, et, le jour venu, racontèrent à l'évêque ce dont ils avaient été témoins. Alors, ayant convoqué les abbés et tout le clergé, ils procédèrent en grande cérémonie, au milieu des chants, à l'enlèvement du corps. Il fut enseveli tout près de l'autel, où sa présence se manifesta depuis par des grâces nombreuses. Auguste mourut peu de temps après, le 7 octobre, vers l'année 560.

Extrait des *Pieuses légendes du Berry*, par M. Veillat.

LE BIENHEUREUX MATTHIEU CARRIERI DE MANTOUE,

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS (1470).

Le bienheureux Matthieu Carrieri naquit à Mantoue sur la fin du XIVe siècle. Après avoir passé sa première jeunesse dans l'innocence et la piété, il entra chez les Frères Prêcheurs, et lorsqu'il eut fait ses vœux, on le charga d'annoncer aux peuples la parole de Dieu. Ses prédications soutenues par une vie sainte et par de grandes austérités, produisirent les plus consolants résultats. Les nombreuses conversions qu'il opérait étendirent au loin sa réputation, et il fut obligé de prêcher dans les principales villes d'Italie pour répondre à l'invitation des évêques et à l'empressement des peuples. Chargé par ses supérieurs de travailler à la réforme de plusieurs couvents de son Ordre, il y rétablit la discipline régulière. Il s'appliquait à préparer des sujets pour la chaire, et lui-même, au milieu de ses autres occupations, continuait de se livrer au ministère de la parole avec un fruit toujours croissant. On cite parmi les conversions les plus éclatantes qu'il opéra celle d'une jeune dame nommée Lucine, qui avait scandalisé tout le pays par ses désordres. Un jour qu'elle s'était rendue à l'église avec tout l'étalage du luxe le plus recherché, elle fut tellement touchée du sermon du Bienheureux, qu'on la vit verser des pleurs et se frapper la poitrine. Dès le jour même le changement fut complet, et elle répara par sa pénitence les nombreux scandales qu'elle avait donnés par sa conduite. Des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, touchés des exhortations du Bienheureux, embrassaient l'état religieux. On cite, entre autres, la bienheureuse Stéphanie Quinzani, dont il guida les premiers pas dans les voies de la perfection.

Cependant le démon, jaloux du bien qu'il opérait, lui suscita des ennemis qui le dépeignirent au duc de Milan comme un homme dont le zèle dépassait les bornes de la sagesse chrétienne. Le duc le fit venir devant lui pour l'engager à être plus circonspect dans ses prédications ; mais dès qu'il eut entendu les raisons que le Bienheureux apportait pour sa justification, il lui permit de prêcher comme il l'entendrait et se recommanda à ses prières. Alarmé des marques de respect et de vénération qu'on lui témoignait, il sortit du Milanais pour s'y soustraire et se rendit dans les Etats de Venise, où Dieu continua de répandre les plus abondantes bénédictions sur ses travaux. Appelé à Gênes par les habitants de cette ville, qui désiraient entendre un prédicateur aussi célèbre, et s'étant embarqué pour Savone, le bâtiment qu'il montait fut pris par des pirates qui se disposaient à réduire en esclavage tous les passagers ; mais le bienheureux Matthieu, conduit devant le chef de ces pirates, lui parla avec tant de grâce et de dignité, qu'il en obtint sa liberté sans qu'il la demandât. Parmi ses compagnons d'infortune se trouvaient une dame et sa fille, qui fondaient en larmes à la vue des périls dont elles étaient menacées. Le Père Matthieu, touché de leur sort, réclama leur délivrance, et comme sa demande était repoussée, il s'offrit à prendre leur place. Le barbare, frappé de cette générosité, leur rendit en sa considération la liberté ainsi qu'à tous ceux qu'il venait de faire prisonniers. Parvenu à un âge avancé, il se retira au couvent de Vigevano, qu'il avait réformé, et là il ne s'occupait plus que de se préparer à la mort, en méditant la Passion de Jésus-Christ. Un jour qu'il priait Notre-Seigneur de lui faire partager ses souffrances, il se sentit le cœur comme percé d'une flèche et éprouva un mal si violent, qu'il en fut réduit comme à l'extrémité. On lui administra les derniers sacrements, après quoi il mourut le 5 octobre 1470. Les miracles opérés à son tombeau déterminèrent Sixte IV à autoriser son culte, qui fut approuvé par Benoît XIV en 1742.

Vie du bienheureux Matthieu Carrieri par M. l'abbé Pétin, prêtre du diocèse de Saint-Dié. — Cf. Continuateurs de Godescard.

VIIIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de sainte BRIGITTE, veuve, qui, après plusieurs pèlerinages aux saints lieux, étant remplie de l'Esprit de Dieu, mourut à Rome, le 23 juillet. La translation de son corps en Suède eut lieu la veille de ce jour. 1373. — Le même jour, le décès du saint vieillard SIMÉON, qui, comme on le lit dans l'Evangile, reçut Notre-Seigneur dans ses bras. Vers l'an 1. — A Césarée de Palestine, sainte Réparate, vierge et martyre, qui, refusant de sacrifier aux idoles, passa par divers genres de tourments sous l'empereur Dèce, et mourut enfin par le glaive. On vit son âme sortir de son corps et monter au ciel sous la figure d'une colombe. Vers 253. — A Thessalonique, saint Démétrius, proconsul, qui, pour avoir opéré plusieurs conversions d'infidèles, fut percé à coups de lance par le commandement de l'empereur Maximien, et consomma ainsi son martyre. 303. — Au même lieu, saint Nestor, martyr. — A Séville, en Espagne, saint Pierre, martyr. — A Laodicée, saint Artémon, prêtre, qui reçut la couronne du martyre sous Domitien, par le supplice du feu. 303. — A Origny, près de Laon, sainte BÉNÉDICTE ou BENOÎTE, vierge et martyre. 362. — A Ancône, sainte Palatiate et sainte Laurence, qui, pendant la persécution de Dioclétien, furent menées en exil par arrêt du président Dion, et y moururent de fatigues et de misères. IVe s. — A Rouen, saint Evode ou Yved, évêque et confesseur [1]. 550. — A Jérusalem, sainte PÉLAGIE, surnommée la Pénitente. Vers 460.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Paris, Vigile des saints martyrs Denis et ses compagnons, dont nous parlerons au jour suivant. — Au diocèse de Soissons, sainte Bénédicte ou Benoîte, vierge et martyre, citée au martyrologe romain de ce jour. 362. — Au diocèse de Bourges, saint Léopardin, martyr, dont nous donnerons la vie au 24 novembre. — Au diocèse de Trèves, saint Métropole, que l'on croit avoir été évêque de ce siége et martyr. Vers 304. — A Sens, sainte Porcaire *(Porcharia)*, vierge et martyre, qui ennoblit sa chasteté en donnant sa vie pour son Epoux céleste. Ve s. — A Origny-Sainte-Benoîte (Aisne, arrondissement de Saint-Quentin, canton de Ribemont), au diocèse de Soissons, sainte Léobérie, vierge et martyre, compagne de sainte Bénédicte ou Benoîte, dont nous donnons la vie à ce jour. 362. — Au diocèse d'Autun, saint Grat, évêque de l'ancien siége de Châlon-sur-Saône et confesseur, que le pape Jean VII (705-708) a mis au catalogue des Saints [2]. 652. — Au diocèse de Chartres, saint CALÉTRIC ou CALTRY *(Chaletricus, Chalactericus)*, évêque de ce siége et confesseur. 567. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Munster-Bilsen *(Belisia, Bellua)*, en Belgique, saint Amour d'Aquitaine, confesseur. Il mena quelque temps la vie solitaire aux environs de Maëstricht, où sa sainteté et ses miracles édifièrent extrêmement le peuple. Son

1. Nous avons donné sa vie au 8 juillet.

2. Saint Grat, d'une des plus illustres familles du royaume de Bourgogne, servit Dieu avec ferveur dès son enfance. L'humilité fut comme son caractère distinctif. On le plaça sur le siége de Châlon-sur-Saône vers le milieu du VIIe siècle. Il se retirait souvent dans une solitude située au-delà de la rivière, à l'endroit où est présentement le faubourg de Saint-Laurent. Il assista à un concile qui se tint dans sa ville épiscopale entre les années 646 et 648. L'amour de la retraite augmentant en lui de plus en plus, il voulut renoncer à l'épiscopat, et mena même plusieurs années la vie d'un reclus; mais comme son peuple refusait de lui donner un successeur, il fut forcé de revenir à son église et de reprendre ses fonctions.

Pendant son épiscopat, en 650, le 1er novembre, s'ouvrit un concile dans la basilique de Saint-Vincent. A ce concile, favorisé et facilité par Clovis II, assistèrent quarante évêques, qui souscrivirent à dix-neuf canons sur la discipline ecclésiastique. Saint Grat mourut deux ans après (652), et fut enterré dans l'église Saint-Laurent, construite par lui, et qui était un prieuré dépendant de l'abbaye de l'Ile-Barbe *(Insula Barbara)*, près de Lyon. Vers l'an 977, on transféra son corps au monastère de Paray-le-Monial *(Paredum monachorum)*, au diocèse d'Autun. Les reliques furent jetées au vent par les Calvinistes en 1562. — *Propre d'Autun.*

corps fut enterré à Bilsen et transféré quelque temps après dans l'église abbatiale de Munster-Bilsen. Quelques hagiographes l'ont confondu (à tort ou à raison, nous ne saurions décider) avec saint Amour ou Amateur, premier abbé du monastère bénédictin d'Amorbach, dont nous avons parlé au 17 août. Epoque fort contestée. — A Leuze, ville de Belgique, sur la Dender (Hainaut), saint Badilon, moine de Vézelay *(Vizeliacum*, Yonne), puis abbé du monastère bénédictin de Leuze *(Lutosa)*. Il enrichit ces deux maisons d'une partie des reliques de sainte Marie-Madeleine qu'il avait recueillies en Provence à l'époque de l'invasion des Sarrasins [1]. Vers 871. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Honnecourt ou Hunulcurt *(Hunnocurtum, Hanonia, Hunnonis Curia, Hunnulficurtis)*, au diocèse de Cambrai, les saintes VALÉRIE et POLLÈNE, sœurs, qui conservèrent leur pureté sans tache par les exercices d'une rigoureuse pénitence. Vers 640. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Wasor ou Waulsor *(Valcidorus)*, au diocèse de Namur, translation (970 ou 974) des reliques de saint Eloque (Elogue ou Eulogue), second abbé de Lagny-sur-Marne (Ordre de Saint-Benoît), au diocèse de Meaux, cité au martyrologe de France du 3 décembre. VIIe ou VIIIe s. — A Denain (Nord), au diocèse de Cambrai, sainte REFROY ou RENFROIE, vierge, abbesse du monastère bénédictin de ce lieu. Vers 805. — A Auxerre, sainte Pallaie *(Palladia)*, vierge, compagne de sainte Porcaire, citée plus haut. Ve s. — A Toul, sainte Libaire, vierge et martyre, dont nous avons parlé hier (note au martyrologe de France). — A Reims, translation de saint Remy, évêque de ce siége, dont nous avons donné la vie au 1er octobre. 533. — A Mont-Saint-Jean (Côte-d'Or, arrondissement de Beaune, canton de Pouilly-en-Montagne), au diocèse de Dijon, translation de sainte Pélagie d'Antioche (8 octobre), de saint Julien d'Alexandrie (17 février) et de saint Macaire d'Egypte. Vers 1463. — Dans la Bretagne armoricaine, sainte Mélarie, surnommée Nonne ou Nonnite, pénitente. Native du pays de Galles et fille de Brécan, souverain de cette contrée, elle entra fort jeune dans un monastère de filles. Sa beauté était remarquable : elle lui devint funeste, et, un jour qu'elle allait faire un voyage de dévotion, elle fut déshonorée par Xantus, prince de la Cérétique. Mélarie se retira dès lors, pour y faire pénitence, dans l'Armorique où elle mourut [2]. VIe s. — A Avignon, fête de l'anniversaire de la DÉDICACE miraculeuse de l'église métropolitaine de NOTRE-DAME DES DOMS.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Jérusalem, sainte Pélagie, surnommée la Pénitente, de l'Ordre de Saint-Basile. Vers 460.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — En Espagne, saint Martin de Zamora, premier abbé de Val-Paradis, de l'Ordre de Cîteaux, célèbre par sa sainteté et par ses miracles [2]. 1152.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — La naissance au ciel du bienheureux Simon l'Ancien, qui, comme le rapporte l'Evangile, porta Jésus dans ses bras.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Egypte, sainte Thaïs, pénitente, dont nous avons donné la vie au 3 mars, avec celle de saint Paphnuce qui lui fit quitter ses désordres. IVe s. — En Angleterre, sainte Keyne, vierge, fille de Brécan ou Braghan, prince de Galles, et sœur de sainte Mélarie, surnommée Nonne ou Nonnite, citée au martyrologe de France de ce jour. Elle mena la vie érémitique dans une forêt du comté de Somerset, près de Cainsham, sur l'Avon. Plusieurs endroits du pays de Galles offrent des monuments qui prouvent que son culte jouissait autrefois d'une grande popularité. Fin du Ve s. — En Ecosse, au comté d'Aberdeen *(Devana)*, sainte Triduane ou Triduaine, vierge. Tout ce que l'on sait de sa vie, c'est qu'elle méprisa une illustre naissance et des richesses considérables pour

1. Il s'opéra à Leuze, au tombeau de saint Badilon, un grand nombre de guérisons qui augmentèrent encore la haute opinion que l'on avait de sa vertu. Les religieux de Leuze envoyèrent à ceux de Vézelay un bras du saint abbé, en reconnaissance du don qui leur avait été fait de celui de sainte Marie-Madeleine. — M. l'abbé Destombes, *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras.*

2. La tradition constante de la paroisse de Dirinon (Finistère, arrondissement de Brest, canton de Landerneau), au diocèse de Quimper, est que sainte Mélarie se fixa dans ce pays et y demeura jusqu'à sa mort. On montre des rochers où elle avait coutume d'aller prier, et l'on croit y voir l'empreinte de ses genoux. Elle fut inhumée dans le lieu de sa pénitence qui a été changé en une chapelle où l'on voit encore son tombeau. Ses reliques, renfermées dans une châsse d'argent, sont conservées dans l'église paroissiale de Dirinon dont elle est patronne avec saint Divy ou David, son fils. Son tombeau, en pierre de Kersanton, et qui paraît dater du XIIIe ou du XIVe siècle, est élevé de deux pieds environ au-dessus du sol de la chapelle. Chaque côté offre les statues des apôtres en bas-relief. La statue de la Sainte est étendue sur la pierre qui couvre le tombeau ; ses pieds reposent sur un dragon qui vomit des flammes, et elle tient un livre entre ses mains. — *Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

2. Il est déjà nommé au jour précédent. (Additions des Bollandistes.)

devenir l'épouse de Jésus-Christ ; qu'elle se distingua par son humilité et son amour pour la pénitence ; qu'elle parvint à un haut degré de vertu et qu'elle fut favorisée du don des miracles. VIe s. — A Côme, en Lombardie, saint Félix, premier évêque de ce siége et confesseur, cité au martyrologe romain du 14 juillet. Il fut consacré, vers 375, par saint Ambroise, évêque de Milan, qui fait son éloge dans plusieurs de ses lettres. Sur la fin du IVe s. — A Antioche *(Antiochia ad Daphnen)*, aujourd'hui Antakieh, ville de la Turquie d'Asie (Syrie), les saints martyrs Denis, évêque, Janvier, Faustin ou Fastin, Privat, Eracle, Julien, et Pélagie (différente de sainte Pélagie la Pénitente), cités au martyrologe de saint Jérôme. — A Gênes *(Genua)*, ville d'Italie, dans les Etats Sardes, saint Hugues ou Hugon, prieur de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, homme d'une grande sainteté, à qui Dieu accorda le don des miracles. On raconte que, comme un autre Moïse, il fit le signe de la croix sur un rocher d'où sortit soudain une source miraculeuse qui s'appelle encore de nos jours Fontaine de Saint-Hugues, et dont l'eau salutaire possède la vertu de guérir les malades. Il fut enseveli dans l'église de Saint-Jean de Gênes ; dans les prières publiques on porte processionnellement son chef au travers des rues de la ville. Vers 1230. — A Padoue *(Patavium)*, ville forte du royaume d'Italie, le bienheureux Company *(Compagnus)*, confesseur, de l'Ordre des Camaldules, premier abbé du monastère de Notre-Dame de Porcia qu'il gouverna pendant quarante-quatre ans. Son corps fut déposé dans l'église abbatiale (1264), puis transféré (1509) dans la basilique de Saint-Benoît, et enfin (1575) dans l'église du monastère du bienheureux Antoine Pérégrin.

DÉDICACE DE NOTRE-DAME DES DOMS,

ÉGLISE MÉTROPOLITAINE D'AVIGNON

Ier siècle.

Templum hoc sanctum divæ Matri Dei adhuc vivæ consecratur in honorem.

Ce temple a été consacré sous l'invocation de la Mère de Dieu, au temps où elle vivait encore sur cette terre *Hymne de la Dédicace.*

Après la publication des *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine*, par M. l'abbé Faillon, il n'est plus possible de douter aujourd'hui que saint Lazare, avec ses deux sœurs, sainte Marthe et sainte Marie-Madeleine, sainte Marcelle, leur servante, saint Maximin et saint Ruf, disciples du Sauveur, persécutés par les Juifs, ne se soient enfuis de Judée ; qu'ils ne soient venus aborder à Marseille, et de là ne se soient répandus dans les environs pour y prêcher l'Evangile. Il est également difficile de ne pas admettre que, dans ses pieuses excursions, sainte Marthe est venue à Avignon ; qu'elle y a prêché le culte de Marie en même temps que celui de Jésus, puisque de concert avec saint Ruf, fils de Simon le Cyrénéen, et qui fut premier évêque d'Avignon, elle y éleva un sanctuaire en l'honneur de la Mère de Dieu, et que, selon la croyance générale, telle est la première origine de Notre-Dame des Doms, ainsi appelée plus tard ou de ses chanoines qui portaient le titre de dom, en latin *domini*, ou des dons qu'on faisait à la sainte Vierge, *domina a donis*, ou du latin *domus*, maison de sainte Marthe qui était à côté, ou du mot celtique *dom* qui signifie rocher, parce que l'église était bâtie sur le roc. Quoi qu'il en soit de la raison de cette appellation, la construction de l'église par sainte Marthe est 1° littéralement affirmée dans l'inscription qui se lit à l'entrée de la métropole ; 2° équivalemment énoncée dans l'ancienne hymne où l'on chantait : *Templum hoc sanctum divæ Matri Dei adhuc vivæ consecratur in honorem ;* 3° historique-

ment proclamée par Benoît XIV, dans son savant ouvrage : *De canonizatione sanctorum. Quidam*, dit-il, *afferunt exempla ecclesiarum ad honorem B. Mariæ Virginis adhuc viventis constructarum, in civitate videlicet Avenionensi, a sancta Martha.* Constantin, après sa conversion au christianisme, ne trouva point l'œuvre de sainte Marthe digne de son objet ; il agrandit ce sanctuaire primitif ; et il le fit avec d'autant plus de zèle, que c'était près de là, dans la plaine qui s'étend d'Avignon à la mer, qu'il avait eu cette vision célèbre de la croix lumineuse qui détermina sa conversion.

En 731, les Sarrasins vinrent saccager l'église de Constantin ; mais de 785 à 800, Charlemagne la releva de ses ruines, et déploya, dans cette construction, toutes les richesses de l'architecture romano-lombarde. Il paraît même qu'il y fit servir les restes de deux temples païens du voisinage, si l'on en juge par le fronton du porche, dont l'architecture a une ressemblance frappante avec les monuments qui restent de la domination romaine. En reconnaissance de la pieuse générosité du saint empereur, Jésus-Christ, dit-on, vint en personne, au milieu de la nuit, consacrer la nouvelle église. Des ministres sacrés, qui étaient sans doute ses anges, l'assistaient, les uns chantant l'office, les autres faisant les cérémonies ; et après qu'il eut accompli autour de la nef tout le cérémonial des dédicaces solennelles, il célébra les divins mystères, selon les rites accoutumés, sur l'autel consacré, qu'on croit communément avoir été l'autel à cinq colonnes et à table creuse, de la quatrième chapelle à droite. Ce fait merveilleux eut pour témoin une noble dame qui, par dévotion pour la sainte Vierge, se rendait tous les matins au sanctuaire des Doms, dès le premier son de la cloche, et qui, cette nuit-là, s'y était rendue peu après minuit, éveillée par la cloche qui avait sonné plus tôt qu'à l'ordinaire. A l'offertoire, elle mit dans le plat son anneau d'or, disant qu'elle viendrait le reprendre, au grand jour, en remettant son offrande habituelle qu'elle avait oublié d'apporter. Le ministre qui le reçut lui indiqua l'endroit où elle le trouverait, en ajoutant qu'alors il porterait l'empreinte de certains caractères qui étaient gravés derrière l'autel. Au lever de l'aurore, entendant sonner l'office du chapitre, cette dame revint tout étonnée à l'église, demanda la raison de ce second office ; et comme on ne voulait pas la croire sur ce qu'elle disait du premier, elle en donna pour preuve son anneau, qui devait se trouver à l'endroit qu'elle désigna, empreint des mêmes caractères que portait le derrière de l'autel[1]. Le 8 octobre, anniversaire de cette merveilleuse dédicace, fut érigé en fête d'obligation, avec interdiction de toute œuvre servile sous peine d'excommunication. Ce jour-là, dès quatre heures du matin, le son des cloches appelait les fidèles sur la sainte montagne ; et le divin sacrifice s'offrait sur un autel portatif dressé au milieu du chœur en face du maître-autel. Le second archidiacre seul pouvait pénétrer dans le sanctuaire avec le plus jeune

1. C'est là sans doute un récit étrange ; mais il est rapporté comme incontesté par tous les historiens, par Valladier, homme d'une rare érudition, critique habile et judicieux, dans son livre intitulé : *Orationes latinæ circa antiquitates Avenionenses ;* par le chanoine Nouguier, dans son *Histoire chronologique de l'église d'Avignon ;* par le Père Fantoni, général des Carmes, dans l'*Istoria della citta d'Avignone.* Les contemporains l'écrivirent sur la pierre, comme dans un livre impérissable, si quelque chose ici-bas pouvait ne pas périr. Charlemagne en fit sculpter la représentation sur les chapiteaux des colonnes qui soutenaient le cloître de l'église ; on y voyait sculptée au milieu d'un nimbe une main bénissante, avec deux doigts pliés et les trois autres, le pouce, l'index et le médius, allongés ; et sur une pierre, qui se conserve encore au musée Calvet, était représenté un autel recouvert d'une nappe ornée de franges et de broderies avec un calice dessus ; et, en avant, un pontife en habits sacerdotaux paraissait célébrer les saints mystères. Aussi, en 1316, le pape Jean XXII, qui avait été évêque d'Avignon avant son élévation au suprême pontificat, écrivait-il dans une bulle ces étonnantes paroles : « Nous prenons à témoin le Dieu tout-puissant, que l'église de Sainte-Marie des Dons, comme on le croit communément, sans l'ombre même d'un doute, a été consacrée d'une manière miraculeuse ».

enfant de chœur, qui lui présentait les burettes ; et pendant tout le sacrifice, archevêque, chapitre, diacre et sous-diacre, tous se tenaient hors du sanctuaire. Le célébrant se servait du calice qu'avait légué Jean XXII, avec sa chape enrichie de pierreries, à condition que l'un et l'autre ne serviraient que ce jour-là. En 1475, Sixte IV crut pouvoir dire dans sa bulle du 21 novembre : « Nous avons appris que l'église d'Avignon, illustre entre les autres cathédrales de ces contrées, a été fondée par sainte Marthe, l'hôtesse de Jésus-Christ, en l'honneur de Notre-Seigneur et de la glorieuse Vierge, et qu'elle a été consacrée par la main de Dieu même, comme on le dit généralement, comme le rapportent les anciens et comme l'attestent les lettres de plusieurs Pontifes romains ». Au commencement du seizième siècle, le chapitre métropolitain fit graver sous le narthex de Notre-Dame une inscription, où on lit que « lorsque Charlemagne eut fait reconstruire l'église, Jésus-Christ, ainsi que l'enseigne la tradition constante et que le déclarent les constitutions des papes Jean XXII et Sixte IV, la consacra de sa main sacrée ». En 1600, le prévôt de la cathédrale, recevant la reine Marie de Médicis, à son passage par Avignon, lui dit en présence de toute sa cour et des notables de la cité : « Prions, Madame, le Souverain Créateur duquel l'éternelle main a bien voulu miraculeusement consacrer cette église ». En 1622, l'illustre évêque de Vaison, Monseigneur de Suarez, que sa grande érudition fit nommer plus tard préfet de la bibliothèque Vaticane, écrivait le distique suivant :

Num rata, quæ nobis perhibet veneranda vetustas,
Quod fuit a Christo adstante sacrata? — Rata.

En 1701, le prévôt de la cathédrale tenait le même langage aux fils de France, en les recevant solennellement sous le porche de la basilique. Ainsi parlaient encore, en 1708, Monseigneur de Gonteri, vingt et unième archevêque d'Avignon, dans la lettre où il rend compte à Clément XI de l'état de son diocèse ; en 1750, M. de Cambis-Velleron dans ses *Annales d'Avignon ;* et quelques années plus tard, les doctes abbés de Massillian et de Véras. Peut-il être une tradition plus continue et plus autorisée ?

Aussi Notre-Dame des Doms a-t-elle toujours été en singulière vénération. Ce fut sous ses voûtes que siégèrent pendant leur vie, et voulurent reposer après leur mort, les saints évêques d'Avignon : saint Ruf, le premier de tous, saint Maxime, saint Agricol et saint Vérédème. Ce fut dans son enceinte qu'en 1096 Urbain II publia la Règle des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Peu après, Gélase II et Calixte II y célébrèrent pontificalement les saints mystères, Anastase IV et Adrien IV en furent chanoines avant d'être élevés sur la chaire de saint Pierre, et en 1163, Alexandre III y consacra saint Anthelme, évêque de Belley. Cette illustre église vit prier à son autel saint Remi de Reims, saint Mayeul de Cluny, saint Pons de Villeneuve, saint Hugues de Grenoble, saint Dominique, saint Pierre de Luxembourg, saint François de Borgia, saint François de Sales, saint Pierre Thomasi, saint Bertrand d'Aquilée, les bienheureux Jean Soreth et Louis Allemand, sainte Catherine de Sienne, sainte Delphine, sainte Colette. En 1170, saint Bénézet y reçut de Dieu l'ordre de bâtir un pont sur le Rhône, et l'annonça publiquement ; en 1322, Jean XXII y ordonna la triple sonnerie quotidienne de l'*Angelus*, inconnue jusque-là à l'univers catholique, et reçut près du porche de la cathédrale l'apparition célèbre où la Vierge lui ordonna de publier, en faveur du Carmel et du Scapulaire, la bulle Sabbatine. Plus tard, sous ce même porche, saint André Corsini rendit miracu-

leusement la vue à un aveugle ; et vers le commencement du quinzième siècle, saint Vincent Ferrier ne manqua pas un seul jour, pendant les dix années qu'il passa à Avignon, d'y chanter la Messe chaque matin à l'autel de Marie.

Les rois, les grands du monde rivalisèrent avec les Saints en dévotion à Notre-Dame des Doms ; et l'on vit s'agenouiller devant son autel, en 1226, Louis VIII ; en 1324, Charles le Bel ; en 1365, l'empereur Charles IV et le duc Amédée VI de Savoie ; en 1388, Charles VI ; en 1420, Charles VII, encore dauphin ; en 1516, François Ier ; en 1564, Charles IX ; en 1574, Henri III ; en 1579, Catherine de Médicis ; en 1600, Marie de Médicis ; en 1622, Louis XIII, et en 1660, Louis XIV et sa mère, Anne d'Autriche.

Au quatorzième siècle, sept Papes y parurent dans toute la splendeur de leur majesté pontificale : Clément V, Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V et Grégoire XI, qui institua à Avignon, dans l'église des Cordeliers, la fête de la Présentation de Notre-Dame. Quatre d'entre eux y furent couronnés ; et trois y choisirent leur sépulture. A la même époque, saint Pierre Célestin, saint Louis de Toulouse et saint Thomas d'Herdtfort y furent canonisés. Robert le Boiteux y fut couronné roi des Deux-Siciles, et Hélion de Villeneuve y fut consacré grand maître des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. La fête de la Sainte-Trinité, ainsi que la fête de la Sainte-Lance et des Saints-Clous, y fut instituée. La première procession de la Fête-Dieu y fut célébrée ; la guerre sainte contre les Maures d'Afrique et les Sarrasins d'Espagne y fut publiée trois fois ; les rois Philippe le Bel et Pierre d'Aragon y furent absous de l'excommunication qu'ils avaient encourue ; Jean II prêta serment de fidélité au Pape et s'y croisa avec le roi de Chypre et le roi de Danemark. Enfin, dans l'enceinte de cette basilique se sont tenus cinquante-trois conciles ou synodes ; et là repose Benoît XII, avec cent cinquante-sept cardinaux, archevêques et évêques, une foule de hauts dignitaires de l'Etat comme de l'Eglise, entre lesquels il faut compter le vaillant Crillon, surnommé le brave des braves.

Cette église, si riche en gloire, est bâtie à mi-flanc d'un rocher, d'où elle domine toute la ville. Sa façade, majestueuse dans sa simplicité, est précédée d'un porche à fronton triangulaire, qui reproduit un des plus beaux morceaux de l'architecture romane, et suivie d'une lourde tour carrée, qui est percée de seize baies, et que couronne un balustre ionique avec un dôme de construction récente, sur la lanterne duquel repose la statue de la Vierge. L'intérieur de l'édifice réunit tous les genres d'architecture, depuis la frise corinthienne des plus beaux jours des Césars, jusqu'au placage gréco-roman du temps de Louis XV, quoique cependant le style roman y prime avec toute la sévérité de ses lignes et la solidité de ses constructions. Il n'y a qu'une seule nef, voûtée en berceau à tiers-point, autour de laquelle courent de gracieuses tribunes du dix-septième siècle. A droite et à gauche de cette nef, sont distribuées des chapelles de divers styles et de diverses grandeurs, dans lesquelles se trouvent deux autels de Marie, ajoutés à Notre-Dame de l'Assomption qui est au maître-autel. Le premier est Notre-Dame de Tout-Pouvoir, à la chapelle Saint-Roch. C'est le plus fréquenté de tous, et la fête s'en célèbre le dimanche qui suit Notre-Dame des Neiges. Sa statue, en pierre de Saint-Didier, est couverte d'une peinture polychrome, qu'on rafraîchit en 1859 pour la porter en procession sur un brancard, simulant l'enceinte murée de la ville et couronnée de guirlandes de lis.

Lorsqu'en 1409 on assiégeait le palais des Papes que défendaient les soldats de l'antipape Pierre de Lune, les chanoines la cachèrent, comme leur trésor le plus précieux, dans l'intérieur de la ville. Le second autel est celui de Notre-Dame des Doms, sous la rotonde. C'est là que, devant une statue de marbre de grandeur naturelle, l'association du Culte perpétuel de Marie a son siége et ses assemblées : association pieuse dont les membres se partagent tous les jours de l'année et toutes les heures de chaque jour, pour se succéder les uns aux autres aux pieds de la Mère de Dieu, et lui rendre ainsi un culte incessant et public. Erigée au commencement du dernier siècle par l'archevêque de Gonteri, approuvée et enrichie d'indulgences en 1713 par Clément XI, elle perdit par la peste de 1721 et 1722 un grand nombre d'associés, et ses exercices furent quelque temps interrompus. En 1727, l'archevêque de Gonteri la rétablit solennellement, et fit lui-même la première heure de la Vénération perpétuelle. Les heures suivantes furent remplies par le chapitre métropolitain, puis par tous les fidèles de la ville. Interrompue par la Révolution de 93, elle reprit son cours en 1853.

A cette confrérie, la cathédrale joint encore la confrérie du Saint-Cœur de Marie, des pèlerins de Saint-Roch, des portefaix de Saint-Nicolas, des maçons, des serruriers et autres métiers. On y fait, tous les samedis, les exercices de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires ; on y prêche tout le mois de Marie, ainsi qu'une neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée-Conception ; et, le 8 décembre, la fête se célèbre avec une solennité exceptionnelle. Enfin, dans l'élan de son amour pour la sainte Vierge, la ville d'Avignon a placé sur le faîte de sa basilique une statue monumentale de Marie Immaculée ; et le 24 octobre 1859, jour de cette inauguration, est demeuré un jour célèbre dans les annales de la cité. Sept évêques et plus de cent mille personnes étaient venus de vingt à trente lieues à la cérémonie ; et depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, une immense procession se déroula dans toute la cité, à travers les rues tapissées de verdure, faisant retentir les airs de chants d'allégresse, de symphonies musicales, de détonations militaires, auxquelles se mêlaient les joyeux carillons de toutes les cloches. Ce fut un des plus magnifiques hommages qu'ait jamais reçus la Vierge Immaculée.

Touché du zèle des Avignonais pour l'honneur de la Mère de Dieu, Pie IX s'est plu à glorifier Notre-Dame des Doms. Le 21 novembre 1475, Sixte IV l'avait érigée en métropole. Le 22 décembre 1854, Pie IX l'éleva au rang des basiliques mineures, rendit à son chapitre l'usage de la pourpre cardinalice, et à sa vieille association du Culte perpétuel, son existence canonique. Plus tard, il lui envoya, dans une châsse précieuse, le corps entier de sainte Félicité, martyre du troisième siècle, et lui accorda une indulgence plénière aux fêtes de Noël, de l'Epiphanie, de l'Ascension, de la Pentecôte, de la Fête-Dieu, de l'Immaculée-Conception, de la Nativité, de la Présentation, de l'Annonciation, de la Visitation, de la Purification et de l'Assomption de la sainte Vierge, ainsi qu'aux fêtes de saint Augustin, de saint Ruf, de sainte Marthe, de saint Grégoire le Grand, de la dédicace miraculeuse de la basilique, enfin, chaque dimanche de l'année, sans compter les indulgences partielles de trois cents jours pour chaque visite qu'on y fait, de sept ans et sept quarantaines, si c'est le samedi, et de cinq cents jours pour toutes les messes qu'on y entend.

Extrait de *Notre-Dame de France*, par M. le curé de Saint-Sulpice.

SAINTE BENOITE DE ROME, VIERGE ET MARTYRE

A ORIGNY, AU DIOCÈSE DE SOISSONS

362. — Pape : Saint Libère. — Empereur romain : Julien l'*Apostat*.

> Le Christ nous a appris par les maux de cette vie à mépriser les prospérités du siècle.
> *Saint Augustin.*

Sainte Benoîte était fille d'un sénateur romain. Dès qu'elle eut embrassé la religion chrétienne, elle méprisa toutes les richesses et tous les honneurs de la terre, et, ayant gagné à Jésus-Christ une douzaine d'autres jeunes filles, elle les prit dans sa maison et mena avec elles une vie très-pieuse. Comme elle vivait ainsi dans tous les exercices d'une solide piété, le bruit du triomphe que l'illustre martyr saint Quentin et ses compagnons avaient remporté en Picardie et des miracles qui se faisaient par leur intercession, se répandit dans Rome et lui inspira un si grand désir d'imiter l'exemple de ces nobles Romains, que, se sentant animée d'une sainte ardeur, elle abandonna son pays pour venir avec ses douzes compagnes chercher le martyre dans les Gaules. Après avoir traversé les Alpes, elles firent quelque séjour dans les Gaules lyonnaises, d'où elles se rendirent enfin dans la capitale du Vermandois. Après y avoir visité dévotement les tombeaux de leurs saints compatriotes, elles se partagèrent pour aller en divers endroits, travailler à la conversion des âmes. Benoîte, qui prit avec elle Léobérie, fut conduite par l'Esprit de Dieu à Origny-sur-Oise, au diocèse de Soissons : là, par l'exemple de ses vertus et par des exhortations familières qu'elle faisait avec une admirable ferveur, elle gagna un grand nombre de personnes à la religion chrétienne. Sa retraite ordinaire était dans une petite cellule qu'elle fit bâtir sur une colline, hors le bourg, du côté de la rivière. Elle y passait les nuits en prière et dans la contemplation des vérités divines, et, s'étant, par cette sainte pratique, remplie de grâces et d'onction, elle parcourait ensuite les lieux voisins pour y répandre les lumières que le Saint-Esprit lui avait communiquées.

Les nouvelles conquêtes qu'elle faisait tous les jours à Jésus-Christ ne purent demeurer cachées au préfet de la province, nommé Matrocle : il avait ordre de l'empereur Julien l'Apostat de n'épargner aucun fidèle ; de plus, il était juif d'origine et par conséquent ennemi juré des chrétiens. Il ne fut donc pas plus tôt informé des conversions qu'opérait notre Sainte, qu'il la fit arrêter et amener devant lui. Il employa d'abord les artifices et la douceur pour tâcher de la faire renoncer à Notre-Seigneur ; mais, la trouvant inébranlable dans la foi et insensible à toutes ses belles paroles, il la fit souffleter puis fouetter, ce qui fut exécuté avec tant de cruauté, que le corps de cette innocente vierge fut couvert d'une plaie universelle. Après ce supplice, elle fut jetée dans un obscur cachot pour y être réservée à un nouveau tourment. Mais à peine y fut-elle entrée, qu'un ange tout brillant lui apparut, et, après l'avoir consolée et animée à la persévérance, la guérit parfaitement de toutes ses blessures. Cinquante-cinq personnes qui l'avaient vue auparavant dans ce pitoyable état, la

voyant entièrement guérie sans aucun remède humain, reconnurent la toute-puissance du vrai Dieu et embrassèrent la religion chrétienne. Le tyran, ne pouvant souffrir ces admirables progrès, la fit comparaître une seconde fois devant son tribunal et tenta de nouveau de la séduire. Mais, n'ayant pu faire aucune impression sur son cœur, il la fit mettre sur le chevalet, et après lui avoir fait endurer plusieurs tourments, il la renvoya en prison en attendant qu'il inventât quelque autre genre de supplice. L'ange du Seigneur l'y vint aussitôt visiter, la remplit de joie par sa présence, la guérit encore une fois de toutes ses plaies, et enfin la délivra de son cachot : ce qui fut cause de la conversion d'un grand nombre d'idolâtres. Mais le préfet, demeurant toujours dans son aveuglement, et désespérant tout à fait de pouvoir vaincre celle qui avait déjà triomphé de sa cruauté, la condamna à mort et, par une fureur détestable, il se fit son bourreau en lui déchargeant à l'heure même un coup de hache qui lui trancha la tête, le 8 octobre, l'an 362 de l'Incarnation.

Un grand nombre de miracles ayant été obtenus par l'intercession de notre Sainte, nous allons en citer quelques-uns, tirés d'un livre très-ancien et très-rare : *Le miroir d'Origny*. Ce livre a toujours fait autorité.

Une fille d'Origny, nommée Alix, fut guérie d'une cruelle maladie de dix-huit mois, au moment d'une visite à la chapelle existant alors en l'honneur de sainte Benoîte. Beaucoup de témoins en déposèrent. Mais l'abbesse pleine de reconnaissance, voulant par une démonstration publique remercier Dieu dans la chapelle de la Sainte, convia à accompagner sa communauté, les chanoines du Chapitre. Deux d'entre eux refusaient de croire à la guérison merveilleuse, et disaient qu'ils n'y croiraient que s'ils voyaient guéri un pauvre homme du pays, nommé Gauthier. Ce malheureux était contrefait, ingambe, et se traînait par terre pour demander l'aumône. Conduit à la chapelle de la Sainte, il obtint aussi sa guérison. Cet homme demeura depuis au monastère où il resta plusieurs années, vu et connu de tout le monde.

Une femme de Regny, à une lieue d'Origny, souffrait d'un mal affreux; elle avait été prise des douleurs de l'enfantement dans la campagne, seule et sans secours pour la délivrer, les intestins lui étaient sortis, la corruption s'y mit, c'était une infection. Deux femmes l'amenèrent à l'église de l'abbaye et elle fut bientôt complétement guérie.

Une fille d'un pays éloigné avait les jambes torses au point de ne pouvoir presque se soutenir. Son père l'ayant conduite à l'église de l'abbaye, elle y fit une neuvaine et recouvra la santé.

Un orfévre de la ville d'Angers fut guéri d'un grave accident. Pendant son sommeil, il lui était entré des vers dans les oreilles. Il souffrit des maux incroyables pendant huit à neuf mois. La science et ses remèdes avaient été impuissants. Il vint visiter l'église où reposait le corps de sainte Benoîte, et après plusieurs démarches et prières près de la châsse de la Sainte, il fut exaucé, et jamais depuis il ne souffrit de son mal.

En 1589, une pauvre fille infirme et dont les membres étaient comme disloqués, fut guérie après une neuvaine, peu de jours avant la Pentecôte. On la vit avec admiration assister à la grande procession du mercredi dans l'Octave. Une autre femme nommée Marsson, née à Origny, souffrait d'une enflure à la gorge, telle que la malheureuse faisait horreur à voir. Après plusieurs neuvaines, elle obtint enfin une entière guérison et vécut plus de vingt ans après en parfaite santé.

On représente sainte Benoîte torturée sur le chevalet.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps fut enterré par les chrétiens sur une petite colline auprès du lieu où elle avait souffert le martyre. Ce lieu, d'après la tradition locale, est nommé encore aujourd'hui les *Arbres du Thil*. C'est un enclos de soixante-cinq verges, entouré d'arbres et de haies vives. Ce lieu est journellement visité par un grand nombre de personnes ; à certains jours, et même chaque dimanche, ce sont comme des processions de visiteurs amenés par la confiance universelle en la sainte patronne du pays. Après être demeuré caché l'espace de trois cents ans, le corps fut heureusement découvert par le miracle suivant : Un aveugle, qui demeurait à Paris, ayant eu révélation qu'il recouvrerait la vue par le mérite de sainte Benoîte, s'il se transportait au lieu où était son corps, se fit conduire vers Origny, et, par une inspiration divine, il s'arrêta à l'endroit même où ce précieux trésor était caché. Il se rencontra alors en ce lieu, par une conduite particulière de la Providence, dix-huit évêques de diverses provinces, auxquels cet aveugle découvrit le sujet de son voyage, et comment Dieu lui avait fait connaître que, dans l'endroit qu'il désigna, en mettant son bâton dans la terre, reposait le corps d'une Sainte vierge et martyre, par l'intercession de laquelle il devait être guéri. Comme ces prélats parlaient ensemble d'y faire creuser, ils furent entièrement confirmés dans ce dessein par l'apparition d'une colombe, qui, après avoir voltigé quelque temps autour des arbres, vint se poser, en leur présence, à l'endroit même que l'aveugle leur avait marqué. Ils firent fouiller et on y trouva effectivement le corps de notre Sainte avec l'histoire de son martyre. Il fut porté à Origny, dans une église de Chanoines réguliers, dédié à saint Pierre ; elle a depuis été changée en une célèbre abbaye de religieuses de l'Ordre de Saint-Benoît, qui possédait encore, avant 93, les riches dépouilles de cette illustre vierge ; d'où vient que ce lieu s'appelle vulgairement Origny-sainte-Benoîte.

Le 26 mai 1246, il se fit une translation solennelle de ces saintes reliques, par Garnier, évêque de Laon, pour les mettre dans une châsse d'argent qu'Emmeline de Mauny, abbesse d'Origny et sœur d'Anselme de Mauny, aussi évêque de Laon, avait fait faire, excepté le chef qu'il mit dans un reliquaire particulier. Mais, comme cette châsse avait perdu toute sa beauté pour avoir été souvent transportée en divers lieux, à cause des guerres, tant civiles qu'étrangères, principalement durant celles des Huguenots, qu'elle demeura longtemps cachée dans la terre, Marie-Catherine de Montluc, abbesse de ce monastère, en fit faire une autre de vermeil, que l'on compare, pour sa magnificence, sa grandeur et son art, à celle de Sainte-Geneviève de Paris, et, l'an 1619, les précieux ossements de la Sainte y furent solennellement déposés par le grand-vicaire de l'évêque de Laon.

La très-riche châsse de sainte Benoîte fut transportée à Saint-Quentin lors du sac de l'abbaye royale d'Origny, avec les richesses et autres objets précieux qu'elle possédait. Deux voituriers du pays, requis pour transporter ces riches dépouilles, assistaient avec grand serrement de cœur au bris de la magnifique châsse ; ils s'emparèrent furtivement d'un os de l'avant-bras de la Sainte, se le partagèrent, et plus tard le rendirent à l'église d'Origny ; on constata les choses authentiquement, les procès-verbaux de l'époque en font foi. L'église du Mont-d'Origny possède une parcelle des précieux ossements ; c'est, à ce que l'on assure, le don d'un ancien chanoine de Saint-Quentin, au commencement de ce siècle. C'est depuis lors que cette église fait aussi annuellement une procession aux *Arbres du Thil*, en portant cette relique, le premier dimanche d'octobre.

A Origny, la procession solennelle existe toujours, mais elle a été transférée au dimanche de la Trinité. Jusqu'à ces dernières années, on faisait aussi, plus simplement, une petite procession le mercredi de la Pentecôte. On y voyait encore quelques personnes venues de pays éloignés. On porte à la grande procession ce que l'on possède des reliques de sainte Benoîte, pieuse soustraction des deux voituriers dont on conserve les noms, Moret et Paris. On porte aussi d'autres saintes reliques, restes précieux des nombreuses richesses de l'abbaye sous ce rapport. Cette procession est très-solennelle ; une foule immense l'accompagne et c'est une fête pour tout le pays.

Lors des guerres des Bourguignons et des Espagnols, la désolation était partout, la peste décimait les populations, la plupart des maisons étaient désertes. La châsse de sainte Benoîte fut portée comme en un lieu de refuge à Laon, en 1635, et on remarqua que la peste épargna la seule rue où elle était déposée, la rue du Bloc, rue connue encore aujourd'hui sous ce nom par tous les anciens habitants de Laon.

Il ne reste plus rien à Origny de la magnifique abbaye qui vit à sa tête des princesses du sang royal, ni de son église ; le terrain est encore reconnaissable ; il est entouré de murailles avec la même enceinte, et le peuple l'appelle encore l'Abbaye. Tout fut détruit, saccagé, ruiné avec une passion furieuse lors de la révolution de 93. La dernière abbesse, Madame de Narbonne, mourut sur la paille dans les prisons de Saint-Quentin.

Nous avons complété le P. Giry avec des *Notes* fournies par M. le curé d'Origny-Sainte-Benoîte.

SAINTE PÉLAGIE D'ANTIOCHE, PÉNITENTE.

Vers 460. — Pape : Saint Léon Ier, *le Grand*. — Empereur d'Orient : Léon Ier, l'*Ancien* ou *le Grand*.

Lavatur et mundus est, qui et præterita plangit, et flenda iterum non committit.

Celui qui pleure le passé et évite désormais tout ce qui serait pour lui un sujet de larmes, trouve dans la pénitence un bain salutaire qui le purifie.

Saint Isidore d'Espagne.

Sous l'empire de Théodose le Jeune (408-450), le très-saint patriarche d'Antioche, Maximien, assembla un Synode d'évêques pour quelques affaires particulières de sa province. Le bienheureux Nonne, qui, à cause de son éminente sainteté, avait été tiré de sa vie solitaire pour être mis sur le siége épiscopal d'Edesse, étant du nombre de ces prélats, fut prié par les autres de leur faire une exhortation spirituelle. Il la fit à la porte de l'église du martyr saint Julien ; pendant que ses auditeurs étaient suspendus à ses lèvres, Pélagie, la première et la plus débauchée des comédiennes de la ville d'Antioche, y passa élégamment vêtue, couverte de perles, d'or et de pierres précieuses, dont l'éclat éblouissait les yeux de tout le monde, et suivie d'une infinité d'autres personnes qui étaient aussi fort richement parées, afin de rendre sa marche plus pompeuse. C'était une femme d'une beauté si ravissante, qu'on ne pouvait se lasser de la considérer ; plus on la regardait, plus on découvrait de grâces et de charmes dans son port et dans son visage. Elle portait toujours des parfums si excellents, qu'elle embaumait les lieux par où elle passait. Elle avait la tête nue et le sein découvert avec une immodestie qui allait jusqu'à l'impudence. En un mot, il ne lui manquait rien pour s'attirer des adorateurs et séduire les cœurs les moins sensibles à la volupté. Dès que les évêques l'aperçurent en cet état, ils tournèrent la tête d'un autre côté pour ne point la voir lorsqu'elle passerait, déplorant en eux-mêmes la perte de cette âme. Il n'y eut que le prédicateur qui la regarda fixement et la suivit de l'œil le plus loin qu'il put. Après quoi, s'adressant à ses confrères, il leur dit, les yeux baignés de larmes : « Avez-vous considéré la beauté et les ornements de cette créature ? Hélas ! Notre-Seigneur se servira d'elle pour condamner notre négligence dans les fonctions de notre ministère : car, quel soin ne prend-elle pas à se parer et à s'ajuster pour plaire aux hommes mortels ? Elle emploie tout son temps à cela, c'est toute l'occupation de son esprit, de son cœur et de ses mains. Elle est toujours appliquée à trouver de nouvelles inventions pour se rendre de plus en plus agréable, et se faire aimer de ceux qui sont aujourd'hui, et qui peut-être ne seront plus demain. Et nous, qui avons un Dieu d'une majesté infinie, un Epoux immortel que les anges ne cessent jamais de contempler, dont le soleil et la lune admirent la beauté, et qui a promis de grandes récompenses à ceux qui le serviront fidèlement ; nous, qui sommes éclairés de ces belles lumières, nous négligeons l'embellissement de nos âmes ; et, par une lâcheté insupportable, les laissons

toutes languissantes et couvertes d'une infinité de taches qui les rendent hideuses aux yeux de notre Père céleste ». Aussitôt qu'il eut fini de parler, il se retira dans sa chambre; là, s'abandonnant de nouveau aux gémissements, il se prosterna contre terre pour demander pardon à Dieu de la lâcheté avec laquelle il l'avait servi jusqu'alors : « Pardonnez, Seigneur », disait-il, « à ce misérable pécheur; j'avoue que le soin que prend cette femme pour orner son corps surpasse tout ce que j'ai fait pour embellir mon âme, quoique j'aie si souvent l'honneur de paraître à l'autel devant votre divine Majesté. Elle a promis qu'elle n'épargnerait rien pour plaire aux hommes, et elle ne manque point à sa parole; et moi, qui vous ai promis tant de fois de me rendre agréable à votre divine Majesté, je chancelle dans mes résolutions, et, par une paresse que je condamne maintenant, je vous ai trompé, et n'ai point eu le courage d'exécuter ce que je vous avais promis ».

Le dimanche suivant, le bienheureux Nonne ayant été prié, par le patriarche, de faire une instruction au peuple après l'Evangile, il parla avec tant de véhémence de l'horreur du péché, du redoutable jugement de Dieu et de la récompense qui est préparée à ceux qui le servent durant leur vie, qu'il tira des larmes de tous les auditeurs. Pélagie, par un effet visible de la miséricorde divine sur elle, n'était jamais entrée à l'église et n'y était point venue ce jour-là dans le dessein de se convertir et de quitter sa mauvaise vie, mais plutôt pour voir et pour être vue. Cependant, elle se sentit si touchée des paroles du saint prélat, qu'après avoir pleuré amèrement ses péchés comme les autres, elle résolut de les expier par une sincère pénitence. S'étant retirée dans sa maison, elle lui écrivit ce billet : « Au saint disciple de Jésus-Christ, la pécheresse et la disciple du démon. J'ai ouï dire de votre Dieu qu'il est descendu des cieux, non pour sauver les justes, mais les pécheurs; qu'il s'est humilié jusqu'au point de converser avec les publicains, et que même il n'a point dédaigné de s'entretenir avec une femme pécheresse de Samarie. Si vous êtes disciple d'un tel Maître, ne méprisez pas une pauvre pécheresse qui désire vous parler pour se convertir ». L'évêque reçut cette lettre; mais, craignant que le démon ne se servît de l'artifice de cette femme pour le surprendre, il lui fit cette réponse : « Qui que vous soyez, vous êtes connue de Dieu, qui pénètre le fond de votre cœur et l'intention que vous avez; gardez-vous bien de vouloir tenter la fragilité d'un homme pécheur, qui a l'avantage d'être le serviteur du Dieu tout-puissant; si vous avez une volonté sincère de vous convertir, vous pouvez me venir voir en présence des autres évêques; car je ne crois pas devoir vous accorder une audience particulière pour ne pas m'exposer à la malice du démon ».

Pélagie n'eut pas plus tôt lu ces paroles, qu'elle courut à l'église de Saint-Julien ; et là, trouvant Nonne avec les autres évêques assemblés, elle se jeta à ses pieds en leur présence, les baisa et les arrosa de ses larmes, puis après avoir confessé publiquement que toute sa vie n'était que péchés, elle le conjura d'imiter la douceur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et d'avoir la bonté de la faire chrétienne. L'évêque l'ayant obligée de se lever, lui dit qu'il était défendu par les Canons de baptiser une pécheresse publique, si elle ne donnait auparavant des personnes qui justifiassent qu'elle était fortement résolue de ne plus retourner à sa mauvaise vie. A cette objection, elle se prosterna derechef contre terre, et le pria avec une ferveur admirable de ne point différer de lui accorder la grâce qu'elle demandait, ajoutant, que s'il refusait de la laver promptement dans les eaux salutaires

du Baptême, elle le rendait responsable au jugement de Dieu du salut de son âme. Ces paroles entrecoupées de soupirs et de sanglots, qu'elle animait d'une foi vive, firent juger aux évêques que sa pénitence étant véritable, on pouvait se relâcher en sa faveur de la discipline ecciésiastique et lui conférer le premier Sacrement de l'Eglise : c'est pourquoi ils envoyèrent au patriarche, pour lui demander des diaconesses aux soins desquelles elle pût être confiée. Romaine, qui tenait le premier rang entre elles, fut aussitôt destinée à cette fonction. S'étant rendue au saint temple, elle y trouva encore Pélagie aux pieds des évêques, d'où elle eut bien de la peine de la retirer pour la faire exorciser. Alors, le bienheureux Nonne lui demanda son nom ; elle répondit que ses parents l'avaient nommée Pélagie, mais que ceux d'Antioche la surnommaient Marguerite, à cause de la grande quantité de perles dont elle se paraît ordinairement afin de plaire aux hommes. Elle fut ensuite exorcisée, selon les cérémonies de l'Eglise, puis l'évêque lui conféra le Baptême et lui imposa les mains pour la confirmer. Enfin, sa pénitence parut si merveilleuse, qu'il jugea même à propos de lui donner le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Après quoi, il la laissa à la conduite de Romaine pour être plus amplement instruite des mystères de la religion.

Ce changement produisit des effets bien différents dans les esprits. Les serviteurs de Dieu en rendirent des actions de grâces à sa miséricorde, et les libertins ne cessèrent de regretter la perte d'une créature dont les charmes leur plaisaient si fort. Le démon même, qui perdait une si belle conquête, fit entendre une voix horrible pour se plaindre du saint évêque, qui, non content de lui avoir ravi trente mille Sarrasins et tous les habitants de la ville d'Héliopolis, convertis par ses prédications, lui enlevait encore Pélagie, qui faisait sa plus grande gloire. Aussi, cet esprit de ténèbres employa-t-il toutes sortes d'artifices pour tâcher de la replonger dans le désordre ; mais, par le signe de la croix que le saint prélat lui avait commandé de faire toutes les fois que cet esprit de ténèbres la tenterait, elle triompha toujours de sa malice.

Trois jours après son baptême, elle donna à saint Nonne tous ses habits précieux, son or, son argent, ses pierreries et tout ce qui avait servi à sa vanité, le priant de les distribuer aux pauvres, aux veuves et aux orphelins, sans en rien réserver pour aucun usage, quelque saint qu'il pût être, afin que le fruit de ses crimes et les richesses d'une pécheresse publique devînssent un trésor de justice, pour réparer le scandale qu'elle avait donné au peuple. Elle affranchit aussi tous ses esclaves de l'un et l'autre sexe, les exhortant à profiter de leur liberté, non pas pour se soumettre à la servitude du péché et de l'iniquité du siècle, mais pour servir Dieu et mener une vie chrétienne. Le huitième jour auquel elle devait quitter la robe blanche dont elle avait été revêtue au baptême, elle prit un rude cilice avec une mauvaise tunique d'homme, et, à l'insu de Romaine, sa maîtresse dans la foi, elle sortit secrètement de la ville d'Antioche et se retira à Jérusalem sur le mont des Oliviers, où elle se bâtit une cellule qui ne recevait la lumière du soleil que par une petite ouverture. Elle y vécut pendant trois ou quatre ans, sous le nom de Pélage, dans les exercices d'une parfaite pénitence. Au bout de ce temps-là, un diacre du bienheureux Nonne, nommé Jacques, vint visiter les saints lieux, et, s'étant informé, selon l'ordre de son évêque, du solitaire Pélage, il y trouva notre pénitente dans cet ermitage. Il ne la reconnut pas, parce qu'elle était tellement exténuée par les austérités, qu'il ne lui restait plus rien de son ancienne beauté. Après

lui avoir fait les recommandations du saint prélat, il parcourut tous les monastères de la Palestine, où il ouït parler de Pélage comme d'un prodige de sainteté. Cette haute estime qu'on en avait, lui donna envie de retourner à sa cellule pour avoir la consolation de lui parler encore une fois ; mais il le trouva mort. Il en avertit les solitaires, qui vinrent aussitôt pour lui donner la sépulture. On fut bien étonné d'apprendre que c'était une femme, et le bruit de cette merveille, qui se répandit à l'heure même dans les lieux circonvoisins, attira à ses obsèques un grand nombre de religieux et de vierges des monastères de Jéricho et du Jourdain ; ils vinrent en faire la cérémonie avec des cierges et des lampes allumées, rendant gloire à Dieu d'avoir donné le courage à une femme de faire une si rude pénitence.

On la représente : 1° dans sa solitude, priant devant un crucifix ; 2° recevant les instructions d'un évêque, puis se retirant dans un couvent ; 3° avec des vêtements de femme mondaine, couverte d'étoffes richement brodées ; 4° après sa conversion, revêtue d'un costume noir et d'une gravité toute chrétienne ; ici sa tête est entourée du nimbe, attribut de sa sainteté.

CULTE ET RELIQUES.

Le culte de sainte Pélagie est devenu célèbre en Orient et en Occident. Les Grecs ont marqué sa fête dans leur ménologe au 8 octobre. Le martyrologe romain et Usuard le mettent au même jour. On prétend que son corps fut apporté en France, plusieurs siècles après sa mort, et déposé dans la royale et célèbre abbaye de Jouarre, au diocèse de Meaux, abbaye dont il ne reste plus que les tours de l'église et l'abbatiale. Mais dans l'ancien cimetière de l'église paroissiale, on voit encore, adossée à une chapelle, une crypte magnifique désignée sous le nom de *Sainte Chapelle de Jouarre*. On descend d'abord cinq marches et l'on se trouve dans un parvis soutenu par des murs en terrasse ; neuf autres marches introduisent dans l'enceinte. La voûte est soutenue par six colonnes corinthiennes, différentes de dessin : deux sont d'albâtre, deux autres de porphyre et deux de jaspe. Ce lieu servit d'église aux premiers chrétiens ; quelques-uns même y souffrirent le martyre. On y voit sept tombeaux : l'un du fondateur de l'abbaye, l'autre de sainte Théodéchile, première abbesse ; les autres de plusieurs Saints ; parmi ces derniers se trouvaient sans doute celui de sainte Pélagie. Tous les ans, les populations affluent aux processions où l'on porte ces châsses vénérées, que les habitants ont pu sauver des outrages de la Révolution.

Cependant nous lisons dans la *Vie des Saints du diocèse de Dijon*, que vers l'an 1463, des reliques de sainte Pélagie, célèbre pénitente d'Antioche, furent apportées de l'Orient, avec des reliques de saint Julien, martyr d'Alexandrie, et de saint Macaire d'Egypte, par les comtes d'Armagnac, seigneurs du Mont-Saint-Jean, et déposées dans l'église de ce bourg, au doyenné actuel de Pouilly. Conservées avec un soin jaloux et entourées de pieux hommages, elles sont, tous les ans, fêtées par un concours empressé de prêtres et de fidèles.

Voir sa vie écrite par Jacques, diacre d'Héliopolis et rapportée par **Surius** ; **Baillet** ; l'*Histoire de l'Église d'Autun* ; *Vie des Saints de Dijon*, par M. l'abbé Duplus.

SAINTE BRIGITTE [1] DE SUÈDE, VEUVE,

FONDATRICE DE L'ORDRE DU SAUVEUR

1373. — Pape : Grégoire XI. — Roi de France : Charles V, *le Sage*.

Dum Christi renovat sævos lux sexta dolores
Es frustra in pœnas ingeniosa tuas :
Herbam dente premis peramaram, Diva, palato ;
Mellea sed Sponsi felle fit herba tui !

Quand le sixième jour ramène le souvenir de la passion du Christ, c'est en vain, âme généreuse, que vous voudriez vous associer à ses douleurs. Vaincue par l'amour que vous portez à votre Epoux, l'herbe amère que vous pressez sous vos dents perd son fiel dans votre bouche et se change en un miel délicieux. Hugues Vaillant, *Fasti sacri.*

L'histoire donne de merveilleux éloges aux ancêtres de sainte Brigitte; car non-seulement elle les compare à Abraham et à Tobie, dont le texte sacré parle si avantageusement, mais encore elle leur fait une application des vertus que le Saint-Esprit, dans le livre de l'*Ecclésiastique*, attribue aux grands hommes de l'Ancien Testament. Mais, sans remonter si haut et nous éloigner si fort de notre sujet, nous nous contenterons de dire que son père, nommé Birger, qui tirait son origine des rois de Suède, était un prince très-vertueux et qui passait sa vie dans tous les exercices d'une solide piété. Il se confessait tous les vendredis avec une humilité profonde, afin, disait-il, de recevoir des forces chaque semaine pour soutenir constamment les tempêtes dont on est sans cesse agité dans ce monde; il fit le pèlerinage de Saint-Jacques, en Galice, et visita un grand nombre d'autres lieux de dévotion; il voulait aussi aller à Jérusalem, mais lorsqu'il fut à Rome, le Pape, pour des raisons que son historien ne dit point, ne jugea pas à propos qu'il fît ce long voyage. Pour sa mère, qui s'appelait Sigride, et descendait des rois Goths, c'était aussi une très-sainte princesse; elle avait un zèle extraordinaire pour l'ornement des églises, et elle en fit bâtir plusieurs qu'elle dota avec beaucoup de magnificence. Avant la naissance de Brigitte, Sigride fut surprise sur mer d'une si furieuse tempête que, sans le secours d'Henri, frère du roi de Suède, qui la sauva presque par miracle, elle eût infailliblement fait naufrage avec plusieurs autres de son vaisseau qui périrent dans cette occasion. La nuit suivante, un homme vénérable lui apparut et lui dit : « Dieu vous a sauvé la vie à cause de la fille que vous portez dans votre sein, nourrissez-la pour son amour, et chérissez-la comme un présent singulier que le ciel vous fait ». Lorsque cette enfant de grâce vint au monde (1302), un saint prêtre d'une vertu consommée, curé d'une paroisse voisine, et, depuis, évêque en Suède, étant en oraison, vit une nuée lumineuse au milieu de laquelle était assise une vierge, tenant un livre à la main, et en même temps il entendit ces paroles : « Il est né à Birger une fille dont la voix sera entendue avec admiration de tout le monde ». Cepen-

1. *Alias :* Brigide, Birgitte, *Birgitta.*

dant elle fut trois ans sans pouvoir parler, comme si elle eût été entièrement muette; mais au bout de ce temps, elle commença à parler, non pas comme les enfants qui, à cet âge, ne font encore que bégayer, mais avec autant de facilité et de netteté que les personnes les plus âgées.

Après la mort de sa mère, qu'elle perdit étant encore toute jeune, son père la mit sous la conduite d'une de ses tantes. A l'âge d'environ sept ans, elle vit dans sa chambre un autel sur lequel était la sainte Vierge, revêtue d'habits d'un éclat merveilleux, et qui, tenant une couronne de grand prix, l'invitait à s'approcher et à la venir recevoir : Brigitte se leva aussitôt, courut à cette Reine des anges, et reçut la couronne de sa main. Elle ressentit tant de consolation dans ce moment, qu'elle en eut toute sa vie le souvenir présent. Depuis ce temps-là elle pratiqua la vertu avec une perfection admirable. Elle méprisait toutes les choses de la terre, et avait le cœur pénétré de la douceur des choses célestes. Elle conservait la pureté de son âme et de son corps comme le plus grand trésor qu'elle pût jamais posséder. Elle était sobre, modeste, candide, humble, soumise, et jouissait d'une merveilleuse tranquillité de conscience. Sa patience était toujours accompagnée d'une sainte allégresse, et elle faisait sans cesse quelque nouveau progrès dans la charité. A l'âge de dix ans, ayant ouï prêcher sur la passion de Notre-Seigneur, elle vit, la nuit suivante, cet aimable Sauveur dans le même état qu'il était sur la croix, et qui lui dit : « Regarde, ma fille, de quelle manière j'ai été traité ». — « Qui est-ce, mon Dieu », s'écria-t-elle, « qui vous a fait toutes ces plaies ? » — « Ce sont ceux qui méprisent mes commandements », repartit Jésus-Christ, « et qui ne se mettent pas en peine de correspondre à la tendresse de mon amour ». Cette vue si touchante fit une telle impression sur elle, qu'elle ne pouvait plus penser aux mystères de la Passion sans verser des larmes. Elle s'occupait, pendant la journée, à faire à l'aiguille des ouvrages d'or et de soie. La forte application qu'elle avait continuellement à Dieu, l'empêchait d'être fort attentive à ce travail; mais la divine Providence y suppléait; car on voyait quelquefois, auprès d'elle, une jeune fille d'une beauté extraordinaire qui l'aidait. Sa tante l'ayant vu elle-même, elle prit l'ouvrage que Brigitte faisait alors, et le conserva comme une précieuse relique. Elle ne donnait pas toute la nuit au repos, mais souvent elle se relevait pour faire sa prière devant un crucifix. Sa tante, appréhendant qu'il n'y eût de la légèreté dans cette conduite, l'en reprit et lui demanda pourquoi elle faisait cela ? « Je me lève », répondit notre Sainte, « pour glorifier celui qui a la bonté de m'assister à tout moment, et, si vous voulez savoir qui il est, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, que j'ai eu la consolation de voir il n'y a pas longtemps ». Un jour le démon lui apparut sous une figure horrible; mais Brigitte ayant eu recours à son crucifix, obligea ce spectre de se retirer, après qu'il lui eut avoué qu'il ne pouvait lui faire aucun mal si Jésus crucifié ne lui en donnait la permission.

Quand elle eut treize ans, son père la maria, comme malgré elle, à Wulfon, prince de Néricie, qui n'en avait que dix-huit. Elle passa un an entier avec son mari dans une parfaite continence, priant sans cesse la divine Bonté de lui faire connaître son bon plaisir sur ce sujet, et de ne la destiner à avoir des enfants que pour sa plus grande gloire. Ses vœux furent heureusement exaucés; car, Dieu lui ayant déclaré qu'elle devait être mère, il lui donna quatre garçons et autant de filles, qui ont été tous des fruits dignes du ciel, savoir : Charles et Birger, qui décédèrent en allant à Jérusalem pour la guerre sainte; Benoît et Gudmar, qui moururent en bas âge;

Marguerite et Cécile, qui furent mariées et se rendirent des modèles de vertu dans leur condition; Ingeburge, qui embrassa la vie religieuse, où sa sainteté a éclaté par plusieurs miracles; et l'illustre sainte Catherine de Suède, dont nous avons donné la vie en son lieu. Dans l'une de ses couches, étant en danger de mourir, elle implora l'assistance de la sainte Vierge, qui lui apparut aussitôt sous la forme d'une dame richement parée, et, la touchant de la main, la délivra à l'heure même sans lui laisser aucun reste d'incommodité. Elle employa tous ses soins à élever ses enfants dans la crainte de Dieu et à graver dans leur cœur les maximes de la religion chrétienne. Un jour, ayant su que son fils avait oublié de jeûner la veille de saint Jean-Baptiste, elle en fut extrêmement affligée et en pleura amèrement : ce qui fut si agréable au divin Précurseur, qu'il lui apparut et l'assura qu'en sa considération il serait le protecteur de ce même fils. Se voyant un nombre suffisant d'enfants pour le soutien de sa famille, elle persuada à son mari de garder la continence le reste de leur vie, et par ses pieuses exhortations, elle le retira insensiblement de la cour, où il était un des premiers conseillers du roi : elle lui inspira aussi la dévotion de réciter tous les jours le petit office de Notre-Dame. Ce fut encore pour le détacher entièrement des vanités du monde, qu'elle l'engagea à faire avec elle le pèlerinage de Saint-Jacques, en Galice, dans lequel ils souffrirent des peines incroyables. A leur retour, Wulfon étant tombé dangereusement malade à Arras, Brigitte en eut une douleur extrême; mais elle fut consolée par saint Denis, qui lui apparut et lui dit : « Je suis Denis, qui ai passé de Rome dans les Gaules pour y prêcher la parole de Dieu. Comme vous avez une singulière affection pour moi, je vous avertis que Dieu veut se faire connaître au monde par votre moyen, et qu'il vous a commise à mes soins; et, pour signe de la vérité de ce que je vous dis, votre mari ne mourra pas de cette maladie » ; ce qui arriva effectivement. Les exhortations de cette vertueuse épouse avaient fait une telle impression sur lui que, se sentant tout à fait dégoûté du monde, il fit vœu, quelques jours après son arrivée en Suède, de se faire religieux. La Bulle de la canonisation de notre Sainte porte qu'il mourut avant de le pouvoir exécuter; mais le Bréviaire romain et l'historien dont s'est servi Surius, disent qu'il décéda saintement dans le monastère d'Alvastre, de l'Ordre de Cîteaux : et, en effet, sa mémoire est marquée, dans le ménologe de l'Ordre, au 26 juillet.

Après la mort de son mari, elle commença à mener une vie beaucoup plus parfaite qu'auparavant; entièrement maîtresse de ses actions et ayant fait le partage de ses biens à tous ses enfants, elle ne s'appliqua plus qu'aux exercices de piété : elle changea aussitôt d'habit, et, sans avoir égard à sa qualité de princesse, elle en prit un conforme à la vie pénitente qu'elle avait résolu de continuer le reste de ses jours. Les gens du monde ne manquèrent pas de condamner sa conduite et de la traiter d'esprit faible ; mais elle se moqua de leur jugement et leur répondit généreusement : « Je n'ai pas commencé pour vous, et toutes vos railleries ne me feront point changer de résolution ». Comme les louanges des hommes ne la touchaient point, de même leurs mépris ne faisaient aucune impression sur son cœur. Elle fut confirmée dans son pieux dessein par une vision où Notre-Seigneur, lui apparaissant au milieu d'une nuée toute lumineuse, lui dit : « Je suis votre Maître et votre Dieu, et je veux converser familièrement avec vous ; vous serez mon épouse, et je me servirai de vous comme d'un canal pour faire connaître aux hommes des secrets qu'ils ignorent ; et, ce que je vous dirai contribuera au salut de plusieurs. Ecoutez donc ma voix, et rendez un

compte fidèle à votre confesseur des mystères que je vous manifesterai ». Ce fut là le commencement de ses révélations ; et, depuis ce temps-là, elle n'entreprit plus rien que par un mouvement exprès du Saint-Esprit. Elle avait alors pour confesseur un célèbre docteur en théologie, nommé Mathias, qui était chanoine de la cathédrale de Linkœping.

Pendant les trente années qu'elle survécut à son mari, elle ne porta point de linge, sinon un voile dont elle se couvrait la tête. Elle affligeait sa chair par un cilice fort rude, auquel elle ajouta, en l'honneur de la très-sainte Trinité, trois cordes faites de crin avec plusieurs nœuds dont elle se ceignait si fort, qu'elles lui perçaient la peau. Elle avait encore d'autres instruments de mortification qu'elle mettait aux jambes, afin de souffrir dans toutes les parties de son corps. Son matelas n'était qu'un simple tapis qu'elle faisait étendre auprès de son lit, lorsqu'elle voulait prendre un peu de repos. On lui demanda un jour comment, en cet état, elle pouvait résister au froid, qui est extrême dans la Suède, et elle avoua qu'elle sentait intérieurement une si grande ardeur, qu'elle était presque insensible à la rigueur de l'hiver. Elle se mettait si souvent à genoux, tant le jour que la nuit ; elle faisait un si grand nombre d'inclinations et baisait tant de fois la terre, qu'on était étonné qu'une femme de sa qualité et d'ailleurs d'une complexion très-délicate, pût résister à toutes ces austérités. Tous les vendredis elle faisait couler sur sa chair de la cire d'un cierge allumé, jusqu'à ce qu'elle l'eût brûlée suffisamment pour faire une plaie ; et, lorsque la plaie se guérissait d'elle-même avant le vendredi suivant, elle la rouvrait avec ses ongles, tant elle appréhendait d'être sans quelque nouvelle douleur. Ce même jour, pour honorer la passion de Notre-Seigneur, à qui les soldats présentèrent du fiel à la croix, elle portait dans sa bouche une herbe très-amère, appelée gentiane, afin de participer autant qu'elle pouvait à cette souffrance de son divin Maître. Elle faisait la même chose quand il lui arrivait de proférer quelque parole avec trop de précipitation, expiant par là les fautes légères de sa langue. Elle avait coutume, dès son enfance, de se confesser tous les vendredis ; mais, depuis la mort de son mari, elle se confessait plus souvent, et même quelquefois plusieurs fois le jour. Elle le faisait avec une très-profonde humilité, et, quoique ses péchés fussent peu considérables, elle en concevait pourtant une extrême douleur, les pleurant plus amèrement que les autres ne pleurent ordinairement les plus énormes. Elle s'approchait tous les dimanches et les fêtes solennelles de la sainte table, et recevait l'Eucharistie avec les sentiments de la plus tendre dévotion. Elle ne se contentait point de jeûner les jours commandés par l'Eglise ; mais elle le faisait quatre fois la semaine et quantité d'autres jours, selon que la piété le lui inspirait. Elle passait les vendredis au pain et à l'eau et observait un grand nombre d'autres jeûnes avec la même rigueur. Enfin, elle ne trouvait aucune occasion de se mortifier qu'elle n'embrassât avec une ferveur admirable, persuadée que c'était un moyen efficace de rendre son esprit capable des lumières dont Notre-Seigneur avait la bonté de la favoriser.

Cette sévérité envers elle-même ne l'empêchait point d'avoir une douceur merveilleuse pour son prochain, et une extrême compassion pour les pauvres. Elle en nourrissait douze chaque jour, les servant elle-même à table et leur fournissant tout ce qui leur était nécessaire, et le jeudi elle leur lavait les pieds ; elle avait des hôpitaux pour recevoir les malades et les convalescents, et y entretenait plusieurs personnes chargées de les assister. Son estime pour la pauvreté la porta à se faire pauvre elle-même,

en abandonnant son revenu à une personne à qui elle demandait l'aumône pour l'amour de Jésus-Christ. Dans ses pèlerinages, elle était ravie de pouvoir manger avec les autres pauvres. Elle ne rougissait pas même de mendier avec eux, et le pain qu'elle recevait dans ces occasions, elle le baisait avec une tendresse inconcevable et le préférait aux mets les plus délicieux : ce qu'elle fit particulièrement à Rome, à la porte du monastère de Saint-Laurent, dit *in Panisperna*, de l'Ordre de Sainte-Claire.

Elle fit paraître son zèle pour le salut des âmes, non-seulement par ses discours édifiants qui touchaient tous ceux qui avaient le bonheur de l'entretenir, et par les exemples de ses vertus qui la faisaient admirer de tout le monde ; mais encore par un grand nombre de lettres qu'elle écrivit à toutes sortes de personnes, comme à l'empereur, aux rois, aux princes, aux religieux et au pape même, selon qu'elle en recevait les ordres de Dieu, tantôt pour les avertir de la colère divine dont ils étaient menacés s'ils ne faisaient pénitence, tantôt pour les reprendre doucement et avec modération des fautes qu'ils commettaient dans leurs fonctions, et tantôt pour les porter à entreprendre avec ferveur l'ouvrage de leur perfection. Les abondantes lumières qu'elle recevait d'en haut ne faisaient que la rendre plus humble devant Dieu et devant les hommes. Elle les soumettait au jugement de son confesseur et des personnes éclairées, de crainte de quelque illusion. Son obéissance envers ceux qui avaient quelque autorité sur elle était parfaite ; il est marqué dans la bulle de sa canonisation qu'elle n'osait presque pas lever les yeux sans la permission de son directeur. Sa patience fut invincible dans ses afflictions et ses maladies, et elle les souffrait avec une entière conformité à la volonté de Dieu, sans se laisser aller aux plaintes et aux murmures.

Parmi les révélations qu'elle eut, elle apprit de Jésus-Christ même les constitutions qu'elle devait donner à soixante religieuses qu'elle avait assemblées dans le monastère de Wadstena ou Wastein, fondé en 1344 par ses libéralités. Elle les proposa aussi à garder à vingt-cinq religieux qui vivaient sous la Règle de Saint-Augustin. Et ce fut là le commencement de l'Ordre que l'on a depuis appelé de Sainte-Brigitte ou du Saint-Sauveur. Ces constitutions ont été approuvées par le Siége apostolique. Lorsqu'elle eut séjourné environ deux ans dans le monastère de Wadstena, Notre-Seigneur lui apparut et lui commanda d'aller à Rome, afin qu'elle pût participer aux grâces abondantes que tant de saints martyrs ont méritées par l'effusion de leur sang pour ceux qui visitent cette ville. Elle ne différa point d'obéir à cette inspiration ; mais abandonnant au plus tôt son pays et toutes ses connaissances, elle entreprit généreusement ce pèlerinage. Elle visita en chemin une infinité de lieux de dévotion, s'exposant avec joie aux fatigues du chemin, pour avoir la consolation de rendre ses respects aux Saints qui y étaient honorés ; et ses prières étaient toujours récompensées par des faveurs extraordinaires que Dieu répandait dans son âme : on la vit souvent ravie en extase.

A Rome, elle donna de grands exemples de vertu. Elle allait souvent à pied aux églises des stations dans les temps les plus fâcheux, quoiqu'elle fût déjà âgée et qu'elle eût le corps tout exténué par ses grandes austérités ; et au lieu d'employer son bien à se procurer des commodités, elle le distribuait aux pauvres, dont elle prenait autant de soin que s'ils eussent été ses propres enfants. Elle allait voir ceux qu'elle savait être les plus abandonnés de tout secours humain, et les assistait avec une charité infatigable. On la voyait dans les hôpitaux rendre aux malades des services que l'on confie

ordinairement aux moindres serviteurs. Elle s'appliquait toujours à ceux qui faisaient plus d'horreur, dans la crainte qu'ils ne fussent pas si bien traités que les autres ; elle n'appréhendait point de toucher, de nettoyer et de panser des plaies dont la seule vue faisait bondir le cœur. Elle conféra aussi à Rome avec plusieurs docteurs et avec d'autres personnes de toutes sortes de conditions, à qui elle inspira de grands sentiments pour Dieu. Elle y publia ensuite quelques révélations, qui firent avouer que Notre-Seigneur parlait par sa bouche. Elle connaissait le fond des consciences et découvrait les plus secrets mouvements du cœur de ceux qu'elle voyait ; elle avait une si grande horreur du péché, qu'elle sentait exhaler une odeur insupportable des personnes qui étaient en mauvais état ; mais elle se servait utilement de toutes ces lumières pour gagner leurs âmes à Jésus-Christ, en leur disant ce qu'il fallait pour exciter en elles les sentiments d'une véritable conversion. De Rome, elle fit divers autres pèlerinages, comme en Sicile, au royaume de Naples et en d'autres lieux de dévotion d'Italie, et elle laissa partout des marques éclatantes de sa sainteté : les peuples étaient édifiés et embaumés par la bonne odeur de ses vertus.

Après tous ces voyages, qui l'avaient réduite à une extrême faiblesse, Notre-Seigneur lui commanda de faire celui de Jérusalem pour y visiter les lieux sanctifiés par les mystères de la Rédemption des hommes. Il l'assura en même temps qu'il lui donnerait les forces nécessaires pour le faire, et qu'il serait lui-même son guide et son protecteur. Elle exécuta promptement et fidèlement cet ordre de son divin Epoux et se rendit dans la Palestine avec sainte Catherine, sa fille. Elle n'omit aucun des endroits que le Sauveur a honorés de sa présence, et elle reçut partout des grâces toutes particulières. Ce fut dans l'exercice de cette dévotion que Dieu lui révéla quantité de choses touchant l'état de plusieurs royaumes, comme la désolation de celui de Chypre et la ruine entière de l'empire des Grecs, à cause de leur schisme. Elle eut aussi la connaissance de diverses particularités de la mort et de la passion de Jésus-Christ, et, pour nous servir des termes de l'histoire de sa vie, elle mérita d'y goûter la suavité des plaies de Notre-Seigneur et d'être souvent inondée des douceurs ineffables de ses communications divines. A son retour, elle visita encore quelques églises d'Italie, et spécialement celle d'Ortona, dans la Pouille, à cause des reliques de saint Thomas l'Apôtre. Elle désirait ardemment en avoir quelques-unes, et lorsqu'elle les avait visitées la première fois, elle avait eu assurance, dans une vision, qu'à la seconde elle obtiendrait ce qu'elle demandait. En effet, comme elle priait dévotement devant ces mêmes reliques, saint Thomas lui apparut et lui dit que le temps était venu de lui donner ce qu'elle désirait si vivement, et à l'heure même un morceau d'un ossement se détacha du reliquaire, sans le secours apparent d'aucune personne, et vint se mettre entre ses mains. Cette merveille est rapportée dans le chapitre IV du livre VII de ses *Révélations*, où le cardinal de Torrecremata, dans ses *Notes*, prouve qu'il y avait des reliques de cet Apôtre dans cette église.

Avant son départ de Jérusalem, elle avait été attaquée d'une fièvre et d'une débilité d'estomac qui lui causèrent des douleurs très-aiguës pendant une journée entière. A Rome, sa maladie augmenta beaucoup et la m na enfin au tombeau. Cinq jours avant sa mort, Notre-Seigneur lui apparut pour la dernière fois, lui donna des assurances de son bonheur éternel, lui prescrivit ce qu'elle avait à faire jusqu'à ce qu'elle y arrivât, lui marqua précisément cet heureux moment, et lui enseigna de quelle manière elle devait se faire ensevelir, savoir : avec l'habit des religieuses de l'Ordre

qu'elle avait fondé, quoiqu'elle ne l'eût pas porté durant sa vie ; il lui découvrit ce qui arriverait de son corps et comme il serait transféré en Suède, à la réserve de quelque partie qui resterait à Rome, et lui dit enfin plusieurs choses secrètes pour les déclarer à quelques personnes particulières. Au bout de ce temps, voyant paraître l'heureux jour où elle devait être délivrée de ce monde pour aller jouir éternellement de la présence de son céleste Epoux, elle acheva de donner à Birger et à Catherine, ses enfants, qui étaient avec elle, de beaux enseignements pour la conduite de leur vie et la pratique de la vertu, et reçut les derniers sacrements de l'Eglise dans une parfaite liberté d'esprit et un entier usage de ses sens. Enfin, après avoir adoré le corps de Jésus-Christ à la messe que l'on célébrait dans sa chambre, en disant ces paroles : « Seigneur, je recommande mon esprit entre vos mains », elle rendit paisiblement son âme à Dieu le 23 juillet, l'an du salut 1373, étant plus que septuagénaire. Plusieurs personnes eurent aussitôt révélation de sa gloire.

On la représente : 1° Priant devant un crucifix, ou voyant Jésus-Christ portant sa croix ; 2° cachant sous son manteau diverses figures de religieux et religieuses de son Ordre ; 3° tenant une image de la sainte Vierge ; 4° tenant une croix, ou un livre et une croix.

CULTE ET RELIQUES. — SES ÉCRITS.

ORDRE DE SAINTE-BRIGITTE OU DU SAINT-SAUVEUR.

Son corps fut enterré dans l'église des religieuses de Sainte-Claire, du monastère de Saint-Laurent *in Panispernd*, sur le Viminal. Outre quelques miracles qu'elle avait faits pendant sa vie et ceux qui se firent à son cercueil avant sa sépulture, il s'en fit un grand nombre à son tombeau et ailleurs à son invocation ; saint Antonin remarque, entre autres, la résurrection de dix morts. L'empereur, les rois, les princes, une infinité de prélats et de grands seigneurs, et surtout la bienheureuse Catherine, sa fille, poursuivirent instamment sa canonisation, qui fut faite le 7 octobre 1391 par le pape Boniface IX. Un an après sa mort, son corps, excepté un bras, fut transporté, par les soins de ses enfants, de Rome en Suède, où il fut inhumé dans le monastère du Saint-Sauveur de Wadstena qu'elle avait fondé.

Le souvenir de sainte Brigitte est encore vivant, à Rome, au monastère de Saint-Laurent *in Panispernâ* qu'elle habita, aux catacombes de Saint-Sébastien où elle faisait de fréquents pèlerinages, et à la basilique de Saint-Paul où elle eut plusieurs de ses révélations. Le crucifix qui lui parla est pieusement conservé dans cette basilique : on le découvre le premier de chaque mois et le jour du vendredi saint. Ce crucifix, plus grand que nature, a la tête fortement tournée à droite, et l'expression de la vie s'y trouve jointe à celle d'une indicible douleur.

Sainte Brigitte est honorée depuis plusieurs siècles d'un culte particulier, à Villechaud, au diocèse de Nevers ; les anciens registres de la paroisse de Saint-Agnan de Cosne font mention de deux fêtes de sainte Brigitte, l'une le 8 octobre, et l'autre le lundi de la Pentecôte. En ces deux jours, une procession partait de l'église de Saint-Agnan pour se rendre à Villechaud.

Dans cette chapelle, on voit une statue en pierre de la Sainte, qui passe pour fort ancienne, et qui a toujours été l'objet d'une grande vénération. A l'époque de la Révolution, elle fut cachée par une pieuse famille, et remise à sa place quand l'orage révolutionnaire fut dissipé. Les deux fêtes de sainte Brigitte se célèbrent comme par le passé dans le diocèse de Nevers.

Les œuvres de sainte Brigitte contiennent : 1° des *Prières* sur les souffrances et l'amour de Jésus-Christ ; 2° sa *Règle* ; 3° ses *Révélations* ; 4° un Discours sur l'excellence de la Vierge Marie, et quatre prières qui ont pour objet de remercier Dieu des principaux mystères de la vie de la sainte Vierge dans l'incarnation du Verbe. — Les *Révélations* ont été imprimées à Lubeck, en 1491 ; à Nuremberg, en 1521 ; à Rome, en 1521, 1556, 1606, 1608 ; à Anvers, en 1611 ; à Cologne, en 1628 ; à Munich, en 1680. Le cardinal de Turrecremata, chargé par le concile de Bâle d'examiner ses révélations, en fit une apologie, dont la première partie a été imprimée avec les révélations. Le pape Benoit XIV s'exprime ainsi sur les révélations de sainte Brigitte : « L'approbation de semblables révélations n'emporte autre chose, sinon que, après un mûr examen, il est permis de les publier pour l'utilité des fidèles... Quoiqu'elles ne méritent pas la même créance que les vérités de

la religion, on peut cependant les croire d'une foi humaine, conformément aux règles de la prudence, selon lesquelles elles sont probables, et appuyées sur des motifs suffisants pour qu'on les croie pieusement ».

Sainte Brigitte fonda à Wadstena (Wastein), dans le diocèse de Linkœping, en Suède, un couvent où elle plaça soixante religieuses.

Dans un bâtiment séparé, elle réunit treize prêtres religieux, en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul ; quatre diacres, en souvenir des quatre grands docteurs de l'Eglise, saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Jérôme, et enfin huit frères lais, pour administrer et soigner les affaires temporelles. Les religieuses, avec les frères lais et les diacres, devaient représenter les soixante-douze disciples du Christ. Elle nomma sa fondation l'Ordre du Sauveur, *Ordo Salvatoris*, parce que, disait-elle, le Sauveur lui en avait prescrit lui-même, dans une vision, les règles les plus importantes. Pierre d'Alvastra les rédigea, et obtint de sainte Brigitte la permission d'y ajouter quelques dispositions tirées d'autres Règles. La Sainte demanda l'approbation de sa Règle à l'Eglise. Le pape Urbain V, en l'approuvant (1370), y apporta de notables changements, et ne la considéra que comme un statut particulier de l'Ordre, qui d'ailleurs fut établi sur la Règle de Saint-Augustin.

D'après ces statuts, cet Ordre de femmes est institué en l'honneur de la sainte Vierge ; les religieux sont chargés de pourvoir aux besoins spirituels des religieuses, et leur nombre ne doit pas dépasser celui de treize, que nous avons indiqué plus haut. Les religieuses ne peuvent être admises avant l'âge de dix-huit ans, les religieux avant vingt-cinq. Les postulants sont renvoyés trois fois pendant trois mois, et sont obligés à chaque fois de renouveler leur demande, de sorte que le postulat dure un an, pendant lequel on doit sérieusement éprouver sa vocation.

Après l'année du postulat, l'évêque diocésain paraît à la porte de l'église, et ce n'est qu'après avoir encore une fois formulé sa demande et avoir répondu à diverses questions sur sa vie passée, que la postulante est reçue. On porte devant elle un étendard rouge, ayant un crucifix d'un côté et de l'autre l'image de la sainte Vierge. L'un doit lui rappeler la patience et la pauvreté, l'autre l'humilité et la chasteté. La postulante reste à l'entrée de l'église pendant que l'évêque bénit un anneau et le lui passe au doigt. Alors l'évêque dit la sainte Messe. La postulante fait son offrande à l'Offertoire, revient à sa place jusqu'à ce que le célébrant, après avoir béni son costume, la fasse chercher par deux prêtres. Elle s'avance pieds nus, dépouille à un coin de l'autel ses habits séculiers et reçoit l'habit de l'Ordre.

L'évêque continue la messe, se retourne vers l'endroit où d'ordinaire les fiancés sont bénis et unis, place sur la tête de la postulante la couronne des religieuses et termine le saint sacrifice. Lorsqu'il est achevé, la nouvelle fiancée de Jésus-Christ se jette aux pieds de l'évêque et reste prosternée tandis que l'évêque chante les litanies : puis l'évêque la relève et lui donne la communion. Pendant ce temps, quatre religieuses ont ouvert le couvent, et elles y portent sur un brancard la religieuse, qui entre ainsi dans le monastère, accompagnée par l'évêque. Des cérémonies analogues ont lieu pour la réception d'une religieuse.

Les ordonnances relatives au jeûne et à la pauvreté ne sont pas très-sévères. Le costume des religieuses consiste en une robe grise avec un capuchon et un manteau de même couleur. Le manteau est agrafé par un bouton de bois et garni en hiver de peau de mouton. Un fichu blanc encadre le visage, se relève des deux côtés, couronne le front et s'attache au haut de la tête par une épingle.

Par-dessus ce fichu elles portent un voile de lin noir, et au-dessus du voile une couronne de toile blanche avec cinq petites taches rouges. Le costume des Pères est de la même couleur que celui des religieuses. Les prêtres portent au côté gauche une croix rouge au milieu de laquelle est une hostie blanche; les diacres, un cercle avec une flamme rouge, et les frères, une croix blanche avec cinq taches de sang. Les religieuses sont, pour le temporel, soumises à l'abbesse, comme dans l'Ordre de Fontevrault; elles sont, pour le spirituel, sous la direction des moines.

Tous les couvents sont sous la dépendance de l'évêque diocésain, qui a droit de visite. L'abbesse doit veiller à la conservation de la discipline. Une tombe ouverte dans le couvent et un cercueil exposé dans l'église doivent incessamment rappeler aux religieuses leurs fins dernières. Leur habitation et celle des moines sont absolument séparées les unes des autres. L'église est commune, mais bâtie de manière que les moines et les nonnes ne se voient pas.

L'Ordre ainsi constitué se répandit surtout dans les Etats du Nord, auxquels il rendit les plus grands services. Il avait aussi quelques maisons en France et en Italie, où il possède encore deux couvents fort riches, dans l'un desquels on ne reçoit que des femmes ou des filles de haute naissance. Avant la révolution française et la sécularisation en Allemagne, on trouvait quelques-uns de ces couvents doubles en Flandre ; il y en avait dix en Allemagne. En Angleterre, il n'y avait autrefois qu'un couvent de l'Ordre, à Middlesex, sur la Tamise, à dix milles de Londres. Il avait été fondé en 1413 par Henri V, avec une magnificence royale. Comme il offrait une proie notable, les revenus montant de 1,700 à 1,900 livres sterling (environ 50,000 francs), il fut un des premiers monastères pillés sous Henri VIII. Edouard VI le donna d'abord à Edouard, duc de Somerset, duquel il passa au duc de Northumberland. La reine Marie le rendit à l'abbesse ; mais

il fut de nouveau repris sous Elisabeth, et les religieuses persécutées se réfugièrent à Malines, à Rouen, etc. Enfin elles se fixèrent à Lisbonne. Le roi Philippe et plusieurs personnes pieuses leur fournirent les secours nécessaires à leur établissement, tandis qu'une dame portugaise, qui était entrée dans leur Ordre, leur donnait une de ses terres patrimoniales.

L'Ordre de Sainte-Brigitte eut le malheur d'avoir la plupart de ses couvents précisément situés dans des pays ravagés par le schisme du XVIe siècle, et de les voir ainsi en majeure partie ruinés par la Réforme. Le seul couvent de Wadstena parvint, par une espèce de miracle, à se maintenir assez longtemps à travers les troubles religieux du pays ; ses habitants supportèrent la persécution et le mépris des Protestants avec une patience héroïque, et trouvèrent de nobles protecteurs dans Jean III et le nonce du Pape, le Père Possevin. Sept religieuses purent encore faire leurs vœux entre ses mains. Mais lorsque le duc Charles de Sudermanie, père de Gustave-Adolphe, eut obtenu de la diète de Suderkœping (1595) qu'on extirperait de Suède les derniers vestiges de la papauté, le couvent de Wadstena, le dernier et le plus célèbre des monastères de Suède, fut aboli comme les autres et devint un chapitre de dames protestantes.

La Règle de Sainte-Brigitte subit alors de notables changements là où elle put encore être observée. Notamment on ne put plus obéir aux désirs de la sainte fondatrice en ce qui concernait le nombre des membres de l'Ordre et leur soumission à la supérieure, car plusieurs couvents ne comptèrent que fort peu de religieuses et n'eurent plus de moines. A côté des pieux personnages qui ont honoré cet Ordre, il a eu le malheur de nourrir dans son sein un des fléaux de l'Eglise, Œcolampade, qui était prêtre au couvent de Saint-Sauveur, près d'Augsbourg.

Un culte spécial que Marine Escobard avait pour sainte Brigitte fit introduire son Ordre à Valladolid, en Espagne, dans la première moitié du XVIIe siècle. Elle projeta, dans ce but, des statuts particuliers d'après les Règles de Sainte-Brigitte ; son confesseur, le Père du Pont, les rédigea, et le pape Urbain VIII les approuva. Ces Brigittines, appelées de la Récollection, obtinrent quatre couvents en Espagne. Elles avaient le même costume que les religieuses de Suède, et ne s'en distinguaient que par une croix rouge sur leur voile. D'autres prétendent que le premier couvent de Sainte-Brigitte fut fondé à Valladolid par Elisabeth de France, femme du roi d'Espagne Philippe IV. Marine Escobard mourut en 1633, à Valladolid, âgée de plus de quatre-vingts ans, sans avoir porté l'habit de l'Ordre.

Une association bien plus ancienne de vierges irlandaises reconnaît sainte Brigitte, patronne de l'Irlande, comme sa fondatrice, et porte son nom. Cet Ordre devint une pépinière d'où sortirent plusieurs autres couvents qui tous reconnurent sainte Brigitte pour leur mère et fondatrice. Les religieuses de Sainte-Brigitte d'Irlande portaient une robe blanche, un manteau noir et un voile de même couleur.

On a prétendu qu'il avait existé un Ordre de Chevaliers de Sainte-Brigitte pour la défense de l'Eglise et l'extirpation des hérésies ; mais c'est une hypothèse imaginée d'après les données générales trouvées dans les révélations de la Sainte sur l'armement et la destination des chevaliers, et d'où l'on a conclu qu'elle avait institué un Ordre de ce genre. Des faits historiques donnent un formel démenti à l'assertion de Hermant, qui prétend que la Sainte créa en 1366, en Suède, un Ordre de chevaliers et le pourvut de riches commanderies ; car, depuis 1344, il n'y a plus de traces de sainte Brigitte en Suède, et immédiatement avant sa mort, elle distribua sa fortune à ses enfants. Si enfin il était vrai que le pape Urbain V eût confirmé cet Ordre de Chevaliers, cette fondation eût certainement été énumérée dans la bulle de canonisation de la Sainte, qui mentionne l'Ordre du Saint-Sauveur.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, de l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier; du *Dictionnaire des Ordres religieux*, publié par l'abbé Migne, et du *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*, par Goschler.

LE SAINT VIEILLARD SIMÉON ET LA PROPHÉTESSE ANNE

(vers l'an 1).

« Lorsque le temps de la Purification, prescrite par la loi de Moïse, fut arrivé », écrit l'Evangéliste saint Luc, « Marie et Joseph portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon ce qui est écrit au livre de la Loi : « Tout fils premier-né sera la propriété sainte de Jéhovah », et pour offrir le sacrifice légal de deux tourterelles ou de deux jeunes colombes. Or, il y avait à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon ; il vivait dans l'attente de la consolation promise à Israël. L'Esprit-Saint se reposait sur lui et lui avait révélé qu'il ne mourrait

point sans avoir vu le Christ du Seigneur. Conduit par l'inspiration divine, il vint au Temple, à l'heure où les parents de Jésus y entraient, pour accomplir les cérémonies légales. Siméon prit l'enfant dans ses bras et bénit Dieu en ces termes : « Maintenant, Seigneur, vous laisserez votre serviteur mourir en paix, selon votre parole ; car mes yeux ont contemplé le Sauveur, que vous avez préparé pour tous les peuples du monde ; la lumière qui doit éclairer les nations, la gloire d'Israël notre peuple ». Joseph et Marie admiraient en silence les paroles du vieillard. Siméon les bénit et dit à Marie, la mère de Jésus : « Voici que cet enfant, établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs en Israël, apparaîtra comme un étendard de contradiction. Un glaive transpercera votre âme. Il en sera ainsi, pour que les pensées qui se cacheront au fond des cœurs soient mises au jour ».

En ce même temps vivait Anne, la prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle avait vécut de longs jours. A l'époque de sa jeunesse, ayant perdu son époux, après sept ans de mariage, elle était restée dans la viduité : elle avait alors quatre-vingt-quatre ans. Elle ne quittait plus le Temple, servant Dieu, nuit et jour, dans le jeûne et la prière. Anne étant donc survenue en cette circonstance, louait elle-même le Seigneur et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

On prétend que les reliques de saint Siméon furent transportées de Judée à Constantinople, du temps de Théodose le Jeune (408-450) ou sous les règnes suivants, et qu'on les y voyait au VIIe siècle dans une église de Saint-Jacques le Mineur, d'où elles auraient été transférées à Venise en 1200. On a longtemps montré aux pèlerins, dans la vallée de Josaphat, près de Jérusalem, un monument qu'on prétendait être le tombeau de ce saint vieillard ; néanmoins, au temps de saint Grégoire de Tours (539-593), l'opinion générale voulait qu'il ait été enterré sur la montagne des Oliviers, avec le prêtre Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, par l'apôtre saint Jacques le Mineur, dans un tombeau qu'il avait fait faire pour lui-même.

Un des bras du saint vieillard est depuis plusieurs années en Périgord, à Ligueux (Dordogne, arrondissement de Périgueux, canton de Savignac), qui était avant la Révolution un grand monastère de Bénédictines (*B. M. de Ligurio*).

La fête de saint Siméon s'est célébrée à des jours différents. En Orient, on la faisait ordinairement le 2 ou le 3 février. Les plus anciens martyrologes de l'Eglise d'Occident la marquent au 5 janvier ; d'autres la mettent au 2 ou 4 février ; quelques-uns au 9 du même mois. Adon et Usuard l'ont mise au 8 octobre sans que nous en sachions la raison : ils ont été suivis par Baronius, dans son martyrologe romain.

On représente saint Siméon tenant dans ses bras l'Enfant Jésus. Il est patron de Zara, en Dalmatie.

L'abbé Darras, *Histoire générale de l'Eglise catholique ;* Baillet ; *Notes locales.*

SAINT CALÉTRIC OU CALTRY,

ÉVÊQUE DE CHARTRES ET CONFESSEUR (567).

Saint Caltry (*Chaletricus*, *Chalactericus*), naquit l'an 529 de famille noble ; mais il se rendit beaucoup plus recommandable dans l'Eglise par son mérite et sa piété, qu'il ne pouvait l'être dans le monde par sa naissance ou ses richesses. C'est ce qui porta saint Lubin, évêque de Chartres, à lui conférer l'ordre de la prêtrise. Il vécut dans ce ministère d'une manière si sainte, qu'on ne doutait point qu'il ne fût particulièrement chéri de Dieu, comme on le voyait généralement aimé et respecté des hommes. Il tomba malade quelque temps après son ordination, et le mal le réduisit jusqu'aux dernières extrémités. Sa sœur Mallegonde, voyant que les médecins commençaient à désespérer de sa santé, députa en diligence vers saint Lubin, qui était absent de la ville, pour le prier d'envoyer de l'huile bénite. Le saint évêque voulut l'apporter lui-même, fit sa prière à Dieu et son onction sur le malade, qui guérit à l'instant, et si parfaitement, qu'il recouvra toutes ses forces presque en même temps que la santé.

Saint Lubin ne vécut pas longtemps après, et saint Caltry, tout jeune qu'il était encore, n'ayant que vingt-sept ans, fut choisi par les suffrages communs du clergé et du peuple de Chartres pour lui succéder. Il marcha heureusement sur les vestiges qu'un si saint prédécesseur lui avait laissés.

Fortunat de Poitiers témoigne qu'il faisait paraître une douceur et une bonté toutes paternelles dans ses discours et dans toute sa conduite. Il ajoute que son clergé avait une confiance toute particulière en lui, qu'il était le tuteur des pupilles, le protecteur des veuves délaissées, le nourricier des pauvres ; qu'il paissait son troupeau de la parole de Dieu, et qu'il traitait toutes les maladies spirituelles avec une charité admirable. Il assista au troisième concile de Paris tenu l'an 557, avec saint Germain, évêque de cette ville, saint Prétextat de Rouen, saint Pair d'Avranches, saint Samson et d'autres saints prélats. Il se trouva encore neuf ans après au second concile de Tours (566), assemblé par les soins de l'évêque du lieu, saint Euphrone. Mais Dieu le retira du monde l'année suivante, dans un âge où son Eglise semblait devoir encore beaucoup espérer de lui. Il mourut à Chartres le 4 octobre 567 et fut enseveli dans l'église de Saint-Serge. Son tombeau (mais non ses reliques qui ont disparu à la Révolution), est conservé dans la crypte de la cathédrale de Chartres.

Propre de Chartres et Baillet.

SAINTE VALÉRIE ET SAINTE POLLÈNE, VIERGES (vers 640).

Le monastère d'Honnecourt ou Hunulcurt, en Cambrésis (*Hunnocurtum*, *Hunnonis Curia*), où vivaient des religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, possédait autrefois les reliques de sainte Valérie et de sainte Pollène, que les hagiographes tantôt réunissent et tantôt séparent dans leurs écrits. Leur vie, remplie d'incertitudes, présente de grandes difficultés que la pénurie de documents rend presque insolubles, et que nous devons nous borner à exposer.

Du Saussay, dans son martyrologe de France, s'exprime en ces termes : « A Honnecourt, au diocèse de Cambrai, on célèbre en ce jour (8 octobre) la fête des vierges Valérie et Pollène, sœurs du saint martyr Liéphard, évêque de Cantorbéry. Elles l'accompagnèrent dans son pèlerinage à Rome, imitèrent ses vertus, consacrèrent au roi éternel la fleur de leur virginité, et par l'abondance de leurs larmes, par les cilices, les jeûnes, les disciplines et leurs prières assidues, elles soumirent la chair à l'esprit et arrivèrent au sommet de la perfection. Ainsi fut enfin consommée sur la terre la course de leur vie angélique, après laquelle elles s'envolèrent au séjour de l'éternelle Sion dans la société des esprits bienheureux. Leurs corps reposèrent longtemps dans le monastère que construisit à Honnecourt saint Vindicien, évêque de Cambrai : plus tard, ils furent transportés à Saint-Quentin, d'où ils disparurent durant les désastres de la guerre. La mémoire de ces saintes vierges subsiste néanmoins, tant au monastère d'Honnecourt que dans l'église principale de Cambrai, où sainte Valérie est encore honorée aujourd'hui (1637), d'une collecte particulière ».

Différents passages de cette citation sont rejetés par les meilleurs auteurs. Quelques-uns d'abord, tout en admettant que sainte Valérie et sainte Pollène étaient sœurs de saint Liéphard, ne veulent point qu'elles aient fait avec lui le voyage de Rome, car il n'en est fait mention nulle part, et il est probable d'ailleurs qu'elles auraient péri dans la même circonstance, si elles s'étaient trouvées dans sa société. Ils n'admettent pas davantage ce que dit Gazet, à savoir, que ces deux sœurs, restées en Angleterre, y apprirent la mort de leur frère, s'embarquèrent pour la France et vinrent à Honnecourt pour y vénérer ses reliques. On voit en effet que ce n'est qu'au xe siècle que les reliques de saint Liéphard furent transportées à l'abbaye d'Honnecourt, par Fulbert, évêque de Cambrai.

De graves historiens vont même jusqu'à douter si ces deux saintes sont véritablement sœurs : il semble, disent-ils, que sainte Pollène vivait avant sainte Valérie, puisque dans l'acte de fondation du monastère d'Honnecourt, environ trente ans après la mort de saint Liéphard, les fondateurs demandent que l'église soit consacrée à sainte Marie, à saint Pierre, à saint Martin et à sainte Pollène : or, si saint Liéphard, sainte Valérie et sainte Pollène avaient été unis par les liens du sang, s'ils avaient vécu ensemble, cette distinction eût-elle été faite ? On serait donc assez porté à croire que sainte Pollène n'est sœur ni de saint Liéphard, ni même de sainte Valérie ; qu'elle avait déjà un culte dans le pays avant la fondation de l'abbaye d'Honnecourt ; que dans la suite ses reliques, conservées avec les leurs, y furent honorées ensemble et transportées à la même époque dans la ville de Saint-Quentin. C'est d'après ces faits sans doute que, faute de documents, prévalut l'opinion que nous venons d'examiner.

Quelques hagiographes, entre autres Gazet, disent que sainte Valérie fut abbesse du monastère

d'Honnecourt : on peut croire qu'elle gouverna, la première, cette communauté naissante, ou bien qu'à cause du jeune âge d'Auriana, fille des fondateurs Amalfride et Childeberte, on la lui donna pour aide et pour directrice, jusqu'à ce qu'elle fut capable de diriger le monastère par elle-même.

Les reliques de sainte Valérie et de sainte Pollène périrent comme celles de saint Liéphard, dans le pillage et l'incendie de Saint-Quentin (1557), lors des guerres de Henri II, roi de France, contre Philippe II, roi d'Espagne.

Vie des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

SAINTE REFROY OU RENFROIE [1],

ABBESSE DU MONASTÈRE BÉNÉDICTIN DE DENAIN, DIOCÈSE DE CAMBRAI (805).

Le monastère bénédictin de Denain *(Denaium, Dononium)*, fondé vers 764, offre une circonstance particulière et tout à fait remarquable : c'est qu'il fut d'abord occupé par dix sœurs qui s'étaient toutes consacrées à Dieu. Elles étaient filles du bienheureux Aldebert, comte d'Ostrevent, et de sainte Reine. Voici les quelques détails que l'on trouve dans différents auteurs sur sainte Renfroie et ses sœurs.

Le bienheureux Aldebert et son épouse sainte Reine, témoins de la piété de leurs enfants, et confidents de leurs plus chers désirs, firent bâtir (764) près de l'Escaut, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Denain (Nord), un monastère qui fut comme leur dot commune. La joie de ces saintes filles fut grande quand leurs parents prirent cette détermination : et, dès ce moment, elles s'appliquèrent encore avec une nouvelle ferveur à la pratique des vertus religieuses.

Les travaux aussitôt entrepris furent promptement terminés, et les dix religieuses entrèrent avec joie dans le nouveau monastère qui fut placé sous l'invocation de la très-sainte Vierge. On érigea en même temps une église, dédiée à saint Martin, pour quelques prêtres qui devaient célébrer dans ce lieu les sacrés Mystères.

Sainte Renfroie, qui était l'aînée, fut chargée de diriger elle-même ses sœurs dans l'observance de la Règle qu'elles s'étaient imposée. On croit que c'était celle des Chanoinesses Régulières. Ce qui paraît certain, c'est que la Règle de Saint-Benoît n'y fut établie que plus tard, après les invasion des Normands. La jeune abbesse possédait toutes les vertus et les qualités nécessaires pour l'exercice de la charge qui venait de lui être confiée. Elle avait en partage une aimable douceur et une tranquillité d'âme qui la rendaient respectable et chère à tout le monde. Des auteurs ont avancé qu'elle fit un voyage à Rome avec ses sœurs, et que cinq d'entre elles allèrent jusqu'à Jérusalem, où elles moururent saintement. Ce fait ne paraît pas appuyé sur des documents bien certains.

On ne connaît rien de plus touchant la vie de sainte Renfroie. Elle mourut vers l'an 805, et fut enterrée dans l'église de Saint-Martin. On célébrait autrefois sa fête, le 18 octobre, par un office de neuf leçons, dans les diocèses de Cambrai et d'Arras. Son culte était aussi répandu dans la Saxe, à Emerich, à Rees, à Houppel, et dans la collégiale de Xantes, au pays de Clèves. Il est probable que les reliques de sainte Renfroie furent transportées, à une époque quelconque, dans ce pays où sa communauté avait des domaines, et que telle est l'origine de ce culte qui lui était rendu.

On représente sainte Refroy : 1° tenant une église sur la main, comme première supérieure du monastère de Denain ; 2° en compagnie de ses parents, les saints Aldebert et Reine.

Vie des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

1. *Alias :* Ragenfride, Refroie, Rainfrède, Rainfroy, Ragemfrède, *Raginfredis.*

IXe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Paris, la naissance au ciel des saints martyrs DENIS L'ARÉOPAGITE, évêque, RUSTIQUE, prêtre, et ELEUTHÈRE, diacre. Denis, ayant été baptisé par l'apôtre saint Paul, fut ordonné premier évêque d'Athènes. Il vint à Rome, et fut envoyé par saint Clément, pape, dans les Gaules pour y prêcher l'Evangile ; étant venu à Paris après qu'il eut travaillé pendant quelques années à l'œuvre qui lui avait été commise, il fut cruellement tourmenté, et enfin décapité avec ses compagnons par sentence du préfet Fescennin, et accomplit ainsi son martyre. 117. — Le même jour, la mémoire du saint patriarche ABRAHAM, père de tous les croyants. 2191 av. J.-C. — A Borgo-San-Donnino *(Julia Chysopolis)*, dans le Parmesan, sur la voie Claudienne, saint Domnin, martyr, mis à mort sous l'empereur Maximien. Il voulut d'abord éviter la rage des persécuteurs, mais, poursuivi par le bourreau, il fut percé d'un coup d'épée, et mourut glorieusement. 304. — Au Mont-Cassin, saint Deusdédit, abbé, qui, ayant été jeté en prison par le tyran Sicard, y mourut de faim et de misère. 834. — En Hainaut, saint GHISLAIN ou GUILLAIN, évêque et confesseur, qui renonça à l'épiscopat, pratiqua la vie monastique dans un monastère construit par lui, et brilla par beaucoup de vertus. Vers 680. — A Valence, dans l'Espagne Tarragonaise, saint LOUIS BERTRAND, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, personnage rempli de l'esprit apostolique, qui confirma par la pureté de sa vie et par plusieurs miracles l'Evangile qu'il avait prêché en Amérique. 1581. — A Jérusalem, saint ANDRONIC et sainte ATHANASIE ou ANASTASIE, sa femme. IVe s. — A Antioche, sainte PUBLIE, abbesse, qui, pour avoir chanté avec ses religieuses ces versets de David : « Les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent » ; et : « Ceux qui les forgent leur deviennent semblables », pendant que Julien l'Apostat passait, fut meurtrie de soufflets par l'ordre de cet empereur, et fort rudement réprimandée. IVe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Angers, Arles, Autun, Beauvais, Châlons, Blois, Chartres, Meaux, Poitiers, Reims et Versailles, saint Denys l'Aréopagite et ses compagnons, martyrs, cités au martyrologe romain de ce jour. 117. — Au diocèse de Cambrai, saint Ghislain, évêque et confesseur, cité aujourd'hui au même martyrologe. 680. — A Paris, sainte Larcie, martyre, épouse de saint Lisbe, confesseur, et une multitude innombrable d'autres Martyrs, qui furent cruellement massacrés pour la foi, avec saint Denys l'Aréopagite [1]. IIe s. — A Metz, les saints Bonnole ou Donnole et Arnalt ou Arnaud, évêques et confesseurs [2]. — A Verdun, saint Victor, évêque [3]. Règne de Clovis. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Ghislain *(Ursidongus)*, en Belgique (Hainaut), saint Lambert et saint Bellère (Valère, Bellire), confesseurs, disciples de saint Ghislain et ses auxiliaires dans la prédication de l'Evangile [4]. Vers 700. — Au diocèse de Tarbes, saint SAVIN, anachorète du Lavedan

1. Les Bollandistes rejettent cette mention de Du Saussay, sous prétexte qu'elle ne se lit dans aucun ancien martyrologe, et que ces personnages n'ont jamais joui d'aucune espèce de culte. — Cf. *Prætermissi*, 9 octobre.

2. Du Saussay et Ferrari seuls en font mention. Les Bollandistes les renient, à défaut de documents plus sérieux que la simple assertion de ces deux martyrologistes. — *Prætermissi*, 9 octobre.

3. Saint Victor, évêque de Verdun, est totalement inconnu, et les histoires les plus complètes de ce pays le passent sous silence. Le *Propre* du diocèse ne lui consacre aucune mention. Aussi partageons-nous entièrement l'opinion des Bollandistes *(Prætermissi*, au 9 octobre), qui sont d'avis que Du Saussay et Ferrari, les auteurs de cette mention suspecte, ont confondu saint Vanne ou Venne (appelé aussi Viton et *Victon)*, avec saint *Victor*. Nous donnerons au 9 novembre, la biographie de saint Vanne. — Quant à la paroisse Saint-Victor de Verdun, elle est sous le patronage, non pas de saint Victor, évêque, mais de saint Victor, compagnon de saint Maurice, et martyr de la légion thébéenne. Nous en avons parlé au 22 septembre.

4. On ne connaît presque rien de la vie de ces deux disciples de saint Ghislain. Tout porte à croire

(vallée de France, dans les Hautes-Pyrénées et l'arrondissement d'Argelès), cité aux martyrologes du 5 août et du 11 octobre. VIIIe s. — Au même diocèse, les saints Sylvien et Flavien, diacres, ministres du même Savin du Lavedan. VIIIe s. — Près de Cambrai, sainte Olle, vierge. Elle vécut probablement dans le petit hameau de Sainte-Olle (Nord, commune de Cambrai), où elle est honorée. L'église, bâtie en son honneur, était autrefois très-fréquentée au neuvième jour d'octobre. On ne sait rien de plus sur sa vie. IXe, Xe ou XIe s. — Au diocèse d'Amiens, translation des reliques de saint Riquier du Ponthieu, abbé de Centule et confesseur, dont nous avons donné la vie au 26 avril. 645. — A Orléans, sainte Austregilde ou Aiga, princesse du sang des premiers rois de France, et mère de saint Loup ou Leu, archevêque de Sens, dont nous avons donné la vie au 1er septembre. VIIe s. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Corbie *(Corbeia)*, au diocèse d'Amiens, saint Théofroy (Théoffroy, Thifroi, Théodefride), religieux de Luxeuil, au diocèse de Besançon, abbé de Corbie, puis évêque [1]. 690. — A Anchin (Nord), au diocèse de Cambrai, saint GOSVIN ou GOSWIN, abbé du monastère bénédictin de ce lieu *(Aquiscinctum)*. 1165. — A Viviers, saint Firmin, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 29 mars. VIe s. — Au diocèse de Soissons, saint Vulgis ou Wulgis, prêtre et confesseur, solitaire à Troesnes, dont nous avons donné la vie au 1er octobre. 550. — Au diocèse de Bayeux, mémoire de saint Riquier du Ponthieu *(Richarius Pontivi pagi)*, cité plus haut dans le même martyrologe. 645. — Au diocèse de Saint-Flour, saint Bernard de Rodez, abbé de Mont-Sauve [2]. 1110. — Au diocèse d'Autun, translation (1140) des reliques de saint Ardaing ou Ardan, treizième abbé de Tournus et confesseur, dont nous avons esquissé la notice au 11 février. 1056. — A Longpont, dans la vallée de l'Orge, diocèse de Versailles, consécration (1850) de l'église de Notre-Dame de Bonne-Garde, dont nous avons parlé au 8 septembre.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Antioche, sainte Publie, abbesse, de l'Ordre de Saint-Basile, qui, pour avoir chanté avec ses religieuses ce verset de David : « Les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent » ; et : « Ceux qui les font leur deviennent semblables », pendant que Julien l'Apostat passait, fut meurtrie de soufflets par l'ordre de cet empereur, et fort rudement réprimandée. IVe s.

qu'ils étaient nés dans la Grèce, et qu'ils vivaient dans le monastère que dirigea quelque temps le saint apôtre. Il serait aussi permis de supposer qu'ils faisaient partie du clergé de l'Eglise d'Athènes, dont saint Ghislain, selon l'opinion de beaucoup d'auteurs, avait été nommé évêque. Quoi qu'il en soit, les hagiographes nous les montrent pour la première fois, au moment où une voix de Dieu appelle saint Ghislain dans le Hainaut. Déjà, à cette époque, il était dans la ville de Rome, où le Seigneur lui avait d'abord ordonné de se rendre : il y avait été suivi d'un certain nombre de disciples qu'il renvoya ensuite dans leur pays. Pour Lambert et Bellère, ils ne quittèrent plus l'homme de Dieu auquel ils s'étaient attachés. Ils le suivirent dans tous les lieux, partageant ses fatigues, ses œuvres saintes et ses mérites. On croit qu'ils moururent paisiblement dans le monastère de La Celle (Saint-Ghislain), vers l'an 700.

Leur fête, qui anciennement était célébrée le quatrième dimanche après Pâques, fut, en 1668, fixée au 30 mai, par Jacques Théodore de Brias, archevêque de Cambrai, sur la demande de Ghislain Mollé, abbé de Saint-Ghislain. — *Acta Sanctorum.*

1. Il résulte d'un acte du roi Thierry Ier que Théofroy fut évêque, mais on ne dit point de quelle ville. Suivant les Bollandistes (26 janvier), ce serait d'Alby ; nous avons adopté cette opinion *(Petits Bollandistes*, tome Ier, page 614) ; selon Mabillon, ce serait d'Amiens. L'histoire se tait entièrement sur la durée et les Actes de son épiscopat. Les érudits placent approximativement sa mort vers l'an 690. Un ancien martyrologe de Corbie, écrit au Xe siècle, suppose qu'il fut enseveli dans ce monastère et que sa fête s'y célébrait le 7 des ides d'octobre (9 octobre). — Cf. *Acta Sanctorum, apud Præterm.*, 9 octobre ; *Saints de Franche-Comté*, tome II, page 420.

2. Bernard, la gloire de l'Auvergne, naquit à Rodez, d'une noble famille, l'an de Notre-Seigneur 1040. Dès son bas âge, il se fit remarquer par la douceur de son caractère et l'innocence de ses mœurs. Il étudia les lettres divines et humaines, par le soin de ses pieux parents ; après quoi, ayant obtenu leur consentement, il dit adieu au monde et à ses biens périssables, et se retira au monastère de Saint-Amance.

Il n'aurait peut-être pas trouvé dans ce monastère la perfection et les vertus qu'il venait y chercher, s'il n'avait rencontré Gausbert, fondateur de Mont-Sauve, qui en avait entrepris la Réforme. Si le saint abbé échoua dans sa tentative de Réforme, il eut du moins la consolation, quand il retourna à Mont-Sauve, d'emmener avec lui, comme compagnon et comme disciple, notre bienheureux Bernard. Saint Gausbert étant mort treize ans après son retour à Mont-Sauve, les Chanoines de ce monastère, obtempérant aux recommandations de leur saint fondateur, choisirent Bernard à l'unanimité pour lui succéder. Il porta si loin la florissante prospérité de son monastère, tant sous le rapport du spirituel que du temporel, qu'il mérita de partager avec saint Gausbert le titre de fondateur. Enfin, pour comble de mérite, après avoir administré sa charge d'abbé pendant trente ans, et arrivé à l'âge de soixante-dix ans, il s'endormit dans le Seigneur, et fut enseveli dans son monastère. Ses reliques, illustrées par de nombreux miracles et constamment entourées de la vénération des peuples, sont encore aujourd'hui très-pieusement conservées dans l'église paroissiale de Montsalvy (Cantal, arrondissement d'Aurillac), au diocèse de Saint-Flour. M. l'abbé Combadière, curé de Montsalvy, nous écrivait le 29 mai 1873 : « Saint Bernard est le patron de

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Saint Denis l'Aréopagite, évêque et martyr, qui fut baptisé par saint Paul et ordonné premier évêque d'Athènes. Etant venu à Rome, il fut envoyé par le bienheureux pape Clément dans les Gaules pour y prêcher l'Evangile. Arrivé à Paris, après y avoir travaillé heureusement pendant quelques années à l'œuvre dont il était chargé, il fut cruellement tourmenté et enfin décapité, avec Rustique, prêtre, et Eleuthère, diacre, et consomma son martyre. Son bras est conservé dans le Saint des Saints. Vers l'an 117.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

La mémoire de SARA, épouse d'Abraham et mère spirituelle de tous les croyants. — A Culm, ville des Etats Prussiens, le bienheureux Jean Lobedau ou Lobedaw, confesseur, de l'Ordre de Saint-François. Il naquit à Thorn de parents pieux qui l'élevèrent dans la crainte de Dieu et s'appliquèrent à lui inspirer dès sa plus tendre enfance le dégoût des choses de la terre. Jean répondit merveilleusement à la voix de la grâce : il se fit recevoir à Thorn dans l'Ordre de Saint-François et se rendit ensuite à Culmsec où il mena la vie religieuse. Ses biographes vantent principalement son humilité. Il mourut à Culmsec, et fut enterré dans l'église de Saint-Jacques. Les nombreux miracles qui s'opérèrent à son tombeau rendirent son nom célèbre dans toute la Prusse : c'est ce qui engagea les évêques de Culmsec à le mettre au nombre des patrons du pays. 1264. — A Brzeunau ou Breaunau *(Breunovia)*, en Bohême, le bienheureux Gonthier *(Guntherus)*, moine de Nieder-Altaich (Bavière), puis ermite. Après avoir tout d'abord nagé dans les délices et mené une vie déréglée, il reconnut la vanité des choses terrestres, prit l'habit de Saint-Benoît au monastère d'Altaich (1006), et y avança rapidement dans la voie de la perfection. Au bout de deux ans, il éprouva le désir de vivre en ermite, et se retira sur la montagne de Ranzing (à un mille d'Altaich). Il s'établit ensuite près du village de Rinchnach et y fonda le monastère de ce nom (1019). Saint Etienne Ier, roi de Hongrie (1000-1038), l'avait en grande estime, et l'appela même à sa cour, mais Gonthier se lassa bientôt des honneurs qu'on lui rendait, et regagna sa solitude. Les moines de Brzeunau l'y découvrirent et le pressèrent plusieurs fois de se rendre au milieu d'eux ; mais le saint ermite se réfugia sur une haute montagne qui s'appelle encore de nos jours Gunthersberg. C'est là qu'il mourut, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, après avoir servi Dieu pendant trente-sept ans dans la solitude. 1045. — A Augsbourg *(Augusta Vindelicorum)*, ville de Bavière (Cercle de Souabe-et-Neubourg), saint Adalbéron, évêque de ce siége et confesseur. Il consacra sa jeunesse aux sciences et à la piété dans le monastère d'Ellwangen dont il devint abbé. Witgar, évêque d'Augsbourg, étant mort (887), la voix publique désigna Adalbéron pour lui succéder. Il gouverna vingt ans son diocèse avec sagesse, avec charité et sainteté, s'attira l'estime des empereurs Arnoul de Carinthie et Louis IV l'Enfant, et profita constamment de la faveur de ces deux princes pour augmenter l'héritage des églises et des abbayes. Son corps fut déposé dans l'église Sainte-Afre d'Augsbourg. 909. — Encore à Augsbourg, saint Nidgar (Néodegar, Niker, Nitger, Nidgaire), évêque de ce siége et confesseur. On croit qu'il assista, en 829, au synode de Mayence, et qu'il commença la construction de l'église de Füssen, sur le Leck (Haut-Danube), élevée en l'honneur de saint Magne. Son corps fut inhumé dans l'église de Sainte-Afre. 830 ou 832. — A Alexandrie d'Egypte, aujourd'hui Iskanderieh (Basse-Egypte), saint Démètre, évêque et confesseur. Il tint son siége pendant quarante-trois ans, et s'endormit dans le Seigneur, célèbre par ses miracles. 231. — Les saints Attique, Luddule, Septime et Jules, martyrs, cités par saint Jérôme sans plus de détails. — A Rome, les saints martyrs Marcel et Marcellin, Gémin ou Génuin, Nuve ou Nive, et Primine *(Primina)*, cités par le même. — A Spolète, sur la Maroggia, en Italie, saint Baractal, martyr. IVe s. — A Citta-di-Castello *(Tifernum Tiberinum)*, ville de l'ancien Etat ecclésiastique, saint Domnin, confesseur, différent de son homonyme du martyrologe romain de ce jour. Commencement du VIIe s. — A San-Gemino, dans la province de Spolète, saint Gémin, confesseur, que l'on croit avoir été religieux de l'Ordre de Saint-Benoît. 815. — A Constantinople, saint Pierre de Galatie, moine et confesseur, qu'il ne faut pas confondre avec saint Pierre le Galate, ermite, fêté le 1er février. IXe s.

Montsalvy ; une chapelle spéciale lui est dédiée, dans notre église; c'est l'abside de la nef septentrionale. Pendant tout le printemps, non-seulement la paroisse, mais presque tous les villages des environs demandent des messes en l'honneur de saint Bernard, pour la conservation des récoltes. Nous possédons, dans une assez belle châsse, en bronze repoussé et argenté, presque tout le corps de notre saint patron. Dans les temps calamiteux, les populations demandent que ces reliques soient portées en procession ; et, quand nous annonçons cette cérémonie, l'on s'y rend de toutes les paroisses voisines, tant on a confiance dans la protection du Saint.

« Les femmes enceintes se recommandent à saint Bernard, et, dans leurs couches, elles sont très-heureuses d'avoir quelque parcelle de ses reliques ; ce qui leur est facile, vu que 1°, vers 1844 ou 1845, Mgr Jalabert, vicaire général, ouvrit l'ancienne châsse pour prendre un os destiné à la cathédrale de Saint-Flour, et donna de petits os au curé d'alors ; et 2°, en 1865, lorsqu'il s'agit de remplacer l'ancienne châsse par celle que donnait, sur le désir exprimé par feu sa mère, M. Martin, notaire de la ville, Mgr l'évêque m'autorisa à retirer, pour les distribuer, de petits fragments que le temps ou le frottement avait détachés ».

ABRAM OU ABRAHAM D'UR, EN CHALDÉE,

PÈRE DE LA NATION JUIVE, ET SARAÏ OU SARA, SON ÉPOUSE

2366-2191 avant Jésus-Christ.

Justus in sua fide vivet.
Le juste vivra de sa foi.
Habacuc, II, 4.

Lorsque les races de Sem, Cham et Japhet, fils de Noé, se furent partagé l'univers, et que, se frayant chacun leur route, elles commencèrent à s'égarer dans l'erreur, Dieu choisit le chef futur d'un grand peuple pour en faire aussi le chef et le père des croyants : élection merveilleuse qui avait pour but de rendre la vérité plus stable parmi les hommes et plus manifeste à leurs yeux, en la fixant dans une famille et dans une nation, et en lui donnant une forme et une expression sociales.

Ce privilégié illustre, qui portait l'espoir de l'avenir, se nommait Abram. Il avait épousé Saraï, fille de son frère ; en ces temps primitifs, la parenté ne pouvait pas empêcher toutes les alliances qu'elle empêcherait aujourd'hui : c'est seulement après l'universelle diffusion du genre humain que les chrétiens ont dû élargir le champ de leurs libres affections, afin que l'égoïsme, chassé des consciences par le précepte de la charité, ne vînt pas se réfugier dans les familles sous le voile du mariage. Saraï était aussi appelée Jescha, comme si on avait voulu dire, par ce mot, que sa beauté lui attirait tous les regards, sans doute parce que son âme jetait au dehors cet éclat pudique que l'harmonie des lignes et la pureté des traits ne peuvent ni remplacer ni couvrir.

Saraï, comme Abram, descendait de Sem, qui fut, selon la commune opinion, l'aîné des enfants de Noé. Elle naquit vers 2020, environ huit siècles avant la guerre de Troie, peu de temps avant l'époque où les historiens profanes placent le règne de Sémiramis. Abram et Saraï habitaient la ville d'Ur, en Chaldée. Le pays était dès lors adonné à l'idolâtrie : le feu y recevait un culte. Assurément, de toutes les lettres qui reproduisent le nom de Dieu dans le grand livre de la nature, la lumière des astres et la chaleur du soleil étaient les plus apparentes pour les habitants des vastes plaines qui s'étendent aux bords du Tigre et de l'Euphrate, sous un ciel toujours pur et brûlant. Le temps affaiblissant les souvenirs traditionnels, et l'ardeur des sens troublant la raison, ce qui n'était qu'un signe fut pris pour la réalité vivante, et le Créateur disparut, en quelque sorte, sous la magnificence de son œuvre. On adora le soleil et les astres qui atteignent l'homme de si loin, la lumière et la chaleur, dont il subit l'influence inévitable. Le feu devint l'emblème général de ces divinités imaginaires. Le vrai Dieu voulut donc tirer Abram du milieu de ces erreurs ; il lui dit un jour : « Quitte ton pays, et ta parenté, et la maison de ton père, et viens en la terre que je te montrerai. Je te ferai un grand peuple... Je bénirai qui te bénira, je maudirai qui te maudira, et en toi seront bénies toutes les nations de la terre ». Douces et honorables paroles qui promettaient une gloire et

une postérité selon l'esprit plutôt encore qu'une gloire et une postérité selon la chair, et qui venaient à la fois soutenir l'espoir de l'humanité déchue et l'associer au travail de sa propre réhabilitation.

Abram obéit à l'appel d'en haut : il se mit en marche avec Saraï, avec Tharé, son père, et Loth, son neveu. On séjourna quelque temps à Haram, ville de Mésopotamie ; là Tharé mourut. On continua la route vers l'ouest, en passant vers Damas ; s'il en faut croire les vieilles traditions, Abram aurait exercé dans ces lieux une sorte d'autorité royale. Ce qu'il y a de certain, c'est que Damas se trouve sur la ligne que l'on mènerait de la Mésopotamie à la terre de Chanaan, où se rendait le pèlerin de la foi ; c'est que le souvenir du grand patriarche remplit encore aujourd'hui tout l'Orient, et que la commune opinion lui attribue la fondation de Dimschak ou Damas. Quoi qu'il en soit de ces récits, adoptés d'ailleurs par Trogue-Pompée et les divers historiens de Syrie, Abram poursuivit son voyage et arriva au sein d'une large vallée où fut bâtie ensuite Sichem, qui est devenue un faubourg de la ville actuelle de Naplouse : terre maintenant inculte, mais toujours féconde, suave et douce comme l'éternelle jeunesse de sa verdure, mélancolique comme ses longs horizons et comme ses ruines.

Il y a des hommes qui semblent résumer dans leurs destinées personnelles le sort de tout un peuple, ou bien quelqu'une des faces de la vie générale du monde. Semblable aux générations humaines, que le temps précipite, le long de ces rives changeantes, vers un avenir mystérieux, aïeul de l'Arabe vagabond et du Juif qui traîne sous tous les soleils son espérance indéfinie, Abram passait véritablement sur terre en voyageur. La tente qu'il avait plantée la veille, il la pliait le lendemain, comme un exilé qui n'a pas de séjour permanent et qui cherche une patrie. Des campagnes de Sichem, il descendit vers le sud de la Palestine, et bientôt même vers l'Egypte, à cause de la famine qui désolait le pays de Chanaan. Saraï, bien qu'elle ne fût plus jeune, n'avait pas encore reçu dans sa beauté les atteintes du temps, soit privilége accordé à une existence pleine de merveilles, soit vigueur naturelle du corps dans ces âges primitifs où la vie plus longue avait sans doute une fleur moins rapide. L'hospitalité fraternelle où les anciens peuples vivaient, comme dans une douce et favorable atmosphère, pouvait-elle donc assez défendre Saraï contre les insultes d'un peuple étranger? Abram ne le crut pas : « Je sais que tu es belle », lui dit-il avec simplicité, « et que les Egyptiens diront en te voyant : « Elle est « sa femme », et ils me tueront pour t'avoir. Fais donc connaître, je t'en prie, que tu es ma sœur, afin qu'on me traite bien à cause de toi, et qu'on me laisse la vie sauve en ta considération ». En effet, on ne tue pas un homme pour avoir sa sœur, tandis que le faire périr est souvent la seule ressource pour lui ravir sa femme.

A peine le voyageur avait-il franchi la frontière d'Egypte, que déjà le roi était informé de la beauté de Saraï : la race des courtisans a toujours été savante et prompte à subodorer et à découvrir ce qui peut flatter les passions du maître. Saraï se vit enlevée et conduite au palais. A cause d'elle, Abram fut traité avec égard ; on lui offrit en présent ce qui faisait la richesse des siècles primitifs et des peuples pasteurs, de grands troupeaux de bœufs et de brebis, d'ânes et de chameaux, une foule de serviteurs et de servantes. Cependant des châtiments extraordinaires atteignirent le prince et sa maison. Eclairé, par suite de ces coups d'en haut, sur la vérité des faits qu'on lui avait laissé ignorer, il respecta Saraï, âme droite et pure, qui

s'était confiée avec ingénuité à la Providence et que la Providence n'abandonnait pas. Pharaon fit venir Abram : « De quelle sorte m'as-tu traité ? » dit-il. « Pourquoi ne m'avoir pas averti que c'était ta femme ? D'où vient que tu l'as nommée ta sœur, m'exposant à la prendre pour épouse ? » Puis il donna ordre à ses gens de veiller à ce que l'étranger ne souffrît aucun mal en quittant l'Egypte, et il remit Saraï entre ses mains.

A quelque temps de là, lorsque Saraï suivit Abram au pays de Gérare, dans l'Arabie Pétrée, le même incident survint avec des circonstances à peu près semblables : Saraï fut miraculeusement protégée contre Abimélech : c'était le nom commun des chefs de la contrée, de même que le nom de Pharaon était commun aux rois qui gouvernaient l'Egypte.

Cependant Abram quitta l'Egypte avec Saraï et tout ce qu'il possédait, et il rentra dans la Palestine. Loth, de son côté, avait de grands biens aussi. Il leur fallait, à tous deux, une vaste étendue de pays, de peur que leurs troupeaux ne vinssent à manquer de pâturages et leurs gens à se prendre de querelle. On se sépara : Loth choisit la partie orientale de la contrée et se fixa sur les bords du Jourdain, qui arrosait les plaines alors riantes et fertiles de Sodome et de Gomorrhe ; Abram se retira vers l'Occident et habita la vallée de Mambré, qui est restée si célèbre. Peu de temps après, des troupes venues, comme on le croit, de l'empire d'Assyrie, et renforcées par quelques petits princes du voisinage, essayèrent de soumettre définitivement les rois de la Pentapole, qui se lassaient d'une domination étrangère et refusaient un tribut toujours payé depuis douze ans. La Pentapole était cette région occupée alors par les villes de Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïn et Bala, nommée aussi Ségor, et où s'étendent aujourd'hui les flots muets et pesants de la mer Morte. Les rois chananéens furent battus et leurs biens livrés au pillage ; Loth, qui demeurait parmi eux et leur avait porté secours, devint, avec toutes ses richesses, la proie des vainqueurs. Abram fut rapidement informé de ce désastre ; il ramassa en toute hâte les plus braves de ses gens, et, soutenu par quelques alliés qu'il avait dans le pays, il tomba, pendant la nuit, sur les troupes assyriennes, les mit en déroute, et ramena Loth et les captifs avec tout le butin. C'est au retour de cette expédition qu'il fut salué et béni par Melchisédech, roi de la ville qui se nomma plus tard Jérusalem, et prêtre du Très-Haut, figure d'un autre pontife et d'un autre monarque qui a purifié le monde par l'effusion de son propre sang, et établi son règne sur les esprits et les cœurs, et qui, l'Evangile à la main, est venu au-devant de l'humanité pour l'aider dans cette course souffrante et ce combat laborieux qu'on nomme la vie.

Abram avait reçu la promesse et nourrissait l'espoir d'une postérité illustre, et toutefois la vieillesse arrivait sans lui amener d'enfants. « Lève les yeux au ciel », lui dit le Seigneur, « et compte, si tu le peux, les étoiles. Ainsi sera ta race ». Le patriarche n'eut pas moins foi en la parole divine que le jour où il avait quitté, sur un ordre d'en haut, les champs de la Chaldée. Saraï, qui déplorait sa longue stérilité, n'imagina pas qu'elle dût jamais partager avec Abram le privilége et la joie de revivre dans des fils ; elle lui conseilla donc d'épouser Agar, sa servante, selon l'usage de ces siècles, où la polygamie était tolérée. Elle voulait se consoler ainsi par une maternité d'emprunt ; mais elle y trouva, au contraire, une source de vifs chagrins : des rivalités éclatèrent entre les deux épouses. Peut-être la triste Saraï, ne sachant pas se résigner avec assez de courage, fut-elle sévère et exigeante, comme la plupart de ceux que le malheur atteint ; peut-être aussi Agar, oubliant sa condition, se montra-t-elle imprudente et trop fière

de sa fortune, car elle allait avoir un fils. Bientôt, en effet, elle donna le jour à Ismaël, le dur aïeul du peuple arabe.

Mais Ismaël n'était pas l'enfant de la promesse. Un jour donc, le Seigneur apparut à Abram, et lui dit : « Je suis le Dieu tout-puissant ; marche en ma présence et sois parfait. Je contracterai alliance avec toi et te multiplierai jusqu'à l'infini... Je te rendrai chef de plusieurs nations, et des rois naîtront de ton sang. Mon pacte avec toi et avec ta race, dans la suite des générations, restera toujours durable, et je serai ton Dieu et le Dieu de ta postérité. A toi et à tes descendants, je donnerai en héritage éternel la terre où tu passes en voyageur, tout le pays de Chanaan... »

Une alliance fut contractée. Abram jura, pour lui et sa race, de fuir l'idolâtrie et d'obéir à Dieu avec une inviolable sincérité ; il tint son serment, mais sa race, à la tête indocile et au cœur déréglé, fut souvent rappelée en vain à l'accomplissement de ses obligations. Dieu s'engagea, de son côté, à donner au vieil Abram de nombreux descendants, prémices et symboles de ces générations croyantes qui devaient briller, un jour, au firmament de l'Eglise, comme les étoiles dans l'azur des cieux. Pour ajouter à sa parole une sanction expresse et laisser un monument indestructible de ces faits, Dieu changea le nom d'Abram, qui veut dire père élevé, en celui d'Abraham, père des multitudes, et le nom de Saraï, qui signifie ma princesse, en celui de Sara, la princesse par excellence, parce qu'elle devait être la mère de plusieurs peuples. « Car je la bénirai », continua le Seigneur, « et tu auras d'elle un fils que je bénirai aussi ; il sera chef des nations, et des princes sortiront de lui ». Les noms d'Abraham et de Sara, ainsi modifiés, portaient des espérances qui soutinrent la Synagogue durant vingt siècles, et qui charment encore tout Israël dispersé ; aujourd'hui que nous avons recueilli dans la foi les bénédictions qu'ils exprimaient prophétiquement, ils résonnent avec douceur à toute oreille chrétienne, et jusqu'à l'éternité ils seront sur les lèvres du genre humain.

Etonné d'entendre de si grandes choses, Abraham se prosterna la face contre terre, il sourit dans sa joie naïve, et dit au fond de son cœur : « Un centenaire aura-t-il donc un fils, et Sara va-t-elle enfanter à quatre-vingt-dix ans ? Puisse seulement Ismaël vivre à nos yeux ! » ajouta-t-il en s'adressant au Seigneur. Son sourire ne venait pas de l'incrédulité ; c'était plutôt un tressaillement de reconnaissance et de respect ; car il savait bien que Dieu peut faire fleurir le désert et donner quelques rayons de plus à un soleil d'automne. Aussi, loin de le reprendre comme d'un doute, Dieu lui dit : « Un fils te viendra de Sara, ta femme, et tu l'appelleras Isaac ; je ferai alliance avec lui et ses descendants pour l'éternité. J'ai aussi exaucé tes vœux pour Ismaël ; je le bénirai et lui donnerai de croître et de multiplier à l'infini ; il sera père de douze princes et chef d'un grand peuple. Mais mon pacte n'aura lieu qu'en faveur d'Isaac, que Sara doit enfanter dans un an, à pareille époque ». Alors la voix qui disait ces mots s'arrêta, et la vision s'évanouit.

Peu de temps après, par la plus grande chaleur du jour, Abraham était assis à l'entrée de sa tente, dans la vallée de Mambré. Tout à coup il leva les yeux du côté du chemin et aperçut trois hommes qui approchaient. Il courut à leur rencontre et se prosterna devant eux jusqu'à terre, selon l'antique et orientale manière de saluer. « Seigneurs », dit-il, « si j'ai trouvé grâce devant vous, recevez l'accueil de votre serviteur. J'apporterai un peu d'eau pour laver vos pieds, et vous prendrez quelque repos sous cet arbre. Je vous servirai un peu de pain pour vous fortifier, et vous continuerez ensuite

votre route ». On sait avec quelle religion l'hospitalité fut pratiquée chez les anciens, et surtout en Orient, et quels rapports intimes et sacrés elle établissait entre les hommes. Les plus humbles soins étaient généreusement accordés au voyageur ; son nom même ne lui était demandé qu'après le premier repas ; à son départ, il recevait et donnait quelques présents comme témoignage d'indissoluble amitié : heureuses coutumes qui assuraient partout à l'étranger un pain presque aussi doux que le pain du foyer domestique, et qui lui faisaient trouver dans ses hôtes des frères et des sœurs, chère image de sa famille absente !

Les pèlerins mystérieux se rendirent à l'invitation d'Abraham. Le patriarche entra dans sa tente et dit à Sara : « Pétris à la hâte trois mesures de farine, et fais cuire des pains sous la cendre ». Il courut lui-même à son troupeau pour choisir ce qu'il avait de meilleur. Les délicatesses de la table étaient alors ignorées ; on ne s'appliquait pas à irriter l'appétit par la diversité des aliments et par le luxe des apprêts. Une viande commune, abondante, mais non pas variée, du lait et du beurre : tels furent les mets offerts aux hôtes de Mambré. Ce serait bien simple pour une époque de raffinement, où le prix des choses se mesure surtout à leur rareté ; mais ce fut un festin magnifique en ces temps de vie modérée et frugale, où l'homme n'avait pas encore soumis la faim même aux artifices de la civilisation. Les voyageurs prirent leur repas sous l'ombrage ; Abraham se tenait debout, prêt à les servir au besoin.

Ce n'étaient pas des hommes que ces étrangers assis à la table d'Abraham : c'étaient des formes humaines habitées, pour un moment, par des esprits célestes. Ils lui demandèrent où était Sara ; peut-être les mœurs du peuple et du pays interdisaient à Sara de se tenir en présence des étrangers, peut-être aussi les soins de l'hospitalité l'appelaient ailleurs. Elle était peu éloignée, du reste, et les paroles de la conversation pouvaient arriver jusqu'à son oreille. « Sara est dans sa tente », répondit Abraham. « Dans un an, à pareille époque », ajouta l'un des augustes pèlerins, « je reviendrai te visiter, vous serez tous deux en vie, et Sara, ta femme, aura un fils ». Sara entendit ces mots, et, songeant à son grand âge, elle sourit en secret ; car, séparée des voyageurs par la porte de la tente, elle ne pouvait en être aperçue. Mais l'un d'eux, s'adressant à Abraham : « Pourquoi Sara a-t-elle ri en disant : Aurai-je donc un fils à mon âge ? Y a-t-il rien de difficile à Dieu ? Je reviendrai dans un an, à pareille époque ; vous serez tous deux en vie, et ta femme aura un fils ». Sara, tout effrayée de la réprimande : « Je n'ai pas ri », dit-elle. « Non pas », reprit l'interlocuteur, « vous avez ri ». Sara regardait sans doute ses hôtes comme de simples hommes, et son sourire n'eut rien d'impie ; mais elle eut tort de mentir, parce qu'on ne doit jamais renier la vérité, lors même qu'elle paraît à craindre.

Les anges se levèrent pour continuer leur voyage : Abraham voulut les reconduire, et marcha quelque temps avec eux. On se dirigeait vers la ville de Sodome. C'est en cette rencontre que le patriarche fut instruit à l'avance du châtiment préparé aux habitants corrompus de la Pentapole, et qu'il soutint avec son céleste interlocuteur ce dialogue d'une familiarité sublime, où se révèle tout ce que la Providence met de paternelle tendresse dans le gouvernement du monde, et tout ce que les hommes peuvent mettre de filiale confiance en Dieu. Quand donc le Seigneur eut prononcé sa menace : « S'il se trouve cinquante justes dans la ville », dit Abraham, « periront-ils également ? » — « Si je trouve cinquante justes dans Sodome, à cause d'eux, je l'épargnerai ». — « J'ai commencé, je parlerai de nou-

veau, bien que je sois cendre et poussière. Qu'arrivera-t-il s'il y a quarante-cinq justes ? » — « Je ne détruirai pas la ville ». — « Et s'il y en a quarante ? » — « Je ne frapperai pas ». — « Et trente ? » — « Je m'arrêterai ». — « Et vingt ? » — « Je ne perdrai point Sodome ». — « Et dix ? » — « Je pardonnerai ». Abraham garda le silence, la vision disparut, et il revint à Mambré.

Le soir, deux des voyageurs arrivèrent à Sodome. Ils purent se convaincre que l'iniquité y était portée à son comble ; Loth, qui leur offrait sa maison et voulait les protéger, eut peine à échapper aux plus graves insultes. Ils l'invitèrent à quitter ce lieu infâme, et, comme il hésitait, ils l'emmenèrent, le lendemain matin, avec sa femme et ses filles. Au lever du soleil, Loth entrait à Ségor. En ce moment, une effroyable pluie de soufre et de feu bondit sur les villes réprouvées. Le sol, qui est bitumineux, s'enflamma sans doute, après s'être déchiré et entr'ouvert sous les coups de la foudre et dans des ébranlements intérieurs. Tout fut envahi et dévoré par l'incendie. Au souvenir des malédictions données à la Pentapole, Abraham était revenu à l'endroit même où, la veille, il avait laissé ses hôtes. De là, il vit s'abîmer Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et le pays d'alentour ; des cendres embrasées s'élevaient de terre comme la fumée d'une fournaise ardente. Depuis ce jour, la vie n'est pas retournée en ces lieux, et elle ne peut y prendre racine. Sur la vallée autrefois couverte des flots de tout un peuple, un grand lac étend ses eaux assoupies, qui s'éveillent à peine dans les tempêtes. On dit que les poissons ne l'habitent pas, et que les oiseaux ne volent jamais au dessus. Du sel semé sur la grève, plus loin des sables mouvants, çà et là quelques plantes qui croissent lentement et comme à regret, le sol sans verdure, l'air sans fraîcheur, la vallée sans bruit ; tout présente la triste image de la mort.

Les jours prédits par le Seigneur étaient arrivés, et celui qui renouvelle la jeunesse de l'aigle réjouit enfin la vieillesse de Sara en lui envoyant un fils. L'enfant reçut le nom d'Isaac, selon l'ordre reçu du ciel, et pour rappeler que son père avait souri à la promesse d'une postérité sur laquelle, depuis longtemps, il ne comptait plus. Sara, faisant allusion à ce nom mystérieux : « Dieu m'a donné le sourire de joie », dit-elle, « et tout le monde, en l'apprenant, me sourira ». Et, en effet, tous les siècles chrétiens ont honoré, dans cet enfant qui vint mettre un terme aux longues désolations de Sara, la figure prophétique de cet autre Isaac qui, après quatre mille ans d'attente, apparut au milieu des nations frappées de stérilité pour la vérité et la vertu, et fit luire à leurs yeux l'Evangile comme un rayon de lumière et comme un sourire de charité.

Sara nourrit elle-même Isaac, comme font toutes les mères qui savent que la souffrance est un doux mystère où se fortifie la tendresse, et qu'en puisant la vie si près du cœur maternel, les enfants y trouvent sans doute quelque chose de plus généreux et de plus pur. Du reste, c'était la coutume des siècles primitifs, parce que c'était l'ordre de la nature. Le temps de sevrer Isaac étant venu, il y eut un grand festin à Mambré ; car, autrefois, on ne célébrait la naissance d'un homme que lorsqu'il avait échappé aux premiers périls de l'existence, et qu'il pouvait déjà supporter des aliments solides et paraître en convive à la fête que la famille lui donnait.

Ismaël, fils d'Agar, avait environ quatorze ans de plus qu'Isaac, et il abusait envers lui de sa supériorité d'âge et de force. Le cœur de Sara souffrait beaucoup de ces mauvais traitements ; craignant pour Isaac les suites de ces antipathies naissantes, elle obtint le renvoi d'Agar et d'Ismaël. Les

proscrits se réfugièrent dans l'Arabie Pétrée. Abraham, de son côté, trouva l'occasion de s'affermir dans la Palestine, en faisant alliance avec un prince du voisinage nommé Abimélech, peut-être le même qui lui avait donné l'hospitalité à Gérare. Abimélech vint un jour solliciter l'amitié du patriarche : « Dieu », dit-il, « est avec toi dans tout ce que tu entreprends. Jure donc, au nom de Dieu, que tu ne feras jamais de mal ni à moi, ni à mes enfants, ni à ma race, mais que la bonté que j'ai eue pour toi, tu l'auras pour moi et pour le pays où tu habites comme étranger ». Abraham y consentit, mais après s'être plaint des violences exercées contre ses gens par les gens d'Abimélech : il s'agissait d'un puits dont on l'avait injustement dépouillé. C'était un légitime et grave sujet de mécontentement dans un pays riche en troupeaux, mais où les rivières et la pluie étaient rares. Abimélech protesta qu'il n'avait jamais ouï parler de cette injustice : ainsi la difficulté fut levée sans peine. On se promit donc une amitié mutuelle, qui fut scellée, selon l'usage antique, par le sang des animaux égorgés : le lieu où fut conclue cette alliance prit le nom de Bersabée, c'est-à-dire puits du serment. Abraham y planta un bois et y dressa un autel au Seigneur ; car alors il n'existait qu'un temple qui avait le firmament pour dôme, le soleil pour luminaire, et la cime des montages pour autel ; Dieu se l'était bâti de sa propre main.

Toute vie a ses épreuves, et nos plus chères affections deviennent souvent nos plus durs chagrins ; mais aussi toute épreuve a son but, et la souffrance est un élément de gloire. Le fils unique et bien-aimé de Sara faillit lui être enlevé d'une manière inattendue et tragique : une voix connue, la voix du Seigneur, demanda qu'il fût sacrifié. N'était-ce pas cruel et déraisonnable de mettre à mort un fils si longtemps désiré, et sur qui reposait l'espoir d'une postérité nombreuse ? Un homme sans foi l'eût pensé ; mais le croyant patriarche savait que Dieu, souverain arbitre de la vie humaine, peut en marquer le terme, comme il en a marqué le commencement, et la faire cesser par le moyen qu'il lui plaît ; il savait aussi que Dieu règne sur la mort non moins que sur la vieillesse, et retire, à son gré, des cendres éteintes du sépulcre la fleur d'une jeune vie, comme il couronne la femme stérile des honneurs de la maternité. Sara fut-elle immédiatement informée de ce qui allait advenir, ou bien Abraham voulut-il lui épargner le spectacle d'un drame si affreux pour un cœur de mère ? C'est probablement cette dernière conclusion qu'il faut tirer du silence des Ecritures ; qui doute, en effet, que, prévenu de l'événement funèbre qui devait clore les destinées d'Isaac, Sara ne lui eût donné un de ces baisers éclatants que les mères attachent aux lèvres de leurs fils au moment d'un suprême adieu, et qui retentissent jusque dans la postérité la plus reculée ?

Quoi qu'il en soit, Abraham se prépara courageusement à exécuter l'ordre qu'il avait reçu. Il prit Isaac avec deux jeunes serviteurs, et s'achemina vers le lieu du sacrifice : c'était, au dire de quelques-uns, la montagne de Moria, où s'éleva plus tard le temple de Salomon ; d'autres pensent que c'était le Calvaire, où Jésus-Christ livra sa vie. Merveilleuse correspondance des figures qui prophétisent avec tant de précision, et de la réalité qui vient tout accomplir avec tant de plénitude ! De Bersabée, où demeurait Abraham, à Jérusalem, où il allait, on compte environ vingt lieues ; il y parvint après deux jours de marche. Sur l'ordre de leur maître, les deux serviteurs s'arrêtèrent ; Abraham, tenant le fer qui devait frapper la victime et le feu qui devait la consumer, Isaac, chargé du bois nécessaire au sacrifice, gravirent ensemble la colline désignée par le ciel. Cependant Isaac disait à son

père : « Voici le bois et le feu ; mais où est la victime pour l'holocauste ? » — « Mon fils », répondit Abraham, « Dieu lui-même se pourvoira d'une victime pour l'holocauste ». On atteignit enfin la cime de la montagne ; des pierres furent disposées en autel ; le bois y fut placé ; Isaac, car c'était la victime, se laissa docilement lier sur le bûcher funèbre. Le père avait saisi le glaive, il étendait la main, lorsqu'une voix lui cria d'en haut : « Abraham ! Abraham ! » Le coup resta suspendu, et la voix reprit : « N'étends pas la main sur le jeune homme, et ne lui fais aucun mal. Je sais que tu crains Dieu, puisque, pour m'obéir, tu n'as point épargné ton fils unique... Je te bénirai, je multiplierai ta race comme les étoiles du ciel et comme le sable des bords de la mer, et tes fils posséderont les villes de leurs ennemis. Et en ta postérité seront bénies toutes les nations de la terre, parce que tu m'as obéi ». Abraham aperçut un bélier dont les cornes s'étaient embarrassées dans un buisson ; il le prit pour l'offrir en holocauste à la place de son fils. Puis il revint à Bersabée. C'est ainsi que les oracles divins, fréquemment réitérés, marquaient d'une manière décisive la dynastie du Libérateur annoncé pour la première fois aux exilés d'Eden, promis ensuite à la race d'Abraham, salué de loin par la Judée croyante, attendu par l'Orient fidèle aux traditions, par la Grèce amie de la science, et par tous les peuples que les passions avaient divisés, mais qu'une force intime retenait dans de communes espérances. C'est encore ainsi que l'offrande d'Isaac immolé d'intention, et l'offrande des victimes immolées réellement dans les religions antiques, furent les ombres et les symboles d'un sacrifice meilleur, qui s'accomplit il y a dix-huit siècles, et qui, se renouvelant chaque jour à nos yeux, couvre le monde entier d'un immense pardon.

On ne sait rien des dernières années de Sara. Elle mourut fort avancée en âge, dans la petite ville de Cariath-Arbé, que les Israélites nommèrent Hébron, lorsqu'ils eurent conquis la terre de Chanaan.

Le vieux patriarche, en perdant Sara, répandit des larmes, et, selon la coutume qu'on suivait en de semblables deuils, il resta quelque temps assis à terre auprès du cadavre. Ce devoir rempli, il alla trouver les habitants de la ville et leur dit : « Je suis étranger et voyageur parmi vous ; donnez-moi le droit de sépulture ici, afin que j'enterre celle qui m'est morte ». La piété envers les morts est de tous les siècles, comme la certitude d'une autre vie. La demande d'Abraham fut accueillie avec faveur ; on lui accorda même de choisir entre les plus beaux sépulcres pour y enterrer Sara. Mais les tombeaux deviennent une chose sacrée par la présence des cendres chéries ; les anciens n'auraient pas vu sans scandale qu'on les laissât passer en d'autres mains, et ils se consolaient, d'ailleurs, par l'espoir de reposer un jour à côté de leurs aïeux. Abraham voulait donc que le sépulcre lui fût acquis par un droit réel et permanent. « Si vous le trouvez convenable », dit-il aux habitants d'Arbé, « soyez mes intercesseurs auprès d'Ephron, fils de Séor, afin qu'il me donne la caverne de Macphéla, qu'il possède à l'extrémité de son champ, et que, devant vous, il me la cède en toute propriété pour le prix qu'elle vaut ». — « Non pas ainsi, Seigneur », répondit généreusement Ephron ; « mais écoute ce que je vais te dire. Je t'abandonne, en présence des fils de mon peuple, le champ et la caverne qui s'y trouve. Enterres-y celle que tu as perdue ». Abraham témoigna sa reconnaissance ; mais en même temps il insista pour obtenir, au lieu d'une concession gratuite, un véritable contrat de vente. Ephron se vit obligé de mettre fin au débat. « La terre que tu demandes », dit-il, « vaut quatre cents sicles d'argent ; ce prix nous convient à tous deux. Mais qu'importe ? » Alors Abraham fit

peser, aux yeux de la foule réunie, la quantité d'argent indiquée (à peu près sept cent cinquante francs, si on s'en rapporte aux savants qui ont écrit sur la valeur comparative des monnaies anciennes et modernes). A ce prix, le champ d'Ephron, la caverne qui s'y trouvait et les arbres environnants, passèrent en la possession d'Abraham, et les habitants de la ville furent témoins et garants du traité conclu. Telle était la manière primitive de faire et d'assurer les transactions.

Abraham plaça donc les restes de Sara dans la caverne qu'il venait d'acheter, au midi, et non loin de la ville, qui, plus tard, fut appelée Hébron (tribu de Juda); quelques années après, il y trouva lui-même un lieu de repos pour ses cendres, en attendant la Résurrection.

Le sacrifice d'Abraham était la figure du sacrifice de la Croix : Isaac représentait le Sauveur, et le bélier, pris par les cornes dans le buisson, était l'image de Notre-Seigneur couronné d'épines. Représentée dans les catacombes et dans les lieux de réunions chrétiennes en général, cette histoire avait pour but d'inspirer aux fidèles la résignation dans la persécution, le courage dans le martyre, et, de plus, l'amour et la reconnaissance envers l'Agneau de Dieu immolé pour le salut des hommes.

Une belle fresque [1] représente la première scène du drame, Abraham montrant du doigt le feu allumé sur un petit autel, et de l'autre côté, Isaac portant le bois du sacrifice. Voici le type ordinaire de la seconde et principale scène : Isaac est agenouillé, tantôt sur un autel ou au pied de l'autel quand le feu y est allumé, tantôt sur un monceau de bois, conformément au récit de la Genèse, tantôt sur la terre nue, tantôt sur un rocher brut. L'autel se compose quelquefois de deux pierres debout et d'une troisième placée en travers, comme quelques autels chrétiens primitifs. Les artistes l'ont figuré le plus souvent sous la forme des autels profanes, avec la patère (espèce de soucoupe destinée à recevoir le sang des victimes) et le *sympulum* (vase des libations), sculptés sur les flancs.

Isaac est ordinairement vêtu d'une tunique simple et il a les mains liées derrière le dos. Abraham tient une main sur la tête de son fils, et de l'autre élève le glaive prêt à le frapper. Son regard se porte en arrière sur une main sortant d'un nuage, laquelle, dans les monuments chrétiens en général, est le signe de l'intervention de Dieu le Père et de sa Providence, et, dans le sujet qui nous occupe, présente la main de l'ange arrêtant le bras du père des croyants. Abraham n'a quelquefois pour vêtement qu'une tunique, libre ou ceinte, très-courte ou descendant jusque sur les pieds ; mais on le trouve le plus souvent drapé dans le pallium.

Sara est honorée comme la mère spirituelle de tous les croyants, à raison de sa confiance en Dieu et de son ferme courage à s'exiler de sa patrie et à parcourir une terre étrangère sur la foi d'Abraham et par sentiment de religion. Elle est honorée aussi comme une figure mystérieuse soit de la Vierge Marie, qui donna le jour au véritable Isaac, soit de l'Eglise chrétienne, dont les enfants égalent en nombre les étoiles du firmament. Femme véritablement forte, qui porta sans fléchir le poids des tribulations; épouse incorruptible, qui n'avait besoin que de son propre cœur pour se trouver au-dessus des périls où la force des circonstances la jeta deux fois ; noble tige d'un grand peuple, qui, depuis quatre mille ans, se perpétue sans se confondre avec les autres nations du globe : telle fut Sara. Plusieurs traits de sa vie ont tenté le crayon ou le pinceau de maîtres illustres :

1. Donnée par Bofio et plus fidèlement par M. Perret (vol. III, pl. 20).

Benedetto Castiglione a peint quelques-uns des voyages qu'elle fit avec Abraham ; d'autres l'ont représentée au moment où elle rit des promesses de prochaine maternité apportées par les anges. Ce dernier sujet fut traité par Raphaël d'abord dans les Loges du Vatican, puis dans une autre composition où l'incrédulité de Sara est bien plus fortement accusée. Sébastien Bourdon, de l'école française, a trouvé dans ce même sujet la matière d'un tableau remarquable, qui ouvre sa belle série des Œuvres de Miséricorde.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS.

La description la plus complète que nous connaissions d'Hébron, lieu de la sépulture d'Abraham et de Sara, est celle que nous donne Mgr Mislin.

« Les Arabes appellent Hébron *El-Khalil*, ville de l'ami de Dieu. La ville actuelle est divisée en trois parties ; celle du milieu est la plus considérable. Elle s'élève en amphithéâtre sur la colline ; elle n'est pas entourée de murailles ; elle a quatre cents maisons et environ cinq mille habitants, tous musulmans, à l'exception de quatre cents Israélites établis dans le bas de la ville. Son altitude est de deux mille huit cent quarante-deux pieds ; elle dépasse de deux cent soixante-trois pieds celle de Jérusalem. L'église de Saint-Abraham est convertie en mosquée, et les musulmans l'appellent : *Medjid-el-Khalil ;* il est interdit aux chrétiens d'y pénétrer. Nous en avons une description que nous devons à *Aly-Bey*.

« La sépulture d'Abraham et de sa famille », dit-il, « est dans un temple qui était jadis une église grecque. Pour y arriver, on monte un large et bel escalier, qui conduit à une longue galerie d'où l'on entre dans une petite cour ; vers la gauche, est un portique appuyé sur des piliers carrés. Le vestibule du temple a deux chambres ; l'une à droite qui contient le sépulcre d'Abraham, et l'autre à gauche qui contient celui de Sara. Dans le corps de l'église, qui est gothique, entre deux gros piliers à droite, on aperçoit une maisonnette isolée, dans laquelle est le sépulcre d'Isaac ; et dans une autre maisonnette pareille, sur la gauche, celui de sa femme Rébecca. Cette église, convertie en mosquée, a son *méhéreb* ou tribune pour les prédicateurs des vendredis, et une autre tribune pour les muddens ou chanteurs. De l'autre côté de la cour est un autre vestibule qui a également une chambre de chaque côté. Dans celle de gauche est le sépulcre de Jacob, et dans celle de droite celui de sa femme (sans doute Lia).

« A l'extrémité du portique du temple, sur la droite, une porte conduit à une espèce de longue galerie qui sert encore de mosquée. Tous les sépulcres des patriarches sont couverts de riches tapis de soie verte, magnifiquement brodés en or ; ceux de leurs femmes sont rouges, également brodés. Les sultans de Constantinople fournissent ces tapis, qu'on renouvelle de temps en temps. J'en comptai neuf l'un sur l'autre, au sépulcre d'Abraham. Les chambres où sont les tombeaux sont aussi couvertes de riches tapis. L'entrée en est défendue par des grilles en fer et des portes en bois plaquées en argent, avec des serrures et des cadenas de même métal. Pour le service du temple on compte plus de cent employés et domestiques.

« Tout le monument paraît avoir cent cinquante pieds de longueur, sur quatre-vingts de largeur ; la mosquée a une seconde enceinte de murs élevés, flanqués d'anciennes tours qui tombent en ruines ».

« En sortant de la ville d'Hébron », ajoute Mgr Mislin, « en allant vers le sud, on trouve dans la vallée trois ponts qui portent les noms d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Plusieurs femmes y puisent une eau claire et abondante ; je m'approchai pour en boire ; une jeune fille vint à ma rencontre, et, comme une autre Rébecca, elle posa promptement sur son bras le vase en terre qu'elle portait sur sa tête, et me donna à boire ».

Le lieu où Abraham reçut les trois anges, c'est-à-dire le chêne de Mambré, fut honoré par les chrétiens et même par les Juifs et les païens. On a bâti une chapelle sur le mont Moriah, qui fait partie de celui de Sion ou du Calvaire, parce que la tradition disait que c'était là qu'Abraham avait voulu sacrifier son fils.

« Le térébinthe sous lequel Abraham reçut les trois anges », dit dom Calmet, « est très-fameux dans l'antiquité ». Josèphe, dans son ouvrage de la *Guerre des Juifs*, affirme qu'on montrait, à quelques stades d'Hébron, un fort grand térébinthe que les peuples du pays croyaient aussi ancien que le monde. Eusèbe assure qu'on voyait encore de son temps le térébinthe d'Abraham, et que les peuples des environs, chrétiens ou gentils, l'avaient en singulière vénération, tant à cause de la personne du patriarche qu'à cause de ceux qu'il y reçut. Eusèbe, saint Jérôme, Sozomène ont parlé de ce térébinthe. Il n'est pas étonnant que quelques récits fabuleux se soient rattachés à ces lieux devenus si célèbres et où passèrent successivement tant de nations ; mais ces nations se sont toutes accordées dans la vénération pour Abraham et dans la pieuse coutume de visiter les tombeaux et les vestiges des saints patriarches. Qu'importe, par exemple, au savant qui veut se rendre

compte de la réalité de l'histoire d'Abraham, que le térébinthe, dont on parle ici, soit identiquement le même que celui qui abrita ce patriarche, ou bien qu'un autre de la même famille et du même lieu ait succédé à son père ? Le fait essentiel est la fixation de l'emplacement par une tradition ininterrompue et le respect universel de tout l'Orient pour Abraham.

« Le chêne qu'on voit aujourd'hui », dit Mgr Mislin, « est à deux milles d'Hébron. Il est à l'extrémité de la vallée de Mambré, où il y a une source et des ruisseaux ; ainsi on ne peut guère douter qu'il ne soit vers le lieu où étaient l'ancien chêne et la tente d'Abraham ; mais ce n'est plus le même arbre, car il ne ressemble plus à la description des anciens auteurs. Saint Jérôme, en parlant de sainte Paule, dit qu'elle a vu les restes de ce chêne de Mambré, tandis que celui-ci est un des plus beaux arbres que j'aie vu, et qu'il est dans un parfait état de conservation. Il a plus de trente pieds de circonférence à la hauteur de huit pieds.

Extrait des *Femmes de la Bible*, par feu Mgr Darboy ; du *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, par M. l'abbé Martigny ; et de la *Bible sans la Bible*, par M. l'abbé Gainet.

SAINT DENIS L'ARÉOPAGITE,

PREMIER ÉVÊQUE D'ATHÈNES ET DE PARIS,

SAINT RUSTIQUE ET SAINT ÉLEUTHÈRE, SES COMPAGNONS,

MARTYRS

Vers l'an 117. — Pape : Saint Alexandre. — Empereur romain : Adrien.

Anceps carnificis contremuit manus :
Firma mente stetit nil metuens senex.
Christo, quem moriens prædicat, obtulit
Pulchrum canitie caput.

Pendant que tremble la main du bourreau, sur le visage du vieillard martyr rayonne un calme divin. Au Christ qu'il prêche encore de sa voix mourante, il offre sa tête, belle de blancheur.

Santeuil.

L'Eglise et la France n'ont rien eu de plus grand après les Apôtres que ce glorieux évêque et martyr, qui a mérité, par la hauteur de ses connaissances, d'être surnommé le *céleste* et le *divin*. Il naquit à Athènes, l'une des premières villes de la Grèce, dans la neuvième année du Fils de Dieu. Ses parents étaient des plus considérables de cette République, et ils eurent soin de lui donner une bonne éducation (autant que l'on en était capable dans les erreurs du paganisme où ils étaient plongés) et de le faire avancer dans l'étude des lettres. Lorsqu'il se fut perfectionné dans la rhétorique et la philosophie, qui étaient en grande estime dans le lieu de sa naissance, il fit un voyage à Héliopolis, en Egypte, pour y apprendre les mathématiques et l'astrologie. Ce fut là que, à l'âge de vingt-cinq ans, s'appliquant avec un soin extraordinaire à la considération des astres, avec un sophiste nommé Apollophane, il vit cette éclipse, surprenante et contraire à la nature, du soleil, au temps de la pleine lune, lors de la Passion du Fils de Dieu. « Qu'est-ce cela ? » dit-il à son ami, « que peut signifier ce prodige si nouveau et si extraordinaire ? » — « C'est un signe », répondit le sophiste, « qu'il y a quelque changement dans les choses divines ». Il

assure lui-même, dans ses Epîtres à saint Polycarpe, et au même Apollophane, que cet astrologue lui avait fait cette réponse plutôt par inspiration divine que par les lumières d'une connaissance naturelle. Et pour lui, admirant de plus en plus les merveilles de ce phénomène dont il ne pouvait pénétrer la cause, il s'écria : « Ou le Dieu de la nature souffre, ou toute la machine du monde va se détruire et retourner dans son ancien chaos ». Michel Syngèle et Suidas rapportent différemment l'un et l'autre cette exclamation ; mais le sens est presque le même, et nous y voyons toujours que Notre-Seigneur jetait déjà dans son âme des semences de sa conversion et de sa vocation à la vie apostolique.

Etant retourné à Athènes, il y fut regardé comme un trésor d'érudition et de sagesse, et comme un sujet capable des principaux emplois de la République ; il y fut, en effet, bientôt élevé à une des premières magistratures qui était celle des archontes, c'est-à-dire des neuf hommes qui avaient le gouvernement de la ville. Saint Jean Chrysostome et saint Ambroise disent qu'il se maria et que Damaris, qui se convertit avec lui, selon le témoignage de saint Luc, aux *Actes des Apôtres*, était sa femme. D'autres croient qu'il est toujours demeuré dans le célibat. Il s'acquitta si dignement et avec une satisfaction si universelle de la charge qui lui avait été donnée, qu'on le choisit enfin pour être un des conseillers du célèbre sénat de l'Aréopage. Ce sénat était par toute la Grèce dans une très-haute réputation d'intégrité et de justice, et personne n'y avait entrée qu'il n'eût donné longtemps des preuves d'un parfait désintéressement et d'une équité tout à fait incorruptible. Il faut donc croire, ou que Denis était déjà âgé quand il y entra, ou qu'on remarqua en lui, dans sa jeunesse même, une si grande maturité de jugement, et des mœurs si bien réglées, qu'on se persuada qu'on pourrait passer en sa faveur par-dessus les règles ordinaires. Quelques auteurs grecs, Siméon Métaphraste et Michel Syngèle, assurent qu'il fut même prince de ce sénat ; et ce dernier ajoute qu'il ne faut pas s'en étonner, puisque non-seulement il était le plus éloquent des orateurs, le plus subtil des philosophes et le plus éclairé des astronomes, mais qu'il surpassait aussi tous les autres aréopagites en noblesse, en prudence et en vertu.

Voilà ce que l'antiquité nous apprend de Denis, avant qu'il fût éclairé des lumières de l'Evangile. Pour sa conversion, elle est décrite par saint Luc, au chapitre VIIe des *Actes des Apôtres*. Saint Paul, étant venu à Athènes et voyant cette ville plus plongée que toutes les autres de la Grèce dans la superstition et l'idolâtrie, s'appliqua avec un zèle incroyable à dissiper ces ténèbres en faisant connaître la vérité d'un seul Dieu. Tantôt il prêchait les Juifs dans leur synagogue, pour leur découvrir l'accomplissement des promesses de la loi dans la venue de Jésus-Christ ; tantôt il abordait dans les places publiques des Stoïciens, des Epicuriens et d'autres philosophes, pour les convaincre par des raisons évidentes de la fausseté du paganisme et de la nécessité de reconnaître un seul auteur de toutes choses.

Ces philosophes l'écoutèrent quelque temps avec patience, tâchèrent d'éluder par des subtilités la force invincible de ses arguments ; mais voyant enfin qu'ils ne pouvaient y résister et que d'ailleurs il leur annonçait une doctrine contraire aux principes de la philosophie, comme l'incarnation du Verbe et la résurrection des morts, ils le traînèrent à l'Aréopage pour y être jugé et condamné comme un semeur de nouveautés. Ce fut dans cet auguste théâtre, où les plus fortes têtes de la Grèce étaient assemblées, que ce divin Apôtre fit paraître la profondeur de son érudition

et sa sagesse toute céleste. Il prit pour sujet de son discours une inscription qu'il avait trouvée dans la ville, au-dessus d'un autel, portant ces mots : *Ignoto Deo :* « Au Dieu inconnu » ; et il parla si excellemment de la nécessité de connaître et d'adorer ce Dieu, créateur du ciel et de la terre, qu'ils ne connaissaient point, et de quitter le culte des idoles d'or, d'argent, de pierre et de bois qu'ils avaient adorées jusqu'alors, que plusieurs se rendirent à ses raisons. Le principal de ceux qui s'attachèrent à l'Apôtre fut notre Denis l'Aréopagite ; il renonça à la superstition de l'idolâtrie, et quitta même les emplois de la vie séculière, pour se faire un parfait disciple de Jésus-Christ. Ce fut un grand sujet d'étonnement et en même temps de consolation pour lui, lorsqu'il découvrit, dans ses entretiens avec saint Paul, que l'éclipse extraordinaire qu'il avait aperçue à Héliopolis, à l'âge de vingt-cinq ans, et dont il avait marqué le jour, l'heure et le moment, était justement arrivée au temps de la Passion du Sauveur, comme signe du deuil que toute la nature en concevait. Il fut merveilleusement confirmé par cette rencontre dans la soumission à l'Evangile, dont il avait déjà fait profession, et c'est ce qui lui fait dire, dans son Epître à saint Polycarpe, que l'éclipse qu'il avait vue l'avait fait passer de l'erreur à la vérité, des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, et du culte abominable des simulacres à la connaissance du vrai Dieu. Un savant auteur dit que ce fut pour saint Denis que Notre-Seigneur conduisit saint Paul à Athènes ; et nous pouvons ajouter que ce fut aussi pour lui qu'il procura cette grande éclipse qui devait, par ses ténèbres, dissiper les siennes et le faire entrer dans le beau jour du christianisme.

Il eut de grands combats à soutenir dans les commencements de sa conversion ; car, excepté ceux qu'une passion aveugle faisait prétendre au rang qu'il possédait dans l'Aréopage, nul ne pouvait voir qu'avec douleur que cet illustre sénat fût privé d'un juge si intègre et si éclairé. Ses parents s'opposèrent de toutes leurs forces à sa résolution et tâchèrent de l'en détourner, en lui remontrant le tort qu'il faisait à toute sa famille et à lui-même, en quittant une place que les plus sages de la République regardaient comme l'objet le plus digne de leur ambition. Mais la grâce de Jésus-Christ fut plus forte en lui que la nature, et rien ne fut capable d'ébranler sa constance et de lui faire abandonner la résolution qu'il avait prise de se conformer à la vie pauvre et humiliée de son Sauveur.

Comme il ne fut pas longtemps à être parfaitement instruit de tous nos mystères, saint Paul lui conféra bientôt le sacrement du Baptême. Ensuite, il lui fit part de ces hautes lumières qu'il avait reçues dans son ravissement au troisième ciel, autant qu'elles pouvaient être expliquées par des paroles sensibles. Il le mena, pour cela, avec lui pendant trois ans dans plusieurs de ses voyages, le forma aux vertus évangéliques et aux travaux de la prédication. Denis eut aussi pour maître et pour directeur le divin Hiérothée, comme il le témoigne lui-même dans son livre des *Noms divins*, chapitre II, et il apprit de lui de grands secrets sur les différentes manières de connaître Dieu, sur l'unité, la distinction et la circumincession des personnes divines et sur d'autres sujets très-élevés et très-spirituels. Enfin, le nombre des chrétiens s'étant augmenté dans Athènes, saint Paul, dont la sollicitude s'étendait sur toutes les Eglises, leur donna Denis pour évêque. On ne peut assez dignement décrire sa conduite toute sainte et ses vertus éminentes dans l'épiscopat. Il se fit une image vivante de la mortification, du zèle et de la charité de l'Apôtre. Il traitait son corps avec une rigueur impitoyable.

Le jeûne et l'abstinence étaient son aliment le plus agréable. Il s'appliquait assidûment à la lecture, à l'oraison et à la contemplation des vérités éternelles. La présence de Dieu faisait toutes ses délices; et s'élevant à lui tantôt par affirmation, tantôt par négation, tantôt par un simple regard de sa majesté infinie, sans nulle distinction d'attributs et de perfections, tantôt par un goût et une connaissance expérimentale de ce qu'il est, il vivait plus en lui et de lui qu'en soi-même et de soi-même. Cette occupation intérieure le détacha si fort des sens et de toutes les affections sensibles, qu'il devint un homme tout céleste. Les plus grands avantages de la terre ne lui paraissaient plus que comme de la boue. Jésus-Christ était son trésor, et il ne connaissait plus d'autre bien que de le servir, de lui plaire et de jouir éternellement de lui. L'humilité, la patience, la douceur, la chasteté et la simplicité de cœur étaient en lui dans un degré très-éminent, et il faisait toute son étude de faire mourir en soi le vieil homme, afin de n'être plus revêtu que du nouveau. Nonobstant tous ces exercices de la vie intérieure, il ne laissait pas de s'appliquer avec une vigueur admirable à tous les devoirs de la vie apostolique. Il prêchait souvent son peuple, et il le faisait avec tant de zèle et de feu, qu'il enflammait de l'amour divin tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Sa charité n'était pas renfermée dans les murs d'Athènes; il en sortait souvent pour aller porter aux environs la lumière de l'Evangile, et il grossit, par ce moyen, si notablement son troupeau, qu'il en fit une des Eglises les plus considérables de la Grèce.

Nous pouvons juger par ce qu'il écrit dans son livre de la *Hiérarchie ecclésiastique*, quel règlement il établit dans sa propre église. Il en fit comme une copie de la hiérarchie céleste, par la distinction qu'il mit entre les membres différents qui la composent. L'évêque en faisait le premier ordre, les prêtres le second, et les ministres ou diacres le troisième. Il divisa aussi les laïques en trois classes : la première était celle des religieux, c'est-à-dire des personnes séparées du commerce du monde et entièrement dédiées au culte de Dieu ; la seconde, celle du peuple saint et fidèle, lequel, étant encore dans l'innocence du baptême, ou ayant recouvré la grâce par l'expiation de la pénitence, était jugé digne de la vue et de la participation des saints mystères; et, sous ces deux, il en comprend une troisième, qui mérite néanmoins le second rang : c'est celle des vierges, dont saint Paul parle avec tant d'honneur au chapitre VIIe de sa première Epître aux Corinthiens. Il reste encore ceux qui n'étaient pas admis à la communion de l'Eucharistie, dont il distingue trois sortes, savoir : les pénitents, que leurs crimes commis après le Baptême excluaient pour un temps de la sainte Table ; les possédés ou énergumènes, que l'on ne souffrait pas dans l'église pendant la célébration de la messe, à cause des violences que les esprits immondes leur faisaient commettre ; et les catéchumènes qui, n'étant pas baptisés, ne pouvaient pas avoir part à l'aliment céleste et divin des fidèles. Pour ces personnes si différentes, il marqua trois lieux différents dans le temple, qui répondaient à ce que nous appelons le chœur, la nef et le porche. Le premier était pour l'évêque, les prêtres et les lévites, et c'était là qu'ils chantaient les louanges de Dieu et qu'ils célébraient les mystères redoutables de notre rédemption. Le second était pour les religieux, les vierges et le peuple, où ils faisaient leurs prières, entendaient la parole de Dieu, et se préparaient à la sainte communion. Car en ce temps-là les religieux n'étaient pas encore distingués du corps des laïques, et n'avaient pas des oratoires et des temples particuliers pour célébrer les divins offices. Il

y avait seulement pour eux un endroit séparé hors le chœur, qui approchait plus près de l'autel que celui où se tenait le reste du peuple. Enfin, le troisième était pour les pénitents, les énergumènes et les catéchumènes, où ils attendaient avec impatience d'être purifiés, pour pouvoir approcher de la source de toute pureté, qui est l'Eucharistie. Ainsi l'église d'Athènes florissait sous la conduite d'un si sage pasteur, et était de tous côtés la bonne odeur de Jésus-Christ. D'ailleurs ce saint Evêque avait un commerce de lettres avec les plus grands hommes du Christianisme naissant. Nous avons encore celles qu'il a écrites à Tite, à Timothée, à Polycarpe et à d'autres prédicateurs de l'Evangile, qui sont pleines de l'esprit de Dieu et de la science des Saints. Quelques auteurs même ont assuré qu'il écrivit aussi à la sainte Vierge, et qu'il eut le bonheur de la voir à Ephèse, lorsqu'elle y fit un voyage avec saint Jean l'Evangéliste; mais ces deux faits sont incertains, et nous n'en avons point de témoignage dans l'antiquité.

Ce qui est plus assuré, et ce qu'il nous apprend lui-même dans son livre des *Noms divins*, c'est qu'il eut la consolation de se trouver à Jérusalem au temps de son décès et d'y être témoin des merveilles qui s'y passèrent, avec saint Pierre, saint Jacques, saint Hiérothée et quantité d'autres saints personnages qui s'y étaient assemblés, comme nous l'avons remarqué dans le discours sur la fête de l'Assomption. Nous savons que ces paroles ont causé quelques discussions entre les savants : les uns prétendant qu'il parlait de la Mère de Dieu, et d'autres qu'il ne parlait que du sépulcre de Notre-Seigneur ; mais saint Juvénal, saint André de Crète, saint Maxime, martyr, saint Jean Damascène, saint Grégoire de Tours, saint Ildefonse et le bienheureux Albert le Grand, les ont expliquées de la sainte Vierge.

Il n'y a que quelques auteurs peu considérables qui les aient appliquées au sépulcre du Sauveur ; le texte seul fait assez voir que ce grand Docteur a voulu nous apprendre qu'il se trouvait aux obsèques de cette divine mère. Voici comme il parle à Timothée dans l'éloge admirable qu'il fait de saint Hiérothée. « Vous savez », lui dit-il, « que lorsque nous et lui-même, et plusieurs de nos bienheureux frères, nous assemblâmes pour voir ce corps qui a donné le principe à la vie et qui a reçu Dieu dans son sein d'une manière ineffable, saint Hiérothée était, après les Apôtres, le premier et le plus excellent de ceux qui louent la divine bonté ». Quel peut être ce corps qui a donné le principe à la vie et qui a reçu Dieu dans son sein d'une manière si éminente, sinon le corps de l'auguste Marie, dont la chair de Jésus-Christ a été formée et qui l'a porté neuf mois dans son sein virginal ? Pour le sépulcre, ce serait une manière impropre que de l'appeler *le corps* et de lui attribuer le principe de la vie : car, bien qu'il soit le lieu où Jésus-Christ a repris la vie, il n'a point, néanmoins, concouru à cette merveille, et il n'en peut être légitimement appelé la cause ou le principe. D'ailleurs, remarque fort bien le cardinal Baronius, les Apôtres avaient souvent vu ce saint sépulcre : pourquoi auraient-ils fait en ce temps une assemblée si solennelle et si extraordinaire pour le voir et pour chanter tout autour des hymnes et des cantiques en l'honneur de Dieu ? Au reste, quoiqu'on tienne communément qu'en cette occasion les Apôtres furent transportés miraculeusement à Jérusalem par le ministère des anges, nous n'avons pourtant point de preuves qui nous obligent de dire la même chose de saint Denis. Il peut s'y être rendu par les voies ordinaires, à la suite d'une inspiration du Saint-Esprit, d'autant plus que le trajet d'Athènes à Jérusalem, qui se fait par mer, n'est pas de longue durée, et qu'il pouvait alors être occupé encore plus près à la prédication de l'Evangile. Cet honneur qu'il avait

reçu et les merveilles qu'il avait vues, tant à la mort qu'à la sépulture de notre Reine, et encore à son tombeau lorsqu'on l'ouvrit en faveur de saint Thomas, lui donna toute sa vie une estime, une affection et un respect particuliers pour elle : comme il paraît par l'église qu'il fit bâtir en son honneur à Paris, et par l'amitié singulière qu'il contracta avec saint Jean, que Notre-Seigneur avait donné à sa Mère pour gardien, pour économe et pour fils.

Après son retour à Athènes, il s'appliqua avec une ferveur nouvelle à la sage conduite de son diocèse. Il réprimait le vice et le relâchement par la sévérité de ses censures, et animait à la vertu par l'exemple de ses vertus et par ses paroles tout enflammées. Il élevait les âmes aux plus éminents degrés de l'oraison et de l'union avec Dieu, par une direction parfaitement éclairée et par une science expérimentale des conduites extraordinaires et surnaturelles. Son zèle le porta encore à faire plusieurs missions pour détruire le culte des démons et gagner des cœurs à Jésus-Christ. Pendant son absence, un des religieux de son église, Démophile, animé d'un zèle impatient et indiscret, voyant un pécheur aux pieds d'un prêtre pour recevoir l'absolution et la pénitence, et le prêtre disposé à les lui accorder, s'irrita tellement contre tous les deux, qu'après avoir reproché au prêtre sa lâcheté et sa trop grande indulgence envers les impies, il se jeta sur le pénitent, l'arracha violemment du tribunal sacré, et le chassa bien loin à coups de pied. Ensuite il entra dans le sanctuaire, où les religieux de ce temps-là ne pouvaient pas entrer, et eut la hardiesse d'en faire sortir le prêtre, comme un homme qui déshonorait son caractère par une condescendance criminelle. Son aveuglement fut si grand, que, croyant avoir fait une bonne action, il en informa son évêque et lui en demanda l'approbation ; le prêtre, de son côté, en fit ses plaintes comme d'un attentat inouï et qui tournait au déshonneur de tout l'ordre sacerdotal. Là-dessus saint Denis écrivit une lettre admirable à Démophile, après lui avoir remontré l'énormité de sa faute, premièrement par plusieurs exemples de douceur, rapportés dans l'Ecriture, et puis par la disproportion de son état avec celui du prêtre, qu'il avait eu la hardiesse d'outrager ; il lui raconta enfin un fait digne de mémoire, qui était arrivé à un de ses disciples nommé Carpus. Celui-ci était un très-saint prêtre qui jamais ne s'approchait des saints autels sans avoir été consolé par quelque vision. Il arriva néanmoins qu'un certain infidèle, ayant débauché et perverti un chrétien, le bon Carpus en fut si sensiblement touché, qu'il pria Dieu de faire tomber les foudres du ciel sur l'un et sur l'autre de ces impies, pour les exterminer. Lorsqu'il eut fait cette prière, il se coucha tout indigné ; mais s'étant levé à minuit, selon sa coutume, pour chanter les louanges de Dieu, il lui sembla que la maison où il était se fendait par le milieu, que le ciel s'ouvrait, que Jésus-Christ y apparaissait avec ses anges, et que de son tribunal tombait une pluie de feu pour consumer tous les pécheurs. Puis jetant sa vue en bas, il aperçut une horrible ouverture, d'où sortait une multitude de serpents qui, s'entortillant dans les jambes de ces deux misérables, les entraînaient dans le précipice. Ce spectacle lui donna beaucoup de joie, et il lui tardait d'en voir la fin, par la chute de l'infidèle et de l'apostat dans les flammes vengeresses de l'enfer ; pendant qu'il s'entretenait dans ses désirs, par un zèle immodéré de la justice, ayant une seconde fois levé les yeux vers le ciel, il vit Notre-Seigneur descendre de son trône et venir avec la compagnie de ses anges, pour donner la main à l'un et à l'autre, afin de les délivrer de la rage envenimée de ces serpents. Carpus fut fort surpris d'une charité si contraire

à sa rigueur ; mais il le fut bien davantage lorsque Notre-Seigneur, lui adressant la parole, lui dit : « Frappe-moi si tu veux, Carpus, et décharge ta colère sur ma propre personne ; je suis prêt à recevoir tes coups et même à mourir une autre fois pour les hommes. Ce que je demande, ce n'est pas qu'ils soient punis, mais qu'ils cessent de pécher et de se rendre dignes des peines éternelles ». Ce fut assez dire pour corriger ce bon prêtre et pour lui faire concevoir ce qui est écrit dans Ezéchiel, que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Et, par cet exemple que saint Denis avait appris de la bouche de Carpus même, dans l'île de Crète, où on l'avait fait évêque, il confondit aussi le faux zèle de Démophile, et lui apprit qu'il ne faut jamais rejeter les pécheurs qui ont recours au remède salutaire de la pénitence.

Si cette lettre eut un si bon effet, il ne fut pas moins heureux dans les efforts qu'il fit pour gagner Apollophane, ancien compagnon de ses études. Celui-ci avait été extrêmement indigné de la conversion de saint Denis, et ne pouvait s'empêcher, dans les occasions, de s'emporter avec furie et de vomir mille injures contre lui ; il l'appelait un impie et un parricide, parce qu'il se servait des sciences qu'il avait puisées dans les écoles de la Grèce pour combattre les sentiments des Grecs touchant la divinité. Saint Polycarpe fut souvent témoin de ces emportements et de ces excès ; il tâcha de les arrêter par sa douceur et entreprit même de gagner à Jésus-Christ ce sophiste, qui semblait n'avoir de la susceptibilité que pour combattre la croyance et les maximes de notre religion. Mais comme la chose tirait en longueur et qu'Apollophane continuait toujours ses médisances contre notre Saint, il jugea à propos de lui en donner avis. C'est ce qui nous a valu la lettre admirable de Denis à Polycarpe, dans laquelle il fournit à ce saint prélat des armes toutes-puissantes pour surmonter l'opiniâtreté d'Apollophane. En effet, Polycarpe s'en servit si avantageusement, qu'il adoucit enfin son esprit et qu'il le persuada de quitter la vanité des idoles, que toute la véritable philosophie condamnait, pour adorer un seul Dieu subsistant en trois Personnes, et un seul Jésus-Christ, Sauveur et Libérateur du monde, la seconde de ces trois Personnes. On ne peut concevoir la joie que saint Denis ressentit de ce changement. Il mit aussitôt la main à la plume et écrivit à Apollophane, pour lui témoigner et le féliciter du bonheur qui lui était arrivé, de connaître et de confesser la vérité. Cette lettre est merveilleuse et pleine d'une onction céleste. Elle commence par ces mots : « Je vous adresse maintenant la parole, ô l'amour de mon cœur », et elle finit par ceux-ci : « Maintenant, je mourrai joyeux en Jésus-Christ, qui est mon être et ma vie, puisque vous-même avez reçu la vie ».

On ne sait pas précisément quand il écrivit ces deux lettres. Tout ce que nous pouvons dire touchant sa chronologie, c'est qu'il fut converti l'an 50 du salut, environ à l'âge de quarante ans, qu'il alla à Jérusalem et assista au trépas de la sainte Vierge, l'an 56 ou 57, et que jusqu'au temps de saint Clément, pape, il fit diverses missions dans la Grèce et l'Asie pour la propagation de l'Evangile. C'est pendant cet intervalle, auquel Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Tite, Domitien et Nerva, tinrent successivement le siége de l'empire romain, qu'il alla en Achaïe, où saint André avait déjà enduré le martyre, afin d'y fortifier les nouveaux fidèles dans la doctrine qu'ils avaient reçue de cet Apôtre : ensuite, passant la mer, et parcourant une infinité de villes et de bourgades, qui étaient sur sa route, il se rendit en Phrygie, où il demeura quelque temps à Troade ; et enfin

il vint à Lacédémone, cette célèbre émule d'Athènes, où le cardinal Baronius croit qu'il écrivit à saint Jean l'Evangéliste, relégué par Domitien dans l'île de Pathmos, cette lettre prophétique dans laquelle il l'assure, non-seulement qu'il sera délivré de son exil et qu'il retournera en Asie, mais aussi qu'il y écrira son Evangile et qu'ils auront la consolation de s'y embrasser. Peu de temps après, cette prophétie commença de s'accomplir; en effet, Domitien étant mort, et le Sénat ayant cassé tous ses arrêts, à cause de leur trop grande cruauté, saint Jean eut la liberté de sortir de Pathmos, où il avait composé son *Apocalypse,* et de retourner à Ephèse; saint Denis l'y alla trouver, et ils eurent ensemble une conversation toute céleste. Ce fut apparemment dans cet entretien qu'il conçut le dessein de passer en Occident, pour y travailler à la ruine de l'idolâtrie. Saint Jean lui représenta l'état déplorable où étaient les belles et riches provinces de l'Europe, la multitude infinie des âmes qui s'y perdaient tous les jours, pour être privées de la connaissance des vérités et des remèdes du salut, le peu d'ouvriers qui y étaient, pour arrêter le cours de tant de maux et la nécessité d'y en envoyer de l'Orient, où ils étaient en plus grand nombre. Denis, tout âgé qu'il était, car il ne pouvait pas avoir moins de soixante-dix-huit ans, s'offrit pour entreprendre ce travail et aller trouver saint Clément, successeur de saint Pierre, pour lui communiquer son dessein. L'Apôtre approuva son zèle et lui donna pour cela sa bénédiction.

Ainsi notre Saint, laissant pour son successeur à Athènes saint Publius, que saint Paul avait converti et baptisé avec toute sa famille dans l'île de Malte, et prenant avec lui saint Rustique, prêtre, et saint Eleuthère, diacre, traversa la mer et vint à Rome, où il se présenta à saint Clément, disposé à aller où il jugerait plus à propos, travailler à la vigne du Fils de Dieu. Le saint Pape eut une joie incroyable de cette résolution, sachant le mérite de ce grand homme, l'abondance des grâces dont Notre-Seigneur l'avait comblé, et son éloquence divine, capable de toucher les cœurs les plus endurcis. Comme il n'y eut point d'ecclésiastique à Rome qui ne souhaitât de marcher sous l'étendard d'un si brave capitaine, il n'eut pas de peine à lui former une nombreuse compagnie de prédicateurs apostoliques pour partir avec lui. Le champ de bataille qu'il lui proposa, ce furent les Gaules avec une partie des Espagnes, où à la vérité saint Paul avait passé et laissé quelques-uns de ses disciples, mais qui, néanmoins, dans la plupart des provinces, n'avaient pas encore entendu parler de la doctrine de l'Evangile. Pour les compagnons qu'il lui donna, on n'en sait pas le nombre au juste. Cependant on pense qu'il lui en donna peu d'abord, mais que dans la suite il lui envoya de saintes recrues, selon que l'espérance de la moisson augmentait ou qu'il se présentait de nouveaux ouvriers capables d'un si important ministère. Ceux que l'on marque plus ordinairement sont saint Rieul, qui était venu d'Orient, saint Marcel, surnommé Eugène, saint Eutrope, saint Lucien, saint Nicaise, saint Quirin, saint Taurin, saint Jonat, saint Saintin et saint Antoine.

Nous savons que quelques auteurs du XVIIe siècle ont combattu avec beaucoup d'ardeur l'histoire de la mission de saint Denis l'Aréopagite dans les Gaules; ils prétendent que celui qui a souffert le martyre à Paris, et que nous reconnaissons pour notre apôtre, n'est pas ce célèbre disciple de saint Paul, mais un autre, bien plus récent, envoyé seulement au temps de l'empereur Dèce, et bien avant dans le troisième siècle. Mais il y a un si grand accord entre l'Eglise grecque et l'Eglise romaine, pour assurer que notre saint Apôtre est le même que l'Aréopagite, comme Hincmar,

archevêque de Reims, l'a remarqué dans une lettre à l'empereur Charles le Chauve, qu'on ne peut sérieusement le révoquer en doute. La tradition en était déjà fort ancienne sous le règne de Louis le Débonnaire, père du même Charles, ainsi qu'il paraît par ce qu'en ont écrit saint Fortunat, évêque de Poitiers; saint Eugène II, évêque de Tolède; le vénérable Bède, très-savant dans l'histoire ecclésiastique; saint Siméon, surnommé Métaphraste, auteur célèbre de la *Vie des Saints;* saint Méthodius, patriarche de Constantinople; Michel Syngèle, prêtre de Jérusalem; Anastase le Bibliothécaire, l'abbé Romain, et le Concile de Paris, tenu en 825, dans une lettre au pape Eugène II. Mais elle devint encore plus certaine lorsque Hilduin, abbé de Saint-Denis, en France, après une recherche très-exacte, qu'il fit par l'ordre exprès de l'empereur Louis le Débonnaire, en eut fait voir la vérité par des témoignages publics et authentiques, auxquels il n'y eut point de réplique. Depuis ce temps-là, on a été plus de huit siècles dans la même croyance, sans que qui que ce soit s'y soit opposé. Tout le monde, au contraire, était très-persuadé qu'en révérant l'Apôtre des Gaules, on révérait le bienheureux Aréopagite. Il n'y avait que la critique de notre temps, qui s'est fait un point d'honneur de raffiner sur les traditions historiques les mieux reçues, qui fût capable de réveiller cette contestation déjà jugée et assoupie, et de nous disputer de nouveau la gloire d'avoir un si grand homme pour notre premier évêque. Mais quelque effort qu'elle fasse, elle ne détruira pas un sentiment si fortement établi sur l'antiquité et si profondément imprimé dans le cœur des Français. Il y a véritablement quelques difficultés sur cette mission de saint Denis l'Aréopagite en France, comme il y en a sur toutes les traditions anciennes dont on n'a pas marqué assez exactement toutes les circonstances; mais si l'on veut prendre la peine de lire les savants auteurs qui ont écrit depuis sur cette matière, entre autres Baronius, Sponde, Du Saussay, Germain Milet, Hugues Ménard et Noël Alexandre, de l'Ordre de Saint-Dominique, Mgr Freppel, M. l'abbé Darras, M. Faillon, les PP. Halloix, Lanssel, Cordier, Chifflet, etc., on les y trouvera résolues avec beaucoup de lumières et d'érudition. Sur quel fondement a-t-on voulu établir que le saint Denis de Paris n'est pas le même que le grand Aréopagite, disciple de saint Paul? C'est que la foi n'a été prêchée dans les Gaules que bien tard sous l'empereur Dèce, comme on prétend le recueillir de Sulpice Sévère et de Grégoire de Tours; or, ce sentiment n'est nullement soutenable, car il est contre toute vraisemblance. Quoi! l'Evangile était porté chez les Scythes, les Brachmanes, les Indiens, les Ethiopiens et les Maures d'Afrique; et les Gaules seules, qui sont à la porte de Rome, auraient été à ce point négligées et abandonnées des Apôtres et des souverains Pontifes, même en des temps où l'Eglise jouissant de quelque trève et n'étant point persécutée par les empereurs romains, il n'y avait rien de plus facile que de les secourir?

Disons donc que notre saint Aréopagite, étant muni de la bénédiction de saint Clément, partit de Rome et se rendit dans les Gaules. Il arriva premièrement à Arles, où il fit les grandes actions que nous avons marquées dans la vie de saint Rieul et qu'il n'est pas nécessaire de répéter ici. Avant d'en partir, il commença à distribuer sa petite troupe pour la prédication de l'Evangile. Il laissa saint Rieul à Arles et l'en nomma évêque. Il envoya saint Eugène aux Pyrénées et lui confia la conversion des Espagnes. Il députa saint Eutrope en Saintonge, où il avait fait un voyage.

Pour lui, il s'avança vers Paris, méditant dans son cœur la conquête de

tout ce grand royaume, non pas par le fer et par le feu, comme César l'avait conquis, mais par la force de la parole de Dieu et en versant lui-même son sang pour ceux qu'il voulait acquérir à Jésus-Christ. Alors, le reste de ses missionnaires se partagea. Lucien fut destiné pour Beauvais; Nicaise et Quirin, pour Rouen; Taurin, pour Evreux; Jonas, pour Chartres; Saintin, pour Verdun; et Antoine pour le pays Chartrain. Denis prit pour son ressort, avec Rustique et Eleuthère, ses deux fidèles compagnons, la ville même de Paris; il y arriva par le côté de la porte Saint-Jacques; il s'arrêta d'abord à l'endroit où est l'Université, et qui n'était encore qu'un champ en friche, ou un bois désert et inhabité. On s'assembla bientôt autour de lui; il parla avec tant de lumière et de vigueur de la vanité des idoles et de la nécessité de reconnaître un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, et un seul Jésus-Christ, sauveur et réparateur du monde, qu'il attira bientôt une foule de personnes au Christianisme. Cet heureux succès lui fit prendre la résolution de bâtir quelques oratoires au lieu de sa retraite. Les *Antiquités de Paris* en marquent quatre. Le premier fut dédié en l'honneur de la très-sainte Trinité, et il était au lieu où fut depuis l'église de Saint-Benoît; aussi, dans la chapelle de Saint-Denis, de cette église, on lisait encore, en 1685, ces mots sur des vitraux : *In hoc sacello sanctus Dionysius cœpit invocare nomen sanctæ Trinitatis :* « Saint Denis a commencé dans cette chapelle à invoquer le nom de la sainte Trinité ». Le second fut dédié en l'honneur des Apôtres saint Pierre et saint Paul; c'est celui où sainte Geneviève faisait souvent ses prières, et dont elle procura l'augmentation et l'embellissement auprès du roi Clovis Ier, et où enfin elle fut enterrée : ce qui lui a fait prendre le titre de Sainte-Geneviève. Le troisième fut dédié en l'honneur de saint Etienne, premier martyr; on l'appelait encore, en 1785, Saint-Etienne des Grecs, à cause de saint Denis et de ses compagnons, qui parlaient grec et étaient venus de Grèce. Le quatrième fut dédié en l'honneur de Notre-Dame. On l'a depuis nommé Notre-Dame des Champs; les religieuses Carmélites, filles de sainte Thérèse, le possédaient avant la révolution et y renouvelaient par leur innocence et leur ferveur la vie admirable de ces premiers chrétiens de la ville de Paris. Saint Denis y a laissé une petite partie du voile de la Vierge, dont il avait hérité d'elle à l'ouverture de son tombeau, et une de ses images où elle était représentée, tenant son divin Enfant sur ses genoux.

Parmi ceux qui reçurent de sa main le vénérable Sacrement de la régénération spirituelle, le premier et le principal fut un seigneur parisien, nommé Lisbius; les Montmorency en font la tige de leur illustre maison; d'où vient qu'ils mettaient ces mots dans leur cri de guerre : « Dieu aide au premier chrétien ! » Ce néophyte, ne pouvant assez reconnaître les obligations qu'il avait à son maître, le pria d'entrer dans la ville et de venir demeurer chez lui. Le Saint ne refusa pas cette occasion que la divine Providence lui offrait pour faire de plus grandes conquêtes. Il établit donc sa demeure dans l'hôtel de Lisbius, et en fit même une église pour conférer le Baptême à ceux qui se convertissaient et pour célébrer les augustes Mystères. On croit que cette église était la paroisse de Saint-Barthélemy, devant le Palais.

La présence de ce grand prédicateur et de ses compagnons avança merveilleusement les affaires de la religion dans l'enceinte de Paris. Il y avait presse à les venir entendre, à se mettre au rang des catéchumènes et à se faire baptiser; et l'on eût vu bientôt toute la ville abjurer l'idolâtrie et faire profession publique du Christianisme, si Fescenninus, qui gouvernait

pour l'empereur, n'y fût accouru pour s'opposer à ces progrès. Ils étaient si connus de tout le monde, qu'il n'eut pas de peine à les découvrir et à les faire prendre. Pendant qu'ils étaient à son tribunal, Larcie, femme de Lisbius, leur hôte, qui était toujours demeurée opiniâtre dans le paganisme et les haïssait à mort, à cause des profusions que faisait son mari pour leur subsistance et celle des fidèles, se fit elle-même leur accusatrice. Elle dénonça aussi son mari comme complice de leurs crimes et coupable d'impiété envers les dieux du pays. Sur cette dénonciation, Fescenninus les envoya saisir et les fit aussitôt comparaître devant lui. Il n'épargna rien pour leur persuader de renoncer à Jésus-Christ et d'adorer Mars et Mercure; mais, les trouvant inébranlables et disposés à endurer plutôt mille morts que de commettre cette impiété, il fit décapiter sur-le-champ Lisbius, qui mérita, par cette mort, le titre glorieux de premier chrétien de Paris. Pour saint Denis et ses compagnons, il les fit jeter dans les cachots de la prison voisine, qu'on appelait alors la prison de Glaucin, et que l'on a depuis changée en une église sous le nom de Saint-Denis de la Chartre. Cette prison ne fut pas pour eux une simple détention, mais un supplice : car on leur passa la tête dans de grosses pierres percées par le milieu, et on les y attacha de telle sorte, qu'ils étaient obligés de demeurer toujours couchés par terre dans des postures très-pénibles. On voyait encore, au XVIIIe siècle, une de ces pierres dans la même église, comme témoignage de cette cruauté.

Peu de temps après, ce président les fit revenir devant lui; et, après les avoir inutilement pressés, tantôt par des promesses, tantôt par des menaces, de consentir à ses volontés, il les fit cruellement fustiger. On ne peut assez admirer la force et la constance du grand saint Denis, qui, âgé de plus de cent ans, endurait ce martyre avec autant de paix et de tranquillité que s'il eût été couché sur un lit de roses. On lui déchira tous les membres à coups de fouet, on lui découvrit même les os, et on le baigna dans son propre sang. Cependant il ne se plaignit jamais, et, s'il sortit quelques paroles de sa bouche, ce ne furent que des paroles de louange et de bénédiction. « Que ma langue », disait-il, « bénisse le Seigneur, et que toutes mes entrailles soient employées à louer sa bonté ». Saint Rustique et saint Eleuthère, qui avaient part aux tourments de leur maître, imitaient aussi sa générosité. Ni la violence des coups, ni les plaies réitérées, ni le sang qu'ils voyaient couler de leurs corps, ne furent capables d'ébranler leur courage et de les faire balancer dans leur résolution. Le tyran, effrayé de cette persévérance, les fit tous conduire en prison, espérant que la douleur de leurs blessures, jointe à l'odeur insupportable du lieu, leur causerait enfin de l'ennui et les rendrait plus soumis aux désirs de l'empereur; mais il se trouva trompé dans son attente. Les souffrances ne firent qu'augmenter leur ferveur, et ils parurent le lendemain à son tribunal avec plus de joie et de hardiesse qu'ils n'en avaient jamais témoigné. Fescenninus, furieux, fit recommencer sur eux le traitement du jour précédent, et, comme cette cruauté ne servit de rien, il s'arma d'une nouvelle rage, principalement contre le saint Evêque : il le fit étendre sur un gril, sous lequel il commanda d'allumer un grand feu. Nous laissons au lecteur à penser quel fut le martyre de ce vénérable vieillard, lorsque son corps, déjà tout déchiré et ensanglanté, commença à sentir la rigueur de la flamme et à brûler. Il ne fit néanmoins paraître aucun signe de tristesse et de mécontentement; mais, se soutenant dans ce supplice avec une fermeté inébranlable, il ne fit autre chose qu'implorer la miséricorde de Dieu et s'immoler à sa justice. Les bourreaux eurent ordre aussitôt de le lever de dessus ce

lit pour être exposé à des lions; mais ces bêtes n'ayant osé le toucher, et s'étant au contraire prosternées devant lui pour lui lécher les pieds, il fut jeté dans un four ardent qui devait le consumer en un moment. Notre-Seigneur, qui voulait rendre son martyre encore plus éclatant, le secourut admirablement en cette rencontre. Il amortit l'ardeur de ce four, et le rendit aussi frais et aussi agréable que la fournaise de Babylone, lorsque les trois enfants y furent enfermés. Denis y entra donc, mais il n'en reçut aucun dommage, et il en sortit en meilleur état qu'il n'y était entré. Ensuite, on l'attacha sur une croix, afin qu'il eût l'honneur d'être l'image vivante de Jésus-Christ crucifié. Comme il avait pour la croix les mêmes inclinations que son cher Maître, il en fit aussi les mêmes usages. Il en fit un autel pour se sacrifier, une chaire pour prêcher et un trône pour régner.

Le peuple s'étant assemblé autour de lui, il saisit l'occasion pour leur annoncer le mystère ineffable de la passion du Sauveur et le bonheur qu'elle avait apporté au monde : et il n'eût pas moins fait de conversions sur cet instrument de douleur que dans la chaire de son église, si le président ne l'en eût fait promptement détacher. Tout cela se passa au milieu de la place publique de Paris, qui était alors sur le bord de la rivière, à la tête de l'île du palais, au lieu où l'on a depuis bâti une église sous le nom de Saint-Denis du Pas. On dit que le maître-autel de cette église a été dressé à l'endroit même où le Saint fut étendu sur le gril, et l'on y montrait aussi le lieu de la fournaise où il fut jeté.

Tant de différents supplices n'ayant pu ôter la vie à nos saints Martyrs, ils furent reconduits dans leur cachot, avec quantité d'autres chrétiens qui avaient trop témoigné de zèle pour leur délivrance. Ce fut alors que le bienheureux Prélat, parfaitement libre dans ses chaînes, voulut célébrer, pour la dernière fois, l'auguste Sacrifice de la messe, afin de fortifier ses chers enfants et de se fortifier lui-même, par la communion du corps de Jésus-Christ, contre les combats qui leur restaient à endurer. Mais, par une insigne merveille, lorsqu'il fut à la fraction de l'hostie, Notre-Seigneur apparut visiblement à toute l'assistance, et, prenant de ses propres mains son corps, qui était sur l'autel, il le lui donna, lui disant : « Recevez ceci, mon bien-aimé, et ne doutez point de la récompense qui vous attend, vous, et tous ceux qui écouteront votre parole. Vous combattrez vaillamment et vous remporterez la victoire. La mémoire de votre martyre sera immortelle; et, lorsque vous prierez pour quelqu'un, vous obtiendrez tout ce que vous demanderez ». En même temps, la prison fut remplie d'une admirable lumière, et chaque fidèle ressentit en son âme une ardeur de la foi et un désir du martyre qui n'est pas concevable. La grâce du Sauveur ne se borna pas même à la prison; elle alla trouver dehors la malheureuse Larcie, pour qui, sans doute, son mari avait prié dans le ciel, et elle lui toucha si puissamment le cœur, qu'elle en fit une sainte pénitente.

Cependant, le lendemain étant arrivé, Fescenninus rappela pour la dernière fois les prisonniers, et, les trouvant aussi fermes et inébranlables qu'auparavant, après les avoir fait encore fouetter, il les condamna à avoir la tête tranchée. On les mena aussitôt du côté septentrional de la ville, sur une colline dédiée à Mercure, que nous appelons maintenant Montmartre, c'est-à-dire mont des Martyrs : et là, en présence d'une infinité de peuple qui fondait en larmes, on leur coupa la tête avec de petites haches émoussées, afin de leur causer plus de douleur. Ce fut le 9 octobre, sur la fin de l'empire de Trajan, ou au commencement de celui d'Adrien, vers l'année 117. Il se fit en même temps un horrible carnage de chrétiens, tant au

dedans de la ville qu'aux environs, dans lequel Larcie, qui venait de reconnaître sa faute et de se convertir, fut enveloppée. Elle n'était pas encore baptisée; mais son sang, répandu pour Jésus-Christ, lui servit de Baptême.

Saint Denis ayant été ainsi décapité, son corps se leva de lui-même, et, prenant sa tête entre ses mains, la porta en triomphe jusqu'au lieu où est à présent la ville de son nom, à deux lieues de Paris. Ce prodige est rapporté, non-seulement par les auteurs récents, mais aussi aux Ménologes des Grecs, et par Siméon Métaphraste, Méthodius, Hilduin, Hugues de Saint-Victor, Nicéphore Calixte, Cœlius Rhodiginus et beaucoup d'autres. Pendant sa marche, des anges chantaient avec une mélodie admirable : *Gloria tibi, Domine,* et d'autres répondaient : *Alleluia, alleluia, alleluia.* Lorsqu'il eut fait une lieue, il rencontra une pieuse femme appelée Catulle, qu'il avait instruite dans la foi; entre ses mains il se déchargea du trésor inestimable de sa tête et tomba en même temps à ses pieds. Cette sainte femme eut une joie extraordinaire d'avoir été choisie par ce bienheureux évêque pour dépositaire de ses reliques. Elle les cacha soigneusement dans sa maison, avec celles de saint Rustique et de saint Eleuthère, qu'elle eut l'adresse et le bonheur de recouvrer à prix d'argent.

On le représente recevant sa tête sur les mains et allant la remettre à une femme chrétienne qui tient un linge.

CULTE ET RELIQUES.

ABBAYE DE SAINT-DENIS. — SES ÉCRITS.

Sainte Geneviève, qui avait une dévotion merveilleuse envers les saints Martyrs et visitait souvent leurs sépulcres, étant inspirée de Dieu et prévenue d'un secours extraordinaire de sa Providence, fit bâtir sur leurs tombeaux une chapelle de pierre, beaucoup plus ample que celle de bois qu'y avait fait bâtir Catulle. C'est celle où se réfugia Dagobert, encore jeune, pour éviter la colère de Clotaire II, son père, qui le cherchait pour le punir d'un outrage qu'il avait fait à son gouverneur. Pendant qu'il y fut, saint Denis lui apparut en songe, et lui promit de le tirer du danger où il était, s'il voulait s'obliger à faire bâtir en ce lieu une nouvelle église pour placer plus honorablement son corps et celui de ses compagnons. Dagobert s'y engagea, et, depuis, étant arrivé à la couronne, il s'acquitta de son vœu avec toute la magnificence que l'on pouvait attendre du zèle et de la ferveur d'un roi très-chrétien. Notre-Seigneur consacra lui-même cette église avec une troupe de bienheureux esprits, la nuit même que les évêques se disposaient à la cérémonie de la consécration, et il en fit donner l'assurance par un lépreux qui s'y était caché et qu'il guérit de sa lèpre pour rendre un témoignage assuré de cette insigne faveur. Ce fut le 24 février 630, jour de saint Matthias, selon la supputation de Guillaume de Nangis. Ce prince fit aussi bâtir un monastère joignant cette église, qu'il donna à des religieux Bénédictins, pour être à perpétuité les dépositaires et les gardiens des reliques de son illustre bienfaiteur; ainsi ce lieu, qui n'était auparavant qu'un petit bourg, appelé le bourg de Catulle, à cause de cette pieuse dame qui avait enseveli ces saints corps, est devenu une ville qui a pris le nom de Saint-Denis.

Au milieu du XIe siècle, les religieux de Saint-Emmeran, de Ratisbonne, ayant fait courir le bruit qu'ils possédaient le vénérable corps de saint Denis l'Aréopagite, et qu'il leur avait été donné par le roi Arnould, Henri Ier, qui était alors en France, fit faire une grande assemblée de prélats et de princes à Saint-Denis, pour visiter sa châsse et s'assurer de la vérité. Odon, frère de Sa Majesté, la reine Adèle, les évêques de Meaux et d'Orléans, et quantité d'abbés y assistèrent; la châsse fut ouverte, et l'on y trouva heureusement tous les ossements du bienheureux Martyr, à la réserve d'un que le pape Etienne III avait emporté. Une odeur merveilleuse sortit de ces précieuses reliques, et parfuma toute l'église. Le roi, ayant appris ce qui s'était passé, vint lui-même nu-pieds de son palais de Paris à cette abbaye, pour honorer cet illustre patron de la France. Un des abbés obtint quelques restes déjà tout usés des voiles dont les ossements avaient été enveloppés, et, les ayant mis sur la tête d'un démoniaque furieux, il le guérit en un instant.

Outre la célèbre église dont nous venons de parler, on en bâtit une autre au lieu même où les Saints avaient été décapités, que l'on nomma pour cela *les Martyrs*, sur la pente de la colline appelée Montmartre, du côté nord de Paris. C'était au commencement un prieuré de l'Ordre de Cluny, dépendant de celui de Saint-Martin des Champs; mais le roi Louis le Gros, à la persuasion

de la pieuse reine Adèle, son épouse, transféra les religieux de ce monastère à Saint-Denis de la Chartre, dans l'enceinte de Paris, et mit à Montmartre, en leur place, des religieuses Bénédictines, pour lesquelles il fit élever une grande et riche abbaye, qui a toujours été gouvernée par des abbesses illustres par leur piété et par leur naissance. La nouvelle église de ce couvent fut dédiée par le pape Eugène III, qui avait été disciple de saint Bernard et qui eut en cette cérémonie le même saint Bernard pour diacre, et saint Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, pour sous-diacre. On ne peut croire le concours de peuple qui allait autrefois continuellement à ce sanctuaire pour y rendre ses vœux au glorieux saint Denis, et pour y baiser la terre qui a été baignée de son sang. Ce fut là que saint Ignace de Loyola mena ses premiers compagnons pour s'y consacrer à Jésus-Christ, et y commencer son Ordre. Les religieux de la grande abbaye de Saint-Denis y portèrent, tous les sept ans, le chef de leur patron avec beaucoup de pompe et de magnificence.

Les Papes, les rois de France et plusieurs autres princes ont rendu de grands honneurs à la mémoire de ce glorieux apôtre des Gaules. Saint Zacharie, confirmant de son pouvoir apostolique l'exemption que saint Landry, évêque de Paris, avait donnée à son abbaye, dit expressément qu'il le fait pour l'amour et en considération d'un si grand martyr. Eugène III ne dédia l'église de Montmartre que par un profond respect envers ce saint évêque qui en devait être le patron. Alexandre III, étant venu en France, visita avec beaucoup de dévotion toutes les chapelles et les reliques de l'abbaye de Saint-Denis; ce qui donna occasion au remuement prodigieux des ossements de saint Hippolyte. Enfin, le pape Etienne III, s'étant réfugié en France, pour éviter l'oppression des Lombards, choisit sa demeure dans cette abbaye; puis, y étant tombé si malade que ses propres domestiques commençaient déjà à l'abandonner, il y fut guéri par le même saint Denis, qui lui apparut avec saint Pierre et saint Paul, et le toucha de ses mains sacrées. Une si grande faveur augmenta beaucoup sa dévotion envers ce médecin céleste. Ainsi, il demanda un ossement de son corps, et l'ayant obtenu et emporté à Rome, il y fit bâtir en son honneur une belle église qu'il destina pour les religieux grecs. Il est vrai qu'il n'eut pas le temps de l'achever; mais Paul Ier, son frère, y mit la dernière main, et, pour satisfaire à l'intention d'Etienne, il en mit les Grecs en possession. On l'appelait communément l'école ou le collége des Grecs.

Nos rois ont commencé à honorer saint Denis dès qu'ils ont commencé d'être chrétiens. Clovis le Grand apprit cette dévotion de son épouse, sainte Clotilde, et l'on tient que c'est de lui qu'est venu cet ancien cri : *Mon jou saint Denis,* qui veut dire : je ne connais plus Jupiter, mais mon Jupiter est saint Denis. Il a été depuis changé en cet autre : *Montjoie-Saint-Denis.* Clotaire II pardonna à son fils Dagobert, contre lequel il était extrêmement indigné, en considération de saint Denis, à qui il avait eu recours. Le même Dagobert ne se contenta pas de bâtir une superbe basilique en son honneur; mais il fit faire aussi trois châsses d'or fin et enrichies d'une infinité de perles précieuses, dont on croit que saint Eloi fut l'ouvrier, pour enfermer ses reliques et celles de saint Rustique et de saint Eleuthère, ses compagnons. Il fit couvrir d'argent la partie du toit de l'église qui devait répondre à ces châsses. Et pour témoigner davantage son respect envers son bienheureux protecteur, il lui fit concession de son royaume, ne voulant plus le tenir qu'en fief et en hommage de lui. En foi de quoi, il mit sa propre couronne sur l'autel de sa chapelle, avec quatre besans d'or, comme un tribut qu'il lui devait en qualité de vassal. Pépin le Bref, premier roi de la seconde race, avait tant d'estime et de vénération pour ses mérites, qu'il ne voulut pas être enterré dans son église, mais seulement au dehors, à l'exemple de Constantin le Grand, qui, au rapport de saint Jean Chrysostome, choisit sa sépulture à la porte d'une église où il y avait des reliques de saint Pierre. Charlemagne, son fils, et le plus glorieux de nos rois, imita la piété de Dagobert; car, avant de sortir de France pour aller à Aix-la-Chapelle, en Allemagne, il lui fit hommage de ses Etats par quelques pièces d'argent qu'il lui offrit, et par un ordre qu'il donna à ses trésoriers de lui payer tous les ans la même redevance. On ne peut rien ajouter aux éloges que Louis le Débonnaire lui donne dans sa lettre à l'abbé Hilduin. Il y fait un dénombrement des grâces que les rois, ses prédécesseurs, avaient reçues de sa bienveillance, et il avoue que c'est par son pouvoir que lui-même avait recouvré son royaume, dont les princes, ses enfants, l'avaient dépossédé. Charles le Chauve, dernier fils de Louis le Débonnaire, qu'il avait mis en mourant sous la tutelle de saint Denis, ne fut pas moins héritier de cette insigne piété que de sa couronne. Il eut toute sa vie une affection très-tendre pour notre Saint, auquel il eut recours dans toutes les nécessités de son Etat, et, ayant dissipé par son assistance une armée formidable de Danois qui venaient saccager la France, il fit en reconnaissance de grands présents à son abbaye.

Le saint roi Robert, dans un acte authentique de plusieurs donations qu'il fait à ce monastère, assure qu'il y a longtemps qu'il a mis toute sa confiance dans l'intercession de ce Saint et de ses compagnons. Nous avons déjà remarqué que Louis le Gros fit construire en son honneur l'abbaye de Montmartre, près de Paris, et qu'il alla nu-pieds à Saint-Denis pour y vénérer ses reliques; mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'il présenta lui-même ses épaules royales pour les porter, et qu'il ne crut pas faire tort à la majesté de son empire de se charger de ces précieux ossements qui doivent un jour participer à la gloire que l'âme de ce bienheureux Martyr possède déjà dans le ciel. Louis VII, dit le Jeune, fils et successeur de Louis le Gros, se chargea du même fardeau; et, sachant combien le secours d'un si grand serviteur de Dieu est puissant dans les armées, il ne voulut point quitter la France pour marcher contre les Sarrasins, sans avoir imploré par beaucoup

de larmes sa puissante intercession au pied de ses autels et sans avoir reçu au même lieu les étendards bénits qui devaient servir de signal à son armée. Philippe-Auguste fit la même chose; et, attribuant à saint Denis tous les avantages qu'il avait eus depuis dans la Terre Sainte, il lui en vint rendre des actions de grâces dans sa propre église. Saint Louis, qui avait réuni en lui seul toute la piété de ses ancêtres, ne leur céda point en ces pratiques. Dès qu'il fut sacré, il apporta sa couronne sur l'autel de saint Denis, et, avant de passer en Palestine et en Afrique, il vint dans son abbaye l'intéresser par son humilité et par ses prières dans ces glorieuses entreprises. Enfin, pour ne pas nous étendre davantage, presque tous nos rois de la troisième race et beaucoup de rois des deux précédentes, ont choisi leur sépulture dans cette célèbre basilique de Saint-Denis, et ils lui ont donné tant d'objets sacrés d'un prix inestimable, qu'ils composaient, au XVIIIe siècle, un des plus riches trésors qui fût en Europe. Le monastère de Saint-Denis avait en dépôt l'Oriflamme, ce célèbre étendard de couleur de feu et parsemé de flammes d'or, que l'on croit avoir été envoyé du ciel, qui était originairement la bannière de l'abbaye de Saint-Denis, et qui, après l'avénement des Capétiens, devint la bannière de la France; c'est elle qui guidait les Français à la victoire au vieux cri de guerre : Mont-Joie et Saint-Denis.

Non-seulement les rois de France, mais des princes et d'autres personnages furent aussi inhumés à Saint-Denis. Des évêques se retirèrent souvent dans ses cloîtres pour y finir leurs jours. Nos rois y firent souvent leur séjour. Il se tint plusieurs assemblées ou conciles à Saint-Denis, savoir, en 997, en 1052, pour constater l'authenticité du corps de saint Denis. En 1382, on tint sous les voûtes de l'abbaye une conférence au sujet des impôts dont l'augmentation avait excité une sédition dans Paris. Le pape Alexandre III permit à l'abbé, vers l'an 1179, de faire usage de la mitre, de l'anneau et des sandales. Guillaume de Gap s'en servit le premier. L'abbé de Saint-Denis était un des principaux seigneurs de France. Hugues Capet était abbé de Saint-Denis et de Saint-Riquier. Cette antique abbaye subit plusieurs Réformes, mais son voisinage de la capitale et la protection spéciale des souverains la préservèrent de ces affreux désastres dont tant d'autres monastères furent victimes. Nous voyons seulement les moines de Saint-Denis s'exiler de leur cloître, au temps des guerres des Normands, et se réfugier à Reims (de 887 à 890) avec les reliques de leur saint patron.

Le rétablissement des commendes dans Saint-Denis au début du XVIe siècle plaça successivement dans la chaire abbatiale du monastère neuf princes de l'Eglise, dont le cardinal de Retz devait être le dernier. Dans cette période de plus d'un siècle, les deux palais abbatiaux de Bourbon et de Lorraine furent construits dans la clôture; dans le même intervalle aussi la mense abbatiale s'accrut aux dépens de celle des religieux, le monastère s'appauvrit, et la discipline monastique ne garda plus de sectateurs dans l'abbaye dégénérée. En 1633, la Réforme de Saint-Maur raviva, mais tardivement, l'esprit de la Règle et le goût des lettres. Cependant, à raison de son contact perpétuel avec le roi et la cour, le monastère, déjà ravagé par les Huguenots pendant la guerre des trois Henri, fut de nouveau presque ruiné durant les troubles de la Fronde. Il aliénait ses domaines pour couvrir ses nombreux emprunts, et ses édifices tombaient en ruines à la mort de l'abbé cardinal de Retz. L'événement qui influa alors davantage sur l'avenir de Saint-Denis ne fut point le report de sa mense abbatiale sur celle de la maison de Saint-Cyr, mais la suppression du titre et de la dignité de l'abbé en 1691. En détachant du monastère tout ce que, depuis tant de siècles, cette dignité avait réuni de prérogatives, de priviléges, de juridiction extérieure, de suprématie et d'autorité sur cette abbaye souveraine, cet arrêt ne lui ôtait qu'un éclat toujours fatal à sa discipline et à sa régularité; mais, en lui enlevant son chef, il la privait subitement de son protecteur obligé et de la puissance la plus intéressée et la plus apte à défendre. Du reste, son temps était fini. La Révolution française, qui déjà grondait sourdement, décida la chute de cet arbre chargé de siècles, mais bouillonnant de jeune séve à cette heure où il reverdissait.

C'est à l'expiration du XVIIe siècle que les Bénédictins de Saint-Denis s'occupèrent sérieusement de démolir leur abbaye pour accomplir la reconstruction de ses édifices. La démolition du vieux monastère commença, en 1700, sous le grand priorat de Dom Augustin de Loo, et les travaux se poursuivirent sous seize autres grands prieurs successifs, dont les plus actifs furent Dom de Saint-Marthe, Dom du Biez et Dom de Malaret. Le plan du nouveau monastère est l'œuvre de Robert de Cotte, élève du Hugues Mansart; celui des bâtiments circulaires qui environnent la cour d'honneur est dû à un autre architecte son successeur, Christofle père. Les dortoirs du sud et de l'est, la salle capitulaire, le parlement et le réfectoire furent inaugurés en décembre 1718; l'hôtellerie, après 1738; la galerie du nord et l'infirmerie, en 1765, et les travaux accessoires s'achevaient en 1786, sept ans seulement avant l'époque où les maîtres de ces demeures subirent l'exil et la mort.

L'année 1789 fut l'époque des premiers effets des passions populaires dans la ville de Saint-Denis. Le 16 septembre 1792, la basilique fut déclarée église paroissiale par l'autorité séculière, et reçut un clergé étranger. C'est un an plus tard seulement qu'eurent lieu le pillage et l'enlèvement du trésor, le dépôt le plus rare et le plus magnifique qui fût alors en France. Un mois après, un décret émané de l'autorité déclarait que la ville de Saint-Denis s'appellerait dorénavant *Denis-Franciade*. Le 6 août 1794, commença la violation et la spoliation des tombes royales. Ce sacrilége sans exemples se prolongea plus de deux mois. Dans le cours de cette année désastreuse, la basilique profanée avait vu substituer dans ses murs les fêtes décadaires aux cérémonies chrétiennes. Tour à tour temple de la Raison, dépôt d'artillerie, théâtre de saltimbanques, magasin de fourrages,

dépouillée de ses vitraux, de ses monuments et de sa toiture, elle recéla quelque temps des moulins à bras. On en établit simultanément dans l'intérieur de l'abbaye, devenue le siége du club révolutionnaire et des administrateurs du *district*. L'année 1795 balaya ces envahisseurs, et le monastère fut transformé en hôpital militaire pour les blessés des armées républicaines.

Aujourd'hui les anciens bâtiments claustraux sont occupés par la maison d'éducation des filles des membres de la légion d'honneur, et la vénérable basilique de Saint-Denis brille à son tour d'un nouvel éclat. Grâce à une habile restauration, à laquelle se sont empressés de concourir tous les gouvernements qui se sont succédé depuis cinquante années, elle rappelle aujourd'hui son ancienne magnificence. Un illustre Chapitre de Chanoines, attaché à ce poste d'honneur, est chargé de prier sur les anciennes tombes de nos rois.

Saint Suibert, apôtre des Frisons, le bienheureux Notger, évêque aux Pays-Bas, et sainte Edithe, sœur de saint Edouard, roi d'Angleterre et martyr, firent tous trois bâtir des églises magnifiques en son honneur. Un autre saint Edouard, aussi roi d'Angleterre et confesseur, fit présent à son abbaye de France d'une seigneurie fort considérable au comté d'Oxford ; sainte Brigitte mérita que ce glorieux apôtre des Gaules apparût pour lui déclarer les volontés de Dieu sur sa personne et sur celle du prince Wulfon, son mari ; la vénérable Adèle, femme de Louis le Gros, étant devenue veuve de ce roi, se retira à Montmartre, où elle passa le reste de sa vie dans le service du Saint.

Plusieurs martyrologes, entre autres ceux d'Usuard et l'ancien romain de Rosweide, marquent deux fois la mémoire de saint Denis, savoir : le 3 octobre à Athènes, et le 9 du même mois à Paris. Mais il ne faut pas inférer de là que celui d'Athènes et celui de Paris sont deux Saints différents, comme on ne distingue pas beaucoup d'autres Saints qui sont marqués deux fois dans un même martyrologe. Usuard en a usé ainsi, parce qu'il a trouvé la fête de cet illustre Martyr célébrée par les Grecs et les Latins en divers jours ; ce qui n'est que trop ordinaire en une infinité d'autres Saints.

On gardait, avant la Révolution française, les reliques de saint Denis, de saint Rustique et de saint Eleuthère dans trois châsses d'argent, à l'abbaye de Saint-Denis. A cette époque, le trésor de l'abbaye fut pillé, mais les saintes reliques furent sauvées de la profanation par dom Warenflot, religieux de la maison, cachées avec soin et déposées ensuite dans l'église paroissiale de Saint-Denis, en 1795. Elles furent transférées avec beaucoup de solennité dans l'église de l'ancienne abbaye, le 26 mai 1819, et elles y sont maintenant conservées dans des châsses de bronze doré. L'église métropolitaine de Paris possède un ossement de son saint fondateur.

Dans le diocèse de Soissons, au village de Longpont *(Longus pons)*, à trois lieues de Villers-Cotterets, se conserve religieusement, non pas *caput integrum*, comme le disent peu exactement les Bollandistes, mais *le crâne tout entier* de saint Denis l'Aréopagite, et cela depuis l'année 1205, sans interruption ni conteste.

Voici l'origine et les preuves de son existence dans l'abbaye des Bernardins de Longpont. Nivelon Ier de Cherizy, cinquante-neuvième ou soixantième évêque de Soissons (1175-1207) et ancien chanoine de la cathédrale de la même ville, se croisa en 1202, sous le règne de Philippe-Auguste, accompagna les croisés à Constantinople et joua un grand rôle dans cette expédition qui est la quatrième croisade. Après la prise de Constantinople, il présida l'assemblée des douze électeurs qui choisirent pour empereur latin de cette ville le seigneur Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut. Ce fut l'évêque de Soissons qui le couronna dans l'église de Sainte-Sophie. Nivelon profita de cette circonstance pour enrichir de diverses reliques sa cathédrale et plusieurs églises de son diocèse. Il apporta lui-même à l'abbaye, *apud Longum pontem : Caput beati Dionysii Areopagitæ, cum unâ cruce de ligno Domini*. Tels sont les propres termes qu'on peut lire encore à la bibliothèque impériale de Paris, dans un manuscrit du XIIIe siècle, appelé *Rituel de Nivelon*. La société archéologique de Soissons l'a fait imprimer en 1856. Il forme un magnifique vol. in-4° rouge et noir.

A partir de Constantin, les empereurs grecs avaient réuni beaucoup de reliques dans la chapelle impériale. C'est de cette chapelle même que Nivelon a tiré le chef de saint Denis l'Aréopagite, et c'est l'empereur Baudouin qui, par un sentiment de reconnaissance, le lui a cédé avec beaucoup d'autres reliques. La relique de Longpont est le crâne, c'est-à-dire le sinciput ou le front, l'occiput et les deux côtés sans aucune fracture *(sine ullâ fracturâ)* de saint Denis. Les mots grecs suivants se lisent sur le crâne : Κεφαλὴ του αγιου Διονυσιου Ἀρεοπαγιτ. (Ce dernier mot n'est pas achevé. L'écriture paraît très-ancienne. Il n'est pas étonnant que Longpont ait eu la préférence pour la possession de cette relique, les père et mère de Nivelon étant seigneurs de ce village.

Il est fait mention de cette portion de tête dans tous les ouvrages qui parlent de l'abbaye de Longpont. On lit dans une ancienne prose : *Nostri tenent cœnobitæ caput Areopagitæ*. Muldrac, dans son *Chronicon*, imprimé en 1652, dit : *Cœnobium Longipontis parte notabili capitis S. Dionysii Areopagitæ exornavit (Nivelo)*. Or, Muldrac était religieux de Longpont depuis l'âge de seize ans. Dans son *Valois-Royal*, édité en 1662, il dit : « Longpont se console encore de posséder une bonne partie du chef de saint Denis, Aréopagite ». Les bréviaires du diocèse, celui de Charles Bourlon, sous Louis XIV ; celui de M. de Fitzjames en 1742 ; le bréviaire de Paris en 1700, constatent le même fait. De plus, le général de l'Ordre de Cîteaux ayant demandé.

en 1690, qu'on fit une reconnaissance authentique de cette relique, la châsse fut ouverte et on trouva que tout était conforme à ce que nous avons indiqué plus haut. Les Bollandistes, dans le 2e tome d'octobre, édité en 1780, transcrivaient en entier le procès-verbal dressé à cette occasion, et qui est signé de noms connus dans la contrée : MM. Quinquet et Lallouette. L'*Histoire du Valois*, par Carlier, fait également mention de cette relique comme existant à l'abbaye de Longpont.

A l'époque désastreuse de la révolution de 1793, le chef de saint Denis et la petite châsse ou coffret qui le renfermait ont été sauvés du pillage, cachés soigneusement par la famille du sacristain et portier du couvent. C'est un fait qui est de notoriété publique dans le pays. Au rétablissement du culte, ce précieux trésor fut remis au curé chargé de desservir la paroisse de Longpont, lequel l'a transmis religieusement à ses successeurs.

Le petit coffret qui renferme encore aujourd'hui le crâne de saint Denis l'Aréopagite est celui-là même qui l'a renfermé depuis le XIIIe siècle. Sa structure porte tous les caractères de cette époque. Il est en argent damasquiné, d'un travail exquis, long de vingt-deux centimètres sur treize de large. Avant la révolution, ce coffret d'argent était renfermé dans une autre châsse d'ivoire artistement travaillée et ornée de cristaux et de statuettes en argent. Aujourd'hui ce même coffret est au milieu d'une châsse de bois doré, de cinquante-six centimètres de long sur trente-neuf de large. Le comble est surmonté d'un clocheton terminé par une croix.

Le dimanche 4 octobre 1846, Mgr Jules-François de Simony, quatre-vingt-treizième évêque de Soissons, s'est transporté lui-même à Longpont, et là, en présence d'un nombreux clergé et des divers membres de la famille de M. le comte de Montesquiou, il procéda à la reconnaissance solennelle de la relique. Après l'audition des témoins qui l'avaient vénérée avant la révolution et de ceux dont les parents avaient contribué à la soustraire à la profanation, le chef de saint Denis l'Aréopagite fut déclaré authentique, procès-verbal fut dressé et signé par l'évêque et par toute sa noble assistance ; enfin le sceau épiscopal fut apposé sur la double châsse que l'on peut voir exposée, près de celle de Jean de Montmirail, dans l'église du château qui sert au culte paroissial. La magnifique église du monastère était presque aussi vaste que la cathédrale de Soissons. Elle avait trois cent vingt-huit pieds de long, quatre-vingt-deux de large, quatre-vingt-quatre d'élévation et cent cinquante-cinq pieds à la croisée. Ses majestueuses ruines et les curiosités du château attirent chaque année à Longpont de nombreux visiteurs.

Les écrits qui nous restent de saint Denis sont : Ses livres de la *Hiérarchie céleste*, de la *Hiérarchie ecclésiastique*, des *Noms divins* et de la *Théologie mystique*, avec huit lettres à diverses personnes ; mais nous avons perdu ce qu'il avait écrit de la théologie symbolique, de l'âme, des hymnes sacrées, des informations de la théologie, du juste jugement de Dieu et des choses qui se connaissent par le sens ou par l'intelligence. Le cardinal Bellarmin, parlant de ceux qui restent, ne fait point difficulté de dire que les hommes doctes et catholiques tiennent indubitablement qu'ils sont de saint Denis l'Aréopagite, et qu'il n'y a que les hérétiques avec quelques demi-savants qui le nient. Ce n'est pas ici le lieu d'établir cette vérité historique : disons seulement que les papes saint Grégoire le Grand, saint Martin, saint Agathon, Adrien et Nicolas Ier, et plusieurs Conciles généraux avec un grand nombre de Pères et de Docteurs, entre autres saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, saint Anastase le Sinaïte, le bienheureux Albert le Grand, saint Thomas et saint Bonaventure lui ont attribué ces ouvrages. Il semble même que Dieu ait voulu confirmer cette vérité par des miracles : car, lorsque ces précieux livres, dont l'empereur Michel le Bègue envoya les manuscrits à Louis le Débonnaire, furent apportés à Saint-Denis par un de ses légats, Théodore, diacre et économe de l'Eglise de Constantinople, la nuit même il se fit, par leur vertu, dix-neuf guérisons miraculeuses sur des personnes fort connues et qui ne demeuraient pas loin de l'abbaye ; deux siècles après, saint Mayeul, abbé de Cluny, étant venu à Saint-Denis, et ayant demandé le livre de la *Hiérarchie céleste* pour le lire, la bougie qu'il tenait à la main, et qu'il laissa tomber dessus par assoupissement, s'usa et se consuma entièrement, non-seulement sans le brûler, mais même sans y laisser aucune tache. Les ouvrages de saint Denis ont été traduits par Mgr Darboy, archevêque de Paris.

Nous avons complété cette biographie, avec des *Notes* dues à M. Henri Congnet, du chapitre de Soissons, et avec l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, par Mme Félicie d'Ayzac. — Cf. Baronius ; Siméon Métaphraste ; Methodius ; le R. P. Pierre Halloix, et l'abbé Darras : *Saint Denis l'Aréopagite*, un vol. in-8°. Paris, Louis Vivès, 1869.

SAINT GHISLAIN OU GUILLAIN,

ÉVÊQUE D'ATHÈNES, FONDATEUR DU MONASTÈRE DE LA CELLE, EN BELGIQUE

680. — Pape : Agathon. — Roi de France : Thierry III.

Sanctorum prædicatio solo charitatis ardore flammescit.
C'est l'ardeur de la charité seule qui enflamme la prédication des Saints.
Saint Grégoire le Grand.

Le nom de saint Ghislain est, sans contredit, un des plus illustres entre tous ceux des apôtres étrangers qui vinrent prêcher la foi dans la Gaule-Belgique. Il reçut le jour dans l'Attique, de parents nobles selon le monde et également distingués par leur vertu. Tous les auteurs sont d'accord sur le lieu de sa naissance, et quoique son nom paraisse plutôt d'origine franque que grecque, ils disent qu'il faut supposer ou que saint Ghislain le changea quand il arriva dans ce pays, ou bien qu'il descendait d'un de ces Francs qui, pendant les invasions barbares, s'établirent dans la Grèce, où ils avaient été envoyés comme ambassadeurs par les premiers chefs mérovingiens. Son heureux naturel lui fit faire de bonne heure de rapides progrès dans les études, et plus encore dans la piété, vers laquelle le portait son cœur innocent. Il paraît que plus tard on l'envoya suivre les cours d'Athènes qui, bien que déchue de son ancienne splendeur, était toujours la mère des arts et des belles-lettres dans la contrée. Le jeune étudiant y continua les beaux exemples qu'avaient donnés, quelques siècles auparavant, saint Grégoire de Nazianze et saint Basile. Comme eux il savait pratiquer la vertu malgré les séductions qui l'environnaient, et vivre d'une manière irréprochable au milieu de jeunes gens livrés au vice. Ne trouvant auprès des docteurs de ces écoles, au lieu de la vérité qu'il cherchait, qu'une sagesse toute terrestre, il résolut de s'attacher uniquement à Dieu et embrassa la vie religieuse dans un monastère de l'Ordre de Saint-Basile. On reçut avec joie ce jeune disciple qui portait l'innocence empreinte sur le front et dont toute la conduite annonçait un homme rempli de l'esprit de Dieu. Saint Ghislain eut promptement justifié cette haute opinion qu'on avait de son mérite : à peine fut-il admis dans la communauté, qu'on vit briller en lui les plus belles qualités unies aux plus rares vertus. D'une foi vive et inébranlable, d'une humilité qui le portait à se mettre au-dessous de tous ses frères, il était toujours disposé à leur rendre les services de la plus affectueuse charité. Ses paroles respiraient l'amour de Dieu, et tous ceux qui l'approchaient trouvaient dans sa personne un charme innocent qui les attachait et les enflammait d'ardeur pour l'imiter. Aussi le nouveau religieux faisait-il la consolation de ses frères dans le monastère. Lui-même remerciait sans cesse la Providence qui lui avait inspiré la pensée salutaire d'embrasser un si saint état. Il trouvait ce que son cœur avait souvent demandé à Dieu, une vie réglée et conforme en tout à ses volontés adorables. Semblable à une industrieuse abeille, il cachait dans son cœur le miel composé des plus précieuses vertus,

et offrait dans toute sa conduite d'admirables exemples d'obéissance et d'humilité. Ce doux parfum qui embaumait son âme lui permettait de dire comme le Roi-prophète : « Vos paroles sont douces à ma bouche, Seigneur, elles sont plus douces que le miel et son rayon ». Une sainteté si éminente, dans un âge encore peu avancé, fit impression sur l'esprit des supérieurs, qui ne pouvaient douter que Dieu n'eût sur le jeune Ghislain de grands desseins. Ils jugèrent qu'il était digne d'être promu aux ordres sacrés, au sacerdoce même, auquel, malgré toutes les résistances de son humilité, il dut se préparer. Des auteurs pensent même qu'il fut placé, quelques années plus tard, sur le siége épiscopal d'Athènes [1].

Quoi qu'il en soit de cette circonstance de sa vie sur laquelle les hagiographes ne s'accordent pas, saint Ghislain ne gouverna pas longtemps cette église. Un jour qu'il était en prière, une vision lui fit connaître qu'il devait aller à Rome rendre ses hommages aux saints Apôtres et à leur successeur. Il ne paraît pas que cette révélation lui eût indiqué dès lors le pays de Hainaut où il vint ensuite. Plein de confiance en Dieu et de soumission à sa volonté, il se hâta d'obéir à cet ordre du ciel ; et ayant pris avec lui un certain nombre de ses disciples, il se dirigea vers Rome avec les sentiments d'un digne pèlerin. Arrivé dans la capitale du monde chrétien, saint Ghislain visita toutes les églises, les oratoires et les lieux sanctifiés par les souffrances des martyrs. Prosterné au pied du tombeau des apôtres saint Pierre et saint Paul, il leur rendit tous les témoignages du plus filial attachement. C'est là que le Seigneur lui manifesta de nouveau sa volonté, en lui disant de passer les Alpes et les autres pays au nord de ces montagnes, jusqu'à ce qu'il rencontrât une province appelée Hainaut, où il fixerait sa demeure. Soumis aux desseins de Dieu, le saint Apôtre renvoya alors dans leur pays tous les disciples qui l'avaient accompagné, à la réserve de deux, Lambert et Bellère, avec qui il se dirigea vers les lieux que le Seigneur lui avait indiqués. En arrivant dans les contrées voisines du Hainaut, saint Ghislain entendit prononcer le nom d'un serviteur de Dieu dont l'éloge était sur toutes les lèvres. C'était saint Amand, alors évêque de Maëstricht, homme admirable par les travaux qu'il avait déjà accomplis et les nombreux monastères qu'il fondait en tous lieux. Frappé de tout ce qu'on disait de lui, saint Ghislain se dirigea avec ses disciples vers ce saint Pontife, qu'il trouva dans sa ville épiscopale. Après avoir conversé ensemble et s'être édifiés et encouragés mutuellement, saint Ghislain se retira et alla dans le Hainaut commencer un monastère à l'endroit où l'on voit aujourd'hui la ville qui porte son nom. Ce lieu était alors appelé *Ursidongus*, Ursidongue (retraite de l'ours ou de l'ourse). Ses vertus attirèrent bientôt auprès de lui des habitants du pays, à qui il enseignait les principes de la vie chrétienne. On ne pouvait assez admirer sa profonde humilité, son inaltérable douceur, sa prière presque continuelle, et son infatigable ardeur au travail. Déjà plusieurs personnes, touchées de sa sainteté, voulaient s'attacher à lui et vivre sous sa conduite : tous se réjouissaient en voyant s'élever dans la contrée un monastère qui serait dirigé par cet homme de Dieu. Sa réputation ne tarda pas à parvenir jusqu'aux oreilles de saint Aubert, évêque de Cambrai,

1. On peut voir dans les *Acta Sanctorum Belgii*, la discussion de cette particularité de la vie de saint Ghislain sur laquelle les critiques sont fort partagés. Les raisons qu'apporte le docte J. Ghesquière, qui croit que saint Ghislain n'était point évêque, sont incontestablement très-fortes; d'un autre côté, des auteurs d'un grand poids soutiennent l'opinion contraire, et c'est celle de toutes les églises qui font l'office du Saint de temps immémorial. S'ils ne peuvent répondre à toutes les objections qui leur sont faites, ne semble-t-il pas qu'il serait bien difficile aussi de renverser les raisons et la tradition sur lesquelles ils s'appuient ?

dont ce lieu dépendait. Le prélat voulut connaître le pieux étranger qui instruisait et édifiait ainsi ses ouailles. Il le fit prier de venir auprès de lui. Saint Ghislain, dont les désirs étaient prévenus par cette demande, eut hâte de se rendre près du vénérable évêque. S'étant mis en route, il arriva le soir dans un village appelé Roisin, entre les villes actuelles de Saint-Ghislain et du Quesnoy. Là, après avoir cherché quelque temps, il trouva un homme de bien qui s'empressa de lui donner l'hospitalité. Le matin, au moment où il se disposait à continuer sa route, son hôte lui dit : « Mon Père, je reconnais que vos œuvres sont agréables à Dieu ; je vous supplie donc de vouloir bien revenir chez moi lorsque vous aurez terminé votre visite auprès de l'évêque ». Cette demande, où se révélait la piété de cet homme simple et droit, fut accueillie de saint Ghislain avec joie. Dieu plus tard la récompensera par une guérison inespérée. Arrivé à Cambrai, saint Ghislain fut présenté à saint Aubert qui lui adressa ces paroles : « Mon frère, dites-moi qui vous êtes et quelle est votre dignité ? » — « Je suis grec de nation », répondit saint Ghislain, « et chrétien par le caractère : je suis né, j'ai été baptisé et élevé à Athènes. C'est de cette ville que, par l'ordre de Dieu, je suis venu d'abord à Rome, puis vers ce pays. Dans un lieu placé sur la rivière de Haine et qu'on appelle *Ursidongus*, j'ai entrepris de construire, en l'honneur de Dieu, un oratoire dédié à saint Pierre et à saint Paul, et votre bonté a prévenu l'intention que j'avais de me rendre auprès de vous, pour vous demander la permission d'achever cette œuvre que j'avais commencée ». Ces paroles si sages firent impression sur le cœur du saint évêque de Cambrai, qui se sentit aussitôt pénétré de respect et d'affection pour le vertueux étranger. Il l'encouragea beaucoup dans son entreprise, et lui promit qu'il irait le visiter et bénir son oratoire aussitôt qu'il serait achevé. Comblé de joie par cette promesse, saint Ghislain se mit en chemin pour revenir à Ursidongus. Selon la parole qu'il avait donnée, il s'arrêta à Roisin chez l'hôte charitable qui l'avait reçu à son passage ; mais cet homme, dont l'épouse commençait à ressentir les douleurs de l'enfantement, chercha dans le voisinage et procura à l'homme de Dieu une habitation plus convenable pour y passer la nuit. A peine était-il rentré dans sa demeure, qu'il accourut tout éperdu auprès de saint Ghislain : « Serviteur de Dieu », s'écrie-t-il, « venez au secours de mon épouse qui va mourir ; daignez prier Dieu pour elle ». Touché jusqu'au fond de l'âme par cette voix suppliante, le Saint lui répondit avec bonté : « Cessez de vous livrer à la tristesse, car quand vous rentrerez chez vous, vous trouverez votre épouse en pleine santé, et elle vous aura donné un fils [1] ». La parole de l'homme de Dieu eut sur-le-champ son accomplissement ; ce qui causa une joie inexprimable dans toute la famille et le village. Le Saint baptisa lui-même l'enfant, et le père, afin de témoigner sa reconnaissance, donna une partie de ses biens pour l'achèvement de l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul dans le nouveau monastère.

Revenu auprès de ses disciples, saint Ghislain acheva avec joie les travaux si heureusement commencés. Puis, quand tout fut préparé pour la consécration, il envoya un message au vénérable évêque de Cambrai. « Père », lui disait-il, « le temps approche où, comme vous l'avez promis à votre serviteur, vous daignerez venir donner votre bénédiction à son œuvre ». Saint Aubert, accompagné de saint Amand, qui avait repris sa vie

1. D'après la légende, le Saint donna sa ceinture pour être placée en forme de baudrier autour du corps de la mère. De là, dit-on, le nom de Baudri que portèrent tous les aînés de cette noble famille de Roisin.

apostolique, se rendit avec lui à *Ursidongus*. Ce lieu prit dès lors le nom de *Cella* ou La Celle. Tous deux furent reçus avec le plus profond respect par saint Ghislain et les disciples réunis auprès de lui. Au milieu d'un immense concours de peuple accouru pour assister à la cérémonie, ils consacrèrent à Dieu, sous les auspices de saint Pierre et de saint Paul, cette nouvelle maison de prière, autour de laquelle s'éleva dans la suite la ville de Saint-Ghislain. Parmi les nombreux assistants présents à cette solennité, on remarquait surtout le comte Mauger, époux de sainte Vaudru, qui prit alors la résolution de se séparer du siècle pour s'attacher uniquement au service de Dieu. Le Bienheureux Ghislain, témoin de cette conversion éclatante, l'encouragea de toutes les manières. Il fut aussi quelque temps après d'un grand secours à sainte Vaudru pour l'exécution d'un semblable dessein. Cette sainte femme, qui nourrissait en son cœur le désir de vivre dans le silence et la prière, et qui n'avait pas été étrangère à la détermination de son époux, profita de la facilité que lui offrait sa retraite pour se réfugier elle-même dans quelque solitude. Saint Ghislain lui donna les moyens d'accomplir cette résolution, et ses sages conseils, en même temps qu'ils firent avancer sainte Vaudru dans la pratique des plus sublimes vertus, augmentèrent encore dans le cœur d'Aldegonde, sa sœur, le désir de l'imiter. Ce bonheur fut en effet accordé à cette Sainte quelque temps après, quand elle alla bâtir le monastère de Maubeuge, où elle se renferma avec les deux filles de sainte Vaudru.

On ne connaît point le détail des rapports qu'eurent ensemble jusqu'à la fin de leur vie ces saintes âmes, si ce n'est par quelques faits détachés qui montrent combien Dieu se plaisait à répandre sur elles ses faveurs. Les auteurs qui citent la révélation, dans laquelle sainte Aldegonde aperçut l'âme du bienheureux Amand, s'envolant au ciel sous la forme d'un beau vieillard environné d'une multitude joyeuse et triomphante, ajoutent qu'elle rapporta cette vision à sa sœur sainte Vaudru et à saint Ghislain. Celui-ci lui dit alors : « Si vous avez mérité de voir le Dieu du ciel couronner son serviteur Amand, c'est pour votre bien ; car sachez que la fin de votre vie approche. Demandez au Seigneur de vous envoyer quelque infirmité qui achève de vous purifier, et vous prépare à recevoir la récompense dont jouit déjà le bienheureux Amand ». Jusque dans la plus extrême vieillesse, saint Ghislain allait de temps en temps converser de choses spirituelles avec la vénérable sainte Vaudru ; et lorsque les infirmités de l'âge ne permirent plus à l'un et à l'autre de faire tout le trajet qui séparait les deux monastères de Celle et de Mons, ils bâtirent, d'un commun accord, un petit oratoire en l'honneur du saint martyr Quentin, dans un lieu appelé Quaregnon. C'est là qu'ils se rendirent quelquefois à l'exemple de saint Benoît et de sa sœur sainte Scholastique, dont ils reproduisaient parfaitement la conduite et la sainteté.

Telle fut la vie de saint Ghislain, ornée de toutes sortes de vertus. Il répandit dans toute la contrée la bonne odeur de Jésus-Christ et se montra son véritable disciple par sa charité envers les pauvres, son amour pour Dieu, et par l'accomplissement fidèle de tous les devoirs de la vie religieuse. Il mourut en paix dans un âge avancé, et fut enterré par ses disciples dans l'église de son monastère.

On peint fréquemment près de lui une ourse avec son ourson : nous avons indiqué la raison de cette caractéristique.

CULTE ET RELIQUES. — CONFRÉRIE. — PÈLERINAGE.

Son corps reposa dans l'église de son monastère, jusqu'à l'époque où Charlemagne chargea l'abbé Eléfant d'en construire une autre plus spacieuse et plus magnifique. Halitgaire, évêque de Cambrai, la consacra, l'an 818, sous le règne de Louis le Débonnaire. Le corps saint y fut alors porté et bientôt après oublié à cause des invasions des Normands et du découragement général qui abattait tous les esprits. Le monastère lui-même resta en ruines jusqu'à ce que, en 929, un aveugle, averti pendant son sommeil, se rendit auprès de ces décombres pour prier et y recouvra la vue. Il fit faire aussitôt des recherches pour retrouver les reliques du Saint dont le culte reprit une nouvelle extension. En 933, le monastère fut relevé, mais cinq ans plus tard un incendie le réduisit encore en ruines : heureusement les reliques furent épargnées.

Ces reliques furent portées le 22 septembre 1023 à la consécration de l'église de Saint-André, du Cateau, faite par l'évêque Gérard de Florines ; en 1030, à la consécration de la cathédrale de Cambrai ; en 1064, à celle de l'église du monastère de Saint-Sépulcre, sous le bienheureux Liébert, et en 1070 à celle de l'église des apôtres saints Pierre et Paul, à Hasnon. Tous ces faits prouvent d'une manière éclatante le respect et la dévotion que l'on avait au XIe siècle pour ce grand serviteur de Dieu. On en trouve d'autres témoignages dans les siècles suivants : en 1161, le 6 juin, les reliques de saint Ghislain sont portées à Maubeuge pour assister à la translation solennelle de celles de sainte Aldegonde ; en 1180, elles sont placées dans une nouvelle châsse par Roger, évêque de Cambrai ; en 1491, le 15 janvier, l'évêque de Cambrai, Henri de Berghes, les visite et en sépare un bras pour être présenté à la vénération publique. Ce bras ayant disparu dans les guerres du XVIe siècle, l'archevêque de Cambrai, Louis de Berlaymont, le remplaça, en 1588, par l'autre bras qui fut exposé à la piété des fidèles. En 1626, le jour de Saint-Luc, François Vander-Burgh, aussi archevêque de Cambrai, plaça dans une nouvelle châsse, préparée à cet effet, une grande partie des reliques de saint Ghislain, et en 1628, le jour de Saint-Jean l'évangéliste, l'abbé de Crespin mit la tête du Saint dans une fierte particulière.

Enfin, une confrérie, appelée confrérie *de la Charité*, fut érigée en l'honneur de saint Ghislain, confirmée en 1120 par Burchard, évêque de Cambrai, et en 1123, par le souverain pontife Callixte II. On l'appela plus tard la confrérie de Saint-Ghislain. Beaucoup de seigneurs et de personnes nobles voulurent en faire partie, entre autres Philippe IV, roi d'Espagne, et son épouse. Le pape Urbain VIII, par une bulle de l'année 1625, enrichit cette confrérie de beaucoup de faveurs spirituelles. Les élèves du collége du Lys, en l'université de Louvain, avaient adopté saint Ghislain pour leur patron et célébraient chaque année sa fête avec solennité. Aujourd'hui encore, dans l'église métropolitaine de Cambrai, il existe une confrérie de Saint-Ghislain que la piété des fidèles a rendue célèbre. Peut-être quelques documents authentiques permettraient-ils de la rattacher à celle qui fut confirmée en 1120 par l'évêque Burchard. Avant la révolution de 1793, elle appartenait à la paroisse de Saint-Nicolas ; mais cette église ayant été détruite, les reliques du Saint ainsi que l'association furent transportées à la métropole. Cette confrérie est double ; l'une est particulièrement destinée aux jeunes enfants, l'autre aux grandes personnes. Ces enfants, quelque temps après leur naissance, sont apportés dans l'église par leurs parents et recommandés à la protection du Saint, afin qu'il les délivre des maladies et des dangers auxquels ils sont exposés à cet âge. Si quelques-uns d'entre eux meurent dans les premières années de l'enfance, l'association fait chanter une messe dite *des anges*. Quant aux grandes personnes, qui se mettent aussi dans cette confrérie afin d'être délivrées d'accidents et surtout de certaines maladies, comme le mal caduc et autres semblables, leur nombre est aussi très-considérable. A la mort de chaque associé on fait célébrer une messe pour le repos de son âme. De plus, le mercredi de chaque semaine, on chante un salut en l'honneur du saint patron, et le second dimanche d'octobre, sa fête est célébrée avec solennité. Pendant l'octave qui la suit, une foule de pèlerins de la ville et des villages voisins viennent rendre leurs hommages à leur digne protecteur et se recommander à sa puissante intercession.

Le village de Roisin est devenu un lieu de pèlerinage à saint Ghislain pour les femmes dont les couches approchent. Elles y vont même quelquefois après, quand elles ont été heureusement délivrées. La ville de Saint-Ghislain est aussi un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Les pauvres mères qui craignent pour la vie de leurs chers nourrissons, les portent à Saint-Ghislain. Le prêtre récite sur eux l'Evangile, leur fait toucher les reliques du Saint, et souvent, après ce pieux voyage, les hideuses convulsions et les frayeurs naturelles aux jeunes enfants, surtout à l'époque de la première dentition, se trouvent apaisées : touchant bienfait de la divine clémence qui récompense la foi naïve des mères par le salut de leurs enfants !

Extrait des *Saints de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes.

SAINT SAVIN DE BARCELONE,

ANACHORÈTE ET APOTRE DU LAVEDAN

VIIIe siècle.

> Je suis seul à me connaître, seul aussi je dois mesurer la peine à l'étendue de mes fautes. Chacun doit faire ce qu'il peut; je fais ce que je dois.
>
> *Maxime du Saint.*

Saint Savin naquit en Espagne, dans le VIIe ou le VIIIe siècle, d'un comte de Barcelone, qui était, dit-on, frère de Hentilius, comte de Poitiers et parent des rois de France, s'il faut en croire certains historiens. Ayant perdu son père de bonne heure, le jeune Savin devint la consolation et le seul espoir de sa mère affligée, qui, à son tour, entoura son enfance de ses plus doux soins, de sa plus tendre sollicitude. Elle voulut s'occuper activement elle-même de l'éducation de son fils, afin de le rendre chaque jour plus digne des hautes destinées qui l'attendaient.

Ce fut donc à la vigilance, au dévouement de sa pieuse mère, qui le formait à la fois pour Dieu et pour le monde, qu'il dut l'avantage de passer sa jeunesse dans la plus parfaite innocence. Les vertus que l'on remarqua en lui, dès son enfance, firent comprendre à quel degré de perfection il parviendrait dans la suite. Adolescent encore, il se montrait déjà digne de la puissance et des honneurs qui paraissaient lui être destinés. Il répondait, par sa piété et par le développement de son intelligence, à la sage et pieuse éducation que sa tendre mère lui faisait donner sous ses yeux. Aussi, le premier usage qu'il fit des richesses et des grandeurs, fut de soulager les pauvres et de s'adonner aux bonnes œuvres.

Savin, sur qui la Providence avait des vues particulières, sentit tout à coup naître dans son cœur le projet d'aller visiter son oncle Hentilius, comte de Poitiers. Sa mère, qui connaissait la haute renommée du comte, un des plus grands seigneurs de France, comprit facilement qu'un voyage dans ce pays pourrait être très-profitable à l'héritier de la puissance comtale de Barcelone, en le mettant à même d'étudier les mœurs de cette grande nation, et de s'initier, sous un parent si distingué, à tous les secrets d'une administration qu'il devait plus tard exercer lui-même. La seule pensée de se voir séparée pour longtemps de l'unique objet de sa tendre sollicitude dut être bien sensible à son cœur maternel; mais elle sut mettre l'intérêt de son fils au-dessus des sentiments de la nature, et consentit à ce voyage, qui devait, hélas! lui coûter tant de larmes.

Savin partit, le cœur brisé du regret de laisser sa mère dans la désolation; mais, comme il obéissait à la grâce bien plus qu'à son propre goût, il se félicita, dans la suite, d'avoir eu le courage de rompre si résolument l'unique lien qui eût pu le retenir dans le monde. Il se sépara donc de sa mère en lui adressant un adieu qu'il présumait bien devoir être le dernier. Comme son intention n'était pas d'aller faire ce voyage pour s'instruire des usages du monde, ni pour satisfaire sa curiosité, il évita avec soin l'air

contagieux des grandes villes qui devaient naturellement se trouver sur son passage ; il rechercha de préférence les solitudes où les disciples de saint Benoît avaient fondé leurs monastères, afin d'apprendre d'eux la véritable science qui fait les Saints. Il traversa le comté de Foix et passa par la petite ville du Mas-d'Azil, ainsi que nous l'apprennent les vieilles légendes, et arriva enfin à Poitiers, chez son oncle.

Hentilius sut bientôt apprécier le mérite et l'intelligence précoce de son neveu ; et, sans tenir compte de l'âge, il voulut lui donner une marque non équivoque de la plus haute confiance, en le chargeant de l'éducation de son fils, héritier futur de sa puissance. Ce bienheureux enfant ne pouvait, en effet, trouver un meilleur maître pour former en même temps son esprit à la science, son cœur à la bravoure chevaleresque de l'époque et son âme à la plus solide piété. Un emploi d'une si haute distinction pour un jeune homme ne changea rien aux premiers sentiments de Savin. Ennemi de la mollesse et supérieur aux atteintes de la vanité, il partageait son temps entre la prière, les devoirs de son état et le soin des pauvres. Il vivait avec simplicité ; ses jeûnes étaient rigoureux ; sa table frugale. Comblé des bienfaits du comte, il aurait pu se donner le plaisir du luxe et des brillants équipages ; mais il réduisit toutes ses dépenses, afin d'augmenter son superflu, qu'il employait entièrement en œuvres de charité. « La vertu dans un homme ignorant », dit un auteur, « paraît une marque d'imbécillité aux yeux de l'impie ; mais quand la vertu et la science sont réunies dans le même homme, cela impose aux plus scélérats ». Aussi le jeune Savin, qui possédait l'une et l'autre, n'eut pas de peine à s'attirer l'estime et la sympathie des officiers qui étaient au service de son oncle. C'est dans ce poste honorable qu'il consacra tout son temps et tout son zèle à éçlairer l'esprit de son cousin, en lui enseignant la plus pure doctrine. Il sut pénétrer ce jeune cœur des sentiments d'une piété sincère, qu'il lui inspirait par ses discours et plus encore par ses exemples.

Le fils de Hentilius, docile à la voix d'un si bon maître, fit de rapides progrès, surtout dans la pratique de la vertu, que son cousin savait si bien lui faire aimer. Savin, avec cette douce parole qui persuade et qui entraîne, lui peignait quelquefois les charmes mystérieux de la retraite et les joies pures de la contemplation ; d'autres fois, il lui représentait les dangers si fréquents que l'on rencontre dans le monde, où d'ailleurs il n'y a point de situation qui n'ait ses peines et ses amertumes, où le bonheur n'est jamais exempt de soucis et de chagrins. Oui, tout est danger pour la vertu dans le monde, disait Savin : danger dans la naissance, qui usurpe des priviléges et des dispenses contraires à l'esprit du christianisme ; danger dans l'élévation, où l'on est exposé aux basses flatteries et aux fausses louanges ; danger dans les affaires, dans les emplois, où il faut souvent opter entre la conscience et la fortune ; danger dans l'amitié même, où l'on ne trouve parfois qu'ingratitude, perfidie, trahison ; danger dans les exemples, où le vice perd son horreur par le nombre de ceux qui le préconisent ; danger dans les richesses, qui amènent le faste, le luxe, le jeu, les plaisirs corrupteurs ; danger dans la pauvreté, quand elle n'est pas chrétiennement supportée.

Tous ces dangers s'offrent à la fois à l'imagination de Savin. « Quittons », dit-il à son cousin, « quittons le monde, retirons-nous, fuyons, sortons de Babylone, sauvons notre faible vertu de l'air contagieux qu'on y respire. Comment pourrions-nous observer constamment la loi de Dieu au milieu d'un monde où tout engage à la violer ; où le vice environne et presse de

toutes parts? Le plaisir s'y présente partout, approuvé par l'exemple, applaudi par les maximes, consacré par les coutumes et par les bienséances même. Heureuses les âmes pleines de générosité qui font à Dieu le sacrifice de toutes les jouissances mondaines! Dans nos cœurs est renfermé le dangereux foyer, le feu caché de la luxure ; le moindre souffle suffit pour l'allumer. Qui nous garantira des périls d'un monde où le crime est presque nécessaire? L'état religieux, le cloître. Derrière ce rempart, que nous placerons entre les hommes et nous, nous n'aurons plus à craindre la contagion des scandales et des maximes d'un monde corrompu ». Pendant que Savin parlait ainsi, son cousin l'écoutait comme on écoute un oracle ; et ces paroles firent une telle impression dans son cœur, que, se laissant aller à la voix impérieuse d'une vocation irrésistible, disant adieu à de brillantes destinées et aux douceurs de la famille, rompant avec le passé et renonçant à l'avenir, le jeune élève de Savin disparut comme un fugitif de la maison paternelle. Honneurs, richesses, amis, parents, il avait tout quitté pour aller chercher dans un cloître la pauvreté, l'humilité profonde! C'est dans un monastère dédié à saint Martin, près de Poitiers, qu'il se retira pour suivre la Règle de Saint-Benoît.

Qui pourrait donner une idée du cruel chagrin de la comtesse, privée tout à coup d'un fils, objet de toute sa tendresse et de son orgueil maternel? Cette mère désolée va à l'instant trouver Savin. Elle se jette à ses pieds ; elle le supplie, avec une déchirante douleur, de lui faire retrouver au plus tôt ce fils bien-aimé, qu'on avait confié à ses soins pour le rendre digne des hautes destinées auxquelles l'appelait sa naissance, et non pour l'arracher ainsi à sa famille. Il fallait donc que Savin partît sans délai, et qu'il allât engager son cousin à sortir du monastère pour rentrer dans la maison paternelle. Il partit donc pour le monastère et fit appeler son cousin ; mais, bien loin d'entrer dans les vues de la comtesse, il encouragea le jeune religieux à persévérer dans sa première résolution. Bien plus, aux conseils il ajouta l'exemple ; ce même jour, on vit dans ce monastère les deux cousins, fils de deux comtes, revêtus du saint habit de bure de l'Ordre de Saint-Benoît, à qui le Seigneur avait dit : « Venez, suivez-moi ». Et pendant trois ans, dans les austérités du cloître, ces deux jeunes amis qui auraient pu, environnés des honneurs du monde, donner des ordres à leurs vassaux, se vouèrent, par amour pour Jésus-Christ, à l'obéissance, au silence et à la pauvreté.

Mais ce n'était pas assez pour Savin, à qui l'esprit de Dieu inspirait le désir d'embrasser les saintes rigueurs de la vie solitaire. Il confia cette idée à l'abbé du monastère, qui n'osa d'abord ni blâmer, ni approuver une pareille inspiration, de peur de contrarier les desseins de Dieu, et peut-être aussi pour garder quelque temps encore un religieux qui édifiait toute la communauté par sa grande exactitude à observer les moindres règles, et qui donnait l'exemple de toutes les vertus. Cependant, la persévérance de Savin triompha de tous les délais et de tous les obstacles. Un jour enfin, il obtint la permission de partir avec un seul compagnon de voyage. Il dirigea ses pas vers les montagnes de Bigorre, s'abandonnant à la conduite de la divine Providence, qui fixa le terme de son pèlerinage dans la belle vallée du Lavedan, au pied des Pyrénées. En passant par Tarbes, il n'oublia point d'aller s'incliner avec respect devant l'évêque qui occupait alors le siége de saint Justin et de saint Fauste. Il lui exposa son dessein et lui demanda son agrément et sa bénédiction. A trente-six kilomètres de cette ville, sur les flancs de la montagne qui donne sur la vallée du Lavedan, se trouvait un

monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, qui avait été fondé sur les ruines d'un ancien château ou fort, d'une date bien reculée, peut-être de l'ère gallo-romaine, comme semble l'indiquer le nom de *Palatium-Æmilianum*, qui lui est resté jusqu'à la mort de saint Savin.

Après avoir reçu la bénédiction et les instructions de l'évêque du diocèse, ce fut vers cette solitude que notre pèlerin dirigea sa marche. Il se présenta au monastère, où il fut cordialement accueilli par Forminius, qui en était l'abbé. Mais, sachant bien déjà que la vie monastique n'était pas assez sévère pour lui, vu les desseins de perfection que le Seigneur lui inspirait, Savin résolut de s'enfoncer plus avant dans les montagnes pour y embrasser la vie austère de l'ermite. Pour plus de sûreté, il ouvrit son cœur à Forminius, en lui faisant part du projet qui l'avait amené dans ces lieux. L'abbé, reconnaissant dans son hôte l'empreinte d'une vocation divine, s'empressa de le seconder dans sa résolution ; et ne pouvant pas garder auprès de lui un si précieux trésor, il voulut au moins le retenir dans un lieu assez voisin ; il le conduisit à trois ou quatre kilomètres du monastère. Ils fixèrent leur choix sur le plateau appelé Pouey-Aspé. C'est de ce plateau qu'on peut plonger ses regards dans la vallée pour en contempler la richesse et la beauté. Mais cette pensée dut être étrangère au choix de Savin. Ce qui lui rendait ce site préférable à tout autre, c'est qu'à une certaine distance, en face, au-dessus de la petite paroisse de Villelongue, entre deux rochers qui couvrent un vallon solitaire, il apercevait un ermitage qui avait été sanctifié longtemps auparavant par un jeune Espagnol, saint Orens. Ce fut donc sur le plateau de Pouey-Aspé que Savin résolut de passer sa vie, en face des précieux et touchants souvenirs qui faisaient en quelque sorte revivre à ses yeux son ancien compatriote. Il se mit d'abord à l'œuvre pour construire la cellule qui lui était indispensable ; mais ce ne fut guère qu'un abri, encore mal assuré, contre la férocité des bêtes des forêts voisines. La construction de cette modeste cabane, qui n'avait que sept ou huit pieds de longueur sur quatre ou cinq de largeur, et qui devait être plutôt une dure prison qu'une habitation ordinaire, ne dut pas coûter beaucoup de temps à notre Saint. Ce qui lui donna le plus de peine, ce fut le transport des matériaux, à cause de la difficulté des sentiers, qui étaient presque inaccessibles. L'abbé Forminius, qui l'avait sans doute aidé dans ce travail, laissa notre ermite dans la solitude et rentra dans son monastère, ravi d'avoir dans le voisinage un homme d'une si grande sainteté. Souvent il allait le visiter pour s'édifier par l'exemple de ses vertus toutes célestes.

Savin se trouvant encore trop bien logé dans son habitation, qui méritait pourtant le nom de misérable réduit plutôt que de cellule, inventa un raffinement de mortification. Il creusa une fosse, longue de sept pieds et profonde de cinq, où il s'ensevelissait tout vivant, prenant ainsi pour lit un véritable tombeau, dans lequel l'eau suintait de toutes parts, surtout aux temps pluvieux. Forminius, étant revenu pour le visiter quelque temps après leur première séparation, demeura tout surpris de voir que Savin se fût creusé cette tombe sans en avoir auparavant manifesté le dessein, et il lui demanda le motif de cette exagération de pénitence : « Je suis seul à me connaître », répondit l'ermite, « seul aussi je dois mesurer la peine à l'étendue de mes fautes. Chacun doit faire ce qu'il peut ; je fais ce que je dois : *ut potes, fac quælibet, ego feci quod expedit* ». Là, comme autrefois Elie sur le mont Carmel, notre Saint se livrait à la prière, à la contemplation et aux plus rudes pratiques d'une vie mortifiée. Il serait difficile d'exprimer jusqu'à quel point il porta l'esprit d'oraison et avec quel zèle il

embrassa les plus rigoureuses austérités. Ses veilles étaient longues et ses jeûnes à peu près continuels. Son occupation la plus ordinaire était la contemplation. Revêtu d'une simple robe, qui dura miraculeusement l'espace de treize années, il marchait les pieds nus sur les pointes aiguës des rochers, même pendant la saison la plus rigoureuse. Seul dans cette retraite sauvage et souvent glacée, où sa cellule, tremblant sous la violence continuelle des vents, le menaçait de l'exposer sans défense à la voracité des bêtes féroces, qui abondaient dans les forêts voisines, il gardait son âme inaccessible à toute crainte humaine, entièrement absorbée dans l'amour de Dieu et toute brûlante du désir d'être unie pour toujours à son bien-aimé. Il aurait pris plutôt du poison que de se rendre coupable de mensonge, dit la légende. Il regardait le jurement comme un sacrilége. Il n'était pas à l'abri des attaques du démon ; mais aidé de la grâce de Dieu, il surmontait, par la prière et par la patience, les tentations qui venaient l'assiéger et le distraire de ses saintes contemplations.

Quoique Savin ne s'occupât, à vrai dire, que des progrès spirituels de son âme, cependant les besoins physiques se faisaient quelquefois vivement sentir ; et comme, pendant les fortes chaleurs de l'été, les eaux qui sortaient des fentes des rochers venaient à tarir autour de sa cellule, les ardeurs de la soif l'obligeaient à se porter un peu plus loin pour aller puiser l'eau qui lui était nécessaire. Il devait alors passer par la prairie d'un certain Chromatius, qui habitait le petit village d'Uz, que l'on trouve à deux kilomètres environ de l'ancien ermitage. Un jour que notre Saint traversait cette prairie pour arriver à la source qui lui fournissait sa boisson, le propriétaire inhumain voulut au moins lui faire acheter cher ce faible soulagement. Il commanda à un homme de sa maison d'aller chasser à l'instant ce trop hardi solitaire, qui n'avait pas craint de s'introduire dans sa propriété. Cet ordre sauvage ne fut que trop bien exécuté. Le domestique, après avoir injurié le Saint, s'oublia même jusqu'à le frapper brutalement. Mais Dieu, qui souffre quelquefois que les justes soient éprouvés par les méchants, veut aussi en certaines occasions, quand il le juge convenable dans sa sagesse, prendre en main la défense de l'innocent opprimé ; et alors il laisse tomber sur le crime tout le poids de sa malédiction, afin de nous faire comprendre que sa toute-puissante justice amène toujours, tôt ou tard, la glorification de la vertu et le triomphe de l'innocence.

Un châtiment providentiel s'appesantit soudain sur ces deux êtres méchants qui avaient offensé Dieu même dans un de ses plus chers serviteurs, et vint leur prouver qu'on n'insulte pas toujours impunément à la vertu. Celui qui avait frappé le Saint fut à l'instant possédé du démon, tandis que le maître perdit, sur le moment même, l'usage de ses yeux. Savin, dont la charité était immense, fut désolé de voir qu'il était la cause, quoique bien innocente, de ce double malheur. Il tomba aussitôt à genoux et supplia le Seigneur de vouloir rendre le bien pour le mal à ce malheureux qui venait de le traiter si indignement. Ses prières désarmèrent la vengeance divine : le valet fut à l'heure même délivré du démon qui le possédait, et il ne put s'empêcher de reconnaître qu'il devait sa délivrance à Savin lui-même, qu'il venait d'outrager et de battre si cruellement. Mais le maître, Chromatius, qui avait commandé l'outrage, resta longtemps encore aveugle, jusqu'à ce qu'il fût, comme on le verra plus loin, guéri à son tour par les mérites du Saint qu'il avait voulu écarter de ses terres d'une manière si brutale. Par suite de toutes ces circonstances, Savin se décida à ne plus aller puiser de l'eau à cette fontaine.

Comme un second Moïse, mettant toute sa confiance en Dieu, il frappa le rocher de son bourdon, et aussitôt il en jaillit un filet d'eau vive, qui coule encore, mais assez faiblement : on dirait que cette source a voulu suivre la décroissance de la naïve simplicité, de la foi pure et de la ferveur évangélique de nos premiers chrétiens. A côté de cette fontaine miraculeuse se trouve, taillée dans le roc, une petite niche à laquelle on arrive au moyen de deux ou trois marches en pierre.

Savin, qui n'ignorait pas qu'on ne saurait véritablement aimer Dieu sans aimer le prochain, avait une tendre charité pour tous les hommes. Il les portait tous pour ainsi dire dans son cœur. Il aurait volontiers sacrifié sa vie pour les assister, surtout spirituellement. Ne pouvant plus partager ses richesses, puisqu'il s'était dépouillé de tout, il ouvrait du moins sa cellule comme son cœur à tous les malheureux qui venaient le visiter pour trouver auprès de lui quelque consolation. Il travaillait, par ses exhortations, à détruire dans leurs âmes le règne du péché, afin d'y établir celui de la justice. L'ingratitude, les mauvais traitements même, nous venons de le voir, ne rebutaient jamais son inépuisable charité. Il regardait les hommes comme des malades plus dignes de compassion que de colère. Il les recommandait à Dieu dans le silence de la retraite, et sollicitait sans cesse sa miséricorde en leur faveur. Jamais aucun de ceux qui venaient le voir ne le quittait sans avoir obtenu, par son intercession, ou la santé du corps, ou quelque grâce encore plus précieuse pour son âme.

Il serait bien difficile de rapporter ici tous les miracles opérés par cet illustre Saint. On lit dans son Office, composé par les religieux qui résidaient au monastère voisin de sa cellule, qu'il avait fait un grand nombre de miracles par lettres. La tradition, qui a toujours aimé à perpétuer en ce pays le souvenir des prodiges opérés par notre saint ermite, se trouve consignée dans deux tableaux à compartiments, peints sur bois et admirés à juste titre par les connaisseurs. On y voit les principaux traits de la vie de saint Savin.

Un prêtre, qui allait remplir quelque fonction de son ministère, dut traverser le Gave de Cauterets en un point voisin de Pierrefitte. Dans le trajet, en ce moment fort dangereux, le cheval fut renversé, et le prêtre lui-même tomba dans le torrent. Il était menacé d'être bientôt englouti, sinon broyé entre les rochers qu'entraînait la force des eaux qui, devenues furieuses à cause de la fonte des neiges, roulaient avec fracas des blocs énormes détachés des montagnes voisines. Dans un danger si pressant, le prêtre eut néanmoins assez de calme encore pour penser à mettre toute sa confiance en Dieu et pour se recommander aux prières du solitaire de Pouey-Aspé. Tout à coup, le prêtre se trouve comme poussé vers le rivage, qu'il regagne sain et sauf. Il voit avec étonnement, sur ce même bord, son cheval sauvé miraculeusement comme lui-même. Convaincu qu'il ne devait son salut qu'aux prières de saint Savin, et plein de reconnaissance pour ce signalé bienfait, il entreprit immédiatement l'ascension de l'ermitage pour aller remercier son sauveur.

Une pauvre mère, habitant la vallée même, et qui s'appelait Gaudentia, était dans la désolation en voyant que son sein tari refusait la nourriture nécessaire à son petit enfant, qu'elle voulait pourtant allaiter elle-même. Après avoir inutilement épuisé tous les moyens auxquels elle pût naturellement recourir, elle tourna ses regards uniquement vers Dieu ; mais, reconnaissant son indignité, elle résolut d'aller implorer la protection de saint Savin. Elle prit donc son enfant entre ses bras, et, pleine de con-

fiance, elle entreprit, accompagnée de son mari, le pèlerinage de Pouey-Aspé. Là, les larmes aux yeux, et présentant à Savin l'innocente et chétive créature, elle le supplie de vouloir sauver l'objet de toute sa douleur et de sa tendresse. Le Saint, touché de compassion, se met en prières comme un second Elysée, et aussitôt Dieu rend à la mère ce que la nature lui avait si longtemps refusé. Dès ce moment, Gaudentia voit son sein lui donner en abondance le lait qui doit nourrir son enfant. Savin était tellement enflammé de l'amour de Dieu qu'un soir, pour dissiper les ténèbres de sa cellule, il n'eut qu'à approcher de sa poitrine un petit morceau de cierge qu'il tenait à la main ; la flamme s'y communiqua aussitôt, et, par un double miracle, ce flambeau éclaira toute la nuit sans se consumer.

Le saint ermite, sentant, un jour, que le terme de son pèlerinage en cette vallée de larmes était enfin venu, envoya quelqu'un avertir Forminius de l'extrémité où il se trouvait. L'abbé du monastère était prié instamment de venir voir Savin dans la journée même, pour l'assister dans ses derniers moments, et lui donner encore sa bénédiction. L'abbé, retenu sans doute par des soins qui ne souffraient pas de retard, répondit au messager qu'il n'irait voir le saint solitaire que le lendemain. D'ailleurs, deux de ses religieux, Sylvien et Flavien, assistaient depuis quelques jours l'ermite malade dans sa cellule, et on le croyait en bonne convalescence. Saint Savin dépêcha un second messager à Forminius, avec prière de le venir voir dans la journée, ajoutant qu'il aurait, le lendemain, une occupation plus pressante. Le Saint voulait par là faire allusion à sa mort. Cependant, Forminius crut pouvoir attendre ; mais il se trompa.

Pendant les treize années qu'il avait passées dans la solitude, le Saint n'avait eu qu'un but : celui d'édifier et de sanctifier la vallée du Lavedan ; ses vœux, ses prières, ses macérations tendirent constamment vers cette unique fin. Aussi, avant de mourir, il voulut lui-même se choisir un successeur qui devait avoir pour héritage la continuation de cette œuvre de charité qui était celle de son cœur. Après avoir disposé du peu qu'il avait et donné ses derniers conseils aux moines qui l'assistaient, saint Savin ne songea plus qu'à se préparer au bonheur suprême de recevoir, pour la dernière fois, le pain des anges qui devait lui servir de viatique. Puis, les mains tendues vers le ciel, les yeux fixés sur l'image de son Sauveur, il s'endormit du sommeil de la paix en rendant sa belle âme à son Créateur.

Le glas funèbre des cloches du monastère et de l'église paroissiale de Saint-Jean annonça aux habitants de la vallée que Savin n'était plus. Ce ne fut, dans tout le Lavedan, qu'un cri général de douleur et de regrets : l'ami et le bienfaiteur du pays, le consolateur des affligés, un saint ermite, venait d'être ravi à la terre, qu'il avait édifiée par tant de vertus et de pénitence. Dès que Forminius eut acquis la triste certitude de la mort de Savin, il donna ses ordres pour faire transporter dans le monastère les restes mortels de ce grand serviteur de Dieu, qu'il regardait déjà comme un trésor de reliques bien précieuses ; et, pendant qu'on se mettait en mesure de lui obéir, il se prépara lui-même, ainsi que tous ses religieux, pour aller recevoir ces saintes dépouilles, à l'entrée du village, avec toute la pompe et tous les honneurs de l'Eglise.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Savin reçut la sépulture dans le monastère même du Palais-Emilien, où les populations accoururent en foule de toutes parts pour accompagner à leur dernière demeure et contempler une

fois encore les dépouilles mortelles du saint ermite. Un miracle authentique, qui se fit avant même que son corps eût été déposé dans la tombe, prouve qu'on ne met pas en vain sa confiance dans la protection des Saints que Dieu vient de ravir à la terre.

Ce cruel voisin qui avait si indignement fait outrager notre ermite, et que nous avons laissé sous le coup de la vengeance divine qui le frappa subitement de cécité, Chromatius, reconnut enfin sa faute; et, plein de repentir autant que de confiance, il s'était fait conduire au lieu même où devait passer le corps du Saint en traversant le village d'Uz. Quand le moment est venu, on avertit Chromatius ; il s'approche en tremblant du cercueil ; il le touche avec confiance, en priant le Saint de vouloir lui pardonner sa brutalité d'autrefois, et aussitôt ses yeux se rouvrent miraculeusement à la lumière. Tout le cortége poussait des cris d'admiration et de joie.

L'office du Saint consacre la vérité de ce fait, et le tableau placé par les soins des moines dans la basilique en éternise la mémoire ; on voit encore aujourd'hui, sur la façade d'une maison d'Uz, devant laquelle s'arrêta le convoi, une niche avec la statue du Saint, en souvenir de ce même miracle.

Plus tard, le précieux corps de saint Savin fut solennellement déposé au fond de la grande abside de l'église qui a remplacé le Palais-Emilien. C'est cette belle église du style roman que l'on voit encore aujourd'hui, et qui a mérité d'être classée parmi les monuments historiques de l'Etat.

Les habitants du lieu, pleins de reconnaissance et de vénération pour la mémoire du saint anachorète, firent construire une chapelle sur la place même de son ermitage, et ôtèrent à leur commune le nom de Villabencer, pour lui donner celui de Saint-Savin, qui lui est resté depuis. Cette chapelle, qui a traversé tant de siècles et reçu tant de pèlerinages, ayant fini par tomber en ruines, a été récemment reconstruite.

On conserve aussi, comme des reliques, une calotte et un peigne qui, d'après une pieuse et respectable tradition, avaient appartenu à Savin. On garde encore dans l'église une châsse en cuivre argenté, qui renferme quelques ossements de l'illustre solitaire. On l'expose, en certains jours de fête, à la vénération des fidèles, et on la porte processionnellement, dans l'intérieur de la paroisse, le dimanche qui tombe dans l'octave de la fête du Saint. La fête se célèbre le 11 octobre.

Le bruit des miracles opérés sur le tombeau de saint Savin, qui servit longtemps d'autel, conformément aux coutumes des premiers siècles, attira de tous les alentours une foule de pèlerins qui venaient implorer l'appui d'un si puissant protecteur pour obtenir de Dieu quelque grâce particulière. Et même aujourd'hui, après tant de révolutions et de bouleversements, malgré l'indifférence du siècle en matière de religion, combien de femmes chrétiennes viennent encore s'agenouiller auprès du tombeau du Saint, pour demander la conversion d'un époux qui passe sa vie sans pratiques religieuses, la conservation d'un enfant chéri qu'une maladie dévore, ou qui se trouve, loin de sa famille, exposé aux fureurs des tempêtes, aux périls des combats ! Beaucoup d'étrangers viennent, tous les ans, des établissements thermaux, pour demander, par l'intercession de saint Savin, quelque grâce particulière pour eux-mêmes ou pour ceux qui leur sont chers.

On vient aussi quelquefois de fort loin pour demander que le saint Sacrifice soit célébré dans l'église où reposent ses saintes reliques, avec la ferme espérance d'obtenir plus sûrement ainsi une faveur toute spéciale que l'on désire. Tantôt, c'est la naissance d'un fils ou l'heureuse délivrance d'une épouse qui est sur le point de devenir mère ; tantôt c'est la grâce de connaître sa propre vocation, sur laquelle on n'a que des obscurités ou des doutes ; tantôt c'est la guérison d'une personne dangereusement malade, que l'on voudrait à tout prix conserver encore.

Comme saint Savin avait commencé sa carrière religieuse à Poitiers, dans le monastère de Ligugé, où il avait suivi son cousin pour y faire ses vœux et y consommer son généreux renoncement aux plus belles espérances qui l'attendaient dans le monde, Mgr Pie, évêque de Poitiers, voulant donner une marque publique et éclatante de sa vénération pour les reliques du bienheureux solitaire, est allé, en 1851, faire un pèlerinage à son tombeau. M. Flurin, qui était alors curé de la paroisse, lui offrit quelques reliques du Saint, que le pieux évêque accepta avec la plus vive reconnaissance.

Le 11 mai 1850, Mgr Laurence, évêque de Tarbes, voulant s'assurer si les reliques du Saint avaient été respectées par le vandalisme révolutionnaire de 93, fit ouvrir son tombeau en présence d'un nombreux clergé. Après un religieux examen, il fut constaté que le tombeau était resté dans l'état décrit en 1634 par F. Gérard, visiteur de la Congrégation de Saint-Maur pour la province d'Aquitaine. Les reliques furent ensuite placées sur le grand autel et exposées à la vénération des fidèles, après quoi, ayant été scellées du sceau de l'évêque, elles furent remises dans le tombeau.

Nous avons extrait cette biographie d'une petite brochure intitulée : *Vie de saint Savin, anachorète du Lavedan,* par M. l'abbé Abbadie, curé de Saint-Savin. Tarbes, 1861.

SAINT GOSWIN [1] DE DOUAI,

SEPTIÈME ABBÉ DU MONASTÈRE D'ANCHIN, AU DIOCÈSE DE CAMBRAI

1165. — Pape : Alexandre III. — Roi de France : Louis VII, *le jeune*.

En vérité, il n'est pas d'offrande plus digne de Dieu que la prière. *Saint Jean Chrysostome.*

L'un des noms les plus illustres que revendiquent à cette époque la religion et la science est celui de saint Goswin, septième abbé du monastère d'Anchin. Il naquit à Douai, de parents honnêtes, qui prirent soin de son éducution et le formèrent de bonne heure à la pratique des vertus chrétiennes. Un goût extraordinaire pour l'étude se manifesta en lui dès ses plus tendres années, et lui fit faire en peu de temps de rapides progrès. Envoyé à Paris pour suivre les cours de la célèbre université de cette ville, le vertueux jeune homme se fit encore plus remarquer par la parfaite innocence de sa conduite que par l'intelligence avec laquelle il développait les questions les plus difficiles. Le disciple devint bientôt maître à son tour, et de nombreux élèves attirés autant par l'aimable douceur de ses manières que par l'éclat de la science, vinrent écouter ses leçons.

Le jeune et religieux professeur avait soin d'aller souvent puiser dans la lecture des livres saints l'esprit de foi et d'humilité, sans lequel l'homme est bien exposé à s'égarer dans les recherches curieuses de la science. Sa piété seule l'eut porté à suivre cette conduite ; la vue des premiers écarts d'Abeilard, qui enseignait en même temps que lui, ne fit qu'accroître encore ce sentiment dans son cœur. Cet homme extraordinaire, que ses talents et ses connaissances auraient pu rendre une des gloires de l'Eglise, s'abandonnait à cet esprit d'orgueil auquel résiste avec peine une âme qui n'est pas profondément religieuse. Stimulé de plus en plus par un subtil amour-propre qui se cache souvent sous les apparences du zèle, il se persuadait que les applaudissements irréfléchis de ses légers et frivoles auditeurs devaient l'emporter sur la critique sage et charitable de ceux qui ont reçu la mission de conserver le dépôt de la vérité. Abeilard préférait la puérile satisfaction de cette popularité d'un jour au plaisir de reconnaître par un noble aveu qu'il s'était trompé ; il soumettait au tribunal de sa raison, élevée sans doute, mais bornée et faillible comme toute raison humaine, les dogmes sacrés et les mystères redoutables que la raison ne peut atteindre et devant lesquels elle doit s'incliner.

Goswin déplorait amèrement ces écarts d'un esprit qui ne savait point reconnaître et respecter les bornes de la science humaine. Il gémissait de voir les doctrines sacrées soumises aux disputes de l'école, comme ces opinions humaines que l'Eglise laisse à la libre discussion des intelligences. Bien souvent ses propres disciples l'excitaient à prendre la parole contre le novateur et à lui montrer la fausseté de son enseignement et sa témérité. Goswin refusa longtemps d'engager une lutte dont il prévoyait peut-être

1. *Alias :* Gosvin, Gossuin.

l'inutilité. L'amour-propre d'Abeilard était trop engagé et sa vertu trop faible pour qu'on pût espérer de lui une rétractation humble et sincère. Toutefois, afin de montrer à cette jeunesse avide et enthousiaste qui environnait la chaire du sophiste, qu'il n'y a d'enseignement vrai que celui qui est conforme à la doctrine de l'Eglise, il prit la résolution d'attaquer quelques-unes de ses propositions.

Abeilard n'était point accoutumé à la contradiction. Comme tous les savants que l'humble simplicité de la foi ne guide point, il s'irrita de voir discuter ses opinions, quand il discutait lui-même, avec une imprudente audace, non des opinions, mais les dogmes sacrés de la religion. La controverse entre les deux professeurs eut lieu en présence de leurs disciples : Abeilard eût voulu la décliner ; il lui semblait honteux d'être obligé de disputer contre un jeune homme qui débutait à peine dans la carrière qu'il parcourait déjà depuis longtemps. Toutefois, sur les instances de ses élèves il accepta le défi, et Goswin ayant formulé une proposition contraire à l'une de celles qu'Abeilard avait soutenues précédemment, celui-ci répondit sur-le-champ pour soutenir son opinion, et la défendre. Après cette réplique patiemment écoutée, Goswin présenta à son adversaire une suite d'arguments si logiques, si pressants, de déductions si rigoureuses, qu'elles mettaient à nu la faiblesse des raisonnements qu'on lui avait opposés. Sa victoire fut complète et elle lui mérita un véritable triomphe de la part des étudiants qui le ramenèrent au milieu des applaudissements jusqu'à sa demeure [1].

Ces ovations solennelles et justement méritées n'altérèrent en rien l'humilité de Goswin ; elles lui firent comprendre au contraire, d'une manière plus sensible, les pièges cachés à l'amour-propre des hommes de science, qui, au lieu de rechercher la récompense de leurs travaux dans le sentiment du devoir accompli pour Dieu, vont la demander aux stériles applaudissements de la foule. Ce fut surtout alors que la pensée de quitter le monde pour se consacrer à Dieu, qui l'avait déjà plus d'une fois préoccupé, commença à faire une plus profonde impression dans son âme.

Après avoir terminé avec éclat le cours de ses études, saint Goswin revint à Douai, où son rare mérite le fit nommer presque aussitôt chanoine du chapitre de Saint-Amé. Ce n'était point là, dans les desseins de Dieu, que devait se fixer le brillant philosophe, l'illustre antagoniste d'Abeilard. La providence le destinait à une vie de retraite et de solitude, et elle lui inspira la pensée de se rendre à Anchin, dans l'abbaye de Saint-Sauveur, où florissaient la régularité et l'esprit de religion. En recevant le jeune postulant qui se présentait à lui, le vénérable Alvise, alors abbé du monastère, se sentit rempli de joie. Néanmoins, afin d'éprouver sa vocation, il lui représenta de la manière la plus frappante tous les sacrifices qu'imposait la vie religieuse, l'abnégation complète qu'elle demandait, et la soumission parfaite qu'elle exigeait de l'esprit et du cœur.

Ces paroles, écoutées par Goswin avec une grande attention, ne firent qu'augmenter dans son âme le désir qui le portait à embrasser la vie monastique. Toutefois il ne lui fut pas possible de suivre immédiatement cet attrait, et le démon sembla profiter des circonstances qui motivaient ce délai pour presser le pieux jeune homme par toute sorte de tentations.

1. Cette rencontre de Goswin et d'Abeilard est racontée par le moine Alexandre, contemporain de Goswin, dans un manuscrit latin du XIIe siècle, dont l'original, provenant d'Anchin, se trouve à la bibliothèque publique de Douai, n° 813 du catalogue. Voir le savant ouvrage de M. Escallier, sur l'abbaye d'Anchin.

Il l'attaqua donc de mille manières et n'omit aucune des ruses infernales par lesquelles il a coutume de tromper les hommes. Surtout il chercha à le gagner par cette gloire mondaine, qui s'attache à la science et qui séduit d'autant plus facilement qu'on est moins en garde contre elle. D'un autre côté, Goswin était très-fortement sollicité par Haimeric, l'un de ses premiers maîtres, à aller de nouveau à Paris où son talent ne manquerait point de briller avec éclat. Le jeune savant parut céder à cette proposition et déjà même il faisait avec Haimeric ses dispositions pour le départ, quand celui-ci tomba malade et mourut. Goswin crut reconnaître un avertissement du ciel dans cet événement, qui fit une vive impression sur son esprit. Les sages conseils d'Alvise vinrent le confirmer dans sa résolution, et bientôt, rompant généreusement avec le siècle, il se retira avec son frère Bernard au monastère d'Anchin.

Dès les premiers jours de sa consécration au Seigneur, il se montra un digne et fervent religieux, et l'on eût dit qu'il ne se souvenait plus de sa science et de ses triomphes passés que pour s'humilier davantage devant ses frères. Comme toutes les vertus extraordinaires, celle de Goswin devait être soumise à l'épreuve. Tout à coup le jeune novice se sentit attaqué de tentations et de dégoûts. Les exercices de piété qui avaient pour lui autrefois tant de charmes, lui causaient maintenant de l'ennui, et une vague tristesse lui ôtaient cette joie intime de l'âme qui avait fait jusque-là ses délices. Au milieu des perplexités auxquelles son âme était exposée, il n'oublia point les armes spirituelles que Dieu met entre les mains de ses serviteurs, pour combattre les ennemis du salut. Il se livra malgré ses dégoûts au saint exercice de la prière, et puisa, dans une lecture plus assidue des saintes Ecritures, des faveurs et des grâces abondantes. En peu de temps il eut recouvré le calme, la paix et le bonheur, pour ne plus les perdre jusqu'à la fin de sa vie.

Son noviciat terminé, Goswin reçut la prêtrise, et fut choisi bientôt après pour remplir les fonctions de prieur. Il s'en acquitta avec succès, et développa encore dans la communauté déjà si régulière d'Anchin la discipline religieuse. Sa réputation se répandit rapidement dans les monastères de la contrée, et plusieurs abbés, frappés de son rare mérite, le prièrent de venir chez eux établir parmi leurs religieux une sage réforme. Alvise et Goswin s'y refusèrent longtemps; mais enfin il fallut céder aux instances pressantes qui leur étaient faites, et l'abbé d'Anchin permit à son sage et vénérable prieur de se rendre successivement à Saint-Crespin et à Saint-Médart de Soissons. « Or », dit un chroniqueur du temps, dans une métaphore mystique, « Goswin après avoir constitué les frères sur les solides fondements de la foi, les renferma dans le cloître quadrangulaire des quatre vertus, la prudence, la justice, la tempérance et la force, soutenue par d'innombrables colonnes d'autres vertus, et plaçant les frères dans le réfectoire, à la table des anges, il les nourrit et les réconforta de la parole divine; et la doctrine de ses discours se répandit au loin, tellement que des étrangers mêmes étaient envoyés pour y puiser des enseignements ».

Pendant que Goswin opérait ces œuvres importantes, les évêques de France s'assemblaient en grand nombre à Sens pour examiner les erreurs d'Abeilard et les condamner. Cet hérésiarque, comme la plupart de ceux qui l'avaient précédé, se rétractait momentanément pour continuer bientôt après à répandre les mêmes erreurs. La sentence des Pères du Concile ayant été confirmée par le pape Innocent II, Abeilard fut envoyé au monastère de Saint-Médard de Soissons et confié à Goswin, qui était encore

dans cette communauté. Celui-ci le reçut avec une grande douceur, lui présenta, de la manière la plus propre à le toucher, les raisons qui devaient le déterminer à abandonner ses anciennes doctrines pour vivre désormais tranquille dans l'obéissance si simple et si raisonnable de la foi. Mais il y avait trop longtemps qu'Abeilard écoutait son orgueil et en suivait toutes les aspirations, pour qu'il acceptât sans réplique des conseils aussi sages. D'ailleurs il lui répugnait de les recevoir de la bouche d'un homme plus jeune que lui, et regardant dans Goswin son victorieux antagoniste d'autrefois plutôt que le religieux le plus savant et le plus saint de la contrée, il s'oublia jusqu'à laisser échapper des paroles peu respectueuses. Goswin toutefois ne se rebuta point, et mêlant à la douceur une sage fermeté, il sut soumettre au joug de la règle commune cette nature rebelle et orgueilleuse.

Cependant ces travaux et ces solitudes auxquels venaient se joindre les exercices et les austérités du cloître avaient considérablement affaibli la santé du pieux réformateur. Il craignait d'une part de ne pouvoir achever son œuvre, s'il faisait connaître son état à l'abbé Alvise ; de l'autre, il sentait que son mal augmentait chaque jour et l'exposait à une mort assez prochaine. Dieu, pour le récompenser, permit qu'une vision miraculeuse lui rendît une santé dont il faisait un si saint usage. Une nuit donc que les frères étaient allés prendre leur repos, Goswin resta dans l'église, selon sa coutume, occupé à la prière. Tout à coup il fut ravi comme en extase et vit se présenter à ses yeux le saint pape Grégoire le Grand, pour lequel il avait une extrême vénération et dont il lisait habituellement les œuvres. Le pontife semblait tenir dans ses mains un petit vase rempli d'une liqueur qu'il présenta à Goswin. « Buvez », lui dit-il, « ceci sera salutaire. Ne craignez pas, cette boisson sera dans votre bouche comme un doux miel et vous serez guéri ». Goswin prit en effet le remède, puis la vision ayant disparu, il revint de son extase et reprit son oraison, sans plus ressentir la moindre douleur : il était guéri.

Quand Goswin eut accompli son œuvre à Saint-Médard de Soissons, il se rendit au monastère de Saint-Remi de Reims, dont l'abbé l'avait demandé avec les plus vives instances. De retour à Anchin où Alvise l'avait rappelé pour l'établir prieur claustral, il apprit qu'il était élu abbé, presque en même temps, par les moines de l'abbaye de Saint-Pierre de Châlons-sur-Marne et par ceux de Lobbes. Mais c'était au monastère même d'Anchin que Goswin devait remplir cette charge importante. Alvise, en effet, ayant été appelé à cette époque à gouverner l'église d'Arras, privée de pasteur par la mort de Lambert de Guines, tous les religieux d'Anchin choisirent leur sage et digne Prieur pour le remplacer dans la direction de l'abbaye de Saint-Sauveur (1130.)

Goswin était alors dans la force de l'âge : à toutes ses brillantes qualités il unissait une expérience consommée dans la conduite des hommes et la connaissance des choses de Dieu. Aussi sa longue administration fut-elle très-heureuse et l'abbaye d'Anchin prospéra-t-elle sous son gouvernement. Tous les religieux avaient pour lui une affection si sincère et un respect si profond, qu'ils s'attachaient à marcher sur ses traces et à pratiquer, à son exemple, toutes les vertus de leur état. Que si quelquefois il était obligé d'adresser un reproche à quelqu'un, il le faisait avec une douce fermeté qui rappelait au devoir sans laisser aucune amertume dans l'âme. Tout dans sa personne était simple et sans affectation, et il inspirait ces dispositions à ses frères. Les étrangers eux-mêmes et les hôtes qu'il recevait parfois étaient

traités avec une simplicité qui relevait encore à leurs yeux le mérite de l'abbé ; de sorte qu'il était aimé et vénéré de tous ceux qui l'approchaient.

Plusieurs guérisons miraculeuses que Dieu daigna opérer à sa prière augmentèrent encore cette vénération générale. On rapporte qu'un jour de dimanche, tandis qu'il célébrait les divins mystères, dans une chapelle consacrée à saint Jean l'évangéliste, et en présence d'un grand nombre de fidèles, un aveugle bien connu dans la contrée se trouva parmi les assistants et se tint appuyé sur une petite porte de cet oratoire. Tout à coup, au moment où le saint abbé allait répéter pour la troisième fois *Agnus Dei*, l'aveugle élève la voix et s'écrie : « Dieu tout-puissant, assistez-moi, voilà que je vois ! » Il avait en effet recouvré la vue, et tous les spectateurs, joignant leurs voix à la sienne, bénissaient le Seigneur qui venait d'opérer une si étonnante merveille. L'humilité de saint Goswin ne leur permit point de se livrer aux démonstrations de respect que ce miracle les portait à lui rendre : « Dieu », disait-il, « fait ses prodiges par qui il lui plaît et même par des animaux muets ; c'est lui qui a rendu la vue à cet aveugle ».

Lorsque, en 1148, il se rendit au concile de Reims que présida le pape Eugène III, et dans lequel furent condamnées les erreurs de Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers, le Seigneur daigna opérer encore un nouveau et touchant miracle par les mains de son serviteur. Comme l'archevêque de Reims l'avait invité inopinément, et que l'époque fixée pour l'ouverture du concile était très-rapprochée, l'abbé n'avait eu que quelques heures pour se préparer à ce long voyage. Les religieux chargés de l'administration temporelle étant absents en ce moment, saint Goswin se mit en chemin avec deux petites pièces de monnaie seulement. Arrivé auprès des bois du village de Montigny, il donna l'une de ces pièces à un mendiant qui se présenta à lui, et l'autre à un second mendiant qui vint à sa rencontre un peu plus loin. De nouveaux pauvres arrivèrent encore après ces premiers, et le saint homme, portant la main dans sa bourse, y trouva d'autres pièces qui se multiplièrent ainsi jusqu'à son arrivée à Reims.

Là saint Goswin rendit ses hommages au souverain Pontife qui, de concert avec saint Bernard, l'y avait fait appeler, puis il commença, autant que le permettaient ses occupations nouvelles et les circonstances, à suivre les humbles et modestes pratiques de la vie religieuse. Le concile terminé, les autres prélats se retirèrent dans leurs églises ou abbayes, mais l'abbé Goswin fut retenu auprès du Pape, qui le fit entrer dans son conseil privé. Il lui confia vers le même temps la réforme des deux monastères de Saint-Corneille et de Saint-Cyprien de Compiègne, où des religieux d'Anchin furent ensuite envoyés avec de sages instructions que leur donna le digne abbé.

Rentré dans sa communauté, le bienheureux Goswin continua de diriger ses frères dans les voies de la perfection. Malgré son grand âge et ses infirmités, il se montrait encore le plus fervent et le plus fidèle aux moindres prescriptions de la Règle de Saint-Benoît. Dans les derniers mois de l'année 1165, il se sentit attaqué d'une fièvre violente dont les accès l'affaiblirent beaucoup en peu de temps. Quand le mal l'empêchait de célébrer les divins mystères, on le voyait se traîner péniblement, appuyé sur les bras de quelques religieux, pour aller recevoir dans la chapelle la sainte communion. Sentant lui-même que sa fin approchait, il s'y prépara de la manière la plus édifiante. Selon la touchante pratique des abbayes bénédictines, il se fit coucher sur un cilice, au milieu de l'église, en présence de tous ses enfants réunis autour de lui ; puis le vénérable Hugues, abbé de Saint-

Amand, lui administra l'Extrême-Onction. Adressant ensuite la parole à ses disciples, il leur représenta les avantages précieux de la paix et de la concorde, à laquelle il les engageait d'être toujours fidèles. Il les exhorta pareillement à la pratique des vertus qui font le parfait religieux, l'humilité, la chasteté, la charité et la miséricorde envers les pauvres. Il ajouta à ces exhortations les avis les plus sages pour le choix de son successeur, afin que tout se fît selon les Règles de l'Ordre et dans la plus grande tranquillité.

Reconduit dans sa cellule après cette cérémonie, qui arracha des larmes de tous les yeux, le saint vieillard se fit lire la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pendant que, les regards fixés sur un crucifix, il laissait aller son âme à tous les sentiments pieux qu'excitait en elle cette lecture. Le jour qui précéda sa mort, il demanda à être placé de nouveau sur ce cilice. Comme il ne pouvait plus parler, on le vit lever les yeux et les mains vers le ciel, quand, dans la lecture de la passion, on arriva à ces mots : « Mon père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite », voulant témoigner ainsi qu'il s'unissait intimement à ce sentiment de l'âme adorable du Sauveur.

Ce fut le samedi, neuvième jour d'octobre de l'an 1165, que le vénérable Goswin rendit l'esprit, au moment où arrivaient de toutes parts au monastèse d'Anchin des nobles et des prélats pour la fête anniversaire de la dédicace de l'abbaye. La plupart d'entre eux furent témoins de cette mort édifiante, qui fit sur leurs cœurs la plus salutaire impression.

« Le corps du saint abbé », continue l'auteur de l'histoire d'Anchin, « ayant été lavé, puis revêtu de la coule monacale, et par dessus d'ornements sacerdotaux tout blancs, fut porté à l'église, au milieu de chants lugubres, et déposé au milieu du chœur des chantres, afin qu'il fût en évidence et que chacun pût le contempler. Il ne portait aucune trace de la mort, et on aurait dit qu'il était seulement endormi dans un paisible sommeil. Sa face, découverte et blanche comme ses vêtements, était calme, et une auréole sacrée semblait l'illuminer et répandre un charme divin sur tout ce petit corps. Il serait difficile de dire le nombre des fidèles et des frères qui se pressaient pour baiser ses pieds et ses mains vénérables. Il fut enseveli à droite du presbytère de la basilique de la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu, dans le mur, tout près de l'endroit où il avait coutume, pendant sa vie, de venir chaque jour prier à genoux et prosterné. Voici la traduction de l'épitaphe qui fut gravée sur son tombeau : « Dans cette petite urne est enfermé un homme de haut mérite, de vaste renommée et de profonds desseins; vrai dans sa foi, ferme dans son espoir, d'une charité ardente, humble d'esprit, prudent de langage, de main large et bénigne. C'était Marthe pour l'action, et Marie pour son amour de la parole de Dieu. C'était Lia pour la fécondité, Rachel pour la méditation, Jacob pour le discernement des esprits, Moïse pour l'oraison continuelle, Phinée pour la lutte contre le mal. O Goswin, le neuvième d'octobre, qui fut ton dernier jour, te rangea parmi les neuf ordres suprêmes des Bienheureux, et nous gardons tes cendres ici-bas, nous trouvons un patron dans celui que Dieu nous avait donné pour père ».

Nous avons emprunté cette vie aux *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes.

SAINT LOUIS BERTRAND DE VALENCE,

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

1581. — Pape : Grégoire XIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

Seigneur, brûlez, frappez, ne m'épargnez pas en ce monde afin que je mérite d'être épargné dans l'autre. *Maxime du Saint.*

Louis naquit à Valence, en Espagne. Son père, Jean-Louis Bertrand, notaire de la même ville, et sa mère Jeanne-Angélique Exarch, vivaient dans les pratiques les plus solides de la piété chrétienne et s'étaient acquis, par leur sagesse et leur probité, l'amour et l'estime de tous ceux qui avaient le bonheur de les connaître.

Il fut l'aîné de quatre garçons et de quatre filles, qui se sont tous rendus recommandables par leurs vertus. Le jour de sa naissance fut le 1er janvier de l'année 1526. Il reçut le baptême et les noms de Jean-Louis sur les mêmes fonts où saint Vincent Ferrier avait été baptisé. Son enfance fut un heureux présage de la sainteté de toute sa vie. Dès l'âge de sept ans, il aimait la retraite, la mortification et l'oraison. Il était si respectueux et si obéissant envers ses parents, si modeste dans l'école et parmi ses compagnons et si religieux dans les églises, qu'on jugeait aisément à le voir que la grâce le préparait à quelque chose d'extraordinaire. S'étant mis sous la conduite du révérend Père Ambroise de Jésus de l'Ordre des Minimes, il profita merveilleusement d'une si sage direction. Après la mort de ce saint homme, Louis prit pour directeur le révérend Père Laurent Lopez d'Oragna, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Il ne fit pas de moindres progrès sous cette nouvelle conduite que sous la première. Dès lors il fréquentait les hôpitaux, rendait toutes sortes de services aux pauvres et aux malades et passait les nuits presque tout entières en oraison. Enfin, il se faisait un modèle de vertu et une leçon vivante à toute la jeunesse de Valence.

Après avoir en vain sollicité de ses parents la permission d'entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique, il obtint enfin cette grâce (1544). Son noviciat fut un exemple de toutes les vertus religieuses. Il était le premier et le plus ardent à toutes les observances régulières. Le silence était son entretien, le jeûne sa nourriture, la prière son divertissement et les œuvres de charité sa plus agréable occupation.

Après sa profession, il joignit inséparablement l'étude des sciences sacrées aux exercices religieux. Son application à Dieu était si parfaite, qu'on le trouvait souvent hors de lui-même. Il ne mettait presque point de mesure à ses mortifications ni à ses pénitences ; et cette assiduité à se tourmenter lui-même lui attira une grande maladie. Lorsqu'il fut guéri, il reprit ses premiers exercices avec la même ardeur qu'auparavant. Tant de perfections jointes à une érudition très-éminente, engagèrent ses supérieurs à lui faire recevoir l'Ordre de la prêtrise dès l'âge de vingt et un ans. Il s'opposa de toutes ses forces à cette disposition, par un grand sentiment qu'il avait de son indignité ; mais cette résistance ne fit qu'augmenter l'es-

time que l'on avait de son mérite. Il dit sa première messe le 23 octobre de l'année 1547, après toute la préparation qu'exigeait de lui un mystère si auguste et si redoutable. Depuis, il la célébrait tous les jours avec la même abondance de larmes que la première fois. On l'envoya ensuite au couvent de Lombais, nouvellement fondé par saint François de Borgia, encore duc de Candie, pour y établir l'observance régulière ; mais il en fut bientôt rappelé pour assister son père à la mort : ce qu'il fit d'une manière digne de sa piété et de sa reconnaissance. Il fit encore beaucoup plus, pendant huit ans, pour le délivrer des peines du purgatoire, auxquelles la justice divine l'avait condamné ; car il se condamna lui-même, pour sa délivrance, à une infinité de pénitences et de mortifications qui semblaient surpasser toutes les forces de la nature.

Ayant été élu maître des novices en 1551, on ne peut exprimer avec combien de sagesse et de sainteté il s'appliquait à les bien élever, à en faire des hommes de Dieu et des religieux pleins de l'esprit de saint Dominique. Il mêlait une douceur de mère avec une rigueur de juge ; il ne leur pardonnait pas la moindre imperfection, et, néanmoins, il savait si bien les gagner, que ses châtiments mêmes leur étaient plus agréables que les caresses et les faveurs de leurs meilleurs amis. Son exemple surpassait toute la force et la sévérité de ses instructions. Il était si exact à la pratique de sa Règle, qu'on ne l'eût pas vu y manquer en un seul point. Il faisait, sans parler, des leçons très-puissantes et très-énergiques du silence, de la modestie, de la douceur, de la patience, de la charité, de la mortification et de toutes les autres vertus, et ses disciples n'avaient qu'à jeter les yeux sur lui pour apprendre en un instant tout ce qu'ils étaient obligés de faire.

Une peste qui désola, en 1560, la ville et le royaume de Valence, obligea ses supérieurs de l'envoyer au couvent d'Alphaïde et de l'en établir vicaire. C'était un couvent pauvre et solitaire, où rien ne l'empêchait de s'appliquer à l'oraison et aux exercices de la pénitence. Il s'y prépara, par ces exercices, au grand ministère de la prédication de l'Evangile ; et ce fut là qu'il commença à monter en chaire pour instruire les peuples et leur enseigner les voies du salut. Comme il avait allumé dans son cœur un grand brasier de l'amour divin, et qu'il ne commençait jamais ses sermons sans avoir encore augmenté ce feu par la considération des perfections de Dieu et des grâces inestimables de Jésus-Christ, il le communiquait aisément à tous ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Il fut doué dès lors de l'esprit de prophétie, et connaissant par cet esprit tantôt l'extrême pauvreté, tantôt la mort prochaine de quelques personnes, il pourvut aux uns par des aumônes secrètes et abondantes et disposa les autres à paraître devant Dieu en les pressant de se munir des sacrements de l'Eglise. Lorsque la peste fut cessée, on le rappela au couvent de Valence et au même emploi de la conduite des novices : mais cela ne l'empêcha pas de continuer ses prédications apostoliques. L'Esprit de Dieu l'avait tellement rempli que, n'agissant plus que par ses lumières et ses mouvements, il était capable de toutes choses ; les occupations du dedans de son monastère ne lui ôtaient point le temps nécessaire pour le secours du prochain.

Ce fut alors que Notre-Seigneur lui inspira le grand dessein de passer aux Indes Occidentales et dans le Pérou, province de l'Amérique, pour y travailler à la conversion des infidèles et pour y trouver l'occasion du martyre, qu'il désirait avec une ardeur incroyable. Ce dessein fut traversé par ses frères, ses parents, ses amis et plusieurs religieux de son Ordre, qui ne pouvaient souffrir d'être privés de sa présence et des assistances qu'ils rece-

vaient de sa charité; mais l'amour de Dieu et le zèle du salut des âmes le rendirent victorieux de tous ces obstacles. Il partit de Valence seul, à jeun, à pied, et une petite besace sur l'épaule, où il portait les livres et les hardes que l'on avait jugé lui être nécessaires. Il dit la messe dans une église voisine de Notre-Dame; là, dans la ferveur de son sacrifice, il s'offrit à Jésus-Christ pour endurer toutes sortes de fatigues et de tourments, et la mort même pour la gloire de son nom. Après la messe, il renvoya au couvent tous les meubles qu'il avait, afin de mieux imiter la pauvreté des Apôtres, auxquels Notre-Seigneur recommande dans l'Evangile de ne point porter de valise. Son compagnon l'ayant rejoint, ils arrivèrent ensemble à Séville, où ils s'embarquèrent, avec d'autres religieux du même Ordre, pour Carthagène. En chemin, il guérit miraculeusement un de ces missionnaires, qui avait reçu une plaie mortelle à la tête par la chute d'un morceau de bois qui tomba de la hune du vaisseau. Dès qu'il fut dans le pays, il s'appliqua au grand ministère du salut des âmes, auquel la divine Providence l'appelait : d'abord il se servit d'un truchement, parce qu'il ne savait pas la langue des Indiens, et que ces infidèles n'entendaient ni le latin ni l'espagnol; mais, ayant été trompé par cet interprète, qui donnait un sens contraire à ses paroles, il obtint de Dieu le don des langues; de sorte que, parlant son seul espagnol, il était entendu de toutes personnes de quelques pays et langues qu'elles fussent. Ainsi, il fit un grand nombre de conversions, selon les actes du procès de sa canonisation; jamais aucun prédicateur n'en a fait une si grande quantité parmi les Indiens. Il joignait à la force de ses discours, qui pénétraient jusqu'au fond des cœurs, des prières et des larmes continuelles aux pieds de la miséricorde de Dieu, et une austérité que nous pouvons appeler impitoyable. Il demeurait des semaines et des mois entiers dans des cabanes champêtres, dépourvu de toutes les choses nécessaires à la vie, pour avoir plus de commodité de traiter avec les habitants du Pérou : il faisait encore pour cela de longs voyages à pied et à jeun, sur des montagnes sèches et brûlantes, dans les plus grandes chaleurs de l'été. Il y eut cependant des envieux qui calomnièrent son innocence et voulurent le faire passer pour un hypocrite; mais il les surmonta par sa patience et par sa charité, et nulle de ses adversités ne fut capable de diminuer la ferveur de son zèle. Dieu le nourrit quelquefois par des voies surnaturelles et le rendit un sujet d'étonnement et d'admiration, soit par des lumières prophétiques qu'il lui donna, soit par les miracles qu'il lui fallait opérer pour la confirmation des vérités qu'il publiait.

Dans sa mission de Tubera, il baptisa de sa main dix mille cinq cents Indiens, outre ceux qu'il fit baptiser par ses compagnons, et il les obligea de brûler leurs idoles avec les lieux de leurs abominables sacrifices. Le premier auquel il conféra ce Sacrement fut un moribond que son père lui apporta par un mouvement de l'Esprit de Dieu, qui lui dit intérieurement que son fils serait bienheureux dans le ciel si saint Louis versait un peu d'eau sur sa tête. En effet, l'enfant mourut incontinent après son baptême et fut, par ce moyen, le premier des Indiens que notre apôtre gagna à l'éternité bienheureuse. Ce qui le rendit si puissant dans cette entreprise, ce fut principalement sa vie plus angélique qu'humaine; car, nonobstant ses jeûnes excessifs, qu'il continuait quelquefois pendant trois jours sans prendre aucun aliment, il se mettait souvent le corps tout en sang avec une discipline de fer. Il avait tant de douceur, qu'il charmait ses plus cruels ennemis. Par ce moyen, il désarma un adultère public, qui, pour se venger de la correction charitable qu'il lui avait faite, voulut l'assommer d'un

coup de massue pendant qu'il prêchait à la porte de l'église. Tout l'enfer se souleva pour arrêter les progrès de son zèle et de ses prédications apostoliques. Il suscita des femmes débauchées pour le solliciter au mal et lui faire perdre sa virginité qu'il estimait plus que tous les trésors du monde, et il souleva des séditions furieuses contre lui; il le tenta de toutes les manières capables d'ébranler sa constance : et le démon même lui apparut sous un habit d'ermite pour le détourner de travailler à la conversion de ces idolâtres, dont la brutalité était encore plus incurable que l'infidélité. Mais notre Saint surmonta tous ces artifices par sa fermeté et par son courage intrépide, et il n'y eut point de combats dont il ne sortît victorieux, et qui ne servissent à le rendre plus glorieux devant Dieu et devant les hommes. Il ne fit pas moins dans ses missions de Capicoa et de Paluato que dans celle de Tubuta. Il ne voulut jamais y être servi par des femmes et des enfants indiens, quoique les missionnaires le souffrissent sans scrupule. Il refusa toujours constamment des rétributions qu'on lui offrit, soit pour ses messes, soit pour l'administration des Sacrements, soit pour la sépulture des morts : ce qui le fit appeler le religieux de Dieu. Tantôt il attira la pluie par ses prières sur les terres sèches et près de perdre leur moisson, tantôt il la détourna de dessus sa tête et des personnes qui l'accompagnaient. Presque tous les habitants de ces deux provinces furent si touchés de ces prodiges et de la pureté de sa vie, qu'ils quittèrent leurs superstitions pour embrasser la foi catholique. Quinze mille firent la même chose à la suite de ses exhortations tout enflammées sur la montagne de Sainte-Marthe, et quantité de Caraïbes, de Sépencoa et de Petua imitèrent aussi leur ferveur. Des païens à qui il avait reproché un sacrilége, l'ayant empoisonné, le poison ne lui fit aucun mal. Ce prodige, joint à la grande confiance du Serviteur de Dieu, qui alla lui-même au-devant de ces barbares lorsqu'ils vinrent en troupe pour l'achever, servit à leur conversion. Il les catéchisa, les baptisa et en fit de bons chrétiens; il conféra ce Sacrement à un prêtre des idoles et à un cacique qui le firent appeler étant près de mourir, et il les fortifia par le signe de la croix contre les embûches du démon, qui n'épargna rien pour les pervertir à cette dernière heure.

Nous serions trop long si nous voulions suivre notre bienheureux missionnaire à Ténériffe, à Monpox, à Turvaco, dans l'île de Saint-Thomas et aux autres lieux où il a porté l'Evangile; il fit partout de belles prédictions, dont l'événement a montré qu'il possédait éminemment l'esprit de prophétie. Il guérit surnaturellement des malades dont la santé était entièrement désespérée. Il prit encore du poison très-violent sans en recevoir aucune incommodité. En étendant les bras contre un arbre, il y imprima, comme une cire molle, le signe salutaire de la croix, qui servit à désabuser et à éclairer plusieurs infidèles. On le vit tantôt élevé de terre, tantôt couvert de lumière, et assisté de saint Ambroise et de saint Thomas d'Aquin, dont les visages et les habits n'étaient pas moins éclatants que les rayons du soleil. Enfin, sa vie et ses actions étaient des miracles continuels, et chacun le regardait comme un saint et comme un ange envoyé du ciel pour la bénédiction de l'Amérique.

Cependant, plusieurs raisons l'obligèrent de souhaiter et même de demander une obédience pour retourner en Espagne. La principale était que la cruauté, la vie impie et débordée, et l'avarice insatiable de la plupart des officiers espagnols qui avaient commandement sur les Indiens, étaient un obstacle insurmontable à l'entière conversion de ces infidèles, parce que, voyant dans ces commandements catholiques une conduite tout oppo-

sée aux maximes qu'on lui prêchait, ils ne pouvaient se persuader que notre religion fût aussi sainte qu'on tâchait de le leur faire comprendre.

Il s'embarqua dès qu'il en eut obtenu la permission de ses supérieurs. Après avoir apaisé, par le signe de la croix, une horrible tempête qui avait déjà rompu l'antenne et le gouvernail de son vaisseau, il arriva heureusement à Séville et de là à Valence, où il fut reçu avec joie et avec un applaudissement que l'on ne peut exprimer. Le premier emploi qu'on lui donna, fut celui de prieur du couvent de Saint-Onuphre, assez près de cette dernière ville. Il fit éclater l'esprit de prophétie dont Dieu l'avait favorisé, soit en pénétrant les fautes les plus secrètes de ses religieux, soit en découvrant les besoins de plusieurs personnes qui étaient dans la nécessité. Il y multiplia si prodigieusement quelques morceaux de pain, qui suffisaient à peine pour la nourriture d'un religieux, que toute sa communauté et ses domestiques en furent parfaitement rassasiés. Il fit des charités extraordinaires aux pauvres, sans que, pour cela, le couvent en souffrît aucun dommage : parce que la Providence divine y pourvoyait surnaturellement et faisait trouver de l'argent dans sa chambre sans que personne l'y eût apporté. Prêchant le Carême à Moncade, il changea toute la face de la ville : de sorte que le blasphème, l'impudicité, le luxe, l'ivrognerie et le libertinage en furent presque entièrement bannis. Lorsque le temps de son supériorat fut fini, on lui redonna à Valence la charge du noviciat, dont il s'acquitta avec une nouvelle ferveur. Il avoua un jour à un de ses novices qu'il avait souvent vu le démon, sous la figure d'un vilain Maure, rôder autour des chambres de ses frères pour les tenter et les détourner de leur vocation.

Peu de temps après, il fut élu prieur du même couvent de Valence, qui est l'un des plus considérables de l'Ordre. Il était si pénétré de son insuffisance et de son indignité, qu'il fit toutes sortes d'efforts pour se décharger de ce fardeau ; mais, comme saint Jérôme le disait autrefois de Népotien, plus il s'opposait à son exaltation, plus il attirait sur lui les désirs et l'amour de ses confrères. N'ayant pu éviter d'être confirmé dans sa charge, il se mit à genoux devant l'image de saint Vincent Ferrier, et pria ce Saint d'être le véritable, l'unique prieur de sa maison, protestant qu'il ne voulait être que son sous-prieur. Alors l'image s'inclina devant lui, l'embrassa et le releva de terre ; ce qui le remplit d'une grande confiance en Dieu et d'une vigueur admirable dans l'exercice de sa charge. Il prit aussi pour devise ces paroles de saint Paul : « Si je voulais plaire aux hommes, je ne serais plus serviteur de Jésus-Christ ». Ce fut principalement dans ce monastère qu'il se montra le modèle d'un parfait supérieur ; on n'en vit jamais ni de plus charitable envers ses religieux, ni de plus zélé pour leur avancement spirituel, ni de plus exact à tous les points de l'observance régulière, ni de plus fervent et de plus pathétique dans les remontrances et les exhortations du Chapitre, ni même de plus vigilant sur le temporel de la maison. Il recommandait surtout la charité commune, ennemie de la singularité ; l'occupation sainte, contraire à l'oisiveté, l'obéissance et la fuite des conversations avec les séculiers. Il veillait extrêmement sur les jeunes religieux, et voulait que tout le temps, hors les heures nécessaires de relâchement, fût partagé entre l'oraison et l'étude. *Orationi lectio, lectioni succedat oratio*, leur disait-il après saint Jérôme : « Que la lecture suive l'oraison, et que l'oraison suive immédiatement la lecture ». Il faisait aussi de grandes charités aux pauvres, ayant pour maxime que ce qui sort des couvents par la porte pour les soulager, y rentre avec plus d'abondance par l'église. Les prisonniers pour dettes ou pour crime étaient le sujet con-

tinuel de ses saints empressements. Il quêtait pour les uns, sollicitait pour les autres, et n'épargnait rien pour leur assistance spirituelle et temporelle. Il eut, durant ce même temps, de grandes et de fréquentes révélations du ciel. La disposition intérieure des personnes qui l'approchaient lui était connue : ce qui faisait qu'il souffrait de grandes peines quand des gens de mauvaise vie venaient traiter de quelque affaire avec lui. Il apprenait aussi fort souvent l'état de ses religieux et de ses amis qui venaient de mourir, afin d'être plus porté à les secourir dans leurs besoins.

Au sortir de sa charge de prieur, il fut affligé de grandes maladies qui l'accablèrent de douleurs et le réduisirent à une maigreur et à une faiblesse si grandes, qu'il faisait compassion à tout le monde ; mais, bien loin de s'en affliger, il en avait une joie extrême, et répétait continuellement devant Dieu ces paroles de saint Augustin : *Hic ure, hic seca, ut in æternum parcas :* « Brûlez-moi, déchirez-moi, Seigneur, en cette vie, afin de me pardonner en l'autre »; ou ces autres : *Hic non parcas, ut in æternum parcas* : « Ne me pardonnez pas sur la terre, afin de me pardonner dans l'éternité ». Ces infirmités n'empêchèrent pas qu'il fût recherché et consulté de tout le monde, et qu'il satisfît à ceux qui le venaient trouver, avec une prudence et une tranquillité admirables. On le demandait aussi très-souvent, soit pour assister les malades à la mort, soit pour prêcher dans les plus grandes chaires ; Dieu l'a quelquefois soutenu et fortifié miraculeusement pour donner cette satisfaction au peuple, et, tout malade qu'il était, il guérissait les malades qu'on lui présentait, en disant sur eux une oraison de saint Vincent Ferrier. Il fut honoré dans le cloître, de la visite de saint François, dont il baisa les pieds ornés des stigmates de Jésus-Christ ; et de celle de saint Dominique, qui lui permit seulement de baiser sa main. La nuit de Pâques de l'année 1579, il eut une vision d'anges qui le remplit d'une joie inexplicable. Notre-Seigneur s'est fait voir aussi à lui, tantôt dans l'état de sa Passion et tel qu'il était sur la croix, tantôt dans une majesté souveraine qui éblouissait toutes les grandeurs et toutes les beautés du ciel et de la terre. Il dit la messe tant qu'il pût, et quand son infirmier le priait de demeurer au lit pour ne point augmenter ses maux, il lui disait doucement : « Ne craignez rien, mon père, les sacrements de l'Eglise ne tuent personne ». Lorsqu'il ne la pouvait pas dire, il ne manquait point de se confesser à l'ordinaire et de communier avec une dévotion merveilleuse. Dans le plus fort de son mal, il faisait deux heures d'oraison réglée ; il était toujours en la présence de Dieu et avait continuellement la bouche collée sur son crucifix. Le saint archevêque de Valence, Jean de Ribera, était souvent auprès de lui et lui rendait les services dont il avait besoin.

Ses maladies s'étant tellement augmentées, qu'il n'y avait plus d'espérance de le guérir, il n'y eut personne de considérable dans Valence ni aux environs qui ne voulût avoir la consolation de le voir. Deux personnes furent même transportées miraculeusement dans sa chambre pour n'être pas privées de ce bonheur, savoir : une sainte religieuse de l'Ordre de Saint-François, appelée Angélique d'Agulon et un seigneur de Bulgarie, qui était tombé malade près de Valence, dans un voyage qu'il faisait pour son divertissement. Sa préparation à la mort fut admirable. On ne peut voir une patience plus ferme, une résignation à la volonté de Dieu plus générale, une dévotion plus tendre et plus constante, ni un désir de souffrir plus violent. Il prédit le jour de sa mort à l'archevêque de Valence, au prieur de la Chartreuse de Porta-Cœli et à quelques autres. Saint Vincent Ferrier le visita dans cette extrémité et lui fit concevoir de nouvelles ardeurs de l'a-

mour divin. Enfin, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise avec toute la ferveur que l'on pouvait souhaiter dans un homme si rempli de l'Esprit de Dieu, il rendit son âme dans les transports et les effusions du pur amour, le 9 octobre 1581.

Aussitôt qu'il fut mort, il sortit une odeur de son corps qui embauma toute la chambre. On vit son âme monter au ciel comme un rayon de lumière, et on entendit les anges chanter des cantiques avec une mélodie toute céleste ; il apparut lui-même à plusieurs personnes pour les assurer de sa gloire ; tous les malades qui touchèrent son corps et une infinité d'autres qui eurent recours à son intercession, reçurent une parfaite guérison. La cathédrale, les douze paroisses de la ville et toutes les communautés religieuses vinrent en procession lui rendre leurs respects. On le mit d'abord dans le caveau destiné pour la sépulture des religieux d'un mérite extraordinaire ; mais six mois après on le retrouva entier, exhalant une odeur merveilleuse, et on le plaça dans un tombeau élevé de terre qu'on lui avait préparé pour honorer sa mémoire. L'an 1647, il fut trouvé sans corruption, et lorsqu'on l'eut porté en procession par toute la ville, on l'enferma dans une riche châsse d'argent et on le transféra dans une chapelle magnifique que l'on avait fait bâtir en son honneur ; ce fut après que le pape Paul V eut permis d'en faire l'office en 1608. Enfin, le grand nombre des miracles qu'il n'avait point cessé de faire depuis son décès obligea le pape Clément X, en l'année 1671, de faire le décret de sa canonisation.

On le représente : 1° Eteignant un incendie ; 2° tenant une croix ; 3° tenant un calice surmonté d'un serpent.

Voir l'*Année dominicaine*, et sa *Vie*, par le R. P. Jean-Baptiste Feuillet.

SAINTE PUBLIE D'ANTIOCHE, ABBESSE (IVe siècle).

Un incident de la vie de sainte Publie, raconté par Théodoret, dans son *Histoire ecclésiastique*, nous fournit les renseignements précieux sur la constitution intérieure des communautés de vierges chrétiennes au IVe siècle.

« La ville d'Antioche », dit cet historien, « comptait alors, parmi les modèles de vertu et de charité que la foi du Christ avait produits dans son sein, une noble veuve du nom de Publie. Issue d'une famille illustre, elle avait perdu son époux à la fleur de l'âge. Un fils, Jean, lui était resté de cette union brisée prématurément par la mort. Mais le fils fut digne de sa mère. Il se consacra au service de Dieu, devint prêtre, et durant une longue carrière de dévouement et de saintes œuvres, fut comme le prince du clergé d'Antioche, bien que sa modestie lui eût fait refuser à diverses reprises de monter sur le siége épiscopal, où les suffrages unanimes l'avaient appelé. Publie réunit dans sa demeure une communauté de vierges qui s'engageaient, par un vœu perpétuel, à vivre dans la chasteté et l'obéissance. Sous la direction de la noble veuve, les saintes filles vaquaient à la prière et chantaient assidûment les louanges du Seigneur. Un jour, l'empereur apostat vint à passer devant cette pieuse maison. Il entendit les voix des saintes filles qui psalmodiaient, en alternant le chœur. Il prêta l'oreille à leurs chants et saisit ces paroles de David : *Simulacra gentium argentum et aurum, opera manuum hominum :* « Les idoles des nations sont d'argent et d'or ; elles sont l'œuvre périssable d'une main mortelle ». Puis l'autre chœur reprenait : *Similes illis fiant qui faciunt ea, et omnes qui confidunt in eis :* « Qu'ils deviennent semblables à elles, les fabricateurs d'idoles et tous ceux qui les adorent ! » Julien irrité fit donner l'ordre aux vierges de se taire et de ne plus renouveler à l'avenir leurs chants séditieux. Publie, sans tenir compte de l'injonction, fit chanter par toutes les voix le psaume LXVIIe : *Exsurgat Deus et dissipentur inimici ejus :* « Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dispersés ! » La fureur de l'apostat fut au comble. Il envoya saisir la maîtresse du chœur. La vénérable matronne comparut

devant lui. Sans respect pour ses cheveux blancs et pour la sainteté qui respirait sur son visage, il la fit souffleter par les soldats de son escorte. L'héroïque chrétienne subit cet outrage en bénissant le Seigneur, et rentra dans sa retraite, où elle continua les chants pieux qui jadis calmaient les fureurs de Saül, tandis qu'ils surexcitaient alors celles d'un empereur apostat ».

Extrait de l'*Histoire générale de l'Eglise*, par M. l'abbé Darras. — *Cf.* Théodoret, *Histoire ecclésiastique*, liv. III, chap. 14.

SAINT ANDRONIC D'ALEXANDRIE,

ET SAINTE ATHANASIE OU ANASTASIE, SON ÉPOUSE,

SOLITAIRES (IVe siècle).

Sous l'empire du grand Théodose (379-395), un jeune homme nommé Andronic, qui était banquier de profession, épousa, dans la ville d'Alexandrie, une fille appelée Athanasie, dont le père était aussi banquier. Ils possédaient de grandes richesses, mais ils en faisaient un très-bon usage ; leur piété les faisait aimer de tout le monde. Après avoir eu pour fruit de leur mariage un fils qu'ils nommèrent Jean, et une fille qu'ils appelèrent Marie, ils résolurent de garder ensemble une parfaite continence ; ce qu'ils observèrent religieusement le reste de leur vie. La divine Providence leur ayant enlevé, au bout de douze ans, ces deux enfants, qui étaient leur plus grand trésor, Andronic se prosterna contre terre et en fit un sacrifice à la majesté de Dieu, disant : « Comme je suis sorti nu du sein de ma mère, je sortirai aussi nu de ce monde ; Dieu me les avait donnés, il me les a ôtés ; que sa sainte volonté soit faite et que son nom soit éternellement béni ! » Quant à Athanasie, elle en fut inconsolable ; et on ne put jamais l'empêcher de passer la première nuit sur leur tombeau, dans l'église de Saint-Julien, lieu de la sépulture de leurs ancêtres. Comme elle y était toute plongée dans la douleur, cet illustre Martyr lui apparut, vêtu en religieux, et, l'assurant que ses enfants étaient bienheureux dans le ciel, il lui fit de grands reproches de ce qu'elle pleurait si amèrement leur mort, au lieu d'employer ses larmes pour pleurer ses péchés. Ces paroles la consolèrent et lui firent avouer l'inutilité de ses soupirs ; mais elle en fut en même temps si touchée que, de retour en sa maison, elle pria son mari de lui permettre de se retirer dans quelque monastère pour y mener une vie pénitente, ainsi qu'elle avait toujours eu dessein de le faire, quoiqu'elle n'eût jamais osé lui en parler du vivant de ses enfants. Non-seulement Andronic y consentit, mais il voulut lui-même suivre son exemple. Ils résolurent de faire un voyage en Palestine pour y visiter les saints lieux ; ayant affranchi leurs esclaves et confié le reste de leurs biens au père d'Athanasie, ils sortirent la nuit de la ville pour se rendre à Jérusalem. Après avoir adoré les endroits consacrés par la présence de Notre-Seigneur, ils allèrent à Alexandrie, où ils firent leurs dévotions au sépulcre de saint Ménas, célèbre martyr de cette ville. Athanasie y resta, et Andronic alla seul visiter les laures et les déserts de Scété, en Afrique, parce qu'il n'était pas permis aux femmes d'y entrer. Ayant ouï parler de la sainteté de l'abbé Daniel, il l'alla trouver pour le consulter sur le dessein qu'ils avaient, sa femme et lui, de se retirer dans quelque monastère. Ce saint homme lui conseilla de mener Athanasie dans la Thébaïde, et lui donna des lettres pour la faire entrer dans celui des Tébensionites. En effet, en vertu de cette recommandation, elle y fut reçue, cachant son sexe sous un habit d'homme et sous le nom d'Athanase. Andronic retourna ensuite vers le saint abbé, et, ayant été revêtu de l'habit religieux, il demeura avec lui dans sa laure. Ces deux époux vécurent ainsi pendant douze ans séparés l'un de l'autre, pratiquant saintement et avec une ferveur admirable tous les exercices de la vie monastique.

Au bout de ce temps, sans s'être rien communiqué, ils obtinrent respectivement de leurs supérieurs la permission de faire le pèlerinage de Jérusalem, et se rencontrèrent sur les chemins. Athanasie reconnut facilement son mari, mais lui ne la reconnut pas, et la prit pour un religieux d'Egypte, tant elle avait le visage changé et noir à cause de ses grandes austérités. Ils se joignirent pour continuer de compagnie leur voyage, à condition, pourtant, qu'ils garderaient un profond silence comme s'ils eussent été seuls. A leur retour de Jérusalem à Alexandrie, Athanasie, qui ne se faisait point connaître, lui proposa de s'y arrêter et d'y bâtir une cellule commune pour mener

une vie plus pénitente ; Andronic voulut auparavant consulter l'abbé Daniel, qui approuva ce dessein. Ainsi, ces deux saints époux demeurèrent ensemble dans un silence continuel, ne pensant uniquement qu'aux choses célestes. Le saint abbé ne manquait pas de les visiter toutes les fois qu'il allait à l'église de Saint-Ménas.

Un jour qu'il les vint voir à son ordinaire, il trouva Athanasie à l'extrémité, et si affligée, qu'elle fondait en larmes. « Quoi ! vous pleurez », lui dit-il, « au lieu de vous réjouir de ce que le Seigneur vous appelle à lui ? » — « Je ne pleure pas pour moi », répondit Athanasie, « mais pour mon compagnon Andronic, que je laisserai dans une extrême douleur ; c'est pourquoi je vous prie de prendre après ma mort un papier que vous trouverez sous ce qui me sert de chevet, de le lire et ensuite de le lui donner ». Puis elle demanda la communion, et, après l'avoir reçue, elle expira paisiblement, pendant que l'abbé et son mari faisaient les prières pour les agonisants. Incontinent après son décès, on reconnut par la lecture de son billet qu'elle était femme d'Andronic, auquel elle ne s'était nullement fait connaître pendant douze ans qu'elle demeura avec lui dans la même cellule. Tous les religieux qui apprirent cette merveille rendirent mille actions de grâces à Dieu d'avoir donné une si grande constance à Athanasie et de l'avoir rendue par ce moyen triomphante de la chair, du monde et de l'enfer. Les religieux de toutes les laures d'Alexandrie, les habitants de la ville et les solitaires de Scété assistèrent à ses funérailles avec des palmes, des rameaux et des cierges ardents. Son corps fut enterré dans le dix-huitième monastère. C'est ainsi que l'on distinguait le grand nombre de maisons religieuses qui étaient autour d'Alexandrie. L'abbé eût bien voulu emmener Andronic avec lui, mais la divine Providence ne le permit pas ; car, quelques jours après, il suivit sa chère Athanasie, auprès de laquelle il fut enterré.

Acta Sanctorum, 9 octobre.

Xe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint FRANÇOIS DE BORGIA, général de la Compagnie de Jésus, recommandable par l'austérité de sa vie, par le don d'oraison et par le courage avec lequel il refusa les premières dignités de l'Eglise, comme il avait déjà rejeté les honneurs du monde. 1572. — Dans l'île de Crète, saint Pinyte, l'un des grands évêques de son siècle. Il gouverna l'Eglise de Gnosse sous les empereurs Marc-Antonin-Verus et Lucius-Aurèle Commode, et laissa dans ses écrits [1], comme dans un miroir, une vive représentation de lui-même. Vers 190. — A Cologne, saint Géréon ou Giron, martyr, avec trois cent dix-huit autres, qui, durant la persécution de Maximien, présentèrent généreusement leurs têtes au glaive pour la défense de la vraie foi. Vers 287. — Près de la même ville, saint Victor et ses compagnons, martyrs. IIIe s. — A Bonn, en Allemagne, les saints martyrs Cassius, Florent et plusieurs autres. IVe s. — A Nicomédie, les saints martyrs EULAMPE, et EULAMPIE, sa sœur. Celle-ci ayant appris que son frère était dans les tourments pour Jésus-Christ, traversa la foule en se précipitant, l'embrassa et se fit la compagne de ses combats. Ils furent tous les deux jetés

1. Saint Denys, évêque de Corinthe, écrivit une lettre à Pinyte, pour l'exhorter à ne pas imposer aux fidèles le pesant fardeau de la continence, comme si elle eût été nécessaire au salut, voulant qu'il eût égard à l'infirmité du commun des hommes. Saint Denys craignait sans doute que, par un excès de zèle, Pinyte n'approchât de l'erreur des Encratites qui défendaient le mariage. Ce saint évêque y fit une réponse dans laquelle, après avoir témoigné beaucoup d'estime et de respect pour saint Denys et pour sa lettre, il l'exhortait, de son côté, à donner une nourriture plus forte à ses peuples, et à leur écrire des lettres qui renfermassent des instructions plus parfaites, de peur qu'en les entretenant toujours avec le lait, ils ne vieillissent dans l'infirmité et la langueur des enfants. Cette *lettre* a engagé Eusèbe, saint Jérôme et Baronius à mettre saint Pinyte au nombre des écrivains ecclésiastiques. — Dom Remy Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques.*

dans une chaudière d'huile bouillante; mais, n'en ayant ressenti aucun mal, ils furent décapités avec deux cents autres, que le miracle de leur délivrance de la chaudière bouillante avait convertis à la foi de Jésus-Christ. 303. — A York, en Angleterre, saint Paulin, évêque et disciple de saint Grégoire, pape; envoyé dans cette île avec quelques autres par ce saint Pontife, pour y prêcher l'Evangile, il convertit le roi Edwin et son peuple à la religion chrétienne [1]. 644. — A Piombino, en Toscane, saint Cerbon ou Cerboney, évêque et confesseur, qui, au rapport de saint Grégoire, fit des miracles pendant sa vie et à sa mort. VIe s. — A Vérone, un autre saint Cerbon, évêque. — A Capoue, saint Paulin, évêque. 851.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Châlons et de Rouen, saint François de Borgia, troisième général de la Compagnie de Jésus, cité au martyrologe romain de ce jour. 1572. — Au diocèse de Langres, fête de la susception des reliques de saint Mammès, martyr à Césarée de Cappadoce, patron de la ville et de tout le diocèse de Langres, dont nous avons donné la vie au 17 août. Vers 275. — Au diocèse de Mayence, saint Victor et ses compagnons, martyrs, soldats de l'illustre légion thébéenne. IIIe s. — Dans le Hainaut français, saint Venant, solitaire et martyr, dont nous avons donné la vie, avec celle de sainte Isbergue ou Giselle, vierge, au 21 mai. VIIIe s. — A Troyes, sainte TANCHE DE SAINT-OUEN, vierge et martyre. 637. — Aux diocèses de Nantes et de Saint-Brieuc, saint Clair, premier évêque de Nantes et confesseur [2]. IIIe s. — A Sens, saint Aldric ou Audri, archevêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 7 juin. 836. — Au diocèse de Meaux, sainte TELCHIDE *(Theodolecheldis)*, vierge, première abbesse du monastère bénédictin de Jouarre ou Joras *(Jotrum)*. Vers 660. — Dans l'archidiocèse d'Aix, Arles et Embrun, saint Virgile, religieux de Lérins, abbé de Saint-Symphorien et évêque métropolitain d'Arles, dont nous avons donné la vie au 5 mars. 610. — Au diocèse de Limoges, fête de la translation des reliques de saint Martial, apôtre, premier évêque de ce siége, dont nous avons donné la vie au 30 juin. Ier s. — Au diocèse de Soissons, saint Evode ou Yved, archevêque de Rouen et confesseur. Il est cité au martyrologe romain du 8 octobre, et nous avons donné sa vie au 8 juillet. 550. — Dans l'ancienne abbaye d'Hastiers ou Hastières *(Hasteriæ)*, au diocèse de Namur (Belgique), saint Nonce, confesseur. On croit qu'il fut un des douze compagnons venus d'Irlande avec saint Forannan (30 avril) au monastère de Waulsort, près de Dinant, où ce dernier fut fait abbé, et que, lors de la réunion de l'abbaye d'Hastiers à celle de Waulsort (968), saint Nonce fut un des quatre prêtres que saint Forannan y envoya pour y exercer le saint ministère. Xe s. — Dans l'abbaye cistercienne de Saint-Edmond de Pontigny *(Pontigniacum)*, dans l'archidiocèse de Sens, le bienheureux HUGUES DE MACON, cinquante-quatrième évêque de l'ancien siége d'Auxerre, après avoir été moine de Cîteaux et premier abbé de Pontigny. 1151. — A Saint-Malo (Nièvre, arrondissement de Cosne, canton de Donzy), au diocèse de Nevers, saint Malo ou Malosse, soldat de la légion thébéenne et martyr, patron de cette paroisse. IIIe s.

1. Saint Paulin passa en Angleterre en 601, avec saint Mellit, saint Juste et plusieurs autres missionnaires. Saint Grégoire le Grand les y envoya tous pour être les coopérateurs de saint Augustin. A son arrivée, Paulin alla travailler dans le royaume de Kent où ses prières, ses larmes et ses travaux ne produisirent d'abord aucun fruit, le ciel voulant éprouver sa constance et sa fidélité. Cependant Edwin, roi de Northumberland, se déclara dans la suite en faveur du christianisme : saint Paulin le baptisa le jour de Pâques de l'année 627, à York, avec Osfrid, son fils, et Hilde, sa nièce. La conversion du roi fut suivie d'un grand nombre d'autres : les païens venaient de toutes parts demander qu'on les instruisît, et comme les églises n'étaient point assez vastes pour contenir tous les catéchumènes, saint Paulin les baptisa dans la Swale, près de Catarrick.

Paulin, ayant passé l'Humber, prêcha ensuite la foi aux habitants de Lindsey, dans le royaume de Mercie. Il y baptisa Blecca, gouverneur de Lincoln, et fit bâtir dans cette ville une église de pierre où il sacra Honorius, évêque de Cantorbéry, après la mort de saint Juste. Quand il se vit obligé d'abandonner l'église d'York, il en laissa le soin à Jacques qu'il aimait tendrement et qui continua son œuvre avec succès. Le roi Eadbald engagea dans la suite l'évêque Honorius à sacrer Paulin évêque de Rochester. Notre Saint fut dix-neuf ans évêque, tant à York qu'à Rochester. Lantrane fit lever son corps de terre, et on le renferma dans une belle châsse. La fête de cette translation se faisait à Rochester le 10 janvier. — Godescard et *Acta Sanctorum*.

2. La prétention du Père Papebrock de confondre saint Clair d'Albi et de Lectoure (voir notre *Supplément* au tome VI : *Les Apôtres de l'Aquitaine*), avec saint Clair de Nantes, ne saurait tenir en présence des monuments liturgiques de l'Eglise de Nantes. Tandis que Lectoure montre encore le lieu traditionnel du martyre de son apôtre, Nantes place à Réguiny, paroisse du diocèse actuel de Vannes, le lieu où mourut saint Clair, son premier évêque-confesseur. Son corps fut transféré de là à Nantes quelques siècles après sa mort; mais quand les Normands commencèrent à ravager la Bretagne, il fut porté à Angers (878) et déposé dans l'église de l'abbaye des Bénédictins de Saint-Aubin, où on l'a conservé dans une châsse de vermeil jusqu'à la Révolution.

L'église de Nantes possédait le crâne de saint Clair; on montre quelques autres de ses reliques dans l'église paroissiale de Réguiny, dédiée au saint évêque, et son tombeau dans une chapelle construite dans le cimetière. — Note du R. P. Aurélien, des Célestins de France. — Cf. *Propre de Nantes*.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Au monastère de Bridlington ou Burlington (comté d'York), saint Jean, confesseur, homme d'une admirable vertu parmi les Clercs Réguliers, et prieur de ce monastère où il se rendit célèbre par sa vigilance et sa mansuétude. 1376.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — A York, en Angleterre, saint Paulin, évêque, disciple de saint Grégoire, pape. Envoyé en ce pays, avec plusieurs autres, par ce souverain Pontife, pour y prêcher l'Evangile, il convertit à la foi de Jésus-Christ le roi Edwin et tous ses sujets. 644.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — Au monastère de Passignano, la translation de notre Père très-saint, Jean Gualbert, abbé. 1073.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Valence, dans l'Espagne Tarragonaise, saint Louis Bertrand, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui, envoyé aux Indes occidentales, lorsqu'il prêchait en Espagnol, langue inconnue aux Indiens, convertit une multitude de personnes à la foi, et, pendant sa vie et après sa mort, fut célèbre par de nombreux miracles. Pie V l'a placé au nombre des Bienheureux, et Clément X au nombre des Saints [1]. 1581.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Afrique, les saints martyrs Eusèbe, Eracle ou Erade, Denys et Septime ; et les saintes Septimie, Seconde et Salse, également martyres. Ier s. — Dans l'ancienne Carthage, les saints Caïce *(Caitius)*, Quintaise, Septimin, Venuste, Béat, Second, Donat, Serène, Crescent, Nicet, Vital ou Natal, Firmin, Héracle et Eusèbe, martyrs. — A Constantinople, saint Bassien ou Basien, confesseur. Syrien de naissance, il vint à Constantinople du temps de l'empereur Marcien (450-457), et s'acquit, par ses vertus, l'estime de ce prince qui l'avait en grande vénération. On rapporte qu'il était fort éloquent et surtout très-persuasif : aussi se vit-il bientôt entouré d'un grand nombre de disciples qui vinrent apprendre près de lui la science de la perfection. Il mourut dans un âge fort avancé, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Vers 455. — A Rimini *(Ariminium)*, ville du royaume d'Italie (province de Forli), le bienheureux Robert, de la famille noble des Malatesta, qui régna en souveraine sur Rimini et sur une partie de la Romagne aux XIIIe, XIVe et XVe siècles. Elle était issue, ainsi que les Montefeltri, de la maison des comtes de Carpagna, et avait pour chef un seigneur de Verucchio, surnommé Malatesta (mauvaise tête), qui fut choisi, en 1275, par les Guelfes de Bologne pour combattre les Gibelins de la Romagne. On raconte du bienheureux Robert des traits admirables. On le surprit maintes fois, quand il n'avait encore que cinq ans, occupé, dans son lit, à réciter l'oraison dominicale, les mains jointes sur sa poitrine. Ses parents lui demandèrent plusieurs fois ce qu'il aimerait davantage, dès qu'il serait en âge de choisir un état. « Mourir pauvre », répondait invariablement le pieux enfant. A dix ans, quand les aiguillons de la chair commençaient à se faire sentir chez lui, il combattait généreusement le démon avec les armes spirituelles du jeûne, du cilice et de la discipline. Il lui répugnait de reposer sur un lit moelleux et passait quelquefois les nuits entières étendu sur le plancher de sa chambre. Les pauvres étaient ses amis ; il n'avait garde de toucher aux mets délicats de la table opulente de son père, et se faisait un bonheur de distribuer aux mendiants sa portion. Quand il avait satisfait au précepte de l'aumône, il se retirait dans un coin du palais, pour converser avec Dieu dans la méditation. A dix-huit ans, il fut contraint, par sa famille, de s'engager dans les liens du mariage ; mais il ne changea rien à son genre de vie. Pour s'affermir dans ses bonnes résolutions, il entra dans le Tiers Ordre de Saint-François. Une âme si belle fut bientôt mûre pour le ciel : il atteignait sa vingtième année quand Dieu l'appela à lui pour le couronner de la couronne de gloire et d'immortalité. 1432. — Chez les Grecs, la mémoire de Loth, neveu d'Abraham, père des Ammonites et des Moabites [2].

1. Nous avons donné sa vie au 9 octobre.

2. Loth, neveu d'Abraham et natif, comme lui, d'Ur, en Chaldée, suivit son oncle à Haran, puis dans la terre de Chanaan, mais le quitta pour se fixer à Sodome. Battu et pris par Chodorlahomor, roi des Elamites, il fut délivré par Abraham. Lorsque le Seigneur voulut détruire Sodome, il avertit Loth de s'en éloigner avec sa famille, mais en leur défendant de regarder derrière eux. La femme de Loth, ayant enfreint cette défense, fut changée en statue de sel. Loth devint, par un inceste involontaire, père de Moab et d'Ammon, chefs des Moabites et des Ammonites. Malgré cette imperfection, nous n'hésitons pas à le ranger parmi les justes, après que saint Pierre lui-même lui a donné ce titre dans ses *Epîtres*. D'ailleurs le martyrologe d'Adon et le vieux martyrologe romain le citent au 10 octobre. — Cf. Baillet : *Vies des Saints de l'Ancien Testament.*

SAINT EULAMPE ET SAINTE EULAMPIE, SA SŒUR,

MARTYRS A NICOMÉDIE, EN BITHYNIE

303. — Pape : Saint Caïus. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

> La tribulation fait connaître la foi de chacun : celui qui faiblit montre que sa foi est fausse ; celui qui persévère montre que sa foi est parfaite et éprouvée.
> *Saint Bernard.*

Un jeune homme, nommé Eulampe, d'une des premières familles de Nicomédie, ne pouvant souffrir les outrages qu'il voyait faire tous les jours par les idolâtres aux serviteurs de Jésus-Christ, quitta sa patrie pour se retirer dans la solitude, afin qu'éloigné du commerce des hommes, il pût mener une vie tranquille et travailler avec plus de liberté à l'ouvrage de son salut ; mais pendant qu'il se purifiait par les exercices d'une solide piété, et surtout par une rigoureuse abstinence, il sentit son âme remplie d'un si grand zèle de la gloire de Dieu, que, comme un autre Elie, il abandonna son ermitage pour revenir à la ville combattre la vanité des idoles. En effet, à peine y fut-il entré, que, voyant les édits des empereurs affichés de côté et d'autre, il commença à se moquer des vains efforts que faisaient les païens pour ruiner la religion chrétienne. Il n'en fallut pas davantage pour être aussitôt saisi, mené prisonnier et déféré aux magistrats comme un blasphémateur des dieux de l'empire. Le juge le fit donc comparaître devant son tribunal ; et, après lui avoir fait de grands reproches de sa témérité, il l'exhorta à aller au temple, où l'on célébrait une fête en l'honneur de quelque divinité, et d'y offrir de l'encens ; autrement, il serait obligé de le punir sans avoir égard ni à sa jeunesse ni à sa qualité. Rien ne put ébranler la constance du saint Martyr, qui s'arma du signe de la croix et se moqua de cette proposition ; le juge le fit dépouiller, étendre sur le carreau, et commanda qu'en cet état il fût cruellement battu, puis il le fit fouetter avec des poignées de nerfs fort déliés, afin que la douleur fut plus aiguë. Ensuite il ordonna qu'on l'attachât à un poteau pour lui déchirer le corps : ce qui fut exécuté avec tant d'inhumanité que, sa chair étant mise en lambeaux, on lui voyait les os et les entrailles ; mais, au milieu de ces horribles supplices, Eulampe demeura invincible et ne cessa point d'appeler le vrai Dieu à son secours, afin qu'il lui fît la grâce de persévérer dans les souffrances. Sa prière fut exaucée, car il endura tous ces tourments avec tant de fermeté d'esprit, qu'on eût dit qu'il en était plutôt le spectateur que le patient. Le tyran, furieux que sa cruauté eût si peu de succès, lui fit attacher de petites cordes aux doigts des pieds et des mains et commanda aux bourreaux de les lui tirer avec violence. Il pensait mourir dans cette exécution ; mais, son courage augmentant au lieu de diminuer, il ne cessa point dans ses douleurs d'invectiver contre les idoles et de montrer l'impiété du culte qu'on leur rendait. Cette persévérance redoubla tellement la fureur du juge, qu'il le fit étendre sur un lit de fer ardent, et, par ce supplice, plusieurs de ses membres furent consumés et toute sa chair tellement

brûlée, qu'il n'était plus qu'un squelette dont la vue faisait horreur aux assistants. Cependant il demeura sur cette cruelle couche avec autant de tranquillité que s'il eût reposé sur un lit moelleux, louant et bénissant Notre-Seigneur de l'honneur qu'il lui faisait de le rendre participant des douleurs de sa Passion.

Toutes ces persécutions furent loin de diminuer son zèle pour la gloire de Jésus-Christ; il se sentit animé d'une si sainte ardeur de combattre encore plus fortement l'idolâtrie, qu'il demanda d'aller au temple dans le dessein d'y jeter par terre les faux dieux. Sa demande réjouit extrêmement le tyran, et il l'y fit conduire avec beaucoup de pompe, s'imaginant qu'il était enfin gagné et qu'il allait sacrifier aux idoles; mais Eulampe n'y fut pas plus tôt entré, qu'après avoir élevé son esprit au vrai Dieu par une prière fervente, il s'approcha d'une fameuse statue qui était à sa droite, et par sa seule parole il la jeta par terre et la mit en poudre. Ce prodige ouvrit les yeux à un grand nombre d'idolâtres; ils reconnurent par là la faiblesse et l'impuissance des divinités qu'ils adoraient et se convertirent à la religion chrétienne. Le juge en fut encore plus irrité qu'auparavant; mais sa colère en vint au dernier excès lorsqu'il vit une jeune personne d'une ravissante beauté fendre la foule et venir se jeter au coup du Martyr pour l'embrasser et lui protester qu'elle ne le quitterait point, mais qu'elle aurait la gloire de mourir comme lui pour la défense de la foi du vrai Dieu. C'était sa sœur, nommée Eulampie, qui, ayant appris les victoires de son frère, était venue le trouver en diligence pour se rendre la compagne de son martyre. Le tyran lui fit des menaces terribles si elle ne renonçait à l'heure même à sa religion; mais elle lui fit cette généreuse réponse : « Sachez que je suis la servante de Jésus-Christ, qui est toute ma vie et toute la joie de mon âme, et que mon plus grand désir est d'être immolée pour son amour. Faites donc allumer des feux, faites venir les bêtes féroces, préparez des roues, affilez des couteaux et inventez le plus cruel supplice qui fût jamais, je suis prête à tout endurer; j'espère que je n'aurai pas moins de constance que mon frère, qui a déjà triomphé si glorieusement de vos idoles : ne vous flattez pas de la faiblesse de mon sexe ni de la délicatesse de mon corps, car je recevrai des forces du vrai Dieu, qui me rendront victorieuse de tous vos tourments ». Le président, ne pouvant souffrir ce discours, la fit sur-le-champ souffleter avec une telle rage, que sa voix fut éteinte et son visage tout défiguré par le grand nombre de coups qu'elle reçut; mais, étant fortifiée par les exhortations de son frère, elle endura ce supplice avec une patience admirable. Il commanda ensuite que l'un et l'autre fussent jetés dans une chaudière bouillante. Eulampe n'attendit point que les bourreaux exécutassent cet arrêt, mais il y entra généreusement le premier, et de là, comme d'un lieu de rafraîchissement, il convia sa sœur à le suivre, l'assurant qu'elle n'en recevrait aucun mal, et qu'au contraire elle y trouverait ces douceurs incroyables dont il avait déjà l'expérience. Eulampie n'eut pas besoin d'une plus longue exhortation : à ces paroles, elle entra joyeusement dans la chaudière, où elle chanta des cantiques de louange à la Majesté divine, avec son frère. La vue de ce spectacle convertit plusieurs idolâtres, et le juge même commença à douter de la religion de ses dieux; mais, fermant aussitôt son cœur à ces premiers mouvements de la grâce, il persista dans son opiniâtreté, et, reprenant des sentiments barbares, il fit arracher les yeux à Eulampe et suspendre Eulampie par les cheveux; puis il les condamna à être brûlés tout vifs dans une fournaise ardente. Eulampe fut jeté dedans, parce qu'ayant perdu les yeux, il ne put y entrer de lui-

même ; mais Eulampie y courut comme à un lieu de délices. En effet, ils n'y reçurent point de mal ; car les flammes se divisant en deux parts, firent une espèce d'arcade, au milieu de laquelle ils demeurèrent paisiblement, comme s'ils eussent été dans un champ à se promener sur la verdure. A cette nouvelle merveille, le tyran désespéra de pouvoir fléchir leur courage ; c'est pourquoi il eut recours au dernier supplice et les condamna tous deux à être décapités. Cette dernière sentence fut exécutée sur Eulampe, mais non sur Eulampie, que Dieu appela à lui avant que les bourreaux missent la main sur elle ; car il n'était pas à propos que des mains sacriléges et immondes touchassent son corps, qui n'avait jamais été souillé par les plaisirs du monde ni par le commerce des hommes. Toutefois, le martyrologe romain dit qu'elle eut aussi la tête tranchée, avec deux cents autres personnes, qui s'étaient converties à la vue des miracles dont nous avons parlé. Leur martyre arriva environ l'an 303 de Notre-Seigneur.

On les représente plongés dans une chaudière d'huile bouillante, puis décapités.

Tiré de Métaphraste, qui rapporte leurs Actes. Voir Surius, au tome v^e^.

SAINTE TANCHE DE SAINT-OUEN,

VIERGE ET MARTYRE AU DIOCÈSE DE TROYES

637. — Pape : Honoré Ier. — Roi de France : Dagobert Ier.

> Une victime agréable à Jésus-Christ, c'est une vierge dont aucune pensée mauvaise n'a terni le cœur, dont aucune action impure n'a souillé le corps.
>
> *Saint Jérôme.*

La famille de sainte Tanche, selon l'opinion la plus probable, était originaire de Syrie, et vint s'établir en Champagne, dans les environs d'Arcis-sur-Aube. Tanche naquit vers l'an 620, au petit village de Saint-Ouen [1], près d'Arcis, de parents illustres selon le monde, mais plus nobles encore par leurs vertus ; car la culture de leurs terres remplissait, avec la prière et les bonnes œuvres, tous les instants de leur vie précieuse devant le Seigneur. Leur premier soin fut de présenter leur enfant à l'église pour y recevoir le baptême, et ils choisirent un de leurs parents d'Arcis pour la tenir sur les fonts sacrés.

Elle annonça de bonne heure ce qu'elle serait un jour, un lis au milieu des épines, un ange parmi les hommes. Modèle des jeunes filles de son âge, elle se distinguait par la modestie de sa tenue et de son regard, par son amour du silence et de la mortification, par son application aux lectures pieuses et à la prière, par son obéissance prompte et aveugle aux ordres de ses parents, par son empressement à les soulager dans les soins du ménage ou les travaux des champs. Sa parole était si douce, ses manières si prévenantes, son visage reflétait si vivement la pureté de son âme, qu'il suffisait

1. Le village de Saint-Ouen *(S. Audoenus)* est aujourd'hui dans la Marne, auprès de la petite rivière du Puys, à 44 kilomètres de Troyes.

de l'approcher pour éprouver l'influence de la vertu. Comme l'Esprit-Saint la conduisait, elle se sentit inspirée de marcher sur les traces de la Vierge Marie, de mépriser le monde avec ses amusements et ses vanités, et de consacrer à Dieu sa jeunesse et sa virginité. Dès lors, l'amour divin qui l'embrasait prit tous les jours de nouveaux développements. Chacun de ses actes était un acte d'amour ; chacun des battements de son cœur, un soupir brûlant vers le ciel.

Elle venait d'atteindre sa seizième année, quand son père et sa mère furent invités par son parrain à passer chez lui les fêtes de la dédicace de l'église d'Arcis. Ils y allèrent et laissèrent Tanche à Saint-Ouen, pour garder la maison. Quand le parrain s'aperçut de l'absence de sa filleule : « Pourquoi », leur dit-il, « n'avez-vous pas amené celle que je chéris comme ma propre fille, et dont les vertus font votre joie et ma propre consolation ? Elle nous eût édifiés par ses pieuses paroles, et eut partagé notre festin de famille ». Et aussitôt, il envoya un de ses valets avec deux chevaux, pour amener la jeune fille.

A la vue du serviteur qui lui déclara la volonté de son maître et le consentement de ses parents, Tanche hésita quelque temps. Devait-elle entreprendre ce voyage, seule avec un étranger ? N'était-il pas prudent de rester à la maison ? Cependant la volonté de ses parents était formelle ; ne pas s'y rendre était évidemment désobéir. Que faire ? La pensée que cet homme devait être sûr et fidèle, puisque son maître l'avait envoyé, fixa enfin son irrésolution. Elle se recommanda à Dieu, se plaça sur la monture qui lui était destinée et partit avec le serviteur.

Ils avaient à peine parcouru quelques kilomètres que le malin esprit s'empara du domestique ; et, quand ils furent arrivés au lieu solitaire appelé *La Beigne*, il lui dit clairement qu'il désirait lui plaire et obtenir ses faveurs. Tanche, étonnée de pareils discours, lui représenta avec fermeté l'audace d'une semblable proposition, l'injure qu'il faisait à son maître en abusant de sa confiance, surtout le crime horrible dont il voulait souiller son âme, et qui lui faisait perdre la crainte de Dieu. Ces paroles, bien capables de faire rentrer le coupable en lui-même, ne firent que redoubler son aveugle passion, et il osa même proférer des menaces. Alors, la sainte jeune fille, voyant qu'elle n'avait aucun secours à espérer des hommes en ce lieu solitaire, fit en son cœur cette touchante prière : « O Dieu, mon Créateur ! vous voyez le danger où je suis. Je jette les yeux de toutes parts autour de moi, et je n'aperçois personne qui vienne à mon aide. Par votre puissance et votre infinie miséricorde, délivrez mon corps et mon âme des violences de ce suppôt de l'enfer. Envoyez-moi votre Esprit-Saint, qui protége ma chasteté. Ne permettez pas que la malice triomphe de ma faiblesse, mais plutôt que j'expire avec ma couronne virginale, et que j'aille chanter en compagnie des Vierges prudentes le cantique immortel de l'Agneau. O mon céleste Epoux, recevez mon âme et l'admettez parmi vos esprits bienheureux ! »

Elle allait continuer sa prière, quand l'infâme valet, plus furieux que jamais : « Que signifient », s'écrie-t-il, « ces prières et ces larmes ? Ou tu vas sur-le-champ obéir à ma volonté, ou tu tomberas percée de mon glaive. J'ai trop attendu, j'ai trop supplié ». — « Malheureux enfant de Satan ! » répond la Sainte. « Quoi ! ta passion t'aveugle à ce point ? Ni mon innocence, ni l'honneur de mes parents, ni la crainte de Dieu n'ont d'empire sur ton âme ! Je l'ai dit, je le répète : plutôt mourir que de consentir au péché ! »

Elle parlait encore, que le valet se précipitait sur elle, cherchant à la renverser de sa monture. Mais plus prompte que l'éclair, Tanche saute du côté opposé, espérant échapper à la violence par la fuite. C'est en vain : l'infâme est à sa poursuite ; il l'atteint et une lutte s'engage. Voyant enfin que la vertu est forte comme une armée rangée en bataille, le corrupteur ne se contient plus ; il saisit le pommeau de son épée et en frappe inhumainement le visage de la vierge. Le sang coule à flots et épuise ses forces sans amoindrir son courage. Elevant vers le ciel des regards pleins d'amour, elle fléchit les genoux, et au même moment, sa tête tombe sous le glaive du misérable. Mais la peine suivit de près le crime. Le meurtrier disparut aussitôt. On dit que le démon s'en empara sur l'heure. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne reparut plus. Quant à la vierge, elle se lève, prend entre ses mains sa tête sanglante et s'avance l'espace de deux kilomètres jusqu'à la vallée de Lhuître. Arrivée près d'un épais buisson d'aubépine, elle s'arrête et dépose son fardeau. Tanche expira près du buisson où elle s'était arrêtée. Après sa mort, il s'opéra un grand nombre de miracles par son intercession. En voici quelques-uns :

Un jeune homme de Boulogne-la-Grasse, fait prisonnier par les infidèles, subissait les tourments d'une horrible captivité ; les outrages et les mauvais traitements ne lui étaient point ménagés, et il ne pouvait guère espérer sa délivrance. Dépourvu de tout secours humain, il se tourna vers le ciel, et se souvenant du crédit puissant de Tanche auprès de Dieu, il conjura le Seigneur, par les mérites et la médiation de cette vierge, de vouloir bien briser ses fers et le rendre à la liberté. Sa prière n'était pas achevée, que les chaînes tombaient de ses mains. Croyant à peine à son bonheur, il vole à la porte de son cachot ; elle s'ouvre devant lui, il est libre. Il vint au tombeau de la vierge rendre grâces à Dieu de ce bienfait signalé, et il se plaisait à publier partout la puissance et la bonté de sa libératrice.

Un jeune enfant de Vitry (Marne) était tourmenté d'un flux de sang que les médecins ne pouvaient arrêter. Sa mère désespérée apprend les guérisons merveilleuses opérées par sainte Tanche ; elle voue son enfant à la vierge de Lhuître. On l'amène au tombeau de la Sainte ; on se met en prières ; mais loin de s'arrêter, la maladie redouble d'intensité et l'enfant expire. Déjà l'on disposait le linceul, quand la mère, inspirée du ciel, supplie qu'on mette d'abord son enfant sur le sépulcre de la Sainte. On cède à ses larmes ; on fait une procession ; on chante des psaumes et des cantiques ; on célèbre une messe solennelle. Le prêtre n'avait pas terminé le saint sacrifice, que l'enfant se lève, parle en présence de l'assemblée stupéfaite, demande de la nourriture et se précipite dans les bras de sa mère, ivre de joie et pénétrée de reconnaissance.

Quelques soldats de la suite des comtes Raoul et Daimbert traversaient Lhuître pour le mettre au pillage. Ne trouvant dans les maisons ni vivres, ni argent, ils apprirent que les habitants avaient tout transporté dans l'église pour soustraire à leur rapacité le peu qu'ils possédaient. Ils demandèrent à Raoul la permission de pénétrer dans l'église pour y faire des recherches. Le comte, plein de respect pour la patronne du pays, s'y opposa fortement ; mais il ne put empêcher trois de ces pillards d'assiéger le lieu saint. Les habitants avaient mis à la porte principale la châsse de sainte Tanche, comme une barrière infranchissable ; elle n'arrêta point cependant le premier des soldats qui enfonça la porte et passa outre. Son audace sacrilége reçut aussitôt sa punition, car il tomba à la renverse, se fracassa la tête et fut relevé à demi mort. Un second voulut faire de même, et subit le

même châtiment. Le troisième, effrayé du sort de ses camarades, essaya d'entrer à cheval par une porte latérale; mais, ô prodige! voici que la vierge, resplendissante de gloire et de majesté, se présente à lui, saisit la monture par la bride et châtie si rudement le téméraire cavalier qu'il reste presque sans vie sur les dalles du temple. Revenus à eux, ces malheureux profanateurs reconnurent leur crime et prièrent Dieu et la Sainte de le leur pardonner. Alors la bienheureuse Martyre leur apparut de nouveau et leur promit le pardon, s'ils renonçaient à porter désormais une main sacrilége sur les choses saintes. Ils s'en retournèrent en parfaite santé, et publièrent partout la puissance de Dieu et la bonté de sa servante qui, en un instant, les avait abattus et relevés, châtiés et guéris.

CULTE ET RELIQUES.

Dieu lui-même pourvut à sa sépulture; comme pour l'illustre Catherine, il chargea de ce soin les anges dont la vierge avait si parfaitement imité les chastes vertus. Et pour que son tombeau ne fût point profané par la charrue du laboureur ou le séjour des animaux, il fit sur-le-champ produire à la terre des épines serrées, des buissons épais et des églantiers touffus, voulant montrer aux hommes par ce miracle la puissance de la virginité et l'honneur dont il se plaît à la récompenser. La nuit, on y apercevait des formes lumineuses; les malades, en passant par là, éprouvaient un soulagement subit ou une guérison complète.

Cependant le culte de Tanche n'était pas établi. Dieu voulut faire rendre à sa servante les honneurs que méritaient son courage et sa vertu. Il envoya une vision céleste à un pieux habitant d'Arcis, et lui commanda par trois fois de s'acheminer dans la vallée de Lhuître et d'y chercher le corps de sainte Tanche. Longtemps le serviteur de Dieu hésita; ayant pris conseil d'un saint prêtre qui habitait la même ville, et la volonté divine s'étant manifestée de nouveau, ils se mirent tous deux en route sur un char traîné par des bœufs. Comme ils ignoraient le lieu précis de la sépulture de Tanche, ils se laissèrent guider par ces animaux, qui les conduisirent directement au buisson sous lequel reposaient les saintes dépouilles. Ils creusèrent le sol et ne tardèrent pas à découvrir dans un parfait état de conservation la tête et le corps de la vierge-martyre. Ils s'empressèrent de remercier le Seigneur et se préparèrent à transporter le corps saint dans l'église d'Arcis. Mais ils ne furent pas plus tôt arrivés devant l'église de Lhuître que les bœufs, malgré l'aiguillon, refusèrent obstinément d'aller plus loin. Ce prodige leur fit croire que la Sainte voulait reposer dans cette église, et ils se firent un devoir d'y laisser la précieuse relique.

Une foule de prodiges rendit bientôt célèbre le tombeau de sainte Tanche. Les infirmes y retrouvaient la santé; les aveugles, l'usage de la vue; les boiteux s'en retournaient guéris; les possédés étaient délivrés; les prisonniers qui se réclamaient à sainte Tanche recouvraient la liberté, et plus d'une fois la mort rendit ses victimes.

Deux chapelles furent élevées à Lhuître en l'honneur de sainte Tanche. Il n'en reste plus rien; mais sur l'emplacement de l'une d'elles a été bâtie la chapelle actuelle, qui, terminée le 3 octobre 1811, fut bénite le 19 mars 1812.

En 1441, les habitants d'Isles et de Ramerupt, jaloux de l'affluence de pèlerins qu'attirait à Lhuître la réputation de sainte Tanche, prétendirent posséder son corps dans leur église. Cette affaire eut un tel retentissement que Jean VII Léguisé, soixante-quinzième évêque de Troyes, se rendit sur les lieux avec son official et son promoteur, et, après un examen sérieux, reconnut solennellement la présence des reliques authentiques de sainte Tanche, à la chapelle du *Bouchet* de Lhuître. Cette sentence fut confirmée par une bulle du pape Nicolas V, donnée à Rome le 8 juillet 1442.

A une époque inconnue, les reliques de sainte Tanche furent transportées à Troyes, et son chef était religieusement conservé à Notre-Dame des Nonnains, dans un reliquaire de cuivre doré et argenté, en forme de tour ronde. Les religieuses de ce monastère en célébraient la mémoire le 17 avril de chaque année. Une nouvelle translation eut lieu, le 20 juillet 1663, par M. Florentin de Hanom Laminoye, vicaire général de Mgr François Malier du Houssay. Le chef de la Sainte fut mis dans un riche reliquaire d'argent ciselé, en forme de vase, soutenu par deux anges et fermé dans sa partie supérieure par un cristal qui permettait de découvrir la précieuse relique. Elle faillit périr dans le sacrilége auto-da-fé qui eut lieu à la cathédrale, en 1793, de la plus grande partie des reliques; mais elle fut préservée par la sœur du sacristain de Saint-Pierre, Tanche Labreuveux, de Lhuître. Cette précieuse épave fut restituée à l'église de Lhuître, avec un authentique de M. Sibille, évêque intrus, occupant alors le siége de Troyes. En 1836, M. Roisard, vicaire général, fit une nouvelle reconnaissance des reliques de sainte Tanche, et le 3 octobre 1840, Mgr de

Séguin-des-Hons en consacra l'authenticité par un acte épiscopal, qui ne fut publié que le 10 du même mois, jour de la fête de la glorieuse Martyre. Enfin, le 10 octobre 1846, on érigea sur le lieu même du martyre de la vierge, une croix commémorative et un petit monument dus à la munificence de M. Pierre Martin.

Encore aujourd'hui, le jour de la fête patronale de Lhuître, on expose le modeste reliquaire contenant le crâne de sainte Tanche, et les fidèles des pays voisins vont en pèlerinage vénérer ces restes précieux, non-seulement le 10 octobre, mais aussi les lundis de Pâques et de la Pentecôte.

Une indulgence de quarante jours a été accordée à perpétuité, par Mgr de Séguin-des-Hons, aux fidèles qui, convenablement disposés, réciteront devant les reliques de la Sainte, une fois le *Pater* et l'*Ave*, et trois fois l'invocation : *Sainte Tanche, priez pour nous.* Cette indulgence peut être gagnée trois fois l'an : 1° le jour même de la fête de sainte Tanche (10 octobre) ; 2° le dimanche auquel est remise la solennité ; 3° le lundi de la Pentecôte.

La cathédrale de Troyes conserve une faible portion des ossements de sainte Tanche dans un petit reliquaire où sont aussi ceux de sainte Jule et de sainte Syre. Depuis le 16 mai 1841, l'église de Vaupoissons possède une partie du crâne de sainte Tanche, qui en est la patronne.

Extrait des *Saints de Troyes*, par M. l'abbé Defer.

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA, CONFESSEUR,

DUC DE GANDIE, PUIS TROISIÈME GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

1572. — Pape : Saint Pie V. — Roi d'Espagne : Philippe II.

Pereat ille amor terrestris, ut vivat, quem quæro, cœlestis.

Peu m'importe que l'amour des choses terrestres meure en moi, pourvu que l'amour des choses du ciel vive dans mon cœur.

Maxime du Saint.

Jamais la piété ne s'est vue plus glorieusement alliée avec la noblesse et l'éclat d'une haute naissance, qu'en saint François de Borgia, dont nous allons donner la vie. En effet, soit que nous le considérions du côté de son père, ou du côté de sa mère, nous le verrons descendre d'un grand nombre d'ancêtres élevés aux premières dignités du monde. Le pape Calixte III, appelé Alphonse de Borgia avant son exaltation, était son oncle au cinquième degré. Isabelle de Borgia, sœur de ce Pontife, épousa Geoffroy de Borgia, seigneur des plus considérables d'Espagne et issu comme elle de la maison royale d'Aragon. Ils eurent pour fils Rodrigue de Borgia, qui fut le pape Alexandre VI. Ce Pape était marié avant d'entrer dans les Ordres, et il avait eu, entre autres enfants, de Julie Farnèse, Jean II de Borgia, duc de Gandie. Celui-ci prit pour femme Marie Henriquez, nièce de Jean II, roi d'Aragon et de Castille, et il en eut Jean III de Borgia, duc de Gandie. Saint François de Borgia fut l'aîné de ce dernier et de Jeanne d'Aragon, petite-fille du même Ferdinand et d'Isabelle, reine de Castille, par Alphonse, leur fils.

La duchesse, sa mère, sentant des douleurs très-violentes qui la mirent dans un extrême danger, eut recours à saint François d'Assise, qu'elle révérait particulièrement, et fit vœu de faire porter son nom à son enfant, s'il lui obtenait la grâce de le mettre heureusement au monde. Son vœu fut suivi de l'effet que sa dévotion lui avait fait espérer : aussi elle accomplit

religieusement la promesse qu'elle avait faite. Notre Saint vint au monde le 28 octobre 1510, et on lui donna au baptême le nom de François. Marie Henriquez, sa grand'mère, qui était une très-sainte princesse, ne pouvant plus rien désirer au monde en voyant sa maison enrichie d'un si grand trésor, se retira dans le couvent de Sainte-Claire de Gandie, où sa fille, tante de François, vivait déjà dans une rare pureté.

Les parents de ce bienheureux enfant prirent beaucoup de soin de son éducation. On lui apprit à parler de Dieu et à le prier avant même qu'il eût la raison entièrement éclose. Dès cet âge, il était très-instruit de nos mystères et les expliquait avec beaucoup de netteté. Le gouverneur et le précepteur qu'on lui donna, trouvèrent en lui une docilité merveilleuse et une disposition à apprendre en peu de temps tout ce qu'il devait savoir pour être un prince accompli et un véritable chrétien. La mort de sa mère, qu'il perdit à dix ans, lui fut extrêmement sensible ; mais il accompagna toujours ses larmes d'une prière très-fervente pour le salut de son âme, et s'étant enfermé dans un lieu particulier, il y prit une rude discipline pour elle, au grand étonnement de ceux qui en eurent connaissance.

Peu de temps après, la ville de Gandie fut prise et pillée par une troupe de factieux : François n'échappa qu'avec peine à leur fureur, et il y eut même une espèce de miracle dans sa conservation. On le porta de là à Saragosse, où son oncle maternel, qui en était archevêque, lui donna de nouveaux précepteurs pour achever en lui ce qui avait été si heureusement ébauché dans le palais de son père. L'âme de cet enfant était capable des plus grandes choses ; et ceux qui furent commis à sa conduite, y firent sans peine de nobles impressions de toutes sortes de vertus. Il fallut enfin aller à la cour ; étant un des plus grands seigneurs d'Espagne et l'aîné de sa maison, il lui était impossible de se dispenser de ce devoir. L'air de la cour est fort dangereux pour un jeune seigneur qui commence à le respirer. Borgia, néanmoins, sut y paraître comme les gens de sa naissance, sans rien quitter des exercices de dévotion auxquels sa qualité de chrétien l'obligeait. Il sut faire ce qui semblait impossible à tant de personnes, c'est-à-dire, joindre les lois du grand monde avec les maximes du Christianisme ; et, bien qu'il goûtât assez cette vie nouvelle, on ne remarqua point de changement dans sa modestie ni dans ses autres pratiques de vertu.

Voyant ces rares qualités, l'infante Catherine, auprès de laquelle on l'avait mis, et qui vint à épouser Jean III, roi de Portugal, voulut l'emmener avec elle ; mais le duc, son père, l'en empêcha et le fit revenir à Saragosse. Il y étudia la philosophie, après quoi il fut envoyé à la cour de Charles-Quint. Notre jeune courtisan y trouva bientôt des écueils délicats pour son innocence. Comme il était admirablement bien fait, d'un air noble, d'un regard doux et agréable, et que d'ailleurs il était naturellement porté à la gaîté et à l'enjouement, il se trouva d'abord assez de personnes qui voulurent avoir des liaisons avec lui, pour l'engager dans les jeux et mille autres légèretés. Se sentant trop sensible à tous ces charmes, il se raidit vigoureusement contre eux, et, pour n'en être pas vaincu, il eut d'abord recours à Dieu, puis il se fit des lois toutes saintes qui servirent de frein à ses passions et de mur de défense à sa pureté et à son innocence.

La première loi qu'il se donna, fut de fuir, autant qu'il pourrait, les compagnies du beau monde, où tout est dangereux, et qui fait insensiblement couler le poison de la volupté jusqu'au fond du cœur. S'il était quelquefois obligé d'y paraître, il se munissait, auparavant, contre les piéges du démon par les armes de la prière et de la mortification, se revêtant,

pour cela, d'un rude cilice. La seconde maxime qu'il se prescrivit fut de ne jamais jouer aux jeux de hasard, parce que, outre son argent, on y perd encore trois choses incomparablement plus précieuses, qui sont : le temps, l'esprit de dévotion et la tranquillité du cœur. Rien n'était mieux réglé que sa maison : on n'y jurait point, on n'y voyait point de débauche, et la prière s'y faisait exactement le soir et le matin en commun, sans que personne osât se dispenser d'y assister. D'ailleurs il n'y avait point de seigneur à la cour qui eût un train plus brillant et plus magnifique que lui, ni qui parût avec plus d'honneur dans les solennités et dans les assemblées publiques.

L'impératrice, charmée de tant de perfections, lui fit épouser Eléonore de Castro, de l'illustre maison de ce nom en Portugal, demoiselle pour qui elle avait le plus d'estime et d'affection, et qui, d'ailleurs, outre une très-rare beauté et un esprit merveilleux, avait les mêmes inclinations que lui pour la piété. Il en eut huit enfants : cinq fils et trois filles, qui n'ont point dégénéré de la vertu de leurs parents, et qui se sont rendus fort considérables par leur mérite dans les différents états où la divine Providence les a appelés. L'empereur, en considération de ce mariage, fit François, marquis de Lombay et grand écuyer de l'impératrice, et lui donna plus de part que jamais à ses bonnes grâces : mais ce sage favori ne se servit jamais du crédit qu'il avait auprès de leurs majestés impériales, que pour empêcher l'injustice et pour favoriser ceux que leur innocence et leur probité rendaient dignes d'avancement ou de protection.

Ses divertissements ordinaires étaient la chasse, la musique et l'étude des mathématiques ; et dans ces divertissements, il avait l'adresse de se mortifier souvent, comme en arrêtant l'oiseau lorsqu'il était prêt à fondre sur sa proie [1], en interrompant un air qui lui semblait trop agréable, et en quittant un calcul qui lui donnait trop de plaisir. Il servit utilement Charles-Quint dans son entreprise contre les Maures et contre les Sarrasins en Afrique, et il le suivit dans le Milanais pour appuyer l'irruption qu'il voulait faire en Provence ; mais plusieurs choses commencèrent à le dégoûter entièrement des vaines occupations du monde. Au retour d'Afrique, il eut une grande maladie, pendant laquelle il se fit lire quelques livres spirituels ; il y trouva tant de goût qu'il résolut dès lors de n'en plus lire qui fussent tant soit peu profanes. De plus, il vit en Provence une étrange image de la vanité des projets des hommes : l'armée de Charles-Quint fut défaite, la plus grande partie de sa noblesse, qu'il avait menée comme à une victoire et à une conquête assurée, fut mise à mort, et cet empereur fut contraint de faire une honteuse retraite, sans avoir pu prendre la ville de Marseille qu'il avait assiégée. Enfin, la mort de l'impératrice, qui arriva à Tolède l'an 1539, acheva de le convaincre que toutes les grandeurs de la terre sont vaines et que c'est une pure folie d'y mettre son appui.

Sa jeunesse, sa beauté, son esprit et cette souveraine dignité qui la relevait au-dessus de toutes les personnes de son sexe, l'avaient portée au plus haut degré de bonheur où la fortune puisse monter ; mais une mort précipitée renversa tout cet appareil et, de la plus grande princesse du monde, n'en fit qu'un cadavre infect qu'il fallut cacher dans un tombeau. Borgia fut chargé de la conduire au lieu de sa sépulture et de la remettre au clergé de Grenade, qui devait faire les cérémonies de l'enterrement. Pour rendre témoignage que c'était elle-même, il fit ouvrir le cercueil de

1. Il s'agit ici d'une chasse qui consistait à lancer sur les oiseaux un faucon dressé exprès.

plomb où elle était ensevelie, et alors son visage qui faisait, peu de temps auparavant, l'admiration de son siècle, parut si hideux et si horrible à voir, que nul n'osait jurer que c'était elle : « Ah ! » s'écria à l'heure même le saint marquis, « je n'aurai jamais d'attachement pour aucun maître que la mort me puisse ravir, et Dieu seul sera l'objet de mes pensées, de mes désirs et de mon amour ». Il fut encore frappé par l'oraison funèbre que le grand serviteur de Dieu, Jean d'Avila, prononça en cette occasion avec la piété et l'onction qui lui étaient ordinaires, et par une lettre qu'il reçut de l'abbesse de Sainte-Claire de Gandie, sœur du duc son père, laquelle connut, par révélation, les opérations que la grâce commençait à faire dans l'âme de notre Saint, et l'exhortait à n'en point arrêter le cours. Il demanda donc la permission à l'empereur de se retirer de la cour, afin qu'étant solitaire en sa maison, il pût s'appliquer avec plus de commodité à la prière, à la lecture et aux autres exercices spirituels, qui détachent le cœur des choses visibles pour ne plus l'attacher qu'aux invisibles.

L'empereur, bien loin de lui accorder ce qu'il demandait, le créa vice-roi, capitaine général de Catalogne et chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques; puis, pour lui témoigner davantage l'estime qu'il faisait de son mérite, il le pourvut d'une riche commanderie et d'une place dans son conseil. Borgia fit autant pour ne pas accepter ces faveurs, que d'autres eussent fait pour les obtenir; mais, toutes ses excuses ayant été rejetées, il fut obligé de se rendre au plus tôt dans la Catalogne. Ce fut là le premier théâtre de ses grandes actions. Il en extermina entièrement les bandits qui l'avaient désolée par leurs brigandages; il remédia à tous les abus de la justice et comprima l'insolence et le libertinage des soldats qui avaient coutume d'exercer impunément toutes sortes de ravages. Les pauvres trouvèrent en lui une protection assurée contre l'oppression des grands. Les vices scandaleux en furent bannis par la sagesse et par la rigueur de ses ordonnances. Il est incroyable combien il maria de pauvres filles dont l'honneur était en danger; combien il tira de familles ruinées de la misère et de la dernière nécessité; combien il délivra de débiteurs des prisons, en payant lui-même ce qu'ils devaient; combien il empêcha de procès en accommodant les démêlés des parties, et combien il réconcilia de personnes prêtes à s'égorger, partie par sa douceur, partie par le poids de son autorité.

S'il remplissait si dignement les devoirs de vice-roi, il ne s'acquittait pas avec moins de perfection de ceux d'un véritable chrétien. Il commença alors à s'appliquer à l'oraison mentale, et ayant passé par les divers degrés de la méditation, il fut élevé à une haute contemplation des perfections divines. Il consacrait tous les matins quatre ou cinq heures à ce délicieux exercice, et son âme était si intimement unie à Dieu, que souvent, au milieu des emplois publics où sa qualité l'engageait, il était contraint d'en sortir pour donner lieu aux divins transports qui le surprenaient. Il joignait la mortification à l'oraison, et son jeûne fut dès ce temps-là si rigoureux, qu'il passa premièrement deux Carêmes, puis une année tout entière sans prendre autre chose, chaque jour, qu'un morceau de pain, un verre d'eau et un peu d'herbes ou de légumes, bien que sa table fût toujours très-bien servie pour les personnes de qualité qui y venaient. Cette étrange abstinence était accompagnée de beaucoup d'autres austérités. Il portait le cilice, se mettait en sang par de rudes disciplines, veillait une partie de la nuit pour donner plus de temps aux exercices spirituels, examinait souvent sa conscience avec une sévérité de juge, et lorsqu'il se trouvait coupable de quelque faute, il était impitoyable pour lui-même et se châtiait sans

miséricorde. Il se soutenait dans une vie si contraire aux inclinations de la nature, par l'usage fréquent des sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, communiant tous les huit jours dans sa chapelle, et les fêtes principales dans la grande église de Barcelone, pour l'édification du peuple. Saint Ignace de Loyola, qu'il consulta par lettres sur cette fréquentation, qui paraissait alors trop extraordinaire pour un gouverneur accablé de mille affaires, bien loin de l'en détourner, lui manda qu'il l'approuvait, et l'exhorta à y persévérer avec courage.

Cependant, son père ayant été appelé à une meilleure vie, et l'ayant laissé par sa mort quatrième duc de Gandie, il prit ce prétexte pour demander à l'empereur la décharge de sa vice-royauté, afin d'aller lui-même gouverner ses sujets. L'empereur la lui accorda, mais à condition qu'il reviendrait bientôt à la cour ; et pour l'y engager davantage, il le fit grand-maître de la maison de l'infante Marie de Portugal, qui allait être épouse de son fils Don Philippe ; il donna en même temps à la duchesse, sa femme, le brevet pour être sa dame d'honneur. Etant arrivé à Gandie, il y fit un bien incroyable : il y bâtit des monastères, fonda des hôpitaux, établit des assemblées de charité, tira de la misère quantité de pauvres et de prisonniers, régla la justice, soutint partout la religion, et se faisant lui-même un modèle de vertu et de sainteté, il porta la plupart de ses vassaux à une vie réglée et aux exercices de la piété chrétienne.

Ce fut alors que Dieu permit que la duchesse, qui secondait en tout son zèle et sa ferveur, tombât dangereusement malade. Le duc, qui l'aimait d'un amour sans égal, la voyant désespérée des médecins, eut recours à Dieu pour lui demander sa guérison. Après beaucoup d'aumônes, de pénitences et de soupirs, une nuit qu'il priait avec plus d'ardeur, il entendit une voix céleste qui lui dit que la santé de sa femme était à sa disposition, qu'il pouvait choisir pour elle ou la vie ou la mort ; mais que, s'il choisissait la vie, ce ne serait ni son avantage ni celui de la mourante. A cette voix miraculeuse il entra dans un profond étonnement de la bonté de Notre-Seigneur, et fondant en larmes, il s'écria : « Quelle apparence, mon Dieu, que vous fassiez ma volonté et que je ne fasse pas la vôtre ? Je ne veux plus que ce que vous voulez. Je vous offre, non-seulement la vie de ma femme, mais aussi la mienne et celle de tous mes enfants ».

Cette généreuse résignation fut suivie du décès de la duchesse, qui fut aussi saint que sa vie avait été pure et innocente. Ensuite le duc ne pensa plus qu'à mettre ordre aux affaires de sa maison, afin que rien ne pût l'empêcher de quitter le monde et de se consacrer entièrement au service de Dieu. Il fit les exercices sous la conduite du père Lefèvre, premier compagnon de saint Ignace, que la divine Providence avait fait venir en Espagne, et il en sortit si embrasé du feu de l'amour divin, qu'il voulait dès lors se retirer dans un cloître. Dans cette pensée, il consulta un savant religieux de l'Ordre de Saint-François, sur le choix de la Congrégation qu'il devait embrasser ; et ayant appris de sa bouche que Dieu l'appelait à la Compagnie de Jésus, il écrivit au plus tôt à saint Ignace, qui était à Rome, pour lui demander la grâce d'y être reçu. Le bienheureux fondateur la lui accorda avec joie, mais à condition qu'avant son entrée il prendrait du temps pour mettre ses enfants en état de n'avoir plus besoin de sa conduite, ni des soins de sa providence paternelle. Cette condition était très-judicieuse ; cependant le saint duc, dont la ferveur ne pouvait souffrir aucun délai, obtint un bref du Pape, par lequel il lui était permis de professer les vœux de religion en secret et devant peu de témoins, sans quitter pour cela sa

qualité de duc de Gandie, jusqu'à ce qu'il eût satisfait aux devoirs d'un père envers ses enfants.

Sa Sainteté lui donna quatre ans pour s'en acquitter, mais il ne lui en fallut que trois ; il maria très-avantageusement son fils aîné et deux de ses filles, de l'une desquelles sont descendus les princes qui ont régné depuis en Portugal. Il prépara aussi de loin l'établissement des autres, et marqua les biens qu'ils devaient avoir dans sa succession. Il régla en même temps tous ses comptes et toutes ses autres affaires domestiques, afin de ne laisser ni dettes ni procès dans sa famille. Pendant cet intervalle, il se levait tous les jours à deux heures du matin et demeurait en oraison jusqu'à huit heures. Ensuite il se confessait, entendait la messe et ne manquait jamais d'y communier. La communion était suivie d'une étude de théologie, que saint Ignace lui avait recommandée, et il finissait enfin la matinée par une première audience qu'il donnait à ceux qui avaient affaire à lui. Après un dîner fort sobre, qui était néanmoins son unique repas, il employait l'après-dînée, premièrement, à une conférence spirituelle avec ses enfants et toute sa famille, qu'il instruisait des vérités de l'Evangile ; ensuite à l'étude des Pères de l'Eglise et des saints Canons ; en troisième lieu, à une seconde audience à laquelle toutes sortes de personnes, pauvres et riches, savants et ignorants, étaient admis ; enfin, aux exercices du soir, qui étaient, outre quelques prières vocales, la lecture spirituelle, le renouvellement de la présence de Dieu et l'examen de conscience.

L'an du jubilé 1550, après avoir donné des préceptes d'une haute et sublime sagesse à Charles de Borgia, son fils aîné, il partit pour Rome, accompagné de Jean, son second fils, et de trente de ses domestiques. Il fut reçu partout avec grand honneur, et à son entrée dans Rome, les ambassadeurs des couronnes et plusieurs cardinaux vinrent au-devant de lui avec un magnifique cortége de carrosses ; le Pape même lui demanda de prendre un appartement dans son palais ; mais s'étant excusé, il vint descendre chez les Pères de la Compagnie de Jésus, où, trouvant saint Ignace qui l'attendait à la porte, il se jeta à ses pieds, et pleurant de joie de se voir entre les bras de son supérieur, il lui demanda sa main à baiser et sa bénédiction. De là il alla à l'audience de Sa Sainteté Jules III, de qui il reçut des témoignages extraordinaires d'affection et de bienveillance ; de sorte qu'on était persuadé dans Rome qu'il allait être cardinal, comme deux de ses frères qui l'étaient déjà. Mais il évita ce coup en sortant au plus tôt de la ville, et s'en retournant en Espagne dès qu'il eut gagné le jubilé. Il n'alla pas, néanmoins, dans son duché de Gandie, qu'il avait quitté pour toujours ; mais, après avoir visité avec une dévotion singulière le château de Loyola, lieu de la naissance de son père saint Ignace, il se retira à Ognate, petite ville voisine, qui est de la province de Guipuscoa.

Ce fut là qu'ayant reçu les lettres de l'empereur, par lesquelles il lui permettait de se démettre de son duché en faveur du marquis de Lombay, son fils, il le fit par un acte public devant notaire, et renonça en même temps à tous ses autres biens ; ensuite il prit l'habit de jésuite, reçut les saints Ordres, et dit sa première messe avec une ferveur et une dévotion merveilleuses dans la chapelle du château de Loyola. Ce ne fut qu'une basse messe ; mais le lendemain, pour contenter la dévotion du peuple, il célébra la seconde solennellement au bourg de Vergara. La foule y fut si grande, que l'église étant trop petite, il fallut élever un autel au milieu de la campagne, et tant de monde voulut communier de sa main, pour participer aux indulgences qu'il avait obtenues du Pape, qu'il ne put achever

qu'à trois heures après midi. Il prêcha enfin d'une manière apostolique qui attendrit et toucha tous les cœurs. Les habitants d'Ognate, voulant conserver un si saint homme, lui donnèrent à lui et à sa compagnie un petit ermitage hors de leurs portes, où il fit bâtir des cellules de bois si pauvres et si étroites, qu'il était aisé de voir que tout le monde, avec son luxe et ses vanités, était entièrement mort en lui. Son plaisir, dans cette maison, fut de s'y abaisser aux offices les plus bas et aux fonctions les plus humiliantes. Il travaillait au jardin, portait du bois et de l'eau et servait à la cuisine ; il allait par les bourgades faire la quête de porte en porte, la besace sur les épaules, et rien ne lui était plus insupportable que de voir qu'on le distinguât des autres, soit pour le mérite de sa personne, soit pour le souvenir de ses grandeurs passées. Il faisait aussi le catéchisme aux enfants, qu'il assemblait pour cela au son d'une clochette.

Ce rare exemple d'humilité jeta l'étonnement dans l'esprit de tous ces peuples. Bientôt sa solitude se changea en un lieu fort public. On y venait de tous côtés pour avoir la consolation de le voir ; et chacun en y venant se disait : « Allons, allons voir l'homme du ciel ». Grand nombre de prélats, de ducs, de seigneurs et de magistrats voulurent avoir part à ce bonheur : personne ne lui rendit visite dans son ermitage qui ne s'en retournât meilleur ; plusieurs furent tellement touchés de la sainteté de ses discours, qu'ils quittèrent le monde et entrèrent dans la Compagnie, à son imitation, entre autres dom Antoine de Cordoue, son cousin germain, que le pape Jules III était près de faire cardinal à la nomination de Charles-Quint; dom Sanchez de Castille, dom Pétro de Navarre, dom Charles de Gusman, dom Barthélemy Bastamance, secrétaire de dom Jean de Tavora, cardinal et archevêque de Tolède et premier ministre d'Etat, et quantité d'autres disciples du Père Jean d'Avila, tous illustres par leur naissance et par leurs propres mérites. L'empereur, informé des incomparables vertus de François, lui sollicita si puissamment un chapeau de cardinal auprès du Pape, que la chose était près d'être conclue sans qu'il en sût rien ; mais saint Ignace l'en ayant informé, il rompit encore ce coup par des lettres très-humbles et très-pressantes qu'il écrivit à Sa Sainteté. Son désir était de passer le reste de ses jours dans l'humilité de sa retraite ; mais la divine Providence en avait disposé autrement. Saint Ignace l'envoya premièrement en Castille, puis dans l'Andalousie, et de là en Portugal, où il fit partout des conversions et des conquêtes merveilleuses. On ne peut s'imaginer l'honneur et le respect avec lesquels il fut reçu en Portugal, non-seulement des prélats et des seigneurs, mais aussi du roi, de la reine, de don Jean, leur fils et de don Louis, frère du roi. Il prêcha souvent devant Leurs Majestés, et sa parole eut tant de succès à la cour, qu'on y vit un renouvellement de piété tout extraordinaire. Don Louis, qui avait déjà fait de grandes instances pour entrer dans la Compagnie à son exemple, sans néanmoins pouvoir l'obtenir pour des raisons d'Etat qui le rendaient nécessaire dans le siècle, voulut surtout l'avoir pour son directeur, et il profita tellement de ses instructions, qu'il vivait depuis, dans son palais, comme un religieux dans son cloître. De Lisbonne, saint François passa à Evora et à Bragance, où il ne travailla pas avec moins de succès pour la gloire de Dieu et pour le salut des grands et du peuple.

De là il repassa en Espagne, et se rendit à Valladolid, où le prince don Philippe, régent du royaume pendant l'absence de l'empereur son père, faisait sa demeure ordinaire. Il logea à l'hôpital ; mais il y fut visité de tous les grands, et, par la force de ses remontrances, il gagna à Dieu le

comte de Monterey, les deux fils du comte d'Oropeza, dom Pimantel, un des plus sages conseillers de Charles-Quint, et un commandeur de haute distinction, nommé Jean de la Moschera, mais qui s'était rendu plus fameux par les désordres de sa vie scandaleuse que par l'éclat de sa naissance. Ce seigneur déclamait ordinairement contre la compagnie de Jésus, ennemie de tous les vices. Notre Saint alla le trouver chez lui, et s'étant jeté à ses pieds comme pour lui demander pardon des sujets que la Société pouvait lui avoir donnés de la décrier, il le désarma tellement qu'il en fit un homme réglé, charitable et un humble disciple de Jésus crucifié.

De si heureux succès portèrent saint Ignace à l'établir son vicaire-général dans toute l'étendue des Espagnes, du Portugal et même des Indes-Orientales. Il s'excusa quelque temps de cette commission, qui faisait une extrême violence à son humilité ; mais, l'obéissance l'emportant sur ses répugnances, il se soumit enfin aux désirs et à la volonté de son supérieur. Notre-Seigneur fit bien voir par les grandes bénédictions qu'il donna à ses travaux, que ce choix venait de lui. Pendant le temps de son gouvernement, il n'y eut presque point de ville en Espagne ni en Portugal où il n'établit des colléges ou des maisons de la Compagnie. Il était secondé dans ses glorieux desseins par tout ce qu'il y avait dans ces royaumes de prélats célèbres en doctrine ou en sainteté ; de ce nombre étaient saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, et dom Barthélemy des Martyrs, archevêque de Prague. Les plus grands seigneurs, qui avaient eu pour la plupart des liaisons avec lui, aussi bien que les princes et les princesses du sang, tenaient à honneur de contribuer à ses saintes entreprises. L'infante Jeanne, qui était demeurée régente d'Espagne, pendant un voyage que le roi Philippe, son frère, fit en Angleterre, dont il avait épousé la reine, le favorisait en tout ce qu'elle pouvait. Elle s'était mise sous sa conduite, et elle faisait tant d'état de son mérite, qu'elle croyait qu'il n'y avait personne dans l'Eglise plus digne du souverain pontificat que lui; elle n'entreprenait rien sans l'avoir auparavant consulté.

La mort de saint Ignace, qui arriva deux ans après qu'il l'eut créé son vicaire-général en Espagne, le toucha très-sensiblement par la perte inestimable qu'elle causait à son Ordre et en même temps à toute l'Eglise. Il se consolait seulement sur l'espérance qu'un nouveau supérieur le déchargerait du fardeau que ce bienheureux fondateur lui avait mis sur les épaules ; mais il fut trompé dans cette attente, car le R. P. Jacques Laynez, qui fut élu général en la place de saint Ignace, le confirma aussitôt dans sa charge. Aussi, dans cette conjoncture la Compagnie eut besoin, en Espagne, d'un chef de sa force et de son mérite pour la soutenir contre une persécution terrible qui lui fut suscitée par les intrigues secrètes des hérétiques et aussi de quelques communautés jalouses de la gloire qu'elle s'était acquise en si peu de temps. Il souffrit avec une humilité et une patience invincibles les calomnies que l'on sema de tous côtés pour la décrier ; se contentant, après s'être dévoué à la justice de Dieu, pour porter lui seul tout l'opprobre, de les détruire par une simple exposition de l'innocence des accusés. Il fut alors appelé auprès de l'empereur Charles-Quint, qui avait déjà quitté l'empire et la royauté et s'était retiré à Saint-Just, dans l'Estramadure, à un monastère de Saint-Jérôme. Il trouva ce prince prévenu contre les siens par les mauvaises impressions que leurs ennemis lui en avaient données; mais comme la médisance, quelque effrontée qu'elle fût, n'avait jamais osé attaquer sa personne, dont la sainteté

était révérée de toute l'Espagne, il ne laissa pas d'en être admirablement bien reçu. Il fut logé dans le monastère, quoique les princes mêmes qui y venaient n'y fussent pas logés ; il eut plusieurs audiences de Sa Majesté pendant des heures entières, toujours couvert, assis, et seul à seul ; il le détrompa si parfaitement des accusations dont on avait voulu noircir les membres de la Compagnie, que Charles, frappant son front de sa main, s'écria : « Est-il bien possible qu'on m'ait ainsi osé mentir ? » Il lui donna des avis de grande importance, tant pour la bonne conduite de l'Espagne, afin d'en faire part au roi, son fils, que pour son règlement particulier, et Charles les trouva si judicieux, qu'il voulut absolument les avoir par écrit. Ainsi, personne n'osant désapprouver ce que ce grand prince approuvait, la persécution contre la Compagnie de Jésus fut assoupie ou du moins suspendue pour quelque temps.

De Saint-Just, saint François fut obligé d'aller en Portugal, où la cour était dans une extrême consternation, par la triste mort du roi Jean. Il fut un ange de paix, qui fit adorer les volontés du ciel avec douceur et résignation, et la consolation qu'il y apporta fut si grande, que la reine même, qui était la plus affligée, ne pensa plus qu'à faire bon profit de cette croix. Il rendit, depuis, plusieurs visites à l'empereur, dont la dernière fut pour le disposer à la mort. Il fut un des exécuteurs de son testament, et il fit ensuite son oraison funèbre, où, sans s'arrêter aux vertus morales et aux glorieuses actions que ce prince avait eues en commun avec les plus grands héros païens, il ne loua que ce qu'il avait eu de chrétien dans sa conduite.

Ce serait une chose infinie de suivre cet homme incomparable dans tous ses voyages; de décrire tous les établissements qu'il y a faits, soit en Espagne, soit en Afrique pour instruire la jeunesse, pour former les missionnaires, pour combattre les hérétiques et les Maures, pour réformer les mœurs des fidèles et pour rétablir la discipline ecclésiastique dans les diocèses d'où elle était presque entièrement bannie; de représenter le fruit de ses sermons, de ses remontrances et de ses instructions familières; de marquer toutes les personnes d'un mérite extraordinaire, qu'il a reçues dans sa Compagnie, entre lesquelles, néanmoins, nous ne devons pas omettre le Révérend Père François Tolet, si célèbre par sa piété et par son érudition, et, depuis, élevé au cardinalat; enfin, de faire le tableau des nouvelles persécutions qu'il a surmontées par son silence et par sa patience, sans vouloir jamais accuser personne, ni découvrir les noms de ses calomniateurs pour se justifier. Ce qui est plus surprenant, c'est que ce grand Saint, dont le zèle embrassait tant de provinces, et qui travaillait en même temps au salut de l'un et de l'autre monde; que l'on voyait toujours ou en chaire, prêchant avec un zèle d'apôtre, ou à la visite des colléges et des maisons de son Ordre, ou dans le conseil des princes et des prélats, pour avancer la gloire de Dieu, l'honneur de l'Eglise et l'instruction des peuples, ou dans quelques autres négociations de piété; ce grand Saint, disons-nous, n'était presque jamais sans des douleurs violentes, ou de la goutte, ou d'autres maladies qu'il s'était attirées par ses austérités extraordinaires.

Un soleil si éclatant n'étant pas seulement pour éclairer les Espagnes, on souhaita ardemment de le voir en Italie. Il reçut donc ordre du Pape et de son général, de se transporter au plus tôt à Rome, où la divine Providence le destinait à des emplois encore plus considérables que ceux qu'il avait eus jusqu'alors. Il y arriva le 7 septembre de l'année 1561, et, peu de temps après, il fut nommé vicaire-général en l'absence du Révérend Père Laynez, que le Pape avait envoyé en France. Le zèle, la prudence, la fer-

meté, la douceur et les autres vertus qu'il fit paraître en ce nouvel emploi, firent que, ce général étant décédé, il fut mis à sa place avec l'applaudissement non-seulement de toute la Société, mais aussi de Sa Sainteté et de tout ce qu'il y avait de cardinaux et de prélats à Rome, et même de tous les princes de l'Europe. Saint François était le seul qui en gémît devant Dieu, et qui s'en plaignît devant les hommes. Avant de congédier le Chapitre général, il voulut absolument baiser les pieds de chacun des députés en particulier; ce qui remplit toute cette célèbre assemblée composée d'une troupe d'hommes admirables pour leur science et leur sainteté, d'un nouveau respect pour un supérieur si humble, et si parfaitement mort à toutes les grandeurs du monde.

On ne saurait dire combien la Compagnie s'accrut de tous côtés sous son sage gouvernement. Un nombre infini de grands personnages y entrèrent et la rendirent illustre par leur capacité en toutes sortes de disciplines et par leur insigne piété. Il établit de nouvelles maisons sans nombre, non-seulement en Italie, en France, en Espagne, en Allemagne et en Pologne, mais aussi en Asie, en Afrique et en Amérique. Les rois et les autres souverains lui écrivaient continuellement pour obtenir de lui des ouvriers si zélés et si utiles dans un temps où la corruption de la foi et des mœurs était devenue presque générale. Il y eut plusieurs de ses disciples qui endurèrent le martyre après les nombreux travaux de l'apostolat. Enfin, toute la terre le regardait comme un homme envoyé du ciel pour procurer le salut de toutes les nations. Les papes Pie IV et saint Pie V lui portèrent, pour cela, une affection particulière, et ils ne pouvaient se lasser de lui donner de grands éloges. Cependant, cet homme merveilleux ne se regardait que comme un membre inutile de l'Eglise et comme un fardeau onéreux à son institut. Ayant un jour assemblé les principaux Pères, il se jeta à leurs pieds et les supplia, les larmes aux yeux, de lui découvrir ses faiblesses et de lui déclarer tous les manquements qu'il faisait dans son office. Enfin, il n'épargna rien pour s'en faire entièrement décharger.

Mais lorsqu'il y pensait le moins, le saint pape Pie V ajouta encore à sa charge un voyage et une négociation de la dernière importance ; car, voyant que le sultan Sélim, après s'être rendu maître de l'île de Chypre, menaçait toute la chrétienté d'une désolation générale qui ne pouvait être empêchée que par une sainte ligue de tous les princes chrétiens, il envoya le cardinal Commendon avec le Père François Tolet en Allemagne pour la solliciter auprès de l'empereur et du roi de Pologne, et le cardinal Bovello dit Alexandrin, son neveu, en France, en Espagne et en Portugal pour la négocier auprès des souverains de ces trois royaumes, lui donnant pour adjoint et conseiller perpétuel notre Saint, avec ordre de le consulter et de suivre ses avis en toutes choses. Le légat fut reçu à l'entrée de la Catalogne par Ferdinand de Borgia, l'un des enfants de ce bienheureux général, que le roi d'Espagne envoya exprès au-devant de son altesse. Charles de Borgia, duc de Gandie, son aîné, et François de Borgia, marquis de Lombay, fils de ce duc, le reçurent à Valence, suivis de la fleur de la noblesse du pays. Tous les anciens vassaux et serviteurs du Saint, avec son petit-fils, se jetèrent à ses pieds pour lui baiser les mains et lui demander sa bénédiction.

Lorsqu'il fut à Madrid, le roi Philippe II lui fit paraître en toutes sortes d'occasions une grande estime et une vénération toute particulière. Le roi Don Sébastien fit de même en Portugal, et François se servit avantageusement de cette disposition pour ménager auprès de Leurs Majestés un

grand nombre d'entreprises de la dernière importance, pour la conservation de la foi et de la piété et pour la conversion des pécheurs et des infidèles. Il fit quelques nouveaux établissements pour ses religieux, et, visitant toutes les maisons de son Ordre qui étaient sur sa route, il y fit des règlements admirables pour y maintenir l'observance et la pureté de l'esprit de la Compagnie. D'Espagne, il passa en France à la suite du légat, et Charles IX, qui était à Blois, avec la reine Catherine de Médicis, sa mère, ne l'y reçut pas avec moins d'honneur et de tendresse qu'avaient fait les autres souverains chez lesquels il était allé. Cependant, comme le royaume était plein de tumulte et de bruits de guerre, et que les Calvinistes y faisaient tous les jours un renversement universel, il ne put y obtenir aucun secours ni d'hommes ni d'argent contre les Turcs. La désolation où il vit nos provinces et les lieux les plus saints et les plus vénérables de la religion le toucha tellement, qu'ayant voulu dire la Messe dans une de ces églises pillées par les hérétiques, il fut saisi d'une fièvre qui ne le quitta plus. Il reprit donc le chemin d'Italie, où les ducs de Savoie et de Ferrare le retinrent quelque temps chez eux pour lui faire recouvrer sa santé ; mais, tous les soins des médecins y étant inutiles, il se rendit promptement par Lorette à Rome, pour avoir la consolation de mourir dans cette ville sanctifiée par le sang de tant de martyrs.

Quand on lui dit qu'il était dans la ville, il récita avec une ferveur extraordinaire le cantique de saint Siméon : « C'est maintenant, Seigneur, que vous délivrerez votre serviteur pour le faire entrer dans la jouissance de votre paix ». Il remercia Dieu de la grâce qu'il lui avait faite de demeurer dans son humble état de religieux sans être élevé aux grandes prélatures de l'Eglise, comme il en avait été si souvent menacé ; il lui témoigna aussi une vive reconnaissance de ce qu'il avait perdu la santé et qu'il allait mourir par l'obéissance qu'il avait rendue au Saint-Siége et dans le service de l'Eglise. Dès qu'il fut entré dans la maison de son Ordre, les cardinaux et les ambassadeurs vinrent pour avoir la consolation de le voir, mais il arrêta ce concours en priant qu'on le laissât ménager le peu de temps qui lui restait pour se bien préparer à la mort. Le pape Grégoire XIII, qui était allé à Tivoli, apprenant l'extrémité de sa maladie, en fut sensiblement touché, et, lui envoyant l'indulgence plénière, il dit que l'Eglise allait perdre un grand serviteur de Dieu et une de ses plus fortes colonnes. Il ne vécut que deux jours après son arrivée ; pendant ces deux jours, il ne perdit pas un moment pour se disposer saintement à paraître au jugement de Dieu. Il reçut tous les sacrements avec une dévotion si tendre, qu'elle ravit et charma tous les assistants. Il refusa absolument deux choses : l'une, de nommer ni même d'indiquer son successeur, disant qu'il avait assez d'autres comptes à rendre à Dieu sans être encore chargé de celui-là ; l'autre, de souffrir qu'un peintre fît son portrait. Après une extase de quelques heures, où il eut des assurances de son salut, il prédit à dom Thomas de Borgia, son frère, qu'il serait évêque, et bénit en même temps tous ses enfants ; enfin, étant prêt à entrer dans l'éternité, il rendit à Dieu son âme toute chargée des trophées qu'elle avait remportés sur le démon, la chair et le péché, et toute couronnée de mérites. Ce fut le 30 septembre de l'année 1572, celle du décès de saint Pie V, et la soixante-deuxième de son âge.

Voici les principales caractéristiques de saint François de Borgia : 1° On peint ordinairement le chapeau près de lui, ou à ses pieds, parce qu'il se hâta de quitter Rome sans bruit, en s'apercevant qu'on songeait à le faire cardinal ; 2° on place d'ordinaire près de lui une tête de mort, coiffée de la

couronne impériale : c'est pour rappeler que son désir de renoncer au monde lui vint à l'occasion des funérailles de l'impératrice Isabelle ; 3° on le peint aussi en prières devant le saint Sacrement, pour faire entendre qu'il était doué d'une dévotion toute particulière pour la sainte Eucharistie : en compagnie des saints Louis Bertrand, Gaétan, Philippe Bénizzi, et de sainte Rose de Lima, parce qu'ils furent canonisés simultanément par Clément X (1671) ; tenant à la main un tableau ou une gravure du portrait de la sainte Vierge, honoré à Sainte-Marie-Majeure, parce qu'il obtint qu'il en fût fait des reproductions, et prit soin de les répandre au loin en grand nombre, pour étendre le culte de la Mère de Dieu.

On l'invoque à Lisbonne contre les tremblements de terre. Il est patron de Gandie et de Valence, en Espagne.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS.

Son corps fut inhumé dans l'ancienne église de la Compagnie, auprès de ceux de saint Ignace et du révérend Père Jacques Laynez, ses deux prédécesseurs. Mais depuis, par la permission et l'autorité du pape Paul V, il a été transporté premièrement dans la sacristie de la même maison, puis dans l'église du Grand-Jésus, enfin dans la maison professe de Madrid, en Espagne, par les soins du cardinal duc de Lerme et du cardinal Gaspard de Borgia, ses petits-fils. Les miracles insignes et sans nombre qui ont été faits à son tombeau et par son intercession ont engagé Urbain VIII, en 1624, à le béatifier, et Clément IX à le canoniser. Innocent XI fixa sa fête au 10 octobre.

Saint François de Borgia a laissé quatre traités, savoir :

1° Le *Collyre spirituel*, où il examine 1° combien la considération des choses qui sont au-dessous de la terre nous doit confondre devant Dieu ; 2° combien la considération des choses que nous voyons sur la terre nous doit donner de confusion ; 3° combien la considération des choses célestes nous doit humilier.

2° Des *Exercices* pour chaque jour de la semaine.

3° Un *Discours* sur les larmes de Jésus-Christ sur Jérusalem.

4° Le *Miroir* des actions du chrétien, où on trouve une paraphrase spirituelle du cantique des trois enfants dans la fournaise.

Ils ont été traduits de l'espagnol en latin par le Père Alphonse Deja, jésuite. Bruxelles, 1675, in-folio ; M. l'abbé Grimes, dans son *Esprit des Saints*, en a donné un fort beau résumé.

Nous nous sommes servi, pour composer cet abrégé, de différentes *Vies* du Saint, écrites par Ribadeneira, Bétencourt, le P. Verjus. — Cf. *Esprit des Saints*, par M. l'abbé Grimes.

SAINTE THELCHIDE OU THÉLÉHILDE, VIERGE,

PREMIÈRE ABBESSE DE JOUARRE, AU DIOCÈSE DE MEAUX (vers 660).

Selon une très-ancienne tradition, Thelchide sortait de la première race de nos rois ; elle était sœur d'Agilbert, d'abord évêque régionnaire en Angleterre, puis évêque de Paris (666-680). Ayant été élevée dans la piété, et désireuse de consacrer à Dieu le lis de sa virginité, elle se rendit à Faremoutier (*Faræ monasterium*, Ordre de Saint-Benoît), au diocèse de Meaux, pour se former à la vie monastique sous la discipline de l'illustre sainte Fare. Dans le même temps, le bienheureux Adon, frère de saint Ouen et parent de notre Sainte, fonda le monastère de Jouarre ou Joras (*Jotrum*), non loin de la Marne, au sommet d'une colline. Jouarre était, comme Faremoutier, un monastère double ; il comprenait une maison pour les hommes, une pour les filles. Aimon rapporte que le saint fondateur quitta la cour de Dagobert pour aller finir ses jours à Jouarre. Cependant Thelchide était devenue une religieuse accomplie ; alors Adon la demanda à sainte Fare pour la mettre à la tête des religieuses de Jouarre en qualité de première abbesse. Elle s'acquitta de ses fonctions avec tant de sagesse et de piété, qu'elle vit bientôt un grand nombre de religieuses

accourir de tous côtés pour se placer sous sa direction. Deux colonies principales sortirent de son monastère : l'une, sous la conduite de sainte Berthe, fut appelée par sainte Bathilde pour réformer le monastère bénédictin de Chelles *(Calensis abbatia)*, près de Paris ; l'autre, sur la demande de saint Drause, évêque, alla fonder un monastère nouveau à Soissons sous le nom de Sainte-Marie.

Sainte Thelchide mourut vers l'an 660 ; elle fut ensevelie à Jouarre dans la crypte de Saint-Paul, auprès d'Agilbert et d'Adon. Son tombeau se voit encore au même endroit avec cinq autres. Il porte une inscription en lettres initiales, dont le sens est que sa naissance était illustre, ses mérites éclatants, sa vie d'une pureté admirable, qu'elle fut la mère du monastère de Jouarre.

Le 13 octobre 1627, par les soins de la très-pieuse Jeanne de Lorraine, abbesse de Jouarre, et en présence de la reine Marie de Médicis, Philippe Cospéan, évêque de Nantes, leva de terre les restes des saintes abbesses Thelchide et Aguilberte, et de saint Ebrégisile, évêque de Meaux, et les transféra solennellement dans la grande église de Sainte-Marie, où elles furent conservées très-religieusement jusqu'à la révolution française. A cette triste époque, les religieuses de Jouarre ayant été dispersées, les reliques ci-dessus indiquées, avec les autres qu'on vénérait à Jouarre, furent transférées à l'église Saint-Pierre, où elles sont encore aujourd'hui. On les honore toutes ensemble pendant l'octave de la Pentecôte, au milieu d'un grand concours de fidèles. Les cryptes où elles reposaient autrefois subsistent encore. Elles sont remarquables par leur élégance et par les colonnes de marbre qui les supportent.

Propre de Meaux.

LE BIENHEUREUX HUGUES DE MACON,

ÉVÊQUE D'AUXERRE ET CONFESSEUR (1151).

Hugues, de l'illustre maison des comtes de Mâcon, fut le condisciple et l'ami d'enfance de saint Bernard. Après sa conversion, il se rendit à l'abbaye de Cîteaux où il reçut l'habit monastique des mains de l'abbé Etienne. Quelque temps après sa profession il fut envoyé, à la tête de douze moines, pour fonder l'abbaye de Pontigny, dans le diocèse d'Auxerre. Cette maison devint comme une pépinière de saints prélats qui jetèrent le plus vif éclat sur l'Ordre de Cîteaux. Hugues fut le premier des Cisterciens appelé à la dignité épiscopale ; il monta sur le siége d'Auxerre l'an 1137, après avoir gouverné pendant vingt-deux ans l'abbaye de Pontigny.

Distingué par la noblesse de ses sentiments, doué d'une patience merveilleuse, il était plein de fermeté contre les oppresseurs de l'Eglise ou des pauvres. Considérant que l'hospitalité est l'une des vertus que doit pratiquer un évêque, il avait promis de l'exercer lors de son sacre ; aussi voulut-il que sa maison fût comme une hôtellerie pour les passants ; il y préposa un religieux de Pontigny qui devait, même en l'absence de l'évêque, recevoir avec des égards particuliers tous ceux qui se présenteraient. Il s'appliqua toute sa vie à protéger et à soutenir les maisons religieuses, à les ramener à l'observance de la Règle, et à terminer les différends qui s'élevaient entre elles. L'Ordre de Prémontré lui dut de grandes obligations. Ithier, clerc de la cathédrale, lui ayant communiqué son dessein de faire venir des religieux de cet Ordre, dans le petit monastère du titre de Saint-Marien, qu'il venait de rebâtir, au-delà de l'Yonne, il s'employa aussitôt pour obtenir de l'abbé de Prémontré une colonie de ces religieux qu'il y établit en 1138, et auxquels il donna les vignes contiguës à leur nouvelle maison.

Comme il jouissait d'une grande réputation de doctrine et de prudence, il fut employé dans beaucoup de négociations importantes et très-considéré dans les conciles auxquels il prit part. Nous le voyons, en 1139, établi comme médiateur entre Manassès, évêque de Meaux, et Risende, abbesse de Faremoutiers ; en 1142, entre les abbayes de Flavigny et de Fontenay. Il assista à la dédicace de Saint-Jean de Besançon, à celle de l'abbaye de Fontenay, et, en 1144, à celle de Saint-Denis, où il consacra la chapelle de Saint-Pélerin. Il fut alors commis par le souverain Pontife pour procéder à une enquête relative à la vie des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. Conjointement avec saint Bernard, il écrivit au roi Louis VII pour le conjurer de mettre fin à la guerre, en se réconciliant avec le comte de Champagne. L'église d'Auxerre reçut la visite d'Eu-

gène III en 1147, et Hugues eut l'honneur de l'accompagner à la dédicace de la cathédrale de Châlons-sur-Marne, qui eut lieu le 26 octobre de la même année.

Le bienheureux Hugues passa pour un des plus prudents et des plus zélés prélats de l'Eglise de France. Saint Bernard lui donne le titre de Saint en quatre endroits de ses ouvrages ; le martyrologe de France, le ménologe de Cîteaux et celui des Bénédictins le mentionnent avec éloge. Un ancien ménologe d'Auxerre l'appelle l'honneur des évêques, le modèle de toute religion, et énumère les dons qu'il fit à sa cathédrale.

Hugues mourut dans l'abbaye de Pontigny, le 10 octobre 1151, et fut inhumé dans la chapelle primitive de ce monastère ; lorsque, plus tard, la basilique actuelle de Pontigny fut terminée, on y transféra les dépouilles mortelles du pieux évêque. En 1567, les Huguenots ouvrirent son tombeau, et ayant trouvé son corps presque intact et revêtu de ses vêtements pontificaux, ils le livrèrent aux flammes, pensant que c'était celui de saint Edme, que l'on conservait dans la même église.

Tiré de *La France pontificale*, par Fisquet, et du *Légendaire d'Autun*, par M. l'abbé Pequegnot. — Cf. *Acta Sanctorum*.

XIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Tarse, en Cilicie, la fête des saints martyrs TARAQUE, PROBE et ANDRONIC qui, après avoir langui longtemps dans des cachots infects, et éprouvé bien des tourments et des supplices durant la persécution de Dioclétien, pour avoir confessé Jésus-Christ, eurent la tête tranchée et entrèrent triomphants dans le séjour de la gloire. 304. — Dans le Vexin, le martyre des saints NICAISE ou NIGAISE, évêque de Rouen, Quirin, prêtre, Scubicule, diacre, et Pience, vierge, sous le président Fescenninus. Ier et IIe s. — Le même jour, le martyre des saints Anastase, prêtre, Placide, Genès et leurs compagnons [1]. — En Thébaïde, saint Sarmate, disciple de saint Antoine, que les Sarrasins massacrèrent en haine de Jésus-Christ. 362. — A Besançon, saint GERMAIN, évêque et martyr. Vers 259. — A Uzès, saint Firmin, évêque et confesseur [2]. 553. — En Ecosse, saint Kenny *(Cannicus)*, abbé. 598. — A Lierre, en Belgique (province d'Anvers), le décès de saint GOMER ou GUMAR, confesseur. Vers 774. — Dans le territoire de Rennes, saint Emilien, confesseur. IXe s. — A Tarse, en Cilicie, les saintes femmes Zénaïs et Philonille, sœurs, proches parentes de saint Paul, selon la chair, et du nombre de ses disciples dans la foi. Ier s. — A Vérone, sainte Placidie, vierge. Vers 460.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Arras, sainte BERTILLE, citée au martyrologe de France du 3 janvier, et qu'il ne faut pas confondre avec sainte Berthille (Bertilie, Bertille), veuve, dont nous avons donné la vie

1. Voici la version des Bollandistes : « En Sicile très-probablement, les saints martyrs Anastase ou Athanase, prêtre, Ampode, Placide, Fauste, Janvier, Martial, Marcel et Juvinien ».

2. A Narbonne revient la gloire d'avoir donné le jour à saint Firmin. Il fit son éducation sous la conduite de son oncle Rorice, évêque d'Uzès. Ce sage instituteur forma son esprit à la connaissance des sciences et son cœur à la pratique de la vertu. Il remarqua en lui de si heureuses dispositions qu'il l'éleva à la prêtrise avant l'âge exigé par les canons. Saint Firmin n'avait que vingt-deux ans quand il fut placé sur le siége d'Uzès. Pour se sanctifier dans l'exercice de ce ministère redoutable, il eut recours à la prière et à la mortification et montra par ses vertus que le choix que l'on avait fait de lui avait été inspiré de Dieu. Il assista à différents Conciles qui furent tenus à Paris et à Orléans et fit voir une grande sagesse. Sa réputation s'étendit au-delà des Gaules et se répandit en Italie. Le poëte Arator, sous-diacre de l'Eglise romaine, a fait son éloge. Il mourut à l'âge de trente-sept ans, le 11 octobre 553.

au 18 septembre. Vers 687. — Au diocèse d'Albi, fête de l'invention et de la translation des reliques de saint Salvi ou Sauve, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 10 septembre. 586. — Au diocèse d'Angers, saint Florent de Bavière, prêtre et confesseur, patron de Roye, au diocèse d'Amiens, dont nous avons donné la vie au 22 septembre. 440. — Au diocèse d'Auch, sainte Foi d'Agen, vierge et martyre, dont nous donnerons la vie au 20 octobre. 303. — Aux diocèses d'Autun, Montpellier, Nîmes, Rodez et Viviers, saint Firmin de Narbonne, évêque de l'ancien siége d'Uzès *(Ucetia)* et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. Vers 560. — Aux diocèses de Bayeux, Beauvais, Coutances et Versailles, saint Nicaise ou Nigaise, évêque de Rouen et martyr, cité au martyrologe romain d'aujourd'hui. Ier et IIe s. — Au diocèse de Cambrai, saint WASNULPHE ou WASNON d'Ecosse, confesseur, patron de la ville de Condé. 700. — Au diocèse de Chartres, saint Bruno, confesseur, fondateur de l'Ordre des Chartreux, dont nous avons donné la vie au 6 octobre. 1101. — Au diocèse de Fréjus, saint Castor de Nîmes, fondateur et abbé de Mananque (arrondissement d'Apt), puis évêque de l'ancien siége d'Apt, dont nous avons donné la vie au 21 septembre. Vers 420. — Au diocèse de Langres, saint Vinard ou Guénard *(Vinardus)*, religieux [1]. IIIe s. — Au diocèse de Limoges, saint Marien (Marein, Margeain, Morien, Morgeain), reclus et confesseur, cité au martyrologe romain du 19 août et au martyrologe de France du 19 septembre [2]. VIe s. — Au diocèse de Lyon, saint Oyend ou Eugend (*Eugendus*), quatrième abbé de Condat et confesseur, dont nous avons donné la vie au 1er janvier. 510. — Au diocèse de Marseille, sainte EUSÉBIE et ses compagnes, vierges et martyres. — Aux diocèses de Meaux et de Nantes, saint François de Borgia, confesseur, duc de Gandie et troisième général de la Compagnie de Jésus, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 1572. — Aux diocèses de Poitiers et de Tarbes, saint Savin du Lavedan *(Sabinus)*, confesseur, dont nous avons donné la vie au 9 octobre. VIIIe s. — Au diocèse de Reims, sainte Brigitte de Suède, veuve, dont nous avons donné la vie au 8 octobre. 1373. — Au diocèse de Rennes, saint Clair, évêque de Nantes et confesseur, dont nous avons parlé au jour précédent (note 1 au martyrologe de France). IIIe s. — Au diocèse de Rouen, saint Evode ou Yved, archevêque de ce siége et confesseur, cité au martyrologe romain du 8 octobre, au martyrologe de France du 10 de ce mois, et dont nous avons donné la vie au 8 juillet. 550. — Au diocèse de Saint-Flour, saint Denys, premier évêque de Paris et martyr, dont nous avons donné la vie au 9 octobre. 117. — Au diocèse de Sens, saint Romain, évêque d'Auxerre et confesseur, cité au martyrologe romain du 6 octobre, où nous avons donné (note 1) quelques détails sur sa vie. Vers 564. — Au diocèse de Strasbourg, saint Germain, évêque de Besançon et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. 407. — Au diocèse de Tours, saint Venant ou Venance, abbé de Saint-Martin de Tours, et confesseur, dont nous donnerons la vie au 13 octobre. Ve s. — A Toul, au diocèse actuel de Nancy, les saintes Susanne, Gontrude et Oda, sœurs de sainte Menne ou Manne, vierge (3 octobre) ; de sainte Libaire, vierge et martyre à Grand, (7 octobre) ; de saint Elophe, martyr près de Soulosse (16 octobre) ; et de saint Eucaire, évêque et martyr, près de Pompey (22 octobre). — A Jouarre (Seine-et-Marne), au diocèse de Meaux, saint Agilbert, frère de sainte Thelchide (10 octobre), apôtre de l'Irlande, puis évêque de Paris [3]. 680. — A Cologne, saint BRUNO LE GRAND, évêque de ce siége et confesseur. 965. — Dans l'au-

1. Vinard, fils de Génit, citoyen romain, et d'Alcie, vint au monde pendant la persécution de l'empereur Dèce, et fut confié aux soins du pontife romain Sixte, pour être instruit dans les lettres, la piété et la religion ; ses progrès répondirent parfaitement au zèle de son maître. La mort de sa mère ayant jeté son père dans une tristesse profonde, Vinard, employant les efficaces et nombreuses consolations que procure la religion, parvint à adoucir un chagrin si cuisant. Un romain dont la fille était gravement malade le supplia de la secourir par ses prières ; Vinard le fit, obtint un plein succès qui eut pour conséquence la conversion de cet homme avec toute sa famille. Les miracles que Dieu opérait par ses mains attirant sur lui l'attention des païens, il fut accusé devant Dioscore, de christianisme et de magie. Il surmonta les menaces et les supplices dont on usa pour lui faire honorer les idoles, fut jeté en prison et délivré miraculeusement, après qu'il eut converti un grand nombre de personnes par le spectacle de sa constance invincible dans la confession et la défense de la foi chrétienne. Ensuite il partit pour les Gaules et vint se fixer à quelques milles de Langres dans un lieu nommé Celles. Il construisit là un petit oratoire en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, réunit autour de lui quelques disciples émules de sa piété et de sa religion, et passa ainsi le reste de sa vie, jour et nuit en prières, opérant des miracles pour le soulagement des misères humaines, et enfin s'envola tout glorieux dans le sein du Christ. — *Propre de Langres.*

2. Voir quelques détails sur sa vie au 19 août, tome x, page 18, note 1.

3. Agilbert était fils de Betto, officier royal dont le nom se trouve sur quelques monnaies d'or frappées à Meaux du temps des rois mérovingiens, et avait pour sœur Thelchide ou Théodechilde, qui fut première abbesse de Jouarre. Après avoir reçu les premières leçons de saint Adon, fondateur du monastère de Jouarre et frère de saint Ouen, il alla en Irlande pour enseigner les saintes Ecritures (vers 640) : il y devint successivement évêque de Dorchester et de Winchester. De retour en France à l'époque de la mort d'Importun (664-666), évêque de Paris, Agilbert fut élu pour lui succéder. Il gouverna son diocèse avec toute la charité, la vigilance et la capacité d'un prélat plein de zèle et d'expérience. Il était parvenu à une grande vieillesse quand il mourut, le 11 octobre 680, à l'abbaye de Jouarre, où il était allé voir sa sœur.

On l'inhuma dans le caveau de la chapelle de Saint-Paul, où son tombeau fut découvert, le 5 avril 1632, lors de l'ouverture des tombeaux de cet antique monastère, exécutée en présence de la reine Marie

cien Angoumois, saint Grauls (*Gradulphus, Gratulfus*), confesseur [1]. VIIIe s. — A Lagny (Seine-et-Marne), au diocèse de Meaux, saint Ansilion, moine de Saint-Pierre de Lagny (*Latigniacum ad Matronam*) et confesseur. VIIe s. — Dans l'ancienne abbaye de Pavilly (*Pauliacum*), au diocèse de Rouen, sainte Julienne, vierge et abbesse. Son corps se gardait dans l'église de Sainte-Austreberte, à Montreuil-sur-Mer (*Bragum monasterium*), au diocèse d'Arras. VIIIe s. — Aux Pays-Bas, fête de la translation de saint Hadelin, abbé de Celles, au diocèse de Liége, dont nous avons donné la vie au 3 février. 696. — A Meaux, la naissance au ciel de saint Saintin, évêque de ce siége, dont nous avons donné la vie au 23 septembre. — A Oloron (Basses-Pyrénées), au diocèse de Bayonne, saint GRAT, premier évêque connu de l'ancien siége d'Oloron et confesseur. VIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — La translation du corps de notre Père saint Augustin, du royaume d'Hippone à Cagliari en Sardaigne, par les soins de saint Fulgence, évêque de de Ruspe. A cette occasion, Dieu opéra de nombreux miracles [2]. 430.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — Saint François de Borgia, confesseur, dont il est fait mention le 10 octobre [3]. 1572.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — Sainte Brigitte, veuve, dont il est fait mention le 8 de ce mois [4]. 1373.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — Au diocèse d'Arras, le martyre du bienheureux Léger, évêque d'Autun, qui, pour la défense de la vérité, endura diverses sortes de supplices et fut enfin mis à mort, le 2 de ce mois, par les ordres d'Ebroïn, maire du palais du roi Thierry [5]. 678. — De même, saint Warein ou Guérin, frère du bienheureux Léger, qui fut écrasé de pierres [6]. 669.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — L'octave de notre Père séraphique saint François [7]. 1226.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — Saint Bruno, confesseur, dont il est fait mention le 6 de ce mois [8]. 1101.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — De même que chez les Chanoines Réguliers.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — De même que chez les Cisterciens.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Frères Mineurs.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Jérôme. — De même que chez les Chanoines Réguliers.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Barking, en Angleterre (comté d'Essex), sainte Ethelburge ou Edilburge, abbesse du monastère bénédictin de ce lieu. C'était une princesse anglo-saxonne, sœur de saint Erconwald, évêque de Londres. Résolue de se consacrer entièrement à Dieu, elle quitta le monde dès sa jeunesse et fit généreusement le sacrifice de tous les avantages qu'elle pouvait s'y promettre. Saint Erconwald la fit depuis abbesse du monastère qu'il avait fondé à Barking, et il n'eut égard dans ce choix qu'à la vertu de sa sœur. Ethelburge précéda toujours ses religieuses dans la voie de la perfection. Plusieurs d'entre elles moururent de la peste en 664. L'abbesse fut une de celles que le fléau épargna. Après sa mort, des marques visibles de la puissance divine attestèrent qu'elle jouissait de la gloire des bienheureux. Son corps se gardait anciennement à Nunnaminstre, dans le comté de Winchester. Fin du VIIe siècle. — A Antioche (*Antiochia ad Daphnen*), ville de la Turquie

de Médicis, par Philippe Cospeau, évêque de Nantes. Ce tombeau qui, dans ces derniers temps, a fixé l'attention des archéologues, se voit encore dans la crypte de Saint-Paul, à Jouarre, sous une arcade, au nord-ouest de l'église. — *Gallia Christiana.*

1. La mention a pour auteurs Du Saussay et Chastelain. Les Bollandistes déclarent ne pas oser insérer saint Grauls dans leur *Recueil*, faute de documents sérieux. On ne nous saura pas mauvais gré d'avoir maintenu cette mention : aussi bien pourra-t-elle provoquer les recherches des savants hagiographes du diocèse de La Rochelle et de Saintes.

2. Nous avons donné au 26 août la vie de saint Augustin. — 3. Voir sa vie au 10 octobre. — 4. Nous avons donné sa vie au 8 octobre. — 5. Voir sa vie au 2 octobre. — 6. Voir, *passim*, dans la vie de saint Léger, au 2 octobre. — 7. Voir sa vie au 4 octobre. — 8. Nous avons donné sa vie au 6 octobre.

d'Asie (Syrie), saint Héracle ou Eracle, martyr. — En Ethiopie (sud de l'Egypte), saint Michel l'Aragave, moine et confesseur, l'un des neuf principaux propagateurs de la foi en Ethiopie. IVe s. — A Constantinople, saint Nectaire, patriarche et confesseur. Il fut élu (381) évêque de ce siége en la place de saint Grégoire de Nazianze, qui, à cause de ses infirmités continuelles, s'était démis de l'épiscopat. L'empereur Théodose avait eu beaucoup de part à l'élection de Nectaire ; craignant donc qu'elle ne fût pas bien assurée, parce qu'elle n'avait pas été reconnue de l'Eglise romaine, il envoya des députés de sa cour avec des évêques prier le pape Damase de la confirmer. Saint Grégoire demeura toujours uni à Nectaire, son successeur, et celui-ci lui témoigna de son côté beaucoup d'estime et d'affection, l'obligeant en tout ce qui dépendait de lui. Nous avons de saint Grégoire une lettre à Nectaire, où il prie le patriarche de s'opposer à la licence des hérétiques et surtout d'obtenir de l'empereur la révocation de la permission que les Apollinaristes avaient eue de s'assembler. Nectaire présida au concile de Constantinople (394), et mourut le 27 septembre 397. Son successeur fut saint Jean Chrysostome. — Encore à Constantinople, saint Sisinne Ier, patriarche. Après la mort d'Atticus (10 octobre 425), il y eut de grandes contestations touchant l'élection de son successeur. Sisinne, quoique moins éloquent que Philippe et Procle, sur qui beaucoup de personnes jetaient les yeux, leur fut néanmoins préféré, parce qu'il s'était rendu célèbre par sa piété, par sa chasteté, et par sa charité envers les pauvres. Il fut ordonné le 28 février 426 par un grand nombre d'évêques que l'empereur Théodose avait assemblés pour ce sujet. Sisinne donna dès ce moment des preuves de son zèle pour la conservation de la foi catholique ; car il écrivit, conjointement avec tous ces évêques, une lettre à Bérinien de Perge et à Amphiloque de Side, contre l'hérésie des Messaliens qui s'était répandue dans la Pamphilie. Malheureusement il n'occupa le siége de Constantinople que quelques mois. L'impie Nestorius lui succéda. 427. — A Côme, en Lombardie, saint Eupile d'Utrech, évêque de ce siége et confesseur. L'église de Saint-Abonde de Côme possède ses reliques. 537. — A Albe, en Piémont (*Alba Pompeia*), saint Eufrède, martyr. VIIe s. — Au monastère de Saint-Vincent-sur-le-Volturne, en Italie, saint Paldon, premier abbé de ce lieu et confesseur. 720. — A Salerne, ville d'Italie, dans l'ancien royaume de Naples, saint Grammace, évêque de ce siége et confesseur. VIIIe s. — A Verceil, ville forte de la Haute-Italie, dans l'intendance de Novarre, le bienheureux Martin, confesseur. 1503. — A Pavie, le bienheureux Alexandre Sauli, supérieur général des Barnabites, ensuite évêque d'Aleria et de Pavie, dont nous avons donné la vie au 23 avril.

SAINT NICAISE OU NIGAISE,

PREMIER ARCHEVÊQUE DE ROUEN,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS A ECOS, AU DIOCÈSE D'ÉVREUX

Ier et IIe siècles.

> Le devoir, c'est une chose qu'il faut faire, et la fin, c'est le motif pour lequel elle doit être faite.
> Saint Augustin, *lib.* IV *contra Julian.*, c. 3.

Suivant la tradition, saint Nicaise, dont le nom grec signifie vainqueur ou victorieux, vit le jour en Grèce. Quelques historiens de sa vie ajoutent, sur le témoignage des vieux manuscrits trouvés dans son église de Meulan, qu'il naquit à Athènes et qu'il fut converti, avec le grand saint Denis, par le savant discours que fit l'apôtre saint Paul dans le sénat de l'Aréopage. Ils se rendirent ensemble à Rome, où le pape saint Clément formait une compagnie de saints missionnaires pour la conquête des Gaules. Saint Nicaise ayant été sacré évêque par le souverain Pontife, accompagna saint Denis jusqu'à Paris ; et après avoir combattu quelque temps dans cette cité les erreurs du paganisme, il se dirigea vers la métropole de Rouen. Mais

cette ville, qui le vénère encore aujourd'hui comme son premier Pontife, ne devait pas le voir dans ses murs ; le Bienheureux trouva dans le Vexin la mort glorieuse des martyrs.

Nicaise menait avec lui saint Quirin et saint Egobille, dont on ne sait pas bien le pays ni l'extraction, mais qui étaient animés du même zèle que lui pour le salut des infidèles. Leurs premières stations furent à Conflans-Sainte-Honorine, à Audrésy et à Triel, où ils firent quelques conversions. Ensuite, ils se rendirent au village de Vaux, près de Pontoise, qui était depuis quelque temps infesté d'un horrible dragon : ils remportèrent une insigne victoire sur ce monstre ; saint Quirin le lia et l'amena devant le peuple avec l'étole de saint Nicaise, et il périt ensuite à leurs pieds. Les Saints engagèrent ces idolâtres à renoncer à leurs erreurs et à embrasser la foi de Jésus-Christ : trois cent dix-huit personnes reçurent alors le baptême dans une fontaine que l'on appelle encore à présent la Fontaine de Saint-Nicaise. Les lieux voisins eurent bientôt part à cette grâce ; les habitants de Meulan, de Mantes et du village de Monceaux commencèrent, dès ce temps, à ouvrir les yeux à la lumière de l'Evangile. Une troupe de démons qui, cantonnés dans une caverne, faisaient des maux incroyables aux passants, furent chassés par nos apôtres.

Cependant, comme ce pays n'était pas le terme de la mission de ces bienheureux voyageurs, ils passèrent outre pour se rendre au plus tôt à Rouen. Lorsqu'ils furent à La Roche-Guyon, ils prêchèrent avec tant d'efficacité en présence de Pience, noble veuve de l'endroit, qu'elle se convertit et voulut être régénérée dans les fonts salutaires du baptême. Par ce moyen, son château fut ouvert à saint Nicaise comme à un ange du ciel. Il y trouva un prêtre des idoles, nommé Clair, déjà fort âgé et qui avait perdu la vue. Il le guérit et le catéchisa, puis, lui ayant fait toucher au doigt son aveuglement spirituel, encore plus déplorable que le corporel, il le porta à embrasser le christianisme. Plusieurs païens imitèrent son exemple, et nos saints prédicateurs, en sortant de ce lieu, eurent la consolation d'y laisser de très-grandes dispositions pour la ruine entière de l'idolâtrie. Le démon, voyant son empire à demi détruit, excita contre les auteurs de sa défaite les sacrificateurs des temples et les principaux d'entre le peuple. Ceux-ci trouvèrent un complaisant exécuteur de leurs projets homicides, dans le gouverneur Fescenninus, qui venait de répandre le sang de saint Denis et de ses compagnons sur la colline de Montmartre. Cet implacable persécuteur du nom chrétien, s'étant mis à la poursuite de nos apôtres avec une troupe de soldats, les fit saisir par ses archers et paraître les mains liées en sa présence. Il les reprit sévèrement de l'entreprise qu'ils faisaient de renverser la religion des Romains pour en introduire dans le monde une nouvelle. Il les traita de séditieux, de rebelles aux lois de l'Etat, d'impies, d'extravagants et de visionnaires. Il les menaça des plus rigoureux supplices s'ils n'adoraient Mars et Mercure, qui étaient en plus grande vénération parmi les Gaulois. Saint Nicaise lui répondit admirablement sur tous ces chefs, et lui fit voir avec ses compagnons la résolution inébranlable où il était, non-seulement de demeurer jusqu'à la mort dans le service de Jésus-Christ, mais aussi d'annoncer partout son Evangile et de lui conquérir sans cesse de nouveaux serviteurs. Ainsi Fescenninus, désespérant de les vaincre, les condamna sur-le-champ au fouet et à avoir la tête tranchée : ce qui fut exécuté. Ce massacre se fit à *Scamnis* (Ecos), entre La Roche-Guyon et Les Andelys, près de la rivière d'Epte, au diocèse d'Evreux.

On représente saint Nicaise : 1° faisant mourir, par la force du signe de

la croix, le dragon de Vaux; 2° en groupe avec saint Quirin et saint Scubicule, ses compagnons de martyre ; 3° portant sa tête entre ses mains, après que le bourreau l'eut séparée du tronc.

Saint Nicaise est patron de Rouen, du Vexin normand, et de Vaux près Meulan.

CULTE ET RELIQUES.

Les corps des Saints furent laissés sur la terre pour être la proie des animaux. Mais la nuit suivante ils se levèrent d'eux-mêmes, et, prenant chacun leur propre tête entre leurs mains, ils passèrent la rivière à un gué inconnu jusqu'alors, et que l'on a depuis appelé *Gué de Saint-Nicaise ;* ils allèrent ensuite se reposer dans une petite île nommée plus tard Gasny [1], et qui fait aujourd'hui partie du continent. Pience, qui venait avec Clair pour les recueillir, les suivit, leur rendit les devoirs de la sépulture et fit bâtir un oratoire sur leur tombeau. Cette action, qui ne put demeurer secrète, fit connaître à son père, idolâtre cruel et obstiné, qu'elle était chrétienne. Il la fit saisir, et, par l'autorité que Fescenninus lui donna, il la condamna premièrement à être déchirée à coups de fouet, puis il la fit décapiter avec le même Clair et d'autres chrétiens qui avaient eu part à sa conversion. Ses dépouilles sacrées, selon l'ordre qu'elle en avait donné, furent aussi portées dans l'île pour être enterrées avec saint Nicaise et ses compagnons.

Plusieurs siècles se sont passés sans qu'on ait touché à ces grands trésors ; mais saint Ouen, chevalier de France, ayant été élevé par ses mérites sur la chaire archiépiscopale de Rouen, fit bâtir un prieuré au lieu où ils reposaient, dépendant de l'abbaye de Saint-Pierre et Saint-Paul de Rouen, appelée depuis de son nom, Saint-Ouen ; et, ne pouvant souffrir que sa ville métropolitaine fût entièrement privée des reliques de ses premiers apôtres, il en prit une partie qu'il transféra, tant dans la même église de Saint-Pierre et Saint-Paul que dans une autre, qu'il fit édifier sous le nom de Saint-Nicaise. D'ailleurs, il fit présent à Leudebold, évêque de Lisieux, issu de la maison des seigneurs de La Roche-Guyon, de plusieurs ossements de sainte Pience, de sa ceinture et de quelques ouvrages faits de sa main. Ce bon évêque les mit dans la chapelle d'un château, nommé Saint-Cande-le-Vieux, qu'il avait à Rouen et qui est aussi devenue une paroisse.

Dans la suite des temps, les reliques de nos saints Martyrs, qui étaient à Saint-Ouen, furent transférées à Condé, au diocèse de Paris, où l'on bâtit encore une église en l'honneur de saint Nicaise; mais, plusieurs années après, il s'est fait une translation du bras de saint Nicaise, d'une grande partie du corps de saint Quirin et de quelques ossements de saint Egobille, de Condé à Malmédy. Des auteurs disent que de Malmédy ils furent transportés en Lorraine, dans un monastère appelé le Val-aux-Moines ; et que de là ils furent rapportés à Saint-Ouen de Rouen, où, dans le XVIe siècle, les hérétiques calvinistes les profanèrent et les réduisirent en cendres ; mais il y a de l'apparence que cela ne se doit entendre que d'une partie, et que l'autre, surtout le corps de saint Quirin, est demeurée à Malmédy, où sa mémoire et sa fête sont fort célèbres. Quant aux reliques qui étaient demeurées au prieuré de Gasny, elles furent transférées, vers la fin du Xe siècle, à Meulan-sur-Seine, par Robert, comte de cette ville, et placées dans l'église de l'île, dédiée sous le nom de Notre-Dame. Valéran, aussi comte de Meulan, y fit faire depuis une église plus magnifique, qui, sans perdre le titre de la Vierge, y prit encore celui de Saint-Nicaise.

Saint Nicaise, apôtre du Vexin français, n'est plus le patron de l'église paroissiale de Meulan ; le patron de cette église est saint Nicolas, évêque de Myre. Néanmoins, saint Nicaise y est en grande vénération. Cette église possède des reliques notables de ce Saint, et quelques-unes de sainte Pience. La châsse qui renferme ces reliques est conservée dans l'église de Saint-Nicolas ; elle est portée en procession par la ville chaque année le jour de l'Ascension, ainsi qu'un certain nombre d'autres châsses renfermant des reliques de différents Saints. L'authenticité de toutes ces reliques est bien reconnue. Parmi ces châsses, il en est une qui contient une relique de saint Gaucher, né à Meulan, et décédé prêtre régulier à Limoges ou aux environs de cette ville. La dévotion envers saint Nicaise attire à Meulan, chaque année, à la fête de l'Ascension, une foule considérable de personnes.

Enfin, pour les reliques de sainte Pience, la ville épiscopale d'Avranches, en Normandie, et celle de Meulan-sur-Seine, dont nous venons de parler, se glorifient l'une et l'autre d'en posséder. Avant la grande Révolution, la paroisse de Meulan possédait les reliques, et par conséquent le chef de sainte Pience. Le cardinal de Rohan, en quittant le château de La Roche-Guyon (vers 1830) pour prendre possession du siége de Besançon, emporta avec lui, outre plusieurs autres reliques, une relique insigne de saint Nicaise ; son successeur, le cardinal Mathieu, l'a envoyée comme présent à la cathédrale d'Evreux, laquelle vient d'en céder une partie à l'église d'Ecos. A La Roche-

1. Le nom de Gasny, qui est celui du lieu de leur sépulture, vient du latin *Vadiniacum*, mot composé de *Vadum Nicasii*, le Gué de Saint-Nicaise.

Guyon, il n'y a aucune dévotion ni fête en l'honneur de sainte Pience. La chapelle du château seule, creusée dans la montagne à cinquante pieds environ au-dessous du sol, à la place de la grotte où saint Nicaise, apôtre de cette contrée, convertit sainte Pience, conserve quelques souvenirs de ces deux Saints.

La fête de saint Nicaise se célèbre aujourd'hui dans le diocèse de Rouen, le deuxième dimanche d'octobre.

Pour rectifier et compléter le P. Giry, nous nous sommes servi des *Notes* qu'a bien voulu nous communiquer M. Goubert, ancien collaborateur de M. Picot à l'*Ami de la religion;* M. Ducorps, curé de Meulan et chanoine honoraire de Versailles; M. l'abbé Cochet, de Rouen; et M. Brunel, curé de La Roche-Guyon. — Cf. *Vie du Saint,* par Nicolas Davanne, etc.

SAINT GERMAIN, ÉVÊQUE DE BESANÇON,

MARTYR A GRANDFONTAINE, AU MÊME DIOCÈSE

Vers 259. — Pape : Saint Denys. — Empereur romain : Valérien.

Horti aquis irrigati non ita germinant sicut Ecclesia, si martyrum irrigetur sanguine.
Les jardins qu'arrose une eau abondante ne sont pas aussi fertiles que l'Eglise lorsqu'elle est arrosée par le sang des martyrs.
Saint Jean Chrysostome.

Saint Germain succéda à saint Lin sur le siége de Besançon, et fut honoré comme lui de la palme du martyre. Il appartenait par sa naissance à une des familles gallo-romaines les plus anciennes et les plus distinguées de la Séquanie. Ayant eu le bonheur de connaître Jésus-Christ dès sa jeunesse, il s'appliqua à le servir avec ferveur, se fit remarquer parmi les chrétiens et mérita par ses vertus d'être élevé au sacerdoce. Les chroniqueurs vantent la perfection de sa vie ; elle fut si grande, nous disent-ils, que les anges s'approchaient familièrement de sa personne, conversaient avec lui et le servaient à l'autel pendant les divins mystères. Une sainteté si éminente lui valut plusieurs fois les honneurs de la persécution, même avant d'être élevé à l'épiscopat ; quand il fut revêtu de cette dignité, sa foi n'en devint que plus ardente et son ministère plus fructueux. Il convertit beaucoup de païens par la grâce que Dieu avait attachée à ses discours. Non moins zélé pour le soin des autels que pour le salut des âmes, il fabriquait de ses propres mains des vases précieux, et faisait ainsi servir ses loisirs même à la décoration du lieu saint.

Valérien venait de parvenir à l'empire. Ce prince, dans les commencements de son règne, avait donné aux chrétiens des marques particulières de bonté et de clémence ; mais Macrien, en qui il avait mis toute sa confiance, sut lui inspirer peu à peu la haine dont il était animé contre la religion, et changea ce maître bienfaisant en un tyran redoutable. Ce sont communément les mauvais ministres qui font les mauvais princes. Saint Germain ne pouvait échapper, dans ces jours d'orage, aux recherches des persécuteurs. Il comparut jusqu'à sept fois devant le préfet de la province et confessa héroïquement le nom de Jésus-Christ. Dieu, qui voulait le conserver encore pour le bien de son troupeau, ôta aux païens tantôt la volonté, tantôt les moyens de le perdre. Quelque désir qu'il eût de mourir dans les tourments,

il crut cependant qu'après avoir rendu témoignage à la divinité du christianisme, il était de son devoir de ne pas s'exposer de lui-même au martyre. Telles étaient les règles de l'Eglise, qui recommande la prudence à ses enfants en même temps qu'elle leur inspire le courage. Saint Germain s'éloigna donc de Besançon, et chercha un asile à Grandfontaine. Ce village, situé à deux lieues de la ville épiscopale, était alors un bourg fortifié. L'évêque y demeura caché pendant quelque temps, au commencement de la persécution suscitée par Aurélien.

La cruauté de ce nouvel empereur dépassait encore celle de son prédécesseur. Les Gaules, qu'il avait gouvernées en qualité de préfet sous le règne précédent, avaient ressenti surtout les effets de sa haine farouche contre les chrétiens. Devenu maître du monde, il n'en devint que plus cruel et présida lui-même, dans la ville de Troyes, à l'interrogatoire et au martyre de saint Patrocle. Ce fut vraisemblablement dans la même année que saint Germain mourut pour la foi (259). Poursuivi dans sa retraite par le préfet de la province, il obtint enfin la grâce de signer de son sang sa croyance à la divinité de Jésus-Christ. Le bourg de Grandfontaine, qui lui avait servi d'asile, fut le théâtre de son martyre. On l'avait surpris au milieu de sa prière, et la voix céleste avec laquelle il s'entretenait fut entendue même par ses ennemis. Les uns, touchés de ce miracle, se convertirent à Jésus-Christ ; les autres, n'y voyant qu'une conjuration magique, se montrèrent plus furieux encore qu'auparavant. Le Saint était à genoux ; malgré les clameurs des païens, il demeura dans la même attitude, fut percé de flèches et ensuite décapité.

Quelques auteurs fixent à l'an 396 la date de cet événement. D'autres ont démontré aisément que, d'après la teneur même de la légende, le saint Martyr occupa le siége de Besançon avant le règne de Constantin, durant les persécutions de la primitive Eglise. Ce point d'histoire est jugé maintenant. Saint Germain vivait à la fin du IIIe siècle, et on doit lui donner le troisième rang parmi les évêques de Besançon.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de saint Germain est précieusement conservé à Baume-les-Dames. On peut croire que l'abbaye de Baume fut établie par Gontran, roi de Bourgogne, ou par son ministre Garnier, en exécution d'une promesse sacrée. Ce fut alors qu'elle reçut pour apanage le corps de saint Germain, à la sollicitation du fondateur. En effet, on n'élevait guère d'églises ou de cloîtres sans doter de quelques reliques insignes ces sanctuaires nouveaux. En les plaçant sous la protection d'un grand serviteur de Dieu, on leur conciliait les respects du peuple, et les pieuses libéralités dont ils étaient comblés ne tardaient pas à les rendre très-florissants. Le fondateur de l'abbaye de Baume n'eut pas de peine à obtenir de l'évêque de Besançon le corps de saint Germain, en faveur du monastère qu'il venait de bâtir. Les religieuses, saintement jalouses du dépôt sacré qui leur avait été confié, mirent beaucoup de zèle à honorer les reliques de l'illustre évêque et à propager son culte dans toute l'étendue de leurs terres. Sa fête, qui se célèbre le 11 octobre, attirait dans l'abbaye un grand concours de peuple de tous les villages environnants. Mais saint Germain n'était invoqué nulle part avec plus de dévotion que par les habitants de Baume. Sitôt qu'un bruit de guerre ou une maladie contagieuse commençait à répandre l'effroi dans la ville, la population tout entière se pressait aux portes du cloître pour invoquer au pied des autels la protection du saint Martyr. Quand les récoltes étaient en danger de se perdre, les fidèles lui confiaient leurs alarmes et imploraient encore son intercession. En 1629, une fièvre, dont les ravages s'étendaient chaque jour, cessa tout à coup au milieu des prières publiques. En reconnaissance de cette faveur, qui fut attribuée à saint Germain, les habitants promirent de solenniser tous les ans sa fête dans l'église paroissiale. Ce vœu fut prononcé le 11 octobre par le maire, assisté des officiers municipaux et des notables.

L'esprit d'incrédulité qui domina à la fin du siècle suivant n'altéra point cette pieuse confiance.

Lorsque l'abbaye eut été fermée pendant les troubles révolutionnaires, les reliques de saint Germain, protecteur de la ville, furent transportées dans l'église paroissiale, le 11 octobre 1791, à la demande du conseil général de la commune et avec le concours de toutes les autorités du temps. Les habitants de Baume avaient sollicité cette translation avec les plus vives instances. C'est ainsi que les restes vénérés de saint Germain ont survécu aux orages de la Révolution française, protégés par la foi et par la reconnaissance de la cité. Ils sont encore aujourd'hui l'objet de la vénération publique, et les habitants de Baume les regardent avec raison comme leur plus riche trésor et leur meilleure sauvegarde.

Le nom de saint Germain se trouve dans tous les martyrologes de notre diocèse; son office fait encore partie de notre bréviaire, et plusieurs paroisses de Franche-Comté ont choisi ce saint Martyr pour patron.

Tiré des *Saints de Franche-Comté*. — Cf. *Acta Sanctorum :* les Bollandistes placent saint Germain au ve siècle. Nous ne les avons pas suivis, parce que des hagiographes modernes, entre autres Ferron *(Documents inédits*, tome II, page 112), ont démontré la fausseté de cette date.

SAINT TARAQUE, SAINT PROBE ET SAINT ANDRONIC

MARTYRS A ANAZARBE, EN CILICIE

304. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

Imitez les martyrs : ils ont triomphé des tyrans par leur modération et leur patience; et vous aussi triomphez de la tyrannie de vos passions par les mêmes armes. *Saint Ephrem.*

Le triomphe de ces trois martyrs glorifia le nom de Dieu durant la persécution de Dioclétien. L'opinion la plus probable est que ce fut dans l'année 304, temps où les édits s'exécutaient indistinctement contre tous les chrétiens. Les actes de saint Taraque, de saint Probe et de saint Andronic, sont l'un des plus précieux monuments de l'antiquité ecclésiastique. Les trois premières parties contiennent les interrogatoires que nos saints subirent à Tarse, à Mopsueste et à Anazarbe, villes de Cilicie. C'est une copie authentique des registres proconsulaires, que les chrétiens achetèrent deux cents deniers des notaires publics. La quatrième partie est de trois chrétiens nommés Marc, Félix et Vérus, qui furent témoins oculaires, enlevèrent secrètement les corps des saints martyrs, et les enterrèrent avec la résolution de passer le reste de leur vie auprès du lieu où reposait ce précieux trésor, et de demander qu'on les enterrât au même lieu quand Dieu les aurait appelés à lui.

Taraque, Probe et Andronic étaient d'âge et de pays différents. Le premier était romain d'extraction, quoique né en Isaurie. Il avait servi dans les armées de l'empire; mais depuis il s'était retiré, dans la crainte qu'on ne l'obligeât à faire quelque chose de contraire à sa conscience. Lorsqu'on l'arrêta, il était âgé de soixante-cinq ans. Probe, natif de Pamphylie, avait quitté une fortune considérable afin de pouvoir servir Jésus-Christ avec plus de liberté. Andronic, le plus jeune des trois, était d'une des principales familles de la ville d'Ephèse. Ayant été arrêtés tous trois à Pompéiopolis, en Cilicie, ils furent présentés à Numérien Maxime, gouverneur de la province, lors de son arrivée dans cette ville. Ce fonctionnaire ordonna qu'on les conduisît à Tarse, où il devait bientôt se rendre. Lorsqu'il y fut

venu, le centurion Démétrius fit paraître devant lui les trois confesseurs, en lui disant que c'étaient ceux qu'on lui avait déjà présentés à Pompéiopolis, comme coupables de professer la religion impie des chrétiens et d'avoir osé désobéir aux empereurs.

Maxime, s'étant adressé d'abord à Taraque, lui demanda son nom. « Je suis chrétien », répondit le martyr. — Maxime. « Ne me parle pas de ton impiété, mais dis-moi ton nom ». — Taraque. « Je suis chrétien ». — Maxime. « Qu'on le frappe sur la bouche, pour l'apprendre à ne pas répondre une chose pour l'autre ». — Taraque, après avoir reçu un soufflet. « Je vous dis mon vrai nom. Si vous voulez savoir celui que m'ont donné mes parents, c'est Taraque : quand je portais les armes, on m'appelait Victor ». — Maxime. « Quelle est ta profession? de quel pays es-tu? » — Taraque. « Je suis d'une famille romaine, mais né à Claudiopolis, en Isaurie. J'étais soldat de profession, mais j'ai quitté le service pour ma religion ». — Maxime. « Ton impiété t'a rendu indigne de porter les armes; mais comment as-tu quitté le service? » — Taraque. « J'ai demandé mon congé à Publion, mon capitaine, et il me l'a accordé ». — Maxime. « En considération de tes cheveux blancs, je te procurerai la faveur et l'amitié de l'empereur, si tu te conformes à ses ordres; viens et sacrifie aux dieux, à l'exemple même des empereurs ». — Taraque. « Les empereurs sont trompés par les démons en participant à un tel culte ». — Maxime. « Qu'on lui casse les mâchoires, pour avoir dit que les empereurs sont trompés ». — Taraque. « Oui, je le répète, ils sont hommes, et en cette qualité ils sont trompés ». — Maxime. « Sacrifie à nos dieux et renonce à ta folie ». — Taraque. « Je ne puis renoncer à la loi de Dieu ». — Maxime. « Il n'y a d'autre loi, malheureux, que celle à laquelle nous obéissons ». — Taraque. « Il y en a une autre, et vous la transgressez en adorant l'ouvrage de vos mains, des statues de bois ou de pierre ». — Maxime. « Qu'on le frappe sur le visage, pour lui faire abandonner sa folie ». — Taraque. « Ce que vous appelez folie est le salut de mon âme, et je ne l'abandonnerai jamais ». — Maxime. « Je te le ferai bien abandonner, et je te forcerai de devenir sage ». — Taraque. — « Faites de mon corps tout ce qu'il vous plaira, il est en votre pouvoir ». — Maxime. « Qu'on le dépouille, et qu'on le frappe avec les verges ». — Taraque, tandis qu'on le frappait. « C'est présentement que vous me rendez véritablement sage. Les coups que vous me faites donner me fortifient; ils augmentent ma confiance en Dieu et en Jésus-Christ ». — Maxime. « Comment peux-tu nier la pluralité des dieux, puisque de ton propre aveu tu en sers deux? N'as-tu pas donné le nom de Dieu à une certaine personne appelée Christ? » — Taraque. « Oui, car c'est le Fils du Dieu vivant; c'est l'espérance des chrétiens et l'auteur du salut de ceux qui souffrent pour l'amour de lui ». — Maxime. « Renonce à cette extravagance; viens et sacrifie ». — Taraque. « Je ne suis point tel que vous pensez; j'ai soixante-cinq ans; j'ai été élevé dans la vérité et je ne puis l'abandonner ». — Le centurion Démétrius, affectant un air de pitié, lui dit : « Tu me fais compassion; suis mes conseils et sauve ta vie en sacrifiant ». — Taraque. « Garde tes avis pour toi, ministre de Satan ». — Maxime. « Qu'on le charge de grosses chaînes, et qu'on le conduise en prison ».

Le centurion Démétrius ayant amené le second en âge, Maxime lui dit : « Quel est ton nom? » — Probus. « Mon principal nom, celui qui m'est le plus honorable, est : Chrétien; mais dans le monde on m'appelle Probus. » — Maxime. « Quel est ton pays? quelle est ta famille? » — Probus. « Mon père était de Thrace; je suis plébéien, né à Side en Pamphylie, et je pro-

fesse le christianisme ». — Maxime. « Ton nom ne te servira de rien. Crois-moi, sacrifie aux dieux pour mériter mon amitié et la faveur des empereurs ». — Probus. « Tout cela m'est inutile. Je possédais une fortune considérable, que j'ai quittée pour servir le Dieu vivant par Jésus-Christ ». — Maxime. « Qu'on lui ôte ses vêtements, et qu'après l'avoir ceint on l'étende pour le frapper avec des nerfs de bœuf »... Tandis qu'on frappait de la sorte le martyr, le centurion Démétrius lui dit : « Aie pitié de toi-même, mon ami, vois la terre toute couverte de ton sang ». — Probus. « Faites ce que vous voudrez de mon corps, vos tourments sont pour moi des parfums délicieux ». — Maxime. « Ta folie est donc incurable? que peux-tu espérer? » — Probus. « Je suis plus sage que vous, parce que je n'adore point les démons ». — Maxime. « Qu'on le tourne et qu'on le frappe sur le ventre ». — Probus. « Seigneur, mon Dieu, assistez votre serviteur ». — Maxime. « Demandez-lui en le frappant où est son protecteur ». — Probus. « Il m'assiste et m'assistera, car je fais si peu de cas de vos tourments, que je ne vous obéis point ». — Maxime. « Vois, malheureux, ton corps déchiré et la terre toute couverte de ton sang ». — Probus. « Plus mon corps souffre pour Jésus-Christ, plus mon âme acquiert de force et de vigueur ». — Maxime. « Mettez-lui les fers aux pieds et aux mains ; qu'on lui étende les jambes dans les ceps jusqu'au quatrième trou, et qu'on ne permette à personne de panser ses plaies ».

Lorsque le troisième des saints martyrs fut devant le tribunal, Maxime lui dit : « Quel est ton nom ? » — Andronic. « Mon vrai nom est : Chrétien, et celui que je porte communément parmi les hommes est Andronic ». — Maxime. « Quelle est ta famille ? » — Andronic. « Mon père est un des principaux habitants d'Ephèse ». — Maxime. « Adore les dieux, et obéis aux empereurs qui sont nos pères et nos maîtres ». — Andronic. « Le démon est votre père quand vous faites ses œuvres ». — Maxime. « Jeune homme, tu fais l'insolent; sais-tu que j'ai des tourments tout prêts ? » — Andronic. « Je suis préparé à tout ce qui peut m'arriver ». — Maxime. « Qu'on le dépouille, qu'on le ceigne, et qu'on l'étende sur le chevalet ». Alors le centurion Démétrius dit au martyr : « Obéis, mon ami, avant que l'on déchire ton corps ». — Andronic. « J'aime mieux voir mettre mon corps en pièces que de perdre mon âme ». — Maxime. « Sacrifie, ou je te condamne à une mort cruelle ». — Andronic. « Je n'ai point sacrifié aux démons dès mon enfance, et je ne commencerai point aujourd'hui ». Athanase, corniculaire ou contrôleur de l'armée, lui dit : « Je suis assez âgé pour être ton père, et j'ai droit de te donner des conseils; obéis au gouverneur ». — Andronic. « L'admirable avis que celui de sacrifier aux démons ». — Maxime. « Misérable, nous verrons si tu es insensible aux tourments. Quand tu les sentiras, tu renonceras peut-être à ta folie ». — Andronic. « Cette folie nous est avantageuse, à nous qui espérons en Jésus-Christ. La sagesse du monde conduit à la mort éternelle ». — Maxime. « Tourmentez-le avec violence ». — Andronic. « Je n'ai fait aucun mal, et cependant vous me tourmentez comme un meurtrier. Je ne souffre que pour le culte qui est dû au vrai Dieu ». — Maxime. « Si tu avais le moindre sentiment de piété, tu adorerais les dieux que les empereurs adorent si religieusement ». — Andronic. « C'est une impiété d'abandonner le vrai Dieu pour adorer le bronze et le marbre ». — Maxime. « Tu oses dire que les empereurs sont coupables d'impiété ! Qu'on augmente ses tourments; qu'on lui pique les côtés ». — Andronic. « Je suis entre vos mains, et vous êtes le maître de mon corps ». — Maxime. « Mettez du sel sur ses plaies, et frottez ses côtés avec des mor-

ceaux de tuiles brisées ». — Andronic. « Vos tourments ont procuré à mon corps un vrai rafraîchissement ». — Maxime. « Je te ferai périr par une mort lente ». — Andronic. « Vos menaces ne m'effraient point; mon courage est au-dessus de tout ce que votre cruauté vous fera imaginer ». — Maxime. « Mettez-lui des chaînes aux pieds et au cou, et gardez-le dans une prison étroite ». Ainsi finit le premier interrogatoire. Les saints martyrs subirent le second à Mopsueste, en Cilicie, où ils furent transférés à la suite du gouverneur.

Flavius-Caius-Numérien-Maxime, gouverneur de Cilicie, étant assis sur son tribunal, dit au centurion Démétrius : « Que l'on m'amène ces impies qui suivent la religion des chrétiens ». — « Les voici, Seigneur », répondit le centurion. Alors Maxime dit à Taraque : « On respecte la vieillesse en plusieurs, parce que la prudence et le jugement accompagnent ordinairement cet âge. Si tu as fait un bon usage du temps que je t'ai laissé, je présume que tes réflexions t'auront inspiré d'autres sentiments. C'est pour m'assurer de ce changement que je t'ordonne de sacrifier aux dieux ». — Taraque. « Je suis chrétien, et plût au ciel que vous et les empereurs quittassiez votre aveuglement pour embrasser la vérité qui conduit à la vie ! » — Maxime. « Frappez-lui les joues avec une pierre, et forcez-le de renoncer à sa folie ». — Taraque. « Cette folie est une vraie sagesse ». — Maxime. « Tu as toutes les dents cassées, misérable : aie pitié de toi-même, viens à l'autel, et sacrifie aux dieux pour t'épargner un supplice plus rigoureux ». — Taraque. « Missiez-vous mon corps en pièces, jamais vous ne me ferez changer de résolution, parce que c'est Jésus-Christ qui me donne la force de triompher ». — Maxime. « Je saurai te guérir de ta folie. Qu'on apporte des charbons ardents, qu'on étende ses mains sur le feu jusqu'à ce qu'elles soient brûlées ». — Taraque. « Je ne crains point un feu temporel dont l'activité passe bientôt, mais je crains les flammes éternelles ». — Maxime. « Vois tes mains toutes brûlées; rien ne pourra donc te rendre sage ? Sacrifie ». — Taraque. « Si vous avez quelques autres tourments, vous pouvez les employer; j'espère être capable de résister à tous vos efforts ». — Maxime. « Qu'on le pende par les pieds, et qu'on lui laisse la tête dans une fumée épaisse ». — Taraque. « Après avoir supporté le feu, pourrais-je redouter la fumée ? » — Maxime. « Versez-lui du vinaigre et du sel dans les narines ». — Taraque. « Votre vinaigre n'a que de la douceur pour moi, et votre sel me paraît insipide ». — Maxime. « Mêlez de la moutarde avec le vinaigre, et les lui versez dans les narines ». — Taraque. « Vos ministres vous ont trompé; ils m'ont donné du miel, au lieu de moutarde ». — Maxime. « Cela suffit pour le présent; j'inventerai de nouvelles tortures pour te faire renoncer à ta folie ». — Taraque. « Vous me trouverez préparé à soutenir vos assauts ». — Maxime. « Qu'on le remette en prison, et que l'on m'en amène un autre ».

Probus lui ayant été présenté, il lui dit : « Eh bien ! as-tu fait des réflexions ? es-tu disposé à sacrifier aux dieux, à l'exemple des empereurs ? » — Probus. « Je reparais devant vous avec une nouvelle vigueur. Les tourments que j'ai endurés n'ont fait qu'endurcir mon corps; mon âme est plus forte que jamais, et vous pouvez en voir la preuve. J'ai dans le ciel un Dieu vivant, que je sers et que j'adore ; je n'en connais point d'autre ». — Maxime. « Comment, misérable, nos dieux ne sont pas vivants ? » — Probus. « Eh ! peut-on regarder comme vivantes des statues de pierre et de bois, qui sont l'ouvrage de la main des hommes ! Vous ne savez ce que vous faites, quand vous leur offrez des sacrifices ». — Maxime. « Répare au

moins ton insolence en sacrifiant au grand Jupiter ; je n'exigerai rien de plus ». — Probus. « Pouvez-vous donc donner le nom de dieu à celui qui s'est souillé par des adultères, par des incestes, et par d'autres crimes énormes ? » — Maxime. « Qu'on lui frappe la bouche avec une pierre, pour l'empêcher de blasphémer ». — Probus. « Pourquoi me traiter ainsi ? Je n'ai dit de Jupiter que ce que savent ceux qui l'adorent. Je n'ai point blessé la vérité, je vous en prends vous-même à témoin ». — Maxime. « Qu'on lui applique le fer rouge sur les pieds ». — Probus. « Votre feu n'a point de chaleur ; au moins je n'en sens point l'activité ». — Maxime. « Qu'on l'étende sur le chevalet, et qu'on le frappe sur le dos avec des courroies, jusqu'à ce qu'il ait les épaules écorchées ». — Probus. « Tous vos efforts sont inutiles ; inventez quelque nouveau supplice, et vous verrez le pouvoir du Dieu qui est en moi et qui me fortifie ». — Maxime. « Qu'on le rase, et que l'on couvre sa tête de charbons ardents ». — Probus. « Vous m'avez brûlé la tête et les pieds, vous voyez cependant que je reste fidèle à mon Dieu et que je méprise vos tourments. Mon Dieu me sauvera. Vos dieux ne peuvent que perdre leurs adorateurs ». — Maxime. « Tu ne vois donc pas ceux qui les adorent autour de mon tribunal, honorés des bons et des empereurs ? Ils te regardent avec mépris, toi et tes compagnons ». — Probus. « Croyez-moi, s'ils ne se repentent, et qu'ils ne servent pas le Dieu vivant, ils périront tous, parce que, contre le cri de leur conscience, ils adorent des idoles ». — Maxime. « Frappez-le au visage, afin qu'il apprenne à ne plus dire *Dieu*, mais *les Dieux* ». — Probus. « Vous me maltraitez, vous défigurez injustement mon visage, puisque je dis la vérité ». — Maxime. « Je te ferai couper la langue pour mettre fin à tes blasphèmes et te forcer à obéir ». — Probus. « Outre cette langue, j'en ai une intérieure et immortelle, sur laquelle vous n'avez aucun pouvoir ». — Maxime. « Qu'on le conduise en prison, et que l'on m'amène le troisième ».

Lorsque Andronic fut venu, Maxime lui dit : « Tes compagnons ont d'abord refusé d'obéir, et il a fallu employer les tourments pour vaincre leur opiniâtreté. A la fin ils ont cédé, et ils seront libéralement récompensés de leur obéissance. Si donc tu veux éviter les mêmes tourments, sacrifie aux dieux, et tu seras honoré par nos princes. Mais si tu persistes dans ton opiniâtreté, j'en jure par les dieux immortels et par les invincibles empereurs, tu n'échapperas point à ma juste indignation ». — Andronic. « Pourquoi cherchez-vous à me tromper en me déguisant la vérité ? Mes compagnons n'ont point renoncé au culte du vrai Dieu ; et quand bien même ils l'auraient fait, je ne me rendrais jamais coupable d'une pareille impiété. Le Dieu que j'adore m'a revêtu des armes de la foi ; Jésus-Christ, mon Sauveur, est ma force, en sorte que je ne redoute ni votre pouvoir, ni celui de vos maîtres, ni celui de vos dieux. Vous pouvez en faire l'épreuve, en me faisant souffrir toutes les tortures que vous inspirera la cruauté la plus raffinée ». — Maxime. « Qu'on le lie à des pieux, et qu'on le frappe avec des nerfs de bœuf ». — Andronic. « Il n'y a rien de nouveau ni d'extraordinaire dans ce supplice ». — Athanase lui dit : « Votre corps n'est qu'une plaie depuis la tête jusqu'aux pieds, et tout cela ne vous paraît rien ? » — Andronic. « Ceux qui aiment le Dieu vivant, comptent pour rien un pareil traitement ». — Maxime. « Qu'on lui frotte le dos avec du sel ». — Andronic. « Ordonnez, je vous prie, qu'on ne m'épargne point ; j'en serai plus sûrement préservé de la corruption, et plus en état de supporter vos tourments ». — Maxime. « Qu'on le tourne, et qu'on le frappe sur le ventre pour rouvrir ses premières plaies ». — Andronic. « Vous avez vu, lorsqu'on

m'a conduit devant votre tribunal, que j'étais parfaitement guéri des plaies que j'avais reçues dans mon premier interrogatoire; celui qui m'a guéri peut encore me faire la même grâce ». — Maxime, s'adressant aux gardes de la prison : « Traîtres que vous êtes, ne vous avais-je pas expressément défendu de laisser entrer qui que ce fût pour voir cet homme ou pour panser ses plaies ». Le geôlier Pégasse : « J'en jure par votre grandeur, personne ne l'a vu, personne n'a pansé ses plaies. On l'a gardé chargé de chaînes dans l'endroit le plus écarté de la prison. Si vous doutez de ma fidélité, voilà ma tête, je consens à perdre la vie ». — Maxime. « Comment donc se fait-il qu'on n'aperçoive plus aucune trace de ses plaies? » Le geôlier. « J'ignore comment il a été guéri ». — Andronic. « Aveugle que vous êtes, vous ne savez pas que le médecin qui m'a guéri est aussi puissant qu'il est tendre et charitable? Vous ne le connaissez point. Il guérit non par l'application des remèdes, mais par sa seule parole. Quoiqu'il habite le ciel, il est présent partout; mais encore une fois, vous ne le connaissez point ». — Maxime. « Ces vaines paroles ne te serviront de rien ; sacrifie, ou c'en est fait de toi ». — Andronic. « Mes réponses sont toujours les mêmes. Je ne suis point un enfant pour céder aux menaces ou aux caresses ». — Maxime. « Ne te flatte pas de l'emporter sur moi ». — Andronic. « Vous ne me verrez jamais ébranlé par vos menaces ». — Maxime. « Tu n'auras pas impunément méprisé mon autorité ». — Andronic. « Il ne sera pas dit non plus que la cause de Jésus-Christ ait succombé sous votre autorité ». — Maxime. Qu'on prépare de nouvelles tortures pour la première fois que je m'assiérai sur mon tribunal; en attendant, qu'on le charge de chaînes, qu'on le renferme dans un cachot, et qu'on ne permette à personne de l'y voir ».

Ce fut à Anazarbe, en Cilicie, que nos saints martyrs subirent un troisième interrogatoire. Taraque, qui comparut le premier, répondit toujours avec la même constance. « La mort », disait-il, « mettra fin à mes combats, et commencera mon bonheur; de longs tourments me procureront une plus grande récompense ». Maxime l'ayant fait attacher sur le chevalet, il lui dit : « Je pourrais réclamer le rescrit de Dioclétien, qui défend aux juges de mettre les militaires sur le chevalet; mais je ne veux point me servir de mon privilége, de peur que vous ne me soupçonniez de lâcheté ». — Maxime. « Tu te flattes de l'espérance d'être embaumé après ta mort par les femmes chrétiennes ; mais je saurai bien te priver de cet avantage ». — Taraque. « Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira de mon corps et pendant ma vie et après ma mort ». — Maxime. « Qu'on lui déchire le visage, et qu'on lui coupe les lèvres ». — Taraque. « En défigurant mon visage, vous avez ajouté une nouvelle beauté à mon âme. Fortifié par le divin amour, je ne crains point toutes vos tortures ». — Maxime. « Qu'on lui applique des broches toutes rouges sur les mamelles, et qu'on lui coupe les oreilles ». — Taraque. « Mon cœur n'en sera pas moins attentif à la parole de Dieu ». — Maxime. « Qu'on lui arrache la peau de la tête et qu'on la couvre de charbons ardents ». — Taraque. « Me fissiez-vous écorcher tout le corps, vous ne viendriez point à bout de me séparer de mon Dieu ». — Maxime. « Que l'on fasse rougir les broches encore plus que la première fois, et qu'on les lui applique sur les côtés ». — Taraque. « O Dieu du ciel, abaissez sur moi vos regards, et soyez mon juge! » Maxime le renvoya en prison, le réservant pour les jeux du lendemain. Il se fit ensuite amener Probus.

Lorsque celui-ci fut arrivé, le gouverneur l'exhorta de nouveau à sacrifier. Mais comme ses exhortations étaient inutiles, il le fit lier et pendre

par les pieds ; après quoi, on lui appliqua les broches toutes rouges sur les côtés et sur le dos. « Mon corps », dit Probus, « est en votre pouvoir. Puisse le Seigneur du ciel et de la terre considérer ma patience et l'humilité de mon cœur ! » — Maxime. « Le Dieu que tu invoques t'a livré lui-même entre mes mains ». — Probus. « Il aime les hommes ». — Maxime. « Qu'on lui ouvre la bouche, et qu'on y mette du vin et des viandes qui ont été offerts aux dieux ». Probus. « Voyez, Seigneur, la violence que l'on me fait, et jugez ma cause ». — Maxime. « Tu as mieux aimé souffrir mille tourments que de sacrifier, et cependant tu viens de participer à nos sacrifices ». — Probus. « Vous ne devez pas vous vanter de ce que vous m'avez fait faire contre ma volonté ». — Maxime. « N'importe, tu l'as fait; promets que tu le feras volontairement, et je te délivrerai ». — Probus. « Sachez que quand vous me forceriez à recevoir dans ma bouche tout ce qui a été offert sur vos autels abominables, je n'en serais point souillé. Dieu est témoin de la violence que je souffre ». — Maxime. « Que l'on fasse rougir les broches, et qu'on lui brûle les jambes. Eh bien ! Probus, il n'y a aucune partie de ton corps qui n'ait eu son supplice, et tu persistes encore dans ta folie ? Misérable ! que peux-tu espérer ? » — Probus. « Je vous ai abandonné mon corps, afin de sauver mon âme ». — Maxime. « Qu'on fasse rougir des clous aigus et qu'on lui en perce les mains ». — « Je vous rends grâces, ô mon Sauveur, de ce que vous m'avez jugé digne d'avoir part à vos souffrances ! » — Maxime. « Le nombre des tourments que tu endures ne fait qu'augmenter ta folie ». — Probus. « Plût à Dieu que vous ne fussiez pas plongé dans un tel aveuglement ! » — Maxime. « Tu as perdu l'usage de tous tes membres, et tu te plains de n'avoir point encore été privé de celui de la vue ! Piquez-lui les yeux, mais peu à peu, jusqu'à ce que vous lui ayez percé l'organe de la vue ». — Probus. « Me voilà présentement aveugle. Vous m'avez privé des yeux du corps, mais vous ne pouvez m'ôter ceux de l'âme ». — Maxime. « Tu persistes encore à raisonner, mais pense donc que tu es condamné à un aveuglement qui ne cessera point ». — Probus. « Si vous connaissiez l'aveuglement de votre âme, vous vous trouveriez plus malheureux que moi ». — Maxime. « Tu ne peux pas te servir de ton corps plus qu'un mort, et tu parles encore ? » — Probus. « Tant que la chaleur naturelle animera les restes que vous m'avez laissés de ce corps, je ne cesserai de parler de mon Dieu, de le bénir et de le louer ». — Maxime. « Quoi ! tu espères survivre à ces tourments ? Peux-tu te flatter que je te laisserai respirer un seul moment ? » — Probus. « Une mort cruelle est tout ce que j'attends de vous ; et je ne demande autre chose à Dieu, sinon la grâce de persévérer jusqu'à la fin dans la confession de son saint nom ». — Maxime. « Je te laisserai languir aussi longtemps que le mérite un impie tel que toi. Qu'on l'emporte d'ici. Que l'on ait soin de bien garder ces prisonniers, afin que leurs amis ne puissent les voir. Je les destine pour les jeux publics. Que l'on m'amène Andronic, qui est le plus opiniâtre des trois ».

Les réponses et la conduite des martyrs étaient en général très-respectueuses envers les juges, quelque injustes et cruels qu'ils fussent. Ce respect envers les puissances est un devoir auquel ne manquent point ceux qui sont animés de l'esprit de l'Evangile. Si dans certaines occasions les martyrs ont paru s'écarter de cette règle, ils agissaient par un mouvement extraordinaire du Saint-Esprit. Saint Paul traita son juge de *muraille blanchie* et le menaça de la colère de Dieu. Quelques martyrs suivirent son exemple en faisant de vifs reproches à leurs juges. « Ils étaient patients dans les tourments », dit saint

Augustin, « fidèles dans leur confession, inviolablement attachés à la vérité dans toutes leurs paroles. Il est vrai qu'ils lançaient quelques traits du Seigneur contre les impies et qu'ils les provoquaient à la colère, mais ils en guérissaient plusieurs pour le salut ». C'est sous ce point de vue que l'on doit considérer certaines expressions que présentent les réponses de saint Andronic. Ce sont de justes reproches faits à l'impiété des ministres de la justice ; ce sont comme des dards que Dieu employait pour les frapper et les réveiller.

Le gouverneur, pressant Andronic d'obéir, lui dit que ses deux compagnons avaient à la fin sacrifié aux dieux et même aux empereurs. « Vous faites », lui répondit Andronic, « le personnage d'un adorateur du dieu du mensonge, et je reconnais à cette imposture que les hommes ressemblent aux dieux qu'ils servent. Que Dieu vous juge, ministre d'iniquité ». Maxime fit mettre le feu à des rouleaux de papier, avec lesquels on brûla le ventre du martyr. On lui brûla ensuite les doigts avec des pointes aiguës que l'on avait fait rougir. Le juge, voyant qu'il ne pouvait lui imposer silence, lui dit : « Tu ne dois pas t'attendre à mourir une fois ; tu vivras jusqu'au jour marqué pour les jeux, afin de voir tes membres dévorés les uns après les autres par des bêtes cruelles ». — Andronic. « Vous êtes plus barbare que les tigres et plus avide de sang que les meurtriers les plus inhumains ». — Maxime. « Que l'on ouvre sa bouche pour lui faire prendre de ce qui a été immolé aux dieux ». — Andronic. « Voyez, ô mon Dieu, la violence qu'on me fait ». — Maxime. « Que diras-tu maintenant ? Tu as goûté de ce qui a été offert sur l'autel. Te voilà initié dans les mystères des dieux ». — Andronic. « Sachez, tyran, que l'âme n'est point souillée pour souffrir involontairement ce qu'elle condamne. Dieu, qui connaît le fond des cœurs, voit que le mien n'a point consenti à cette abomination ». — Maxime. « Jusqu'à quand ton imagination sera-t-elle séduite par cette frénésie ? Elle ne saura te délivrer de mes mains ». — Andronic. « Dieu me délivrera quand il lui plaira ». — Maxime. « Voilà une nouvelle extravagance. Je te ferai couper la langue pour te réduire au silence ». — Andronic. « Je vous demande comme une grâce de faire couper ces lèvres et cette langue avec lesquelles vous vous imaginez que j'ai participé à vos abominables sacrifices ». — Maxime. « Qu'on lui arrache les dents, et qu'on lui coupe jusqu'à la racine cette langue qui a proféré tant de blasphèmes ; qu'on les brûle ensuite et qu'on en jette les cendres au vent, afin que ni hommes ni femmes de sa secte impie ne puissent les ramasser, et les garder comme quelque chose de saint et de précieux. Qu'on le ramène en prison, en attendant qu'il soit dévoré par les bêtes de l'amphithéâtre ».

Le troisième interrogatoire des saints martyrs étant fini, Maxime envoya chercher le pontife Térentien, qui avait l'inspection des jeux publics et des spectacles, pour le charger de donner le lendemain le divertissement des jeux. Une foule innombrable de peuple se rendit à l'amphithéâtre, qui était à un mille de la ville d'Anazarbe. Il y périt beaucoup de gladiateurs, qui furent tués ou dévorés par les bêtes. Les chrétiens placés sur une montagne voisine regardaient ce qui se passait, attendant avec crainte l'issue du combat de leurs frères. Enfin le gouverneur chargea quelques-uns de ses gardes d'aller chercher les confesseurs qui avaient été condamnés aux bêtes. Leurs tourments les avaient réduits dans un si triste état qu'ils ne pouvaient se soutenir. On fut obligé de les apporter dans l'amphithéâtre. « Nous nous avançâmes autant qu'il nous fut possible », dit l'auteur de leurs actes, « observant toutefois de ne pas nous laisser apercevoir. La

vue de nos frères réduits en cet état fit couler nos larmes ; plusieurs même des spectateurs ne purent s'empêcher d'en verser. A peine les martyrs eurent-ils paru, qu'il se fit un grand silence. On murmurait publiquement de la barbarie du gouverneur. Il y en eut plusieurs qui abandonnèrent les jeux et retournèrent dans la ville. Le gouverneur irrité fit garder toutes les avenues pour empêcher que l'on ne s'échappât, et donna ordre d'observer ceux qui voudraient se retirer, afin qu'il pût ensuite les interroger. Il fit lâcher plusieurs bêtes, qui, comme retenues par une force invisible, n'approchèrent point des martyrs. Furieux d'un spectacle si extraordinaire, il fit battre ceux qui avaient soin des bêtes, comme s'ils eussent été d'intelligence avec elles. Ces malheureux, qui se voyaient menacés du dernier supplice, lâchèrent un ours, qui, ce jour-là, avait tué trois hommes : mais cet animal s'avança doucement vers les martyrs et se mit à lécher les pieds d'Andronic. Inutilement ce martyr voulut le provoquer. Maxime, ne se possédant plus, fit tuer l'ours sur-le-champ aux pieds d'Andronic. Térentien, craignant pour lui-même, ordonna de lâcher une lionne furieuse. Les rugissements de cet animal effrayèrent les plus intrépides des spectateurs. Cependant, quand il fut auprès des martyrs, qui étaient étendus par terre, il se coucha aux pieds de Taraque et les lécha. Maxime, écumant de rage, le fit provoquer. La lionne, devenue furieuse, fit entendre d'horribles rugissements, et les spectateurs en furent si effrayés qu'ils crièrent qu'il fallait lui ouvrir sa loge. On appela les confecteurs ou gladiateurs, qui achevèrent les martyrs. Maxime ordonna que l'on mît leurs corps avec ceux des gladiateurs qui avaient été tués, et les fit garder pendant la nuit par six soldats, de peur que les chrétiens ne les enlevassent : mais à la faveur de l'obscurité et d'un violent orage qui dispersa les gardes, les fidèles distinguèrent les trois corps par l'effet d'une clarté miraculeuse qui les leur fit connaître ; ils les emportèrent avec respect sur leurs épaules, et les cachèrent dans une caverne des montagnes voisines, où il n'était pas vraisemblable qu'on irait les chercher. Le gouverneur punit rigoureusement les gardes pour avoir quitté leur poste. Trois fervents chrétiens, Félix, Marcien et Vérus, se retirèrent dans la caverne, résolus d'y passer le reste de leur vie. Trois jours après la mort de nos saints martyrs, le gouverneur partit d'Anazarbe. Les chrétiens de cette ville envoyèrent cette relation à l'église d'Icône, en la priant de la communiquer aux fidèles de Pisidie et de Pamphylie, pour leur édification. Les trois saints martyrs consommèrent leur sacrifice le 11 octobre, jour auquel ils sont nommés dans les martyrologes.

Saint Taraque est représenté subissant son interrogatoire. Le juge lui signifie d'adorer une idole qu'il lui montre. Un soldat brutal tient une pierre dont il va le frapper s'il refuse. A ses pieds des appareils de torture. — Les saints Probe et Andronic sont représentés, tantôt décapités après plusieurs tortures, tantôt attachés à un poteau et la poitrine percée d'un glaive. — On les représente tous les trois, dans l'arène, livrés aux bêtes.

Tiré de leurs Actes sincères, publiés par Dom Ruinart. Voir Tillemont, tome v, page 285.

SAINT GRAT DE LICHOS,

PREMIER ÉVÊQUE CONNU DE L'ANCIEN SIÉGE D'OLORON ET CONFESSEUR

VIe siècle.

Martyrio majus quidquam est charitas proximi.
L'amour du prochain est quelque chose de plus grand que le martyre.
Saint Jean Chrysostome, *Homélies.*

Suivant une ancienne et respectable tradition, saint Grat naquit sur les confins de la Soule, dans le village de Lichos (Basses-Pyrénées, arrondissement d'Orthez, canton de Navarrenx), où l'on montrait encore, il y a moins de deux siècles, les ruines de sa maison natale, alors appelée en basque *Gamichelu*. Son enfance et sa jeunesse s'écoulèrent sous le feu de la persécution d'Euric. Mais les violences du prince arien n'ébranlèrent pas sa constance ; au contraire, comme un autre Tobie, il demeura toujours fidèle à sa religion ; ses exemples et ses exhortations soutinrent un grand nombre de catholiques dans la foi de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble. Aussi fut-il porté sur le trône épiscopal par les suffrages du clergé et du peuple, dès que l'avénement d'Alaric II eut rendu une certaine liberté aux Eglises. Devenu évêque, saint Grat fit éclater dans toute sa conduite les qualités les plus éminentes. « Il fut », disent les mémoires de l'Eglise d'Oloron, « un astre brillant de l'Eglise de France, un prodige de sainteté, profond en humilité, attaché au soin des âmes, austère en sa vie, plein de charité, homme de miséricorde et père des pauvres ».

Le nouvel évêque eut à remplir les devoirs d'une charge importante que lui conférait la législation de l'époque, celle de *défenseur* de la cité. Oloron conservait encore ce titre, comme le prouve la signature du Saint, *episcopus de civitate Oloron*. Or, en ce temps-là, chaque cité avait son *défenseur*, et l'usage avait prévalu que ce défenseur fût l'évêque lui-même ; la loi wisigothique reconnaissait et cette charge et cet usage. Comme *défenseur* de la cité d'Oloron, saint Grat devait protéger son peuple contre les vexations du fisc et de l'autorité subalterne, contre les injures privées et le despotisme public, contre tous ses ennemis, soit du dedans, soit du dehors. Il s'acquitta de ces nobles fonctions en homme de cœur ou, pour mieux dire, en Saint.

La religion surtout réclamait son énergie, à cause des dangers que lui faisait courir la secte Arienne, maîtresse du pays. Sous ce rapport, il se montra « puissant et généreux ennemi des Goths », ajoutent les mémoires que nous avons déjà cités, et, par sa vigilance pastorale, il sut préserver son troupeau de la contagion de l'hérésie, en attendant le secours que d'autres barbares venaient apporter au culte catholique.

Depuis quelques années, les Francs s'étaient établis au nord et dans le centre des Gaules. Clovis, leur chef, avait abjuré le paganisme, reçu le baptême des mains de saint Remi, et fondé une monarchie que l'on devait nommer un jour « la fille aînée de l'Eglise ». Sous son autorité, les Gau-

lois, les Romains et les Francs, réunis en un seul Etat, ne connaissaient et ne pratiquaient que la foi de l'Eglise romaine, dans les pays situés au-delà de la Loire. Clovis appelé, dit-on, par les évêques méridionaux, résolut d'étendre l'unité religieuse et politique jusqu'au sommet des Pyrénées : il marcha contre les Wisigoths. Dignes rivaux l'un de l'autre, Alaric et Clovis se rencontrèrent aux champs de Vouillé, dans le Poitou. Le choc fut terrible pour Alaric : il périt de la main même du roi des Francs qui, volant de conquête en conquête, détruisit le royaume de Toulouse et recula le sien jusqu'aux dernières limites de la Novempopulanie (507). Alors, Oloron, l'antique cité Gallo-Romaine, devint une ville Gallo-Franque.

Saint Grat profita de ce changement pour cicatriser les plaies de son église, où il fit refleurir la foi et les mœurs catholiques. Moins heureux, en un sens, que son collègue, Galactoire de Béarn, qui avait été martyrisé par les Ariens, durant la dernière guerre, l'évêque d'Oloron prolongea ses jours jusqu'à la plus extrême vieillesse. Mais, s'il n'eut pas la gloire de verser son sang pour la défense de la religion, il ne laissa pas d'imprimer dans tous les cœurs une telle vénération pour ses vertus, que la postérité le reconnaît et l'honore comme un Saint, non sans avoir éprouvé bien des fois la puissance de sa protection. C'est le patron secondaire du diocèse.

CULTE ET RELIQUES.

Les reliques de saint Grat, échappées au malheur des temps, reposent encore dans l'église de Sainte-Marie d'Oloron. On célèbre sa fête le 11 octobre. Avant la révolution, toutes les paroisses envoyaient leurs magistrats, bannière en tête, à la procession solennelle qui se faisait ce jour-là ; ceux de Lichos y occupaient la première place, en leur qualité traditionnelle de compatriotes du grand Saint.

On savait, par l'ancien *Office de saint Grat,* que Joseph de Révol, évêque d'Oloron et l'un des plus grands prélats de son époque, retrouva et reconnut, en 1710, les reliques de son saint prédécesseur, déposées dans une espèce d'armoire, derrière le maître-autel de la cathédrale. Le XVIIIe siècle s'était écoulé dans un progrès constant de la dévotion oloronaise pour le bien-aimé patron, lorsque la révolution vint tout bouleverser. Inutile de rechercher comment les reliques de saint Grat furent soustraites à la profanation universelle. Disons seulement qu'après la restauration du culte, on revit sur l'autel de Sainte-Marie le buste renfermant le *chef*, ou plutôt le *crâne* du saint évêque et que, dans l'armoire située derrière l'autel, se trouva de nouveau une caisse remplie d'ossements qui furent regardés comme les autres reliques de saint Grat.

Au mois d'octobre 1844, Mgr Lacroix, évêque de Bayonne, reconnut par lui-même la relique renfermée dans le buste et dressa un procès-verbal de cette vérification. Quant aux ossements contenus dans l'armoire de derrière l'autel, comme cette armoire et la caisse étaient mal fermées, comme on n'exhibait aucun document ni aucun témoignage positifs sur l'identité de ces ossements, comme enfin il était avéré qu'ils étaient restés trop longtemps sujets aux indiscrétions d'un grand nombre de personnes, le savant prélat ne se crut pas en mesure de procéder à une reconnaissance rigoureuse et se contenta de sceller de son sceau la vieille caisse, qu'il confia à la garde spéciale du curé de la paroisse, en attendant de nouvelles lumières.

Ces lumières sont enfin venues. La Providence avait sauvé du désastre général une copie authentique du procès-verbal dressé, en 1710, par Mgr de Révol ; elle a été retrouvée, dans les archives de l'officialité métropolitaine d'Auch, par M. l'abbé Darré, vicaire-général, et communiquée aux nouveaux Bollandistes, qui l'ont insérée au cinquante-sixième volume des *Acta Sanctorum.* Découverte heureuse au plus haut degré : car ce procès-verbal énumère les moindres circonstances, et du reliquaire et des reliques ; pour ce qui concerne en particulier les ossements vérifiés en 1710, ils sont tous signalés, par leur nom propre, dans la déclaration du chirurgien appelé à les examiner sous la foi du serment, le sieur Marsaing, qui porte le soin jusqu'à désigner, un à un, les ossements, grands ou petits, qui manquaient alors. Avec un tel document, il n'y avait plus qu'une simple confrontation à faire entre les indications qui s'y trouvent et le dépôt confié, depuis 1844, à M. le curé de Sainte-Marie. C'est M. l'abbé Menjoulet que Mgr de Bayonne a délégué pour faire toutes les constatations possibles, d'après les sages règles de la Congrégation des Rites. Citons les propres paroles du vicaire-général de Bayonne :

« Le 2 juin 1870, il a été procédé à l'enquête de la manière suivante. Avec M. l'abbé Lassalle,

curé de Sainte-Marie, je m'étais adjoint M. l'abbé Salefranque, chanoine de Bayonne, M. l'abbé Lasserre, archiprêtre-curé de Sainte-Croix d'Oloron, et quelques autres prêtres de la ville. Deux habiles médecins, MM. Charles Crouseilles et Emile Casamayor avaient bien voulu accepter la mission de faire toutes les observations anatomiques nécessaires à l'enquête.

« Le procès-verbal sous les yeux, nous vérifiâmes sans peine l'identité de la caisse, scellée en 1844 par Mgr Lacroix. Après avoir rompu le sceau, nous trouvâmes dans l'intérieur (en outre des ossements qui furent remis aux deux médecins) plusieurs signes évidents que cette caisse est bien la même dont parle le procès-verbal de Joseph de Révol : elle est en bois de noyer ; elle contenait des fragments de papier moisi, où nous avons lu la signature de l'illustre évêque, puis son sceau sur cire rouge, puis encore la trace d'un acte authentique attaché sous le couvercle, puis enfin une pièce de taffetas, d'un blanc roussi par le temps, et formellement mentionné dans le procès-verbal de 1710. Ces constatations auxquelles ont pris part des ouvriers spéciaux, ne laissent subsister aucun doute sur l'identité du reliquaire.

« Cependant les deux médecins finirent leurs observations ; ils avaient mis les divers ossements à leur place naturelle et en avaient dressé une liste complète. Ce fut alors qu'on leur donna lecture de la déclaration de Marsaing, le chirurgien de 1710. Je ne saurais exprimer l'émotion qui s'empara de l'assistance, lorsqu'il fut constaté, d'une part, qu'aucun des ossements signalés comme manquants en 1710 ne se trouvait dans notre collection, et, d'un autre côté, que tous les ossements qui s'y trouvent encore sont expressément désignés dans la liste de Marsaing. Il en manque un certain nombre de ceux que porte cette liste ; mais leur absence est facilement expliquée par des distributions successives, depuis plus d'un siècle et demi, et même par de pieux larcins que favorisait l'état d'une armoire et d'une caisse mal fermées. Les principaux fragments s'y trouvent : voilà l'essentiel, et cela suffit pour établir qu'il n'a été fait aucune substitution ; que, dès lors, nous avons là, du moins en partie, les reliques reconnues par Joseph de Révol.

« Tel fut, en termes généraux, le résultat de la reconnaissance, dont on ne manqua pas de rédiger un procès-verbal en forme, et minutieusement détaillé. La tradition locale se trouva renouée aux yeux de toute l'assistance, et nul ne voulut douter que l'église de Sainte-Marie ait la gloire de posséder encore les restes vénérés du premier évêque connu d'Oloron ».

M. l'abbé Menjoulet, dans l'*Echo religieux des Pyrénées et des Landes.*

SAINTE EUSÉBIE ET SES COMPAGNES,

VIERGES ET MARTYRES A MARSEILLE

VIIe siècle.

Il vaut mieux mourir en aimant Dieu que vivre en l'offensant : c'est là l'épreuve du véritable amour.
Saint Bonaventure.

A peu de distance de la mer, et sur les bords d'une petite rivière appelée l'Huveaune, il existait autrefois, près de Marseille, un monastère célèbre et par le nom de son fondateur, et par l'héroïsme des religieuses qui l'habitaient. Le lieu était admirablement choisi. Le monastère s'élevait au milieu d'une vaste plaine, couverte de belles prairies. On n'y voyait aucune habitation humaine. Partout le silence, partout le calme, c'était le repos du désert; on aurait dit la Thébaïde. A droite et à gauche, apparaissaient de hautes collines couvertes d'arbres et de verdure, qui, séparant ces beaux lieux de la demeure des hommes, en faisaient une solitude ravissante. Une rivière pure et limpide baignait les murs du monastère, et allait, après mille détours, porter à la mer ses eaux tranquilles, image de la vie humaine, qui s'écoule lentement et va se perdre sans retour. Au loin, c'est la mer, qui, tantôt paisible et unie comme une glace, réfléchit l'azur du ciel, tan-

tôt frappée par les rayons du soleil, brille, éclate, étincelle, ou paraît tout en feu; et tantôt poussée par les vents déchaînés, s'élève, s'irrite, mugit et se répand sur le rivage, qu'elle blanchit d'écume. Des lieux où le monastère s'élevait, à peine on découvre l'azur des flots, et on entend un léger murmure, comme pour apprendre à ceux qui se vouent au Christ, qu'ils ne doivent voir le monde que de loin; que ses pompes, ses richesses, sa gloire, doivent à peine être aperçues, et que le vain bruit dont il remplit l'univers, doit venir expirer à leurs oreilles.

C'est au milieu de cette belle nature, dans ces lieux solitaires, où tout portait autrefois à la contemplation, que saint Cassien fonda un monastère de femmes. Il fit encore mieux que de donner une règle aux religieuses qu'il établit sur les bords de l'Huveaune, il leur donna l'esprit qui l'animait, et il les unit spirituellement aux religieux qu'il avait fondés sur le tombeau de saint Victor. C'est à ce foyer d'amour de Dieu, de piété, de zèle, de détachement du monde, que venaient se ranimer les servantes du Christ, et par là elles maintenaient parmi elles la charité, l'union, et les traditions du passé. Aussi, dans ces siècles reculés, le monastère des religieuses Cassianites jeta le plus vif éclat; on le citait comme un modèle de régularité, et elles étaient en tout les dignes épouses de celui à qui elles avaient voué leur virginité. Leur ferveur était si renommée qu'elles attirèrent l'attention d'un grand pape, savant appréciateur du mérite, saint Grégoire le Grand. Il écrivit à leur abbesse une lettre touchante, où l'on voit briller tout à la fois, la condescendance d'un père, la douceur du pontife, la piété du chrétien.

Or, à la fin du VIIe siècle, vivait à Marseille une jeune fille du nom d'Eusébie, c'est-à-dire pieuse. A l'âge de quatorze ans, elle renonça au monde et entra chez les Cassianites. L'éclat de sa vertu et aussi l'esprit de Dieu, poussèrent ses compagnes à la mettre à leur tête; elle devint par l'élection leur supérieure, leur abbesse, et on la salua du doux nom de mère. Ce nom lui était dû à juste titre, car elle fut vraiment leur mère; elle les enfanta pour le ciel, au milieu des larmes et des douleurs, dans ce beau jour que l'église nomme naissance des martyrs : *Natalis*.

Lorsqu'elle fut chargée du gouvernement de son monastère, les temps étaient bien difficiles. Le nom chrétien avait perdu son éclat. Nos princes ne présentaient plus ni talents, ni vigueur, ni courage, et se laissaient, presque sans combattre, arracher leur couronne et enlever leurs peuples. Une nation cruelle et puissante s'était jetée sur l'Europe; elle pillait, saccageait, immolait, et promenait dans tout le Midi, la flamme et le glaive. Rien ne pouvait résister à sa fureur. La croix pâlissait devant le croissant. Déjà l'Espagne appartenait aux Sarrasins, ils convoitaient notre France. Ils franchissent les Pyrénées, se répandent comme un torrent dans nos provinces, s'emparent de nos villes fortes, et viennent même camper aux portes de la Provence. Les ravages qu'ils firent et les cruautés qu'ils commirent sont au-dessus de toute expression. Les monastères étaient pillés, dévastés, incendiés, et les hôtes paisibles qu'ils récélaient, massacrés sans pitié. Les églises étaient rasées, et les prêtres, poursuivis sans relâche, ne savaient plus où abriter leurs têtes. Chaque jour on apprenait quelque nouveau désastre, et on ne vivait plus que dans le trouble, la crainte et les larmes.

Les compagnes de sainte Eusébie ne devaient pas sans être émues apprendre ces tristes nouvelles. La crainte et l'effroi glaçaient leur âme. Timides colombes, exposées sans défense à la serre cruelle des ravisseurs, elles craignaient à chaque instant de voir l'ennemi se jeter sur elles et les

arracher de leur asile. Mais, Eusébie, sans doute par ses douces paroles, les ranimait, les consolait, faisait luire à leurs yeux l'espérance des biens éternels, et la paix descendait dans leurs âmes. Tout à coup éclate une terrible nouvelle, Lérins est devenu la proie des Sarrasins. Le sang des martyrs a inondé la terre, le glaive n'a rien épargné. Il nous semble alors voir Eusébie, perdant tout espoir de sauver sa vie et ne pensant plus qu'au ciel, rassembler autour d'elle ses compagnes tremblantes, les disposer à donner leur vie pour celui qu'elles chérissaient.

Cependant tout espoir n'était pas perdu. Marseille, ville immense et bien défendue, environnée de fortes murailles, et ayant des troupes exercées, pouvait opposer une longue résistance, inspirer même la crainte aux Sarrasins, et leur défendre son approche. Mais bientôt cet espoir s'évanouit. Le gouverneur de la Provence, Mauront, âme portée à la jalousie, à la haine, à la vengeance, à toutes les noires passions, ne craint pas de trahir sa patrie et de la livrer à ses ennemis. Il appelle les Sarrasins ; il leur ouvre les portes de Marseille. Un carnage horrible commence dans cette malheureuse cité. Partout la triste image de la guerre, partout du sang et des cadavres ; les maisons sont pillées, tout ce qu'il y a de richesse devient la proie du vainqueur. Un horrible tumulte s'élève, les plaintes des mourants, les cris des blessés, les blasphèmes des ennemis du Christ, frappent les airs. La flamme est attachée à mille endroits, bientôt un vaste incendie s'allume ; on fuit à la hâte, on se dérobe à tant de misères, on gagne les montagnes, les chemins sont remplis de fugitifs, que poursuivent de farouches soldats. Sainte Eusébie et ses compagnes ne purent voir sans frémir la désolation de leur patrie et elles connurent par là le triste sort qui les attendait. Personne n'a songé à elles au milieu de leur solitude ; personne qui vole à leur défense. Comment éviter les ennemis de leur foi ? Où fuir ? Où se cacher ? Se jetteront-elles dans les chemins et iront-elles chercher dans quelque terre lointaine une nouvelle patrie, un nouvel asile ; mais ne savent-elles pas que les sicaires sont partout, et que partout leurs flèches meurtrières sauront les atteindre ? Iront-elles se cacher dans les montagnes ? Mais elles y périront bientôt de froid, de faim, et de misère ; et à quoi bon retarder leur martyre ? Imploreront-elles le secours de leurs concitoyens et de leurs frères, et iront-elles grossir les troupes des fugitifs ? Mais n'est-ce pas exposer leur vertu, et manquer à la fidélité qu'elles ont jurée à leur divin Epoux ? Elles demeurent, elles attendent, elles jettent souvent sur la vaste plaine des regards inquiets, pour savoir si on ne voit pas flotter au loin les étendards des Maures.

Un jour, elles découvrent une soldatesque effrénée qui se porte en tumulte sur le monastère. Le jour suprême était venu. Eusébie rassemble autour d'elle ses compagnes, les mène aux pieds des saints autels, et répandant toutes ensemble et leur cœur et leurs larmes, en présence de leur Dieu, elles le supplient de leur inspirer la force et le courage de faire, s'il le faut, le dernier sacrifice. Tout à coup, le Dieu qui avait autrefois inspiré Eléazar Machabée, et lui avait communiqué la force de braver et de rechercher même les périls ; celui qui avait autrefois dans Alexandrie poussé une vierge célèbre, Apollonie, à un acte héroïque, s'empare de l'esprit d'Eusébie. Pensant à la jeunesse, à la beauté de la plupart de ses compagnes, elle craint que le glaive ne les épargne, que l'ennemi, tristement humain, ne les emporte sur ses vaisseaux, et qu'elles n'aillent faire l'ornement et la joie de quelque chef barbare. Elle se lève au milieu d'elles, leur inspire ses craintes, rappelle à leur souvenir la promesse solennelle qui les lie au

Christ, leur parle avec horreur des hordes sauvages qui déjà se précipitent sur leur asile, leur retrace la servitude dans laquelle elles gémiront, les maux dont elles seront les victimes, les injures dont on les accablera, la honte éternelle qui s'attachera à leur nom, si l'infidèle les entraîne à sa suite. Quand elle voit qu'elles sont remplies du feu qui l'anime, qu'autour d'elle les sanglots éclatent, les larmes coulent, et que des murmures d'approbation accueillent chacune de ses paroles : « Courage, ô mes compagnes, ô vierges, courage, encore quelques heures de combat et la victoire nous appartient. La mort vaut mieux que le déshonneur ; les tourments, les souffrances, le martyre, je les préfère à la honte ; aussi, je prie votre Dieu et le mien de veiller sur nos âmes, et je le supplie de nous arracher la vie. Je lui demande pour nous toutes une mort glorieuse. Dans le triste état où nous sommes réduites, nous devons redouter la vie comme le plus grand de tous nos malheurs ; j'espère que l'Epoux sacré ne nous laissera pas au moment de la tribulation, qu'il volera à notre aide, quand nous n'avons plus de ressource, et que les fiers ennemis de son nom triomphent et l'insultent. Le Christ vous soutient, le Christ vous ranime, le Christ vous parle par ma bouche, écoutez sa voix. Sacrifiez cette beauté périssable qui peut ruiner vos âmes, immolez vos charmes, arrachez de vos visages ces grâces trompeuses, afin que l'ennemi, en violant notre asile, au lieu d'y trouver ce beautés qu'il recherche, ne puisse plus y découvrir que des objets d'horreur ; et ainsi serez-vous délivrées, échapperez-vous à votre perte. Imitez-moi, suivez les traces que je vous montre, afin que bientôt nous puissions toutes ensemble passer dans une vie meilleure, où nous célébrerons notre Dieu, où nous chanterons éternellement ses louanges ». Un air divin était répandu sur ses traits. Elle prend à l'instant un instrument tranchant, le porte à son visage, et mutile avec force et son nez et ses lèvres. Le sang coule en abondance sur son visage et rougit ses vêtements. A la vue de son courage un cri général de pitié s'élève autour d'elle, et une vive ardeur pénètre toutes les âmes. Ses compagnes s'empressent de l'imiter. Déjà toutes ont fait passer sur leur visage le fer tranchant, et toutes ces vierges ensanglantées, répandant leur sang, prémices de leur martyre, mais ne jetant pas une larme, attendent tranquillement leurs meurtriers. Elles n'étaient plus pour la terre que des objets de dégoût et d'horreur, mais aux yeux de l'Epoux et des saints anges, quelles touchantes beautés elles revêtirent, de quelles grâces elles brillèrent !

Déjà les Maures sont aux portes du monastère ; leurs cris de rage, leurs chants impies, le bruit des armes, le son du clairon, viennent frapper les oreilles des épouses du Christ, qui tressaillent tout à la fois et de joie et d'épouvante. Ils s'applaudissent par avance de leur butin ; chacun déjà dans son esprit se choisit une épouse. Ils pénètrent dans le monastère, sur leur visage et dans leurs yeux brille une joie féroce, ils arrivent à l'endroit où se trouvaient Eusébie et ses compagnes. Ils reculent d'horreur, ils frémissent au triste spectacle qui frappe leurs yeux. Se voyant ainsi déçus dans leurs espérances, ils ouvrent leur âme à la vengeance, à la fureur, à la rage. Ils tirent le glaive, ils immolent sans pitié autour des saints autels ces tendres vierges qui s'y étaient réfugiées comme dans leur dernier asile. Elles ne poussèrent aucune plainte, on n'entendit aucun murmure, et, au nombre de quarante, elle subirent avec bonheur la mort qui mettait un terme à leurs angoisses, et commençait leur gloire éternelle.

CULTE ET RELIQUES.

Deux ans après le martyre d'Eusébie, toute la puissance conjurée des Maures vient expirer dans les plaines de Tours. Charles-Martel les combat, les terrasse, les taille en pièces, et anéantit pour toujours en France l'empire des Maures. Le sol français fut bientôt purifié de leurs débris. Quand la paix eut été rendue aux chrétiens, on s'empressa de recueillir les ossements d'Eusébie et de ses compagnes. Un tombeau magnifique reçut ces précieuses reliques. Elles furent vénérées de tous les chrétiens dans le souterrain de Saint-Victor, auprès de l'autel principal. Sur le tombeau fut placée une pierre, qui portait une inscription touchante et empreinte de la naïveté de ces siècles de foi. La voici en entier, avec la traduction :

Hic requiescet in pace Eusebia religiosa
Magna ancella Domini
Qui in sæculo ab heneunte ætate suâ vixit
Secolares annus XIIII et ubi à Domino
Electa est in monasterio S. C. S. Cyrici
Servivet annus quinquaginta recesset sub
Die pridie kall. octobris, indione sextâ.

Ici repose en paix Eusébie religieuse
Grande servante du Seigneur,
Qui passa depuis sa naissance
Quatorze ans dans le monde, et y fut choisie de Dieu
Pour le monastère de Saint-Cassien et de Saint-Cyrice.
Elle y servit Dieu pendant cinquante ans, elle mourut
La veille des kalendes d'octobre, indiction sixième.

Au bas de l'inscription est gravé un symbole touchant, que l'on rencontre fréquemment dans les catacombes. C'est un calice où viennent s'abreuver deux colombes. On aura voulu figurer ce vin mystérieux qui engendre les vierges, ou plutôt désigner le repos éternel, la paix, le bonheur, qu'auront acquis Eusébie et ses compagnes après avoir bu à la coupe de l'amertume et des souffrances. C'est l'unique monument qui rappelle aux générations le dévouement d'Eusébie. Autrefois, quand il existait encore quelques débris du passé, dans une communauté qui appartenait à l'Ordre religieux d'Eusébie, chaque fois qu'une jeune novice recevait le voile mystérieux, emblème de l'innocence, on lui rappelait solennellement l'héroïsme d'Eusébie et de ses compagnes, et on lui demandait si elle oserait déployer le même courage.

Maintenant rien ne rappelle plus aux Marseillais ces précieux souvenirs. Les cendres d'Eusébie et de ses compagnes ont été jetées au vent, son tombeau a été arraché des lieux qu'il occupait. La pierre tumulaire même n'a pas été respectée, elle orne aujourd'hui le musée de Marseille.

Cette notice, due à M. l'abbé J.-B. Magnan, est extraite du *Conseiller catholique*, de Marseille.

SAINT GOMER OU GUMAR D'EMBLEHEM,

CONFESSEUR, AU DIOCÈSE DE MALINES

774. — Pape : Adrien Ier. — Roi de France : Charlemagne.

L'humilité d'une âme est d'autant plus précieuse qu'elle sort de la source de l'amour ou de la racine de la ferveur.
Richard de Saint-Victor.

Gomer, appelé aussi Gommaire, naquit à Emblehem, près de Lierre, au diocèse actuel de Malines, vers le commencement du VIIIe siècle. Ses pa-

rents, qui étaient également nobles, riches et pieux, l'élevèrent dans la pratique des maximes de l'Evangile. L'enfance et la jeunesse de notre Saint se passèrent dans l'innocence; il était pieux, doux, affable et plein de compassion pour les malheureux. Pépin, étant devenu, de maire du palais, roi des Francs, le fit venir à la cour. Gomer sut y conserver son innocence; fidèle à tous ses devoirs, il n'avait aucun des vices qui sont si communs parmi les courtisans. Le jeûne et la prière le fortifiaient contre la corruption générale; il était généreux, et en quelque sorte prodigue, quand il s'agissait d'assister ceux qui étaient dans le besoin. Loin de faire le moindre tort à son prochain, il cherchait à faire du bien à tout le monde. Pépin, qui, malgré ses défauts, savait rendre justice au mérite, lui confia les places les plus importantes; il lui proposa même un parti considérable pour la naissance et la fortune, dans la personne de Gwinmarie : le mariage fut bientôt conclu et célébré.

Peu de temps après leur mariage, Gomer fut obligé de suivre le prince à la guerre, et de laisser ainsi sa maison sous la conduite de sa femme. Mais il s'en fallait de beaucoup que Gwinmarie ressemblât à Gomer; c'était une femme vaine, capricieuse, d'un caractère intraitable. Sa conduite devint pour son mari une source continuelle d'épreuves bien sensibles et bien mortifiantes. Gomer souffrait sans se plaindre, n'attendant que de Dieu sa consolation. Il employa tous les moyens possibles pour gagner celle qui, malgré tous ses travers, lui était unie par les liens les plus sacrés; mais tous ses efforts furent inutiles. Ayant été obligé de suivre le roi Pépin dans les différentes guerres qu'il fit en Lombardie, en Saxe et en Aquitaine, il fut nécessairement éloigné d'elle pendant l'espace de huit ans. A son retour, ses peines devinrent encore plus grandes. Il trouva les affaires de sa maison dans l'état le plus déplorable. Ses domestiques, ses fermiers et ses vassaux se plaignirent des indignes traitements qu'ils avaient eu à souffrir. Il leur accorda à tous la satisfaction qu'ils demandaient.

Etant parti pour visiter Rome, notre Saint, un soir, crut pouvoir faire couper un arbre, sur le bord d'une forêt, pour reposer sa tête. Le propriétaire l'injuria, le menaça à cause du dommage qu'il lui avait causé. Gomer s'excusa humblement et promit de le réparer. En effet, il passa la nuit en prières, et le lendemain matin il unit les deux parties de l'arbre, qui devint tout à coup aussi vigoureux qu'il était. Le propriétaire étant revenu, et voyant son arbre sur pied et plein de verdure comme auparavant, admira la vertu de Gomer, et, ne se croyant pas digne de posséder une terre où un si saint homme avait campé, il la lui donna avec l'arbre qui était dedans. Un ange apparut aussi à notre saint Confesseur, et lui déclara que ce n'était pas la volonté de Dieu qu'il allât à Rome; mais ce qu'il exigeait de lui, c'était que, dans sa terre de Nivesdonck, il bâtît un ermitage pour lui servir de retraite pendant sa vie et de sépulture après sa mort. Le Saint obéit aux ordres du ciel, bâtit une église en l'honneur de saint Pierre, avec un ermitage, et choisit ce lieu pour sa demeure.

Il ne quitta pas pour cela le soin de sa famille : il allait de temps en temps à sa terre d'Emblehem, où il rendait aux pauvres et aux malheureux tous les devoirs de la charité chrétienne. Il revêtait les uns, et donnait à boire et à manger à ceux qui avaient faim et soif. Il avait un soin extraordinaire des malades, et ne souffrait pas qu'ils manquassent de rien. Il recevait les pèlerins et les traitait avec toute sorte de bienveillance; il assistait les veuves et se faisait leur protecteur. Enfin il était le père commun de toutes les personnes qui étaient dans la nécessité.

Cependant, loin d'imiter de si beaux exemples, Gwinmarie continuait ses mauvais traitements envers ses serviteurs. Un jour que ses moissonneurs étaient tourmentés de la soif, elle ne voulut pas souffrir qu'ils prissent un moment de relâche pour aller se rafraîchir. Mais le saint homme, qui vint à passer par là, frappa la terre de son bâton, et fit jaillir, pour les désaltérer, une source que l'on voit encore aujourd'hui au village d'Emblehem. Sa femme fut saisie d'une fièvre si violente qu'elle était sur le point de mourir. Elle en fit avertir le Saint, qui lui rendit au plus tôt la santé par le signe de la croix et lui fit prendre un verre d'eau qu'il lui présenta de sa propre main. Par ses bontés et plus encore par ses prières, il la convertit entièrement : Gwinmarie passa dans les exercices de la pénitence le reste de sa vie et mourut de la mort des justes.

Saint Rumold, qui avait quitté l'évêché de Dublin, en Irlande, pour venir dans les Pays-Bas, éclairait toutes ces provinces par sa doctrine et par ses exemples. Il lia une si étroite amitié avec notre Saint, que, pour avoir plus de liberté de s'entretenir avec lui des choses divines, il marqua un lieu, appelé Stadek, entre la demeure de l'un et de l'autre où tous deux devaient se trouver à jour nommé pour cette pieuse conférence. La première fois qu'ils s'y assemblèrent, les bâtons secs qu'ils avaient apportés à la main prirent racine et portèrent des fleurs et des feuilles. Tout le voisinage fut extrêmement édifié de leur union. Il se faisait un grand concours de peuple toutes les fois qu'ils s'assemblaient. Enfin, on bâtit en cet endroit un oratoire, où, au jour de la conférence, on célébrait les saints Mystères. Saint Gomer mourut dans la paix et dans le baiser du Seigneur, le 11 octobre, vers l'an 774.

Il est représenté conférant avec saint Rumold sur des questions religieuses. Il tient un bâton qui pousse des feuilles comme celui de son compagnon.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps fut d'abord inhumé dans l'église d'Emblehem, où il était décédé ; mais, Dieu ayant révélé à une sainte religieuse, nommée Vrachilde, qu'il devait être enterré dans l'église de Saint-Pierre, auprès de son ermitage, on le mit dans un bateau pour l'y transporter. Et alors le bateau monta de lui-même, sans voile, sans rames et sans batelier, contre le cours de l'eau, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au lieu que la divine Providence lui avait marqué. Ce lieu, appelé Nivesdonck, fut peu après nommé *Ledo* ou *Ledi*. C'est le nom qu'on lui donne dans le partage du royaume qui se fit en 870 sous Lothaire, roi d'Austrasie. Enfin, l'affluence des fidèles, que la piété y attira pour honorer la mémoire de saint Gomer, donna naissance à la ville de Lierre.

Les reliques du Saint furent conservées pendant plusieurs siècles dans la chapelle qu'il avait bâtie. Elles furent transférées ensuite dans la belle église collégiale de Saint-Jean, qui prit le nom de Saint-Gomer, et qui est aujourd'hui comme autrefois l'église paroissiale. Ces reliques, dont l'authenticité fut constatée en 1804, par l'archevêque de Malines, Jean-Armand de Roquelaure, sont conservées dans une magnifique châsse d'argent, faite en 1682, chef-d'œuvre de ciselure et d'ornementation, que l'esprit religieux des Lierrois à su dérober à la cupidité des révolutionnaires du dernier siècle.

Acta Sanctorum; Surius; Godescard.

SAINTE BERTILLE, VEUVE,

RECLUSE A MARŒUIL, AU DIOCÈSE D'ARRAS (vers 687).

Bertille, proche parente de saint Adalbaud, sortait d'une famille illustre parmi les Francs par sa noblesse et ses grands biens, mais beaucoup plus illustre encore par sa piété chrétienne. Elevée par ses parents avec le plus grand soin, elle montra elle-même une rare piété dès ses plus jeunes années. Devenue grande, elle faisait ses délices de s'entretenir des choses saintes, de vaquer à l'oraison, d'entendre et de méditer la parole de Dieu, et de subvenir aux besoins des pauvres par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Dans son mépris pour les pompes mondaines, elle n'usait des splendides vêtements que comportait sa condition, que lorsqu'elle s'y voyait poussée par une absolue nécessité. Elle fut longtemps et ardemment recherchée en mariage par un jeune homme nommé Guthland, que sa noblesse et la pureté de ses mœurs rendaient également remarquable ; Bertille résista longtemps à ses vœux, et ce ne fut qu'à force d'instances et de prières que ses parents la firent se résoudre à lui donner sa main ; car c'était le Christ seul qu'elle souhaitait pour son Epoux ; la vie solitaire et cachée en Dieu, c'était tout le bonheur auquel elle aspirait en ce monde.

Dans l'état conjugal, elle ne changea rien à son ancienne manière de vivre, en sorte que son mari, entraîné par ce salutaire exemple, et rempli d'admiration pour sa sainteté, se porta de lui-même à l'imitation des pieux exercices qu'il lui voyait pratiquer, et consentit à vivre avec elle dans la plus parfaite continence. Dieu ayant tiré Guthland de ce monde, Bertille se livra avec une nouvelle ardeur à la pratique des bonnes œuvres. Tous les biens dont elle avait hérité tant de son mari que de ses parents, elle les distribua à divers monastères et colléges de Chanoines, à la réserve d'une petite propriété nommée Marœuil (Pas-de-Calais, arrondissement et canton d'Arras), qu'elle donna même plus tard à Notre-Dame et à l'évêque d'Arras, n'en conservant que l'usufruit. Elle bâtit en ce même endroit, à ses frais, une basilique en l'honneur de saint Amand, près de laquelle elle se fit faire une petite habitation qui avait une entrée dans l'église, pour vaquer plus librement au culte de l'Epoux céleste. Elle y passa plusieurs années dans la solitude, la pénitence, et surtout dans l'exercice continuel de l'oraison, jusqu'à ce qu'une nuit, rentrée dans sa demeure après des prières plus longues, et fatiguée de veiller, elle y fut saisie d'une maladie qui la conduisit au tombeau.

Son corps vénérable, enterré dans l'église de Marœuil, y reposa pendant environ quatre cents ans. En 1081, Gérard II, évêque d'Arras et de Cambrai, cédant aux pieux désirs du peuple et du clergé, délégua des abbés pour le lever de terre. Dans la suite il fut plusieurs fois transféré par autorisation épiscopale, et en ces derniers temps, la paix ayant été rendue aux églises de France, il a été heureusement reporté à Marœuil, où il est encore aujourd'hui l'objet de la vénération publique.

Propre d'Arras.

SAINT WASNULPHE OU WASNON D'ÉCOSSE,

PATRON DE CONDÉ, AU DIOCÈSE DE CAMBRAI (vers 700).

Les religieux habitants de Condé (Nord) honorent d'un culte particulier, depuis près de douze siècles, l'apôtre saint Wasnon, qui vint prêcher la foi à leurs pères. Il est à regretter que les Actes de sa vie, s'ils ont existé, aient été perdus : ils pourraient nous révéler bien des traits admirables de charité et de dévouement. Rappelons du moins ce qu'en ont dit les plus anciens auteurs.

Saint Wasnon était né dans les montagnes de l'Ecosse, et, comme les autres missionnaires qui sortirent de ces contrées, il avait passé les premières années de sa vie dans quelque monastère pour s'y former à la science et à la sainteté. Appelé dans les Gaules par cette voix de la Providence, qui se faisait entendre alors si souvent aux fervents religieux dont était remplie l'île des

Saints, il aborda dans les provinces du Nord qu'il allait commencer à édifier par l'exemple de toutes les vertus. D'après le récit de certains auteurs, saint Wasnon aurait accompagné Mauger, plus connu sous le nom de saint Vincent, à son retour de l'Irlande, où, dit-on, il avait été envoyé par Dagobert, et il l'aurait suivi, ainsi que les saints Fursy, Ultan, Foillan, Adalgise, Etton et d'autres encore, dans ces contrées. Quoi qu'il en soit de ces circonstances qui précèdent son arrivée au milieu de nous, c'est bien vers le milieu du VIIe siècle qu'on le rencontre au monastère de La Celle (Belgique), qu'avait construit le vénérable saint Ghislain, venu aussi d'Athènes dans le Hainaut à la voix de Dieu. Auparavant saint Wasnon paraît avoir vécu quelque temps dans la forêt de la Thiérache, en Picardie, mais il serait difficile de dire s'il a évangélisé les peuples de ce pays. On ignore pareillement les raisons qui déterminèrent son apparition dans l'abbaye de la Celle, qui lui servit comme de retraite à l'époque où il commença ses premières prédications dans le pays de Condé. A s'en tenir aux termes vagues et peu tranchés des plus anciens hagiographes, il est visible que saint Wasnon a été l'apôtre de cette partie du Hainaut qu'il dut souvent parcourir, et que plus tard saint Amand, qui était comme le père et le maître de ces courageux missionnaires, lui confia, d'une manière spéciale, la direction du monastère de Sainte-Marie de Condé, fondé par ses soins.

Saint Wasnon est cité parmi les évêques, les missionnaires et les abbés qui se réunissaient à diverses époques dans le monastère d'Hautmont (Nord), auprès du bienheureux Vincent, pour s'entretenir pieusement des vérités de la religion et des moyens de gagner les âmes à Jésus-Christ. Il travailla avec ardeur à cette œuvre sainte jusqu'aux derniers jours de sa vie, prêchant l'Evangile avec zèle, s'efforçant de déraciner les anciennes coutumes et pratiques du paganisme, et dirigeant dans les voies de la perfection les saintes filles qui s'étaient consacrées à Dieu dans l'abbaye de Sainte-Marie, à Condé. C'est là qu'il remit paisiblement son âme à Dieu, vers l'année 700.

La fête de saint Wasnon remonte à la plus haute antiquité, et on la voit célébrée non-seulement dans l'église de Cambrai, mais encore dans celles d'Arras, de Liége, d'Utrecht et de Leuze. Nous ne parlons point de celle de Condé, qui l'a toujours honoré comme son patron spécial et le défenseur de la cité. Ses reliques, renfermées dans une châsse en argent, y reposaient dans le sanctuaire : elles doivent avoir été levées de terre au moins avant le IXe siècle, puisqu'on les voit transportées à Saint-Omer, avec celles de beaucoup d'autres Saints, pour les soustraire à la fureur des Normands (881). Elles y restèrent quarante ans, et furent alors rapportées dans l'église et le monastère qu'on avait relevés de leurs ruines.

Selon la coutume du moyen âge, le corps de saint Wasnon fut présent à plusieurs consécrations d'église ; entre autres à celle de l'abbaye de Saint-André, du Câteau, faite en 1021, par Gérard Ier, de Florines, évêque de Cambrai, et en 1070, à celle d'une église du pays d'Ostrevent, faite par les évêques saint Liébert de Cambrai et Radbode de Tournai. D'Outreman rapporte aussi, dans son *Histoire de Valenciennes*, que ces reliques assistaient avec beaucoup d'autres à la procession établie en l'honneur de Notre-Dame du saint Cordon. Hugues Doignies, suffragant de Jean de Bourgogne, évêque de Cambrai, les visita le 23 juillet 1431 : Louis de Barlaymont, archevêque de ce même diocèse, le fit pareillement le 27 mars 1586, huit ans après qu'elles eurent été profanées par les Calvinistes. Les actes qui rappellent ces deux cérémonies donnent à saint Wasnon le titre d'évêque. Si quelques expressions des anciens hagiographes expriment un doute à cet égard, on peut dire, ce semble, que la tradition de toutes les églises qui ont fait sa fête ou qui la font encore, dirime la controverse et permet de considérer ce Saint comme un des évêques missionnaires, si nombreux à cette époque dans les provinces du nord de la France.

Saint Wasnon est généralement invoqué pour la guérison des maladies ; mais on a plus spécialement recours à lui contre la foudre, l'orage et les incendies. Cette dévotion, déjà ancienne au XVe siècle, s'est surtout répandue parmi le peuple depuis le 15 octobre 1430, jour où l'église collégiale de Condé ayant été consumée par un incendie, on trouva, près du maître autel renversé, les reliques du Saint intactes et bien conservées.

Aujourd'hui encore, dans les moments de danger, le peuple de Condé et des pays voisins a recours avec confiance à saint Wasnon. On trouve dans cette ville une compagnie d'arbalétriers qui l'a choisi pour son patron. Sa fête, autrefois fixée au 1er octobre, se célèbre maintenant, dans le diocèse de Cambrai, le 11 du même mois.

Acta Sanctorum Belgii, traduction de M. l'abbé Destombes.

SAINT BRUNO LE GRAND,

ARCHEVÊQUE DE COLOGNE ET CONFESSEUR (965).

Saint Bruno le Grand eut pour père Henri l'Oiseleur et pour mère sainte Mathilde. Il naquit en 925, fut confié dès l'âge de quatre ans à Baudri, évêque d'Utrecht, et fit de rapides progrès dans les sciences et la piété. Son intelligence était à la hauteur de toutes les connaissances et il fut en peu de temps très-versé dans la littérature grecque et latine. Il acheva ses études sous Rather, l'un des hommes les plus célèbres de son temps. En 927, il se rendit à la cour, mandé par son frère Othon qui venait de monter sur le trône, et il y fit preuve de sagesse, de piété et d'un grand esprit de justice. Les heures qu'il pouvait dérober à la prière il les consacrait à l'étude des classiques. Il obtint les succès les plus brillants, mais n'en fut pas ébloui. Loin de se laisser prendre à la flatterie, écueil auquel bien peu échappent, il trouva dans les louanges dont on le comblait un motif de s'humilier et de se défier de ses propres forces.

En 950, saint Bruno embrassait l'état ecclésiastique et, en 953, il était nommé archevêque de Cologne. Il fut enveloppé dans les troubles qui eurent lieu en Allemagne à cette époque. Il devint duc de Lorraine à la place de son frère, obligé de reculer devant les ennemis qui lui faisaient la guerre. Quand il eut fait renouveler aux Lorrains leur serment de fidélité, il écrivit au pape Agapit II pour l'assurer de sa fidélité, et le Pape, en retour, lui envoya le pallium et lui accorda plusieurs priviléges. Saint Bruno déploya une grande sollicitude pour le gouvernement de son diocèse, mais il porta surtout son attention sur les communautés religieuses qu'il fit fleurir et prospérer et dans lesquelles il ramena la ferveur. Il avait une activité infatigable et suffisait à tout. Il se donnait si entièrement à chaque détail de son administration qu'on eût dit qu'il n'avait à s'occuper que de cette affaire. Les soins du gouvernement ne lui firent jamais négliger ni oublier son troupeau. Sa sage conduite le faisait aimer des bons et craindre des méchants. Un des objets de sa sollicitude était surtout de donner de saints pasteurs aux églises qui se trouvaient sous sa juridiction.

A sa grande joie il parvint à amener une réconciliation sincère entre Ludolphe, son neveu, cause de tous les troubles, et l'empereur Othon, son frère, qui, en 965, revint en Allemagne après s'être acquis la réputation d'un guerrier habile et avoir remporté sur ses ennemis de brillantes victoires. Il passa le Carême à Mayence avec Bruno dans les exercices de la piété ; puis ils se rendirent à Cologne où ils entrèrent en triomphe, et après avoir célébré ensemble les fêtes de la Pentecôte ils se séparèrent en pleurant. Othon partait pour le nord de l'Allemagne où l'appelaient les affaires de l'Etat, et saint Bruno allait à Compiègne afin d'aplanir à l'avantage de l'Eglise et de l'Etat des difficultés encore pendantes. Atteint en chemin d'une fièvre violente, il se fit transporter à Reims où il expira en 965. Son corps fut reporté à Cologne où il fut inhumé dans l'église de Saint-Pantaléon. Le Saint avait fait un testament par lequel toute sa fortune était consacrée à des œuvres pies. On peut voir ce testament dans les Bollandistes.

Acta Sanctorum.

XIIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, les saints martyrs Evagre, Priscien et leurs compagnons. — A Ravenne, sur la voie Laurentine, la naissance au ciel de saint Ediste ou Hédiste, martyr. 303. — En Lycie, sainte Domnine, martyre sous l'empereur Dioclétien [1]. Vers 303. — En Afrique, les saints confesseurs et martyrs, au nombre de quatre mille neuf cent soixante-dix, persécutés par les Vandales, sous Hunéric, roi arien. Parmi eux étaient des évêques, des prêtres, des diacres auxquels s'étaient réunis un grand nombre de chrétiens de toutes les conditions. Il furent tous déportés dans un affreux désert pour la défense des vérités catholiques. Les Maures qui les conduisaient les traitaient d'une manière cruelle ; ils piquaient les uns avec leurs javelines, pour les forcer à courir ; ils meurtrissaient les autres à coups de pierres. Ils en lièrent plusieurs par les pieds, et, les traînant comme des corps morts dans des chemins raboteux, ils leur déchiraient tous les membres. Enfin, ils les tourmentèrent de tant de manières qu'ils leur firent remporter à tous la couronne du martyre. Parmi eux se trouvaient les évêques Félix et Cyprien. Vers 485. — A Cilly, en Pannonie, saint Maximilien, évêque de Lorch [2]. Vers 284. — A York, en Angleterre, saint WILFRID, évêque et confesseur. 709. — A Milan, saint Monas, évêque. Pendant qu'on s'occupait de l'élection d'un évêque, il fut environné d'une lumière céleste, signe miraculeux qui le désigna aux suffrages et le fit monter sur le siége épiscopal de cette ville. 249. — A Vérone, saint Salvin, évêque [3]. Vers 562. — En Syrie, saint Eustache, prêtre et confesseur. — A Ascoli, dans la Marche d'Ancône, saint SÉRAPHIN de Monte-Granaro, confesseur, de l'Ordre des Capucins, illustre par la sainteté de sa vie et par son humilité. Le souverain pontife Clément XIII le mit au rang des Saints. 1604.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Arras, saint Venant, solitaire et martyr, cité déjà au martyrologe de France du 10 octobre, et dont nous avons donné la vie avec celle de sainte Isbergue ou Giselle, au 21 mai. VIIIe s. — A Saint-Céré (Lot, arrondissement de Figeac), et dans tout le diocèse de Cahors, sainte SPÉRIE (Espérie, Spère, Exupérie), vierge et martyre, patronne de Saint-Céré. 760. — Au diocèse de Chartres, sainte Brigitte de Suède, veuve, dont nous avons donné la vie au 8 octobre. 1373. — Au diocèse de Clermont, saint Géraud ou Gérault, comte d'Aurillac et confesseur, dont nous donnerons la vie au 13 octobre. 909. — Au diocèse de Limoges, saint François de Borgia, confesseur, dont nous avons donné la vie au 10 octobre. 1572. — Au diocèse de Lyon, saint Wilfrid, évêque d'York et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 709. — Au diocèse de

1. Les Bollandistes attaquent la version du martyrologe romain. « Il ne faut pas lire », disent-ils, « en *Lycie*, mais à Anazarbe (aujourd'hui Anzarba), en Cilicie, sous le préfet *Lysias* ; les Menées grecques favorisent cette version ». — Il ne faut pas confondre cette sainte Domnine, martyre à Anazarbe, avec son homonyme, martyre en Syrie, et dont nous avons esquissé la notice au 4 octobre, avec celle de ses deux filles, les saintes Bérénice et Prosdoce.

2. Maximilien, premier évêque connu de Lorch ou Laurach *(Lauriacum)*, en Autriche, naquit à Cilley ou Cilly *(Claudia Celeia)*, dans la Styrie, et fut confié, à l'âge de sept ans, à un pieux ecclésiastique nommé Oranius qui se chargea de son éducation. Le jeune élève fit des progrès merveilleux dans la piété ; ses vertus l'élevèrent sur le siége de Lorch qu'il illustra jusqu'à l'époque de la persécution de Numérien (284). Evalisius, son préfet dans la Norique, publia à Cilley un édit sévère par lequel il ordonnait de sacrifier aux idoles. Maximilien résista avec constance, et son courage fut couronné du martyre. On montre encore, à l'extérieur des murs de la ville, la place où il fut décapité. Les chrétiens portèrent pendant la nuit son corps dans un tombeau commun, d'où saint Rupert le fit transférer à Lorch. Sous Henri II (1002-1024), ses reliques furent transportées à Passau (Bavière, Cercle du Bas-Danube), où elles sont encore honorées aujourd'hui. — Cf. Continuateurs de Godescard et *Acta Sanctorum*.

3. Ses reliques reposent dans l'église Saint-Etienne de Vérone. — *Acta Sanctorum*.

Strasbourg, sainte Walburge, vierge et abbesse, dont nous avons donné la vie au 1er mai. 778. — Au diocèse de Tarbes, saint Gaudens, martyr au diocèse de Toulouse, dont nous avons esquissé la notice au 30 août. 475. — Au diocèse de Tours, saint Clair, évêque de Nantes et confesseur. Nous en avons parlé au 10 octobre (note 1 au martyrologe de France). IIIe s. — Au diocèse de Reims, saint Donatien ou Donat, huitième archevêque de ce siége et confesseur, cité au martyrologe romain du 14 octobre, jour où nous donnerons quelques détails sur sa vie. 389. — Au diocèse de Langres, fête de l'Octave de la susception des Reliques de saint Mammès, martyr à Césarée de Cappadoce, patron de la ville et du diocèse de Langres, dont nous avons donné la vie au 17 août. Vers 275. — A Cologne, saint Pantale, premier évêque de Bâle et martyr [1]. Vers 553. — A Vence (Alpes-Maritimes), au diocèse de Grasse, le sacre de saint Véran, l'un des plus illustres évêques de cet antique siége. Il est nommé au martyrologe de France du 10 et du 9 septembre ; nous avons donné à ce dernier jour quelques détails sur sa vie. Vers 480. — A Bourges, saint Pion ou Opion *(Opio)*, prêtre et confesseur [2]. — A Maaseick ou Maeseyck, ville de Belgique (Limbourg), les saintes Herlinde et Relinde (Renelle, Reinilde), vierges, abbesses de Eike (entre Maëstricht et Ruremonde), citées déjà au martyrologe de France du 6 février et du 22 mars. Nous avons donné à ce dernier jour (note 3 au martyrologe, page 592), quelques détails sur leur vie. Vers 745. — En Lorraine, sainte Libaire (Libière, Livière), vierge et martyre à Grand, au diocèse de Saint-Dié, déjà citée au martyrologe de France du 7 et du 8 octobre. Nous avons donné à ce premier jour quelques détails sur sa vie. 361 ou 362. — Au diocèse de Tarbes, saint Gérin d'Aureillan *(Girinus)*, martyr [3]. Entre 466 et 484. — A Amiens, fête de la translation (1853) des reliques de sainte Theudosie, martyre [4]. IIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Chanoines Réguliers. — A Piombino, en Toscane, saint Cerbon ou Cerboney, évêque de Piombino et confesseur, d'abord chanoine régulier, qui, au rapport de

1. Pantale ou Pantule dut à sa science et à ses vertus d'être élevé à l'épiscopat. Ses travaux apostoliques convertirent la plupart des idolâtres qui avoisinaient les bords du Rhin : il joignait au zèle d'un missionnaire le courage d'un Martyr. Les Huns ayant fait une invasion dans le pays, il mit ordre aux affaires de son Eglise et chercha à se préserver de la fureur de ces barbares, qui l'arrêtèrent et le mirent à mort avec sainte Ursule et ses compagnes, vers l'an 553. Son corps fut inhumé à Cologne dans l'église des Machabées, où l'on conserva ses reliques pendant longtemps. Son chef fut transféré dans la cathédrale de Bâle, et il y resta jusqu'à la prétendue Réforme. Il était le patron de sa ville épiscopale, ainsi que de cette partie de la Haute-Alsace qui dépendait du diocèse de Bâle. — L'abbé Pétin, *Vie des Saints.*

2. Les Bollandistes rangent parmi leurs *Prætermissi* cette mention du martyrologiste français, sous prétexte qu'ils n'ont pas réussi à s'édifier sur le culte rendu à saint Pion ou Opion. Peut-être n'avaient-ils pas sous la main le Bréviaire de Bourges de 1734, où notre Saint est mentionné. Cette autorité n'est pas suspecte, car on sait que ce Bréviaire a révisé ses légendes d'une façon trop absolue, et fatale surtout aux traditions du Bas-Berry. — Cf. Veillat, *Légendes du Berry;* et la *Nova Bibliotheca* du Père Labbe.

3. On sait peu de chose de saint Gérin d'Aureillan. Sous la domination des Goths ariens qui ravagèrent le midi des Gaules, il fut martyrisé à la même époque que saint Gaudens et sainte Libérate. On trouve dans de vieux manuscrits que « saint Gérin fut décapité à Tarbes sur le pont de l'Adour. Sa tête tombée dans ce fleuve fut emportée par les eaux. Une femme du village d'Aureillan, depuis longtemps aveugle, lavait des herbes dans les eaux du fleuve. Elle rencontra entre ses mains la tête du saint Martyr dont le seul attouchement lui rendit subitement la vue. Les habitants d'Aureillan, témoins du prodige, se procurèrent le corps du saint compatriote et lui bâtirent une chapelle où ce précieux trésor fut longtemps conservé avec vénération. Saint Gérin devint le patron d'Aureillan, bourg d'environ quinze cents âmes aux portes de Tarbes ». — *Notes locales.*

4. On découvrit à Rome, le 1er avril 1842, dans les catacombes de Sainte-Hermès, près de la *Via Salaria*, les restes d'une chrétienne, accompagnés des objets qu'une opinion accréditée considère comme les signes indicatifs du martyre (un vase de terre, où l'on remarque, à l'intérieur, des restes de sang), avec une plaque de marbre portant cette inscription : *A Aurélie Theudosie, très-douce et incomparable femme. Aurélius Optatus à son épouse très-innocente, déposée ici la veille des calendes de décembre, de nation amiénoise.*

Mgr de Salinis, avisé du fait de cette découverte, songea à faire rentrer dans sa patrie la sainte Amiénoise dont le corps avait été concédé à Mgr Pallavacini qui l'avait emporté à Gênes. Ses négociations aboutirent et, le 9 octobre 1853, les reliques arrivèrent à Amiens; le 12 du même mois eut lieu la cérémonie de la translation, la plus grandiose dont ait jamais été témoin la ville d'Amiens. Les reliques de sainte Theudosie, renfermées dans une châsse, style du XIIIe siècle, sont exposées dans la chapelle de la cathédrale qui porte son nom et qui était antérieurement sous le vocable de Saint-Augustin. Une relique de la Sainte fut transférée (16 octobre 1855) à l'église Saint-Leu. D'autres fragments moins importants ont été donnés aux communautés d'Amiens et à un grand nombre d'églises paroissiales. Sainte Theudosie est spécialement honorée à Montmarquet, annexe de La Fresnoy. Une église du diocèse de Poitiers lui a été consacrée.

Le souverain Pontife avait autorisé Mgr de Salinis à faire célébrer annuellement, dans tout son diocèse, la fête de sainte Theudosie, au jour qu'il voudrait choisir. Une ordonnance épiscopale du 3 octobre 1855 fixe cette solennité au 12 octobre quand cette date tombe un dimanche, et, dans les autres cas, au dimanche qui suit le 12 octobre. — M. l'abbé Corblet, *Hagiographie d'Amiens,* tome III, page 526.

saint Grégoire, brilla par de nombreux miracles pendant sa vie et après sa mort, qui arriva le 10 octobre. VIe s.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Bologne, le bienheureux JACQUES d'Ulm (Jacques l'Allemand), laïque, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, que Dieu rendit agréable au ciel et admirable à la terre par la pratique des vertus héroïques, et particulièrement de l'humilité. 1491.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Ascoli, dans la Marche d'Ancône, le bienheureux Séraphin, confesseur, de l'Ordre des Mineurs Capucins, remarquable par la sainteté de sa vie et son humilité. Le souverain pontife Clément XIII l'a inscrit aux Fastes des Saints. 1604.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont Carmel. — Saint Anaclet, pape et martyr, dont la naissance au ciel se célèbre le 13 juillet [1]. 96.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — Saint Laurent Justinien, premier patriarche de Venise, qui illustra par la gloire de ses miracles et de ses vertus la chaire pontificale à laquelle il monta malgré lui le 5 septembre. Sa naissance au ciel arriva le 8 janvier, mais sa fête est transférée à ce jour par notre Ordre [2]. 1455.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Frères Mineurs.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Angleterre, saint EDWIN, roi de Northumbrie et martyr. 633. — A Mortara, ville d'Italie (Piémont), et à Novare, les saints Amic et Amèle, martyrs. Parmi les guerriers qui suivaient Charlemagne sur la terre d'Italie, où il porta ses conquêtes, ces deux jeunes adolescents, de noble race, se faisaient remarquer entre tous par leur piété vive et l'ardeur de leur courage. Nés le même jour de familles différentes et sans aucune relation de parenté, ils furent baptisés à la même heure ; ils avaient même visage, même taille, même démarche, au point qu'on ne pouvait les distinguer l'un de l'autre. Toujours ensemble à l'armée, à l'église, ils pratiquaient les mêmes œuvres de charité chrétienne, secourant les pauvres et les prisonniers, passant les nuits en prière, observant les mêmes jeûnes, mortifiant leurs corps par le cilice, élevant leur âme par l'oraison faite en commun. Les deux amis recherchaient par-dessus tout la gloire du soldat chrétien ; ils voulaient mourir en combattant les ennemis de Dieu et de l'Eglise, les Saxons païens et les Lombards oppresseurs du Saint-Siége. Tel était l'héroïque martyre auquel ils se préparaient et qu'ils rencontrèrent dans les plaines de Novare, dans une bataille contre les troupes de Didier. Charlemagne voulut que la même tombe réunit dans la mort ces deux frères d'armes si unis durant leur vie. L'église de Novare reçut ce précieux dépôt ; les nombreux miracles opérés depuis par l'intercession des deux soldats du Christ ont fait inscrire leurs noms au catalogue des Saints [3]. Vers 773. — A Lodi Vecchio *(Laus Pompeia)*, village de Lombardie, saint Julien, évêque de cet ancien siége et confesseur. Au XIIIe siècle, après la destruction de *Laus Pompeia* par les Milanais, ses reliques furent transférées dans la nouvelle ville de Lodi (bâtie en 1158 par l'empereur Frédéric, près des ruines de l'antique cité fondée par Pompée). Vers 324. — A Plaisance *(Placentia)*, en Italie, saint Opile, diacre et confesseur. On rapporte qu'on le vit plusieurs fois converser avec les anges. Dieu lui accorda le don des miracles ; il guérit des malades et délivra des possédés. Comblé de mérites, il s'endormit dans le Seigneur le 4 des ides d'octobre, et fut enseveli dans l'église Saint-Antonin de Plaisance, où il s'exhala longtemps de son corps un parfum délicieux. Ve s. — A Slane *(Sleptensis Civitas)*, dans la province de Lagénie ou Leinster et le comté d'East-Meath, en Irlande, saint Fièque (Fiec, Fiac, Fiag), évêque de l'ancien siége de Slane et confesseur. Il fut baptisé et promu aux ordres sacrés par saint Patrice, apôtre de l'Irlande, qui le chargea ensuite du gouvernement spirituel de toute la Lagénie. Il y bâtit des églises et des monastères. Ve s. — A Pavie *(Ticinum)*, ville forte du royaume d'Italie, sur le Tessin, saint Rodobald II, évêque de ce siége et confesseur. Il administra son diocèse pendant vingt-quatre ans, et dépensa généreusement son riche patrimoine en faveur de son Eglise. Son tombeau enrichit les cryptes de la cathédrale de Pavie. 1254.

1. Voir sa vie au 13 juillet. — 2. Nous avons donné sa vie au 5 septembre.
3. L'abbé Darras, *Histoire générale de l'Eglise catholique*, tome XVII, page 524.

SAINT EDWIN OU EDOUIN,

ROI DE NORTHUMBRIE ET MARTYR, PATRON D'YORK

633. — Pape : Honoré Ier.

> La preuve la plus éclatante de la vertu des rois, c'est que leur autorité assure au peuple la paix, à l'Eglise la tranquillité, à la religion un accroissement agréable au Seigneur.
>
> *Jean de Salisbury.*

Redwald, roi des Est-Angles, avait donné asile au fils encore enfant d'Ella, roi des Déïriens, détrôné par son beau-frère le terrible Ethelfrid, roi des Berniciens ; ce jeune prince, nommé Edwin, avait grandi auprès de Redwald qui lui avait même donné sa fille en mariage. Ethelfrid, voyant en lui un rival ou un successeur, employa tour à tour auprès de Redwald la menace et la corruption pour se faire livrer le royal exilé. Le prince est-anglien était au moment de céder, quand un des amis d'Edwin vint de nuit l'informer du danger qu'il courait et lui offrit de le conduire dans un refuge, où ni Redwald ni Ethelfrid ne sauraient le découvrir. « Non », répondit le jeune et généreux exilé, « je te remercie de ta bonne volonté ; mais je n'en ferai rien. A quoi bon recommencer à errer en vagabond, comme je l'ai trop fait, à travers toutes les régions de l'île ? S'il me faut mourir, que ce soit plutôt de la main de ce grand roi que d'une main plus vulgaire ! » Cependant, ému et attristé, il sortit et alla s'asseoir sur une pierre devant le palais, où il resta longtemps seul dans l'obscurité, en proie à une poignante incertitude. Tout à coup il vit paraître devant lui, au milieu des ténèbres, un homme dont le visage et le costume lui étaient inconnus, qui lui demanda ce qu'il faisait là, seul, la nuit, et ajouta : « Que promettrais-tu à celui qui te délivrerait de ta tristesse, en détournant Redwald de te livrer à tes ennemis ou de te faire aucun mal ? » — « Tout ce qui sera jamais en mon pouvoir », répondit Edwin. — « Et si », continua l'inconnu, « on te promettait de te faire roi, et roi plus puissant que tous tes ancêtres et que tous les autres rois anglais ? » Edwin promit de nouveau que sa reconnaissance serait à la hauteur d'un tel bienfait. Alors l'étranger : « Et si celui qui t'aura exactement prédit de si grands biens te donne des conseils plus utiles pour ton salut et ta vie qu'aucun de tes pères ou de tes proches n'en a jamais reçu, consens-tu à les suivre ? » L'exilé jura qu'il obéirait en tout à celui qui le tirerait d'un si grand péril pour le faire roi. Aussitôt l'inconnu lui posa la main droite sur la tête en disant : « Quand un pareil signe se représentera à toi, rappelle-toi ce moment, tes discours et ta promesse ».

Sur quoi il disparut si subitement, qu'Edwin crut avoir eu affaire non à un homme, mais à un esprit. Un instant après son ami accourut lui annoncer qu'il n'y avait plus rien à craindre pour lui, et que le roi Redwald, ayant confié son projet à la reine, avait été détourné par elle de cette trahison. Cette princesse, dont le nom a été malheureusement oublié, était, comme la plupart des Anglo-Saxonnes, toute-puissante sur le cœur de son

époux. Elle lui montra qu'il serait indigne de vendre à prix d'or son âme, et, qui plus est, son honneur, qu'elle tenait pour la plus précieuse de toutes les parures.

Grâce aux inspirations généreuses de la reine, non-seulement Redwald ne livra pas le prince réfugié, mais ayant renvoyé les ambassadeurs chargés des riches cadeaux d'Ethelfrid, il lui déclara la guerre. Ethelfrid défait et tué, Edwin fut établi roi en Northumbrie par son protecteur Redwald, devenu le chef de la fédération anglo-saxonne. Comme son beau-frère Ethelfrid, Edwin régna sur les deux royaumes réunis de Deïra et de Bernicie; puis, comme lui, il fit une guerre vigoureuse aux Bretons de Cambrie. Devenu ainsi le chef redouté des Angles du Nord, il se vit recherché et admiré par les Angles de l'Est qui, à la mort de leur roi Redwald, lui offrirent la royauté. Mais Edwin aima mieux payer de retour la protection qu'il avait reçue de Redwald et de sa femme, en laissant à leur fils le royaume d'Est-Anglie. Il se réserva toutefois la suzeraineté militaire que Redwald avait exercée avec le titre de Bretwalda, qui avait passé du roi de Kent au roi d'Est-Anglie, mais qui, à partir d'Edwin, ne devait plus être séparée de la royauté northumbrienne.

Parvenu à cette élévation inespérée et privé par la mort de sa première femme, fille du roi d'Est-Anglie, il en chercha une autre, et fit demander en mariage la sœur du roi de Kent, la fille d'Ethelbert et de Berthe, descendante de Hengist et d'Odin par son père, et de sainte Clotilde par sa mère. Elle s'appelait Ethelburge [1]. Son frère Eadbald, ramené à la foi chrétienne par l'archevêque Laurent, repoussa d'abord la demande du roi de Northumbrie. Il répondit qu'il ne lui était pas permis de donner une vierge chrétienne à un païen, de peur de profaner la foi et les sacrements du vrai Dieu, en la faisant cohabiter avec un roi étranger à son culte. Loin d'être offensé de ce refus, Edwin promit que si on lui accordait la princesse, il ne ferait rien contre la foi qu'elle professait, et que tout au contraire elle pourrait pratiquer librement sa religion avec tous ceux qui l'accompagneraient, hommes ou femmes, prêtres ou laïques. Il ajouta que lui-même ne refuserait pas d'embrasser la religion de sa femme, si, après l'avoir fait examiner par les sages de son conseil, il la reconnaissait pour plus sainte et plus digne de Dieu.

C'était à ces conditions que sa mère, Berthe, avait quitté son pays et sa famille mérovingienne pour franchir la mer et venir épouser le roi de Kent. La conversion de ce royaume avait été le prix de son sacrifice. Ethelburge, destinée comme sa mère, et plus encore qu'elle, à être l'initiatrice chrétienne de tout un peuple, suivit l'exemple maternel. Elle nous fournit une nouvelle preuve du grand rôle de la femme dans l'histoire des races germaniques, du noble et touchant empire que ces races lui attribuaient. En Angleterre comme en France, comme partout, c'est toujours par la ferveur et le dévouement de la femme chrétienne que sont entamées ou consommées les victoires de l'Eglise. Mais la royale vierge ne fut livrée aux Northumbriens que sous la garde d'un évêque, chargé de la préserver de toute pollution païenne, par ses exhortations et aussi par la célébration quotidienne des célestes mystères. Cet évêque, nommé Paulin, était encore un de ces moines romains qui avaient été envoyés par le pape saint Grégoire pour servir de coadjuteurs à Augustin. Arrivé avec Ethelburge dans le royaume d'Edwin, après les avoir mariés, il voulut encore que toute cette

1. C'est-à-dire noble protectrice; car ce mot d'Ethel, qui revient si souvent dans les noms anglo-saxons, n'est que le mot allemand, *edel*, noble.

nation inconnue, où il venait de planter sa tente, pût devenir l'épouse du Christ. Il travailla donc de toutes ses forces pour ajouter quelques néophytes northumbriens au petit troupeau de fidèles qui avaient accompagné la reine. Mais ces efforts furent longtemps infructueux ; on le laissait prêcher et on ne se convertissait pas.

Cependant, les successeurs de Grégoire veillaient sur son œuvre avec cette merveilleuse et infatigable persévérance qui est le propre du Saint-Siége. Boniface V adressa au roi et à la reine de Northumbrie deux épîtres qui rappellent celles de Grégoire au roi et à la reine de Kent. Il exhortait celui qu'il appela le glorieux roi des Anglais à suivre l'exemple de tant d'autres empereurs et rois, et surtout de son beau-frère Eadbald, en se soumettant à la grandeur du vrai Dieu, et à ne pas se laisser séparer dans l'avenir de cette chère moitié de lui-même, qui avait déjà reçu par le baptême le gage de l'éternité bienheureuse. Il conjurait la reine de ne négliger aucun effort pour amollir et enflammer le cœur dur et froid de son mari, pour lui faire comprendre la beauté des mystères auxquels elle croyait, et l'admirable salaire qu'elle avait reçu de sa propre renaissance ; afin que ceux dont l'amour humain n'avait fait qu'un seul corps ici-bas demeurassent unis dans l'autre vie par une union indissoluble. A ses lettres il joignait quelques modestes présents, qui témoignent assurément ou de sa pauvreté ou de la simplicité du temps : pour le roi, une chemise de lin ornée de broderie d'or et un manteau de laine d'Orient ; pour la reine, un miroir d'argent et un peigne d'ivoire ; pour tous deux, les bénédictions de leur protecteur saint Pierre.

Mais ni les lettres du Pape, ni les sermons de l'évêque, ni les instances de la reine ne suffisaient pour triompher des incertitudes d'Edwin. Un événement providentiel vint l'ébranler sans le vaincre absolument. Le jour de Pâques qui suivit son mariage, un sicaire envoyé par le roi des Saxons de l'Ouest pénétra auprès du roi, et sous prétexte de lui communiquer un message de son maître, essaya de le frapper avec un poignard empoisonné à double tranchant qu'il tenait caché sous son habit. Entraîné par ce dévouement héroïque pour leurs princes, qui se mêlait chez tous les barbares germaniques à de si continuels attentats contre eux, un seigneur nommé Lilla, n'ayant pas de bouclier sous la main, se jeta lui-même entre son roi et l'assassin, qui avait frappé avec tant de force, que son fer alla atteindre Edwin même à travers le corps de son fidèle ami. Dans la nuit même de cette principale fête des chrétiens, la reine accoucha d'une fille. Pendant qu'Edwin rendait grâces à ses dieux de la naissance de cette enfant, l'évêque Paulin commença de son côté à remercier Notre-Seigneur, en affirmant au roi que c'était lui qui, par ses prières au vrai Dieu, avait obtenu que la reine enfantât pour la première fois sans accident et presque sans douleur. Le roi, moins ému du danger mortel qu'il venait d'éviter que de la joie d'être père sans que la vie de sa chère Ethelburge eût été compromise, fut charmé des paroles de Paulin, et lui promit de renoncer aux idoles pour servir le Christ, si le Christ lui accordait la vie et la victoire dans la guerre qu'il allait entreprendre contre le roi qui avait voulu le faire assassiner. Comme gage de sa bonne foi, il donna à l'évêque l'enfant qui venait de naître pour la consacrer au Christ. Cette nouveau-née du roi, qui fut la première chrétienne de la nation northumbrienne, fut baptisée le jour de la Pentecôte avec onze personnes de sa maison. On la nomma Eanflède : elle était destinée, comme la plupart des princesses anglo-saxonnes, à n'être pas sans influence sur le sort de son pays.

Edwin sortit vainqueur de la lutte contre le roi coupable. Revenu en Northumbrie, et bien que depuis sa promesse il eût cessé d'adorer les idoles, il ne voulut pas recevoir sur-le-champ et sans autre réflexion les sacrements de la foi chrétienne. Mais il se faisait donner plus exactement par l'évêque Paulin ce que Bède appelle les raisons de croire. Il conférait souvent avec les plus sages et les plus instruits de sa noblesse sur le parti qu'ils lui conseillaient de prendre. Enfin, comme il était naturellement sagace et réfléchi, il passait de longues heures dans la solitude, la bouche close, mais discutant au fond de son cœur beaucoup de choses, et examinant sans relâche quelle était la religion qu'il fallait préférer.

Cependant, Paulin voyait le temps s'écouler sans que la parole de Dieu qu'il prêchait fût écoutée, et sans qu'Edwin pût se décider à courber la hauteur de son intelligence devant l'humilité vivifiante de la croix. Informé de la prophétie et de la promesse qui avaient terminé l'exil du roi, il crut le moment arrivé de les lui rappeler. Un jour donc qu'Edwin était assis tout seul à méditer, dans le secret de son cœur, sur la religion qu'il lui faudrait suivre, l'évêque entra tout à coup et lui posa la main droite sur la tête, comme l'avait fait l'inconnu de sa vision, en lui demandant s'il reconnaissait ce signe. Le roi, tremblant, voulut se jeter aux pieds de Paulin, qui le releva et lui dit doucement : « Eh bien, vous voilà délivré des ennemis que vous redoutiez par la bonté de Dieu. Vous voilà, de plus, pourvu par lui du royaume que vous désiriez. Souvenez-vous d'accomplir votre troisième promesse, qui vous oblige à recevoir la foi et à garder ses commandements. C'est ainsi seulement, qu'après avoir été comblé de la faveur divine ici-bas, vous pourrez entrer avec Dieu en participation du royaume céleste ». — « Oui », répondit enfin Edwin, « je le sens ; je dois et je veux être chrétien ». Mais, toujours fidèle à son caractère mesuré, il ne stipula que pour lui-même ; il dit qu'il en conférerait avec les grands nobles, ses amis, et avec ses conseillers, afin que s'ils se décidaient à croire comme lui, ils fussent tous ensemble consacrés au Christ dans la fontaine de la vie.

Tous ayant été unanimes pour reconnaître la fausseté du culte rendu aux dieux, aussitôt le roi déclara publiquement qu'il adhérait à l'évangile prêché par Paulin, qu'il renonçait à l'idolâtrie et qu'il adoptait la foi du Christ. Toute la noblesse northumbrienne et une grande partie du peuple suivirent l'exemple du roi, qui se fit baptiser solennellement le jour de Pâques (627) par Paulin, à York, dans une église en bois, bâtie à la hâte pendant qu'on le préparait au baptême. Aussitôt après, il fit construire autour de ce sanctuaire improvisé une grande église en pierre qu'il n'eut pas le temps d'achever, mais qui est devenue depuis l'admirable *Minster* d'York et la métropole du nord de l'Angleterre. Les Northumbriens en avaient fait leur capitale, et Edwin y constitua le siége de l'épiscopat dont son maître Paulin était revêtu. Ainsi se trouva réalisé le grand dessein de Grégoire, qui, trente ans auparavant, dès le début de la mission anglaise, avait prescrit à Augustin d'envoyer un évêque à York et de lui conférer le caractère de métropolitain des douze évêchés suffragants dont il rêvait déjà la fondation dans le nord du pays conquis par les Anglo-Saxons.

Pendant six années, le roi et l'évêque travaillèrent de concert à la conversion du peuple northumbrien, et même de la population anglaise des régions voisines. Les chefs de la noblesse et les principaux serviteurs du roi se firent baptiser les premiers, avec les fils du premier mariage d'Edwin. L'exemple d'un roi était d'ailleurs loin de suffire, chez les Anglo-Saxons, pour déterminer la conversion de tout un peuple, et, pas plus qu'Ethelbert

et Augustin, le premier roi chrétien et le premier évêque des Northumbriens ne songèrent à employer la contrainte. Il leur fallut sans doute plus d'un effort pour surmonter la rudesse, l'ignorance ou l'indifférence des Saxons païens. Mais les consolations aussi abondaient, car la ferveur de ce pauvre peuple et sa soif du baptême étaient souvent prodigieuses. Paulin étant venu avec le roi et la reine, qui l'accompagnaient maintes fois pendant ses missions, dans une certaine villa royale, tout à fait au nord, ils durent tous les trois y demeurer trente-six jours de suite, et pendant tout ce temps, l'évêque ne faisait autre chose du matin au soir que de catéchiser la foule qui affluait de tous les villages d'alentour, puis de la baptiser dans la rivière qui coulait tout auprès.

Le pape Honorius écrivit au roi Edwin pour le féliciter de sa conversion, ainsi que de l'ardeur et de la sincérité de sa foi, et pour l'exhorter à beaucoup lire les œuvres de saint Grégoire, qu'il appelle le prédicateur des Anglais et qu'il recommande au roi de prendre pour perpétuel intercesseur auprès de Dieu. Mais quand cette lettre arriva en Angleterre, Edwin n'était déjà plus. Les six années qui s'écoulèrent depuis sa conversion jusqu'à sa mort comptent assurément parmi les plus glorieuses et les plus heureuses qu'il ait été donné à aucun prince anglo-saxon de connaître. Il plaça rapidement la Northumbrie à la tête de l'Heptarchie. Au midi, son zèle ardent pour la foi qu'il avait embrassée après de si mûres réflexions débordait jusque sur les populations qui, sans être soumises à son autorité directe, appartenaient à la même race que ses sujets. Les Est-Angles ou Anglais orientaux, lui avaient offert de régner sur eux et il avait refusé. Mais il usa de son ascendant sur le jeune roi, qui lui devait sa couronne, pour le déterminer à embrasser la religion chrétienne avec tout son pays. Eorpwald expiait ainsi l'apostasie de son père, et Edwin payait ainsi la rançon de la généreuse pitié que la royauté est-anglienne avait prodiguée à sa jeunesse et à son exil. Au nord, il étendit et consolida la domination anglo-saxonne jusqu'à l'isthme qui séparait la Calédonie de la Bretagne. Il a laissé une trace ineffaçable de son règne dans le nom de la forteresse construite par lui sur le rocher qui dominait dès lors l'embouchure du Forth et qui dresse encore ses flancs sombres et alpestres, véritable Acropole du nord barbare, au sein de la grande et pittoresque ville d'Edimbourg (*Edwin's burgh*). A l'ouest, il continua, avec moins de férocité qu'Ethelfrid, mais avec non moins de bravoure et de succès, la lutte contre les Bretons de Cambrie ; il les poursuivit jusque dans les îles du détroit qui séparent la Grande-Bretagne de l'Irlande ; il s'empara de l'île de Man et de cette autre île qui avait été le dernier abri des Druides contre la domination romaine, et qui, à partir de la conquête d'Edwin, prit le nom de la race victorieuse des Angles, *Angles-ey*. A l'intérieur de ses Etats, il fit régner une paix et une sécurité si inconnue avant et après son règne qu'elle passa en proverbe, car on se disait que, du temps d'Edwin, une femme avec son enfant nouveau-né aurait pu traverser l'Angleterre de la mer d'Irlande à la mer du Nord sans rencontrer quelqu'un qui lui fît le moindre tort. On lui savait gré de ce soin si minutieux du bien-être de ses sujets, qui le portait à faire suspendre auprès des fontaines sur les grands chemins des coupes en cuivre pour que les passants pussent boire à leur aise, sans que personne songeât à les voler, soit par crainte, soit par amour du roi. Aussi personne ne lui reprochait la pompe inusitée qui signalait son cortége, non-seulement quand il allait à la guerre, mais lorsqu'il chevauchait paisiblement à travers les villes et les provinces, en faisant porter

au-devant de lui et au milieu des bannières militaires la lance surmontée d'une grande touffe de plumes que les Saxons avaient empruntée aux légions romaines et dont ils avaient fait l'étendard sacré du Bretwalda et le signe de la domination suprême dans leur confédération. Mais toute cette grandeur et cette prospérité allaient s'engloutir dans une catastrophe subite.

Il y avait d'autres Angles que ceux de Northumbrie et d'Est-Anglie déjà adoucis ou entamés par l'influence chrétienne ; il y avait les Angles de la Mercie, c'est-à-dire de la grande région centrale qui s'étendait de l'Humber à la Tamise. Le royaume de Mercie était le dernier Etat né de la conquête anglo-saxonne ; il avait été fondé par ceux des envahisseurs qui, trouvant toutes les places prises sur le littoral oriental et méridional de l'île, s'étaient trouvés contraints de s'enfoncer dans l'intérieur. Il devint le centre de la résistance païenne et de ses retours offensifs contre la propagande chrétienne. Les païens de Mercie trouvèrent un chef formidable dans la personne de Penda, issu de race royale, mais enflammé de toutes les passions de la barbarie et surtout dévoré de jalousie contre la fortune d'Edwin et la puissance des Northumbriens. Depuis la conversion d'Edwin, ces instincts farouches s'étaient renforcés par le fanatisme. Penda et les Merciens restaient fidèles au culte d'Odin dont tous les rois saxons se croyaient les descendants. Edwin et les Northumbriens n'étaient plus à leurs yeux que des traîtres et des apostats. Mais chose plus surprenante, les habitants primitifs de l'île, les Bretons chrétiens, plus nombreux en Mercie que dans tout autre royaume anglo-saxon, partageaient et excitaient la haine des païens saxons contre les néophytes de la même race. Ces vieux chrétiens, toujours exaspérés contre les envahisseurs de leur île, ne tenaient aucun compte de la foi des Angles convertis et ne voulaient à aucun titre entrer en communion avec eux. Les Bretons de Cambrie, restés indépendants, mais toujours menacés, vaincus et humiliés depuis près d'un siècle par Ida, Ethelfrid et Edwin, professaient et nourrissaient leur antipathie avec encore plus de fureur que les autres. Leur chef, Ceadwalla ou Cadwallon, le dernier héros de la race celtique en Bretagne, d'abord vaincu par Edwin et forcé de se réfugier en Irlande et en Armorique, en était revenu avec un redoublement de rage et des auxiliaires de race celtique pour reprendre la lutte contre les Northumbriens. Il réussit à faire alliance avec Penda contre l'ennemi commun. Sous ces deux chefs, une immense armée, où les Bretons chrétiens de Cambrie coudoyaient les païens de Mercie, envahit la Northumbrie. Edwin les attendait à Hatfield, sur la frontière méridionale de son royaume. Il y fut écrasé. Il périt glorieusement les armes à la main, à peine âgé de quarante-huit ans, d'une mort qui lui a mérité d'être compté parmi les martyrs, le 14 octobre 633. Le corps du saint roi fut enterré à Whitby ; mais sa tête le fut dans le porche de l'église qu'il avait fait bâtir à York. Il a le titre de martyr dans le martyrologe de Florus et dans tous les calendriers d'Angleterre. On voit par le catalogue de Sped, qu'il était patron titulaire de deux anciennes églises bâties l'une à Londres et l'autre à Brève, dans la province de Somerset.

De Montalembert, *Les Moines d'Occident ; Acta Sanctorum ;* Godescard.

SAINT WILFRID OU WILFERDER D'ANGLETERRE,

ARCHEVÊQUE D'YORK ET CONFESSEUR

709. — Pape : Constantin. — Roi de Northumberland : Osred.

L'ennemi peut bien, par ses persécutions, affliger les justes ; les réduire, jamais.
Hugues de Saint-Victor.

Ce bienheureux prélat naquit en Angleterre, l'an de Notre-Seigneur 634, Edbauld régnant dans le royaume de Kent, et saint Oswald dans celui de Northumberland. Lorsqu'il vint au monde, il parut, sur la maison de son père, une colonne de feu qui éclairait toute la rue, sans néanmoins causer aucun dommage : ce qui fut pris pour un présage qu'il devait être un jour une lumière éclatante de l'Eglise. Ayant donné, dans son enfance, des marques d'un naturel tout porté à la vertu, il fut envoyé, par son père, à la cour de la reine Eanflède, femme du roi Oswi, successeur d'Oswald. Cette princesse le reçut avec beaucoup de bonté ; et, remarquant en lui le désir d'une vie retirée, elle le fit entrer, à l'âge de quatorze ans, dans le monastère de Lindisfarne. Il y vécut quelques années dans une grande piété, sans néanmoins avoir encore la tonsure monacale. Il apprit le psautier de David et commença à étudier les livres sacrés ; mais, voyant que les religieux de cette maison, qui étaient écossais, ne lui enseignaient pas les voies les plus sûres de la perfection, il résolut d'aller à Rome pour s'en faire instruire et apprendre, en même temps, les cérémonies ecclésiastiques et toutes les choses qui concernaient la régularité.

Eanflède, sa protectrice, et Ercombert, roi de Kent, auxquels il communiqua son dessein, l'ayant joint pour cela à saint Benoît Biscop, il se mit aussitôt en chemin avec lui. En passant à Lyon, il y salua l'archevêque saint Chamond. Ce prélat, reconnaissant d'abord, et à la seule vue, ce jeune homme que la nature et la grâce avaient travaillé à rendre parfait, voulut le retenir auprès de lui, et lui fit de grandes offres pour l'engager à s'établir en France. Mais Wilfrid, qui n'avait point d'autre pensée que de se donner entièrement à Jésus-Christ, le remercia de l'honneur qu'il lui faisait et continua son voyage.

Dès qu'il fut à Rome, sous le pontificat de Martin Ier, il visita le tombeau de saint Pierre, et obtint de lui une grande ouverture d'esprit pour apprendre ce qu'il voulait savoir, et une expression facile pour pouvoir redire aux peuples d'Angleterre ce qu'il aurait appris. Dieu, qui le conduisait, l'adressa à un saint homme nommé Boniface, archidiacre et conseiller du Saint-Siége, qui lui interpréta solidement les quatre Evangiles, lui développa les difficultés du cycle pascal et lui montra plusieurs autres choses qu'il n'avait pu apprendre en son pays. S'étant fait ainsi instruire de ce qu'il s'était proposé, il reprit le chemin d'Angleterre et se rendit auparavant à Lyon, auprès du saint archevêque qui lui avait témoigné tant de bienveillance. Il ne le trouva pas moins affectionné pour lui qu'à son premier passage ; aussi il demeura trois ans auprès de lui, et reçut de ses mains la tonsure cléri-

cale, pour se disposer à entrer dans les Ordres sacrés. C'était le dessein du saint prélat de l'y avancer et même de le faire son successeur et son héritier; mais la mort violente qu'il endura bientôt après pour la justice arrêta l'exécution de ce projet. Wilfrid voulait mourir avec lui, pour avoir sa part à la gloire du martyre ; cependant, comme les sicaires d'Ebroin reconnurent qu'il était étranger, ils ne lui firent aucun mal. Il revint donc en Angleterre, et, par la faveur et le secours d'Alcfrid, roi des Berniciens, il bâtit un monastère à Stamford, et prit possession de celui de Rippon, qui était auparavant occupé par des religieux écossais. On connut bientôt dans cet emploi l'éminence de sa vertu et de sa sagesse.

Il reçut les Ordres sacrés des mains d'Agilbert, évêque des West-Saxons. Il se distingua dans une célèbre conférence tenue dans le monastère de Sainte-Hilde, à Streaneshalch, aujourd'hui Whitby, en présence des rois Oswi et Alcfrid, fils du premier (664), sur le temps de la célébration de la Pâque ; les Scots et les Bretons voulaient suivre la coutume d'Orient; notre Saint y défendit vivement la coutume romaine. Rien de plus remarquable que l'endroit de la discussion où les deux partis reconnaissent également, en principe, l'autorité du Saint-Siége. Wilfrid, faisant remarquer que Jésus-Christ avait dit à saint Pierre : « Vous êtes Pierre, etc. », aussitôt Oswi dit : « Reconnaissez-vous tous de part et d'autre que Jésus-Christ adressa ces paroles à saint Pierre, et qu'en les lui adressant il lui donna les clefs du royaume des cieux ? » — « Oui », répondirent-ils, « nous le reconnaissons ». — « Eh bien ! » reprit le roi, « je déclare que je ne veux pas m'opposer à celui qui garde la porte du ciel, et que je me propose d'obéir à ses ordres, de peur que cette porte ne me soit fermée ». La résolution du roi fut approuvée par toute l'assemblée. Nommé évêque d'York, et sacré en France, saint Wilfrid ne put occuper ce siége que plus tard, en 669.

Dès qu'il fut en possession de son Eglise, il s'employa avec un zèle incroyable à la policer. Il y introduisit la fréquentation des Sacrements, la récitation des divins offices, l'usage des cérémonies ecclésiastiques et de la prédication de la parole de Dieu, et eut soin de former les mœurs des fidèles sur les règles infaillibles de l'Evangile : de sorte que son diocèse prit incontinent une autre face.

Son zèle pour les lois de l'Eglise lui attira la haine d'Egfrid, second fils d'Oswi. Indignement persécuté par ce prince, il s'embarqua pour Rome ; mais à peine fut-il en mer, qu'une tempête le jeta sur les côtes de la Frise. C'était assurément la divine Providence qui l'y conduisait. Il y fut reçu avec bienveillance par le roi Adalgise et par tous ses peuples, bien qu'idolâtres. Il y prêcha Jésus-Christ, et il eut le bonheur d'en baptiser plusieurs milliers, et de frayer ainsi le chemin à saint Willibrord pour y établir une nouvelle église. Après avoir passé l'hiver dans ce pays, il se rendit à Rome, où le pape saint Agathon lui donna toutes sortes de témoignages d'estime et de bienveillance. Sa cause fut examinée dans une assemblée d'évêques, et son innocence y parut avec tant d'éclat, qu'il fut rétabli sans aucune difficulté dans la possession de son siége. On le renvoya donc en Angleterre pour y continuer l'exercice de sa charge; mais, le roi ne voulant pas lui donner entrée dans ses Etats, il alla chez les Anglo-Saxons, pour les éclairer de la lumière de l'Evangile. Ses prédications eurent tout le succès qu'il pouvait prétendre. Non-seulement il en baptisa un grand nombre, mais il y en eut aussi plusieurs qu'il éleva à la perfection chrétienne et qu'il fit entrer dans la voie des conseils évangéliques. Il établit en cette contrée les monastères de Bosenham et de Selsey. Outre qu'il combla les Barbares de

bénédictions spirituelles, il attira sur eux toutes sortes de bénédictions temporelles ; il les délivra surtout du fléau de la famine qu'une longue sécheresse leur avait causée ; il leur procura, par ses prières, une pluie abondante qui rendit à leurs terres une heureuse fertilité.

Cependant Egfrid étant mort, son frère et successeur, Alcfrid, rappela notre Saint, en 686, dans son diocèse. Il ne put le gouverner longtemps ; obligé de défendre les lois ecclésiastiques contre le nouveau roi, comme il l'avait fait contre ses prédécesseurs, il fut encore exilé, cinq ans après son rétablissement. Ce bannissement n'était pas moins injuste que le premier ; Jean VII, qui était assis sur le siége de saint Pierre, le déclara tel en plein synode ; et ne pouvant souffrir qu'un tel pasteur fût séparé de son troupeau, il donna un bref apostolique, par lequel il ordonnait son rétablissement. Avec ce bref, Wilfrid, qui s'était retiré à Rome, revint en France pour repasser dans son pays. Etant à Meaux, il tomba si grièvement malade, qu'on ne croyait pas qu'il pût guérir ; mais Dieu lui envoya l'archange saint Michel, qui le consola, le fortifia et le remit en parfaite santé. Quand il fut de retour en Angleterre, Brithwald, archevêque de Cantorbéry, et Ethelred, qui, après avoir quitté la couronne pour embrasser la vie religieuse, avait été fait abbé de Barney, unirent leurs efforts pour le réconcilier avec son prince et pour obtenir l'exécution du jugement du souverain Pontife ; mais ce fut inutilement. Dieu permit, pour la plus grande perfection de notre Saint, que sa persécution durât autant que la vie du roi Alcfrid, et qu'il ne pût remonter sur son siége que sous le règne d'Osred, son fils, qui lui succéda. Alors il s'appliqua avec plus de ferveur et de tranquillité à la contemplation des vérités éternelles et à dresser les comptes de toute sa vie pour paraître au jugement de Dieu ; ce qu'il faisait ordinairement dans le monastère d'Undalum (aujourd'hui Oundla). Enfin, Dieu voulant le récompenser de ses travaux et de ses souffrances, il rendit son esprit dans ce même monastère, le 24 avril 709, au milieu de la troupe des saints religieux qu'il y avait assemblés, et son corps fut porté dans son ancien couvent de Rippon.

Ce monastère ayant été détruit dans la suite, ses reliques furent transférées en grande partie dans la cathédrale de Cantorbéry, et déposées sous le principal autel de cette église, en 959. Lanfranc les fit renfermer dans une châsse, et saint Anselme les mit au nord du même autel, le 12 octobre. On commença dès lors à célébrer en ce jour la principale fête du Saint, qui s'était faite précédemment le 24 avril, comme on le voit par l'ancien missel de l'église britannique, qui se garde à Jumiéges ; par l'ancien calendrier de saint Maxime ; par le martyrologe en vers de Bède, qu'a publié d'Achéry, et par les anciens martyrologes anglais. On dit que les reliques de saint Wilfrid sont présentement auprès du tombeau du célèbre cardinal Polus.

On le représente ressuscitant un enfant pour lui donner le baptême.

Le P. Giry avait composé son récit d'après Bède ; nous l'avons complété avec les Bollandistes, Peck, *Histoire de Stamford*, Lingard, et surtout Alban Butler.

SAINTE SPÉRIE [1], VIERGE ET MARTYRE,

PATRONNE DE SAINT-CÉRÉ, AU DIOCÈSE DE CAHORS

760. — Pape : Paul Ier. — Roi de France : Pépin *le Bref*.

Le cœur trouve son repos quand il se fixe par le désir dans l'amour de Dieu.
Hugues de Saint-Victor.

La bienheureuse Spérie naquit, vers l'an 740, au château de Saint-Sérène, qui était bâti sur le sommet d'une montagne de même nom, située sur la rive droite de la Bave, dans le Quercy, et sur les ruines duquel s'élève aujourd'hui la petite ville de Saint-Céré (Lot, arrondissement de Figeac). Son père s'appelait Sérène, et sa mère Blandine, femme aussi recommandable par sa vertu que par sa noblesse. Elle reçut sous les yeux mêmes de ses parents une éducation conforme à sa naissance et au rang qu'elle devait occuper dans le monde. La beauté qu'elle avait reçue de la nature et à qui la vertu prêtait de nouveaux charmes, augmentant avec l'âge, faisait l'admiration de toute la contrée, et le sujet le plus ordinaire des entretiens. Tout le monde louait sa modestie dans le maintien, et cet amour pour Dieu qui reluisait dans toutes ses paroles et ses démarches ; son cœur en fut si embrasé, qu'elle forma dès l'âge de quatorze ans la résolution de se détacher de tous les objets terrestres, et de ne vivre que pour lui.

Lorsque Spérie fut en âge d'être mariée, plusieurs nobles du voisinage jetèrent les yeux sur elle pour en faire la demande à ses parents ; mais la Sainte, fortifiée dans sa première résolution, à la vue des dangers qu'elle apercevait dans le siècle, afin de se mettre à l'abri de leurs importunes recherches, fit vœu de perpétuelle virginité. Tout entière à Jésus-Christ, son divin époux, elle ne s'occupa dès ce moment qu'à lui plaire et à contempler ses infinies perfections ; elle le louait au lever de l'aurore, en lui adressant ses premiers soupirs, et, lorsque le sommeil de la nuit venait interrompre ses exercices de dévotion, elle le remerciait humblement de ses bienfaits et s'endormait en paix et à l'ombre de ses ailes. Ainsi, pendant que la jeune vierge menait sur la terre une vie plus digne des anges que des hommes, la mort ravit, presque dans le même temps, son père et sa mère qui la laissèrent, avec son frère Clarus, héritière de leur riche et vaste patrimoine.

A cette époque, où l'autorité royale était presque anéantie en France, un grand nombre de seigneurs en avaient profité pour se rendre indépendants, et se faire mutuellement la guerre. Le frère de Spérie se vit bientôt en butte aux outrages et aux menaces d'un jeune seigneur nommé Hélidius, qui était son proche parent. Pour mettre un terme à leurs hostilités, quelques seigneurs voisins qui étaient demeurés étrangers à toutes ces dissensions, proposèrent et parvinrent à faire adopter un accommodement, d'après lequel Hélidius devait épouser Spérie. A cette proposition qui lui fut transmise par Clarus, la bienheureuse, saisie de trouble et d'étonnement, lève au ciel ses yeux baignés de larmes, quitte son frère sans lui rien ré-

1. *Alias :* Espérie, Spère, Exupérie.

pondre, et court s'enfermer dans sa chambre, où, après s'être livrée quelque temps aux sanglots, elle fit à Dieu cette prière : « Seigneur, qui seul connaissez le lien indissoluble qui m'a pour toujours unie à vous, voyez les angoisses et les périls qui m'environnent de toutes parts, et soyez dans ce moment mon refuge, mon conseil et ma force ». Après cette courte mais ardente prière, elle se sentit inspirée de renouveler son vœu et de se retirer dans quelque solitude où elle offrirait en paix le perpétuel holocauste de son cœur.

Obéissante à la voix de son époux qui l'appelait au désert, Spérie quitte ses riches habits, ces superbes atours auxquels sa haute condition l'avait jusque-là condamnée, et qu'elle avait toujours envisagés comme l'écueil de sa profonde humilité, se travestit en paysanne, afin de n'être pas reconnue, et, accompagnée d'une suivante qui portait quelques vivres, elle quitte secrètement le château, descend en diligence la rude montagne de Saint-Sérène, traverse la Bave qui en baigne le pied, et entre dans la vaste solitude de Leyme [1] où, après avoir erré quelques jours, elle fixa sa retraite. Ce fut dans cette horrible forêt que l'Esprit de Dieu conduisit les pas de la vierge où, venant de quitter les appartements dorés de ses ancêtres, elle se logea dans le tronc d'un vieux chêne qui la garantissait des injures de l'air et lui servait de temple où elle passait une grande partie des nuits à veiller et à prier, et, pendant le court espace de temps que la Sainte accordait au sommeil, elle reposait sur un lit de mousse et de feuillages qu'elle y avait amoncelés. Accoutumée à vivre splendidement et à converser avec des personnes de distinction, la jeune Spérie mortifiait son corps délicat par des jeûnes rigoureux, et n'avait, dans cette sombre et silencieuse forêt, d'autre compagnie que celle des bêtes sauvages, ni d'autres délassements que le chant des cantiques divins embellis des accents d'une voix mélodieuse à laquelle répondaient les échos de la solitude.

La fidèle compagne de sa fuite, après avoir soigneusement remarqué l'arbre et les lieux environnants, retourna à Saint-Sérène, d'où elle lui apportait, à des temps marqués, une partie de la nourriture qui lui était nécessaire, et ne révéla qu'après la mort de la Sainte, les merveilles dont elle seule fut témoin.

Au milieu de ces austérités, l'ennemi du salut, qui multiplie les attaques et en redouble la violence à proportion de la fermeté et des résistances que lui opposent les élus, venait de temps en temps troubler l'imagination de la Vierge : tantôt il lui représentait que sa retraite au désert était peut-être l'effet d'une illusion, que la virginité n'était ni la meilleure voie ni la plus sûre pour le salut, parce que le Créateur avait ordonné aux premiers habitants de la terre de croître et de se multiplier, que c'était agir contre ses vues de ne pas se prêter au mariage arrêté avec Hélidius qui la rendrait mère d'une nombreuse famille qui serait élevée dans la crainte du Seigneur, qu'elle seule ne pourrait jamais lui rendre autant de gloire qu'une nombreuse prospérité, et que, si tout le monde gardait le célibat, la terre serait bientôt réduite en solitude ; tantôt il rappelait à sa mémoire toutes les déplorables circonstances de la dernière guerre prête à se rallumer, si elle persistait dans sa résolution ; qu'elle serait responsable de tout le sang qui

1. Leyme ou l'Herme, est dérivé du mot latin *Eremus*, qui veut dire désert. On appelait alors Leyme, ou le désert, toute cette étendue de pays qui forme aujourd'hui les paroisses de Saint-Vincent, Bannes, Leyme, la partie septentrionale d'Aynac et celle qui est au midi de Saint-Céré. Dans la suite, le nom de Leyme fut restreint au seul monastère de l'Ordre de Citeaux qui fut fondé dans cette forêt, environ cinquante ans après la mort de sainte Spérie : on attribue avec beaucoup de vraisemblance cette fondation à Louis, roi d'Aquitaine, un des fils de Charlemagne.

allait être répandu, de tous les incendies et brigandages qui pourraient se commettre, et que, quand même elle se sentirait de l'attrait pour le célibat, ce goût particulier devait être sacrifié au bien public.

A toutes ces suggestions du malin esprit, la Sainte opposait de ferventes prières, invoquant les noms sacrés des personnes divines et imprimant sur son front le signe auguste de notre rédemption : « Non », s'écriait-elle quelquefois, « je n'ai pas été conduite au désert par un esprit d'erreur, puisque je ne m'y suis retirée que pour conserver cette chasteté que j'ai vouée à Jésus-Christ, et, en prononçant ce vœu, je n'ai fait qu'obéir à cette douce invitation qu'il me semblait entendre depuis mon enfance : « Ma fille, donne-moi ton cœur ». Le mariage est bon et saint, sans doute, mais l'état auquel il a daigné m'appeler est encore plus parfait et plus agréable au Seigneur, puisqu'il le compare à la vie que mènent les anges dans le ciel, et que, pour l'honorer, il a voulu naître d'une vierge et choisir pour bien-aimé un apôtre vierge. En ordonnant à nos premiers parents de se multiplier, il n'a donc pas soumis chacun de leurs descendants à la même loi. Je me suis irrévocablement engagée à n'aimer que vous, ô mon Dieu, et vous m'êtes témoin que, si je refuse la main d'Hélidius, c'est pour ne pas rompre le vœu que j'ai fait de mon propre et libre choix. Rien au monde ne pourra désormais me détacher de votre service auquel je me suis consacrée tout entière; oui, plutôt mourir que de jeter un regard profane vers ce monde que je m'estime mille fois heureuse d'avoir abandonné ». C'est ainsi que la vierge Spérie vécut au désert depuis la mi-juillet jusqu'au douze octobre.

Cependant Clarus, après la fuite précipitée de sa sœur qui était partie sans lui communiquer son dessein, fut en d'étranges perplexités : il pensa d'abord qu'éprise de quelqu'autre jeune chevalier, elle avait pris la fuite afin d'éviter les recherches d'Hélidius pour lequel elle avait toujours montré de l'éloignement. Pour rendre donc à son cousin les bons offices qu'il lui avait promis, Clarus parcourut les montagnes de l'Auvergne, les quartiers du Quercy, du Rouergue et du Limousin, visita toutes les villes et châteaux où il soupçonnait que Spérie pouvait s'être réfugiée ; mais personne ne put lui en donner aucune nouvelle, et tout le monde demeurait étonné d'un départ si extraordinaire. Après trois mois de courses inutiles, Clarus revint chez lui plus chagrin et plus agité que jamais, croyant qu'elle s'était peut-être donné la mort pour ne pas tomber sous le pouvoir d'un homme qui jusqu'alors avait fait tant de mal à leur famille.

Quelque temps après, de concert avec Hélidius, il réunit tous ses vassaux pour explorer avec eux les forêts voisines où il pensait qu'elle s'était réfugiée. Ils avaient déjà parcouru les deux tiers de la forêt, et le soleil avait fait la moitié de sa course, lorsque l'un d'eux, pressé de la soif, rencontre une rigole où coulait une eau pure ; voulant se désaltérer à la source même qu'il jugea n'être pas éloignée, l'espion se mit à suivre le canal qui le conduisit auprès d'un chêne d'une grosseur remarquable ; après qu'il eut étanché sa soif, continuant sa tâche, il avance la tête vers l'ouverture du chêne, ô surprise ! il y voit Spérie à genoux, les yeux au ciel, et priant si attentivement qu'elle ne l'aperçut pas. Il revient sur ses pas sans lui avoir adressé la parole et court en porter la nouvelle à Clarus qui s'écria avec l'accent de la joie : « Spérie est trouvée » ; ce cri, répété de proche en proche, arrive en un instant aux oreilles d'Hélidius, qui était à l'extrémité de la forêt. Les recherches cessent aussitôt, tous les vassaux impatients de revoir la fille et la sœur de leur seigneur, se réunissent à leurs chefs qui, guidés par

l'auteur de la découverte, se rendent au chêne où ils trouvent la vierge encore en oraison : elle était si étrangement défigurée par les jeûnes et les austérités, les vieux habits qu'elle portait déguisaient tellement sa physionomie, qu'ils eurent d'abord quelque peine à la reconnaître. Clarus la supplia avec larmes de revenir à la maison paternelle et de donner sa main à Hélidius, pour mettre à leur réconciliation le sceau de l'union conjugale.

Mais Spérie immobile ne laissa échapper aucun signe de trouble ou d'émotion, annonçant par son maintien le calme de son âme et la fermeté de sa résolution ; puis avec un visage où régnaient la sérénité et la douceur, elle répondit : « Très-cher frère, si depuis longtemps je n'avais renoncé au monde, les raisons que vous alléguez contre ma retraite seraient suffisantes pour m'engager à rentrer chez vous, afin d'y mener le genre de vie que vous me proposez ; mais ayant par un vœu secret promis de n'avoir d'autre époux que mon Sauveur Jésus, je ne puis plus rentrer dans le commerce du monde que j'ai abandonné avec juste raison ; car, vous le savez, la vertu sans cesse exposée à ses mépris, ou au torrent de ses mauvais exemples, court risque d'y faire naufrage. Ah ! s'il vous était donné de goûter combien est douce la vie solitaire que je mène, loin d'en blâmer l'austérité, vous la préféreriez à tous les bruyants plaisirs du siècle.

« Jetez les yeux sur ces hêtres dont la cime paraît toucher aux nues, sur ces chênes, sur ces châtaigniers qui étendent leurs branches et balancent leurs rameaux chargés de fruits ; là se jouent les agiles écureuils, là des milliers d'oiseaux chantent les louanges du Créateur et font entendre les plus agréables concerts. Comparez ces êtres animés à ceux que les peintres ont essayé de représenter dans vos salons ; voyez ces arbres, ces rochers, ces fontaines en réalité, de combien surpassent-ils ceux que les artistes ont placés dans vos appartements ; mais ce qui est ici plus attrayant que tous ces magnifiques spectacles, c'est que j'y jouis d'un repos intérieur, d'une tranquillité d'âme inconnus à ceux qui se laissent emporter aux agitations et aux sollicitudes du siècle. Laissez-moi donc en paix, cher frère, dans cette solitude où je me crois la plus heureuse de la terre ».

Clarus, outré de voir sa sœur persévérer dans ses refus qu'il croyait fondés sur des motifs controuvés, donnant un libre cours à l'indignation qu'il avait d'abord su contenir dans son cœur, éclata en ces termes : « Je ne me paie point des sottes rêveries d'un cerveau dérangé ; votre sort dépend de ma volonté ; à l'âge où vous êtes, il ne vous appartient pas de choisir ; je l'ai fait pour vous, il ne vous reste qu'à obéir ; le mariage avec Hélidius vous convient, que cela suffise ; manifestez ici votre adhésion, ou bien résignez-vous à souffrir tous les maux que ma juste colère pourra vous susciter, et, si les plus rudes traitements ne peuvent vaincre votre opiniâtreté, je ne serai plus pour vous ce frère qui vous aimait si tendrement ; comptez que je serai votre bourreau, et que de ma propre main je répandrai votre sang pour vous faire expier tous les chagrins que vous me causez ».

« Le sang que vous menacez de verser », dit Spérie d'une voix ferme et avec un visage assuré, « ne m'appartient pas, il est à Jésus-Christ auquel je l'ai consacré ; je m'estimerais heureuse de le répandre jusqu'à la dernière goutte, s'il doit procurer sa gloire et vous montrer jusqu'où peut porter l'amour divin dont ce sang est tout enflammé ; je sais qu'un moment d'affliction me procurerait une gloire incomparable et qui n'aura jamais de fin. Si votre colère ne peut être assouvie que par ma mort, abandonnez-vous à sa brutale impulsion, mais sachez, malheureux ! que ce moment de vengeance vous coûtera une éternité de supplices ».

A cette réponse pleine d'énergie, le frère furieux et plus emporté qu'auparavant, se tourne vers Hélidius : « Vengeons », dit-il, « cher cousin, vengeons tous deux cette injure qui nous est commune ; je te l'ai promis et je tiendrai ma parole : ma sœur sera ton épouse de gré ou de force ; elle va te le promettre, ou bien tu la verras tomber morte à mes pieds ». — Hélidius, alternativement en proie aux accès de l'amour et de la rage, rompit enfin le silence : « Il faut te résoudre à me donner satisfaction », dit-il en s'adressant à Spérie, « ou bien mon amour va se changer en cruauté, et cette tête où tu as conçu ce mépris va être abattue ; en deux mots : où tu seras mon épouse, ou tu ne le seras d'aucun ». — « Oui », répondit-elle, « je serais à vous, Hélidius, si je devais être l'épouse d'un homme mortel ; mais je ne puis être et ne serai jamais alliée qu'à Jésus auquel j'ai donné mon cœur et ma vie ». En disant ces mots, elle se retira à l'écart, se mit à genoux, leva les yeux au ciel, et fit à Dieu cette prière : « Seigneur, c'est en vous que j'ai espéré depuis mon enfance, ne permettez pas que je sois confondue, mais prêtez une oreille attentive à mes humbles prières ; soyez mon protecteur, mon refuge et ma force, délivrez-moi des piéges que viennent me tendre les ennemis de mon salut ; Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ».

Alors Hélidius, poussé par la fureur et le désespoir, s'avance à grands pas, prend d'une main la Sainte par les cheveux, et de l'autre lui décharge sur la tête un rude coup de cimeterre. Son sang innocent coule en abondance ; son corps, ses habits en sont teints, la terre en est arrosée, il rejaillit même sur les meurtriers qui ont encore la férocité de contempler quelques instants la victime de leur barbarie ; mais bientôt l'effroi s'empare de leur âme, ils prennent la fuite à travers la forêt, et vont se cacher dans les montagnes de l'Auvergne et du Quercy, jusqu'à ce que, par ordre de Vaïfre, duc d'Aquitaine, ils furent arrêtés et punis du dernier supplice.

On rapporte que la Sainte releva de ses deux mains la tête qui avait été séparée du tronc, qu'elle la porta depuis le lieu de son martyre jusqu'à la fontaine auprès de laquelle son corps fut enseveli et qui depuis a retenu le nom de *Fontaine de sainte Spérie* ; on voit aujourd'hui ce précieux monument conservé depuis plus de mille ans avec un soin religieux dans une crypte, sous le pavé de l'église paroissiale de Saint-Céré. Le ruisseau sur les bords duquel fut commise cette atrocité, fut longtemps appelé *le Ruisseau des Barbares* [1], en mémoire de cette barbare action.

Ainsi mourut sainte Spérie, âgée d'environ vingt ans, l'an de Jésus-Christ 760, le 12 octobre, jour auquel dans le diocèse on a toujours depuis fait l'office de la Sainte.

Un tableau d'une assez grande dimension placé dans la nef de l'église de Saint-Céré, près l'autel de Saint-Jacques, représente d'un côté la Vierge Marie en pleurs, se tenant debout aux pieds d'un grand Christ, et de l'autre le tronc de sainte Spérie, à genoux, tenant à la main droite sa tête ensanglantée. Elle est encore représentée sortant de la forêt, sa tête à la main, sur une de ces vieilles tapisseries qui couvrent les murailles latérales du chœur. L'ancien écusson du banc des marguillers, encadré aujourd'hui dans le nouveau banc de l'œuvre, montre, en demi-bosse, le tronc de sainte Spérie debout, tenant sa tête entre ses mains.

1. Le ruisseau que l'on appela longtemps *Barbare* ou *Barbaro*, et qui, dans l'idiome vulgaire, porte aujourd'hui le nom de *Riou de la Bro*, dérivé, comme on voit, de l'ancien *Rivo Barbaro*, prend sa source au haut de la paroisse de Saint-Jean-Lespinasse, et coulant du midi au nord, passe auprès des villages de la Blancherie, la Négrie, la Maynardie, Narbonnez, partage le faubourg appelé la Croix-de-Lagarde et

CULTE ET RELIQUES.

Peu après la mort de sainte Spérie, dont le corps fut enseveli auprès de la fontaine qui depuis a porté son nom, on bâtit une chapelle qui comprenait le tombeau et la fontaine entre ses murs, pour y célébrer tous les ans le jour de son martyre, et satisfaire la dévotion de ceux qui s'y rendaient sans cesse afin d'obtenir par son intercession la santé du corps ou les grâces spirituelles dont ils pouvaient avoir besoin. Le bruit des merveilles qui s'opéraient tous les jours à Sainte-Spérie augmenta de plus en plus ce concours, et, avec les offrandes que les chrétiens y déposaient, on fit construire des hôtelleries pour loger une partie de ceux qui venaient visiter le tombeau de la Sainte. L'affluence des pèlerins qui lui étaient dévoués et dont le nombre allait toujours croissant fit que l'on essarta le terrain attenant à la chapelle, pour y bâtir des maisons. La chapelle étant devenue bientôt insuffisante pour contenir les nombreux habitants du bourg ou les étrangers, on fit construire sur le même lieu une grande église en l'honneur et sous l'invocation de sainte Spérie. L'église avec la bourgade qui en dépendait fut dans la suite cédée aux religieux bénédictins de Carennac ; enfin l'industrie et le commerce succédant insensiblement à tous ces mouvements qu'inspirait la piété, la bonté du terrain que la culture rendait tous les jours plus fertile, donnèrent l'accroissement à cette ville qui a retenu le nom de Sainte-Spérie jusqu'au XVIIe siècle et qu'elle quitta après que la châtellenie de Saint-Sérène ou Saint-Seren, comme on l'écrivait dans le moyen âge, ayant passé à la maison de Turenne, le château cessa d'être habité, le siége de la justice fut transféré à la ville de Sainte-Spérie qui se trouvait dans ses dépendances et conserva toujours le nom de châtellenie de Saint-Seren ; cette dénomination passa insensiblement des actes judiciaires ou notariés dans la bouche du public qui bientôt oublia cette translation et s'accoutuma à donner à la ville le nom qu'il trouvait dans les actes publics, ôta à la ville de Sainte-Spérie son vrai nom pour lui substituer celui de l'ancien château qu'on a même quelque peine à retrouver dans la manière actuelle d'écrire Saint-Céré. C'est ainsi que la Sainte a comblé de faveurs la ville qui lui doit sa naissance.

Depuis bien longtemps l'église de Sainte-Spérie ne possède plus les reliques de sa patronne. Une tradition orale assez unanime et quelques manuscrits des derniers siècles, qui ne citent aucun garant, portent que les Anglais les enlevèrent lorsqu'ils furent forcés d'évacuer le Quercy et qu'*ils les laissèrent en Espagne*. Quoi qu'il en soit, il résulte de documents divers : 1° Que les reliques de sainte Spérie Sérène ont existé au monastère de Lesterps, alors au diocèse de Limoges, aujourd'hui Lesterps, diocèse d'Angoulême. La patronne de Saint-Céré étant la seule qui ait porté ces noms, et aucune autre Sainte portant le nom de *Spérie* ou celui de *Sérène* ne se trouvant dans le martyrologe romain, il devient à peu près certain que ces reliques étaient celles de sainte Spérie de Saint-Sérène, fille de Sérène ; car, d'après tous les écrits concernant cette Sainte, *Spérie* était son nom de baptême et *Sérène* est employé pour désigner le nom de sa famille ou le lieu d'où elle était. De plus, il est constant que sa famille, le château et la seigneurie ont porté le nom de *Saint-Serenus* tant qu'on a écrit les Actes en latin, et celui de *Saint-Séren* lorsqu'on a commencé à les écrire en français. Il est donc naturel de penser que ces reliques ayant été laissées à Lesterps par les Anglais, au lieu de continuer à les nommer *reliques de sainte Spérie Sérène*, on s'y habitua peu à peu à les nommer, par abréviation, *reliques de sainte Sérène ;* 2° Les Anglais ayant été définitivement chassés du Quercy en 1451, c'est vraisemblablement cette année-là que les reliques de sainte Spérie furent ravies à la paroisse de Saint-Céré et portées à l'abbaye de Lesterps ; c'était le chemin à peu près direct pour aller du Quercy en Angleterre ; 3° La ville de Poitiers ayant été assiégée par les Calvinistes en 1569, il s'ensuit que l'église de Lesterps et les reliques qu'elle contenait furent brûlées à cette époque, et que malheureusement nous ne pouvons plus conserver l'espoir de les retrouver.

Nous avons extrait cette biographie de la *Vie de sainte Spérie*, par M. l'abbé Paramelle, et de *Notes inédites* dues à l'obligeance du même auteur.

LE BIENHEUREUX JACQUES D'ULM OU L'ALLEMAND,

RELIGIEUX DOMINICAIN A BOLOGNE (1491).

Fra Giacomo ou le bienheureux Jacques d'Ulm, naquit en cette dernière ville, l'an 1407, d'une honorable famille de négociants. Dans sa jeunesse, nous dit Fra Ambrogino, son élève et le plus ancien écrivain de sa vie, notre Bienheureux s'adonna aux arts mécaniques pour lesquels il avait

se jette dans la Bave à peu près vis-à-vis le centre de la ville de Saint-Céré. On s'est fréquemment occupé à ramasser des paillettes d'or que traîne ce ruisseau.

une aptitude extraordinaire, et aussi à la peinture sur verre dans laquelle ses compatriotes avaient acquis une grande réputation. A l'âge de vingt-cinq ans, pris du saint désir de vénérer le tombeau du Prince des Apôtres, il partit pour Rome; et là, sur cette terre baignée par le sang de tant de martyrs, il éprouva, paraît-il, de si douces et si grandes consolations qu'il résolut d'y passer sa vie entière. Mais l'argent étant venu à lui manquer, il alla à Naples s'enrôler dans les armées d'Alphonse, roi d'Aragon, et quelques mois plus tard combattit vaillamment à la bataille où ce malheureux prince perdit la couronne et la liberté. Après quatre années de service, pendant lesquelles il sut gagner la confiance de ses chefs et l'estime de ses frères d'armes par son courage et sa bonne conduite, dégoûté de la vie licencieuse des camps, il quitta l'armée et, pour gagner honorablement sa vie, mit son intelligence et ses bras à la disposition d'un bourgeois de Capoue. L'an 1440, se sentant violemment tourmenté du désir si légitime d'embrasser son vieux père et de revoir sa chère patrie dont il était absent depuis sept ans, il reprit la route de la Germanie; déjà il était arrivé à Bologne et pensait à poursuivre son chemin, lorsque tout à coup, un jour qu'il priait avec ferveur devant le tombeau de saint Dominique et plaçait son long et périlleux voyage sous la protection de ce grand patriarche, il entendit au fond de son cœur une voix mystérieuse qui l'exhortait à sacrifier la patrie terrestre et à se vouer entièrement à la conquête de la patrie céleste. Aussitôt notre Bienheureux, comprenant d'où venait cette voix, frappa à la porte du couvent de Saint-Dominique, demanda humblement à revêtir l'habit des frères lais, et l'obtint; il avait alors trente-quatre ans.

Pendant les cinquante années qu'il vécut encore dans l'Ordre, il s'y distingua par la pratique des plus hautes vertus, et se montra toujours aussi bon religieux qu'il avait été bon soldat. Il mourut le 11 octobre 1491, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Léon XII, l'an 1825, l'inscrivit au nombre des Bienheureux, et l'Eglise honore sa mémoire le 12 octobre.

Disons un mot de ses œuvres artistiques. — En revêtant l'habit de saint Dominique, notre Bienheureux dut se remettre à la peinture sur verre dont il avait abandonné la pratique depuis une dizaine d'années, c'est-à-dire depuis qu'il avait quitté sa ville natale. Il fut chargé par ses supérieurs d'orner de vitraux l'église et le couvent; et en cette circonstance, dit la chronique, il s'acquit une grande réputation; mais malheureusement presque tous ses travaux, tant loués par les contemporains, ont disparu, et il ne reste plus de lui qu'un petit médaillon à l'entrée d'un des dortoirs du couvent; il représente Jésus sur la croix entre Marie sa mère et Jean son disciple bien-aimé. Toutefois, les beaux vitraux qu'il exécuta pour la grande basilique de Sainte-Pétrone et pour l'oratoire de la bienheureuse Hélène, dans le palais Bentivoglio, à Bologne, subsistent encore. Il suffit de les examiner pour juger du talent prodigieux de leur auteur, et comprendre la place honorable à laquelle il a droit, à côté des plus grands maîtres en cette branche de l'art. Le bienheureux Jacques trouva en outre, le premier, le moyen de donner au verre une teinte jaune diaphane en employant l'oxide d'argent; si donc aujourd'hui les peintres sur verre connaissent ce procédé si longtemps cherché et l'ont adopté, c'est à notre bienheureux qu'ils en sont redevables.

En mourant, le bienheureux Jacques d'Ulm laissa dans le cloître deux élèves : Fra Ambrogino, l'historien de sa vie, et Fra Anastasio, lesquels héritèrent non-seulement de ses talents et de ses procédés, mais encore de ses vertus, et jetèrent un nouvel éclat sur le couvent de Saint-Dominique de Bologne.

On le représente près d'un four à vitraux, pour indiquer l'art qu'il exerça dans son Ordre. On le peint aussi parfois une croix à la main, à cause de sa dévotion pour la passion de Notre-Seigneur.

Extrait de l'*Année Dominicaine.*

SAINT SÉRAPHIN DE MONTE-GRANARO,

FRÈRE LAI DE L'ORDRE DES CAPUCINS (1604).

L'année 1540 vit naître à Monte-Granaro, dans la Marche d'Ancône, saint Séraphin. Ses parents étaient dénués des biens de la fortune, mais riches en vertu. Sa mère surtout était si pieuse que tout le monde l'admirait et que les femmes se la proposaient pour modèle. Elle déposa dans le cœur de son fils les germes de toutes les vertus, et Félix, comme on l'avait nommé au Baptême, sut répondre aux soins que se donnait sa mère pour le former à la vertu. On ne voyait dans son

extérieur et sa conduite rien de puéril. Il aimait la prière, et, connaissant déjà le prix du temps, il n'en laissait perdre aucune parcelle. Son père, pauvre maçon, plaça de bonne heure son fils chez un paysan pour garder les bestiaux. Le jeune serviteur de Dieu eut dès lors tout le temps de se livrer à la prière. Il avait gravé une croix sur un chêne, et devant cette croix il passait des heures en adoration ; ce qui ne l'empêchait pas de remplir son emploi avec la plus grande fidélité. Le soir, quand il était rentré, il prenait peu de nourriture, et, après avoir donné quelques heures au sommeil, il se levait et passait le reste de la nuit à converser avec son Sauveur.

Le temps des épreuves était venu. La mort venait de lui ravir son père. Obligé de rentrer à la maison paternelle, il eut à obéir à son frère dont le caractère était violent et colère. Ce frère était maçon: il voulut apprendre ce métier à Félix, et, sans pitié pour son âge, il le traita comme une bête de somme, sans qu'une plainte sortît jamais de la bouche de celui qui était l'objet de tant de duretés. Cette situation se prolongea pendant plusieurs années. A seize ans, ayant entendu lire le livre de Denis le Chartreux sur les fins dernières, Séraphin prit la résolution, pour sauver son âme et échapper aux dangers que l'on court dans le monde, d'entrer chez les Capucins. Il se rendit au couvent de Tolentino où il prit le nom de Séraphin, sous lequel il est connu. Il avait dix-huit ans, et il comprit qu'il n'était pas entré dans un Ordre religieux pour pratiquer la vertu, mais pour atteindre à la perfection. Il fit des progrès si rapides que ses frères en étaient étonnés. Au bout d'un an il fut admis à prononcer ses vœux. Ce fut pour lui l'occasion d'une telle joie que ce jour-là il baisait les pieds de tous les Pères. Dès lors il s'appliqua à établir en lui une pureté parfaite de conscience et à éviter tout ce qui pourrait la ternir ; il redoutait les péchés les plus légers et les avait en horreur. En récompense il obtint en abondance les lumières du ciel et devint bientôt fort habile dans la science des Saints. Il avait le cœur embrasé des flammes de l'amour divin, et, un jour que pendant une récréation on l'obligea de monter en chaire pour adresser la parole à ses frères, il sut trouver de tels accents que les religieux touchés et émerveillés bénirent Dieu de ce qu'il avait donné une foi si vive et tant de ferveur à ce pauvre frère. L'amour de Dieu était sa vie ; il aurait voulu donner son sang pour prouver à Dieu son amour ; il sollicita la faveur d'aller dans les pays infidèles pour y souffrir le martyre, mais ses supérieurs ne crurent pas devoir lui accorder cette faveur et priver leur communauté de ce modèle de vertus.

Une charité sincère pour le prochain accompagnait l'amour qu'il avait pour Dieu. Il était affable, bienveillant pour tout le monde et toujours disposé à rendre service. Mais c'étaient surtout les pauvres qui avaient la plus grande part à son affection. Il mettait en œuvre tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour les soulager, et pour cela il se privait souvent du nécessaire. Une famine étant survenue, il se contenta de quatre onces de pain par jour, afin de pouvoir donner davantage à ceux qui avaient faim. Dieu, en récompense de ses vertus, lui accorda le don des miracles ; il connaissait l'avenir et lisait dans le secret des cœurs ; mais, comme son humilité était grande, il mettait tout en œuvre pour cacher les prodiges qu'il opérait. Sa réputation de sainteté devint telle que ses supérieurs furent obligés de lui ôter la charge de quêteur, parce que, quand il sortait, la foule se pressait sur ses pas et coupait des morceaux de son manteau.

Il fut averti de sa mort et l'annonça à ses frères. Il avait soixante-quatre ans, quand il expira, le 12 octobre 1604, après avoir édifié pendant quarante-six ans l'Ordre des Capucins. Il s'opéra de nombreux prodiges à son tombeau. En 1610, le pape Paul V permit aux habitants d'Ascoli de lui rendre un culte public, et Clément XIII le canonisa le 16 juillet 1767.

Cf. Continuateurs de Godescard ; *Acta Sanctorum*, tome VI d'octobre ; *Vie de saint Séraphin*, par le P. Pierre-Benoît Giovanni, capucin.

XIIIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Angleterre, saint EDOUARD, roi, mort le 5 janvier, et honoré aujourd'hui à cause de la translation de son corps. 1066. — A Troade, ville de l'Asie-Mineure, la naissance au ciel de saint Carpe, disciple du bienheureux apôtre Paul. Ier s. — A Cordoue, en Espagne, la naissance au ciel des saints martyrs Fauste, Janvier et Martial, qui furent d'abord tourmentés sur le chevalet, eurent ensuite les sourcils rasés, les dents arrachées, le nez et les oreilles coupés, et consommèrent enfin leur martyre par le supplice du feu[1]. Vers 304. — A Thessalonique, saint Florent, martyr, qui, après plusieurs autres tourments, fut consumé par le feu. Vers 350. — En Autriche, saint Colmann, martyr[2]. 1012. — A Ceuta, dans le royaume de Fez, en Mauritanie, le supplice de sept bienheureux martyrs de l'Ordre des Frères Mineurs, DANIEL, SAMUEL, ANGE, DONULE, LÉON, NICOLAS et HUGOLIN, qui, pour avoir prêché l'Evangile et combattu la secte de Mahomet, furent accablés d'outrages, chargés de fers, fouettés, et enfin décapités par les Sarrasins, qui leur firent ainsi gagner la palme du martyre. 1221. — A Antioche, saint THÉOPHILE, qui fut le sixième évêque de cette ville après saint Pierre. 181. — A Tours, saint VENANT, abbé et confesseur. Ve s. — A Subiaco *(Sublaqueum)*, dans la Campagne de Rome, sainte Chélidoine, vierge[3]. 1152.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Nantes, saint Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre, cité au martyrologe romain de ce jour. 1066. — A Cambrai, saint Berthoald, cinquième évêque de Cambrai et d'Arras. Il était né, croit-on, du sang royal de France, et assista, en 625, au concile de Reims, qui fut célébré sous Sonnace, évêque de cette ville. Il tint huit ans le siége de Cambrai et d'Arras et eut pour successeur saint Aldebert ou Ablebert. 627. — En Limousin, saint Pierre de Limoges, premier évêque de Braga *(Bracara Augusta)*, en Portugal, et martyr, cité au martyrologe romain du 26 avril. Ier s. — En Guyenne, saint Géraud ou Gérard de Corbie, abbé, fondateur du monastère de la Grande Sauve, et dont nous avons donné la vie au 5 avril. 1095. — Au diocèse de Limoges, saint LÉOBON, solitaire, natif de Saint-Etienne de Fursac (Creuse, arrondissement de Guéret, canton de Grand-Bourg). VIe s. — Aux diocèses de Rodez et de Saint-Flour, saint GÉRAUD ou GÉRAULT, comte

1. Prudence appelle ces trois Martyrs « les trois couronnes de Cordoue ». On dit que leurs reliques furent découvertes à Cordoue, en 1584, avec celles de quelques autres Martyrs. — Baillet.

2. Ecossais de nation, Colmann ou Colomann était, au dire de quelques historiens, de sang royal. Ayant entrepris par dévotion un pèlerinage en Terre Sainte, il passait à Stockerau, bourg situé à trois lieues de Vienne, quand il fut arrêté par les habitants qui le prirent pour un espion envoyé par les Esclavons. Les peuples voisins de l'Autriche, de la Moravie et de la Bohême, se faisaient alors une guerre cruelle. Colmann eut à souffrir tous les genres de supplices : on finit par le pendre, avec deux brigands, sur un arbre desséché. Des miracles éclatants confirmèrent son innocence ; car, tandis que les corps des deux voleurs furent mangés par les oiseaux de proie, celui du Saint demeura sans corruption. Après que le corps du Saint fut resté suspendu une année entière sur l'arbre, et que celui-ci même eut recommencé à verdir, ce phénomène fit sensation et on enterra solennellement le corps dans une chapelle voisine. Henri Ier, alors margrave d'Autriche, le fit plus tard transférer dans sa résidence de Melk et enterrer dans la cathédrale (13 octobre 1014). — Cf. Continuateurs de Godescard et *Acta Sanctorum*, tome VI d'octobre.

3. Chélidoine naquit à Cicoli (Abruzze ultérieure), et passa sa jeunesse dans la crainte de Dieu, l'horreur du péché et le mépris des vanités mondaines. Devenue grande et résolue de vouer à Dieu une perpétuelle continence, elle se retira dans les montagnes voisines de Subiaco et y mena une vie très-austère. Elle alla demander à l'évêque de cette ville le voile des vierges qui lui fut accordé. Dieu combla cette âme sainte de faveurs miraculeuses : de toutes parts les malades affluaient vers elle pour lui demander le secours de ses puissantes prières qui souvent leur rendirent la santé. Après avoir vécu jusqu'à l'âge de soixante ans dans les exercices de la plus rude pénitence, elle s'endormit saintement dans Notre-Seigneur (1152). Son corps fut transporté, un peu plus tard, au monastère de Subiaco. — *Acta Sanctorum*, 13 octobre.

d'Aurillac et confesseur. 909. — Dans l'ancienne abbaye cistercienne de Foigny *(Fusniacum)*, au diocèse de Soissons, saint Gerbrand, abbé de Claer-Camp *(Clarus Campus*, Ordre de Citeaux), dans l'ancien diocèse de Leeuwarden, en Frise. On dit que son âme apparut portée dans le ciel par le ministère des anges [1]. 1218. — A Trèves, saint Lubence ou Louveins (*Lubentius)*, prêtre et confesseur. Formé dès sa tendre enfance à toutes les vertus, il vint à Trèves sous la direction du saint évêque Maximin qui lui conféra la prêtrise. On prétend que saint Paulin, évêque de Trèves, l'envoya avec quelques prêtres en Aquitaine chercher le corps de saint Maximin, son prédécesseur, et qu'il apporta à Trèves ce précieux trésor. Lubence prêcha la foi dans les environs de Coblentz *(Confluentes)*, particulièrement à Covern *(Cuberinus)*, dans la province Rhénane, et convertit les habitants de ce pays. On prétend que ses reliques furent transportées d'une manière miraculeuse à Dietkirchen, où elles sont encore l'objet de la vénération des fidèles [2]. 369. — A Marseille, saint Antonin, évêque de ce siége et confesseur. Son corps, qui était à Saint-Cannat (Bouches-du-Rhône, arrondissement d'Aix, canton de Lambesc), fut transféré, en 1277, dans la cathédrale de Marseille. Vers 580. — Près de Gannat (Allier), au diocèse de Moulins, sainte Procule, vierge et martyre, dont nous avons donné la vie au 9 juillet. XIe ou XIIe s. — A Spire *(Augusta Nemetum)*, ville de Bavière (Cercle du Rhin), le vénérable Reginbaud ou Raimbault *(Reginobaldus)*, évêque de ce siége et confesseur. Il pratiqua d'abord dans le cloître les plus héroïques vertus, et réforma ensuite, avec le plus grand succès, les abbayes de Sainte-Afre d'Augsbourg, d'Ebersberg (archiduché d'Autriche), et de Lorsch ou Laurisheim (Hesse-Darmstadt). Le siége de Spire étant venu à vaquer par la mort de Reginger (1033), Reginbaud fut appelé au gouvernement de ce diocèse. La cathédrale de cette ville lui est redevable, en grande partie, de la magnificence dont elle s'enorgueillit aujourd'hui. 1039. — A Orléans, la translation de saint Mamert, archevêque de Vienne et confesseur, dont nous avons donné la vie au 11 mai [3]. 477. — Au diocèse de Saint-Brieuc, saint Maurice ou Moriz, abbé des monastères cisterciens de Langonet et de Carnoet, en Bretagne, dont nous avons donné la vie au 5 octobre. 1191. — Au diocèse de Troyes, saint Lupien (Lupence, Louvent, *Lupentius)*, abbé de Saint-Privat en Vivarais et martyr, dont nous donnerons la vie au 22 octobre. Vers 584.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Armento, en Lucanie, saint Luc ou Lucas, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile, fondateur du monastère de Carbone ou San-Carbonio, illustre par la sainteté de sa vie et la gloire de ses vertus, protecteur et patron spécial de la même ville. 993.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — Au diocèse de Quimper, dans la province de Bretagne, saint Maurice, abbé, de l'Ordre de Citeaux, qui donna de grandes et glorieuses marques de sainteté [4]. 1191.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Ceuta, dans le royaume de Fez, le supplice des sept bienheureux martyrs Daniel, Samuel, Ange, Donule, Léon, Nicolas et Hugolin, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui, pour avoir prêché l'Evangile et réfuté la secte de Mahomet, furent accablés d'outrages, chargés de fers, fouettés et enfin décapités par les Sarrasins. Ils obtinrent la palme du martyre le 10 de ce mois. 1221.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre des Mineurs-Capucins de Saint-François. — De même que chez les Frères Mineurs.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Augsbourg *(Augusta Vindelicorum)*, ville de Bavière (cercle de Souabe et Neubourg), saint Simbert (Simpert, Limpert, Lintpert), évêque de ce siége et confesseur. Ses parents, qui étaient très-recommandables par leurs vertus et leur piété, cherchant à lui procurer une éducation chrétienne, le confièrent aux religieux de la fameuse abbaye de Murbach *(Morbacum)*, située autrefois à six lieues de Colmar, dans le voisinage de Guebwiller. Simbert répondit aux vœux de ses pa-

1. On chercherait en vain la vie de saint Gerbrand dans les Bollandistes qui, n'étant pas assez édifiés sur son culte, n'ont pas osé l'insérer dans leur Recueil, sur la seule foi de Ferrari, Molanus, Menard, Wion, Henriquez, Bucelin et Chastelain, auteurs de cette mention. — Cf. *Prætermissi*, 13 octobre.

2. Continuateurs de Godescard et *Acta Sanctorum*.

3. Le corps de saint Mamert, inhumé à Vienne, fut ensuite, par l'ordre du pape Jean III (560-574) et du roi Gontran, transporté à Orléans et déposé dans la cathédrale de cette ville où il était en grande vénération. Son chef était placé à part dans une châsse d'argent, et les autres reliques dans une seconde châsse du même métal. Elles ont été brûlées, au XVIe siècle, par les Calvinistes.

4. Voir sa vie au 5 octobre.

rents et obtint en peu de temps des succès distingués dans les études ; mais il ne négligea pas de former en même temps son cœur à la vertu, et devint un saint et fervent religieux. Après la mort de saint Thosson, évêque d'Augsbourg (778), Charlemagne, qui connaissait tous les grands hommes de son vaste empire, jeta les yeux sur Simbert : celui-ci prit possession de son siége cette même année 778, tout en continuant de gouverner sa communauté de Murbach (car il en était devenu abbé). Le nouvel évêque donna à son clergé de sages règlements, afin de réveiller son ardeur assoupie et l'engager à travailler sans relâche à rappeler les mœurs parmi le peuple ; ensuite il s'appliqua à faire disparaître les dernières traces des désordres causés par les guerres, surtout par l'irruption des Huns, qui avaient brûlé (798) les faubourgs d'Augsbourg. Il s'occupa aussi du temporel de son Eglise, et, entre autres œuvres de ce genre, il rétablit dans toute sa splendeur l'église de Sainte-Afre, incendiée par les ennemis, et fonda des institutions pour le soulagement des pauvres [1]. 807. — A Chalcédoine, aujourd'hui Kadi-Keui, ville de Bithynie, sur le Bosphore de Thrace, les saints martyrs Marcel, Adrien et leurs compagnons, cités par les martyrologes de saint Jérôme. Vers 310. — A Gênes *(Genua)*, ville d'Italie, dans les Etats Sardes, saint Rémo ou Romule *(Romulus)*, évêque de ce siége et confesseur. « Il fut pour ses ouailles », nous disent les archives de cette église, « un père plutôt qu'un maître ; sa douceur, sa charité, son zèle lui acquirent l'estime et la vénération de tous ceux qui le connurent ». Il mourut à Matutia (aujourd'hui Saint-Rémo) emportant les regrets de toute la province. Il y fut enseveli dans la crypte de Saint-Syr, et de nombreux miracles vinrent illustrer son tombeau. A l'époque de l'invasion des Sarrasins, ses précieuses reliques furent transférées à Gênes. Vers 360. — Dans le Leinster ou Lagénie, contrée d'Irlande, les saintes Fyncane (Fincane, Fintane, Finsèque, Frinsèque) et Findoche ou Frudoche, vierges. On les honorait particulièrement à Trim, dans le comté d'East-Meath. 526 ou 706. — En Ecosse, saint Congan ou Comgam, abbé et confesseur, qui mourut et fut enseveli, croit-on, dans la petite île d'Iona ou Icolmkill, une des Hébrides. Commencement du VIIIe s.

SAINT GÉRAUD OU GÉRAULT [2] D'AUVERGNE,

COMTE D'AURILLAC ET CONFESSEUR

909. — Pape : Sergius III. — Roi de France : Charles III, *le Simple*.

> **L'âme, attirée par l'ineffable douceur de Dieu, se dérobe en quelque sorte à elle-même; elle est ravie; elle s'échappe d'elle-même pour jouir de Dieu et de ses délices.** *Saint Augustin.*

Il était fils de Geraldus et d'Adaltrude, l'un et l'autre issus de la première noblesse du royaume. Il naquit en Auvergne l'an 855, sous le règne de Charles le Chauve, et reçut de ses parents, qui étaient très-vertueux, une éducation toute chrétienne, à laquelle il répondit parfaitement par sa douceur, sa modestie, son obéissance, son honnêteté et mille autres bonnes qualités qui éclatèrent en lui dès son enfance, et qui firent pressentir que Dieu le destinait à une haute sainteté. On le dressa aux armes et à la chasse, selon la coutume des nobles. Mais une indisposition qui lui survint, paraissant par sa durée le rendre peu propre à la guerre, porta ses parents à le

1. On déposa son corps dans l'église de Sainte-Afre, où beaucoup de miracles furent opérés par son intercession. Immédiatement après sa mort, il fut honoré comme Saint. A la demande de l'évêque Pierre d'Augsbourg, en 1450, et après une enquête en règle, il fut canonisé solennellement par le pape Nicolas V, et sa fête fut fixée au 13 octobre dans l'église de Saint-Ulric. En 1622, elle fut élevée au rang de fête diocésaine.

Ses reliques furent levées de terre, en 1491, sous l'évêque Frédéric II de Hohenzollern, et l'année suivante elles furent inhumées avec beaucoup de pompe, en présence de l'empereur Maximilien Ier et des princes de l'empire. Elles reposent aujourd'hui dans une chapelle qui porte son nom. — Continuateurs de Godescard ; l'abbé Hunckler, *Histoire des Saints d'Alsace ; Vie du Saint*, par Adilbert, prieur de Saint-Ulric, à Augsbourg.

2. En latin : *Geraldus*.

retirer de ces exercices et à l'appliquer à l'étude : ce qui lui fut très-utile tout le reste de sa vie. Sa santé étant rétablie, il reprit ses premières occupations ; mais il ne discontinua point de lire les saintes Ecritures et les livres de piété, dans lesquels il trouvait une onction et une douceur merveilleuses.

La mort de ses parents l'ayant rendu maître de biens immenses, il ne s'en fit point un sujet d'orgueil et d'ostentation, et ne se laissa point aller au luxe et aux débauches de la jeunesse ; mais il se tint toujours dans les bornes de la crainte de Dieu, se fortifiant par l'oraison et par l'union continuelle de son esprit avec Dieu. Il oublia néanmoins un jour son devoir. Tenté par le démon et par la chair, il jeta un regard coupable sur une jeune esclave ; il méditait un dessein criminel, mais lorsqu'il allait l'exécuter, Dieu l'éclaira : il vit le gouffre où il s'allait précipiter, il en gémit devant Dieu, et remontant au plus vite à cheval, il se retira sans avoir exécuté le mal que le démon lui avait inspiré. Cependant, sachant que le consentement intérieur qu'il avait donné au péché l'avait rendu coupable, il en fit une très-sévère pénitence, et Dieu, qui ne laisse rien d'impuni dans ses serviteurs, l'en châtia très-rudement par la perte de la vue, qui lui dura un an entier, et qu'il souffrit avec une patience et une résignation admirables, la regardant comme un effet de la miséricorde du Seigneur et un moyen qu'il lui donnait d'expier sa faute. Il fut, depuis, extrêmement sur ses gardes, conservant la plus grande modestie dans ses regards et évitant toutes les occasions de pécher.

Il n'y avait rien de mieux réglé que sa journée. Il se levait à deux heures du matin pour réciter les Matines, soit dans l'église avec le clergé, soit dans sa chapelle, avec plusieurs ecclésiastiques qu'il avait toujours auprès de sa personne ; ce qu'il faisait même dans ses voyages, et il continua jusqu'à la mort, bien que sept ans auparavant il fût devenu aveugle. Le reste de la nuit il demeurait en prières, tellement occupé de Dieu, qu'il ne semblait pas avoir l'usage des sens. Aux jours solennels, il passait toute la matinée à l'église, quelquefois ravi en extase, et d'autres fois les yeux baignés de larmes ; il y retournait encore l'après-dîner, pour ne rien perdre des louanges que l'on offrait dans les temples à la Majesté divine. Après avoir entendu la messe les jours ouvriers, il donnait une audience publique à tous ceux qui voulaient lui parler. Chacun avait alors la liberté d'entrer chez lui, le pauvre comme le riche, le paysan comme le gentilhomme. Il écoutait tout le monde avec une douceur et une patience admirables, ne rebutait personne, ne refusait rien de ce qu'il pouvait accorder, ne remettait point à un autre temps ce qu'il pouvait terminer sur-le-champ, et ne renvoyait point à ses officiers ce qu'il pouvait exécuter par lui-même. Les requêtes des veuves et des orphelins étaient toujours les mieux reçues, et il leur répondait si favorablement, que nul ne sortait mécontent de son audience.

Les jours de jeûne il ne dînait qu'à trois heures après midi. Aux autres temps il dînait de bonne heure pour la commodité de ceux qui ne devaient dîner qu'après lui. Sa table était tout ensemble frugale et magnifique. Il y faisait toujours manger des prêtres et des religieux ; et il avait aussi à côté une table pour les pauvres, qu'il servait souvent de ses propres mains. On ne manquait point d'y faire la lecture, pour nourrir l'âme conjointement avec le corps ; mais pour récréer la compagnie, il l'interrompait quelquefois et faisait des questions savantes et pieuses aux gens doctes qu'il y avait invités. Son repas était ordinairement suivi d'une conversation agréable et

d'un exercice corporel ; mais l'un et l'autre étaient accompagnés de tant de modestie, qu'il était aisé de voir qu'il ne prenait pas ce divertissement pour son plaisir, mais par bienséance et par nécessité. Le reste de la journée, il l'employait ou à régler les affaires de son Etat, ou à terminer des différends, ou à instruire ses domestiques, ou à la visite des pauvres, des malades et des prisonniers, ou à la lecture des livres sacrés, ou à quelques autres pratiques de charité et de piété.

Il avait excellemment toutes les vertus d'un grand prince. Sa prudence éclatait en toutes ses actions ; il ne s'engageait jamais dans de mauvais partis ; il n'entreprenait rien par passion et ne donnait occasion à personne de l'attaquer et de lui faire la guerre. Ses avis étaient toujours si judicieux, qu'il n'y avait rien à y reprendre ni à y ajouter. Il ne faisait jamais rien sans conseil ; et il consultait, non pas des gens intéressés ou vicieux, mais des plus sages et des plus vertueux de son Etat. Et pour ce qui est des choses de sa conscience, il suivait la conduite de saint Gausbert, évêque de Cahors. Cette singulière discrétion le mit en grande estime à la cour de France et auprès des rois très-chrétiens qui régnèrent de son temps, auxquels il fut toujours très-fidèle, bien que le royaume fût alors partagé en diverses factions.

Sa justice n'était pas moindre que sa prudence. Il craignait toujours d'avoir du bien d'autrui : ayant su qu'un manteau d'étoffe du Levant qu'il avait acheté à Rome valait plus qu'on ne lui avait vendu, il renvoya le reste du prix au marchand, quoiqu'il fût déjà près de rentrer en France. Si ses gens faisaient le moindre dégât dans la campagne lorsqu'il voyageait, il le payait aussitôt suivant l'estimation de ceux qui l'avaient souffert. Il ne souffrait point de crime scandaleux dans les terres de son obéissance, mais il punissait sévèrement l'oppression des pauvres et la vexation des veuves et des pupilles. Il réprimait avec une vigueur admirable l'insolence et la tyrannie des gentilshommes, jusqu'à prendre les armes pour les réduire et les forcer dans leurs villes et dans leurs châteaux. C'est ce qu'il fit au gouverneur de Seré, nommé Arbault, qui s'était érigé en petit tyran sur tout son voisinage. Il assemblait souvent ses Etats pour savoir les désordres de tout son comté et pour y apporter des remèdes efficaces. Il faisait aussi en sorte que les juges ordinaires rendissent promptement et fidèlement la justice, sans se laisser corrompre par la faveur ni par des présents.

Cependant, il n'y avait rien de plus clément et de plus débonnaire que lui : il pardonnait aisément à ceux qui donnaient espérance de s'amender ; il faisait même quelquefois évader des prisonniers après leur avoir fait concevoir un grand regret de leurs crimes. Jamais il ne faisait la guerre que par force et y étant contraint pour la conservation de son pays et la défense de ses sujets. Avant de la commencer, il tentait toutes les voies de douceur et d'accommodement, pour n'être point obligé de répandre le sang de ses ennemis. Dans la chaleur du combat, il voulait que ses soldats émoussassent la pointe de leurs armes, ou ne frappassent pas du côté du tranchant, afin de faire plus de peur que de mal ; et cependant, ce qui est admirable, il remportait toujours la victoire, et il est inouï que jamais il n'ait été défait. Il épargnait même les dépouilles de ceux qu'il avait vaincus, et ne permettait point à ses soldats de piller le pays ennemi. C'est ce qui lui acquit le surnom de *bon comte*, et qui lui attira tellement le respect et l'amour de ses voisins, que nul n'avait plus l'audace de l'attaquer ni de lui faire du tort. Il n'y eut qu'Aymon, comte de Poitiers, Adelelme, son frère, et Geof-

froy, comte de Turenne, qui osèrent entreprendre sur ses terres ; et de fait, Adelelme prit un jour le château d'Aurillac. Mais Dieu fit voir en maintes occasions que notre Saint était sous sa protection, tantôt en faisant paraître de grandes troupes autour de lui, quoique son armée fût fort petite ; tantôt en donnant des terreurs paniques à ceux qui le voulaient attaquer ; tantôt en le rendant invisible lorsqu'on était près de l'insulter. Il reprit en un moment le château que ce seigneur avait surpris, et sans qu'il s'en mît en peine, la justice divine le vengea de cet outrage, en ôtant la vie à celui que l'envie et la haine portaient à le persécuter.

Il avait une grande dévotion envers les apôtres saint Pierre et saint Paul, et une profonde vénération pour le Saint-Siége. Ses grandes occupations ne l'empêchèrent pas de faire au moins sept fois le voyage de Rome pour satisfaire à cette dévotion. En chemin, il faisait toujours porter sa chapelle avec lui, afin de s'acquitter de ses exercices de piété avec la même ferveur qu'il aurait fait dans son palais. Son occupation dans ses pèlerinages était de visiter les églises, d'honorer les saintes reliques, de faire de grandes aumônes aux pauvres et de s'entretenir avec Dieu dans l'oraison : ce qu'il faisait, dit saint Odon, avec tant de révérence, qu'on voyait bien qu'il était tout pénétré de la pensée de la présence de son souverain Seigneur. Enfin, sa ferveur le porta à fonder et à faire bâtir une belle abbaye, de l'Ordre de Saint-Benoît, dans sa ville capitale, à la faire dépendante immédiatement du Saint-Siége, et à lui céder, par un don entre-vifs, son comté d'Aurillac avec la plupart de ses autres terres et seigneuries : il s'en réserva seulement l'usufruit. Toutes les fois qu'il retournait à Rome, il portait une bourse attachée à son cou, dans laquelle il y avait dix pièces d'or, qu'il offrait à l'autel des saints Apôtres, pour témoigner qu'il était leur vassal, et qu'il tenait d'eux en fief le bien qu'il s'était réservé. Il assembla dans ce monastère un grand nombre de religieux, et lui-même eût entièrement quitté le monde pour s'y renfermer, si saint Gausbert, son directeur, ne lui eût remontré qu'il était plus à propos qu'il retînt sa dignité en apparence, pour le bien et le soulagement de ses sujets, observant, d'ailleurs, dans son palais, la plupart des choses qu'il verrait observer dans le cloître. Depuis ce temps-là ses jeûnes étaient plus rigoureux et plus fréquents, son oraison plus assidue, ses habits plus simples et ses retraites plus ordinaires : bien loin d'apprendre quelque chose des religieux de son abbaye, il leur servait lui-même de modèle ; d'ailleurs, c'était avant les réformes de Cluny et de Cîteaux, et dans un siècle où le malheur des guerres avait causé un grand relâchement dans la discipline monastique.

Dieu fit de grands miracles pour rendre témoignage de l'éminente sainteté du bienheureux comte. L'eau dont il avait lavé ses mains rendait la vue aux aveugles, le marcher aux boiteux et la guérison à toutes sortes de malades. S'il arrivait que, dans ses voyages, on ne trouvât pas de poisson ou de vin, pour sa réfection, la divine Providence en envoyait d'une manière miraculeuse. Les infirmes étaient guéris dès qu'il les touchait ; mais il était si humble et si modeste, qu'il évitait, autant qu'il lui était possible, ces actions éclatantes qui pouvaient lui donner de l'estime. Sept ans avant sa mort il devint aveugle, et cette infirmité ne fit que consommer sa patience et toutes ses vertus. Enfin, prévoyant que sa fin était proche, il se retira à Cézeinac, en Quercy, qui était aussi de son domaine ; là, il régla toutes les affaires de sa succession avec une prudence admirable, pour empêcher qu'il y eût jamais de contestations entre son abbaye de Saint-Pierre et deux neveux qu'il laissait pour héritiers ; puis, assisté d'Adalard, évêque

de Clermont, il rendit son âme à Dieu pour aller recevoir le salaire immortel de ses bonnes œuvres : ce fut le 13 octobre 909.

On le représente tenant une église, comme fondateur et protecteur

CULTE ET RELIQUES.

Sa mort fut suivie de plusieurs miracles auxquels saint Odon de Cluny et quelques autres personnes graves ont rendu témoignage. On rapporte que son corps ayant été dépouillé pour être lavé et embaumé, il se couvrit aussitôt de la main ; ce qu'il fit par trois fois, et jusqu'à ce qu'on l'eût couvert d'un suaire, pour marquer combien la pureté lui avait été chère durant sa vie. Son corps fut transporté avec une pompe extraordinaire à Aurillac, où il avait désiré être enseveli. On l'enterra dans l'église du monastère, près de l'autel de Saint-Pierre ; dans la suite on fit plusieurs translations de son corps dans la même église.

Au XVIe siècle, sa châsse, qui était d'argent, fut enlevée par les Calvinistes, qui dispersèrent ses ossements ; mais les fidèles trouvèrent moyen d'en recueillir une partie. L'abbaye d'Aurillac donna naissance à la ville de ce nom, qui devint dans la suite fort considérable et fut longtemps la capitale de la Haute-Auvergne. Cette abbaye, après s'être maintenue dans la discipline régulière avec beaucoup de réputation jusqu'au XVe siècle, fut donnée à cette époque à des abbés commendataires qui y laissèrent entrer le relâchement. C'est ce qui la fit passer dans le siècle suivant à des chanoines séculiers qui la changèrent en chapitre collégial, tout en conservant l'abbé commendataire, avec l'approbation du pape Pie IV.

La paroisse de Saint-Gérault, à Aurillac, possède les restes vénérés de son saint patron. Ils reposent actuellement dans son église, rebâtie sur les fondements de celle que l'illustre Saint avait élevée sous le patronage des saints apôtres Pierre et Paul. Un grand concours de pèlerins vient, depuis neuf siècles, y honorer sa mémoire.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de Baillet, des *Vies des Saints du Limousin*, par M. Labiche de Reignefort, et de *Notes locales* dues à M. l'abbé Peyrac, vicaire de la paroisse de Saint-Gérault, à Aurillac. — Cf. *Vie du Saint*, par Odon de Cluny, et le révérend Père Dominique de Jésus, dans son *Histoire parénétique* des trois saints patrons de la Haute-Auvergne.

SAINT ÉDOUARD III, LE CONFESSEUR,

ROI D'ANGLETERRE

1066. — Pape : Alexandre II.

> Dans la maison du juste qui vit de la foi, ceux qui commandent sont les serviteurs de ceux auxquels ils paraissent commander.
>
> *Saint Augustin.*

Dieu donne souvent les mauvais princes dans sa colère; mais un bon roi est aussi le présent le plus précieux qu'il puisse faire à une nation. « Un roi sage », dit la Sagesse, « est le soutien du peuple ». Et l'Ecclésiastique : « Tel qu'est le juge du peuple, tels sont les ministres; tel qu'est le prince de la ville, tels sont aussi les habitants. Le roi insensé perdra son peuple; et les villes se peupleront par la sagesse de ceux qui les gouvernent ». La vérité de ces maximes est confirmée par le bonheur qui accompagna le règne d'Edouard le Confesseur.

Le roi Ethelred II eut d'Elvige, sa première femme, Edmond, surnommé *Côte de fer*, qui lui succéda. Il épousa depuis Emme, fille de Richard Ier, duc de Normandie; il en eut deux fils, Alfred, et Edouard dont nous donnons

la vie. Le règne d'Ethelred fut malheureux, parce qu'il fut faible. Les Danois, qui depuis environ soixante ans n'avaient point inquiété la Grande-Bretagne, vinrent l'attaquer de toutes parts, et y commirent d'horribles ravages. Ethelred acheta d'eux une paix honteuse, et ne rougit pas de s'engager à leur payer tous les ans un tribut considérable, qui fut levé par une taxe à laquelle on donna le nom de *Danegelt*. Swein ou Suénon, roi des Danois, fit la conquête de toute l'Angleterre, peu de temps après, c'est-à-dire en 1015. Ce prince mourut la même année, laissant un fils nommé Knut ou Canut.

Ethelred, qui s'était retiré en Normandie, revint en Angleterre, lorsqu'il eut été instruit de la mort de Suénon, et il remonta sur le trône; mais il mourut l'année suivante, laissant encore la Mercie et quelques provinces de ses Etats entre les mains des Danois. Edmond Côte de Fer, se présenta pour succéder à son père. Malheureusement pour lui, il avait affaire à des ennemis puissants, et il lui fallut livrer plusieurs batailles. Enfin, les choses en vinrent au point que l'on proposa de part et d'autre un traité; il fut conclu près de Glocester, et l'on arrêta que Canut aurait le royaume de Mercie, de Northumberland et d'Est-Anglie.

Peu de temps après, Edmond fut indignement assassiné par un Danois qu'il avait comblé de bienfaits. Le Danois Canut profita de cette occasion pour s'emparer de toute l'Angleterre.

Emme s'était retirée en Normandie avec ses deux fils Alfred et Edouard. Canut la demanda en mariage au duc Richard, son frère, et elle lui fut accordée; mais les deux jeunes princes restèrent en Normandie, à la cour de Richard II et de ses successeurs, Richard III, et Guillaume le Conquérant.

Canut régna dix-neuf ans en Angleterre. Il fut magnifique, libéral, brave et zélé pour la religion; mais l'ambition ternit l'éclat de ses vertus. Il mourut en 1036, et ses Etats furent partagés entre ses enfants : Swenon eut la Norwége, Harold l'Angleterre, et Hardi-Canut le Danemark. Alfred et Edouard vinrent de Normandie à Winchester pour y voir Emme, leur mère. Godwin, qui commandait dans le West-Sex et qui avait contribué principalement à établir l'autorité de Harold dans cette partie de l'Angleterre, convint avec le roi d'attirer les deux princes à la cour, dans le dessein de les faire périr secrètement. Emme, se défiant de ce qui se tramait, craignit pour ses enfants; elle se contenta d'envoyer Alfred, et trouva des prétextes pour retenir Edouard auprès d'elle. Godwin alla au-devant d'Alfred, mais ce fut pour se saisir de sa personne : il le fit d'abord enfermer dans le château de Guilfort d'où il fut conduit à Ely. On lui creva les yeux, et on le mit dans un monastère où il mourut peu de jours après. Edouard retourna promptement en Normandie, et Emme se retira chez le comte de Flandre. Après la mort de Harold, arrivée en 1039, Hardi-Canut vint en Angleterre avec quarante vaisseaux danois et s'y fit reconnaître roi. Le prince Edouard y vint aussi de Normandie, et il fut reçu par le nouveau roi avec les égards qui lui étaient dus. Il demanda vengeance de la mort de son frère; mais Godwin l'évita, en faisant serment qu'il n'avait point eu part à la triste fin d'Alfred. Hardi-Canut, prince vicieux, mourut subitement en 1041. Suénon, autre fils de Canut, existait encore, et régnait en Norwége; mais les Anglais, las de vivre sous la domination de rois étrangers, qui les traitaient avec indignité, résolurent de rétablir sur le trône leurs princes légitimes. C'était l'unique moyen qu'ils eussent de s'affranchir d'un joug pesant qu'ils portaient avec impatience depuis plus de quarante ans. D'un

autre côté, les vertus d'Edouard avaient gagné les ennemis de sa famille, et tout le monde s'accordait à vouloir lui rendre la couronne de ses pères. Leofrick, comte de Mercie, Siward, comte de Northumberland, et Godwin, comte de Kent, qui était en même temps gouverneur du royaume de West-Sex, les trois hommes les plus puissants de la nation, furent les principaux auteurs de la révolution qui fit rentrer l'Angleterre sous la domination de ses véritables maîtres.

Edouard avait été formé à l'école de la vertu, et il en avait fait un bon usage. Il savait apprécier à leur juste valeur les biens de ce monde visible. Jamais il n'avait cherché de consolation que dans la vertu et dans la religion. Elevé dans le palais du duc de Normandie, il avait su se préserver de la corruption des vices qui régnaient à la cour de ce prince; il s'appliqua même à acquérir les vertus contraires dès son enfance; il était fidèle aux pratiques que prescrit le christianisme, et il aimait à converser avec les personnes de piété. Toutes ses actions extérieures portaient l'empreinte de la modestie. Il parlait peu, mais ce n'était ni par ignorance, ni par défaut de talent; tous les historiens s'accordent, en effet, à dire qu'il était d'une sagesse et d'une gravité au-dessus de son âge. Son amour pour le silence venait donc d'un fond d'humilité, et de la crainte de perdre le recueillement ou de tomber dans les fautes qu'entraîne ordinairement la démangeaison de parler. Son caractère était composé de l'heureux assemblage de toutes les vertus chrétiennes et morales. On distinguait cependant en lui une douceur admirable, qui avait sa source dans une humilité profonde et dans une tendre charité qui embrassait tous les hommes. Il était aisé de s'apercevoir qu'il était entièrement mort à lui-même : de là cette horreur pour l'ambition et pour tout ce qui pouvait flatter les autres passions.

S'il monta sur le trône de ses ancêtres, c'est qu'il y fut appelé par la volonté de Dieu; aussi ne se proposa-t-il d'autre but que de faire aimer la religion et de venir au secours d'un peuple malheureux. Il était si éloigné de tout sentiment d'ambition, qu'il déclara refuser la plus puissante monarchie, si, pour l'obtenir, il fallait faire couler le sang d'un seul homme. Les ennemis mêmes de la famille royale se réjouirent de le voir sur le trône. Tous se félicitaient d'avoir un Saint pour roi, surtout après tant de malheurs sous le poids desquels la nation avait gémi; ils espéraient que les maux publics et particuliers allaient être réparés par sa piété, sa justice et sa bienfaisance. Edouard fut sacré le jour de Pâques de l'année 1402, à l'âge d'environ quarante ans.

Malgré les circonstances critiques dans lesquelles il monta sur le trône, son règne fut l'un des plus heureux qu'on eût jamais vus. Les Danois même établis en Angleterre le craignaient, l'aimaient et le respectaient. Quoiqu'ils se regardassent comme maîtres du pays, en vertu d'un prétendu droit de conquête, qu'ils en eussent été maîtres pendant quarante ans, et qu'ils eussent rempli de leurs colonies les royaumes de Northumberland, de Mercie et d'Est-Anglie, on ne les vit cependant s'agiter nulle part, et depuis le temps dont nous parlons, il ne fut plus question d'eux en Angleterre. Pontan, un de leurs historiens, calomnie les Anglais, lorsqu'il les accuse d'avoir massacré tous les étrangers sous le règne d'Edouard. Une pareille entreprise aurait été aussi dangereuse qu'injuste et barbare; son exécution aurait sans doute fait plus d'éclat qu'un massacre arrivé sous Ethelred II, dans un temps où les Danois étaient moins puissants et moins nombreux. Si l'on demande ce que devinrent ceux dont il s'agit, nous ré-

pondrons que s'étant mêlés avec les Anglais, ils ne firent plus dans la suite qu'un même corps de peuple avec eux, à l'exception de quelques-uns qui, de temps à autre, retournaient dans leur patrie.

Suénon, fils de Canut, qui régnait en Norwége, équipa une flotte pour venir attaquer l'Angleterre. Edouard mit son royaume en état de défense, et envoya en Danemark Gulinde, nièce de Canut, de peur que si elle restait en Angleterre elle ne favorisât secrètement l'invasion projetée. Sur ces entrefaites, le roi de Danemark, appelé aussi Suénon, fit une irruption dans la Norwége, ce qui fit échouer l'expédition contre les Anglais. Peu de temps après, Suénon fut détrôné par Magnus, fils d'Olaüs le Martyr, que Canut le Grand avait dépouillé de la Norwége. En 1406, des pirates danois se présentèrent à Sandwich, puis sur les côtes d'Essex ; mais la vigilance des principaux officiers d'Edouard les força de se retirer avant qu'ils eussent pu ravager le pays, et ils n'osèrent plus reparaître dans la suite.

Edouard n'entreprit qu'une seule guerre, qui eut pour objet le rétablissement de Malcolm, roi d'Ecosse, et elle fut terminée par une victoire glorieuse. Il y eut quelques mouvements dans l'intérieur du royaume, mais ils furent apaisés avec autant de promptitude que de facilité. On vit alors ce que peut un roi qui est véritablement le père de ses sujets. Tous ceux qui approchaient de sa personne essayaient de régler leur conduite sur ses exemples. On ne connaissait à sa cour ni l'ambition, ni l'amour des richesses, ni aucune de ces passions qui, malheureusement, sont si communes parmi les courtisans et qui préparent peu à peu la ruine des Etats. Edouard paraissait uniquement occupé du soin de rendre ses peuples heureux ; il diminua le fardeau des impôts, et chercha tous les moyens de ne laisser personne dans la souffrance. Comme il n'avait point de passions à satisfaire, tous ses revenus étaient employés à récompenser ceux qui le servaient avec fidélité, à soulager les pauvres, à doter les églises et les monastères. Il fit un grand nombre de fondations dont le but était de faire chanter à perpétuité les louanges de Dieu ; les divers établissements qu'il fit ne furent jamais à charge au peuple. Les revenus de son domaine lui suffisaient pour toutes les bonnes œuvres qu'il entreprenait. On ne connaissait point encore les taxes, ou l'on n'y avait recours qu'en temps de guerre et dans des nécessités très-pressantes[1]. Le saint roi abolit le *danegelt* qu'on avait payé aux Danois du temps de son père, et qu'on avait porté ensuite dans les coffres du souverain. Les grands du royaume, s'imaginant qu'il avait épuisé ses finances par ses aumônes, levèrent une somme considérable sur leurs vassaux sans l'en prévenir, et la lui apportèrent comme un don que lui faisaient ses peuples pour l'entretien de ses troupes, et pour les autres frais occasionnés par les dépenses publiques. Edouard, ayant appris ce qui s'était passé, remercia ses sujets de leur bonne volonté et voulut que l'on rendît l'argent à tous ceux qui avaient contribué à former la somme. Toute sa conduite annonçait qu'il était parfaitement maître de lui-même. Il avait une égalité d'âme qui ne se démentait dans aucune circonstance. Sa conversation était agréable, mais accompagnée d'une certaine majesté qui inspirait le respect ; il aimait surtout à parler de Dieu et des choses spirituelles.

Edouard avait toujours fait une estime singulière de la pureté, et il conserva cette vertu sur le trône par l'amour de la prière, par la fuite des occasions, par la pratique de l'humilité et de la mortification. Il veillait

1. L'imposition des taxes ne devint fixe et permanente que sous le règne d'Edouard III, en Angleterre, et sous le règne de Philippe de Valois, en France.

avec soin sur tous ses sens et prenait les précautions les plus sages pour se garantir de la moindre souillure. Cependant on désirait le voir marié, et il ne put résister aux instances que la noblesse et le peuple lui faisaient à cet égard. Godwin mit tout en œuvre pour que le choix du prince se fixât sur Edithe, sa fille, qui joignait une vertu éminente à toutes les qualités du corps, du cœur et de l'esprit. Une chose arrêtait le roi : c'est qu'il avait fait vœu de garder une chasteté perpétuelle. Il se recommanda à Dieu, puis il découvrit à celle qu'on lui proposait pour épouse l'engagement qu'il avait contracté. Edithe entra dans ses vues, et ils convinrent l'un et l'autre qu'ils vivraient dans l'état du mariage comme frère et sœur. C'est par un effet de la calomnie que quelques écrivains ont attribué la résolution de saint Edouard à la haine qu'il portait à Godwin. De tels sentiments sont incompatibles avec la haute vertu dont il faisait profession ; il était d'ailleurs incapable de traiter, avec l'injustice qu'on lui suppose, une princesse accomplie, à laquelle il s'était uni par les liens les plus sacrés.

Godwin était le sujet le plus riche et le plus puissant du royaume. Canut l'avait fait général de son armée, l'avait créé comte de Kent et lui avait fait épouser sa belle-sœur. Il fut ensuite grand trésorier et duc de West-Sex, c'est-à-dire général de l'armée dans toutes les provinces situées au midi de la Mercie. Dévoré par l'ambition, il viola souvent les lois divines et humaines. Swein, le plus jeune de ses fils, marcha sur ses traces, porta même le libertinage jusqu'aux excès les plus coupables. Edouard le punit par l'exil, mais il lui pardonna dans la suite. Godwin lui-même, s'étant rendu coupable de plusieurs crimes, fut menacé de proscription s'il ne paraissait pas devant le roi, qui était alors à Glocester. Il refusa d'abord et prit la fuite ; mais il revint bientôt avec une armée pour attaquer le roi. Quelques-uns de ses amis demandèrent sa grâce, et quoique Edouard fût vainqueur, il lui pardonna et le rétablit dans son premier état. Pendant la rébellion de Godwin, on crut nécessaire de renfermer Edithe dans un monastère, de peur qu'on ne se servît de sa dignité pour exciter les vassaux et les amis de son père. Malgré cette précaution, Edouard n'en était pas moins attaché à la reine, qui de son côté l'aimait tendrement, et ils vécurent toujours l'un et l'autre dans l'union la plus intime et la plus parfaite.

Nous ne pouvons nous dispenser de rapporter avec une certaine étendue la fameuse épreuve par laquelle passa la mère du saint roi. Voici de quelle manière le fait est raconté par plusieurs historiens. Quelques courtisans, jaloux d'avoir seuls la confiance du roi, entreprirent de perdre la reine-mère dans son esprit. Connaissant la piété d'Edouard, ils se couvrirent du masque de l'hypocrisie et feignirent un zèle pour la religion qu'ils étaient bien éloignés d'avoir. Emme voyait souvent le pieux Alwin, évêque de Winchester, et elle trouvait dans ses conseils de sages règles de conduite pour les affaires de sa conscience. On représenta cette liaison sous les couleurs du crime. Robert, que le roi avait amené de Normandie avec lui, et qui d'abbé de Jumières était devenu archevêque de Cantorbéry, s'en laissa imposer par la calomnie. Les ennemis de la princesse ne s'en tinrent pas là ; ils rappelèrent son mariage avec Canut, dont on connaissait la haine pour la famille de son premier mari. Ils ajoutèrent qu'elle avait favorisé Hardi-Canut au préjudice des enfants qu'elle avait eus de son premier mari et de toute la ligne saxonne ; qu'elle avait consenti, par les articles de son second mariage, à l'exclusion des héritiers légitimes ; qu'elle avait agréé le projet de faire passer toute l'Angleterre à la postérité de Canut, projet auquel cependant Canut dérogea depuis, en donnant le Danemark à Hardi-Canut, et l'An-

gleterre, à Harold, qu'il avait eu d'une première femme ; que le droit de ce prince sur l'Angleterre n'était fondé que sur une injuste conquête, etc. Il n'était pas possible à la reine de se disculper de ces dernières imputations, et il n'y avait que son repentir qui eût pu les effacer ; mais Edouard n'y fut point sensible, parce qu'il oubliait volontiers tout ce qui lui était personnel. Il n'en fut pas de même de l'accusation qui tombait sur les mœurs. Le roi se trouva dans une cruelle perplexité : d'un côté, le crime lui paraissait trop atroce pour y ajouter foi ; de l'autre, il craignait de se rendre coupable de connivence à un pareil scandale. Il chargea les évêques de prendre connaissance de cette affaire, et il voulut qu'ils s'assemblassent à Winchester. On défendit à Alwin de sortir de la ville, et en même temps la reine fut enfermée dans le monastère de Warewell, dans le Hampshire. La première assemblée n'ayant rien décidé, il s'en tint une seconde où plusieurs évêques furent d'avis qu'il ne fallait point donner de suite à l'affaire. C'est ce que le roi désirait ardemment ; mais l'archevêque de Cantorbéry insista si fortement sur l'énormité du scandale et sur la nécessité d'y apporter un remède efficace, que l'on prit le parti le plus rigoureux. Emme, comme une autre Suzanne, allait être la victime de ses accusateurs, et ne voyant aucun moyen de prouver son innocence, elle eut recours à Dieu, et pleine de confiance en lui, elle s'offrit à souffrir l'épreuve appelée ordeal ou ordalie [1]. Le jour

1. Ordeal est composé de deux mots saxons, *or*, grand, et *deal*, jugement. L'épreuve dont nous parlons fut instituée pour connaître la vérité des faits qui n'étaient pas suffisamment prouvés. Premièrement, la personne accusée se purgeait par serment, si le juge et l'accusateur en exigeaient la prestation, et qu'ils voulussent s'en contenter. Quelquefois le serment était confirmé par douze *compurgateurs* qui juraient qu'ils croyaient que l'accusé avait dit la vérité. Lorsque le serment n'était point admis, on ordonnait la grande purgation, qui était de trois sortes, savoir : le fer chaud, l'eau bouillante et l'eau froide. 1° Le fer chaud que l'accusé prenait dans sa main, ou sur lequel il marchait nu-pieds ; 2° l'eau bouillante, dans laquelle l'accusé mettait la main jusqu'au poignet et même jusqu'au coude ; 3° l'eau froide, dans laquelle on jetait l'accusé. On avait principalement recours à cette épreuve pour découvrir les sorciers. Il n'y avait primitivement que les juges qui l'employassent ; mais l'usage en devint fréquent en Angleterre parmi le peuple, sous le règne de Jacques Ier et des deux Charles. Il paraît par l'histoire manuscrite des miracles opérés à la châsse de saint Thomas de Cantorbéry, laquelle fut composée sous Henri II, que les officiers du roi et les juges de la campagne s'en servaient souvent dans les procès criminels. L'ordalie était précédée et accompagnée de cérémonies, de jeûnes, de prières. Ces épreuves sont autorisées par les lois d'Edgard et par celles de ses successeurs.

Le savant Agobard, archevêque de Lyon, qui mourut en 840, composa un bon ouvrage contre ces prétendus *jugements de Dieu :* il y prouve qu'on tente le ciel en les employant ; qu'ils sont contraires à la loi divine et qu'ils détruisent le précepte de la charité. Ils furent condamnés par le Concile de Worms, en 829.

Alexandre II, qui avait été directeur de Guillaume le Conquérant, proscrivit ces épreuves par un décret qui existe encore. Un Concile, tenu à Mayence en 837, ayant ordonné celle du fer chaud à des domestiques suspectés de crime, le pape Etienne V s'éleva fortement contre cet ordre, dans une lettre adressée à l'évêque même de Mayence. Cette épreuve et les autres avaient été anciennement condamnées par saint Grégoire le Grand.

De semblables pratiques, qui ne sont point d'institution divine et auxquelles n'est point attachée la promesse d'un effet supernaturel, sont de véritables superstitions, et c'est tenter Dieu que d'y avoir recours. Elles prirent naissance parmi les peuples du Nord, et leur origine était païenne. Le Saint-Siége les proscrivit partout dès qu'il en eut connaissance.

Spelman parle de la première condamnation légale de l'ordalie en Angleterre. Elle est consignée dans une lettre que le roi Henri III adressa la troisième année de son règne à ses officiers de justice qui étaient au nord du royaume; mais de célèbres jurisconsultes prétendent qu'elle fut supprimée la même année par un acte du parlement.

La purgation par le serment se nommait *purgation légale ;* on appelait *purgation vulgaire*, celle qui se faisait par l'ordalie. Dans les lieux où ces épreuves se trouvaient autorisées par quelques évêques particuliers, Dieu honora quelquefois miraculeusement de sa protection des personnes pieuses qui s'y assujétissaient, en récompense de leur foi et de leur simplicité. On cite entre autres l'exemple du moine Pierre, surnommé Ignée, qui vivait à Florence en 1057. L'auteur de l'*Esprit des Lois* a prétendu que les personnes dont il s'agit avaient pu endurcir leurs mains au point de souffrir l'eau bouillante et de toucher le fer rouge; mais cette conjecture a été traitée de pure imagination. Comment en effet concevoir que l'on eût endurci de la sorte le dessus de la main, et même tout le bras jusqu'au coude ?

Les purgations par les combats singuliers entre l'accusateur et l'accusé étaient autorisées parmi les Bourguignons, les Saxons et les Lombards. Guillaume le Conquérant les introduisit en Angleterre, et elles y subsistèrent jusqu'après le règne de Henri III ; mais elles furent toujours condamnées par le Saint-Siége.

ayant été marqué, elle passa en prières la nuit qui le précéda. Lorsque le moment fut arrivé, elle marcha nu-pieds et les yeux bandés sur neuf socs de charrue tout rouges qu'on avait mis dans l'église de Saint-Swithin à Winchester. Ne s'étant fait aucun mal, elle fit éclater sa reconnaissance envers le ciel, qui l'avait protégée d'une manière si visible. Le roi, frappé du prodige, se jeta aux pieds de sa mère et lui demanda pardon de son excessive crédulité. En actions de grâces du miracle, il donna des biens considérables à l'église de Saint-Swithin. La reine et l'évêque Alwin l'enrichirent aussi de leurs biens par le même motif. L'archevêque de Cantorbéry retourna en Normandie et se retira dans le monastère de Jumières, après avoir fait un pèlerinage à Rome en expiation de sa faute. Emme fut rétablie dans son premier état, et mourut à Winchester en 1052.

L'année suivante, le comte Godwin fut emporté par une mort subite. Harold, son fils, lui succéda dans toutes ses dignités. Il vainquit le roi des Gallois méridionaux, qui faisaient des incursions dans les Etats d'Édouard. Quelques années après, ce prince fut fait prisonnier et mis à mort par le roi des Gallois septentrionaux. Celui-ci envoya la tête de son ennemi à Harold, afin qu'il la présentât à Edouard. Le saint roi, naturellement généreux, laissa les provinces conquises par ses troupes, dans le pays de Galles, aux deux frères du prince qui venait de périr.

En 1058, Edouard perdit le pieux et brave Siward. C'était lui qui, l'année précédente, avait rétabli Malcolm III sur le trône d'Ecosse, dont l'usurpateur Macbeth l'avait dépouillé. Dans cette guerre, il donna la plus haute idée de son courage. Quelqu'un lui ayant appris que son fils avait été tué sur le champ de bataille, il demanda s'il était blessé par devant ou par derrière ; et comme on lui assura qu'il était tombé les armes à la main et qu'il était blessé par devant, il se consola en disant qu'il avait toujours désiré un pareil genre de mort pour lui et pour son fils. Sa vertu était d'autant plus solide et plus méritoire qu'il était d'un caractère bouillant et impétueux. Il fut enterré dans l'église de Sainte-Marie, à York.

Quelque temps après mourut aussi Léofric. C'était un homme d'une piété éminente et d'une prudence consommée. Les abondantes aumônes qu'il distribua aux pauvres, les églises qu'il bâtit ou répara, le célèbre monastère qu'il fonda à Coventry, furent les monuments publics de son zèle et de sa charité ; mais il joignit encore à ses vertus une humilité profonde. Les priviléges qu'il accorda à la ville de Coventry ont rendu son nom immortel dans le pays. Edouard trouvait autant de secours que de consolation dans les pieux et sages conseils de ce grand homme. Alfgard, fils de Léofric, fut fait duc de Mercie ; mais il ne se montra pas digne de son père.

Saint Edouard s'est surtout rendu célèbre par ses lois. Il adopta ce qu'il y avait d'utile dans celles que l'on suivait alors et il fit les changements et les additions qu'il crut nécessaires. Depuis, son code devint commun à toute l'Angleterre sous le nom de *Lois d'Edouard le Confesseur*, titre par lequel elles sont distinguées de celles que donnèrent les rois normands. Elles font encore partie du droit britannique, excepté en quelques points qui depuis ont subi des changements. Les peines infligées aux coupables par ces lois ne sont point sévères, elles reconnaissent peu de crimes punissables de mort ; les amendes y sont déterminées d'une manière fixe et ne dépendent point de la volonté des juges. Elles pourvoient à la sûreté publique et assurent à chaque particulier la propriété de ce qu'il possède. On était rarement dans le cas de sévir, parce qu'on veillait à l'observation des lois

et que la justice était bien administrée. « La sage administration du pieux roi », dit Gurdon, « avait autant et même plus de pouvoir sur le peuple que le texte des lois ». — « Edouard le Confesseur », dit encore le même écrivain, « ce grand et sage législateur, régnait dans le cœur de ses sujets. L'amour, l'harmonie, l'intelligence qu'il y avait entre lui et l'assemblée générale de la nation [1], produisirent un bonheur qui devint la mesure de celui que le peuple désirait sous les règnes suivants. Les barons anglais et normands en appelaient à la loi et au gouvernement d'Edouard ».

On rapporte le trait suivant du saint roi. Un jour qu'il était assoupi dans son palais, il vit un domestique venir deux fois prendre de l'argent qu'on y avait laissé exposé. Ce domestique étant venu une troisième fois, le prince l'avertit de prendre garde à lui, et se contenta de lui faire sentir le danger auquel il serait exposé si on le découvrait. Le trésorier particulier d'Edouard, étant arrivé quelque temps après, entra dans une grande colère sur ce qui s'était passé. Edouard essaya de l'apaiser en lui disant que ce malheureux avait plus besoin d'argent qu'eux. Cette action a été blâmée par quelques modernes ; mais on peut la justifier, en disant que le roi fit comprendre au coupable toute l'énormité de son crime ; qu'il crut, d'après les avertissements qu'il lui avait donnés, qu'il se corrigerait à l'avenir ; qu'il regarda le tort qu'on lui faisait comme un tort personnel, et qu'il était persuadé qu'il pouvait pardonner cette faute d'autant plus facilement qu'il n'en résulterait rien de contraire à l'administration de la justice publique.

On a vu peu de princes qui se soient montrés aussi zélés qu'Edouard pour le bonheur de leurs peuples. Il prenait spécialement les malheureux sous sa protection, faisait observer les lois, et voulait que la justice fût rendue avec autant d'intégrité que de promptitude. Il se proposa pour modèle le roi Alfred, qui regardait comme un de ses principaux devoirs d'éclairer sans cesse la conduite de ses juges. Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, fut lui-même le témoin des vertus et de la sagesse de son parent, lorsqu'en 1052 il vint le voir en Angleterre.

Edouard, pendant son exil en Normandie, avait fait vœu d'aller visiter le tombeau de saint Pierre à Rome, si Dieu mettait fin aux malheurs de sa famille. Lorsqu'il se fut solidement établi sur le trône, il prépara de riches offrandes pour l'autel du Prince des Apôtres, et disposa tout pour se mettre en état de passer en Italie. Ayant convoqué ensuite l'assemblée générale de la nation, il y déclara l'engagement qu'il avait contracté, et fit sentir l'obligation où il était de témoigner à Dieu sa reconnaissance. Il proposa ensuite les moyens qui lui paraissaient les plus propres à faire fleurir le commerce et à maintenir la paix ; il finit par mettre ses sujets sous la protection du ciel. Les principaux de l'assemblée alléguèrent les raisons les plus fortes pour le dissuader de l'exécution de son dessein. Après avoir loué sa piété, ils lui représentèrent avec larmes les dangers auxquels l'Etat serait exposé ; qu'on aurait à craindre tout à la fois les ennemis du dedans et du dehors ; qu'ils s'imaginaient déjà voir toutes les calamités tomber sur le royaume. Edouard fut si touché de leurs raisons et de leurs prières, qu'il promit, avant de rien entreprendre, de consulter Léon IX, qui occupait alors la chaire de saint Pierre. Il envoya à Rome, pour ce sujet, Aëlred,

1. On appelait *Wittema Gemot* ou *Mycel Synod*, l'assemblée des Etats de la nation. On ne s'accorde point sur le degré d'autorité qu'elle avait, ni sur la qualité des personnes qui la composaient; il paraît par l'étymologie du nom qu'on lui donnait, que l'on n'y admettait que les grands thanes, ou lords et gouverneurs. Il est cependant parlé de permission, d'approbation et de consentement du peuple dans les chartes d'Ina, d'Egbert, d'Alfred, d'Edgard, de Canut, etc. De là quelques auteurs concluent que les communes votaient dans l'assemblée générale de la nation.

archevêque d'York, Herman, évêque de Winchester, et deux abbés. Le Pape, persuadé que le roi ne pouvait quitter ses Etats sans exposer son peuple à de grands dangers, le dispensa de l'accomplissement de son vœu ; mais ce fut à condition qu'il distribuerait aux pauvres l'argent qu'il aurait dépensé en venant à Rome, et qu'il bâtirait ou doterait un monastère en l'honneur de saint Pierre.

Sébert, roi des Est-Angles, avait fondé la cathédrale de Saint-Paul de Londres. Quelques auteurs lui ont aussi attribué la fondation d'un monastère en l'honneur de saint Pierre, qui était hors des murs et au couchant de la ville. On dit que ce monastère occupait l'emplacement d'un ancien temple d'Apollon, qu'un tremblement de terre avait renversé : mais le silence de Bède fait croire qu'il fut bâti plus tard par quelque particulier et qu'il était peu de chose dans son origine. On l'appelait Torney. Des Danois l'ayant détruit, le roi Edgard le fit rebâtir. Edouard, après l'avoir réparé, y fit des donations considérables ; il voulut encore qu'il fût honoré d'exemptions et de priviléges, qu'il obtint du pape Nicolas II, en 1059. On lui donna le nom de Westminster, à cause de sa situation. Il est devenu fort célèbre depuis par le sacre des rois et par la sépulture des grands hommes du royaume. C'était la plus riche abbaye de toute l'Angleterre, lorsqu'on y détruisit les monastères.

Plusieurs anciens historiens rapportent divers miracles opérés par le saint roi. Un lépreux le pria instamment de le porter sur son dos royal dans l'église de Saint-Pierre, disant que ce Saint avait promis qu'il guérirait par ce moyen. Ce bon et saint prince se prêta à cette cérémonie rebutante et obtint la guérison du lépreux. Par le signe de la croix, il guérit une femme d'une tumeur chancreuse reconnue incurable. Trois aveugles ont recouvré la vue en appliquant sur leurs yeux l'eau qui lui avait servi à laver ses mains. Il mérita de voir Notre-Seigneur Jésus-Christ pendant le saint sacrifice de la messe et de recevoir visiblement sa bénédiction.

Edouard faisait sa résidence à Winchester, à Windsor et à Londres, mais plus communément à Islip, dans la province d'Oxford, où il était né [1]. Anciennement les seigneurs du royaume demeuraient à la campagne et vivaient parmi leurs vassaux ; ils n'allaient à la cour qu'aux grandes fêtes et dans quelques occasions extraordinaires. La fête de Noël était une des principales où la noblesse se rendait auprès du roi. Edouard la choisit pour la dédicace de la nouvelle église de Westminster, afin que la cérémonie s'en fît avec plus de solennité. Les personnes les plus qualifiées du royaume y assistèrent. Le roi signa l'acte de fondation, et y fit insérer à la fin de terribles imprécations contre ceux qui oseraient violer les priviléges de son monastère.

Après le Prince des Apôtres, celui des Saints auquel il avait le plus de dévotion était saint Jean l'Evangéliste, ce parfait modèle de la pureté et de la charité. Voici à ce sujet une charmante histoire. Edouard ne refusait jamais l'aumône qu'on lui demandait au nom de saint Jean l'Evangéliste. Un jour, n'ayant rien autre chose, il donne son anneau à un étranger qui le priait au nom de saint Jean. Quelque temps après, deux Anglais qui allaient à Jérusalem visiter le saint sépulcre, s'égarèrent un soir et se trou-

1. Hearne, savant antiquaire, montre dans son édition de l'*Itinéraire de Léland*, que le palais de saint Edouard, à Islip, était dans le lieu appelé *Court-Close*. On y voit encore les restes d'un fossé qui est aujourd'hui comblé. A quelque distance de là est la chapelle du saint roi, qui subsiste encore, mais qui est employée à des usages profanes. Les fonts où il fut baptisé sont dans les jardins de sir George Brown, à Kiddington.

vèrent surpris par la nuit. Comme ils ne savaient plus que devenir, un vénérable vieillard les remit dans leur chemin, les conduisit à la ville, et leur dit qu'il était le disciple bien-aimé de Jésus-Christ ; qu'il chérissait singulièrement leur prince, Edouard, à cause de sa chasteté, et qu'il les assisterait aussi dans tout leur voyage à sa considération. Ensuite il leur remit entre les mains la bague que ce prince avait donnée au pauvre pèlerin pour l'amour de lui, les assurant que c'était lui-même, déguisé en pauvre, qui l'avait reçue ; et il les chargea de la lui reporter et de l'avertir de sa part qu'au bout de six mois il viendrait le chercher pour le mener avec lui à la suite de l'Agneau sans tache. Ces deux hommes, étant de retour en Angleterre, rapportèrent au roi tout ce que le saint Evangéliste leur avait dit, et lui présentèrent son anneau. Le roi le reçut en fondant en larmes, et rendit grâces à Dieu d'une si grande faveur. Les historiens de sa vie rapportent que ce Saint, en récompense de sa piété, lui fit connaître d'une manière surnaturelle que le moment de sa mort approchait.

En faisant la fondation dont nous venons de parler, Edouard espérait ériger un monument qui attesterait aux siècles futurs son zèle pour la gloire de Dieu et sa dévotion pour le Prince des Apôtres. Il voulait donner à Dieu de vrais serviteurs, qui feraient sur la terre la fonction des anges, qui suppléeraient à l'imperfection de ses bonnes œuvres et qui le remplaceraient quand il ne vivrait plus. Il renouvela en même temps l'offrande qu'il avait déjà faite, et qu'il faisait tous les jours au Seigneur, de lui-même et de tout ce qu'il possédait.

S'étant trouvé mal avant la cérémonie de la dédicace de l'église de Westminster, il n'y assista pas moins jusqu'à la fin ; mais il fut obligé de se mettre au lit. Il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort par des actes fervents de piété et par la réception des sacrements. Tous les seigneurs de sa cour témoignaient la douleur la plus vive. Voyant la reine fondre en larmes, il lui dit : « Ne pleurez plus ; je ne mourrai point, mais je vivrai ; j'espère en quittant cette terre de mort entrer dans la terre des vivants pour y jouir du bonheur des Saints ». Il la recommanda ensuite à Harold et à d'autres seigneurs, et il leur déclara qu'elle était restée vierge. Il expira tranquillement le 5 janvier 1066, dans la soixante-quatrième année de son âge, après un règne de plus de vingt-trois ans.

Saint Edouard est représenté, tantôt donnant l'aumône à un lépreux ou le guérissant ; tantôt portant un pauvre malade sur ses épaules.

CULTE ET RELIQUES.

Après sa mort, les miracles qui se firent sur son tombeau contribuèrent beaucoup à l'établissement de son culte. Des aveugles y recouvrèrent la vue, quelques paralytiques y furent guéris et des malades y furent délivrés de la fièvre quarte, dont ils étaient tourmentés. Guillaume le Conquérant, qui monta sur le trône d'Angleterre en 1066, fit renfermer son corps dans un cercueil magnifique qui, à son tour, fut placé dans une châsse d'or et d'argent. Trente-six ans après la mort du Saint, en 1102, son corps fut levé de terre par l'évêque de Rochester, qui le trouva entier, flexible et sans corruption, avec ses habits, qui paraissaient encore tout neufs.

Le bienheureux Edouard fut canonisé, en 1161, par Alexandre III, et sa fête fut marquée au 5 janvier. Deux ans après, saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, en fit une translation plus solennelle, à laquelle le roi Henri II assista, accompagné de quatorze évêques, de cinq abbés et de toute sa noblesse. Ce prince porta ce saint dépôt sur ses propres épaules dans tout le cloître de l'abbaye de Westminster. Cette translation se fit le 13 octobre, jour auquel on a, depuis, célébré sa principale fête. Le concile national d'Oxford, tenu en 1222, ordonna qu'elle serait d'obligation en Angleterre.

Les rois d'Angleterre, par respect pour la mémoire du Saint, recevaient sa couronne à leur

sacre, et se servaient de sa dalmatique et de son manipule. La couronne ayant été changée depuis, celle qu'on y substitua retint le nom de saint Edouard.

Nous avons tiré ce récit des *Vies des Saints*, d'Alban Butler, que nous avons revu et complété.

LES SAINTS DANIEL, SAMUEL, DONULE, LÉON,

HUGOLIN, NICOLAS ET ANGE,

FRÈRES MINEURS, MARTYRS A CEUTA, EN MAURITANIE

1221. — Pape : Honoré III. — Roi de France : Philippe II, *Auguste*.

> Le Seigneur présente des luttes aux Saints, afin que les combats les conduisent à la victoire, et la victoire à la couronne.
>
> *Saint Bonaventure.*

Le séraphique Père François d'Assise avait cherché par trois fois l'occasion du martyre. Son exemple et le récent triomphe de ses cinq enfants martyrisés au Maroc en 1220, avaient inspiré à beaucoup d'autres Frères Mineurs un désir ardent de mourir pour Jésus-Christ.

Daniel, provincial de Calabre, homme d'une éminente sainteté, demanda à frère Elie, vicaire général, la permission d'aller prêcher la foi aux Maures, avec six autres religieux, nommés : Samuel, Donule, Léon, Hugolin, Nicolas et Ange.

Ayant reçu l'obédience du Vicaire général et la bénédiction de François, les saints missionnaires s'embarquèrent, en 1221, dans un port de la Toscane, d'où ils passèrent à Tarragone, en Espagne. Leur premier dessein était d'aller directement à Maroc, pour mêler leur sang à celui de leurs frères; mais quelques raisons, favorables à leur pieuse entreprise, leur firent prendre la route de Ceuta.

Daniel y arriva le premier avec trois compagnons, le patron du vaisseau n'en ayant pas voulu prendre davantage. Ils s'arrêtèrent hors de la ville, dans un faubourg où résidaient tous les marchands chrétiens de Pise, de Gênes et de Marseille. L'entrée de la ville était rigoureusement interdite aux chrétiens. Leur occupation fut de distribuer à ces marchands le pain de la parole divine, en attendant leurs compagnons, qui arrivèrent le 29 septembre.

Le vendredi suivant, premier jour d'octobre, ils conférèrent ensemble des dispositions qu'ils avaient à prendre et des secours dont ils avaient besoin pour le rude combat qui se préparait. Le lendemain samedi, ils se confessèrent l'un à l'autre et reçurent la sainte communion, sans laquelle, quand on pouvait la recevoir, saint Cyprien ne voulait pas qu'on exposât au martyre les confesseurs de la foi : « parce que », dit-il, « c'est le corps et le sang de Jésus-Christ, qui donnent le courage d'endurer les supplices ». Saint Chrysostome et saint Bernard disent aussi que la très-sainte Eucharistie est la plus forte défense que l'on puisse opposer aux tentations du démon et aux attraits du péché.

Les sept frères sortirent de la table sainte, suivant l'expression de saint Jean Chrysostome, comme des lions rugissants, ne respirant que feu et flammes, et ne pouvant plus contenir l'ardeur qui les dévorait. Le soir du même jour, ils se lavèrent les pieds les uns aux autres, pour imiter le Fils de Dieu qui lava les pieds à ses disciples avant sa passion; et le dimanche, de grand matin, alors qu'il y avait peu de monde dans les rues, ils entrèrent dans la ville, la tête couverte de cendres, et commencèrent à dire à haute voix : « Il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ ».

Ils ne marchèrent pas longtemps sans être arrêtés, accablés de coups et conduits devant le roi. En sa présence et devant les grands de la Cour, ils répétèrent courageusement ce qu'ils avaient dit au peuple : « Qu'il faut croire en Jésus-Christ, et qu'il n'y a de salut à espérer que dans son seul nom ». Ils prouvèrent cette vérité par de fortes raisons et d'éloquentes paroles. Le roi, les voyant pauvrement vêtus, et entendant leur franc-parler, les prit pour des fous, et crut que leurs têtes rasées, avec une couronne de cheveux, en étaient une marque. Cependant, pour éprouver leur constance, et aussi parce qu'ils avaient méprisé Mahomet et sa doctrine, il les fit jeter dans une affreuse prison, où ils demeurèrent huit jours, chargés de fers et traités sans pitié.

Leur captivité ne les empêcha point d'écrire aux chrétiens du faubourg de Ceuta. La lettre était adressée au prêtre Hugues, chargé des Génois, et à deux religieux, l'un Frère Mineur, l'autre Frère Prêcheur, qui étaient arrivés depuis peu du fond de la Mauritanie. Ce précieux document, étant tout ce qui nous reste ici-bas des saints martyrs, nous l'insérons dans cette notice avec tout le respect qu'on doit à une relique.

« Béni soit Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, qui nous console en toutes nos peines! C'est lui qui, ayant montré à notre père Abraham la victime qu'il lui devait offrir, l'envoya parcourir la terre comme un pèlerin et un insensé, le justifiant à cause de sa foi, qui lui avait mérité le titre d'ami de Dieu. Ainsi, il nous a enseigné à paraître insensés aux yeux du monde, si nous voulons être trouvés sages devant la Majesté divine. Le Sauveur nous a dit aussi : « Allez, prêchez l'Evangile à toute créature; le serviteur ne doit pas être plus grand que son maître, ni le disciple au-dessus de celui qui l'instruit. Si les hommes vous persécutent, songez qu'ils m'ont persécuté, moi le premier ». Et nous, très-petits et très-indignes serviteurs de Jésus-Christ, touchés de ces paroles, nous avons quitté notre patrie et nous sommes venus ici prêcher l'Evangile, pour la gloire de Dieu et le salut de nos âmes, pour l'édification des fidèles et la confusion des infidèles obstinés, suivant cette parole de l'Apôtre : « Etant devant Dieu la bonne odeur de Jésus-Christ, nous sommes pour quelques-uns une odeur de vie, et pour d'autres une odeur de mort »; le Sauveur lui-même avait dit : « Si je ne fusse venu, et si je ne leur eusse point prêché, ils n'eussent pas péché ».

« Nous sommes donc entrés en cette ville de Ceuta pour prêcher au peuple le nom de Jésus et sa sainte loi; nous avons même annoncé au roi la bonne nouvelle du salut; mais lui, nous traitant comme des insensés, nous a fait jeter en prison; et il nous a semblé à propos de vous en avertir. Bien que, par la grâce de Dieu, nous ayons beaucoup à souffrir ici, nous sommes néanmoins grandement consolés en Notre-Seigneur, en la bonté duquel nous avons mis toute notre confiance, espérant qu'il aura pour agréable le sacrifice de notre vie. Que pour cela gloire et honneur lui soient à jamais rendus ! *Amen* ».

Le juge, nommé Arbaldo, voulant observer, par une fente du mur, ce que faisaient les captifs dans leur prison, les vit débarrassés de leurs chaînes, le visage brillant d'une clarté extraordinaire, et chantant mélodieusement les louanges de Dieu avec une joie incomparable. Le roi, averti de ce prodige, se fit amener les confesseurs, le dimanche matin, dixième jour d'octobre, et leur offrit de grandes richesses, s'ils voulaient se faire musulmans. Ils répondirent avec intrépidité qu'ils ne pouvaient avoir qu'un profond mépris pour toutes les choses de la terre et même pour la vie, lorsqu'ils songeaient au bonheur de la vie future. Le roi les fit séparer, dans l'espoir de les réduire avec plus de facilité, et on les tenta chacun en particulier par des promesses et par des menaces; mais les saints confesseurs, avec une constance égale, défièrent les tourments et méprisèrent les plaisirs.

Comme le Père Daniel parlait avec beaucoup de force, un sarrasin, transporté de colère, lui donna sur la tête un grand coup de cimeterre; et comme un autre sarrasin l'exhortait à se faire musulman s'il voulait éviter de plus mauvais traitements, le Saint lui répondit qu'il devait bien plutôt songer lui-même à se convertir à la foi chrétienne, s'il voulait éviter l'enfer, où Mahomet était déjà, et où le Coran ne pouvait que le conduire.

Rentrés dans leur prison, les saints confesseurs se jetèrent aux pieds du Père Daniel, leur supérieur, qui avait si glorieusement commencé le martyre auquel ils espéraient tous participer, et versant des larmes de joie, ils lui dirent : « Nous rendons grâces à Dieu, et à vous, mon Père, de nous avoir procuré la palme du martyre. Nos âmes suivront la vôtre; bénissez-nous et mourez; volontiers nous mourrons avec vous : le combat finira bientôt, et nous aurons ensuite une paix éternelle ». Daniel les embrassa tendrement, les bénit, et anima encore leur courage par ces paroles : « Réjouissons-nous dans le Seigneur, mes très-chers frères, voici pour nous un jour de fête; le ciel nous est ouvert, les anges viennent au-devant de nous et nous environnent. Oui, c'est aujourd'hui que nous allons recevoir la couronne du martyre, et cette couronne ne se flétrira jamais ! »

En effet, le roi, voyant qu'ils étaient inébranlables, les condamna tous à avoir la tête tranchée. On les dépouilla de leurs vêtements, et, les mains liées derrière le dos, on les mena au lieu de l'exécution, précédés d'un héraut qui publiait la cause de leur mort. Les saints martyrs s'avançaient joyeux et fiers comme s'ils allaient à un festin nuptial, chantant triomphalement les louanges de Dieu au milieu du supplice; ils se mirent à genoux pour recommander leur âme à Dieu, puis ils présentèrent tranquillement leurs têtes au bourreau, qui les abattit successivement, tandis que leurs âmes s'envolaient dans le sein de Dieu pour y jouir éternellement de la gloire réservée aux martyrs. Ainsi s'accomplit le triomphe des sept Frères Mineurs, le dixième jour d'octobre de l'année 1221.

CULTE ET RELIQUES.

La populace infidèle brisa les têtes des saints martyrs et mit leurs corps en pièces; ces restes mutilés furent recueillis par les chrétiens, qui les déposèrent d'abord dans le magasin des marchands marseillais, et plus tard les inhumèrent dans le faubourg de Ceuta. Quelques années plus tard, ces précieuses reliques furent transférées dans l'église de Sainte-Marie, près de Maroc, où Dieu fit éclater la gloire de ces Saints par une infinité de miracles, et notamment par une grande lumière que les Maures eux-mêmes apercevaient toutes les nuits au-dessus de l'église où reposaient les saints corps. Depuis, un infant de Portugal, les ayant obtenus d'un roi de Maroc, les fit transporter en Espagne, où de nouveaux miracles les rendirent très-célèbres.

Quoi qu'il en soit de ces diverses translations, on ne sait point maintenant d'une manière cer-

taine en quel lieu reposent les reliques des sept martyrs. Il a plu à Dieu de nous cacher ce trésor, mais n'en doutons pas, il saura bien être lui-même le gardien de ces sacrés ossements auxquels il rendra un jour la vie et l'immortalité.

Les nombreux miracles opérés par ces saints martyrs portèrent les peuples à les honorer solennellement; toutefois la famille franciscaine ne fit rien pour honorer leur mémoire, jusqu'en 1816 où elle obtint du pape Léon X la permission d'en réciter l'office. Ce pape les déclara solennellement martyrs et fixa leur fête au 13 octobre. Leurs noms sont inscrits au martyrologe romain. On célèbre leur fête non-seulement dans tout l'Ordre de Saint-François, mais encore en plusieurs diocèses, notamment dans celui de Braga, en Portugal.

Extrait des *Annales franciscaines*.

SAINT THÉOPHILE,

SIXIÈME ÉVÊQUE D'ANTIOCHE ET CONFESSEUR (181).

Théophile, successeur d'Eros dans la chaire épiscopale d'Antioche, et le sixième évêque de cette ville depuis l'apôtre saint Pierre, fut d'abord engagé dans les erreurs du paganisme. Incrédule à toutes les vérités de notre foi, il avait surtout beaucoup d'éloignement pour le dogme de la résurrection des morts. Mais depuis qu'il se fut appliqué à considérer les vestiges de la divinité tracés dans la nature, qu'il eut connu les écrits des Prophètes et remarqué comment l'Esprit de Dieu leur avait fait prédire tant d'événements concourant au même but et arrivés longtemps après, il ne put s'empêcher de croire ce qu'il voyait prouvé si clairement. Il obéit à Dieu, abjura ses erreurs et confessa hautement qu'il était chrétien. Eros étant mort, Théophile fut choisi pour être le sixième évêque d'Antioche. Cette élection eut lieu la huitième année de Marc-Aurèle, l'an 168 de Jésus-Christ.

Les hérétiques causaient en ce temps-là beaucoup de troubles dans l'Eglise, en s'efforçant d'y étouffer par l'ivraie de leurs erreurs, la semence sainte de la doctrine des Apôtres. Mais les saints pasteurs veillaient sans cesse, toujours occupés à arracher cette ivraie du champ de l'Eglise; tantôt ils avertissaient les fidèles d'y prendre garde, tantôt ils attaquaient ouvertement les hérétiques, soit en les confondant dans des disputes particulières, soit en réfutant leurs erreurs dans des écrits publics. Théophile se signala dans cette guerre par un livre qu'il composa contre Marcion, que l'on voyait encore du temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, mais qui n'est pas venu jusqu'à nous, non plus que celui qu'il avait écrit contre l'hérésie d'Hermogène. Il employait plusieurs fois dans cet ouvrage l'autorité de l'apocalypse de saint Jean.

Ses trois livres *à Autolyque* ont eu un sort plus heureux et subsistent encore aujourd'hui. Théophile les composa à diverses reprises et ne les acheva que peu avant sa mort, vers l'an 181. Autolyque, à qui il les dédia, était païen, mais très-habile dans les sciences et si curieux d'apprendre, qu'il passait des nuits à lire. Le premier de ces livres paraît être le résultat d'une conférence qu'il avaient eu ensemble. Le second est écrit d'une manière toute différente du premier; et le troisième en forme de lettre ; mais tous traitent des principes de la religion.

Outre les traités que Théophile avait composés contre Marcion et contre Hermogène, il en avait encore écrit plusieurs autres qui sont perdus. Eusèbe ni saint Jérôme ne les spécifient point ; ils se contentent de dire qu'on les voyait de leur temps, et que la plupart étaient des instructions ou de petits traités pour l'édification de l'Eglise. Le peu qui nous reste des ouvrages de saint Théophile nous doit faire regretter ceux qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Le style en est élevé, poli et varié ; le tour des pensées vif et agréable, les raisonnements justes, pressants; ils sont remplis de recherches curieuses touchant les sentiments que les poëtes et les philosophes ont eus de leurs fausses divinités, et on ne peut douter que Théophile n'ait excellé dans la connaissance de l'antiquité profane. Il aimait aussi les allégories; et il n'y a presque rien de littéral dans les explications qu'il a données de l'ouvrage des six jours. Ses sentiments sur la religion sont très-orthodoxes.

Les livres de saint Théophile *à Autolyque* furent imprimés en grec à Zurich, en 1546, in-f°, avec les écrits de Tatien et de quelques autres, par les soins de Conrad Gesner, sur un manuscrit que Jean de Frise avait eu à Venise ; en latin, au même endroit et la même année, de la traduction de Conrad Clauser. C'est cette version qu'on a suivie dans les *Bibliothèques des Pères* de

Paris, en 1575, 1589, 1609, 1644 ; de Cologne, en 1618 et de Lyon, en 1677; dans les *Orthodoxographes*, imprimés en grec et en latin, à Bâle, en 1555, in-fol. ; dans l'édition de saint Justin à Paris, 1615 et 1636 ; à Cologne, 1686, in-fol., et dans l'*Auctuarium* de la *Bibliothèque des Pères*, à Paris, 1624, in-fol., avec les notes de Fronton-Leduc. La dernière et la plus correcte de toutes les éditions des *Livres à Autolyque* est celle d'Oxford, de 1684, in-12. Celle que Christophe Wolf donna à Hambourg, en 1724, surpassa encore la précédente. M. Caillau a donné la version latine des *Livres à Autolyque*. M. de Genoude a traduit en français les trois *Livres à Autolyque*.

Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*.

SAINT VENANT OU VENANCE,

ABBÉ DE SAINT-MARTIN DE TOURS (Ve siècle).

Saint Venant était d'une famille considérable du Berri. Fiancé à une jeune personne, il passait son temps dans les divertissements en attendant le jour du mariage. Mais Dieu lui inspira de visiter le tombeau de saint Martin à Tours ; là il se sentit le cœur tout changé, et suivant les attraits de la grâce divine, il renonça au monde, et alla se jeter aux pieds de l'abbé Sylvain qui l'admit dans son monastère et lui donna la tonsure avec l'habit religieux. Dès qu'il se vit revêtu des livrées de la pénitence et de la croix, il commença sérieusement à se combattre lui-même et à faire violence à toutes ses passions. Il excella par-dessus tous ses confrères en humilité et en charité. Après la mort de Sylvain il fut élu abbé en sa place.

Sa sainteté éclata depuis par beaucoup de miracles. Un jour, ne pouvant célébrer la messe à cause d'un mal d'yeux qui l'empêchait de lire, il se la fit dire dans l'insigne basilique de Saint-Martin, et, lorsque le prêtre fut aux bénédictions de l'hostie, il vit un vénérable vieillard, revêtu d'habits ecclésiastiques, descendre du jubé avec une échelle et s'approcher de l'autel pour bénir les présents célestes. C'était sans doute saint Martin, qui voulait lui faire connaître qu'il assistait en esprit à tous les sacrifices qui s'offraient dans son église. Il ouït une autre fois, en revenant le matin de la visite des églises de Tours, des anges qui chantaient le *Sanctus* dans la sienne. Il s'arrêta tout court, appuyé sur son bâton, et, comme on lui demandait ce qui l'arrêtait et s'il avait quelque vision céleste, il s'écria, les larmes aux yeux : « Malheur à nous, lâches et paresseux que nous sommes ! on a déjà presque achevé dans le ciel la célébration des saints Mystères et nous ne les avons pas encore commencés » ; et, à l'heure même, il fit commencer la messe. L'une et l'autre chose arrivèrent un dimanche. Comme un autre jour on disait à la messe l'Oraison dominicale, à ces dernières paroles : *Sed libera nos a malo*, il entendit une voix, du fond de la terre, qui répétait les mêmes mots. C'était un prêtre, nommé Bassin, qui implorait les suffrages de l'Eglise pour être délivré des flammes du purgatoire. Alors notre Saint s'approcha de son tombeau, et, animé d'une foi vive, il demanda à ce défunt ce qu'il fallait faire pour son soulagement. L'âme lui répondit ce qu'elle désirait de lui, et aussitôt il l'accomplit.

Quoique ces visions soient des témoignages célèbres de la sainteté de Venant, saint Grégoire, néanmoins, rapporte plusieurs miracles que Dieu a opérés pour lui donner plus d'éclat. On lui amena, dit-il, un enfant qui souffrait de grandes douleurs aux cuisses et aux jambes. Il lui frotta ces membres avec de l'huile bénite, et le fit coucher une heure sur son lit ; et, après avoir fait sa prière pour lui, il le rendit à sa mère en parfaite santé. Il chassa aussi, par le signe de la croix, plusieurs maladies dangereuses et même pestilentielles. Il délivra des possédés par l'invocation de la sainte Trinité. Il se rendit si redoutable aux démons, que, lorsqu'ils lui apparaissaient sous des formes hideuses, sa seule parole, fortifiée du signe salutaire de notre Rédemption, les faisait fuir. Sa grâce spéciale était pour guérir de la fièvre tierce et de la fièvre quarte, et pour tempérer l'ardeur des autres. Enfin, chargé d'années et de mérites, il laissa cette vie mortelle pour aller jouir de l'immortalité dans le ciel. Ce fut vers le milieu du Ve siècle.

Les mêmes miracles qu'il avait faits pendant sa vie, continuèrent encore à son tombeau. Une partie de ses reliques étaient, avant 93, à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, à Paris, où elles furent transportées par la piété de saint Germain, évêque de la même ville ; le reste à Tours, où on les honorait avec beaucoup de dévotion.

On le représente : 1° en costume de religieux, un capuchon sur la tête, un livre et une épée

dans les reins ; l'épée est cachée en partie par un écusson avec armoiries ; 2° en costume de comte, tenant une épée, et bénissant de la main droite un lionceau assis près de lui ; 3° dans la solitude, chassant le démon ; 4° tenant un écusson et une épée, quelquefois un livre.

Tiré de saint Grégoire de Tours : *La Gloire des Confesseurs.*

SAINT LÉOBON DE SAINT-ÉTIENNE DE FURSAC, SOLITAIRE,

AU DIOCÈSE DE LIMOGES (VIe siècle).

Léobon naquit au Ve siècle au bourg de Saint-Etienne de Fursac (Creuse, arrondissement de Guéret, canton de Grand-Bourg), au diocèse de Limoges. Ayant senti de bonne heure le vide et le néant des choses de la terre, et résolu de dire au monde un éternel adieu, il se retira sur une montagne voisine de Saint-Etienne, s'y bâtit un petit ermitage et y mena la vie solitaire. Tout son temps était partagé entre la prière, la méditation des choses éternelles, les saintes lectures, le travail des mains. Il était courageux dans les tentations, soumis et résigné dans les afflictions, humble et modeste dans ses actions et son langage, pauvre d'esprit et de volonté, chaste de corps et de cœur.

Il donna de cette dernière vertu un éclatant exemple. De jeunes débauchés envoyèrent une nuit dans sa cellule une femme de mauvaise vie pour le corrompre ; alors, sous les yeux de cette courtisane, le Saint se coucha sur des charbons ardents en la priant de faire de même. Or, le feu ne lui fit aucun mal : un tel miracle effraya cette malheureuse qui se hâta de prendre la fuite. Touchés de ce prodige, les jeunes gens vinrent eux-mêmes implorer un pardon qu'il leur accorda généreusement. Néanmoins, Léobon ne crut pas devoir rester plus longtemps en ce lieu ; il le quitta pour aller se fixer à Salagnac (Dordogne), où il trouva une retraite convenable et continua sa vie de pénitence et de mortification.

Ce fut surtout après la mort de Léobon que Dieu manifesta sa sainteté par des miracles : les plus célèbres furent ceux qui eurent lieu en 994. A cette époque, un feu pestilentiel, connu sous le nom de *mal des ardents,* exerçait de cruels ravages dans toute l'Aquitaine. Comme toutes les ressources de l'art étaient impuissantes contre cette étrange maladie, une solennelle supplication fut ordonnée dans tout le diocèse de Limoges, et partout les reliques des Saints furent portées en procession. Les habitants de Salagnac sortirent donc de sa retraite la châsse de saint Léobon, l'ouvrirent, et, prenant les ossements qui y étaient renfermés, il les faisaient tremper dans du vin que les malades buvaient ensuite et qui les guérissait. Pendant qu'on portait le saint corps à Limoges, un jeune homme accourut de la Jonchère (Haute-Vienne, arrondissement de Limoges, canton de Laurière) à sa rencontre et fut guéri publiquement du feu pestilentiel, près d'Ambazac.

Saint Léobon est patron de Salagnac, où son chef se voyait encore en 1405, et où on l'invoque pour être guéri des fièvres aiguës. Il est aussi un des patrons de l'église de Ladignac (Haute-Vienne), et il avait une chapelle dans celle de Saint-Hilaire-Lastours (arrondissement de Saint-Yrieix) ainsi que dans la cathédrale de Limoges. Il y avait autrefois, le jour de sa fête, grand concours de peuple, exposition du Saint-Sacrement et sermon, dans l'église de la Brugère, près Limoges, où on l'honorait comme patron secondaire de cette petite paroisse.

Propre de Limoges ; Saints du Limousin, par Labiche de Reignefort.

XIVe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur la voie Aurélienne, la naissance au ciel de saint CALLISTE, pape et martyr, qui, par l'ordre de l'empereur Alexandre, après avoir longtemps souffert le supplice de la faim, et avoir été meurtri tous les jours à coups de bâton, fut enfin précipité d'une fenêtre de la maison où il était gardé, au fond d'un puits, qui fut le lieu de sa victoire et de son triomphe. 222. — A Césarée, en Palestine, sainte Fortunate ou Fortunée, vierge et martyre, qui rendit son âme à Dieu durant la persécution de Dioclétien, après avoir surmonté les tourments du chevalet, la fureur des bêtes et plusieurs autres supplices. Son corps fut depuis porté à Naples [1]. 303. — De plus, saint Carpon, saint Evariste et saint Priscien, frères de sainte Fortunate, qui furent écorchés et obtinrent pareillement la palme du martyre. 303. — De plus, saint Saturnin et saint Loup. — A Rimini, saint Gaudence ou Gaudens, évêque et martyr [2]. IVe s. — A Todi, saint Fortunat, évêque, qui, au rapport de saint Grégoire, fit paraître une vertu extraordinaire à chasser les esprits immondes. VIe s. — A Wurtzbourg, saint BURCHARD, premier évêque de cette ville. Vers 752. — A Bruges, en Flandre, saint Donatien, évêque de Reims [3]. Vers 389. — A Trèves, saint Rustique, évêque [4]. Vers 574. — Le même jour, le décès de saint DOMINIQUE L'ENCUIRASSÉ. 1060. — Dans la Campagne de Rome, saint Bernard d'Arce, confesseur. Commencement du XIIIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Beauvais, sainte ANGADRÈME, vierge, abbesse de l'Oratoire. Vers 695. — Aux diocèses de Cambrai, Carcassonne, Nantes, Nice, Perpignan et Strasbourg, saint Calliste, pape et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. 222. — Au diocèse de Châlons-sur-Marne, sainte MÉNEHOULD *(Manechildis)*, vierge, patronne de Bienville, au diocèse de Langres. Vers 490. —

1. En 1564, il y avait, dans un couvent de Naples, un autel dédié à sainte Fortunée. Cet autel menaçant ruine, l'abbesse voulut le faire restaurer. Un architecte ayant été consulté déclara que l'autel devait être entièrement démoli ; mais la nuit suivante il vit en songe une vierge d'une beauté ravissante qui lui défendit très-sévèrement d'entreprendre cette démolition, ajoutant que cela regardait une personne plus digne. Effrayé, l'architecte s'empressa d'aller communiquer cette nouvelle à l'abbesse. Celle-ci se rendit aussitôt à l'église, s'agenouilla devant l'autel et pria Dieu de l'éclairer sur le sens véritable de cette vision. Quand elle eut achevé sa prière, elle se leva pour s'en aller; mais à peine eut-elle fait quelques pas que la partie antérieure de l'autel vint à s'écrouler. L'évêque de Naples, Octavien, informé de ces faits, vint visiter les lieux, accompagné d'autres ecclésiastiques. On trouva sous l'autel les reliques de sainte Fortunée et de ses frères, ainsi qu'un tableau représentant leur martyre. Un autel nouveau ayant été construit, ces précieuses reliques y furent déposées après une procession solennelle. — Docteur Stolz, *Vies des Saints*.

2. Ce qui rend surtout vénérable aux yeux de la foi la cathédrale de Rimini, bâtie sur les ruines du temple de Castor et de Pollux, c'est le sang épiscopal dont elle fut rougie par ordre de l'empereur Constance II, deuxième fils de Constantin (337-361), protecteur des Ariens et arien lui-même. Au temps du trop fameux Concile, saint Gaudens, évêque de Rimini, déjouait avec une irrésistible logique les ruses d'Ursace et de Valens. Pour lui répondre, Constance employa la logique des tyrans ; il le fit égorger par les licteurs du proconsul. — Mgr Gaume, *Les trois Rome ;* Baronius, *Notes au martyrologe romain.*

3. On ne sait rien de la vie de saint Donatien ou Donat, huitième évêque de Reims et confesseur (370-389). Il fut enseveli dans l'église de Saint-Agricol. Ce qui l'a rendu célèbre a été la translation de son corps, en 863, par Baudouin Ier, dit Bras-de-Fer, premier comte de Flandre. Baudouin fit déposer ces reliques d'abord à Turnhout, puis à Bruges, dans l'église de Notre-Dame ; et enfin elles furent transférées dans une église collégiale fondée, en 961, par Arnoul le Grand, comte de Flandre, et qui prit le nom de Saint-Donatien. Cette église, à la demande de Philippe II, roi d'Espagne, fut, en 1559, érigée en cathédrale. Saint Donatien est ainsi devenu le patron de la ville de Bruges et protecteur tutélaire de la Flandre occidentale. On célèbre sa principale fête le 14 octobre, jour de sa mort, et celles de ses diverses translations les 6 janvier, 24 mai et 30 août. — *Gallia Christiana nova ;* Dom Remy Ceillier.

4. Nous en avons parlé dans la vie de saint Goar, tome VIII, page 71.

Au diocèse de La Rochelle, fête de l'invention et de la translation de saint Eutrope, vulgairement Ytrope, évêque de Saintes et martyr, dont nous avons donné la vie au 30 avril. Ier s. — Au diocèse de Mayence, saint Burchard, évêque de Wurtzbourg, cité au martyrologe romain de ce jour. Vers 752. — Au diocèse d'Ajaccio, sainte Fortunée ou Fortunate, vierge et martyre à Césarée de Palestine, citée au martyrologe romain d'aujourd'hui. 303. — A Metz, saint Céleste, évêque de ce siége et confesseur [1]. IIIe s. — Autrefois, à Lyon, fête de la translation, d'Egypte à Lyon, des reliques de saint Just, archevêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 2 septembre. 390. — A Vienne, en Dauphiné, saint Agrat ou Agrice et saint Casture, évêques et confesseurs [2]. Vers 711. — A Cambrai, saint Rothad, ou Rhotade, vingtième évêque de Cambrai et d'Arras. Il succéda à saint Jean Ier (879), et administra les diocèses unis de Cambrai et d'Arras dans un temps de perturbations et de misères extraordinaires, au milieu même des invasions des Normands. Arras et Cambrai furent pris par ces barbares : le meurtre et l'incendie vinrent y étaler leurs horreurs. Saint Rothad remplit son devoir de pasteur dans ces circonstances lugubres, et la reconnaissance de son peuple l'a proclamé hautement par le culte qui lui fut décerné, bien qu'aucune de ces actions particulières n'ait été livrée à l'histoire. Il ne survécut que peu d'années à ces désastres; son corps, déposé dans l'église de Saint-Aubert, fut, dans la suite transporté à Magdebourg en Saxe, pour répondre à une demande faite à l'évêque Fulbert, par Othon le Grand, empereur d'Occident. 886. — A Limoges, la vénérable mère Isabelle des Anges, fondatrice et première prieure des Carmélites de Limoges. Elle était native de Villecastin, au diocèse de Ségovie, en Espagne. Elle mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans et fut ensevelie dans l'église des Carmélites où l'on voyait encore son tombeau avant la Révolution. 1644.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Rimini, saint Gaudens ou Gaudence, qui de chanoine régulier devint évêque de ce siége et fut massacré par les Ariens dont il attaquait l'hérésie, et mérita ainsi la palme du martyre. IVe s.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Trino (dans l'ancien duché de Montferrat), la bienheureuse Madeleine Panateri, vierge, de l'Ordre de Saint-Dominique; qui, unissant l'innocence à la patience, mérita d'être honorée des faveurs célestes, et enfin, comblée de mérites et de vertus, obtint la couronne des Saints dans le ciel [3]. 1503.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Gaza, en Palestine (aujourd'hui Gazzah), saint Cosme *(Cosmas)*, évêque de ce siége et confesseur. Il était de Jérusalem et fut surnommé *Philogregorius*, à cause, sans doute, du grand amour qu'il portait aux travaux et à la sainteté de Grégoire de Nazianze. Il avait été élevé dans la maison même de saint Jean Damascène, dont il fut le condisciple et l'ami, par un autre Cosme,

1. Saint Céleste jeta les fondements de l'Eglise de Metz avec saint Clément, à qui il succéda dans l'épiscopat, et dont il développa l'œuvre par l'éminence de sa doctrine et par la sainteté de ses exemples. Il est très-regrettable que les documents historiques concernant la fondation de l'Eglise de Metz et les travaux de ses premiers évêques se soient perdus dans les catastrophes assez fréquentes que cette ville a essuyées dans le cours des âges. Cependant la tradition a conservé la mémoire de leur éminente sainteté ; quant à leurs travaux apostoliques, les développements rapides que prit de bonne heure l'Eglise de Metz en attestent l'importance et la grandeur. Saint Céleste fut enseveli aux pieds de saint Clément. En 832, l'archevêque Drogon transféra les reliques du saint pontife au monastère bénédictin de Maurmunster ou Maurmoutier *(Mauri monasterium)*, près de Saverne, au diocèse de Strasbourg. Ces restes vénérables ont disparu dans la dévastation du monastère pendant la Révolution française, à l'exception d'un os conservé depuis longtemps dans l'église du village de Many (Moselle, arrondissement de Metz, canton de Faulquemont), au diocèse de Metz. Cette précieuse relique est encore aujourd'hui gardée et vénérée au même endroit. — *Propre de Metz.*

2. Il n'est pas tout à fait certain que saint Agrice et saint Casture aient occupé le siége de Vienne. Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'édifier sur cette question de controverse peuvent lire la dissertation publiée par les Bollandistes à ce sujet (tome VI d'octobre, pages 545-556).

3. La bienheureuse Madeleine de Trino s'attacha au Seigneur, par le vœu de virginité, à la fleur de son âge. Afin d'être à Dieu d'une manière plus parfaite, elle sollicita avec instance la faveur d'être admise dans le Tiers Ordre de Saint-Dominique ; ayant été agrégée à cette pieuse société, elle se proposa pour modèle l'illustre sainte Catherine de Sienne et se livra comme elle aux jeûnes, aux veilles, à la prière et à la pratique de la mortification. Elle se fit surtout remarquer par sa charité pour les pauvres. Entre les faveurs spirituelles que ses vertus lui méritèrent, on cite le don de prophétie, et l'on assure qu'elle prédit les calamités qui affligèrent l'Italie à la fin du XVe siècle; qu'elle obtint du Seigneur que Trino, sa patrie, fût préservée des malheurs qui menaçaient le pays, et qu'elle connut l'heure de sa mort trois ans avant qu'elle arrivât. Madeleine rendit tranquillement son esprit à son Créateur, le 15 octobre 1503. Le pape Léon XII a approuvé son culte le 22 septembre 1827. — Continuateurs de Godescard et *Année dominicaine.*

surnommé l'Ancien, moine italien, que le père de Jean Damascène avait racheté des mains des Sarrasins. Suidas a dit de lui qu'il était homme d'esprit; qu'il s'entendait parfaitement à faire des hymnes et des cantiques spirituels, et que ce qu'il avait produit en ce genre surpassait ce que l'on avait fait jusqu'alors ou que l'on ferait à l'avenir. Cosme est l'auteur des vers qui se trouvent en latin dans la *Bibliothèque des Pères* de Lyon. Son travail est précieux, parce qu'il nous a conservé plusieurs poésies de saint Grégoire, que nous ne connaissions pas. On y trouve, d'ailleurs, de nombreux éclaircissements pour l'histoire sacrée, ecclésiastique, civile et philosophique. Vers 781. — Au diocèse de Naples, sainte Fortunate ou Fortunée, vierge, martyre à Césarée de Palestine, citée au martyrologe romain d'aujourd'hui. 303. — En Cappadoce, avec saint Saturnin et saint Loup, martyrs, cités au martyrologe romain de ce jour, les saints martyrs Ampode, Modeste, Lucien, Simplice, Sature et Placide, cités par les apographes de saint Jérôme. — A Cordoue, saint Loup et sainte Aurélie, martyrs, mentionnés à la même source.

SAINT CALIXTE OU CALLISTE Ier,

PAPE ET MARTYR

222. — Empereur romain : Alexandre Sévère.

Corona aurea super mitram ejus expressa signo sanctitatis.

Vous verrez au-dessus de sa mitre une couronne d'or : ce sera pour vous une preuve de sa sainteté.

Eccli., XXXIX, 14.

Après la mort de saint Zéphirin, saint Calliste, romain et fils de Domitius, fut porté sur le Siége apostolique. En effet, il ne fallait pas un pasteur moins sage ni moins généreux que lui pour gouverner l'Eglise, en ce temps où elle gémissait sous les sanglantes persécutions des empereurs et de leurs officiers. L'*Histoire ecclésiastique* nous apprend qu'il fit un décret sur le jeûne des Quatre-Temps, selon la tradition venue des Apôtres, pour attirer la bénédiction de Dieu en chaque saison de l'année, premièrement, sur l'Eglise universelle, puis, sur chaque particulier et sur les biens de la terre. Il bâtit, en l'honneur de la sainte Vierge, une église, appelée Sainte-Marie, au-delà du Tibre, dans un lieu où, au temps de son enfantement, il était sorti de la terre une huile miraculeuse pour annoncer aux hommes l'avénement de Jésus-Christ, qui est l'oint du Seigneur. Il fit aussi construire un cimetière sur la voie Appienne, que l'on appelle le cimetière de Calliste. Les actes de son martyre nous font voir son zèle pour l'instruction des fidèles, pour la conversion des idolâtres et pour l'établissement du christianisme. Voici ce qu'ils portent :

« Au temps de l'empereur Alexandre Sévère, la partie du Capitole qui regardait le midi avait été brûlée par un feu du ciel, et la main gauche de la statue d'or de Jupiter, qui était dans un temple dédié à son honneur, s'était détachée d'elle-même et avait été fondue dans l'incendie : les aruspices et les prêtres vinrent trouver l'empereur, ou plutôt, selon la remarque du cardinal Baronius, un de ces fameux jurisconsultes, ennemi juré du christianisme, à qui il avait donné le souverain gouvernement de la ville, pour le prier d'ordonner des sacrifices publics, afin d'apaiser la colère des dieux. Mais le jeudi suivant, jour consacré au culte du même Jupiter, pendant qu'on vaquait de grand matin à cette cérémonie, il s'éleva tout à

coup une furieuse tempête, bien que l'air fût auparavant fort serein; quatre prêtres des idoles furent frappés par la foudre, et l'autel de ce faux dieu fut réduit en poudre. Enfin, il y eut un jour où l'immense cité fut couverte d'un brouillard si épais et si noir que le peuple sortait en foule pour aller chercher de l'air et de la lumière dans la campagne romaine. Un groupe de ces fugitifs, parvenu à la hauteur du temple des *Urberavennates*, sur l'autre rive du Tibre, entendit la psalmodie chrétienne dont les chants s'échappaient du *cœnaculum* chrétien consacré par saint Calliste, qui, en ce moment, assisté de son clergé, présidait l'assemblée des fidèles. La foule païenne s'amoncela bientôt en ce lieu.

« Palmatius, homme consulaire, était du nombre de ces fugitifs. Il s'imagina aussitôt que les malheurs qui venaient d'arriver n'avaient été causés que par les enchantements de ces chrétiens; et, dans cette croyance, il vint faire au prétoire le rapport de ce qu'il avait découvert. « Les désastres dont nous accable le courroux des dieux », dit-il, « ne sont que trop justifiés par les crimes qui souillent notre ville. Il est temps de purifier Rome ». — « Qu'on la purifie », répondit le préteur. « Mais de quoi s'agit-il ? » — « Des chrétiens qui profanent notre grande cité ». — « J'ai déjà prescrit nombre de fois », dit le préteur, « de les punir sévèrement, s'ils refusent de sacrifier aux dieux ». — « Eh bien ! » reprit Palmatius, « en ce moment où le deuil s'est répandu sur la cité, je viens d'entendre une multitude de chrétiens chanter leurs hymnes sacriléges et se livrer à leurs incantations, dans la région transtibérine ». — « Allez », dit le préteur, « je vous donne plein pouvoir de contraindre ces rebelles à sacrifier aux dieux ». — Palmatius prit quelques soldats et revint à la région des *Urberavennates*. Par son ordre, dix soldats montèrent au *cœnaculum*, où l'assemblée des fidèles était réunie, sous la présidence de Calliste. Parvenus au vestibule, où se trouvait un vieillard, le prêtre Calépode, ces dix soldats furent tout à coup frappés de cécité, et ils criaient : « Apportez-nous des torches : dans cette obscurité il nous est impossible de rien voir ! » Le prêtre Calépode leur dit : « C'est le Dieu qui voit tout qui vous aura frappés d'aveuglement ! » Les soldats descendirent à tâtons.

« Palmatius, en les voyant revenir dans cet état, fut saisi d'épouvante. Il revint au tribunal. Le préteur voulut qu'on lui amenât les soldats ; il constata leur cécité et s'écria devant toute la foule : « Citoyens! vous avez la preuve des coupables maléfices de cette secte impie ! » En même temps, sur les instances de Palmatius, il prescrivit pour le lendemain un sacrifice expiatoire à Mercure. Palmatius, avec toute sa famille, était le lendemain au Capitole ; il amenait des veaux et des porcs qu'on devait immoler au dieu. Le peuple se pressait autour de l'autel et les cérémonies allaient commencer, quand une vestale, nommée Juliana, saisie tout à coup par le démon, s'écria : « Le Dieu de Calliste est le Dieu vivant et véritable ! Vos impiétés attirent sur vous sa colère. Il détruira votre empire, parce que vous refusez de l'adorer ». Cette parole pénétra dans le cœur de Palmatius comme un trait de lumière. Il ne partageait pas le sentiment du préteur sur les prétendus maléfices des chrétiens, et le prodige subit dont il avait été témoin la veille l'avait déjà fortement ébranlé. Dans cette situation d'esprit, il sortit du Capitole. Se dirigeant vers la région transtibérine des *Urberavennates*, il entra seul dans le *cœnaculum* où les chrétiens étaient réunis, et vint se prosterner aux pieds de Calliste. « Je reconnais », lui dit-il, « que Jésus-Christ est le seul Dieu véritable. Les démons viennent de le proclamer en ma présence. Je vous en conjure donc, arrachez-moi à la

servitude des démons que j'ai adorés jusqu'ici. Vous prêchez un baptême, baptisez-moi ». L'évêque Calliste répondit : « Ne vous jouez point ainsi de la vérité, par une imposture sacrilége ». — « Seigneur », s'écria Palmatius, « je ne vous trompe point. Je conduisais les soldats frappés hier d'une cécité subite et complète ; je viens d'entendre aujourd'hui Juliana, la vestale. Ces deux prodiges m'ont converti à la foi du Christ, votre Dieu et le mien ». Le prêtre Calépode dit alors à l'évêque : « Bienheureux Père, ne refusez point la grâce du baptême à cet homme qui l'implore ». L'évêque acquiesça à sa demande.

« Calépode se chargea alors d'instruire le néophyte. Palmatius passa cette journée dans le jeûne et la prière. Le lendemain, on remplit le bassin, servant au baptême, de l'eau d'un puits qui était dans cette maison. Calliste la bénit, et quand Palmatius fut amené près de la piscine, l'évêque lui demanda : « Croyez-vous de tout votre cœur en Dieu, le Père tout-puissant, créateur des choses visibles et des choses invisibles? » — « J'y crois », répondit Palmatius. — « Croyez-vous en Jésus-Christ, son Fils ? » — « J'y crois ». — « Croyez-vous au Saint-Esprit, à l'Eglise catholique, à la rémission des péchés et à la résurrection de la chair ? » — En ce moment Palmatius fondit en larmes, et, d'une voix entrecoupée de sanglots, il s'écria : « Je crois, Seigneur ! je crois ! Le Seigneur Jésus-Christ, la vraie lumière, vient de m'apparaître. Je l'ai vu ; il a illuminé mon âme ! » — Calliste le baptisa donc, lui, sa femme, ses enfants et toute sa maison, qui se composait de quarante-deux personnes de l'un et de l'autre sexe. Depuis ce jour, Palmatius ne songea plus qu'à subvenir par ses richesses à l'indigence des chrétiens pauvres. Il parcourait les diverses régions de la ville et les cryptes des catacombes, à la recherche des frères détenus en prison, ou cachés dans les souterrains, et leur procurait des vêtements et des vivres.

« Un mois après, on informa le préteur que Palmatius, devenu chrétien, propageait la foi nouvelle. Ordre fut donné de l'arrêter. Le tribun Torquatus le saisit donc, et le conduisit à la prison Mamertine, d'où, le troisième jour, il fut amené, chargé de fers, au tribunal. Le préteur, en le voyant, lui fit ôter ses chaînes. « Palmatius », lui dit-il, « es-tu donc devenu fou ? Est-il vrai que tu as abandonné le culte des dieux, pour adorer un crucifié ? » — Palmatius ne répondit point à cette interpellation. Après quelques instants de silence, le préteur ajouta : « Parle en toute confiance, tu n'as rien à craindre ». — « Puisque vous me donnez cette assurance », dit Palmatius, « je dirai la vérité ». — « A la réserve des injures contre les dieux », reprit le préteur, « tu peux tout dire ». — « Excellent magistrat », dit alors Palmatius, « si vous voulez y réfléchir, vous verrez que ces dieux dont vous parlez sont de fabrique humaine. Qui devons-nous adorer ? Jugez vous-même si l'œuvre d'une main mortelle peut jamais être une divinité ; j'en appelle à votre science éclairée. Commandez à l'un de vos dieux de prendre la parole et de me répondre quand je l'interrogerai ; s'il me répond, je m'engage à le servir ». — « Mais pourtant », dit le préteur, « tu les adorais, depuis ton enfance ; pourquoi les as-tu abandonnés ? » — « J'étais vraiment aveugle », répondit Palmatius ; maintenant que la vérité s'est manifestée à mon âme, je supplie Jésus-Christ, mon Dieu, de pardonner l'erreur de mon ignorance ». Le préteur sourit à ces paroles, et, s'adressant au sénateur Simplicius, il lui dit : « Emmenez Palmatius : sa folie est inoffensive ; calmez son esprit par vos sages entretiens ; rendez-le au respect des dieux. La république a besoin

d'hommes comme lui ». Le prisonnier fut alors revêtu d'habits convenables à son rang; Simplicius le conduisit dans sa demeure, et recommanda à sa femme et à ses intendants de le traiter avec les plus grands égards.

« Palmatius ne profita de la bienveillance de son hôte que pour se livrer exclusivement aux jeûnes et à la prière. Il ne cessait de supplier avec larmes le Père tout-puissant et Jésus-Christ son Fils, d'agréer sa pénitence en expiation de ses erreurs passées. Un jour, un catéchumène nommé Félix, dont la femme était paralytique depuis quatre ans, vint se jeter aux pieds de Palmatius. « Confesseur de la foi », lui dit-il, « priez pour votre servante Blanda, ma femme; obtenez qu'elle puisse se lever de son lit de douleurs, pour venir avec moi recevoir le baptême. Depuis longtemps, elle est atteinte d'une paralysie qui la prive de tout mouvement; et nos ressources se sont épuisées sans succès durant cette cruelle infirmité ». Or, la femme du sénateur était présente à cet entretien. Palmatius, sans rien répondre, se prosterna à terre, et, en pleurant, pria ainsi : « Seigneur mon Dieu, vous qui avez daigné éclairer mon âme d'un rayon de votre grâce, manifestez en ce moment la gloire éternelle de Jésus-Christ, votre Fils. Guérissez Blanda, votre servante; arrachez-la à son lit de douleurs, afin que tous reconnaissent que vous êtes vraiment le Créateur de l'univers ! » Quelques instants après, on vit accourir Blanda; elle était guérie, et, s'adressant au confesseur : « Le Seigneur Jésus-Christ », lui dit-elle, « m'a prise par la main et m'a guérie. Baptisez-moi en son nom ! » Palmatius envoya chercher l'évêque Calliste, qui vint et baptisa Blanda et son époux Félix. Le sénateur Simplicius, témoin de ces merveilles, se jeta lui-même aux pieds de Calliste, et lui demanda de l'admettre, lui et toute sa maison, à la grâce du baptême. « Qu'il soit fait ainsi », répondit l'évêque, « et que le Seigneur comble dans ses greniers la mesure de sa moisson ! » Calliste catéchisa donc Simplicius et toute sa famille. Ensemble ils reçurent le baptême, au nombre de soixante-huit personnes de l'un et de l'autre sexe. Le prêtre Calépode, dans son allégresse, disait : « Gloire à vous, Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui daignez illuminer ainsi vos créatures et les arracher à l'empire de l'erreur ! » Cependant, le préfet du prétoire, à cette nouvelle, fit arrêter les nouveaux baptisés, et les condamna à périr par le glaive. Ils subirent tous le supplice, et leurs têtes furent exposées aux diverses portes de Rome, dans l'espoir que cet exemple de rigueur arrêterait la propagation de la foi chrétienne.

« Le bienheureux Calépode, arrêté lui-même, eut aussi la tête tranchée [1], le jour des calendes de mai (1er mai 222) : son corps fut traîné par la populace dans les rues de la ville, et jeté ensuite dans le Tibre, en face de l'île de Lycaon [2]. Calliste s'était réfugié avec dix de ses clercs, dans la maison de Pontianus [3]. De cette retraite, il sollicita quelques pêcheurs et obtint d'eux qu'ils rechercheraient le corps de Calépode. Les pêcheurs explorèrent le fleuve, découvrirent les précieux restes, et les rapportèrent au bienheureux évêque. Il reçut ce trésor avec une sainte joie. Le corps du martyr fut recouvert d'aromates et enveloppé de linges. Au chant des

1. Il est cité au martyrologe romain du 10 mai, jour auquel l'Eglise fait sa fête.

2. Cette île, appelée tantôt *Lycaonia*, tantôt *Tiberina*, par les auteurs anciens, se nomme aujourd'hui l'île de *Saint-Barthélemi*, à cause de l'église bâtie sur ses rives, en l'honneur du saint Apôtre, et connue comme titre cardinalice sous le nom de *S. Bartolomeo nell' Isola*.

3. La maison de Pontianus fut plus tard convertie en une église, qui porte le titre cardinalice de *Saint-Calliste;* son dernier titulaire était Mgr Gousset, archevêque de Reims.

hymnes sacrés, Calliste le déposa, le VI des ides de mai (10 mai 222), dans la catacombe qui porte encore aujourd'hui le nom de Calépode. Cependant, le préfet du prétoire faisait activement rechercher l'évêque Calliste. On lui apprit qu'il était dans la maison de Pontianus, sur l'autre rive du Tibre, au quartier des *Urberavennates*. Il fit secrètement envelopper la maison par des soldats, avec défense d'y laisser pénétrer aucune espèce de vivres. Pendant quatre jours, Calliste resta entièrement privé de nourriture ; mais le jeûne et la prière lui donnaient des forces nouvelles. Le préfet du prétoire, redoublant alors de cruauté, donna l'ordre que chaque matin le prisonnier serait frappé à coups de bâton, et il enjoignit de mettre à mort quiconque essaierait, pendant la nuit, de pénétrer dans la maison. Or, une nuit, le bienheureux Calépode apparut à Calliste, et lui dit : « Père, prenez courage, l'heure de la récompense approche ; votre couronne sera proportionnée à vos souffrances ». Cependant l'évêque, toujours en prières, ne cessait d'adresser ses supplications au Seigneur. Parmi les soldats qui veillaient à sa garde, il s'en trouvait un, nommé Privatus, qui souffrait cruellement d'un ulcère. Il vint se prosterner aux pieds du saint évêque, en disant : « Guérissez-moi ! Votre Dieu qui a rendu la santé à une paralytique, peut bien faire disparaître les ulcères qui me dévorent ». — « Mon fils », répondit Calliste, « si vous croyez de tout votre cœur en Jésus-Christ, et que vous soyez baptisé au nom de la Trinité sainte, vous serez guéri ». — « Je crois », dit Privatus ; « et si vous daignez me baptiser de votre main, j'ai la certitude que le Seigneur me guérira ». Le bienheureux Calliste lui administra le baptême et, à l'instant, l'ulcère disparut. Privatus, dans les transports de sa reconnaissance, s'écria : « Le Seigneur Jésus-Christ, que prêche Calliste, est le seul Dieu véritable et saint. Toutes les vaines et muettes idoles seront jetées aux flammes. Le Christ est le Dieu éternel ! » Le préfet du prétoire, exaspéré à cette nouvelle, fit flageller Privatus à coups de fouet plombé, jusqu'à ce qu'il expirât. Par son ordre, on suspendit une pierre au cou de Calliste, et, d'une fenêtre de la maison, on le précipita dans un puits, qui fut ensuite comblé de matériaux jusqu'à l'orifice. Dix-sept jours après, le prêtre Astérius, accompagné de clercs, vint pendant la nuit dégager l'ouverture du puits ; il enleva le corps de Calliste et l'ensevelit avec honneur dans la catacombe de Calépode, sur la voie Aurélia, la veille des ides d'octobre (14 octobre 222). Une semaine plus tard, Astérius était arrêté par ordre du préteur, et jeté dans le Tibre, du haut du pont Milvius. Le corps de ce martyr fut retrouvé à Ostie, et enseveli dans cette ville par quelques chrétiens, le XII des calendes de novembre (21 octobre 222), sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Dieu qui vit dans les siècles des siècles ! »

On représente S. Calliste : 1° bénissant une église, parce qu'il passe pour avoir fondé la basilique de Sainte-Marie au-delà du Tibre, au lieu où une fontaine d'huile avait paru vers le moment de la naissance de Notre-Seigneur ; 2° une pierre au cou, avec laquelle il fut précipité dans un puits après avoir été jeté par la fenêtre.

CULTE ET RELIQUES.

La maison où saint Calliste avait été gardé, fut, dans la suite, changée en une église de son nom, desservie par des religieux Bénédictins ; on y voit le puits consacré par son martyre. Le pape Paul Ier et ses successeurs, voyant les cimetières sans murailles et abandonnés depuis les dévastations des barbares, en retirèrent les corps des plus illustres Martyrs et les firent porter dans

les principales églises de la ville. Ceux de Calliste et de Calépode furent transférés dans l'église Sainte-Marie, au-delà du Tibre. Vers l'an 854, ses ossements sacrés furent portés à l'abbaye de Cysoing, au diocèse actuel de Cambrai, par le comte saint Everard, à qui ce précieux trésor fut donné par le pape Léon IV en reconnaissance des services qu'il avait rendus à l'Eglise dans la guerre sainte contre les Sarrasins, comme le cardinal Baronius l'a remarqué sur l'année 893.

L'abbaye de Cysoing ayant été donnée, vers 887, à l'Eglise de Reims par Rodulphe, fils du marquis Everard, le corps de saint Calliste fut également donné à cette Eglise. Dodilon, évêque de Cambrai, s'opposa à leur translation, et ce ne fut qu'après les instances réitérées de l'archevêque Foulques, que les reliques furent apportées à Reims et qu'elles y furent conservées jusqu'en 1792.

Il y a plusieurs pièces authentiques qui prouvent l'existence de ces reliques à Notre-Dame avant 1793 : Un bras d'argent doré, enrichi de pierreries, contenant une relique de saint Calliste ; une châsse en cuivre avec des figures d'argent, dans laquelle étaient le chef entier et plusieurs reliques du Saint, léguées par Rodulphe, sous le pontificat de Foulques. En 1584, le 7 octobre, le cardinal de Guise signe le procès-verbal des reliques contenues dans cette châsse. En 1621, le 29 mai, le bras de saint Calliste est concédé au Chapitre de Lille, à la prière de Mgr Gabriel de Sainte-Marie, suffragant de l'archevêque de Reims et chanoine de l'église. En 1793, ces reliquaires furent envoyés à Paris avec le trésor de l'église. Quant aux reliques, un ancien serviteur de la cathédrale a affirmé tenir de son frère, qu'elles avaient été déposées sous le pavé de l'église.

Il ne reste à Notre-Dame que le souvenir de saint Calliste et une chapelle qui lui est dédiée. Au rit rémois, la fête de ce saint Pape était double à raison des reliques conservées dans la cathédrale.

Quand Son Em. le cardinal Gousset fut sur le point de choisir à Rome son titre de cardinal, il choisit celui de Saint-Calliste, de préférence aux autres, en souvenir de la vénération que les habitants de Reims avaient eue et ont encore pour ce Saint.

L'église de Beauvais possédait des reliques de saint Calliste que lui avait données, en 1217, l'évêque Miles de Nanteuil. Ces précieux restes ne sont plus à Beauvais depuis 1793, époque à laquelle ils furent profanés.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de l'*Histoire de l'Eglise*, par M. l'abbé Darras, du *Liber Pontificalis*, des *Actes de saint Calliste*, et de *Notes* fournies par M. le vicaire général de Beauvais, et par M. Ch. Cerf, chanoine de Notre-Dame de Reims.

SAINTE MÉNEHOULD DE PERTHES, VIERGE,

PATRONNE DE BIENVILLE, AU DIOCÈSE DE LANGRES.

Vers 490. — Pape : Saint Félix III. — Roi de France : Clovis Ier.

> Sous l'influence d'une rosée céleste et d'un jeûne sévère, une vierge calme les feux qu'allume la jeunesse, et, dans une enveloppe terrestre, mène la vie des anges. *Saint Jérôme.*

Ménehould vit le jour à Perthes, en Champagne, non loin de la ville de Saint-Didier, aujourd'hui Saint-Dizier. Son père, nommé Sygmare, était comte du Perthois ; c'était un homme illustre, non moins par sa piété que par son rang et sa naissance. Sa mère, non moins illustre par la naissance, la piété et la vertu, se nommait Lintrude. Ménehould, la plus jeune de ses sœurs qu'elle voyait avancer rapidement dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, sous la direction d'un saint prêtre nommé Eugène, recommandable par sa science et sa sainteté, voulut imiter leurs exemples.

Docile aux bons mouvements de la grâce que Dieu répandait abondamment dans son cœur, elle ne se laissa point devancer dans le chemin de la vertu. Pendant dix ans, Ménehould et ses sœurs rivalisèrent d'une sainte ardeur dans les sentiers de la perfection. Alors, de leur propre mouvement,

les sept sœurs formèrent le dessein de vouer leur virginité à Dieu et de ne prendre que Jésus-Christ pour leur partage. L'évêque de Châlons, saint Alpin, reçut leur vœu, leur donna le voile et les bénit. De retour à la maison paternelle, Ménehould se mit aussitôt à l'œuvre pour s'élever, avec la grâce de Dieu, au plus haut sommet de la perfection.

Son temps était partagé entre la prière et le travail des mains ; l'oraison était sa principale occupation. Son premier soin était de s'entretenir, de converser dans la méditation avec l'Epoux céleste. Mais comme l'esprit ne peut toujours se tenir dans les hauteurs de la contemplation, qu'il lui faut du repos, et que d'un autre côté l'oisiveté est la mère de tous les vices, elle ne dédaignait pas de manier la quenouille et le fuseau : le produit de son travail était pour les églises ou pour les pauvres. A cela elle joignait une obéissance complète, aveugle, prompte à ses parents, et retranchait, par le glaive de la mortification, tous ses penchants mauvais et les affections terrestres. Ainsi, elle remplissait de l'huile de toutes les vertus la lampe de son âme, afin d'être toujours prête à se présenter devant l'Epoux lorsqu'il lui plairait de l'appeler à lui.

Une année, Sygmare mena avec lui Ménehould à Château-sur-Aisne, plus tard appelé ville de Sainte-Ménehould, lieu compris dans le gouvernement du Perthois, dont il formait les limites de ce côté. Elle y séjourna quelque temps. Les vastes marais qui entouraient le château, au milieu desquels la bourgade était en partie construite, rendaient le pays malsain. Ses habitants se voyaient souvent en proie à des maladies pestilentielles, occasionnées par des exhalaisons que répandaient ces lieux infects, et par le défaut de circulation de l'air trop concentré à cause des bois environnants. La fille de Sygmare avait accompagné son père à Château-sur-Aisne, lorsque les habitants furent affligés d'une maladie contagieuse qui s'étendit dans les environs. On dit que cette fille pieuse et charitable fit usage de toute sa science pour venir au secours des malades, et qu'elle parvint par ses soins et ses prières à détourner, si l'on en croit la tradition, le fléau qui désolait la ville. Sans doute de là vint la dévotion à sainte Ménehould contre les maladies pestilentielles, comme on le voit dans des litanies anciennes, où son nom se trouve invoqué avec celui de saint Roch.

La naissance distinguée, la vie sainte et exemplaire de Ménehould, son zèle actif et salutaire près des malades, la firent regarder par les habitants comme un ange tutélaire qui méritait de leur part de la reconnaissance et des hommages. La renommée et les vertus de cette vertueuse fille se répandirent bientôt au loin comme un parfum de sainteté et de charité. Chacun accourut pour voir et bénir cette bienfaitrice et recevoir les soins et les secours qu'elle se faisait un plaisir de prodiguer à ceux qui en avaient besoin. Dès lors on la regarda comme une Sainte et on lui en donna le nom. Quand le peuple, dans ses adversités, croyait devoir recourir à cette vierge, il disait communément qu'il allait à sainte Ménehould. Et enfin, lorsqu'elle quitta Château-sur-Aisne pour n'y plus revenir, elle laissa dans les cœurs un long souvenir de ses bienfaits et de sa piété. On peut croire que dès ce moment la religion chrétienne commença à s'établir à Château-sur-Aisne, et qu'on est redevable à cette sainte fille d'avoir fait briller aux yeux des habitants la lumière de la foi qui n'avait point encore éclairé ces contrées. Quelques historiens disent que saint Alpin de Châlons chassa de son diocèse tous les Juifs qui s'y trouvaient établis. Deux de ces Juifs habitaient la bourgade sous Château-sur-Aisne. Afin de se soustraire à l'exil dont ils étaient menacés, ils se firent chrétiens, et donnèrent tous leurs biens pour

fonder un hospice qu'ils administrèrent, dit-on, pendant le reste de leur vie. Des manuscrits portent que sainte Ménehould avait été la première directrice de cet hospice, et qu'elle avait montré l'exemple du plus parfait dévouement pour le soulagement des malades.

Si l'on en croit une ancienne tradition, Château-sur-Aisne n'est pas le seul endroit dans ce pays qui ait joui de la présence et des bienfaits de sainte Ménehould. On assure qu'elle se retirait quelquefois au hameau appelé Laneuville-au-Pont, qui commençait alors à se former sur la rivière d'Aisne, et que là, sur une montagne connue depuis sous le nom de Côte-à-Vignes, cette vierge avait une cellule où le peuple allait la trouver, et où l'on dit qu'elle opéra plusieurs guérisons miraculeuses. On raconte qu'un jour, pendant les plus fortes chaleurs, plusieurs personnes, après être montées sur cette côte, s'y trouvant tourmentées de la soif, la Sainte, plantant son fuseau dans la terre, en fit jaillir une fontaine dont l'eau servit à désaltérer ceux qui étaient venus la visiter.

Après la mort de son père et de sa mère, Ménehould resta avec ses deux sœurs Amée et Hoïlde, qui prirent soin de sa jeunesse. Elle se retira ensuite dans une petite ville appelée Bienville, située en-deçà de Saint-Dizier, sur les bords de la Marne. Là, ses jours s'écoulèrent dans la prière et les œuvres de miséricorde envers les pauvres. Ménehould ne survécut à ses sœurs que pour retracer leurs vertus et les surpasser en sainteté. Rien n'égalait sa profonde humilité, sa douceur, sa charité, sa pureté inviolable, son entier détachement de toutes les choses créées : on ne pouvait la voir, l'entendre, sans en devenir meilleur, sans se sentir touché d'un vif désir de l'imiter. Unie à Dieu par une prière continuelle, la vivacité de son amour lui faisait endurer une sorte de martyre. Elle ne soupirait qu'après les biens invisibles. Elle mortifia sa chair plus que ses sœurs, et épura son âme au feu sacré de l'amour divin. Enfin, après une vie pure, fervente, toute remplie de bonnes œuvres et de vertus, digne en un mot d'être présentée à Dieu, elle quitta la terre pour aller jouir dans le ciel de la présence de Celui qui fait la joie de ses Saints. Elle mourut à Bienville, dans un âge avancé, le 14 octobre vers l'an 490.

Un tableau, que l'on voit dans l'église de Laneuville-au-Pont, la représente frappant la terre de son fuseau pour faire jaillir la source, et près d'elle des personnages émerveillés. — Le vitrail du sanctuaire de l'église de Bienville représente douze des principaux traits de la vie de la Sainte.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de sainte Ménehould, inhumé dans l'église de Bienville, y reposa jusqu'en 866, époque où il fut transporté avec pompe au monastère de Saint-Urbain, par les soins d'Erchenraus, trente-deuxième évêque de Châlons. Longtemps après, le 14 octobre 1380, sous Archambaud, aussi évêque de Châlons, un bras et une côte de la Sainte furent donnés à la ville, qui s'enorgueillit de porter son nom. Tous les ans, depuis cette époque, la fête de la vierge de Bienville est célébrée solennellement à Sainte-Ménehould, le 14 octobre, et ses reliques, jadis déposées dans une châsse en bois très-bien sculptée, sont exposées, pendant l'octave, dans une chapelle où l'on a toujours vu un grand nombre d'habitants de la campagne accourir pour offrir à cette vierge leurs vœux et leurs prières. Postérieurement à cette donation, l'abbaye de Saint-Urbain fit présent, à la même ville, d'un fuseau dont la Sainte s'était servie, et ce nouveau don, joint au premier, fut renfermé dans le même reliquaire, qui laissait apercevoir, sous verre, ces objets à la vénération du peuple. Chaque année, le jour de l'Assomption, la châsse de sainte Ménehould était portée processionnellement dans les principales rues, et aussi vénérée quelque temps dans chaque église particulière. Elle se renouvelait le lendemain, fête de saint Roch, en mémoire d'une maladie pestilentielle qui désola autrefois le pays, et dont on assure qu'il fut délivré par l'intercession de sainte Ménehould et de

saint Roch. C'est une de ces cérémonies religieuses que l'on voyait représentée sur un immense tableau suspendu aux murs de la chapelle où se fait l'exposition du bras de la Sainte, et où se trouve placée sa statue. En 1793, des mains sacriléges dispersèrent ces saintes reliques. Cependant quelques personnes pieuses en recueillirent des débris que l'on expose aux regards et à la vénération publique, pendant l'octave de cette sainte patronne de la ville.

Le lieu où la Sainte fit jaillir une fontaine, situé, comme nous l'avons dit, sur une colline appelée Côte-à-Vignes, près de Laneuville-au-Pont, a toujours été et est encore aujourd'hui fréquemment visité par de nombreux pèlerins, par les habitants du bourg et des pays voisins qui ont coutume de s'y rendre pour l'invoquer. On y conserve et on y entretient avec soin, dans la niche de la fontaine, la statue de sainte Ménehould, que le peuple appelle la bonne vierge de Côte-à-Vignes. Ceux qui font le pèlerinage prennent dévotement de l'eau de cette fontaine, qu'ils regardent comme consacrée par la charité de notre Sainte. Les habitants de ce bourg célèbrent tous les ans, d'une manière solennelle, la fête de sainte Ménehould, qui, cependant, n'est pas la patronne de leur paroisse, mais en mémoire de ses bienfaits et de son ancienne protection. M. Tostin, ancien curé de Laneuville-au-Pont, a fait placer un escalier en fonte avec des degrés également en fonte, sur chacun desquels se trouve gravée en relief une invocation des Litanies de la très-sainte Vierge Marie, pour monter du bas de la côte jusqu'à la fontaine miraculeuse.

En 1849, une petite chapelle fut érigée à Bienville, en l'honneur de sainte Ménehould; elle est visitée par de nombreux pèlerins, malades et autres. Elle se trouve auprès d'une fontaine qui porte le nom de Fontaine de Sainte-Ménehould, à laquelle on vient presque chaque jour puiser de l'eau, à l'intention de certains malades diversement affligés.

Son culte a survécu à toutes les révolutions du temps et des passions humaines; il s'est étendu au loin : on le voit en honneur jusqu'à Palluau, dans le Berry.

Sainte Ménehould est la patronne des fabricants de falots et des lanterniers.

Tiré des *Beautés de l'histoire de la Champagne*, par M. l'abbé Boitel, et d'une brochure intitulée : *Souvenirs historiques de sainte Ménehould, vierge, patronne de Bienville*, par M. le curé de Bienville. — Cf. *Vies des Saints de la Haute-Marne*, par M. l'abbé Godard, et *Diocèse ancien de Châlons-sur-Marne*, par Edouard de Barthélemy.

SAINTE ANGADRÈME DE RENTY, VIERGE,

ABBESSE DE L'OROER, AU DIOCÈSE DE BEAUVAIS.

Vers 695. — Pape : Sergius Ier. — Rois de France : Clovis III; Childebert III.

> Voulez-vous paraître belle? méprisez la beauté du corps et attachez-vous à orner votre âme.
>
> *Saint Jean Chrysostome.*

Angadrème était fille d'un seigneur, nommé Robert, comte de Renty, au diocèse primitif de Thérouanne (diocèse actuel d'Arras), et garde des sceaux de France, sous le règne de Clotaire III. On ne sait pas le nom de sa mère, mais on dit qu'elle n'était pas de moindre naissance, et que ses bonnes qualités répondaient parfaitement bien à celles de son mari. Cette excellente fille, à qui la nature avait donné une très-rare beauté, reçut de l'un et de l'autre une éducation toute sainte; aussi, dès ses plus faibles années, elle se porta avec une ferveur admirable aux exercices de la piété chrétienne. Saint Omer, son évêque, qui aimait singulièrement cette illustre famille, fut son premier directeur, et il perfectionna, par ses sages conseils, les vertus que l'instruction de ses parents avait déjà fait naître en son âme; et saint Lambert, son cousin-germain, qui, depuis, fut abbé de Saint-Vandrille et archevêque de Lyon, bien qu'il ne fût pas beaucoup plus âgé qu'elle, ne laissa pas de contribuer extrêmement, tant par son exemple

que par la ferveur de ses discours, à lui faire haïr le monde et à allumer dans son cœur un grand feu de l'amour divin. Comme elle connut bientôt les avantages de la virginité sur le mariage, et combien il est plus glorieux d'avoir un Dieu pour époux que s'assujétir à un homme changeant et sujet à la mort, elle s'obligea par vœu à la garder toute sa vie; et, afin que la chair n'eût pas la force de s'élever contre l'esprit, elle l'affaiblissait par des jeûnes, des veilles et d'autres austérités que sa ferveur lui inspirait.

Cependant, le comte, son père, qui ne savait rien de sa consécration, la voyant en âge d'être mariée, l'accorda à Ansbert, fils de Siwin, gentilhomme de grand mérite, et riche seigneur de Chaussy près de Mantes [1]. Angadrème fut fort surprise de cet engagement, qui s'était fait à son insu; mais comme elle avait un profond respect pour toutes les volontés de son père, et qu'elle craignait extrêmement de lui déplaire, elle ne résista point à la proposition qu'il lui en fit; se reposant de toutes choses sur les soins de la divine Providence, elle fit semblant de vouloir bien avoir Ansbert, pour mari. Ansbert, de son côté, ne voulait point de femme, et il n'y avait que le respect de l'autorité paternelle qui le faisait consentir à ce mariage. Ils s'entre-communiquèrent donc leurs sentiments, et, se voyant l'un et l'autre résolus de garder inviolablement leur chasteté, ils s'adressèrent au Père des miséricordes, et le prièrent avec de grandes instances de leur inspirer ce qu'ils devaient faire pour l'accomplissement de ce dessein. La bienheureuse Angadrème, en particulier, demanda à Notre-Seigneur qu'il lui plût de la rendre si difforme, qu'elle ne fût l'objet de l'amour d'aucun homme mortel. Nous avons déjà remarqué, dans la vie de saint Ansbert, que sa prière fut exaucée, que son visage parut tout d'un coup couvert de lèpre, et que, les médecins ne voyant point de remède à ce mal, il fut résolu entre les parents qu'on ne passerait pas outre et que les propositions de mariage seraient rompues; Angadrème avoua d'ailleurs franchement à son père qu'elle avait voué sa virginité, et que c'était pour cela que le Fils de Dieu, qui l'avait choisie pour épouse, ne voulait pas qu'elle fût possédée par un autre.

Après cette rupture, à laquelle personne ne s'opposa, Angadrème, qui, apparemment, avait été amenée chez le seigneur Siwin, fut conduite à saint Ouen, archevêque de Rouen, à qui elle demanda humblement le voile des vierges : le saint archevêque le lui accorda volontiers, et alors, par une merveille de la puissance divine, elle parut à la vue de tout le monde parfaitement guérie de sa lèpre, et sa première beauté lui fut rendue avec tant d'avantages, qu'il fut aisé de voir qu'elle ne l'avait perdue que parce que le Fils de Dieu la voulait pour lui seul. Ensuite saint Ouen, qui prit un soin particulier de sa conduite, la mit dans une communauté de saintes vierges de son diocèse, pour y être formée à toutes les pratiques de la vie religieuse. Elle parut au milieu de ces anges terrestres comme un soleil au milieu des étoiles. Son humilité, sa patience, sa soumission d'esprit et sa charité, étaient admirables. Elle était la première à tous les exercices spirituels, et la dernière à prendre du soulagement et à se dispenser des charges onéreuses de la communauté. Une vertu si éclatante fit qu'on la transféra dans une célèbre abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, qu'on appelait l'Oratoire, ou, selon la manière de parler de ce temps-là, l'*Oroer des Vierges* [2].

1. Nous avons donné sa vie au 9 février, tome II, page 408.

2. Oroer, village du canton de Nivillers, est distant de deux lieues de la ville de Beauvais (Oise), sur la route d'Amiens, entre Guignecourt et Abbeville-Saint-Lucien. L'abbaye fut détruite par les Normands en 851, et ne fut réédifiée qu'en 1026, par Drogon, évêque de Beauvais, mais sur un autre emplacement.

On croit que c'était pour en être supérieure. Cependant sa modestie lui fit refuser ce rang dont elle s'estimait indigne. Elle y demeura quelque temps dans celui de simple religieuse, jusqu'à ce que, sa prudence et sa sainteté jetant continuellement de nouveaux éclats, les sœurs, ravies d'une si grande vertu, l'obligèrent enfin de prendre leur conduite.

La sagesse de son gouvernement fit bientôt voir que ce choix venait du ciel. Elle était plus mère par les soins maternels qu'elle avait de ses filles, que par le titre de sa dignité d'abbesse. Son exemple était la règle vivante de son monastère : elle n'ordonnait rien qu'elle ne fît aussi elle-même, ou qu'elle ne fût disposée à faire, si les sœurs le lui eussent permis. Enfin, elle rendit son abbaye florissante plus par l'éclat de l'observance régulière, que par l'abondance des biens et par le grand nombre des filles de qualité qui vinrent se ranger sous sa discipline.

En ce temps-là, la clôture n'était pas encore introduite dans les monastères de religieuses comme elle l'est maintenant. Ainsi, notre Sainte ayant la liberté de sortir, ne le faisait que pour des actions de piété et pour visiter les tombeaux des saints martyrs Lucien, Maximien et Julien, qui ont planté la foi dans le Beauvaisis, aux dépens de leur sang et de leur vie. Elle avait aussi un respect singulier pour saint Evrou, dont il y avait des reliques dans son église, dédiée sous le nom de Notre-Dame. On dit que, le feu ayant pris à ce lieu sacré, elle eut le courage de prendre ces saints ossements et de les opposer à la violence de la flamme, qui menaçait l'édifice d'un embrasement général : ce qui eut un si heureux succès, que le feu s'éteignit au même instant. Ce miracle doit sans doute être attribué au mérite du saint confesseur; mais la foi d'Angadrème y contribua aussi beaucoup; Dieu voulut honorer par un même prodige un Saint qui régnait déjà avec lui dans le ciel, et une Sainte qui le servait fidèlement sur la terre. Elle fit encore une foule d'autres miracles dont le détail n'est pas venu jusqu'à nous.

Durant trente années, Angadrème gouverna son monastère avec une admirable sagesse. Par sa patience, sa douceur, ses austérités, son détachement absolu des choses de la terre, elle édifia constamment les humbles filles dont Dieu l'avait établie la mère. Avant de mourir, elle voulut leur inspirer une dernière fois, par son exemple, les sentiments qui doivent toujours animer les âmes chrétiennes, au souvenir de leurs péchés et de leurs misères. « Sur le point de recevoir mon Dieu et mon Juge », leur dit-elle, « moi, votre indigne abbesse, je vous demande pardon de tous les mauvais exemples que j'ai pu vous donner, et des peines dont j'ai été pour vous la cause. Je ne mérite pas ce pardon, je le sais; mais vous aurez pitié de moi et de mes faiblesses ». Elle reçut ensuite la divine Eucharistie dans un cœur embrasé d'amour, et alla partager au ciel la gloire et la joie des élus. Elle mourut le 14 octobre, vers la fin du VIIe siècle, âgée de plus de quatre-vingts ans.

On la représente tantôt debout en costume de religieuse, tantôt recevant des mains de la sainte Vierge l'Enfant-Jésus dans ses bras.

CULTE ET RELIQUES.

Des miracles ne tardèrent pas à illustrer le tombeau d'Angadrème, et à rendre son nom et son culte fameux dans toute la contrée. Au IXe siècle, ses reliques soustraites aux ravages des Nor-

Ce monastère, reconstruit au village de Saint-Paul, fut bientôt enrichi par la libéralité des évêques de Beauvais et des seigneurs voisins.

mands, et portées dans l'église de Saint-Michel, préservèrent la ville de Beauvais de la fureur de ces barbares. Plus tard, elles la protégèrent encore contre les dévastations des Anglais. Mais ce fut surtout pendant le mémorable siége de 1472, que les Beauvaisiens ressentirent les effets de la protection de la Sainte. Quatre-vingt mille Bourguignons, conduits par Charles le Téméraire, assiégeaient Beauvais. Un dernier assaut plus décisif que les autres allait triompher de la courageuse résistance des assiégés; la ville était sur le point d'être prise et livrée au pillage. Voyant que le salut ne pouvait venir des hommes, les Beauvaisiens tournent leurs regards vers le ciel. Ils invoquent la bienheureuse Angadrème, qui les a déjà délivrés de tant de périls. Sa châsse qui, dès le premier jour du siége avait été portée par des jeunes filles sur les remparts de la ville, y parait de nouveau. A cette vue, le courage des vaillants défenseurs de la cité se ranime, leurs forces se centuplent, une ardeur guerrière s'empare des femmes elles-mêmes. Au fort du combat, on voit une jeune fille, Jeanne Lainé, assaillir un soldat prêt à planter l'étendard de Bourgogne sur le haut de la muraille, et, d'un coup de hache, le renverser dans le fossé. Les Bourguignons, repoussés de toutes parts, se retirent, laissant plus de trois mille soldats tués sous les murs de la ville, tandis que les assiégés n'ont à déplorer que la perte de vingt-quatre hommes : ce qui confirma les Beauvaisiens dans la pensée que Dieu, par l'intercession de sainte Angadrème, était venu à leur secours. Après cette victoire, Jeanne Lainé, qui s'appellera désormais Jeanne Hachette, alla déposer à l'église des Jacobins le glorieux étendard qu'elle avait pris à l'ennemi, et la châsse de la Libératrice fut reportée triomphalement dans le sanctuaire de l'église de Saint-Michel, qui n'existe plus aujourd'hui.

A dater de cette époque, le culte de sainte Angadrème, que Jean de Marigny, évêque de Beauvais, avait déjà relevé en l'année 1321, fut plus célèbre que jamais. Louis XI voulut qu'une procession solennelle rappelât, tous les ans, le souvenir de la protection dont la Bienheureuse avait couvert la ville. Cette cérémonie a lieu encore de nos jours le dimanche le plus rapproché du 27 juin. Les clergés de Saint-Etienne et des diverses chapelles de la ville se réunissent au clergé de la cathédrale, avec lequel ils se rendent sur la place de l'Hôtel-de-Ville. On porte solennellement, à cette procession, la châsse qui renferme une parcelle des reliques de sainte Angadrème.

Vie des Saints de Beauvais, par M. l'abbé Sabatier; *Notes locales* fournies par M. Millière, vicaire général de Beauvais.

SAINT BURCHARD OU BURCKARD,

PREMIER ÉVÊQUE DE WURTZBOURG ET CONFESSEUR (752).

Burchard naquit en Angleterre de parents illustres par leur noblesse et par leur piété. Son enfance fut toute sainte, on n'y put jamais remarquer les vices et les déréglements de cet âge. Le mensonge ne sortait point de sa bouche ; on ne voyait en ses mœurs ni opiniâtreté, ni inconstance, ni précipitation, ni immodestie, ni légèreté. Il était parfaitement soumis à ses parents et à ses maîtres, poli et bienveillant envers les domestiques, assidu à la prière et au service divin, et si retenu dans toutes ses actions, qu'il était aisé de voir que Dieu le destinait à être un des plus riches ornements de l'état ecclésiastique. Le monde le dégoûta bientôt, et, dès qu'il eut suffisamment étudié pour rendre service à l'Eglise, il quitta ses biens, ses amis et sa propre patrie, et vint en France sous un habit de pèlerin, pour se sacrifier au salut des âmes. Lorsqu'il fut en âge de recevoir les Ordres, se sentant appelé au ministère sacré, il s'y fit promouvoir et fut fait prêtre, afin de pouvoir apaiser tous les jours la colère de Dieu par l'oblation du saint Sacrifice, et d'avoir aussi plus d'autorité pour prêcher sa parole et pour convertir les infidèles.

A cette époque, le grand saint Boniface travaillait avec un zèle incroyable à détruire l'idolâtrie et à rétablir le Christianisme en Allemagne, et demandait de tous côtés des ouvriers pour le seconder dans cette entreprise. Burchard, en étant informé, vint le trouver et s'offrit à lui pour aller où il voudrait annoncer l'Evangile de Jésus-Christ. Saint Boniface connut aussitôt l'éminente vertu de ce saint missionnaire, et, ayant tous les jours de nouvelles preuves de sa sainteté, il résolut de le faire créer évêque de la ville de Wurtzbourg, qui avait été gagnée à la foi par la prédication de saint Chilien et de ses compagnons, martyrs. Il le mena pour cela à Rome, et le présenta au pape saint Zacharie ; celui-ci, à la prière de Pépin le Bref et du même saint Boniface, érigea cette ville en évêché; puis, ayant des témoignages assurés du mérite de Burchard, il l'en consacra évêque de ses propres mains. Après cette consécration, les deux prélats, munis de la bénédiction et des lettres apostoliques, retournèrent en Allemagne, et saint Boniface installa solennellement saint Bur-

chard en son nouvel évêché, et lui donna pour sa subsistance un revenu suffisant, qu'il prit sur les biens de son propre archevêché de Mayence.

Burchard, se voyant établi pasteur des ouailles du Fils de Dieu, s'appliqua tout entier, pendant quarante ans, à les bien gouverner et à les conduire dans les voies du salut. Il était le père des orphelins, le soutien des pauvres et des veuves, le refuge des affligés et l'espoir des malades. Il prenait un tel soin de déraciner le vice et de faire fleurir les vertus chrétiennes dans toute l'étendue de son diocèse, qu'on y vit en peu de temps un changement merveilleux. Il se faisait lui-même le modèle de son troupeau. Son humilité était si grande, qu'il ne voulait jamais avoir que des ornements de peu de valeur. Sa crosse même n'était que de bois de sureau. Il avait tant de douceur et de bénignité, qu'il se faisait aimer de tout le monde : il n'y avait point d'esprits qu'il ne fléchît et ne gagnât. Enfin, il s'acquit une telle réputation parmi les grands du royaume de France, qu'ils le firent un de leurs députés auprès du pape saint Zacharie dans l'affaire importante et délicate de l'exaltation de Pépin le Bref, tige de la seconde race de nos rois, à la place de Childéric, qui a fini la première race.

Sa dévotion le porta à faire honorer les reliques des premiers apôtres de Wurtzbourg, saint Chilien, saint Colomann et saint Totman, martyrs; ainsi, après de ferventes prières, il les leva de terre, et, les ayant mises dans des châsses précieuses, il les plaça dans un monastère qu'il fit bâtir exprès en leur honneur. Mais, comme il ne désirait rien tant que de joindre le repos de la vie contemplative aux empressements de la vie active, il fonda, sur la rivière du Mein, une autre abbaye qu'il dédia sous l'invocation de Notre-Dame et de saint André, pour douze religieux du chœur obligés aux heures canoniales. Il y venait fort souvent pour jouir avec plus de tranquillité des délices ineffables de l'union avec son Dieu. Enfin, après avoir porté, pendant quarante ans, le lourd fardeau de l'épiscopat, il mourut plein de mérites au château d'Hohenbourg, où il s'était retiré avec six de ses religieux. C'était le 9 février 752. Son corps fut porté dans le monastère qu'il avait fait bâtir sur le Mein ; mais, dans la suite des temps, après plusieurs miracles faits par son intercession, il fut transporté dans son église de Notre-Dame et de Saint-André. Hugues, évêque de Wurtzbourg, autorisé par un ordre du pape Benoît VII, fit la translation de ses reliques vers l'an 983, le 14 octobre, jour auquel on a depuis célébré sa principale fête.

Saint Burchard est patron de Wurtzbourg ; on l'invoque contre la gravelle et les maux de reins.

Surius, Godescard, *Acta Sanctorum*.

SAINT DOMINIQUE L'ENCUIRASSÉ, PÉNITENT,

RELIGIEUX A FONT-AVELLANE, EN ITALIE (1060).

La sévérité avec laquelle Dominique se punit d'une faute qui ne lui était point personnelle, est bien capable de confondre ceux qui, ayant commis des fautes légères de propos délibéré, s'imaginent en obtenir le pardon sans en faire une véritable pénitence. Ayant témoigné dans sa jeunesse un grand désir d'embrasser l'état ecclésiastique, il reçut de ses parents la permission de suivre sa vocation ; mais ils firent un présent à l'évêque pour qu'il lui conférât la prêtrise. Il n'eut pas plus tôt appris ce qui s'était passé, que, saisi d'horreur à la vue d'un crime si sévèrement condamné par les lois de l'Eglise, il ne voulut exercer aucune fonction ecclésiastique ; il forma même la résolution de se consacrer aux exercices de la plus rigoureuse pénitence.

Il y avait, dans le désert de Montefeltro (Marche d'Ancône), un saint homme nommé Jean, qui menait une vie fort austère. Dix-huit disciples remplis de ferveur étaient venus vivre sous sa conduite. Ils s'interdisaient l'usage du vin, de la viande et de toute espèce de laitage. Ils jeûnaient au pain et à l'eau tous les jours, excepté le jeudi et le dimanche. Le temps qu'ils donnaient au sommeil était fort court ; ils employaient le reste à la prière et au travail des mains. Ils gardaient un silence perpétuel, et ne conversaient ensemble que le dimanche au soir, entre Vêpres et Complies. De rudes flagellations faisaient partie de leur pénitence. Dominique, après avoir passé quelque temps dans l'ermitage de Lucéolo, alla trouver le supérieur de ces saints ermites et le pria avec beaucoup d'humilité de le recevoir parmi ses disciples. La grâce qu'il demandait lui fut accordée, et il eut bientôt surpassé tous les frères en austérités.

Quelques années s'étant passées de la sorte, il obtint de son supérieur la permission de passer

dans l'ermitage de Font-Avellane (province de Spolète). Saint Pierre Damien en avait alors la conduite. Quoiqu'il fût accoutumé à voir de grands exemples de vertu, la ferveur de son nouveau disciple lui causa de l'admiration. Dominique portait sur sa chair une cuirasse de fer, ce qui depuis l'a fait surnommer l'*Encuirassé;* il ne la quittait jamais que pour prendre la discipline.

On commençait vers ce temps-là à commuer avec assez de facilité la pénitence canonique qui était prescrite pour certains péchés graves. La concession des indulgences devint plus fréquente ; on substituait à la pénitence canonique des pèlerinages ou d'autres bonnes œuvres. On vit aussi s'introduire alors l'usage des flagellations volontaires, et l'on croyait suppléer à une année de pénitence canonique par trois mille coups que l'on se donnait en récitant dix psaumes. Dominique se distinguait au-dessus de tous les autres par sa ferveur dans ce genre d'austérités. Comme il était souvent malade, son supérieur l'obligeait quelquefois à boire un peu de vin; mais il y renonçait aussitôt qu'il se trouvait mieux. Il parut toujours animé du même esprit de pénitence, jusque dans sa dernière maladie. La nuit qui précéda sa mort, il récita encore Matines et Laudes avec ses frères. Il expira pendant qu'on chantait Prime, le 14 octobre 1060.

On le représente : 1° revêtu d'une cuirasse ou d'une cotte de mailles; 2° tenant à la main une discipline.

Voir sa vie par saint Pierre Damien, et une autre vie plus étendue, avec plusieurs dissertations, par Tarchi. Elle a été imprimée à Rome en 1751.

XVe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Avila, en Espagne, sainte THÉRÈSE, vierge, mère et maîtresse des Frères et des Sœurs de l'Ordre des Carmes de l'étroite Observance. 1582. — A Rome, sur la voie Aurélienne, saint Fortunat, martyr. — A Cologne, la naissance au ciel de trois cents [1] Martyrs, qui parvinrent au terme de leur combat durant la persécution de Maximien. Vers 287. — A Carthage, saint Agilée, martyr, à la fête duquel saint Augustin prêcha publiquement au peuple. Vers 310. — En Prusse, saint BRUNON, évêque des Ruthènes et martyr, qui, prêchant l'Evangile dans ce pays, y fut arrêté par des impies qui lui coupèrent les pieds et les mains, et lui tranchèrent la tête. Vers 1009. — A Lyon, saint Antioche, évêque, qui, après s'être acquitté dignement des devoirs de la haute charge à laquelle il avait été élevé, mérita d'être couronné dans le ciel [2]. Vers 410. — A Trèves, saint Sévère, évêque et confesseur. ve s. — A Strasbourg, sainte AURELIE ou AURÈLE, vierge. 1027. — A Cracovie, sainte Hedwige, duchesse de Pologne, célèbre par le soin qu'elle prenait des pauvres, comme par ses miracles éclatants : le pape Clément IV l'a mise au Catalogue des Saints, et depuis, Innocent XI a permis qu'on célébrât sa fête le 17 de ce mois [3]. 1243. — En Allemagne, sainte Thècle, abbesse [4]. Vers 769.

1. Les Bollandistes disent « trois cent soixante ».

2. Ce prélat, que le peuple lyonnais appelle par corruption Anduelle et Andéol, était prêtre de l'Eglise de Lyon lorsqu'il fut chargé par le clergé et par les fidèles de cette ville d'aller en Egypte prier saint Just de revenir prendre le gouvernement du diocèse. N'ayant pu réussir dans cette négociation, il passa quelque temps dans les solitudes d'Egypte, et reçut le dernier soupir de saint Just et de saint Viateur, dont il ramena le corps à Lyon. Elu lui-même après la mort de saint Martin (vers 400), il se rendit recommandable par ses vertus, par son zèle et par sa fermeté, et passa à une vie meilleure le 15 octobre, vers l'an 410. On l'inhuma dans l'église des Machabées, aujourd'hui Saint-Just, auprès du vénérable évêque qu'il avait tant aimé. — *Gallia Christiana.*

3. Nous donnerons sa vie au 17 octobre.

4. Anglaise de naissance, Thècle prit le voile à Wimburn (comté de Dorset). Ayant passé en Allemagne, à la prière de saint Boniface, elle devint abbesse de Kitzingen, à trois milles de Wurtzbourg. — Godescard et *Acta Sanctorum.*

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Amiens, Laval, Le Mans, Nantes, Paris, Saint-Dié et Verdun, sainte Thérèse, vierge, citée au martyrologe romain de ce jour. 1582. — Au diocèse d'Amiens, mémoire de saint Wulfran, archevêque de Sens, apôtre des Frisons, patron d'Abbeville, dont nous avons donné la vie au 20 mars. 720. — Au diocèse du Mans, saint LÉONARD DE VANDŒUVRE, solitaire. Vers 570. — Au diocèse de Marseille, saint CANNAT, évêque de ce siége et confesseur. Vers 487. — Aux diocèses de Soissons et de Rennes, translation de saint Basle ou Basole, ermite, dont nous donnerons la vie au 26 novembre. 620. — Au diocèse de Strasbourg, sainte Aurélie, vierge, différente de sainte Aurèle ou Aurélie, vierge et solitaire, honorée ce même jour à Strasbourg et citée au martyrologe romain d'aujourd'hui [1]. IVe s. — Dans l'ancienne abbaye cistercienne de Notre-Dame de Quincy *(Quinciacum)*, diocèse primitif d'Auxerre, le bienheureux Gauthier *(Galterus)*, douzième abbé de ce monastère et martyr [2]. 1244. — A Vienne, en Dauphiné, saint Dié (Déodat, Théodat), évêque de ce siége et confesseur. Vers 707. — A Sombernon, au diocèse de Dijon, saint Baudry (Beurey, Baldéric, Burroy), berger, cité déjà au martyrologe de France du 8 juillet, où nous avons donné quelques détails sur sa vie. Vers 709. — En Basse-Bretagne, saint Conogan (Conocain, Guénegan, *Conoganus)*, évêque et confesseur. On croit qu'il était irlandais de nation, et qu'après avoir embrassé l'état religieux dans l'abbaye de Landevenec (Finistère, Ordre de Saint-Benoît), il succéda à saint Corentin sur le siége de Quimper. Il prit part aux travaux du concile de Vannes (465) et il y figure sous le nom d'Albin (*Albinus*), qui est la traduction latine de son nom breton (le mot breton *guen* signifie *blanc*) [3]. Vers la fin du Ve s. — A Cazeaux-Fréchet (Hautes-Pyrénées), au diocèse de Tarbes, saint Calix ou Caliste de Huesca (Aragon), martyr, compagnon d'armes de Sanche Abarca II, roi d'Aragon et de Navarre, qui vint au secours des habitants de la vallée d'Aure, enveloppés par les Sarrasins [4]. Vers 1003. — A Saint-Bertrand de Comminges *(Lugdunum Convenarum)*, au diocèse de Toulouse, le décès de saint Bertrand, évêque de l'ancien siége de Comminges et confesseur, dont nous donnerons la vie au jour suivant. 1130. — A Vienne, en Dauphiné, la bienheureuse Philippe de Chanteliman *(de Campo Telimano)*, vierge, native de Changy (Loire, arrondissement de Roanne, canton de la Pacaudière), au diocèse actuel de Lyon. 1450. — A Valenciennes, au diocèse de Cambrai, le décès du bienheureux Philippe, surnommé *le Noble*, comte de Namur, et confesseur, célèbre par son zèle pour le culte divin. Il fonda des églises et des monastères. Son corps fut transporté de Valenciennes dans l'église Saint-Aubin de Namur, où il fut d'abord inhumé dans le chœur, puis dans la chapelle des Quatre-Anges. 1212.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — A Avila, en Espagne, sainte Thérèse, vierge, mère et maîtresse des Frères et des Sœurs de l'Ordre du Mont-Carmel, de l'étroite Observance. 1582. — En Prusse, saint Brunon, évêque des Ruthènes et martyr, qui, prêchant l'Evangile dans

1. Sainte Aurélie est regardée comme une des vierges qui accompagnèrent sainte Ursule, lorsqu'elle quitta la Grande-Bretagne. Etant tombée malade à Bâle, elle descendit le Rhin avec trois de ses compagnes, Einbette, Worbette et Wilbette, et mourut à Strasbourg le 15 octobre. Son culte est fort ancien, puisque, au commencement du IXe siècle, on lisait déjà son nom et sa fête marqués dans le martyrologe de ce temps. Son tombeau y fut longtemps célèbre par la dévotion des fidèles et par les miracles qui s'y opérèrent. L'évêque Ruthard fit bâtir près de Strasbourg une église en l'honneur de notre Sainte. Depuis la Réforme, elle a été convertie en temple protestant; mais le culte de la Sainte subsiste toujours dans le diocèse de Strasbourg. — L'abbé Hunckler, *Saints d'Alsace.*

2. Les Bollandistes remarquent fort judicieusement que bon nombre de martyrologistes ont eu tort de donner au bienheureux Gauthier le titre d'évêque d'Auxerre. Dans la liste complète des titulaires de cet ancien siége, pendant le XIIIe siècle, ce nom ne se trouve point. Voici cette liste :

Hugues IV de Noyers (1183-1206); Guillaume de Seignelay (1207-1220); Henri de Villeneuve (1220-1234); le vénérable Bernard Ier de Sully (1234-1244); Renaud de Saligny (1244-1247); Gui II de Mello (1247-1270); Erard de Lésinnes (1272-1278); Guillaume III de Grez (1279-1293); Pierre Ier de Mornay (1296-1306).

Cf. *Acta Sanctorum,* tome VII d'octobre, pages 77-79.

3. Son culte est depuis longtemps établi dans la Bretagne. L'ancien Bréviaire de Léon en faisait l'office double; sa fête a été depuis supprimée, et le *Propre* de ce diocèse de 1736 n'en fait aucune mention. Elle est dans celui de Quimper de 1789, mais sans légende. Il est à croire que la paroisse de Saint-Guen (Côtes-du-Nord, arrondissement de Loudéac, canton de Mur), au diocèse de Saint-Brieuc, a eu pour patron primitif saint Guénegan, qui lui aura donné son nom. — *Acta Sanctorum* et *Saints de Bretagne,* par Dom Lobineau.

4. Saint Calix et saint Mercurial vinrent d'Espagne mettre leur bras et leur épée au service de la croix contre les sectateurs de Mahomet. Ils combattirent vaillamment et reçurent les armes à la main la couronne du martyre. Le pays des Aurois, dont ils ont défendu la foi au prix de leur vie, garde religieusement,

cette contrée, fut arrêté par des impies qui lui coupèrent les mains et les pieds, et lui tranchèrent la tête. Vers 1009. — En Allemagne, sainte Thècle, abbesse, qui, par son exemple, excita plusieurs personnes à embrasser la vie religieuse. Vers 769.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la très-sainte Trinité. — La dédicace des églises de notre Ordre sacré.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — A Avila, en Espagne, sainte Thérèse, vierge, mère et maîtresse des Frères et des Sœurs de l'Ordre des Carmes de l'étroite Observance. 1582.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes déchaussés. — De même que ci-dessus.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Capoue (*Vulturnum*), ville de l'ancien royaume de Naples (Terre de Labour), saint Modeste et saint Lupule (Lupible, Luplile, Lupile, Libule, Lubule), martyrs, cités au martyrologe de saint Jérôme. — A Bénévent, sur le Calore, ville forte du royaume d'Italie, saint Tammare ou Tamare, évêque de ce siége et confesseur. C'était un de ces prêtres, qui, durant la persécution des Vandales, après avoir souffert divers tourments pour la foi catholique, furent exposés sur un vieux navire à la merci des flots, et portés des côtes de l'Afrique sur celles de la Campanie. Le martyrologe romain, au 1er septembre, dit que « ces prêtres, s'étant dispersés en divers endroits de cette province, ils furent préposés au gouvernement de plusieurs églises et donnèrent un merveilleux accroissement à la religion chrétienne ». Tamare gouverna l'église de Bénévent, et mérita, par ses vertus, d'être compté au nombre des Saints. Il y avait autrefois, hors des murs de la ville, une chapelle dédiée sous son invocation. Ses reliques se gardent aujourd'hui dans l'église cathédrale, sous le maître-autel. Fin du Ve s. — A Catane, ville de Sicile, chef-lieu de l'intendance de ce nom, saint Sabin, évêque de ce siége et confesseur. Les habitants de Catane, témoins de ses hautes vertus, l'avaient choisi pour leur premier pasteur, et ils purent quelque temps se féliciter de l'heureux choix qu'ils avaient fait. Mais bientôt les embarras du siècle déplurent au saint évêque, désireux de mener dans une solitude éloignée des yeux des hommes une vie plus parfaite. Il se retira donc dans le désert et se livra tout entier à ses exercices de prédilection, la prière, le jeûne, les veilles, la mortification. Des miracles éclatants vinrent attester la sainteté du pieux solitaire : à sa voix, les lépreux étaient guéris et les démons prenaient la fuite. Dieu révélait au vertueux ermite les secrets de l'avenir, et le peuple venait en foule entendre sa parole prophétique. Le bienheureux Sabin vit de nombreux disciples se presser autour de lui, et s'instruire, près d'un si grand maître de la vie spirituelle, dans la science de la perfection chrétienne. Vers 760. — En Orient, le bienheureux EUTHYME LE THESSALONICIEN, abbé et confesseur. 886. — A Barletta (*Barolum*), ville du royaume d'Italie (Terre de Bari), saint Roger de Normandie, évêque de Cannes, sur l'Aufide (Capitanate), et confesseur. Son corps repose dans le monastère de Saint-Etienne de Barletta. XIIe s. — A Venise, ville et port du royaume d'Italie, saint Thierry ou Théodoric l'Allemand, prêtre et confesseur, de l'Ordre des Carmes. On rapporte qu'il se rendit célèbre par son amour pour la mortification, et qu'il portait constamment, dans ce but, une tunique de fer qui lui ensanglantait les chairs[1]. Vers 1377. — En Angleterre, saint Oswald, évêque de Worcester et archevêque d'York. Il fut élevé par son oncle, saint Odon, archevêque de Cantorbéry, qui prit un soin particulier de son éducation. On rapporte qu'il était fort charitable, et qu'il avait toujours à sa table douze pauvres qu'il servait lui-même après leur avoir lavé et baisé les pieds. Il mourut à Worcester, dans un monastère qu'il avait fondé (29 février). Son corps fut depuis transféré à York. 992.

dans leur tombe glorieuse, mais trop ignorée, leurs ossements, leurs armes et la terre qu'ils arrosèrent de leur sang. L'église de Cazeaux célèbre la fête de saint Calix le 15 octobre; saint Mercurial est honoré à Vielle (Hautes-Pyrénées) le 25 août. — *Hagiographie diocésaine.*

1. C'est ce qu'expriment merveilleusement ces deux vers qu'un martyrologiste poëte a composé en son honneur :

Carne tenus ferrum portans diu, vanaque sprevit
Corde tenus ; Sanctum tandem lux cœlica plevit.

« Plein de mépris pour toutes les vanités de ce monde, longtemps il n'eut d'autre vêtement qu'une tunique de fer; la lumière éclatante des cieux est aujourd'hui son vêtement ».

SAINT LÉONARD DE VANDŒUVRE,

SOLITAIRE ET ABBÉ AU DIOCÈSE DU MANS.

Vers 570. — Pape : Jean III. — Roi de France : Chilpéric Ier.

Solitaria vita cœlestis doctrinæ schola est ac divinarum artium disciplina.
La vie solitaire est l'école de la science céleste et des arts divins. *Saint Pierre Damien.*

La solitude de *Vandopera* (Vandœuvre), sur les bords de la Sarthe, au lieu où l'on voit aujourd'hui la paroisse de Saint-Léonard des Bois (Sarthe, arrondissement de Mamers, canton de Fresnay-sur-Sarthe), jouissait d'une grande renommée au VIe siècle. Le premier des solitaires qui vinrent s'y établir semble avoir été saint Léonard ; il fut le plus illustre, et il est le seul dont le nom soit passé à la postérité.

Léonard naquit vers la fin du Ve siècle, mais on ignore dans quel pays [1]. Animé d'un ardent désir de servir Dieu il quitta sa famille, ses biens et sa patrie, et s'enfuit secrètement dans le pays du Maine, afin d'y trouver une solitude. Saint Innocent le reçut avec bonté, et lui indiqua lui-même un lieu où il rencontrerait ce qu'il désirait. C'était le lieu alors fort désert nommé Vandœuvre. Le saint ermite s'y bâtit une cellule, et y passa quelques années dans les exercices de la plus austère pénitence. Dieu l'éprouva par de violentes tentations dont il sortit victorieux.

Après ces luttes où se forment les grandes âmes, Dieu lui manifesta les desseins qu'il avait sur lui : beaucoup de solitaires qui vivaient dans les déserts voisins et sur les rives sauvages de la Sarthe, vinrent le trouver et le prièrent d'être leur guide dans les voies de la perfection. Léonard ne put les refuser, et il devint leur abbé. Peu de temps après il éleva un monastère, et les y réunit sous une règle commune. Il bâtit aussi une basilique pour les offices des moines, et la fit dédier en l'honneur de saint Pierre. Il paraît que dès son origine ce monastère fut nombreux, et qu'il eut besoin de bâtiments assez vastes, puisqu'il fallut trois années pour les construire, malgré le grand nombre de ceux qui prirent part à ces travaux. Les habitants du voisinage s'empressèrent d'apporter aux religieux l'aide de leur travail ; bien plus, ces ouvriers bénévoles fournissaient et pour eux-mêmes et pour la communauté, les vivres de toutes natures dont il était besoin. Il ne fut pas nécessaire de faire de pain, ni de préparer d'autres aliments pendant tout ce temps-là, et cependant personne ne manqua de rien, tant la charité fut empressée à secourir les serviteurs de Dieu.

Beaucoup de personnes de tout rang abandonnaient leurs biens, en distribuaient le prix aux pauvres et venaient se mettre sous la conduite de Léonard. Le démon se servit de ce concours de tant d'âmes généreuses, pour exciter contre le saint abbé plusieurs personnes qui allèrent trouver

1. Plusieurs écrivains modernes ont essayé de préciser le lieu où naquit saint Léonard, et ont dit qu'il avait vu le jour, les uns au pays de Tongres, les autres dans la cité de Liége ; mais les plus anciens monuments et les bréviaires se taisent à ce sujet.

le roi Clotaire, et lui firent entendre que ce moine qui habitait Vandœuvre avec ses disciples, détournait ses sujets de son obéissance, les engageait à se défaire de leurs biens, et s'attribuait à lui-même une entière autorité sur eux. Clotaire, que ses crimes avaient rendu soupçonneux, se laissa aller facilement à ces suggestions, et envoya sur les lieux des commissaires chargés de s'informer de la réalité des faits, et, s'ils les trouvaient vrais, de chasser les moines et l'abbé.

Les envoyés s'empressèrent de remplir leur mission ; au moment même où ils entraient dans l'enceinte du monastère, un jeune homme de condition, doué de toutes les qualités convenables pour les exercices des armes, se présentait à Léonard, lui exposait qu'il venait de vendre toute sa fortune, qu'il en avait donné la meilleure partie aux pauvres, et qu'il apportait le reste pour les besoins de la communauté, dans laquelle il désirait passer le reste de ses jours. Les commissaires royaux, témoins de cette conversation, se dirent entre eux : « Qu'est-il nécessaire de faire de nouvelles perquisitions ? Voici la preuve, voici les témoignages de la vérité que désire connaître notre maître ! N'en sommes-nous pas nous-mêmes les témoins ? » Cependant ils s'adressèrent à Léonard, et lui demandèrent qui lui avait donné la hardiesse de corrompre les sujets du roi des Francs, en leur persuadant de mépriser ses ordres, et lui enlevant ses hommes d'armes. « Déjà », ajoutèrent-ils, « tout ce pays court après toi et après tes pareils ; si cela continue, si l'on vous laisse la liberté d'agir comme vous le faites, ce ne sera bientôt plus le royaume de Clotaire, mais le tien et celui de tes moines ». Ils employèrent ensuite tout ce que leur esprit avait de finesse, pour faire tomber le serviteur de Dieu dans les piéges qu'ils lui tendirent ; mais ils n'y réussirent pas, car sa grande sainteté faisait qu'il se possédait parfaitement, et il sut toujours leur répondre par des textes de l'Ecriture pleins de justesse et d'à-propos. « J'ai répété », leur dit-il, « ces paroles du Seigneur : Allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et suivez-moi. J'ai encore dit ces paroles sorties de la bouche de la Vérité même : Quiconque laissera son père et sa mère, son épouse, ses enfants, ses frères, ses sœurs, ses maisons et ses champs à cause de moi, recevra le centuple et la vie éternelle. Si je n'ai enseigné », ajouta-t-il, « que ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ commande d'enseigner, pourquoi voulez-vous m'inquiéter ? »

Ils n'avaient rien de juste et de sensé à répondre, aussi ils lui dirent naïvement qu'ils admiraient son genre de vie, et qu'ils voudraient eux-mêmes l'imiter. Puis ils se retirèrent, et firent au roi un rapport fidèle de tout ce qu'ils avaient vu. Clotaire, qui, malgré ses grands défauts, aimait sincèrement les serviteurs de Dieu, déposa facilement l'inquiétude qu'il avait conçue à l'instigation des méchants ; il rendit grâces au ciel, et aida depuis Léonard dans l'agrandissement de son monastère.

Le saint abbé vivant désormais en paix sous l'égide de la protection royale, vit le nombre de ses disciples s'augmenter encore ; il savait se rendre aimable à tout le monde, il possédait une science profonde des saintes Ecritures, et une sainteté qui le rendait l'objet de la vénération et de l'amour de tous. Deux des plus grands évêques de ce temps-là, saint Germain qui gouvernait l'Eglise de Paris, et saint Domnole qui fut le second successeur de saint Innocent sur le siége du Mans, avaient pour lui une singulière affection, et lui témoignaient beaucoup de confiance. Saint Domnole l'envoya souvent vers son ami, l'évêque de Paris, quand il ne pouvait y aller lui-même.

Un jour que Léonard priait seul dans sa cellule, un serpent montant sur les pieds du solitaire, s'éleva le long de ses jambes et de son dos, et sortit par le haut de ses habits; puis tomba sur la terre à ses pieds, et expira sans lui avoir fait aucun mal et sans avoir pu le détourner de sa prière. Depuis ce temps-là, comme l'attestèrent ses disciples à l'historien qui rapporte ce fait, on ne vit plus jamais aucun serpent dans ce lieu.

Saint Léonard finit sa longue carrière aux ides d'octobre (15 de ce mois), sous le règne de Chilpéric (561-584). Il mourut entre les bras de saint Domnole, qui avait été averti par une révélation de la mort prochaine du serviteur de Dieu. En même temps Léonard connut, d'une manière surnaturelle, l'arrivée du saint évêque, et ordonna à ses disciples de préparer une réception digne d'un tel hôte. Il leur annonça pareillement qu'il mourrait le lendemain de l'arrivée du prélat, et l'événement s'accomplit effectivement en cette manière. Les funérailles du saint abbé furent d'ailleurs remarquables par plusieurs prodiges, car pendant que l'on portait son corps en terre quelques aveugles recouvrèrent la vue.

Il est représenté ordinairement portant un habit monastique, avec un serpent autour du corps. On l'implore particulièrement pour être guéri de la surdité.

CULTE ET RELIQUES.

Les religieux qui habitaient l'abbaye fondée par saint Léonard n'avaient cessé depuis leur rétablissement, au VIe siècle, de s'y livrer à la prière et au travail. Plus heureux que beaucoup d'autres monastères, celui de Vandœuvre semble avoir traversé les orages des révolutions successives qui changèrent le sort de la province du Maine, sans en avoir ressenti d'une manière trop grave le contre-coup; tel fut le sort de plusieurs abbayes dont les revenus étaient médiocres, et qui étaient situées dans une profonde solitude. Mais, à l'approche des pirates normands, les moines de Vandœuvre comprirent que leur obscurité et leur dénûment ne les garantiraient pas contre les entreprises de ces païens conduits par un aveugle fanatisme, et aussi avides de sacriléges profanations que de richesses. Craignant avec raison que les restes précieux de leur fondateur ne fussent dispersés, ils les transportèrent jusque dans les montagnes sauvages du Morvan, au diocèse d'Autun. Là ils trouvèrent un toit hospitalier dans la demeure des moines de Corbigny *(Sanctus Petrus de Corbiniaco apud Æduos)*. Saint Léonard opéra dans le nouveau sanctuaire où il reposait un aussi grand nombre de miracles que dans la solitude de Vandœuvre ; la piété des habitants de ces contrées salua avec enthousiasme l'hôte merveilleux qui manifestait sa venue par d'innombrables bienfaits, et l'on vit la foule des pèlerins à son tombeau aussi nombreuse dans la Bourgogne qu'elle l'avait été dans le Maine. Le concours des clients du saint abbé donna origine à la ville de Corbigny-Saint-Léonard. L'abbaye elle-même, dédiée d'abord sous le patronage de saint Pierre, ne tarda pas beaucoup à prendre le nom de Saint-Léonard, et à rendre au saint abbé du Maine les honneurs dus à un patron. Enfin l'éclat que répandirent les guérisons obtenues dans l'église de Corbigny par les mérites de notre illustre abbé, fut cause que l'on prit bientôt l'habitude de le désigner presque indifféremment sous le nom de saint Léonard de Corbigny, ou de saint Léonard de Vandœuvre.

Au commencement du Xe siècle, Guillaume, seigneur de Bellême (Orne), venait d'édifier un sanctuaire dans cette ville, lorsqu'on découvrit sur ses terres le corps de saint Léonard de Vandœuvre. La nouvelle de cet événement fut saluée par toute la contrée avec de grandes démonstrations de joie; mais nul ne la ressentit plus vivement que le seigneur de Bellême. Il fit transporter les saintes reliques dans l'église qu'il venait de bâtir, et qui fut dédiée au saint solitaire avec une solennité extraordinaire. Le roi Robert, l'archevêque de Tours, l'évêque du Mans et celui de Séez, trois prélats unis par les liens du sang au seigneur de Bellême, plusieurs autres évêques et des abbés, Richard II, duc de Normandie, Herbert Eveille-Chien, et une foule d'autres seigneurs furent présents à cette fête. Le culte de saint Léonard de Vandœuvre n'était pas oublié dans le Maine et les contrées voisines. Il semble néanmoins avoir pris de nouveaux développements à partir de ce jour. Les églises des premiers enfants de saint François qui vinrent s'établir à Séez et à Alençon, sous le règne de saint Louis, furent dédiées sous le vocable de notre saint abbé, mais le sanctuaire où il reçut désormais les plus grands honneurs fut la basilique de Bellême. Plusieurs siècles après cette dédicace et cette translation, on en solennisait tous les ans l'anniversaire, et le concours des pèlerins rendait cette fête célèbre dans la France entière.

Lors de la prise de Corbigny par les Calvinistes, en 1562, les reliques de saint Léonard furent dissipées. Toutefois, l'église de Varzy (Nièvre) possède encore aujourd'hui un os radius du Saint. Il est précieusement conservé dans un reliquaire en forme de bras vêtu, duquel sort une main : le tout est en bois peint et doré, orné de fleurs de lis.

Saint Léonard est demeuré le patron de la paroisse qui a pris la place de son monastère et qui se nomme Saint-Léonard des Bois. Il est également patron de Droupt-Saint-Basle, au diocèse de Troyes. Il était d'ailleurs honoré d'un culte public dans un grand nombre de diocèses, même dans les pays étrangers à la France.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, des Continuateurs de Bollandus, *Vita sancti Leonardi, abbatis*, publiée d'après trois manuscrits à peu près semblables, l'un de l'abbaye de Saint-Calais, l'autre de Saint-Sauveur d'Utrecht, et le troisième de Chartres; de l'*Histoire de l'Eglise du Mans*, par le révérend Père Dom Paul Piolin; des *Saints de Troyes*, par M. l'abbé Defer; de l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier; et de l'*Histoire de l'Eglise*, par M. l'abbé Darras, tome XVIII.

SAINT EUTHYME D'OPSO, OU LE THESSALONICIEN,

ABBÉ ET CONFESSEUR.

886. — Pape : Etienne V. — Empereur d'Orient : Léon VI *le Philosophe*.

> Placer son espérance en des choses fragiles et passagères, c'est vouloir établir un fondement solide sur des eaux courantes.
>
> *Saint Grégoire le Grand.*

Il y avait, non loin de la ville d'Ancyre en Galatie, un bourg appelé Opso, riche, bien peuplé, et recherché à cause de sa salubrité. C'est là que naquit le bienheureux Euthyme, l'an de grâce 824. Ses parents étaient des personnes aisées et surtout vertueuses, édifiant tout le monde par leur conduite vraiment chrétienne. Sobres et mortifiés, doux et humbles, pacifiques et indulgents, ils aimaient à exercer l'hospitalié envers les pauvres et les étrangers en qui la foi leur montrait l'image vivante du Sauveur. Le père s'appelait Epiphane, et la mère Anne. Leur fils reçut au baptême le nom de Nicétas qui convenait si bien à cet enfant de bénédiction, devenu vainqueur des passions et modèle des vertus chrétiennes. La douceur et la droiture, la soumission et la charité envers les autres, tels étaient les traits particuliers qu'on remarquait en lui. Peu porté aux jeux de l'enfance, il aimait à fréquenter l'église et témoignait un profond respect à tous ses parents. A l'âge de sept ans, il perdit son père et resta avec ses deux sœurs, Marie et Epiphanie, auprès de sa mère, qui aima mieux garder la continence que s'imposer de nouveaux liens. Lorsque, dans la suite, Nicétas dut s'inscrire dans la milice, il n'en continua pas moins de s'occuper du soin de la maison, pour lequel il avait montré de l'aptitude, et il servait à sa mère de protecteur, d'avocat, de consolateur, de tout. Arriva le moment où il fallut songer à son avenir. Grâce à la sollicitude maternelle, Nicétas trouva une épouse digne de lui. Euphrosine (c'est ainsi qu'elle s'appelait) appartenait à une famille à la fois riche et considérable dans le pays. Ils eurent une fille à laquelle on donna le nom d'Anastasie; mais leur union ne dura pas longtemps : car Nicétas songeait déjà à se donner entièrement à Dieu dans la carrière religieuse. L'exécution du projet fut fixée au lendemain de l'Exaltation de la Croix, jour consacré à la mémoire de saint Nicétas, son patron

(le 15 septembre). Ce jour-là, il sortit de la maison, comme pour aller voir son cheval qui paissait dans les champs voisins, et profita de ce moment pour quitter le pays. Il n'avait que dix-huit ans. Sa sœur aînée, Marie, était déjà établie et demeurait avec son mari dans sa famille.

Le mont Olympe était alors un des foyers les plus renommés d'ascétisme oriental. C'est là que se formèrent les deux saints frères, Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves ; c'est là que brillait par l'éclat de ses vertus éminentes, Joannice surnommé le Grand. C'est donc vers cette solitude célèbre que le jeune pèlerin dirigea ses pas. Son attente ne fut pas trompée : car il eut le bonheur d'y obtenir pour guide de son âme Joannice lui-même. Celui-ci mit, dès le début, la vertu du jeune candidat à une rude épreuve. Un jour que plusieurs religieux étaient venus entendre les avis de leur saint directeur, Joannice demanda si personne d'entre eux n'avait jamais commis de méfait ; et comme tous répondirent négativement, il se tourna du côté d'Euthyme, et s'écria d'un ton de colère simulée : « Saisissez ce jeune homme-ci, et garrottez-le, car c'est un malfaiteur. Questionné par eux et craignant de laisser échapper une si précieuse occasion de s'humilier, le nouveau venu avoua être un grand criminel, digne des châtiments les plus sévères, et ajouta qu'il était prêt à les endurer en expiation de ses péchés. Les assistants fixèrent sur lui des regards étonnés. Quant à Joannice, il contemplait Euthyme avec complaisance ; il savait que cet humble aveu était inspiré par le désir ardent de la vie religieuse et il prévoyait déjà la future gloire du postulant. Prenant donc de nouveau la parole : « Laissez-le libre », dit-il, « car il est innocent, et que cette épreuve vous serve de leçon. Ah ! si, à la fleur de l'âge et complétement étranger aux épreuves de la vie religieuse, ce jeune homme a fait preuve d'une si profonde humilité, à quelle perfection ne s'élèvera-t-il pas après avoir pris l'habit de moine ? » Cet accident tourna de la sorte à la gloire d'Euthyme et lui attira l'estime générale. Mais sa modestie en fut alarmée, et c'est peut-être pour prévenir les piéges de la vaine gloire qu'il changea de demeure et se mit sous la conduite d'un autre vieillard appelé Jean, renommé pour son union avec Dieu. Le nouveau maître initia Euthyme aux pratiques de la vie religieuse, et quelque temps après, il lui conféra *la forme angélique* (c'est ainsi qu'on appelle en Orient l'habit religieux), et lui donna le nom d'Euthyme, en souvenir du grand Saint qui avait porté ce nom et qui est demeuré si illustre dans les annales de l'ascétisme oriental. Lorsque le disciple fut suffisamment versé dans les exercices religieux, on l'envoya dans le monastère de Possidinion, où l'on menait une vie cénobitique, si salutaire aux commençants et si propre surtout à les former aux vertus solides. L'hégoumène de ce couvent s'appelait Nicolas, religieux fort recommandable par son attachement à la foi catholique, autant que par la prudence avec laquelle il dirigeait ses disciples dans les voies de la vie intérieure. Appliqué aux offices bas et humiliants, Euthyme s'en acquitta avec une soumission admirable, s'estimant heureux d'y avoir trouvé un remède efficace aux penchants pervers de la nature, et une arme contre les souvenirs du passé par lesquels le démon venait parfois troubler sa paix. En s'élançant ainsi, à la suite du divin Maître, dans les voies des humiliations volontaires, Euthyme avançait à pas rapides et mérita des faveurs signalées du ciel. Entre autres dons, le Seigneur lui accorda un grand attrait pour l'oraison, et, ce qui en est d'ordinaire le fruit, un désir ardent d'une retraite plus rigoureuse, désir dont les tristes événements survenus alors dans l'Eglise de Byzance hâtèrent l'accomplissement.

Après la mort de saint Méthode, patriarche de Constantinople, celui qui avait tant contribué à détruire l'hérésie iconoclaste, le siége patriarcal fut occupé par saint Ignace. Les cruelles persécutions que ce généreux Pontife eut à souffrir de la part de l'empereur Michel l'*Ivrogne* et de ses dignes satellites, l'inutilité des efforts qu'il fit pour ramener ces cœurs profondément corrompus, et l'amour de la paix menacée par des troubles sans cesse croissants, tout cela détermina Ignace à quitter son siége, et à chercher dans le silence de la retraite le repos qu'il ne pouvait trouver au sein des grandeurs. Il renonça donc à sa charge, après l'avoir exercée durant dix ans. Ce fut au détriment de l'Eglise; car il eut pour successeur Photius, si tristement célèbre par son ambition plus encore que par l'étendue de sa science [1]. Mais comme la retraite d'Ignace n'était pas entièrement spontanée, un grand nombre refusèrent la soumission au nouveau patriarche dont ils contestaient la légitimité. L'hégoumène Nicolas était du nombre. Voyant sa communauté sans pasteur et en butte aux dissensions des partis, Euthyme, qui partageait les vues de son maître chéri, se réfugia au mont Athos, devenu plus tard le foyer principal de l'ascétisme en Orient, mais où, à cette époque (vers l'an 863), la vie monastique ne faisait que naître. Avant de s'y rendre, le Bienheureux désira recevoir le *grand habit*, symbole de la perfection religieuse à laquelle on s'engageait à tendre; dans ce but, il retourna à Olympe auprès du célèbre ascète Théodore (le vieillard Jean étant mort), lui fit part de son désir et fut admis à la profession. Huit jours après, il dit adieu au mont Olympe, où il avait séjourné environ quinze ans en tout, et se mit en route, accompagné d'un moine nommé Théoctériste.

Arrivé au mont Athos, Euthyme commença aussitôt à gravir le pénible sentier des conseils évangéliques, s'adonnant généreusement à la pratique des vertus que demande la vie solitaire. Son compagnon ne se sentant pas de force pour l'y suivre, fut obligé de reprendre le chemin d'Olympe. Euthyme trouva alors un autre compagnon, nommé Joseph, qui était venu s'établir sur l'Hagion-Oros bien avant lui, et qu'on peut compter parmi les premiers religieux athonites. Il lui proposa de ne prendre, pendant quarante jours, d'autre nourriture que des herbes, afin d'attirer par ce jeûne rigoureux les grâces du ciel et d'expier les péchés passés. La proposition fut acceptée et généreusement exécutée. Animé par ce premier succès, Euthyme proposa à son compagnon une autre épreuve plus difficile que la précédente : il s'agissait de rester enfermé dans une grotte pendant trois ans, sans en jamais sortir, sinon pour aller cueillir des glands, des châtaignes, des herbes devant leur servir de nourriture, et de n'avoir aucune communication avec les autres solitaires qui habitaient dans la montagne. Joseph accepta la nouvelle proposition, car il avait l'âme droite et simple, bien qu'il fût, remarque le biographe, arménien d'origine. Raconter toutes les austérités auxquelles ils se condamnèrent durant cette longue retraite, serait chose difficile. Il suffit de dire que leur prière et leur jeûne furent presque continuels; le silence n'était interrompu que par de rares entretiens sur des matières purement spirituelles; ils souffraient le froid, faute de vêtements pour se couvrir suffisamment. La terre nue leur servait de couche; outre des génuflexions sans nombre, ils s'imposaient d'autres mortifications corporelles, qu'une foule d'insectes venaient multiplier à l'envi.

1. Dans la traduction russe, le passage où il s'agit de Photius a été naturellement modifié dans le sens favorable à cet hérésiarque. De pareils éloges donnés à l'auteur du schisme qui porte son nom font regretter plus vivement l'absence du texte grec, tel qu'il sortit de la plume de saint Basile, archevêque de Thessalonique.

Aussi la première année fut-elle à peine terminée, que Joseph, à bout de forces, quitta sa retraite et alla rejoindre les autres moines dont le nombre allait en croissant, bien qu'on ne sache pas au juste s'ils vivaient en communauté ou séparés. Quant à Euthyme, il redoubla de ferveur, et parce qu'il se voyait dans une parfaite solitude et parce qu'il avait besoin de se prémunir davantage contre les assauts du démon qui le tentait de diverses manières. Tantôt cet ennemi du salut lui suggérait des pensées d'orgueil et de découragement, tantôt il lui inspirait le regret d'avoir perdu son compagnon. Euthyme n'était pas même à l'abri des ennemis visibles ; ainsi un jour, en plein midi, pendant qu'il faisait sa prière, une bande de corsaires envahit la grotte, et, sur son refus d'en sortir, ils le traînèrent jusqu'au bord d'un précipice voisin, et, sans une intervention du ciel, l'y auraient précipité. Il faut y ajouter les scorpions dont les morsures, sans être mortelles, lui faisaient de cruelles blessures. Malgré toutes ces épreuves, le serviteur de Dieu persévéra dans sa première résolution, et, lorsque le terme de sa réclusion volontaire étant arrivé, il reparut au milieu des autres ascètes qui l'attendaient avec impatience, il fut reçu comme un messager du ciel, car on était instruit par le frère Joseph de la manière dont il vivait dans sa solitude.

Sur ces entrefaites, Euthyme reçut un message de son ancien maître spirituel, Théodore, qui le priait de venir le prendre au mont Olympe pour l'amener à l'Hagion-Oros. Cédant à la prière du pieux vieillard, il reprend le chemin d'Olympe en compagnie du porteur du message, Théoctériste, celui-là même dont il a été parlé plus haut. Mais, comme les forces de Théodore étaient affaiblies par de longues austérités, et que son corps avait besoin de certains ménagements que le séjour du mont Athos n'offrait guères, Euthyme lui trouva un endroit à la fois agréable et solitaire, lui fit bâtir une modeste cellule et l'y servit avec un dévouement filial. Cet endroit s'appelait Macrosina.

Cependant, quelque grande que fût sa sollicitude, elle ne préserva pas Théodore d'une cruelle maladie, dont il mourut bientôt après à Thessalonique, où on l'avait transporté. Il fut enterré dans l'église de Saint-Sozon. A la nouvelle de sa mort, Euthyme quitta la montagne pour aller prier sur la tombe de son vénéré maître, et implorer son intercession. Les habitants de Thessalonique, qui avaient entendu parler des vertus éclatantes du bienheureux, vinrent en foule à sa rencontre et le reçurent avec de grands honneurs. L'affluence continuant toujours, et le zèle des âmes l'empêchant toujours de s'y soustraire tout à fait, Euthyme avisa au moyen de satisfaire son attrait pour la solitude, sans toutefois frustrer les fidèles de sa parole. A cette fin, il se retira dans une tour, située hors de la ville, vers l'Orient, et de là, nouveau Siméon stylite, il instruisait ceux qui venaient l'entendre. Après avoir demeuré assez longtemps dans cette tour et opéré plusieurs guérisons extraordinaires, dont il sera fait mention plus loin, il résolut de retourner au mont Athos. Avant de partir, il reçut le diaconat de la main de l'archevêque de Thessalonique, Théodore, ce qui lui causa une grande joie ; car il pouvait désormais se communier lui-même, avantage précieux pour un habitant de la solitude. Toutefois, cette joie ne fut pas sans mélange d'appréhension ; il s'aperçut bientôt, en effet, que le caractère sacré dont il était orné lui attirait des visiteurs encore en plus grand nombre. Cela l'obligea de chercher ailleurs un asile plus sûr, et il se réfugia avec deux autres compagnons, Jean Colobe et Siméon, dans l'île *Nouvelle*, aujourd'hui dite de Saint-Eustrate. Cette île était, il est vrai, entièrement déserte, mais

elle n'offrait pas, à cause même de son isolement, assez de sécurité ; ainsi, ils furent une fois assaillis par des corsaires et auraient été traînés en captivité, si Notre-Seigneur n'eût rendu immobile le navire qui les emmenait et obligé les pirates à demander pardon à leurs captifs.

Cet accident servit d'avertissement au bienheureux Euthyme. Pour ne plus s'exposer au même danger, il se retira avec ses disciples dans le pays appelé *Vrastama*, tandis que Jean Colobe se fixa à Siderocapsa et Siméon en Hellade, le mont Athos n'offrant plus la même sécurité qu'auparavant. A Vrastama demeurait alors le vénérable vieillard Joseph, dont il a été parlé plus d'une fois dans ce récit ; il y mourut bientôt après l'arrivée d'Euthyme, dans un âge très-avancé. Nous qui écrivons ces lignes, dit le biographe Basile, nous avons vu son corps dans la grotte même où il décéda ; nous le touchâmes de nos propres mains, et grand fut notre étonnement de le voir incorruptible et répandant une huile dont nous avons senti le parfum durant trois jours. Euthyme y bâtit des cellules pour ses compagnons, parmi lesquels se trouvait aussi le célèbre ascète Onaphre, à qui il assigna une cellule à part. Pour lui, il choisit pour demeure un profond ravin, dont il ne sortait que pour aller visiter sa communauté naissante ou pour s'entretenir avec Dieu sur la montagne. C'est dans un de ces entretiens intimes avec le Seigneur qu'il entendit une voix qui lui disait : « Euthyme, va à Thessalonique, et là, vers l'orient de la ville, tu trouveras une montagne élevée, appelée *Péristéra*, d'où jaillit une source d'eau et où se trouve une bergerie, autrefois temple splendide de saint André, apôtre. Purifie-la et fais-en un monastère. Je serai ton aide. C'est assez vivre dans la solitude et combattre les démons depuis longtemps vaincus ». Docile à la voix du ciel, Euthyme quitta la retraite de Vrastama et s'embarqua pour Thessalonique en compagnie de deux confrères, Ignace et Ephrem. Arrivé dans cette ville, où on le reçut comme un ange descendu du ciel, il se rendit avec des guides à Péristéra, y découvrit en effet les traces de l'église, et grâce au concours des Thessaloniciens, surpris de cette découverte, il érigea en l'honneur du saint Apôtre une nouvelle église, en y ajoutant deux chapelles latérales, dont l'une (du côté droit) fut dédiée à saint Jean Précurseur, l'autre à saint Euthyme le Grand, son bien-aimé patron. Le couvent et l'église furent achevés en 863, la quatrième année du règne de l'empereur Basile le Macédonien. Le Saint avait pris une part active dans la construction de ces édifices, en aidant les ouvriers et les animant ainsi au travail par son exemple ; à quoi il faut ajouter les prières auxquelles il consacrait des nuits entières. Aussi, l'œuvre fut-elle bénie de Dieu : le désert se changea en une ville ; des personnes de tout âge et de toute condition accouraient à l'envi pour se mettre sous la conduite du Bienheureux. Les offrandes affluaient de toutes parts : les uns amenaient du bétail, d'autres apportaient des vases sacrés et divers objets non moins nécessaires à l'usage de la communauté, ne demandant en retour que l'aumône de la prière. Le saint fondateur, de son côté, ne cessait de recommander à Dieu les âmes dont il avait la direction, et comme il connaissait les dangers auxquels on est exposé au début de la carrière religieuse, il avait à cœur de prémunir ses religieux contre les attaques de l'ennemi invisible, en leur communiquant les fruits de sa longue expérience dans des instructions qui respiraient en même temps une sagesse céleste.

« Touché de ses sublimes enseignements, moi aussi », dit Basile le biographe, « je me suis mis sous sa conduite, et j'eus le bonheur de recevoir de sa main la tonsure, à Ormylia, dans l'église du grand saint Démétrius,

martyr et thaumaturge. Suivant son conseil, je demeurai pendant quelque temps dans une cellule isolée, m'adonnant à la contemplation et à l'étude de la loi divine. Plus tard, l'attrait de la gloire m'a fait préférer au silence de la solitude la vie bruyante et agitée des villes. C'est alors, qu'animé par le zèle de ce Bienheureux, j'ai brûlé le livre hérétique d'un religieux apostat, nommé Antoine, qui enseignait le manichéisme et demeurait à Cranéa.

« Je mentionnerai ici la prédiction que le Saint a faite touchant ma personne et qui témoigne du don qu'il avait de connaître l'avenir. Selon l'usage reçu parmi les moines de rester à l'église pendant les sept jours qui suivent la tonsure, je faisais ma retraite et j'étais déjà au quatrième jour, lorsque le Bienheureux entra à l'église vers l'heure de midi, et me prenant à part, me dit : « Quelque indigne que je sois de recevoir la lumière d'en haut, toutefois, Basile, puisque vous vous êtes confié à ma direction uniquement dans l'intérêt de votre âme, la Bonté divine a daigné me communiquer un rayon de sa grâce qui m'a révélé ce qui doit vous arriver un jour. Sachez donc que l'amour de la science vous fera quitter le monastère et que vous deviendrez archevêque ; souvenez-vous alors de moi, qui suis votre père en Jésus-Christ, ainsi que de vos anciens frères en religion et de toute la communauté ».

« C'est le lieu de rapporter quelques-uns des miracles opérés par le serviteur de Dieu. Ainsi, un jour que moi et un autre frère, Jean, surnommé le *Silencieux*, nous nous étions égarés dans un endroit complétement désert, où nous mourions de faim et d'épuisement, tout à coup apparaît le Saint, qui nous offre de la nourriture et nous permet de continuer le chemin. Une autre fois, que le Bienheureux et moi nous nous trouvions assez loin du monastère, dans un endroit appelé Cranéa, il me fit savoir le départ des deux frères Jean et Antoine, qui ne pouvaient s'entendre avec le reste de la communauté ! — A Thessalonique, pendant qu'il demeurait dans une tour, un homme possédé du démon fut délivré par la prière du saint stylite et par le moyen de l'onction qu'il lui donna. De même, à Péristéra, il délivra du démon un moine nommé Hilarion, qui fut plus tard repris par le malin esprit, pour avoir blâmé la conduite du Saint. Ces deux miracles se sont passés sous mes yeux. J'en ajouterai un troisième qui arriva au mont Athos : un jour ses disciples voulurent monter au sommet de la montagne, sans avoir un motif sérieux de le faire, et sans écouter le conseil du Bienheureux, qui les en dissuadait. Or, pendant qu'ils s'y rendaient, il tomba de la neige en si grande abondance, que les imprudents voyageurs couraient grand risque de périr, quand le tendre père accourut à leur secours, leur épargnant ainsi les tourments de la faim et du froid ».

Après avoir gouverné son troupeau pendant quatorze ans, il eut enfin l'occasion de revoir les siens après une absence de quarante-deux ans. Le résultat de cette entrevue fut que les hommes entrèrent dans son monastère, tandis que les femmes prirent le voile dans un couvent bâti sur un terrain qu'il acheta à cet effet, où elles eurent pour abbesse la propre sœur du Bienheureux, appelée en religion Euthymie. L'un et l'autre couvent, étant depuis confiés aux soins du métropolitain de Thessalonique lui-même (c'était Méthodius), et saint Euthyme se voyant par là délivré des soucis d'administration, il reprit sa vie de stylite dans la tour voisine de la ville, où il ne resta cependant que peu de temps, à cause de la grande affluence des visiteurs. Il se réfugia de nouveau dans le Hagion-Oros, dans la partie du versant oriental qui s'étend depuis l'ermitage de Sainte-Anne jusqu'à la

laure de Saint-Athanase, vrai désert où de nos jours même on n'aperçoit que quelques cellules éparses çà et là et un seul ermitage (celui de Causocalyle). C'est dans cette solitude qu'il passa les dernières années de sa vie. Connaissant d'avance le jour de sa mort, il voulut s'y préparer de bonne heure, loin de tout commerce avec les hommes, qui pénétraient jusque dans sa retraite. Le jour de la fête de la translation de saint Euthyme le Grand, il invita à sa table tous ses compagnons, et après avoir célébré avec eux la mémoire de son saint patron, il leur fit ses adieux. Le lendemain, 8 mai, il partit du mont Athos, sans rien dire à personne, et, accompagné d'un seul moine nommé Georges, il se dirigea vers l'*île sainte*. Ce fut sa dernière demeure; au bout de cinq mois, il y termina sa vie, à la suite d'une légère maladie, le 15 octobre de l'année 886.

Deux mois après, les religieux de Péristéra députèrent deux de leurs confrères, Paul et Blaise, chargés de rapporter les dépouilles vénérables de leur fondateur. Les envoyés trouvèrent le corps du Saint à l'endroit même où il avait rendu son âme à Dieu et sans la moindre corruption. Ces restes précieux furent apportés le 13 janvier à Thessalonique, et déposés avec honneur dans cette ville, si riche en reliques des saints serviteurs de Dieu. De là vient le surnom de Thessalonicien qu'on a donné au bienheureux Euthyme, bien que ce ne fût point son pays natal. L'église grecque célèbre sa mémoire le 15 octobre.

L'auteur de cette *Vie* est saint Basile, archevêque de Thessalonique, dont l'Eglise grecque célèbre la mémoire le premier jour de février. N'ayant pu trouver nulle part le texte original, nous fûmes obligé de nous contenter d'une traduction russe, faite sur un manuscrit grec qu'on conserve au mont Athos, et publié dans le *Patéricon* de cette montagne (Saint-Pétersbourg, 1860). Nous l'avons donnée ici presque sans modifications.

SAINTE THÉRÈSE [1] D'AVILA, VIERGE,

FONDATRICE DES CARMES ET DES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉS.

1582. — Pape : Grégoire XIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

> Nous n'obtenons pas un pur et parfait amour de Dieu, parce que nous ne donnons pas tout à Dieu, mais seulement l'usufruit, et que nous nous réservons le fonds et l'héritage de nos affections.
>
> *Maxime de sainte Thérèse.*

Quand toutes les langues se tairaient, et qu'il n'y aurait point de plume au monde pour représenter les mérites et les grandes actions de cette vierge incomparable, les seuls Ordres des Carmes et des Carmélites déchaus-

1. M. l'abbé Postel démontre péremptoirement que le révérend Père Bouix et ceux qui l'imitent commettent une erreur grammaticale en écrivant *Térèse* au lieu de *Thérèse*. Il faudrait en finir une bonne fois avec ce système. — *Thérèse* est le nom de baptême donné à *sainte Cépéda :* ce nom est grec, et se retrouve dans saint Chrysostome; il fut celui de sainte Thérèse, femme de saint Paulin, l'une des patronnes de l'Espagne, celui aussi d'une reine de Portugal bien antérieure à notre sainte Thérèse de Cépéda. Or, ce nom a le *th* en grec. S'il le perd en espagnol et en italien, langues dans lesquelles ces aspirées figuratives sont supprimées, il le retrouve en latin, en français, en allemand, en anglais, en flamand en portugais même (on y écrit invariablement *Thereza).* Que sainte Thérèse ait signé *Teresa,* elle ne pouvait faire autrement dans sa langue; elle écrivait de même *Tomas, Cristo, Matteo, Felippe, teologia, filosofia,* etc.; devons-

sés, qui la reconnaissent pour leur fondatrice et pour leur mère, et qui répandent dans toute l'Eglise une si agréable odeur de sainteté, feraient suffisamment son éloge. Aussi, pour écrire dignement sa vie, il ne faudrait pas y employer la plume d'un homme mortel, mais plutôt la pointe de cette flèche céleste, dont un ange lui perça le cœur et l'enflamma des plus saintes ardeurs de l'amour divin. Il faudrait être rempli du même esprit dont elle-même était remplie, soit dans ses entretiens sacrés avec Dieu, soit dans l'établissement de ses différents monastères, soit en composant ses excellents livres, qui font l'admiration de toutes les personnes spirituelles. On pourrait dire que l'histoire qu'elle a faite d'elle-même, par l'ordre de son confesseur, suffit pour la faire connaître et pour découvrir les dons inestimables qu'elle a reçus du ciel ; mais son humilité lui a fait supprimer beaucoup de choses qui sont à sa louange, et rabaisser en tout le mérite et la gloire de ses plus belles actions, tandis qu'elle est merveilleusement ingénieuse à exagérer ses plus petites fautes ; il est donc nécessaire d'ajouter beaucoup à ce qu'elle y a écrit.

Sainte Thérèse naquit à Avila, au royaume de Castille, en Espagne, le 28 mars 1515. Son père, qui s'appelait Alphonse Sanchez de Cépéda, était un gentilhomme de grand mérite, et dont la noblesse était relevée par beaucoup de vertus. Sa mère, qui n'était que la seconde femme de ce seigneur, avait aussi d'excellentes qualités, et on la nommait Béatrix de Ahumada. Ils eurent plusieurs garçons et deux filles avant la naissance de notre Sainte ; mais, quoiqu'elle fût la cadette selon l'ordre de la nature, elle était néanmoins l'aînée dans l'ordre de la divine prédestination. Aussitôt après sa naissance, elle fut portée à l'église de la paroisse Saint-Jean où elle reçut, avec le baptême, ce beau nom de Thérèse qu'elle devait immortaliser par la sainteté de sa vie. Elle donna, dès son enfance, de beaux présages d'une éminente sainteté. A l'âge de sept ans, elle s'occupait avec une ardeur et une satisfaction merveilleuses, avec le plus jeune de ses frères, à la lecture de la vie des Saints et de l'histoire de leurs souffrances, et ils étaient aussi tellement pénétrés de la pensée de l'éternité, tant des peines de l'enfer que du bonheur des Saints dans le ciel, qu'ils répétaient continuellement ces paroles : « Eternellement, éternellement, éternellement ». Ces considérations leur firent faire un complot de sortir en cachette de la maison paternelle et d'aller chez les Maures pour y trouver l'occasion du martyre. Leur sortie fut assez secrète : mais, comme ils s'avançaient du côté de l'Afrique, un de leurs oncles paternels les rencontra, et, ayant appris de leur bouche le sujet de leur voyage, il leur persuada de différer ce bon dessein à un autre temps, et les ramena chez leurs parents [1]. Lorsqu'ils furent de retour, voyant bien qu'ils ne pouvaient pas être martyrs, ils pensèrent à se faire ermites, et se dressèrent, pour cela, dans le jardin de la maison, de petites cellules pour se retirer du monde et faire plus tranquillement leurs prières. Notre-Seigneur communiqua dès lors à Thérèse quelques étincelles de cet esprit d'oraison, qu'elle a eu depuis dans un degré si éminent, et, comme

nous, en la traduisant, écrire *saint Tomas, Jésus-Crist, saint Mattieu, Filippe,* la *téologie,* la *filosophie ?* Au surplus, la bulle de canonisation porte formellement *Theresia ;* l'*Ordo* romain, imprimé chaque année à Rome, le porte de même. Saint Alphonse de Liguori, écrivant en italien, a toujours signé *Alfonso,* et, dans la même langue, les religieux *théatins* sont des *teatini.* Qu'en conclure? Qu'il faut, en traduisant, renverser toutes les règles du français? Personne n'a paru le prétendre. Le Père Bouix s'est donc trompé sur ce point, et il est triste de constater qu'il soit si facile de former école en France.

1. A l'endroit même où nos deux candides martyrs se virent forcés de reprendre le chemin de la maison paternelle, la piété a élevé un modeste monument : c'est une croix sous un dôme de pierre supporté par quatre colonnes.

elle n'avait point de maître pour l'y conduire, elle se servait pour cela de quelques images fort dévotes, qui étaient dans le logis, et surtout d'une qui représentait Notre-Seigneur instruisant la Samaritaine au bord d'un puits ; elle apprenait à désirer ardemment l'eau vive et salutaire qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. D'ailleurs, elle récitait avec ferveur son chapelet, que sa bonne mère lui recommandait extrêmement, et elle faisait aussi plusieurs aumônes, se dérobant volontiers à elle-même ses petites commodités pour assister les pauvres.

Sa mère, quoique très-pieuse, lui fit courir involontairement de grands dangers : elle aimait, elle lisait des romans, des livres de chevalerie, et, ne prévoyant pas le mal qu'ils pouvaient faire à ses filles, elle leur permettait de les lire à l'insu de leur père, qui ne l'aurait jamais souffert. Thérèse y prit de nouveaux goûts : elle se plaisait à avoir les mains blanches, le teint frais et agréable, les cheveux frisés et ornés, les habits propres et à la mode, et à n'être jamais sans quelque parfum : mais en tout cela elle n'avait aucune mauvaise intention. Elle perdit sa mère à l'âge de douze ans : entrevoyant la grandeur de la perte qu'elle venait de faire, elle s'en alla à un sanctuaire de Notre-Dame [1], et, se jetant aux pieds de son image, elle la conjura avec larmes de lui servir de mère : depuis, la sainte Vierge l'assista toujours extraordinairement. Au danger des livres vint se joindre pour Thérèse celui des compagnies. Quelques jeunes gens, ses cousins-germains, et à peu près de son âge, se mirent à la venir voir et à avoir de longues conversations avec elle ; il y eut aussi une jeune fille de ses parentes, fort enjouée, d'un naturel léger et volage, qui se mit si bien dans son esprit, qu'il était impossible de l'en séparer. Ces conversations ralentirent, dans le cœur de la Sainte, les précieux sentiments de la piété que le Saint-Esprit y avait fait naître. Ces fautes, qu'elle a depuis déplorées avec une sainte exagération, n'allèrent jamais, comme elle l'écrit elle-même, jusqu'au péché mortel, parce que Dieu, dans sa bonté, lui avait donné deux gardes fidèles pour la préserver de ce malheur. La première était une horreur naturelle de tout ce qui était contraire à la pureté ; dans tous ces entretiens inutiles, elle n'avait aucune vue ni aucune intention criminelle. La seconde était une crainte extrême de perdre son honneur, qu'elle chérissait au-dessus de toutes les choses du monde.

Cependant son père, qui était un homme de bon sens, s'apercevant du danger où elle était en demeurant plus longtemps chez lui, résolut de se priver de sa compagnie, nonobstant l'amitié qu'il avait pour elle, et de la mettre en pension dans un couvent. Il prit pour prétexte le mariage de sa sœur aînée ; il dit qu'il n'était nullement à propos qu'à son âge elle demeurât seule sans mère et sans sœur dans sa maison. Le couvent où il la mit fut celui des dames Augustines d'Avila, appelé Notre-Dame de Grâce, où l'on élevait beaucoup d'autres filles de qualité [2]. Thérèse y entra par pure obéissance et sans aucune inclination à être religieuse, ni à mener une vie plus retirée ; mais, la grâce de Jésus-Christ se joignant aux bons exemples et aux sages remontrances des religieuses de ce monastère, qui étaient très-vertueuses et très-prudentes, elle reprit peu à peu l'esprit de

1. Ce sanctuaire qui se trouvait dans un hôpital est aujourd'hui en ruine ; mais la statue de la Vierge, transportée dans une église d'Avila, y est toujours l'objet de la vénération des fidèles.

2. Ce monastère, construit en 1508 sur l'emplacement d'une ancienne mosquée, existe de nos jours : on voit encore le confessionnal où Thérèse se confessa quand elle était pensionnaire ; il est près de la grille qui sépare le chœur des religieuses de la nef de l'église. On conserve comme des reliques divers objets qui ont été à l'usage de la Sainte.

dévotion et de ferveur qu'elle avait eu dans son enfance. Elle recommença à réciter plusieurs prières vocales, et à porter une sainte envie à celles qui étaient attirées à l'oraison mentale et qui avaient le don des larmes. Il lui vint aussi un désir d'être religieuse, non pas dans ce monastère, qu'elle croyait trop austère pour elle, mais dans un autre où elle avait une amie, avec laquelle elle eût été ravie de demeurer; en quoi elle avoue qu'elle suivait plutôt le penchant de son cœur que le bien de son âme. Mais, au bout de dix-huit mois, une grande maladie, qui lui survint, obligea son père de la retirer de cette pension et de la faire revenir chez lui pour l'y faire mieux traiter. Il l'envoya ensuite à la campagne, chez sa sœur aînée, qui l'aimait tendrement, et qui eût souhaité de l'avoir toujours avec elle, parce qu'en effet elle avait tant de condescendance et d'affabilité, qu'elle se faisait aimer de tout le monde. En ce voyage, elle rendit visite à un de ses oncles, frère de son père, appelé Pierre Sanchez de Cépéda, qui s'était retiré, après la mort de sa femme, dans une de ses terres, située dans la petite ville d'Hortigosa, à quatre lieues d'Avila, pour y passer le reste de ses jours dans les exercices de la vie solitaire. Elle eut quelques saints entretiens avec lui, et fut tellement touchée, qu'elle résolut dès lors de commencer une vie plus spirituelle. Ce qui lui profita aussi beaucoup, ce fut que cet homme de Dieu, qui se plaisait extrêmement à la lecture, lui fit lire des livres de dévotion en langue vulgaire, entre autres les Epîtres de saint Jérôme, qui lui donnèrent un grand dégoût des choses de la terre et réveillèrent en elle tous les désirs qu'elle avait eus autrefois des biens de l'éternité.

Elle reçut ensuite le grand don de la vocation religieuse, et, pour ne pas laisser ce talent inutile, elle fit tant d'instances auprès de son père, qu'il lui permit enfin d'entrer dans le monastère de l'Incarnation d'Avila, de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, pour y prendre l'habit. Elle confessa elle-même que, lorsqu'elle sortit de sa maison pour y aller, elle ressentit tant de répugnance et de contradiction dans sa nature, qu'il lui semblait que tous ses os se déboîtaient et qu'on lui arrachait le cœur des entrailles; mais elle surmonta généreusement cette difficulté, et elle eut enfin le bonheur d'être couverte du saint habit de Notre-Dame, le 2 novembre 1533, à l'âge de dix-huit ans. Son âme fut en même temps revêtue d'une grâce si abondante, que toutes ses sécheresses passées se changèrent en des pluies de douceur et de consolation. Dès lors Dieu lui fit présent de cet admirable don des larmes, qui lui a duré toute sa vie, et elle s'en servit fort à propos dans le cours de son noviciat, pour pleurer amèrement les péchés qu'elle avait commis dans le monde et pour en obtenir le pardon de la bonté infinie de son Epoux. Elle les accompagna aussi de plusieurs austérités et mortifications au-dessus de celles qui étaient prescrites par la Règle. Nous ne voulons pas nous arrêter ici pour rapporter en détail les actions héroïques d'humilité, de patience, de soumission d'esprit, d'obéissance et des autres vertus qu'elle fit paraître en ce premier état de ferveur; nous dirons seulement que toutes les religieuses furent tellement édifiées de sa conduite, que, nonobstant ses infirmités, qui étaient grandes, et la faiblesse de sa complexion, elles la jugèrent très-digne de faire profession. Ainsi, elle prononça ses vœux un an après sa vêture, avec une joie et une satisfaction indicibles de se voir pour jamais l'épouse de Jésus-Christ et l'humble servante de sa très-sainte Mère.

Dès qu'elle eut fait profession, elle fut travaillée de grands maux de cœur, de vomissements continuels et de plusieurs autres maladies qui lui ôtaient souvent toute sorte de sentiment. Son père, qui ne l'aimait pas

moins dans l'état de la vie religieuse que lorsqu'elle était auprès de lui, obtint de ses supérieurs de la faire transporter en un lieu appelé Becedas. Comme c'était au commencement de l'hiver, elle dut, en attendant le printemps, séjourner chez sa sœur, qui désirait extrêmement de l'avoir. Son oncle, dont nous avons déjà parlé, ne manqua pas de l'y aller voir et de l'entretenir, comme auparavant, des choses de Dieu. Il lui mit aussi entre les mains un excellent livre, intitulé : *Le troisième Abécédaire*, par le Père François de Osuna, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui enseignait à faire l'oraison mentale. Thérèse le lut avec avidité, le trouvant conforme à son attrait et y rencontrant ce qu'elle cherchait depuis longtemps, et que nul de ses directeurs ne lui avait pu expliquer. Comme en même temps elle se sentit intérieurement attirée à la vie de l'esprit, elle commença à aimer davantage la solitude, à se confesser plus souvent et à travailler plus soigneusement à la mortification des sens et à la pureté du cœur. Elle tâchait aussi de ne jamais perdre de vue Notre-Seigneur, et de se remplir de la considération de ses mystères : ce qui fit qu'il la fit entrer peu à peu, premièrement dans l'oraison, que nous appelons la *quiétude*, qui est un doux repos en Dieu présent, et ensuite dans l'oraison d'*union*, qui est une jouissance simple, tranquille et amoureuse de ce principe infini de tous les biens.

Le printemps étant venu, on la mena au lieu choisi pour sa cure ; mais, bien loin d'y trouver la guérison, elle y devint encore plus malade ; elle ne laissa pas, néanmoins, d'y guérir spirituellement un prêtre adultère, sacrilége et scandaleux, à qui elle se confessa, et qui fut obligé de lui avouer son désordre ; elle l'assista si puissamment par ses saints avis et par les larmes qu'elle répandit pour lui au pied de la croix du Sauveur, qu'elle lui procura l'esprit de componction et de pénitence, et une mort très-chrétienne. Son père, voyant que sa santé ne s'améliorait point, la fit venir chez lui pour la faire voir par les médecins ; ils jugèrent tous qu'elle était étique et qu'elle ne pouvait pas revenir de ce mal. En effet, son estomac ne faisait plus ses fonctions, son corps était sec et décharné, et ses membres se raidissaient si fort par la contraction des nerfs, qu'elle était quelquefois toute contrefaite. Un jour de l'Assomption, elle tomba dans une si étrange syncope, qu'on la tint pour morte pendant quatre jours ; de sorte qu'on prépara sa fosse dans son monastère, et que les religieuses, ses sœurs, qui ne gardaient pas la clôture, vinrent prier Dieu autour de son corps. Elles voulaient la faire emporter, mais son père, qui lui sentait encore un peu de pouls, l'empêcha, assurant qu'elle n'était pas morte. Au bout de quatre jours, elle se réveilla comme d'un profond sommeil, et, se plaignant de ce qu'on l'avait inquiétée, elle dit que, dans cette extase, elle avait vu le ciel et l'enfer, les grâces qu'elle recevrait de la main libérale de Dieu, et quelques insignes faveurs qu'il conférerait à d'autres en sa considération. Elle voulut ensuite retourner dans son couvent, où, par les mérites de saint Joseph, dont elle célébrait tous les ans la fête avec beaucoup de ferveur, elle commença à se lever et à marcher.

Le monastère où vivait sainte Thérèse n'avait pas de clôture : les religieuses y recevaient souvent des visites, se liaient avec des personnes du dehors qui venaient les entretenir durant de longues heures : source de si grands périls, dit sainte Thérèse, que les religieux ou les religieuses qui se trouvent dans ce cas seraient mieux pour le salut de leur âme dans la maison paternelle ou établis dans le monde. Notre jeune Sainte, qui était si aimable et très-portée elle-même aux amitiés honnêtes, fit aussi la con-

naissance d'une personne qui venait la voir souvent. Elle ne tomba point dans le désordre ; elle n'y pensait pas même, et ne soupçonnait pas le danger : elle resta obéissante, exempte d'hypocrisie, de médisance, aimant Dieu. Mais elle abandonna l'oraison pendant plus d'un an (de vingt-six à vingt-sept ans); elle la reprit d'après les conseils du Père Vincent Baron, qui la fit aussi communier tous les quinze jours. Notre-Seigneur lui avait lui-même donné deux avertissements : il lui apparut un jour au parloir avec un visage sévère et indigné ; un autre jour, elle et la personne avec laquelle elle causait, virent tout près, un monstre horrible et mystérieux qui les effraya. De plus, une vieille religieuse, sa parente, l'avertit souvent du danger qu'elle courait. Elle resta néanmoins depuis l'âge de vingt ans à peu près, jusqu'à celui de quarante, aimant Dieu, mais sans que son cœur fût entièrement fermé au monde. Mais un jour qu'elle vit l'image de Jésus couvert de plaies, elle fut si touchée qu'elle sentit son cœur comme se briser.

Sainte Madeleine, qu'elle invoqua, l'assista aussi d'une manière sensible ainsi que saint Augustin, dont elle lut les confessions avec le plus grand fruit ; elle s'inspira, pour ses petites fautes, des sentiments de repentir que saint Augustin témoigna pour ses désordres. Depuis ce temps, son âme ne cessa point de rester saintement unie à Dieu, qui lui accorda des faveurs extraordinaires dans son oraison. Ne s'en croyant pas digne, elle prit d'abord pour des illusions cette suspension des sens, ce calme intérieur, cette vue intellectuelle des plus hauts mystères de notre foi, ces sentiments subits de la présence de Dieu qui occupait toute son âme, ces élans d'amour et ce repos en la Divinité qu'elle ressentait assez souvent. Saint François de Borgia, qui était de la Compagnie de Jésus, la releva de ce doute, et lui fit connaître que, marchant dans l'humilité et commençant toujours son oraison par quelque point de la passion du Sauveur, elle n'avait nul sujet de craindre l'illusion dans ces grâces qui lui étaient données sans qu'elle les eût recherchées. Elle eut aussi de très-sages confesseurs dans la même Compagnie, qui la soutinrent merveilleusement bien dans cette conduite extraordinaire, et qui l'obligèrent de joindre l'exercice de la mortification et de la pénitence à ces degrés si sublimes d'oraison. Elle eut d'abord beaucoup de peine à se défaire de quelques amitiés particulières, qui, bien qu'elles lui parussent innocentes, parce qu'étant d'un naturel extrêmement généreux, elle croyait devoir aimer singulièrement les personnes qui lui témoignaient de l'affection, mettaient néanmoins un grand empêchement à sa perfection. Elle dit pour cela, par l'ordre de son confesseur, pendant quelque temps, l'hymne *Veni Creator Spiritus ;* et un jour qu'elle la disait, elle entra dans un ravissement subit, et elle entendit au fond de son cœur ces paroles de son Epoux : « Je ne veux plus, ma fille, que tu aies aucune amitié avec les hommes, mais que tout ton entretien soit avec les anges » ; et à l'instant même, cette passion d'amitié particulière, qu'elle n'avait pu surmonter par mille efforts, fut tellement éteinte en elle, qu'il ne lui fut plus possible d'aimer personne qu'en Dieu et pour Dieu.

Depuis ce jour, Notre-Seigneur la favorisa souvent de ses communications secrètes et intimes, l'instruisant par lui-même de ce qu'elle devait faire pour son service, et lui découvrant de quelle manière elle devait se comporter pour lui être plus agréable. Comme il n'y avait rien qu'elle appréhendât plus que d'être trompée par le démon, il lui vint encore une crainte que ces paroles ne fussent pas dites par son divin Maître, mais par quelque mauvais esprit qui eût entrepris de la séduire. Son confesseur con-

sulta cinq ou six maîtres, qui furent tous d'avis avec lui, que ce qui lui arrivait dans l'oraison n'était pas de Dieu, mais du démon ; qu'ainsi, il fallait la retirer de cet exercice, lui défendre la solitude et lui retrancher ses communions. Cet arrêt fut pour elle un sujet de grande peine, d'autant plus que ceux qui en furent informés la prenaient pour une visionnaire, et quelques-uns même parlaient de la faire exorciser, comme si elle eût été possédée et obsédée du démon. De plus, on observait curieusement toutes ses actions, et s'il lui échappait quelque imperfection, on en faisait un grand mystère, et on en inférait que toutes les grâces qu'elle croyait recevoir du ciel n'étaient que de pures illusions.

Pendant cette épreuve, qui dura deux ou trois ans, elle ne perdit jamais patience, mais demeura toujours dans une parfaite soumission à la volonté de Dieu. D'ailleurs, Notre-Seigneur ne laissait pas de la visiter et de l'instruire de diverses manières. Il lui dit un jour : « Ne craignez rien, ma fille, c'est moi qui parle, et jamais je ne vous abandonnerai ». Ce mot fut si pénétrant et si efficace, qu'il dissipa tous ses doutes et la convainquit clairement et assurément que c'était lui. De plus, ce même mot lui ôta tellement l'appréhension du démon et de tous ses artifices, que, bien loin de le craindre, elle le défiait quelquefois, lui disant : « Venez maintenant avec toute votre escorte diabolique ; car, étant servante de Jésus-Christ, je veux savoir quelle est votre force et ce que vous pouvez faire contre moi ». D'autres fois, son aimable Epoux lui apparaissait, tantôt sous des formes sensibles, tantôt sous des représentations purement intellectuelles, et opérait en même temps dans son âme des effets merveilleux de détachement et de sanctification. On lui commandait de faire le signe de la croix, de tourner le dos, de quitter son oratoire et de changer de lieu lorsqu'elle avait ces visions ; elle le faisait par obéissance, quoiqu'elle sût assurément que c'était son Bien-Aimé qui lui rendait visite ; mais, bien loin de le chasser par cette incivilité apparente, elle le charmait encore davantage et l'obligeait de revenir plus fréquemment. « Vous faites bien, ma fille », lui dit-il une fois, « d'obéir à vos directeurs, et vous devez en agir de la sorte ; mais je leur ferai enfin connaître que c'est moi-même qui vous honore de ma présence ».

Thérèse lui présenta un jour une croix, comme on ferait au démon pour le chasser. Il la prit entre ses mains (car il ne s'épouvantait pas de la croix) et la lui rendit. Mais cette croix d'ébène parut alors à notre Sainte composée de quatre pierres précieuses d'une beauté et d'une valeur inestimable ; et depuis, elle lui paraissait toujours de la sorte, quoiqu'en effet elle n'eût pas changé de nature et qu'elle ne parût aux autres que d'ébène. C'est cette croix qui rendit la vue à Madeleine de Tolède, et qui fit depuis plusieurs autres miracles. Enfin, Notre-Seigneur, pour manifester davantage la vérité de ces visions, alluma en un instant dans le cœur de sa bien-aimée un si grand feu de l'amour de Dieu et un désir si ardent de le voir, que la vie présente ne lui était plus qu'un long martyre. Elle était blessée d'une plaie divine, qui, en la faisant languir et mourir, lui causait un plaisir ineffable, auquel tous les plaisirs du monde ne peuvent être comparés. Ce fut en ce temps qu'elle vit plusieurs fois à ses côtés un séraphin d'une beauté merveilleuse, qui, ayant un dard à la main, lui en transperçait le cœur. Ce dard était de fin or et assez long, et il y avait au bout une pointe de fer qui était en feu. Quand il le portait dans son cœur, il y produisait une flamme d'amour si excessive, qu'elle ne pouvait presque en supporter la véhémence ; et quand il le retirait, il semblait qu'il lui arrachât les en-

trailles : il la laissait si embrasée, qu'elle était comme hors d'elle-même. La douleur de ses blessures sacrées lui faisait échapper des gémissements ; mais leur suavité, qui n'était pas moindre, l'enivrait tellement, qu'elle ne voulait plus ni voir, ni parler, mais seulement jouir de la douceur de sa peine et des délices de son amour. Tant d'effets merveilleux convainquirent enfin les serviteurs de Dieu qu'elle consultait sur sa conduite, que ces opérations venaient du ciel, et qu'il n'y fallait plus craindre aucune tromperie. Quatre grandes lumières de l'Eglise, qui éclairaient alors l'Espagne par leur sainteté et par leur doctrine, la confirmèrent dans ce sentiment ; savoir : saint Louis Bertrand, saint Pierre d'Alcantara, le Père Jean d'Avila et le Révérend Père Louis de Grenade ; mais ces voies extraordinaires servirent toujours d'occasion à ses directeurs de la rebuter, de la maltraiter en paroles et de lui être extrêmement rudes : ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ permit pour sa grande perfection.

Plus son amour croissait, plus les grâces de son Bien-Aimé se multipliaient. Elle avait souvent des extases et des ravissements : son corps, secondant les ardeurs de son âme, s'élevait au-dessus de la terre et demeurait suspendu en l'air. Ce qui lui est arrivé un jour, entre autres, en présence de Dom Alvarès de Mondosa, évêque d'Avila, lequel voulant la communier, la trouva élevée au-dessus de la fenêtre par laquelle les religieuses recevaient ordinairement la sainte hostie. Pendant deux ans, Notre-Seigneur était presque toujours à son côté pour l'instruire, la consoler, la fortifier et la porter à des actions dignes de la grandeur de son amour. Ensuite, cette présence sensible fut changée en une admirable et continuelle assistance des trois personnes divines, qui se faisaient voir à elle de la manière qu'une créature encore mortelle est capable de voir un Dieu immortel : ce qui dura quatorze ans, et presque jusqu'à sa mort. Elle fut aussi honorée des visites de la sainte Vierge, de saint Joseph, des apôtres saint Pierre et saint Paul, des dix mille Martyrs, de saint Dominique, de saint François, de sainte Catherine, de sainte Claire et de quantité d'autres Saints et Saintes qui se plaisaient à converser avec cette véritable amante de leur souverain Seigneur.

Thérèse, de son côté, achetait ces faveurs par une vigilance sur elle-même, par une fidélité merveilleuse et par des pénitences extraordinaires dont elle châtiait continuellement son corps. Il est vrai que dans les commencements de sa conversion ses grandes maladies l'empêchèrent de se tourmenter ; mais comme elles continuaient toujours, et qu'elle n'espérait pas d'en voir la fin, elle résolut de n'y avoir plus d'égard et de ne laisser pas, quelque faible et infirme qu'elle fût, de s'affliger tous les jours par de nouveaux supplices. Elle se revêtit sur sa chair nue d'un cilice de ferblanc, percé de tous côtés à la façon d'une rape, qui lui râclait et écorchait toute la peau. Elle se mettait souvent tout en sang, tantôt avec des ronces et des orties, tantôt avec des cordes garnies par le bout de pointes de fer, tantôt avec un trousseau de clefs. Ses veilles et ses jeûnes étaient excessifs ; elle versait des larmes en si grande abondance, qu'elles seules étaient capables de lui épuiser tout le corps. Enfin, elle avait mille autres moyens pour se faire souffrir. Si le démon ou la chair et même ses amis lui représentaient le peu qui lui restait de santé, elle répondait en un mot : « Il n'importe ; aussi bien dois-je mourir ». Et lorsqu'on voulait lui persuader de prendre du repos, elle disait : « Je n'en ai pas besoin maintenant, mais de souffrances et de croix ».

Le zèle pour la gloire de son Epoux ne pouvait jamais être rassasié. Elle

s'efforça de rétablir l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, dont elle était religieuse, en sa première vigueur, par l'entière et la parfaite observance de la Règle qu'il a reçue des mains de saint Albert, patriarche de Jérusalem. Elle connaissait les désordres que les Luthériens et les Calvinistes causaient dans l'Allemagne et dans la France, ruinant les églises, profanant les autels, dispersant les reliques des Saints, et faisant tous les sacriléges que la rage du démon peut inspirer à des hérétiques furieux et désespérés : « Il est bien raisonnable », disait-elle, « que, pendant que les ennemis de Jésus-Christ ruinent les temples sacrés que nos pères lui ont dédiés, nous en bâtissions de nouveaux pour réparer son honneur, et que nous ne témoignions pas moins d'ardeur à son service que ces instruments de l'enfer ne font paraître de fureur et de rage contre lui ». D'abord, elle conféra de ce dessein avec quelques vertueuses filles de son monastère de l'Incarnation ; elles entrèrent tellement dans ses sentiments, qu'une d'entre elles, qui était sa nièce et encore pensionnaire, offrit mille ducats pour acheter une maison à cette fin. Madame Marie Guyaumar, son intime amie et l'une des plus considérables de la ville d'Avila, goûta aussi cette entreprise et promit de fournir à la subsistance des religieuses qui la commenceraient. L'affaire fut recommandée à Notre-Seigneur par beaucoup de prières et de larmes, afin qu'il lui donnât sa bénédiction et qu'il lui ouvrît les moyens de l'exécuter. Le jour suivant, Thérèse, faisant son action de grâces après la communion, ce divin Amant lui apparut, et après avoir témoigné qu'il approuvait son dessein, qui était pour sa plus grande gloire, il lui donna assurance que ce couvent de l'étroite observance se ferait, et que sa divine Majesté y serait servie dans une grande ferveur. Puis il lui commanda de l'appeler de *Saint-Joseph*, et lui dit que ce glorieux patriarche serait à une des portes pour le garder, que Marie, sa très-sainte Mère, le garderait à l'autre porte, et que lui-même se tiendrait au milieu, afin de le soutenir contre toutes les puissances du monde et de l'enfer. On ne peut croire les obstacles que le démon fit mettre de tous côtés à cette nouvelle fondation : les uns s'en moquèrent comme d'une entreprise impossible ; les autres prévinrent les supérieurs pour empêcher qu'ils y donnassent les mains ; d'autres enfin décrièrent la sainte mère comme une fille inquiète, ambitieuse et pleine d'imaginations folles et ridicules. Cependant, avec la permission de l'évêque et du provincial des Carmes, et l'approbation de plusieurs saints personnages de divers Ordres, on acheta secrètement une maison, on travailla à la disposer en forme de monastère, et on écrivit diligemment à Rome, afin d'obtenir du Pape les pouvoirs nécessaires pour cet établissement.

L'affaire tira extrêmement en longueur, parce que Thérèse n'avait guère d'argent pour continuer l'édifice; de plus, le bref fut longtemps à être expédié dans les formes qu'il devait l'être, pour prévenir toutes sortes de contestations et de procès. Pendant cet intervalle, le provincial des Carmes, que l'on avait beaucoup refroidi sur cette affaire et qui avait même rétracté sa permission, envoya un commandement à Thérèse de se transporter, au plus tôt, à Tolède pour y consoler Marie de la Cerda, qui venait de perdre son mari. Elle obéit incontinent à son ordre, sans que ni la nécessité de sa présence pour la perfection de son édifice, ni le conseil de plusieurs personnes qui étaient d'avis qu'elle s'excusât par lettre de cette obéissance, la fissent balancer là-dessus d'un seul moment. Dieu fit son affaire en son absence. Elle demeura six mois chez cette dame; et, la nuit même qu'elle revint à Avila, le bref du Pape qu'elle attendait arriva; et l'évêque, à qui il s'adressait et qui devait être le supérieur de ce nouveau

monastère, se trouva dans la ville pour en faire l'établissement. Il était à craindre qu'il refusât d'y consentir, parce que la sainte Mère voulait qu'il fût sans aucune rente et fondé seulement sur la pauvreté. Mais saint Pierre d'Alcantara, qui était aussi en même temps dans Avila, et à qui ses vertus incomparables et ses grands miracles donnaient un crédit extraordinaire, lui écrivit dans des termes si forts et si touchants (une maladie violente l'empêchait de l'aller trouver lui-même), qu'il donna son consentement à tout ce qu'on voulut. Ainsi, l'an 1562, le jour de Saint-Barthélemy, le Saint-Sacrement fut mis, par son autorité, dans la maison que l'on avait disposée, et à laquelle on donna le nom de Saint-Joseph; et la sainte Mère, qui était sortie de son couvent de l'Incarnation pour une maladie de son beau-frère, donna l'habit de Carmélite déchaussée de l'étroite Observance à quatre novices, qui, véritablement, n'apportaient point de dot, mais étaient des filles très-vertueuses et pleines de force et de générosité pour porter toute l'austérité de la Règle.

L'année de ce commencement de la réforme de Notre-Dame du Mont-Carmel est très-considérable, puisque c'est la même où les Calvinistes, s'étant rendus maîtres, par la force des armes, de plusieurs grandes villes de France, y commirent les sacriléges les plus exécrables qui aient jamais été commis par les hérétiques. Car sans parler des prêtres et des religieux qu'ils massacrèrent avec des cruautés inouïes, des corps des Saints qu'ils tirèrent de leurs châsses ou de leurs tombeaux pour les brûler et en jeter les cendres au vent, des églises qu'ils abattirent, des autels qu'ils profanèrent et des images sacrées qu'ils mirent en pièces, ils foulèrent aux pieds en une infinité d'endroits le corps et le sang précieux de Jésus-Christ; puis, ayant pillé les calices, les corporaux et les autres meubles dédiés au saint ministère, ils les convertirent en des usages profanes. Par un effet admirable de la Providence, dans le même temps que ces impies s'efforçaient d'abolir en France toutes les marques de la véritable religion, une simple fille, destituée de tout secours humain, commençait en Espagne une sainte Congrégation, qui ne devait pas bâtir moins d'églises et ériger moins d'autels, dans toute l'étendue du monde chrétien, que la fureur de ces monstres n'en avait abattus, et qui devait compenser leurs actions abominables par la pratique fidèle et constante des plus saints exercices de la vie chrétienne et religieuse.

Si le démon s'était déchaîné contre les premiers projets du monastère de Saint-Joseph, il ne fit pas de moindres efforts pour le ruiner après son établissement. D'abord il excita dans le cœur de la sainte Mère un scrupule de n'avoir pas gardé assez exactement les Règles de l'obéissance dans la conduite de son entreprise, et une répugnance extrême de laisser son couvent de l'Incarnation, où elle s'était toujours trouvée fort bien, pour venir loger dans une si pauvre maison. Mais cette tentation se dissipa bientôt : car il plut à la bonté de Dieu d'éclairer notre Sainte par une lumière céleste; et elle prit aux pieds du Saint-Sacrement la résolution de poursuivre incessamment la permission de demeurer dans ce nouveau monastère. L'ennemi eut recours à d'autres armes : il mit dans la tête du gouverneur, des échevins et des principaux bourgeois d'Avila, que le couvent de Saint-Joseph serait trop à charge à la ville, et que, le nombre des pauvres maisons y étant déjà assez grand, il ne serait pas prudent de souffrir l'établissement de celle-ci. Ainsi, Thérèse eut ordre de s'en retourner, sans aucun délai, dans sa maison de profession, et de ne se mêler jamais de celle de Saint-Joseph; puis l'on mit en délibération d'en abattre les bâtiments, de ren-

voyer les novices chez leurs parents, et de ruiner entièrement ces commencements de réforme. Thérèse obéit sans contradiction, abandonnant son œuvre à la sage Providence de Dieu qui en était l'auteur; mais, pour le reste, on n'en vint pas à l'exécution; car le Révérend Père Dominique Bannez, ce savant et pieux docteur de l'Ordre de Saint-Dominique, et le Révérend Père Pierre Yvagnez, du même Ordre, homme très-versé dans les choses spirituelles, négocièrent si adroitement cette affaire, que toute la tempête se dissipa. On permit même, enfin, à la sainte Mère de quitter pour toujours son couvent de l'Incarnation, et de venir dans celui de Saint-Joseph, avec autant de religieuses du premier qu'elle en trouverait de disposées pour embrasser sa réforme. Quatre seulement l'accompagnèrent; et avec cette petite troupe, elle entra joyeuse et triomphante dans sa chère Bethléem, où elle fut reçue avec une joie incroyable par les quatre novices qu'elle y avait laissées toutes seules. Notre-Seigneur combla la joie de cette solennité par des grâces extraordinaires dont il eut la bonté de la favoriser : car, lui étant apparu, non-seulement il la remercia de ce qu'elle avait fait et enduré pour le rétablissement de l'Ordre de sa bienheureuse Mère; mais il lui mit aussi une couronne d'or sur la tête, marque de la victoire qu'elle avait remportée sur toutes les puissances de l'enfer; et, d'ailleurs, la sainte Vierge se fit voir à elle avec un grand manteau, dont elle la couvrait avec toutes ses filles qui s'étaient rangées, et qui devaient dans la suite se ranger sous sa conduite.

Le dessein de notre admirable Réformatrice, dans ce nouvel établissement, n'était pas d'y commander, mais d'y observer exactement tous les points de la Règle de son Ordre dans l'état de soumission et d'obéissance. Ainsi, dès qu'elle eut fondé son monastère, elle nomma une des huit religieuses prieure, une autre sous-prieure, et ne se réserva pour elle que le bonheur de leur obéir. Mais les supérieurs en ordonnèrent autrement; car, connaissant combien il était nécessaire que celle qui avait produit cette heureuse plante eût aussi le soin de la cultiver, ils lui commandèrent de gouverner la maison de Saint-Joseph en qualité de première prieure. Elle refusa autant qu'elle put d'accepter cette charge, qui lui avait toujours paru très-pesante; mais il ne lui fut pas possible de s'en exempter : elle commença par une inspiration divine de prescrire à ses filles la manière de vivre qu'elles devaient observer, conformément au premier esprit de leur Règle.

Voici l'ordre des exercices qui était suivi à Saint-Joseph d'Avila, et qui, sauf de légères différences, s'observe encore de nos jours dans les monastères des filles de sainte Thérèse. A neuf heures du soir les religieuses se réunissaient au chœur pour chanter Matines et Laudes. L'office terminé, elles faisaient l'examen de conscience. On lisait ensuite les points de la méditation du lendemain. Ces exercices duraient jusqu'à onze heures environ. On donnait alors le signal du repos. Elles se levaient à cinq heures depuis le jour de Pâques jusqu'au 14 septembre, et à six dans les autres temps. Après le lever, elles employaient une heure entière à l'oraison mentale. L'oraison terminée, elles disaient les petites heures, et entendaient la sainte messe. Chacune se retirait ensuite dans sa cellule, ou dans le lieu de son office, pour s'y occuper au travail. La Sainte voulut qu'elles travaillassent à part et non dans une salle commune, afin qu'elles pussent plus facilement se maintenir en la présence de Notre-Seigneur et continuer de s'entretenir avec lui. Quelque temps avant le repas, on donnait le signal pour faire l'examen de conscience. Les jours de jeûne de l'Ordre, le dîner était

à onze heures; les jours de jeûne de l'Eglise, à onze heures et demie; dans les autres temps, à dix heures. Le jeûne commençait le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, et se prolongeait jusqu'à Pâques. Après le repas, qui était toujours accompagné d'une pieuse lecture, les religieuses se réunissaient pour prendre ensemble leur récréation; mais durant ce temps elles devaient s'occuper à quelque travail. A deux heures, elles se rendaient au chœur pour chanter Vêpres. Chaque religieuse se retirait ensuite dans sa cellule pour faire une lecture spirituelle. Après cette lecture, elles s'occupaient de leurs travaux ou de leurs offices jusqu'à Complies. Les Complies étant récitées, les religieuses consacraient de nouveau, comme le matin, une heure entière à l'oraison. Venait ensuite le repas qui était suivi de la récréation. A la fin de la récréation on donnait le signal du grand silence qui devait s'observer jusqu'au lendemain après la récitation de Prime.

Sainte Thérèse était la Règle vivante de toute sa communauté, par son exactitude à la psalmodie, à l'oraison mentale, à l'assistance des malades dans l'infirmerie, et même aux offices les plus bas de la maison. Elle demeura cinq ans dans ce couvent de Saint-Joseph avec beaucoup de consolation et de repos. Toutes les religieuses se portaient d'elles-mêmes à ce qui était le plus parfait, et ceux de la ville qui avaient été le plus contraires à sa fondation, étaient les premiers à bénir Dieu de l'avoir soutenue contre leurs vaines entreprises. Mais ce n'était pas là le terme des services que Notre-Seigneur attendait de sa chère Epouse : un jour qu'elle le priait les larmes aux yeux et avec de grandes instances de lui découvrir les moyens de lui gagner de nouvelles âmes qui fussent toutes embrasées de son amour, il lui apparut et lui dit : « Attendez, ma fille, et vous verrez de grandes choses ». En effet, peu de temps après, le Révérendissime Père général des Carmes vint faire sa visite en Espagne, et, ayant entretenu sainte Thérèse et toute sa communauté, il fut tellement édifié de voir refleurir parmi elles la première ferveur de son Ordre, qu'il permit à la Sainte de fonder autant de maisons qu'elle en trouverait l'occasion, non-seulement pour les filles, mais aussi pour les hommes. Ce fut là sans doute pour Thérèse un grand champ où elle pouvait exercer son zèle et faire paraître l'ardeur qu'elle avait pour la gloire de son divin Amant. Elle fit la seconde fondation pour des religieuses à Médina del Campo; la troisième à Malaga; la quatrième à Valladolid; la cinquième à Tolède; la sixième à Pastrane; la septième à Salamanque; la huitième à Alve; la neuvième à Ségovie; la dixième à Véas. Elle en fit encore à Séville, à Caravaque, à Villeneuve-de-Xérès, à Palence, à Numance, à Grenade et à Burgos. Et pour des religieux, elle eut la consolation d'en voir quinze couvents établis pendant sa vie, et même un à Gênes, et un autre dans le Mexique, où l'étroite Observance était gardée avec une sainte ferveur.

Nous n'entreprenons pas de décrire ici les peines qu'elle eut à essuyer, les persécutions qu'elle surmonta, ni les actes héroïques de prudence, de force et de confiance en Dieu qu'elle fit paraître dans toutes ces fondations. Jamais œuvre ne fut plus traversée, et jamais œuvre ne fut conduite avec plus de sagesse, de modération et de fermeté que celle-ci. Elle en a elle-même composé l'histoire fort au long, dans un livre intitulé *De ses fondations*, auquel les lecteurs pourront avoir recours. Dans ses voyages, elle était aussi recueillie et unie à Dieu, et elle y gardait aussi exactement sa Règle que dans la solitude de ses monastères. Son Epoux céleste la visitait dans la campagne comme dans le secret de son oratoire, et il lui faisait

paraître partout des tendresses inestimables. Il lui découvrait de grands secrets, lui révélait les choses à venir, lui prescrivait ce qu'elle avait à faire; et, un jour, il lui dit avec des témoignages d'une amitié tout extraordinaire : *Deinceps, ut vera Sponsa, meum zelabis honorem. Jam ipse sum totus tuus et tu tota mea;* « désormais, comme une véritable Epouse, vous serez remplie du zèle de ma gloire. Je suis maintenant tout à vous, et vous, par un bienheureux retour, vous êtes aussi toute à moi ». Cependant, quelque commandement qu'elle reçût dans ses révélations, elle ne s'éloignait jamais de l'obéissance de ses supérieurs; parce que, disait-elle, je puis me tromper en prenant une fausse révélation pour une véritable, mais je ne puis me tromper en obéissant à ceux que Dieu m'a donnés pour me conduire.

Pendant l'intervalle de ces fondations, la sainte Mère fut deux fois élue prieure du monastère de l'Incarnation d'Avila, où elle avait fait profession; une fois par le Révérend Père Pierre Fernandez, de l'Ordre de Saint-Dominique, que Sa Sainteté avait nommé visiteur apostolique des Carmes d'Espagne, et une autre fois par les suffrages de toutes les religieuses. Pour la première fois, elle y alla et y fit des merveilles, tant pour le spirituel que pour le temporel de la maison, qui étaient également en désordre. Pour la seconde fois, Notre-Seigneur ne permit pas qu'elle y fût confirmée, afin qu'elle pût s'appliquer, avec plus de repos, au gouvernement de ses nouveaux monastères. Mais, enfin, en l'année 1580, le pape Grégoire XIII sépara entièrement la réforme des Carmes et des Carmélites déchaussés qu'elle avait faite, des Carmes mitigés, sans que les provinciaux de celui-ci pussent prendre dans la suite aucune autorité sur les couvents des Déchaussés. Cette séparation fut comme le sceau de son institut. Elle lui survécut deux ans. Comme son couvent de Saint-Joseph était soumis à l'évêque, tandis que tous les autres qu'elle avait établis depuis étaient dans la dépendance des supérieurs de l'Ordre, elle fit en sorte que le premier suivît la forme des autres : de façon qu'elle les laissa tous sous la conduite et le gouvernement des Pères qu'elle-même avait établis. Ainsi, Dieu lui accorda deux ans de calme avant son décès; mais, avant d'en venir à cette heure bienheureuse qui l'unit à Jésus-Christ, son cher époux, pour toute l'éternité, il est nécessaire que nous fassions quelques réflexions sur les vertus dont elle a donné de si rares exemples dans toute sa vie.

Sa foi était si grande, qu'il semblait qu'elle vît ce qu'elle croyait. Elle a laissé par écrit qu'elle n'a jamais eu de tentation contre cette vertu. Moins elle entendait un mystère, plus elle avait d'affection et de dévotion à le croire. Elle voulait que ses filles fussent simples et nullement curieuses, principalement dans les points de la doctrine de la foi. Ses lumières ont toujours été si pures et sa doctrine si sainte, qu'elle n'eut jamais sujet d'appréhender l'examen des inquisiteurs; aussi ses écrits sont-ils sortis de leurs mains sans qu'ils y aient changé une lettre. Ce qui lui donnait plus de joie, c'était qu'elle avait le bonheur d'être fille de l'Eglise. Il n'y a point de pratiques et de cérémonies de cette même Eglise qu'elle n'estimât extrêmement et pour lesquelles elle n'eût un profond respect. Elle honorait les images, et faisait grand cas des indulgences, de l'eau bénite, du pain bénit, des *Agnus Dei* et autres choses semblables, qui sont des instruments dont Dieu se sert pour notre protection et pour notre sanctification. Elle disait qu'elle donnerait volontiers sa vie pour en défendre la sainteté. Les maux que les hérétiques faisaient de tous côtés dans le christianisme lui causaient une douleur inexplicable. Elle les pleurait continuellement aux pieds de son Epoux, et faisait une infinité de pénitences pour en arrêter le cours, et

l'un de ses plus grands regrets était que son sexe l'empêchât d'aller par tout le monde combattre publiquement l'hérésie.

Les fondations de ses couvents sont autant de preuves de sa confiance inébranlable dans le secours de Dieu. Lorsque toutes choses lui manquaient, que ses affaires lui paraissaient le plus désespérées, qu'il ne lui restait plus d'argent, qu'elle n'avait qu'un peu de pain et un peu d'eau pour elle et pour ses filles, avec de la paille pour se coucher, et que toutes les puissances ecclésiastiques et laïques s'étaient unies ensemble pour traverser et ruiner les bonnes œuvres que le Saint-Esprit lui avait inspirées, c'était alors qu'elle était plus tranquille et plus ferme dans l'attente de la protection divine. Jamais aucune persécution ne l'a troublée et ne lui a fait abandonner ce que Notre-Seigneur demandait d'elle, ce qu'elle avait entrepris avec le conseil de ses directeurs et la permission de ses supérieurs. Aussi a-t-elle éprouvé une infinité de fois combien Dieu est libéral et magnifique envers les personnes qui espèrent en lui. En un moment, ceux qui étaient le plus animés contre elle changeaient de sentiment et se faisaient ses protecteurs; ce qui semblait devoir ruiner ses desseins, servait au contraire à les faire mieux réussir : on lui apportait des meubles, des vivres et de l'argent de divers endroits, dont elle en pouvait le moins espérer. Ceux qui l'avaient calomniée et qui voulaient la faire passer pour une hypocrite, étaient obligés d'avouer sa sainteté, sans qu'elle eût ouvert la bouche ni rien écrit pour sa défense. Enfin, Dieu veillait et travaillait pour elle, parce qu'elle ne cherchait que sa gloire et qu'elle se reposait entièrement sur lui.

Toutes ses paroles et ses actions sortaient du grand brasier de l'amour divin dont son cœur était embrasé. Par cet amour, elle se réjouissait infiniment de ce que Dieu est ce qu'il est, et possède les trésors inestimables de gloire et de bonheur renfermés dans son essence. Par cet amour, elle prenait part à tout l'honneur qu'il reçoit dans le ciel par les adorations des Anges et des Saints, et sur la terre par les actes de religion de tous ses fidèles serviteurs. Par cet amour, elle concevait une allégresse inexplicable lorsqu'on chantait, au symbole de la messe, que son règne n'aura jamais de fin : *Cujus regni non erit finis*. Par cet amour, elle eût donné mille vies pour bannir le péché du monde et pour gagner tous les cœurs à son service. Par cet amour, elle pleurait inconsolablement les crimes et les abominations dont elle savait que la terre était remplie, et elle faisait des austérités étranges pour y satisfaire. Par cet amour, elle se retirait des compagnies et de la conversation avec les créatures, autant qu'il lui était possible, afin d'être seule à seul avec son Bien-Aimé. Par cet amour, elle désirait avec une sainte impatience d'être délivrée de la prison de son corps, afin d'aller jouir au plus tôt des aimables embrassements de la Divinité. Par cet amour, elle était insatiable de croix et répétait souvent ces belles paroles : *Aut pati aut mori :* « Je ne puis vivre sans souffrir : il faut que je souffre ou que je meure ». Par cet amour, toutes ses peines, quelque grandes qu'elles fussent, lui semblaient petites, et il n'y avait point de travaux qu'elle n'entreprît avec joie pour l'avancement de sa gloire. Par cet amour, elle ne vivait que de lui, ne parlait que de lui, ne pouvait goûter que lui, et tous les plaisirs du monde, hors de lui, lui semblaient insupportables. Par cet amour, elle fit ce vœu, si éminent et si difficile à accomplir, et dont avant elle il n'y avait point d'exemple dans les Actes des Saints, de faire toujours ce qu'elle croirait le plus parfait et le plus agréable aux yeux de sa divine Majesté. Enfin, cet amour était tellement le maître de toutes

ses facultés, qu'elle lui obéissait en tout et qu'elle ne faisait rien que par son mouvement. Notre-Seigneur a répondu à cet amour par des grâces et par des tendresses presque incroyables. Nous avons déjà remarqué qu'il l'honorait souvent de sa présence, qu'il s'entretenait souvent avec elle et qu'il lui découvrait de grands secrets que nul homme ne pouvait savoir. Un jour le Père éternel se fit sentir à elle et lui dit : « Ma fille, je t'ai donné mon Fils, le Saint-Esprit et cette Vierge », et il lui montrait Notre-Dame ; « que peux-tu me donner en échange ? » Une autre fois, Jésus-Christ se mit devant elle, et, lui présentant sa main droite, percée d'un clou, il lui dit : « Regarde bien ce clou, c'est le signe du mariage sacré que je contracte avec toi ; désormais tu seras mon épouse, et personne ne sera capable de te séparer de mon amour ». Alors il se fit dans son âme une opération de grâce si haute et si parfaite, qu'elle n'en pouvait supporter l'étendue, et elle fut obligée de dire à son époux, ou qu'il augmentât sa capacité ou qu'il mît plus de bornes à ses grâces. En un autre temps, qu'elle faisait son action de grâces après la communion, il se plaça sensiblement auprès d'elle, et, lui prenant les mains, il les porta de son côté, lui disant qu'il l'avait toujours dans son cœur et qu'il ne l'oublierait jamais. Lorsqu'elle fonda le monastère de Séville, il lui rendit une visite toute singulière et lui dit : « Tu sais bien, ma fille, le mariage qui est entre toi et moi ; ainsi tu es toute à moi et ce que j'ai est à toi. Mes travaux et mes douleurs t'appartiennent et tu peux en demander le fruit à mon Père comme d'une chose qui t'est propre ». Elle savait déjà bien que toutes les peines du Fils de Dieu sont à nous ; mais elle assure qu'il lui en fut fait alors une appropriation si spéciale, qu'il lui semblait qu'on l'avait rendue maîtresse d'une grande seigneurie. En d'autres occasions son Epoux l'a assurée qu'il lui accorderait tout ce qu'elle lui demanderait, et qu'il avait tant d'amour et de bienveillance pour elle, qu'il ne lui pouvait rien refuser. De là vient qu'elle lui parlait quelquefois avec une familiarité merveilleuse, comme une fille bien-aimée parlerait à son père et une épouse à son époux.

Il y aurait des choses admirables à dire sur sa dévotion envers le saint Sacrement de l'autel, suite de l'amour de Jésus-Christ. Une des raisons qui la portaient plus puissamment à fonder des monastères, c'était qu'il y eût de nouvelles églises où on dît des messes et où le saint Sacrement fût adoré. Elle communiait le plus souvent qu'il lui était possible, et elle obtint enfin de communier tous les jours : ce qu'elle fit pendant vingt-trois ans, et dès lors, le vomissement qui lui prenait tous les matins cessa et elle n'eut plus que celui du soir. On ne peut exprimer la pureté de cœur et la ferveur avec laquelle elle s'approchait de ce grand Mystère. Elle ne le faisait jamais sans se confesser, si elle se sentait coupable du moindre péché véniel ; les flammes de son amour s'augmentaient alors avec tant d'excès, qu'elle était comme une fournaise ardente et un grand brasier capable de tout consumer. Sa révérence en communiant n'était pas moindre que si elle eût vu, des yeux du corps, Notre-Seigneur dans tout l'éclat de sa majesté. Comme elle recommandait extrêmement à toutes ses filles de bien ménager le temps qu'il était dans leur estomac, c'est-à-dire autant que les espèces sacramentelles y demeuraient sans être consumées par la chaleur naturelle, elle n'avait garde de perdre un temps si cher et si précieux. Tantôt elle y demeurait aux pieds de son bon Maître comme une Madeleine écoutant ses divines leçons ; tantôt elle le serrait sur son cœur et l'embrassait comme son tout, son unique et son bien-aimé. Le plus souvent, elle y était si abîmée et si hors d'elle-même, qu'elle n'avait aucun usage des sens. On

l'a vue sortir de la communion toute rayonnante et toute couverte de lumières. On l'a vue pendant son action de grâces élevée de terre et suspendue en l'air. Quelquefois la sainte Eucharistie la guérissait de ses maux et lui ôtait toutes sortes de douleurs, ce qu'elle assure elle-même lui être arrivé tous les jours pendant trois mois. Elle en sentait ordinairement une si grande faim, qu'elle eût fait et souffert toutes choses pour la posséder; et, néanmoins, lorsque son confesseur lui défendait de communier ou que ses maladies la mettaient dans l'impossibilité de le faire, elle ne s'en troublait point; mais elle s'abandonnait pour cela entièrement à la volonté de Dieu. Notre-Seigneur s'est souvent fait voir sensiblement à elle dans cet auguste Sacrement, tantôt comme un enfant d'une beauté incomparable, tantôt dans l'état de ses souffrances, tantôt dans la gloire de sa Résurrection. Un jour des Rameaux, qu'elle s'efforçait de bien traiter son cher Epoux, récompense de ce que les Juifs l'avaient laissé sortir de Jérusalem et retourner à Béthanie sans lui présenter à dîner, ayant reçu la sainte hostie, elle fut quelque temps sans la pouvoir avaler, et, durant ce temps, il lui sembla qu'elle avait la bouche pleine de sang et que son visage et son corps en étaient aussi tout couverts; elle sentait ce sang comme encore tout chaud et tout nouvellement sorti des veines. Ses douleurs furent alors inexplicables; son divin Amant lui parla et lui dit qu'elle n'eût point de crainte; que sa miséricorde ne lui manquerait jamais et qu'il voulait que son sang fût pour elle une source de grâces; qu'il l'avait répandu avec beaucoup de douleurs, mais qu'elle en jouirait avec des délices souveraines. De cette dévotion envers la sainte Eucharistie venait la grande, la profonde et l'intime révérence qu'elle portait aux prêtres par qui ce mystère est opéré. Elle leur baisait humblement la main, se prosternait en terre, au milieu du chemin, pour recevoir leur bénédiction, et ne pouvait souffrir qu'on en parlât mal et qu'on manquât au respect qui leur est dû. Elle en vit un jour un, portant la sainte hostie, que deux démons tenaient à la gorge pour l'étrangler. Elle connut qu'il était en péché mortel, et elle pria pour lui avec tant de larmes et de soupirs, qu'elle lui obtint la contrition de ses péchés et une volonté efficace de s'amender. Enfin cette même dévotion faisait qu'elle avait un soin extraordinaire de tout ce qui sert à la célébration de la messe : comme des calices, des corporaux, des nappes d'autel et des habits sacerdotaux, et qu'elle voulait qu'ils fussent fort propres et qu'on les maniât avec révérence.

Il faut joindre à ces sentiments de piété la vénération qu'elle avait pour la sainte Vierge, pour saint Joseph et pour quantité d'autres Saints. Elle avait choisi dès son enfance la Mère de Dieu pour sa propre mère, et elle eut toute sa vie pour elle les tendresses d'une fille reconnaissante et pleine d'un affection toute cordiale. Elle faisait beaucoup de dévotions en son honneur; elle voulait qu'il eût dans tous ses couvents plusieurs chapelles et plusieurs oratoires de son nom; elle recommandait à ses religieuses de la regarder comme leur singulière protectrice; elle avait recours à elle dans tous ses besoins; enfin, elle n'épargnait rien pour lui faire paraître combien elle avait d'estime et d'amour pour elle. Aussi elle jouit souvent du bonheur de ses apparitions, et Dieu lui accorda de grandes grâces par son intercession.

Une des gloires de la mission providentielle de sainte Thérèse dans ces derniers siècles, a été de propager le culte de saint Joseph dans toute l'Eglise catholique. « Sainte Thérèse », dit le célèbre Patrignani, « a été une étoile des plus resplendissantes, un des plus beaux diamants de la cou-

ronne de saint Joseph. Elle a été choisie de Dieu pour étendre son culte dans le monde entier, et pour mettre en quelque sorte la dernière main à ce grand ouvrage ». C'est elle qui a fait bâtir le premier temple chrétien en son honneur, celui de Saint-Joseph d'Avila, berceau de la réforme du Carmel. Sur dix-sept monastères qu'elle fonda après celui d'Avila, il n'y en a que cinq qui ne soient pas dédiés à saint Joseph ; mais elle implantait dans tous son culte, les mettait tous sous sa garde, et faisait toujours placer au-dessus d'une des portes la statue de ce glorieux protecteur. De plus, comme on le lit dans les informations juridiques pour sa canonisation, elle mit de ses mains, à la porte d'entrée de tous ses monastères, l'image de la sainte Vierge et de saint Joseph fuyant en Egypte, avec cette inscription : *Pauperem vitam gerimus, sed multa bona habebimus, si timuerimus Deum :* « Nous menons une vie pauvre, mais nous posséderons de grands biens si nous craignons Dieu ».

Dans tous ses écrits perce cette tendre et filiale dévotion qu'elle avait pour saint Joseph, et par la ravissante naïveté de ses paroles enflammées, elle la communique à l'âme du lecteur. Dans ses admirables *Avis* elle dit : « Quoique vous honoriez plusieurs Saints comme vos protecteurs, ayez cependant une dévotion toute particulière envers saint Joseph, dont le crédit est si grand auprès de Dieu ». Sainte Thérèse a légué à son Ordre tout entier les saintes ardeurs de son zèle pour la gloire de saint Joseph. A son exemple, le Carmel n'a cessé de travailler pour étendre son culte, et l'on peut dire qu'il a rivalisé de zèle avec l'ancien Carmel, auquel Benoît XIV rend ce témoignage : « C'est lui », dit ce grand Pape, « qui, d'après le sentiment commun des érudits, a fait passer d'Orient en Occident la louable coutume d'honorer saint Joseph du culte le plus solennel ». A la fin du XVIIIe siècle, on comptait déjà, dans l'Ordre seul du Carmel, plus de cent cinquante églises sous l'invocation de saint Joseph. Dès que sainte Thérèse eut commencé, tous les Ordres religieux travaillèrent à l'envi à propager ce culte. Bientôt, de tous les points du monde catholique, on invoqua le glorieux saint Joseph, et l'on se pressa autour de ses autels. C'est donc à sainte Thérèse qu'appartient la gloire d'avoir porté un culte si cher à la piété catholique à ce degré de splendeur et d'universalité où nous le voyons aujourd'hui.

Nous avons dans Ribera une liste des Saints que notre bienheureuse fondatrice révérait plus particulièrement ; un des principaux était saint Dominique, dont les enfants l'avaient tant aidée pour l'établissement de sa réforme. Un jour il lui apparut dans sa chambre du monastère de Sainte-Croix, et il fut deux heures avec elle pendant lesquelles il lui découvrit de grands mystères et l'embrasa de nouvelles flammes de l'amour divin.

Ce serait entrer dans un abîme sans fond que de vouloir parler de son oraison. Non-seulement elle a été élevée aux degrés de cet entretien avec Dieu, mais on peut dire que le Saint-Esprit l'a donnée à l'Eglise pour en découvrir tous les sentiers, les secrets et généralement toute la conduite. L'histoire qu'elle a composée de sa vie n'est qu'une description des voies par lesquelles Dieu l'a menée peu à peu à l'intime union avec lui ; elle y prend occasion de marquer les écueils que l'on peut rencontrer dans ce chemin, et qu'elle a évités par un grand soin de consulter de savants hommes, précaution indispensable dans les conduites surnaturelles, et par une grâce spéciale dont elle a toujours été prévenue. Ses autres livres sont aussi sur le même sujet ; elle n'y parle pas tant par spéculation que par une longue expérience des diverses demeures par lesquelles l'âme doit passer

pour arriver à la jouissance paisible et constante de ce qu'elle aime.

Sa charité envers le prochain répondait à l'amour qu'elle avait pour Dieu. Elle aurait donné mille vies, elle aurait enduré mille morts, elle aurait souffert les plus horribles supplices pour sauver une âme. Elle aimait singulièrement les directeurs et les prédicateurs employés au ministère de leur salut. Elle les recevait avec joie, les traitait et faisait traiter le mieux qu'il lui était possible, et priait Dieu pour eux avec une ferveur particulière. Elle pleura amèrement la mort du Père Jean d'Avila, à cause des grands biens que les âmes en recevaient. Elle-même a retiré par ses prières, par ses lettres et par ses discours pleins de force et d'onction, plusieurs personnes des désordres où elles étaient plongées, et elle en a porté beaucoup à la mortification, à l'oraison et aux pratiques de dévotion. Il y a même des docteurs fort célèbres qui lui sont redevables de s'être appliqués à la méditation et aux exercices de la vie intérieure, et elle a soutenu pour cela d'horribles persécutions de la part du démon, jusqu'à être menacée, battue, outragée et couverte de plaies. Que si elle a tant fait par elle-même pour le salut et la sanctification des âmes, que n'a-t-elle point fait pour ce sujet par ses enfants et par le saint Ordre qu'elle a établi ? N'est-ce pas à son zèle et à sa charité qu'il faut rapporter le nombre infini de conversions qu'ils ont faites, non-seulement en Europe, mais aussi au-delà des mers et parmi les nations les plus barbares ? La charité de notre Sainte s'étendait aussi sur les âmes du purgatoire, et elle en a délivré plusieurs par ses larmes et par ses pénitences. Enfin, elle avait encore soin du soulagement des corps, et elle le procurait tantôt par des aumônes, pour lesquelles elle s'ôtait le pain de la bouche et se privait des choses les plus nécessaires, tantôt par des services qu'elle rendait aux malades, tantôt par des miracles qu'elle faisait en faveur des affligés et de ceux qu'elle voyait accablés de douleurs. Ajoutons, pour preuve de l'excellence de sa charité, qu'elle pardonnait de tout son cœur à tous ceux qui lui faisaient du mal, qu'elle les aimait tendrement, qu'elle excusait leurs emportements, qu'elle priait pour eux avec ferveur, et qu'elle leur procurait tout le bien qu'il lui était possible : ce qui lui a souvent gagné les cœurs les plus aigris et les plus envenimés contre elle.

Elle possédait l'humilité et la patience dans un degré très-éminent. Son néant lui était si parfaitement connu, et elle pénétrait si profondément dans la corruption originelle de sa nature, qu'elle n'avait que des sentiments de mépris pour elle-même ; elle ne pouvait souffrir qu'on l'estimât ; et elle ruinait dans les esprits, autant qu'elle pouvait, la bonne opinion que l'on avait de sa vertu. Elle eût voulu qu'on publiât ses fautes, et elle-même les publiait et les mettait devant les yeux de ceux qui lui donnaient des louanges. On voit dans l'histoire qu'elle a composée de sa vie, le soin qu'elle prend de diminuer le prix de ses actions, d'exagérer ses moindres péchés et de se faire passer pour une criminelle. Elle voulait y faire sa confession générale, mais elle n'en put obtenir la permission. Jamais elle n'était plus contente que quand on lui disait des injures ou qu'on la calomniait et l'accusait de quelque crime. Elle répondait alors qu'on commençait à la connaître, que l'on ne la traitait que selon ses mérites. Elle se persuadait que toutes ses sœurs faisaient de grands progrès dans la vertu, et qu'elle seule demeurait en arrière : « Chacun s'avance à la perfection », dit-elle en un endroit de sa vie, « il n'y a que moi qui n'avance point. Je ne suis bonne à rien, et ceci n'est point une humilité en moi, mais une pure vérité ». Quelqu'un lui dit un jour, en considérant les grâces dont le ciel la

favorisait : « Ma mère, gardez-vous de vaine gloire ». — « De vaine gloire », répliqua-t-elle, « je ne sais de quoi j'en aurais ; je ferai beaucoup, en voyant ce que je suis, de ne me point désespérer ». Une de ses plus grandes peines était lorsque les faveurs qu'elle recevait de son Epoux paraissaient au dehors par les extases et par les ravissements. Elle les cachait avec plus de soin que les orgueilleux ne cachent leurs défauts, et lorsqu'on les avait découverts, elle ne voulait pas qu'on l'en estimât davantage. Elle s'abaissait aux offices les plus vils et aux emplois les plus dégoûtants de ses couvents ; et toute supérieure et fondatrice qu'elle était, elle reconnaissait ses fautes devant la communauté et en faisait des pénitences publiques. Sa vie n'a été qu'une suite continuelle de maladies très-violentes, de contradictions et de persécutions ; mais plus ses douleurs étaient aiguës et les persécutions atroces, plus on la voyait gaie, contente et satisfaite. Elle riait au milieu des reproches, des injures et des faux témoignages, sans en être nullement altérée, et elle avouait même qu'il n'y avait point de musique qui lui fût plus agréable que celle-là. Quand on la chargea de coups, qu'on lui défendit de continuer ses fondations, qu'on la menaça de la mener à l'inquisition, que le démon lui fit rompre le bras gauche par une chute, son esprit demeura dans le même calme que dans la plus douce jouissance des consolations célestes. En un mot, Thérèse ne désirait de la gloire qu'à Dieu seul ; et pour elle-même, elle ne cherchait que des mépris et des souffrances.

Sur ce grand fondement de l'humilité, elle a élevé dans son cœur toutes les vertus qui sont l'âme et l'esprit de la vie religieuse. La considération de Jésus-Christ naissant et mourant dans une extrême pauvreté, lui faisait aimer tendrement l'état de pauvre évangélique. Son premier dessein était que ses couvents fussent sans rentes et ne vécussent que d'aumônes ; mais cette disposition ayant été changée par le règlement des supérieurs, elle voulait, néanmoins, que ses bâtiments fussent petits, simples et grossiers, jusqu'à demander à Dieu, autant que la conscience le pouvait permettre, que, si jamais ses filles faisaient les édifices superbes et somptueux, ils tombassent sur elles et les écrasassent toutes : ce sont ses propres termes rapportés par Ribera. Elle leur recommandait extrêmement d'être pauvres dans leurs meubles et dans leurs habits, de n'avoir rien de particulier, de ne rien demander pour elles à leurs parents, de se réjouir lorsque les choses nécessaires leur manquaient, et de travailler elles-mêmes pour fournir à leurs besoins. Nulle n'était plus pauvre qu'elle, et, bien qu'elle fût fort propre et n'aimât point la malpropreté, elle se plaisait, néanmoins, à avoir la chambre, les habits et les meubles les plus vils de la maison. La bulle de sa canonisation porte expressément qu'elle a gardé sa virginité jusqu'à la mort. Un de ses confesseurs, par respect pour sa pureté angélique, l'appelait *un trésor virginal*. Un autre disait qu'il ne la regardait pas comme une créature composée de chair et de sang, mais comme un ange exempt des désordres de la concupiscence. Elle avoua un jour qu'elle n'entendait rien à des choses sur lesquelles on la consultait touchant l'impureté, et qu'en toute sa vie elle n'avait rien eu à confesser sur cette matière.

Nous avons rapporté plusieurs actes héroïques de son obéissance ; mais il n'en faut pas omettre un de très-grande perfection : un confesseur ignorant lui ayant commandé de brûler un riche commentaire qu'elle avait fait sur le Cantique des cantiques, où elle expliquait le commerce sacré de l'Epoux avec l'Epouse, elle le brûla incontinent, préférant en cela l'obéissance à toutes les lumières qu'elle avait reçues du ciel. Elle disait que,

quand on viendrait lui commander une chose, si ses supérieurs la lui défendaient, elle ferait plutôt leur volonté que ce qui lui aurait été ordonné par cet esprit céleste : et, en effet, elle vivait dans une dépendance si parfaite de ses supérieurs, qu'elle n'obéissait aux inspirations et aux révélations de Jésus-Christ même, qu'autant qu'elles étaient conformes à leurs ordres.

Elle possédait éminemment les quatre vertus cardinales : la prudence, la justice, la force et la tempérance. Sa gratitude envers Dieu et envers ses bienfaiteurs était merveilleuse. Son austérité ne pouvait être modérée que par les défenses que lui faisaient ses directeurs. Enfin, c'était un vase précieux où le Saint-Esprit avait pris plaisir de répandre toute la plénitude de ses grâces. Si elle possédait celles que nous appelons gratifiantes, elle avait aussi la plupart de celles qui sont appelées gratuites. Son esprit était tellement éclairé du don de prophétie, que dom Alvarez de Mendoza, évêque d'Avila, disait ordinairement : « Si la mère l'assure, quand la chose serait impossible, elle se fera ».

On rapporte plusieurs miracles qu'elle a faits avant sa mort. Elle rendit la vie à un de ses neveux, âgé de cinq ans, en le serrant mort sur son sein. Elle guérit deux religieuses par son attouchement : l'une, malade d'une grosse fièvre et d'un érysipèle au visage ; l'autre, tourmentée d'une pleurésie. Elle multiplia tellement à son couvent de Villeneuve, un monceau de farine qui ne pouvait durer qu'un mois, qu'il fut suffisant pour nourrir toute sa communauté pendant six mois, et qu'on le trouva encore tout entier après ce temps. Dieu lui donna aussi une haute sagesse et un parfait discernement des esprits pour la conduite de ses religieux et de ses religieuses. Elle lisait dans leur intérieur, pénétrait leurs inclinations, connaissait leur faible et savait les moyens les plus propres pour les engager à l'étude de la perfection.

Thérèse, après avoir vécu dans une si grande sainteté, arriva enfin à un tel excès du pur amour, qu'elle ne pouvait plus vivre sans jouir des heureux embrassements de son bien-aimé. Il l'assura que, s'il n'avait pas créé le ciel, il le créerait pour elle seule, et qu'il voulait la mettre dans la jouissance du bien qu'elle désirait avec tant d'ardeur. Elle avait terminé sa dernière fondation à Burgos, et elle voulait retourner dans son couvent d'Avila, dont elle était prieure ; mais lorsqu'elle fut à Médina del Campo, le R. P. Antoine de Jésus, vicaire provincial de sa réforme, l'obligea d'aller à Albe. En chemin, elle tomba dans une si grande faiblesse, qu'elle s'évanouit. Etant arrivés à Albe, la veille de saint Matthieu, elle fut obligée de se coucher, parce qu'elle ne pouvait plus se soutenir ; mais, dès le lendemain et les jours suivants, elle se leva, alla à la messe, communia et fit les fonctions de sa visite. Le jour de saint Michel, elle fit encore ses dévotions ; mais ensuite on la mit au lit et il ne lui fut plus possible de se lever ; cependant, elle demeura toute la nuit et le jour suivant dans une oraison très-éminente. Ce fut alors qu'elle apprit du ciel le jour de sa mort ; huit ans auparavant, elle en avait appris l'année, qu'elle avait fait marquer en chiffres dans son bréviaire. Elle dit ensuite des choses admirables à ses filles pour les confirmer dans l'amour de leur état et dans l'affection à l'étroite observance qu'elles avaient embrassée, et pour les élever à Dieu par un parfait détachement de toutes les choses de ce monde. Le P. Vicaire provincial la priant de demander à Notre-Seigneur la prolongation de sa vie, elle répondit qu'elle n'était pas nécessaire sur la terre.

Le 3 octobre, veille de sa mort, sur les cinq heures du soir, elle demanda à recevoir le saint viatique. Elle pouvait à peine se remuer ; et, lorsqu'elle

était obligée de le faire, ce n'était qu'à l'aide de deux religieuses. Comme on s'apprêtait à lui apporter le Saint-Sacrement, elle dit à celles qui étaient autour de son lit : « Mes filles, je vous demande, pour l'amour de Dieu, de garder fidèlement les règles et les constitutions de notre Ordre » ; puis elle ajouta en parlant d'elle-même : « Oubliez les mauvais exemples que cette infidèle religieuse vous a donnés, et pardonnez-les-moi ». On ne lui répondit que par des sanglots et des larmes. Lorsqu'elle vit entrer le Saint-Sacrement dans sa cellule, elle recueillit le peu de forces qui lui restaient, se leva avec vivacité sur son séant, et serait même descendue de son lit pour le recevoir si on ne l'en eût empêchée. Son visage parut enflammé et d'une beauté admirable. Elle dit beaucoup de choses de dévotion au Dieu de bonté qui venait se donner à elle ; on remarqua entre autres celles-ci : « O mon Seigneur et mon Epoux, le moment après lequel je soupirais avec tant d'ardeur est enfin arrivé ; il est juste que je jouisse de votre présence ; il est temps, ô mon Dieu, que je sorte de cette vie ; que votre bon plaisir, je vous prie, s'accomplisse ». Elle remercia aussi Dieu de l'avoir fait naître catholique. « Enfin, Seigneur », répétait-elle souvent, « je suis fille de l'Eglise ». Elle demanda ensuite à Dieu de lui pardonner ses péchés, et elle engagea ses compagnes à lui demander pour elle la même chose, ajoutant qu' « elle espérait être sauvée par les mérites de Jésus-Christ ».

Après que la cérémonie fut achevée, les religieuses lui demandèrent de leur dire quelques mots d'édification ; mais elle s'y refusa ; de temps en temps seulement elle leur recommandait de bien observer leur règle et leurs constitutions, et d'obéir fidèlement à leurs supérieurs. Souvent on lui entendait répéter ces versets du psaume L^e : « Le sacrifice que Dieu désire, c'est une âme pénétrée de douleur ; vous ne rejetterez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit et humilié. Ne me rejetez pas de votre présence, et ne retirez pas de moi votre esprit. Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu ! » et particulièrement ce verset : « Vous ne rejetterez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit et humilié ». Elle l'eut presque toujours à la bouche, jusqu'au moment où elle perdit la parole. A neuf heures du soir, elle désira recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction, et elle le reçut avec beaucoup de piété, aidant elle-même à réciter les psaumes, et répondant aux litanies et aux oraisons. Lorsque la cérémonie fut achevée, elle remercia encore Dieu de l'avoir faite enfant de l'Eglise. Le P. Antoine lui demanda ensuite si elle désirait qu'on portât son corps à Avila. Cette question parut lui déplaire : « Dois-je avoir une volonté propre ? » lui répondit-elle avec humilité ; « et ne me donnera-t-on pas bien ici un coin de terre ? »

Elle passa la nuit dans de grandes douleurs et dans des actes héroïques de patience. Le lendemain matin elle se mit sur le côté avec un crucifix entre ses bras, dans la même posture que l'on a coutume de représenter sainte Madeleine ; elle demeura en cet état jusqu'à neuf heures du soir, sans remuer les pieds ni les mains. Pendant ce temps, qui fut de quatorze heures, elle s'embrasa tellement du feu sacré de l'amour divin, par la considération de ce qu'elle espérait, que, n'y pouvant plus résister, elle finit sa vie au milieu de ces chastes flammes, dans lesquelles elle avait toujours vécu. Et même dès le lendemain de son décès, elle révéla, à une religieuse de son Ordre d'une sainteté éminente, qu'elle n'était pas morte *vi morbi*, par la violence de sa maladie, mais par une ardeur et par une impétuosité d'amour dont elle n'avait pu supporter la véhémence : *intolerabili divini amoris incendio*, comme il est rapporté dans la bulle de sa canonisation. Notre-Seigneur l'honora, à cette dernière heure, de sa chère visite, accom-

pagné d'une infinité d'anges et d'âmes glorieuses, et surtout des dix mille martyrs, qui lui avaient auparavant promis de s'y rendre présents, ainsi qu'elle l'avait déclaré à la comtesse d'Ossone, son intime amie.

Elle mourut le 4 octobre au soir, l'an de grâce 1582. Mais comme en cette année on réforma le calendrier romain par le retranchement de dix jours, de sorte que le 5 octobre devint le 15, on compte comme si elle était morte le 14 au soir ou le 15. Il y eut à l'heure même des témoignages éclatants de son bonheur. Une religieuse vit son âme sortir de sa bouche sous la forme d'une colombe d'une blancheur admirable. Une autre la vit sous la forme d'un cristal lumineux qui s'élevait vers le ciel. Un arbre auprès de sa cellule, qui était sec depuis longtemps et que l'on avait même presque tout couvert de chaux et de décombres, reverdit et commença de porter des fleurs, quoique la saison s'y opposât. Son visage parut extrêmement beau et sans aucune ride, quoiqu'il en eût auparavant. Il sortit de son corps une odeur très-suave qui embauma toute la chambre et qui se communiqua généralement à tout ce qui l'avait touchée, jusqu'aux mains de celles qui le lavèrent ; ce qui fit qu'on conserva précieusement tous ses habits : on les distribua à ses monastères, où ils ont été depuis l'instrument de plusieurs miracles. Elle-même apparut après sa mort à plusieurs personnes pour leur faire connaître l'éminent degré de gloire auquel elle avait été élevée : comme à la Mère Catherine de Jésus, qu'elle guérit d'un abcès au côté, et à un de ses religieux, grand serviteur de Dieu, à qui elle dit : « Nous qui sommes dans le ciel, et vous qui êtes sur la terre, devons être unis par un même esprit d'amour et de pureté : nous, en voyant l'essence divine ; vous, en adorant le Saint-Sacrement et en lui rendant les mêmes devoirs que nous rendons à la Divinité : nous, en jouissant ; vous, en souffrant. Et sachez, et dites-le à mes filles, que plus vous souffrirez, plus vous jouirez ». Elle était aussi apparue avant sa mort à une de ses religieuses à Salamanque pour lui dire que le même jour elle entrerait dans la béatitude.

Dans l'église de Notre-Dame de Mont-Carmel, à Avila, on voit une magnifique statue de sainte Thérèse. On l'a représentée au moment où elle vit, avec un si profond sentiment de douleur, Notre-Seigneur couvert de plaies. Sa figure respire quelque chose de cette indéfinissable tristesse qu'on voit peinte sur les traits d'une *Mater dolorosa*. — Au même lieu, on voit dans le cloître du monastère, des peintures à fresque retraçant sa vie. Une des scènes qui frappent le plus les regards, c'est celle où la Sainte, à l'âge de sept ans, est rencontrée sur la route de Salamanque par un de ses oncles, lorsque, avec son jeune frère, elle s'en allait à pas pressés au pays des Maures, chercher la palme du martyre. Il y a une expression céleste sur cette figure radieuse de beauté, d'innocence, que l'amour divin colore de ses feux. Faut-il donc, semble dire l'angélique Thérèse, que j'immole au devoir d'obéir tant de bonheur et de gloire que me promettait le martyre ! — On voit au maître-autel de la chapelle dédiée à sainte Thérèse dans l'église du monastère de l'Incarnation d'Avila, deux tableaux : l'un représente la Sainte blessée par l'ange ; l'autre, qui est immédiatement en dessous, la représente écrivant ses ouvrages. — On la représente aussi : 1° voyant Jésus-Christ qui apparaît ; 2° ravie en extase ; 3° un ange lui perce le cœur d'une flèche enflammée, symbole de l'amour divin ; 4° priant pour les âmes du purgatoire ; 5° à genoux. Deux branches d'arbre sortent de sa poitrine et se terminent par deux fleurs dont les calices portent des figures de religieux et de religieuses de son Ordre ; 6° voyant, pendant une

extase, la place qu'elle devait occuper dans l'enfer si elle ne se fût pas convertie.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS.

Son corps fut inhumé dans le chœur de son monastère d'Albe, fort avant dans la terre et couvert d'une grande quantité de pierres et de chaux, afin qu'il ne prît envie à personne de le faire enlever. Mais, comme il continuait d'en sortir une très-bonne odeur, il fut déterré neuf mois après, trouvé tout entier, même flexible et maniable comme il avait été après sa mort. On lui coupa la main gauche qui fut portée chez les Carmélites déchaussées de Lisbonne, où elle a opéré plusieurs miracles et où on la conserve encore aujourd'hui. Le bras gauche fut laissé à Albe, et le reste du corps porté au monastère de Saint-Joseph d'Avila, le 24 novembre 1585. Mais, peu de temps après, par le commandement de Sixte V, il fut restitué au couvent d'Albe de Tormez. Ce couvent possède encore le corps de sainte Thérèse, son cœur et son bras gauche. La dernière translation qui en fut faite eut lieu le 15 octobre 1760. Ce saint corps, resté flexible, exhale un parfum délicieux; paré de riches habits, mis dans une châsse d'argent, enfermée elle-même dans un tombeau de jaspe qui est construit dans le mur même du maître-autel, à trente pieds au-dessus du niveau de la nef, ce saint corps est aperçu de tous les points de l'église et semble adorer le Saint-Sacrement. Derrière le grand mur du maître-autel sont deux oratoires au-dessus l'un de l'autre : le supérieur est pour le tombeau de la Sainte : c'est là que les Carmélites s'agenouillent devant son saint corps; l'inférieur contient le cœur et le bras gauche de sainte Thérèse. Le cœur est dans un globe de cristal transparent supporté par un magnifique reliquaire. On y remarque la blessure faite par l'ange. Le Père Bouix, qui a eu, en 1849, le bonheur de tenir ce sacré cœur dans ses mains et de le vénérer, atteste lui aussi qu'il s'en exhale une odeur céleste.

Une lettre que Monsieur le Secrétaire de Mgr d'Avila nous a fait l'honneur de nous écrire en 1859 confirme les détails qui précèdent et ajoute : « Pour ma part, et suivant qu'en font foi des relations conservées dans les archives de cet évêché, je puis vous affirmer qu'autrefois il a suinté ou coulé du corps de sainte Thérèse un liquide huileux doué sans doute de vertus merveilleuses ».

Le bras de la Sainte est renfermé dans un tube de cristal épais mais transparent et recourbé, par une légère inflexion, vers le coude. De l'épaule jusqu'au coude les chairs ont été enlevées et distribuées en reliques dans diverses parties du monde. L'avant-bras est intact; il est grand et beau; les chairs en paraissent vives et flexibles; et, quoique le cristal n'ait aucune ouverture, cette sainte relique comme celle du cœur exhale une odeur toute céleste.

En 1615, un de ses pieds fut transféré à Rome et mis dans le couvent de Sainte-Marie de La Scala, où les papes Paul V et Grégoire XV lui rendirent beaucoup d'honneurs. Dans la suite, Elisabeth de France, femme de Philippe IV, roi d'Espagne, en obtint un doigt de la main; et, l'ayant fait enchâsser dans un reliquaire d'or, elle en fit présent à sa mère, la reine Marie de Médicis, qui le donna au monastère de l'Incarnation des Carmélites de Paris.

Les Carmélites de Paris ont encore, outre le doigt du milieu de la main droite de leur sainte mère, des reliques assez notables de sa chair; enfin elles possèdent son manteau, apporté en 1604 par les six Carmélites espagnoles qui vinrent fonder le premier monastère de Carmélites déchaussées en France.

Le carmel de Bruxelles est en possession du cinquième doigt. Les Carmélites de Bruxelles possèdent encore une autre belle relique de sainte Thérèse : une clavicule.

L'index de cette même main se trouve au couvent de Regina Cœli, à Rome. Un de ses doigts est vénéré dans le monastère des Carmélites de Séville. La main gauche est au carmel de Lisbonne.

Dieu a voulu glorifier le berceau de sainte Thérèse ; c'est aujourd'hui un des plus beaux sanctuaires du Carmel. Une église et un monastère de Carmes déchaussés s'élèvent là où était l'antique habitation des Cépéda. Dans le plan de l'église, on a respecté l'appartement où naquit la Sainte, et celui qu'elle habita près de quinze ans. Ils forment un petit sanctuaire enclavé dans le grand, et qui se trouve à côté de la chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel. C'est dans cet asile sanctifié par sa naissance et son séjour, que les Carmes conservent les reliques qu'ils possèdent de leur glorieuse fondatrice. Ces reliques sont : 1° un doigt de la main droite; 2° son rosaire; 3° une alpargate ou sandale; 4° le bâton dont elle se servait dans ses voyages. On voit, en outre, à côté de la porte, une croix de quatre à cinq pieds, faite avec le bois de l'appartement où naquit la Sainte. Jour et nuit, des lampes brûlent dans ce sanctuaire; chaque matin, l'adorable sacrifice y est offert, et la prière y monte sans cesse vers le ciel.

Le berceau de sainte Thérèse a échappé à la destruction pendant la tourmente révolutionnaire; mais il n'y a aujourd'hui que trois carmes sécularisés qui veillent à sa garde. On leur a laissé l'église, quelques cellules et le cloître; le reste du monastère leur est enlevé.

Au commencement du XVIIIe siècle, les Carmes réformés d'Espagne et d'Italie ayant demandé au Saint-Siége l'institution d'une fête particulière pour honorer la blessure faite par l'ange au cœur de leur sainte fondatrice, le pape Benoît XIII accéda à leur demande, et accorda, le 25 mai 1726,

aux religieux et aux religieuses du Carmel réformé un office propre pour la fête de la *Transverbération du cœur de sainte Thérèse*. Cet office ne contenait d'abord que l'oraison et les leçons; mais ensuite le même souverain Pontife permit de faire une messe et un office complets pour cette fête.

Cet office est récité même par les Carmes de la Commune Observance, et l'Espagne tout entière l'a adopté.

Benoît XIV, dans son bref *Dominici gregis*, du 8 août 1744, a accordé à perpétuité une indulgence plénière à tous les fidèles qui visiteraient les églises du Carmel depuis les premières Vêpres de la *Transverbération* jusqu'au coucher du soleil du jour de la fête, qui se célèbre le 27 du mois d'août. Il est vrai que ce bref ne parle que de la congrégation espagnole des Carmes; mais Clément VIII, dans sa bulle *In apostolicæ dignitatis culmine*, du 13 novembre 1600, ayant accordé à la congrégation italienne la participation de tous les priviléges, indulgences, etc., accordés ou à accorder à la congrégation espagnole, il est clair que tout le Carmel jouit de cette faveur de Benoît XIV.

Le pape Paul V la béatifia en 1614, et le pape Grégoire XV la canonisa en 1622. L'Eglise en fait office double par le commandement du pape Clément IX. L'Espagne l'a adoptée pour sa patronne et pour sa protectrice, après l'apôtre saint Jacques le Majeur; et la France, qui lui avait fait verser tant de larmes afin d'y maintenir la foi catholique lorsqu'elle était exposée à la fureur des Calvinistes, s'est montrée parfaitement reconnaissante de cette grâce en recevant de ses religieuses à Paris en 1604 et de ses religieux en l'année 1610 par la recommandation du pape Paul V. Son Ordre s'est depuis extrêmement étendu dans tout ce pays, où, entre les grands fruits qu'il y produit, il maintient et augmente la dévotion envers le Saint-Sacrement, la sainte Vierge et le glorieux patriarche saint Joseph.

Les ouvrages de sainte Thérèse sont : 1° sa *Vie*, écrite par elle-même ; 2° ses *Lettres*, au nombre de plus de deux cents ; 3° la *Manière de visiter les monastères ;* 4° l'*Histoire de ses fondations ;* 5° les *Avis* à ses Religieuses ; 6° le *Chemin de la perfection ;* 7° le *Château de l'âme ;* 8° ses *Pensées sur l'amour de Dieu ;* 9° ses *Méditations sur le Pater ;* 10° un *Cantique* ou *glose après la communion ;* 11° des *Méditations après la communion.*

Ses lettres offrent tous les genres de style épistolaire embelli par les agréments de la gaîté. C'est partout une beauté de cœur, une âme tendre, généreuse et forte qui ne connaît ni l'ingratitude, ni la perfidie des hommes. Le *Livre de ses fondations* décèle un esprit consommé dans l'art de gouverner. Son *Chemin de la perfection* et son *Château de l'âme* mettent à jour tout ce qu'on peut imaginer d'élévation de pensée, de grandeur de sentiments, de chaleur de style, de haute et divine contemplation.

La meilleure traduction des œuvres de sainte Thérèse, est celle du P. Bouix, de la Compagnie de Jésus. 6 vol. in-8°.

La vie et l'éloge de sainte Thérèse ont été écrits par l'évêque de Terracine; par François de Ribera; par le P. Jean de Jésus-Marie et par le P. Hilarion de Coste. Nous avons complété le P. Giry avec la *Vie de sainte Thérèse*, traduite par le P. Bouix, de la Compagnie de Jésus.

SAINT CANNAT,

ÉVÊQUE DE MARSEILLE ET CONFESSEUR (vers 487).

Saint Cannat était fils d'un prince de Provence. La grâce de Dieu lui inspira de bonne heure le dégoût des choses de ce monde. C'est pourquoi, abandonnant la société des hommes, il se retira dans la solitude, pour ne s'occuper que de Dieu. Mais il eut beau se cacher, sa vertu était trop éclatante pour ne pas attirer les regards de tous les habitants de la Provence, et en particulier ceux de la ville de Marseille. Dans le même temps cette cité perdit son premier pasteur. Pour en obtenir un autre elle adressa des supplications à Dieu qui lui inspira la pensée d'élire Cannat, et d'envoyer à sa solitude le prier d'accepter l'élection faite par le peuple. L'humble moine, qui fuyait jusqu'à la présence des hommes, refusa de monter à une si haute dignité. Comme les envoyés insistaient pour qu'il acceptât, il lui arriva de répondre qu'il n'y avait pas plus d'apparence qu'il se rendît jamais à leurs instances, qu'il n'y en avait qu'un roseau desséché dût jamais reverdir. Ces paroles étaient à peine prononcées que le roseau que le solitaire tenait à la main se couvrit de verdure. A la vue d'une si claire et si admirable manifestation de la divine volonté, Cannat changea de résolution et obéit à l'ordre d'en haut. Il gouverna son Eglise avec toute la sollicitude et le succès qu'on avait espéré. Il répara, dit poétiquement l'auteur de sa vie les murs de la tour

de David ; défendit son peuple contre le poison et les intrigues de l'hérésie ; fortifia les âmes, et restaura les ruines du sanctuaire. Lorsqu'il eut régi très-saintement l'église de Marseille pendant un petit nombre d'années, il s'envola dans le sein de Dieu, tout brillant de l'éclat des miracles, vers l'année 487.

Son corps fut inhumé dans son désert de Sauzet, qui dès lors prit le nom de Saint-Cannat : mais bientôt il fut rendu à son Eglise et déposé sous le maître-autel de la cathédrale de Sainte-Marie.

Quand vinrent les jours de la Terreur, il se trouva à Marseille des chrétiens fervents qui prirent soin des reliques de saint Cannat. En 1804, après constatation de leur authenticité, elles furent confiées à M. Nicolas, premier curé de la paroisse de Saint-Vincent de Paul de Marseille. — En 1858, Mgr de Mazenod, voulant faire revivre l'antique solennité de la translation des reliques de saint Cannat, fixa au deuxième dimanche après Pâques l'anniversaire de cette translation, pour qu'il fût célébré chaque année avec octave.

Les précieux restes de saint Cannat furent placés dans un reliquaire gothique d'une grande beauté, haut de plus de deux mètres, don de la généreuse piété des fidèles de la paroisse de Saint-Vincent de Paul.

Propre de Marseille et *Notes locales.*

SAINT BRUNON OU BONIFACE,

APÔTRE DES RUTHÈNES ET MARTYR (1009).

Brunon était de la première noblesse de Saxe et parent de rois. Sa mère l'envoya à Magdebourg étudier sous Giddon le Philosophe, et, après saint Adalbert de Prague, il gouverna cette école. L'empereur Othon III l'ayant fait venir auprès de lui, il servit quelque temps à sa chapelle ; l'empereur l'aimait si tendrement qu'il l'appelait son âme ; mais Brunon quitta bientôt la cour et embrassa la vie monastique (998). Il vivait du travail de ses mains et souvent ne mangeait que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi ; il allait toujours nu-pieds, et quelquefois se roulait dans les orties et les épines, témoignant une grande ardeur pour le martyre.

En quittant l'empereur Othon il s'attacha à saint Romuald, qu'il suivit d'abord au Mont-Cassin, puis à Perée, près de Ravenne, et après avoir longtemps mené la vie érémitique, voulant prêcher aux infidèles, il alla à Rome en demander la permission au Pape. Il fit ce voyage nu-pieds, marchant loin devant les autres, et chantant continuellement des psaumes. Il mangeait tous les jours pour soutenir la fatigue du voyage, mais seulement un demi-pain, y ajoutant, les jours de fêtes, des fruits ou des racines, et ne buvait que de l'eau. Le Pape lui accorda la permission, non-seulement de prêcher, mais de se faire consacrer archevêque, lui donnant par avance le pallium. En retournant en Allemagne il allait à cheval, mais toujours nu-pieds, même par les plus grands froids, en sorte qu'il fallait quelquefois de l'eau chaude pour détacher son pied gelé à l'étrier.

Il vint à Mersebourg trouver le saint roi Henri, et, par sa permission, Tagnon, archevêque de Magdebourg, le sacra et lui donna le pallium, que lui-même avait apporté. Depuis sa consécration il récitait tous les jours l'office monastique et l'office canonial, et continuait de mortifier son corps par les jeûnes et les veilles, nonobstant les grands voyages. Boleslas, duc de Pologne, et les autres seigneurs lui firent de grands présents, mais il donna tout aux églises, à ses amis et aux pauvres, sans se rien réserver. Enfin, la douzième année de sa conversion (1038), il alla prêcher en Prusse et fut d'abord très-heureux. Il arriva, toujours prêchant, aux confins de la Russie occidentale, et commença à y annoncer l'Evangile, sans s'arrêter à la défense des habitants qui voulaient l'en empêcher. A la fin, comme il continuait toujours, ils le prirent et lui tranchèrent la tête avec dix-huit des siens, le 14 février de l'an 1009. Les corps de ces martyrs demeurèrent sans sépulture jusqu'à ce que Boleslas les rachetât à un prix considérable, pour être la protection de sa maison.

On le représente : 1° traversant un brasier ardent, car c'est au succès de cette épreuve qu'un prince slave avait attaché sa conversion : Brunon passa en effet à travers le feu sans en être atteint et l'infidèle se convertit ; 2° bénissant le calice de la messe avec sa main coupée suspendue au bras. Pendant que le saint évêque célébrait le divin sacrifice, les païens furieux se jetèrent sur

lui et l'un d'eux lui coupa le poignet d'un coup de sabre : l'homme de Dieu continua sans s'émouvoir, et son assassin, frappé de tant de calme, se jeta à ses genoux pour demander le baptême ; mais la foule ameutée se précipita sur saint Brunon et lui trancha la tête.

Acta Sanctorum ; Caractéristiques des Saints.

SAINTE AURÉLIE, FILLE DE FRANCE,

VIERGE ET SOLITAIRE, AU DIOCÈSE DE RATISBONNE (1027).

On dit que sainte Aurélie était fille de Hugues-Capet et sœur du pieux roi Robert, qui ont tous deux gouverné la France avec beaucoup de sagesse. Il est vrai qu'elle n'est pas marquée par les généalogistes au nombre des enfants du premier ; mais cela peut être venu de ce qu'ils n'ont eu égard qu'à ceux qui ont fait la lignée et qui peuvent servir à montrer la diversité des alliances. Sa beauté avait tant de charmes, qu'elle se faisait admirer de toute la cour ; mais, d'ailleurs, elle était si honnête et si pudique, qu'elle ne se laissait jamais approcher par aucun homme. C'est pourquoi, ayant découvert que son père l'avait promise en mariage à un jeune prince de son sang, nommé Elwien, et qu'on faisait déjà les préparatifs pour la solennité des noces, elle eut l'adresse de se déguiser, de sortir secrètement du palais royal et de s'enfuir en Allemagne vers saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne. Elle croyait qu'elle ne serait pas connue de lui dans le pauvre état où elle était, d'autant plus qu'elle lui demanda l'aumône ; mais ce grand prélat, qui avait reçu d'en haut un excellent don de prophétie pour connaître les secrets les plus cachés, s'aperçut bientôt qui elle était. Il admira sa vertu, d'avoir quitté tant d'honneurs et de richesses pour embrasser l'état humilié de la croix de Jésus-Christ, et, la voyant disposée à passer le reste de ses jours dans la solitude, il lui fit bâtir un ermitage, où il l'enferma, afin qu'étant toute à Jésus-Christ, Jésus-Christ fût aussi tout à elle. Elle y demeura cinquante-deux ans, ignorée des hommes, mais chérie, honorée et visitée par son Epoux céleste. Sa vie ne fut qu'un jeûne et une oraison continuels. Elle se conserva inviolablement dans la pureté du corps que la nature lui avait donnée, et dans la pureté de l'âme qu'elle avait reçue au baptême. Enfin, après avoir opéré plusieurs miracles, qui étaient des marques de son éminente sainteté, elle fut appelée au ciel par son divin Amant, et elle y alla recevoir la couronne d'une gloire immortelle. Ce fut vers le 15 octobre de l'année 1027, environ vingt-huit ans après la mort de saint Wolfgang.

On porta solennellement son corps dans l'abbaye de Saint-Emmeran, où son tombeau fut élevé de terre au milieu du cloître avec cette inscription : *Hic pia florescit Aurelia virgo sepulta : quæ pœnas nescit, cœli dulcedine fulta ;* c'est-à-dire : « Sous ce marbre est le corps de la vierge Aurélie, que le ciel favorisa de mille bienfaits ; elle goûte sans fin la véritable vie, pour l'éclat des faux biens que son cœur a su mépriser ».

Le martyrologe romain et celui d'Usuard mettent sa mémoire à Strasbourg ; mais si cette église cathédrale en célèbre la fête, celle de Ratisbonne, qui possède ses reliques et qui a été le lieu de son décès, l'honore depuis huit cents ans comme une de ses principales protectrices. Son ermitage a été changé en une chapelle sous le nom de Saint-André.

Nous avons sa vie dans Benoît Gonon, *Histoire des Pères de l'Occident ;* dans Michel Raderus, *Bavière sainte,* et dans Du Saussay, *Martyrologe des Saints de France.* — Cette notice est du P. Giry.

XVIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Afrique, le triomphe de deux cent soixante-dix martyrs couronnés ensemble. IIIe ou IVe s. — Dans le même pays, saint Martinien et saint Saturien, avec deux de leurs frères, qui, durant la persécution des Vandales sous Genséric, roi arien, étant esclaves d'un certain vandale, furent convertis à la foi par sainte Maxime, vierge, qui était esclave avec eux : ne pouvant être ébranlés dans leur ferme attachement à la foi catholique, ils furent premièrement frappés et déchirés jusqu'aux os avec des bâtons noueux ; mais comme, malgré ces tourments cruels et journaliers, ils se trouvaient dès le lendemain aussi sains et aussi frais que si on ne leur eût fait aucun mal, ils furent envoyés en exil, où ils convertirent à la foi de Jésus-Christ un grand nombre de barbares, pour le baptême desquels ils obtinrent du pape un prêtre et d'autres ministres. Enfin on les lia par les pieds, derrière des chariots à quatre chevaux, qu'on fit courir au travers d'une forêt pleine de broussailles et d'épines, et ils perdirent la vie dans ce supplice. Pour sainte Maxime, après avoir soutenu de grands combats dont Dieu la fit toujours sortir victorieuse, elle s'enferma dans un monastère, où elle devint supérieure de plusieurs vierges. 459. — De plus, saint Saturnin, saint Nérée et trois cent soixante-cinq autres martyrs [1]. IIIe ou IVe s. — A Cologne, saint ELIPHE ou ELOPHE, martyrisé sous Julien l'Apostat. 362. — Le même jour, saint BERCHAIRE ou BERCAIRE, abbé et martyr. VIIe s. — Aux environs de Bourges, saint AMBROIS, évêque de Cahors. Vers 770. — A Mayence, saint Lulle ou Lul, évêque et confesseur [2]. 787. — A Trèves, saint Florent ou Florentin, évêque. XIVe s. — A Arbon, en Allemagne, saint GALL, abbé, disciple de saint Colomban. VIIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Agen, saint DULCIDE (Dulcet, Doucis), évêque de ce siége et confesseur, déjà cité au martyrologe de France du 6 octobre. Vers 475. — Au diocèse d'Aix, saint Cannat, évêque de Marseille et confesseur, dont nous avons esquissé la notice au jour précédent. 487. — Aux diocèses de Beauvais, de Cambrai et d'Arras, saint MOMMOLIN (Mummolin, Mommolein), évêque de Noyon et confesseur. 685. — Au diocèse d'Angers, saint Magnobode ou Maimbœuf, évêque de ce siége et confesseur [3]. Vers 660. — Aux diocèses d'Auch, Tarbes et Toulouse, saint BERTRAND, évêque de l'ancien siége de Comminges et confesseur. 1130. — Au diocèse de Cahors, saint Ambrois, évêque de ce siége et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. Vers 770. — Au diocèse de Châlons-sur-Marne, saint Berchaire ou Bercaire, abbé de Hautvilliers et de Montier-en-Der, martyr au diocèse de Langres, cité au martyrologe romain de ce jour. VIIe s. — Aux diocèses de Chartres et de Poitiers, sainte Soline, vierge et martyre, dont nous donnerons la vie

1. Les Bollandistes ajoutent les saints Mirée et Auside, et disent qu'ils souffrirent en Afrique, et non en Espagne, comme l'ont avancé quelques martyrologes. — Le Père Van Hecke, dans les *Acta Sanctorum*.

2. Anglais de naissance et élevé dans les monastères de Malmesbury et de Jarrow, Lulle passa en Allemagne en 732. S. Boniface, son parent, le vit arriver avec joie ; il l'ordonna diacre, puis prêtre, et, quelque temps après, il le choisit pour son successeur sur le siége de Mayence qu'il tint pendant 34 ans. Il fonda les monastères de Bleidenstadt et d'Hirschfeld, assista au synode d'Attigny, en Champagne (765) et au Concile de Rome (769), et termina ses jours dans le monastère d'Hirschfeld, le 1er novembre 787. — Continuateurs de Godescard.

3. Disciple et successeur de saint Lézin, évêque d'Angers (1er novembre), Maimbœuf de Villebernier (près Saumur) s'appliqua à reproduire dans sa conduite tous les traits d'un si parfait modèle. On vante surtout son dévouement pour ses diocésains. Il mourut le 16 octobre, vers 660, et fut enseveli dans une église qu'il avait fait construire en l'honneur et sous le patronage de saint Saturnin de Toulouse (elle a été démolie en 1793). Plus tard, son corps fut déposé dans un précieux reliquaire ; la Révolution l'a anéanti. Cependant l'église de la Trinité d'Angers et plusieurs autres possèdent encore quelques fragments des reliques de saint Maimbœuf. Plusieurs paroisses en Anjou sont sous son patronage ; mais aucune n'en garde un souvenir plus traditionnel que celle de Noëllet (près de Pouancé), où l'on vient d'assez loin au pèlerinage de Saint-Maimbœuf. — Cf. *Saints de l'Anjou*, par le révérend Père Dom Chamard.

au jour suivant. — Aux diocèses de Nancy et de Saint-Dié, saint Elophe (Eliphe, Eloph, Alof, Elis), martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. Vers 362. — Aux diocèses de Coutances et Avranches, de Rennes et de Vannes, anniversaire de l'apparition du glorieux saint Michel, archange, à saint Aubert, évêque de l'ancien siége d'Avranches. Cette apparition donna sujet au pieux évêque de fonder l'abbaye du Mont-Saint-Michel *(S. Michael in monte Tumba)* [1]. VIIIe s. — Au diocèse de Fréjus, sainte Roseline de Villeneuve, religieuse chartreuse, dont nous avons donné la vie au 11 juin. 1329. — Au diocèse de la Rochelle, saint Calliste, pape et martyr, dont nous avons donné la vie au 14 octobre. 222. — Aux diocèses de Laval et du Mans, saint Béraire Ier *(Berarius, Berecharius)*, évêque de ce siége et confesseur, dont nous esquisserons la notice au jour suivant. 670. — Au diocèse de Limoges, saint Junian ou Junien, qui mena la vie solitaire dans les forêts de Comodoliac, aujourd'hui Saint-Junien (Haute-Vienne) [2]. Vers 550. — Au diocèse de Lyon, saint Antioche, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons parlé au jour précédent. Vers 410. — Au diocèse de Marseille, sainte Thérèse, vierge, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 1582. — Aux diocèses de Strasbourg et de Mayence, saint Gall, abbé, cité au martyrologe romain de ce jour. VIIe s. — Au diocèse de Metz, saint Céleste, évêque de ce siége et confesseur, déjà nommé au 14 octobre où nous avons donné quelques détails sur sa vie. IIIe s. — Au diocèse de Nantes, translation (1145) des reliques des saints Donatien et Rogatien, frères, martyrs et patrons de Nantes, dont nous avons donné la vie au 24 mai. Vers 288. — Au diocèse de Quimper, saint Conogan, évêque de ce siége et confesseur, déjà cité au jour précédent. Ve s. — Aux diocèses de Reims et de Verdun, saint Balderic ou Baudry, prêtre, frère de sainte Beuve (24 avril), fondateur du monastère bénédictin de Montfaucon *(Mons Falconis*, Meuse), et de Saint-Pierre de Reims [3]. VIIe s. — Au diocèse de Rodez, les saints GRAT et ANSUTE, martyrs. Vers 316. — Au diocèse de Viviers, saint Géraud ou Gérault, comte d'Aurillac et confesseur, dont nous avons donné la vie au 13 octobre. 909. — Au diocèse de Saint-Flour, saint Edouard III le Confesseur, dont nous avons donné la vie au même jour. 1066. — Au diocèse de Soissons, saint BAUDOIN, chanoine-archidiacre de Laon et martyr. 680. — Au diocèse de Tours, saint Ghislain, abbé et confesseur, dont nous avons donné la vie au 9 octobre. 680. — A Limoges, saint Silvain d'Ahun (Sauvan, Souvain, Salvan), martyrisé par les Vandales. Il est patron d'Ahun (Creuse, arrondissement de Guéret), de Château-Chervix (Haute-Vienne) et de Chirac (Corrèze). Ve s. — Autrefois, à Douai, dans l'église collégiale de Saint-Amé, fête de saint Gurdinel, confesseur, que quelques hagiographes pensent être le même que saint Gordaine, nommé ci-dessous. — Autrefois, à Anchin (Nord), au diocèse de Cambrai, saint Gordaine, ermite [4]. VIIIe s.

1. C'était une célèbre abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît fondée, en 709, sur le sommet d'un roc qui, à la marée haute, forme une île, et qu'on appelle *Tombe*, du mot latin *tumulus*, monceau. Saint Aubert dédia solennellement l'église abbatiale et y établit des clercs pour y chanter l'office divin : ces clercs, vivant peu régulièrement, furent remplacés (966) par des religieux bénédictins. Ce monastère devint par la suite très-considérable et il a joué un rôle important dans notre histoire. L'Ordre militaire de Saint-Michel, institué par Louis XI le 1er août 1469, en l'honneur de saint Michel, patron de la France, tenait son Chapitre dans cette abbaye. Le roc de Tombe a trois cents pieds d'élévation. Un autre rocher voisin, moins élevé, se nomme *Tombelaine*, c'est-à-dire *petite tombe*. — L'abbaye de Saint-Michel s'unit, en 1622, à la Congrégation de Saint-Maur, dont les religieux devinrent alors les vigilants gardiens de la sainte montagne. Cette même abbaye a servi, jusqu'en 1864, de prison d'Etat et de maison de correction. Le village actuel de Mont-Saint-Michel (Manche, arrondissement d'Avranches, canton de Pontorson) est bâti au pied de ce mont rocailleux. — Pour plus de détails, voir t. IV, p. 418.

2. Quelques hagiographes pensent qu'il était originaire d'Amiens. Ce pieux solitaire est fort connu des populations du Limousin et du Poitou : on rapporte qu'il les guérit de la fameuse épidémie connue sous le nom de *Mal des Ardents*, en leur donnant à boire de l'eau d'une fontaine qu'il fit sourdre de sa cellule, et qui existe encore de nos jours. On conserve à Saint-Junien le chef de l'illustre solitaire du Limousin. — Labiche de Reignefort, *Saints du Limousin*.

3. Saint Balderic fut enseveli au monastère de Saint-Pierre de Reims. Transporté plus tard à Montfaucon, et déposé dans l'église de Saint-Laurent, où il s'était, de son vivant, préparé un tombeau, et ensuite à Verdun, il fut enfin ramené à Montfaucon et mis dans l'église de Saint-Germain, qui était celle de l'abbaye, et Dieu honora son tombeau de plusieurs miracles. Son corps a depuis été transporté dans l'église Saint-Laurent de Montfaucon. — *Acta Sanctorum*.

4. Au milieu des marais qui couvraient autrefois le pays où a été élevée l'abbaye de Saint-Sauveur d'Anchin *(Aquiscinctum*, Ordre de Saint-Benoît), vécut, au VIIIe siècle, le saint ermite Gordaine. On ne connaît presque rien de sa vie. Retiré dans cette île formée par les eaux débordées de plusieurs rivières, il y mena une existence sainte et pénitente, et attira, par ses prières, sur toute la contrée, les plus abondantes bénédictions. Si parfois il sortait de son île, c'était pour aller répandre de nouveaux bienfaits dans les pays voisins. Aujourd'hui encore, on voit, au village de Montigny, près Douai, la *Fontaine de Saint-Gordaine*. Longtemps après sa mort, on apercevait encore les vestiges du petit oratoire qu'il avait élevé de ses mains. Il n'y avait personne dans la contrée de Pecquencourt, qui, en mourant, ne voulût être enterré dans cette terre sainte. Mais le cimetière, devenu trop étroit, fut par la suite exclusivement réservé à la sépulture des moines d'Anchin. — La fête de saint Gordaine se célébrait à Anchin le 16 octobre; dans la suite, elle fut observée dans l'église collégiale de Saint-Amé de Douai, où le culte du vénérable ermite était en grande vénération. — Les auteurs qui ont parlé de l'origine de l'abbaye d'Anchin rapportent, d'après d'anciennes traditions, que c'est saint Gordaine qui, dans une vision, inspira à Sohier et à Gau-

— En Basse-Bretagne, saint Vital (Vial, Viau), moine de Noirmoutier (Vendée), puis solitaire sur le mont Scobrit, dans le pays de Retz, assez près de la Loire [1]. 740. — Au diocèse de Langres, sainte BOLOGNE, vierge et martyre. IVe s. — En Auvergne, sainte Bonite d'Alvier, vierge, célèbre par sa grande dévotion envers saint Julien. Son corps repose dans la chapelle de Saint-Martin de Brioude. — En Languedoc, saint Galdry ou Gaudry *(Waldericus)*, confesseur [2]. Vers 900. — A Doydes, dans l'ancien diocèse de Rieux (Haute-Garonne), le décès de saint Anastase, qui mena tour à tour la vie monastique au Mont-Saint-Michel (Manche) et à Cluny (Saône-et-Loire), et la vie érémitique sur les plages de la Manche et sur les montagnes des Pyrénées [3]. Vers 1185. — Au diocèse de Nevers, saint Salvi ou Sauve, que les hagiographes français modernes, contrairement à l'opinion des continuateurs de Bollandus, croient être le même que saint Salvi ou Sauve, évêque d'Albi et confesseur, dont nous avons donné la vie au 10 septembre. 586.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Saint Rustique, prêtre, et saint Eleuthère, diacre, qui consommèrent leur martyre à Paris avec saint Denis, le 9 octobre. Vers 117.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — A Arbon, en Allemagne, saint Gall, abbé, disciple du bienheureux Colomban, dont il connut la sainte mort en Italie, par une vision qu'il eut en Allemagne. VIIe s.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la Sainte-Trinité. — Sainte Thérèse, vierge, dont la naissance au ciel se célèbre la veille de ce jour [4]. 1582.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Saint Wenceslas, duc de Bohême, martyr à Boleslaw, près de Prague, dont la mémoire se célèbre le 28 septembre dans toute l'Eglise [5]. 936.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — Saint Côme et saint Damien, frères, martyrs à Eges, en Cilicie, et dont la mémoire se célèbre le 27 septembre [6]. Vers 286.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse vierge Marie du Mont-Carmel. — La fête de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, fondatrice des religieuses de l'Ordre des Carmélites déchaussées, en France ; son décès est mentionné le 18 avril [7]. 1618.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — En Afrique, les saints martyrs Martinien et Saturien, etc., comme au martyrologe romain.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — Saint Edouard, roi et confesseur, qui mourut le 5 janvier, mais qui est honoré de préférence dans toute l'Eglise le 13 octobre, et dont la fête se célèbre aujourd'hui dans notre Ordre [8].

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Jérôme. — De même que chez les Franciscains.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Syracuse, en Sicile, saint Bassien, martyr, auquel plusieurs martyrologistes adjoignent les saints Fabien et Sabinien, également martyrs. Vers 269. — En Afrique, sainte Cérée ou Cècre

thier, seigneurs du pays et jusqu'alors ennemis acharnés, la pensée de bâtir ce monastère. — *Vie des Saints de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes.

1. Quand il faisait bâtir son ermitage du mont Scobrit, pour soulager ses ouvriers tourmentés de la soif, il leur procura une source d'eau vive qu'il tira miraculeusement des entrailles de la terre, en y enfonçant son bâton. Cette fontaine porte encore aujourd'hui son nom, et les paroisses voisines y vont dans les temps de sécheresse invoquer le secours du Saint. Ses reliques, déposées dans l'abbaye de Tournus (entre Mâcon et Châlon), ont été dispersées, en 1562, par les Calvinistes. — *Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

2. Il était laboureur. Ses reliques se gardaient autrefois, partie dans l'abbaye bénédictine de Saint-Martin-du-Canigon, au diocèse de Perpignan ; partie dans l'église Saint-Maurice de Mirepoix, au diocèse de Pamiers ; partie dans l'abbaye bénédictine du Val-de-Grâce, à Paris. On l'invoque en Languedoc contre les pluies qui menacent la récolte. — *Anciens martyrologes ; Acta Sanctorum ; Caractéristiques des Saints.*

3. Nous avons encore de lui une lettre *sur l'Eucharistie*, qui a été imprimée avec le traité de Lanfranc sur le même sujet. Il y réfute l'hérésie de ceux qui prétendaient que le Christ n'est qu'en figure dans l'Eucharistie, et il y prouve que ce même corps qui est né d'une vierge et qui a souffert pour nous est réellement présent dans le Saint-Sacrement. Cette lettre est reproduite au tome CXLIX de la *Patrologie*. Elle est précédée des observations de Mabillon et de la Vie de saint Anastase, par Gauthier. — Dom Ceillier, Godescard, Mabillon.

4. Voir sa vie au 15 octobre. — 5. Nous avons donné sa vie au 28 septembre. — 6. Voir leur vie au 27 septembre. — 7. Nous avons donné sa vie au 18 avril. — 8. Voir la vie de saint Edouard, le Confesseur, au 13 octobre.

(Cerea, Cæcra), martyrisée avec les deux cent soixante-dix glorieux anonymes cités au martyrologe romain de ce jour. IIIe ou IVe siècle. — Chez les Grecs, les saints Léonce, Domice, Térence et Domnin, martyrs, qui périrent par le feu. — En Grèce, saint Male ou Malée, ermite, dont les Menées font ainsi l'éloge : « Après avoir dit un éternel adieu à sa patrie, à ses biens, à ses proches, notre Père saint Malée s'en vint dans des lieux déserts où il s'appliqua sans relâche aux jeûnes, aux veilles et à toutes sortes d'exercices pénibles à notre nature. Et au milieu de ces mortifications journalières, son visage radieux reflétait la joie la plus pure. Il invoquait le nom du Christ et opérait par ce moyen des prodiges sans nombre ; les lépreux, les aveugles, les boiteux étaient guéris par la seule force de ses prières. Voilà ce qu'il faisait tant qu'il vécut ; quand il eut rendu à Dieu sa belle âme, une liqueur d'un merveilleux parfum s'échappa de son corps ; ceux qui la recueillaient avec esprit de foi s'en servaient avec succès dans les maladies contagieuses, selon cette parole du Seigneur : Si vous me glorifiez dans mes Saints, je ne manquerai point de vous glorifier moi-même ». — Dans l'Ulster ou Ultonie, province d'Irlande, saint Colman, évêque de Kill-Ruadh (comté de Down) et confesseur, disciple de saint Albée ou Elvé, archevêque de Munster (12 septembre). VIe s. — Dans le Munster ou Momonie, autre province d'Irlande, sainte Kère *(Kiara)*, vierge, que l'on croit avoir été la fondatrice du monastère de Killchrée (comté de Kerry). Vers 680. — A Eboli *(Ebulum)*, ville du royaume de Naples (Principauté Citérieure), au diocèse de Salerne, saint Bernier d'Espagne, ermite et confesseur. Il quitta son pays natal, parcourut l'Italie, y mena la vie solitaire, et se fixa en dernier lieu à Eboli, où ses prédications convertirent un grand nombre de personnes. Son corps fut déposé dans l'église Saint-Pierre d'Eboli, où il a longtemps été en grande vénération. Fin du XIIe s.

SAINT GALL [1] D'IRLANDE,

FONDATEUR ET PREMIER ABBÉ DU MONASTÈRE BÉNÉDICTIN DE S.-GALL, EN SUISSE

Vers 646. — Pape : Théodore. — Rois de France : Sigebert II ; Clovis II.

> **Quand vous recevez une humiliation, regardez cela comme un bon signe, comme une preuve certaine de la grâce qui approche.**
>
> *Saint Bernard.*

Saint Gall naquit en Irlande de parents nobles et vertueux qui l'offrirent à Dieu dès sa première jeunesse dans le monastère de Benchor ou Bangor (comté de Down), pour être élevé dans la piété et les lettres, sous la discipline de saint Colomban dont la vertu donnait alors beaucoup d'éclat à ce lieu. Il avait les inclinations si heureuses, qu'avec les grâces dont il plut à Dieu de le soutenir il fit des progrès tout extraordinaires dans la vertu et les sciences, surtout dans l'intelligence de l'Ecriture sainte dont il expliquait admirablement les endroits les plus difficiles et les plus obscurs. Il y joignait l'agrément des belles-lettres, et particulièrement de la poésie dont il tâchait de sanctifier l'usage en la faisant servir à la piété. Quoiqu'il parût avoir été confié aux soins de Colomban, ce Saint n'avait sur lui d'autre supériorité que celle que lui donnait l'autorité particulière de ses exemples et de ses instructions. Son abbé, saint Comgall, fondateur du monastère où il vivait, voulut le faire élever aux ordres sacrés, de l'avis de toute sa communauté : mais s'il exécuta ce dessein, ce ne fut que pour lui conférer les ordres inférieurs. Car on est persuadé que saint Gall ne reçut la prêtrise qu'après qu'il fut passé en France avec saint Colomban, et par le commandement exprès de ce Saint, lorsqu'il fut devenu son abbé. Il n'y a que sa

1. En latin : *Gallus, Gallunus, Galliacus, Gallo.*

modestie qui lia pour lors les mains à l'abbé saint Comgall, et ce ne fut qu'après beaucoup de temps et d'efforts que saint Colomban put vaincre une répugnance qui n'était que l'effet de son humilité. Il fut du nombre des douze religieux de Bangor que ce Saint choisit, par la permission de saint Comgall, pour l'accompagner dans le dessein qu'il avait d'aller hors de son pays chercher à se perfectionner dans la vie pénitente. Ils passèrent de l'Irlande en Angleterre, et de là en France, du temps des rois Gontran et de ses neveux Clotaire II et Childebert II. Ils s'arrêtèrent quelque temps dans les Etats du dernier qui régnait en Austrasie : puis, étant entrés dans les déserts des Vosges, ils y bâtirent le monastère d'Annegray, sur les confins des diocèses de Toul et de Besançon. Le pays y était stérile et dépourvu des commodités nécessaires à la vie. Cela ne pouvait être que favorable au dessein de Colomban et de ses disciples, qui y souffrirent beaucoup pendant près de deux ans qu'ils y demeurèrent. Mais, ayant été conviés par des personnes de piété, entre autres par Agnoald, de passer sur les terres de Bourgogne qui obéissaient au roi Gontran, saint Colomban, à la faveur de ce prince, bâtit, de l'autre côté des montagnes des Vosges, un nouveau monastère sur les ruines d'une vieille maison appelée Luxeuil, au diocèse de Besançon. Saint Gall y embrassa des premiers la Règle que son maître y prescrivit à ses disciples, et y devint un modèle de régularité pour la communauté, qui se multiplia beaucoup, en peu de temps, par l'affluence de ceux qui venaient de France et de Bourgogne servir Dieu sous la conduite de saint Colomban.

Notre Saint, attaché à ses devoirs, passa plusieurs années dans le silence et la retraite de ce saint lieu, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de procurer d'autres épreuves à sa vertu dans les traverses et les persécutions qui furent suscitées à saint Colomban. Pendant que Thierry, roi de Bourgogne, fils de Childebert II, à l'instigation de sa grand'mère Brunehaut, exerçait la patience de saint Colomban par divers exils, saint Gall, accompagné de saint Eustase, autre religieux de Luxeuil, qui en fut depuis abbé, ne trouvant point de sûreté dans sa communauté contre les insultes de cette princesse, se réfugia auprès de Théodebert, roi d'Austrasie, frère de Thierry. Saint Colomban s'y rendit peu de temps après, au retour de la cour du roi Clotaire, où les vexations de Thierry et de Brunehaut l'avaient obligé de passer. Théodebert les reçut comme des anges du Seigneur, témoignant être fort satisfait d'entendre leurs instructions et fort joyeux d'avoir auprès de lui de tels serviteurs de Dieu. Saint Colomban lui demanda ensuite permission d'aller en Italie trouver Agilulphe, roi des Lombards. Mais Théodebert, ne pouvant souffrir qu'il sortît de ses Etats, le pria d'y choisir tel lieu qu'il jugerait à propos pour servir Dieu en paix et instruire les peuples sous sa protection. Le Saint accepta cette faveur et remonta le long du Rhin avec saint Gall, saint Eustase et quelques autres de ses disciples qui étaient venus le joindre à Metz. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu où le Rhin reçoit la rivière d'Aar, entre les diocèses de Bâle et de Constance, ils entrèrent en Suisse, s'avancèrent par la rivière du Limat jusqu'au bout du lac de Zurich, et passèrent au territoire de Zug où ils croyaient avoir trouvé une solitude propre à leur établissement, lorsqu'ils s'en virent chassés par les habitants. Ces peuples étaient entièrement barbares et idolâtres : nos Saints, touchés de compassion pour leur aveuglement et leurs désordres, s'employèrent à les instruire de la religion chrétienne, mais ils ne les trouvèrent point disposés à les écouter. Saint Gall, ne pouvant retenir son zèle, mit le feu aux temples de leurs faux dieux et jeta dans le lac qui en était proche les obla-

tions et les autres choses destinées aux sacrifices. Cette action irrita tellement les barbares, que, pour s'en venger, ils résolurent de le tuer et de fouetter saint Colomban, puis de le chasser de leur pays avec tous les siens. Nos Saints ayant su cette résolution jugèrent à propos de se retirer. Ils s'arrêtèrent au bourg d'Arbon, sur le lac de Constance, où ils furent charitablement reçus par Willimar, qui était un prêtre de grande vertu.

Colomban ayant demandé à cet hôte s'il ne savait point quelque lieu écarté qui pût lui servir de retraite et à sa compagnie, il lui apprit qu'à l'extrémité du lac, vers le levant, il y avait une solitude fort propre à son dessein, parce qu'il y trouverait de vieux bâtiments abandonnés où il pourrait se loger, et que la campagne y était assez abondante en fruits. Suivant cet avis, saint Colomban monta sur une barque avec saint Gall et un diacre et arriva au lieu qui lui avait été indiqué. C'était un lieu près la ville de Brégentz assez désert, mais dans une solitude fort agréable. Ils y trouvèrent une chapelle dédiée à sainte Aurélie, mais on n'y disait plus la messe et elle était profanée par un culte impie et idolâtre ; car il y avait trois statues d'airain, attachées à la muraille, que les habitants adoraient comme les anciens dieux du pays à qui ils se tenaient redevables de leur fortune et de leur conservation. Saint Colomban, ne pouvant souffrir cette abomination, ordonna à saint Gall de leur annoncer l'Evangile, parce qu'il savait assez bien parler leur langue. Le jour de la grande fête du lieu étant venu, il s'y rendit une multitude de monde de tout âge et de tout sexe, dont le concours fut encore augmenté par le désir de voir ces étrangers. Saint Gall y signala son zèle : il prêcha fortement contre la superstition païenne, exhorta le peuple à reconnaître et à adorer le vrai Dieu. Puis joignant l'effet aux paroles, il brisa les statues et en jeta les morceaux dans le lac. Plusieurs profitèrent de ces instructions et se convertirent ; les autres, demeurant dans leur aveuglement, en furent fort irrités, ce qui n'empêcha point saint Colomban de purifier la chapelle avec de l'eau bénite. Il la dédia pendant que saint Gall et son autre compagnon chantaient des psaumes, en consacra l'autel avec de l'huile sainte, y mit des reliques de sainte Aurélie, et l'on commença ensuite à y dire la messe. Les autres disciples de saint Colomban, qui étaient restés à Arbon, vinrent le rejoindre à Brégentz. Ils bâtirent des cellules autour de la chapelle ; et outre les exercices de piété, les uns s'occupèrent à cultiver un jardin et les autres à pêcher. L'exercice de saint Gall était de faire des filets pour les pêcheurs ou de pêcher souvent lui-même. Par ce moyen, il fournissait du poisson à ceux de sa communauté et aux hôtes qu'ils recevaient dans leur petit monastère.

L'enfer était furieux de se voir arracher un domaine où il régnait depuis si longtemps. Une nuit, notre Saint entendit le démon de la montagne crier à celui du lac : « Viens à mon secours, afin que nous chassions ces étrangers ; car ils m'ont expulsé de mon temple, brisé mes simulacres et attiré après eux le peuple qui me suivait ». Le démon du lac de Constance répondit : « Ce que vous annoncez de votre infortune, je le ressens par la mienne ; car un de ces étrangers me presse dans les eaux et dévaste mon domaine ; je ne saurais ruiner ses filets ni le tromper lui-même, car l'invocation du nom divin est toujours dans sa bouche, et, veillant continuellement sur lui-même, il se rit de nos piéges ». L'homme de Dieu, quand il eut entendu ces choses, se fortifia de toutes parts du signe de la croix et dit à ces démons : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous adjure de quitter ce lieu et de n'y faire de mal à personne ». Ensuite il s'empressa de raconter à son abbé ce qu'il venait d'entendre. Aussitôt Colomban donna le

signal de se réunir à l'église. Mais, avant qu'on eût commencé le chant des psaumes, on entendit sur le sommet des montagnes les hurlements des démons et les gémissements de leur départ. Sur quoi les serviteurs de Dieu se prosternèrent en oraison et rendirent grâces au Seigneur, qui les avait délivrés de ces malins esprits.

Cependant les infidèles du pays, irrités que les serviteurs de Dieu eussent brisé leurs idoles, allèrent se plaindre au duc Gonzon, qui était ou seigneur ou gouverneur du lieu, que ces étrangers étaient venus troubler la liberté publique, et que l'on ne pouvait plus chasser aux environs de Brégentz à cause d'eux. D'autres enlevèrent quelques vaches du monastère et tuèrent même deux des disciples de Colomban. Gonzon, qui n'était pas sans doute idolâtre, mais qui préférait la politique à la religion, lui ordonna de sortir du pays ; et Colomban, au lieu de s'aller justifier comme il lui était aisé de le faire, aima mieux obéir, parce que d'ailleurs il craignait la colère de Thierry, roi de Bourgogne, qui, par la défaite et la mort du roi Théodebert, son frère, était devenu roi d'Austrasie, d'où dépendait le lieu où il s'était établi. Il prit le parti de passer en Italie avec ses disciples ; mais saint Gall, se trouvant indisposé lorsqu'on était sur le point de partir, s'excusa de ne pouvoir le suivre. Le saint abbé crut que c'était moins l'infirmité que l'attachement que Gall avait pour ce pays qui lui faisait souhaiter de n'en pas sortir. Il s'imagina que ce disciple, après avoir travaillé en ce lieu, était bien aise d'y demeurer et qu'il se lassait de souffrir en sa compagnie. Il lui permit cependant de rester, mais il lui défendit de dire la messe tant qu'il saurait qu'il serait en vie. Saint Gall obéit, et sa maladie, qui n'était que trop réelle, ayant augmenté après le départ de saint Colomban, l'obligea de retourner à Arbon, chez le prêtre Willimar, qui le reçut avec beaucoup de charité. Il lui donna pour gardes et pour infirmiers deux clercs de son église, Magnoald et Théodore, et prit un soin extrême de lui tout le temps de sa maladie, qui fut longue.

Après sa guérison, l'amour de la solitude le portant à chercher une autre retraite que celle de Brégentz, lui fit demander quelque lieu écarté à Hiltibod, diacre de Willimar, qui avait une connaissance très-particulière de tout le pays. Celui-ci lui répondit : « Père, je connais une solitude telle que vous dites ; mais elle est habitée par des bêtes féroces, des ours, des sangliers et des loups sans nombre. Je crains donc de vous y conduire, de peur que vous ne soyez dévoré par ces animaux ». Gall répliqua : « L'Apôtre a dit : Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » et encore : « Nous savons qu'à ceux qui aiment Dieu toutes choses tournent en bien. Celui qui a délivré Daniel de la fosse aux lions peut aussi m'arracher de la griffe des bêtes ». Ils convinrent tous deux de partir le lendemain. Saint Gall demeura à jeun tout le jour et passa toute la nuit en prières. Le lendemain ils marchèrent jusqu'à l'heure de None, où le diacre dit : « C'est l'heure de la réfection, prenons un peu de pain et d'eau, afin de faire mieux le reste du chemin ». L'homme de Dieu répondit : « Prenez, mon fils, ce qui est nécessaire à votre corps. Pour moi, je ne goûterai de rien que le Seigneur ne m'ait montré le lieu de la demeure que je désire ». Le diacre répliqua : « Puisque nous devons partager la consolation, nous partagerons aussi la peine ». Et ils marchèrent tous deux sans manger jusqu'au soir. Ils vinrent à une petite rivière appelée *Stemaha*, et la descendirent jusqu'à un rocher, d'où elle se précipitait dans un gouffre où ils aperçurent beaucoup de poissons. Ils y jetèrent leurs filets et les prirent. Le diacre ayant fait du feu, les fit rôtir et tira du pain de la panetière. Le bienheureux Gall s'étant un

peu écarté pour prier, s'embarrassa dans des ronces et tomba par terre. Le diacre accourut pour le relever ; mais l'homme de Dieu lui dit : « Laissez-moi, c'est ici mon repos à jamais, c'est ici le lieu que j'habiterai, parce que je l'ai choisi ». Et, se levant après sa prière, il prit une tige de cornouiller, en fit une croix et la fixa en terre. Or, il avait appendu à son cou une boîte où étaient des reliques de la sainte vierge Marie (quelques fragments des vêtements de la sainte Vierge), ainsi que de saint Maurice et de saint Didier. Il attacha le reliquaire à la croix, se prosterna devant elle avec le diacre et dit : « Seigneur Jésus-Christ qui, pour le salut du genre humain, avez daigné naître de la Vierge et subir la mort, ne méprisez point mon désir à cause de mes péchés ; mais, pour l'honneur de votre sainte Mère ainsi que de vos Martyrs et de vos Confesseurs, préparez en ce lieu une habitation propre à vous servir ».

La prière finie, les deux pèlerins prirent leur nourriture avec actions de grâces, au soleil couchant, et puis ayant prié de nouveau, ils se couchèrent par terre pour reposer quelque peu. Quand le saint homme crut son compagnon endormi, il se prosterna en forme de croix devant le reliquaire et pria le Seigneur avec beaucoup de dévotion. Cependant un ours, descendu de la montagne, ramassait avec soin les miettes échappées aux deux convives. L'homme de Dieu, voyant ce que faisait la bête, lui dit : « Je t'ordonne, au nom du Seigneur, prends du bois et mets-le dans le feu ». A ce commandement, la bête alla prendre un morceau de bois très-considérable et le jeta dans le feu. Sur quoi le saint homme tire de la panetière un pain tout entier, le donne au nouveau servant et lui dit : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, retire-toi de cette vallée et aie en commun les montagnes et les collines environnantes, sous la condition que tu ne feras de mal ici à aucun homme ni à aucune bête ». Cependant le diacre, qui faisait semblant de dormir, considérait avec étonnement ce qui se passait. Il se leva, vint se jeter aux pieds du saint homme et dit : « Maintenant, je sais que le Seigneur est vraiment avec vous, puisque les bêtes de la solitude vous obéissent ». Le Saint lui répondit : « Gardez-vous de dire ceci à personne, jusqu'à ce que vous voyiez la gloire de Dieu ».

Au matin, le diacre s'en alla vers la fosse de la rivière pour y prendre du poisson et en faire cadeau au prêtre Willimar à son retour. Il était sur le point d'y jeter ses filets, lorsqu'il aperçut sur les bords deux esprits immondes sous la forme de femmes, qui lui jetèrent des pierres et dirent : « C'est toi qui as amené dans cette solitude cet homme méchant et plein d'envie, accoutumé à nous vaincre par ses maléfices ». Le diacre retourne aussitôt vers l'homme de Dieu et lui raconte ce qu'il vient de voir et d'entendre. Ils se mettent tous deux en prière, puis se rendent à la fosse. A leur vue, les démons s'enfuient vers la montagne voisine, pendant que saint Gall leur dit : « Fantômes impurs, je vous ordonne, par la puissance de l'éternelle Trinité, de quitter ce lieu, de vous en aller dans les montagnes désertes et de n'oser plus jamais revenir ici ». Ils jettent ensuite leurs filets dans la fosse et prennent des poissons tant qu'ils veulent. Mais ils entendent sur le sommet de la montagne la voix comme de deux femmes en deuil se disant l'une à l'autre : « Hélas ! que ferons-nous ? ou bien, où irons-nous ? Cet étranger ne nous laisse point habiter parmi les hommes, il ne nous permet pas même de demeurer dans la solitude ». Ces voix, ces plaintes des démons contre saint Gall furent encore entendues d'autres fois.

Les deux pèlerins, explorant alors la vallée, trouvèrent entre deux ruisseaux ce qu'ils souhaitaient : une belle forêt, des montagnes à l'entour,

une plaine au milieu ; ils jugèrent ce lieu excellent pour y bâtir des cellules. Gall, se rappelant l'échelle de Jacob et les anges qui montaient et descendaient, dit comme lui : « Le Seigneur est vraiment en ce lieu ». Jusqu'alors il y avait dans cette vallée une infinité de serpents. Dès ce jour ils disparurent tellement, qu'on n'y en voyait pas un seul au temps de Walafrid Strabon. Ce miracle s'accorde avec les premiers, dit cet auteur, car le démon étant chassé de là, il était digne que l'animal par lequel il avait trompé l'homme cédât la place à la sainteté.

Quelque éloigné qu'il fût du commerce des hommes, il ne put longtemps demeurer inconnu en ce lieu. Sa réputation lui attira des disciples et porta loin la bonne odeur de sa vertu. Le duc Gonzon en eut lui-même une si haute opinion sur le récit qu'on lui en fit, qu'il changea entièrement de disposition à son égard. On dit même, qu'ayant une fille possédée d'un démon qui la tourmentait horriblement, il manda au prêtre Willimar de lui envoyer saint Gall pour la guérir. Deux évêques y avaient inutilement employé tous leurs exorcismes, et l'on rejetait la confusion qu'ils avaient eue de leur mauvais succès sur leur défaut de sainteté et sur quelques déréglements particuliers dont ils étaient soupçonnés. Willimar mena donc saint Gall au duc, dont la fille n'avait pris aucune nourriture depuis trois jours. Elle était étendue sur les genoux de sa mère, les yeux fermés, les membres contournés et comme morte. Une odeur de soufre sortait de sa bouche. Le Saint se mit en prière et dit avec larmes : « Seigneur Jésus-Christ qui, venant en ce monde, avez daigné naître d'une Vierge, et qui avez commandé aux vents et à la mer et ordonné à Satan de retourner en arrière, qui, enfin, avez racheté le genre humain par votre Passion, commandez que cet esprit immonde sorte de cette fille ». Puis il prit la main de la malade, lui mit la sienne sur la tête et dit : « Esprit immonde, je te commande, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de sortir et de t'éloigner de cette créature de Dieu ». A ces mots, elle ouvrit les yeux et le regarda, et l'esprit malin dit : « Est-ce toi, Gall, qui m'as expulsé de mes premières habitations? Quoi! c'est pour te venger que je suis entré dans cette fille, parce que son père t'a chassé toi-même, et tu m'en expulses ! Si donc tu me chasses d'ici, où irai-je? » L'homme de Dieu répondit : « Là où le Seigneur t'a précipité, dans l'abîme ! » Aussitôt, à la vue de tous les assistants, il sortit de la bouche de la frénétique sous la forme d'un oiseau noir et horrible à voir. La fille se leva guérie, et l'homme de Dieu la rendit à sa mère.

Le duc, au comble de la joie, offrit au Saint tous les présents que le roi Sigebert avait envoyés à sa fille. En même temps, il le pria de vouloir bien accepter l'évêché de Constance. Le Saint lui répondit : « Du vivant de mon maître Colomban, je ne célébrerai point la messe ; si donc vous voulez m'élever à cette dignité, permettez que je lui écrive. S'il m'absout, je serai à vos ordres ». Le duc y consentit. Après quoi le Saint distribua tous les présents aux pauvres d'Arbon et rentra dans sa chère solitude. Il y attira même le diacre Jean, et pendant trois ans, l'instruisit à fond dans la philosophie et dans la science des divines Ecritures.

Cependant le roi Sigebert, ayant appris la guérison de sa fiancée, pria son père de la lui envoyer pour en faire son épouse. Elle fut reçue à Metz avec les plus grands honneurs, raconta au roi comment saint Gall l'avait guérie et le pria de favoriser l'homme de Dieu et son nouvel établissement. Sigebert, ayant trouvé que le monastère de saint Gall était situé sur le domaine public, lui accorda aussitôt une charte de donation et de protection royale.

Pendant ce temps, on préparait les noces du roi et de la reine. Un grand nombre d'évêques et de seigneurs y furent convoqués. Le roi étant allé inviter la princesse de venir résider au palais, elle se jeta à ses pieds et lui dit : « Seigneur, j'ai été épuisée par une longue et cruelle maladie, accordez-moi encore sept jours pour que je reprenne un peu de force et que je puisse vous être présentée convenablement ». Le roi condescendit à sa demande. Le septième jour, Frideburge, accompagnée de deux hommes et de deux filles, entra vers l'office du matin dans l'église cathédrale de Saint-Etienne, dépouilla derrière la porte ses vêtements de reine, prit un habit de religieuse, saisit une corne ou un coin du grand autel et fit cette prière : « Saint Etienne, qui avez répandu votre sang pour Jésus-Christ, intercédez aujourd'hui pour moi, indigne, afin que le cœur du roi se tourne à ma volonté et que ce voile ne soit point ôté de ma tête ». Le roi, informé de ce qui se passait, assembla les évêques et les princes pour savoir que faire. Un des évêques dit : « Cette fille, lorsqu'elle a été délivrée du démon, paraît s'être obligée par un vœu de garder la chasteté ; prenez donc garde de l'y faire manquer, de peur qu'il ne lui arrive pis qu'auparavant et que vous ne vous rendiez vous-même coupable d'un si grand crime ». Le roi, de l'avis des princes, acquiesça au conseil de l'évêque. Il entra dans l'église, fit apporter les vêtements et la couronne de reine et dit à la princesse : « Venez à moi ». Elle, croyant qu'on voulait la tirer hors de l'église, tenait plus étroitement embrassée la corne de l'autel. Le roi lui dit plus clairement : « Ne craignez point de venir à moi ; car tout se fera aujourd'hui suivant votre volonté ». Mais elle, plaçant sa tête sur l'autel, dit : « Me voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa volonté à lui ». Le roi Sigebert ordonna aux prêtres de l'amener, la fit revêtir des habits de reine avec le voile et la couronne, et la recommanda au Seigneur en ces termes : « Avec les mêmes ornements que vous avez été préparée pour moi, je vous donne pour épouse à mon Seigneur Jésus-Christ ». En même temps il lui prit la main droite et la posa sur l'autel ; puis il sortit de l'église pour pleurer, car il aimait tendrement la princesse. Plus tard, il lui donna le gouvernement d'une communauté de religieuses.

Après cela, le duc Gonzon convoqua une assemblée d'évêques et de seigneurs à Constance, pour élire un pasteur à cette église. On y vit les évêques d'Augsbourg, de Verdun et de Spire, avec une foule d'ecclésiastiques et de fidèles. Le concile dura trois jours. Saint Gall s'y rendit avec les diacres Jean et Magnoald. Le duc, le voyant entrer, fit tout haut cette prière : « Le Dieu tout-puissant, dont la providence augmente et régit tout le corps de l'Eglise, veuille, par l'intervention et les mérites de la sainte Vierge en l'honneur de qui cette église est consacrée, répandre aujourd'hui l'Esprit-Saint sur nous, pour choisir un pontife capable de régir le peuple des fidèles et de gouverner l'Eglise de Dieu ! » Puis il exhorta les évêques et le clergé à choisir, suivant les canons, celui qu'ils jugeraient à propos. Après quelques moments de délibération, le clergé s'écria tout d'une voix, avec le peuple : « Gall que voici est un homme de Dieu, jouissant d'une bonne renommée dans tout le pays, instruit dans les Ecritures et plein de sagesse, joignant la chasteté à la justice, à la fois doux et humble, charitable et patient, père des orphelins et des veuves : c'est lui qui convient pour évêque ! » Le duc dit alors au Saint : « Entendez-vous ce qu'ils disent ? » L'homme de Dieu répondit : « Ils parlent bien; si seulement ce qu'ils disent était vrai ! Mais ils ne pensent pas que les canons défendent d'ordonner évêque un étranger. Cependant il y a ici avec moi le diacre Jean,

de votre nation, à qui, par la grâce de Jésus-Christ, conviennent toutes les louanges que vous m'avez données, et qui est capable de porter le fardeau du gouvernement ». Aussitôt le duc l'interrogea sur son nom, sa qualité, son origine et sa patrie. Quant à sa vertu et à sa capacité, saint Gall demanda à répondre pour son disciple. Pendant qu'il parlait, Jean se déroba de l'assemblée et s'enfuit dans l'église de Saint-Etienne, hors de la ville. Mais le clergé et le peuple coururent après lui et le ramenèrent malgré ses pleurs, en s'écriant : « C'est le Seigneur lui-même qui a élu Jean pour son pontife ! » Jean fut donc consacré par les évêques, et officia pontificalement. Le peuple témoigna un grand désir d'entendre l'homme de Dieu. Saint Gall monta donc en chaire avec l'évêque qui lui servait d'interprète. Il prêcha sur l'ensemble de la religion, depuis la création du monde jusqu'au jugement dernier. Le peuple fondait en larmes et se disait : « Le Saint-Esprit a vraiment parlé aujourd'hui par la bouche de cet homme ! »

Après avoir demeuré quelques jours avec le nouvel évêque, pour l'assister de ses conseils et de ses prières, il retourna dans sa solitude, où il bâtit l'église dont il avait fait le projet, et l'environna de douze cellules pour ses disciples. Ce fut là l'origine de la célèbre abbaye de Saint-Gall. Elle a embrassé depuis la Règle de Saint-Benoît; et, outre divers priviléges, son abbé tient son rang parmi les princes de l'Empire. Notre Saint commença pour lors à établir une discipline réglée dans sa communauté, sans s'écarter de l'institut de saint Colomban, qu'il regardait toujours comme son maître et son abbé. Un jour, que ses frères s'étaient remis sur leurs lits, après Matines, saint Gall appela son diacre Magnoald, et lui dit de préparer l'autel, parce qu'il voulait dire la messe. Le diacre, étonné d'une résolution si subite, crut que le Saint ne songeait pas que cela lui était défendu, et que depuis plus de deux ans il n'avait approché de l'autel. Saint Gall comprit sa pensée, et, pour le tirer de peine, il lui dit qu'il devait offrir le sacrifice pour le repos de son Père Colomban, parce qu'il avait appris dans une vision de la nuit qu'il était passé des misères de cette vie à la félicité du ciel. Après la messe, il envoya Magnoald au monastère de Bobbio, pour vérifier sa vision. L'historien de sa vie assure qu'elle se trouva vraie, et ajoute que Magnoald rapporta au Saint des lettres des religieux de Bobbio, avec la crosse ou le bâton de saint Colomban, qui avait ordonné qu'on le lui envoyât pour marque qu'il était absous de sa suspension, et qu'il avait levé la défense qu'il lui avait faite de dire la messe. Dix ans après, les religieux de Luxeuil ayant perdu leur abbé, saint Eustase, envoyèrent prier saint Gall de vouloir prendre sa place, et lui députèrent six de leurs confrères, tous irlandais de naissance, croyant que ce choix de personnes, toutes de son pays, lui serait plus agréable. Le Saint, qui avait refusé l'épiscopat, ne crut pas devoir se charger de l'abbaye de Luxeuil, qui était déjà devenue considérable par les grandes affaires et les honneurs qui y étaient attachés. Les députés le pressant trop vivement de consentir à son élection, il leur déclara qu'il aimait mieux servir les autres que de leur commander, et il en appela à leur propre témoignage sur cela. Il les renvoya en paix, après les avoir retenus quelques jours pendant lesquels il les nourrit de sa pêche. Car il n'avait point fait difficulté d'en continuer le métier depuis l'établissement de sa communauté, non plus que les Apôtres après la résurrection du Sauveur : ce qui n'empêchait pas qu'on y vécût fort pauvrement en toute saison, et que la farine n'y manquât souvent autant que les autres provisions.

Il conserva toujours une liaison fort étroite avec le prêtre Willimar,

curé d'Arbon, son ancien hôte. Etant l'un et l'autre fort avancés en âge, ils se voyaient plus rarement : Willimar s'en plaignit, et, se croyant proche de sa fin, il obligea saint Gall, par d'instantes prières, à venir encore une fois à Arbon, afin qu'il eût la consolation de l'embrasser avant de mourir. Il avait pris l'occasion de la fête de sa paroisse pour l'y convier. Le Saint y alla et prêcha même devant une multitude de peuple, qui était venue à la solennité. Trois jours après il tomba malade chez Willimar, et mourut quatre jours après, le 16 octobre, entre les bras de cet hôte. L'année de cette mort est fort contestée, et l'on ne peut nier qu'il n'y ait de la confusion dans les calculs de ceux qui l'ont rapportée à l'an 625, et de ceux qui ont donné à saint Gall quatre-vingt-quinze ans de vie. Il suffit pour les ruiner de remarquer que notre Saint était plus jeune que saint Colomban, son maître, qui n'avait guère que trente ans lorsqu'il vint en France, vers l'an 590, et qu'il a survécu au roi Dagobert, qui ne mourut point avant l'année 638. C'est ce qui rend assez probable l'opinion de ceux qui mettent la mort de saint Gall vers l'an 646, et qui doit nous faire juger qu'il n'a vécu guère plus de quatre-vingt et un ans. On trouva après lui, dans une cassette, divers instruments de pénitence tout sanglants, surtout un cilice et une chaîne d'airain, dont il se serrait le corps; ce qui fit connaître qu'il avait pratiqué beaucoup d'austérités dont sa discrétion l'avait empêché de donner l'exemple à ses frères, pour ne pas les faire sortir des bornes de la modération qu'il leur avait prescrites.

On le représente : 1° debout, tenant sa crosse et un livre; 2° quelquefois ayant un ours près de lui à qui il commande d'apporter du bois pour alimenter son foyer; 3° guérissant une possédée; 4° quelquefois avec un bourdon de pèlerin, pour indiquer ses longs voyages depuis l'Irlande jusqu'en Suisse.

CULTE ET RELIQUES. — ABBAYE DE SAINT-GALL.

Jean, évêque de Constance, voulut prendre soin de ses funérailles, et transporta son corps, d'Arbon dans son ermitage, où Dieu rendit témoignage à la sainteté de son serviteur par les miracles qui se firent à son tombeau. Il fut déposé devant l'autel de l'oratoire, puis inhumé entre le mur et l'autel. Plus tard, le pays fut ravagé par des troupes de mécontents, et un de leurs officiers, ayant pillé l'église de notre Saint, ouvrit et viola encore son sépulcre pour voir s'il n'y avait point d'argent caché. Mais, ayant été saisi d'une terreur subite, il voulut se retirer brusquement, et se blessa de telle sorte contre la porte, qu'après avoir eu beaucoup de peine à se guérir, il porta toute sa vie des marques de son sacrilége.

Boson, évêque de Constance, successeur de Jean, replaça les reliques du Saint dans un endroit plus convenable; mais il ne put rassembler dans son ermitage les religieux que les gens de guerre avaient dispersés. Il y trouva seulement ses deux plus anciens disciples, Magne ou Magnoald, et Théodore. Dans une disette générale de toutes choses, il les pourvut d'habits et de nourriture; mais, comme les soldats ne leur rendaient point leur ancienne tranquillité, ils quittèrent aussi l'ermitage de Saint-Gall et en allèrent bâtir ailleurs, l'un à Kempten, l'autre à Fussen, tous deux dans le diocèse d'Augsbourg, qui furent depuis augmentés et convertis en monastères de la Congrégation de Saint-Gall. Cependant Boson pourvut à la garde des reliques de notre Saint par le moyen de quelques ecclésiastiques, qui y attirèrent bientôt les peuples en pèlerinage sur la réputation des miracles qu'ils en publiaient. Du temps de Charles-Martel, Wultramne, riche seigneur du pays, ayant remarqué que l'on ne faisait pas bon usage des offrandes que l'on donnait à l'église de Saint-Gall, voulut y établir une communauté de religieux pour remédier à ce désordre. Il y fit venir un saint prêtre, nommé Othmar, à qui il fournit toutes les choses nécessaires pour bâtir un monastère près du tombeau du Saint. Othmar fut ainsi le restaurateur, ou plutôt le véritable fondateur de l'abbaye de Saint-Gall.

Cette célèbre abbaye ne subsiste plus aujourd'hui ; elle fut évacuée en 1805. Après bien des vicissitudes, l'église de l'abbaye fut érigée en cathédrale et son territoire en évêché, par le pape Léon XII, en 1823.

Les martyrologes du IXe siècle marquent différemment la fête de ce Saint. Celui de Wandalbert, conformément à Walafrid, auteur de sa vie du même temps, la met au 16 octobre. Celui de Notker y est conforme, et même celui d'Usuard, dans les imprimés ; mais dans celui d'Adon, comme dans celui d'Usuard qui n'est point corrompu, elle se trouve marquée au 20 février. Il semble que ce soit celle de l'élévation ou rétablissement de ses reliques, fait par l'évêque Boson, ou celle de quelque translation plutôt que celle de sa mort, qu'on ne peut point déplacer du 16 octobre sans une autorité plus forte que celle de Walafrid Strabon.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, de la *Vie des Saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collége Saint-François-Xavier, de Besançon.

SAINT MOMMOLIN [1] DE CONSTANCE,

ABBÉ DE SAINT-BERTIN, PUIS ÉVÊQUE DE NOYON ET DE TOURNAI

685. — Pape : Jean V. — Roi de France : Thierry III.

> Le cloître est une maison de sagesse dont le fondement est la pauvreté, dont les murailles sont l'obéissance et la continence, dont le faîte est l'humilité, et le toit l'amour fraternel.
>
> Hugo card., *sup. Psalm.* LXXVII.

Mommolin naquit vers la fin du VIe siècle à Constance, ville située près du lac du même nom. Craignant, dès son enfance, les dangers des biens et des distinctions du monde, il ne chercha que les richesses et les honneurs du ciel. A peine avait-il achevé le cours de ses études, qu'il résolut de quitter sa famille pour aller travailler à son salut dans la retraite. Ayant communiqué son dessein à deux de ses condisciples, nommés Bertin et Ebertram, ceux-ci, animés des mêmes sentiments, le suivirent au monastère de Luxeuil (Haute-Saône), où Omer, parent de Bertin, s'était déjà retiré.

Cette communauté, gouvernée alors par saint Eustaise (ou Eustase), successeur de saint Colomban, comptait jusqu'à six cents religieux. Elle était encore dans toute sa ferveur première. Chacun de ses membres, animé de l'esprit de son pieux fondateur, pratiquait avec une sainte émulation les conseils de l'Evangile. Admis au nombre des frères, les trois jeunes hommes répondirent fidèlement aux grâces du ciel. En peu de temps ils acquirent les vertus qui rendent l'âme agréable à Dieu, et les connaissances nécessaires à ceux qui travaillent au salut du prochain : aussi furent-ils bientôt jugés dignes d'être élevés au sacerdoce.

Bien qu'ils n'eussent d'autre désir que de servir Dieu dans le silence et l'obscurité du cloître, Mommolin et ses compagnons, trahis par leur réputation de piété et l'éclat de leurs talents, furent appelés à la cour de Clotaire II. Au moment où ils s'éloignèrent de Luxeuil, il y avait environ deux ans que saint Walbert avait succédé à saint Eustaise, entré déjà dans les tabernacles éternels (2 mai 665).

La première fois que Mommolin parut devant Clotaire, il donna un mémorable exemple d'humilité chrétienne. Ce prince lui ayant demandé

1. *Alias :* Mommolein, Mummelin, Mommelin, Momblein, *Mummolenus*.

le nom de ses ancêtres, le Saint, dont la naissance était fort illustre, garda le silence, craignant que cet aveu ne lui suggérât des sentiments d'orgueil. Cette modestie ne fit que donner un nouveau lustre à son mérite, et Clotaire le nomma bientôt chef de l'école Palatine et chancelier du royaume. Dans ces deux charges, qui étaient les deux plus importantes de la cour, Mommolin usa de son crédit pour la gloire de la religion et de l'Eglise, et pour le bonheur de l'Etat. Il exerça une salutaire influence sur l'esprit des grands. Ses conseils, et surtout l'exemple de ses vertus, éveillèrent dans le cœur de plusieurs nobles seigneurs des sentiments de componction et de pénitence.

Cependant, Dieu destinait Mommolin à des fonctions non moins dignes de sa charité et de son zèle. Omer, son ancien condisciple à Luxeuil, devenu évêque de Thérouanne (Pas-de-Calais), avait besoin, pour relever de ses ruines cette église depuis longtemps vacante, de vertueux et actifs coopérateurs. Saint Fuscien et saint Victoric, et plus tard, saint Victrice, évêque de Rouen, avaient défriché cette partie du champ du Père de famille ; mais les ronces et les épines y avaient reparu. L'absence de pasteurs y avait ramené, avec la barbarie des mœurs, les coupables pratiques de l'idolâtrie. Ayant fait appel au dévouement sacerdotal de Mommolin, de Bertin et de Ebertram, Omer obtint sans peine qu'ils quittassent la cour, et vinssent le seconder dans son œuvre de réparation.

Les nouveaux apôtres travaillèrent à la conversion de ces peuples, avec une foi, un zèle et une ardeur incomparables. Ils ne se bornaient pas à leur annoncer le royaume des cieux, ils cherchaient à leur en mériter l'entrée par leurs prières et l'austérité de leurs pénitences. « Dès l'aube du jour jusqu'à son déclin », dit l'auteur de la Vie de notre Saint, « ils prêchaient l'Evangile, donnaient des soins charitables aux malades. La nuit, ils prenaient quelques courts instants de repos, sur la cendre et le cilice ». Aussi, leur ministère fut-il béni : leurs travaux unis à ceux d'Omer firent bientôt rentrer ce peuple sous le joug de la foi.

Dès l'arrivée de nos missionnaires dans son diocèse, Omer les avait établis sur une colline, appelée encore aujourd'hui Motte de Saint-Mommolin. Après huit années passées dans ce premier séjour, le grand nombre de religieux que leurs vertus y avaient attirés, les engagea à fonder ailleurs un établissement plus considérable. Ils se retirèrent donc dans un domaine que l'évêque de Thérouanne avait reçu des mains d'un riche et puissant seigneur païen, récemment converti au christianisme avec toute sa famille. Ce domaine, situé sur les bords de l'Aa, et nommé Sithiü, était une sorte d'île, au milieu d'un vaste marécage, et où l'on ne pouvait guère aborder qu'en nacelle. On raconte que, pour le choix de cet emplacement, Mommolin et ses compagnons avaient résolu de s'en rapporter à la volonté de Dieu. Dans cette vue, les trois moines montèrent dans une petite barque, et la laissèrent aller au gré des eaux, pendant qu'ils récitaient ou chantaient des psaumes. La barque prit terre, dit-on, au moment où Bertin prononçait ces paroles du Roi-Prophète : *Hæc requies mea in sæculum sæculi : hic habitabo quoniam elegi eam.* Ils étaient arrivés dans l'île de Sithiü.

Là s'éleva un nouveau monastère qui reçut d'abord le nom du Prince des Apôtres, et fut placé par Omer sous la direction de Mommolin. Le Saint y devint pour les religieux un modèle accompli des plus austères vertus. Jaloux de leur inspirer l'amour de la pauvreté, il réserva au soulagement des malheureux les biens que le riche fondateur de Sithiü avait mis à sa disposition. Pour lui, après de longs jeûnes, il prenait pour toute

nourriture de l'eau et du pain d'orge détrempé dans les larmes de la pénitence. Il ne se bornait pas à rassasier la faim des indigents, il se montrait leur consolateur, leur ami, et, s'ils étaient malades, leur médecin. Lorsqu'un infirme se présentait devant lui, il se mettait à genoux, et priait le Seigneur de lui accorder en même temps la guérison de l'âme et celle du corps ; puis il le soignait de ses mains et lui rendait souvent la santé. A la vie du religieux, Mommolin continua de joindre la vie apostolique, quittant souvent son monastère pour aller évangéliser les peuples.

Le Seigneur lui donna bientôt l'occasion de faire servir d'une manière plus efficace encore au salut des âmes, son zèle, ses vertus et son expérience. L'Eglise de Noyon venait de perdre saint Eloi, l'un de ses plus glorieux évêques (665). Le Pontife mourant avait sollicité de Dieu un saint pasteur pour son Eglise : il mérita d'être exaucé. Par une bienveillante disposition de la Providence, Mommolin fut appelé, d'une voix unanime, à recueillir l'héritage de cet admirable évêque.

Vainement l'humilité du saint abbé de Sithiü opposa-t-elle des obstacles aux désirs du clergé et du peuple : il dut se résigner à courber les épaules sous le fardeau que Dieu lui imposait. L'Eglise de Noyon retrouva, dans le nouvel évêque, la charité et le zèle de saint Eloi. « On le voyait », dit un auteur, « sans cesse occupé à semer dans les cœurs la divine parole de Jésus-Christ, à racheter les captifs, et à secourir les veuves et les orphelins. Sa sollicitude pour les souffrances de l'âme et du corps fut constante et inaltérable ». Ces paroles rappellent et résument toute la vie de saint Eloi. C'est que Mommolin avait toujours les yeux fixés sur ce modèle accompli, dont il cherchait à reproduire en lui tous les traits. Voulant faire partager au peuple sa vénération pour son illustre prédécesseur, Mommolin leva de terre ses restes précieux que la corruption n'avait pas encore atteints, et les transféra solennellement dans la cathédrale de Noyon.

Mommolin veilla avec une égale sollicitude sur toutes les parties de son vaste diocèse. Il mit à la tête des monastères des hommes d'une vertu éprouvée, et d'un caractère assez énergique pour y maintenir la discipline. Il appela auprès de lui Ebertram, son ancien condisciple et coopérateur, et lui confia le monastère de Saint-Quentin en Vermandois. Plusieurs fois il se rendit à Tournai, où, de concert avec saint Amand, l'apôtre du nord de la France, il réussit à extirper les dernières racines de l'idolâtrie. Le Saint était doux et humble de cœur ; cependant, dit un auteur de sa Vie, « l'imposante majesté de sa figure jetait l'effroi dans l'âme des pécheurs impénitents, des hérétiques et des infidèles ». Jamais il n'usa de flatterie envers les grands. Lorsque les courtisans venaient le visiter à Noyon, il les exhortait vivement à se préserver de la corruption du siècle. Souvent il leur disait, avec saint Jean l'Evangéliste : « N'aimez ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Le monde passe, sa convoitise passe aussi ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement ».

La mort de Mommolin fut aussi sainte que sa vie avait été édifiante. A ses derniers moments, il adressa ces touchantes paroles aux fidèles chrétiens qui environnaient sa couche : « Je sais, mes bien-aimés enfants, que ma mort est proche. Puissé-je trouver le divin Maître aussi propice que mon désir de le voir est ardent! Après mon dernier soupir, que mon corps reçoive une modeste sépulture en dehors de la ville, en attendant le jour de la résurrection glorieuse. Pour vous, si vous m'aimez, pensez souvent à la sévère justice du souverain Juge. Craignez qu'il ne vous surprenne dans le péché ».

Ayant proféré ces paroles, le Bienheureux reçut avec une tendre dévotion le corps et le sang de Jésus-Christ, qui fut quelques instants après sa récompense éternelle.

Ainsi mourut, après vingt-six ans d'épiscopat (685), le digne successeur de saint Eloi, le vertueux Pontife qui, de son vivant, reçut le beau titre d'homme apostolique. Malgré sa défense, on fit ses obsèques avec une grande solennité. Ses restes vénérés furent inhumés dans l'église Saint-Georges, qui porta ensuite le nom des saints Apôtres, et enfin celui de Sainte-Godeberthe. Plus tard, ils furent transférés dans la cathédrale de Noyon, où ils sont encore vénérés de nos jours. Pendant la Révolution, ces précieuses reliques furent sauvées par le zèle d'un pieux fidèle nommé Eustache, qui les enfouit dans le préau du cloître de la cathédrale. Le culte du Bienheureux remonte au moins au xe siècle. Sa fête était autrefois de précepte dans tout le diocèse de Noyon.

On le représente portant à la main un livre ouvert. — « Ce pourrait bien », dit à ce propos le P. Cahier [1], « n'être qu'un attribut général de l'épiscopat, mais je soupçonne une autre cause. Ce Saint est invoqué en Flandre pour les enfants bègues ou qui tardent à parler, et la raison en est peut-être originairement dans l'espèce d'onomatopée que renferme son nom comme expression du bégaiement. Cela étant, ce livre ouvert serait une sorte d'épreuve présentée aux petits clients pour juger de leur prononciation.

Vie des Saints du diocèse de Beauvais, par M. l'abbé Sabatier.

SAINT BERCHAIRE [2] D'AQUITAINE,

ABBÉ DE HAUTVILLERS ET DE MONTIER-EN-DER, MARTYR AU DIOCÈSE DE LANGRES

VIIe siècle.

> Souvenons-nous de l'exemple de Jésus-Christ mourant : le ciel ne s'ouvre qu'à ceux qui ont généreusement déposé toute haine, toute animosité au pied de la croix.
>
> *Eloge du Saint.*

Berchaire naquit en Aquitaine de parents nobles et riches, vers l'an 636. Il donna, dès son enfance, des marques sensibles de la sainteté qui devait éclater en lui toute sa vie. Son honnêteté, sa modestie, sa douceur et son obéissance étaient si grandes, qu'il gagnait le cœur de tous ceux qui le voyaient. Saint Nivard, cet illustre archevêque de Reims, en fut lui-même charmé. Dans un voyage qu'il fit en Aquitaine, il eut occasion de connaître les parents de Berchaire, dans un riche domaine qu'ils habitaient. Reçu au sein de cette famille, il entretint Berchaire et admira les grâces dont le ciel l'avait prévenu. Comme il vit qu'il pouvait rendre des services considérables à l'Eglise ou à l'Etat, s'il joignait la science à la piété, il exhorta son père

1. *Caractéristiques des Saints,* page 526. — 2. *Alias :* Bercaire, *Bercharius.*

à ne rien épargner pour le faire étudier. Le succès répondit au désir et à l'attente de ce grand homme. Berchaire se livra à l'étude avec tant d'application qu'il surpassa bientôt tous ses condisciples. Ensuite, aspirant toujours à une plus haute perfection, il sortit de son pays et alla trouver saint Nivard, dont la sagesse et la piété l'avaient mis en grand crédit à la cour de Childéric. Cet homme de Dieu fut ravi d'avoir l'occasion de reconnaître dans la personne du fils, les bons offices qu'il avait reçus du père et de la mère dans son voyage de Guyenne. Il l'embrassa comme son enfant, et, pour le rendre capable des plus hauts emplois, il le mit sous la conduite de saint Rémacle, évêque de Maëstricht. Sous sa direction, Berchaire avança rapidement dans la connaissance de la religion et la pratique de la sainteté.

Dieu lui inspira de se retirer au monastère de Luxeuil, en Bourgogne, qui florissait alors sous la conduite de saint Walbert. Quoique cette maison fût remplie de Saints, Berchaire ne laissa pas d'en être un des plus beaux ornements. Son historien avoue qu'il n'a point de termes pour exprimer l'excellence de son humilité, de sa modestie, de sa mansuétude, de son obéissance et de sa charité. Il s'estimait le dernier de tous, et, dans ce sentiment, il n'y avait point d'office si bas dans la maison auquel il ne s'appliquât avec joie pour l'amour de Jésus-Christ. Dieu fit éclater son obéissance par un grand miracle, rapporté par tous ceux qui ont parlé de lui : un jour, faisant l'office de cellérier, son abbé l'appela et lui commanda de venir lui parler. Prompt à obéir, il ne prit pas même le temps d'arrêter la liqueur qu'il transvasait, et vola où son devoir l'appelait, tenant encore à la main l'instrument qui servait à boucher l'ouverture par où le liquide s'échappait ; mais la liqueur ne se répandit pas pour cela, car, après avoir rempli le vase, elle s'éleva au-dessus en forme de colonne, sans avoir rien pour la soutenir. Tous les spectateurs admirèrent ce prodige et celui qui en était l'auteur ; mais le Saint attribua au mérite du commandement de son supérieur ce qui était dû au mérite de son obéissance prompte et aveugle.

Lorsqu'il se fut rendu parfait dans toutes les pratiques de la vie monastique, il revint trouver saint Nivard, qui désirait ardemment avoir d'excellents religieux dans son diocèse pour y établir de nouveaux monastères. Un jour qu'ils allaient ensemble à Epernay y chercher un lieu propre à ce dessein, le bienheureux prélat se sentit tellement pressé de sommeil qu'il fut obligé de se reposer sous un arbre auprès de Hautvillers, et de s'y endormir. Pendant son sommeil, Berchaire aperçut une blanche colombe qui, après s'être perchée un moment sur cet arbre, décrivit trois fois un cercle, comme pour marquer la place d'un édifice. Saint Nivard vit aussi la même chose en songe ; ce qui fit croire à ces saints personnages que Dieu avait choisi ce lieu pour la construction de l'abbaye[1]. Elle y fut donc bâtie avec les libéralités du saint archevêque ; saint Berchaire en fut le premier abbé, et la gouverna quelque temps avec beaucoup de prudence et de sainteté.

Bientôt après, saint Nivard acheva de vivre, et alla recevoir dans le ciel la récompense de ses aumônes et de son sage gouvernement. Son corps fut enterré dans ce monastère, et s'y rendit éclatant par des miracles. Saint Berchaire, dont le zèle et la charité ne connaissaient point de bornes, fonda encore sur la Voire, d'autres disent : Vogre, Vègre, Laine, un monastère de religieuses, dont les premières furent huit captives qu'il racheta.

1. Dans un enfoncement formé par une montagne, à l'extrémité d'une plaine riante, non loin de la Marne, et à quatre milles de Reims.

On l'appela vulgairement Puellemontier[1]. De plus, il fit élever divers oratoires dans la forêt de Der, entre autres un à Louze. Enfin, il bâtit sur la même rivière et dans la même forêt une seconde abbaye de religieux, appelée Montier-en-Der. Ce fut là qu'après un voyage à Jérusalem il choisit sa demeure pour jusqu'à la fin des siècles. Mais, lorsqu'il ne pensait qu'à porter ses chers disciples à la perfection de la vie monastique par ses exemples, ses remontrances et ses corrections paternelles, il trouva dans sa cellule même l'honneur d'un glorieux martyre. Il avait déclaré peu de temps auparavant dans une exhortation à ses chères filles de Puellemontier, que sa mort était proche, et que c'était là la dernière fois qu'il leur parlerait. L'effet montra bientôt la vérité de sa prophétie. Il y avait parmi ses religieux un jeune homme nommé Daguin, qu'il avait levé des fonts baptismaux, et auquel il s'était particulièrement appliqué pour en faire un serviteur de Dieu. C'était néanmoins un hypocrite. Il arriva qu'il fit une faute considérable qui méritait bien la correction. Le saint abbé l'en reprit selon son devoir, et lui en fit porter la pénitence. Daguin, ne pouvant souffrir cette juste sévérité, entra la nuit secrètement dans sa chambre, et, poussé par une fureur diabolique, il lui donna un coup de couteau dont il le blessa mortellement. Il alla ensuite jeter son couteau dans le vivier de l'abbaye, pensant cacher son parricide, en cachant l'instrument qui lui avait servi pour le commettre ; mais le couteau, au lieu d'enfoncer, nagea sur l'eau comme si cet élément eût eu horreur de participer à un crime si détestable. Ce prodige épouvanta tellement l'assassin, que, perdant en même temps le sens et le jugement, il courut lui-même à l'église sonner la cloche pour appeler les religieux. C'était une heure indue où la communauté ne devait pas s'assembler. Chacun en fut surpris. Ils se lèvent au plus tôt et courent à la chambre de leur abbé pour savoir la cause de ce signal. Alors ils le trouvèrent nageant dans son sang, et prêt à rendre l'âme. Une partie court à l'église pour voir qui avait sonné, et s'étant saisis de Daguin, qui avoua aussitôt son péché, ils l'amenènent à leur bienheureux abbé pour savoir de lui-même ce qu'ils en devaient faire. Le Saint, voyant en sa présence celui qui lui ôtait la vie, ne s'en émut point, mais lui pardonna de tout cœur son parricide ; il l'avertit seulement d'aller à Rome s'en faire absoudre par le Pape. Il fit voir par là qu'il était le véritable disciple de Celui qui recommande d'oublier les injures et de pardonner à ses ennemis, et qui, étant sur l'arbre de la croix, pria avec tant d'instance pour ceux qui l'avaient crucifié. Il survécut deux jours à ses blessures et rendit son âme à Dieu dans la nuit de Pâques. C'était le 27 mars, vers la fin du VIIe siècle.

On le représente : 1° percé d'un glaive ; 2° parfois près d'un tonneau ou d'un baril d'où la boisson s'épanche et surmonte les bords du vase placé sous le robinet.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Berchaire fut inhumé au cimetière commun derrière l'église ; on accourut de toutes parts à ses funérailles. Les miracles qui se firent à son tombeau déterminèrent dans la suite à le transférer dans la basilique qu'il avait dédiée aux saints apôtres Pierre et Paul. On le déposa sous une arcade creusée dans la muraille, derrière l'autel, à l'orient. Longtemps il en découla une huile que l'on recueillait dans un vase et qui rendait la santé aux malades.

Au IXe siècle, à l'approche des Huns et des Normands qui ravageaient les Gaules, pillaient et incendiaient les monastères, les religieux de Montier-en-Der enlevèrent les reliques de leur glorieux

1. *Puellare monasterium*, monastère de jeunes filles.

fondateur et les transportèrent secrètement sur les bords de la Saône, dans un lieu qui n'est point désigné. Après la conversion des Normands, elles furent solennellement reportées au monastère. Aujourd'hui son corps repose encore à peu près entier dans l'église conventuelle, devenue église paroissiale de Montier-en-Der.

Une partie considérable de la tête du Saint fut donnée à l'église de Châteauvillain (Haute-Marne) qui est sous son invocation. Cette insigne relique a disparu à la Révolution, et l'on n'a plus à Châteauvillain qu'une vertèbre du Martyr régulièrement authentiquée.

L'église de Montiéramey (canton de Lusigny, Aube) possède aussi plusieurs ossements de ce saint religieux. Il est patron de La Chaise (canton de Soulaines, arrondissement de Bar-sur-Aube), au diocèse de Troyes.

Comme saint Berchaire était mort le jour de Pâques, et que cette solennité exclut toute fête de Saint, on décida, lors de la réinstallation de ses reliques, que le jour même où elle avait lieu, et qui coïncidait avec la dédicace de l'église du monastère, serait consacré à la mémoire du martyre de saint Berchaire. C'est ainsi que son nom est mentionné le 16 octobre dans les martyrologes, bien qu'il soit mort dans le temps pascal. Sous le roi Robert, ses reliques furent solennellement apportées à un Concile d'Aire, suivant un usage de l'époque, qui tendait à donner plus de pompe et d'autorité à ces sortes d'assemblées. Ce fait prouve combien le nom du Saint était vénéré.

Nous avons complété cette biographie, avec la *Vie des Saints de Troyes*, par M. l'abbé Defer; les *Vies des Saints de la Haute-Marne*, par M. l'abbé Godard; la *Vie des Saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collége Saint-François-Xavier, de Besançon.

SAINT BERTRAND, ARCHIDIACRE DE TOULOUSE,

DIX-NEUVIÈME ÉVÊQUE DE L'ANCIEN SIÉGE DE COMMINGES

1130. — Pape : Innocent II. — Roi de France : Louis VI, *le Gros*.

> Aux yeux de Dieu, la suprême noblesse consiste à se distinguer par ses vertus.
>
> *Le vénérable Bède.*

Saint Bertrand naquit de noble Aton Raymond de Yla, seigneur d'*Ictium* ou *Setium Castrum*, et de Hervèze ou Gervaise, fille de Guillaume III, dit Taillefer, comte de Toulouse. Ses parents, que la piété recommandait encore plus que leur naissance, songèrent de bonne heure à donner au jeune Bertrand une éducation chrétienne. Une tradition porte, et des auteurs ont écrit qu'ils le confièrent aux Bénédictins de l'Escale-Dieu, dont l'abbaye se trouvait à Capatur, vers les sources de l'Adour. Ils l'appliquèrent dès son enfance, suivant le précepte de l'Apôtre, à l'étude des livres sacrés qui l'instruisirent des choses du salut par la foi au Seigneur Jésus. Bertrand, semblable à la fleur qui s'ouvre aux premiers rayons de l'étoile du matin, promettait, dès sa tendre enfance, l'abondante moisson de fruits et de vertus qu'il fournit dans le cours de sa vie. Parvenu à l'âge de choisir une carrière, il prit celle des armes, que lui indiquaient, sans doute, la volonté de ses parents et les traditions de sa famille. Se proposant pour modèle la conduite du glorieux saint Martin, qui, jusque dans les camps, s'était montré, avant tout, soldat de Jésus-Christ, Bertrand s'appliqua à pratiquer les vertus spécialement opposées aux vices qui semblent inhérents à cette profession. Il se distingua, parmi ses frères d'armes, par ses mœurs douces, sa libéralité et sa charité envers les pauvres, dont il ne pouvait entendre les gémissements sans les soulager. Pieux, modeste, ne faisant jamais de mal

au prochain, fermant l'oreille aux propos qu'on tenait contre lui, ne fâchant et ne méprisant qui que ce fût, prompt à écouter, lent à parler et à se fâcher, il se fit aimer de tous, riches et pauvres, grands et petits, et il fit aimer le Dieu qui avait mis ces vertus en lui et dont il conservait si précieusement les dons.

Guidé par cette lumière que Dieu fait briller aux yeux de toute âme qu'il envoie sur la terre, Bertrand put traverser sans naufrage les années périlleuses de la jeunesse. Fidèle à la grâce qui le conduisait, il nous prouva que si Dieu nous trace quelquefois une route pénible, il nous donne aussi le fil qui doit nous conduire à travers les épreuves, et nous mène au port en dépit des difficultés du chemin. Bertrand fut doué de tous les biens que le monde estime : biens trompeurs, dont la possession fait si souvent oublier à ceux qui en jouissent qu'ils ne sont ordinairement que des écueils : biens fragiles, qui ont endormi sur le bord de la route tant d'âmes qui, à leur réveil, s'en sont vues dépouillées : biens misérables, qui ont endurci tant de cœurs et attaché tant d'intelligences à la terre comme à leur patrie, tandis qu'elle n'en était que le marche-pied.

Bertrand fut riche de ces biens du monde ; et ce furent pour lui de véritables richesses, car il s'en servit pour s'élever à la source de tout bien qui est Dieu. Loin de céder à la douceur de leurs amorces, il s'en fit des vertus, car la vertu c'est la force ; c'est au combat que Dieu connaît ses serviteurs. Notre Saint justifia ainsi le nom qu'il avait reçu de ses parents, car *Bertchram* signifie illustre au combat. Mais les agitations du monde ne convenaient point à cette âme fidèle. Soldat de Jésus-Christ, il se sentait appelé à d'autres combats que ceux où il voyait couler le sang de ses frères. Il voulut, comme le soldat chrétien qu'il s'était donné pour modèle, s'attacher indissolublement au Seigneur ; et, se vouant au service des autels, il s'enrôla sous la bannière du Chef suprême des nations, du Conquérant pacifique des âmes. Bertrand apporta, dans ce nouvel état, les vertus qui l'avaient distingué sous l'habit militaire. Il devint chanoine et bientôt après archidiacre de l'église de Toulouse. Et ce fut dans cette église, illustrée par des martyrs et des confesseurs, que Dieu fut le chercher pour le placer sur le siége de Comminges.

Lorsque les députés de l'église de Comminges vinrent le demander à l'évêque Izarn et au chapitre de Saint-Etienne, tous se réjouirent de l'élévation du saint homme ; mais leur joie fut mêlée de douleur, car ils voyaient s'éloigner un frère chéri. Bertrand reçut la consécration épiscopale à Auch, des mains de l'archevêque Bernard de Montaut, dont l'église était métropole de dix villes épiscopales. Et les députés ramenèrent vers la cité de Comminges leur nouvel évêque, « cet homme connu par toute sorte de bonnes œuvres, qui ne devait sa dignité ni aux présents, ni aux prières, cet homme remarquable par le lis de la chasteté, agréable par son humilité, plein d'œuvres de miséricorde ». Bertrand commença par relever les murs de sa cathédrale. Il bâtit aussi un cloître où il réunit ses chanoines, sous la Règle de Saint-Augustin.

L'église de Comminges posséda environ cinquante ans son pasteur vénéré ; et, pendant ce demi siècle, il dirigea dans les voies de Dieu le peuple qui lui avait été confié, l'instruisant, priant pour lui, l'édifiant par ses exemples, guérissant les malades par la vertu de ses miracles. Saint Bertrand assista, en 1093, au Concile de Bordeaux ; en 1100, au célèbre concile de Poitiers, où le roi Philippe fut excommunié, ce qui excita une telle fureur parmi le peuple, que des pierres furent lancées sur les évêques qui,

ôtant leurs mitres, demeurèrent inébranlables sur leurs siéges; en 1119, à la consécration du cimetière de Sainte-Marie d'Auch, pendant laquelle les moines de Saint-Orens, furieux de se voir déboutés de leurs prétentions par le pape Calixte II, et dépouillant l'habit monastique, envahirent en armes l'église, cherchant à l'incendier et à massacrer les évêques; et en 1122, à la consécration d'une église, dédiée à Saint-Orens, dans le diocèse de Toulouse.

Il visitait encore les paroisses de son diocèse quand il sentit approcher la fin de son pèlerinage. Il fut saisi d'une fièvre violente, et voyant ses forces l'abandonner il se fit porter vers sa cathédrale. Il voulait revoir avant de mourir ce temple que ses mains avaient relevé, ce peuple qui s'était rassemblé autour de lui comme les poussins sous l'aile de leur mère. Sa maladie étant devenue plus grave, il voulut être porté par ses chanoines devant l'autel de la Vierge Marie, l'auguste patronne de son église. Et, plein d'une douce joie, et comme certain de la récompense, car il avait bien combattu, il consolait ceux qui l'entouraient et les instruisait encore. Enfin, leur ayant donné sa dernière bénédiction, il termina glorieusement sa dernière journée; et les anges, qui attendaient en silence ce moment suprême, s'envolèrent, emportant avec eux cette âme fidèle, devant Celui qui devait la couronner. Ainsi mourut, le 16 octobre 1130, le saint patron de Comminges, laissant, dans sa longue carrière, l'exemple de toutes les vertus, mais principalement d'une chasteté dont l'éclat ne fut jamais terni, d'une humilité profonde et sincère, et d'une charité sans bornes.

La vie de saint Bertrand avait été remplie de charité et d'humilité, et Dieu avait couronné du don des miracles ces vertus qui sont le fondement de la vie chrétienne. Nous allons en rapporter quelques-uns auxquels la mort même ne mit point un terme :

Une femme avait un enfant dont le père, pour se dispenser de l'entretenir, disait partout qu'il n'était point à lui. Cette mère malheureuse se présenta un jour tout éplorée à l'évêque et lui dit : Charitable père, l'enfant que vous voyez entre mes bras se meurt de faim, parce que je n'ai pas de quoi le nourrir et que celui de qui je l'ai eu refuse de le reconnaître pour son fils et de lui donner des aliments. Ordonnez-lui, par l'autorité que Dieu vous a donnée, de nourrir cette pauvre créature. Le saint évêque, ayant fait venir l'homme, lui reprocha sa cruauté contre nature, lui disant que puisqu'il avait donné la vie à cet enfant, il devait la lui conserver, et ne point ajouter, ainsi qu'il le faisait, un second crime au premier. Cet homme nia qu'il fût le père de l'enfant et soutint que la plainte de cette femme était une calomnie. Alors Bertrand fit apporter un vase d'eau froide, la bénit, y mit une pierre, et dit à l'homme : Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, retirez cette pierre de l'eau; si vous êtes innocent Dieu nous le montrera. L'homme plongea la main dans l'eau froide, en retira la pierre, et sa main parut brûlée comme si elle avait cuit dans l'eau bouillante. Alors il confessa son crime, reconnut son enfant et se chargea de le nourrir; et tous furent saisis de crainte en voyant ainsi confondre l'imposture.

Un jour, le saint évêque voyageait avec quelqu'un, qui s'était mis en sa compagnie se croyant plus en sûreté. Un soldat, qui voulait du mal à cet homme, courut à lui, et l'arracha de dessus son cheval et des côtés du Saint. Bertrand pria le soldat de lui rendre son compagnon qu'il lui enlevait d'une main sacrilége ; mais le ravisseur méprisa sa prière. Alors l'évêque gémit et le frappa d'excommunication, et, sur-le-champ, le soldat se sentit frappé aux yeux d'une plaie qui lui venait du ciel. Comme l'impie Caïn il fut saisi

d'un tremblement continuel des paupières, ce qui le força à rendre son prisonnier sans l'avoir maltraité.

Des femmes occupées à enlever les mauvaises herbes des champs virent passer le saint évêque qui, selon l'usage, leur donna sa bénédiction. Seigneur, lui dirent-elles, écoutez la prière de vos servantes ; une mauvaise plante, qu'on nomme ivraie, croît d'ordinaire dans ces lieux en si grande quantité, qu'elle étouffe les moissons et empêche les champs de produire du bon grain, et même de rendre la semence qu'ils ont reçue. Veuillez, saint père, bénir ces champs et maudire cette herbe nuisible, afin que la stérilité en disparaisse et que par vos mérites l'abondance y règne désormais. Le Saint lança sa malédiction sur l'ivraie, et cette plante ne parut plus dans cette terre.

Notre Saint étant un jour dans un petit bourg au bord de la Neste, y trouva un pêcheur auquel il commanda d'aller prendre une certaine quantité de poisson qu'il lui fixa. Le pêcheur obéit et eut bientôt pris le nombre qui lui avait été indiqué sans pouvoir le dépasser, bien qu'il prolongeât sa pêche. L'homme de Dieu renouvela ce prodige trois fois dans la même maison. Enfin, une dernière fois il ordonna au pêcheur d'aller en prendre en grande quantité ; cet homme, confiant en la vertu du Saint dont il avait éprouvé la puissance, courut jeter ses filets, et il revint après quelques instants, courbé sous le poids d'une pêche abondante, au logis où était encore le saint prélat plein de bonnes œuvres et de libéralité : ce dont les assistants furent grandement émerveillés.

La tradition nous dit que l'endroit où s'est opéré le miracle de la pêche est celui où s'élève aujourd'hui le château de Boucoulan, dans le territoire de Tibiran, au confluant de la Neste et de la Garonne, et que saint Bertrand résidait quelquefois dans ce lieu, pour se reposer des fatigues de son glorieux apostolat.

Les comtes de Comminges et de Bigorre étaient en guerre. Sancius-Parra de Olcia, qui commandait pour le comte de Bigorre, vint avec son armée dans le pays de Comminges, qu'il ravagea jusque sous les murs de Lugdunum. Bertrand, voyant ses enfants dans la désolation de ce qu'on leur enlevait les animaux destinés à l'agriculture, vint prier Sancius de les leur rendre. Celui-ci refusa à moins qu'on ne lui en payât la valeur. Le pontife redoublant d'instances lui dit : Rendez-les-moi, je vous paierai avant que vous ne mouriez. Sancius les lui rendit et ils se séparèrent. Bertrand mourut, et Sancius s'en alla plus tard combattre les Sarrasins en Espagne. Il fut fait prisonnier, chargé de chaînes et jeté dans un cachot obscur, d'où on devait le transporter au-delà de la mer, avec d'autres compagnons d'infortune. Une nuit qu'il gémissait sur son sort, il vit sa prison s'illuminer d'une grande lumière, et il entendit une voix lui dire : « Sancius, levez-vous et venez ». — « Qui êtes-vous, seigneur », répondit-il ? et la voix continua : « Je suis l'évêque Bertrand, auquel vous avez rendu les bœufs de son peuple, je viens accomplir ma promesse ». — Alors les chaînes du captif se brisèrent, il se leva, ils sortirent tous deux et se trouvèrent au lever de l'aurore sur la montagne d'Esquito, près d'Olcie, dans la vallée d'Aspe. Là, saint Bertrand recommanda à Sancius de visiter, chaque année, avec dévotion, l'église où reposait son corps, et l'ayant salué il disparut. Sancius ayant rassemblé les gens du pays se fit connaître d'eux, et leur raconta comment il avait été délivré de la prison : tout le monde en rendit gloire à Dieu et à saint Bertrand, et lui-même il fut fidèle à venir, chaque année, remercier son libérateur. C'est ce miracle qui a donné lieu à l'institution du Jubilé

et de la fête qui se célèbre le 2 mai, sous le titre de l'Apparition de saint Bertrand.

On représente saint Bertrand : 1° apparaissant à des captifs qui lui rendent grâce de leur délivrance ; 2° soumettant à l'épreuve de l'eau froide un père qui reniait son enfant ; 3° priant pour son peuple ; 4° se tenant devant une maison qui s'écroule à sa voix sur des pécheurs endurcis ; 5° mourant devant l'autel de la sainte Vierge ; 6° recevant dans le ciel la couronne promise au serviteur fidèle ; 7° prêchant dans la vallée d'Azun ; 8° à genoux aux pieds de la sainte Vierge ; 9° sur un rocher, bénissant un noyer, au pied duquel un homme est à genoux.

CULTE ET RELIQUES.

Bertrand fut enseveli, suivant sa recommandation expresse, au pied de l'autel de Notre-Dame, et bientôt « le parfum de ses vertus s'exhalant de son tombeau, proclama la gloire du souverain Roi dans l'humilité de son serviteur ». La renommée des miracles qui s'opérèrent par l'intercession du bienheureux pontife se répandit au loin ; le pape Alexandre III, qui se trouvait à Toulouse, fit procéder à la canonisation.

Le culte de saint Bertrand se répandit dès l'origine dans plusieurs diocèses de France, dans les congrégations de chanoines réguliers dont il avait fait partie, et qu'il institua à Lugdunum et jusqu'à Gratz et Voraw, en Styrie.

Il existait aux environs d'Auch une église qui lui était dédiée ; l'église a disparu, mais son souvenir est rappelé par une croix qui porte le nom de Croix de saint Bertrand.

Les reliques de saint Bertrand avaient pu être soustraites à la fureur des hérétiques et transportées à Lectoure. Elles furent rendues par le chapitre de cette ville, et cette restitution fut longtemps fêtée le 31 mars. Le bâton pastoral du Saint, vulgairement appelé l'*alicorne*, et que l'on conservait avec soin, fut pris dans l'invasion de 1593. Le chapitre, qui tenait beaucoup à cette relique, fit des réclamations au roi afin d'en obtenir la restitution ; cette démarche obtint le succès désiré.

En 1733, sous l'épiscopat de Mgr du Bouchel, notre Saint reçut un hommage touchant de ses compatriotes. Depuis longtemps l'Ile-Jourdain, cette fille des ancêtres de saint Bertrand, désirait posséder une de ses reliques ; elle lui fut accordée ; et, le 5 septembre, le son de toutes les cloches de la collégiale et du couvent de Valcabrère annonça l'arrivée des députés de l'Ile, chanoines, consuls, nobles et bourgeois qui venaient recevoir une part de ce trésor.

L'Ile conserve encore aujourd'hui une grande dévotion envers notre Saint ; sa fête s'y célèbre avec pompe ; ses reliques, sauvées à la Révolution par une main pieuse, et reconnues authentiques par le cardinal d'Izoard, en 1836, sont encore portées en procession à travers les rues de la ville, dans le riche pavillon qui vint les chercher en 1733 ; son antienne est chantée tous les dimanches devant sa chapelle. La tradition y a conservé le souvenir du lieu où naquit notre Saint. Le château de son père a disparu, mais la maison bâtie sur son emplacement porte le nom de maison de saint Bertrand. Il y a aussi, à une petite distance de la ville, une fontaine à laquelle le peuple a donné son nom, parce qu'il croit que saint Bertand, allant dire la messe dans une église contiguë, y puisait l'eau nécessaire au saint sacrifice. Lorsqu'ils sont atteints par la maladie, les compatriotes de notre Saint ont recours à l'eau de cette fontaine à demi cachée dans les ronces qui bordent le chemin ; ils la font bénir et elle les guérit. Arrens, dans la vallée d'Azun ; Barcelone et les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, à Paris, obtinrent également de ses reliques.

A l'époque de la Révolution, l'église fut pillée et la châsse du Saint dépouillée de ses ornements d'argent. Quant aux reliques, elles furent soustraites par des mains pieuses, et la châsse abandonnée fut cachée entre les piliers extérieurs au-dessus de la sacristie. L'église de Saint-Bertrand de Comminges célèbre chaque année trois fêtes en l'honneur de son glorieux patron, au milieu d'une grande affluence de pèlerins. Le 16 octobre, jour anniversaire de sa mort, ses reliques sont exposées sur l'autel à la vénération des fidèles. Le 2 mai, fête de l'Apparition du Saint. Le pape Clément V, qui avait été évêque de Comminges, plein de vénération pour son glorieux prédécesseur, voulut enrichir l'église de Comminges d'une grâce insigne, la première de ce genre qu'une église particulière eût encore reçue des vicaires de Jésus-Christ. Il institua, en mémoire de l'Apparition de saint Bertrand et de la Passion de Notre-Seigneur, un Jubilé, désigné dans la dévotion des peuples sous le nom de *Grand Pardon*, pour être célébré à perpétuité dans l'église cathédrale de Comminges, toutes les années où l'Invention de la Sainte-Croix se rencontrerait un vendredi, et qui durerait depuis les premières Vêpres de l'Apparition, mercredi soir 1er mai, jusqu'aux secondes Vêpres de l'Invention de la Sainte-Croix, vendredi soir 3 mai.

Il fallait dans l'origine, pour gagner le Jubilé, se confesser et communier dans l'intérieur de la ville, et dans les trois jours de sa durée. Le pape Pie VI, par une bulle qui le confirmait, le prolongea de sept jours. Grégoire XVI, par un indult du 17 septembre 1839, étendit cette grâce à tous ceux qui visiteraient l'église dans les trois jours, pourvu qu'ils se fussent confessés et eussent communié dans les huit jours qui précèdent l'ouverture ou pendant sa durée, en quel lieu que ce fût. Enfin le Jubilé se termine par une procession générale dans laquelle on porte autour de la ville la grande châsse où est renfermé le corps de saint Bertrand et qui ne sort que dans cette circonstance. On évalue le nombre des pèlerins qui, en 1850, ont visité l'église, à 50,000.

Le 16 janvier, fête de la Translation des reliques, est l'anniversaire du jour où le pape Clément V vint prendre, de ses mains consacrées, le corps de saint Bertrand de la tombe où il reposait au pied de l'autel de Notre-Dame, pour l'exposer à la vénération des peuples.

Jusqu'à la Révolution on a observé quelques autres fêtes ou usages particuliers, souvenirs de quelque bienfait ou de quelque heureux événement comme toutes les fêtes catholiques. Ainsi, le 31 mars, anniversaire de la restitution des reliques qui avaient été enlevées au temps des Huguenots, messe solennelle, procession autour de l'église et du cloître, avec un reliquaire en forme de bras. Le 8 juin, jour de la délivrance de la ville ravagée par les Protestants, offices solennels, procession après Vêpres autour de la ville, fête instituée par Urbain de Saint-Gelais. Le 22 juillet, procession après la messe pour mémoire d'une autre délivrance ; fêtes d'actions de grèces dans lesquelles se confondaient deux sentiments qui firent si longtemps le bonheur et la gloire de la France : Religion et Patrie.

Quelquefois on voyait neuf jeunes filles ou neuf jeunes garçons, tenant des cierges allumés, s'avancer à genoux depuis l'entrée de l'église jusqu'au tombeau de saint Bertrand, où le prieur de la chapelle disait la messe. C'était la santé d'un malade chéri que venaient demander ces pieux et innocents pèlerins ; et les nombreux *ex-voto* suspendus au tombeau prouvaient qu'on ne recourait pas en vain à ce glorieux confesseur. Cette touchante manière de l'invoquer est encore en usage.

L'église de Saint-Bertrand possédait autrefois une Confrérie de Saint-Bertrand, érigée, le 1er mai 1531, par Jean de Mauléon qui, pour encourager la dévotion envers la glorieuse vierge Marie et envers notre Saint, avait concédé à ses membres de nombreuses grâces spirituelles. Cette confrérie comptait sous sa bannière les évêques, le chapitre et un nombre infini de personnes de tout rang et de toute condition, dans la ville, le diocèse et les pays voisins.

Clément V avait enrichi l'église de Comminges de nombreuses indulgences par une bulle datée de cette ville, du 16 janvier 1309, pour les jours des trois fêtes de saint Bertrand et les quatre fêtes de la vierge Marie : la Purification, l'Annonciation, l'Assomption et la Nativité. Aux fêtes de la sainte Vierge, dix ans et autant de quarantaines ; et à chacun des jours de leurs octaves, trois ans et autant de quarantaines. Aux fêtes de saint Bertrand, quinze ans et autant de quarantaines, et à chacun des jours de leurs octaves, sept ans et autant de quarantaines. Ces indulgences ont été confirmées par les papes Jean XXII, Benoît XII et Léon X.

La châsse qui renferme aujourd'hui le corps de saint Bertrand est en bois d'ébène, surmontée d'une statue d'évêque, avec quelques ornements. On possède encore de lui une mitre et son anneau pastoral, d'or, surmonté d'une pierre précieuse.

Vie et miracles de saint Bertrand, par Louis de Fiancette d'Agos. Saint-Gaudens, 1854.

SAINT GRAT ET SAINT ANSUTE, MARTYRS EN ROUERGUE (316).

La ville de Rome fut la patrie de saint Grat : c'est là qu'il naquit au sein d'une famille illustre. Après avoir quitté ses parents et dit adieu à tout ce que le monde aime et à tous les biens pour lesquels il se passionne, Grat passa dans la Gaule et se fixa au pays des Ruthènes (le Rouergue). Rempli et animé par l'esprit de Dieu, Grat offrait une vie exemplaire, la fidélité la plus constante à ses devoirs, un zèle éclairé pour la pratique du bien ; et, par tous les moyens possibles, il s'attachait à exciter à la piété les témoins de ses vertus. Grat eut pour compagnon de ses travaux Ansute, aussi dévoué que lui au service de Dieu et à celui du prochain. Jour et nuit, ils vaquaient ensemble à la prière, pendant tout le temps qu'ils ne vaquaient pas au travail. Tous les deux, ils se livraient aux rigueurs austères de la pénitence ; tous les deux, ils mortifiaient leur chair rebelle ; et, pour mieux se dompter, ils portaient, tous les deux, une lourde chaîne de fer autour de leur corps.

Dieu bénit des existences aussi saintes et admirables que celles de Grat et d'Ansute. Le lieu solitaire où elles s'écoulaient sans bruit et loin du monde devint illustre par les miracles que Dieu

se plut à y opérer, à la prière de ses serviteurs : Capdenac, où Grat et Ansute vivaient dans la retraite, fut visité par des malades et des infirmes de toutes sortes, accourant en foule auprès d'eux pour obtenir sa santé et la guérison de leurs misères morales et physiques ; et ils les guérissaient, en invoquant sur eux le nom de Jésus-Christ.

Le démon ne put pas soutenir la vue d'un spectacle si édifiant, qui confirmait, d'une manière éclatante, et la vie sainte de Grat et d'Ansute, et la vérité de la religion qu'ils professaient. Aussi enflamma-t-il de colère contre Grat et Ansute les païens qui vivaient autour d'eux, en leur montrant la conduite des deux serviteurs de Dieu, comme une injure vivante à leur propre conduite ; et les progrès de la religion de Grat et d'Ansute parmi eux, comme un indice certain de leur lâcheté et de leur faible attachement à leurs divinités. Le sort de Grat et d'Ansute fut donc arrêté. Les païens se rassemblèrent, les saisirent et les chargèrent de chaînes ; puis ils leur tranchèrent la tête.

Saint Grat et saint Ansute sont honorés, le 16 octobre, dans le diocèse de Rodez. On pense que leur glorieux martyre eut lieu à Saint-Grat, près Villefranche, l'une des paroisses du diocèse de Rodez, sous la persécution de Dioclétien. La plus grande partie de leurs reliques sont vénérées, de nos jours, dans l'église de Saint-Grat, où l'on montre même un casque qui aurait, à ce qu'on croit, appartenu à saint Grat, ainsi que sa lourde chaîne de fer.

Ce Saint est invoqué, et avec succès, pour la guérison de la folie.

Notice due à l'obligeance de M. l'abbé Bousquet, chanoine de Rodez.

SAINT ELOPHE [1], MARTYR PRÈS DE SOULOSSE,

AU DIOCÈSE DE SAINT-DIÉ (362).

Notre Saint naquit au diocèse de Toul. Pendant que l'empereur Julien persécutait l'Eglise de Jésus-Christ, des Juifs réunis, par ses ordres, à des païens, s'étant saisis d'Elophe, le jetèrent en prison avec trente-trois autres chrétiens. Par un effet de la puissance divine, la porte de la prison s'ouvrit pendant la nuit, Elophe s'échappa et ses compagnons le suivirent. Il vint à Toul où il rendit à sa mère les derniers devoirs. Il ne tarda pas à y être inquiété, non-seulement par les soldats juifs et païens, mais par les principales autorités qui le menacèrent de la mort, s'il ne renonçait à sa religion. Il s'enfuit à Grand (Vosges), et arriva, croit-on, dans cette ville au moment où Julien lui-même s'y trouvait. Elophe se livrait là aux œuvres d'une sainte charité. Traversant un jour la petite rivière de Vaire, il aperçut des juifs réunis à des païens pour offrir leurs adorations à des idoles. Ces juifs manquaient alors aux prescriptions de la loi mosaïque, comme déjà leurs pères l'avaient fait autrefois. Il reprit avec zèle les uns et les autres, et, profitant de la circonstance, il leur annonça le Verbe de vérité, par les mérites de qui les pécheurs reçoivent le pardon et la paix. Il le fit avec tant de zèle et d'onction que, sans parler des femmes, près de six cent vingt hommes se convertirent et reçurent le baptême. Ce qu'ayant appris Julien, oubliant la douceur hypocrite qu'il affectait, et se laissant emporter par sa haine contre Jésus-Christ, il ordonna que le saint confesseur fût décapité. Comme son frère Eucaire, Elophe ramassa sa tête et la porta jusqu'au sommet de la montagne voisine où, trouvant une pierre de couleur blanche, il se reposa dessus. C'est de là que cette montagne est appelée de *Saint-Elophe*, située entre Fromentières et Grand, à six milliaires de chacune de ces deux villes, ayant Toul au nord et Grand au midi.

Les miracles qui s'opérèrent en cet endroit, où les chrétiens avaient inhumé le corps du martyr, les portèrent ensuite à y construire une église qui, pendant de longues années, servit de paroisse à plusieurs villages d'alentour. Saint Gérard, évêque de Toul, ayant connu, par ces prodiges d'une partie desquels il fut témoin, de quel crédit saint Elophe jouissait auprès de Dieu, jugea convenable de diviser ses reliques. Il en fit trois parts, dont une pour sa cathédrale ; une, qui contenait le chef du martyr, pour Brunon, archevêque de Cologne, frère de l'empereur Othon Ier ; et la troisième pour demeurer dans l'église où, jusque-là, le tout avait reposé. Les Protestants d'Allemagne, en 1587, et les Suédois, en 1633, brisèrent la châsse de la petite église pour en enlever les lames et les ornements d'argent qui la couvraient, mais ils abandonnèrent les reliques sans les détruire. Les fidèles eurent soin de les recueillir avec dévotion, et plus tard on les plaça dans

1. *Alias :* Aloph, Eloï, Eliphe, *Eliphius*.

un très-beau reliquaire offert par M. Simon Sallet, seigneur de Lifol et de Villouxel, trésorier de Lorraine.

On compte plusieurs églises ou chapelles placées sous le vocable de saint Elophe. La ville de Neufchâteau tient ce bienheureux en grande vénération et l'invoque, dans les calamités publiques, par des supplications solennelles.

Extrait de l'*Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy*, par M. l'abbé Guillaume.

SAINTE BOLOGNE DE GRAND, VIERGE ET MARTYRE,

AU DIOCÈSE DE LANGRES (IVe siècle).

Cette douce victime de la foi et de la plus belle des vertus naquit à Grand (Vosges), vers le milieu du IVe siècle. Son père était païen et sa mère chrétienne. Lorsque celle-ci mourut, Bologne était à peine âgée d'un an. L'enfant fut confiée par son père au soin d'une nourrice et envoyée dans un château appartenant à la famille. Une tradition locale assigne l'emplacement de ce château non loin de Roocourt-la-Côte (Haute-Marne, canton de Vignory), sur une colline où l'on remarque les ruines d'une antique enceinte et l'orifice d'un puits maintenant comblé.

Sa nourrice était chrétienne, et elle se fit un devoir d'user de sa liberté pour élever l'enfant selon la loi de Jésus-Christ. Cependant Julien avait été proclamé César par son père, l'empereur Constance, et chargé en cette qualité du commandement général de l'armée des Gaules ; on comptait parmi ses lieutenants un païen nommé Ptolémée. Cet officier vint camper sur la Marne, à une station romaine appelée Darthé. Ayant eu occasion de voir Bologne, il fut épris de sa beauté et mit en œuvre promesses et menaces pour séduire la sainte épouse de Jésus-Christ. Bologne lutta avec la grâce de Dieu contre Ptolémée ; elle méprisa les faux biens qu'il lui promettait, elle brava sa colère. Le lieutenant de Julien l'Apostat, désespérant de vaincre la résistance de la vierge, la fit lier à un arbre ; on la fouetta, on lui cassa les dents avec une pierre, et on lui fit un plus cruel outrage en la dépouillant de ses vêtements pour la distendre sur un chevalet et pour brûler ses flancs avec des torches ardentes. Bologne fut ensuite enfermée dans un tonneau hérissé de pointes de fer à l'intérieur, et on la précipita du haut de la montagne de Roocourt. Le tonneau s'arrêta dans la prairie au bord de la Marne, et comme la vierge respirait encore, Ptolémée lui fit trancher la tête.

Avant la révolution de 93, il y avait une croix commémorative à l'endroit où le tonneau de la Martyre s'arrêta, et une autre, dans le lieu où tomba sa tête. Les chrétiens recueillirent le corps de Bologne et lui donnèrent la sépulture à quelques cents mètres de Darthé. Lorsque le village fut rebâti, après sa destruction dans les guerres de Julien, il se groupa autour du tombeau et prit le nom de sainte Bologne elle-même.

En 1413, Louis II, cardinal de Bar, reconnut les restes sacrés et les plaça solennellement dans une châsse. La Révolution jeta dans la rue les ossements de la patronne de Bologne. Mais ils furent précieusement recueillis et replacés dans une autre châsse, avec l'ancienne bande de parchemin où on lit qu'une indulgence plénière est accordée à ceux qui visiteront l'église et les reliques de la Sainte, depuis les premières jusqu'aux secondes Vêpres de sa fête.

Extrait des *Saints de la Haute-Marne*, par M. l'abbé Godard.

SAINT DULCIDE [1], ÉVÊQUE D'AGEN ET CONFESSEUR (475).

Disciple de saint Phébade, évêque d'Agen, Dulcide devint son successeur. Issu d'une noble race des Gaules, il abandonna les douceurs du monde, et foula aux pieds les grandeurs humaines, pour aller chercher auprès du grand évêque une vie plus conforme à la simplicité évangélique. En voyant

1. *Alias :* Dulcet, Doucis, *Dulcidius*.

sa vie chaste et pure, le saint prélat s'empresse de faire Dulcide son premier diacre, et lui confie le ministère de la prédication. Mais déjà Phébade touchait à la fin de ses jours, et, dans son extrême vieillesse, il avait résolu de confier le soin de son troupeau à son cher diacre. Il s'en était ouvert aux familiers de sa maison, et, au moment de rendre son âme à Dieu, il leur déclara que Dulcide était digne de lui succéder dans l'épiscopat. Le saint pontife avait à peine dicté ses dernières volontés, qu'il ferma les yeux, et s'endormit dans le Seigneur. On croit généralement que ce fut vers la fin du IVe siècle. Le peuple, qui avait vu la volonté de Dieu dans le testament suprême de son évêque, se rassemble en foule, proclame l'épiscopat de Dulcide, et l'élève triomphalement sur le siége d'Agen.

Le premier soin du nouveau prélat fut d'honorer les reliques des Martyrs d'Agen, jusque-là plutôt cachés qu'ensevelis par les fidèles, et de transférer leurs restes précieux dans une superbe basilique. Mais bientôt l'épiscopat de saint Dulcide fut troublé par une effroyable tempête. Les Vandales, poussés par Stilicon, s'élancèrent dans les Gaules et promenèrent la dévastation des Alpes aux Pyrénées, du Rhin à l'Océan. Aux Vandales succédèrent les Visigoths qui vinrent propager à coups de massue la secte impie d'Arius. Phébade avait combattu les Ariens par la force de sa doctrine ; Dulcide eut à se défendre contre eux par la puissance de ses vertus et de ses miracles. Les prodiges que Dulcide avait faits pendant sa vie se multiplièrent après sa mort, car Dieu avait besoin de soutenir les premiers chrétiens au milieu des dangers qui les environnaient de toutes parts. La peste qui avait affligé l'Agenais fut détournée par l'intercession du Saint, aussi bien que l'effroyable maladie du feu ardent.

Saint Dulcide mourut vers le milieu du Ve siècle. Son corps fut transféré à Chamberet, en Limousin, aujourd'hui dans le diocèse de Tulle. On voit encore, dans l'église de l'ancien prieuré, son image peinte au vitrail du chœur. Le Saint y est représenté en costume épiscopal. Il est très-honoré à Chamberet sous le nom vulgaire de saint Dulcet, et le peuple de cette contrée lui attribue un grand nombre de miracles. On y conserve encore la châsse du grand évêque. Elle a la forme d'une église, et ses murs verticaux sont ornés d'arcatures cintrées. Les colonnes et les archivoltes sont à demi engagées, et leurs glacis bleus sont coupés, aux chapiteaux et à la base, de feuillages tricolores. Des rinceaux d'or serpentent le long des fûts, et vont rattacher aux archivoltes leurs capricieuses guirlandes. Au centre, sur le plan vertical, Jésus meurt sur la croix. La Vierge et saint Jean recueillent son dernier soupir. Plus loin, les Apôtres tiennent le livre de la vérité qu'ils doivent annoncer au monde. Du côté opposé, Jésus-Christ, entouré des quatre évangélistes, est assis sur le trône de sa gloire. La sépulture de saint Dulcide est représentée sur la pente du comble.

Extrait de l'*Histoire religieuse et monumentale du diocèse d'Agen*, par M. l'abbé Barrère.

SAINT BAUDOUIN OU BAUDOIN,

CHANOINE-ARCHIDIACRE DE LAON, ET MARTYR (680).

Saint Baudoin ou Baudouin était frère de sainte Anstrude et fils de sainte Salaberge, qui l'avait dès le bas âge formé à la piété et à la vertu. L'évêque de Laon, Sérulphe, qui apportait la plus grande attention à n'admettre dans la cléricature que des sujets reconnus aptes à l'état ecclésiastique par leur religion, leur modestie, leur éloignement de la vanité, leur application à l'étude, aussi bien que par un sens droit et un esprit porté à la réflexion, promut de bonne heure Baudoin aux ordres sacrés ; puis, remarquant avec quel soin et quel respect il s'acquittait des moindres fonctions, il le nomma chanoine de la cathédrale, et bientôt après, l'éleva à la dignité d'archidiacre, charge alors fort importante et qui demandait de celui qui en était revêtu une grande fermeté jointe à beaucoup de savoir et de prudence.

Baudoin ne parut point au-dessous de l'emploi dont on l'avait avec raison jugé digne. Il soutint avec force et persévérance les droits de son église, et rendit pleine justice à tous, sans se laisser jamais influencer par ses amis ou son entourage, détestant par-dessus tout cet esprit de coterie, qui fait souvent faire tant de fautes et commettre tant d'injustices à ceux qui ont la plus grande part dans l'administration d'un diocèse. Ce fut cette intégrité même et son zèle dans l'exercice de sa charge qui attirèrent contre lui la haine la plus acharnée de la part des méchants. Comme la conscience lui faisait un devoir de s'opposer à leurs entreprises injustes et sacriléges, ils se liguèrent

entre eux et lui dressèrent des embûches. Un jour qu'il se rendit à pied à Cohartille, village sur la Souche, à quatre lieues de Laon, pour y présider une assemblée, il fut assassiné à coups de fourche, l'an 680, par ses ennemis cachés en embuscade, Son corps fut rapporté à Laon et remis entre les mains de sainte Anstrude, sa sœur, qui le fit inhumer glorieusement dans son monastère, comme un martyr de la justice.

Le bréviaire de Soissons célèbre sa mémoire le seizième jour d'octobre.

Notice due à l'obligeance de M. l'abbé Henri Congnet, chanoine de Soissons.

SAINT AMBROIS OU AMBROIX,

ÉVÊQUE DE CAHORS ET CONFESSEUR (vers 770).

Vers l'an 752, après la mort de l'évêque saint Capuan, l'Eglise de Cahors fut pendant cinquante ans éprouvée par diverses calamités. Ambrois fut élu dans l'espoir qu'il remédierait à ces maux. C'était un homme à la hauteur de sa fonction, d'une vertu éprouvée, possédant la science des Ecritures, embrasé de zèle pour le salut des âmes, et faisant le premier ce qu'il enseignait aux autres; mais la dépravation des mœurs était telle qu'il ne put, ni par ses discours ni par ses exemples, ramener son peuple à un état meilleur. N'espérant donc aucun fruit de ses travaux, présenté d'ailleurs par Waïfre, duc d'Aquitaine, qui pillait les biens de l'Eglise, il se retira dans une caverne située près de Cahors, où il vécut caché, toujours dans les austérités de la pénitence, dans les larmes et la prière. Après trois ans il fut découvert, mais ayant refusé de reprendre son siége, sur l'offre que lui faisait son successeur, il se rendit en pèlerinage au seuil des saints Apôtres.

De retour en France, il visita à Tours le tombeau de saint Martin, après quoi il se retira à Seris, bourg qui prit dans la suite le nom du Saint (Saint-Ambroix, Cher, arrondissement de Bourges, canton de Charost), et situé dans le Berry sur les rives de l'Auron. Il y demeura longtemps inconnu, et finit très-saintement sa vie dans la cellule qu'il s'était construite de ses propres mains. Après avoir pendant longtemps reçu en ce lieu les honneurs des fidèles, son corps, transféré à Bourges, fut déposé dans l'église des saints apôtres Pierre et Paul, près de laquelle on construisit un monastère dédié en l'honneur de saint Ambrois, monastère qui fut comblé de priviléges par Gaufroy, vicomte de Bourges, et qui exista jusqu'aux jours désastreux de la révolution française.

Propres de Bourges.

XVIIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de sainte HEDWIGE, veuve, duchesse de Pologne, qui s'endormit dans le Seigneur le 15 de ce mois. 1243. — A Antioche, la naissance au ciel de saint Héron, disciple de saint Ignace, qui fut fait évêque après lui, et, marchant sur les pas de son maître, aima Jésus-Christ jusqu'à donner sa vie pour le troupeau dont il lui avait confié le soin. IIe s. — Le même jour, le martyre des saints Victor, Alexandre et Marien [1]. Vers 303. — En Perse, sainte Mamolte, martyre, qui,

1. Les Bollandistes pensent que Nicomédie (aujourd'hui Isnikmid, en Bithynie) fut le théâtre de leur martyre.

ayant été convertie de l'idolâtrie à la foi, par l'avertissement d'un ange, fut lapidée par les Gentils et jetée dans le fond d'un lac. Ve s. — A Constantinople, saint ANDRÉ DE CRÈTE, solitaire, qui, ayant été souvent battu de verges pour le culte des saintes Images, par l'ordre de Constantin Copronyme, eut enfin le pied coupé, et rendit l'esprit. 761. — A Orange, saint Florentin ou Florent, évêque, qui se reposa en paix, entouré de l'éclat de ses nombreuses vertus [1]. Vers 526. — A Capoue, saint Victor, évêque, remarquable par son érudition et sa sainteté. 554.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Angers et de Tours, saint Loup, évêque de ce siége et confesseur. C'est sous son épiscopat qu'eut lieu la reversion du corps de saint Martin, d'Auxerre à Tours [2]. Vers 914. — Au diocèse d'Avignon, saint Florent ou Florentin, évêque de l'ancien siége d'Orange (Vaucluse), et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. Vers 520. — Aux diocèses de Carcassonne et de Tours, sainte Hedwige, veuve, duchesse de Pologne, citée au martyrologe romain de ce jour. 1243. — Au diocèse de Chartres, fête (transférée au 12 de ce mois) de l'anniversaire de la dédicace de l'église cathédrale de cette ville. Cette dédicace se fit le 12 octobre 1260, par l'évêque de Chartres, Pierre de Minciac, en présence du roi saint Louis, qui se chargea d'élever à ses frais le portique septentrional, où il est représenté dans plusieurs verrières. — Au diocèse de Mayence, saint Lul ou Lulle, archevêque de ce siége et confesseur, cité au martyrologe romain du jour précédent. 787. — Au diocèse de Nevers, mémoire de saint Trohé, Troé ou Trèche *(Troesius, Trojecius)*, abbé et confesseur. Il n'est connu que par le culte constant que lui ont rendu les habitants de Nevers [3]. VIIe s. — Au diocèse de Pamiers, saint Galdry ou Gaudry (*Waldericus, Gaudericus)*, confesseur, cité au martyrologe de France du jour précédent, où nous avons donné quelques détails sur sa vie. Vers 900. — Au diocèse de Paris, saint Cerbon ou Cerboney *(Cerbonius)*, évêque de Piombino *(Populonium*, en Toscane) et confesseur, cité déjà au martyrologe des Chanoines Réguliers du 12 octobre. VIe s. — Au diocèse de Soissons, sainte ANSTRUDE, vierge et abbesse à Laon. 688. — A Trèves, saint Florentin ou Florent, évêque de Trèves et de Tongres, et martyr, cité déjà au martyrologe romain du jour précédent. Vers le milieu du IIIe s. — Dans l'ancien diocèse de Saint-Papoul (Aude), diocèse actuel de Carcassonne, les trois saintes Puelles, qui, pour avoir pris soin de la sépulture de saint Saturnin, évêque de Toulouse, méritèrent la palme du martyre [4]. — Dans l'ancienne abbaye de Saint-Pierre de Chartres, sainte SOLINE, vierge et martyre, honorée à Poitiers le 16 de ce mois. Vers l'an 80. — Au Mans, saint BÉRAIRE Ier *(Berarius, Berecharius)*, évêque de ce siége et confesseur, cité déjà au martyrologe de France du jour précédent. 670. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine du Mont-Saint-Michel *(S. Michael in Monte Tumbâ)*, au diocèse actuel de Coutances, saint Serge, duc, et sainte Marguerite, son épouse, qui se consacrèrent ensemble au service de ce monastère, et y moururent en paix, chargés de mérites et de bonnes œuvres [5]. — A Tréchâteau ou Thil-Châtel, au diocèse de Dijon, saint Florent, martyr [6]. Vers 261.

1. Florent naquit à Tours et fit quelque temps partie du clergé de cette métropole. Comme il faisait un voyage à Rome pour y visiter le tombeau des Apôtres, il fut surpris par des voleurs qui tentèrent de lui enlever la vie; mais, par un effet de la bonté et de la puissance de Dieu, le bras meurtrier se roidit tout à coup et Florent échappa à la mort. Chemin faisant, il s'arrêta à Venise et à Milan où il opéra grand nombre de prodiges. A Firenzuola (dans le Parmesan), il ressuscita une jeune fille que l'on portait en terre. Les habitants de ce bourg le choisirent pour leur patron et bâtirent une église sous son invocation. De retour en France, où la renommée de ses miracles l'avait précédé, Florent fut placé sur le siége épiscopal d'Orange. Il y avait de ses reliques à Firenzuola et à Orange. — *Propre d'Avignon; Acta Sanctorum.*

2. L'histoire ne nous a rien conservé de sa vie. Son corps fut déposé en un tombeau de pierre, dans la partie du cimetière la plus voisine du chœur de l'église collégiale de Saint-Martin d'Angers. Des translations de ses reliques eurent lieu en 1022, en 1195 et en 1495; elles furent chaque fois accompagnées de miracles. Angers possédait autrefois de précieux souvenirs de son saint évêque, entre autres sa chasuble et son calice ; ces trésors ont disparu en 1793. Il ne reste plus aujourd'hui qu'une petite portion de ces reliques que l'on vénère dans l'église cathédrale. — Cf. *Saints d'Anjou*, par Dom François Chamard.

3. Après sa mort, son corps fut déposé dans un tombeau de pierre, sous le maître-autel de l'église qui a conservé son nom. Cette église fut détruite pendant la Révolution, mais une partie des reliques de saint Trohé fut soustraite aux fureurs des révolutionnaires ; elles sont maintenant déposées dans l'église de Saint-Etienne de Nevers. On voit aussi, dans le *Christ aux reliques* de Nolay (canton de Pougues), une rotule du bras du saint abbé. — Mgr Crosnier, *Hagiologie Nivernaise.*

4. Voir, au 29 novembre, la vie de saint Saturnin, apôtre de Toulouse.

5. Cette mention est de Ferrari. D'après lui, Serge, guéri de la lèpre au Mont-Saint-Michel, se serait, par reconnaissance, voué avec son épouse au service du monastère. Son culte est tombé, si toutefois il a jamais existé, car les Bollandistes *(Prætermissi*, 17 octobre) en doutent. Ils se fondent sur le silence unanime de tous les martyrologistes sérieux.

6. Fils du gouverneur de Thil-Châtel, Florent eut la tête tranchée par Crocus, furieux de la résistance qu'il lui avait opposée, furieux surtout de sa foi. Comme il fut décapité sur le pont de la Tille, sa tête fut entraînée par le courant dans la Saône jusqu'à l'Ile-Barbe, près de Lyon, où elle fut recueillie. Les chré-

— Dans l'abbaye de la Visitation de Paray-le-Monial *(Paredum Monachorum)*, au diocèse d'Autun, la bienheureuse MARGUERITE-MARIE-ALACOQUE, vierge. 1690. — A Limoges, saint Rorice II, le Jeune, petit-fils et successeur, sur le siége épiscopal de cette ville, de saint Rorice Ier, l'Ancien (20 juillet). Il fut converti par saint Junien le Solitaire, et conserva toujours pour lui une singulière estime. Les biographes louent surtout sa profonde humilité, sa tendre charité envers les pauvres, sa libéralité envers les églises et tous les établissements de piété, son amour pour la chasteté et la pureté angélique de ses mœurs [1]. Vers 553.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — A Cracovie, sainte Hedwige, duchesse de Pologne, qui, à la mort de son mari, prit l'habit des Cisterciens et s'endormit dans le Seigneur le 15 de ce mois, après avoir donné l'exemple d'une grande piété. 1243.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — Près du château de Frontal, au pied du mont Suavicin, saint Dominique l'Encuirassé, confesseur, de l'Ordre des Camaldules, dont la vie, célèbre par ses vertus et admirable par l'austérité inouïe de sa pénitence, a été racontée par saint Pierre Damien. Sa naissance au ciel est marquée le 14 de ce mois [2]. 1060.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — L'Octave de la translation de notre Père saint Jean Gualbert, abbé [3]. 1073.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — Au diocèse (primitif) de Châlon-sur-Saône, la dédicace de l'église de Notre-Dame de Cîteaux, le chef et la mère de toutes les Eglises de l'Ordre cistercien. XIIe s.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Antioche, la naissance au ciel de saint Héron, disciple de saint Ignace, qui fut fait évêque après lui, et aima Jésus-Christ jusqu'à donner sa vie pour le troupeau qui lui avait été confié. IIe s. — Le même jour, l'Octave de saint Louis Bertrand [4]. 1581.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Vole, en Afrique, plusieurs saints martyrs, que l'on comprend ordinairement sous la dénomination générale de Martyrs Volitains. Commencement du IVe s. — En Mauritanie (aujourd'hui royaume de Fez, dans le Maroc, et partie ouest de l'Algérie), les saints martyrs Ninne, Victor ou Victoire, Nobilitain ou Jubilitain, Mauritain ou Marien, Luce, Cittin ou Tinne, Crescentien, Ruffinien, Donat, Défenseur, Rusticien, Servilien, Socrate, Vénère, Janvier, Mustole ou Neustule, Quintaise, Memme ou Memmie, Yzitien ou Zidiaque, Magnile; et les saintes Prime, Donate, Sévère, Victoire et Basille, également martyres. Vers 304. — Au désert de Scété (Egypte-Inférieure), saint Jean Colobe, ou *le Nain*, ainsi nommé de sa petite taille, anachorète et confesseur, dont nous avons parlé au 15 septembre. Ve s. — A Lodi Vecchio *(Laus Pompeia)*, en Lombardie, saint Clément, prêtre et confesseur, qui reçut, par révélation, l'ordre de faire consacrer saint Bassien évêque de cette ville. Vers 400. — En Angleterre et en Bretagne, saint Louthiern *(Leuthernus)*. Irlandais de naissance, il fut disciple de saint Ruadhan, habita avec saint Colomban le monastère de Bangor (comté de Down), et devint ensuite abbé d'Inis-Tom. Élevé plus tard à l'épiscopat dans la Grande-Bretagne, il passa en Armorique, où il paraît qu'il finit ses jours. Son corps, apporté à Paris vers 965, par Salvator, évêque d'Aleth, a été conservé dans l'église de Saint-Magloire jusqu'à la Révolution. VIe s. — Aux mêmes pays, saint Levien, évêque, et saint Escuiphle (*Scophilus*), abbé [5]. —

tiens ensevelirent les restes de saint Florent avec honneur, et plus tard une basilique s'éleva sur son tombeau; elle fut envahie, au XVIe siècle, par les Huguenots qui brisèrent la châsse du Martyr et jetèrent au feu ses reliques. Ce qu'on a pu en sauver se conserve dans une châsse en bois doré, surmontée de l'image du Saint, au fond du chœur et derrière l'autel de l'église de Thil-Châtel. — *Saints de Dijon*, par M. l'abbé Duplus.

1. On ne connaît pas le jour de sa mort. Jusqu'en 1102 on faisait sa mémoire le 4 août; à partir de cette époque, sa fête fut transférée au 17 octobre, peut-être pour la rapprocher de celle de saint Junien (16 octobre), à qui il dut sa conversion. On possédait autrefois de ses reliques au Dorat (Haute-Vienne), et à Saint-Junien. — *Saints du Limousin*, par M. de Reignefort.

2. Voir sa vie au 14 octobre. — 3. Nous avons donné la vie de saint Jean Gualbert au 12 juillet. — 4. Voir sa vie au 9 octobre.

5. Leurs reliques, apportées à Paris, vers 965, avec celles de saint Magloire, de saint Sinier d'Avranches, de saint Louthiern, de saint Paterne, etc., furent découvertes, en 1835, dans le massif du maître-autel de l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas et renfermées dans une belle châsse de bois doré. On n'a pu reconnaître à quels Saints appartenait chaque partie de ces précieux restes, mais on a la certitude que ces reliques sont authentiques. Aussi Mgr de Quélen voulut-il que cette découverte fût célébrée avec solennité, et il officia lui-même pontificalement, à cette occasion, dans l'église de Saint-Jacques, le 25 oc-

A Bénévent, ville forte du royaume d'Italie, sur le Calore, saint Zénon ou Zosime, évêque et confesseur, dont le corps repose dans l'église Sainte-Sophie (temple de la Sagesse divine) de cette ville. Il y avait autrefois, à Bénévent, une église paroissiale dédiée sous son invocation. Saint Zénon occupa le siége épiscopal pendant quarante-deux ans. Vers 585. — En Angleterre, les saints martyrs Ethelred et Ethelbert, frères, petits-neveux de saint Ethelbert ou Albert, roi de Kent, et premier roi chrétien des Angles. 670. — Encore en Angleterre, saint Nothelme, confesseur, d'abord prêtre de l'Eglise de Londres, puis moine de Cantorbéry et enfin archevêque de ce dernier siége. Il entretint un commerce épistolaire avec saint Boniface, archevêque de Mayence, et le vénérable Bède, moine de Jarrow, à qui il fournit des matériaux pour son *Histoire ecclésiastique de l'Angleterre*. 738. — Encore en Angleterre, saint Régule, évêque (ou simplement abbé), saint Damien, prêtre, saint Anéglas, diacre, et sainte Muren, vierge. IXe s. — En Italie, le bienheureux Rodolphe *(Rodulphus)*, moine de Font-Avellane, puis évêque de Gubbio *(Eugubium)*; et le bienheureux Pierre, son frère, également religieux de Sainte-Croix de Font-Avellane, et confesseur. XIe s.

SAINTE ANSTRUDE [1],

ABBESSE DU MONASTÈRE BÉNÉDICTIN DE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE LAON

688. — Pape : Sergius Ier. — Roi de France : Thierry III.

> L'âme humble se regarde comme moins digne à mesure qu'elle le devient davantage.
>
> *Gratien.*

Anstrude était fille de Blandin Bason et de sainte Salaberge. Les bons exemples de la maison paternelle firent sur l'esprit et le cœur d'Anstrude une si heureuse impression qu'elle se sentit dès lors fortement poussée intérieurement à pratiquer la vertu. Lorsque sainte Salaberge eut fondé à Laon un monastère de vierges, Anstrude quoique déjà recherchée en mariage par un des plus nobles et des plus riches seigneurs du pays, ne soupira qu'après le moment où il lui serait permis de rejoindre sa pieuse mère et de se mettre entièrement sous sa direction. Elle n'avait que douze ans quand on la reçut au monastère. Mais ses progrès dans la perfection furent si grands, qu'à l'âge de vingt ans la communauté entière donna son plein et libre assentiment pour qu'elle fût reconnue abbesse, ainsi que le proposait sainte Salaberge sur son lit de mort. Anstrude résista tant qu'elle put au vœu unanime de ses sœurs ; se regardant comme la dernière de toutes, elle ne pouvait s'expliquer qu'on eût jeté les yeux sur elle.

L'évêque de Laon, Pérégrin, triompha enfin de sa résistance, et ce ne fut qu'en vertu de la sainte obéissance qu'elle courba humblement la tête sous le fardeau qu'on lui imposait, bien différente de ces personnes ambitieuses qui remuent le ciel et la terre pour arriver à occuper un poste d'honneur, malgré les cris de leur conscience. Quant à Anstrude, c'était la voix de Dieu qui l'avait appelée à la tête de ses sœurs ; elle pouvait être assurée que Dieu la soutiendrait par ses grâces et ses inspirations, et suppléerait ainsi à ce qui lui manquait du côté des années et de l'expérience. Son gouvernement fut un mélange de fermeté et de douceur : formée à

tobre 1835. — Continuateurs de Bollandus ; Tresvaux, continuateur des *Saints de Bretagne* de Dom Lobineau.

1. *Alias :* Austrude, Audru et Austru.

toutes les vertus du cloître, modèle de modestie, de réserve, de mortification et de recueillement, ne se pardonnant rien à elle-même, elle était indulgente à l'égard des autres, sans toutefois faiblir en rien sur l'observation de la règle. Les plus jeunes sœurs l'aimaient comme on aime une mère, parce que ce n'était pas par des paroles rudes et sévères qu'elle tentait de corriger leurs défauts et de réformer leur caractère, mais c'était, au contraire, en ouvrant leur cœur à la confiance, en faisant appel à leur franchise, et en usant souvent de paroles d'encouragement. Anstrude puisait toute sa force dans l'union habituelle avec Dieu ; elle ne perdait jamais de vue sa présence, priait sans cesse pour sa communauté et exposait au Seigneur les besoins particuliers de chacune. Persuadée qu'une supérieure est responsable des sujets qui lui sont soumis, c'était pour obtenir leur avancement et leur persévérance qu'elle multipliait ses jeûnes, au point qu'elle ne prenait de nourriture qu'après avoir récité le Psautier auquel elle ajoutait encore des hymnes et des cantiques spirituels. Ses veilles étaient si prolongées qu'enfin elle se passa de lit, se contentant d'un petit siége près de la porte de l'église sur lequel elle prenait un peu de repos après l'office de la nuit. Au point du jour, elle allait prier successivement dans les sept églises du monastère, et s'adonnait ensuite au service des malades. Les pauvres et les orphelins étaient l'objet continuel de sa charité, et les veuves venaient chercher auprès d'elle les conseils que réclamait leur position. Les pécheurs mêmes ne pouvaient s'empêcher de la vénérer ; plusieurs se laissèrent persuader par ses charitables et douces remontrances et quittèrent pour toujours leurs habitudes vicieuses.

Tant de vertus ne mirent pas Anstrude à l'abri des persécutions. Madalgaire, treizième évêque de Laon, lui suscita toutes sortes de difficultés, prétendant à tort avoir des droits sur ce monastère. Anstrude résista avec fermeté, l'évêque fut débouté de ses prétentions, et défense lui fut faite de troubler désormais l'abbesse dans le gouvernement de sa maison. La sainteté ne s'oppose pas à ce que l'on s'efforce de se faire rendre justice, quand d'iniques agresseurs entreprennent de nous troubler dans nos légitimes possessions. Anstrude fut favorisée du don des miracles pendant sa vie et après sa mort. Le Seigneur l'appela à lui le 17 octobre 688. Son corps, ainsi que celui de sa mère, a reposé jusqu'à la Révolution française dans l'église abbatiale de Saint-Jean.

Le monastère de sainte Salaberge et de sainte Anstrude fut occupé par des religieuses jusqu'en 1128 : plusieurs reines de France en ont été abbesses. Cette maison était si respectée qu'aux fêtes solennelles le roi y portait sa couronne d'or, et n'y entrait jamais qu'à pied avec toute sa suite sans chevaux ni chiens. En 1128, les religieuses furent reléguées à Crandelain, village à deux lieues et demie de Laon ; on leur substitua des moines, et la maison prit le nom de Saint-Jean.

La fête de sainte Anstrude est célébrée dans le diocèse de Soissons et Laon le 17 octobre, qui est le jour anniversaire de sa mort.

Notice due à M. Henri Congnet, chanoine de Soissons. — Cf. *Acta Sanct. Ord. S. Benedicti;* et Dom Lelong, *Hist. du diocèse de Laon.*

SAINTE HEDWIGE OU HAVOIE,

VEUVE, DUCHESSE DE POLOGNE

1243. — Pape : Innocent IV. — Empereur d'Allemagne : Frédéric II.

La charité n'est jamais oisive; elle fait de grandes et nobles choses; elle s'abaisse aux œuvres les plus humbles et les plus basses; elle souffre avec patience les injures et elle se réjouit au milieu des humiliations. *Thomas à Kempis.*

Hedwige eut pour père le prince Berthold, duc de Carinthie, marquis de Méran et comte de Tyrol, et pour mère Agnès, fille du comte de Rotletch. De quatre frères que la nature lui donna, deux, Othon et Henri, se signalèrent dans les armes, et succédèrent l'un après l'autre à leur père. Un autre, nommé Berthold, fut patriarche d'Aquilée; et le dernier, nommé Elebert, devint évêque de Bamberg. Ses trois sœurs furent pourvues très-avantageusement. Agnès épousa Philippe-Auguste, roi de France; Gertrude fut mariée à André, roi de Hongrie, qui la rendit mère de la grande sainte Elisabeth, landgrave de Thuringe; et la troisième fut abbesse du célèbre monastère de Lutzingen, dans la Franconie. Quant à elle, ayant passé son enfance dans l'innocence, la crainte de Dieu, l'éloignement de toute convoitise et la pratique de la dévotion, dans laquelle elle fut perfectionnée dans ce même monastère de Lutzingen, elle épousa, à l'âge de douze ans, le prince Henri, duc de Silésie et de Pologne; ce qu'elle fit plutôt par obéissance envers ses parents, que par inclination pour le mariage. Dieu bénit cette sainte alliance par la naissance de trois garçons et de trois filles. Les trois garçons furent Henri, Boleslas et Conrad. Les trois filles, Agnès, Sophie et Gertrude. Dès qu'elle s'apercevait de sa grossesse, elle se retirait à part, du consentement du duc, son mari, afin que, ne s'appliquant qu'à la prière et aux œuvres de piété, elle attirât les bénédictions du ciel sur l'enfant qu'elle portait dans son sein. Elle conviait aussi le duc à garder la continence pendant l'Avent, le Carême, les Quatre-Temps, les vendredis, les veilles des fêtes et les dimanches, parce que, disait-elle, la pénitence et la dévotion ne s'accordent pas avec les plaisirs, quelque légitimes qu'ils puissent être. Et par cette modération chrétienne, elle lui fit si bien connaître l'excellence de la chasteté, qu'il résolut enfin de la garder le reste de sa vie. Ainsi, bien qu'ils fussent jeunes l'un et l'autre, ils en firent un vœu solennel entre les mains de l'évêque. Depuis ce temps-là, elle vécut dans la chair sans vivre selon la chair et se donna tout entière à la pratique des vertus les plus éminentes.

Sa maison était une école de piété par le bel ordre qu'elle y établit. Elle ne souffrait à son service que des personnes d'une vie pure et irréprochable; elle avait surtout une aversion extrême des médisants, et ne pouvait entendre ces paroles envenimées qui tuent en même temps l'âme de celui qui les profère et l'âme de celui qui les écoute. Elle exhortait tout le monde à l'amour de la chasteté; et ce fut par ce motif qu'elle porta le duc, son

mari, à bâtir près de Breslau, qui était leur ville capitale, le grand monastère de Trebnitz, où elle mit des religieuses de l'Ordre de Cîteaux. Elle en augmenta tellement le revenu par ses donations qu'il devint suffisant pour nourrir mille personnes. Pendant qu'on le bâtissait, elle obtint la grâce de tous les criminels, et fit qu'on les condamna seulement à y travailler à proportion des peines qu'auraient méritées leurs crimes. Elle y assembla plusieurs veuves et un grand nombre de vierges qui voulaient servir Dieu avec une entière pureté d'esprit et de corps. Sa fille, Gertrude, s'y consacra aussi à Jésus-Christ ; et, depuis, elle en fut élue abbesse.

Elle avait un soin particulier des pauvres jeunes filles et surtout des orphelines, tant de haute naissance que de basse condition : celles qui étaient appelées à la religion, elle les recevait dans son monastère ; quant aux autres, elle leur trouvait des partis convenables où elles pussent faire leur salut. Elle tenait toujours auprès d'elle quelques veuves avec lesquelles elle passait les jours et les nuits en jeûnes et en prières. Cromer, évêque de Varmie, au livre VIIe de son *Histoire de Pologne*, dit que son exemple et celui du prince, son mari, portèrent un gentilhomme fort riche, leur secrétaire d'Etat, à quitter la cour et le monde et à consacrer tout son bien à la construction d'un monastère de l'Ordre de Cîteaux, où lui-même prit l'habit religieux et passa le reste de sa vie avec beaucoup de piété.

Comme elle avait toujours eu dans son cœur un grand dégoût de toutes les vanités du siècle, elle ne cherchait point les vains ornements du corps, pour lesquels les dames ont ordinairement des passions si violentes ; mais elle se contentait de satisfaire à la bienséance de sa condition, selon les règles de la modestie chrétienne. Elle passa encore plus loin après son vœu de continence ; car, alors, rejetant jusqu'aux moindres ornements du siècle, elle ne voulut plus porter que des habits gris et d'une étoffe fort commune. Son désir de pratiquer plus parfaitement l'humilité, fit qu'elle quitta son palais et que s'étant établie avec peu de monde près du monastère de Trebnitz, elle s'y retirait souvent pour être plus libre dans ses exercices de dévotion. Elle y prit même l'habit de religieuse, mais sans aucun engagement, afin d'avoir toujours la liberté d'assister les pauvres de Jésus-Christ. Sa vie était si parfaite qu'elle surpassait toutes les sœurs par l'exactitude de son silence, par l'observation des lois et des constitutions régulières, et par l'austérité de ses pénitences. Cependant, elle ne se considérait que comme une pécheresse ; et, bien que sa conscience fût très-pure devant Dieu et devant les anges, et que sa vie fût, aux yeux des hommes, un modèle admirable de vertu, elle avait tant d'horreur d'elle-même, qu'elle n'en parlait qu'avec un extrême mépris. C'est par ce sentiment d'humilité qu'elle ne voulait point porter d'habits neufs, mais se contentait de ceux qui avaient déjà servi à quelqu'une des sœurs, et quelquefois même elle les portait si longtemps, qu'ils avaient perdu leur première forme. Elle avait des sentiments si avantageux des personnes religieuses, qu'elle baisait à genoux les places où elle les avait vues faire leurs prières, prenant, pour cela, le temps qu'elles étaient sorties du chœur. Une des sœurs voulut un jour savoir ce qu'elle y faisait, et elle vit qu'après avoir pratiqué ces actes d'humilité, elle se prosterna jusqu'à terre devant une croix, et qu'alors le Crucifix, détachant sa main droite, lui donna sa bénédiction et lui dit intelligiblement : « Votre prière est exaucée, et vous aurez ce que vous demandez ». Il est probable, ajoute l'historien de sa vie, qu'elle demandait à Dieu la grâce de persévérance pour les épouses de Jésus-Christ qu'elle honorait d'un si profond respect, et d'être elle-même faite participante de leurs bonnes œuvres.

Elle baisait aussi les essuie-mains et les serviettes dont elles s'étaient servies; et, prenant l'eau dans laquelle elles s'étaient lavées les pieds ou les mains, elle s'en lavait les yeux, le visage et la tête. Elle faisait la même chose à ses petits-fils, se persuadant que ce qui avait ainsi servi à ces saintes religieuses ne contribuerait pas peu à attirer sur elle et sur sa famille les bénédictions du ciel.

Cette haute estime lui fit prendre tous les monastères sous sa protection: elle les visitait de temps en temps et s'opposait généreusement aux violences qu'on voulait leur faire. Elle regardait le pain qu'elles mangeaient comme le pain des anges; elle en rachetait à prix d'argent les morceaux que l'on avait distribués aux pauvres, et elle ne les mangeait qu'après leur avoir donné plusieurs baisers avec une dévotion incomparable. Elle entretenait deux mendiantes afin qu'elles les lui apportassent pour en faire le mets le plus délicieux de sa table, et se faisant une sainte application des paroles de la Chananéenne, elle disait qu'elle était encore trop heureuse de se nourrir des miettes qui tombaient de la table de ses maîtres : c'est ainsi qu'elle appelait les religieux ; car elle les regardait comme n'étant pas moins élevés au-dessus d'elle par leur profession que les maîtres le sont dans le monde par leurs richesses au-dessus de leurs serviteurs. Elle portait le même respect aux pauvres, par égard à la pauvreté de Notre-Seigneur; elle voulait toujours en avoir quelques-uns auprès d'elle, principalement pendant ses repas. Avant de s'asseoir, elle leur donnait à manger de sa propre main, et, par une humilité prodigieuse, elle se mettait à genoux pour les servir et ne buvait qu'après que le plus malade et le plus dégoûtant avait bu dans sa coupe. Quand ils étaient sortis, elle baisait affectueusement, en secret, les endroits où ils s'étaient assis. Souvent elle leur lavait les pieds et les mains et leur faisait de grandes aumônes sans rien omettre de tout ce qui pouvait les satisfaire et les consoler. Le Jeudi Saint elle lavait les pieds à quelques lépreux, et leur donnait des habits neufs par respect pour Jésus-Christ, qui a bien voulu, pour l'amour de nous, être considéré comme un lépreux.

Sa patience n'était pas moins admirable que son humilité. Jamais elle ne se mettait en colère ni ne répondait avec rudesse à personne; mais elle traitait au contraire tout le monde avec tant de civilité, et usait de paroles si douces et si obligeantes, qu'elle contentait tous ceux qui avaient l'honneur de l'approcher. Si quelqu'un lui avait causé quelque déplaisir, elle ne lui répondait qu'avec douceur en ces termes, ou d'autres semblables : « Pourquoi avez-vous fait cela? je prie Dieu qu'il vous le pardonne ». Un de ses domestiques, nommé Stanislas, qui fut depuis religieux de Saint-Dominique, ayant perdu trois de ses plus belles coupes d'argent, qu'il avait en garde, la Sainte, au lieu de lui en faire une rude réprimande, se contenta de lui dire, sans nulle marque d'émotion : « Allez chercher avec soin ce que votre négligence vous a fait perdre », et elle prononça ces paroles avec tant de modération qu'elles ne causèrent aucune tristesse à celui qui avait commis cette faute, ainsi que lui-même l'a depuis avoué. Dans les accidents fâcheux qui lui arrivaient, elle témoignait une constance invincible et faisait paraître sur son visage autant de sérénité que dans les plus grandes prospérités. Lorsqu'elle reçut la nouvelle que le duc, son mari, avait été blessé dans un combat, et fait prisonnier de guerre par Conrad, duc de Kirne, elle répondit sans s'émouvoir : « J'espère que Dieu le délivrera bientôt et qu'il guérira parfaitement de ses blessures ». Cette conformité, néanmoins, à la volonté de Dieu, ne l'empêcha pas de travailler fortement à lui

procurer la liberté, et, comme le vainqueur ne voulait recevoir aucune des propositions qu'elle lui fit faire, quelque raisonnables qu'elles fussent, et que sur ce refus, le prince, son fils, eut assemblé une grande armée pour retirer par force son père des mains de cet arrogant, elle résolut, pour épargner le sang qui allait être répandu, de s'exposer elle seule pour le salut de tous les autres, et d'aller trouver celui que tant de sollicitations n'avaient pu fléchir. Elle ne parut pas plus tôt devant lui, qu'il se trouva saisi d'une aussi grande frayeur que s'il eût vu un ange de Dieu. Dépouillant cette fierté qui l'avait jusqu'alors rendu inflexible, il fit la paix et rendit le prisonnier. Ainsi, on peut dire de sainte Hedwige, qu'après avoir dompté dans elle-même, par les efforts de sa vertu, tous les mouvements d'impatience et de colère, elle eut ce merveilleux pouvoir de les dompter aussi dans les autres.

Sa patience ne fut pas moindre lorsqu'elle apprit la mort de son mari, qui arriva l'an 1238. Toutes les religieuses de Trebnitz fondaient en larmes pour la perte d'un si puissant protecteur ; mais la Sainte, quoique extraordinairement touchée de la perte d'un mari si vertueux, qu'elle aimait, et que ses éminentes vertus rendaient souverainement cher à son peuple et à son Etat, étouffa toutes ses douleurs pour en faire un sacrifice à la volonté de Dieu, et, tâchant de consoler celles qui paraissaient si affligées de ce malheur, elle leur dit : « Pourquoi vous troublez-vous de la sorte ? Est-ce que vous voulez résister à la volonté divine ? Le Créateur n'a-t-il pas droit de disposer comme bon lui semble de ses créatures, et faut-il, quand il le fait, que nous nous laissions accabler par la tristesse ? Ne lui sommes-nous pas redevables de notre vie ? Pourquoi donc ne pas mettre notre consolation dans l'accomplissement de ce qu'il ordonne de nous et de ceux qui nous appartiennent ? » Elle fit paraître la même constance à la mort de Henri, surnommé le Pieux, son fils, qui fut tué en combattant pour les autels et pour la patrie, contre les Tartares. Elle avait eu révélation qu'il devait mourir dans cette guerre ; mais la vue de cet accident ne fut pas capable de lui inspirer des sentiments de lâcheté. Elle ne détourna point pour cela le prince de se mettre en campagne ; au contraire, elle l'exhorta de tout son pouvoir à s'opposer à la fureur de ces infidèles, et sacrifia ainsi son propre fils à la défense de la religion et de l'Etat, contre les cruels et irréconciliables ennemis de l'un et de l'autre. Quand on lui annonça sa mort, elle n'en fut ni abattue ni troublée, mais elle se fortifia contre la douleur qu'elle en ressentit, par un généreux abandon aux ordres du ciel : « Dieu a disposé de mon fils comme il l'a voulu », dit-elle, « nous devons vouloir tout ce qu'il veut, et tout ce qui lui plaît nous doit plaire aussi ».

Cette merveilleuse force d'âme était soutenue par une mortification continuelle, qui lui faisait traiter son corps avec une extrême rigueur. Elle jeûnait tous les jours, excepté les dimanches et quelques-unes des plus grandes fêtes de l'année. Jamais elle ne mangeait de chair étant en santé, et cette grande abstinence dura quatre ans, sans que l'évêque de Bamberg son frère, qui lui en parla plusieurs fois, pût lui faire changer de conduite. Dans une grande maladie, Guillaume, évêque de Modène, légat du Saint-Siége en Pologne, lui commanda d'user de toutes sortes d'aliments. Elle obéit, mais elle assura depuis, que cette délicatesse avait donné plus de peine à son esprit que sa maladie, quoique violente, n'en avait fait souffrir à son corps.

Le dimanche, le mardi et le jeudi, elle mangeait du poisson et du laitage ; le lundi et le samedi, des légumes secs, et le mercredi et le vendredi,

elle jeûnait au pain et à l'eau. Mais sa ferveur augmentant, elle fut longtemps à ne vivre plus que de ces légumes secs et de pain grossier, avec un peu d'eau bouillie qui lui servait de boisson. Son abstinence était encore plus rigoureuse pendant l'Avent et le Carême et aux veilles de plusieurs Saints et Saintes : car alors elle ne donnait pas à son corps autant de cette simple nourriture qu'il en avait besoin pour subsister. Quoiqu'elle fût d'une complexion fort délicate et sujette à de grandes infirmités, elle portait sur sa chair nue un rude cilice, fait avec du crin de cheval, auquel elle avait cousu des manches de serge, afin de tromper saintement les yeux de ceux qui la voyaient. Elle portait aussi sur ses reins une ceinture faite de la même matière avec des nœuds, laquelle s'y attachait de telle sorte, que ses femmes ne pouvaient la retirer qu'avec peine lorsqu'il fallait en ôter le sang meurtri et corrompu qui s'y amassait. Elle marchait les pieds nus dans la neige et dans la glace, et faisait souvent sa prière en cet état ; le feu de la charité qui brûlait son cœur lui faisait mépriser le froid qu'elle sentait au dehors. A force de marcher ainsi sur la terre nue, elle avait la plante des pieds tout endurcie et crevassée. Quelquefois même, pendant le froid, le sang en sortait sans qu'elle s'en aperçût. Ses mains étaient dans le même état, et on les a vues plusieurs fois toutes couvertes de sang, parce qu'elle les tenait toujours exposées à la rigueur de l'hiver. Son lit était convenable à la qualité d'une si grande princesse ; mais au lieu de s'en servir, elle se couchait sur des ais ou sur des peaux étendues, lorsqu'après ses longues prières du soir ou de la nuit elle était obligée de prendre un moment de repos. S'il arrivait qu'étant extrêmement faible ou malade elle fût obligée de se traiter un peu plus doucement, elle couchait pendant quelque temps sur une paillasse couverte seulement d'un gros drap ; mais quelque incommodée qu'elle fût, elle ne voulut jamais se servir de matelas. Ses veilles étaient extraordinaires et au-dessus des forces humaines ; car, quoiqu'elle se levât souvent avant qu'on sonnât Matines, elle ne se recouchait point après qu'elles étaient dites, mais, passant le reste de la nuit en prières, elle purifiait son esprit par les larmes qu'elle répandait, et son corps par les coups qu'elle se donnait jusqu'au sang avec une très-rude discipline. Elle était si exténuée par toutes ces austérités, qu'on ne lui voyait plus que des os couverts d'une peau sèche et décolorée ; ce qui faisait dire à la princesse Anne, sa belle-fille : « J'ai lu la vie de beaucoup de Saints, mais je n'y ai jamais rien vu de plus austère que ce que je remarque tous les jours dans la duchesse, ma belle-mère ».

Sa charité était incomparable : elle faisait de grandes aumônes à divers monastères. Elle visitait elle-même, autant qu'elle le pouvait, les ermites et les religieuses cloîtrées, afin de connaître leurs besoins et d'y pourvoir abondamment ; elle envoyait à ceux qui étaient trop éloignés, des habits, des vivres et toutes les choses qu'elle jugeait leur être nécessaires. Elle assistait les religieux dans les affaires qu'ils avaient auprès du duc, son mari, et prenait soin de les faire bien traiter pendant le temps qu'ils étaient obligés de demeurer à la cour ; puis quand ils s'en retournaient, elle leur faisait donner de quoi faire leur voyage. Elle avait une tendresse incroyable pour tous les affligés, et son cœur semblait se fondre par la compassion qu'elle leur témoignait. Elle visitait les prisonniers, et quand elle ne pouvait pas le faire par elle-même, elle les envoyait visiter ; elle leur faisait fournir des habits pour les garantir du froid ; du linge, de peur qu'ils ne fussent incommodés faute d'avoir de quoi changer, et de la lumière pour diminuer l'horreur et les ténèbres de leur prison. Enfin, elle n'oubliait rien pour les sou-

lager dans leurs misères. Elle exerçait la même charité envers les prisonniers de guerre, auxquels elle procurait très-souvent la liberté. Elle délivrait ceux qui n'étaient détenus que pour leurs dettes, en payant pour eux leurs créanciers. Elle se faisait l'avocate de ceux qui avaient eu le malheur d'encourir la disgrâce du prince, et, en se mettant à genoux devant lui, elle priait pour eux avec larmes, jusqu'à ce qu'il eût accordé leur pardon. Elle était la mère de tous les misérables et particulièrement des veuves et des orphelins, dont elle prenait elle-même le soin dans leurs nécessités et dans toutes leurs affaires. Les pauvres qui recevaient continuellement les effets de sa charité, la suivaient partout, et elle faisait toujours mettre à l'église une somme d'argent devant elle, pour la leur distribuer, sans que ses domestiques osassent les empêcher de l'approcher. En quelque lieu qu'elle allât, elle avait toujours à sa suite treize pauvres infirmes qu'elle nourrissait en l'honneur de Jésus-Christ et des douze Apôtres. Elle les faisait conduire sur des chariots, et son premier soin en arrivant était pour eux. Elle leur donnait les viandes délicates qu'on lui servait, et ne prenait que des légumes pour elle ; ce qui faisait dire aux courtisans, qu'ils auraient mieux aimé être traités comme les pauvres de la duchesse, que de la manière quelle se traitait elle-même. Outre ceux-là elle en nourrissait encore une grande quantité, pour lesquels elle avait une cuisine et des officiers particuliers, afin qu'on leur donnât, selon les divers temps, toute la nourriture qui leur était nécessaire. Elle préservait ses sujets des vexations des gens de justice, et, dans la crainte que les juges ne leur fussent trop sévères, elle assistait souvent en personne à leurs jugements ; et alors, ce n'était pas le juge, mais quelqu'un de ses aumôniers qui les prononçait, afin que les parties fussent traitées plus doucement. Elle priait quelquefois avec larmes son intendant, nommé Ludolphe, d'user d'humanité et de douceur envers tout le monde, et de ne pas exiger avec rigueur ce qui lui était dû. Enfin la bonté de cette sainte princesse était comme une fontaine publique, où elle voulait que chacun vînt puiser de l'eau, sans que nul de tous ceux qui en approchaient manquât d'en avoir. Aussi tout le monde ayant recours à elle, s'il arrivait qu'elle ne pût assister quelqu'un, elle adressait pour lui ses prières à la libéralité du Tout-Puissant, et lui obtenait par des miracles ce qu'elle ne pouvait lui donner par elle-même.

Toutes ces vertus tiraient leur origine de l'union intime qu'elle avait avec Dieu. Elle ne le perdait jamais de vue. Elle passait les nuits entières en oraison, où elle recevait des avant-goûts des délices célestes dont jouissent les Bienheureux ; elle y était souvent dans une telle abstraction de tous les sens, qu'on la voyait comme insensible. Quelques-uns même ont vu son corps élevé en l'air et tout environné de clarté. Elle ne souffrait point qu'on lui parlât pendant le divin office, et elle disait que c'était traiter ingnement la majesté de Dieu, de mêler les entretiens des créatures avec ceux de son Créateur. Quoiqu'elle fît son possible pour cacher ce qui se passait entre son divin Epoux et elle, elle était néanmoins souvent trahie par les gémissements, les soupirs et les larmes que la grandeur de son amour et la tendresse de sa dévotion ne lui permettaient pas de retenir. On ne l'a jamais vue prier assise ; mais après s'être tenue quelque temps debout, elle se mettait en terre, les genoux tout nus : ce qui y fit venir de gros durillons, qui la faisaient beaucoup souffrir en hiver. Elle cherchait des lieux retirés pour y faire ses prières, afin de s'y rassasier sans empêchement et sans distraction des consolations et des douceurs dont Dieu la favorisait. Elle ne voulut pourtant jamais, ainsi que font quelquefois les grands

princes, faire dire dans son palais ou dans sa chambre l'office divin qui se dit publiquement; mais elle allait toujours à l'église avec sa famille, assistait aux vêpres, à la messe et aux autres offices, et les faisait chanter solennellement en sa présence; ni l'éloignement des lieux, ni la difficulté des chemins, ni le froid, ni la neige, ni la pluie ni d'autres incommodités n'étaient capables de l'en empêcher. Elle entendait plusieurs messes, pendant lesquelles elle priait à genoux, ou toute prosternée et rarement appuyée. Elle ne rougissait point de baiser la terre, et elle demeurait si longtemps en cet état, qu'il aurait été impossible à son corps, si faible et si délicat, d'y résister, s'il n'eût été soutenu et fortifié par la ferveur de sa dévotion et par une grâce extraordinaire. Elle allait à l'offrande à toutes les messes auxquelles elle assistait, ou y envoyait quelqu'un pour elle. Elle priait toujours le prêtre d'imposer les mains sur sa tête et de lui donner de l'eau bénite, croyant recevoir par là quelque secours particulier et du soulagement dans ses maladies, comme il est arrivé diverses fois. Lorsqu'elle approchait de la sainte Table pour y recevoir le corps de Jésus-Christ, elle répandait tant de larmes et priait avec tant de ferveur, à genoux et prosternée contre terre, que l'ardeur de sa dévotion en donnait à ceux qui la regardaient. Elle avait plusieurs images et plusieurs reliques des Saints, qu'elle faisait mettre devant elle dans l'église, afin que cette vue rappelât plus vivement dans son esprit le mérite de leurs vertus, et qu'elle échauffât davantage sa piété par la confiance qu'elle avait en leur intercession et en leurs prières. Elle avait une affection singulière envers la sainte Vierge, et elle en portait toujours sur elle une petite image, qu'elle tenait ordinairement à la main pour la pouvoir regarder, et s'exciter ainsi de plus en plus à l'aimer : cela fut si agréable à Dieu, que des malades auxquels elle la fit baiser, recouvrèrent à l'heure même une parfaite santé. Elle méditait presque continuellement sur la Passion de Notre-Seigneur, et elle portait un grand respect à tout ce qui y avait le moindre rapport : quand elle rencontrait la figure de la croix, que souvent le hasard avait plutôt formé que l'artifice des hommes, elle se mettait à genoux, l'adorait et la baisait avec une tendresse merveilleuse; puis, la levant de terre, elle la plaçait dans un lieu où elle ne fût plus foulée aux pieds du monde. Elle craignait extrêmement les éclairs et le tonnerre, parce que, disait-elle, ils lui remettaient devant les yeux le jour terrible de la vengeance de Dieu dans son dernier jugement, ce qu'elle ne pouvait même prononcer sans trembler; mais son appréhension cessait lorsqu'un prêtre avait imposé les mains sur sa tête, comme pour lui servir de bouclier et d'assurance de la protection divine; car alors, ne craignant plus rien, elle demeurait à genoux en prières jusqu'à ce que la tempête fût cessée.

On raconte plusieurs miracles de sainte Hedwige, qui furent autant de marques évidentes du grand crédit qu'elle avait auprès de Dieu. Elle ressuscita deux hommes qui avaient été exécutés en punition de leurs crimes; le duc, son mari, commanda que toutes les fois qu'elle passerait devant les prisons, on mît en liberté les prisonniers qu'elle demanderait. Elle rendit la vue, en faisant seulement le signe de la croix, sur une religieuse qui l'avait perdue à force de pleurer. S'étant endormie, en lisant un livre, la bougie qu'elle tenait à la main et qui tomba sur les feuillets, s'y consuma tout entière sans les brûler. De l'eau, qu'elle voulait boire par pénitence, se trouva changée en vin, pour apaiser le prince, son mari, à qui cette mortification n'agréait pas.

Elle fut favorisée du don de prophétie, et elle prédit plusieurs choses

qui sont effectivement arrivées comme elle les avait prédites ; entre autres, le temps où elle devait mourir. Quand elle se vit près de cet heureux moment, elle se fit administrer le sacrement de l'Extrême-Onction, sans paraître encore malade, par l'assurance qu'elle avait qu'elle allait le devenir. Incontinent après, elle tomba dans la maladie dont elle mourut. En cet état, Dieu lui fit encore connaître plusieurs choses qu'elle n'avait jamais apprises ni entendues de personne ; et elle fut consolée et visitée par sainte Madeleine, sainte Catherine, sainte Thècle et sainte Ursule, qui lui apparurent visiblement. Enfin, après avoir choisi sa sépulture dans l'église de Trebnitz, devant l'autel de Saint-Jean l'Evangéliste, où deux de ses enfants, morts en âge d'innocence, étaient déjà enterrés, elle rendit son esprit à Notre-Seigneur, pour être couronnée d'une gloire immortelle. Ce fut le 15 octobre 1243 ; et, vingt-quatre ans après, le décret de sa canonisation fut promulgué par le pape Clément IV. Comme ce souverain Pontife avait été marié avant d'être ecclésiastique, il avait une fille qui était devenue aveugle : pendant qu'il se préparait à cette auguste cérémonie, il lui vint une inspiration de demander à Dieu que, si Hedwige était sainte, il lui plût de guérir sa fille par son intercession ; il le fit en célébrant la messe, et il obtint aussitôt l'effet de sa demande. Le 17 août 1268, son corps fut levé de terre, et il sortit de son sépulcre une odeur si agréable, qu'elle remplit tous les assistants de joie et d'étonnement ; sa chair se trouva toute consumée, excepté trois doigts de la main gauche, qui étaient encore tout entiers et tenaient cette petite image de la sainte Vierge dont nous avons parlé. Elle l'avait à l'heure de sa mort, et elle la serra si fort avec ses trois doigts que, ne pouvant la lui ôter, on fut obligé de l'enterrer avec elle.

Sa mémoire est marquée dans le martyrologe romain au 15 de ce mois ; mais sa fête ne ne se fait que le 17, jour auquel le pape Innocent XI a permis d'en faire l'office.

On la représente : 1° à genoux devant un crucifix. Jésus-Christ détache une de ses mains de la croix pour bénir sa pieuse servante ; 2° debout, tenant une corbeille de fleurs ; 3° soignant des malades dans un hôpital et leur donnant à manger.

Tiré de sa *Vie* qui se trouve dans le recueil de Surius. — Cf. le P. Matthieu Raderus dans sa *Bavaria sancta*.

LA B. MARGUERITE-MARIE ALACOQUE,

RELIGIEUSE DE LA VISITATION, A PARAY-LE-MONIAL, AU DIOCÈSE D'AUTUN

1690. — Pape : Alexandre VIII. — Roi de France : Louis XIV.

> Le sacré Cœur de Jésus est un abîme d'amour où il faut abîmer tout l'amour-propre qui est en nous, avec toutes ses mauvaises productions, qui sont les respects humains et les désirs de nous satisfaire.
>
> *Maxime de la Bienheureuse.*

Marguerite-Marie Alacoque vint au monde le 22 juillet 1648, et fut baptisée dans la paroisse de Verosvres, petit village dépendant du Mâcon-

nais. Ses parents vivaient dans une condition aisée et servaient Dieu de tout leur cœur. Son père se nommait claude Alacoque, et sa mère Philiberte Lamyn. Ils eurent sept enfants, trois filles et quatre garçons. Deux garçons seulement avec Marie Alacoque parcoururent une assez longue carrière, les autres moururent jeunes. Son père, tout en faisant valoir son bien, exerçait la charge de notaire royal et avait, pour plusieurs seigneurs, l'administration de la justice seigneuriale. Aussitôt que Marguerite se connut, elle aima Dieu. Elle conçut dès lors du péché une telle horreur que pour arrêter les saillies et les vivacités de son enfance, il suffisait de lui dire qu'elles étaient des offenses à Dieu. Dieu s'était emparé dès lors complétement de son cœur ; et, un jour qu'elle assistait à la messe, entre les deux élévations, elle prononça ces paroles qu'elle ne comprenait pas, mais que depuis quelque temps déjà elle se sentait pressée de dire : « Mon Dieu, je vous consacre ma pureté, et je vous fais vœu de perpétuelle chasteté ». Marguerite, doucement attirée vers Dieu, ne se sentait aucun attrait pour les choses de la vie. Elle n'avait qu'une passion : se retirer dans la solitude et encore souvent elle n'osait pas, dans la crainte de rencontrer des hommes.

La sainte Vierge veillait avec un soin particulier sur celle que son fils s'était choisi pour épouse. Dans sa naïve simplicité, Marguerite-Marie n'osant s'adresser au fils, avait recours à la mère, et chaque jour elle récitait en son honneur tout le Rosaire. Sa marraine, madame de Fautrières, voulut avoir sa filleule près d'elle, afin de lui apprendre ses prières et de l'instruire des vérités chrétiennes. Elle avait quatre ans quand elle fut remise aux mains de cette dame. Elle ne trouva pas les agréments de la maison paternelle, cependant ce séjour lui plut parce qu'il était tout proche de l'église, et chaque fois qu'on ne la voyait pas au château, on était sûr de la trouver aux pieds des autels où elle ne s'ennuyait jamais.

Marguerite-Marie avait huit ans quand elle perdit son père. Sa mère, comprenant qu'elle ne pourrait suffire à l'accomplissement de tous ses devoirs, mit sa fille en pension chez les Clarisses de Charolles. A dix ans elle fut admise à faire sa première communion, et dès lors on vit redoubler son attrait pour la solitude et la prière. La maladie vint la visiter et commença à l'initier aux douleurs du calvaire. Durant quatre années elle languit sur un lit de douleurs, ayant presque complétement perdu l'usage de ses membres. Revenue à la maison paternelle, elle semblait réduite à la dernière extrémité ; l'art des médecins n'y pouvant rien, elle fit alors vœu à la sainte Vierge, si elle recouvrait la santé, d'être plus tard l'une de ses filles, et elle fut subitement guérie. A partir de ce moment la sainte Vierge sembla veiller sur elle avec plus de soin encore qu'auparavant ; elle lui apparaissait souvent, et la reprenait de ses moindres manquements.

Marguerite-Marie consacrait un temps considérable à l'oraison, et la prolongeait souvent fort avant dans la nuit. Les domestiques en avertirent sa mère qui, à son grand chagrin, la fit coucher avec elle. Elle se livrait aussi à de rudes mortifications qui lui causèrent des infirmités nombreuses. Ses jambes se couvrirent d'ulcères et il lui vint une grande douleur de côté. Ayant obtenu de se séparer de sa mère, elle se livra de nouveau à l'oraison et aggrava ses souffrances au point qu'il fallut voir les médecins. Leurs prescriptions furent suivies à la lettre sans procurer aucun soulagement. Alors Marguerite-Marie proposa à sa mère de faire ensemble une neuvaine pour obtenir sa guérison, et au bout de la neuvaine ses

plaies se trouvèrent parfaitement fermées et toutes ses douleurs avaient disparu.

Marguerite-Marie avait une humeur vive et enjouée; elle trouvait un grand charme aux amusements de son âge, et après sa guérison il lui arriva de se relâcher dans la pratique du bien et d'être trop sensible à la vanité et à l'affection des créatures. Dieu ne voulait pas de partage; et pour détacher son cœur des plaisirs mondains, il lui envoya de nouvelles épreuves. Sa mère, incapable de surveiller l'exploitation de ses domaines, en confia la direction à des personnes qui la réduisirent bientôt, elle et ses enfants, à la plus dure servitude. « Nous n'avions plus », dit Marguerite-Marie dans ses mémoires, « aucun pouvoir dans la maison et nous n'osions rien faire sans permission. C'était une guerre continuelle, tout était fermé sous clef, de telle sorte que je ne trouvais pas même de quoi m'habiller pour aller à la sainte messe; il me fallait emprunter coiffes et habits. J'avoue que je ressentis vivement cet esclavage. Ce fut pour lors que je commençais à sentir ma captivité dans laquelle je m'enfonçai si avant que je ne faisais rien et ne sortais pas sans l'assentiment de trois personnes. Ce fut dès lors que toutes mes affections se tournèrent à chercher mon plaisir et ma consolation dans le très-saint Sacrement. Mais me trouvant, dans ce village, éloignée de l'église, je n'y pouvais aller qu'avec l'agrément de ces trois personnes, et il arrivait que quand l'une agréait, l'autre ne voulait pas. Souvent, lorsque j'en témoignais ma peine par mes larmes, on me reprochait que c'était que j'avais donné rendez-vous à quelque jeune homme et que j'étais fâchée de ne pouvoir y aller, moi qui sentais dans mon cœur une si grande horreur de pareilles choses que j'aurais plutôt consenti à voir déchirer mon corps en mille pièces que d'en avoir seulement la pensée. Ne sachant donc où me réfugier, je me cachais en quelque coin de jardin, ou d'étable, ou en d'autres lieux où il me fût permis de me mettre à genoux et de répandre mon cœur par mes larmes devant mon Dieu. Je le faisais toujours par l'entremise de la très-sainte Vierge, ma bonne mère, en laquelle j'avais mis toute ma confiance. Je demeurais là des journées entières sans boire ni manger, et quelquefois les pauvres gens du village me donnaient par compassion un peu de lait ou de fruit sur le soir. Retournant ensuite au logis, c'était avec tant de crainte et de tremblement, qu'il me semblait être une pauvre criminelle qui allait recevoir sa sentence de condamnation. Je me serais estimée plus heureuse d'aller mendier mon pain, plutôt que de me voir dans cette contrainte, car souvent je n'en osais prendre sur la table. Quand je rentrais, on me faisait de nouvelles querelles, de ce que je n'avais pas pris soin du ménage et des enfants de ces chères bienfaitrices de mon âme; et sans qu'il me fût loisible de dire un seul mot, je me mettais à travailler avec les domestiques, après quoi je passais les nuits comme j'avais passé le jour, à verser des larmes aux pieds de mon crucifix».

Jésus-Christ profita de cela pour lui apprendre à souffrir et lui faire estimer les souffrances, et elle se prit à souhaiter que ses peines n'eussent pas de fin. Elle souffrit dès lors sans se plaindre et sans murmurer, regardant les injures dont elle était l'objet comme le juste salaire de ses péchés. Si elle pardonnait généreusement ce qu'on lui faisait supporter, elle eut plus de peine à pardonner les injures et les mauvais traitements dont sa mère était l'objet; mais la grâce du bon Maître aidant, elle parvint à comprimer les révoltes de son cœur. Au milieu de ses épreuves, elle sentit renaître son amour pour l'oraison. Elle ne la connaissait que de nom, mais

Jésus-Christ devint son maître, et dans cet exercice elle puisait un désir insatiable de la communion et des souffrances. Mais ses épreuves allaient bientôt cesser pour faire place à d'autres d'une nature plus délicate.

Le moment était venu où ceux qui disposaient d'elle songèrent à l'établir dans le monde. S'il n'eût été question que d'elle, elle eût déclaré sa volonté inébranlable de ne jamais se marier, mais elle avait peur pour sa mère et elle crut devoir prendre des ménagements qui faillirent lui devenir funestes. La conduite que l'on avait tenue jusque-là à son égard change, il faut qu'elle se pare, se produise dans le monde et subisse les visites. Plusieurs partis se présentèrent : elle les refusa ; mais elle vit pleurer sa mère qui n'avait d'autre espoir qu'en elle et désirait son établissement pour échapper à la servitude. Marguerite-Marie, tourmentée par son vœu de chasteté, finit par se persuader que ce vœu fait dans un âge où elle ne savait rien, ne l'obligeait pas, et elle se résolut à suivre la voie facile que l'on couvrait de fleurs sous ses pas. Entendons-la décrire elle-même les agitations de son âme : « Je commençais à voir le monde et à me parer pour lui plaire, et je cherchais à me divertir autant que je le pouvais. Mais vous, ô mon Dieu, seul témoin de la grandeur et de la longueur de la peine que ce combat intérieur me faisait souffrir et à laquelle j'aurais mille fois succombé sans un secours extraordinaire de votre miséricorde, vous aviez bien d'autres desseins que ceux que je projetais dans mon cœur. Vous me fîtes connaître en cette rencontre, comme vous l'avez fait en plusieurs autres, qu'il m'était bien dur de regimber contre le puissant aiguillon de votre amour. Ma malice et mon infidélité me faisaient employer toutes mes forces et toute mon industrie pour résister à son attrait et pour éteindre en moi tous ses mouvements. Mais c'était en vain ; car au milieu des compagnies et des divertissements, ce divin amour me lançait des flèches si ardentes qu'elles perçaient mon cœur de toutes parts et le consumaient. La douleur que je ressentais me rendait tout interdite, et cela ne suffisait pas encore pour détacher un cœur aussi ingrat que le mien ; je me sentais comme liée avec des cordes et tirée si fortement, qu'enfin j'étais contrainte de suivre celui qui m'appelait ; il me conduisait en quelque lieu retiré, où il me faisait de sévères réprimandes. Hélas ! il paraissait jaloux de mon misérable cœur ».

Le soir, en revenant de ses vains plaisirs, et de ses amusements frivoles, elle pleurait. Notre-Seigneur se présentait à elle avec ses plaies sanglantes et lui reprochait ses vanités. Alors elle se flagellait, macérait son corps et n'en recommençait pas moins le lendemain sa vie mondaine. Ces luttes et ces combats durèrent trois ans. Continuellement poursuivie de la crainte des jugements de Dieu, elle n'avait ni paix, ni tranquillité, ni repos. Elle voulait devenir une sainte, elle cherchait une vie facile à imiter, mais ne trouvait personne qui se fût sanctifié autrement que par la croix. Le bon Maître, cherchant à la ramener complétement à lui, lui mit au cœur un ardent amour du prochain. Elle avait pour les pauvres une vive et tendre compassion, les soignait avec sollicitude et pansait les plaies des infirmes. Elle était émue de compassion pour les âmes, aussi l'hiver elle réunissait les enfants pour leur apprendre leur catéchisme et leurs prières. Elle s'astreignait à une obéissance parfaite, ne faisant rien sans la permission des gens de la maison qui la traitaient durement et prenaient occasion de sa soumission pour se montrer plus impérieux et plus exigeants.

C'est par ces moyens que Notre-Seigneur reprenait peu à peu ses droits sur cette âme. Cependant sa mère luttait de son côté ; comme Marguerite-

Marie avait 20 ans, elle ne cessait de représenter à sa fille qu'elle était dans l'âge où l'on doit s'établir. Elle la pressait et la sollicitait d'en finir. Les supplications d'une mère sont très-puissantes. Le démon, de son côté, la voyant faiblir, redoublait ses efforts. Cette dernière lutte fut terrible, mais Dieu, qui éprouve ses serviteurs sans les abandonner jamais, vint à son secours de la manière suivante. Laissons-la parler elle-même.

« Une fois, après la communion, Jésus-Christ me fit voir qu'il était le plus beau, le plus riche et le plus puissant, le plus accompli et le plus parfait de tous les amants. Il me reprochait que lui étant promise depuis tant d'années je pensais cependant à rompre avec lui pour prendre un autre époux. Oh ! apprends, si tu me fais cette injure, que je t'abandonne pour jamais. Si, au contraire, tu m'es fidèle, je ne te quitterai point et je te rendrai victorieuse de tous tes ennemis. J'excuse ton ignorance, parce que tu ne me connais pas encore ; mais si tu veux me suivre, je t'enseignerai à me connaître et je me manifesterai à toi.

« En me disant cela, il imprimait le calme dans mon intérieur, de sorte que mon âme se trouva dans une très-grande paix. Je me déterminais à l'heure même de mourir plutôt que de changer. Il me semblait que mes liens étaient rompus et que je n'avais plus rien à craindre. Je me disais à moi-même que quand même la vie religieuse serait un purgatoire, il me serait plus doux de m'y purifier le reste de ma vie que de me voir précipitée dans l'enfer que j'avais tant de fois mérité par mes péchés et mes résistances continuelles.

« M'étant donc ainsi déterminée pour la vie religieuse, ce divin Epoux de mon âme, comme s'il avait craint que je ne lui échappasse encore, me demanda de consentir qu'il s'emparât et se rendît maître de ma liberté, parce que j'étais faible. Je donnai de bon cœur ce consentement, et dès lors il s'empara si fortement de ma liberté qu'il me semble n'en avoir plus eu de jouissance. Je renouvelai mon vœu, commençant à le comprendre, et je lui dis que, quand il devrait m'en coûter mille vies, je ne serais jamais autre que religieuse. Je m'en déclarai dès lors hautement et je priais qu'on congédiât tous ces partis, quelque avantageux qu'ils pussent être. Ma mère, voyant cela, ne pleurait plus en ma présence, mais elle pleurait continuellement avec tous ceux qui lui en parlaient ; ils ne manquaient pas de me venir dire que je serais la cause de sa mort, si je la quittais, et que j'en répondrais à Dieu, puisqu'elle n'avait personne que moi pour la servir et que je serais aussi bien religieuse après sa mort que pendant sa vie. Un de mes frères surtout, qui m'aimait beaucoup, fit tous ses efforts pour me détourner de mon dessein, m'offrant une partie de son bien pour me mieux loger dans le monde, mais à tout cela mon cœur était devenu insensible comme un rocher ».

Cette fois la victoire était gagnée. Tous les obstacles n'étaient pas encore vaincus, mais le plus difficile était fait et la paix était rentrée dans son âme. A peine cette lutte était-elle terminée qu'il s'en présenta une autre d'un genre différent. Un de ses oncles voulut la faire entrer chez les Ursulines. Marguerite-Marie sentait que Dieu la voulait ailleurs. Elle avait de l'attrait pour la Visitation, dont on ne lui parlait pas. Dieu vint à son secours. Elle était en ce moment à Mâcon où la chose allait se décider. Elle apprend tout à coup la maladie de sa mère et de son frère. Elle part en toute hâte, et à sa vue sa mère et son frère reviennent à la santé. Cette crainte de la mort de sa mère, si elle persistait à vouloir se séparer d'elle, était un nouvel obstacle à sa vocation. Cette fois encore le ciel lui vint en

aide. Un religieux de Saint-François s'étant arrêté quelques jours à Verosvres, Marguerite-Marie lui découvrit son intérieur, et ce religieux vint trouver Chrysostome Alacoque pour lui déclarer qu'il répondrait devant Dieu de la vocation de sa sœur. Cette fois les difficultés disparurent, et il fut décidé que Marguerite-Marie serait fille de Sainte-Marie et qu'elle entrerait à Paray-le-Monial, à l'extrémité du Charollais.

A vingt-quatre ans, elle entrait au couvent de la Visitation de Paray-le-Monial, là où Dieu la voulait, et elle le sentit en franchissant le seuil de la maison. Marguerite, poussée par un attrait invincible, avait voulu être religieuse à Paray-le-Monial, où elle ne connaissait personne, parce que dans la pensée de Dieu elle devait être l'une des plus illustres héritières de l'esprit de saint François de Sales. Ignorant comme tout le monde les grandes et mystérieuses conséquences de sa vocation, mais guidée par une main invisible, entre toutes les familles religieuses elle choisit précisément la plus propre à seconder la mission qu'elle doit recevoir un jour de propager dans l'Eglise, la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus, et d'en faire goûter les doux fruits aux fidèles. Il suffit, en effet, d'ouvrir les œuvres de saint François de Sales, pour voir que tout y respire l'amour du Sacré-Cœur de Jésus, de ce cœur où ce grand Saint fait sa demeure et où il puise, comme à leur vraie source, les douces ardeurs de son zèle, et les tendres empressements de sa charité envers le prochain. Tout était préparé, dans cet ordre de la Visitation, pour favoriser la mission de Marguerite-Marie. Elle allait rencontrer des âmes accoutumées à reconnaître le doux empire du cœur de Jésus, il lui était réservé de faire décerner à ce cœur un culte solennel et public de réparation, afin de le dédommager de l'indifférence et du mépris des hommes, par qui son amour est si cruellement outragé. C'est là, en effet, toute la dévotion au Sacré-Cœur.

Le monastère de Paray-le-Monial, où venait d'entrer notre Bienheureuse, avait été fondé en 1626, par le P. du Barry, jésuite, à la suite d'une mission donnée dans cette ville infectée des erreurs de l'hérésie. Il y avait fait beaucoup de bien, un grand nombre d'âmes étaient revenues à la vérité, et pour affermir le bien produit, le zélé religieux avait cru devoir fonder un couvent de la Visitation. Il fallut, pour y parvenir, vaincre de grands obstacles ; avec de la persévérance et de l'énergie, ils arrivèrent à être tous levés, et la première personne qui y entra, fut Mlle Rosselin, appartenant à l'une des familles les plus considérables de Paray-le-Monial. Une petite colonie était venue de Lyon pour occuper une maison assez incommode, et qu'on avait tant bien que mal transformée en couvent. Bientôt une jeune fille aussi de Paray-le-Monial, qui appartenait à l'une des familles les plus illustres de la ville, et se nommait Mlle Thouvant, suivit son exemple. Il était réservé à ses vieux jours de voir arriver au noviciat Marguerite-Marie, dont elle dirigea les premiers pas. Elle était maîtresse des novices, et la supérieure se nommait la Mère Jéronyme Hersant, professe du premier monastère de Paris, elle accomplissait alors sa sixième année de supériorité.

En entrant au noviciat, la Bienheureuse s'estima la dernière de toutes et se soumit avec une entière simplicité aux moindres observances. Notre-Seigneur lui fit goûter toutes les douceurs attachées à son service et fut lui-même le maître qui lui apprit à faire oraison. La Bienheureuse avait soif et faim et désirait vivement être initiée à cette science sacrée. Jésus-Christ, après avoir purifié son âme de toutes les taches qu'elle avait contractées par l'affection des créatures et l'amour d'elle-même, lui inspira un désir si ardent d'aimer et de souffrir qu'elle perdit le repos et ne pouvait plus

songer à autre chose. Cependant, sachant que l'obéissance vaut mieux que les sacrifices, elle mit sa volonté sous le joug de cette vertu si agréable à Dieu.

Le 25 août 1671, Marguerite-Marie prenait le saint habit. « Ayant passé », dit-elle dans ses mémoires, « ayant passé mon essai avec un ardent désir de me voir à Dieu et étant revêtue de notre saint habit, mon divin Maître me fit voir que c'était le temps de nos fiançailles, lesquelles lui donnaient un nouvel empire sur moi et m'imposaient à moi un double engagement de l'aimer d'un amour de préférence. Après quoi il me fit comprendre qu'à la façon des amants les plus passionnés, il me faisait goûter dans ces commencements ce qu'il y avait de plus doux dans la suavité de son amour ». Sur l'invitation du bon Maître elle se fit une solitude dans son cœur et y passait dans de doux entretiens tout le temps dont elle disposait. Elle goûtait tant de suavité dans ces entretiens qu'elle en ressentait une étrange confusion, craignant qu'on ne découvrît ce qui se passait en elle.

Ses supérieurs n'étaient pas sans inquiétude de la voir dès les commencements engagée dans des voies si extraordinaires. On voulut l'éprouver pour juger de son obéissance, et on lui déclara que cette façon d'oraison convenait peu à une fille de Sainte-Marie, et que si elle continuait elle ne serait pas admise à la profession. On multiplia les épreuves, mais rien n'y fit. L'humble postulante avait beau faire, elle ne pouvait se soustraire à l'action de Dieu qui absorbait toutes les puissances de son âme. Parfois, harcelée en mille manières, elle poussait vers son divin Epoux un cri de détresse. « Hélas ! » lui disait-elle, « venez à moi, vous êtes la cause de ma peine ». « Reconnais », lui répondait-il, « que tu ne peux faire le bien sans moi. Je ne te laisserai point manquer de secours, pourvu que tu tiennes toujours ton néant et ta faiblesse abîmés dans ma force ». Elle avait coutume de dire que plus les humiliations sont petites en apparence, plus elles sont sensibles à la nature. Pendant huit ans elle s'efforça de vaincre une répugnance dont elle ne put triompher. Chaque fois qu'elle renouvelait sa tentative, c'était pour elle une occasion de crises et de souffrances inouïes.

Enfin elle allait être admise à la profession, son obéissance à la fois si simple et si courageuse devait vaincre toutes les défiances. Pendant la retraite qui la disposa à cette action, elle reçut de si grandes grâces de Notre-Seigneur que jamais elle n'en avait senti de semblables. Il lui inspira surtout un ardent amour de la Croix, et lui fit connaître d'une façon merveilleuse le mystère de sa Passion et de sa mort. Il lui parla souvent pendant cette retraite, et lui dit entre autres choses : « Voici la place de mon côté pour y faire ta demeure actuelle et perpétuelle, c'est là où tu pourras conserver la robe d'innocence dont j'ai revêtu ton âme. Tu vivras désormais de la vie d'un Homme-Dieu, tu vivras comme ne vivant plus, afin que je vive parfaitement en toi. Prends garde de te regarder toi-même hors de moi ». Admise à la profession à l'unanimité des voix, elle prononça ses veux solennels le 6 novembre 1672. Jésus-Christ lui dit alors qu'elle était devenue son épouse et il inonda son âme de tous les délices du Thabor.

Marie-Françoise de Saumaise était alors supérieure ; c'était à elle que revenait le soin de diriger Marguerite-Marie dans les voies de la perfection religieuse. Ces deux âmes se comprirent et s'aimèrent d'une affection profonde. Mais plus la Mère de Saumaise se sentait d'inclination pour Marguerite-Marie, plus elle avait à cœur de la rassasier du poids des humiliations et des souffrances. Elle la mit d'abord à l'infirmerie comme aide de la

sœur Catherine Marest, fille forte et courageuse et d'humeur à exiger autant des autres qu'elle faisait elle-même. Elle était d'une constitution solide et endurcie à la fatigue. Marguerite-Marie eut beaucoup à souffrir sous la conduite d'une semblable fille; elle fit maladresse sur maladresse et en fut reprise très-vertement; elle fit des chutes à se briser, son ange gardien la préserva, mais elle en contracta un mal de tête qui lui infligeait souvent des tortures atroces. Après une année passée à l'infirmerie, Marguerite-Marie changea d'office et fut, toujours en rang subalterne, chargée de veiller sur les quelques pensionnaires que recevait le couvent. Les enfants, avec l'heureux instinct de leur âge, ne tardèrent pas à découvrir le trésor qu'elles possédaient et s'attachèrent à leur maîtresse. Bientôt ces jeunes filles auxquelles elle parlait de Dieu, chaque fois que l'occasion s'en présentait, d'une façon charmante et profitable, vénérèrent leur maîtresse comme une Sainte et gardèrent comme des reliques ce qu'elles recevaient d'elle.

Marguerite-Marie occupa successivement divers autres emplois dont elle s'acquitta toujours avec la plus grande exactitude, cherchant sans cesse dans chacune l'occasion de souffrir et de s'humilier. Tout le temps que la Bienheureuse ne consacrait pas à l'oraison était employé au travail des mains. Les fatigues de la communauté étaient son partage, elle avait toujours le talent de choisir ce qu'il y avait de plus pénible. « Un jour », dit le Père Daniel, un de ses biographes, « un jour qu'elle puisait de l'eau, à l'aide d'une manivelle, le sceau qu'elle venait d'atteindre lui échappa des mains et le bras de fer de la manivelle, dans sa rotation précipitée, l'atteignit en plein visage. Elle tomba à la renverse, ayant les dents fracassées et un morceau de la gencive sortit de la bouche avec le sang. Aussi calme qu'avant sa chute, elle se releva et présentant ses ciseaux à des pensionnaires qui passaient par là, elle les pria de couper ce lambeau de chair. Mais ces pauvres enfants s'enfuirent épouvantées. Que fait la Bienheureuse ? Elle prend elle-même ses ciseaux, et d'une main ferme, elle taille en plein dans le vif sans plus de façon que s'il se fût agi de détacher un morceau de son voile.

Elle fut pendant toute sa vie tourmentée d'une soif insupportable : ce fut pour elle une raison d'éloigner de ses lèvres tout breuvage rafraîchissant. Elle resta une fois cinquante jours de suite sans boire, et souvent elle s'imposait le même sacrifice. Notre-Seigneur se montrait souvent à elle et l'encourageait, mais il ne manquait jamais de lui témoigner son déplaisir pour peu qu'elle s'écartât de l'esprit de l'obéissance.

L'année qui suivit sa profession, elle reçut du Sauveur de nouveaux gages d'amour; il lui fit part de sa vie crucifiée. Un jour qu'elle allait à la communion, Notre-Seigneur lui posa une couronne sur la tête, en disant : « Ma fille, reçois cette couronne en signe de celle qui te sera donnée par conformité avec moi ». En effet, bientôt ses douleurs de tête redoublèrent, il lui semblait qu'elle était transpercée de pointes acérées, et elle éprouvait des élancements qui redoublaient quand elle essayait de s'appuyer. Elle souffrait le jour et la nuit, et se réjouissait de ses souffrances dont elle ne savait comment remercier son Sauveur. En même temps, les répugnances de la nature pour une foule de choses allaient, en elle, toujours croissant. Bien souvent Notre-Seigneur lui présentait sa croix. « Porter ma croix en ton cœur », lui disait-il, « c'est être crucifiée en toutes choses; la porter entre tes bras, c'est embrasser amoureusement toutes les croix qui se présentent comme le plus précieux gage de mon amour que je puisse te donner en cette vie ». Notre-Seigneur l'élevait peu à peu à la plus sublime ab-

négation, jusqu'à ce qu'enfin il l'invita à renoncer librement à toutes les consolations de l'exil pour embrasser sans réserve la vie crucifiée. Elle accepta et se trouva tellement changée, eu égard à ses dispositions antérieures, qu'elle ne se reconnaissait plus.

Peu de temps après, Notre-Seigneur l'initiait aux mystères de sa douloureuse agonie et à la passion de son divin cœur. Dès lors, la sainteté de Dieu rapprochée de sa propre misère et de celle des âmes pécheresses, lui devint un continuel et amer supplice. Elle entra dans ce redoutable purgatoire de l'âme où l'on sent la vérité de ces paroles de l'Apôtre : « Notre Dieu est un feu qui consume ». Tantôt elle endurait ce tourment pour les âmes du purgatoire, et tantôt pour les pécheurs. Elle avait aussi sa part des souffrances divines. Son Maître voulait qu'elle n'eût plus de volonté et qu'elle le laissât vouloir pour elle en tout et partout.

Ce fut vers la même époque qu'elle reçut le premier enseignement de l'Heure sainte. Chaque semaine, dans la nuit du jeudi au vendredi, elle devait se lever pour réciter cinq *Pater* et cinq *Ave Maria*, prosternée contre terre, avec cinq actes d'adoration que Notre-Seigneur lui avait appris, pour lui rendre hommage dans l'extrême angoisse qu'il souffrit dans la nuit de sa Passion. Cette pieuse pratique fut longtemps combattue par les supérieurs de Marguerite-Marie; mais le Sauveur l'a fait triompher, et aujourd'hui elle fleurit dans l'Eglise entière. Elle a donné naissance à une archiconfrérie, dont le siége est à Paray-le-Monial, et que le pape Grégoire XVI a dotée de précieuses indulgences.

Marguerite-Marie souffrait étrangement de toutes les communications du Sauveur, auxquelles il lui était ordonné de se soustraire. Jusqu'ici elle n'avait été que le jouet de l'amour divin, elle allait en devenir l'instrument docile. Il lui coûtera douze années de luttes pour établir dans son propre monastère la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Dans ces luttes elle montra des vertus héroïques, et un immense amour.

Jusqu'ici toutes les faveurs dont Marguerite-Marie avait été comblée avaient été pour sa consolation et son instruction. Elles étaient des manifestations du cœur de Jésus, mais où n'apparaissait pas encore le grand dessein qui devait s'accomplir par son moyen. Ce dessein lui fut enfin révélé en l'année 1674. Un jour donc qu'elle était prosternée devant le Saint-Sacrement, elle se trouva tout à coup investie de la présence de Dieu, et laissa aller son cœur à toutes les ardeurs de l'amour. Jésus lui ayant fait longtemps reposer son cœur sur sa poitrine, lui découvrit les merveilles de son amour, et les secrets de son divin cœur. Voici les paroles que le Sauveur lui adressa : « Mon divin cœur est si rempli d'amour pour les hommes et pour toi en particulier, que ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen, et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir des trésors qu'il renferme. Je te découvre le prix de ces trésors. Ils contiennent les grâces de sanctification et de salut, nécessaires pour les tirer de l'abîme de perdition. Je t'ai choisie nonobstant ton indignité et ton ignorance, pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin qu'il paraisse mieux que tout soit fait par moi ». Puis lui prenant son cœur pour le mettre dans le sien, elle le vit comme un atôme consumé dans une fournaise ardente, et il lui fut rendu tout embrasé. Chaque vendredi, le divin Sauveur lui accordait des faveurs semblables. Alors, le Sacré-Cœur lui apparaissait comme un soleil éclatant, dont les rayons tombaient sur son cœur embrasé d'un feu si vif qu'il semblait prêt à se réduire en cendres.

Il fallait parler de ces extases à la Mère de Saumaise. Cela lui coûtait énormément. Elle le fit cependant, et fut traitée de visionnaire. Cependant, Marguerite-Marie éprouvait au cœur une oppression qui allant toujours croissant, finit par faire craindre pour ses jours. Les médecins furent mandés, elle déclara qu'il fallait la saigner; les médecins se moquèrent d'elle et le mal alla empirant jusqu'à ce qu'enfin, comme dernière ressource, on fit ce qu'elle demandait, et elle fut immédiatement soulagée. Ses souffrances revenaient souvent, et chaque fois on était obligé d'en venir au même remède. Les sœurs qui ne comprenaient rien à son mal, ne pouvaient lui pardonner ce qu'elles regardaient comme une pure bizarrerie de sa part.

Destinée par le divin Sauveur à être l'instrument de sa miséricorde et de son amour, Marguerite-Marie ne savait pas encore de quelle manière elle devait y concourir. Le divin Maître le lui apprit enfin. Il lui apparut de nouveau avec ses cinq plaies brillantes comme des soleils. Des torrents de flammes sortaient de son divin cœur. Il fit connaître à Marguerite-Marie les merveilles inexprimables de son amour, l'excès où il avait porté cet amour envers les hommes, dont l'ingratitude lui avait été plus sensible que toutes les autres douleurs de sa Passion. « S'ils usaient de retour à mon égard, tout ce que j'ai fait pour eux paraîtrait peu de chose à mon amour, mais ils n'ont pour moi que de la froideur et ils ne répondent à mes empressements que par des rebuts. Toi, au moins, donne-moi cette satisfaction de suppléer à leur ingratitude autant que tu le pourras ». Ensuite il lui expliqua ce qu'il lui demandait pour préparer ses desseins. C'était de communier aussi souvent que l'obéissance le lui permettrait; de communier le premier vendredi de chaque mois. Il lui annonça que chaque semaine, dans la nuit du jeudi au vendredi, il la ferait participer à la mortelle tristesse qu'il avait ressentie au jardin des oliviers; il lui demanda de se lever entre onze heures et minuit et de rester prosternée pendant une heure la face contre terre; il lui recommanda de se défier du démon qui cherchait à la tromper et de n'écouter que l'obéissance. Elle sortit de cette vision anéantie. Le feu qui la dévorait lui donna une fièvre brûlante dont elle eut plus de soixante accès qui firent désespérer de sa vie. Dans une défaillance, les trois personnes divines lui apparurent; le Père lui plaça sur les épaules une lourde croix hérissée d'épines, le Fils lui annonça qu'il l'attacherait à cette croix, et le Saint-Esprit qu'il la consumerait de son amour en la purifiant.

La Mère de Saumaise hésitait toujours à se prononcer. Elle voulait des preuves convaincantes. Elle commanda à Marguerite-Marie de demander sa guérison ; elle reconnaîtrait, si elle l'obtenait, qu'elle était sous l'influence de l'Esprit de Dieu. Marguerite-Marie obéit et fut instantanément guérie. La Mère de Saumaise ne s'en tint pas là. Elle la soumit à des directeurs peu éclairés qui ne virent en elle qu'un cerveau malade, un esprit abusé et mélancolique et qui lui ordonnèrent de chasser tous ces fantômes de son imagination. Ce fut pour elle une rude épreuve à laquelle elle ne voyait pas d'issue, quand Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « Sois tranquille, je t'enverrai mon serviteur ».

Cette année, 1674, le Père de la Colombière arrivait à Paray-le-Monial. C'était un saint religieux plein de zèle et de piété et il était ce serviteur dont le divin Sauveur avait parlé à la Bienheureuse. Elle le comprit par intuition la première fois qu'elle le vit, et sur l'ordre de la Mère de Saumaise elle s'ouvrit entièrement à lui, et le Père de la Colombière reconnut les voies de Dieu et engagea Marguerite-Marie à se livrer à ces attraits surnaturels. La fête de Noël étant arrivée, la Bienheureuse eut une nouvelle

extase. Le Sauveur lui découvrait successivement ses desseins. Le divin Cœur lui apparut cette fois comme un trône tout de feu et de flammes, rayonnant de toutes parts et transparent comme un cristal. La plaie qu'il reçut sur la croix y paraissait visiblement. Il y avait une couronne d'épines autour de ce Sacré-Cœur et une croix au dessus pour faire entendre que son amour était la source de ses souffrances. Il dit à la Bienheureuse que le grand désir qu'il avait d'être parfaitement ami des hommes lui avait fait former le dessein de leur manifester son cœur et qu'il prendrait un singulier plaisir d'être honoré sous la figure de ce cœur de chair dont il voulait que l'image fût exposée aux regards afin de toucher les cœurs insensibles. « Voilà, ma fille », ajouta-t-il, « le but pour lequel je t'ai accordé de si grandes grâces ». Dans une autre extase, le jour de la fête du Sacré-Cœur de Marie, établie depuis peu, le divin Sauveur lui révéla qu'il avait choisi le Père de la Colombière pour l'aider, et un des jours de l'octave du Saint-Sacrement il finit par lui découvrir complétement ce qu'il voulait d'elle. Lui montrant son cœur : « Voilà », dit-il, « ce cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et en reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes ; car ils ne cessent de m'outrager par leurs irrévérences et leur ingratitude, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore plus sensible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi. C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là, et en lui faisant amende honorable afin de réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. Je te promets aussi que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur et qui procureront qu'il lui soit rendu ».

Le Père de la Colombière, averti de ce qui s'était passé et du rôle qui lui était assigné dans les desseins de Dieu, fit dès ce moment sa plus douce occupation de faire connaître et aimer le cœur de Jésus. Il semblait que les obstacles allaient disparaître ; mais par un secret dessein de Dieu, il en fut tout autrement. Son crédit, dès lors, baissa dans le monastère, et il reçut de ses supérieurs l'ordre de partir pour l'Angleterre.

Dans cette contrée, le saint religieux, dont nous n'avons pas à raconter les actions, eut de rudes épreuves à subir ; il fut soutenu par les lumières de la Bienheureuse et établit dans cette contrée la dévotion du Sacré-Cœur. Pendant ce temps, Marguerite-Marie devenait une victime : Notre-Seigneur n'était pas content de la communauté où elle vivait et c'est elle qui fut choisie par le divin Sauveur pour arrêter sa justice. Elle eut à endurer des souffrances inouïes. Sa santé en souffrit de cruelles atteintes ; son estomac ne pouvait plus supporter aucune nourriture et on lui donna l'ordre de manger de tout ce qui serait servi. Enfin, la Mère Saumaise lui ordonna de demander dans sa communion d'être rétablie dans son état primitif. Elle l'obtint, mais ce fut pour endurer de nouvelles souffrances.

On était en 1678, et il fallait pourvoir, d'après les règles de la Visitation, au remplacement de la Mère de Saumaise. Les religieuses choisirent la Mère Péronne-Rosalie Greyfié, de la maison d'Annecy. Quand elle fut arrivée à Paray, le 17 juin 1678, on trouva en elle un esprit solide, un cœur plein de tendresse pour toutes ses filles et une vigilance clairvoyante sur les sœurs et les malades. Elle était fort éclairée et fort intérieure dans la

conduite des âmes. Elle eut bien vite compris les secrets de la miséricorde divine sur la bienheureuse Marguerite-Marie. Jésus-Christ la comblait de plus en plus de douceurs ineffables, la récompensant par là de toutes les humiliations qui lui venaient de l'extérieur et la préparant aux grands combats qui lui restaient à soutenir pour l'exaltation du Sacré-Cœur.

Cependant le Père de la Colombière était revenu d'Angleterre, où il avait eu fort à souffrir, compromis qu'il avait été dans un prétendu complot papiste qui avait amené une condamnation de mort, pour cinq de ses confrères. Il vint en passant à Paray-le-Monial, visiter la bienheureuse Marguerite-Marie, ce qui fut pour elle une nouvelle occasion d'humiliations. Il fut appelé à Lyon par ses supérieurs, et il écrivit à Marguerite-Marie, à de rares occasions et toujours pour des sujets qui avaient trait à la gloire de Dieu et au bien des âmes. Peu de temps après, ce généreux missionnaire revint à Paray-le-Monial pour y mourir. Les fatigues l'avaient usé, et la Bienheureuse lui avait dit que Dieu voulait le sacrifice de sa vie.

Les épreuves de la Bienheureuse n'étaient pas terminées. « Je te veux être toute chose », lui avait dit Notre-Seigneur, « je serai ta joie et ta consolation, mais aussi ton supplice ». En conséquence, il laissa appesantir sur elle sa sainteté de justice et sa sainteté d'amour, et elle avoua que sans un secours extraordinaire du ciel, elle eût été bientôt accablée. Elle éprouvait la sainteté d'amour en faveur des âmes du purgatoire, et la sainteté de justice toutes les fois qu'il y avait quelques âmes à sauver, un scandale à expier, un malheur à conjurer, une victoire à obtenir pour Jésus-Christ. Ce fut surtout pendant les années qui s'écoulèrent avant le triomphe complet du Sacré-Cœur qu'elle éprouva ces mystérieuses souffrances. Le carnaval lui apportait toujours un redoublement d'angoisses. Le démon, comme on doit bien le penser, ne l'épargnait pas et la poursuivait de tentations continuelles. Elle était souvent obsédée d'une abominable tentation de gourmandise, et quand elle entrait au réfectoire, le dégoût faisait place à la tentation, et elle ne pouvait manger. Elle était aussi tentée de vaine gloire, et plus souvent, de désespoir. Satan, ne pouvant la vaincre, lui apparaissait sous des formes épouvantables : « Maudite que tu es, je te poursuivrai partout », lui disait-il, « et t'attraperai ». Avec le signe de la croix elle se débarrassait de lui.

Quand le second triennat de la Mère Greyfié fut expiré, on lui donna pour remplaçante Marie-Christine Melin de Paray ; la Bienheureuse fut nommée assistante et quelque temps après maîtresse des novices. Elle devait dans cette charge, selon les desseins de Dieu, exercer un véritable apostolat et travailler à conquérir au Cœur de Jésus les cœurs des jeunes filles qui se préparaient à entrer dans l'Ordre. Pendant ce temps, les familiarités divines de Jésus avec sa servante se renouvelaient continuellement et lui donnaient des forces pour remplir sa mission.

Marguerite-Marie montra une grande habileté dans l'emploi qui lui était confié, maniant différemment les cœurs des novices selon la diversité de leur esprit, afin de les former toutes au bon plaisir de Celui au service duquel elles sont consacrées. Elle était aidée de lumières extraordinaires qui lui manifestaient les secrets des cœurs. Elle avait avec les novices des avances cordiales et irrésistibles qui finissaient toujours par lui gagner leur pleine confiance. Elle se montra une digne fille de saint François de Sales dont elle eut toujours la discrétion et la suavité. Sans cesse elle leur parlait du Sacré-Cœur et cherchait à leur en inspirer la dévotion. Les novices l'aimaient et cherchaient à lui faire plaisir. Cette année, la fête de Sainte-

Marguerite tombait un vendredi ; pour la fêter, elles s'arrangèrent de façon à rendre, ce jour-là, les premiers hommages au Sacré-Cœur. Tout fut simple dans cette fête de famille. On improvisa un autel que l'on orna de fleurs, et avec une plume et de l'encre une main inhabile traça sur le papier la figure d'un cœur enflammé surmonté d'une croix et entouré d'une couronne d'épines, et au milieu de ce cœur, elle écrivit le mot *charité*.

Marguerite se consacra, elle et ses novices, au Sacré-Cœur. Quelques professes invitées à prendre part à cette fête s'y refusèrent. Jésus consola la Bienheureuse de ce refus en lui faisant voir que le trésor sacré de son Cœur serait manifesté à tout l'Ordre de la Visitation, et par son moyen, au monde entier.

Une persécution nouvelle et amère lui fut suscitée par le refus qu'elle fit de sanctionner, par son suffrage, la vocation d'une jeune fille dans laquelle elle ne reconnaissait pas les marques de l'Esprit de Dieu. La famille reprit la jeune fille. Elle était puissante, et le père crut ne devoir garder aucun ménagement avec une communauté coupable à ses yeux d'accorder une pleine confiance à une fille qu'il regardait comme une folle et une visionnaire. Les plaintes eurent de l'écho, on demandait la déposition de la maîtresse des novices, en menaçant de recourir à l'autorité épiscopale. Néanmoins Marguerite-Marie resta dans sa charge, et la persécution ne se ralentit point. Elle eut grandement à souffrir ; mais ce qui lui fut surtout sensible, et ce fut la dernière épreuve de cette nature, c'est qu'on la priva de la communion du premier vendredi du mois. Dieu le permettait ainsi pour faire comprendre à la supérieure et à la Bienheureuse que toutes deux ne pouvaient rien, n'étaient que des instruments de sa volonté et qu'il fallait l'écouter sous peine de lui déplaire. La Mère Melin fut sur le point d'être punie, pour sa défense, aussi sévèrement que l'avait été la Mère Greyfié par la mort de la sœur Quarré. Une novice de grande espérance, sœur Rosalie Verchère, tomba tout à coup dangereusement malade et ne fut rappelée des portes du tombeau que quand la supérieure eut permis à la Bienheureuse de reprendre sa communion du premier vendredi de chaque mois.

Cependant les persécutions continuaient, et Marguerite-Marie était sous le coup de perpétuelles menaces. Dieu lui envoya le Père Ignace Rolin, jésuite, pour l'aider à gravir les derniers degrés qui devaient aboutir à la paix souveraine. Il fut nommé à cette époque supérieur à la résidence de Paray. Il s'était, malgré son éminente piété, laissé surprendre, mais ses préventions tombèrent vite quand il eut vu la Bienheureuse ; il reconnut les mystérieuses opérations de Dieu en elle, et l'aida de tout son pouvoir. Ce fut sur son ordre que la Bienheureuse écrivit ses *Mémoires* qui la font si bien connaître et où l'on ne peut mieux faire que de puiser pour redire sa vie. Le démon en même temps redoublait ses efforts contre Marguerite-Marie. La communauté en fut plus d'une fois témoin. Elle faisait par la maison des chutes étranges et sans causes apparentes. Sa chaise plusieurs fois lui fut enlevée de dessous elle, et elle tomba violemment à la renverse. Comme on la questionnait, elle se contenta de sourire et de se rasseoir en silence. Plein de rage et de dépit de se voir toujours vaincu, un jour, son ennemi enveloppa l'église du couvent dans un si violent tourbillon que l'on crut un instant qu'elle serait renversée de fond en comble. Les visites du bon Maître étaient, en récompense, aussi fréquentes ; il se plaignait à elle du relâchement qui s'était introduit dans plusieurs maisons de la Visitation. Les manquements qui attiraient sa colère étaient le déguisement des fautes

au confessionnal ; la recherche de sa propre gloire, et non celle de Dieu et la curiosité. Heureusement la plupart des maisons embrassèrent la dévotion du Sacré-Cœur et écartèrent d'elles par là la vengeance divine.

Si l'on n'eût jugé que sur les apparences, on n'eût pas cru prochain le triomphe du Sacré-Cœur [1], et cependant on y touchait. Déjà la Mère Saumaise à Dijon, et la Mère Greyfié à Semur avaient établi et propagé la dévotion au Sacré-Cœur dans leur couvent avant que cette dévotion fût adoptée à Paray-le-Monial. La Mère Greyfié venait d'envoyer à la Bienheureuse des images pour toute sa communauté, et de plus une jolie miniature représentant le tableau qu'elle devait suspendre à son autel du Sacré-Cœur. Enfin l'heure des bénédictions sonna aussi pour Paray-le-Monial. Par une secrète puissance de la grâce un changement s'est opéré dans les cœurs, et les plus opposées jusque-là à la dévotion du Sacré-Cœur sont les premières à favoriser cette dévotion.

La sœur des Escures, la plus intraitable à propos du Sacré-Cœur, demanda elle-même à Marguerite-Marie l'image que la Mère Greyfié lui avait envoyée, et l'exposa elle-même le vendredi de l'octave du Saint-Sacrement sur un petit autel fait exprès et orné de fleurs.

Toute la communauté reconnut l'empire de ce cœur, et il fut résolu que l'on ferait peindre un tableau destiné à le représenter, et bâtir une chapelle qui lui serait consacrée. Le cœur de la Bienheureuse était inondé de la plus pure joie, et c'est alors qu'elle apparût dans toute sa grandeur et dans la pleine maturité de ses héroïques vertus. C'est à cette époque qu'après avoir consulté le Père Rolin, éloigné de la communauté, par ordre de ses supérieurs, elle fit le vœu d'accomplir toujours ce qu'elle croirait le plus parfait.

Cependant, la chapelle destinée au Sacré-Cœur, que l'on élevait au fond du jardin, était debout, ornée de tout ce qu'une ingénieuse piété avait pu déployer de pompe et de magnificence. La dédicace se fit le 7 septembre 1688. La cérémonie dura deux heures entières, et la foule s'y porta empressée et nombreuse. Désormais c'était une victoire remportée, le Sacré-Cœur avait vaincu.

La réputation de sainteté de la Bienheureuse se répandit rapidement partout et tous les regards étaient fixés sur elle. Cela faisait grandement souffrir son humilité, mais il fallait se résigner à une célébrité qui était pour elle un vrai supplice.

Elle trouvait qu'elle n'avait plus rien à faire ici-bas, du moment qu'elle n'avait plus à souffrir, et elle fit savoir plusieurs fois que sa mort était proche ; c'était en 1690. Elle annonça qu'elle mourrait cette année et, en effet, dans l'automne, elle fut saisie d'un léger accès de fièvre qui excita l'inquiétude autour d'elle. C'était l'époque de la retraite, et une sœur lui ayant demandé si elle croyait pouvoir entrer en retraite : « Oui », répondit-elle, « mais dans la grande retraite ». Quoique le mal allât en empirant, les médecins avaient assuré qu'elle n'en mourrait pas, et le dernier jour de sa vie personne ne pouvait croire à sa fin prochaine. Cependant ses forces baissaient rapidement et les défaillances se succédaient. S'adressant aux infirmières qui la soutenaient : « Demandez à Dieu pardon pour moi », leur dit-elle, « et aimez-le vous-mêmes de tout votre cœur pour réparer tous les moments que je ne l'ai pas fait. Quel bonheur d'aimer Dieu ! Ah ! quel bonheur ! Aimez donc de cet amour, mais aimez-le parfaitement ». Tout à coup elle fut prise de convulsions ; toute la communauté avertie se réunit autour

1. Voir dans le volume consacré aux Fêtes mobiles.

d'elle ; la Bienheureuse recueillit toutes ses forces pour les exhorter à aimer Dieu sans réserve et sans partage, et elle expira après qu'on lui eut administré l'Extrême-Onction, le 17 octobre 1690. Elle avait quarante-deux ans, deux mois et quatre jours. La nouvelle de son décès se répandit rapidement par la ville, et on entendait partout ces mots : « La Sainte est morte ! la Sainte est morte ! » La cérémonie de ses funérailles attira un concours extraordinaire.

CULTE ET RELIQUES.

CONFRÉRIE DE L'HEURE-SAINTE. — ÉCRITS.

La bienheureuse Marguerite-Marie fut inhumée dans la sépulture ordinaire, qui était alors sous le chœur. En 1703, on retira le cercueil de l'endroit où on l'avait mis ; mais la vénération qu'on avait pour elle et sa renommée de sainteté qui ne faisait que s'étendre de plus en plus, ne permirent pas de jeter ses restes sacrés dans l'ossuaire commun, situé à l'entrée du petit caveau, où l'on avait coutume de déposer les ossements des religieuses. Les chairs et les vêtements mêlés à la chaux qui les avait pénétrés furent recueillis avec respect, et on commença dès lors à en distribuer aux fidèles sous le titre de *Cendres de la vénérable Marguerite-Marie Alacoque*. Les ossements furent conservés dans une châsse de bois de chêne, vitrée et placée dans le caveau sur une petite table, à côté de l'endroit où la Bienheureuse avait été inhumée. Elle y resta jusqu'à l'expulsion des Sœurs, en 1792.

Le recours continuel à l'intercession de la Bienheureuse, et les grâces de guérisons attribuées à ses mérites confirmant de jour en jour davantage l'opinion générale de sa sainteté, Mgr d'Hallencourt, évêque d'Autun, fit procéder, en 1715, aux enquêtes épiscopales sur la vie de la servante de Dieu et sur les faits qui s'y rattachaient. Mais les grandes préoccupations suscitées dans l'Eglise par le jansénisme, le philosophisme et la révolution, firent laisser longtemps la cause en cet état. Cependant la confiance des fidèles ne diminuait point, et le tombeau de la Bienheureuse était toujours en vénération.

En 1792, les religieuses furent obligées de quitter leur monastère ; elles emportèrent le pieux trésor des saintes reliques qu'elles s'étaient distribuées, et qu'elles confièrent en partie aux sœurs de l'hospice, qui les restituèrent fidèlement après le rétablissement du monastère. Mais pour la modeste châsse qui contenait les ossements de Marguerite-Marie, elles ne voulurent s'en rapporter qu'à elles-mêmes. On la confia d'abord à sœur Marie-Félicité Lorenchet, qui avait des parents à la porte du monastère chez lesquels elle se retirait. Obligée plus tard de se rendre à Beaune, son pays natal, elle remit le dépôt sacré à sœur Marie-Thérèse Petit, jeune religieuse de Paray, dont la famille le reçut avec bonheur et le garda avec respect jusqu'en 1801, époque à laquelle il fut permis aux religieuses de le rapporter dans le monastère, qu'elles venaient réoccuper en partie seulement, comme locataires. En 1809, elles quittèrent de nouveau ce monastère pour aller occuper un logement plus spacieux dans l'ancien prieuré des Bénédictins, dont l'église était devenue paroissiale. En 1817, la communauté de Moulins s'étant réunie et régulièrement reconstituée à la Charité-sur-Loire, toutes les sœurs, à l'exception de deux, quittèrent Paray. Celles qui s'éloignaient emportèrent leur part des saintes reliques, en proportion de leur nombre. Mais quand elles voulurent y ajouter la châsse de la bienheureuse Marguerite-Marie, on eut recours à l'autorité civile ; les sceaux de la ville y furent apposés comme à une propriété publique, et elle fut remise à la garde de M. Noiret, curé de la paroisse. Vainement on tenta plusieurs fois de la faire enlever, par ruse et par adresse ; la piété et l'amour de la patrie veillaient autour, et le trésor fut sauvé.

En 1823, le monastère ayant été racheté à l'acquéreur révolutionnaire par Mgr Roch-Etienne de Vichy, il fut aussitôt restauré, après quoi on y transporta la châsse de la Bienheureuse que l'on déposa dans un petit oratoire dont la porte donnait sur le chœur. Elle y resta un an, puis on la mit dans un coffre fermé à clef, qu'on plaça dans un sépulcre creusé à l'entrée du chœur et recouvert d'une pierre tombale.

La cause de la servante de Dieu fut introduite à la cour de Rome par un décret du 30 mars 1824 qui lui décerna le titre de Vénérable. La Congrégation des Rites ordonna une double enquête préliminaire qui ne fut terminée qu'en 1827. Le 22 juillet 1830, Mgr d'Héricourt, successeur de Mgr de Vichy, se rendit à Paray pour ouvrir le tombeau de la Vénérable, constater l'état des ossements sacrés et les retirer du chœur. On profita de la circonstance pour replacer ces précieuses reliques dans une châsse en noyer, un peu plus belle et surtout plus solide que l'ancienne, qui fut revêtue du sceau épiscopal et déposée à l'angle méridional du cloître. Dieu fit éclater en ce jour la gloire et la puissance de sa servante : et parmi les grâces nombreuses obtenues par son

intercession, on signale la guérison de la sœur Marie-Thérèse Petit, dont le décret apostolique a reconnu le caractère vraiment miraculeux. La procédure de Mgr d'Héricourt fut complétée à Rome où elle eut à subir quatre épreuves publiques, dans autant d'assemblées de la Congrégation des Rites, appelées : la Congrégation dispositive, tenue le 7 avril 1832; la Congrégation antépréparatoire, le 27 avril 1840 ; la Congrégation préparatoire, le 4 avril 1843 ; et enfin la Congrégation générale, en présence du Saint-Père, le 14 janvier 1844. Le décret sur l'héroïcité des vertus était prêt, quand mourut Grégoire XVI, en mai 1846. Le pape Pie IX, à peine monté sur le trône pontifical, réunit une nouvelle Congrégation générale, le 11 août 1846, et donna ordre, quelques jours après, de rédiger le décret constatant les vertus héroïques de la Bienheureuse. Trois guérisons extraordinaires ayant été soumises à l'examen de la Congrégation des Rites, la Congrégation dispositive eut lieu le 25 septembre 1852; la Congrégation antépréparatoire, le 6 septembre 1859; la Congrégation préparatoire, le 15 septembre 1863 ; et enfin la Congrégation générale, le 1er mars 1864, au Vatican, sous la présidence du Saint-Père. Une dernière Congrégation, appelée *de Tuto*, se tint au Vatican, en présence du Saint-Père, le 14 juin 1864. Le 24 du même mois, Sa Sainteté se rendit dans la basilique du Vatican et ordonna d'écrire et de publier le décret de la Béatification de la vénérable Marguerite-Marie Alacoque, dont la solennité était fixée à Rome au 18 septembre.

Le 13 juillet 1864, un prélat de la ville sainte, Mgr Borghi, camérier du Saint-Père et postulateur de la cause, délégué pour venir présider, avec Mgr l'évêque d'Autun, à l'ouverture du sépulcre, se rendirent ensemble, suivis d'un clergé nombreux, au monastère de Paray. La châsse, après avoir été retirée de l'endroit où elle avait été déposée, fut placée sur un brancard et portée à la salle de la communauté. Les sceaux ayant été reconnus intacts, puis brisés, on fit faire la reconnaissance et le classement des ossements que l'on plaça ensuite provisoirement dans une châsse romane en cuivre doré, qui fut munie des sceaux, et conduite processionnellement au trône qui lui avait été préparé au milieu du chœur. Le 18 et le 27 septembre 1864, il y eut à Paray des fêtes magnifiques en l'honneur de la Bienheureuse où ses reliques furent exposées et vénérées par une foule nombreuse de pieux fidèles.

En vertu d'un Bref apostolique, un triduum d'actions de grâces se fit dans toutes les églises et chapelles du diocèse d'Autun, les 22, 23 et 24 juin 1865. Les ossements sacrés, ayant été retirés de la châsse provisoire qui les contenait, furent lavés avec soin et arrosés de parfums; des parcelles en furent détachées pour être envoyées aux monastères de la Visitation et données à quelques églises. La substance cérébrale fut retirée et mise plus tard dans un cœur en cristal environné de marguerites en émail, et fixé au centre d'une petite monstrance soutenue par deux anges. Chaque ossement enveloppé de drap d'or fut placé dans l'effigie et ensuite dans une châsse magnifique. Outre ces précieuses reliques, le monastère de Paray possède encore de la Bienheureuse les objets suivants, qui ont été placés sous les sceaux de Mgr l'évêque d'Autun : quelques lettres et sa Vie écrite par ordre du Père Rolin ; deux livres qui ont été à son usage; son voile de religion ; d'autres portions de ses vêtements ; ses instruments de pénitence, ses cendres sacrées, des fragments de son cercueil et des deux châsses en bois.

La châsse contenant l'effigie et les ossements de la Bienheureuse est déposée dans le grand autel de l'église du monastère de Paray où un nombre considérable de pèlerins affluent journellement. La petite cellule établie à l'endroit de l'ancienne infirmerie, d'où cette sainte âme prit son essor vers les cieux, a été transformée en chapelle.

Sa Sainteté le pape Pie IX, à la demande de Mgr de Marguerye, évêque d'Autun, et d'un grand nombre de cardinaux, d'archevêques, d'évêques et autres grands personnages de l'Eglise, et sur un avis favorable de la Congrégation des Rites, a daigné signer, le 6 septembre 1866, la reprise de la cause de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, vierge.

Une confrérie, appelée l'*Heure-Sainte*, a été établie au monastère de la Visitation de Paray-le-Monial ; c'est un exercice d'oraison mentale ou de prières vocales qui a pour objet l'agonie de Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers, ou toute autre circonstance de la Passion. Cet exercice fut prescrit par Notre-Seigneur lui-même à la bienheureuse Marguerite-Marie. D'après les statuts, l'exercice de l'Heure-Sainte se fait le jeudi avant minuit, à l'église ou partout ailleurs, à volonté, dès le moment où il est permis de réciter l'office de Matines du jour suivant. Ceux qui désirent entrer dans cette confrérie doivent faire parvenir leurs noms au monastère de la Visitation de Paray-le-Monial, pour y être inscrits sur le registre. Chacun, selon sa dévotion, a la liberté de faire l'Heure-Sainte plus ou moins souvent ; mais le souverain Pontife Grégoire XVI, en accordant, par son rescrit du 27 juillet 1851, une indulgence plénière à tous les fidèles sans exception, de l'un et de l'autre sexe, toutes les fois qu'ils font cet exercice, montre assez, par cette faveur, combien il désire qu'ils donnent souvent au divin Cœur de Jésus ce témoignage d'amour et de reconnaissance. La bienheureuse Marguerite-Marie la faisait tous les jeudis. Pour gagner cette indulgence, il faut s'approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et prier selon les intentions du souverain Pontife. L'indulgence est applicable aux âmes du purgatoire. Par un rescrit du 22 février 1832, Grégoire XVI autorise les Confrères à faire à volonté, le jeudi ou le vendredi, la communion prescrite pour gagner l'indulgence. Quant à la confession, il n'est pas

nécessaire de la faire le jour ou la veille de la communion ; il suffit qu'on l'ait faite l'un des huit jours qui précèdent. (Décret de Pie VII, du 22 juin 1822.)

Les écrits de la bienheureuse Marguerite-Marie se composent de *Lettres* diverses, au nombre de cent trente-trois ; de sa *Vie*, écrite par elle-même ; d'*Avis particuliers ;* d'*Instructions* aux novices ; d'*Ecrits divers ;* de *Prières* et de *Cantiques*. Son style est simple, naïf et plein d'onction.

Nous nous sommes servi, pour revoir et compléter cette biographie, d'un ouvrage intitulé : *Vie et Œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*, publication du monastère de la Visitation de Paray-le-Monial (Saône-et-Loire).

SAINTE SOLINE [1], VIERGE ET MARTYRE AU POITOU (vers l'an 80).

C'est vers l'année 80, lorsque Vespasien régnait encore, et peu de temps après la mort de saint Martial, qu'il faut rattacher le martyre de sainte Soline. Née dans le Poitou, de parents élevés par leur position et leurs richesses, elle eut, jeune encore, le bonheur de comprendre, à la parole des missionnaires chrétiens, la vanité des superstitions romaines que sa famille n'abandonnait pas, et l'on croit que ce fut de la main de saint Martial qu'elle reçut la grâce baptismale. Avec cette grâce, l'amour des grandes vertus se développa bientôt dans ce cœur innocent, et docile à l'un des conseils que le Sauveur avait inspirés pour les âmes d'élite, elle se laissa noblement séduire à l'amour de la virginité : après l'avoir promise par un vœu formel, elle s'attacha aux pratiques de piété qui l'affermissent. Cette vie à part n'empêcha pas que sa beauté remarquable et l'éclat de son rang la firent désirer par de nombreux et riches partis. Ses parents entrèrent dans ces vues, mais Soline résista, et la persévérance de ses refus les irrita jusqu'à la violence et aux mauvais traitements. Cette conduite se prolongea assez pour faire craindre à la jeune chrétienne, qu'ayant à lutter toujours pour sa conscience contre des antagonistes qui n'en conservaient pas moins des droits à sa tendresse et à son respect, elle ne succombât peut-être à leurs instances et ne compromît enfin sa fidélité au saint Epoux qu'elle avait choisi. A ce danger elle résolut d'échapper par la fuite, et se confiant à l'Esprit du Dieu qu'elle préférait à tout, elle partit, ignorant encore où elle s'arrêterait. En traversant la Touraine, elle songea à Chartres, où le culte de la Mère de Dieu était déjà célèbre parmi les chrétiens, et où quelques druides convertis, secondés par Priscus, citoyen riche et influent, s'étaient faits les gardiens de la statue si anciennement consacrée à la *Vierge qui devait enfanter*, et qui enfin était devenue la Vierge mère. Ce fut donc vers la cité des *Carnutes* que Soline se dirigea. Dieu permit que ce fût en ce même temps qu'un préfet romain, nommé Quirinus, profitant de la haine qu'il savait à l'empereur Domitien contre les adeptes de la religion nouvelle, anticipait, pour satisfaire ses propres mécontentements, sur la persécution générale qui signala plus tard les dernières années de ce prince. Tout tremblait dans le pays chartrain, et c'était par d'évidents miracles que saint Savinien et saint Potentien venaient d'échapper aux poursuites du tyran. Quirinus ne tarda pas à savoir qu'une étrangère, professant la même foi, s'en faisait l'apôtre et engageait les jeunes filles au saint état qu'elle avait embrassé elle-même. Mandée au tribunal de ce juge terrible, Soline y refusa avec courage toute transaction entre sa foi et les séductions des plus magnifiques promesses. Le martyre fut la récompense de son héroïsme.

Ensevelie à Chartres par les pieuses mains des fidèles, ses restes y furent vénérés jusqu'à nos jours, autorisant la confiance des populations par d'innombrables grâces obtenues près de son tombeau, où attirèrent toujours les besoins publics et particuliers. L'Eglise de Poitiers ne resta pas étrangère à ces ferventes démonstrations. Un lieu de prières fut fondé en son honneur aux environs de Melle (Deux-Sèvres), probablement au village où elle était née, et où l'on put placer de ses reliques ; un autre s'éleva aussi dans l'Angoumois, non loin de Barbezieux (Charente). Ces deux monuments, renouvelés au XIe ou XIIe siècle, sont fort endommagés, moins par le temps que par les violences de nos guerres locales, et constituent le centre de deux paroisses. La fête de sainte Soline se célèbre à Poitiers le 16 octobre.

Extrait des *Origines de l'Histoire du Poitou*, par M. l'abbé Auber.

1. *Alias* : Soulline, Soleine, *Sulina*.

SAINT BÉRAIRE Ier,

ÉVÊQUE DU MANS ET CONFESSEUR (670).

Saint Béraire *(Berarius, Berecharius)*, successeur de saint Hadouin dans la chaire épiscopale du Mans, vit le jour dans l'Aquitaine. Ses parents, issus d'un côté de l'un des plus illustres chefs des bandes franques, et de l'autre côté d'une famille sénatoriale de l'ancienne Gaule, lui transmirent une origine qui lui donnait le droit d'aspirer à ce qu'il y a de plus grand. Elu pour gourverner l'église du Mans, à une époque de paix pour le pays, il fit luire sur son troupeau des jours de prospérité.

A cette époque, la cité du Mans fut enrichie d'un nouveau sanctuaire. Vers le commencement de son épiscopat, et durant une nuit passée dans de pieuses veilles, saint Béraire eut une vision dans laquelle on lui ordonna d'envoyer en Italie, au pays de Bénévent, sur le Mont-Cassin, des serviteurs de Dieu d'une sainteté de vie éprouvée, afin d'y découvrir et d'en rapporter les reliques de la vierge sainte Scholastique, sœur de saint Benoît. Depuis que le monastère fondé par le patriarche des moines d'Occident avait été renversé par les Lombards, le corps de saint Benoît et celui de sa sœur étaient demeurés ensevelis et cachés sous les ruines. Béraire, se hâtant d'obéir à l'ordre du ciel, fit choix de quelques moines vertueux, leur donna les instructions nécessaires, et ils se mirent en route pour l'Italie. Pendant ce temps-là, Béraire construisait un monastère pour des vierges, afin d'y déposer les reliques précieuses qu'il attendait. Ce monastère était sous les remparts de la ville, entre le midi et le couchant.

La mission des moines manceaux eut un plein succès, et ils revinrent bientôt avec le trésor qu'ils étaient allé chercher ; à leur approche de la ville, tout le clergé et le peuple, Béraire en tête, accoururent au-devant de ce gage souhaité de la protection divine ; chacun s'empressait auprès de la châsse et sollicitait l'honneur de la porter. On déploya, pour la réception de cette nouvelle patronne, tout l'appareil du plus beau triomphe ; les croix, les bannières, l'encens et les flambeaux en grand nombre entouraient les restes sacrés, et l'on entendit continuellement le chant des hymnes, des psaumes et des antiennes, jusqu'au moment où le saint évêque déposa le sacré dépôt derrière l'autel de la basilique qu'il avait déjà consacrée.

Une dame fort riche, nommé Lopa, touchée du zèle que Béraire mettait à élever son monastère de Sainte-Scholastique, voulut l'imiter en fondant aussi une retraite pour des religieuses. Elle possédait un domaine sur les bords de la rivière de l'Huisne, du côté du Sonnois, nommé *Thusfiacus* (Tuffé), et elle le destina pour cette fondation. On construisit d'abord une église qui fut dédiée à la sainte Vierge, et un cloître spacieux où l'on vit bientôt se réunir des servantes de Dieu, en grand nombre, pour y vivre sous la Règle de Saint-Benoît. Non contente d'avoir donné sa fortune à Dieu, la pieuse Lopa voulut aussi lui consacrer entièrement les jours de sa viduité, et Béraire la mit à la tête du nouveau monastère. Sous la conduite de cette abbesse, la vertu fleurit dans cette sainte solitude ; aussi vit-on bientôt jusqu'à cent vierges venir s'y consacrer sous la coule bénédictine.

Saint Béraire mourut dans le domaine de Baneth (Banech), au territoire de Bordeaux, où il était né, après vingt-six ans, quatre mois et quatre jours d'épiscopat. Son corps fut transporté au Mans, avec tous les honneurs convenables, et déposé par les prêtres de son église et par ses disciples dans la basilique du monastère de Saint-Martin de Pontlieu. Ce monastère avait reçu de grandes marques d'affection du saint prélat, qui en avait augmenté les bâtiments et renouvelé la basilique où il choisit son tombeau. Bientôt ce lieu devint le théâtre de sa gloire par les nombreux miracles qu'il ne cessa d'y opérer, en faveur de tous ceux qui vinrent y implorer son secours.

Extrait de l'*Histoire de l'Eglise du Mans*, par le R. P. Dom Paul Piolin.

SAINT ANDRÉ DE CRÈTE, MARTYR A CONSTANTINOPLE (761).

Saint André de Crète ou le Calybite, qu'il ne faut pas confondre avec saint André de Crète, archevêque de Candie (4 juillet), était natif de l'île dont il a pris son surnom, et il y vivait très-saintement dans un monastère, au temps que l'empereur Constantin Copronyme (718-775) persécutait cruellement l'Eglise pour le culte des saintes images. Lorsqu'il apprit l'édit par lequel ce prince défendait, sous de grandes peines, de rendre aucun honneur à ces figures sacrées qui nous représentent Jésus-Christ ou sa sainte Mère et les autres Saints, bien loin d'en être épouvanté comme plusieurs autres qui s'enfuirent pour cela hors des terres de l'empire, il vint généreusement dans la ville même de Constantinople, afin d'y combattre l'hérésie et l'impiété dans le lieu où elles faisaient plus de ravages. Dès qu'il y fut arrivé, il ouvrit publiquement la bouche pour défendre la vérité orthodoxe, et sans craindre les magistrats ni l'empereur même, il exhorta les fidèles à demeurer constants dans la doctrine de l'Eglise, et les nouveaux hérétiques à rentrer dans le sein de leur mère, que la lâcheté leur avait fait abandonner. Un jour, Constantin s'étant fait mettre un trône dans la basilique de Saint-Mammès, y étalait avec beaucoup de faste toute sa pompe impériale, et d'ailleurs il donnait des ordres très-cruels contre les orthodoxes, en faisant meurtrir les uns à coups de nerfs de bœuf, jeter les autres dans le feu, arracher les yeux à ceux-ci et couper la langue à ceux-là : André, embrasé d'un zèle divin, fendit la foule, s'adressa à l'empereur en personne et lui reprocha son impiété. Le tyran, ne pouvant souffrir cette liberté, commanda à ses archers de se saisir de lui ; et en même temps ils le prirent, lui arrachèrent son manteau, lui déchirèrent sa tunique et lui firent plusieurs autres outrages. L'empereur ordonna ensuite qu'il fût dépouillé et fouetté avec la plus grande rigueur. Alors le martyr, levant les yeux au ciel, s'écria avec force : « Je ne mépriserai jamais votre image, ô mon Sauveur, je ne maltraiterai jamais votre figure ; que l'on déchire mon corps, que l'on m'arrache la langue, que l'on me coupe les pieds, je suis prêt à souffrir toutes choses plutôt que de manquer au respect que je dois à votre divine Majesté ». Les gardes lui donnèrent mille coups de nerfs de bœuf et le mirent tout en sang. D'autres lui jetèrent des pierres, et chacun s'efforça de lui faire quelque outrage. Mais tous ces tourments ne purent rien diminuer de sa constance, et il parla toujours avec la même fermeté qu'auparavant.

Constantin ne voulait pas le faire mourir, pour ne pas lui donner la gloire du martyre ; mais il désirait extrêmement de pouvoir le séduire, afin que son exemple servît à corrompre les autres orthodoxes ; il le fit donc conduire en prison, et dans plusieurs conférences qu'il eut avec lui, il tâcha de le gagner par de belles promesses ; mais, le trouvant toujours aussi invincible, il le fit encore fouetter et l'abandonna enfin aux bourreaux pour être mis à mort dans le lieu des exécutions publiques. Comme on le menait au supplice, un pêcheur courut après lui, et ayant pris un gros couteau de boucherie, il lui coupa un pied. Ce coup fut si cruel et si douloureux, qu'il ôta la vie à notre bienheureux Martyr. Son corps fut exposé dans les champs pour être la proie des chiens et des vautours ; il fut ensuite mis en terre avec ceux des malfaiteurs ; mais par un effet miraculeux de la puissance divine, une troupe de possédés vinrent au lieu de sa sépulture, et ayant ouvert la terre avec leurs ongles, ils le distinguèrent des autres corps et l'exposèrent à la vue des fidèles. Ils reçurent pour récompense la grâce d'être délivrés des démons qui les possédaient. Ce saint corps fut inhumé avec l'honneur qui était dû à son mérite, et il s'est fait depuis plusieurs miracles à son tombeau.

Saint André de Crète est souvent caractérisé chez les Grecs par une image de la Mère de Dieu, servant à rappeler la sainte cause à laquelle il a sacrifié sa vie.

Nous avons conservé le récit du Père Giry.

XVIIIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La naissance au ciel de saint LUC, évangéliste, qui, après avoir beaucoup souffert pour le nom de Jésus-Christ, mourut en Bithynie, rempli du Saint-Esprit. Ses reliques furent transportées à Constantinople, et de là à Padoue. Ier s. — A Antioche, saint Asclépiade, évêque, l'un de ces illustres martyrs qui souffrirent une mort glorieuse sous l'empereur Macrin. Vers 217. — Au diocèse de Beauvais, saint JUST, jeune enfant, qui fut martyrisé sous le président Rictiovare, pendant la persécution de Dioclétien. 287. — A Néocésarée, dans le Pont, saint Athénodore, évêque, frère de saint Grégoire Thaumaturge; célèbre par sa doctrine, il consomma son martyre durant la persécution d'Aurélien. Vers 269. — En Mésopotamie, sur les rives de l'Euphrate, saint Julien, ermite. Vers 393. — A Rome, sainte Tryphonie, qui avait été femme de l'empereur Dèce; elle fut enterrée dans une crypte, auprès de saint Hippolyte [1]. IIIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Amiens, Arras, Meaux et Paris, saint Luc, évangéliste, cité au martyrologe romain de ce jour. Ier s. — Au diocèse de Saint-Brieuc, fête de la translation des reliques de saint Brieuc, évêque et confesseur, dont nous avons donné la vie au 1er mai. VIe ou VIIe s. — A Nassoin ou Nassogne *(Nassonacum)*, près de Saint-Hubert, dans le Luxembourg belge, saint Monon, ermite et martyr. Ecossais de naissance, il quitta sa patrie sur une inspiration du ciel, entreprit un pèlerinage à Rome, revint par la Gaule et alla chercher une retraite au milieu des forêts des Ardennes. Il bâtit un oratoire dans cette solitude et y assembla les peuples voisins pour les instruire des mystères de la foi. Son zèle fut couronné par de nombreuses conversions, mais aussi il excita l'envie de gens vicieux et endurcis qui vinrent surprendre dans sa cellule le généreux prédicateur et l'assassinèrent d'une manière atroce [2]. Vers 645. — A Riom (Puy-de-Dôme), au diocèse de Clermont-Ferrand, saint Amable, prêtre et patron de cette ville et confesseur, dont nous avons donné la vie au 3 juillet. 475. — A Paris, mémoire de saint Hermeland ou Erbland, abbé, dont nous avons donné la vie au 25 mars, jour de sa naissance au ciel. 718. — A Malines, translation des reliques de saint Rumold ou Rombaud, évêque et martyr, patron et apôtre de cette ville, dont nous avons donné la vie au 1er juillet. 775. — Entre Villars-en-Azois et Silvarouvres, au diocèse de Langres, le martyre des saints Félix et Augebert, cités déjà au martyrologe de France du 6 septembre, où nous avons donné quelques détails sur leur vie. VIIe s. — Aux diocèses d'Amiens et d'Arras, saint Just (Juste, Jut, Jû) et saint Arthémie (Arthème, Artème, Artémie, Arthémis, Artemis), martyrs à Monchel (Pas-de-Calais), avec sainte Honesta, leur sœur [3]. IIIe ou IVe s. vraisemblablement. — Autrefois, dans l'abbaye bénédictine de Villers *(Villarium)*, en Belgique, com-

1. Les Bollandistes (tome VIII d'octobre, pages 318-323) prouvent que sainte Tryphonie n'a jamais été l'épouse de l'empereur Dèce (201-251), et que les Actes de saint Laurent, d'où l'on a tiré cette assertion, sont apocryphes. Les reliques de sainte Tryphonie se conservent de nos jours dans le monastère de Saint-Sylvestre du Champ de Mars.

2. On bâtit une église en l'honneur de la Mère de Dieu à Nassogne, sur le tombeau de saint Monon, devenu célèbre par beaucoup de miracles; on y exposa les reliques du saint ermite à la vénération des fidèles, et ensuite le roi Pépin y établit un Chapitre composé d'un prévôt et de six chanoines. Une église voisine de la ville de Saint-André, en Ecosse, fut aussi dédiée sous l'invocation de ce Saint. Elle subsiste encore sous le nom de Monon's Kirk. — Continuateurs de Godescard.

3. Un bréviaire manuscrit du XIVe siècle, conservé à la Bibliothèque communale d'Amiens, donne la légende de ces saints Martyrs; mais, au dire de l'un de nos hagiographes les plus judicieux, M. l'abbé Corblet, elle se réduirait à fort peu de chose si on voulait en élaguer tout ce qu'elle contient de fabuleux et de suspect. Nous ne la reproduirons donc pas. Ce qui paraît hors de doute, c'est que Just et Arthémie, d'origine toulousaine, furent décapités par l'ordre de leur père près du village de Monchel (Pas-de-Calais,

mémoraison de la bienheureuse Vierge Marie, quand, par la bouche de la statue d'Afflighem, en présence de tous les moines et d'une nombreuse foule de peuple, elle salua saint Bernard, disant à intelligible voix : *Salve, Bernarde* [1].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Chez les Prémontrés, l'octave de la translation de notre Père saint Augustin [2]. 430.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Rome, saint Paul de la Croix, instituteur de la Congrégation des Clercs déchaussés de la Très-Sainte Croix et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, cité au martyrologe romain du 16 novembre, jour sous lequel nous donnerons sa vie. 1775. — En Afrique, les saints martyrs Luce, Victor, Daise, Leuce, Victoric, Bérèze, évêque, Victrice, Faustin et Martial. IIIe ou IVe s. — A Ostie *(Ostia Tiberina)*, bourg et petit port des Etats romains, sur le Tibre, et à Nicomédie, aujourd'hui Isnikmid, ville de Bithynie, sur la Propontide, saint Luce ou Lucas, saint Victorin (peut-être Victorine ou Victoire), et sainte Agnès, martyrs. IIIe ou IVe s. — A Galatz (*Axiopolis*), ville de Moldavie, sur la rive gauche du Danube, saint Hermès et saint Taxe, martyrs. — Au pays de Galles, dans la Grande-Bretagne, saint Brothène et sainte Gwendoline, dont la mémoire a été conservée par les hagiographes de cette contrée. Saint Brothène est patron de l'église paroissiale de Llanfrothen, et sainte Gwendoline patronne de celle de Llanwyddelan. VIe s. — A Oulx (*Ulcium*), dans la province de Suse, en Piémont, les saints Just, Flavien et quatre-vingt-dix autres, martyrs, immolés par les Lombards. Epoque incertaine.

SAINT LUC D'ANTIOCHE, ÉVANGÉLISTE

Ier siècle.

> Saint Luc a peint admirablement les images de Jésus et de Marie en deux tableaux, après les avoir parfaitement exprimées dans son Evangile et dans son cœur. Le P. Nouet, *Méditations.*

Saint Luc était d'Antioche, métropole de Syrie, ville célèbre par son agréable situation, par la richesse de son commerce, par son étendue ainsi que par le nombre et la politesse de ses habitants, par son amour pour

canton d'Auxy-le-Château), et ensevelis sur une éminence bordant le chemin qui conduit de Monchel à Flers (Somme) et qui a conservé depuis lors le nom de *Tombe de saint Just.*

A une époque qu'on ne saurait préciser, leurs corps furent transférés de ce lieu dans l'église de Monchel. Celle-ci fut détruite à la Révolution. Deux ans après la reconstruction de la nouvelle église, le 16 octobre 1839, M. Robitaille, vicaire général d'Arras, reconnut les reliques, qui sont toujours exposées à la vénération des fidèles dans une ancienne châsse en chêne.

Le culte de saint Just et de saint Arthémie, fort ancien à Monchel, fut introduit, au XIIIe siècle, à la cathédrale d'Amiens, par l'évêque Gérard de Conchy. Au XIVe siècle, ce culte fut étendu à tout le diocèse. Saint Just est le patron de Monchel. On s'y rendait jadis en pèlerinage de tous les points des diocèses de Boulogne, d'Arras et d'Amiens. Cette fête religieuse fut supprimée par le curé, M. Henquenet, en 1775, à la suite de nombreux désordres qu'avaient amenés ces agglomérations. M. l'abbé Niquet a rétabli ce pèlerinage que fréquentent annuellement environ deux mille personnes. Le 10 octobre, on se rend processionnellement avec la châsse au monticule appelé la *Tombe de saint Just*, où l'on a récemment érigé une chapelle. — Cf. *Hagiographie d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

1. Cette statue, en témoignage d'un si grand miracle, se conservait avec beaucoup d'honneur dans l'abbaye de Villers. Elle fut brisée lors des troubles du XVIe siècle; mais on refit avec les fragments et d'après le type original deux statuettes, dont l'une se trouve aujourd'hui au sanctuaire de Basse-Wavre et l'autre dans le monastère des Capucins de Termonde (Flandre orientale). — *Belgium Marianum*, par le Père Smet, S. J.

2. Voir la vie de saint Augustin au 28 août.

l'étude des lettres et de la sagesse. Elle avait des écoles renommées dans tous les arts et dans toutes les sciences. Saint Luc y fit dans sa jeunesse d'excellentes études, et on dit qu'il perfectionna encore les connaissances qu'il avait acquises par divers voyages qu'il fit en Grèce et en Egypte. Son goût le porta particulièrement vers la médecine. Ceux qui tirent par là des conséquences en faveur de son extraction et de sa fortune ne font pas attention que la médecine était souvent exercée par des esclaves que l'on faisait élever dans cette science, comme l'a montré Grotius. Ce savant ajoute que saint Luc fut peut-être attaché à quelque famille noble en qualité de médecin, et qu'après son affranchissement, il resta toujours dans sa première profession. Mais il paraît que ce ne fut qu'après sa conversion au christianisme, et même sur la fin de sa vie, que la charité lui fit exercer un art qui n'était point incompatible avec les fonctions du ministère apostolique. Saint Jérôme assure qu'il y excellait; et saint Paul, en disant : « Luc, médecin, notre très-cher frère », semble indiquer qu'il ne cessa point de s'y appliquer.

Saint Luc n'était pas seulement habile dans la médecine; on ajoute qu'il excellait encore dans la peinture. Si l'on s'en rapporte au ménologe de l'empereur Basile, compilé en 980, à Nicéphore, et à d'autres Grecs modernes que cite Gretzer dans une dissertation à ce sujet, il laissa plusieurs portraits de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. Ce qu'ils rapportent à ce sujet est appuyé de l'autorité de Théodore, lecteur, qui vivait en 518. On lit dans cet écrivain qu'on envoya de Jérusalem à l'impératrice Pulchérie un portrait de la sainte Vierge peint par saint Luc, et que cette princesse le mit dans une église qu'elle avait fait bâtir à Constantinople. On a trouvé à Rome, dans un souterrain, près de l'église de Sainte-Marie, dite *in via lata*, une ancienne inscription où il est dit d'un portrait de la sainte Vierge que c'est « un des sept peints par saint Luc ». Il y a encore trois ou quatre autres portraits semblables, dont le principal a été placé par le pape Paul V dans la chapelle Borghèse, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure.

Saint Luc embrassa le Christianisme ; mais on ignore s'il suivait auparavant les superstitions de l'idolâtrie ou les observances de la loi mosaïque. On ne peut douter qu'il n'y eût alors un grand nombre de Juifs à Antioche, surtout de ceux qu'on appelait Hellénistes et qui lisaient l'Ecriture dans la traduction des Septante. Saint Jérôme observe, d'après les écrits de saint Luc, qu'il savait mieux le grec que l'hébreu; qu'il ne se contente pas de faire usage de la version des Septante, comme les autres auteurs du Nouveau Testament qui ont écrit dans la même langue, et qu'il s'abstient de traduire certains mots qu'il ne pouvait bien rendre en grec. Les uns prétendent qu'il fut converti par saint Paul à Antioche ; mais les autres le nient, en se fondant sur ce que l'Apôtre ne l'appelle nulle part *son fils*, nom qu'il donne ordinairement à ceux qu'il avait engendrés à Jésus-Christ. « D'après le ton et le coloris du style de saint Luc », dit Hug, « quoiqu'on y remarque à un plus haut degré l'influence d'une éducation grecque, on ne peut contester qu'il ait été Juif ou Syrien. Quand on considère la connaissance du judaïsme dont il fait preuve dans ses deux ouvrages, on est forcé d'avouer que ce n'est pas seulement à moitié et superficiellement qu'il a apprécié les mœurs de ce peuple, si obscures pour un étranger, et qu'il a compris les cérémonies de son culte. Nulle part le commentateur ne se trouve arrêté, nulle part il n'a lieu de regretter que l'auteur n'ait pas mieux approfondi le judaïsme, ses rites et ses cérémonies. Qu'on n'en exige

pas la preuve par des exemples ; le nombre en serait trop grand, et nous serions forcé de faire remarquer trop de détails, qui sont néanmoins les meilleures preuves d'une connaissance exacte des faits. Tant il y a, que nous pouvons induire de son style et de ses connaissances, que par le premier il était de Syrie ou de Palestine, et par les autres, juif ou prosélyte bien instruit. Quant au premier point, l'histoire nous fournit des renseignements plus positifs, d'après lesquels saint Luc est né à Antioche, en Syrie. Pour ce qui regarde sa religion, il résulte de l'Epître aux Colossiens qu'il professa le judaïsme par choix et non à cause de sa naissance ».

Saint Epiphane, saint Grégoire le Grand, Origène, saint Euthyme, saint Dorothée, témoignent que saint Luc était l'un des soixante-douze disciples. Siméon Métaphraste parle ainsi de la conversion de notre saint Evangéliste : « Il était occupé aux sciences humaines, à l'étude des langues, de la grammaire, de la rhétorique et surtout à la philosophie grecque, lorsque se présenta à lui une occasion de passer à un état meilleur. Le Fils de Dieu, revêtu de notre nature corporelle, paraissait alors au milieu des populations de la Judée. Après avoir soutenu un combat et remporté une victoire contre l'ennemi de Dieu et des hommes, après avoir été signalé publiquement comme Messie et Fils de Dieu par la voix du Père céleste, sur les rives du Jourdain, il conversait avec les hommes et les instruisait des choses du salut. Sa renommée s'étendait dans la Judée, dans la Galilée et dans tous les pays limitrophes de la Palestine. Pendant que plusieurs fermaient les oreilles à la voix qui leur annonçait la vérité, d'autres étaient attentifs à ses prédications et ne perdaient aucune parole, sortie de la bouche du Sauveur des hommes. Du nombre de ces derniers se trouva notre saint Evangéliste. Il vint souvent l'écouter, et il le vit souvent opérer des œuvres surnaturelles. Eclairé dès lors par une lumière céleste, il ne considéra plus les liens de la parenté, ni les attachements naturels; il foula aux pieds l'argent, les richesses. Sans se donner le temps d'aller vendre et de distribuer aux pauvres les biens qu'il possédait, il embrassa la voie céleste, qui se présentait devant lui, et, après avoir conversé avec celui qu'il aimait ardemment, il s'attacha à lui, comme son disciple sincère et véritable.

« Comme il avait été fréquemment témoin des miracles et des prodiges éclatants de son maître, il le reconnaissait pour le Messie, envoyé de Dieu, et cette foi était solidement enracinée dans son cœur. Aussi l'accompagna-t-il constamment et fidèlement, partout et même dans les afflictions et les persécutions que le Christ endura pour notre salut. Il fut témoin de sa Passion, ainsi que de sa Résurrection. Après avoir assisté sur le mont des Oliviers au spectacle merveilleux de l'Ascension de Jésus-Christ, il reçut, le jour de la Pentecôte, avec les autres disciples, les dons du Saint-Esprit, et devint avec le secours d'en haut, capable d'évangéliser les peuples avec d'heureux succès. Ce nouveau pêcheur d'hommes jeta alors son filet, et amena à la connaissance de la vérité beaucoup de Grecs et d'hommes civilisés, qu'il avait tirés des ténèbres de l'ignorance et de l'idolâtrie ».

Lorsque saint Paul se fut converti au Christianisme, saint Luc se joignit à lui pour l'accompagner dans ses courses apostoliques, partager ses travaux et ses périls. On ignore le lieu et le temps où il se fit son coopérateur. Il commence à parler de lui-même, en première personne, dans les Actes, au temps où l'Apôtre s'embarqua pour passer de Troade en Macédoine, l'an 51 de Jésus-Christ, peu de temps après le départ de saint Barnabé ; et saint Irénée date de la même époque les voyages que saint Luc fit avec saint Paul. Ces deux grands Saints ne se séparèrent plus que par

intervalles et lorsque les besoins des Eglises le demandaient. Toute l'ambition de saint Luc était de partager les travaux, les fatigues, les souffrances et les dangers de l'Apôtre. Il fit avec lui quelque séjour à Philippes, en Macédoine. Ils parcoururent ensemble les villes de la Grèce, où la moisson devenait chaque jour plus abondante. Saint Paul, écrivant à Philémon, parle de saint Luc comme le compagnon de ses travaux, comme son coopérateur.

Les interprètes pensent que Lucius, que saint Paul appelle son parent, est le même que saint Luc ; et ils se fondent sur ce que le même Apôtre donne aussi une terminaison latine au nom de Silas en l'appelant Sylvanus [1]. Plusieurs auteurs prétendent, d'après Origène, Eusèbe et saint Jérôme, que quand saint Paul parle de son Evangile dans l'Epître aux Romains, il entend celui de saint Luc ; mais ce passage peut ne signifier autre chose que l'Evangile en général, qui était prêché par saint Paul. L'Epître aux Romains fut écrite en 57, quatre ans avant le premier voyage de l'Apôtre à Rome.

Le démon, qui cherche toujours à obscurcir la vérité par le mensonge dont il est le père, suscita quelques-uns de ses ministres pour répandre des histoires fabuleuses concernant Jésus-Christ. Ce fut pour en empêcher l'effet que saint Luc écrivit son Evangile. On a dit qu'il s'était aussi proposé de suppléer aux omissions des Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc, qui avaient déjà paru, mais nous n'avons point de preuves certaines qu'il ait eu ce dessein ; il ne paraît pas même qu'il eût lu les deux évangélistes qui l'avaient précédé. L'ouvrage de saint Luc est souvent attribué à saint Paul. Le maître sans doute aida son disciple, et approuva depuis son Evangile ; mais saint Luc assure lui-même qu'il avait écrit d'après ce qu'il avait vu et aussi d'après les témoins oculaires des actions de Jésus-Christ. Ces témoins, qui d'ailleurs avaient eu part aux faits rapportés, donnent à son récit le plus haut degré d'autorité. Il fut encore dirigé par le Saint-Esprit, qui lui révéla tout ce qu'il a rapporté concernant nos Mystères, et qui l'assista d'une inspiration spéciale jusque dans les plus petits événements historiques. Les anciens, en prétendant que saint Paul avait concouru à l'Evangile de saint Luc, se sont apparemment fondés sur la conformité des expressions dont ils se sont servis l'un et l'autre, en rapportant l'institution de l'Eucharistie et l'apparition de Jésus-Christ à saint Pierre.

Selon saint Jérôme et saint Grégoire de Nazianze, saint Luc écrivit son Evangile dans le temps que saint Paul prêchait dans l'Achaïe, et il alla deux fois dans ces contrées avec l'Apôtre, en 53 et en 58. Il doit avoir écrit son Evangile en 53, s'il est vrai que saint Paul en parle dans son Epître aux Romains, comme l'assurent les anciens. Il l'aurait écrit à Rome, si l'on s'en rapportait aux titres de quelques manuscrits grecs, et pendant le premier emprisonnement de l'Apôtre ; mais ces titres sont modernes et paraissent confondre le livre dont il s'agit avec les Actes des Apôtres.

Saint Luc insiste particulièrement dans son Evangile sur ce qui a rapport au sacerdoce de Jésus-Christ ; et c'est pour cela que les anciens, en appliquant aux quatre évangélistes les représentations symboliques mentionnées dans Ezéchiel, assignent à notre Saint, le bœuf, comme un em-

1. Hug réfute cette hypothèse : « Mais saint Luc », dit-il, « ne se trouvait pas à Corinthe à l'époque où cette épître fut écrite. Il était alors à Philippes, ou bien peut-être venu de la Troade, pour aller à la rencontre de l'Apôtre, comme il traversait la Macédoine. Il importe peu de savoir laquelle de ces deux suppositions est fondée ; il suffit que son éloignement de saint Paul ne nous permette pas de confondre notre Saint avec ce Lucius ».

blème des sacrifices. Ce n'est que dans cet Evangile que l'on trouve le récit de plusieurs circonstances relatives à l'Incarnation, comme l'annonciation de ce mystère à la sainte Vierge, sa visite à sainte Elisabeth, la parabole de l'Enfant prodigue, et plusieurs autres particularités. Le style en est clair, élégant, varié. Les pensées et la diction ont une sublimité qui étonne. On y admire en même temps cette simplicité qui fait le caractère distinctif des écrivains sacrés. Les actions de la doctrine du Sauveur y sont présentées de la manière la plus touchante ; chaque mot renferme des mystères cachés, offre des richesses inépuisables, et devient le principe de toutes les vertus pour ceux qui lisent ces oracles sacrés avec l'humilité et les autres dispositions convenables. La dignité avec laquelle sont présentés les mystères les plus sublimes, qui sont au-dessus de toute expression et de notre manière de concevoir les choses créées, cette dignité où l'on ne remarque aucune parole pompeuse, a quelque chose de divin. L'énergie avec laquelle l'Evangéliste parle de la patience, de la douceur, de la charité d'un Dieu fait homme pour nous, de ses leçons, de sa vie ; son sang-froid dans le récit des souffrances et de la mort du Sauveur ; son attention à éviter toute exclamation et à s'abstenir de ces épithètes dures qu'il est si ordinaire de donner aux ennemis de ce que l'on aime : tout cela a nous ne savons quoi de grand, de noble, de touchant, de persuasif, que l'on chercherait en vain dans les plus beaux ornements du langage. Cette simplicité fait que les grandes actions parlent, pour ainsi dire, elles-mêmes, et l'éloquence humaine ne ferait qu'en diminuer l'éclat. Il est vrai que les écrivains sacrés sont les instruments ou les organes du Saint-Esprit ; mais leur style seul fait voir que leur âme n'était point assujétie à l'empire des passions, et qu'ils possédaient dans le plus haut degré toutes ces vertus célestes dont leurs écrits inspirent l'amour aux lecteurs attentifs et jaloux de s'instruire.

Vers l'an 56 de Jésus-Christ, saint Luc et saint Tite furent envoyés à Corinthe par saint Paul. Le premier est représenté par l'Apôtre comme un homme dont le nom est célèbre dans toutes les églises. Il le suivit à Rome en 61, lorsqu'il y fut envoyé comme prisonnier de Jérusalem. Saint Paul resta deux ans dans cette ville ; mais il eut enfin la permission de vivre dans une maison qu'il avait louée ; et les gardes auxquels on l'avait confié ne l'empêchaient point de prêcher l'Evangile à ceux qui venaient le trouver chaque jour. Il paraît par divers monuments anciens de l'église de Sainte-Marie de Rome, dite *in via lata*, et qui est un ancien titre de cardinal-diacre, qu'elle est bâtie à l'endroit où saint Paul logeait et où saint Luc écrivit les Actes des Apôtres. C'est pour cela que Sixte-Quint fit mettre la statue de saint Paul, avec une nouvelle inscription, sur la fameuse colonne d'Antonin, qui est dans le voisinage.

Saint Luc ne quitta point saint Paul pendant son emprisonnement, et il eut la consolation de lui voir rendre la liberté en 63. Ce fut dans cette même année qu'il acheva les *Actes des Apôtres*, histoire qu'il avait entreprise à Rome par l'inspiration du Saint-Esprit. C'est comme la suite de son Evangile ; il se propose de réfuter les fausses relations que l'on publiait sur la vie et les travaux apostoliques des fondateurs du christianisme, et de laisser une histoire authentique des merveilles dont Dieu s'était servi pour former son Eglise, et qui sont une preuve invincible de la résurrection du Sauveur et de la divinité de l'Evangile. Dans les douze premiers chapitres, il rapporte ce qu'avaient fait les principaux Apôtres pour l'établissement de notre sainte Religion, depuis l'ascension du Sauveur. Dans le reste de son ouvrage, il se borne presque entièrement aux actions et aux miracles

de saint Paul, dont il avait été témoin oculaire et auxquels il avait eu beaucoup de part. Théophile, à qui il dédia son *Evangile* et les *Actes des Apôtres* et auquel il donne le titre de *très-excellent*, devait être, autant qu'on en peut juger par le style de ce temps-là, un homme de la première distinction et un magistrat public, probablement de la ville d'Antioche; peut-être aussi avait-il été converti par saint Luc. L'Evangile de ce Saint et ses *Actes des Apôtres* furent encore écrits pour l'instruction des diverses Eglises et de tous les siècles futurs. On remarque de la différence dans le style des auteurs inspirés. L'élégance et la politesse caractérisent celui d'Isaïe ; il y a une certaine rudesse dans celui d'Amos, qui était berger. Le style de saint Luc est exact, pur, élégant ; ce qui prouve qu'il avait reçu une excellente éducation et qu'il avait étudié la littérature à Antioche ; on y trouve cependant quelques hébraïsmes et quelques syriacismes. Il est en général facile, naturel, agréable, et tout à fait approprié au genre historique.

Le saint Evangéliste ne quitta point son maître après son élargissement. L'Apôtre, durant son dernier emprisonnement, écrivait de Rome que tous les autres l'avaient quitté et que saint Luc était seul avec lui. Après le martyre de saint Paul, saint Epiphane dit que saint Luc prêcha dans l'Italie, la Gaule, la Dalmatie et la Macédoine. Selon Fortunat et Métaphraste, saint Luc passa en Egypte et prêcha dans la Thébaïde. Saint Hippolyte dit qu'il fut crucifié à Elée, dans le Péloponèse. Il fut attaché à un olivier, si l'on s'en rapporte aux Grecs modernes. L'ancien martyrologe africain du cinquième siècle lui donne les titres d'évangéliste et de martyr; saint Grégoire de Nazianze, saint Paulin et saint Gaudence de Brescia assurent aussi qu'il alla dans le ciel par la voie du martyre. Mais Bède, Adon, Usuard et Baronius disent seulement dans leurs martyrologes qu'il souffrit beaucoup pour la foi et qu'il mourut fort âgé dans la Bithynie. Il est très-probable qu'il passa dans cette contrée pour y annoncer l'Evangile. Il n'y resta cependant pas toujours. Il revint dans l'Achaïe, qui comprenait alors le Péloponèse, et il y finit sa course. Le sentiment des Grecs modernes est que saint Luc vécut quatre-vingt-quatre ans, et ce sentiment est fondé sur ce que saint Jérôme dit de ce Saint; mais le dernier éditeur des œuvres de ce Père l'a réfuté, en montrant que le passage en question ne se trouve dans aucun ancien manuscrit.

Les caractéristiques les plus ordinaires de saint Luc sont : le bœuf, un livre fermé ou ouvert, un chevalet, des attributs de peintre, un portrait de la sainte Vierge. On le peint encore écrivant son Evangile. Il est aussi représenté posé dans un tombeau par deux de ses disciples et encensé par un troisième : cette dernière caractéristique a trait à la fête de la commémoration de la translation de son corps du lieu de sa mort à l'église des Saints-Apôtres à Constantinople.

CULTE ET RELIQUES. — SES ÉCRITS.

En 357, l'empereur Constance fit transférer les reliques de saint Luc, de Patras en Achaïe, à Constantinople. On les déposa dans l'église des Apôtres, avec celles de saint André et de saint Timothée. Il se fit alors quelques distributions des premières. Saint Gaudence de Brescia en procura à son église ; saint Paulin en mit dans celle de Saint-Félix, à Nole, et dans une autre église qu'il avait fait bâtir à Fondi.

L'église des Apôtres à Constantinople avait été bâtie par Constantin le Grand. Ce prince fut enterré dans le porche de cette église, et l'on renferma son corps dans un cercueil d'or. On représenta les douze Apôtres autour de son tombeau. Lorsque l'empereur Justinien fit réparer l'église, les ouvriers trouvèrent trois coffres de bois, avec des inscriptions qui portaient que c'étaient les

corps de saint Luc, de saint André et de saint Timothée. Baronius prétend que le chef de saint Luc fut porté à Rome par saint Grégoire, et déposé dans l'église du monastère de Saint-André. On garde une partie de ses reliques dans le monastère du mont Athos, en Grèce.

Outre l'*Evangile* et les *Actes des Apôtres*, Clément d'Alexandrie et saint Jérôme disent que saint Luc a traduit en grec l'*Epître de saint Paul aux Hébreux*. Le même saint Clément lui a encore attribué un autre ouvrage, qui est la *Controverse de Jason et de Papisque*.

Histoire des soixante-douze disciples, par M. l'abbé Maistre ; Godescard.

SAINT JUST D'AUXERRE [1], ENFANT,

MARTYR EN BEAUVAISIS

287. — Pape : Saint Caïus. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

> Il est une espèce glorieuse de martyrs : ce sont ceux qui, semblables à une victime choisie, sont immolés en confessant le nom de Dieu.
>
> *Saint Hilaire de Poitiers.*

Saint Just naquit probablement à Auxerre ; il est certain du moins qu'il habitait cette ville avec son père, nommé Justin, et sa mère, appelée Félicie. Dès sa plus tendre jeunesse, il pratiqua des vertus qui ne mûrissent d'ordinaire qu'à un âge bien plus avancé, et mérita par là un don merveilleux de seconde vue qui devint l'occasion de son martyre et de sa gloire. Ce pieux enfant, âgé de neuf ans, partageait la douleur de sa famille au sujet de son oncle Justinien, qui avait été enlevé tout jeune et vendu comme

1. Les Actes de saint Just (Juste, Jût, Jut, Ju), rédigés vers le VIIIe siècle, paraphrasés au XIe siècle, dans les Lectionnaires de Beauvais, ont été faussement appliqués à saint Justin, autre enfant martyr dont on conservait le corps à Louvres en Parisis (Seine-et-Oise). Nous sommes tombé nous-même (*Petits Bollandistes*, tome IXe, pages 175 et 397) dans cette confusion que favorisait une Vie en vers, longtemps attribuée au vénérable Bède. L'apparition (mai 1873) du troisième volume de la savante *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet, nous permet heureusement de rectifier aujourd'hui cette erreur. Résumons en deux mots sa polémique, pour l'édification de nos lecteurs :

« Just et Justin sont bien deux Saints différents, tous deux enfants martyrs. Le premier est inscrit dans les plus anciens martyrologes, au 18 octobre ; le second, au 1er août ; mais on a toujours célébré la fête de ce dernier, à Paris, au 8 de ce mois. Le corps de saint Just, inhumé dans la petite ville du Beauvaisis qui porte son nom, fut transféré à la cathédrale de Beauvais. Le corps de saint Justin, honoré à Louvres en Parisis (canton de Luzarches), dès le IXe siècle, fut transféré à Notre-Dame de Paris, à une époque qui nous est inconnue. Comme on ignorait la vie de saint Justin de Louvres, on lui appliqua les Actes de saint Just, en raison de la similitude des noms. Les modifications furent d'abord fort peu nombreuses. Des changements plus graves, destinés à favoriser les prétentions de l'Eglise de Paris, furent introduits dans une Vie en vers qui ne remonte qu'au XVe siècle, mais qu'on a longtemps attribuée à Bède et que tous ses éditeurs ont insérée dans ses œuvres. Le père de l'enfant martyr est désigné sous le nom de Matthieu. Le nom de Louvres apparaît pour désigner le lieu du martyre. Pour tout le reste, c'est la traduction amplifiée de la légende du VIIIe siècle que nous avons suivie.

« Surius publia, toujours sous le nom de Bède, la passion du XVe siècle, mais sans aligner les vers, et en faisant quelques inversions prosaïques. Cette publicité causa une singulière perturbation dans les bréviaires de Paris et de Beauvais. Ce nom de *Lupera*, abrité sous l'autorité de Bède, ne fut point mis en doute. Aussi Louvres paraissait triompher, et Louvet, pour soutenir les droits du Beauvaisis, s'imaginait de dire que Saint-Just s'était appelé jadis Louvres en Beauvaisis. Heureusement qu'on présenta des arguments plus sérieux. On fit remarquer que Louvres n'est point comme Saint-Just sur la route d'Amiens à Paris ; que le saint enfant ayant été martyrisé le lendemain de la nuit où il avait pris la fuite, on peut bien supposer qu'il a fait dix lieues pour arriver à Saint-Just, mais non pas qu'il en ait pu faire vingt-six pour se rendre à Louvres ; que les légendes de Beauvais ne parlent point de *Lupera*, mais de la fontaine Sirique et de la rivière d'Aré qui se trouvent bien à Saint-Just et non à Louvres. Battus sur la question locale du martyre, les Parisiens voulurent prouver que saint Just et saint Justin n'étaient qu'un même personnage, martyrisé il est vrai en Beauvaisis, mais dont les reliques avaient été transférées, au IXe siècle, de Saint-Just à Saint-Symphorien de Poitiers, et de là à Paris, ou bien directement de la cathé-

esclave, sans qu'on ait su depuis le sort qui lui était échu. Saint Just apprit par une vision que ce parent regretté était au service d'un marchand nommé Loup, qui habitait la ville d'Amiens, et s'empressa de révéler cette bonne nouvelle à sa famille. Justin chercha en vain dans Auxerre quelqu'un qui voulut bien se joindre à lui, à prix d'argent, pour aller délivrer son frère bien-aimé. C'est alors que saint Just s'offrit pour entreprendre ce voyage. Aux objections de sa mère, qui redoutait la fatigue et les périls d'une si longue excursion, l'enfant répondit qu'il s'en remettait complétement à la volonté de Dieu, et sa détermination parut si bien inspirée d'en haut, qu'on n'y mit plus d'obstacle.

Quelques jours après, le père et le fils, munis d'argent et de provisions, se mirent en route et arrivèrent à Melun vers le soir. Là, un pauvre, tout à la fois aveugle et boiteux, sollicita leur charité, en se plaignant de la faim. Saint Just ne se contenta point de lui faire part de ses provisions de voyage, mais se dépouilla de son habit pour le lui donner. Comme son père l'en réprimandait : « N'est-il pas écrit », lui dit-il, « que bienheureux est celui qui compâtit aux souffrances des indigents, parce que le Seigneur à son tour prendra pitié de lui dans les jours d'infortune ? »

Le lendemain matin, les voyageurs poursuivirent leur route et rencontrèrent près de Paris un excellent homme, nommé Hippolyte, qui, les ayant interrogés sur leur pays et le but de leur voyage, leur offrit l'hospitalité. Les deux Auxerrois l'acceptèrent et allèrent chez lui réparer leurs forces, en prenant quelques aliments, du vin et de la bière.

Parvenus aux bords de l'Oise, ils ne trouvèrent point d'abord de barque ; mais, grâce à Dieu, un batelier qui descendait la rivière se rendit enfin à leur appel et les transporta à l'autre bord, sans vouloir accepter aucune rémunération. Aussitôt qu'ils furent arrivés à Amiens, Justin et Just s'informèrent de la demeure de Loup, ou bien de l'endroit où ils pourraient le trouver. L'ayant rencontré dans la ville, ils lui exposèrent le but de leur voyage. « Venez chez moi », leur dit le marchand, « je vous montrerai tous mes esclaves, et si vous reconnaissez votre parent, vous pourrez l'emmener avec vous, après m'avoir remboursé sa valeur ».

Ce soir-là même, tandis que Justin examinait chez Loup ses douze esclaves, sans pouvoir reconnaître son frère parmi eux, saint Just s'écria : « Voici celui que nous cherchons », en désignant un homme qui tenait une lampe allumée ». « Comment pourriez-vous me reconnaître », remarqua ce dernier, « puisque vous n'étiez pas né quand j'ai quitté mon pays ? » La désignation du jeune enfant n'en était pas moins l'expression de la vérité.

Un jeune soldat du persécuteur Rictiovare avait été témoin de cette reconnaissance. Il s'empressa d'aller prévenir son chef : « J'ai découvert », lui dit-il, « de ces gens adonnés à la magie qui se proclament chrétiens ; que faut-il en faire ? » — « Amenez-les-moi bien vite », répondit le tyran ; « et, s'ils refusent de venir, qu'on les mette en prison jusqu'à ce que je les fasse comparaître devant moi ». Les satellites, qui devaient exécuter cet ordre, ne trouvèrent plus les chrétiens dans la maison de Loup : car celui-

drale de Beauvais à celle de Paris. C'est cette dernière supposition qu'admet le bréviaire parisien de 1607 ; aucune de ces hypothèses n'est appuyée sur des preuves historiques.

« François de Gondy, évêque de Paris, ayant ouvert la châsse de saint Justin pour en donner quelques reliques à l'église de Louvres, qui lui est dédiée, constata qu'elles étaient bien les ossements d'un enfant : mais il trouva une partie du chef ! Cela aurait dû suffire pour montrer qu'on avait appliqué à tort au saint Justin de Louvres les Actes du Martyr dont la tête tout entière avait été portée à Auxerre. Cependant le bréviaire actuel de Paris n'en continue pas moins à dire, en reproduisant l'abrégé des Actes de saint Just, que saint Justin fut inhumé à Louvres et transféré ensuite à Notre-Dame de Paris ».

ci, sans accepter leur argent, les avait engagés à repartir aussitôt pour échapper aux persécutions du terrible juge. Rictiovare ne pouvait point renoncer si facilement à sa proie. « Que quatre hommes montent à cheval », s'écria-t-il, « et forcent ces chrétiens à revenir ici. S'ils refusent d'obéir, qu'on les mette à mort ! »

Les trois fugitifs, en suivant la voie romaine qui conduisait d'Amiens à Senlis, étaient arrivés à *Sinamovicus*, aujourd'hui Saint-Just-en-Chaussée, près de la fontaine Sirique[1] qui alimente la rivière d'Aire ou Aré. Justinien dit à son frère : « Puisque voici de l'eau, arrêtons-nous ici pour manger et prendre de nouvelles forces ». Et saint Just de s'écrier : « Hâtez-vous, car voici que Rictiovare a expédié quatre cavaliers pour nous ramener à Amiens et nous mettre à mort ; je veillerai pendant votre repas ; s'ils arrivent, je causerai avec eux, pendant que vous resterez cachés dans cette caverne voisine ». A peine avait-il dit ces mots que saint Just aperçut les satellites ; ses deux parents s'empressèrent de suivre le conseil qui leur avait été donné.

Les soldats de Rictiovare demandèrent à saint Just où étaient les parents qui l'accompagnaient, et à quels dieux ils avaient l'habitude d'offrir leurs sacrifices. Le courageux enfant refusa de trahir les siens et se borna à répondre qu'il était chrétien. L'un des cavaliers lui trancha aussitôt la tête, avec l'intention de la porter à Rictiovare. Mais le corps du saint enfant se redressa soudain et replaça sa tête sur ses épaules. « Dieu du ciel et de la terre », s'écria-t-il, « recevez mon âme, car je suis innocent ! » Les satellites, épouvantés d'un tel prodige, s'enfuirent aussitôt et allèrent raconter à Rictiovare ce dont ils avaient été témoins.

Justin et Justinien, qui avaient entendu la prière du jeune martyr, sortirent de leur retraite et se demandèrent ce qu'ils allaient faire de ce corps décapité. On raconte que la tête leur dit : « Entrez dans la caverne, vous y trouverez un antique tombeau couvert de lierre : c'est là que vous déposerez mon corps. Quant à ma tête, portez-la à ma mère pour qu'elle l'embrasse. Si elle désire me revoir, c'est dans le Paradis qu'elle devra m'aller chercher.

Justin et Justinien, après avoir enseveli le corps de saint Just, se hâtèrent de retourner à Auxerre, où ils arrivèrent au bout de trois jours. Quand Félicie eut appris la mort de son fils, elle bénit Dieu de l'avoir ainsi glorifiée et suspendit dans sa maison la tête du martyr, enveloppée d'un linge. Pendant la nuit, cette précieuse relique inonda de lumière, non-seulement le logis, mais la ville tout entière.

L'évêque d'Auxerre (que toutes les légendes désignent à tort sous le nom de saint Amateur) venait de se lever pour réciter les Laudes. « J'ai vu », dit-il à son clergé, « une grande lueur qui, partant de la maison de Justin, enveloppait toute la cité. Allez vite vous enquérir des causes de ce phénomène ». Trois prêtres qui allèrent aux informations revinrent bientôt raconter les détails du martyre qui s'était accompli dans le Beauvaisis. Le peuple, après avoir rendu grâces à Dieu, fit préparer une châsse, pour qu'on allât chercher solennellement, avec la croix, les luminaires et les encensoirs, la tête de saint Just, et qu'on la déposât dans l'église cathédrale, à l'endroit même qu'il avait choisi pour sépulture.

Une jeune fille, âgée de seize ans, aveugle de naissance, invoqua la

1. La fontaine Sirique se trouve à l'extrémité nord d'une pièce d'eau qui était jadis enclavée dans l'abbaye de Saint-Just. Le nom de *Puchot* qu'on lui donne aujourd'hui vient de l'usage où étaient les pèlerins d'y *pucher* (puiser) de l'eau.

relique dont venait de s'enrichir l'église d'Auxerre, et recouvra soudain la vue, ce qui donna lieu aux actions de grâces des fidèles et du clergé.

On montre à Auxerre, dans la rue du Temple, l'emplacement de la maison qu'habitait saint Just, où se trouve une statue, datée de 1780, représentant le jeune martyr, avec une palme dans la main droite et un livre dans la main gauche. Quand le Chapitre se rendait processionnellement à l'église de Saint-Amâtre, il faisait une station devant cette maison et récitait une oraison à saint Just.

Saint Just est représenté deux fois dans les verrières des hautes fenêtres du chœur, à la cathédrale de Beauvais, d'abord sous les traits d'un enfant tenant sa tête de la main gauche, et puis sous la physionomie d'un âge fait, avec l'inscription S IVST.

On voit dans l'église de Saint-Just une statue du saint Patron, tenant sa tête dans les mains, et un tableau sans valeur représentant son martyre.

CULTE ET RELIQUES.

Du Beauvaisis, le culte de saint Just s'est répandu dans les diocèses de Paris, de Rouen, d'Auxerre, etc., dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Suisse (diocèse de Coire), en Angleterre, en Italie, etc. Mais il est juste de remarquer que ce culte a été souvent motivé par la possession des reliques d'un saint nommé Just ou Justin, plus ou moins connu, et qu'on a confondu avec l'enfant martyr du Beauvaisis. C'est ce qui est arrivé à Louvres, à Paris, à Einsidlen, à Flums (Suisse), à Zutphen (Pays-Bas), à Malmédy (Prusse), à Trèves, à Anvers, etc.

Le tombeau de saint Just, à Sinamovic, devint bientôt un lieu de pèlerinage, et une chapelle fut érigée près de la fontaine Sirique. Les actes rédigés à l'abbaye de Malmédy racontent que les pèlerins allumaient des cierges, le 18 octobre, autour de la fontaine, en chantant des hymnes, et que ce jour-là on y remarquait comme des veines de sang. La tradition racontait que saint Just décapité s'était lavé dans cette source la tête et les mains, et les fidèles imitaient cet exemple, après avoir bu de cette eau, qu'on disait souveraine contre la fièvre. Cet usage a cessé vers la fin du siècle dernier, alors que la source s'est tarie. Cette fontaine Sirique, désignée plus tard sous le nom de *Puchot*, fut longtemps enclavée dans l'abbaye de Saint-Just qui, après avoir subi diverses mutations, fut peuplée en 1147 par des religieux Prémontrés de Dammartin. Le village qui s'était groupé autour du tombeau portait depuis plus d'un siècle le nom de Saint-Just. Le culte du patron n'avait point disparu avec les reliques : aussi voyons-nous, en 1476, une indulgence de cent jours accordée aux pèlerins qui visiteraient la chapelle érigée à l'endroit où saint Just fut décapité. Ce sanctuaire a été détruit pendant la Révolution.

L'Eglise de Beauvais inscrivait jadis le nom de saint Just dans le canon de la messe. Il figure, à la prière du *libera nos*, avec ceux de saint Lucien, saint Maxien et saint Julien, dans le Missel que l'évêque Roger de Champagne fit écrire vers l'an 1000. Dans un autre Missel, un peu postérieur, donné à l'abbaye de Jumiéges par Robert, archevêque de Cantorbéry, une préface propre est consacrée à saint Just. Une confraternité de prières existait de temps immémorial entre les Chapitres de Beauvais et d'Auxerre, en raison de la co-possession des reliques de saint Just. Le 18 octobre, on portait processionnellement sa châsse après le chant de Tierce, autour de la cathédrale de Beauvais. A la procession du dimanche des Rameaux, ce reliquaire était porté par les curés de Saint-Thomas et de Saint-Martin. Le nom de saint Just est inscrit au 18 octobre dans le martyrologe romain, dans ceux de saint Jérôme, d'Usuard, de Beauvais, d'Amiens, etc. La fête est marquée au 18 octobre dans tous les bréviaires du diocèse de Beauvais, où elle était jadis chômée ; au 19 octobre, dans le propre de Saint-Florent de Roye et dans le bréviaire de Rouen (1728) ; au 29 novembre, dans le propre de Saint-Riquier.

Saint Just est le patron de Saint-Just en Chaussée et de Saint-Just des Marest (canton de Beauvais). Une rivière qui va se confondre avec l'Avelon porte le même nom. Parmi les nombreuses localités de la France qui portent le nom de Saint-Just, il en est peut-être quelques-unes qui doivent leur dénomination à notre enfant martyr. C'est une vérification presque impossible à faire en raison de la confusion qui a régné, au moyen âge, entre le martyr du Beauvaisis et plusieurs de ses homonymes.

On construit en ce moment à Saint-Just en Chaussée une vaste église, en style du XIIIe siècle, qui sera dédiée à Notre-Dame de Grâce et à Saint-Just.

Nous avons vu que le chef de saint Just fut déposé dans l'église d'Auxerre, qui porta successivement les noms de Saint-Symphorien et de Saint-Amâtre. Grâce à l'entremise d'Othon III, un

fragment considérable fut donné à l'abbaye de Corwey, en Saxe, qui possédait déjà une partie du corps de saint Justin de Louvres, et qui crut ainsi augmenter les reliques d'un même martyr. Ce qui en restait à Auxerre fut en partie brûlé par les Huguenots en 1567. On ne sauva qu'un fragment, dont nous voyons une translation faite par Pierre de Broc, en 1633, mais qui disparut en 93. Aujourd'hui encore on conserve à la cathédrale un os de la rotule, provenant de l'abbaye de Notre-Dame des Iles, à Auxerre, et donné probablement à une époque inconnue par l'Eglise de Beauvais.

A l'époque de l'invasion des Normands (838? 850? 851?) les corps de saint Just, de saint Germer, de sainte Angadrême et de saint Evrols furent apportés dans l'enceinte de Beauvais, qui paraissait offrir un abri contre les profanations des pirates.

En 866, Odulphe, sacristain de Saint-Riquier, obtint d'Odon, évêque de Beauvais, un os de saint Just, dont la réception eut lieu le 12 juin; cette relique fut mise dans la châsse qui contenait le chef de saint Riquier.

En 1132, Pierre de Dammartin, évêque de Beauvais, transféra le corps de saint Just dans une nouvelle châsse, due à la générosité de quelques fidèles. Une autre translation eut lieu en 1204, sous l'épiscopat de Philippe de Dreux. Dans ces diverses recognitions, on remarqua l'absence de plusieurs parties du corps et, entre autres, du chef.

En 1674, la ville de Saint-Just s'enrichit d'une relique donnée par l'évêque Choart de Buzanval à l'abbaye des Prémontrés. Cette relique, conservée à l'église paroissiale de Saint-Just, a été visitée et authentiquée en 1860.

Il y avait jadis de ses reliques à la cathédrale de Rouen, à Picquigny, à Saint-Pierre d'Abbeville, etc. Celle qui est conservée à Saint-Pierre de Roye provient sans doute de la collégiale de Saint-Florent, où il y en avait une dans un bras d'argent, donnée par l'Eglise de Beauvais.

Hagiographie du diocèse d'Amiens, par M. l'abbé Corblet. — Cf. *Acta Sanctorum*.

XIXe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Arénas, en Espagne, la naissance au ciel de saint PIERRE D'ALCANTARA, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, que le pape Clément IX a mis au nombre des Saints, à cause de son admirable pénitence et du grand nombre de ses miracles. 1562. — A Rome, les saints martyrs Ptolomée ou Ptolémée et Lucius, exécutés sous Marc-Antonin. Le premier, au rapport de saint Justin, martyr, ayant converti à la foi une femme impudique, et lui ayant persuadé de garder la chasteté, fut accusé par un jeune débauché devant le préfet Urbice, qui, aussitôt, le fit enfermer dans un cachot, où il le tint fort longtemps; enfin, comme il ne cessait de témoigner publiquement que Jésus-Christ est le maître souverain, il fut condamné à mort. Pour Lucius, comme il prit la liberté d'improuver la sentence du préfet et confessa hautement qu'il était chrétien, il subit un pareil jugement: ce qui arriva aussi à un troisième qui se joignit à ces deux glorieux martyrs. 166. — A Antioche, saint Béronique, sainte Pélagie, vierge, et quarante-neuf autres saints Martyrs. — En Egypte, saint Varus, soldat, qui, visitant dans leur prison sept bienheureux moines arrêtés pour la foi sous l'empereur Maximien, et subvenant à leurs besoins, voyant que l'un d'eux était mort, voulut être mis en sa place, et souffrit effectivement avec eux des tourments très-cruels : ce qui lui mérita la palme du martyre. 307. — A Evreux, saint AQUILIN, évêque et confesseur. Vers 695. — Au diocèse d'Orléans, la translation de saint Véran ou Vrain, évêque [1]. Vers 590. — A Salerne, saint Eustère, évêque [2]. Vers le milieu du ve s. — En Irlande, saint Ethbin, abbé [3]. VIe s — A Oxford, en Angleterre, sainte FRIDESWIDE ou FREWISSE, vierge. Vers 760.

1. Voir sa vie au 11 novembre. — 2. La cathédrale de Salerne possède quelques-unes de ses reliques.

3. Ethbin ou Egbin appartenait à une famille noble. Breton de naissance, il vint en France étant encore fort jeune. Il avait quinze ans quand l'évêque de Dol, saint Samson, se chargea de sa conduite. Sous un si sage maître, ses progrès dans la vertu furent rapides; mais, ayant un jour entendu lire ces paroles : « Celui qui ne renonce point à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple », il quitta le

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Angers, translation (xe siècle) des reliques de saint Maurille du Milanais, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 13 septembre. 426. — Au diocèse de Beauvais, saint Luc l'Evangéliste, dont nous avons donné la vie au jour précédent. Ier s. — Au diocèse du Puy, saint THÉOFFROY ou CHAFFRE, second abbé de l'abbaye de Saint-Chaffre, à laquelle il a donné son nom, et martyr. 728. — Aux diocèses de Chartres, Meaux, Nevers, Paris, Poitiers et Sens, les saints Savinien et Potentien, apôtres de Sens et martyrs, dont nous donnerons la vie au 31 décembre, jour où ils sont mentionnés au martyrologe romain. Ier s. — Au diocèse de Clermont, saint Amable de Riom, prêtre et confesseur, cité déjà au martyrologe de France du jour précédent, et dont nous avons donné la vie au 3 juillet. 475. — Au diocèse de Coutances et Avranches, le bienheureux THOMAS HÉLYE, prêtre et confesseur. 1257. — Au diocèse de Verdun, saint Pierre d'Alcantara, confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 1562. — Dans la Brenne (petit pays du département de l'Indre, entre Châteauroux et Leblanc), saint Didier (*Desiderius*), natif de Blaye-sur-la-Garonne, moine de Lonrey (abbaye fondée dans la Brenne par saint Cyran ou Sigiran) et confesseur. Il ne faut pas le confondre avec un autre Didier, frère de saint Désiré, évêque de Bourges. Frappé de ses vertus, saint Cyran l'éleva au sacerdoce et le fixa dans une solitude, au territoire de Bourges, où le jeune prêtre bâtit un petit ermitage en l'honneur de saint Martin. C'est là qu'il mourut après avoir été visité par saint Paul et saint Jean-Baptiste, qui lui apparurent pour l'inviter à monter au ciel. Vers 705. — A Dijon, fête de la translation de saint Bénigne, apôtre de la Bourgogne et martyr, dont nous donnerons la vie au 1er novembre. Fin du IIe s. — Dans l'ancienne abbaye de Pavilly (*Pauliacum*), au diocèse de Rouen, translation de sainte Austreberte, abbesse de ce monastère, dont nous avons donné la vie au 10 février. 704. — A Douai (Nord), au diocèse de Cambrai, translation de saint Amat ou Aimé, archevêque de Sens et confesseur, dont nous avons donné la vie au 13 septembre. 690. — A Senlis (Oise), au diocèse actuel de Beauvais, le décès de saint Livane ou Levange, évêque de l'ancien siége de Senlis et confesseur, dont nous avons donné la vie au 7 février. VIe s. — Autrefois (avant le retour à la liturgie romaine), à Soissons, saint Loup, treizième évêque de ce siége et confesseur, dont nous donnerons la vie au 22 octobre. Vers 540. — Autrefois, à Genève (Suisse), saint Aquilon, confesseur. — A Langeac, au diocèse de Saint-Flour, la vénérable mère Agnès de Jésus, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique et prieure du monastère de Sainte-Catherine de Sienne. Nous donnerons sa vie dans le volume consacré aux Vénérables. 1634.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — En Ethiopie, saint Elesbaan, roi qui, après avoir dompté les ennemis de Jésus-Christ, envoya son diadème à Jérusalem, au temps de l'empereur Justin, et ayant embrassé la vie monastique sous la Règle de Saint-Basile, selon le vœu qu'il en avait fait, alla enfin jouir de la vue de Dieu [1]. 1552.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Arénas, en Castille, saint Pierre d'Alcantara, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui, orné de l'austérité de sa vie et des plus grandes vertus, se montra glorieux par le don de prophéties et de miracles. Le souverain pontife Clément IX l'a mis au nombre des Saints. 1562.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Aquila, ville du royaume d'Italie (Abruzze ultérieure deuxième), saint Maxime, diacre et martyr, dont la naissance au ciel est indiquée au martyrologe romain du jour suivant. 250. — En Palestine, la bienheureuse Cléopâtre de Syrie, veuve, et son fils, confesseur. Ce fut elle qui rapporta d'Egypte en Palestine le corps de saint Varus, martyr, cité au martyrologe romain de ce

monde et entra à l'abbaye de Taurac où il prononça ses vœux en 554. Il choisit pour guide de sa conscience le religieux qui lui sembla le plus avancé dans la perfection et se fit un bonheur de l'assister à l'autel quand il célébrait la messe. En 560, les moines de Taurac ayant quitté leur abbaye devant une invasion de Français, saint Ethbin en profita pour mener la vie érémitique. Il passa en Irlande, et, retiré dans une étroite cellule, qu'il s'était construite de ses propres mains au milieu d'un bois, il y resta vingt ans. Ses austérités et les miracles qu'il opéra le rendirent célèbre. Il avait quatre-vingt-trois ans quand il rendit son âme à son Créateur. C'était vers la fin du VIe siècle. — *Acta Sanctorum.*

1. Voir sa notice au 27 octobre.

jour. Elle construisit à ses frais un temple magnifique qu'elle fit dédier sous son invocation et où elle plaça son tombeau. C'est là qu'elle fut ensevelie ainsi que son fils. IVe s. — A Cordoue, en Espagne, sainte Laure, veuve et martyre, dont Luitprand, évêque de Crémone, en parle en ces termes dans ses *Adversaria* (nº 281) : « De mon temps, on a retrouvé le corps de la bienheureuse Laure, victime, depuis près d'un siècle, de la fureur des Sarrasins. Elle était sortie d'une famille illustre de Cordoue, et avait été accordée en mariage à un jeune gentilhomme dont elle eut deux filles. Restée veuve après six ans d'union, elle se retira dans le monastère de Sainte-Marie de Cutédor, qu'illustrait alors sainte Aurée de Séville (martyrisée à Cordoue le 19 juillet 856). Elle en devint abbesse et le gouverna pendant neuf ans. Ma plume serait inhabile à retracer toutes les vertus du parfum desquelles elle embauma cette sainte maison. Sa piété remplissait la ville de Cordoue : une persécution était inévitable, elle éclata. Dénoncée au chef des Sarrasins, la vertueuse Laure confessa généreusement la foi de Jésus-Christ ; elle fut victime de sa constance. Longtemps on la frappa de verges, et le bourreau finit par la plonger dans une chaudière de poix bouillante. Durant trois heures elle y chanta les louanges de son Dieu qui, satisfait de ce que sa servante avait souffert pour lui, l'appela au séjour des Saints. Ses reliques, dispersées dans plusieurs églises d'Espagne, sont entourées de la plus grande vénération ». 864. — A Bethlapad ou Berthelabad, dans l'ancien pays de Béthusa (Perse), saint Sadoth, évêque de Séleucie et Ctésiphon, et martyr, dont nous avons esquissé la notice au 20 février. 342.

LE BIENHEUREUX THOMAS HÉLYE DE BIVILLE,

PRÊTRE, AUMONIER DE SAINT LOUIS

1257. — Pape : Alexandre IV. — Roi de France : Saint Louis.

> **Dieu se sert des instruments les plus vils et les plus misérables selon le monde, pour accomplir son œuvre, afin que nul homme ne se glorifie devant lui.**
> *Maxime du Bienheureux.*

Si c'est un honneur pour cet excellent prêtre d'avoir été aumônier d'un si grand monarque, nous pouvons dire aussi que c'est un honneur pour saint Louis d'avoir fait choix d'un prêtre si sage et si pieux pour approcher de sa personne et pour prendre soin de la distribution de ses aumônes. Il vint au monde vers l'an 1187, dans la paroisse de Biville, petit village de la Basse-Normandie, au diocèse de Coutances, de parents plus recommandables par leurs éminentes qualités que par leur naissance. Mathilde, la pieuse mère de cet enfant prédestiné, le plaça, dès le berceau, sous le patronage de la très-sainte Vierge, et, dès qu'il put articuler quelques sons, elle lui apprit à prononcer les doux noms de Jésus et de Marie, ce qu'il faisait avec une docilité charmante.

Ses parents, remarquant en lui des dispositions précoces pour l'étude, le confièrent à des maîtres habiles, sous lesquels il fit de rapides progrès. Il n'apprenait pas pour mériter la réputation de savant, mais uniquement pour répondre aux desseins de ses parents, et remplir la loi rigoureuse et sacrée du travail ; le devoir était pour le jeune élève un de ces mots magiques qui opèrent des merveilles. Le digne fils de la pieuse Mathilde joignait à un maintien grave une expression de physionomie pleine de candeur et de sérénité. Jamais on n'aperçut en lui cette impétuosité de mouvements, cette mobilité d'impressions, cette légèreté de conduite, apanage ordinaire du jeune âge. On eût dit, en le voyant, qu'il appartenait plus au ciel qu'à la terre ; et un sentiment de respect venait se mêler à l'admiration, quand on

apercevait ce doux visage, au sortir de la prière, comme illuminé d'une clarté surnaturelle.

Cependant, les études du Bienheureux une fois terminées, il songea devant Dieu à la manière d'employer utilement les connaissances qu'il avait acquises. Plusieurs carrières honorables s'ouvraient devant lui, mais elles avaient toutes un but humain : dès lors elles ne pouvaient lui offrir aucun attrait; d'ailleurs, à l'exemple du Sauveur du monde, Thomas aimait l'enfance, la jeunesse. Il éprouvait une joie sensible à se voir entouré de ces *petits*, auxquels le chrétien doit ressembler, pour obtenir le royaume des cieux. Ce fut donc les humbles, mais utiles fonctions d'instituteur de village, que Thomas choisit de préférence à d'autres plus honorifiques et plus lucratives, afin de se dévouer corps et âme à l'instruction de la jeunesse. Le matin, devançant l'aurore, il s'acheminait vers le temple du Seigneur, où il restait à s'entretenir avec l'adorable Solitaire de nos autels, jusqu'au moment de commencer sa classe. Le soir, il venait encore retrouver le Bien-Aimé de son âme, afin de se délasser avec lui de ses fatigues du jour, et se désaltérer à cette source d'eau vive qui découle du cœur de Dieu même. La vie du Bienheureux n'avait alors rien d'austère, mais elle était si réglée et si parfaite, qu'elle excitait, non-seulement l'admiration de tous ceux qui en étaient les heureux témoins, mais provoquait encore chez eux une pieuse émulation pour pratiquer les commandements du Seigneur.

En peu d'années, le petit village de Biville fut presque transformé en une chrétienté, rappelant les premiers âges de l'Eglise. Les habitants de Cherbourg, ville située non loin de Biville, entendant parler de toutes les merveilles opérées dans cette obscure localité par le bienheureux Thomas, éprouvèrent le désir d'en être eux-mêmes les objets : en conséquence, une députation des notables de Cherbourg fut envoyée à Biville, afin de décider Thomas Hélye à venir porter le flambeau de ses lumières dans une cité si digne d'en apprécier les bienfaits. Le Bienheureux céda à leurs instances pressantes et se rendit à Cherbourg. Son principal soin fut d'inspirer la piété à ses écoliers et de leur apprendre à craindre Dieu, sans quoi la science ne peut servir qu'à rendre un homme plus inexcusable. Il commençait et finissait toutes ses actions par la prière, et dans son exercice même il avait souvent l'esprit et le cœur élevés vers Dieu, pour recevoir ses lumières et pour concevoir de nouvelles flammes de son amour.

Après qu'il eut exercé quelque temps cette œuvre de charité, il tomba très-grièvement malade : ce qui lui fit quitter Cherbourg et retourner à la maison de son père. Dieu lui inspira dès lors une vie tout extraordinaire. A peine fut-il en convalescence qu'il se revêtit d'un cilice, commença à jeûner trois fois la semaine au pain d'orge et à l'eau pure, et entreprit trois Carêmes par an avec la même austérité. Il était aussi presque toujours en prières, et, comme le curé lui avait donné une clef de l'église, il y passait souvent la plus grande partie du jour et de la nuit dans ce saint exercice. L'évêque de Coutances, son prélat, étant informé d'une conduite si sainte, l'exhorta à embrasser l'état ecclésiastique, afin de pouvoir travailler au salut des âmes, puisque plusieurs périssaient faute de bons pasteurs pour les conduire. Thomas reçut cette exhortation comme un ordre du ciel; mais il pria l'évêque de lui permettre de consulter longuement le Seigneur avant de prendre une décision. L'évêque le releva avec bonté, et lui accorda le délai qu'il sollicitait avec de si touchantes instances, lui faisant toutefois promettre de venir le retrouver pour lui communiquer le parti que l'Esprit de Dieu lui aurait inspiré de prendre. Thomas, après avoir reçu la bénédiction

de son évêque, le quitta pour retourner dans sa chère solitude. Quelque temps après il reprit à pied le chemin de Coutances, où le saint évêque l'accueillit avec l'effusion d'un tendre père, qui revoit un fils bien-aimé ; en apprenant de la bouche du Bienheureux tout ce qui s'était passé dans son cœur, Hugues de Morville adora en silence les desseins de Dieu sur cette âme privilégiée ; puis il donna la tonsure à Thomas, qui reçut successivement de sa main, tout en gardant les intervalles prescrits par les saints canons, les Ordres mineurs, le sous-diaconat et enfin le diaconat. Le bon prélat ne put le décider à passer plus loin.

Le Bienheureux pria alors son évêque de lui permettre de faire auparavant le voyage de Rome et de Saint-Jacques, en Galice, et de venir ensuite faire son cours de théologie à Paris. L'évêque lui accorda aisément ce qu'il voulut. Il fit donc l'un et l'autre pèlerinage avec une dévotion singulière, et, en étant revenu en pleine santé, il demeura encore quatre ans à Paris, pour y acquérir les lumières qu'il devait ensuite répandre sur les peuples.

Au bout de quatre ans il retourna dans son pays et y fut promu au sacerdoce. Si jusqu'alors il avait été très-austère, on peut dire qu'étant prêtre il devint comme cruel et impitoyable à lui-même. Il ne se couchait jamais, et, s'il dormait quelques moments, ce n'était que sur le coin d'un banc de l'église. Il prenait tous les jours très-rudement la discipline, et quelque faible qu'il fût par la rigueur extrême de ses jeûnes, il ne laissait pas de se mettre le corps en sang, afin de l'assujétir parfaitement aux désirs de l'esprit. Il était presque toute la nuit en oraison mentale, goûtant à loisir les délices inestimables de la conversation avec Dieu. A la pointe du jour il disait ses Matines, avec l'office des morts, le graduel, les sept Psaumes de la pénitence, et sept autres psaumes qu'il récitait avec son clerc. Il célébrait ensuite la messe avec une dévotion angélique, et quelquefois avec une telle abondance de larmes, qu'il semblait que ses yeux se dussent fondre à force de pleurer. Il avait aussi ses heures pour dire l'office de Notre-Dame, et il s'en acquittait de même avec tant d'attention, que le démon, ne pouvant souffrir une si grande ferveur, faisait quelquefois d'horribles bruits pour l'en distraire. Pour le reste de son temps, il le sacrifiait au secours du prochain, à annoncer la parole de Dieu, à faire le catéchisme, à entendre les confessions, à consoler les affligés, à visiter les malades, à aider ceux qui étaient à l'agonie et à procurer le soulagement des pauvres ; et, comme si le diocèse de Coutances eût été trop petit pour satisfaire à l'ardeur de son zèle, il l'étendait encore par ses courses évangéliques dans ceux d'Avranches, de Bayeux et de Lisieux. Notre-Seigneur donna toujours une grande bénédiction à ses travaux ; il faisait des conversions sans nombre, et sa parole était si puissante, soit lorsqu'il montrait la malice et l'indignité du péché, soit lorsqu'il menaçait des rigueurs du jugement de Dieu, soit lorsqu'il proposait les récompenses qui sont préparées aux justes dans le ciel, que les pécheurs les plus opiniâtres et les plus endurcis n'y pouvaient nullement résister. On voyait même ses auditeurs, pendant qu'il prêchait, ou ses pénitents, lorsqu'il écoutait leur confession, verser des torrents de larmes, et on les entendait crier miséricorde, dans la crainte du jugement de Dieu, dont ils étaient pénétrés.

Le roi saint Louis, étant informé des mérites d'un si grand prédicateur, le voulut voir auprès de sa personne et l'appela à sa cour pour être son aumônier. Thomas Hélye n'osa pas d'abord résister à un prince si sage et si pieux ; il le vint trouver et exerça quelque temps l'office dont Sa Majesté l'avait honoré ; mais, ne pouvant s'accoutumer à l'air de la cour qui, toute

sainte qu'elle était, lui paraissait bien différente de l'aimable secret de sa solitude, il demanda enfin son congé pour retourner à Biville, où, dans la maison même de son père, il s'était fait une sorte d'ermitage. A son retour, son prélat le chargea de la cure de Saint-Maurice, dont il s'acquitta avec toute la vigilance et la sollicitude d'un bon pasteur. Cependant il ne la garda que peu de temps; car, voulant être libre pour courir au secours des âmes qui avaient besoin d'être éclairées des lumières de l'Evangile, il s'en déchargea sur un autre ecclésiastique qu'il jugea digne de la remplir.

Peu de temps après, il tomba dans une telle langueur, qu'il ne pouvait pas se lever pour dire la messe. Il ne cessa point néanmoins de communier tous les jours, et il le faisait avec de si grands sentiments de dévotion, qu'il semblait qu'il jouît déjà des embrassements de son Bien-Aimé dans sa gloire. Enfin, après avoir donné beaucoup d'autres témoignages de l'éminence de sa sainteté, il reçut pour la dernière fois ce pain des anges qui le remplit d'une force merveilleuse pour le voyage important de l'éternité. Il se fit lire l'Evangile de saint Jean, la Passion de Notre-Seigneur et le psaume *In te, Domine, speravi;* et, lorsque son clerc fut à ces mots : « Je remets, Seigneur, mon esprit entre vos mains », il cessa de vivre sur la terre pour aller vivre éternellement dans le ciel. Cette mort arriva un vendredi 19 octobre 1257, au château de Vauville, où l'avait surpris sa dernière maladie.

Un ancien monument le représente prêchant en présence des deux évêques de Coutances et d'Avranches. On le représente encore, tantôt les mains jointes, les yeux levés et fixés vers le ciel; tantôt assistant en qualité d'aumônier, à genoux près de saint Louis, à la messe d'un des chapelains royaux.

CULTE ET RELIQUES.

A la nouvelle de la mort du Bienheureux, les peuples accoururent de tous côtés, pour contempler et vénérer sa dépouille mortelle; on déposa sur son corps des gants, des ceintures, des colliers, des anneaux, pour les conserver comme des reliques. Une foule immense assista à son convoi, qui ressemblait plutôt à une marche triomphale qu'à une pompe funèbre. Un incident miraculeux vint encore augmenter le pieux enthousiasme dont la foule était animée, tandis que le pieux cortége s'avançait vers Biville. La dame de Vauville, qui avait une main desséchée, l'appliqua avec confiance sur la main du Bienheureux et fut aussitôt guérie. Le corps de Thomas fut inhumé dans le cimetière de Biville, ainsi qu'il l'avait demandé.

En 1261, il fut transféré dans une chapelle, construite en 1260, près de l'église paroissiale, dont elle était toutefois encore séparée en 1325. C'est là que l'archevêque de Rouen, Eudes Rigaud, le visita en 1266. L'église, d'après Arthur Dumoustier, fut reconstruite dans le courant du XVIe siècle, et alors, sans doute, on fit de la chapelle le chœur actuel, au milieu duquel le curé Michel Leverrier éleva, en 1533, le monument en carreaux sculptés et peints, qui a subsisté jusqu'en 1778. Alors, Jacques Dugardin, lieutenant-colonel d'artillerie, seigneur de Biville, aidé des offrandes du curé et des paroissiens, remplaça ce tombeau, que la piété indiscrète des fidèles avait mutilé, par celui que nous voyons encore aujourd'hui et qui, malgré la tablette de marbre sur laquelle repose l'image en relief du Bienheureux, est encore bien peu digne de renfermer de si précieuses reliques.

Le saint corps y a reposé jusqu'au 13 juillet 1794. Ce trésor, si cher aux catholiques, allait être profané et dispersé par quelques terroristes impies et insensés, quand M. Lemarié d'Yvetot, ancien supérieur de l'hôpital de la Trinité à Paris, puis vicaire-général de Mgr de Talaru, évêque de Coutances, alors en exil pour la foi, conçut, avec quelques catholiques fidèles et courageux, le projet d'empêcher ce honteux sacrilége. A l'heure indiquée (dix heures un quart du soir), tous ensemble se réunirent; le prêtre intrépide portait sur sa poitrine la sainte Hostie, suivant la permission reçue de son évêque. Ils pénétrèrent dans l'église dévastée; les administrateurs révolutionnaires avaient placé sur le tombeau, au lieu de la tablette de marbre, une sorte de bureau à leur usage : mais deux larges pierres superposées fermaient encore le monument. Quand elles eurent cédé aux efforts d'un des compagnons de M. Lemarié, ils aperçurent avec un mélange de joie et de religieuse frayeur, les ossements du bienheureux Thomas bien conservés et rangés presque tous dans leur situation naturelle. Le confesseur de la foi les tira respectueusement du

cercueil de pierre, et les déposa dans des linges blancs avec la poussière dont ils étaient entourés. Il les plaça ensuite dans un cercueil de chêne qu'il scella de son sceau, après avoir rédigé, dans la forme canonique, un procès-verbal qui fut signé par ses coopérateurs, témoins irrécusables de cette édifiante translation. Le corps saint fut placé à Virandeville, sous un autel, autour duquel les catholiques persécutés se réunissaient en secret, pendant tout le temps de la révolution. Furieux de voir leurs odieux projets ainsi déjoués, les terroristes intentèrent des poursuites judiciaires, afin de connaître les auteurs de ce prétendu crime. Tous leurs efforts furent inutiles, et n'aboutirent qu'à emprisonner le curé schismatique comme suspect d'avoir, au moins par sa négligence, favorisé la soustraction des reliques et comme coupable d'un refus obstiné d'en nommer les auteurs.

En 1803, le 14 septembre, M. Closet, vicaire-général de Mgr Rousseau, de concert avec M. Bonté, son collègue, autorisa les habitants de Virandeville, en mémoire de leur courageux dévouement, à conserver la tête du bienheureux Thomas dans leur église, conformément au désir exprimé par M. Lemarié. Le reste du corps saint fut rendu aux habitants de Biville, excepté quelques ossements accordés aux paroisses de Vauville, Saint-Maurice et Yvetot. Le 16 septembre, M. Leverrier, curé de Biville, après avoir assisté à l'ouverture du cercueil à Virandeville, déposait dans leur ancien tombeau les saintes reliques, en présence de plusieurs témoins et selon toutes les formes juridiques.

La tête resta à Virandeville jusqu'en 1811. Alors (31 mars) Mgr Dupont, terminant une discussion très-longue et très-vive entre les deux paroisses, ordonna que cette relique insigne fût réunie aux autres ossements du Bienheureux, ce qui fut exécuté le jeudi 18 avril de la même année, avec toute la publicité et les formalités prescrites. Le tombeau de Biville contient donc aujourd'hui les restes précieux du saint prêtre, qui sont demeurés, jusqu'au 18 octobre 1859, dans deux caisses séparées : l'une, renfermant la tête, était munie du sceau de Mgr Dupont, et l'autre, renfermant les ossements, était munie du sceau de Mgr Rousseau.

Ajoutons à ces reliques le calice avec la patène en vermeil, et la chasuble que l'église de Biville regarde de temps immémorial comme donnés par saint Louis au bienheureux Thomas, et quelques ornements, chasuble, aube et ceinture, que la paroisse de Saint-Maurice vénère comme ayant appartenu à son saint pasteur. Pie IX a béatifié Thomas Hélye en 1859.

La puissance d'intercession du bienheureux ne s'est pas démentie depuis cette époque, ce qui explique son glorieux surnom de *Thaumaturge* et la popularité de son culte, dans cette partie de la Normandie qui lui donna le jour, et où tout rappelle son béni souvenir. Ici, c'est la *fontaine* où il venait se désaltérer, quand de Cherbourg il se rendait dans son pays natal ; là, c'est la *Charrière*, le chemin par lequel on apporta, du château de Vauville à l'église de Biville, le corps saint du Bienheureux. L'église, dont une partie est formée par l'ancienne chapelle, élevée au XIIIe siècle en l'honneur de Thomas Hélye, est aussi un perpétuel memorandum de ce grand serviteur de Dieu, et les mille feux allumés autour de son tombeau, en particulier le 19 octobre, jour de sa fête, témoignent de la confiance, de la reconnaissance, de l'amour des nombreux pèlerins accourus à Biville pour solliciter les faveurs du Bienheureux, ou le remercier de celles obtenues par sa médiation.

Cette biographie est extraite d'un petit livre publié sur le bienheureux Thomas Hélye, par M. l'abbé Gilbert, vicaire général de Coutances ; et de la *Vie du Bienheureux*, par Mme la baronne de Chabannes.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA, CONFESSEUR,

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

1562. — Pape : Pie IV. — Roi d'Espagne : Philippe II. — Roi de France : Charles IX.

> Marchant dès son jeune âge dans l'innocence, évitant la sensualité et les plaisirs dangereux, fuyant le commerce des hommes, il s'adonnait à la contemplation des choses divines, et déjà embrasé de l'amour céleste, il croissait en sagesse et en grâce, et, par la maturité de sa conduite, devançait le cours des années.
>
> *Bulle de sa canonisation.*

Voici l'une de ces fleurs d'une odeur exquise et ravissante, que l'Ordre du séraphique saint François a données à l'Eglise. Il naquit en Espagne,

l'an 1499, à Alcantara, bourg situé sur les frontières du Portugal et de l'Estramadure, et le lieu le plus considérable de l'Ordre militaire de ce nom. Son père Pierre Garavito, grand et fameux jurisconsulte, en était gouverneur ; et sa mère, Maria Villela de Sanabria, y était par ses bonnes mœurs un modèle de vertu pour les habitants. L'un et l'autre étaient alliés aux premières familles d'Espagne. Dès qu'il eut l'usage de la raison, il commença l'exercice de l'oraison mentale ; ce qui lui fit aimer la solitude et fuir les divertissements ordinaires aux enfants. Il n'avait pas encore sept ans, qu'on le trouva à genoux derrière les orgues de l'Eglise, tellement ravi en Dieu, qu'il ne connaissait ni n'entendait personne. Il avait une rare pénétration d'esprit, un naturel doux et agréable et une discrétion qui surpassait son âge. A seize ans, ayant déjà fort bien étudié et même fait un cours de droit canon, il résolut de quitter le monde et de prendre l'habit de Saint-François. Il se présenta donc au couvent de Manjarès, de la province de Saint-Gabriel, près de Valence, lequel étant environné de rochers et de précipices, lui parut plus propre pour s'éloigner du commerce des hommes. Dieu fit connaître par un miracle que cette résolution lui était agréable ; car le saint jeune homme, étant parti de ce couvent pour aller prendre l'habit dans un lieu plus éloigné où était son supérieur, et ne trouvant point de batelier pour le passer au-delà de la rivière de Titar, il demanda à Dieu un prompt secours en cette extrémité, et, à l'instant même, il fut transporté de l'autre côté de l'eau par le ministère d'un ange. Pendant son noviciat, il fut le modèle de tous les autres religieux par son zèle admirable pour la pénitence et sa très-profonde humilité.

Lorsqu'il eut fait profession, continuant dans cet esprit de ferveur avec lequel il avait commencé sa vie religieuse, il fut avancé par degrés dans les Ordres sacrés ; puis il s'appliqua aux ministères de la prédication et de la confession avec un succès merveilleux. Sa prudence le fit ensuite juger digne de la conduite de ses frères. Il fut donc élu, premièrement gardien en divers couvents, puis définiteur, enfin provincial de sa province de Saint-Gabriel, et on le remit deux fois en cette charge. Mais, comme il aspirait toujours à une vie plus parfaite, il entra dans la Congrégation de Saint-Joseph, qui suivait à la lettre la Règle de Saint-François, et il souffrit de grandes peines pour la soutenir contre ses adversaires et pour la conserver dans son intégrité. Enfin, l'an 1561, qui précéda son décès, ayant été nommé, par le pape Paul IV, vicaire et visiteur général de cette Congrégation, il en assembla le Chapitre, et il l'érigea en province, sous l'obéissance du ministre général de tout l'Ordre séraphique. Voilà, en abrégé, tout le plan de la vie de ce grand personnage. Il faut maintenant, pour connaître à quel degré de sainteté il a plu à Dieu de l'élever, faire connaître les vertus qui ont éclaté dans toute sa conduite.

Son austérité était si extraordinaire, qu'on ne peut en entendre parler sans étonnement. Dès qu'il eut l'habit religieux, il se fit une loi d'avoir toujours les yeux baissés, pour ne point donner entrée dans son cœur à la vanité du siècle : ce qu'il exécuta fidèlement toute sa vie. Il fut bien du temps sans savoir si sa cellule avait un plancher ou non, et de quelle façon était fait le chœur où il entrait à tous moments. Jamais il ne jetait la vue sur personne, ni même sur ses confrères, se contentant de les reconnaître à la voix. Son jeûne était continuel, et à son repas il ne prenait, même dans ses maladies, que du pain et de l'eau. Dans sa vieillesse seulement, il y ajoutait quelques herbes ou légumes à demi cuits, qu'il préparait pour toute une semaine, de peur qu'en s'occupant chaque jour de cela, il ne perdît

quelques moments du temps qu'il donnait à l'oraison. Si ces mets lui semblaient trop bons, il y jetait de la cendre ou de l'eau froide pour en ôter le goût. Pour l'ordinaire il ne mangeait qu'un jour sur trois, et quelquefois il en était huit sans prendre aucune nourriture. Cette rigueur était accompagnée d'une autre, qu'il avoua à sainte Thérèse lui avoir donné beaucoup plus de peine; c'était de ne dormir presque point. Il se plaignait du sommeil, parce qu'il fait, disait-il, ce que la mort ne fait pas, qui est de nous séparer de la présence de Dieu; aussi il en prenait le moins qu'il pouvait, et seulement une heure et demie par jour; pendant quarante ans, il n'a jamais dormi que soutenu sur ses genoux, ou assis sur ses pieds et la tête appuyée sur la muraille ou contre une corde tendue d'un bout de la chambre à l'autre. Il ne s'étendait jamais de son long, parce que sa cellule était toujours plus courte, plus basse et plus étroite que lui. Pendant l'hiver, qui est quelquefois très-rude en Espagne, il ouvrait la fenêtre et la porte de sa chambre pour ressentir tout le froid, et croyait faire une grande miséricorde à son corps de les refermer après pour s'échauffer. Il marchait toujours les pieds nus et sans sandales. S'il arrivait qu'il se blessât un pied, il prenait une sandale de ce côté-là, sans en prendre de l'autre côté, parce qu'il n'était pas raisonnable que le pied sain fût à son aise, tandis que l'autre était incommodé. En tout temps il allait la tête découverte et s'exposait ainsi à la pluie, à la neige et aux ardeurs du soleil, tant pour honorer la présence de Dieu, qui est partout, que pour imiter l'état de Notre-Seigneur, qui a été nu-tête dans tout le cours de sa Passion. Il ajoutait à toutes ces mortifications le cilice et la discipline; il la prenait deux fois par jour avec des chaînes de fer, qui lui mettaient tout le corps en sang; et, pour son cilice, sainte Thérèse assure que pendant vingt ans il en eut un de lames de laiton percées de tous côtés à la manière d'une rape. Enfin, tant d'austérités lui avaient tellement desséché et brûlé la peau, qu'elle paraissait plutôt être la peau d'un homme mort que d'une personne vivante.

Ce zèle admirable pour les souffrances venait de l'impression profonde que la Passion de Notre-Seigneur avait faite dans son cœur. En effet, on le voyait souvent prosterné devant une grande croix, les bras étendus et versant des torrents de larmes; et, quelquefois, sa ferveur était si véhémente qu'on le trouvait ravi en extase, et le corps élevé de terre jusqu'aux bras du crucifix. Il y parut un jour tout couvert de flammes qui sortaient de l'ardeur dont son cœur était embrasé; et, alors, la croix s'enflamma aussi de ce même feu et devint toute rayonnante : ce qui marquait assez les communications amoureuses de Notre-Seigneur avec son serviteur. Il tâchait aussi d'inspirer à tout le monde la dévotion envers cet adorable mystère; et, pour y réussir, il plantait des croix dans tous les endroits qu'il lui était possible; et quelque grandes et pesantes qu'elles fussent, il les portait lui-même sur ses épaules jusqu'aux lieux où elles devaient être placées : ce qui le mettait tout en sang, parce que ces croix, posant sur son cilice de laiton percé, lui déchiraient la peau et en faisaient couler le sang en abondance. La première qu'il eut le bonheur d'arborer, fut sur la montagne de Gata, dans l'Estramadure. Les anges l'aidèrent sans doute à la porter; car, quoiqu'elle fût extrêmement grande et d'un poids au-dessus de ses forces, il ne souffrit pas, néanmoins, qu'aucun homme lui donnât du secours; depuis le milieu de la montagne il la porta à genoux, et alla ensuite les pieds nus sur la pointe du rocher où jamais personne n'était monté, et qui était tout couvert de cailloux et de ronces. Il en fit de même sur plusieurs autres montagnes voisines, où il assemblait les peuples, leur

prêchait les mystères de la croix, et leur imprimait, par ce moyen, de grands sentiments de componction et de pénitence. C'était principalement sur ces montagnes, où il avait coutume de se retirer pour faire son oraison, qu'il plaisait à la divine Bonté de le visiter et de lui apprendre la science des Saints. Les bergers l'y ont vu plusieurs fois élevé en l'air à la hauteur d'une pique ou des plus grands arbres de ces forêts.

Ces excellentes lumières, qu'il recevait de Dieu, ne servaient qu'à le rendre plus humble. Il avait toujours ces paroles à la bouche : « Je parlerai à mon Seigneur, quoique je ne sois que poudre et que cendre. Souvenez-vous, mon Dieu, s'il vous plaît, que vous m'avez fait de boue et que je dois retourner dans la même boue ». Il se maintint toute sa vie dans la soumission d'un novice; étant même supérieur, il s'abaissait aux plus vils offices de la maison et reconnaissait ses fautes devant son vicaire, qu'il priait de lui imposer des pénitences publiques. Il se plaisait à porter l'aumône aux pauvres à la porte du couvent, et prenait cette occasion pour les instruire et pour les consoler. L'empereur Charles-Quint et Jeanne, princesse de Portugal, sa fille, l'ayant choisi pour leur confesseur, il refusa constamment cet emploi, que tout autre eût ambitionné comme un degré aux premières dignités de l'Eglise : ce qui fit dire à ce grand prince, que Pierre n'était pas de ce monde, mais un homme tout céleste et tout abîmé en Dieu.

Son amour pour la pauvreté était extrême : il ne pouvait considérer celle de Jésus-Christ naissant et mourant, qu'il ne ressentît une ardeur incroyable de l'imiter. Il était ravi quand tout lui manquait et que son indigence l'obligeait à souffrir quelque chose. Il n'avait qu'un habit fort court et fort étroit, et un manteau si court qu'il ne lui couvrait pas la main lorsqu'il étendait le bras; l'un et l'autre étaient de très-mauvaise étoffe, et souvent couverts de pièces. Dans sa cellule, il n'y avait qu'une Bible, une croix de bois sans façon, et une pauvre courge avec des instruments de pénitence. Encore croyait-il être trop riche, et regardait-il ces meubles comme un bien qui ne lui était que prêté : ce qui fit qu'il se dessaisit de tout avant sa mort entre les mains de son gardien. Il se refusait les choses les plus nécessaires, et même une monture pour ses voyages, dans des temps où il pouvait à peine marcher sans le secours d'un religieux. Il faisait son possible pour avoir à ses repas le pain le plus dur et le plus noir du couvent, et croyait encore qu'il ne l'avait pas mérité et qu'il en était indigne. Il exhortait ses religieux à se contenter de peu de choses, et à se réjouir lorsqu'ils étaient dans la nécessité. Les couvents qu'il faisait bâtir paraissaient plutôt des cabanes ou des nids d'oiseaux que des logements pour des hommes. Celui du Pedroso, au diocèse de Plasencia, n'avait que trente-deux pieds de long et vingt-huit pieds de haut, et on eût pris les cellules pour des sépulcres; les portes étaient si étroites qu'on n'y pouvait passer sans incommodité. Les ouvriers lui représentèrent cet inconvénient, mais il leur dit qu'il le fallait ainsi, afin qu'on se souvînt que la porte du ciel est fort étroite. Il ne voulait point que les ornements de ses églises fussent de toile d'or, d'argent ni de soie, mais de laine seulement. Enfin, ce fut lui qui fortifia sainte Thérèse dans son premier dessein de ne point prendre de fonds ni de rentes dans ses monastères, lui écrivant pour cela cette belle lettre du 14 avril 1562, où il lui dit que c'est faire injure à Dieu de craindre qu'il n'assiste pas les pauvres évangéliques, après les promesses authentiques qu'il en a faites lui-même dans l'Evangile.

Sa constance dans la chasteté parut avec éclat lorsque, étant violemment tenté contre cette vertu, il se mit tout le corps en sang avec des

épines et se jeta ensuite jusqu'au cou dans un étang glacé; il remporta, par ce moyen, une glorieuse victoire sur son ennemi, et son nom est demeuré à l'étang où il s'était plongé. Son oraison fut très-éminente. Dès le commencement, il se mit par l'oraison dans le recueillement et la présence de Dieu, ce qui l'entretenait dans une paix profonde. De là, il fut élevé à une union si étroite avec Dieu, que son âme fut tout inondée des torrents délicieux qui coulent de cette source éternellement vive. Souvent elle était ravie et portée jusque sur la couche royale de l'Epoux céleste, où elle n'avait plus d'autre opération que de sentir et de jouir. Cet état fut suivi d'un amour violent mais crucifiant, qui lui venait des impressions intimes et délicates de la divinité. Alors, ne pouvant arrêter les mouvements de cette ardeur, il poussait des soupirs et jetait des cris si hauts et si éclatants, qu'ils mettaient ses confrères dans la crainte et dans l'admiration. Ce même amour excitait aussi quelquefois un tel incendie dans sa poitrine, qu'il était obligé de sortir de sa cellule pour s'exposer au grand air, afin d'en tempérer la véhémence. Les extases et les ravissements accompagnaient aussi ces impressions, et ils lui étaient si ordinaires, qu'à peine, pendant l'oraison, avait-il l'usage des sens et l'application aux choses du dehors. Il mérita ce grand recueillement par un silence presque continuel, et il s'accoutuma à ce silence en portant plus de trois ans de petites pierres dans sa bouche, « parce que », disait-il, « la vie et la mort sont attachées au mouvement de la langue ».

Il ne faut pas s'étonner si saint Pierre d'Alcantara, étant ainsi prévenu et pénétré de Dieu, portait avec lui une bénédiction qui le faisait réussir dans tout ce qu'il entreprenait. Il prêchait d'une manière si touchante et si pathétique, que les cœurs les plus endurcis se rendaient à ses exhortations et entraient, par ce moyen, dans les voies de la pénitence. Etant à la cour de Don Jean III, roi de Portugal, où ses supérieurs l'avaient envoyé à l'instance de ce prince, il est impossible d'exprimer le bien qu'il y fit, et la grande quantité de personnes de l'un et de l'autre sexe qu'il attira au service de Dieu, ou qu'il porta à embrasser la vie religieuse dans les monastères les plus réformés. Par son conseil, la reine Catherine fit de son palais une école de vertu et de dévotion. L'infant Don Louis, frère du roi, fit bâtir le couvent de Salvaterra en sa faveur, et s'y retira pour y vivre comme le plus pauvre religieux, après avoir vendu ses meubles et son équipage, payé ce qu'il avait de dettes, et fait vœu solennel de pauvreté et de chasteté. L'infante Marie, sœur de ce prince, fit aussi vœu de chasteté, et employa tous ses biens au service de Notre-Seigneur. Outre ces liaisons qu'il eut avec les premières personnes du Portugal, il en eut encore de très-étroites avec saint François de Borgia et avec sainte Thérèse, à laquelle il fut d'un grand secours dans les voies extraordinaires par lesquelles Dieu l'attirait à lui. Ces fonctions éclatantes ne l'empêchèrent pas d'exercer sa charité envers les pauvres et les étrangers. Dieu lui donna pour ceux-ci le don des langues, dont il se servit avantageusement pour leur expliquer les mystères de notre foi et les maximes de la sainte Ecriture; et pour les pauvres, il les visitait dans les hôpitaux et leur rendait toutes les assistances spirituelles et temporelles qui lui étaient possibles.

Mais le plus grand fruit qu'il ait procuré à l'Eglise a été de contribuer, avec plusieurs autres serviteurs de Dieu, à la réforme de l'Ordre de Saint-François, en établissant avec eux la Province de Saint-Joseph, dans l'étroite observance de la Règle, que cet homme séraphique a reçue du ciel.

Cette réforme a fait, depuis ce temps-là, des progrès si merveilleux, qu'elle s'est étendue, non-seulement dans toute l'Europe, mais aussi jusqu'aux dernières extrémités du Japon et des Indes orientales : de sorte qu'elle a réparé avec avantage les ravages que les hérétiques, contre lesquels il semble que Dieu l'ait voulu opposer, avaient faits dans la France, l'Angleterre et l'Allemagne.

On peut encore mettre au nombre des services que saint Pierre a rendus à la religion chrétienne, son *Traité de l'Oraison*, qu'il composa, à l'instance de dom Rodrigue de Chaves, gentilhomme de qualité et très-pieux. Il ne fut pas plus tôt publié, que les religieux les plus réformés le prirent pour leur exercice; et c'est sa lecture qui a porté le R. P. Louis de Grenade, ami de notre Saint, à se consacrer à la composition de ces beaux ouvrages spirituels qu'il a mis au jour, et qui ont été cause du salut de tant d'âmes. Le pape Grégoire XV en a rendu ce témoignage authentique, qu'il renfermait une lumière très-claire et très-pure pour conduire les âmes au ciel, et que le Saint-Esprit avait gouverné sa plume pour en écrire chaque article. Ce pieux pontife lui donna le nom de docteur, et le fit peindre avec le Saint-Esprit en forme de colombe, lui dictant à l'oreille une doctrine si admirable.

Saint Pierre reçut dès cette vie des faveurs extraordinaires de la bonté de Notre-Seigneur. Un jour qu'il disait la messe, en présence de sainte Thérèse et d'Isabelle d'Ortega, qui se fit depuis carmélite, saint François et saint Antoine de Padoue furent vus par la Sainte lui servir de diacre et de sous-diacre, lorsqu'il vint la communier avec sa compagne. Une autre fois, un célèbre prédicateur de l'Ordre de Saint-Dominique, qui honorait sa vertu, mais ne le croyait pas dans un si haut degré de sainteté, le vit, accompagné d'une multitude d'anges, qui le suivaient partout et lui rendaient toutes sortes de services. Jésus-Christ l'honora lui-même quelquefois de sa visite; de quoi la même sainte Thérèse rend témoignage. Entre autres, il le fit dans la maison d'un grand seigneur, en présence d'une femme pieuse qui, voyant ce divin Maître, s'écria : « Comment, Seigneur, votre Majesté infinie daigne-t-elle bien venir ici? » Mais il lui répondit : « Où voulez-vous que j'aille, sinon aux lieux où je trouve mes élus? »

Notre Saint avait éminemment le don de prophétie et celui des prodiges et des miracles. Nous avons dans les historiens de sa vie un grand nombre de prédictions qu'il a faites et qui ont été heureusement accomplies. Il connaissait les choses les plus secrètes et les plus éloignées. Il lui était ordinaire de ne ressentir aucun effet des orages et des tempêtes qui s'élevaient dans les lieux où il était, et il obtenait la même grâce pour ceux de sa compagnie. Souvent la pluie avait tant de respect pour sa personne, que, tombant tout autour de lui, elle n'arrivait pas jusqu'à lui. Ayant été un jour surpris par la neige dans la campagne, les anges lui en formèrent une petite chapelle, où il passa paisiblement la nuit avec ses confrères. Il a passé le Tage en marchant sur les eaux à pied sec, en un temps où le marinier ne voulait pas se hasarder à le passer avec son bateau. La même chose lui est encore arrivée en d'autres occasions. A sa prière, le bâton dont il s'était servi allant à Rome, et qu'il planta au couvent du Pedroso, fut changé en un bon figuier : son fruit, ainsi que celui de plusieurs autres, qui en sont des rejetons, est devenu une source de santé pour les malades. On l'appelle le figuier aux miracles. Par la force de son oraison et de ses pénitences il obtenait de Dieu le temps propre pour les biens de la terre,

et, par ce moyen, il a souvent empêché les fléaux de la stérilité et de la famine ; ce qu'il fit surtout une fois en faveur du royaume de Valence. En effet, ses prières étaient si puissantes auprès de Dieu, que sainte Thérèse assure avoir appris de son Epoux céleste, qu'il ne pouvait rien refuser de ce qui lui était demandé par son entremise ; elle-même l'appelait Saint, tout vivant qu'il était, et avait souvent recours à ses intercessions.

Enfin, il plut à Dieu de mettre fin à ses travaux, et de le couronner de la gloire immortelle. Etant donc venu à Villa-Viciosa, il y fut atteint d'une fièvre aiguë qui prit bientôt un caractère alarmant. Hors d'état de procurer au malade un traitement convenable, les religieux songèrent au comte de Oropesa qui le fit aussitôt transporter à son château. Le mal augmentant toujours, Pierre demanda d'être transporté au couvent d'Arenas. Là, il demanda le saint viatique, qu'il reçut les genoux en terre, en versant des torrents de larmes, quoiqu'il fût dans une extrême faiblesse. Peu de temps après, on lui administra l'Extrême-Onction ; et alors il entra dans un grand ravissement, où il eut le bonheur de voir la sainte Vierge, accompagnée de saint Jean l'Evangéliste, et reçut d'elle les assurances de son salut éternel ; ainsi, après avoir donné des marques admirables de pénitence, d'humilité, de résignation et de pur amour pour Dieu, il rendit son âme chargée d'un trésor infini de mérites, en disant ces paroles du Psaume : « Je me suis réjoui dans les bonnes nouvelles que l'on m'a annoncées, savoir, que nous irons dans la maison du Seigneur ». Ce fut le 18 octobre 1562, dans la soixante-troisième année de son âge ; il en avait passé quarante-sept en religion.

On le représente : 1° marchant sur les eaux avec un de ses religieux ; 2° avec une colombe qui lui parle à l'oreille, pour exprimer les dons merveilleux qui le distinguèrent dans la prédication, la direction des âmes et ses fréquentes prophéties.

CULTE ET RELIQUES.

Aussitôt après sa mort, le Saint apparut tout éclatant de gloire à sainte Thérèse et à plusieurs autres personnes. Au moment où il expira, une odeur suave s'exhala de sa personne ; une lumière surnaturelle éclaira sa cellule, et les anges firent entendre une céleste mélodie. La nouvelle du trépas de l'illustre religieux, promptement répandue dans le royaume, causa en Espagne une douleur qui se propagea au loin et s'étendit jusqu'en Portugal. Le corps, placé sur un lit funèbre, fut visité par un nombre immense de fidèles qui voulaient considérer une dernière fois celui qui avait passé en faisant le bien. Comme le Saint n'avait rien laissé, il fut impossible de satisfaire aux pieux désirs des visiteurs qui demandaient à l'envi quelque chose qui lui eût appartenu. Quelques lambeaux découpés dans sa tunique furent les seules reliques distribuées. Plusieurs guérisons miraculeuses obtenues près du lit funèbre accrurent encore l'émotion publique.

Le Saint fut inhumé dans l'église des Franciscains d'Arenas, à quelques pas de l'autel, mais dans un local particulier, en une terre séparée et distincte de toute autre sépulture. On eut soin d'envelopper la tête d'un voile blanc. Les malades vinrent se recommander à cet ami de Dieu, et de nombreuses guérisons miraculeuses autorisèrent la confiance toujours croissante des fidèles. Des instances très-actives furent faites auprès des Pères, en vue d'obtenir que le corps fût transféré en un lieu plus digne. Les religieux s'y refusèrent, ne voulant pas préjuger la décision du Siége apostolique. Toutefois, quatre ans après la mort du Saint, le Provincial ouvrit le tombeau et trouva le corps sans corruption, en bon état, et exhalant un doux parfum. Les cheveux, autrefois blancs, avaient pris une teinte fortement dorée ; les yeux conservaient l'éclat et le feu qu'ils avaient eus après la mort du Saint, et le corps distillait une liqueur odorante. Après avoir vénéré les saints ossements, le Provincial les remit à leur place et les fit couvrir de chaux vive, afin de consumer les chairs. On recouvrit ensuite la fosse de terre ; mais, instruits du miraculeux état de conservation du corps, les fidèles, affluant en plus grand nombre que jamais, emportaient la terre et l'enlevaient en si grande quantité, qu'il fallut plusieurs fois la renouveler.

Pendant plusieurs années, les choses demeurèrent en cet état ; mais les prodiges opérés au tombeau du Saint devinrent si nombreux que les religieux crurent devoir solliciter de dom Pedro

Fernandez de Ternino, évêque d'Avila, l'autorisation de placer les reliques sacrées dans un lieu plus décent. Le Prélat ayant accédé à cette demande, le Provincial, assisté d'un grand nombre de religieux, procéda à l'ouverture du sépulcre. Le saint corps, intact en quelques parties, fut trouvé en quelques autres attaqué par l'action de la chaux. Les os étaient comme imprégnés de cette liqueur odorante surnaturelle déjà mentionnée. Les reliques, enveloppées avec beaucoup de précaution dans un tissu blanc, furent recueillies dans une châsse très-belle, et ensuite placées près de l'autel, dans une niche que l'on mura avec des briques. Le Provincial, avant de fermer la châsse, détacha du corps une très-petite relique qui, plongée dans de l'eau, donnait à celle-ci la vertu d'opérer des guérisons miraculeuses.

Au commencement du XVIIe siècle, quarante ans après la mort du Saint, la vénération qui s'attachait à sa mémoire augmentait encore. On venait de tous les points du royaume ou remercier le Bienheureux, ou lui demander des grâces. L'invocation de son nom produisait des cures miraculeuses jusque dans les Indes. Des pèlerins passaient les mers pour venir vénérer ses reliques. Le couvent d'Arenas était devenu l'un des sanctuaires les plus fréquentés du royaume.

Quelque temps après on construisit dans l'église des Pères d'Arenas une chapelle spéciale où le corps pût être déposé. Le souverain Pontife en ayant autorisé la translation, l'évêque d'Avila se rendit à Arenas le 15 décembre 1616. Il fit retirer la châsse de la muraille où elle avait été déposée, et après avoir déplié les saints ossements, il présenta à la vénération des fidèles la tête du Saint, qui exhala aussitôt un parfum miraculeux qui se répandit au loin et parfuma toute l'église. Les saintes reliques, enveloppées par le Prélat dans un riche tissu de soie, furent renfermées dans une châsse nouvelle, plus somptueuse que la première, puis déposées sur le principal autel. Le lendemain eut lieu la bénédiction de la chapelle, et ensuite une procession solennelle dans laquelle fut portée la châsse du Saint au milieu de l'allégresse publique. La puissance du Saint sembla se manifester et se développer en proportion des hommages qui lui étaient rendus. De nouveaux miracles, plus éclatants, plus nombreux, provoquèrent de nouvelles manifestations populaires. La gloire de notre Bienheureux prit un caractère national. Le vœu public appelait sur lui la suprême consécration de la sainteté. Déclaré Bienheureux par le pape Grégoire XV, le 18 avril 1622, il fut inscrit au Catalogue des Saints par le pape Clément IX. La solennité de la canonisation se fit dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, le 4 mai 1669. Le pape Clément IX étant décédé peu après, la bulle de canonisation ne fut publiée que l'année suivante par le pape Clément X, son successeur, le 19 mai 1670. La fête du Saint se célèbre le 19 octobre, sous le rit double.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, de la *Vie du Saint*, par un membre du Tiers Ordre de Saint-François. — Cf. *Vie du Saint*, par le Père Talon, de l'Oratoire, et par Fauvel, etc.

SAINT AQUILIN DE BAYEUX,

ÉVÊQUE D'ÉVREUX ET CONFESSEUR (vers 695).

Aquilin naquit à Bayeux, vers l'an 620, de parents nobles qui lui donnèrent une excellente éducation. Lorsqu'il fut en âge d'être établi dans le monde, on lui fit épouser une femme digne de lui. Il alla servir dans les armées pendant les guerres que Clovis II fit aux barbares qui menaçaient les frontières de ses Etats. La guerre finie, il revint dans sa patrie. En arrivant à Chartres, il trouva sa femme qui était venue au-devant de lui. Ils remercièrent Dieu, l'un et l'autre, de la grâce qu'il leur faisait de se revoir ; ils résolurent de ne plus vivre que pour lui et ils s'engagèrent par un vœu à passer le reste de leur vie dans la continence. Ils se retirèrent à Evreux, dont l'église était alors gouvernée par saint Eterne. Là ils se consacrèrent uniquement aux bonnes œuvres ; ils firent de leur maison une espèce d'hôpital et employèrent leurs biens à soulager les malades et tous ceux qui étaient dans le besoin.

Saint Eterne étant mort quelque temps après, Aquilin fut élu pour lui succéder, et l'on crut voir revivre en lui son prédécesseur dont la mémoire était en bénédiction. Ce fut alors que l'on connut qu'il en agissait avec sa femme comme si elle eût été sa sœur. Il remplit avec fidélité tous les devoirs de l'épiscopat. Mais comme il craignait que les fonctions du ministère n'affaiblissent en lui la ferveur, il se fit construire une petite cellule à quelque distance de son église, et il allait s'y renfermer de temps en temps pour ranimer sa piété et s'entretenir dans le recueillement. Il priait sans cesse pour les péchés de son peuple : sa pénitence était fort austère ; il affligeait son corps par de longues veilles et par des jeûnes rigoureux. Son amour pour la pauvreté paraissait

dans tout son extérieur. Il se proposait surtout pour modèles saint Martin de Tours et saint Germain d'Auxerre. Tant d'éminentes vertus furent récompensées par le don des miracles. En 689, il assista au concile de Rouen qui avait été assemblé par saint Ansbert, son métropolitain. Dans les dernières années de sa vie, il fut affligé de la perte de la vue. Il regarda cet accident comme une grâce de Dieu qui voulait le préserver de bien des dangers ; on dit même qu'il l'avait souvent demandée au ciel dans ses prières. Quoi qu'il en soit, il ne diminua rien de son zèle, et continua toujours d'exercer les fonctions épiscopales. Enfin il mourut à la fin du VIIe siècle (vers 695), après quarante-deux ans d'épiscopat, et fut inhumé dans une église qu'il avait élevée dans un faubourg d'Evreux. Depuis, cette église est devenue paroissiale sous le nom de Saint-Aquilin. On dit que Goubert, évêque d'Evreux, déroba ses reliques à la fureur des Normands, en les transportant en Auvergne. Saint Bernon les reçut à Gigny, en Bourgogne, où elles ont été conservées. Saint Aquilin est honoré le 19 octobre. Sa fête se célèbre en Franche-Comté, sous le rite semi-double, et à Evreux sous le rite double mineur.

On le représente agenouillé devant un autel avec sa femme ; c'est pour rappeler le vœu qu'ils firent de vivre dans la continence.

Propre d'Evreux et Godescard.

SAINT THÉOFFROY [1] D'ORANGE,

TROISIÈME ABBÉ DE SAINT-CHAFFRE, AU DIOCÈSE DU PUY (728).

Théoffroy, qu'il ne faut pas confondre avec un de ses homonymes, moine de Lérins et martyr (645), qui a donné son nom à l'abbaye de Saint-Chaffre après en avoir été le second abbé, naquit à Orange (Vaucluse), et était fils de Leufroy, gouverneur du pays, qui prit un soin particulier de son éducation. Dès l'enfance, Théoffroy ressentit un goût très-vif pour la méditation des choses du ciel, et il prit de bonne heure la résolution de fouler aux pieds les délices du monde pour l'amour de Jésus-Christ. Son père s'opposa d'abord au dessein de son fils ; mais, vaincu par les instances de Théoffroy, il finit par céder, et celui-ci prit l'habit monastique dans l'abbaye bénédictine de Saint-Chaffre, en Velay.

Ses progrès furent rapides, et il fut bientôt un religieux accompli ; aussi, à la mort de leur abbé, les frères le choisirent-ils pour lui succéder. La conduite de Théoffroy justifia la haute idée qu'on avait conçue de sa vertu. Il fut le père et le modèle de ses religieux. Comme les femmes ne pouvaient entrer dans l'église de son monastère, il leur permettait de venir auprès de la porte, et là elles recevaient des instructions sur les mérites du salut.

Les Sarrasins ayant envahi le Velay, Théoffroy voulut que ses religieux allassent se cacher dans une forêt voisine ; pour lui, il ne quitta point le monastère, et se prosternant sur le pavé de son église, il attendit, disposé à tout événement. Furieux de le trouver seul, les barbares le battirent cruellement et le laissèrent à demi mort. Le lendemain, qui était la grande fête de leur secte, ils préparèrent tout pour la célébrer. Alors le Saint ranima ses forces et son zèle, et il eut assez de courage pour aller les reprendre de leur impiété. Les barbares, étonnés de le revoir, lui firent souffrir un traitement indigne et le blessèrent mortellement. Un orage qui survint les mit en fuite, et ils n'eurent point le temps de mettre le feu au monastère comme ils se l'étaient proposé. Théoffroy mourut quelques jours après (19 octobre 728), et il a été depuis honoré comme un martyr de la vérité et de la charité. Il s'est formé, auprès de son monastère, une petite ville qui a pris le nom de Monastier-Saint-Chaffre (Haute-Loire, arrondissement du Puy).

On le représente égorgé par une troupe furieuse de Sarrasins.

Baillet, Godescard, Mabillon, Bulteau.

1. *Alias :* Théophrède, Théoffre, Chaffre, *Theofridus.*

SAINTE FRIDESWIDE OU FREWISSE [1],

VIERGE ET ABBESSE A OXFORD, EN ANGLETERRE (vers 760).

Sainte Frideswide était fille de Didan, prince d'Oxford (Angleterre) et du territoire de cette ville. Elle comprit de bonne heure cette importante maxime que « tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien »; aussi s'appliqua-t-elle dès son enfance à ne vivre que pour lui. On confia le soin de son éducation à une gouvernante vertueuse nommée Algive. Les richesses, la naissance, la beauté et tous les avantages du monde ne lui parurent jamais dignes de ses soins, et elle n'y voyait que des piéges qu'il était bien difficile d'éviter. Elle craignait de vivre dans le siècle, et les exercices de la vie contemplative lui paraissaient préférables aux fonctions de la vie active, qu'il est rare d'allier avec la ferveur et le recueillement. Elle résolut donc d'embrasser l'état religieux. Son père, qui était lui-même rempli de piété, approuva son choix. Il fonda, vers l'an 750, un monastère à Oxford, sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les Saints, et le gouvernement en fut confié à sa fille. Frideswide, affranchie de l'esclavage du monde, fit tous ses efforts pour avancer dans la voie de la perfection et pour y conduire ses sœurs. Mais, tandis qu'elle goûtait les douceurs de la solitude, sa vertu fut assaillie par une rude épreuve. Algar, prince de Mercie, conçut pour elle une passion violente et s'occupa des moyens de l'enlever. Frideswide, instruite du danger qu'elle courait, se cacha pour se soustraire aux poursuites d'Algar. On dit que le prince devint aveugle en punition de son crime; mais qu'il recouvra la vue par les prières de la Sainte et qu'il apaisa la justice de Dieu par une sincère pénitence.

Frideswide, après avoir échappé au danger dont nous venons de parler, se fit construire un petit oratoire à Thornbury, à quelque distance de la ville. Elle s'y renferma pour vaquer uniquement à la prière et à la contemplation. Elle mourut vers 760 et il s'opéra plusieurs miracles par son intercession. L'église où elle avait été enterrée prit son nom dans la suite. Sainte Frideswide était patronne de la ville et de l'université d'Oxford. Elle est aussi honorée avec la même qualité à Bomy (Pas-de-Calais, arrondissement de Saint-Omer, canton de Fauquembergue) et dans plusieurs maisons religieuses des Pays-Bas. Suivant quelques auteurs, c'est même à Bomy que Frideswide vint chercher un refuge contre les poursuites du prince qui la recherchait. Ces écrivains ajoutent qu'elle y fonda un ermitage où elle demeura trois ans. La fête de la translation de ses reliques est marquée au 12 février dans les martyrologes d'Angleterre, et dans un calendrier qui est à la tête de la chronique manuscrite intitulée *Scala mundi*, laquelle se gardait dans la bibliothèque du collége anglais à Douai.

On peint sainte Frideswide avec un bœuf près d'elle. Cette représentation, dit le Père Cahier dans ses *Caractéristiques des Saints*, a bien l'air de n'être qu'une sorte d'armoiries parlantes, pour exprimer le pays dont la Sainte était patronne : Oxford (ou Oxenford) signifiant *le Gué des Bœufs*. — On la représente parfois avec une couronne à ses pieds, pour marquer qu'elle a su mépriser les grandeurs du monde.

Godescard, Baillet, *Acta Sanctorum*.

1. *Alias :* Frévisse, Frévise, *Fredeswitha*.

XXe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Pologne, le précieux décès de saint JEAN DE KENTY, prêtre et confesseur, qui brilla par ses vertus et par ses miracles. Il fut mis au rang des Saints par le pape Clément XIII. 1473. — A Abi, près d'Aquila, dans l'Abruzze, la naissance au ciel de saint Maxime, diacre et martyr, qui, brûlant de souffrir pour Jésus-Christ, se découvrit lui-même aux persécuteurs qui le cherchaient, et, après une ferme et généreuse confession, fut suspendu et tourmenté sur le chevalet, meurtri de coups de bâton et enfin précipité d'un lieu élevé ; il expira dans cette chute. 250. — A Agen, dans les Gaules, saint CAPRAIS, martyr ; s'étant d'abord caché dans une caverne pour éviter la rage de la persécution, il apprit de quelle manière la généreuse vierge, sainte FOI, combattait pour Jésus-Christ ; cet exemple l'ayant encouragé à souffrir, il pria Notre-Seigneur, que s'il le jugeait digne de la gloire du martyre, il fît jaillir une source d'eau claire de la pierre de la caverne : Notre-Seigneur le lui ayant accordé, il courut plein de confiance au champ de bataille, où, en soutenant généreusement les assauts de l'ennemi, il gagna la palme du martyre, sous l'empereur Maximien. 303. — A Antioche, saint Artème, augustal [1], lequel, ayant passé par les premières charges de la milice sous Constantin le Grand, fut condamné par Julien l'Apostat, qu'il avait repris de sa cruauté contre les chrétiens, à être roué de coups de bâton et tourmenté de divers supplices, et enfin à être décapité. 363. — A Cologne, les saintes vierges Marthe et Saule, martyrisées avec plusieurs autres [2]. — A Minden, en Allemagne, la naissance au ciel de saint Félicien, évêque et martyr. 250. — A Paris, saint Georges, diacre, et saint Aurèle, martyrs [3]. 352. — En Portugal, sainte IRÈNE, vierge et martyre. 653. — Au diocèse de Reims, saint Sindulphe ou Sandou, confesseur [4]. Vers 600.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Agen, Auch, Mende, Poitiers et Rodez, saint Caprais, martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. 303. — Au diocèse d'Autun, fête de la translation des reliques de saint Lazare, évêque de ce siége, martyr et patron de tout le diocèse, dont nous donnerons la vie

1. *Augustal*, c'est-à-dire « Gouverneur de l'Egypte ». Ce fonctionnaire était ainsi appelé, parce que ce fut Auguste qui établit cette charge après la défaite d'Antoine et de Cléopâtre.

2. Les anciens calendriers copiés par Usuard nomment, sous le 20 octobre, sainte Saule et sainte Marthe, compagnes, vierges et martyres à Cologne. Le Père Alexandre et les rédacteurs du nouveau Bréviaire de Paris pensent que sainte Saule est la même que sainte Ursule, dont nous donnerons la vie au jour suivant. — Continuateurs de Godescard.

3. Les saints Georges et Aurèle, martyrs à Cordoue, sont déjà cités au martyrologe romain du 27 juillet, jour de leur mort. Le 20 octobre est le jour de la translation de leurs reliques dans l'abbaye de Saint-Germain des Prés de Paris, du temps de Charles le Chauve (840-877). — Voir la note 1 au martyrologe romain du 27 juillet, tome IX, page 46.

4. Sindulphe était né en Aquitaine. Animé du désir de parvenir à une plus haute perfection, et plein de mépris pour les biens et les plaisirs du monde, il quitta sa patrie où il vivait dans la pratique de toutes les vertus, et alla chercher une retraite dans le diocèse de Reims. Il fixa sa demeure au village d'Aussence (Ardennes), à quatre lieues à l'est de Reims. Après avoir passé dans cette solitude plusieurs années à méditer les saintes Ecritures, il songea à se rendre utile à son prochain en menant un autre genre de vie. Il se mit donc à parcourir le pays environnant, instruisant les gens de la campagne, secourant les pauvres, consolant les affligés, guérissant les malades. Il rendit le dernier soupir et fut inhumé dans le lieu qu'il avait illustré par sa sainte vie.

Comme la sainteté de Sindulphe éclatait par les miracles qui s'opéraient dans l'église bâtie sur son tombeau, Hincmar, archevêque de Reims, leva son corps de terre au IXe siècle, et enrichit de ses saintes reliques l'abbaye de Hautvillers, à quatre lieues de Reims. On rapporte plusieurs miracles opérés pendant cette translation. Une femme aveugle recouvra la vue, une muette acquit l'usage de la parole, et un boiteux de naissance commença à marcher. — *Propre de Reims.*

au 17 décembre. Ier s. — Aux diocèses de Cambrai, Carcassonne, Chartres, Clermont, Meaux, Nice, Perpignan, Sens et Strasbourg, saint Jean de Kenty, confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 1473. — Au diocèse de Soissons, mémoire de saint Agricole, prêtre et confesseur, neveu de saint Remi, archevêque de Reims [1]. VIe s. — Au diocèse de Verdun, fête de Notre-Dame des Prodiges [2]. — A Paris, translation (IXe s.), dans l'église abbatiale de Saint-Germain des Prés, des reliques de sainte Natalie ou Sabigothon, épouse de saint Aurèle (du martyrologe romain de ce jour) et martyrisée avec lui à Cordoue, en Espagne, le 27 juillet 852. — A Troyes, saint ADÉRALD, chanoine et archidiacre de cette Eglise. 1004. — A Trèves (Prusse Rhénane), saint Wandelin ou Wendelin d'Ecosse, abbé du monastère bénédictin de Tholey ou Saint-Maurice en Vosges *(Theologium, S. Mauritius in Vosago)*, dont nous parlerons plus amplement au 22 octobre qui est le jour de sa mort. 1015. — A Montpellier, la fête de la délivrance de cette ville par le roi Louis XIII [3]. 1622. — A Reims, le bienheureux Sonnace, d'abord archidiacre, puis archevêque de ce siége et confesseur. Il présida à Reims (625) un concile où l'on fit vingt-cinq canons fort utiles à l'Eglise, bien que renouvelés, pour la plupart, des conciles précédents. Comme son prédécesseur Romulphe (590-593), Sonnace, qui avait un riche patrimoine, institua pour son héritière l'église de Saint-Remi dans laquelle il choisit sa sépulture, et fit un grand nombre de legs qui témoignent de sa haute piété [4]. 631. — A Auxerre, le bienheureux HUMBAUD, cinquante-deuxième évêque de ce siége et confesseur. 1115. — Dans l'ancienne abbaye cistercienne de Savigny *(Savigniacum*, Manche), au diocèse de Coutances, les bienheureux Geoffroy *(Gaufridus)* et Serlon, abbés, Guillaume, novice, et Adeline, abbesse. XIIe s. — A Saint-Junien (Haute-Vienne), au diocèse de Limoges, le martyre du vénérable Léonard Talasse, religieux dominicain, mis à mort par les Huguenots. Vers 1570. — A Loos (Nord), au diocèse de Cambrai, bénédiction (1835) de la nouvelle église de Notre-Dame de Grâce, un des pèlerinages les plus fréquentés de toute la contrée et dont le sanctuaire primitif datait du XVIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Chez les Chanoines de Vienne : A Piombino, en Toscane, saint Cerbon ou Cerboney, évêque et confesseur, d'abord chanoine régulier, qui, au rapport de saint Grégoire, éclata en miracles pendant sa vie et après sa mort, et rendit son âme à Dieu le 10 octobre. VIe s.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Rome, sur la voie d'Ardée, saint Marc, pape et confesseur, dont le décès arriva le 7 de ce mois [5]. 336. — De même, le supplice des saints Serge ou Sierge et Bacq ou Bacque, martyrs en Syrie [6]. 300.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — Saint Wenceslas, martyr, dont la mémoire se célèbre le 28 septembre [7]. 936.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — Saint Elzéar de Sabran, comte d'Arian, confesseur, du Tiers Ordre de notre Père saint François, qui garda pure la virginité avec

1. Agricole grandit sous les yeux de saint Remi, qui l'ordonna prêtre à cause de son instruction et de la pureté de sa vie. Il lui légua par testament des propriétés considérables en vignes, à condition que son neveu offrirait le saint sacrifice à son intention tous les dimanches et tous les jours de fêtes. Après la mort de saint Remi, Agricole vint à Soissons auprès de saint Loup, son parent, qu'il aida dans l'administration de son Eglise. Il mourut dans cette ville et son corps y fut inhumé. Ses reliques furent levées au IXe siècle, transportées à la cathédrale et exposées, avec celles de saint Prince, de saint Gaudin et de saint Loup, à la vénération du peuple jusqu'à leur destruction par les Calvinistes en 1567. — *Propre de Soissons.*

2. Nous avons donné quelques détails sur cette fête, commune à un grand nombre de diocèses de France, au 9 juillet (*Martyrologe de France*, tome VIII, page 187).

3. Montpellier souffrit beaucoup pendant les guerres de religion : elle se soumit à Louis XIII en 1622, après avoir subi un siége. *L'Edit de Montpellier*, du 20 octobre 1622, reconnut aux Calvinistes le libre exercice de leur culte, mais leur enleva toutes autres assemblées que leurs synodes et consistoires, et ne leur laissa comme places de sûreté que La Rochelle et Montauban. C'est le jour anniversaire de la promulgation de cet édit que les habitants de Montpellier fêtaient autrefois sous le nom de *Délivrance de la ville.*

4. Le 1er octobre 613, il leva de terre le corps de saint Remi et érigea à ce saint pontife, derrière l'autel de la nouvelle église construite sur son tombeau, précisément où il est encore, un mausolée en marbre noir, revêtu de velours cramoisi et enrichi de dorures. Il remit ensuite en terre les précieux restes du Saint qu'on avait tirés de sa sépulture, et, pour indiquer à la postérité l'endroit qui avait reçu ce dépôt sacré, il le fit recouvrir d'une pierre blanche, sur laquelle fut gravée une inscription commémorative. — Les reliques de Sonnace, transférées (4 novembre 1204) de l'église Saint-Remi dans la cathédrale, furent réduites en cendres lors de l'incendie qui détruisit (6 mai 1210) cet édifice. — *Acta Sanctorum; Gallia Christiana.*

5. Voir la note 1 du martyrologe romain, au 7 octobre (tome XII, page 123). — 6. Nous avons donné leur vie au 7 octobre. — 7. Voir sa vie au 28 septembre.

la bienheureuse Delphine, son épouse, et, comblé de mérites, s'envola au ciel le 27 septembre. Les miracles qu'il opéra pendant sa vie et après sa mort déterminèrent le souverain pontife Urbain V à le mettre au nombre des Saints [1]. 1325.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Naples, la vénérable Mère Ursule Benincasa, fondatrice des Filles Théatines et des Sœurs de l'Ermitage [2]. 1618. — En Perse, saint Barsabas ou Barsabias, abbé, et ses compagnons, martyrs. Barsabias est nommé au martyrologe romain du 13 décembre, où nous donnerons quelques détails sur sa vie. 342. — A Salzbourg *(Juvanum)*, ville de la Haute-Autriche, sur la Salza, saint Vital, second évêque de ce siége et confesseur, surnommé l'*Apôtre du Puizgau*, parce qu'il évangélisa les habitants de cette vallée (située au nord du mont Tauërn, dans le territoire de Salzbourg). Il était disciple de saint Rupert (27 mars 718) qui, charmé de ses vertus, l'éleva, encore de son vivant, à la dignité d'évêque. Après la mort de son maître, Vital se plaça aussitôt à la tête de son nouveau diocèse, et brilla comme un modèle de piété évangélique au milieu de ses ouailles. Les hagiographes louent principalement son zèle, sa charité et son esprit de paix. Il intervenait par sa médiation dans tous les différends, et ses prédications étaient celles d'un vrai serviteur du Dieu de miséricorde et de réconciliation [3]. 730. — A Pouzzoles *(Puteoli)*, ville et port d'Italie, dans la province de Naples, les saints martyrs Daise ou Dace, Zosime, Janvier, Dorothée, Susime et Janvière. IVe s. — A Nicomédie, aujourd'hui Isnikmid, ville de Bithynie, sur la Propontide, les saints martyrs Eutyche, Promaque, Luce, Marcellin et Bermiaque. IVe s. — Dans les Etats de l'Eglise, la translation des saints Marcien et Jean, martyrisés à Rome, sur la voie Flaminienne, le 16 septembre. Le 13 janvier 1001, ils furent transférés une première fois à Civita-Castellana *(Falisca)*; mais, avec le temps, le souvenir de cette solennité s'effaça peu à peu des esprits. Les choses en étaient là lorsque, en 1230, Pierre, évêque de Civita-Castellana, fit exécuter des fouilles qui amenèrent la découverte des corps des deux Saints. Nombre de miracles s'opérèrent à cette occasion. Les reliques furent replacées, avec grande vénération, sous l'autel où on venait de les découvrir; mais on en sépara une petite portion que l'on enferma dans un reliquaire destiné aux expositions solennelles. — Dans l'île de Man (mer d'Irlande), saint Bradan et saint Orora, confesseurs. Leur culte était autrefois célèbre, et de nombreuses églises étaient dédiées sous leur invocation. Avant le VIIe s. — En Irlande, saint Fintan Corach, évêque de Clontarf, près de Dublin (province de Leinster); et saint Fintan Moeldubh, abbé de Clonedagh ou Cluain-Ednech (comté de King's County). 595 et 625. — A Côme, en Lombardie, saint Jean III, évêque de ce siége et confesseur. Vers 655. — A Hexham *(Hagulstadia)*, ville d'Angleterre (Northumberland), saint Accas, évêque et confesseur. Il était l'ami du vénérable Bède, avec lequel il entretint un commerce actif de lettres. 740.

LES MARTYRS D'AGEN SAINT CAPRAIS, SAINTE FOI,

SAINTE ALBERTE, SŒUR DE SAINTE FOI, SAINT PRIME, SAINT FÉLICIEN,

ET UN GRAND NOMBRE D'AUTRES, MASSACRÉS PAR LA FOULE [4]

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

Bourges, Saintes, Poitiers, Angoulême, Bordeaux, Agen, reçurent tour à tour les lumières de l'Evangile de la bouche de saint Martial, disciple des

1. Voir sa vie au 27 septembre. — 2. Nous donnerons sa vie dans le volume consacré aux Vénérables.

3. Il ne fut question de la canonisation du bienheureux Evêque qu'en 1480, sous le pape Pie II et l'archevêque Sigismond de Wolkenstorf; puis en 1519, sous Léon X; et enfin en 1628, sous le pape Urbain VIII. Depuis ce temps, Vital est au nombre des saints diocésains de Salzbourg. Ses reliques reposent dans l'église de Saint-Pierre de cette ville. — Continuateurs de Godescard.

4. Ces Saints ont souffert ensemble : inséparables dans le martyre, nous n'avons pas voulu les séparer

Apôtres, apôtre lui-même et premier évêque de Limoges. Le bréviaire de Limoges nous apprend que l'église d'Agen fut au nombre de celles que saint Martial érigea en évêché, sous l'invocation de Saint-Etienne, et qu'il arrosa de ses sueurs.

L'apostolat de saint Martial, aux temps apostoliques, était aussi consacré par l'ancienne liturgie agenaise qui lui donnait le titre de *Patronus noster*. Les propres modernes de l'Agenais avaient partagé l'erreur des deux siècles derniers où l'on avait voulu reculer, sur une fausse interprétation d'un texte de saint Grégoire de Tours, la mission de Martial jusqu'au IIIe siècle; mais ce diocèse a aussi repris la liturgie romaine en 1853, et saint Martial y a retrouvé sa place parmi les disciples de Jésus-Christ.

Mais voici d'autres missionnaires qui s'avancent vers Agen : Paterne de Tolède, disciple de saint Saturnin; Firmin de Pampelune qui commence sa mission par Agen, la continue par l'Auvergne, l'Anjou, le Beauvaisis et va la terminer à Amiens. Malheureusement les ouvriers de l'Evangile étaient encore rares, et la plupart des évêchés érigés par saint Martial furent bientôt sans pasteurs. Si l'Eglise d'Agen eut des évêques durant le temps des persécutions, leurs noms sont restés ignorés. Caprais est le premier qui soit connu, et il n'occupa ce siége que vers la fin du IIIe siècle.

Caprais appartenait à une illustre famille d'Agen [1] qui, de bonne heure, et sans doute aux temps de Martial ou de Firmin, avait embrassé le christianisme : son père s'appelait Fauste.

Fidèle gardien de son troupeau, Caprais veilla sur lui jusqu'au moment où Dieu l'appela au sacrifice solennel et lui présenta la palme du martyre.

Laissons parler les légendes agenaises : « Tandis que le cruel Maximien tenait le sceptre de l'empire romain et qu'il écrasait sous sa domination la monarchie universelle, les chrétiens, courbés sous son joug de fer, et ne pouvant plus soutenir la rage du tyran, fuyaient loin de leurs maisons pour aller demander aux bêtes sauvages un asile dans leurs forêts ou dans leurs cavernes. D'autres, moins heureux, croyaient trouver une retraite mieux assurée dans les détours et les souterrains de leurs églises; mais s'ils venaient à être découverts, ils étaient dévoués aux tortures les plus cruelles et les plus diverses, jusqu'au moment de leur entrée dans le ciel, après avoir conquis sur la terre la palme de l'immortalité.

« Ce fut sous cette effroyable tempête que le même empereur confia à un sacrilége, nommé Dacien, la dictature des Espagnes. Dévoré par la soif du carnage, il brûlait de l'étancher dans le sang des chrétiens. Fier des édits qui lui permettaient de déchirer les corps de la sainte phalange, il courbe sous le sceptre de sa domination grand nombre d'illustres cités de l'Occident. Il les accable sous le poids de son insolente brutalité, et le sang des martyrs coule à flots au pied des idoles.

« Ces crimes se multipliaient avec un accroissement formidable, quand Dacien, ce féroce brigand, cet ardent dévastateur de l'église d'Occident, s'avance vers Agen. Déjà il se précipite à travers les flots courroucés de la Garonne, et il entre accompagné d'une escorte nombreuse dans cette ville que protégent d'immenses remparts.

dans notre récit ; il nous eût été difficile du reste de consacrer une biographie à chacun d'eux sans tomber dans des redites, sans émietter la narration et la faire languir. Ces actes sont un drame dont toutes les parties se tiennent.

La fête de sainte Alberte est marquée, dans le Propre d'Agen, au 11 mars; celle de sainte Foi au 6 octobre; celle de saint Prime et de saint Félicien au 7 octobre; celle des nombreux Martyrs innommés au 26 octobre.

1. *Légendaire de Moissac;* anciens bréviaires d'Agen.

« A son approche, les chrétiens effrayés abandonnent la ville et vont chercher une retraite dans la profondeur des forêts ou les cavernes des rochers. Réduits à la nourriture des animaux, ils n'ont, pour apaiser leur faim, que des racines ou des fruits agrestes, s'estimant trop heureux de pouvoir ainsi échapper aux mains sanglantes du tyran. Caprais est au milieu de la troupe fidèle et cherche partout un refuge dans les rochers qui avoisinent la ville. Il gravit clandestinement la pente de cette montagne que les anciens ont appelée du nom de *Pompéjac*, aujourd'hui Mont-Saint-Vincent [1]. Arrivé presque au sommet, il y trouve une caverne hérissée de rochers, bien propre à protéger ceux qui venaient lui demander un asile.

« Aux pieds de cette montagne s'élève, environnée de remparts, cette ville que les Aronces appelèrent du nom d'Agen et décorèrent avec magnificence. L'implacable Dacien était à peine entré dans cette illustre cité, qu'on accourut en foule des contrées circonvoisines. Le peuple était avide d'entendre la sentence que cette bouche impie allait prononcer contre le troupeau de Jésus-Christ. Dacien, se voyant entouré de cette foule empressée, lui adresse ces paroles : « Vous ignorez peut-être le sujet qui m'amène au milieu de vous. Je viens donner une juste récompense à ceux qui, fidèles au culte de nos pères, fréquentent nos temples et offrent des sacrifices à nos dieux ; mais ceux qui les outragent, ceux qui méprisent nos institutions, trouveront la mort dans les plus cruels tourments [2] ».

C'est ainsi que Dacien commence par étaler aux yeux du peuple l'appareil des supplices. Caprais semble avoir fui la persécution ; mais avant tout, il se devait à son troupeau, et il ne pouvait pas l'abandonner avant de connaître la volonté de Dieu. D'ailleurs il n'ignorait pas combien il était téméraire de s'exposer volontairement au martyre. Le courage ne lui manquera pas quand Dieu l'appellera à l'autel de l'immolation. Mais c'est une jeune vierge, sainte Foi, qui doit, la première, affronter la rage du tyran : Dieu a choisi les faibles pour confondre les forts.

« Issue de parents nobles et illustres, sainte Foi naquit dans la cité d'Agen. Elle appartenait à cette ville par droit de naissance, elle en devint la patronne par son glorieux martyre. Héritière d'une race antique, elle tirait sa principale noblesse des dons du Christ. L'éclat de sa blancheur virginale formait son plus beau vêtement. Tout, en elle, respirait les ardeurs de sa foi, et répandait la bonne odeur de sa mansuétude. Elle eut la gloire de conquérir dans Agen la première couronne du martyre, et par l'exemple de ce beau trépas, elle devint le plus bel ornement de sa patrie : c'était l'échange d'une vie d'un jour contre des biens éternels. Dès le berceau elle aima le Sauveur son Dieu, et ne voulut point d'autre maître. Au temps de son martyre, elle était jeune par le nombre de ses années, mais elle avait toute la sagesse et toute l'expérience de l'âge mûr. La beauté de son âme effaçait la beauté de son corps ; et lorsque le juge fut arrivé, quand le préfet dont nous avons inutilement cherché le nom (Dacien), fut entré dans Agen, promettant, selon sa coutume, des faveurs aux adorateurs des idoles, aux chrétiens fidèles les tourments de la persécution, il commanda qu'on allât chercher la jeune Foi, et la fit conduire en sa présence.

Durant ce trajet, à côté même de ces ministres d'iniquité, la bienheureuse Foi fit monter cette prière vers le Seigneur : « Jésus-Christ, mon Sauveur, vous qui n'abandonnez jamais ceux qui vous implorent, venez à

1. C'est l'assertion du nouveau *Propre d'Agen*, qui dit en outre que ceci se passait la veille des nones d'octobre.

2. Anciens bréviaires et missel manuscrit.

mon aide, secourez votre servante, et prêtez à mes lèvres des paroles dignes de l'interrogatoire que je vais subir sous les yeux du tyran ! » En prononçant cette prière, elle forma le signe de la croix sur son front, sur sa bouche et sur son cœur. Armée de ce bouclier invincible, elle marche avec courage vers le gouverneur. A peine arrivée en sa présence, le préfet lui parle avec tous les artifices d'une douceur apparente : « Quel est votre nom ? » — « Je m'appelle Foi ». — « Quelle est votre religion ? » — Je suis chrétienne dès mon enfance, et je sers le Seigneur Jésus-Christ de toute l'ardeur de mon âme ». —« Croyez-moi, prenez conseil de votre jeunesse et de votre beauté ; abandonnez la religion que vous professez maintenant, et sacrifiez à Diane, qui est une divinité conforme à votre sexe, et je vous comblerai des plus précieuses faveurs ». — « J'ai appris par la tradition de mes pères que tous les dieux des nations n'étaient que des démons, et vous voulez me persuader de leur offrir des sacrifices ! » A ces mots, le gouverneur enflammé de colère : « Sacrifiez à nos dieux », lui dit-il, « ou bien vous allez expirer dans les tourments ». A son tour, la bienheureuse Foi entend ces menaces sans s'effrayer. Elle regarde le ciel, et s'élançant déjà vers la patrie éternelle, elle emprunte la force des plus illustres martyrs, et s'écrie d'une voix énergique : « Au nom de Jésus-Christ, mon Seigneur, non-seulement je ne sacrifierai pas à vos dieux, mais je suis prête à souffrir toutes sortes de tourments ».

« Le courage de la jeune vierge irrite le proconsul. Il commande à ses satellites d'apporter un lit d'airain, y fait étendre le corps de la Sainte, et puis on allume dessous un grand feu pour tourmenter ses membres par ce cruel supplice. Frappé de ce spectacle, tout le peuple s'écrie : O cruauté inouïe ! inique sentence ! Comment peut-on tourmenter de la sorte une jeune vierge de la plus illustre noblesse, qui n'a jamais fait aucun acte coupable, jamais souillé sa bouche par un forfait, et dont tout le crime est d'adorer son Dieu ! C'était le cri de l'innocence, et, ce même jour, un grand nombre dont nous n'avons pas pu connaître les noms, confessèrent la foi de Jésus-Christ et conquirent la palme du martyre.

« Cependant le bienheureux Caprais, inquiet de cette effroyable persécution, errait fugitif, cherchant partout avec la plus tendre sollicitude son troupeau dispersé, lorsque enfin il arrive au sommet de cette roche qui s'élève près de la cité, du côté du septentrion, aujourd'hui mont Saint-Vincent. Il s'arrête, et roulant dans son esprit les malheurs dont la ville était menacée, il ne put se défendre d'une secrète frayeur. Dans le trouble qui l'agite, il tourne ses regards vers la cité, et il aperçoit la jeune Foi tourmentée par les supplices les plus cruels. Il lève les yeux, regarde le ciel, et, par la plus fervente prière, il conjure le Seigneur de donner la victoire à la Sainte, dans le combat qu'elle soutient. L'athlète du Christ, Caprais, lève les yeux pour la seconde fois, et, dans sa contemplation, il semble dévorer le ciel ; puis il se prosterne contre terre, et, incertain de ce qu'il doit faire, il demande à son Dieu de manifester sa volonté par quelque prodige. A peine s'est-il relevé, qu'il voit briller sur la tête de Foi une couronne resplendissante de mille couleurs, ornée de diamants et des plus riches pierreries qui semblent détachées du firmament. Il regarde encore : une colombe descend des nuages et vient se poser sur la tête de la Sainte, qu'elle environne d'un vêtement plus blanc que la neige, plus éclatant que le soleil. Cette colombe descendue du ciel, voulant que la postérité publiât d'âge en âge la puissance que Dieu allait manifester dans le martyre de la Sainte, étend ses ailes avec un doux frémissement, et il en tombe une pluie

légère qui éteint les flammes allumées pour dévorer la jeune Foi. Dans ce vol mystérieux, on eût dit une source d'eau vive s'épanchant sur le bûcher funèbre pour en éteindre les ardeurs.

« Dès ce moment, la palme du triomphe, la couronne du salut est assurée à la vierge. A la vue de ce prodige que Dieu vient de manifester, Caprais se réjouit grandement. Il ne croit pas son courage inférieur à celui de la Sainte, et sûr de la victoire, il se prépare au martyre après avoir connu la volonté de Dieu par un prodige nouveau. Il frappe de sa main la roche sous laquelle il s'était abrité, et il en jaillit une source qui n'a jamais tari. Bien plus encore, la puissance de Dieu a attaché une telle vertu à cette eau salutaire, que tous ceux qui viennent avec une foi vive boire à la source de ce rocher, de quelque langueur qu'ils soient affligés, ils sont rendus à la santé par la vertu du saint Martyr [1].

« Transporté d'allégresse et devenu plus intrépide par ce prodige nouveau, Caprais se dérobe à ses néophytes et s'élance au lieu du combat, où il trouve la jeune Foi encore étendue sur le bûcher funèbre. Au même instant, le préfet le fait conduire devant son tribunal, et sans s'effrayer de l'aspect terrible des satellites qui l'entourent, Caprais paraît avec sérénité devant le gouverneur. Celui-ci commence par lui demander son nom, sa patrie, ses ancêtres. « Mon nom », répond Caprais, « est plus beau que tous les titres du monde : je suis chrétien. Régénéré par les eaux du baptême et confirmé par la consécration épiscopale, je m'appelle Caprais ».

« Le préfet fait briller à ses yeux les plus belles promesses et lui parle en ces termes : « Je vois que vous êtes très-beau et dans la vigueur de l'âge ; si vous écoutez mes discours, vous serez le premier dans le palais des princes, vous obtiendrez leur amitié, et vous serez mis en possession de nombreux héritages ». Averti par les prodiges du ciel : « Tout mon désir », répond Caprais, « est d'habiter le palais de Celui que j'adore depuis le jour de mon baptême, et que j'ai appris à connaître comme le Rédempteur de tous ceux qui croient en lui ». — « Je serai patient à votre égard », continue le gouverneur, « jusqu'à ce que vous receviez les faveurs et les héritages que je vous ai promis ». — « J'aspire aux biens impérissables de Celui qui est fidèle dans ses paroles et saint dans toutes ses œuvres ».

« Dacien a vu Caprais inflexible dans ses discours et inébranlable dans sa résolution. « Je cesserai l'interrogatoire », dit-il aux siens, « car je succomberai dans ce combat qui me déshonore ». Il livre le Saint entre les mains de ses licteurs et le fait déchirer sans pitié. Mais Caprais est toujours invincible ; il est plus fort que les tourments.

« A l'aspect de tant de tortures, la foule, plongée dans le deuil, s'attendrit jusqu'aux larmes et l'on entend ce cri universel : « Détestable impiété ! Vit-on jamais rien de pareil parmi les hommes ! Le bienheureux Martyr n'était-il pas aussi agréable à Dieu qu'aux mortels ! D'une beauté remarquable, il avait une figure vraiment angélique ».

« Mais rien ne peut ébranler Caprais, ni les promesses, ni les menaces, ni les tortures. Tout est mis en œuvre pour tourner son cœur à la prévarication, et tout est inutile.

« Voyant la constance de Caprais, le gouverneur le livre à la torture et le fait jeter dans un cachot. De nouveau il est traîné en sa présence. C'étaient les enfants des ténèbres qui conduisaient le fils de la lumière, dont les yeux attachés au ciel étaient toujours fixés sur le Christ. « Gloire à

1. L'authenticité de ce miracle est consacrée par Adon de Vienne, qui florissait vers le milieu du IXe siècle.

Dieu au plus haut des cieux », s'écrie le Saint. « C'est là que nous, chrétiens, avons placé nos richesses impérissables, à l'abri de la rouille et des vicissitudes du temps ».

« Enfin la sentence est portée, et tandis que Caprais est conduit au supplice, il rencontre sa mère qui implore le ciel et encourage son fils au martyre. « Mon fils, tu sais où est le Christ ; élève ton cœur avec moi et regarde Celui qui règne dans les cieux. Tu ne mourras pas aujourd'hui, mais tu échangeras ta vie mortelle contre une vie meilleure. Le sentier est étroit, difficile, hérissé de misères et de tribulations. Prends garde ! c'est là que le démon t'attend pour te frapper ». Caprais entend la voix de sa mère et son cœur est ému. « Je vous rends grâce », s'écrie-t-il, « ô mon Sauveur Jésus-Christ ! parce que vous avez éclairé votre serviteur, vous l'avez honoré, vous l'avez glorifié en l'associant aujourd'hui au triomphe de vos Saints ! »

« Mais déjà les licteurs avaient repris leurs instruments de fer, quand tout à coup une jeune vierge traverse la foule et vient confesser la foi chrétienne en présence du gouverneur. C'est Alberte, la sœur même de Foi, qui vient cueillir avec elle la double couronne du martyre et de la virginité. Deux jeunes Nitiobriges [1], les deux frères Prime et Félicien, suivent son exemple et veulent partager les mêmes combats. Ils se présentent avec courage, animés par la constance de Foi et de Caprais.

« Dacien, plus féroce que ses licteurs, cherche à triompher de ces jeunes frères, tantôt par l'appât des récompenses, tantôt par l'appareil des supplices ; mais tout est inutile. Dacien est vaincu par la constance des Martyrs. Sa colère s'enflamme, l'arrêt est porté, et tous sont conduits au temple de Diane, ou pour sacrifier aux dieux, ou pour voir tomber leurs têtes aux pieds de leurs idoles. Caprais, cependant, est séparé de ses compagnons et jeté seul dans un noir cachot. Là, privé de la lumière du jour et de toute consolation humaine, il passe tout le temps dans la prière et dans les louanges du Seigneur.

« Arrivés dans le temple de la déesse, les soldats du Christ, toujours inflexibles, refusent de sacrifier aux idoles, et au même jour, à la même heure, ils voient leurs têtes tomber sous la hache du bourreau. Ils couronnent ainsi par une mort glorieuse les souffrances du martyre, et ils échangent une vie périssable pour un bonheur sans fin et sans mélange. Cette belle société qu'ils avaient formée sur la terre devint plus belle encore par leur constance dans la foi, et leur félicité plus magnifique par la société du martyre.

« Cette scène déchirante fut suivie du plus affreux carnage. Deux fois nous avons entendu des cris d'indignation s'élever du sein de la foule, attentive à ce triste spectacle. Un grand nombre de païens abjurent le culte des idoles pour confesser la foi de Jésus-Christ. Ils sont tous enveloppés dans la même sentence de mort, et les bourreaux ne peuvent plus suffire à tant d'exécutions. Mais tous ceux qui ont vu d'un œil sec les souffrances de nos martyrs, se sont irrités de la défection de leurs frères, et vont accomplir l'œuvre sanglante des licteurs. Les généreux néophytes l'attendent avec résignation et s'y préparent par la prière. Dacien donne le signal, chacun s'arme d'une pierre, d'un bâton ou d'un glaive, et les nouveaux chrétiens, purifiés par le baptême du sang, vont recevoir dans le ciel la couronne des élus. Dieu seul connaît le nom de ceux qui périrent alors, et qui furent inscrits dans le livre des vivants ».

1. Nitiobriges, nom des anciens habitants de l'Agenais.

Sainte foi est représentée recevant une couronne que lui apporte une colombe mystérieuse. Un grand nombre de vieilles statues représentent la vierge agenaise. A Sainte-Foi de Longueville, des artistes modernes lui ont donné les attributs de l'Espérance et de la Foi théologiques. A Bertheauville, on la retrouve avec les attributs qui lui sont propres : le gril, ou lit d'airain sur lequel elle fut étendue pour être brûlée, et la chaîne qui servit à l'attacher sur l'instrument de son supplice. A Vicquemare, dont l'église était autrefois sous le patronage de la Sainte, son image est aussi représentée avec le gril, et deux dragons enchaînés. Le peuple de cette contrée la prend pour une héroïne militaire, et l'invoque contre la peur. On trouve encore l'image de la jeune vierge, sculptée avec le gril, et portant dans sa main la palme du martyre, dans une clef de voûte de la cathédrale d'Agen. Avec le même attribut, posée sur un brasier ardent, elle est représentée dans les *Fasti Mariani*. — On peut représenter saint Caprais à genoux près d'une fontaine jaillissante. — Saint Prime est représenté en prison, où il est visité par un ange.

CULTE ET RELIQUES.

Les corps de ceux qui recueillirent la palme du martyre avec sainte Foi, et dont les noms ne nous sont pas connus, furent jetés dans un marais qui fut desséché plus tard, et qui permit aux chrétiens d'y bâtir une crypte sous le patronage de saint Caprais. Elle était placée sous l'autel de l'ancien hôpital, devenu aujourd'hui la chapelle des Pénitents-Gris. On la connaît encore sous le nom de *Martrou*, ou caveau des martyrs. Cette crypte, que les archéologues citent comme un monument de la primitive église, est très-petite, et malheureusement défigurée par des peintures modernes du plus mauvais goût.

Pour les corps de Foi et d'Alberte, de Prime et de Félicien, après avoir été jetés par les païens dans les carrefours de la ville et abandonnés sans sépulture, ils furent recueillis par les fidèles échappés au carnage, et enterrés furtivement dans un lieu où ils restèrent longtemps cachés. Mais après que l'idolâtrie eut disparu de la ville d'Agen, l'évêque Dulcide les fit déposer dans une église qu'il fit construire sous le nom de Sainte-Foi.

Les légendes agenaises nous apprennent que les corps de saint Prime et de saint Félicien furent transportés au diocèse de Limoges, dans le célèbre monastère de Beaulieu, fondé vers le milieu du IXe siècle par Raoul de Turenne, archevêque de Bourges. Plus tard, une portion des reliques de Félicien fut transférée de Beaulieu dans le monastère d'Issigeac, qui plaça le martyr Agenais au nombre de ses patrons. Le corps de sainte Alberte fut aussi enlevé d'Agen pour aller d'abord à Périgueux, et plus tard dans l'ancienne église de Vénerque, sur les bords de l'Ariége, au diocèse de Toulouse.

Le corps de sainte Foi fut emporté furtivement d'Agen, avec celui de saint Vincent, vers le milieu du IXe siècle, par le moine Aronisde, dans l'antique et illustre abbaye de Conques, en Rouergue. Vers l'an 1365, le pape Urbain V en donna une partie aux moines de Cucufat, en Catalogne, où l'office de la Sainte était célébré avec beaucoup de pompe. On vénérait aussi autrefois à Glastonbury, en Angleterre, un bras de la Sainte agenaise. Elle était patronne du prieuré de Horsam, dans le comté de Norfolk, et l'église souterraine, bâtie avec celle de Saint-Paul de Londres, portait son nom, ainsi que plusieurs églises de France. Parmi ces dernières, nous devons citer celle du monastère de Longueville, en Normandie, construite vers la fin du XIe siècle. Quelque temps avant son glorieux trépas, l'illustre archevêque de Paris, Mgr Affre, transporta dans cette église des reliques de sainte Foi. Elles furent reçues avec joie par les habitants du lieu, et enchâssées avec le plus grand soin.

Si Agen perdit au IXe siècle le corps de l'illustre martyre sainte Foi, cette ville conserva au moins sa tête, et on la voit encore, quoique brisée, dans un reliquaire qui décore le maître-autel de la cathédrale. En 1807, l'église de Conques rendit aux Agenais une portion des précieuses reliques de sainte Foi, et aujourd'hui elles ont repris leur place dans l'église consacrée à la Sainte. Sainte Foi est la patronne de Bitry, au diocèse de Nevers, qui possède quelques parcelles de ses reliques.

Les précieux restes de saint Caprais furent recueillis par quelques fidèles serviteurs qui les ensevelirent et les déposèrent dans un caveau particulier. Sous l'épiscopat de saint Dulcide, ils furent transportés dans l'église bâtie dans l'intérieur de la ville et déposés avec honneur dans un sarcophage de marbre. Au XVIe siècle, la ville d'Agen étant tombée aux mains des Huguenots, les églises furent pillées et les saintes reliques profanées. Le corps du saint Martyr fut, d'après la

tradition de l'église de Saint-Germain-du-Teil, au diocèse de Mende, vendu par les Huguenots, et transporté dans cette église, où il était très-vénéré. Heureusement, son chef était dans une châsse particulière, et conservé avec d'autres reliques, qui furent transportées au château de Lalande.

Outre l'église cathédrale, dans laquelle on conserve religieusement le chef de saint Caprais, il y a dans le diocèse d'Agen plusieurs autres églises dédiées en l'honneur de ce saint évêque. Il est aussi le patron de Saint-Vrain, près Corbeil.

Nous avons emprunté ces Actes des Martyrs d'Agen à l'excellente traduction qu'en a donnée M. l'abbé Barrère dans son *Histoire monumentale et religieuse d'Agen*, et aux savantes annotations dont l'auteur a accompagné son travail. — Cf. *Acta Sanctorum;* les *Saints du Rouergue*, par M. l'abbé Servières; les *Saints d'Alsace*, par M. l'abbé Hunckler; l'*Hagiologie nivernaise*, par Mgr Crosnier.

SAINT ADÉRALD,

CHANOINE ET ARCHIDIACRE DE TROYES

1004. — Pape : Jean XVIII. — Roi de France : Robert II, *le Pieux*.

> La pratique de la vertu est un bien précieux pour celui qui la possède, et un spectacle extrêmement agréable pour ceux qui sont témoins de ses œuvres.
> *Saint Basile le Grand.*

Adérald naquit vers le milieu du xe siècle de parents illustres et riches. Walon était le nom de son père, Odrade, celui de sa mère, et tous deux avaient encore plus de vertus que de richesses. Persuadés que la science sans la piété ne peut qu'enfler le cœur et le corrompre, ils confièrent à de saints religieux l'éducation de leur enfant, et ils n'eurent qu'à s'en féliciter plus tard. Le jeune Adérald fit de rapides progrès dans les lettres sacrées et montra bientôt les heureuses dispositions de son âme. Quoiqu'il fût d'une extrême jeunesse, l'évêque n'hésita point à le recevoir parmi les clercs de sa cathédrale et à lui accorder, avec l'ordre d'acolyte, les revenus d'une prébende.

En avançant en âge, Adérald croissait, à l'exemple du divin Maître, en sagesse et en vertus. Après avoir franchi les divers degrés de la cléricature, il fut appelé au sacerdoce ; et dès lors il n'y eut plus de jour, plus de moment dans sa vie où il ne renouvelât le sacrifice par lequel il s'était dévoué, dans son ordination, à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Pour y travailler avec plus de fruit, il fit son étude privilégiée des écrits des Pères de l'Eglise et de la vie des Saints. Dans les premiers, il trouvait les règles de la sainteté ; dans les seconds, il en admirait la pratique. Que de fois, en voyant ce que les âmes ferventes de tous les temps ont réalisé pour la gloire du Seigneur, il sentit son âme animée de vives ardeurs, et s'écria, les yeux baignés de larmes : « Hélas ! quelle différence entre ces grands serviteurs de Dieu et ce misérable prêtre, qui n'a point encore commencé à aimer Jésus-Christ ! Pourquoi suis-je ici, à la place d'un autre qui fût devenu un saint ? Je parle toujours à Dieu, je chante ses louanges avec les Esprits célestes, et je ne respire que la terre, je ne sors point de mes imperfections et de mes misères ».

Son humilité seule lui faisait tenir un pareil langage ; car, un jour, il plut à Dieu de révéler aux hommes les communications intimes qu'il avait

avec le ciel. Depuis une fête d'Ascension, il s'était disposé par la retraite, les jeûnes et la prière, à recevoir plus abondamment au jour de la Pentecôte les dons de l'Esprit-Saint. La solennité arrivée, comme il prenait un repos bien mérité après ses heures prolongées d'oraison, les prodiges du Thabor se renouvelèrent pour lui, et l'on vit son visage illuminé d'un rayon céleste, dont ne purent supporter l'éclat tous ceux qui furent témoins du miracle. « O Jésus », s'écria en même temps le saint chanoine, « d'où vient cette flamme dont mon cœur ne peut supporter les ardeurs ? » Puis se voyant surpris dans ces faveurs spirituelles dont l'enivrait le Seigneur, il imposa silence à ceux qui, ayant vu cette merveille, ne pouvaient douter que ce ne fût l'Esprit divin qui était descendu, comme autrefois sur les Apôtres, en forme de feu et de rayons ardents sur cet homme si plein de zèle et de mérites.

On ne s'étonnera point de ces grâces extraordinaires quand on saura la vie mortifiée, recueillie, intérieure que menait l'illustre serviteur de Dieu. Il avait pris pour modèles les Saints qui avaient jeûné avec le plus d'austérité, et non-seulement il se nourrissait de pain d'orge, mais il le mêlait à la cendre, afin de pouvoir dire avec le Prophète, qu'il mangeait la cendre comme le pain, *cinerem tanquam panem manducabam.* Jamais le chant du coq ne surprit Adérald dans les bras du repos ; il ne manqua jamais l'office de la nuit, et souvent on le trouvait en oraison à la porte de l'église, attendant qu'elle s'ouvrît à ses désirs. Souvent aussi il passait les nuits dans la méditation de la loi de Dieu, et, à l'office du matin, on le voyait tellement épuisé qu'il semblait revenir d'une lutte accablante. C'est qu'en effet les démons lui livraient de rudes combats pour le détourner de sa prière et lui dérober les fruits de son infatigable vigilance. Ils se montraient à lui sous les formes les plus hideuses, et poussaient les cris les plus effrayants ; mais leur malice ne pouvait triompher de son courage et ils étaient forcés de prendre une fuite honteuse.

Sa charité était incomparable. Il ne lui suffisait pas de nourrir ceux qui avaient faim et d'exercer l'hospitalité envers les étrangers, il prenait un soin particulier des lépreux, lavait leurs plaies, leur fournissait ses propres vêtements et les embrassait avec la tendresse d'un frère pour les membres les plus chers de sa famille. Il avait une liste de tous les malades et de tous les indigents de la ville. Il allait les visiter, donnant à chacun ce qui lui était nécessaire, accompagnant son aumône de quelques consolations, d'instructions pieuses et d'actions de grâces.

Adérald ne se contenta point d'édifier ainsi la ville de Troyes ; il crut utile à son avancement spirituel d'entreprendre des pèlerinages. Animé d'une vraie dévotion pour la chaire apostolique, il fit douze fois, en l'honneur des douze Apôtres, le voyage de Rome. Prosterné devant les saints tombeaux, il arrosait de ses pieuses larmes les cendres sacrées des Apôtres et désirait ardemment finir ses jours près de ces deux oracles du monde catholique. Telle n'était point la volonté de Dieu : Adérald revint à Troyes. On le vit, à chacun de ses retours, reprendre ses exercices de dévotion avec une ardeur toujours croissante, devenir de plus en plus insensible aux choses de la terre, de plus en plus désireux des biens du ciel. Les railleries du monde faisaient sa consolation ; les croix, les souffrances étaient l'objet favori de ses vœux et de toute son ambition.

Ce n'était pas sans des vues providentielles que Dieu faisait ainsi de son serviteur un miroir de toutes les vertus ; il le préparait à une grande et difficile entreprise, la restauration de la communauté des chanoines de la

cathédrale. Les incursions et les ravages des Normands dans Troyes avaient occasionné le relâchement parmi eux. Victimes de la fureur des Barbares, ils étaient dépourvus de tous biens, et forcés de se livrer au trafic pour subvenir aux besoins les plus impérieux de la vie. Cette nécessité fâcheuse les détournait de leurs saintes fonctions et les impliquait dans des affaires dont l'embarras ne convient qu'aux personnes du siècle. Adérald, touché de ces graves inconvénients, insista près de Manassès Ier, alors évêque de Troyes, pour qu'il avisât aux moyens de ramener dans son clergé la ferveur des anciens jours. Ce projet était depuis longtemps l'objet de la sollicitude du pieux pasteur : aussi Adérald n'eut pas de peine à le persuader. Manassès se forma d'abord un conseil, à la tête duquel il mit Adérald avec la qualité d'archidiacre. Cette haute fonction permit à notre Saint de poursuivre plus facilement son dessein ; il ne négligea rien pour en faire comprendre la nécessité, et voulant ajouter les œuvres à la parole, il donna généreusement au Chapitre la plus grande partie de son patrimoine. L'évêque ne resta point en arrière et joignit ses libéralités à celles de son archidiacre, de sorte que les chanoines purent renoncer au négoce qui les faisait subsister pour s'appliquer, dans une vie commune, à l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

Cependant Adérald avait conçu le projet de faire le voyage de Jérusalem. La longueur et les hasards de la traversée effrayèrent l'évêque qui, répondant aux désirs des parents et des amis du Saint, ne lui permit point d'abord de s'embarquer. Mais voyant ensuite qu'il était inébranlable dans sa résolution, et croyant qu'il obéissait à une inspiration céleste, le Pontife lui donna enfin son consentement, et sa bénédiction pour protectrice.

Adérald se mit en route, et, passant par l'Italie, alla s'embarquer à Salerne. Le navire qui le portait fut presque entièrement brisé par une tempête. Une autre fois, il fut poursuivi et atteint par des pirates qui menacèrent d'égorger tous les passagers, de jeter à la mer tout l'équipage et d'abandonner le reste au pillage. L'épouvante se mit dans le vaisseau ; les matelots eux-mêmes étaient saisis de frayeur ; les Barbares n'écoutaient aucune prière et ne suivaient que les mouvements de leur fureur insensée. Au milieu de ce pressant danger, le Saint se mit en oraison pour implorer le secours du ciel ; aussitôt le vaisseau se dégagea des ennemis, et transporté par miracle à une distance considérable des pirates, il évita le sort affreux qui l'attendait.

Enfin, après avoir échappé à tous les périls de la mer, Adérald débarqua sur les terres des Sarrasins, où il fut soumis à de nouvelles épreuves. Il fut dépouillé, maltraité, et le froid et la faim vinrent compléter son malheur. Il était alors en usage, suivant les statuts des chanoines, de garder un profond silence après les Complies. Malgré ses voyages, le Saint observa toujours cette loi avec un rigoureux scrupule, et rien ne put la lui faire enfreindre. En vain les Barbares employèrent tour à tour les mauvais traitements et les caresses pour le faire parler, jamais l'homme de Dieu, plein de respect pour sa règle, ne consentit à rompre le silence dans le temps qu'il lui était imposé.

A peine Adérald a-t-il mis le pied dans Jérusalem, qu'il vole au Calvaire, où il adore Jésus-Christ attaché sur la croix pour la rédemption des hommes. Cent et cent fois il redit la touchante prière du bon larron : « Seigneur, souvenez-vous de moi, à présent que vous êtes dans votre royaume ! » Il se reproche d'avoir lui-même crucifié son Sauveur par ses péchés, d'avoir, par ses fautes, couvert d'un voile d'opprobres et d'ignominie Celui qui est

la gloire des Anges, la splendeur du Paradis. Les yeux amoureusement tournés vers le ciel, et le cœur brisé d'une vive contrition, il verse avec Pierre des larmes amères et abondantes ; et, comme s'il eût vu expirer son Seigneur sur cette croix infâme, au milieu des éclatants témoignages que rend toute la nature à la divinité de son auteur, il se frappe la poitrine, il gémit et s'écrie avec la foi du Centenier : « Vraiment, ô Jésus ! vous êtes le Fils de Dieu ! »

Il parcourt les endroits divers sanctifiés par la présence de Jésus-Christ ; il visite la sainte crèche, où il est ravi en extase, et embrasse en esprit les pieds de l'Enfant divin qui se fit notre frère et revêtit notre mortalité. Il passe jusqu'au Jourdain, dont les eaux furent consacrées par le corps du Sauveur ; il s'y plonge deux ou trois fois et demande au ciel de le faire participer lui-même à cette sanctification. Quand enfin il a parcouru les divers lieux témoins des mystères de notre Rédemption, il réunit les reliques qu'il a pu se procurer, et revient dans sa patrie.

Son retour fut un triomphe : les chanoines s'empressèrent de lui témoigner la joie la plus vive de le revoir ; c'était à qui le serrerait dans ses bras, à qui lui ferait le plus chaleureux accueil. Plus que jamais il leur apparaissait comme leur maître et leur docteur, et, s'ils avaient vivement senti son absence, ils se croyaient désormais en sûreté contre tout péril, étant soutenus par la force de celui qu'ils regardaient comme leur Pasteur et leur Père.

Cependant Adérald avait formé un noble projet dans son voyage ; c'était de reproduire dans le diocèse de Troyes la forme et la grandeur du saint sépulcre de Jérusalem. Il ne prit aucun repos qu'il n'eût réalisé son dessein, et l'on vit bientôt s'élever à Samblières un monastère de Bénédictins de Cluny, qui conserva les reliques apportées de la Terre Sainte, et prit, ainsi que le village, le nom de *Saint-Sépulcre*, par honneur pour la principale relique : c'est aujourd'hui Villacerf, à douze kilomètres nord-ouest de Troyes.

Le saint archidiacre survécut peu d'années à cette fondation. Les mains pleines de bonnes œuvres, il en alla recevoir la récompense dans le ciel, le 20 octobre de l'an 1004.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Adérald fut inhumé au monastère du Saint-Sépulcre, comme il l'avait désiré, et l'on y vénèra son corps jusqu'en 1791, où la crainte des excès révolutionnaires le fit transférer du prieuré dans l'église paroissiale. Il ne fut pas pour cela plus respecté. Aux jours de la Terreur, la châsse qui le contenait fut violée et rompue ; les saints ossements furent jetés pêle-mêle avec d'autres dans le caveau de l'église de Villacerf. Ce ne fut qu'en 1802 que M. Saget, alors chargé provisoirement de cette paroisse, désira les exposer de nouveau à la piété des fidèles ; mais l'incertitude où l'on fut de déterminer avec précision ceux de ses ossements qui avaient appartenu au corps du pieux archidiacre, fit prendre la résolution de murer le caveau pour garantir de nouvelle profanation les cendres vénérées et la châsse de chêne qui les avait contenues. On érigea sur l'ouverture un monument à la mémoire de saint Adérald. Sur un piédestal carré se dresse un cierge très-élevé, orné d'une couronne, pour représenter les vertus sacerdotales, par lesquelles le Saint a été pendant sa vie l'appui, le soutien et l'édification du diocèse.

La fête de saint Adérald se célébrait, jusqu'à ces derniers temps, le 20 octobre de chaque année.

Extrait de la *Vie des Saints du diocèse de Troyes*, par M. l'abbé Defer.

SAINT JEAN DE KENTY,

PRÊTRE SÉCULIER, PROFESSEUR DE THÉOLOGIE A L'UNIVERSITÉ DE CRACOVIE

1473. — Pape : Sixte IV. — Empereur d'Allemagne : Frédéric III.

C'est l'ardeur de la charité seule qui enflamme la prédication des Saints.
Saint Grégoire le Grand.

Si le flambeau de la foi ne s'est pas éteint un seul instant en Pologne depuis qu'il y fut apporté au milieu du xe siècle, cette nation, aujourd'hui si malheureuse et néanmoins toujours si catholique, le doit en grande partie aux intrépides défenseurs de la vérité, qui n'ont pas permis au schisme et à l'erreur d'envahir leur patrie. Elle doit surtout une reconnaissance particulière à saint Jean de Kenty, un de ceux qui contribuèrent le plus, dans le xve siècle, à conserver intacte la croyance de ses pères, malgré les efforts des Hussites. Ce grand serviteur de Dieu naquit le 24 juin 1397, dans le village dont il a illustré le nom en le portant. Sa famille, qui était pieuse, l'éleva dans l'innocence et la crainte de Dieu ; il fit pressentir de bonne heure la sainteté à laquelle il devait s'élever plus tard. Après ses premières études, il alla faire sa philosophie et sa théologie à l'université de Cracovie, où il prit les degrés. Etant devenu professeur dans la même université, ses leçons enseignaient plus encore la vertu que la science : il faisait passer dans le cœur de ses disciples les beaux sentiments dont le sien débordait.

Elevé au sacerdoce, il ne se relâcha en rien de son ardeur pour l'étude, il tâcha d'amener d'autant plus de lumières qu'il en devait répandre davantage. Il brûlait surtout d'un grand désir d'être parfait. Il aurait voulu voir tous les hommes animés du même zèle et Dieu honoré partout. La pensée que tant de pécheurs l'offensaient déchirait son âme ; il s'efforçait du moins d'apaiser sa justice, en offrant chaque jour le saint sacrifice de la messe, mêlant ses larmes au sang de la sainte Victime : les assistants ne pouvaient être témoins d'une dévotion si tendre sans en ressentir quelque chose, quelle que fût la dureté de leur cœur.

Un incendie très-violent ayant un jour embrasé une partie de la ville de Cracovie et menaçant de porter plus loin ses ravages, Jean, qui vit bien qu'on ne pouvait compter sur aucun secours humain, se mit en prières pour implorer celui du ciel. Tandis qu'il sollicitait auprès de Dieu la cessation du fléau qui désolait ses concitoyens, un homme d'un aspect vénérable, d'un âge mûr, et que l'on crut être saint Stanislas, évêque de Cracovie, lui apparut et lui fit entendre que l'incendie s'arrêterait sans délai, mais qu'il fallait qu'il avertît les habitants de mettre fin à leurs désordres, ou bien qu'ils avaient à craindre des châtiments beaucoup plus terribles. Cette prophétie ayant été promptement oubliée et les mœurs restant toujours corrompues, un nouvel incendie éclata et consuma la plus grande partie de la ville.

Sa science et ses vertus le firent nommer curé d'Ilkusi. Il crut qu'il

devait s'élever en sainteté, à mesure qu'on l'élevait en dignité. Il aurait voulu donner sa vie pour son troupeau, il lui en consacrait du moins tous les instants. On admirait surtout sa grande charité pour les pauvres. Il allait quelquefois jusqu'à se dépouiller de ses propres habits pour revêtir ceux qui en manquaient ; il leur abandonnait souvent ses souliers ; il laissait alors son manteau traîner le plus qu'il était possible, afin qu'on ne vît pas qu'il retournait nu-pieds à sa demeure. Un dimanche matin, se rendant à l'église, il trouva un pauvre étendu sur la neige, presque nu et mourant de froid et de faim : aussitôt le bon Père ôte sa soutane pour en couvrir le membre souffrant de Jésus-Christ ; puis il l'emmène avec lui au presbytère et le fait manger à sa table. C'est en mémoire de cette charité qu'autrefois chaque professeur du collége de Varsovie était obligé, une fois par an, de faire dîner un pauvre avec lui.

Mais la charge des âmes qui a fait trembler tous les Saints parut à Jean un fardeau trop lourd pour ses épaules : il quitta sa paroisse au bout de quelques années, et, sur la demande de l'université, il vint reprendre sa place de professeur. Il n'en continua pas moins de se proposer en tout pour le salut des âmes ; il y travaillait surtout par la prédication et la prière, dans laquelle il recevait des faveurs extraordinaires. Il passait une partie des nuits à méditer la Passion de Notre-Seigneur, et c'est cette dévotion pour ce mystère qui lui fit entreprendre le voyage de Jérusalem. Pendant sa route, il ne craignait pas de prêcher aux Turcs Jésus crucifié, espérant par là recevoir la couronne du martyre après laquelle il soupirait ardemment. Il fit aussi quatre fois le voyage de Rome pour visiter les tombeaux des saints Apôtres, pour donner au Saint-Siége des marques publiques de son respect et pour tâcher, ainsi qu'il le disait, de se préserver des peines du purgatoire. Il allait toujours à pied, portant lui-même son bagage. Dans un de ces pèlerinages, il fut rencontré par des voleurs qui lui prirent tout ce qu'il avait et lui demandèrent s'il n'avait plus rien : il leur répondit que non ; mais, s'étant aperçu ensuite qu'il lui restait encore quelques pièces d'or cousues dans son manteau, pour fuir jusqu'à l'ombre du mensonge et pratiquer le dépouillement absolu tant recommandé par Notre-Seigneur, il courut après eux, les appela et leur donna son or. Les voleurs, étonnés d'une pareille conduite, refusent de le recevoir et lui rendent même tout ce qu'ils lui ont pris, tant la candeur et l'amour de la vérité a de pouvoir sur les âmes les plus dures.

Pénétré de respect pour le précepte de l'Evangile, qui nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, le saint Prêtre l'observait avec la plus grande exactitude. A l'exemple de saint Augustin, il avait inscrit sur les murs de sa demeure des vers qui montraient son horreur pour la médisance. Aussi sévère pour lui-même qu'il était indulgent pour les autres, il portait habituellement le cilice, jeûnait souvent et prenait fréquemment la discipline. Pendant les trente dernières années de sa vie, il s'interdit entièrement l'usage de la viande. Il ne donnait que très-peu de temps au sommeil et ne mangeait qu'autant qu'il fallait pour ne pas mourir de faim. Il restait en prières des nuits entières devant un crucifix et tombait alors souvent dans de longues extases. Il ne manquait jamais d'aller chaque jour, en sortant de sa classe, à l'église devant le Saint-Sacrement et d'y rester un temps considérable. Ne vivant que pour Dieu, il l'avait continuellement dans le cœur et dans la bouche. Afin d'entretenir en lui ce feu sacré, il s'était lié avec quelques hommes vertueux : leur conversation n'avait pour objet que les choses spirituelles, et il s'appliquait à

imiter ce qu'il remarquait de plus parfait dans chacun de ces saints amis. Enfin, lorsqu'il se vit près de paraître devant le tribunal suprême, il s'y disposa en redoublant de ferveur dans le service de ce Juge redoutable. Son amour pour les pauvres le porta à leur donner tout ce qui se trouvait dans sa maison. Il mourut de la mort des Saints, le 24 décembre 1473, âgé de soixante-seize ans.

Plusieurs miracles ayant illustré son tombeau, on en fit l'ouverture cent trente ans après sa mort, et il s'en exhala une odeur douce et suave. On conservait religieusement la robe de pourpre qu'il avait portée comme docteur, et l'on en revêtait le doyen de l'école de philosophie, le jour de son installation, en lui faisant jurer d'imiter les vertus du Saint dont il portait le vêtement. La mémoire de saint Jean de Kenty est en grande vénération dans toute la Pologne et la Lithuanie, dont il est un des principaux patrons. Clément XIII le canonisa en 1767.

On représente saint Jean de Kenty se dépouillant de ses vêtements pour en habiller les pauvres, durant les rigoureux hivers de la Pologne.

Cf. *Acta Sanctorum* et les continuateurs de Godescard.

SAINTE IRÈNE DE TOMAR, VIERGE ET MARTYRE (653).

Irène naquit à Tomar, dans l'Estramadure portugaise, de parents nobles et d'une haute piété, qui confièrent son éducation à ses deux tantes, Julie et Chaste, supérieures d'une communauté de saintes filles. Sélio, oncle d'Irène et abbé d'un monastère voisin, prit soin de lui inspirer dès son jeune âge les sentiments des plus hautes vertus du Christianisme ; et, afin qu'elle fût mieux instruite, il chargea de sa direction un religieux de son abbaye, nommé Remy, qu'il croyait fort avancé dans les voies de la perfection. Irène menait une vie si retirée, qu'elle ne sortait qu'une fois l'an pour visiter l'église de Saint-Pierre, au jour de sa fête. Dans une de ces sorties, un jeune seigneur, nommé Bertauld, en devint épris ; et cet amour le mina tellement, qu'il le fit tomber dans une maladie de langueur. Irène apprit par révélation ce qui se passait ; et, par un mouvement de Dieu, elle l'alla trouver bien accompagnée, et lui parla avec tant de force de l'excellence de la chasteté, qu'elle lui ôta sa folle passion ; Bertauld recouvra sa première santé.

Notre jeune religieuse faisait de jour en jour de nouveaux progrès dans la perfection, lorsque le démon lui suscita une des plus étranges persécutions que l'on puisse imaginer. Ce fut par le moyen de son directeur. Ce misérable s'oublia jusqu'à lui découvrir les flammes criminelles dont ses entrailles étaient dévorées, afin d'en exciter de semblables dans son cœur innocent. Mais Irène, loin de l'écouter, lui fit des reproches amers. L'impudique fut bien surpris de se voir ainsi rebuté ; mais sa honte ne servit qu'à le porter aux dernières extrémités du désespoir. Pour se venger, il répandit le bruit qu'Irène avait conçu. Bertauld, informé de ces bruits, entra dans une si furieuse jalousie, que, sans s'informer de la vérité, il chargea un soldat de la faire mourir. Celui-ci, ayant trouvé la Sainte à genoux sur le bord de la rivière de Nadan, où elle priait Notre-Seigneur de la délivrer de l'opprobre qu'une si grande malice lui avait attiré, il la perça d'un coup d'épée et la fit ainsi la victime de celui à qui, deux ans auparavant, elle avait sauvé la vie.

Le bourreau jeta à l'heure même son corps dans la rivière pour cacher le crime ; mais Dieu fit connaître à l'abbé Sélio tout ce qui s'était passé. Celui-ci divulgua le fait pour l'honneur de sa chère nièce, et il se fit une grande assemblée de personnes de toute condition pour aller chercher ses précieuses dépouilles. La rivière de Nadan les avait rejetées dans celle de Nézère, et celle-ci dans le Tage ; les anges leur avaient formé de leurs propres mains un tombeau précieux, comme ils avaient fait autrefois à saint Clément. On n'eut pas de peine à approcher de ce tombeau, parce que les eaux de la rivière s'étaient retirées miraculeusement pour laisser un chemin libre jusqu'au milieu de son lit, où il était placé. On y trouva le corps de la Sainte dans une blancheur et dans une beauté ravissantes ; on voulut le tirer de là pour le transporter solennellement dans une église, mais il fut impossible de le remuer. Alors, pour ne pas s'opposer à la volonté de Dieu, qui avait

lui-même préparé cette sépulture à son épouse, on se contenta de prendre une partie de ses cheveux et des lambeaux de sa tunique, qui furent mis comme de précieuses reliques dans le monastère dont son oncle était abbé. Des aveugles et des paralytiques furent guéris par leur attouchement, et ils devinrent des sources de santé dans le pays. A peine la procession se fut-elle éloignée de ce tombeau miraculeux, que la rivière, rentrant dans son lit, l'environna et le couvrit tout entier.

La ville de Santarem (c'est-à-dire *Sainte-Irène*) doit son nom actuel à la gloire de cette illustre martyre de la chasteté. Elle s'appelait auparavant *Scalabis*.

Cf. *Acta Sanctorum*, au 20 juillet.

LE BIENHEUREUX HUMBAUD,

CINQUANTE-DEUXIÈME ÉVÊQUE D'AUXERRE ET CONFESSEUR (1115).

Après la mort de Robert de Nevers (1095), le siége épiscopal d'Auxerre resta vacant pendant trois mois environ. Son successeur fut Humbaud, noble auxerrois, fils d'un autre Humbaud et d'Adèle. Après avoir été élevé dans le clergé de la cathédrale sous l'évêque Héribert qui l'avait tonsuré et fait chanoine, il donna des marques si éclatantes de toutes les vertus, qu'il fut jugé digne de passer par tous les degrés de la cléricature, et même de devenir le doyen du chapitre. Aussitôt après son élection, Humbaud prit la route de l'Italie pour se faire sacrer par le pape Urbain II, ce qui eut lieu à Milan le 6 mai 1095. Le souverain Pontife était alors en chemin pour venir au concile qu'il avait indiqué à Clermont.

L'historien Frodon nous dépeint le nouvel évêque d'une manière qui mérite d'être rapportée. Il représente Humbaud comme un homme doux et pacifique, d'un esprit pénétrant, généreux, hospitalier, sévère pour lui-même, ferme pour le maintien de la discipline et des immunités ecclésiastiques. Il s'abstint de manger de la viande, se contentant de légumes et ne buvant que très-peu de vin ; mais, en revanche, il exerçait somptueusement l'hospitalité, avait toujours quelques pauvres qui mangeaient avec lui, et disait qu' « un évêque est inhumain, s'il exclut quelqu'un de sa table ». L'un des premiers actes de son épiscopat fut la renonciation que fit à sa prière, le 31 août 1096, Guillaume, comte de Nevers, du droit prétendu de ses prédécesseurs aux dépouilles mobilières des évêques défunts qu'ils regardaient comme leur appartenant en propre. Le plus célèbre établissement qui eut lieu pendant son épiscopat, fut celui de l'abbaye de Pontigny fondée par Hildebert, chanoine de la cathédrale. A la prière de ce chanoine, Humbaud y mit des religieux Bénédictins de l'institut de Cîteaux, et leur donna pour premier abbé Hugues de Mâcon.

La réputation que s'était acquise Humbaud le fit appeler à presque toutes les assemblées importantes qui se tinrent de son temps. Il assista au concile de Nîmes en 1096 ; il se trouva également à ceux de Rome le 26 avril 1099, d'Etampes la même année, d'Anse près de Lyon en 1100, de Troyes en 1104 et de Paris tenu le 2 décembre de cette même année. Son nom paraît aussi dans différents actes : il fut un des prélats qui assistèrent à la dédicace de l'église priorale de Saint-Etienne de Nevers, faite le 13 décembre 1097 par Yves de Chartres ; il signa l'acte daté de Sens, par lequel Robert, évêque de Langres, faisait une donation à l'abbaye de Molesmes en 1101 ; il était le 20 mars 1107 au monastère de Saint-Benoît-sur-Loire, lorsqu'on y transféra le corps de ce Saint d'une châsse dans une autre, et au mois de juillet 1108, quand on y fit les funérailles du roi Philippe Ier ; il assista pareillement au couronnement de Louis le Gros, qui eut lieu dans l'église cathédrale de Sainte-Croix d'Orléans, le 2 août de la même année ; il fut aussi du voyage que ce prince fit alors à Bourges, et y souscrivit à un privilége donné par ce monarque à l'abbaye de Saint-Benoît, avec tous les grands du royaume ; enfin, l'*Histoire de Paris*, rapportant la fondation de l'abbaye de Saint-Victor en 1113, nous apprend que l'acte portait le sceau d'Humbaud, évêque d'Auxerre.

Il y avait près de vingt-cinq ans que Humbaud gouvernait son diocèse, lorsqu'il entreprit le voyage de Jérusalem. C'est avec la plus vive piété qu'il visita les saints Lieux ; en revenant, une tempête éclata, le vaisseau qui le portait fit naufrage, et l'évêque périt dans les flots, avec tous les autres passagers, le 20 octobre 1115.

Extrait du *Gallia Christiana nova*.

XXIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Chypre, la naissance au ciel de saint HILARION, abbé, dont la vie, pleine de vertus et de miracles, a été écrite par saint Jérôme. 372. — A Cologne, la naissance au ciel de sainte URSULE et de ses bienheureuses compagnes, qui furent massacrées par les Huns, pour la religion chrétienne et la profession constante de la pureté virginale : plusieurs ont été inhumées en cette ville. 383. — A Ostie, saint Astère, prêtre et martyr, qui, suivant les Actes du martyre de sainte Calliste, souffrit la mort sous l'empereur Alexandre. 222. — A Nicomédie, le triomphe des saints Dase, Zotique, Caïus et douze autres soldats, qui furent noyés dans la mer après divers autres supplices. 303. — A Maronie, en Syrie, près d'Antioche, saint MALC, moine. 378. — A Lyon, saint Viateur, clerc de saint Just, évêque de ce siége [1]. 390. — A Laon, sainte CÉLINIE, mère de saint Remi, évêque de Reims. Ve s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Ajaccio, Albi, Arles, Auch, Autun, Avignon, Cahors, Cambrai, Cologne, Coutances, Gap, Mayence, Le Puy, Mende, Montauban, Montpellier, Nantes, Nîmes, Paris, Perpignan, Quimper, Rennes, Rodez, Saint-Claude, Saint-Flour, Tarbes, Versailles et Viviers, sainte Ursule et ses compagnes, martyres, citées au martyrologe romain de ce jour. Vers 383. — Au diocèse de Bayeux, saint Aquilin, évêque d'Evreux et confesseur, dont nous avons esquissé la notice au 19 octobre. Vers 695. — Au diocèse de Bordeaux, saint Seurin ou Séverin, évêque de ce siége, après avoir occupé celui de Cologne. Nous donnerons sa vie au 23 octobre, jour où il est cité au martyrologe romain. — Aux diocèses de Châlons et de Pamiers, saint Hilarion, abbé, cité au martyrologe romain de ce jour. 372. — Aux diocèses de Chartres, Clermont et Sens, saint Pierre d'Alcantara, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, dont nous avons donné la vie au 19 octobre. 1562. — Au diocèse de Limoges, saint Edouard III le Confesseur, roi d'Angleterre, dont nous avons donné la vie au 13 octobre. 1066. — Au diocèse de Soissons, sainte Célinie, mère de saint Remi, cité au martyrologe romain de ce jour. Ve s. — Au diocèse de Périgueux, saint ASTIER *(Asterius)*, ermite, déjà cité au martyrologe de France du 20 avril. Vers 640. — Au diocèse de Marseille, saint Mauront, évêque de ce siége et confesseur, après avoir été abbé du monastère bénédictin de Saint-Victor de cette ville [2]. Vers 800. — A Clermont-Ferrand, saint Just, archidiacre de cette Eglise et confesseur. Après avoir partagé avec saint Allyre, son maître, les travaux de l'apostolat, il mérita de reposer avec lui dans un même tombeau. Saint Grégoire de Tours fait l'éloge de sa piété. Vers 400. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Vandrille ou Fontenelle, au diocèse de Rouen, saint CONDÈDE (Condé, Condète, Condette), anachorète et moine de Fontenelle. 685. — Au diocèse de Meaux, sainte CÉLINE (Célinie, Céligne, Cilinie), vierge, compagne de sainte Geneviève de Paris. Vers 530. — Aux diocèses de Verdun et de Reims, saint WALFROY, diacre et stylite d'Occident, solitaire à Carignan (Yvoy), au diocèse de

1. Sur saint Viateur, voir *passim* la vie de saint Just, archevêque de Lyon, tome x, page 411.

2. La légende du Bréviaire marseillais nous fournit des traits trop vagues des actes de l'épiscopat de saint Mauront, pour que nous croyons utile de la traduire. D'ailleurs, on a bien peu de détails sur la vie et les œuvres de ce saint Evêque : un seul acte ancien faisant mention de lui. Voici à quelle occasion : ayant été abbé de Saint-Victor, il découvrit qu'on avait injustement dépouillé son abbaye de domaines qui lui avaient été légués près de Digne. Charles Martel en avait ordonné la restitution au monastère ; mais la sentence définitive fut portée par les *missi dominici* ou *commissaires* de Charlemagne. Leur jugement porte la date de 780.

Les reliques de saint Mauront furent conservées à Saint-Victor, dans l'église souterraine. — Note de M. l'abbé Antoine Ricard, de Marseille.

Reims. 595. — A Saint-Mihiel (Meuse), au diocèse de Verdun, saint Anatole, évêque de Cahors et confesseur [1]. Vers 500. — Aux diocèses de Reims, Rouen, Paris, Vannes et plusieurs autres, sainte Avoye ou Aurée de Sicile *(Avia, Aurea)*, vierge et martyre dans le Boulonnais, et dont nous avons donné la vie au 6 mai. IIIe s. — Dans les pays d'Auxerre et de Nevers, saint Domnole, prêtre et confesseur [2]. VIIe s. — A Ambronay (Ain), au diocèse de Belley, saint Hugues, abbé de l'ancienne abbaye bénédictine d'Ambronay ou Ambournay *(Ambroniacum)*, qui conservait autrefois ses reliques. IXe ou Xe s. — En Belgique, la bienheureuse Imaine de Loss, d'abord abbesse de Salzinnes, près Namur, puis de Flines (Ordre de Cîteaux), au diocèse de Cambrai. Elle enrichit ces deux abbayes de nombreuses reliques des onze mille vierges, compagnes de sainte Ursule. 1270.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Cologne, la naissance au ciel de sainte Ursule et de ses bienheureuses compagnes, qui furent massacrées par les Huns en haine de leur foi et de leur virginité. Vers 383.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — Sainte Hedwige, duchesse de Pologne, dont il est fait mention le 17 octobre [3]. 1243.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — Saint Paulin, évêque et confesseur, dont il est fait mention le 10 de ce mois [4]. 644.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Cortone (Toscane), le bienheureux Pierre Capuce de Tiferno, confesseur, de notre Ordre, qui parvint au ciel par une continuelle méditation de la mort, et ramena à Dieu par ses prédications un grand nombre d'âmes perdues.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — De même que chez les Chanoines Réguliers.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que chez les Chanoines Réguliers.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — En Chypre, saint Hilarion, de l'Ordre des Carmes, dont saint Jérôme a écrit la vie pleine de miracles et de vertus. 372.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — En Portugal, le bienheureux Gondisalve ou Gonsalve de Lagos, confesseur, de notre Ordre, qui brilla surtout par la pureté de ses mœurs, la prédication de la parole de Dieu et son grand zèle à instruire dans la religion chrétienne les enfants et les hommes ignorants [5]. XVe s.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Chanoines Réguliers.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes déchaussés. — De même que chez les Carmes.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au monastère bénédictin d'Einsiedeln, ou Notre-Dame des Ermites, en Suisse (canton de

1. Ermengaud, troisième abbé (754-771) du monastère bénédictin de Saint-Mihiel (fondé en 709 par le comte Vulfoade et sa femme Adalsinde), étant allé à la guerre avec Charlemagne, rapporta à son retour le corps de saint Anatole, évêque de Cahors, qu'il plaça dans l'église Saint-Cyr et Sainte-Julitte, du village de Godoncourt ou Godincourt (qui s'élevait alors sur l'emplacement de la ville actuelle de Saint-Mihiel). En 1253, le corps de saint Anatole fut transféré d'une châsse dans une autre. Que sont devenues ces reliques? nous n'avons pu le découvrir. — Cf. *Acta Sanctorum*, tome IX d'octobre, page 309; et l'*Histoire de Verdun*, par Roussel, tome II, pages 249, 250.

2. Saint Domnole, qu'on a appelé par corruption saint Andelain, était un saint prêtre du diocèse d'Auxerre qui a contribué par ses vertus à la sanctification de la paroisse qui a conservé son nom. Il est nommé dans le testament de saint Vigile, évêque d'Auxerre, qui était propriétaire de la terre de Pouilly. Il est probable qu'il obtint du saint Evêque le lieu qui porte son nom, pour s'y sanctifier dans la retraite. Ce fut là l'origine de la paroisse de Saint-Andelain (Nièvre, arrondissement de Cosne, canton de Pouilly-sur-Loire). — Mgr Crosnier, *Hagiologie nivernaise*.

3. Voir sa vie au 17 octobre. — 4. Voir, sur sa vie, la note 1 au martyrologe romain du 10 octobre, tome XII, page 237.

5. Gonsalve naquit à Lagos *(Lacobriga)*, ville forte et port de Portugal (province d'Algarve), et se fit remarquer dès sa jeunesse par la pureté de ses mœurs et son application à l'étude. Ses condisciples avaient tant de respect pour son innocence, qu'ils n'osaient prononcer devant lui aucun mot qui pût blesser, même légèrement, la pudeur. Après sa profession dans l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, Gonsalve fut employé au ministère de la prédication, ce dont il s'acquitta avec tant de succès, que sa réputation s'étendit dans tout le Portugal. Son mérite et ses vertus le firent élever à la dignité de prieur dans plusieurs maisons de son Ordre; mais il refusa constamment, par humilité, le titre de docteur qu'on voulait

Schwitz), saint Berthold, ermite et martyr, père de saint Meinrad [1]. 861 ou 863. — En Afrique, les saints martyrs Modeste, Eutyche, Matère ou Maure et Disée, mentionnés par les martyrologes de saint Jérôme. Vers 304. — A Nicée, aujourd'hui Isnik, ville de la Turquie d'Asie (Anatolie), les saints martyrs Afrige ou Aprice, Machaire, Dicée et Procule. Vers 303. — A Naples, saint Modeste et ses deux cent soixante-douze compagnons, martyrs. Vers 305. — A Nole, ville d'Italie (Terre de Labour), saint Réparat, diacre de cette Eglise et confesseur. Son culte, d'abord assez suspect, a pris un peu d'extension dans ces derniers temps, et semble vouloir se populariser de plus en plus en Italie. 553. — En Irlande, saint Fintan, surnommé Munnu, abbé et confesseur. Il descendait de l'illustre famille de Neil, quitta le monde dès sa jeunesse et forma la résolution de se consacrer à Dieu dans le monastère de Hy, sous la conduite de saint Colomb ou Colomkille, abbé et apôtre des Pictes (9 juin 597). Mais Dieu, qui avait sur lui de plus grands desseins, ne permit pas qu'il exécutât son projet. Saint Colomb étant mort, Fintan revint en Irlande et fonda au midi de la province de Leinster un monastère qui fut appelé, de son nom, *Teach-Munnu*. Ses vertus et ses miracles, le nombre et la ferveur de ses disciples rendirent son nom célèbre. Il est fait mention de lui dans l'ancien bréviaire des Scots, sous le nom de saint Mund, abbé. 634. — A Jérusalem, en Syrie (pachalik de Damas), les saints Georges, Jean, Julien et leurs compagnons, appelés ordinairement les soixante Martyrs de Jérusalem, victimes de la fureur des Sarrasins. Vers 723. — En Saxe, saint Unni (Unnis, Unno, Wimo, Wymo, Vuimo, Guimo, Winos), d'abord moine de la célèbre abbaye bénédictine de Corvey ou Nouvelle-Corbie (Westphalie), puis archevêque de l'ancien siége de Hambourg. 936. — Dans la célèbre abbaye bénédictine du Mont-Cassin, dans l'ancien royaume de Naples (Terre de Labour), saint Gébizon, moine et confesseur, que Dieu favorisa du don de prophétie et de miracles. Vers 1082. — A Edesse *(Moglena)*, aujourd'hui Vodina, ville de Macédoine, dans la province d'Emathie, saint Hilarion, évêque et confesseur. Avant le XIIIe s. — A Parme, en Italie, saint Berthold, confesseur, frère oblat du monastère de Saint-Alexandre de cette ville. Abonde et Berthe, ses parents, étaient d'origine anglaise, et avaient fui leur pays pour se réfugier à Parme, à l'époque où Guillaume le Bâtard ravageait l'Angleterre. Commencement du XIIe s. — A Côme, en Lombardie, le bienheureux Guillaume, évêque de ce siége et confesseur, dont le culte a été approuvé par le pape Urbain VIII Il enrichit son église d'un grand nombre de fondations religieuses. 1226.

SAINT HILARION DE TABATHE,

PATRIARCHE DES SOLITAIRES DE LA PALESTINE

372. — Pape : Damase Ier. — Empereurs romains : Valentinien Ier et Valens.

La solitude est la mère de la paix, un port tranquille, un lieu où le trouble ne saurait pénétrer.
Saint Jean Chrysostome.

Hilarion naquit à Tabathe, à cinq milles de la ville de Gaze, en Palestine, d'un père et d'une mère idolâtres. Etant allé étudier à Alexandrie, il y gagna l'affection de tout le monde par la beauté de son esprit et par l'innocence de ses mœurs, mais, ce qui le rendit plus heureux, c'est que, s'étant fait chrétien, il renonça aux jeux, aux théâtres et à tous les vains divertissements des jeunes gens, pour assister aux assemblées des fidèles. La haute réputation de saint Antoine fit qu'il désira de le voir. Il alla pour cela dans la Thébaïde et il y demeura près de deux mois avec lui; puis, après avoir soigneusement observé l'ordre de sa vie, la sainteté de sa conduite, son assi-

lui conférer. Il mourut âgé de plus de soixante ans, vers la fin du XVe siècle. Pie VI a approuvé son culte en 1778. — *Dictionnaire hagiographique* de Migne.

1. Ferrari, l'auteur de cette mention, attribue à Berthold tous les faits et gestes de son fils saint Meinrad. Aussi les Bollandistes prétendent-ils (*Prætermissi*, 21 octobre) que le martyrologiste a confondu les deux personnages. Nous partageons entièrement leur avis, et renvoyons pour plus de détails à la vie de saint Meinrad, tome Ier, page 518.

duité à la prière, son affabilité envers ses religieux, sa douceur à les reprendre et sa sévérité à mortifier sa chair, il s'en retourna en son pays avec quelques solitaires, non pas dans le dessein de demeurer dans le monde, mais pour disposer de son bien après la mort de son père et de sa mère, et prendre ensuite le chemin de la solitude. En effet, les ayant trouvés décédés l'un et l'autre, il laissa la moitié de leur succession à ses frères et donna l'autre aux pauvres, sans se rien réserver pour lui-même, suivant cette leçon de Notre-Seigneur : « Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut pas être mon disciple ».

Il n'avait que quinze ans, et il était d'une complexion si délicate, que la moindre indisposition semblait capable de l'abattre; mais, sans avoir égard à ces obstacles ni aux remontrances de ses parents et de ses amis, il renonça à la compagnie des hommes pour se retirer dans un désert. Il était tellement animé de cette foi qui opère par la charité, que les flammes, au rapport de saint Jérôme, en paraissaient jusque sur son visage. Dans ce désert, sa nourriture n'était que de quinze figues par jour; il ne mangeait qu'après le soleil couché, et il n'avait pour vêtement qu'un sac avec une tunique et une peau coupée en forme de scapulaire, que saint Antoine lui avait donnée, lorsqu'il se sépara de lui. Le démon fit tous ses efforts pour lui faire abandonner cette vie; il excita en lui des tentations que jusqu'alors il avait ignorées. Hilarion, tout surpris d'un changement si étrange, se mettait dans une sainte colère contre lui-même et se frappait la poitrine, comme si, par les coups de sa main, il eût pu dissiper cette tempête : « O misérable ! » disait-il à son corps, « je te traiterai de telle sorte, que tu ne pourras plus regimber. Je te ferai mourir de faim et de soif; je te chargerai tellement, que tu succomberas sous le faix; je te ferai souffrir les ardeurs du chaud et les rigueurs du froid, afin que tu sois plus occupé de tes besoins que de plaisirs coupables ». En effet, il était trois ou quatre jours sans manger, ne vivait plus que de suc d'herbe et de quelques dattes, passait beaucoup de temps à prier et à réciter des psaumes; et, afin d'augmenter l'austérité de son jeûne par le travail du corps, il bêchait la terre; puis, à l'exemple des solitaires de l'Egypte, il faisait des corbeilles de jonc et d'osier. C'est ainsi que, se réduisant à une extrême faiblesse, il éteignit les ardeurs de la concupiscence et réprima la première effervescence de la jeunesse.

Le démon, n'ayant rien pu gagner dans cette voie sur le serviteur de Dieu, eut recours à d'autres artifices. Il lui apparut sous des figures horribles, qui eussent été capables de l'épouvanter et de lui faire prendre la fuite, s'il n'eût été soutenu d'une grâce extraordinaire de Notre-Seigneur; mais il demeura toujours invincible par le moyen de l'oraison, du signe de la croix et d'une parfaite confiance au secours de son Sauveur. Un jour seulement, il se laissa un peu distraire ou assoupir dans sa prière, et alors Dieu permit au démon de le maltraiter à coups de fouet pour le punir de cette faute. Depuis seize ans jusqu'à vingt, il n'eut point d'autre défense contre les injures de l'air, qu'une cabane de joncs et de branches de palmier. Dans la suite, il fit bâtir une cellule de terre, mais si basse et si étroite, qu'on devait plutôt l'appeler un tombeau qu'un logement pour un homme : elle n'avait que quatre pieds de largeur, un peu plus de longueur et cinq pieds de hauteur. Il ne se coupait les cheveux qu'une fois l'an, pour le jour de Pâques. Il n'avait point d'autre lit que quelques joncs semés sur la terre nue. Jamais il ne voulut laver le sac dont il était revêtu, disant qu'il était inutile de chercher la propreté dans un cilice. Il ne changeait

point de tunique que la sienne ne tombât d'elle-même par lambeaux. Comme il avait appris la sainte Ecriture par cœur, il la répétait avec une dévotion admirable. Un jour, des larrons étant venus dans sa cabane, soit pour lui dérober ce qu'il avait, soit pour lui faire peur, ils lui demandèrent ce qu'il ferait si des voleurs l'attaquaient : « Celui qui n'a rien », répondit-il, « ne craint point les voleurs ». — « Mais ils peuvent lui ôter la vie », ajoutèrent-ils. — « Il est vrai », repartit le Saint ; « mais je ne crains point cet accident, parce que je suis prêt à mourir ». Ces misérables furent si touchés de ces réponses que, bien loin de lui faire du tort, ils lui promirent de se convertir et de quitter leur brigandage.

Dès l'âge de vingt-deux ans, Dieu le rendit illustre par ses miracles ; il obtint un fils à une femme stérile qui n'en avait pu avoir depuis quinze ans qu'elle était mariée. Il guérit par son attouchement et par l'invocation du nom de Jésus-Christ, les trois enfants d'Elpidius et d'Aristenète, personnes nobles ; ils étaient tombés malades à Gaza, en revenant avec leurs parents de voir le grand saint Antoine. Il rendit la vue à une femme aveugle, qui avait bien dépensé de l'argent en médicaments pour la recouvrer, l'avertissant que si elle avait donné cet argent aux pauvres, elle aurait été guérie plus tôt. Il redonna l'usage des membres à un cocher qui ne pouvait plus remuer la tête ni les mains, mais à condition qu'il se ferait chrétien et qu'il quitterait son emploi, qui était de conduire des chariots dans le cirque. Ces merveilles lui acquirent une telle réputation, que plusieurs, touchés de l'Esprit de Dieu, se firent ses disciples et embrassèrent, à son exemple, la vie érémitique, et ce fut ce qui donna commencement aux monastères de la Palestine ; le jeune Hilarion en est reconnu pour fondateur, de même que le vieillard Antoine était fondateur de ceux de la Thébaïde. D'ailleurs, ce bienheureux abbé faisait tant d'état d'Hilarion, qu'il lui renvoyait les malades qui venaient à lui de la Syrie, leur remontrant qu'ayant chez eux son fils Hilarion, qui pouvait leur procurer tout le bien qu'ils demandaient, il était inutile qu'ils fissent pour cela un si long voyage. Il lui écrivait aussi quelquefois, et il était bien aise de recevoir de ses lettres.

Le mérite de notre Saint n'a pas seulement paru par le pouvoir qu'il avait de guérir les malades, mais aussi par une puissance presque souveraine de chasser les démons ; il les chassait du corps des hommes et de ceux des animaux, par la vertu de ses prières et par la force de ses commandements ; il les chassait lorsqu'ils étaient seuls et lorsqu'ils étaient en troupe : témoin cette légion qu'il fit sortir du corps d'Orione, homme des plus riches et des plus puissants du pays. Au reste, lorsqu'il avait fait ses cures, il ne voulait jamais rien recevoir de ceux qu'il avait délivrés ; et, comme Orione le pressait un jour d'agréer une forte somme d'argent qu'il lui offrait en reconnaissance de sa guérison, pour la distribuer aux pauvres, il lui fit cette belle réponse : « Vous êtes plus propre à faire cette distribution que moi, vous qui demeurez dans les villes et qui connaissez les pauvres ; pourquoi me chargerais-je des biens d'autrui, moi qui ai abandonné les miens propres ? J'ai fait une grande aumône en donnant tout et ne me réservant rien. On se met souvent en danger de tomber dans l'avarice en voulant avoir de quoi faire la charité. Ne vous affligez pas, mon fils, de mon refus ; je ne le fais que pour mon bien et pour le vôtre : pour mon bien, parce que j'offenserais Dieu si je recevais votre présent ; pour le vôtre, parce qu'en ce cas la légion retournerait dans votre corps pour vous tourmenter plus qu'auparavant ». Un Allemand lui présenta dix livres d'or après sa délivrance ; non-seulement il refusa de les accepter, mais il lui fit présent

d'un pain d'orge, pour lui faire connaître, dit saint Jérôme, que, se contentant de cette nourriture, il n'estimait pas plus l'or et l'argent que la boue.

Le bruit de tant de miracles et l'exemple d'une vie si extraordinaire, firent que tous les solitaires de la Palestine venaient le trouver en foule pour recevoir ses instructions. Il les exhortait à la ferveur, au mépris de toutes les choses de la terre et au parfait abandon à la divine Providence, sans s'inquiéter des nécessités de la vie. De son côté, il allait les visiter, soit dans les monastères, soit dans leurs ermitages ou dans leurs cellules séparées. Comme un jour il allait au désert de Cadès, les habitants de la ville d'Eluse, qui s'étaient assemblés dans le temple de Vénus pour en célébrer la fête, abandonnèrent cette solennité pour venir en foule au-devant de lui avec leurs femmes et leurs enfants, lui demander sa bénédiction. Ils n'en ignoraient pas la vertu, parce que déjà plusieurs d'entre eux avaient été délivrés des malins esprits par ses mérites. Il les reçut avec beaucoup de douceur et d'humilité; mais il leur fit une si puissante exhortation sur ce qu'ils rendaient à de viles créatures le culte souverain qui n'était dû qu'à Dieu seul, que ces pauvres Sarrasins, touchés de ses paroles, des larmes dont il les accompagnait et de la promesse qu'il leur faisait de les venir voir souvent s'ils se faisaient chrétiens, se convertirent et l'obligèrent, avant de passer outre, de leur donner un prêtre pour les baptiser et leur tracer la place d'une église.

Une autre année, faisant de semblables visites au temps des vendanges, il arriva, avec une compagnie de trois mille solitaires qui le suivaient, au jardin d'un moine que l'on tenait pour très-avare. En effet, la porte lui en fut refusée. Il passa à celui d'un autre religieux, nommé Sabas, qui le reçut fort gaiement avec toute sa troupe, et leur laissa ses fruits à discrétion. Le Saint fit faire la prière et bénit la vigne de cet homme de Dieu, après quoi chacun en mangea autant qu'il voulut. Mais, par un miracle de la divine Providence, cette vigne, qui ne devait rendre que cent charges de vendange, en rendit trois cents. Celle de l'avare ne rendit pas tant que de coutume, et le vin que l'on en recueillit se tourna en vinaigre, comme le Saint l'avait prédit. Il avait en horreur ceux qui faisaient des réserves, de peur de tomber dans la nécessité, ou qui se distinguaient par l'élégance de leurs habits, ou par d'autres choses qui se sentaient encore des coutumes du siècle. Un solitaire, qu'il avait chassé de sa compagnie pour de semblables défauts, lui envoya un jour des pois verts, comme les prémices de son jardin, pour tâcher de rentrer dans ses bonnes grâces. Hésychius, le plus zélé et le plus fidèle disciple d'Hilarion, à qui il les avait adressés, les lui présenta le soir sur la table; mais, dès que le Saint les vit, il s'écria : « Ne sentez-vous pas l'odeur insupportable de ces pois ? ils sentent tellement l'avarice, que les animaux mêmes n'en pourraient pas souffrir la puanteur ». En effet, on les jeta à des bœufs, et ces animaux, loin de s'en réjouir, rompirent leurs attaches et s'enfuirent de l'étable pour n'en pas manger. Ce grand homme possédait éminemment l'esprit de prophétie. Il connut, par révélation, la mort de saint Antoine, le mauvais dessein de Julien l'Apostat contre lui, l'ordre qu'il avait donné de le venir arrêter, et beaucoup d'autres choses secrètes et éloignées. Il discernait, à l'odeur des habits d'une personne, à quels vices elle était sujette : ce qui ne se fait pas naturellement, mais par une lumière toute divine.

« Mais si toutes ces grâces sont admirables », dit saint Jérôme, « ce qui l'est bien davantage, c'est l'humilité d'Hilarion et la constance invincible

avec laquelle il fuyait les honneurs qui lui étaient rendus ». Les évêques, les prêtres, les clercs, les grands seigneurs, les magistrats, les dames de qualité, et une infinité de peuple des villes et de la campagne accouraient à lui pour avoir seulement un morceau de pain ou un peu d'huile sanctifiée par sa bénédiction ; mais ce grand concours, au lieu de lui inspirer des pensées de complaisance, le faisait fondre en larmes et gémir de se voir par là comme rentré dans le siècle. C'est pourquoi, appréhendant que ces applaudissements ne fussent toute sa récompense, et qu'ils ne le portassent enfin à quelque vanité, il résolut, à l'âge de soixante-cinq ans, de quitter sa solitude qui s'était changée en une ville par le grand nombre des disciples qui l'environnaient, et de se retirer dans un désert écarté où il ne fut connu de personne. Dès que l'on se fut aperçu de son dessein, plus de dix mille personnes qui regardaient sa retraite comme le plus grand malheur qui pût arriver à la Palestine, s'assemblèrent autour de sa cellule pour en empêcher l'exécution ; mais il demeura si ferme dans sa résolution, jusqu'à refuser de manger tant qu'on lui ferait cette violence, qu'on lui laissa enfin la liberté d'aller où il voudrait. Il emmena avec lui quarante solitaires, disposés à aller à pied et à jeûner jusqu'au soleil couché, et il prit le chemin de l'ermitage du grand Antoine.

En chemin, il visita deux saints confesseurs, Draconce et Philon, bannis à Theubate et à Babylone par l'empereur Constance, parce qu'ils soutenaient la divinité de Jésus-Christ. Etant arrivé à la montagne où ce patriarche des solitaires avait fait sa demeure, il alla par tous les lieux qu'il avait sanctifiés par sa présence ; il voulut coucher dans sa cellule, baisa plusieurs fois le lit qui lui avait servi. Il demanda où était sa sépulture ; mais on ne sait pas si les disciples du bienheureux défunt la lui montrèrent, parce que lui-même avait défendu par modestie de la découvrir à personne. Après avoir été quelque temps sur cette sainte montagne, prenant seulement deux de ses religieux avec lui, il se retira dans une solitude, près d'un bourg appelé Aphrodite, distant de quelques journées de Babylone. Il y vécut dans une telle austérité, qu'on eût dit qu'il ne faisait que commencer à servir Dieu. En effet, il croyait lui-même n'avoir encore rien fait pour son service, et se reprochait continuellement sa lâcheté. Cependant il ne demeura guère en ce lieu ; car, ayant obtenu de la pluie aux habitants, qu'une extrême famine affligeait depuis longtemps, et les ayant aussi préservés contre la morsure des serpents par une huile bénite qu'il leur donna, il en reçut tant d'honneurs qu'il se crut obligé de prendre encore une fois la fuite. Il alla donc en diverses solitudes, comme aux environs d'Alexandrie et à Oasis ; mais, voyant enfin qu'on le reconnaissait partout, et qu'en quelque lieu qu'il allât on lui rendait des déférences qu'il croyait beaucoup au-dessus de ses mérites, il prit la résolution de quitter l'Orient et de passer en Occident, où il se persuadait qu'il serait entièrement inconnu. Il s'embarqua donc avec un de ses disciples seulement, appelé Gazane, sur un vaisseau qui faisait voile vers la Sicile. Il n'avait rien pour payer son passage que le livre des Evangiles qu'il avait transcrit étant jeune, et s'attendait à le donner pour lui et pour son compagnon. Mais il paya autrement, c'est-à-dire par la guérison du fils du pilote, qui était possédé du démon. Etant en Sicile, il se cacha dans un désert, où il faisait tous les jours un fagot qu'il envoyait vendre au village voisin par son disciple, afin d'avoir du pain pour leur nourriture. Rien ne lui était plus agréable que cette vie pauvre, secrète et éloignée de tout commerce avec les hommes. Mais elle ne dura pas longtemps ; Dieu permit qu'un possédé s'écriât dans Saint-

Pierre de Rome qu'Hilarion était en Sicile et qu'il serait délivré par ses prières. Le démon qui le faisait parler ne mentit pas en cette occasion. « Il fut forcé », dit saint Jérôme, « par la puissance de Dieu, de conduire lui-même ce misérable à l'ermitage d'Hilarion et de sortir de son corps par le commandement que le Saint lui en fit ». Ce miracle fut suivi d'une infinité d'autres : les malades et les énergumènes accoururent en foule vers ce grand médecin et reçurent de lui la délivrance de leurs maux. Cela fit qu'il pensa à une nouvelle fuite. Hésychius, après beaucoup de voyages, l'ayant enfin trouvé, le mena à Epidaure, en Dalmatie ; mais il n'y fut pas plus caché qu'ailleurs. Un horrible dragon, que les Gentils appelaient Boa, qui se jetait sur les hommes et sur les animaux, dépeuplait tout le pays ; le Saint, touché de compassion, fit allumer un grand feu et commanda à ce monstre de se jeter dedans ; il obéit en présence de tout le peuple, et il y fut réduit en cendres. La mer s'enfla si prodigieusement par de grands tremblements de terre, qu'il semblait qu'elle allât engloutir toute la ville d'Epidaure. Les habitants eurent recours au Saint et le menèrent sur le rivage pour l'opposer à la fureur des flots. Il fit trois signes de croix sur le sable et étendit sa main contre les flots, puis, à l'heure même, la tempête s'apaisa et la mer se réduisit au point où elle était auparavant. Ces deux grands prodiges, qui sont demeurés longtemps dans la mémoire des Epidauriens, et que les pères apprenaient par tradition à leurs enfants, lui attirèrent une si haute estime, qu'il se vit encore plus honoré en Dalmatie qu'il ne l'avait été en Sicile et en Palestine. Il ne put donc pas y demeurer plus longtemps, mais il se jeta dans un vaisseau marchand qui allait en Chypre. Pendant la traversée, des pirates parurent pour prendre le navire, et les matelots désespéraient déjà ; mais le Saint n'eût pas plus tôt dit aux pirates : « Vous n'irez pas plus loin ; c'est assez que vous soyez venus jusqu'ici », qu'ils furent forcés de reculer sans pouvoir approcher.

Le lieu où il se retira fut à deux milles de la ville de Paphos. Les démoniaques l'y découvrirent encore, et il y en eut plus de deux cents qui vinrent à sa cellule pour demander leur délivrance. Le dessein du démon était de le poursuivre partout et de le porter à quelque sentiment de vanité ; mais celui de Dieu était de le faire honorer d'autant plus qu'il fuyait les honneurs. Il délivra encore ces misérables, et chercha ensuite plusieurs autres retraites, jusqu'à se cacher dans des lieux presque inaccessibles, pour tâcher d'y vivre inconnu des hommes. Enfin, après avoir passé cinq ans sur une montagne, à douze milles de la mer, étant âgé de quatre-vingts ans, et, ayant révélation de sa mort, il écrivit une lettre à son cher Hésychius, qu'il avait envoyé en Palestine : il le laissait héritier de son livre des *Evangiles*, de sa cuculle et de son petit manteau, qui étaient tous ses trésors. Puis il pria quelques personnes de Paphos, qui étaient venues le voir, de ne pas garder son corps un seul moment après sa mort, mais de l'enterrer à l'heure même dans le petit jardin de son ermitage, avec la haire et la tunique dont il était revêtu. Etant près de rendre le dernier soupir, il fut saisi de frayeur dans la pensée des jugements de Dieu, et de la pureté de cœur qu'il demande à ses serviteurs ; mais il s'anima par ces belles paroles : « Sors, mon âme, que crains-tu ? sors, encore une fois ; qu'est-ce qui t'arrête ? Il y a près de soixante-dix ans que tu sers Jésus-Christ et tu appréhendes encore la mort ? » Et, en achevant ces mots, plein de confiance en la bonté de son Sauveur, il expira. On exécuta à l'heure même ce qu'il avait ordonné, et on sut à la ville son enterrement aussitôt que sa mort.

Hésychius, en ayant reçu la nouvelle, se rendit en diligence à son ermitage, résolu d'enlever secrètement le corps de son cher maître pour le transporter en Palestine. Il feignit pour cela de demeurer dans l'ermitage où il était inhumé, et en obtint aisément la permission ; mais au bout de dix mois, quand les habitants de l'île ne se défiaient nullement de lui, il les priva de ce précieux trésor. Il trouva son corps, avec ses habits, sans nulle corruption et dans le même état qu'il était au jour de sa sépulture, et il s'en exhalait même une douce odeur, qui montrait assez que l'âme qui avait habité dans ce domicile jouissait déjà du bonheur de la gloire éternelle. Il l'enferma dans un coffre de bois, et le transporta, au grand péril de sa vie, au monastère de Majume, qui était sa première demeure. Saint Jérôme remarque qu'une vertueuse dame de Paphos, appelée Constance, dont la fille et le gendre avaient été préservés de la mort par une huile bénite que saint Hilarion lui avait donnée, apprenant l'enlèvement de son saint corps, mourut subitement de déplaisir. Elle avait coutume de passer les nuits entières sur son tombeau et de lui demander le secours de ses prières, avec autant de familiarité que s'il eût été encore vivant.

Il s'est fait tant de miracles dans ce petit jardin de l'île de Chypre et à son sépulcre en Palestine, que les habitants de ces deux provinces ont toujours eu sujet de se glorifier, les uns de posséder son esprit, et les autres d'être dépositaires de son corps. Il décéda l'an de grâce 372, sous l'empire de Valentinien le Grand. Le martyrologe romain fait mention de lui en ce jour; et il fait aussi mention, au 3 octobre, de saint Hésychius, son disciple et compagnon de ses pèlerinages : ce qui montre assez que l'enlèvement qu'il fit de son corps ne fut pas un larcin, mais une restitution qu'il voulait faire de ce trésor à son premier monastère, à qui il appartenait de droit.

Saint Hilarion est représenté : 1° à genoux, priant dans sa solitude; 2° battu par des voleurs qui l'entraînent hors de sa cellule. — On peut aussi le représenter forçant un dragon à monter sur un brasier ardent et à s'y brûler ; ou encore rendant le dernier soupir, entouré de ses moines.

Nous avons l'abrégé de la vie de cet excellent Solitaire dans une Epître de saint Epiphane, évêque de Salamine, qui avait de grandes liaisons avec lui ; mais nous l'avons plus au long dans un livre que saint Jérôme a composé exprès, et qu'il envoya ensuite à sainte Aselle, vierge romaine. C'est de ce livre que nous avons tiré cette biographie.

SAINT MALC DE MARONIE, RELIGIEUX CAPTIF

378. — Pape : Saint Damase. — Empereurs romains : Valens et Gratien.

> L'obéissance est une puissante armure contre laquelle viennent se briser tous les traits de l'ennemi.
> *Jean Trithème.*

Nous verrons, dans cette histoire, le danger extrême où s'expose un religieux qui quitte son monastère pour rentrer dans le monde, et de quelle protection extraordinaire de Dieu il a besoin pour ne pas se perdre entièrement, lorsqu'il est séparé de la compagnie de ses confrères. Malc était du

bourg de Maronie, en Syrie, distant de trente milles de la célèbre ville d'Antioche. Ses parents, riches laboureurs, n'ayant que lui d'enfant et le regardant comme le soutien de leur famille, voulurent l'engager dans le mariage, et employèrent pour cela les caresses et les menaces. Mais, bien loin de se rendre à leurs poursuites, le désir de garder inviolablement la chasteté fit qu'il sortit secrètement de chez eux et qu'il se retira au désert de Chalcis, dans une communauté de saints religieux qui étaient sous la conduite d'un abbé.

Après y avoir passé quelques années avec beaucoup de ferveur dans la pratique de la pénitence et des autres vertus monastiques, il apprit la mort de son père; il eut alors envie de faire un voyage en son pays, tant pour y consoler sa mère dans sa viduité, que pour faire de l'argent des biens qui lui étaient échus par héritage, afin d'en donner une partie aux pauvres, une autre à son monastère, et, par une infidélité condamnable dans un solitaire, de s'en réserver quelque peu pour ses propres besoins. L'abbé fit son possible pour lui ôter cette fantaisie de l'esprit. Il lui remontrait que c'était là une tentation du démon, qui voulait, sous ce beau prétexte, lui faire perdre l'esprit de sa vocation; que plusieurs autres religieux avaient déjà été séduits par le même artifice. Il lui apporta là-dessus plusieurs exemples tirés de l'Ecriture sainte, et de l'*Histoire ecclésiastique*, où l'on voit le malheur de ceux qui quittent Dieu par la suggestion du serpent. Enfin, ne pouvant rien gagner sur lui par ses remontrances, il se jeta à ses pieds et le conjura les larmes aux yeux de ne le point abandonner, et de ne point se perdre lui-même, en quittant l'ouvrage de son salut qu'il avait si généreusement commencé. Mais Malc, qui s'imaginait que le saint vieillard ne lui faisait toutes ces instances que pour sa propre consolation, ne voulut jamais changer de résolution; il partit, malgré son abbé, assurant, néanmoins, qu'il reviendrait au plus tôt. Ce bon supérieur, comme un véritable pasteur, suivit quelque temps son disciple; mais, le trouvant toujours inflexible, il le quitta enfin, lui disant ces paroles : « Je vois bien, mon fils, que le démon vous a déjà endurci la conscience : vous n'avez aucune bonne raison pour abandonner votre solitude, et il ne se peut faire que vous ne périssiez bientôt; car une brebis qui se sépare de la bergerie est toujours exposée à la furie du loup ».

Comme il fallait passer par un désert fort dangereux, où les Sarrasins faisaient des courses continuelles, les voyageurs se réunissaient plusieurs ensemble et faisaient des caravanes, afin d'être plus en état de se défendre contre ces barbares. Le pauvre religieux se joignit donc à une troupe d'environ soixante-dix personnes de tout âge et de tout sexe, et poursuivit sa route en leur compagnie ; mais à peine s'étaient-ils avancés dans les bois, qu'une bande d'Ismaélites, montés sur des chameaux et armés de lances et de flèches, se jetèrent sur eux et les firent tous esclaves. Malc échut en lot à l'un de ces Arabes, avec une femme qui avait son mari dans la compagnie; on les mit tous deux sur des chameaux pour aller à la maison de leur maître; ils n'y étaient pas tant assis que suspendus, et le lait de ces animaux avec de la chair demi-cuite était toute leur nourriture. Lorsqu'ils arrivèrent chez ce barbare, on les obligea, selon la coutume, de se prosterner devant sa femme et ses enfants, en témoignage de leur servitude; après quoi, on les appliqua à divers ouvrages : Malc, qu'on mit presque nu, fut destiné à la garde des troupeaux; il s'en acquitta avec beaucoup de fidélité, parce qu'il savait la leçon de saint Paul, qu'il faut honorer l'autorité de Dieu dans les maîtres temporels, et les servir comme Jésus-

Christ. Cet emploi lui donna même de la consolation dans son malheur, parce que, comme il ne l'obligeait point d'être dans la maison et de converser avec les autres serviteurs, il lui donnait la liberté de faire son oraison, de chanter des psaumes et de s'acquitter des exercices de la vie religieuse. Il se persuadait donc avoir trouvé dans sa captivité l'état qu'il aurait perdu dans son pays. Mais son repos ne dura pas longtemps; car son maître, voyant que son bien croissait à vue d'œil entre ses mains, voulut l'attacher plus fortement à son service en lui faisant épouser la femme qui avait été faite captive avec lui. Malc eut beau lui représenter qu'étant chrétien, il ne pouvait nullement épouser une femme dont le mari était encore vivant, le barbare, sans entendre raison, tira son épée et, levant le bras, menaça de le massacrer s'il ne faisait à l'heure même sa volonté. Tout ce que put faire ce malheureux captif pour éviter la mort, ce fut de tendre les bras à cette esclave comme s'il la prenait pour sa femme, avec la résolution, néanmoins, de perdre plutôt mille vies que d'accomplir cette promesse.

La nuit étant venue, il la mena dans sa caverne comme si elle eût été sa femme. Alors, se prosternant en terre, il commença à déplorer son malheur et à se reprocher à lui-même la faute qu'il avait commise de vouloir retourner au monde et de résister à la volonté et aux sages remontrances de son abbé. Comme, au milieu d'une infinité de soupirs, il témoignait qu'il s'ôterait plutôt la vie que de perdre le trésor de sa virginité, cette femme, à qui sa captivité avait donné un grand désir de vivre chaste, lui dit sagement qu'il n'était point nécessaire pour cela qu'il s'ôtât la vie; qu'elle était aussi éloignée que lui de consentir à ce faux mariage; qu'ils pouvaient vivre ensemble, à l'insu de leur maître, comme frère et sœur, en attendant qu'il plût à Notre-Seigneur de les secourir et de les délivrer. Malc fut bien surpris de ce discours, et, admirant la prudence et la vertu de cette femme, il s'arrêta au conseil qu'elle lui donna; mais, craignant de perdre dans une paix apparente ce qu'il avait conservé parmi les combats, il se tint toujours extrêmement sur ses gardes, veillant avec soin même sur ses yeux.

Ils passèrent ainsi beaucoup de temps dans les bonnes grâces de leur maître, qui se persuadait que ce mariage leur ôterait toute sorte d'envie de s'enfuir. Mais ce religieux pensait continuellement à son monastère, et ne pouvait assez regretter la vie sainte qu'il y avait menée avec ses confrères. Etant un jour animé par l'exemple d'un tas de fourmis, qu'il voyait travailler avec tant de courage à faire leurs provisions pour l'hiver, il résolut de tenter une fuite, qui, après tout, ne pouvait lui procurer que la mort. Il en conféra avec son épouse prétendue, et, l'ayant trouvée de son avis, il tua deux grands boucs de son troupeau, en prépara la chair pour la provision, et en disposa les peaux pour les aider à passer une rivière qu'ils rencontreraient en chemin. La nuit suivante, ils partirent fort secrètement, et, ayant passé l'eau à la faveur de ces peaux, ils firent toutes les diligences possibles pour se rendre au plus tôt sur les terres de l'empire romain. Au bout de trois jours, regardant derrière eux, ils aperçurent leur maître avec un serviteur, montés sur des chameaux, qui venaient après eux. La crainte et l'effroi les saisirent, et ils se crurent entièrement perdus, d'autant plus que les vestiges qu'ils imprimaient sur le sable les trahissaient et faisaient découvrir tous les lieux par où ils marchaient. Cependant, voyant une caverne à leur droite, ils se jetèrent dedans, et, parce qu'ils craignaient qu'en allant bien avant ils ne fussent piqués par des animaux venimeux dont ces pays brûlants sont remplis, ils se mirent seulement à l'entrée du côté gauche, s'abandonnant entièrement aux dispositions de la divine Providence. Ce-

pendant leur maître, qui suivait leurs pas, arriva à l'ouverture de la caverne, et, tenant l'épée à la main, prêt à les frapper, il ordonna à son serviteur d'y entrer pour les faire sortir. Celui-ci entra bien avant sans les apercevoir, criant d'une voix terrible : « Sortez, misérables, sortez d'ici; votre maître vous attend pour vous punir selon votre mérite ». Le grand bruit qu'il fit irrita une lionne qui était au fond de l'antre : elle se jeta sur lui, et l'ayant étranglé, elle l'entraîna tout sanglant pour servir de pâture à ses lionceaux. Nos fugitifs, à ce spectacle, balançaient entre la crainte et la joie, parce que, d'un côté, ils voyaient périr celui qui cherchait leur mort, et que de l'autre, ils appréhendaient que cet animal ne leur fît le même traitement qu'il avait fait à ce cruel persécuteur. Leur maître, ne voyant point sortir son esclave, s'imagina qu'ils s'étaient jetés sur lui, et que deux l'emportant contre un seul, ils lui faisaient quelque mauvais traitement; ainsi il entra tout furibond dans la caverne pour se venger, par lui-même, de leur infidélité et de leurs violences. Mais à peine y eut-il mis le pied, que la lionne se saisit de lui, l'égorgea, le mit en pièces et en fit sa proie.

Quelle fut alors la consolation de ces pauvres captifs, de se voir délivrés de la rage de ces deux barbares ? mais quelle fut en même temps leur frayeur dans le danger presque évident de périr de la même manière qu'ils étaient morts ? Comme ils attendaient sans oser respirer ce qui devait leur arriver, la lionne, qui se crut découverte, prit ses petits dans sa gueule et les transporta ailleurs, cédant ainsi la place aux chastes serviteurs de Jésus-Christ. Lorsqu'ils eurent attendu quelque temps dans la crainte qu'elle ne revînt, ils sortirent de la caverne, et, montant sur les chameaux de leur maître qu'ils trouvèrent chargés de provisions, ils continuèrent leur route et arrivèrent, au bout de dix jours de fuite, sur les terres de l'empire romain. Ayant raconté toute leur aventure au tribun de la première garnison, et ensuite au gouverneur de la Mésopotamie, ils vendirent leurs chameaux pour avoir de quoi achever leur voyage. Malc, apprenant que son abbé était mort, se joignit à d'autres religieux et mit son épouse prétendue dans une compagnie de vierges. Depuis, il l'aima toujours comme sa sœur, mais il ne s'y fia pas comme à une sœur. Il vécut avec tant de sainteté, que ceux qui le connaissaient en dirent des merveilles à saint Jérôme. Ce saint docteur lui parla lui-même et à cette femme, et apprit de leur bouche ce qu'il en a écrit.

Il finit leur histoire en ces termes : « Voilà ce que le vieillard Malc m'a raconté lorsque j'étais encore jeune, et maintenant que je suis vieux, je le raconte aux autres personnes chastes, priant les vierges de conserver leur intégrité, et chacun de mes lecteurs d'informer la postérité de ces merveilles, afin que tout le monde sache que la pudicité ne peut être captive, qu'elle ne cède ni aux épées des hommes ni aux dents des bêtes farouches, et que celui qui s'est dévoué à Jésus-Christ peut bien mourir, mais ne peut jamais être vaincu ».

Le martyrologe romain fait mémoire en ce jour de saint Malc. Il ne faut pas le confondre avec un religieux nommé Malachien, dont parle Sozomène au livre sixième de son *Histoire*, chapitre XXXIIe, quoique leurs actes se ressemblent en plusieurs choses, et qu'ils aient vécu dans le même siècle. On peut inférer de ce qu'en dit saint Jérôme, qu'il mourut vers l'an 378.

On le représente gardant les troupeaux de son maître. A ses pieds sont plusieurs fourmis qui semblent attirer l'attention du Saint.

Saint Jérôme, *Vie des saints ermites*, livre Ier.

SAINTE URSULE ET SES COMPAGNES,

VIERGES ET MARTYRES A COLOGNE

383. — Pape : Saint Damase. — Empereur romain : Gratien.

> O virginité, tu es une perle précieuse, inconnue de la foule, qui ne te donnes qu'à un petit nombre d'âmes choisies.
>
> *Saint Athanase le Grand.*

Ursule, d'après une légende découverte dans la bibliothèque du Vatican, par le cardinal Baronius, et consignée dans le bréviaire des Bénédictins, naquit dans la Grande-Bretagne, de parents chrétiens. Son père, Dionatus ou Dionétus, surnommé Maurus, était roi de Cornubie, en Ecosse. Sa mère se nommait Daria. Ursule était aussi remarquable par sa beauté que par ses vertus, ce qui détermina Agrippinus, prince voisin, à la demander en mariage pour son fils Conanus ; mais Conanus était païen, et, d'un autre côté, celle qu'il désirait pour épouse avait voué à Jésus-Christ son cœur et toutes ses affections.

Cependant l'empereur Gratien avait succédé à son père, Valentinien Ier. Objet de la jalousie de Flavius-Clément-Maxime, général en chef des légions romaines stationnées dans la Grande-Bretagne, il devait plus tard tomber sous le poignard d'Androgatius, qui commandait sous les ordres de ce dernier.

Maxime, profitant des mauvaises dispositions des légions cantonnées dans les Gaules à l'égard de Gratien, se fit proclamer empereur par ses soldats, et envoya vers ces légions une partie de ses troupes, qui furent reçues avec bienveillance. Dans le but d'affermir son pouvoir, il passa lui-même en Armorique, en chassa les anciens colons, et, pour s'attacher davantage les soldats romains, il leur partagea ces fertiles pays.

Régulus fut chargé du commandement de l'Armorique. Il pensa, d'après le conseil de Conanus, un des chefs placés sous ses ordres, qu'il fallait songer à fonder une colonie sérieuse ; et, pour cela, il envoya des ambassadeurs dans la Grande-Bretagne, afin de demander un certain nombre de jeunes filles pour les marier avec les soldats romains. Conanus espérait peut-être qu'Ursule serait du nombre, car il n'avait pas oublié celle qu'il considérait toujours comme sa fiancée.

Les ambassadeurs réussirent dans leur mission : leur demande fut favorablement accueillie, soit par le désir qu'on avait d'être agréable au nouvel empereur, soit par l'espoir qu'avaient les parents de voir leurs filles posséder les riches héritages distribués aux soldats.

Parmi le nombre considérable des jeunes filles destinées à ces alliances, la plus distinguée était Ursule ; elle était, pour nous servir de l'expression de Ribadeneira, la *colonelle* de cette phalange de vierges. Loin de partager l'enthousiasme de leurs parents, ces vierges chrétiennes opposèrent une sérieuse résistance quand il s'agit de quitter Londres, où on les avait réunies ; on employa la force pour les placer sur les vaisseaux disposés à cet

effet, et bientôt elles virent fuir derrière elles les côtes de la Grande-Bretagne. Cependant une violente tempête empêcha les navires d'aborder en Armorique : ils allèrent échouer sur les côtes de la Germanie.

Ces contrées étaient alors occupées par les Huns (on donnait ce nom à toutes les hordes de Barbares). Ces peuples, ne songeant qu'à satisfaire leurs brutales passions, se précipitèrent sur ces jeunes victimes ; mais celles-ci ne balancèrent pas à opposer une vigoureuse résistance pour défendre leur virginité, et il y eut un véritable combat, dans lequel Ursule mourut percée d'une flèche ; toutes ses compagnes furent massacrées. Leur martyre eut lieu vers 383.

Sainte Ursule est représentée : 1° couvrant de son manteau plusieurs personnes pieuses, ou peut-être les compagnes de son martyre ; 2° massacrée avec ses compagnes ; 3° tenant un glaive ; 4° tenant une palme, un livre et une flèche ; 5° debout, tenant une palme et un cœur, traversé d'une flèche. En l'air un ange tient une roue, un autre une couronne. Dans le fond, les compagnes de la Sainte tenant des palmes.

CULTE ET RELIQUES.

Les habitants de Cologne enterrèrent avec honneur les dépouilles mortelles de ces saintes vierges. Déjà, au VIIe siècle, une église était élevée sur le lieu même où reposaient leurs corps ; les chroniques du pays rapportent un prodige qui y arriva pendant que saint Cunibert, évêque, y célébrait les saints mystères.

Une colombe d'une blancheur éclatante vint se reposer sur la tête du pontife, puis alla s'abattre ensuite au lieu même où reposait le corps de sainte Ursule. On creusa en cet endroit, et on découvrit bientôt une tombe avec cette inscription : SANCTA URSULA, REGINA.

On montre dans l'église de Sainte-Ursule, de Cologne, non-seulement le tombeau de la Sainte, mais encore la flèche dont elle a été percée.

Quant à ses compagnes, leurs corps furent recueillis et placés avec honneur dans les murailles mêmes de l'église, qui devint ainsi un vaste reliquaire ; on voit encore aujourd'hui, dans la région absidale, jusqu'à mille sept cent soixante têtes richement décorées de velours cramoisi enrichi d'or. Si de l'église on passe à la *chambre d'or* qui lui est contiguë, on retrouve d'innombrables reliques, non comprises les six cent douze têtes qui garnissent tout l'intérieur des murs de cette chapelle, et les bustes dorés renfermant les restes précieux d'autres compagnes de sainte Ursule et d'autres Martyrs.

Il est facile de se convaincre que plusieurs d'entre elles avaient emprunté leurs noms aux vierges les plus célèbres de la primitive Eglise ; on y remarque une autre sainte Ursule, nièce de la première, une sainte Catherine, sainte Clémence, sainte Marguerite, sainte Julienne, sainte Sophie, sainte Théodore, sainte Christine, sainte Eugénie, sainte Aurélie, etc.

Outre les reliques conservées à Cologne, nous savons qu'un grand nombre de villes se glorifient de posséder les chefs ou les ossements d'autres compagnes de sainte Ursule. En effet, quand on fit la translation des corps de ces saintes Martyres, on ne craignit pas d'en gratifier les villes et les contrées voisines ; les églises d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie, de France et de Belgique, s'empressèrent de s'enrichir de ces pieux trésors. La seule ville de Paris, avant la Révolution de 1793, possédait dans différentes églises vingt-trois têtes des compagnes de sainte Ursule.

La découverte et la translation des reliques de sainte Ursule et de ses compagnes auraient eu lieu à deux époques, si on en croit les historiens ecclésiastiques du pays ; d'abord au VIIe siècle, vers 640, par saint Cunibert, évêque de Cologne ; plus tard, en 1156, Gerlac, abbé de Duitz, d'après l'autorisation de saint Annou, évêque de Cologne, fit de nouvelles fouilles et découvrit un grand nombre de nouveaux corps saints, renfermés dans des tombeaux dont plusieurs portaient des inscriptions. Depuis cette époque, le culte de sainte Ursule et de ses compagnes s'étendit davantage. Au XIIIe siècle, la Sorbonne l'adopta pour sa patronne, les Universités de Coïmbres, en Portugal, et de Vienne, en Autriche, imitèrent l'Université de Paris.

Extrait de l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier.

SAINT WALFROY [1], DIACRE ET STYLITE D'OCCIDENT

SOLITAIRE A CARIGNAN, AU DIOCÈSE DE REIMS

595. — Pape : Saint Grégoire le Grand. — Roi d'Austrasie et de Bourgogne : Childebert II.

Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine.
Voilà que j'ai précipité ma fuite et établi ma demeure dans le désert.
Psaume LIV, 7.

Saint Grégoire, évêque de Tours, écrivain célèbre du VIe siècle et père de l'histoire des Francs, fit en 585 un voyage à Coblentz, où Childebert, roi d'Austrasie, tenait sa cour. Il passa par Ivoy [2], et y vit saint Walfroy. Frappé des vertus qui brillaient en ce saint homme, il résolut de ne point le quitter sans avoir vu sa demeure. Ils se rendirent donc ensemble à la montagne qui porte aujourd'hui le nom du Saint. Après avoir visité le monastère et l'église, l'illustre voyageur voulut savoir du saint anachorète lui-même toutes les particularités de sa vie : or, c'est à ce grand écrivain que nous devons surtout ce que nous savons de la vie de saint Walfroy.

Saint Walfroy, lombard d'origine, naquit de parents chrétiens au commencement du VIe siècle. Il donna dès sa plus tendre enfance des marques non équivoques de ce que la grâce devait un jour opérer en lui de vertus éminentes et de haute perfection. Comme il avait souvent entendu parler de saint Martin qui était alors comme aujourd'hui en vénération singulière, il conçut pour ce Saint une grande dévotion. « J'étais encore enfant », dit-il, « lorsque j'entendis prononcer le nom du bienheureux Martin. Je ne savais si c'était un martyr ou un confesseur, ni quel pays avait le bonheur de posséder le tombeau où reposait son corps, et déjà je célébrais des veilles en son honneur ».

Mais saint Walfroy comprit de bonne heure qu'il ne suffit pas d'admirer les vertus d'un Saint, mais que l'on doit surtout travailler à marcher sur ses traces. Ayant pris saint Martin pour son protecteur et son modèle, il s'étudia à copier les traits les plus saillants de sa vie. A son exemple, il mettait son bonheur à distribuer aux pauvres ce qu'il pouvait recueillir d'argent : c'est le verre d'eau qui, donné au nom de Jésus-Christ, se remplit des dons célèbres. Un de ces plus beaux dons accordés au jeune Walfroy fut une prédilection pour le jeûne et la mortification. Sa fidélité à cette grâce dans un âge aussi tendre dut être bien agréable à Dieu ; cet essai de vie pénitente fut sans doute l'heureux prélude de ses grandes austérités. Car il est une vérité incontestable, c'est que les habitudes de l'enfance deviennent celles de nos vieux jours. Il importe que dès ses plus jeunes

1. *Alias :* Valfroie, Walfroie, Wulfilaic, Walfraye, Vulfe, Wolf, Oufiay, *Vulfilaïcus, Wulfilaïcus.*

2. Aujourd'hui Carignan, chef-lieu de canton du département des Ardennes, à 17 kilomètres sud-est de Sedan, sur le Chiers ; 1644 habitants. Cette ville se nommait d'abord Yvoy ; elle reçut le nom de Carignan lorsque Louis XIV l'eut érigée en duché-pairie en faveur d'une branche cadette de Savoie-Carignan (Piémont), dont le chef s'était établi en France et avait épousé Marie de Bourbon, comtesse de Soissons La maison de Carignan règne aujourd'hui en Sardaigne.

années l'enfant chrétien se donne tout entier à la vertu; c'est parce que Walfroy, comme le jeune Samuel, a toujours été prêt à suivre les mouvements de la grâce, que celle-ci a fait en lui des miracles de vertus.

Ignorant le lieu où reposaient les reliques de saint Martin, et désireux de plus en plus de trouver ce trésor si cher à sa piété, Walfroy quitte sa famille et sa patrie, part pour la France, arrive aux environs de Limoges, et se rend d'abord au monastère de Saint-Yrieix, autrement nommé Arédius, du nom de son fondateur. L'intention du jeune Walfroy avait été, en entreprenant ce voyage, de satisfaire seulement sa dévotion envers saint Martin. Mais Dieu avait ses desseins sur cette âme privilégiée, il voulait en faire un homme apostolique. Imitateur des vertus de l'apôtre des Gaules, Walfroy le sera encore de ses travaux.

En étudiant les belles-lettres, Walfroy s'attacha à Arédius, et se mit sous sa direction. Ce saint abbé s'était depuis peu éloigné de la cour de Théodebert, roi d'Austrasie, pour mener dans son pays natal une vie plus retirée et plus pénitente : ni la place de chancelier qu'il occupait à cette cour, ni l'estime et l'affection dont l'honorait ce prince, ne purent le détourner de sa résolution. Un maître si détaché des choses de ce monde était bien capable de guider un tel disciple dans la voie de la perfection. Arédius mit tous ses soins à instruire le jeune Walfroy des vérités de la religion et à former son cœur à la vertu. Il n'ignorait pas que son disciple avait une grande dévotion pour saint Martin, et qu'il désirait ardemment visiter son tombeau; il lui promit, en récompense de son application à l'étude, de le conduire lui-même à Tours où se trouvaient les restes précieux du Bienheureux.

Arédius, en effet, après avoir donné ses ordres pour le gouvernement de son monastère durant son absence, prit son jeune élève et le conduisit au tombeau de saint Martin. Là ils donnèrent l'un et l'autre un libre cours à leur piété et à leur ferveur. Walfroy surtout ne pouvait se lasser d'honorer et d'invoquer un Saint dont il avait les reliques sous les yeux, et qu'il désirait voir depuis si longtemps. Il aurait bien souhaité passer le reste de ses jours en cet endroit, mais le saint abbé qui l'y avait conduit, comprenait que son devoir le rappelait dans son monastère. Cependant il voulut, avant de partir, lui faire connaître toute l'étendue de la vénération qu'il avait lui-même pour le saint patron de la Touraine : ayant pris un peu de poussière de son tombeau, il la mit dans un reliquaire qu'il suspendit au cou du jeune Walfroy. Lorsqu'ils furent arrivés au monastère, Arédius prit le reliquaire avec respect, et le plaça dans son oratoire. Dieu, qui se plaît à fortifier la foi des justes, avait opéré un miracle ; ce peu de poussière était tellement augmentée que non-seulement elle remplissait la capacité du reliquaire, mais qu'elle se répandait par les jointures. Saisi d'admiration à la vue de ce prodige, le maître et le disciple se mirent à remercier Dieu et à chanter les louanges de saint Martin. « Ce miracle », dit saint Walfroy, « éclaira mon esprit d'une lumière plus vive, et confirma toute ma confiance dans les mérites du Saint ».

Walfroy résolut dès ce moment de se consacrer au service de Dieu ; il s'en ouvrit à Arédius qu'il regardait avec raison comme son guide dans les voies du salut. Loin de l'en détourner, le saint abbé l'encouragea à suivre l'attrait de sa vocation. Après avoir pris les avis de ce maître respectable sur le genre de vie qu'il devait embrasser, il quitta le Limousin pour se rendre dans le diocèse de Trèves, où Arédius lui-même avait été formé à la vertu par saint Nicet.

Il ne put voir sans gémir une partie de ce pays [1] encore livré au culte de l'idolâtrie. C'était trop peu pour son zèle qu'une compassion stérile ; il résolut de travailler activement à la conversion de ces infidèles. Mais qu'était-il pour administrer le pain de la parole ? La vertu ne suffit pas, il faut être envoyé, il faut aux ouvriers du Seigneur une mission reconnue et légitime ; il s'adressa donc à saint Magneric, alors archevêque de Trèves, qui lui conféra le pouvoir de prêcher en l'élevant à l'ordre du diaconat.

Saint Walfroy devait, dans les desseins de Dieu, partager avec d'autres courageux apôtres la glorieuse mission de convertir les peuples de la Gaule-Belgique. Saint Sixte et saint Sinice, et après eux saint Euchaire de Trèves, et saint Memmie de Châlons avaient, dès les temps apostoliques, ouvert la voie à la conversion de ces infidèles. Saint Rufin et saint Valère vinrent ensuite étendre ces premières conquêtes. Saint Martin lui-même, appelé à si juste titre l'apôtre des Gaules, ayant été envoyé à Trèves par Théodose, catéchisait les peuples qui étaient sur sa route ; et par l'éclat des miracles qui accompagnaient ses prédications, il avait le bonheur de voir beaucoup de païens se convertir, et de détruire les idoles qui existaient encore dans plusieurs endroits. Saint Remi, le plus célèbre de tous, avait par la conversion du roi Clovis porté un coup terrible à l'idolâtrie dans les Gaules. C'est à la suite de ces généreux et héroïques soldats de Jésus-Christ que saint Walfroy a résolu d'anéantir ce qui restait encore du paganisme dans ces contrées [2].

Sur la plus haute des montagnes dont le sommet domine la riche vallée de la Chiers était une idole de la grande Diane ardennaise. C'est à cette infâme divinité que les peuples voisins venaient en foule adresser leurs hommages et leurs adorations. Ce sera sur cette montagne devenue à jamais célèbre, et non loin de la colossale idole [3] que notre Saint viendra élever sa tribune sacrée, attaquant ainsi l'erreur à sa source même. Il ne demeura pas longtemps seul sur la montagne ; la réputation de sainteté dont il jouissait lui attira bientôt des compagnons qui, à son exemple et sous sa direction, embrassèrent la vie cénobitique. Aidé du roi Childebert, il y fit bâtir un monastère, et une église en l'honneur de saint Martin, dont saint Magnéric vint faire la dédicace.

Cependant le saint anachorète ne perdait pas de vue la conversion des peuples idolâtres qui venaient adorer l'idole de Diane. Il conjurait le Seigneur de dissiper leurs ténèbres, et de faire luire à leurs yeux le soleil de justice. Une prière continuelle, des jeûnes excessifs, une pénitence très-austère donnaient à sa parole plus que de l'éloquence. Ce genre de vie était pour ces peuples grossiers et livrés à toutes les débauches un tableau où se reflétaient les plus héroïques vertus, qui contrastaient étrangement avec leurs mœurs si profondément corrompues. Ces rigides vertus de l'homme de Dieu, unies à la douceur évangélique et aidées de l'ineffable puissance de la grâce, étaient bien de nature à frapper ces enfants de l'erreur ; cette vie extraordinaire du saint anachorète était une prédication continuelle en faveur de la foi. Car quel autre que le vrai Dieu aurait pu montrer au monde le miracle incessant d'une force surhumaine ?

1. Aujourd'hui annexée au diocèse de Reims.

2. Le paganisme régnait encore particulièrement dans la région de l'Ardenne. Situé aux confins des diocèses de Reims, de Trèves et de Tongres, éloigné de ces villes, qui étaient des centres du christianisme, ce pays n'avait encore reçu que faiblement la lumière de l'Evangile, et les statues des faux dieux y étaient encore debout. — Prégnon, *Histoire de Sedan*, ch. I, p. 22.

3. Illud Dianæ *immensum* simulacrum. Guil. Willheim, *Historia Luxemburgensis*.

Saint Walfroy, après l'entière conversion des peuples situés au sud du diocèse de Trèves, se livra aux pieux exercices de la vie cénobitique. Il y avait déjà plus de vingt ans qu'il menait ce genre de vie, quand il fut visité, comme nous l'avons dit, par Grégoire de Tours. Ce prélat, aussi distingué par son savoir que par sa sainteté, ne se bornait pas dans ses voyages à observer les choses avec une curiosité stérile et frivole ; son but était, en s'instruisant lui-même, d'être utile à la postérité ; il pria donc le saint diacre de lui raconter quel était son genre de vie sur cette montagne. L'humble anachorète ne put d'abord se résoudre à donner cette satisfaction au savant évêque ; « dispensez-moi, je vous prie », lui dit-il, « de vous donner les détails que vous me demandez ». Il résista longtemps, mais saint Grégoire de Tours le conjura avec tant d'instance, et le pressa si vivement de lui accorder cette satisfaction, qu'il se rendit enfin. Voici comment Grégoire de Tours raconte lui-même, dans son *Histoire des Francs*, le mémorable entretien qu'il eut avec saint Walfroy :

« Je trouvai sur la montagne où nous sommes », dit saint Walfroy, « une statue de Diane que les habitants, encore païens, adoraient comme une divinité. Moi, de mon côté, j'élevai une colonne sur laquelle je me tenais pieds nus avec d'horribles souffrances. Pendant l'hiver, j'étais saisi d'un tel froid que les ongles de mes pieds se fendaient et tombaient d'eux-mêmes, et l'eau de la pluie qui coulait sur ma barbe s'y gelait et en pendait en forme de chandelles [1]. Ma nourriture était un peu de pain et des légumes, et ma boisson de l'eau. Cependant j'éprouvai une grande satisfaction au milieu de mes austérités.

« Lorsque je vis les peuples venir à ma colonne, je leur prêchai que Diane, ses idoles, et le culte qu'on lui rendait n'étaient rien ; que les chants qu'ils faisaient entendre au milieu de leurs débauches étaient des choses indignes, qu'ils devaient bien plutôt adresser leurs hommages au Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. Souvent aussi je priais le Seigneur de renverser le simulacre impie, et de daigner arracher ce peuple à son erreur. La miséricorde divine disposa ces hommes grossiers à écouter favorablement mes paroles ; le Seigneur m'exauça, et ils se convertirent.

« J'appelai quelques-uns des convertis pour m'aider à renverser le colosse de Diane. J'avais bien pu briser les petites médailles gravées sur la base [2], mais il m'avait été impossible de renverser la statue, et j'espérais en venir à bout avec du secours. Nous prîmes des cordes et nous tirâmes de toutes nos forces ; tous nos efforts furent inutiles. Aussitôt je me rendis à l'église, et prosterné contre terre, je suppliai, les larmes aux yeux, le Seigneur de détruire par sa puissance ce que la force humaine ne pouvait abattre.

« Ma prière finie, je vins rejoindre mes ouvriers, nous saisîmes la corde, et, au premier coup, l'idole fut renversée. Je la brisai sur-le-champ, et la réduisis en poudre à grands coups de marteau. A l'instant même, et lorsque j'allais prendre mon repos, tout mon corps, depuis le haut ne la tête jusqu'à la plante des pieds, se trouva tellement couvert de pustules malignes, qu'on n'aurait pu y trouver un espace vide de la largeur du doigt. J'entrai dans l'église, je me frottai avec de l'huile que j'avais apportée du tombeau de saint Martin, et presqu'aussitôt je m'endormis. A mon réveil qui eut

1. Ut... in barbis aqua gelu connexa, candelarum more, dependeret. — Grég. de Tours, *Hist. franc.*, lib. VIII.

2. Non unum fuisse simulacrum illic, sed plurima; quæ quoniam minora erant, sua manu sanctus destruxit. — Guil. Willheim, *Hist. Luxemb.*, pars 1ª, cap. VII, § 3.

lieu vers minuit, au moment où je me levais pour réciter les offices divins, mon corps se trouva aussi sain que si je n'avais jamais eu le moindre ulcère. Je reconnus que le démon m'avait frappé de cette plaie pour se venger de la destruction de la statue de Diane.

« Lorsque j'eus la consolation de voir ces restes du paganisme abolis, je remontai sur ma colonne, mais il ne me fut pas permis d'y rester longtemps ; les évêques[1] vinrent m'y visiter et me dire : La voie que vous suivez n'est pas bonne, vous n'êtes pas comparable à Siméon d'Antioche, la rigueur du climat ne vous permet pas de supporter un genre de vie si austère, descendez au plus tôt, et demeurez avec vos frères que vous avez rassemblés ici.

« Je descendis, parce qu'on ne peut sans crime désobéir aux prêtres du Seigneur. Un jour que l'archevêque me conduisit à un village assez éloigné, il envoya, pendant mon absence, des ouvriers avec des haches et des marteaux qui renversèrent ma colonne. Le lendemain je trouvai tout détruit, et je me mis à pleurer; mais je ne pouvais réparer ce qui était abattu sans encourir le reproche de braver les ordres des évêques. — Depuis ce temps, je me suis contenté d'habiter avec mes frères, ainsi que je le fais maintenant[2] ».

Tel est le récit exact de saint Walfroy lui-même à saint Grégoire de Tours, et que nous nous sommes fait un devoir de rapporter ici intégralement. En lisant ces lignes où se révèle tout entière la grande âme de l'apôtre-anachorète, on reste saisi d'étonnement et d'admiration. Comme l'amour de Dieu et du prochain éclate sous cette simplicité de langage ! Quel zèle ardent! Quelle soif insatiable pour les plus effrayantes austérités! Quels mérites plus agréables à Dieu que ceux qui rappelaient les mérites de son Fils crucifié ! Cette colonne, instrument de la plus héroïque pénitence, était un véritable calvaire qui criait grâce et miséricorde pour des malheureux égarés dans les voies de l'erreur, et la vie tout entière du Saint n'était-elle pas une grande et volontaire expiation offerte au Seigneur pour la rémission de leurs péchés?

Dieu avait exaucé les prières de son serviteur. Ces peuples infidèles, naguère livrés à toutes les horreurs de la débauche et du vice, venaient de passer de l'empire tyrannique du démon sous l'aimable joug de Jésus-Christ. La lumière avait lui dans les ténèbres, la foi avait triomphé des superstitions impies du paganisme, et la grâce de Dieu en se répandant dans les cœurs convertis les avait disposés à la pratique des vertus chrétiennes. Saint Walfroy, après une victoire aussi complète que glorieuse, n'a plus, semble-t-il, qu'à se reposer : il n'en sera pas ainsi. La mission du chrétien, ici-bas, est d'avancer dans les voies de la vertu en luttant sans cesse ; sa destinée est de ne se reposer qu'après avoir poursuivi sa course jusqu'au dernier calvaire que Dieu lui prépare.

Le saint Apôtre vient de porter un coup terrible au démon, il doit s'attendre à de nouvelles attaques de la part de son ennemi. Celui-ci, en effet, irrité et jaloux d'une victoire qui lui enlevait tant d'adorateurs, s'en venge en couvrant d'ulcères le corps du Bienheureux. Ainsi quand Dieu veut élever un généreux serviteur à la plus sublime sainteté, il le fait passer par les plus humiliantes épreuves et l'admet à la participation du calice amer de ses humiliations et de ses opprobres. Saint Walfroy, couvert d'ulcères du sommet de la tête à la plante des pieds, loin de s'abandonner aux plaintes

1. L'archevêque de Trèves avec quelques-uns de ses suffragants.
2. Grég. de Tours, *Hist. des Francs*, liv. VIII, n. 15.

et aux murmures, s'empresse de recourir à la prière, force efficace contre la fureur jalouse de l'enfer.

Le Saint, en remontant sur sa colonne, avait cru obéir aux inspirations de sa conscience, ses supérieurs lui demandent un acte d'obéissance contraire, il en descend aussitôt. C'est toujours l'homme soumis et résigné, quels que soient ses goûts ou ses répugnances, c'est le vrai et parfait chrétien, pour qui l'obéissance est plus chère que le sacrifice. Désormais réuni à ses religieux de la montagne, il les édifiera le reste de ses jours par la pratique de toutes les vertus.

Saint Walfroy se livrait avec ses frères de la montagne aux pieux exercices de la vie religieuse, quand Dieu vint le visiter par une nouvelle et dernière épreuve. La vallée du Chiers et les gorges de ses affluents ne cessaient dans ces temps malheureux d'être le théâtre de guerres sanglantes et destructives. Les seigneurs Austrasiens, presque toujours en révolte contre Childebert, venaient de se réunir à Bastogne pour former contre leur souverain un nouveau complot. Au nombre de ces conspirateurs était le duc Ursion. On croit assez communément que le duc fut la cause de la ruine du premier monastère construit sur la montagne. Poursuivi par Godégésile, général du roi d'Austrasie, il se serait réfugié avec ses complices dans l'enceinte du couvent ; ils y furent assiégés et s'y défendirent avec l'énergie du désespoir. En vain Godégésile les exhorte-t-il à se rendre à discrétion, il est contraint d'attaquer les murs sacrés, et de porter le fer et la flamme jusque dans le sanctuaire de saint Martin [1]. Saint Walfroy eut la douleur de voir, avant de mourir, son monastère détruit et entièrement ruiné. Cependant, malgré son grand âge, il trouva assez d'énergie pour en faire construire un nouveau au même lieu.

Quelques auteurs ont cru que saint Walfroy avait exercé les fonctions de doyen de la chrétienté d'Ivoy. Ces fonctions consistaient, dans ces temps anciens, à inspecter un certain nombre de paroisses, à administrer le baptême solennel la veille de Pâques et de la Pentecôte, à faire la visite des églises, et à rendre compte à l'évêque de leur situation. Grégoire de Tours, qui a vu saint Walfroy alors qu'il était déjà très-âgé, ne dit nulle part qu'il ait exercé ces fonctions ; il ne lui donne que la qualité de diacre ; or, nous voyons dans l'*Histoire de l'Eglise* que ces doyens étaient prêtres. Quoi qu'il en soit, il se trouvait au milieu de ses frères, quand il termina sa carrière. On ne connaît pas l'époque précise de sa mort ; les uns la mettent en 595 ; d'autres la reculent jusqu'à l'an 600, mais tous sont d'accord que Dieu l'appela à lui dans un âge très-avancé, le vingt et unième jour du mois d'octobre.

Une vie si remplie de bonnes œuvres, usée par les fatigues de l'apostolat au sein des plus étonnantes comme des plus héroïques austérités, tout entière dévouée à la gloire de Dieu et au salut du prochain, couronnée d'une complète victoire remportée sur le paganisme, mérita à notre Saint le don des miracles. Douze siècles se sont écoulés depuis que Dieu l'a récompensé, en le revêtant dans le ciel de gloire et d'immortalité, et les miracles, accordés à sa puissante intercession, n'ont pas cessé. Depuis des siècles, des milliers de pèlerins viennent lui demander secours et protection pour des infortunes de tout genre, et tous descendent de la montagne consolés et heureux, parce que tous emportent dans leur cœur un accroissement de foi et d'espérance.

1. Tabouillot, *Hist. de Metz*, t. 1er ; et Jeantin, *Chron. de l'abbaye d'Orval*.

Outre les miracles qui ont été rapportés dans le cours de cette vie, nous en mentionnerons ici quelques autres qui se sont opérés dans l'église du monastère, à la prière de saint Walfroy ; et ce qui suit est extrait de l'*Histoire des Francs*, déjà citée.

« Comme nous demandions au saint anachorète », dit saint Grégoire de Tours, « de nous faire connaître quelques-uns des miracles opérés dans ce lieu par saint Martin, il nous rapporta ces faits entre plusieurs autres : Un sourd-muet, fils d'un Franc d'une famille distinguée, fut conduit à l'église par ses parents ; je le fis coucher, avec mon diacre et un autre serviteur, sur un lit placé dans le saint temple : pendant le jour, il vaquait à l'oraison, la nuit il dormait dans l'église. Dieu, touché de pitié, me montra en songe saint Martin, qui me dit : Renvoie l'agneau de l'église, car il est guéri. Je ne vis là qu'un songe ; mais le matin le jeune homme vint à moi, se mit à parler et à rendre grâces à Dieu, puis, se tournant de mon côté, il me dit : J'offre mes actions de grâce au Dieu tout-puissant qui m'a rendu la parole et l'ouïe ».

« Un homme qui, souvent impliqué dans des vols et diverses sortes de crimes, avait coutume de se parjurer, dit un jour : J'irai dans l'église de Saint-Martin me purger par serment, et je serai absous. Au moment où il entrait, sa hache s'échappe de sa main, et il tombe sur le seuil de la porte, saisi au cœur d'une douleur violente. Le malheureux avoue de sa bouche le crime dont il voulait se laver par un parjure ».

« Un autre, accusé d'avoir brûlé la maison de son voisin, dit : J'irai au temple de Saint-Martin, je ferai serment, et je serai déchargé de l'accusation. Il était hors de doute qu'il avait mis lui-même le feu à la maison. Lorsqu'il se présenta pour jurer, je me tournai vers lui, et lui dis : Si l'on en croit tes voisins, tu n'es point innocent de ce crime. Dieu est partout, et sa vertu est la même au dehors comme au dedans de l'église ; si donc tu te reposes sur cette vaine sécurité que Dieu ou ses Saints ne tirent pas vengeance des parjures, tu es en présence du saint temple, jure, si cela te plaît, mais il ne te sera pas permis de mettre le pied sur le seuil sacré. Il leva la main et dit : Par le Dieu tout-puissant, et par les mérites de saint Martin son pontife, je ne suis pas l'auteur de cet incendie. Ce serment fini, il allait se retirer, lorsqu'il parut comme enveloppé de feu ; et aussitôt, se précipitant à terre, il se mit à crier que le bienheureux évêque le brûlait violemment. On pouvait entendre cet infortuné s'écrier : J'atteste Dieu que j'ai vu descendre du ciel le feu qui m'environne et qui souffle sur moi ses brûlantes vapeurs. En disant ces mots, il expira [1] ».

Ces punitions réitérées furent regardées comme des avertissements du ciel ; elles intimidèrent tellement les habitants des environs, qu'on n'entendit plus parler de parjure.

On représente parfois une idole à quelque distance de la colonne de saint Walfroy, et d'un autre côté une chapelle. Cette caractéristique fait connaître son genre de vie et indique en outre que son exemple et ses prédications répandirent le christianisme aux environs de Carignan.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS.

Le corps de saint Walfroy fut inhumé dans l'église du nouveau monastère qu'il avait fait bâtir peu de temps avant sa mort. On pense généralement, et tous les documents semblent le constater,

1. Grég. de Tours, *Hist. des Francs*, liv. VIII, n. 16.

que cette église était placée à l'endroit même de la petite chapelle qui existe encore aujourd'hui. De là ce respect religieux avec lequel les pèlerins visitent l'humble et pauvre chapelle de Saint-Walfroy ; voilà aussi ce qui explique cette vénération dont ils entourent le monument qui est à leurs yeux le signe commémoratif de son tombeau.

Les peuples voisins, ceux surtout qu'il avait convertis, vinrent les premiers vénérer le sépulcre où reposaient ses restes précieux : tous le regardaient comme un bienheureux dans le ciel et le priaient comme un Saint. Les miracles qui s'opérèrent bientôt dans l'église ne permirent pas de douter qu'il ne fût un des amis de Dieu ; le bruit s'en répandit au loin, et l'on afflua de toutes parts à la sainte montagne ; de là l'origine de ce célèbre pèlerinage que douze siècles n'ont pu affaiblir.

Le monastère rebâti par saint Walfroy a fleuri pendant quatre cents ans sous la Règle de Saint-Benoît ; mais les guerres qui au dixième siècle sont survenues entre les rois de France et les empereurs d'Allemagne, et notamment entre Lothaire et Othon II, désolèrent la partie méridionale du diocèse de Trèves. La montagne de Saint-Walfroy et les lieux circonvoisins en furent souvent le théâtre. Les religieux du monastère eurent eux-mêmes beaucoup à souffrir de ces guerres, et plus d'une fois ils durent céder la place aux attaques de l'ennemi. C'est au milieu de ces tristes circonstances que l'église et le monastère tout entier devinrent la proie des flammes, l'an 979. On avait à craindre que l'incendie n'eût pas épargné les saintes reliques, mais par un prodige éclatant, elles se retrouvèrent intactes, selon cette parole du Prophète : « Le Seigneur garde lui-même les os de ses Saints, et aucun d'eux ne sera brisé ».

Cet accident, qui concordait avec les invasions des Normands, détermina l'archevêque de Trèves, Egbert, à ordonner la translation des reliques à Ivoy, seule ville forte qui existât alors dans le pays. Cette cérémonie eut lieu le 7 juillet de l'année 980, en présence d'une foule innombrable de peuple ; tout le clergé d'Ivoy et des environs se rendit sur la montagne pour y assister. On enleva la châsse avec le corps saint qu'elle renfermait, et l'archevêque avec tout son cortége se mit en marche pour se rendre processionnellement à Ivoy.

Dieu ne cessant de faire éclater la gloire de son serviteur, illustra cette translation par un nouveau miracle non moins étonnant que celui qui préserva cette précieuse relique de l'action des flammes. Pendant une marche de plus de deux lieues, dit l'abbé de Tholey, il tomba une pluie abondante qui mouilla tous les assistants à la procession, et n'atteignit point la châsse où était renfermé le corps de saint Walfroy, l'eau respectant à son tour ce que le feu avait épargné. Ce nouveau miracle ne contribua pas peu à ranimer la ferveur des assistants, et augmenta singulièrement la confiance que les peuples avaient au Saint.

Arrivé à Ivoy, l'archevêque fit déposer la châsse dans l'église paroissiale. Cette église était située près de la fontaine Saint-Georges, c'est-à-dire à plus de cent mètres de la ville moderne, aujourd'hui Carignan ; mais elle fut détruite vers la fin du XIIe siècle. Depuis cette époque il n'est fait mention dans aucun document des reliques de saint Walfroy, et les églises qui les ont tour à tour possédées ont été successivement détruites dans les différents siéges que la ville a eu à subir. Néanmoins on croyait assez communément que l'église de Carignan les possédait encore au moins en partie après la grande Révolution. On essaya en effet, en 1826, de constater l'identité de certains ossements sauvés des ruines, dans la supposition qu'ils auraient été ceux de saint Walfroy. Malheureusement on ne put parvenir à une certitude ; et l'autorité diocésaine, en rééditant l'office propre du diocèse de Reims, lors de la restauration de la liturgie romaine, fit insérer dans la légende de saint Walfroy ces paroles que les amis du Saint liront toujours avec tristesse : « Ces précieux gages ont péri à l'époque de la Révolution française ».

Toutefois cette perte si regrettable ne doit en rien affaiblir ni ébranler la confiance des fidèles : Dieu permet quelquefois, dit saint Bernard, que les corps de ses Saints soient humiliés sur la terre, et que leurs reliques disparaissent [1]. Il est parfois aussi donné *à la bête* (c'est-à-dire au démon), selon le langage des Ecritures, *de faire la guerre aux Saints* [2], et de prévaloir pour un temps. Mais ce que Dieu ne permet pas, c'est que leur mémoire périsse : *In memoria æterna erit Justus*. La mémoire de saint Walfroy et de ses bienfaits vivra à jamais dans la reconnaissance des peuples. C'est pourquoi la montagne aimée du saint anachorète n'a pas cessé d'être visitée par les infortunes d'ici-bas, et toujours elle sera chère aux pèlerins, car elle est la montagne de prières et de grâces, la montagne des prodiges et des miracles.

Totalement ruiné dans les guerres entre les rois de Germanie et les rois de France, le monastère de Saint-Walfroy avait disparu pendant le Xe siècle. En l'an 1240, il n'en restait plus qu'une petite église incorporée avec ses annexes à celle d'Orval ; cette église ou chapelle était sous la garde de quelques ermites dépendant des religieux de ce couvent. L'ermitage de la montagne, lieu d'asile et de refuge des pèlerins, a duré plusieurs siècles ; et le pèlerinage, sous ces humbles et pauvres religieux, n'avait rien perdu de sa célébrité, quand la Révolution éclata. Ainsi que la plupart des établissements religieux en France, il fut supprimé sur la fin du XVIIIe siècle.

Un soir du mois de juin 1793, frère Antoine, dernier ermite de Saint-Walfroy, prosterné dans

1. Saint Bernard, *Serm.* V, sur la Fête de tous les Saints. — 2. Dan., VII, 21.

le sanctuaire de la chapelle, se relevait, après de longues et douloureuses méditations, pour prendre quelque repos, un bruit plus intense, une lueur plus rougeâtre que dans la précédente nuit vinrent tout à coup frapper son oreille et éblouir ses yeux. Le vieil anachorète crut un instant que le phénomène raconté par Grégoire de Tours allait se reproduire; mais ce n'était qu'un simple mirage, dont la cause trop réelle existait à une lieue de là. Au point du jour, une fumée épaisse et large remplissait déjà le bassin de la Marche et du Chiers : des langues de feu se détachaient, par intervalle, du fond du tableau que, de loin, contemplaient les ermites épouvantés. C'était le riche et vaste monastère d'Orval qui s'abîmait sous l'action dévorante du feu.

La chute de l'abbaye entraîna celle de l'ermitage ; les religieux et les frères n'eurent plus d'autre ressource que d'aller demander à la terre d'exil ce que la patrie leur refusait, la liberté de prier Dieu.

A peine la tourmente révolutionnaire avait-elle cessé, que le pèlerinage à la sainte montagne reprit son cours ordinaire. Malheureusement ce pieux héritage de la foi de nos pères n'avait plus pour gardien frère Antoine ; l'humble ermite, en partant pour l'exil, ne devait plus revoir et sa chère montagne et sa pauvre chapelle. En tombant en des mains cupides et profanes, l'ermitage avait été transformé en propriété vénale et livré à la spéculation et au trafic. On eût pu croire un instant que la mémoire du Bienheureux allait s'éteindre sur la montagne : on n'y entendait plus de chants sacrés, plus d'instructions pieuses et édifiantes, plus de prières publiques. Pourtant, malgré les désordres qui souillaient l'antique séjour du saint anachorète, la chapelle continuait à être visitée, tant était enracinée dans les âmes la confiance qu'on avait eue en saint Walfroy.

Avertie des irrévérences et des profanations qui se commettaient à la chapelle, l'autorité ecclésiastique dut d'abord l'interdire et la dépouiller de son caractère religieux [1]. On ne sait que trop dans quel état de dénûment et de pauvreté elle était tombée depuis plus de quarante ans. Le zèle de Son Eminence le cardinal Gousset souffrait de cet état de choses déplorable ; mais occupé alors à fonder plusieurs établissements que réclamaient les besoins de son diocèse, et qui sont dus en grande partie à sa bienfaisance, il se vit obligé d'ajourner la restauration de l'œuvre de Saint-Walfroy. Cet ajournement ne fut pas de longue durée ; le cardinal trouva bientôt de nouvelles ressources dans sa charité, et, avec le concours des amis de l'œuvre, il put acquérir et ajouter ce nouvel établissement à ceux dont il avait déjà doté le diocèse. L'antique et célèbre pèlerinage de la montagne rentrait dans l'héritage commun de ses nombreux enfants, et, désormais placé sous la garde de l'autorité ecclésiastique, il a retrouvé son caractère sacré et religieux. C'est à ce titre qu'il se présente à la vénération des fidèles et qu'il se recommande à leur confiance.

La chapelle de Saint-Walfroy a été *provisoirement* restaurée ; l'intention bien connue de Son Eminence est, dès que les ressources le permettront, d'en faire construire une plus spacieuse et plus digne du Saint. Un prêtre du diocèse est chargé de desservir la chapelle. Cet ecclésiastique s'est adjoint quelques aides pour le service des visiteurs qui trouveront sur la montagne, même pour la nuit, une bienveillante hospitalité. Une hôtellerie sur la montagne devenait presque une nécessité pour les pèlerins : entre autres avantages que ceux-ci en retirent, ils ont celui de se préparer dès la veille à bien faire leur pèlerinage en assistant à la messe, aux instructions et aux prières publiques qui ont lieu tous les jours à la chapelle. Ils peuvent encore mettre ce temps à profit s'ils veulent se confesser ; M. le chapelain a la charité d'entendre les pénitents à toutes les heures qui leur conviennent.

La fête de saint Walfroy se célèbre solennellement le 21 octobre, jour anniversaire de sa mort. Tous les jours de la neuvaine qui suit immédiatement cette fête, les pèlerins peuvent assister à la sainte messe, se confesser et entendre les instructions.

Bien que le pèlerinage soit ouvert tous les jours de l'année, il y a néanmoins des jours de pèlerinages spéciaux ou jours de concours, qui sont : le 25 juin, jour de la foire de Saint-Jean-Baptiste ; — le premier mardi de septembre ; — les jeudi et vendredi saints ; — les lundis de Pâques et de la Pentecôte ; — les trois jours des Rogations ; — le 7 juillet, jour de la translation des reliques du Saint ; — tous les mercredis et vendredis de l'année ; — et spécialement les mercredis et vendredis de Carême.

Il existe dans la chapelle de Saint-Walfroy une association de prières, qui a pour but : 1° la conversion des pécheurs ; 2° la sanctification des saints jours de dimanches et de fêtes ; 3° l'extinction du blasphème ; 4° le soulagement des malades et des affligés ; 5° la bonne éducation ; 6° le soulagement des agonisants ; 7° enfin celui des âmes du purgatoire. Pour faire partie de cette association, il suffit de donner son nom et de réciter chaque jour à l'intention proposée, un *Pater*, un *Ave* et l'invocation suivante : *Saint Walfroy, priez pour nous et pour tous ceux qui implorent votre protection.*

Nous devons cette notice à l'obligeance de M. l'abbé Dumay, curé de Moulins, au diocèse de Verdun.

1. Elle a été interdite le 18 novembre 1828.

SAINTE CÉLINE OU CÉLINIE, MÈRE DE SAINT REMI (Ve siècle).

Sainte Céline, recommandable par sa piété et ses vertus, avait épousé dans sa jeunesse Emile, comte de Laon, seigneur d'une haute noblesse et qui mérita les louanges de saint Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont-Ferrand. Elle vécut avec son époux dans une grande union ; elle lui était chère à cause de son caractère aimable et aussi à cause de sa prudence, de sa réserve, de sa modestie et de la tendre et chaste affection qu'elle lui portait. Le Seigneur bénit ce mariage dont un des premiers fruits fut la naissance d'un enfant appelé à une haute destinée : c'était saint Prince ou Principe, qui devint évêque de Soissons.

Au bout de quelque temps, par un secret dessein de la Providence, Céline cessa d'être féconde, et pendant de longues années, elle gémissait souvent devant le Seigneur sur la privation d'une plus nombreuse progéniture. Ses prières ne furent pas vaines auprès du Dieu de bonté et de miséricorde. Un célèbre solitaire nommé Montan, qui habitait au milieu des bois de La Fère, passant sa vie en jeûnes, en veilles et en prières continuelles, fut souvent favorisé de révélations toutes célestes. Comme l'Eglise était alors accablée de divers maux dans la Gaule-Belgique, ce Saint demandait sans cesse à Dieu d'avoir compassion de cette contrée et de lui rendre la paix. Ayant, une fois entre autres, passé en oraison pour ce sujet une nuit entière, il entendit une voix d'en haut qui disait : « Le Seigneur a daigné regarder la terre du haut du ciel, afin que toutes les nations du monde publient les merveilles de sa puissance et que les rois tiennent à honneur de le servir. Céline sera mère d'un fils qu'on nommera Remi (*Remigius* ou *Remedius*) ; je l'emploierai pour la délivrance de mon peuple ».

Montan reçut par trois fois l'ordre d'aller avertir cette vertueuse dame des merveilles que Dieu opérerait par son moyen. Le saint ermite se rendit donc à Cerny, où était le château de Céline, et lui communiqua ce qu'il avait entendu dans sa vision. « Comment se pourra-t-il faire », répondit Céline, « que mon mari et moi étant si âgés, je me trouve encore mère dans ma vieillesse ? » — « Non-seulement cela arrivera », repartit le saint homme, « mais lorsque vous viendrez à sevrer votre enfant, quelques gouttes de votre lait mises sur mes yeux me feront recouvrer la vue que j'ai perdue depuis si longtemps ».

Céline et Emile ajoutèrent foi à ces paroles ; et dans le dixième mois qui suivit, cette dame mit au monde un fils qu'elle appela Remi ; Laon se glorifie de l'avoir vu naître. Quant au pieux solitaire, il recouvra la vue en se frottant les yeux avec son lait, ainsi qu'il l'avait prédit. Céline et Emile eurent le plus grand soin de l'éducation de cet enfant de bénédiction. Ils le mirent à Laon pour être instruit dans les lettres et les sciences, et en même temps formé à la piété parmi les clercs de l'Eglise de Sainte-Marie. Il devint archevêque de Reims et baptisa Clovis, premier roi de France.

Céline mourut dans un âge avancé, pleine de mérites devant Dieu et devant les hommes. Elle fut enterrée à Laverguy (*Labriniacum*), jadis paroisse, aujourd'hui ferme dépendant de Parfondru, environ à deux lieues de Laon.

On représente sainte Céline en compagnie de son fils saint Remi.

Notice due à l'obligeance de M. l'abbé Henri Congnet, du chapitre de Soissons.

SAINTE CÉLINE [1] DE MEAUX, VIERGE (vers 530).

La ville de Meaux vit naître la vierge Céline, dont le nom exprime la vie, qui fut toute céleste. Ses parents étaient distingués par leur naissance et par leur fortune, et plus encore par leur attachement à la religion ; aussi leur fille fut élevée dans la pratique des vertus chrétiennes. Céline, prévenue des grâces du ciel, mit à profit les leçons et les exemples de ses parents, et on la vit grandir en sagesse et en piété, autant qu'en âge et en grâce extérieure. Elle devint une jeune personne accomplie selon Dieu et même aux yeux du monde.

1. *Alias :* Célgne, Cilinie, *Cœlinia, Cilinia.*

Mais ces belles qualités, unies à la richesse et à la naissance, trop souvent sont un piége. Céline faillit elle-même y être surprise. Elle fut recherchée en mariage par un jeune homme de noble famille, et les choses allèrent jusqu'aux fiançailles. La jeune vierge sentait en elle une répugnance, elle entendait une voix intérieure qui l'appelait à d'autres noces que celles de la terre ; mais sans expérience et sans guide, elle cédait à la volonté de ses parents, dont elle n'avait jamais su contredire les sentiments et les vues.

Dieu vient toujours en aide aux âmes simples et pures ; il arriva que sainte Geneviève fit un voyage à Meaux, où sa réputation de sainteté l'avait mise en grande vénération. Céline fut poussée vers elle par l'Esprit du Seigneur ; elle lui ouvrit son cœur ; elle lui montra ses répugnances pour l'état de vie qu'on voulait lui faire embrasser ; elle lui témoigna le désir de la suivre comme une compagne. Geneviève consulta le Seigneur dans la prière, et engagea la jeune vierge à faire de même. Leur prière fut exaucée : la Sainte connut qu'elle devait accepter cette nouvelle compagne, et celle-ci se trouva déterminée à renoncer à son fiancé, pour donner à Dieu son cœur sans partage, et consacrer à Jésus-Christ sa virginité.

Cependant le jeune seigneur à qui elle avait été promise n'eut pas plus tôt ouï l'annonce de cette détermination, qu'il résolut de se venger. Nos deux vierges, averties à temps, prirent le parti de se retirer à l'église. Mais l'église pouvait être envahie, et on pouvait les en arracher. Dieu, qui était l'auteur du changement opéré dans le cœur de Céline, vint à leur secours. La porte de la chapelle du baptistère s'ouvrit d'elle-même, les deux fugitives purent y entrer, et se trouvèrent ainsi à l'abri de tout péril.

Se regardant comme sauvée d'un naufrage, Céline, pleine de reconnaissance, ne songea plus qu'à se vouer tout entière au Seigneur, qui l'avait si visiblement protégée. Elle demanda d'imiter Geneviève, de prendre l'habit et le voile des vierges, et de vivre sous sa conduite, en marchant dans les voies de la perfection. Geneviève lui accorda tout ce qu'elle voulut. A dater de ce moment, Céline vécut d'une vie austère et pénitente, jusqu'au jour où le ciel voulut l'appeler aux jouissances réservées aux âmes chastes et pures : ce qui arriva le 2 octobre, vers l'an 530.

Elle mourut à Meaux, qui l'a prise pour patronne, et fut ensevelie dans le faubourg qui portait autrefois son nom et s'appelle aujourd'hui faubourg Saint-Nicolas. Sur son tombeau s'élevait jadis une église, d'abord abbatiale, ensuite priorale et paroissiale, qui fut détruite à la Révolution. Les reliques de sainte Céline se conservent aujourd'hui partie dans la cathédrale, partie dans l'église Saint-Nicolas et Sainte-Céline où, chaque année, le peuple vient les vénérer.

Vie de sainte Céline, par M. l'abbé Chapia ; *Propre de Meaux ; Acta Sanctorum.*

SAINT ASTIER, ERMITE EN PÉRIGORD (vers 640).

Saint Astier naquit à trois lieues de Périgueux (Dordogne), au château de Puy-de-Pont, d'une famille noble et illustre, mais païenne. C'était vers l'an 560, sur la fin du règne de Childebert. Ses parents lui donnèrent un précepteur chrétien, qui l'instruisit, non-seulement dans les sciences et les lettres, mais principalement dans la piété. Il avait à peine quinze ans, lorsque sous l'influence de son religieux instituteur, il alla à Angoulême se mettre sous la direction de saint Cybard, qui était périgourdin comme lui et même son parent, dit un vieil historien. Celui-ci le reçut avec une grande bienveillance. A l'école d'un maître si parfait, le jeune Astier fit des progrès étonnants ; il reçut bientôt le baptême et ne tarda pas à revêtir l'habit noir des religieux du monastère, dont saint Cybard avait la conduite.

Dans cette condition nouvelle, il était heureux et il n'aurait jamais songé à quitter son nouveau maître, si un ange du ciel n'était venu l'avertir de retourner sur la terre du Périgord pour convertir à la foi ses parents idolâtres. Il obéit aussitôt à cette voix céleste et, après avoir versé d'abondantes larmes, il embrasse son saint directeur et revient aux lieux qui l'ont vu naître. Il n'avait encore que vingt ans. Son habit de pénitence, ses austérités, et mieux encore, ses paroles pleines de charité changèrent le cœur de ses parents ; il eut le bonheur de baptiser toute sa famille, et après un pareil succès, il se retira dans un lieu écarté, où une grotte lui servit de demeure ; c'est là qu'il passa le reste de ses jours dans les exercices de l'oraison et de la pénitence.

L'amour de la solitude était son attrait et sa vocation : éloigné du commerce des hommes, séparé des influences mondaines, recherchant le silence et le recueillement, il se livrait à la mortifi-

cation ; les herbes et les racines sauvages étaient sa nourriture ; il buvait l'eau d'une fontaine voisine et vivait, comme les anges, dans la contemplation. Sa vie n'était pas oisive : il travaillait de ses mains et faisait des corbeilles, que son disciple, saint Aquilin, allait vendre dans les foires du voisinage. Cependant l'éclat de son admirable sainteté et le bruit de ses miracles se répandirent au loin, et les foules vinrent le visiter pour lui demander des conseils, ou pour obtenir la guérison de leurs maux.

Un jour, une princesse, affligée d'une maladie incurable, se fit conduire devant le saint thaumaturge ; elle ne pouvait se tenir sur ses pieds, il fallut la transporter sur son lit. Le serviteur de Dieu lui dit : « Madame, levez-vous, et soyez guérie au nom de Jésus-Christ ». La princesse fut aussitôt rétablie ; il fit mieux encore, il la convertit à la foi et lui donna le saint baptême. Pour témoigner sa reconnaissance, celle-ci fit construire en cet endroit une belle église en l'honneur de saint Pierre, qu'elle dota de revenus suffisants pour son entretien et son service.

Saint Astier vécut de longs jours ; à sa quatre-vingtième année, Dieu lui fit connaître que sa dernière heure était venue ; il reçut les sacrements de l'Eglise, fit le signe de la croix sur son corps, et rendit son esprit à son créateur, en prononçant les dernières paroles de Jésus-Christ sur la croix : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ». C'était le 4 octobre. Il voulut être inhumé dans l'église que la princesse avait fait construire, devant l'autel de saint Front, premier évêque de Périgueux, qui était le grand Saint de sa dévotion. Au moment de la mort du Saint, toutes les cloches des ermitages et des chapelles du voisinage sonnèrent toutes seules ; ce miracle donna lieu aux armoiries de la ville de Saint-Astier (Dordogne), et à celles de la famille de ce nom. Les armoiries de la ville de Saint-Astier sont : De gueules à la cloche d'or bataillée d'argent.

Nous devons cette notice à l'obligeance du très-révérend Père Carles, du Calvaire de Toulouse. — L'ancien office, qu'on chantait autrefois en l'honneur du Saint, dans la collégiale de Saint-Astier, se trouve à la bibliothèque de la ville de Périgueux. C'est un volume in-12, relié, imprimé à Paris, chez Muguet, en 1684, avec l'approbation de Mgr Le Boux, évêque de Périgueux. — La *Vie de saint Astier* a été publiée sur un vieux manuscrit par le Père Aubertin, prieur de l'abbaye d'Estival, de l'Ordre de Prémontré (Nancy, chez Charlot, 1656).

SAINT CONDÈDE [1], ANACHORÈTE ET MOINE DE FONTENELLE (685).

Saint Condède était un prêtre anglais, qui, dans le but d'une plus grande perfection, traversa l'Océan et vint se livrer, pendant plusieurs années, à la vie contemplative, dans la solitude qui portait le nom de *Fontaine de Saint-Valery*, située entre Gouy et Cambron, au bas du bois de La Motte, là où subsista un ermitage jusqu'aux premiers jours de la Révolution.

La réputation de ferveur dont jouissait l'abbaye de Fontenelle (plus tard Saint-Vandrille) parvint jusque dans la solitude de Condède, qui résolut d'aller chercher dans ce monastère des voies de plus haute perfection. Après s'être embarqué sur l'Océan, il entra dans la Seine et aborda heureusement au port d'Arélaune *(Arelaunum)*, résidence mérovingienne, située près de la station romaine, désignée sous le nom de *Lotum*. La forêt d'Arélaune, située près de Vatteville, dans l'arrondissement d'Yvetot, prit le nom de Brotonne à l'époque normande, et l'a conservé jusqu'à nos jours.

Les sauvages habitants d'Arélaune refusèrent l'hospitalité à saint Condède, qui finit toutefois par trouver un asile chez une pieuse femme dont la compatissante charité fut bientôt récompensée. Une vision lui apprit que son hôte était un élu du Seigneur. Réveillée par la tempête, au milieu de la nuit, elle ouvrit la fenêtre de sa chambre, et aperçut au-dessus du logis de Condède une immense colonne de lumière qui s'élevait jusqu'aux cieux.

En 673, saint Condède arriva à l'abbaye de Fontenelle, où il prit l'habit monastique. Mais, peu de jours après, il manifesta le désir de se livrer à la prédication, et l'abbé saint Lantbert lui assigna pour résidence l'île de Belcinac ou Barcinac, située à une lieue de là, entre Caudebec et Vatteville. Cette île fut dans la suite ensevelie sous les eaux. Le roi, Thierry III, ayant eu un songe la nuit qui suivit l'arrivée de Condède à Belcinac, se rendit le lendemain dans l'île, et, appréciant les éminentes vertus du Saint, il lui concéda à perpétuité, pour lui et les moines qui lui succédè-

1. *Alias :* Condé, Condète, Condette. En latin, *Condedus, Condedes, Condelus, Candidus.*

raient, non-seulement l'île de Belcinac, mais encore, sur les rives voisines de la Seine, le lieu nommé *Lotum*.

L'île de Belcinac était un séjour délicieux où les fidèles se réunissaient pour écouter la parole de Dieu. Saint Condède y construisit une église qu'il dédia à la sainte Vierge, et une autre sous le vocable des apôtres saint Pierre et saint Paul, dans laquelle il érigea un autel commémoratif à saint Valery.

En 675, Condède légua, par testament, à l'abbaye de Fontenelle, toutes les possessions qu'il tenait de la munificence royale, et, en outre, des prairies situées à l'occident de l'île, vers l'endroit où se voit aujourd'hui Bliquetuit.

Après une longue vie, profondément mortifiée et remplie de bonnes œuvres, saint Condède rendit son âme à Dieu, dans son île de Belcinac, le 21 octobre 685. Il y fut inhumé dans l'église des Saints-Apôtres. Quand elle menaça de disparaître sous les eaux de la Seine, les moines de Fontenelle transportèrent son corps dans leur église de Saint-Pierre. Il ne reste rien de saint Condède, aucune relique, aucune fondation, pas même la solitude normande qu'il habita durant quinze ans, et qui est aujourd'hui ensevelie sous les eaux. On célébrait sa fête à l'abbaye de Fontenelle (Saint-Vandrille) le 21 octobre.

Tiré de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

XXIIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Jérusalem, saint Marc, évêque, personnage très-illustre et très-savant, le premier des Gentils qui ait gouverné cette Eglise ; il obtint la palme du martyre peu après son élection, sous l'empereur Antonin. 156. — A Andrinople, en Thrace, la naissance au ciel des saints martyrs PHILIPPE, évêque, Sévère, prêtre, Eusèbe et Hermès, qui après avoir enduré la prison et les fouets, furent brûlés sous Julien l'Apostat[1]. 304. — De plus, les saints martyrs Alexandre, évêque, Héraclius, soldat, et leurs compagnons[2]. IIe ou IIIe s. — A Fermo, dans la Marche d'Ancône, saint Philippe, évêque et martyr. Vers le milieu du IIIe s. — A Huesca, en Espagne, les saintes vierges Nunilone et Alodie, sœurs, qui, pour avoir confessé la foi, furent décapitées par les Sarrasins, et consommèrent ainsi leur martyre[3]. 841. — A Cologne, sainte Cordule, l'une des compagnes de sainte Ursule, qui, s'étant d'abord cachée par crainte, en voyant les supplices et le massacre des autres vierges, se repentit de cette action et, le lendemain, se présenta d'elle-même aux barbares, et reçut la dernière de toutes la couronne du martyre. IVe s. — A Hiérapolis, en Phrygie, saint ABERCE, évêque, qui florissait sous l'empereur Marc-Antonin. Vers 167. — A Rouen, saint MELLON, que le pape saint Etienne sacra évêque et envoya prêcher l'Evangile dans cette ville. 311. — En Toscane, saint Donat l'Ecossais, évêque de Fiesole. 874. — A Vérone, saint Vérécond, évêque et confesseur. 522. — A Jérusalem, sainte Marie Salomé, qui, comme on le voit dans l'Evangile, prit soin de la sépulture de Notre-Seigneur. Ier s.

1. Tous les hagiographes, anciens et modernes, les Bollandistes en tête, démontrent que saint Philippe et ses compagnons appartiennent au commencement du IVe siècle (304), et n'ont pas souffert sous Julien l'Apostat (360-363), ni sous Dèce (249-251), mais sous Dioclétien (284-305). — *Acta Sanctorum*, tome IX d'octobre, page 540.

2. Ce sont, d'après les Bollandistes, les saintes Anne, Théodote, Glicérie et Elisabeth, martyres

3. Les deux sœurs Nunilone et Alodie naquirent en Castille d'un père musulman et d'une mère chrétienne qui les fit baptiser et les éleva dans les pures maximes de la foi. A l'époque où les Sarrasins, commandés par Abdérame, se rendirent maîtres de l'Espagne, les deux vierges furent enveloppées dans la persécution générale contre les chrétiens et eurent la tête tranchée dans la prison où on les avait renfermées. — *Acta Sanctorum*.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Arles, sainte Marie Salomé, citée au martyrologe romain de ce jour et dont nous avons esquissé la notice au 25 mai (note 3 au martyrologe de France). Ier s. — Aux diocèses d'Angers, du Puy et de Meaux, saint Pierre d'Alcantara, dont nous avons donné la vie au 19 octobre. 1562. — Aux diocèses d'Autun et de Reims, saint Jean de Kenty, prêtre, dont nous avons donné la vie au 20 octobre. 1473. — Au diocèse de Beauvais, saint Calliste Ier, pape et martyr, dont nous avons donné la vie au 14 octobre. 222. — Au diocèse de Cahors, saint Gérault d'Aurillac, confesseur, dont nous avons donné la vie au 13 octobre. 909. — Aux diocèses de Châlons, Mende et Verdun, saint LUPIEN ou LOUVENT *(Lupentius)*, abbé de Saint-Privat de Mende et martyr. Vers 584. — Au diocèse de Clermont, saint Népotien, évêque de ce siége et confesseur[1]. Vers 388. — Aux diocèses de Coutances, Paris et Rouen, saint Mellon, évêque de ce dernier siége et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 311. — A Langres, saint Vallier ou Valier, archidiacre de cette Eglise et martyr[2]. Vers 264. — Au diocèse de Mayence, saint Sévère, évêque de Ravenne et confesseur, dont nous avons donné la vie au 1er février. 389. — Au diocèse de Nantes, fête de la translation des reliques de saint BENOÎT DE MACERAC, abbé, dont le décès est indiqué au martyrologe de France du 1er octobre. 845. — Au diocèse de Pamiers, sainte Hedwige, veuve, duchesse de Pologne, dont nous avons donné la vie au 17 octobre. 1243. — Au diocèse de Perpignan, sainte Cordule, vierge et martyre à Cologne, citée au martyrologe romain de ce jour, et dont le chef se conserve religieusement dans l'église cathédrale de Perpignan. IVe s. — Au diocèse de Rennes, saint MODERAN ou MORAN, évêque de ce siége et confesseur. 730. — Aux diocèse de Nancy et de Saint-Dié, saint EUCAIRE, évêque (de Toul, très-probablement) et martyr, près du village de Pompey (Meurthe). IVe s. — Au diocèse de Saint-Flour, saint Viateur, du clergé de Lyon, sous saint Just, archevêque de ce siége. Il est déjà cité au martyrologe romain du 21 octobre. 390. — Au diocèse de Soissons, saint LOUP, évêque de ce siége et confesseur. 540. — Au diocèse de Tarbes, saint Exupère d'Arreau, évêque de Toulouse et confesseur, dont nous avons donné la vie au 28 septembre. 405. — Au diocèse de Tours, fête de l'invention des reliques de saint Gatien, premier évêque de ce siége, dont nous donnerons la vie au 18 décembre. Ier s. — Au diocèse de Versailles, saint Savinien et saint Potentien, apôtres de Sens et martyrs, mentionnés au 19 octobre, et dont nous donnerons la vie au 31 décembre. Ier s. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Denis *(S. Dionysius in Francia)*, les saintes vierges et martyres Panefrède, Seconde et Simibérie, compagnes de sainte Ursule de Cologne, dont nous avons donné la vie au jour précédent. IVe s. — A Langres, les saintes Florine et Valérie, vierges et martyres, compagnes de la même sainte Ursule. IVe s. — A Trèves, saint Vandelin (Wendelin, Wendel), abbé de Tholey et confesseur[3]. 1015. — Au diocèse de Cologne, les trois cent soixante martyrs Maures, massacrés dans cette ville, sous l'empereur Maximien Hercule. Commencement du IVe s.

1. Népotien naquit dans la cité d'Auvergne, de parents illustres qui l'élevèrent avec soin dans la piété et dans les sciences. Les progrès qu'il y fit furent rapides et étonnants. Saint Grégoire de Tours assure qu'il se fit remarquer dans le siècle par une éminente sainteté. On n'a d'ailleurs rien de bien circonstancié, ni de bien avéré sur les actions de sa vie, avant et durant son épiscopat. Il succéda à saint Allyre, et fut ainsi le cinquième évêque de Clermont. Vers le commencement de son épiscopat, Arthème, envoyé en ambassade de Trèves en Espagne par l'empereur Maxime, étant tombé malade à Clermont, Népotien le consola, lui rendit tous les services que peut inspirer une ardente charité, lui administra les derniers Sacrements, et le vit recouvrer subitement et miraculeusement la santé. Arthème, également touché et des services que le Saint lui rendit, et des discours qu'il lui tint sur le néant de toutes les choses d'ici-bas, oublia sa patrie, renonça à son épouse, se fixa en Auvergne, où il fut élevé au sacerdoce, et mérita de succéder à son bienfaiteur. Saint Népotien mourut vers l'an 388, et fut inhumé dans l'église voisine de celle de Saint-Allyre, qui a pris depuis le nom de Saint-Vénérand, et où saint Grégoire de Tours assure que, par son intercession, il s'est opéré plusieurs guérisons miraculeuses. — *Acta Sanctorum.*

2. Vallier de Langres avait fui cette ville après le martyre de saint Didier, son évêque, et s'était dirigé vers la Bourgogne; mais les barbares l'atteignirent à Port-sur-Saône (Haute-Saône) et le décapitèrent après lui avoir fait souffrir de cruels tourments. Les chrétiens ensevelirent son corps non loin du lieu où il avait été martyrisé, à l'endroit où s'est formé le village actuel de Saint-Vallier. La cathédrale de Saint-Mammès de Langres possédait de ses reliques, apportées de l'abbaye de Molesme. A Langres encore, en mémoire de saint Vallier, on portait son image aux processions solennelles devant le grand archidiacre du diocèse. — *Saints de la Haute-Marne*, par M. l'abbé Godard; *Saints de Troyes*, par M. l'abbé Defer.

3. Ecossais d'origine et issu de sang royal, Wendel quitta, jeune encore, sa patrie et embrassa la vie solitaire dans le diocèse de Trèves. Il se mit ensuite au service d'un gentilhomme de ce pays qui lui confia la garde de ses troupeaux. Plus tard, avec l'agrément de son maître, il se retira dans une cellule près du monastère de Tholey ou Saint-Maurice des Vosges (Ordre de Saint-Benoît, au diocèse de Trèves) dont il devint abbé à la mort du bienheureux Primin. Il finit ses jours dans cette maison (1015) et fut enseveli dans sa première cellule où l'on bâtit une chapelle et plus tard une église. La petite ville de Saint-Wendel s'éleva peu à peu autour du tombeau du serviteur de Dieu, dont on honore encore les reliques dans l'église dite *Wallfahrts-Kirche.* — Mabillon et Continuateurs de Godescard.

— A Oosterhout, près de Bréda, ville forte de Hollande (Brabant septentrional), saint Oelbert (Odelbert, Ulbert), laboureur, assassiné dans un champ où il se reposait des fatigues de la journée, par des personnes qui le prirent, par mégarde, pour l'auteur d'un meurtre qui venait de s'accomplir dans cette contrée. Il est le patron secondaire de l'église d'Oosterhout. Epoque inconnue. — A Vannes, le bienheureux Ruaut (Rotalde, Rohaut, Rouaud), évêque de ce siége et confesseur, après avoir mené la vie monastique sous l'habit cistercien. 1177.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Jérusalem, sainte Marie Salomé, qui, comme le dit l'Evangile, prit soin de la sépulture de Notre-Seigneur. Ier s.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — Sainte Hedwige, veuve, duchesse de Pologne, dont il est fait mention le 15 octobre[1]. 1243.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la Sainte-Trinité. — L'octave de la Dédicace des églises de notre Ordre sacré.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Varsovie, en Pologne, le bienheureux Ladislas, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, très-célèbre par sa sainteté, son érudition et son éloquence, qui émigra vers le Seigneur le 4 mai, et brilla, avant et après sa mort, par l'éclat de ses miracles. 1505.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — L'octave de sainte Thérèse, vierge, de l'Ordre des Carmélites[2]. 1582.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — A Verocchio, au diocèse de Rimini, le bienheureux Grégoire Celli, confesseur de notre Ordre, remarquable par la pratique de toutes les vertus chrétiennes et par son zèle pour la foi catholique[3]. 1343.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — De même que chez les Chanoines Réguliers.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Frères Mineurs.

Martyrologe des Carmes déchaussés. — De même que chez les Carmes.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Saint Leugat (Léogathe, Légat, Leucat, Leucade, Léogat), martyr, cité par les apographes de saint Jérôme sans plus de détails. — Chez les Coptes (chrétiens qui habitent l'Egypte, la Nubie et l'Abyssinie), saint Jules, martyr. Avant le IVe s. — En Egypte, les saints Abibe et Apollon, moines. IVe s. — A Tortose *(Dertosa)*, ville d'Espagne (Catalogne), sainte Candide ou Candie, vierge et martyre, une des compagnes de sainte Ursule de Cologne. Son culte est fort populaire à Tortose : l'église cathédrale possède son chef ; elle l'a obtenu, en 1351, de Guillaume, archevêque de Cologne. Cette relique insigne est entourée de la plus grande vénération. Les personnes qui souffrent de maux de tête ou de maux de gorge guérissent de leur infirmité quand ils ont le bonheur de pouvoir toucher ce chef sacré. IVe s. — A Fribourg, en Saxe, sainte Flore, vierge et martyre, autre compagne de sainte Ursule de Cologne. IVe s. — Au Mont-Cassin, dans l'ancien royaume de Naples (Terre de Labour), les saints Constantin et Simplice, abbés. Leurs corps furent déposés sous l'autel majeur de la basilique cassinienne, aux pieds de celui de saint Benoît. En 1692, ils furent transférés dans la chapelle de Saint-Berthaire, et en 1710, dans celle de Saint-Grégoire le Grand. En mai 1799, l'armée française envahit le Mont-Cassin et profana les reliques que possédait la basilique. Celles qu'on a pu soustraire à la fureur des impies se conservent aujourd'hui dans la sacristie ; mais il n'est plus possible de distinguer à qui elles appartiennent. Vers 570. — Près de Mérida *(Emerita Augusta)*, ville d'Espagne (Estramadure), saint Noint *(Nun-*

1. Voir la vie de sainte Hedwige au 17 octobre. — 2. Voir la vie de sainte Thérèse au 15 octobre.

3. Grégoire naquit, en 1225, à Verocchio, d'une famille noble et chrétienne. Sa mère étant devenue veuve lorsqu'il n'avait encore que trois ans, elle le consacra à la sainte Vierge, à saint Augustin et à sainte Monique. A quinze ans, il entra chez les Ermites de Saint-Augustin, et fit profession dans leur maison de Verocchio à laquelle il donna tous ses biens. Employé par ses supérieurs aux travaux du saint ministère, il convertit un grand nombre de pécheurs et combattit avec succès plusieurs hérétiques qui renouvelaient les erreurs d'Arius. Obligé de quitter son monastère, il se rendait à Rome, lorsque, passant dans le diocèse de Rieti, il trouva sur une montagne des Ermites de son Ordre qui l'admirent dans leur solitude et où il passa le reste de sa longue vie dans les austérités et les autres pratiques de la perfection religieuse. Il mourut en 1343, âgé de cent dix-huit ans. On porte son corps en procession, dans les temps de sécheresse, pour obtenir de la pluie. Clément XIV a approuvé son culte en 1769. — L'abbé Pétin, *Vies des Saints.*

ctus), d'abord abbé, puis ermite. Un seigneur de la contrée, touché de ses vertus, lui avait cédé quelques-unes de ses terres, afin que leur produit pût subvenir aux besoins du Saint et de ses disciples; des personnes jalouses l'assassinèrent. Vers 580. — A Bobbio *(Bobium)*, ville du royaume d'Italie, sur la Trebbia, saint Mérovée, moine et confesseur. Vers 626. — A Luna (aujourd'hui Luni ou Lunegiano), ville maritime de l'ancienne Etrurie, saint Salaire, évêque de cet ancien siége (transféré à Sarzane) et martyr. VIIe s. — A Ryle, dans l'ancienne Bulgarie, saint Jean, abbé et confesseur. 946. — A Bologne, dans la Romagne, et à Nice (Alpes-Maritimes), le bienheureux Jérôme Garibe, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs. Il mourut le 5 novembre 1502 et fut enseveli à Bologne, dans la chapelle du Crucifix; en 1614, son corps fut transféré dans celle de Saint-François, et, l'année suivante, on le déposa sous l'autel de Saint-Laurent. Des parties de ses reliques furent envoyées au monastère de Port-Maurice (1605), et à Nice (1696). Cette dernière ville conserve trois écrits du bienheureux Jérôme; Bologne possède son chef. 1502.

SAINT ABERCE, ÉVÊQUE D'HIÉRAPOLIS,

DANS LA PETITE PHRYGIE

Vers 167. — Pape : Saint Soter. — Empereur romain : Marc-Aurèle Antonin.

La foi de l'Eglise romaine, l'archéologie la retrouve inscrite parmi les monuments du passé.
L'abbé Darras, *Vie de saint Aberce.*

Sous le règne de Marc-Aurèle Antonin et Lucius Vérus, un décret fut promulgué dans tout l'empire, prescrivant à chaque citoyen d'offrir des sacrifices et des libations aux dieux. Publius Dolabella, qui gouvernait alors la Petite Phrygie, se mit en devoir de faire exécuter l'édit dans sa province. Les solennités païennes reprirent une pompe inaccoutumée, et la foule se pressait aux temples, pour accomplir l'ordre des empereurs. La curie et le peuple d'Hiérapolis[1] inaugurèrent avec pompe les sacrifices. Aberce était alors évêque de cette cité. A la vue des longues files d'hommes et de femmes vêtus de blanc, qui portaient leurs hommages à des idoles muettes, il se sentit ému jusqu'au fond de l'âme. Prosterné devant le Seigneur, fondant en larmes, il priait le Dieu véritable pour ses frères égarés. Cette journée de deuil s'écoula ainsi dans une oraison fervente. La nuit venue, vaincu par la fatigue, il s'endormit. Pendant son sommeil, il vit un jeune homme qui lui remettait une verge à la main, en disant : « Lève-toi, Aberce, et va briser ces simulacres impies ». Au réveil, le saint évêque comprit qu'il avait eu une vision divine! Il saisit un long épieu, court au temple d'Apollon[2], enfonce les portes, renverse la statue du dieu et les autres idoles d'Hercule, de Diane et de Vénus qui l'entouraient. Or, il était la neuvième heure de la nuit (trois heures du matin). Les prêtres et les gardiens du temple s'éveillent au bruit et accourent. A la lueur des torches ils reconnaissent Aberce qui profite du premier instant d'étonnement et de

1. Hiérapolis, capitale de la Petite Phrygie, *Phrygiæ minoris*, dans l'Asie-Mineure, est aujourd'hui complétement détruite. Elle était située non loin de la bourgade turque qui porte actuellement le nom de *Bambuk-Kalasi*, ou *Pambuk-Kalessi*.

2. Le temple principal d'Hiérapolis était dédié à Apollon. Ce fait a été constaté par l'archéologie moderne, qui a retrouvé une inscription, placée autrefois sur la porte de la ville, et conçue en ces termes :

ΑΠΟΛΛΩΝΙ ΑΡΧΗΓΕΤΕΙ

surprise, et leur crie : « Allez dire aux magistrats et au peuple que leurs dieux, enivrés de viande et de vin par les sacrifices de la veille, se sont rués les uns sur les autres, et se sont taillés en pièces. Ramassez si vous le voulez leurs débris épars. Jetez au feu ces pierres brisées. Elles feront peut-être une chaux passable. C'est toute l'utilité que vous puissiez tirer de vos dieux ». En prononçant ces paroles, le saint évêque quittait le temple. Il put s'éloigner et regagner sain et sauf sa demeure. Cependant un tumulte épouvantable suivit bientôt cette scène nocturne. Aux cris des prêtres, la foule se rassemble, on appelle la curie. Avant l'aurore, le temple était déjà envahi par une multitude furieuse, qui voulait venger sur l'évêque des chrétiens l'attentat commis contre les dieux. « Brûlons la maison d'Aberce ! » criaient les uns. « Pas d'incendie ! » répondaient les autres. « Le gouverneur romain nous rendrait responsables du désordre. Qu'on saisisse Aberce et qu'il expire dans les tourments ! » Ce dernier parti, secrètement conseillé par les officiers du municipe, après avoir été longtemps combattu, prévalut enfin. Le jour était levé, la populace allait se porter sur la demeure épiscopale, et se livrer aux plus horribles excès.

Cependant Aberce était tranquillement assis, dans sa maison, entouré de ses disciples, auxquels, suivant sa coutume, il adressait ses exhortations matinales. Son visage et sa parole avaient leur calme et leur sérénité ordinaires. Quelques chrétiens pénètrent dans cette assemblée, ils avertissent l'évêque de l'orage qui grondait à l'extérieur. Tous le conjurent de se dérober par la fuite à la vengeance populaire. « Non », dit-il. « Je tiens des Apôtres cette maxime qu'un chrétien doit savoir mourir pour son Dieu. Il est vrai que Jésus-Christ Notre-Seigneur nous a prescrit de fuir ceux qui nous persécutent. Je saurai concilier ce double devoir ». En parlant ainsi, il sortit de sa maison, suivi de ses disciples, et vint, au milieu du Forum, s'asseoir sur les bancs du *Fragellion* [1], où il reprit et continua sa prédication interrompue. La foule, bientôt avertie, se précipita en masse vers ce lieu. « Quoi ! » disait-on, « il ne lui suffit pas de tenir, dans sa demeure, ses discours impies. Il ose les débiter en plein Forum ! » Les plus acharnés se promettaient de déchirer à belles dents le corps du saint évêque. Des clameurs sauvages retentissaient dans les rues adjacentes. La foule arrive enfin au Forum, comme un torrent débordé. En ce moment, un spectacle effrayant arrête sa furie. Trois jeunes gens, depuis longtemps démoniaques, et connus de toute la ville, s'élancent, les vêtements déchirés, se tordant dans des convulsions horribles, lacérant de leurs dents les lambeaux de leur chair. S'adressant au saint évêque : « Au nom du Dieu véritable que tu prêches », lui disent-ils, « nous t'en conjurons, cesse de nous tourmenter avant le temps ». Tous les regards étaient fixés sur Aberce. Sa douceur et la majesté de sa noble figure frappaient les païens étonnés. Priant à haute voix, il dit : « Dieu tout-puissant, Père de Jésus-Christ Notre-Seigneur, vous dont la miséricorde dépasse infiniment la malice des hommes, je vous en supplie, délivrez ces trois jeunes infortunés des chaînes de Satan, afin que tout ce peuple vous reconnaisse pour le Dieu unique et véritable ! » S'approchant alors des jeunes gens, il toucha leur tête du bâton qu'il tenait à la main : « Au nom du Christ, mon Seigneur et mon Dieu », dit-il, « cruels démons, je vous l'ordonne, sortez du corps de ces jeunes gens, et ne les tourmentez plus à l'avenir ». A peine ces paroles étaient prononcées que les démons quittèrent leurs victimes, en poussant des hurlements épouvan-

1. Ce nom, maintenant inconnu, paraît avoir été une expression locale, usitée à Hiérapolis pour désigner la partie du Forum, ou *Agora*, qui s'appelait le Xyste, dans les autres villes d'origine hellénique.

tables. Les trois jeunes gens, comme s'ils se fussent éveillés d'un long sommeil, promenèrent un instant autour d'eux un regard intelligent, puis ils tombèrent inanimés aux pieds du saint évêque. On les crut morts. Mais Aberce, leur prenant la main, les fit relever. Ils étaient rendus à la santé du corps et de l'âme. Honteux de leur nudité, ils s'empressèrent de rajuster les lambeaux de leurs vêtements, et, entourant le saint évêque, ne voulaient plus s'en séparer. La foule s'écria d'une voix unanime : « Le Dieu d'Aberce est le seul Dieu véritable ! » Le miracle avait été si manifeste que, de toute cette multitude, il n'y en eut pas un seul qui ne demandât le baptême. En songeant à leur aveuglement et à leurs récentes fureurs, ils disaient au thaumaturge : « Nous sommes trop chargés de crimes pour espérer notre pardon. Croyez-vous que votre Dieu daigne nous faire miséricorde ? Nous tremblons devant sa justice, et nos iniquités nous épouvantent ! » — « Frères », leur disait Aberce, « ce Dieu qui se révèle aujourd'hui à vous est le même qui disait en Judée : Venez à moi, vous tous qui succombez sous le fardeau du travail, et je vous soulagerai ». Le saint évêque continua à les entretenir de la miséricorde du Verbe incarné, jusqu'à la neuvième heure du jour (trois heures du soir). En ce moment, il étendit sur eux les mains, les bénit, et voulut se retirer, pour aller, dans sa demeure, faire la prière accoutumée. Mais tous l'entourèrent, lui demandant le baptême. Il leur fit comprendre que l'heure était trop avancée et remit au lendemain l'administration de ce sacrement. La foule le suivit jusqu'à sa maison, et telle était leur impatience qu'un grand nombre passèrent la nuit près de l'humble demeure, attendant la grâce de la régénération. Le saint évêque, touché de leur foi, crut devoir céder à leurs ardents désirs. Après avoir remercié le souverain pasteur des âmes de tant de faveurs signalées, il sortit à minuit, de sa maison, et conduisant ces généreux néophytes dans l'église, il conféra le baptême à cinq cents d'entre eux.

Le prodige d'Hiérapolis eut un immense retentissement dans toute l'Asie. On accourait au thaumaturge des provinces limitrophes de la Grande Phrygie, de la Carie et de la Lydie. Aberce était contraint, pour satisfaire à l'empressement des peuples, de se rendre dans une plaine voisine, où son immense auditoire pouvait entendre sa parole. Là, entouré des prêtres, des diacres et des autres frères, il s'asseyait sur une éminence et distribuait à la foule avide le pain de la parole céleste. Un jour, une matrone illustre, Phrygella, mère du gouverneur de la ville Euxenianus Poplio, se fit conduire au milieu de l'assemblée ; elle était aveugle. Quand ses serviteurs l'eurent amenée près du saint évêque, elle se jeta à genoux, et lui baisant les pieds : « Homme de Dieu », dit-elle, « ayez pitié de moi ; rendez-moi la vue ». — « Femme », répondit Aberce, « je ne suis qu'un pécheur, qui ai besoin, comme vous, de la miséricorde divine ; si pourtant vous croyez fermement au Dieu que j'adore, il est assez puissant pour vous guérir, lui qui ouvrit jadis les yeux d'un aveugle-né ». — « Je crois au Christ Notre-Seigneur et Dieu véritable ! » dit Phrygella ; et, fondant en larmes, elle reprit : « Ne refusez pas de me toucher les yeux et je recouvrerai la vue ». Le saint homme élevant alors ses regards vers le ciel : « Lumière du monde », dit-il, « Jésus, mon Maître, venez et ouvrez les yeux de cette femme ». Puis, se tournant vers l'infirme, il lui toucha les yeux en disant : « Phrygella, si vous croyez sincèrement au Christ, voyez ». A ces mots, la cécité disparut complétement, et les yeux éteints de l'aveugle s'ouvrirent à la clarté du jour. Fixant alors sur Aberce un regard plein de reconnaissance : « Père », s'écria-t-elle, « je prends à témoin cette foule

qui nous entoure ; je vous donne la moitié de tout ce que je possède, acceptez-le pour le distribuer aux pauvres ». Cependant la multitude faisait éclater son enthousiasme. Le Dieu des chrétiens est grand ! disait-on de toutes parts. Quand le silence se fut rétabli, Aberce dit à Phrygella : « Vous avez éprouvé en ce jour la puissance du Dieu qui récompense si magnifiquement la confiance de ses serviteurs ; allez en paix, soyez fidèle au double devoir de la foi chrétienne et de la reconnaissance ». La noble matrone se retira, mais pour revenir ensuite se faire initier, par le saint évêque, à la religion de Jésus-Christ ; et depuis lors elle ne cessa d'entourer l'homme de Dieu, des marques de sa vénération et de son dévouement. Le gouverneur, Euxenianus Poplio, touché de la guérison de sa mère, vint remercier le saint évêque. « Je voudrais », lui dit-il, « pouvoir vous témoigner toute notre reconnaissance, mais vous montrez un tel mépris pour les biens de ce monde, que je n'espère pas pouvoir vous offrir rien qui soit digne de vous ». — « En effet », répondit Aberce, « j'estime si peu les honneurs et la fortune de ce monde, que j'aimerais mieux vous voir pauvre et obscur, mais chrétien, que gouverneur d'Hiérapolis, d'origine patricienne, jouissant de la faveur et du crédit impérial, mais païen, comme vous l'êtes ». L'entretien se prolongea quelque temps sur ce sujet ; Poplio admirait hautement la sagesse du vieillard. On ne voit point cependant qu'il se soit converti ; tant il est difficile à une âme de se dégager des liens de la vanité, de la grandeur et de la richesse humaines.

Or Lucilla, fille de l'empereur Marc-Aurèle, se vit tout à coup envahie par une obsession démoniaque. Elle venait d'atteindre sa seizième année. Ses parents l'avaient fiancée à Lucius Verus ; ils se plaisaient à voir cette noble enfant grandir sous leurs yeux et effacer en beauté toutes ses compagnes, lorsque tout à coup le démon s'empara d'elle. Dans des accès de fureur et de rage, elle se labourait les chairs de ses ongles ensanglantés, se roulait sur le sol et se rongeait les mains. L'impératrice Faustine, sa mère, et son père, Marc-Aurèle, étaient au désespoir. Cet accident survenait à l'époque même où ils étaient convenus de conduire leur fille à Ephèse, où Lucius Verus, son fiancé, retenu alors en Orient par la guerre contre les Parthes, devait se rendre de son côté. Le fameux temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, avait été choisi comme le théâtre de cette alliance impériale. Les préparatifs étaient achevés ; le monde entier attendait cet heureux événement. Il fallut y renoncer, et Lucius, déjà arrivé à Ephèse, fut averti que la solennité était retardée. La révolte des Marcomans, qui venait d'éclater en Germanie, servit de prétexte à Marc-Aurèle, qui ne voulut point mander à son collègue l'état réel de sa fille, dans l'espoir que la santé pourrait être rendue à la jeune Lucilla. Cependant Faustine, de concert avec lui, interrogeait les aruspices et les augures d'Etrurie, consultait tous les oracles des temples italiens, sans que la situation de leur fille s'améliorât. Au milieu de ses convulsions, on l'entendait répéter sans cesse ces paroles : « Je ne sortirai d'ici que sur l'ordre d'Aberce, l'évêque d'Hiérapolis ! » Le démon lui plaçait sur les lèvres cette exclamation, dont la jeune fille n'avait pas conscience, car Aberce et Hiérapolis même lui étaient également inconnus. L'empereur voulut se renseigner sur cet Aberce, dont le nom lui était révélé en de si tristes circonstances. On lui parla des miracles opérés par le saint évêque ; une lueur d'espérance pénétra dans le cœur de l'infortuné père. Il fit aussitôt partir pour Hiérapolis deux officiers de son palais, Valerius et Bassianus, avec une lettre pour le gouverneur Poplio et l'ordre d'amener honorablement à Rome le thauma-

turge. Avant l'arrivée de ce message, Aberce avait eu une révélation divine. Le Seigneur lui dit : « Tu iras à Rome ; c'est moi qui t'y conduirai, pour y faire éclater la puissance de mon nom. Ne crains rien, ma grâce sera avec toi ». — « Que votre volonté s'accomplisse », répondit le Saint ; et le jour même il annonçait aux frères que la Providence ne tarderait pas à l'appeler à Rome. Cependant Valerius et Bassianus s'étaient embarqués à Brindes, sur un navire que le préfet Cornélien avait mis à leur disposition. Le vent leur était favorable, ils franchirent la mer Ionienne et abordèrent, le septième jour, sur les côtes du Péloponèse. Prenant alors la route de terre et les relais impériaux, ils arrivèrent le quinzième jour à Byzance, d'où, sans faire halte, ils se dirigèrent par Nicomédie, vers Synnada, la métropole de la Petite Phrygie. Le gouverneur, Spinthère, leur fournit des guides qui les conduisirent à Hiérapolis, où ils arrivèrent à la neuvième heure du jour (trois heures après midi). En ce moment, Aberce rentrait à la ville, après sa conférence accoutumée. Les étrangers, le rencontrant sur leur chemin, lui demandent la demeure de Poplio. Le saint évêque s'offre à les y conduire. A peine le gouverneur eut-il lu la lettre impériale, qu'il la remit à l'homme de Dieu, en le suppliant de se rendre au désir de l'empereur. « J'irai d'autant plus volontiers », dit Aberce, « que le Seigneur m'a déjà manifesté sa volonté à ce sujet ».

Quarante jours après, le Saint débarquait à Porto, et arrivait à Rome, où les deux officiers le présentèrent au préfet du palais, Cornélien. L'empereur Marc-Aurèle avait quitté la capitale, pour organiser l'expédition contre les Marcomans, qui avaient eux-mêmes franchi le Rhin. Aberce fut sur-le-champ conduit à l'impératrice Faustine. A la vue de ce vieillard vénérable, dont le visage était empreint d'une majesté sainte, Faustine se sentit émue. « Je sais », dit-elle, « que vous servez un Dieu très-bon et très-puissant; les officiers qui vous amènent m'ont confirmé toutes les choses merveilleuses qu'on m'a racontées de vous; employez, je vous prie, votre pouvoir en notre faveur, rendez la santé et la vie à notre malheureuse fille. Nous saurons vous récompenser en vous comblant d'honneurs et de biens ». Ainsi elle parlait, ajoutent les Actes, et sa voix était pleine d'affection et de respectueuse sympathie. C'est que la nécessité lui en faisait une loi, et la forçait à implorer le secours du Dieu que les Césars poursuivaient gratuitement de leur haine, et qu'ils ne permettaient point d'adorer. Le thaumaturge répondit : « Je vous rends grâces de ces favorables intentions, mais les honneurs du monde ne nous touchent point, et la puissance que Dieu nous donne gratuitement pour faire le bien, nous en usons gratuitement. Où est votre fille ? » Faustine se précipite dans l'appartement de Lucilla, et veut l'amener au saint évêque. Mais le démon, qui obsédait la jeune fille, résiste; Lucilla se roulait à terre, dans un accès de rage épouvantable; tantôt son visage prenait la pâleur et la rigidité du marbre, tantôt un frisson convulsif agitait tous ses muscles. Enfin la démoniaque articula en hurlant ces paroles : « Te voilà donc, Aberce ! Je l'avais bien dit que je t'amènerais à Rome ! » — « Il est vrai, démon cruel », répondit le Saint, « mais tu n'auras pas à t'en féliciter ». Il ordonne ensuite de transporter Lucilla en plein air. On obéit, et la jeune fille est déposée dans la cour du palais attenant à l'hippodrome. Des officiers et des gardes se rangent en cercle autour de cette arène improvisée. Cependant le démon continuait à tourmenter sa malheureuse victime, qui vomissait mille injures contre le saint évêque. Aberce, levant les yeux, adressait à Dieu une fervente prière. Après quoi, fixant un regard souverain sur la démoniaque, il dit :

« Esprit du mal, sors de cette jeune fille. Jésus-Christ, mon Dieu, te l'ordonne ». A ces mots, le démon sortit en frémissant, et la jeune fille tomba inanimée aux pieds du thaumaturge. Tous les assistants la crurent morte et Faustine s'écria : « Qu'avez-vous fait ? Le démon s'est enfui, mais il a tué ma fille ! » Sans répondre, Aberce tendit la main à Lucilla, qui sembla s'éveiller d'un profond sommeil. Elle se leva et l'homme de Dieu la conduisit à sa mère, en disant : « Votre fille n'est point morte, mais elle est délivrée du démon ». Faustine se précipita, fondant en larmes, sur cette chère enfant, et la tint longtemps embrassée dans une étreinte maternelle, couvrant son visage de baisers. Il semblait qu'elle eût voulu s'incorporer cet être chéri, pour mieux se convaincre qu'il était rendu à sa tendresse. Dans l'ivresse de sa joie, elle n'avait plus conscience de ce qu'elle faisait ; enfin, quand cette première émotion fut calmée, sûre désormais de la santé de sa fille, Faustine supplia le saint évêque d'accepter un témoignage de sa reconnaissance impériale. « Que pouvez-vous donner à qui n'a besoin de rien ? » dit Aberce. « Un morceau de pain et quelques gouttes d'eau me suffisent ». Elle insista pourtant avec une telle opiniâtreté que l'homme de Dieu, contraint de formuler une demande, pria Faustine d'accorder aux pauvres d'Hiérapolis une distribution de blé, et de faire construire pour les malades un établissement aux sources thermales d'Agra, en Phrygie. L'impératrice donna immédiatement au préfet du palais, Cornélien, l'ordre d'inscrire la cité d'Hiérapolis, pour une distribution annuelle et gratuite de trois mille mesures de froment. Cette largesse impériale fut fidèlement maintenue jusqu'au règne de Julien l'Apostat, qui la fit supprimer, en haine des chrétiens, à l'époque où il abolit de même tous leurs autres priviléges, et confisqua toutes leurs propriétés. L'établissement de bains fut également construit au lieu désigné, qui changea dès lors pour le nom d'*Agra Thermorum* celui d'*Agra Potamii*, qu'il portait auparavant.

Aberce demeura assez longtemps à Rome, édifiant les assemblées des chrétiens par ses instructions salutaires et l'exemple de ses vertus. L'impératrice le retenait le plus possible, dans la crainte qu'après son départ le démon ne recouvrât son funeste empire sur Lucilla, sa fille. Cependant, le saint évêque eut une vision divine : « Aberce », lui dit le Seigneur, « il te faut songer aux besoins des fidèles de Syrie ». Le lendemain, il se présenta devant Faustine, calma ses terreurs, et lui demanda la permission de retourner dans sa patrie. Comme il manifestait l'intention de parcourir les provinces de la Syrie, l'impératrice fit mettre à sa disposition un navire qui le débarqua à Séleucie, d'où il se rendit à Antioche. Il visita ensuite Apamée et les cités voisines, apaisant partout les dissensions qui s'élevaient entre les Eglises, et combattant l'hérésie marcionite, qui s'étendait alors comme une contagion parmi les chrétientés d'Orient. Franchissant l'Euphrate, il parcourut la Mésopotamie, visita la cité de Nisibe et les églises de cette contrée, proclamant partout sur son passage la véritable doctrine. Dans leur reconnaissance pour l'homme de Dieu, ces chrétientés voulurent lui remettre une somme importante, fruit d'une collecte spontanée à laquelle tous avaient unanimement contribué. Aberce refusa. « L'épouse de César », disait-il, « m'a ouvert les trésors de l'empire, je n'ai rien accepté ; permettez-moi d'en user de même avec vous ». Cette réponse attrista les frères, sans les persuader, et ils renouvelèrent leurs instances. En ce moment un chrétien, d'une naissance illustre, Barcksan, prit la parole : « Frères », dit-il, « il ne convient pas de faire violence à cet homme de Dieu ; notre argent est indigne de lui ; mais il ne saurait nous empêcher de

rendre à sa vertu l'hommage qu'elle mérite. Qu'il nous suffise de le proclamer : Aberce est l'égal des Apôtres ! » Toute l'assemblée éclata en applaudissements.

En quittant ces régions lointaines, Aberce parcourut les deux provinces de Cilicie, la Lycaonie et la Pisidie. Il arriva à Synnada, métropole de la Petite Phrygie, s'y reposa quelques jours au milieu des chrétiens, qui se disputaient l'honneur de lui offrir l'hospitalité, et se dirigea vers sa ville épiscopale. La nouvelle de son prochain retour l'y avait précédé. Un peuple immense, avide de contempler ses traits et d'entendre les accents de sa voix bénie, accourut à sa rencontre. L'homme de Dieu, en présence de cette foule qui remplissait toute la cité, étendit les mains et bénit son peuple. Il reprit ensuite sa vie accoutumée, parcourant chaque jour la ville, prêchant en liberté la parole du salut, administrant le baptême, exorcisant les démoniaques, guérissant les infirmes et manifestant la puissance de l'Esprit-Saint par des œuvres miraculeuses. Il composa un livre, intitulé Διδασκαλία, *Doctrine*, qu'il laissa aux prêtres et aux diacres de son Eglise, afin que même après sa mort il continuât par la bouche de ses successeurs à instruire son peuple. Quelque temps après, il eut une dernière vision : « Aberce », lui dit le Seigneur, « l'heure approche où je t'accorderai le repos, après tant de labeurs ». Le saint évêque désigna alors le lieu où il voulait être enseveli, et y fit graver l'inscription que nous rapporterons tout à l'heure. Puis, rassemblant autour de lui les prêtres, les diacres et quelques-uns des fidèles d'Hiérapolis, il leur dit : « Mes petits enfants, le terme de ma vie est arrivé ; troupeau chéri, je vais me séparer de vous, pour aller consommer, avec le Dieu qui a réjoui ma jeunesse, une éternelle union. Je vais à Celui dont le divin amour remplit mon cœur. Maintenant, il vous faut songer à choisir du milieu de vous un évêque, qui, après moi, vous dirige dans les pâturages du Seigneur, et dont les brebis entendent et respectent la voix ». Quand il eut parlé ainsi, les assistants se recueillirent, et après quelques instants de délibération, ils élurent unanimement le plus ancien des prêtres d'Hiérapolis, qui se nommait Aberce, comme leur saint évêque. L'illustre vieillard lui donna lui-même son suffrage, et étendant sa main vénérable, il le bénit, en disant : « Aberce, sois évêque, par l'autorité de Dieu, et, autant que je le puis, par la mienne ! » Alors il leva les yeux et les mains au ciel, et pria en silence. Dans cette attitude, il rendit au Christ son âme bienheureuse. Les anges escortèrent au ciel celui qui avait mené ici-bas une vie angélique. Cependant le peuple accourut de toute la ville, pour entourer le corps du saint évêque. Après le chant des hymnes sacrés, ses précieux restes furent portés, en grande pompe, au lieu qu'il avait marqué pour sa sépulture, et déposés comme un trésor inestimable sous le marbre où il avait fait graver son épitaphe.

NOTE HAGIOGRAPHIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

SUR LES ACTES ET L'INSCRIPTION DE SAINT ABERCE.

LA FAMEUSE INCRIPTION D'AUTUN.

Parmi les monuments hagiographiques concernant la quatrième persécution générale, les Actes de saint Aberce occupent le premier rang dans l'ordre chronologique. La critique du XVIIe siècle, par l'organe de Tillemont, avait déclaré que ces Actes n'étaient qu'un tissu de fables, inventées à plaisir par Siméon Métaphraste, et reproduites sans discernement par Surius. Ce jugement som-

maire fut adopté sans réclamation. Un récent historien de l'Eglise (Henrion) écrivait en 1856 : « L'histoire de saint Aberce, que Surius a insérée dans son recueil des *Vies des Saints*, ne mérite aucune croyance ». Le plus illustre héritier de la science et de l'érudition de nos Bénédictins, Dom Pitra, aujourd'hui cardinal, avait cependant déjà fait ses réserves, dans le *Spicilegium Solesmense*. « Je sais », disait-il en 1855, « que l'imagination byzantine, si féconde en témérités, pour ne pas dire en inepties, a largement brodé sur le thème des Actes primitifs de saint Aberce, en sorte que, depuis Baronius, la plupart des historiens ont cru devoir s'abstenir de citer un monument défiguré. Cependant, sous les surcharges posthumes, il est facile de distinguer les vestiges de l'édifice ancien, et de reconnaître la main d'un habile architecte. Je me plais à espérer que les nouveaux Bollandistes, qui travaillent peut-être en ce moment sur cet intéressant sujet, ne manqueront pas de faire le triage, rétablissant les parties anciennes de l'œuvre et signalant les additions apocryphes de date plus récente ». L'espoir de Dom Pitra n'a pas été frustré. Les nouveaux Bollandistes ont expurgé les Actes du saint évêque d'Hiérapolis et ont prouvé, dans une dissertation approfondie et victorieuse, que Tillemont avait eu tort de les reléguer parmi les fables apocryphes. C'est ce texte expurgé que nous venons d'offrir à nos lecteurs catholiques.

« Qu'ils me pardonnent », ajoutait-il, « de leur offrir ici une pierre isolée, pour servir à la reconstruction de l'édifice. Je n'ai pas eu pour la polir leur science proverbiale ; mais, tel qu'il est, ce monument, dégagé du travestissement de l'ignorance byzantine, resplendit des plus brillants caractères de l'antiquité chrétienne et de la plus incontestable authenticité ». La pierre précieuse, véritable diamant, que l'éminent bénédictin extrayait des Actes de saint Aberce, est l'épitaphe, en vers hexamètres, de cet évêque d'Hiérapolis. Les compilateurs byzantins ne paraissent pas s'être doutés que ce morceau fût rhythmé. Ils l'ont transcrit négligemment dans leur recueil, sans tenir compte de la coupe des vers, omettant çà et là, par incurie ou par ignorance, des particules, des mots entiers, qui rompent la mesure poétique. Avec la célèbre inscription d'Autun, dont nous aurons bientôt l'occasion de parler, c'est un des plus précieux monuments de l'archéologie chrétienne au IIe siècle. En voici une traduction aussi exacte qu'il nous a été possible de la rendre : « Citoyen de cette illustre ville, j'ai fait de mon vivant construire ce tombeau, pour que mon corps y repose un jour. Aberce est mon nom ; je suis le disciple du Pasteur immaculé, qui dirige la troupe de ses agneaux spirituels à travers les plaines et les vallées, et dont l'œil souverain contemple toutes choses. Il a daigné m'apprendre les paroles sacrées de la vie. C'est lui qui m'a fait entreprendre le voyage de Rome ; j'ai vu la cité reine ; l'auguste épouse de César à la robe et aux chaussures d'or ; j'ai vu ce peuple puissant qui porte au doigt les anneaux splendides. Au retour, j'ai parcouru les campagnes de la Syrie et ses nombreuses villes ; Nisibe et les régions situées au-delà de l'Euphrate. Partout j'ai rencontré l'unanimité des esprits et des cœurs. La foi présentait à chacun des fidèles et distribuait le même aliment céleste, l' Ἰχθύς de la source sacrée, auguste et divin poisson qu'une Vierge sans tache reçut la première, et qui s'offre aux bien-aimés du Père pour être consommé à jamais, dans la participation du vin délectable, mêlé au pur froment. Telles sont les paroles que moi, Aberce, dans la soixante-douzième année de mon âge, j'ai fait graver sur ce marbre. Quiconque lira ces lignes et partagera ma croyance, priera pour moi. Que nul ne soit assez téméraire pour usurper ma tombe pour une autre sépulture. Le violateur serait condamné à payer deux mille pièces d'or au fisc romain, et mille à ma douce patrie, la cité d'Hiérapolis ». Cette dernière clause était une formule officielle généralement employée dans les inscriptions des tombeaux. Elle rappelait l'amende, imposée par les lois romaines, aux profanateurs de sépulture. La partie vraiment intéressante de l'épitaphe est celle qui constitue l'autobiographie du saint évêque, et sa profession de foi. Il nous faut mettre en regard de l'inscription d'Aberce, celle qui fut naguère découverte à Autun, et qui date de la même époque. La foi au mystère Eucharistique tenait le même langage sur la terre des Gaules et dans les plaines de la Phrygie.

Le 24 juin 1839, Mgr d'Héricourt, évêque d'Autun, accompagné de M. Devoucoux (maintenant évêque d'Evreux), parcourait les ruines du polyandre de Saint-Pierre l'Estrier, ce fameux cimetière de l'antique cité éduenne. La pensée des deux visiteurs se reportait au temps des persécutions, quand les fidèles donnaient en ce lieu la sépulture à l'évêque et martyr saint Révérien, venu de Rome pour apporter à la terre des Gaules le double témoignage de la parole et du sang. Ces glorieux souvenirs planaient sur le champ maintenant désolé, où la pioche inintelligente des ouvriers venait, comme dans une carrière, arracher aux tombes des ancêtres des matériaux pour servir à des constructions nouvelles. Parmi les débris amoncelés, le regard des illustres pèlerins se fixe sur un marbre rompu, où des caractères grecs de la plus belle époque semblaient solliciter l'attention d'un dernier lecteur, avant de disparaître pour jamais sous la truelle d'un maçon du XIXe siècle. Le précieux fragment fut aussitôt recueilli ; mais il était fruste. En cherchant parmi les décombres d'alentour, la pieuse avidité des visiteurs put retrouver cinq autres débris dont les fractures juxtaposées reconstituaient une table de marbre de cinquante centimètres de haut, sur cinquante-deux de large. Mgr d'Héricourt les fit transporter au petit séminaire d'Autun. Là se trouvait un jeune professeur, qui portait le nom encore inconnu et depuis si célèbre de Pitra. A la vue de ce marbre, au grain pur et poli, pareil à ceux de provenance italienne, dont les fouilles pratiquées à Autun lui avaient déjà offert tant d'exemplaires, à la vue surtout de ces caractères grecs qui n'avaient déjà plus de secrets pour lui, le futur cardinal reconnut un monument chrétien de la fin du IIe,

ou tout au plus du commencement du IIIe siècle. Mais les six fragments qu'il avait sous les yeux ne complétaient point le texte entier de l'inscription en vers grecs, dont les deux premières lignes se trouvaient interrompues par une lacune de neuf lettres, et les sept dernières par une autre plus considérable de quatre-vingt-dix lettres. « Je courus sur-le-champ », dit-il, « au lieu où cette magnifique découverte venait de se produire. Je fis retourner en tout sens, jusqu'à une profondeur de quatre pieds, le monceau de débris ; j'en examinai chaque pierre ; et enfin j'eus la joie de retrouver le septième fragment, le moins large de tous, mais celui qui donnait la clef de tous les autres, et portait le nom du chrétien en l'honneur duquel l'inscription avait été tracée ». Quelques mois après, toute l'Europe savante se préoccupait du marbre d'Autun. L'inscription était gravée, traduite, et commentée dans toutes les langues. La voici dans son intégrité, désormais impérissable : « Race divine de l' Ἰχθὺς céleste, au cœur sacré, embrasse, avec ardeur, la vie immortelle parmi les mortels. O bien-aimé, rajeunis ton âme dans les eaux divines, par les flots éternels de la sagesse qui surpasse tous les trésors. Reçois du Sauveur des Saints l'aliment doux comme le miel ; prends, mange et bois ; ta main porte l'Ἰχθὺς. Divin Ἰχθὺς, entends ma prière. Je t'en conjure, Maître et Sauveur, que ma mère repose en paix ! Lumière des morts, c'est à toi que j'adresse mes vœux. Aschandius, mon père, toi que je chéris d'un cœur filial, avec ma douce mère et tous les miens dans la paix du divin Ἰχθὺς, souviens-toi de Pectorius, ton enfant ».

Pour mieux faire comprendre l'importance de cette découverte, il n'est pas hors de propos d'indiquer les points dogmatiques auxquels l'inscription d'Autun apportait son irrécusable témoignage. La divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ se trouvait tout d'abord attestée par la signification même du terme symbolique Ἰχθὺς, dont Tertullien, saint Optat de Milève, et saint Augustin, nous avaient depuis longtemps révélé le mystérieux arcane. Les titres de Sauveur, de Christ, de Jésus, de Fils de Dieu, renfermés implicitement dans cet antique anagramme, sont explicitement confirmés par ceux de Seigneur, Sauveur des Saints, Lumière des morts. Le rationalisme moderne qui demande où était, au IIe siècle, la croyance à la divinité de Jésus-Christ, peut se renseigner dans l'inscription d'Autun et dans celle d'Aberce. Nous n'avons point inventé ces deux monuments, pour le besoin d'une cause préconçue ; l'un a été exhumé sur notre terre de France, comme une réprobation anticipée des sophismes actuellement en circulation dans notre patrie ; l'autre a été arraché par la philologie du milieu des décombres de la littérature byzantine ; tous deux, merveilleusement échappés au vandalisme de la pioche et à celui de l'ignorance, attestent que l'Orient et l'Occident croyaient, au IIe siècle de notre ère, le dogme fondamental de la divinité de Jésus-Christ. L'Evangile, tel que nous le lisons aujourd'hui, avait donc dès lors fait le tour du monde. Il n'attendait donc point du temps ni des légendes populaires ce complément tardif, qui aurait fixé seulement au IIIe ou IVe siècle sa rédaction définitive. Le gallicanisme de Launoy et de Baillet, faisant remonter à l'an 250, sous l'empire de Dèce, l'arrivée des premiers missionnaires de la foi dans l'intérieur des Gaules, recevait là un de ces démentis lapidaires qui renversent pour jamais les thèses du parti pris. Son frère puîné, le jansénisme, avait usé les derniers souffles de sa vie mourante contre l'idolâtrie romaine du culte rendu au cœur sacré de Jésus-Christ. Le premiers vers de l'inscription d'Autun était précisément un hommage au sacré cœur de Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. C'est ainsi que la Conception immaculée de la sainte Vierge et sa très-pure maternité, ces dogmes catholiques contre lesquels le protestantisme et le rationalisme se sont élevés de concert, étaient proclamés, en l'an 166, dans l'inscription du saint évêque d'Hiérapolis. La piscine baptismale, ce nom dérivé dans notre langue liturgique, comme nous l'apprend saint Optat de Milève, du mystérieux *Piscis*, Ἰχθὺς, sous le symbolisme duquel les chrétiens persécutés voilaient aux regards du paganisme tout l'ensemble de leur foi religieuse, nous apparaît dans l'inscription d'Autun, comme la source unique de la régénération des âmes par Jésus-Christ. Dès lors l'unité du baptême, son efficacité, son obligation absolue étaient, en l'an 166, des dogmes aussi connus des fidèles d'Augustodunum qu'ils le sont des catholiques de nos jours. Mais c'est surtout au point de vue du sacrement auguste de l'Eucharistie que l'inscription d'Autun et celle d'Aberce offrent le plus d'intérêt. Des bords de la Tamise aux rives de l'Oder, de Genève à Berlin et de Londres à Copenhague, toutes les fractions éparses de l'hérésie protestante ont frémi, en apprenant que le dogme de la présence réelle était écrit sur un marbre du IIe siècle, en pleine terre des Gaules et dans l'épitaphe d'un évêque phrygien qui mourait à plus de soixante-douze ans, sous Marc-Aurèle, sans faire mention d'une épouse quelconque, dont le dévouement l'eût aidé à traverser le chemin de la vie. Un évêque non marié à Hiérapolis, en l'an 166, et croyant à la transsubstantiation ! il y avait de quoi faire tressaillir, sous les tombes de Westminster, tous ces évêques anglicans, dont l'éloge lapidaire se termine invariablement par la formule banale : *Conjugi mœrentissimo uxor mœrentissima.* Depuis que la vérité catholique éclate ainsi, par toutes les voies du passé, et que les pierres mêmes en redisent l'écho dix-huit fois séculaire, le protestantisme s'affaisse sous une défaillance voisine de l'agonie. Les âmes qu'il retint si longtemps captives ont soif de tradition, d'amour, de prière et de vérité. Le sacrement de l'Eucharistie, l'antiquité et l'efficacité des paroles sacramentelles, la communion sous une seule espèce, la prière pour les morts, l'intercession des Saints, tous ces dogmes que Luther et Calvin avaient niés ressortent du monument lapidaire d'Autun, comme une confirmation éclatante de la pureté du symbole catholique. Nous ne saurions donc nous étonner du retentissement que la découverte inespérée du marbre d'Aschandius a eu

dans toute l'Europe. Et plût à Dieu que les multitudes encore égarées dans les sentiers de l'erreur ne fussent point, par leur ignorance même, dans l'impossibilité de comprendre, comme les savants, les deux inscriptions d'Autun et d'Aberce !

Nous sommes redevable de ce magnifique monument hagiographique, si palpitant d'intérêt à notre époque rationaliste, à M. l'abbé Darras, *Histoire générale de l'Eglise*, tome VII, pages 261-284.

SAINT PHILIPPE, ÉVÊQUE D'HÉRACLÉE,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS A ANDRINOPLE, EN ROUMÉLIE

304. — Vacance du Saint-Siége (304-308). — Empereur romain : Dioclétien.

> Celui qui brûle du désir d'arriver dans l'éternelle patrie, doit être d'autant plus froid pour aimer les biens du siècle, qu'il s'élève plus ardemment à l'amour de Dieu.
>
> *Saint Grégoire le Grand.*

Philippe, attaché depuis longtemps à l'Eglise d'Héraclée ou Périnthe (aujourd'hui Erékli), métropole de la Thrace, lui avait rendu de grands services en exerçant successivement avec zèle les fonctions de diacre et de prêtre. Ses vertus l'ayant fait élire unanimement pour en être le pasteur, on vit en lui un évêque digne des temps apostoliques. Il se distingua surtout par la prudence avec laquelle il gouverna son église, au milieu des tempêtes violentes dont elle fut assaillie durant la persécution de Dioclétien. Pour étendre et perpétuer l'œuvre de Dieu, il forma plusieurs disciples dans la connaissance des vérités de la religion et dans la pratique d'une piété solide. Deux d'entre eux eurent le bonheur d'être les compagnons de son martyre, le prêtre Sévère et le diacre Hermès. Celui-ci avait été le premier magistrat de la ville, et il avait rempli cette charge avec tant de zèle et de charité, qu'il s'était fait universellement aimer et estimer. Lorsqu'il eut pris la résolution de se consacrer au service de l'Eglise, il ne voulut plus vivre que du travail de ses mains, et il éleva son fils dans les mêmes principes.

Les premiers édits de Dioclétien contre la religion chrétienne ayant été publiés, plusieurs fidèles conseillèrent au saint Evêque de sortir de la ville ; mais il ne voulut pas même cesser d'aller à l'église. Il y exhortait son peuple à s'armer de courage et de patience et à se préparer à la célébration de la fête de l'Epiphanie, qui approchait. Tandis qu'il prêchait la parole de Dieu, Aristomaque, stationnaire ou commandant de la garnison, vint de la part du gouverneur pour sceller la porte de l'Eglise. « Pensez-vous », lui dit l'évêque, que notre Dieu soit enfermé dans des murailles ? Vous ne savez donc pas que c'est surtout dans le cœur de ses serviteurs qu'il fait sa demeure ? » Il continua d'assembler les fidèles devant la porte de l'église.

Le lendemain il vint des officiers qui mirent le scellé sur les livres saints et sur les vases sacrés. Les fidèles, témoins de ce qui se passait, en ressentirent une vive douleur ; mais l'évêque, qui était à la porte de l'église, les encourageait par ses discours. Le gouverneur Bassus fit arrêter Philippe avec plusieurs chrétiens et ordonna qu'on les fît paraître devant lui ; et

lorsqu'il fut assis sur son tribunal, il leur dit : « Lequel d'entre vous est le docteur des chrétiens ? » — « C'est moi », répondit Philippe. — « Vous ne pouvez ignorer que l'empereur a défendu vos assemblées. Livrez-moi les vases d'or dont vous vous servez, ainsi que les livres que vous lisez ». — « Nous remettrons entre vos mains les vases et le trésor de l'église ; car c'est par la charité, et non par des métaux précieux, que l'on honore notre Dieu ; mais, quant à nos livres saints, vous n'avez pas droit de me les demander, et il ne m'est pas permis de vous les livrer ».

Le gouverneur fit appeler les bourreaux ; et Muccapor, le plus cruel d'entre eux, eut ordre de tourmenter le saint évêque, qui souffrit sans se plaindre et sans faire paraître la moindre faiblesse. Sur ces entrefaites, Hermès représenta à Bassus qu'il cherchait inutilement à détruire les livres où la vraie religion était contenue, et que, quand même il en viendrait à bout, jamais il n'anéantirait la parole de Dieu. Son zèle irrita le juge, qui le fit battre de verges. Hermès se rendit ensuite, avec Publius, dans le lieu où l'on gardait les livres saints et les vases sacrés. S'étant aperçu que Publius détournait quelques vases pour se les approprier, il lui fit des reproches. Le ministre infidèle du gouverneur donna un soufflet à Hermès, et il le frappa avec tant de violence, que son visage fut tout en sang. Bassus condamna hautement cette action et ordonna de panser la plaie d'Hermès. Il distribua les vases et les livres à ses officiers. Ensuite, pour faire sa cour aux idolâtres et pour effrayer les chrétiens, il fit conduire Philippe et les autres prisonniers sur la place publique par une troupe de soldats, et commanda qu'on fît découvrir le toit de l'église. En même temps, les soldats brûlèrent les livres saints. Les flammes montèrent si haut que les spectateurs en furent effrayés.

Philippe, étant informé de ce qui se passait, prit occasion du feu matériel pour parler des supplices dont Dieu menace les pécheurs. Il représenta au peuple que leurs idoles et leurs temples avaient été souvent brûlés, et dans l'énumération qu'il en fit, il commença par le temple d'Hercule, protecteur de la ville. Pendant son discours, on vit paraître Caliphronius, prêtre païen, avec ses ministres. Il venait avec tout ce qui était nécessaire pour offrir un sacrifice. Il fut immédiatement suivi du gouverneur, qu'environnait une grande multitude de peuple. Quelques-uns étaient touchés de compassion à la vue des souffrances des chrétiens. D'autres, parmi lesquels se distinguaient les Juifs, poussaient contre eux des cris confus et les chargeaient d'imprécations. Bassus pressa le saint évêque de sacrifier aux dieux, aux empereurs et à la fortune de la ville ; puis, lui montrant une statue d'Hercule, qui était d'un beau travail, il lui demanda si un tel dieu n'était pas digne de la plus grande vénération. Philippe ne lui répondit qu'en lui montrant l'absurdité d'un pareil culte et en lui faisant sentir combien il était contraire à la raison d'adorer un vil métal et l'ouvrage d'un statuaire, qui était peut-être souillé des vices les plus honteux.

« Pour vous », dit Bassus en adressant la parole à Hermès, « je suis persuadé que vous sacrifierez ». — « Non », répondit Hermès, « je ne sacrifierai pas ; je suis chrétien ». — « Si nous pouvons persuader Philippe », dit Bassus, « vous suivrez au moins son exemple ». — « Vous ne le persuaderez pas ; et en supposant même qu'il vous obéisse, je ne l'imiterai pas ».

Toutes les menaces étant inutiles, le gouverneur envoya les confesseurs en prison. Pendant qu'on les y conduisait, la populace animée poussait Philippe avec insolence, et on le fit même tomber plusieurs fois dans la

boue. Mais il se relevait tranquillement et sans témoigner la moindre émotion. Tous les spectateurs admiraient sa patience. Les martyrs entrèrent dans la prison en chantant des psaumes, en action de grâces de ce qu'ils souffraient pour Jésus-Christ. Quelques jours après, ils eurent la permission de se retirer dans la maison d'un nommé Pancrace, qui était voisine de la prison. Les chrétiens et les nouveaux convertis s'y rendaient en foule pour entendre la parole de Dieu. Mais on les priva bientôt de cette consolation. On remit les martyrs en prison. Comme ils avaient une issue secrète sur le théâtre qui était contigu, ils en profitèrent pour l'instruction des frères ; ils sortaient pendant la nuit, et les chrétiens venaient les visiter.

Sur ces entrefaites, le temps du gouvernement de Bassus expira, et Justin fut nommé pour le remplacer. Ce changement causa beaucoup d'affliction aux chrétiens. Si Bassus les avait persécutés, il s'était au moins rendu quelquefois aux représentations qu'on lui avait faites ; mais Justin était d'un caractère violent et cruel.

Zoïle, magistrat de la ville, ayant fait venir Philippe, Justin lui intima les ordres de l'empereur et le pressa de sacrifier. —« Je ne puis vous obéir », répondit Philippe, « parce que je suis chrétien. Au reste, votre commission se borne à nous punir de notre refus, et vous n'avez aucun droit sur notre volonté ». — « Vous ignorez sans doute », dit Justin, « quels tourments vous attendent ? »— « Vous pouvez me tourmenter, mais vous ne me vaincrez pas ; rien ne sera capable de me faire sacrifier ».

Justin ayant ordonné aux soldats de le lier par les pieds, on le traîna dans les rues de la ville. Son corps ne fut bientôt plus qu'une plaie. Les chrétiens le prirent dans leurs bras pour le reporter dans sa prison. On fit aussi paraître devant Justin le prêtre Sévère, qui s'était d'abord caché, mais qui, par une inspiration de l'Esprit-Saint, s'était livré lui-même aux idolâtres. Après l'interrogatoire, on le mit en prison. Hermès fut également interrogé et traité de la même manière que Philippe.

Les trois martyrs souffrirent pendant sept mois les horreurs d'un cachot obscur et malsain. On les en tira ensuite pour les conduire à Andrinople. On les enferma dans une maison à la campagne, jusqu'à l'arrivée du gouverneur. Justin, dès le lendemain de son arrivée, tint sa cour aux Thermes. Il envoya chercher Philippe et le fit battre de verges si cruellement, que tout son corps en fut déchiré et qu'on lui voyait même les entrailles. Les bourreaux et Justin lui-même furent étonnés de son courage. On le renvoya en prison. Hermès parut ensuite et déclara qu'il était chrétien dès l'enfance. Les officiers de la cour demandèrent grâce pour lui, parce qu'ils le connaissaient et qu'ayant été décurion ou principal magistrat d'Héraclée, il les avait obligés tous en différentes occasions. On le reconduisit aussi en prison. Les saints martyrs remercièrent Jésus-Christ de ce qu'ils avaient déjà commencé à se montrer dignes de lui. Philippe, quoique d'une complexion faible et délicate, ne se ressentit point de ses tourments.

Trois jours après, Justin le fit comparaître de nouveau devant son tribunal. Après l'avoir inutilement pressé d'obéir aux empereurs, il dit à Hermès qu'il espérait qu'il se montrerait plus sage, qu'il estimerait davantage les douceurs de la vie et qu'il ne refuserait pas plus longtemps de sacrifier. Hermès, pour toute répouse, se contenta de montrer l'extravagance et l'impiété de l'idolâtrie. Justin, transporté de fureur, s'écria : « Quoi, malheureux, tu parles comme si tu voulais me rendre chrétien ! » Il délibéra ensuite avec son conseil, et prononça la sentence suivante : « Nous ordonnons que

Philippe et Hermès, qui, pour avoir désobéi aux empereurs, se sont rendus indignes du nom de romains, soient brûlés afin de servir d'exemple aux autres ». Les deux Saints entendirent cette sentence avec joie. On fut obligé de porter Philippe au supplice, parce qu'il n'avait pas la force de marcher. Hermès le suivit, mais avec beaucoup de peine, parce qu'il avait aussi mal aux pieds. « Maître, » disait-il à Philippe, « hâtons-nous d'aller au Seigneur. Pourquoi nous inquiéter de nos pieds, puisque nous n'aurons plus d'occasions de nous en servir? » Puis, se tournant vers ceux qui le suivaient, il leur dit : « Le Seigneur m'a révélé que je dois souffrir. M'étant endormi, il y a quelques jours, il me sembla voir une colombe aussi blanche que la neige qui, entrant dans la chambre, vint se reposer sur ma tête; elle descendit ensuite sur ma poitrine et me présenta un mets d'un goût délicieux. Je reconnus que c'était le Seigneur qui m'appelait et qu'il daignait m'accorder la gloire du martyre.

Lorsqu'on fut arrivé au lieu du supplice, les bourreaux, selon la coutume, mirent Philippe dans une fosse et lui couvrirent de terre les pieds et les jambes jusqu'aux genoux. Ils lui lièrent ensuite les mains derrière le dos et les attachèrent à un pieu. On fit ensuite descendre Hermès dans une autre fosse. Comme il se soutenait à l'aide d'un bâton, à cause de la faiblesse de ses pieds, il dit avec une douce sécurité : « Malheureux démon, tu ne peux pas même souffrir que je sois ici ! » A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'on lui couvrit les pieds de terre. Le feu n'étant point encore au bûcher, il appela un chrétien nommé Velogus, et lui dit : « Je vous conjure par Notre-Seigneur Jésus-Christ, de dire de ma part à Philippe, mon fils, de rendre tous les dépôts dont j'étais chargé, pour que l'on ne puisse me faire aucun reproche ; les lois civiles mêmes l'ordonnent. Dites-lui qu'il est jeune, qu'il doit travailler pour fournir à sa subsistance, comme je l'ai fait, et se bien conduire envers tout le monde ». On lui lia les mains derrière le dos quand il eut fini de parler, et on mit le feu au bûcher. Les saints martyrs ne cessèrent de louer Dieu qu'en cessant de vivre.

Leurs corps furent trouvés entiers. Philippe avait les bras étendus comme quelqu'un qui est en prières; Hermès avait le visage frais, et le feu n'y avait point laissé de traces. Justin ordonna de jeter leurs corps dans l'Hèbre ; mais quelques chrétiens d'Andrinople les retirèrent du fleuve et les cachèrent dans un lieu appelé Ogestiron, à deux milles de la ville. Le prêtre Sévère, qui était toujours en prison, apprit le martyre de Philippe et d'Hermès. Il se réjouit de leur triomphe et demanda la grâce de le partager, puisqu'il avait aussi confessé le nom de Jésus-Christ. Sa prière fut exaucée, et il souffrit le martyre trois jours après. Ils sont nommés dans les martyrologes sous le 22 octobre.

Un tableau de Murillo représente l'apothéose de saint Philippe d'Héraclée. Sur le devant, un religieux de l'Ordre de Saint-François montre à plusieurs personnes le Saint qui s'élève au ciel emporté par les anges. Une grande flamme s'élève au-dessus d'une ville pour indiquer que le Saint fut brûlé.

Tiré de leurs *Actes* sincères, publiés par Mabillon. — Cf. Tillemont.

SAINT MELLON OU MELAINE DE CARDIFF,

ARCHEVÊQUE DE ROUEN ET CONFESSEUR

311. — Pape : Saint Melchiade. — Empereur romain : Constantin le Grand.

> Le Créateur est la joie véritable de l'âme; il est donc juste que l'homme ne trouve en soi que tristesse, lorsque, abandonnant son Créateur, il cherche la joie en lui-même.
>
> *Saint Grégoire le Grand.*

Saint Mellon vint au monde à Cardiff, dans la Grande-Bretagne. Il donna dès sa jeunesse de si belles marques de son adresse et de son courage, qu'il s'acquit aisément les bonnes grâces de son prince et de tous les grands du royaume. Lorsqu'il fut question d'envoyer de jeunes seigneurs pour présenter le tribut à l'empereur, il fut choisi pour une mission si importante. Etant à Rome, où il ne pensait qu'à augmenter sa fortune, il y trouva des chrétiens qui le menèrent à saint Etienne, pape, en un temps où il faisait une exhortation aux fidèles. Il n'y alla que par curiosité, parce qu'il était encore idolâtre; mais la grâce de Jésus-Christ opéra si fortement dans son cœur à mesure que les paroles du Pontife entraient dans ses oreilles, que, dès que l'exhortation fut finie, il demanda le saint baptême. Il fut donc fait catéchumène, et, peu de temps après, il reçut le sacrement de la régénération spirituelle. Ensuite, comme il donna d'illustres témoignages de sa foi et de son zèle pour la religion chrétienne, saint Etienne le promut au sacerdoce.

Enfin, Dieu le choisit lui-même d'une manière extraordinaire et miraculeuse pour évêque de Rouen. Un jour qu'il célébrait les divins mystères, un ange lui apparut au côté droit de l'autel, et, lui présentant un bâton pastoral, il lui déclara que Dieu le destinait pour porter l'Evangile dans la ville de Rouen. Le Pape vit lui-même cet esprit céleste, et, ne pouvant douter du choix que la divine Sagesse faisait de son prêtre, il l'ordonna évêque et l'envoya en mission dans la Neustrie, que l'on a depuis appelée Normandie. Son voyage fut signalé par plusieurs miracles qui venaient de ce que son esprit était toujours uni à Dieu par la prière, et qu'il portait tant de révérence à sa divine présence, qu'il fléchissait les genoux trois cents fois la nuit et le jour. En passant par Auxerre, il rencontra un pauvre charpentier, nommé Lupille, qui s'était fendu le pied d'un coup de hache ; il en eut pitié, et le touchant seulement de son bâton pastoral, il lui rendit une parfaite santé. Ce miracle fut cause de la conversion de cet artisan et de plusieurs autres personnes qui en furent témoins. On lui présenta ensuite des aveugles et des paralytiques qu'il guérit par ses prières et par l'invocation du nom de Jésus-Christ ; et quelques-uns de ceux qu'il favorisa de cette grâce embrassèrent le Christianisme avec tant de courage, qu'ils scellèrent de leur sang la foi qu'ils avaient dans le cœur.

Lorsque notre Saint fut près de Rouen, le démon tâcha, par de grandes menaces, de l'empêcher d'y entrer ; mais il se moqua de sa fureur, et, l'ayant chassé par le signe tout-puissant de la croix, il se rendit dans cette

ville, dont le Fils de Dieu et son vicaire l'avaient établi le prince et le pasteur. Il y délivra d'abord un possédé, nommé Théodore, fils de Basin, l'un des plus nobles du pays, que ni les cordes ni les chaînes ne pouvaient retenir ; il rétablit en santé plusieurs malades, et, comme il prêchait devant une foule extraordinaire de monde, un jeune homme nommé Précordius, qui était monté sur un toit pour l'entendre plus commodément, en étant tombé par malheur, et s'étant tué par cette chute, il lui rendit aussitôt la vie. Ce prodige servit à la conversion de plusieurs milliers de personnes, et le ressuscité même, qui reçut le baptême et fut ensuite ordonné prêtre, devint un grand prédicateur de l'Evangile et avança beaucoup le royaume de Jésus-Christ par la force de sa parole et par la sainteté de ses exemples. Notre Saint choisit, depuis, le lieu où il avait fait ce miracle pour bâtir une église en l'honneur de la très-sainte Trinité et de la sainte Vierge, et l'on croit que c'est celle qui, après plusieurs augmentations et embellissements, est devenue la cathédrale. De là, il passa à un faubourg où l'idole Roth, qui a donné le nom de *Rothomagus* à cette ville, rendait de faux oracles et était adorée du peuple, avec celles de Diane et de Vénus. Il y trouva un sacrificateur, nommé Sélidion, qui, par une superstition abominable, lui offrait de l'encens et des victimes. « Pourquoi », lui dit-il, « abuses-tu ainsi le monde ? Ne sais-tu pas que cette idole n'est pas le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre ; Celui dont la puissance nous a formés, dont la sagesse nous gouverne et dont la bonté nous prépare une vie bienheureuse et immortelle si nous sommes fidèles à son service ? » Ensuite, pour convaincre tous les assistants de l'impiété de leur culte, il commanda au démon de sortir de la statue sous la figure qui lui était propre. Ce commandement saisit d'horreur ce malheureux esprit : il jeta de grands cris par la bouche de l'idole, et, néanmoins, étant forcé d'obéir, il en sortit ensuite sous la forme d'un vilain singe et se mit en cet état sur l'autel. Alors Mellon, adressant encore la parole à ce prêtre, lui dit : « Regarde, malheureux, regarde ton Dieu; vois combien il a bonne mine pour mériter des sacrifices et pour être appelé une divinité ! » Ce reproche le couvrit de honte, et, à l'heure même, sortant du temple, il alla se pendre et finir ainsi sa vie sacrilége. Cependant, le Saint commanda au démon de renverser lui-même ses autels et de se précipiter dans les enfers : ce qu'il fit avec de grands hurlements. Un événement si miraculeux convertit presque tout le peuple ; et il y eut peu des assistants qui ne demandassent le Baptême. Le Saint les reçut au nombre des catéchumènes ; et, ayant purifié ce temple par les exorcismes de l'Eglise, il y érigea un autel au vrai Dieu, sous le nom de Saint-Sauveur. Cette église est maintenant celle de Saint-Lô, et elle a pris ce nom parce qu'en 912 le corps de ce bienheureux évêque de Coutances, avec celui de saint Romphaire, y fut transféré sous Rollon, duc de Normandie. On voit au devant une fontaine, appelée *des Impudiques*, parce qu'au temps du paganisme les adorateurs de Vénus s'y lavaient.

Comme par ces prodiges et d'autres semblables le nombre des chrétiens s'augmentait à tous moments, et que ces églises n'étaient pas suffisantes pour contenir tous ces fidèles, le saint prélat en fit bâtir une troisième en l'honneur de saint Clément ; elle a toujours été paroissiale jusqu'en 1254 : elle fut donnée aux religieux de Saint-François par Odon, archevêque de Rouen. On met encore au nombre des temples sacrés bâtis par saint Mellon Notre-Dame-la-Ronde et Saint-Godard, quoique celui-ci n'ait pris ce nom qu'après le décès de ce bienheureux prélat. Ce grand progrès de la

religion était le fruit du zèle et de la sainteté de Mellon. Il portait sur ses reins une chaîne de fer qui lui entrait bien avant dans la chair; il ne dormait qu'assis et tout vêtu; il ne mangeait que des légumes et du pain d'orge; il priait continuellement, et son cœur était tout rempli des flammes de la charité envers Dieu et envers le prochain. Un jour qu'il célébrait la messe, on vit sur sa tête un globe de feu dont la lumière surpassait celle du soleil.

Enfin, après avoir administré près de cinquante ans sa charge pastorale, voulant se disposer à la mort, il se retira à un village fort solitaire nommé Héricourt, à neuf lieues de la ville, pour ne plus s'occuper que de la contemplation des biens éternels. Au bout de quelque temps, il reçut par la bouche d'un ange l'heureuse nouvelle que son départ était proche; et, étant tombé malade, après avoir exhorté et consolé son clergé et son peuple, qui venaient souvent le visiter, il rendit son esprit à Dieu, pour être couronné de sa gloire, le 22 octobre 311; il était déjà octogénaire.

On représente saint Mellon : 1° renversant l'idole qu'adoraient les habitants de Rouen; 2° recevant de la main d'un ange le bâton pastoral.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps fut inhumé au lieu où est à présent l'église Saint-Gervais; et l'on voit encore son mausolée, avec un autel où l'on dit tous les jours la messe; mais, en 880, la crainte des Danois le fit transporter à Pontoise, où, l'an 1296, on a bâti une église collégiale en son honneur, et ses saints ossements furent alors levés de terre et mis dans une châsse précieuse par Guillaume de Flavacourt, archevêque de Rouen, et Hugues, évêque de Bethléem. Ils y ont été conservés précieusement jusqu'à la première Révolution. A cette triste époque, les reliques ont été dépouillées de leur reliquaire et déposées secrètement dans le grenier d'un curé assermenté. Quand la Terreur a recommencé, le pauvre curé a eu peur que la présence de ces reliques, si on venait à les découvrir, ne devînt un texte d'accusation capitale contre lui; il chargea son bedeau d'aller les enterrer dans un coin du cimetière de la paroisse Saint-Maclou. Après la tempête, le même curé reprit l'administration de la seule église qui fût restée debout, celle de Saint-Maclou. Quant aux reliques, elles ont été perdues sans retour. Le cimetière qui les avait reçues a été tranféré en dehors de la ville; tous les corps, après un certain temps, ont été exhumés et probablement ces saintes reliques auront été confondues avec eux. On a perdu, de cette manière, le corps de saint Mellon, celui de saint Gauthier, abbé d'un couvent de Pontoise, et des parties notables du corps de saint Maclou. L'église de Saint-Maclou ne possède plus que des fragments peu importants de tous ces précieux dépôts.

Au pied du Pyval, sur le bord du grand chemin qui conduit d'Yvetot à Cany, entre Gréaume et l'église, on voit une fontaine célèbre dans le pays sous le nom de Fontaine de Saint-Mellon. Elle est placée à l'ombre de haut peupliers et cachée sous une voûte de maçonnerie ornée de bas-reliefs très-mutilés. Ces sculptures, déjà usées en 1780, représentaient quelques-unes des actions mémorables de la vie du saint évêque. C'est à cette source mystérieuse et vénérable, encore appelée le Petit-Saint-Mellon, que le Saint a baptisé, suivant la tradition. Cette source vénérée attire chaque jour à Héricourt de nombreux pèlerins; mais c'est surtout à la Pentecôte, fête baptismale, que l'on vient y plonger les enfants malades. Là, tout est plein du souvenir de saint Mellon, et quelques-uns donnent le nom de jardin de ce Saint à la colline du Pyval, au pied de laquelle coule la fontaine et dont le terrassement aplati affecte la forme d'un amphithéâtre.

L'église de Saint-Denis ou Saint-Mellon d'Héricourt possède des reliques de saint Mellon. Sa châsse est descendue solennellement les lundis de la Pentecôte, et portée processionnellement à la fontaine. Toute l'année, on y brûle des cierges et l'on y dit des évangiles.

Nous avons complété cette biographie, avec des *Notes* dues à M. Driou, chanoine honoraire, curé de Saint-Maclou, à Pontoise, et à M. l'abbé Cochet, de Rouen.

SAINT EUCAIRE, ÉVÊQUE,

MARTYR PRÈS DE POMPEY, AU DIOCÈSE DE NANCY

IVe siècle.

Lorsqu'un martyr est jugé et condamné, c'est alors qu'il triomphe et terrasse son persécuteur.
Saint Ambroise.

Eucaire dut le jour à Baccius et à Lientrude, tous deux d'une origine distinguée et dont la résidence est fixée, par divers auteurs, à Toul, à Soulosse ou à Grand. Il est le frère de saint Elophe et des saintes Libaire, Suzanne, Menne, Oda et Gontrude, suivant l'antique inscription, peut-être reproduite d'une plus ancienne, et qui se lit encore, incrustée dans le mur de la chapelle élevée au lieu même du sacrifice du généreux confesseur Eucaire, au confluent de la Meurthe et de la Moselle, non loin du village de Pompey.

Des légendes modernes disent qu'Eucaire dirigeait les écoles de Toul, non pas, sans doute, qu'à cette époque reculée, elles fussent ce qu'elles sont devenues plus tard. Toutefois, ces écrits sont trop récents et n'appartiennent pas à la bonne tradition du pays. Quoi qu'il en soit, Julien allant avec son armée, des Gaules en Allemagne, passa par Toul où il entendit parler d'Eucaire comme d'un maître habile et d'un intrépide défenseur de la nouvelle religion. L'apostat n'ayant pu, ni par caresses, ni par menaces, l'amener à renoncer à la foi en Jésus-Christ, lui fit trancher la tête avec Elophe son frère et la vierge Libaire sa sœur.

Cette dernière proposition de la légende ne doit, ce nous semble, être entendue que dans le sens de la condamnation à mort, par le même tyran, et non pas de la simultanéité du supplice; les actes de saint Elophe le faisant succomber près de Soulosse, et ceux de sainte Libaire marquant le voisinage de Grand, comme sépulture de cette vierge courageuse.

La légende rapporte de saint Eucaire, qu'immédiatement après son martyre, sur les bords de la Meurthe, il se leva, prit dans ses mains sa tête coupée et la porta, en suivant la vallée de Pompey, jusqu'à la distance d'un milliaire; qu'il s'arrêta sur les confins de la forteresse de Liverdun, déposa sa tête sur un quartier de roche et s'arrêta; enfin, que de ce lieu les chrétiens le transportèrent dans l'enceinte du *castrum* qui était proche et l'y ensevelirent honorablement. Aussi parut-il s'en être constitué le protecteur. En effet, les Vandales et les Huns, ayant traversé l'Allemagne, et s'étant répandus sur le Toulois, y portaient de toutes parts la dévastation par le glaive et l'incendie. Les habitants de Liverdun furent préservés de leur sinistre visite; privilége qu'ils attribuèrent à l'intercession de saint Eucaire, et que Dagobert Ier, roi de France et d'Austrasie, consigna comme un miracle, dans une charte qu'il voulait donner à l'Eglise de Toul.

D'après les plus anciens monuments de l'église de Liverdun, il a été constaté que grand nombre de sourds, de muets, d'aveugles, d'énergumènes, de personnes accablées d'autres infirmités, avaient recouvré la santé

au tombeau du bienheureux martyr. Dans tous les temps aussi, les évêques de Toul ont marqué leur vénération pour celui qu'ils comptaient comme un de leurs collègues dans l'épiscopat et qui avait arrosé, de son sang, l'arbre de la foi planté sur le sol des *Leuci*.

CULTE[1] ET RELIQUES.

NOTE CRITIQUE SUR L'ÉPISCOPAT DE SAINT EUCAIRE.

Saint Gauzlin leva, de son premier tombeau, le corps de l'illustre martyr et le déposa dans l'église de Saint-Pierre de Liverdun où, pendant plusieurs siècles, il a été l'objet de la vénération des fidèles. Pour lui faire plus d'honneur, Pierre de Brixey le plaça dans une châsse qu'il avait fait préparer, puis fonda en 1144, à Liverdun, un chapitre de chanoines sous le titre de Saint-Eucaire. Soixante ans plus tard, l'évêque Gilles de Sorcy n'ayant pas trouvé de son goût le reliquaire donné par Pierre de Brixey, en fit faire un autre, beaucoup plus riche, et y transporta les précieux restes du saint martyr, en présence des sommités ecclésiastiques du diocèse, du duc de Lorraine Ferry III, de Marguerite de Navarre, sa femme, et de la noblesse du pays. Cette nouvelle châsse et le trésor qu'elle renfermait furent pieusement conservés dans l'église, où la dévotion de zélés prélats les avait placés, et maintenus jusqu'en l'année 1587. A cette époque désastreuse, l'armée des Protestants, après avoir envahi la Lorraine, s'approcha de Liverdun et s'en empara par surprise. Après avoir saccagé ce bourg, les hérétiques enlevèrent la châsse de saint Eucaire, en détachèrent les précieux métaux qui la recouvraient et l'ornaient, puis livrèrent aux flammes les restes sacrés qui s'y trouvaient abrités.

La fête du premier martyr du pays toulois se célèbre actuellement, dans le diocèse de Nancy-Toul et dans celui de Saint-Dié, le vingt-deuxième jour d'octobre.

Rupert, dans la passion de saint Elophe qu'il composa pour les religieux de Saint-Martin de Cologne, à la prière d'Alban leur abbé, et sur l'écrit d'un auteur ancien, donne à saint Eucaire le titre d'évêque. Les missels de Toul de 1507, de 1537, et de 1551; les bréviaires imprimés du diocèse de 1512, 1595, 1628 font saint Eucaire évêque de Grand. Ce n'est que postérieurement à ces époques, que certains auteurs ont refusé au frère de saint Elophe le nom d'évêque de Grand pour en faire un évêque de Toul; plus tard la liturgie touloise ne lui a plus laissé que son titre de martyr; déjà la même liturgie, en 1684, en ôtant à saint Eucaire la qualification d'évêque de Grand, ne lui avait plus laissé que les titres d'évêque et de martyr, sans lui donner un siége déterminé. M. l'abbé Guillaume, chanoine de Nancy, a montré, dans sa *Dissertation sur les commencements de l'Eglise de Toul*, que, d'après les plus anciennes traditions de cette Eglise, saint Eucaire a bien pu exercer les fonctions épiscopales chez les *Leuci* dans la première moitié du quatrième siècle, avant l'arrivée de saint Mansuy à Toul, et que la cité de Grand était assez importante, par sa population et ses monuments, pour en faire le siége d'un évêque. Rien n'empêche pourtant d'admettre que saint Eucaire a exercé les fonctions épiscopales chez les *Leuci*, et qu'il a fixé sa résidence à Grand, sans avoir été créé évêque de cette cité par une mission spéciale. De cette façon saint Mansuy serait encore le premier évêque des *Leuci*, ayant eu son siége déterminé dans la ville de Toul. L'antiquité ne nous a pas laissé de monuments assez précis pour nous permettre de prononcer, d'une manière absolue, sur ce que la simple tradition a transmis des commencements de l'Eglise de ce pays; mais il est bon, il est utile de combiner ce que cette tradition enseigne, afin de lui laisser toute son autorité et sa valeur, en l'accordant autant que possible avec elle-même et avec les données certaines de l'histoire ecclésiastique.

Extrait de l'*Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy*, par M. l'abbé Guillaume.

1. Voir, au *Supplément* de ce volume, l'hymne des Vêpres de saint Eucaire, tirée du bréviaire Toulois de 1595, qu'a bien voulu nous adresser M. l'abbé Guillaume, aumônier de la chapelle ducale de Nancy.

SAINT LUPIEN [1] DE MENDE,

ABBÉ DE SAINT-PRIVAT, MARTYR AU DIOCÈSE DE CHALONS

Vers 584. — Pape : Pélage II. — Rois de France : Chilpéric Ier, Clotaire II.

Exacuerunt ut gladium linguas suas.
Ils ont aiguisé leur langue comme un glaive.
Ps. LXIII, 3.

Saint Lupien (*Lupentius*) naquit à Mende (Lozère), de parents illustres qui ne négligèrent rien pour le faire élever d'une manière convenable à sa naissance. Lupien répondit à leurs soins et se distingua par ses brillants succès dans les lettres profanes, mais plus encore par son inclination pour la vertu. Il visitait les malades, consolait les affligés, s'adonnait au jeûne et à l'aumône, et il avait une particulière sollicitude pour les pauvres honteux. Cette sainteté précoce le fit remarquer de son évêque, qui n'hésita pas à l'élever aux honneurs du sacerdoce.

Devenu prêtre, Lupien donna libre carrière à son talent oratoire. Ses instructions, aussi fréquentes que pathétiques, faisaient impression sur les cœurs, et comme sa parole était soutenue par l'exemple, il fit rentrer dans le devoir un grand nombre de pécheurs. Bientôt il fut revêtu de la dignité d'abbé du monastère de Saint-Privat de Javoux, et sa vertu n'en brilla que plus éclatante aux yeux de ses concitoyens.

Cependant Dieu voulait l'épurer au feu de la persécution. Lupien avait un zèle ardent qui ne pactisait jamais avec les vices et les passions ; il les attaquait vivement partout où il les rencontrait, sans faire aucune acception de personnes. Mais, « reprenez le méchant », dit l'Ecriture, « il se déchaînera contre vous » ; c'est, en effet, ce qui arriva à notre Saint. Irrités de ses justes remontrances, ceux dont il condamnait les désordres résolurent de le perdre, et de peur qu'il ne prévînt la cour d'Austrasie en sa faveur, ils se hâtèrent de le dénoncer à la reine Brunehaut, veuve de Sigebert et mère de Childebert II, qui régnait alors. A la tête des accusateurs se trouvait Innocent, comte ou gouverneur de la ville et du pays de Gévaudan. Lui-même rédigea contre le Saint un mémoire qu'il fit signer par ses créatures, et qui accusait Lupien de corrompre le peuple à force de largesses, de parler contre l'honneur et la réputation de la reine, et de méditer un bouleversement dans l'Etat. Aussitôt, Lupien fut mandé à Metz où résidait la cour, et traité comme un criminel de lèse-majesté ; mais la reine ne tarda pas à reconnaître l'innocence de Lupien et le renvoya absous. Ce n'était pas ce que demandait le comte, qui n'en devint que plus acharné à sa perte. Aussi le Saint ne se fut pas plus tôt mis en chemin pour retourner à son monastère, qu'Innocent aposta deux misérables qui l'arrêtèrent à Ponthion, près de Châlons-sur-Marne. Après lui avoir fait endurer divers tourments en ce lieu, ils parurent vouloir le laisser repartir librement ; mais, comme s'ils se fussent repentis de l'avoir traité trop dou-

1. *Alias :* Lupence, Louvent.

cement, ils le poursuivirent et l'attaquèrent sur le bord de la Marne, où le saint abbé avait dressé sa tente, pour passer la nuit. Il leur fut aisé d'accabler un homme sans défense, qui n'avait à leur opposer que des prières et des bénédictions. Ces barbares et lâches ennemis, dignes ministres de leur maître, ne mirent fin à leurs mauvais traitements qu'en lui tranchant la tête. Pour cacher leur crime, ils la mirent dans un sac qu'ils remplirent de cailloux, et la jetèrent dans l'endroit le plus profond de la rivière. Ils y firent aussi rouler le corps, après l'avoir attaché à une énorme pierre. C'était vers l'an 584.

Malgré leurs précautions, Dieu, qui se rit des efforts des impies, permit qu'au bout de quelques jours le corps flottât sur l'eau, et des bergers le retirèrent pour lui donner la sépulture. Comme ils se demandaient de qui pouvaient être ces dépouilles, voici qu'un aigle fondit tout à coup sur l'eau, comme pour se jeter sur quelque proie. Il leva un sac du fond de la rivière et le laissa retomber sur le bord. Aussitôt les bergers et les personnes rassemblées en ce lieu s'empressèrent autour du sac, et quel ne fut pas leur étonnement d'y trouver une tête s'adaptant parfaitement au corps qu'ils avaient retiré. Bientôt on reconnut le saint abbé, et on l'enterra le plus décemment possible. Mais Dieu qui, pour faire honorer la sépulture d'Elisée, rendit la vie à un mort par l'attouchement des os du Prophète, ne voulut pas non plus que les restes de Lupien restassent dans un lieu profane ; il inspira à un vénérable prêtre du voisinage, nommé Hermance, de leur rendre de plus pompeux honneurs. Hermance vint donc avec son clergé et un grand nombre de fidèles, et les transporta dans son église avec beaucoup de solennité.

L'aigle est la caractéristique de saint Lupien ; nous en avons dit la raison.

CULTE ET RELIQUES.

Plus tard, les ossements du saint Martyr furent portés à Châlons-sur-Marne et déposés dans l'église cathédrale où l'on n'en vénère plus qu'une faible partie. La ville de Mende, patrie de saint Lupien, ne possédait aucune relique de son glorieux enfant ; elle en obtint quelques parcelles de Mgr Claude-Antoine de Choiseul-Beaupré, qui mourut en 1763.

Il y a d'autres Saints du nom de Lupien : les Bollandistes prétendent que les reliques qui sont au village qui porte ce nom (Aube) seraient plutôt celles de l'un d'entre eux que du célèbre abbé de Saint-Privat. Quoi qu'il en soit, les ossements qu'on y conserve avec une pieuse vénération furent renfermés jusqu'en 1469 dans un tombeau de pierre, élevé sur quatre piliers. A cette époque, ils furent visités par Mgr Louis Raguier, soixante-seizième évêque de Troyes, qui les fit placer dans une châsse *neufve de bois doré et embellie d'images*, que l'on voyait naguère encore auprès du tombeau du Saint, mais que la vétusté a fait disparaître. Leur identité fut constatée de nouveau en 1675 et 1757. Profanés en 1793, ils furent recueillis par une personne pieuse et digne de foi, et, après de sérieuses informations, leur authenticité fut reconnue, le 13 mai 1829, par M. l'abbé Fournerot, vicaire général de Mgr de Séguins-des-Hons.

Le 10 octobre 1838, M. l'abbé Roisard, vicaire général du même prélat, en fit la translation solennelle et les déposa dans une châsse nouvelle d'ordre gothique et d'un riche travail. Cette châsse est due à la générosité des habitants de saint Lupien : on la porte en procession, chaque année, le jour de l'Ascension, dans les rues du village, au milieu du concours des fidèles. Le principal ossement qu'on y conserve est le fémur. On vénère encore dans deux autres petits reliquaires un os de l'avant-bras et deux portions de côte de saint Lupien.

La fête de saint Lupien se célèbre le 13 octobre de chaque année. On voit encore en ce jour les pèlerins se presser autour des reliques et du tombeau, derniers restes d'une dévotion autrefois si florissante.

Saint Lupien est populaire dans le Perthois, où beaucoup d'églises l'ont choisi pour patron.

Extrait de la *Vie des Saints de Troyes*, par M. l'abbé Defer.

SAINT LOUP, TREIZIÈME ÉVÊQUE DE SOISSONS (540).

Saint Loup était fils de saint Prince ou Principe, lequel avait été marié avant d'être élevé à l'épiscopat. Selon quelques auteurs, Loup n'était que son neveu. Après la mort de saint Prince, l'archevêque de Reims, saint Remi, l'ordonna évêque de Soissons, avec d'autant plus de confiance qu'il l'avait eu longtemps sous ses yeux dans l'école de cléricature de Reims. Il y avait été témoin de son aptitude aux sciences sacrées et de son avancement dans la piété. Loup marcha sur les traces de son père et de son oncle et s'appliqua à gouverner son église avec une grande prudence. Les pauvres n'eurent qu'à se louer de sa charité, étant par lui secourus dans tous leurs besoins.

Clovis, par le conseil de saint Remi, de Reims, et de saint Melaine, de Rennes, ayant, en 511, convoqué à Orléans un concile qui fut le premier tenu dans cette ville, saint Loup s'y trouva avec cinq métropolitains et vingt-cinq évêques. On y fit trente et un canons fort importants, concernant le droit d'asile, dernier refuge du faible contre le fort et de l'innocence contre le crime ; le pouvoir des évêques ; la soumission des abbés à l'ordinaire ; l'administration des biens ecclésiastiques. Le vingt-cinquième canon déclare que personne, à moins d'une infirmité grave, ne pourra célébrer à la campagne les fêtes de Pâques, de Noël et de la Pentecôte. Le trente et unième veut que l'évêque assiste, le dimanche, à l'office de l'église la plus proche du lieu où il se trouvera, s'il n'en est empêché par quelque infirmité.

De retour dans son diocèse, saint Loup s'appliqua à faire observer les règlements du concile d'Orléans qui regardaient le peuple et les clercs. A Bazoches, village à six lieues et demie de Soissons, et sur le bord de la Vesle, saint Loup rebâtit et agrandit la basilique élevée sur le tombeau de saint Rufin et de saint Valère ; puis, autour de cette nouvelle église, il réunit soixante-douze clercs sous sa direction, en mémoire des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, pour y célébrer avec pompe l'office divin. Ce chapitre exista plus de quatre siècles encore après la mort du saint prélat.

Après la mort de saint Remi, son neveu, Loup, évêque de Soissons, s'occupa avec le prêtre Agricole d'exécuter les dernières volontés du saint archevêque, et de mettre l'église de Soissons en possession de la rente de dix sous d'or ainsi que de la terre de la Sablonnière-sur-Morin (Seine-et-Marne), près de Coulommiers, à elle léguées dans le testament de saint Remi.

Saint Loup, parvenu à une extrême vieillesse, après avoir occupé le siége de Soissons une quarantaine d'années, mourut plein de mérites vers l'an 540. Il fut inhumé à côté de saint Prince, dans la chapelle de sainte Thècle. Au IXe siècle, ses précieux restes ont été transportés à la cathédrale où ils ont été longtemps vénérés. Au XVIe siècle, les Calvinistes les ont livrés aux flammes.

La fête de saint Loup se célébrait autrefois à Soissons le 19 octobre. Depuis le retour à la liturgie romaine, elle est marquée au calendrier le 22 de ce mois.

Notice due à M. Henri Congnet, chanoine de Soissons. — Cf. Flodoard; *Gallia Christiana ;* l'abbé Pécheur, *Annales ;* le P. Richard, *Actes de la province de Reims.*

SAINT MODERAN OU MORAN, ÉVÊQUE DE RENNES (730).

Moderan vint au monde dans le diocèse de Rennes et reçut, dès son enfance, une éducation conforme au rang élevé que tenaient ses parents. Attaché par attrait à l'étude, il y fit des progrès rapides et devint bientôt un jeune homme très-instruit. L'évêque de Rennes le reçut au nombre des clercs de son église. Le mérite du jeune serviteur de Dieu croissant avec l'âge, il fut élevé au sacerdoce, et s'acquit par ses vertus l'estime du clergé et des fidèles ; aussi le siége épiscopal étant venu à vaquer, fut-il appelé à le remplir avec l'approbation générale du prince, des grands et du peuple.

Ce fut sous le règne de Chilpéric qu'il devint évêque de Rennes. Après quelque temps d'épiscopat, il obtint de ce prince la permission de faire le pèlerinage de Rome. Moderan dirigea sa route de manière à passer par la ville de Reims, et s'étant logé au monastère de Saint-Remi, il obtint de Bernard, trésorier de l'église, une partie de l'étole, du cilice et du suaire du saint pon-

tife. Charmé d'avoir acquis ces richesses, il continua sa route avec joie vers l'Italie. Une nuit qu'il se trouvait au mont Bardon, qui fait partie de l'Apennin, il suspendit ces reliques à un chêne vert. Il se leva le lendemain matin, et continua sa route sans se ressouvenir du précieux gage qu'il avait laissé à l'arbre. Ne s'étant aperçu de sa perte qu'assez loin de là, il envoya aussitôt un clerc nommé Wulfade prendre ces reliques ; mais celui-ci ne put venir à bout d'exécuter ce qui lui avait été ordonné. Il lui fut impossible d'y atteindre, et plus il s'en approchait, plus elles semblaient s'élever. L'évêque ayant appris ce miracle, retourne au même lieu et y dresse sa tente ; mais il eut beau prier une partie de la nuit, il ne put rien obtenir. Son trésor ne lui fut rendu que lorsque, disant la messe le lendemain au monastère de Berzetto, aujourd'hui petite ville du Parmesan, qui était près de là, et dédié à saint Abundius, martyr, il eut promis de laisser dans ce monastère une partie des reliques. Aussitôt elles lui furent rendues ; il accomplit son vœu, et continua son voyage.

Luitprand, qui régnait en Italie depuis l'an 712, ayant été informé de ce miracle, vint à la rencontre de l'évêque, et, pour l'amour de saint Remi, lui donna le monastère de Berzetto avec toutes les dépendances de l'abbaye. Moderan, après avoir satisfait sa dévotion dans la capitale du monde chrétien, passa par Reims à son retour de Rome, et visita le tombeau de saint Remi. Il fit à ce bienheureux apôtre des Français la même donation que celle qu'il avait reçue de Luitprand. Etant ensuite revenu à Rennes, il fit ordonner un successeur à sa place, vendit tous ses biens et en distribua le prix aux pauvres ; puis, ayant pris congé de son peuple, il retourna au monastère de Berzetto (720). Son zèle le rendit l'apôtre de tous les peuples des environs de l'abbaye, auxquels il annonçait les vérités du salut. On assure que Dieu autorisa ses prédications par plusieurs miracles. Après avoir passé dix ans dans le monastère qu'il avait choisi pour lieu de sa retraite, il y acheva saintement ses jours dans les exercices de la vie religieuse en octobre 730. Cette abbaye possédait encore à la fin du siècle dernier le corps de saint Moderan. Il y avait dans la ville de Rennes, auprès des murs de l'ancienne cité, un prieuré qui portait le nom de Saint-Moran. L'église de Rennes célèbre la mémoire de ce saint évêque le 22 octobre, avec office du rit double mineur.

Extrait des *Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

SAINT BENOIT DE MACERAC, ABBÉ,

AU DIOCÈSE DE NANTES (845).

La Grèce fut la patrie de saint Benoît, et Patras, capitale de l'Achaïe, la ville où il vit le jour. Il est très-probable que les troubles civils auxquels était alors exposé son pays, et le désir de vivre ici-bas inconnu, furent les causes qui le déterminèrent à quitter le lieu de sa naissance et à chercher une contrée étrangère, où il pût se cacher aux hommes et s'occuper de Dieu seul. Il paraît qu'il fit son voyage par mer, et qu'ayant remonté la Loire, il vint débarquer au port de Nantes avec sa sœur, nommée Avénia, et neuf compagnons, qui partageaient ses désirs de retraite. Alain, évêque de cette ville, les accueillit avec bonté, plaça Avénia dans un monastère de vierges, et ayant recommandé Benoît à la bienveillance du comte de Nantes, celui-ci donna à Benoît et à ses compagnons un lieu nommé Macerac, situé au confluent de la petite rivière du Don et de la Vilaine. C'est là que cette âme généreuse, travaillant sans relâche à mériter la bienheureuse éternité, passa des jours pleins aux yeux du Seigneur et amassa des trésors pour le ciel. On donne à Benoît le titre d'abbé, ce qui suppose qu'il forma une communauté avec les compagnons de sa retraite, et qu'il en fut le supérieur. Il est difficile de savoir s'il embrassa une Règle déjà connue dans l'Eglise, telle que celle de Saint-Colomban ou de Saint-Benoît, ou bien s'il suivit un institut particulier. L'obscurité profonde dans laquelle ce saint homme se cacha par humilité nous empêche de connaître le détail de ses actions. Se contentant de plaire à son divin maître, il ne chercha pas à vivre dans la mémoire des hommes.

On croit qu'il mourut le 1er octobre 845. Il fut inhumé dans son ermitage, qui est devenu ensuite l'église de Macerac ; et son tombeau, qui n'a pas été respecté pendant la Révolution, subsiste encore. Son corps fut transporté dans l'église de l'abbaye de Redon, où il a été conservé jusqu'en l'année 1793, époque à laquelle des impies le profanèrent et le détruisirent. Cette trans-

lation, qui eut lieu le 22 octobre, a été cause que la fête de saint Benoît se célèbre ce jour. Ce n'est que depuis 1790 qu'elle a été établie dans le diocèse de Nantes, par M. de La Laurencie, qui en était alors évêque.

Extrait des *Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

LE BIENHEUREUX LADISLAS DE GIELNIOW,

FRÈRE MINEUR (1505).

Le bienheureux Ladislas de Gielniow naquit dans ce bourg de Pologne, dépendant du diocèse de Gnesne. Il eut le bonheur d'être du nombre des religieux franciscains que saint Jean de Capistran dirigeait vers la perfection par ses leçons et surtout par ses exemples. Il s'était consacré au Seigneur dès sa première jeunesse. Le zèle de la gloire de Dieu le porta, lorsqu'il fut profès, à entreprendre, avec douze compagnons, une mission chez les Tartares Kalmouks, livrés à l'idolâtrie ou engagés dans le mahométisme. Les obstacles que le grand-duc de Russie mit à cette sainte entreprise en empêchèrent le succès. Revenu en Pologne, Ladislas se livra tout entier à l'accomplissement des devoirs de sa profession. Son obéissance était admirable; il montra une prudence consommée dans les charges de gardien du couvent de Varsovie et de provincial de son Ordre. Sa vertu et son éloquence lui acquirent une grande réputation comme prédicateur. Prêchant la Passion un vendredi saint, il fut ravi en extase après avoir prononcé le nom de Jésus, et fut élevé au-dessus de la chaire, à la vue de tout le peuple. Il tomba bientôt après dans une maladie de langueur, dont il mourut à Varsovie, en 1505. Dieu manifesta tellement, après la mort de Ladislas, les mérites et la sainteté de son serviteur, que les Polonais et les Lithuaniens le choisirent pour l'un de leurs premiers patrons. Le pape Benoît XIV a permis qu'on l'honorât comme Bienheureux. L'Ordre de Saint-François en fait la fête le 22 octobre.

Tiré de Godescard, édition de Bruxelles, 1854.

XXIIIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

Au territoire d'Ossuna, près de Cadix, en Espagne, la naissance au ciel des saints martyrs Servand et Germain, qui, durant la persécution de Dioclétien, et sous Viateur, son lieutenant, après avoir enduré les fouets, la prison, la faim, la soif, et la fatigue d'un long voyage qu'on leur fit faire chargés de chaînes, furent décapités et achevèrent ainsi le cours de leur martyre. Germain fut enterré à Mérida, et Servand à Séville. IVe s. — A Antioche, en Syrie, la naissance au ciel de saint Théodorit (Théodoret, Théodoric), prêtre, qui fut arrêté durant la persécution de Julien, endura la torture du chevalet ainsi que plusieurs autres tourments très-aigus, eut les côtés brûlés avec des torches ardentes, et enfin, comme il persistait dans la confession de Jésus-Christ, consomma son martyre par le glaive [1]. 362. — A Grenade, en Espagne, le bienheureux PIERRE PAS-

1. A l'époque où Julien l'Apostat préparait son expédition contre les Perses, il fut question, pour subvenir aux armements formidables poursuivis sans relâche depuis trois ans, de dépouiller de ses trésors la basilique d'Antioche, l'une des plus riches de l'univers. Or, le prêtre Théodorit était préposé à la garde des vases sacrés de cette église. Arrêté par ordre de l'empereur, et placé entre la trahison et le martyre,

CHAL, évêque de Jaën et martyr, de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, qui souffrit la mort le 6 décembre. 1300. — A Constantinople, saint Ignace, évêque, qui, ayant repris le césar Bardas de ce qu'il avait répudié sa femme, fut par lui, après avoir essuyé toutes sortes d'outrages, envoyé en exil. Mais, ayant été rétabli sur son siége par un décret du pape Nicolas Ier, il mourut en paix [1]. 877. — A Bordeaux, saint SÉVERIN, évêque de Cologne et confesseur. Ve s. — A Rouen, saint ROMAIN, évêque. 639. — A Salerne, saint Vère, évêque. Ve s. — Au diocèse d'Amiens, saint DOMICE, prêtre [2]. Vers 740. — Dans le Poitou, saint Benoît, confesseur [3]. IVe s. — A Villach, en Hongrie, saint JEAN DE CASPITRAN, de l'Ordre des Frères Mineurs, illustre par la sainteté de sa vie et par son zèle à étendre la foi catholique. Les Turcs ayant mis le siége devant Belgrade, il obtint, par ses prières, la délivrance de cette ville et la défaite des ennemis. 1456.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Agen, Albi, Arras, Beauvais, Bordeaux, Cahors, Cambrai, Carcassonne, Chartres, Châlons, Le Puy, Clermont, La Rochelle, Limoges, Lyon, Meaux, Moulins, Pamiers, Reims, Rennes, Saint-Dié, Séez, Soissons, Tarbes, Tours, Vannes, Versailles et Viviers, la solennité du très-saint Rédempteur, honoré sous le nom trois fois saint de Jésus de Nazareth. — Au diocèse d'Angers, sainte Hedwige, veuve, duchesse de Pologne, dont nous avons donné la vie au 17 octobre. 1243. — Au diocèse d'Auch, saint LÉOTHADE, évêque de ce siége et confesseur. Vers 718. — Aux diocèses d'Autun, Cologne et Mayence, saint Séverin ou Seurin, évêque de Cologne, puis de Bordeaux, cité au martyrologe romain de ce jour. Ve s. — Au diocèse de Bayeux, saint Romain, évêque de Rouen et confesseur, cité aujourd'hui au même martyrologe. 639. — Au diocèse de Coutances et Avranches, saint Pierre d'Alcantara, confesseur, dont nous avons donné la vie au 19 octobre. 1562. — Au diocèse de Nantes, saint Vital, confesseur, dont nous avons déjà parlé au martyrologe de France du 16 octobre. Vers 740. — Au diocèse de Nîmes, saint Théodorit ou Théodoric, prêtre et martyr à Antioche de Syrie, cité au martyrologe romain de ce jour. 362. — Au diocèse de Chartres, les saints Servand et Germain, martyrs près de Cadix, en Espagne, cités aujourd'hui au même martyrologe. IVe s. — Au diocèse de Quimper, saint Magloire, évêque de l'ancien siége de Dol et confesseur, dont nous donnerons la vie au jour suivant. 586. — Aux diocèses de Saint-Flour et de Verdun, saint Jean de Kenty, prêtre, dont nous avons donné la vie au 20 octobre. 1473. — A Amiens, saint GRATIEN, martyr. 303. — Encore à Amiens, sainte ULPHE (déjà citée au 31 janvier), vierge, fille spirituelle de saint Domice, diacre et chanoine d'Amiens, cité au martyrologe romain de ce jour. VIIIe s. — A Lillers (Pas-de-Calais), au diocèse d'Arras, les saints martyrs LUGLE et LUGLIEN, frères, qui prêchèrent la foi dans les provinces du nord de la France. VIIe ou VIIIe s. — A Vienne, en Dauphiné, saint Edice (Edicte, Eodice, Ediste, Hédice), évêque de ce siége et confesseur. Vers 640. — Autrefois, à Meaux et à Châlons-sur-Marne, sainte Syre, vierge, distincte de son homonyme de Troyes qui reçoit encore de nos jours un culte public. Vers le milieu du VIIe s. — A Huy, ville de Belgique (Liége), sainte Ode, épouse de Boggis, duc d'Aquitaine, et tante maternelle de saint Hubert, évêque de Maëstricht, dont elle fit l'éducation. Devenue veuve (688), elle quitta Toulouse dont elle avait fait jusque-là sa résidence, et se retira au pays de Liége où elle passa le reste de ses jours dans la pratique des œuvres de piété et fonda plusieurs églises [4].

il n'hésita point et donna courageusement sa vie pour Jésus-Christ. En France, saint Théodorit est patron d'Uzès (Gard), et de Châteauneuf-Calcernier (Vaucluse, arrondissement d'Orange). — Darras, *Histoire de l'Eglise*, tome x, page 146; Brochin, curé de Châteauneuf, lettre d'août 1871.

1. Ignace mourut à l'âge de près de quatre-vingts ans. On porta son corps, renfermé dans un cercueil de bois, dans l'église de Sainte-Sophie; de là il fut transféré dans celle de Sainte-Menne où deux femmes possédées du démon furent délivrées par son intercession. Enfin on déposa ses reliques dans l'église de Saint-Michel qu'il avait fait bâtir à quelque distance de la ville. — Godescard.

2. Le martyrologe romain se trompe en donnant à saint Domice la qualité de *prêtre*. M. le chanoine Corblet, dans sa précieuse *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, a démontré qu'il ne fut jamais que diacre. Molanus, dans son édition d'Usuard, en fait un évêque. Les anciens martyrologes d'Amiens et de Saint-Riquier mentionnent seulement la qualité de *confesseur*.

3. Evêque de Samarie ou Sébaste (Palestine), Benoît quitta son troupeau dispersé par la persécution de Julien l'Apostat et vint se fixer dans le Poitou. Saint Hilaire, évêque de Poitiers, lui céda une de ses terres où il se construisit un ermitage et forma de nombreux disciples. Cet ermitage fut le noyau qui produisit plus tard (654) l'abbaye de Saint-Benoît de Quinçay. Les reliques du saint ermite, cachées à l'époque de nos guerres avec l'Angleterre (XIIIe, XIVe et XVe siècles), n'ont pas encore été retrouvées. — *Vies des Saints de l'Eglise de Poitiers*, par M. l'abbé Auber.

4. Le corps de sainte Ode fut inhumé dans l'église Saint-Georges d'Amay (*vicus Amanium*, près d'Huy, sur la rive gauche de la Meuse) dont elle était la fondatrice. Vingt ans plus tard (743), saint Florbert, évêque de Liége, procédait à l'ouverture canonique de ce tombeau glorieux, près duquel des miracles sans nombre n'avaient cessé de s'accomplir. Quand la pierre du sépulcre fut levée, une suave odeur s'échappa des saintes reliques, qui furent transférées dans une châsse précieuse et déposées sous le maître-autel de l'église d'Amay. — L'abbé Darras, *Histoire de l'Eglise*, tome XVII, page 100.

723. — Autrefois à Troyes, saint Romain, d'abord moine de Saint-Oyend (Jura), puis abbé de Mantenay, au diocèse de Troyes, et enfin successeur de saint Remi sur le siége archiépiscopal de Reims. Vers 535. — A Toul, diocèse actuel de Nancy, saint Amon, deuxième évêque de l'ancien siége de Toul [1]. (Voir sa vie au *Supplément* de ce volume.) — A Auxerre, saint Hérifrid ou Herfroy de Chartres, quarantième évêque d'Auxerre et confesseur. Il gouverna cette Eglise pendant vingt-deux ans, un mois et seize jours. On l'inhuma devant l'autel de Notre-Dame [2]. 909. — Dans l'abbaye bénédictine de Grandselve *(Grandis sylva)*, au diocèse de Toulouse, le bienheureux BERTRAND, abbé. 1149. — Dans l'abbaye cistercienne de Notre-Dame des Chasteliers *(Castellariæ)*, au diocèse de Poitiers, le bienheureux Giraud de Salles, confesseur. Après avoir fondé neuf monastères, attiré dans ces maisons religieuses toute sa famille, et brillé de l'éclat de toutes les vertus, il s'endormit dans le Seigneur et fut enseveli dans l'abbaye de Notre-Dame des Chasteliers, sa dernière fondation. 1120. — Au diocèse de Besançon, saint Valère (Vallier, Valier), archidiacre de l'Eglise de Langres et martyr, dont nous avons dit un mot au jour précédent. Vers 264.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Constantinople, saint Ignace, évêque, de l'Ordre de Saint-Basile, qui, ayant repris le césar Bardas de ce qu'il avait répudié sa femme, éprouva de la part de ce prince toutes sortes de mauvais traitements et fut envoyé en exil; mais, ayant été rétabli sur son siége par le pape Nicolas Ier, il mourut en paix. 877.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la Sainte-Trinité. — La solennité du très-saint Rédempteur dont la vénérable image, prise par les barbares, emportée en Afrique et outragée de diverses manières, fut rachetée par les Frères Déchaussés de la très-sainte Trinité de la Rédemption des Captifs et rapportée en Espagne, où, opérant des miracles et des prodiges éclatants, elle est entourée de la vénération et du culte des peuples sous le nom trois fois saint de Jésus de Nazareth.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Vicence, le bienheureux Barthélemy de Bragance, évêque et confesseur, de l'Ordre de notre Père saint Dominique, préposé d'abord à l'Eglise de Nimésie, puis à celle de Vicence; très-estimé du pape Grégoire IX qui le créa maître du sacré palais, ainsi que d'autres souverains Pontifes et du roi de France saint Louis, à cause de sa sainteté éminente et de ses travaux pour étendre le règne de la foi catholique [3]. 1270.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Villach, en Hongrie, saint Jean de Capistran, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui, très-célèbre par son érudition et la sainteté de sa vie, ramena à la foi catholique une multitude de Gentils, de Juifs, d'hérétiques et de schismatiques, et se reposa dans le Seigneur après avoir fait de grandes choses pour l'Eglise. Il fut après comme avant sa mort très-célèbre par ses miracles et mis au nombre des Saints par le souverain pontife Alexandre VIII. 1456.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — A Mantoue, le bienheureux JEAN LE BON, de notre Ordre, remarquable par sa vertu de pénitence et l'éclat de ses miracles, et dont saint Antoine a écrit la glorieuse vie. 1222.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Frères Mineurs.

1. Le corps du premier évêque de Toul (saint Mansuy) étant resté dans l'abbaye de Saint-Mansuy, la châsse des reliques de saint Amon était la plus précieuse que possédât la cathédrale de la cité. Aussi elle était, dans les processions des Rogations, portée par quatre chapelains, et, au retour de celle du mercredi, tout le clergé étant arrivé dans la nef, chacun selon son rang s'approchait pour baiser la châsse et passer par dessous, les quatre chapelains la tenant, pour cet effet, suffisamment élevée. Le vandalisme de 93 a fait disparaître cette châsse; mais, grâce à la sollicitude de personnes chrétiennes, les reliques n'ont pas été perdues. De saint Amon, M. Aubry, décédé curé de Saint-Gengoult, a sauvé : une portion des vêtements, des sandales, du cilice dont il se ceignait les reins, et des parfums dont son corps fut embaumé. Ces pieux objets, reconnus authentiques, sont aujourd'hui exposés à la vénération des fidèles dans l'église Saint-Gengoult, et enchâssés dans de beaux reliquaires nouvellement confectionnés par les soins de M. l'abbé Pierson, curé actuel de cette paroisse. — *Notes locales* dues à l'obligeance de M. l'abbé Guillaume, chanoine de Nancy. Cf. *Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy*, par le même auteur.

2. Sous l'épiscopat d'Hérifrid, un immense incendie réduisit en cendres presque toute la ville d'Auxerre. La cathédrale, composée des trois églises de Notre-Dame, de Saint-Jean et de Saint-Etienne, fut consumée aussi bien que la maison épiscopale. Le zélé pasteur vint à bout de remettre sur pied les trois églises. Il fit aussi reconstruire celle de Saint-Clément qui était au sud de la cathédrale. Ces quatre sanctuaires furent richement dotés par le prélat. — *Gallia Christiana nova.*

3. Il fut enseveli dans une église qu'il avait fait construire à Vicence et qu'il avait enrichi d'une relique considérable de la vraie Croix et d'une épine de la Couronne de Notre-Seigneur, présents du roi saint Louis. Le pape Pie VI l'a inscrit au nombre des Bienheureux en 1793. — Continuateurs de Godescard.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Dans la célèbre abbaye bénédictine du Mont-Cassin (Terre de Labour), saint Berthaire (Bertaire, Berthier), abbé et martyr. Issu du sang royal de France, il naquit au commencement du IXe siècle. Son illustre naissance lui promettait de grands avantages dans le monde, mais il quitta tout pour se faire moine au Mont-Cassin. L'abbé Basce étant mort en 856, il fut élu pour lui succéder et se montra un digne imitateur de saint Benoît. Les Sarrasins ayant fait une irruption en Italie, ravagèrent tout le pays, incendièrent l'abbaye et massacrèrent le saint abbé pendant qu'il faisait sa prière devant l'autel de Saint-Martin. Berthaire a laissé des sermons, des homélies, des pièces de vers et quelques autres écrits. 884. — A Nicée (aujourd'hui Isnik), ancienne ville de l'Asie-Mineure, en Bithynie, sainte Théodote et saint Socrate, martyrs, qui moururent glorieusement pour la foi sous le règne d'Alexandre Sévère. Vers 230. — A Andrinople, ville de la Turquie d'Europe (Roumélie), les saints Sévère et Dorothée, martyrs. — A Césarée de Cappadoce *(Cæsarea Eusebia)*, aujourd'hui Kaïsarieh, sur l'Halys, saint Seurèse (Séreuse, Suverse, Séverse, Senrèse), martyr, mentionné dans les martyrologes de saint Jérôme. — A Syracuse, en Sicile, saint Jean, évêque de ce siége et confesseur, dont saint Grégoire le Grand a fait l'éloge. Vers 609. — A Côme, en Lombardie, saint Octavien ou Octarien, évêque de ce siége et confesseur, dont le corps repose dans l'église de Saint-Abonde, hors des murs de la ville [1]. Vers 680. — A Glastonbury, ville d'Angleterre (Somerset), sainte Eflède ou Ethelflède, veuve, disciple de saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry (29 mai). Vers 950. — Dans l'abbaye bénédictine de Tavistock, en Angleterre (Devonshire), saint Rumon ou Rumone, évêque irlandais et confesseur, dont les reliques se gardaient autrefois dans ce monastère. Avant 961. — A Piscio, entre Lucques et Pistoie, en Toscane, saint Alluce, confesseur. 1134. — Au monastère de Sainte-Marie du Mont-Sacré *(Sacro Monte di Varese)*, en Lombardie, la bienheureuse Julienne de Pareselles *(Juliana a Busto Arsitio)*, vierge. Clément XIV a approuvé son culte par un décret du 12 septembre 1769. L'Ordre des Ermites de Saint-Augustin fait sa fête au 14 août. 1540.

SAINT SÉVERIN OU SEURIN D'AQUITAINE,

ÉVÊQUE DE COLOGNE, PUIS DE BORDEAUX

Ve siècle.

Ille non vano tenuit tremendam
Spiritu sedem, proprio nec ausu;
Sed sacrum jussus, Domino vocante,
Sumpsit honorem.

Il n'a eu garde, comme le pasteur téméraire, de s'asseoir de son propre chef sur le siége redoutable de l'évêque; à cet honneur sacré il ne s'est plié que sur un ordre formel de son Dieu.

Hymne de saint Seurin.

Seurin sortit, en Aquitaine, dit-on, d'une famille noble et riche; ses parents s'occupèrent avant tout de développer en lui cette étincelle de bien, d'amour de la justice et de la piété, déposée en toute âme humaine.

1. Octavien gouvernait l'Eglise de Côme à l'époque où elle adhérait au schisme des *Trois-Chapitres*. On appelait ainsi trois ouvrages théologiques de Théodore de Mopsueste, de Théodoret et d'Ibas, qui étaient plus ou moins empreints de l'erreur de Nestorius sur le mystère de l'Incarnation et sur l'union des deux natures en Jésus-Christ. Ils furent définitivement condamnés (553) par le Concile général de Constantinople. Par suite de ce regrettable incident, le culte de saint Octavien a été restreint par la Sacrée Congrégation des Rites, et approuvé pour la basilique de Saint-Abonde exclusivement. Ce culte tend à disparaître depuis que les Français, sur la fin du siècle dernier, ont détruit le monastère de Saint-Abonde contigu à l'église de ce nom. — *Nouveaux Bollandistes*, tome x d'octobre, page 106.

Ils le confièrent à une des communautés sacerdotales, écoles premières, où il ne put rien voir ni entendre que d'honnête et de saint. A un enseignement bien dirigé, aux exemples de toutes les vertus, il apportait une intelligence précoce, un cœur droit et généreux; aussi fit-il des progrès rapides dans la piété comme dans les sciences. C'était une plante qui recevait les abondantes rosées du ciel et rendait en parfum et en fruit ce qu'elle en avait reçu.

Dans l'enfant et dans le jeune homme apparaissaient déjà les traits principaux de cette grande âme : un amour persévérant de l'étude qui embrassait l'Ecriture Sainte, la tradition et la philosophie; une humilité profonde qui dérobait à ses propres yeux ses progrès en tous genres et le tenait au-dessous de tous quand tous l'élevaient au-dessus d'eux : une pénitence à laquelle toutes les immolations étaient familières et faciles, de son esprit à de longues oraisons, de son corps à de rudes macérations, de ses biens à d'abondantes aumônes. Dans ce détachement universel il réalisait ce mot de l'Apôtre : « Jésus-Christ est ma vie et la mort m'est un gain ».

Un jour Seurin crut entendre au milieu des champs la voix d'un ange : « Seurin, Seurin, tu seras évêque de Cologne ». — « Quand cela arrivera-t-il? » répondit le Saint. « Quand le bâton que tu tiens à la main aura fleuri », reprit la voix. Et aussitôt, posé par terre, le bâton fleurit. Seurin ne tarda pas à être élevé à l'épiscopat.

Quoi qu'il en soit de cette vision, dont les Bollandistes repoussent l'authenticité, Seurin, dont la réputation de sainteté s'était répandue de toutes parts, fut appelé à l'évêché de Trèves et de Cologne. Revêtu malgré lui de la dignité épiscopale, il ne recula devant aucun de ses devoirs ni de ses sacrifices. Pasteur infatigable, il atteignait tous les besoins, toutes les infirmités dans l'immense peuple qui lui était confié. C'est alors qu'il visita l'église de Tongres. Là, selon l'usage des monastères, on lui présenta un enfant qui désirait se consacrer à Dieu. Dans la sagesse de ses réponses il sentit une âme prévenue de la grâce et conçut pour elle une grande affection. C'était saint Evergisile, son futur archidiacre, son successeur sur le siége de Cologne.

Dans cette dernière ville, il connut par révélation la mort de saint Martin. Un dimanche, à l'heure où, après Matines, il parcourait, selon sa coutume, les sanctuaires de son église, il entendit tout à coup un concert céleste au-dessus de sa tête. Il appelle alors son archidiacre Evergisile; et comme celui-ci n'entendait rien, ils se prosternent ensemble pour demander à Dieu une communication commune de cette merveille. Des voix qui chantent dans les airs arrivent alors distinctement à leurs oreilles. « C'est », dit l'évêque, « Martin qui quitte ce monde, et les anges au milieu de leurs cantiques, portent son âme dans le ciel. Le démon et ses anges ont voulu la retenir, mais ils n'ont rien trouvé en elle de leur malice, et ils se sont retirés confondus. Qu'en sera-t-il de nous, pécheurs, puisqu'ils ont voulu combattre un si saint et un si grand pontife? » L'archidiacre s'empressa d'envoyer un courrier à Tours, et il fut constaté que l'heure où son saint évêque était mort était bien celle où Seurin avait entendu le concert des anges.

A cette époque vivait un ermite célèbre par ses œuvres. Fils de prince, élevé au sein de toutes les jouissances et des richesses, le jour même de ses noces, après un festin splendide et au moment de s'unir à l'épouse qui faisait l'objet de ses vœux, il s'enfuit au désert n'emportant avec lui qu'une

écuelle de bois. Un jeune homme d'une grande beauté lui avait apparu, lui promettant une plus grande félicité s'il voulait le suivre. Il s'était attaché à ses pas et, son merveilleux compagnon disparu, il se fixa dans la solitude où il l'avait conduit. Là, il fut un jour inspiré de demander à Dieu connaissance de l'âme sainte dont il pouvait espérer de partager la récompense céleste. Il lui fut révélé que c'était l'évêque de Cologne. Impatient de le voir, il se rend dans la ville épiscopale et le trouve, un jour de fête, après les offices divins, donnant un grand repas. A cette vue, il crut son salut compromis dans sa ressemblance de sort futur avec un homme qui vivait au milieu de l'abondance des choses de la vie. Il ne tarda pas à reconnaître que l'évêque était plus véritablement pauvre au sein de ses grandeurs que lui-même avec son écuelle de bois.

Tandis que le zèle de Seurin s'appliquait surtout à arracher de Cologne les semences d'Arianisme que l'indigne évêque Euphratas y avait jetées, la voix de Dieu se fit de nouveau entendre à lui : « Quitte », lui dit-elle, au milieu de la nuit et après une oraison longtemps prolongée, « quitte le siége de Cologne et rends-toi en Aquitaine. Bordeaux a besoin de ton ministère ». Accompagné de quelques-uns de ses prêtres, Seurin passa en Aquitaine. La nuit qui précéda son arrivée à Bordeaux, un ange en avertit l'évêque Amand : « Lève-toi », lui dit le messager céleste, « réunis ton clergé et ton peuple et vas au-devant de Seurin que tu placeras sur ton siége ».

Une immense procession de tous les ordres s'avance à la rencontre de l'envoyé de Dieu, en faisant retentir les airs du cri : « Béni soit celui qui nous vient au nom du Seigneur! » Les deux Saints, sans s'être jamais connus, se saluent par leurs noms et se donnent un baiser fraternel. Amand introduit Seurin dans le monastère, et, en présence de tout le clergé et le peuple, l'intronise sur son siége épiscopal.

Une mission si surnaturelle se manifesta par les plus heureux fruits. Bordeaux changea de face sous la direction du nouveau pontife. La foi fit de grandes conquêtes ; les mœurs s'améliorèrent. Seurin soutenait ce mouvement par les dons extraordinaires qui apparaissaient en lui. Il avait l'esprit de discernement des âmes et pénétrait les consciences. Il possédait le don des miracles ; il guérissait les malades et les infirmes avec un signe de croix ; il ressuscitait les morts. En voici un exemple : Un père et une mère désolés l'implorèrent en faveur d'un fils unique qu'ils venaient de perdre. Après avoir passé quelques heures en prières, il s'approche du mort : « Jeune homme », dit-il, « je te l'ordonne, obéis au Seigneur pour reprendre la vie, comme tu lui avais obéi pour la quitter ». A l'admiration de tous, le mort se leva. Une autre fois, on lui conduisit un possédé du démon que ses parents étaient obligés de tenir lié de tous ses membres. A sa voix, le malin esprit s'enfuit en vomissant toutes sortes d'injures contre le serviteur de Dieu.

Instruit par un ange de sa fin prochaine, il appela Amand et lui recommanda de l'ensevelir hors des murs de la ville, dans l'oratoire du Sauveur et de la Sainte-Trinité. Puis, sentant le dernier moment approcher, il réunit ses disciples, les exhorta à sanctifier leur âme, et après les avoir embrassés, remit la sienne entre les mains de Dieu, le 12 des calendes de novembre. Il se fit un concours immense à ses obsèques et à son tombeau. Des miracles nombreux et éclatants révélèrent sa sainteté. Un an après, le jour anniversaire de sa mort, comme on se préparait à le célébrer, les Goths cernent la ville avec une armée formidable. Le peuple n'interrompit pas la solennité ; mais prosterné devant le tombeau de son patron, il sollicitait

de lui sa délivrance. Tout à coup le ciel s'obscurcit et, au milieu des ténèbres qui enveloppent leur camp, les Goths croient voir une armée qui s'avance au secours de la ville. La panique s'empare d'eux et ils fuient de toutes parts laissant aux Bordelais un immense butin.

A une autre époque, des pluies prolongées avaient grossi les ruisseaux et les rivières de la contrée ; sortant de leurs lits, ils avaient tout inondé. Plus de culture, plus d'ensemencement possible. On approchait de la fête de saint Seurin. Les Bordelais, qui célébraient leurs vigiles solennelles près de son tombeau, l'appelèrent à leur secours dans une si grande détresse. Les pluies s'arrêtèrent, des vents favorables chassèrent les nuages, et le lendemain un soleil brillant rapporta la vie aux campagnes et la joie aux habitants.

Plus tard, non-seulement la ville, mais toute la province fut frappée du fléau opposé. Une sécheresse obstinée détruisait tout. La verdure avait disparu ; les arbres étaient menacés jusque dans leurs racines ; les troupeaux ne trouvaient plus de pâturages. Dans cette extrémité, l'évêque invita son peuple à se réunir aux pieds du tombeau de saint Seurin. On y passa la nuit suivante en prières. Pendant cette veille même, des nuages montèrent à l'horizon, s'étendirent rapidement et répandirent la pluie tant désirée.

C'est ainsi que dans ses diverses calamités, Bordeaux a toujours reçu secours de son saint patron. Heureuse ville ! elle a deux trésors : Seurin et Amand qui lui communiquent les grâces célestes !

Des tableaux peints qui ornent l'église Saint-Séverin de Cologne, représentent notre Saint : 1° dans la cérémonie de la Consécration, en présence d'un nombreux clergé, deux évêques posent la mitre sur sa tête ; 2° en habits pontificaux, prononçant la condamnation des Ariens du haut d'une chaire qu'entoure un peuple nombreux ; 3° environné d'une foule de boiteux, d'aveugles, de toutes sortes d'infirmes qu'il guérit par la prière et par le signe de la croix ; 4° recevant du ciel l'ordre de se rendre à Bordeaux ; 5° reçu dans cette ville par saint Amand au milieu d'un nombreux clergé, en présence de tout le peuple ; 6° ressuscitant un mort ; 7° mort lui-même, nimbé et mitré, sur un lit à langes : un nombreux clergé l'environne.

On invoque saint Seurin contre la sécheresse.

CULTE ET RELIQUES.

NOTE CRITIQUE SUR LA QUESTION DE L'IDENTITÉ DE SAINT SEURIN DE BORDEAUX ET DE SAINT SEURIN DE COLOGNE.

A une époque qu'on ne saurait préciser, une nombreuse députation d'habitants de Cologne arrivait à Bordeaux pour réclamer le corps de leur évêque. Les Bordelais, jaloux de leur trésor, étaient disposés à en défendre la possession les armes à la main. Cependant, sur l'avis des plus sages, il fut décidé qu'on céderait aux habitants de Cologne une part du corps saint. On le tira donc du lieu de son repos, et les Colonais se retirèrent avec la part qui leur échut. La réception à Cologne fut magnifique, le concours immense. On plaça les reliques dans l'église des Saints-Corneille-et-Cyprien, qui prit, par la suite, le nom de Saint-Seurin. Dans le chœur de cette église on remarque vingt tableaux peints dans lesquels se déroule toute la légende de saint Seurin. Outre ces vingt toiles, le fond de l'abside est occupé par un autel moderne en bois. Au-dessus du tabernacle s'élève une statue en bois de saint Seurin, tenant la crosse d'une main et montrant de l'autre une église qu'un petit ange porte à côté de lui. On voit, derrière l'autel, son tombeau en bois de chêne, renfermé dans un treillage de fer et soutenu à la hauteur du tabernacle par quatre colonnes de marbre noir. C'est là que reposent les quelques débris du Saint dont nous avons parlé, et qui ne consistent plus aujourd'hui qu'en quelques ossements presque entièrement réduits en poussière (d'après une véri-

fication des reliques opérée en 1825). De Cologne, le culte de saint Seurin s'est répandu dans quelques églises voisines.

Quant à la basilique de Saint-Seurin de Bordeaux, elle a succédé (vers 725) à l'église Saint-Etienne et à l'Oratoire de la Trinité. Les cryptes possédèrent tout d'abord le corps du Saint : il était renfermé dans un sarcophage en marbre brut. Plus tard, il fut retiré de l'église souterraine et placé dans la *Confession*. Elle s'élevait contre le mur du chevet de l'église supérieure et consistait en une petite voûte soutenue par des arcs-boutants s'unissant à une rosace, et, après s'être arrondis en colonnes, reposant sur des soubassements perdus dans le sol. On entrait sous cette voûte par deux portes surbaissées à épaisses voussures. Sur la Confession, on éleva plus tard un autel de la Sainte-Trinité. Ces deux monuments (confession et autel) sont aujourd'hui détruits ; l'orgue du chœur a remplacé la confession ; un nouvel autel a été construit. C'est sous ce maître-autel de date récente (1855) que repose le tombeau de saint Seurin, retiré de la Confession. Quant à ses précieux ossements, ils enrichissent un reliquaire placé aux côtés du tabernacle ; il fait face au reliquaire de saint Amand, et tous deux, avec le tabernacle dont ils imitent la forme, achèvent le rétable de l'autel.

De nombreuses églises des diocèses de Bordeaux, La Rochelle, Périgueux, Angoulême, Poitiers, Limoges, etc., sont placées sous le vocable de saint Seurin.

Les faits que nous avons exposés dans la Biographie proprement dite de saint Seurin n'étant pas reconnus comme authentiques par la grande majorité des hagiographes, les nouveaux Bollandistes en tête, il nous faut maintenant les discuter. Ces faits sont tirés de deux rédactions de la *Vie de saint Seurin*, faisant partie d'un eucologe manuscrit du XIIIe siècle, conservé dans les archives de l'Eglise de Bordeaux.

Le fait dominant, base de la discussion, c'est l'identité du Seurin, évêque de Cologne, et du Seurin, évêque de Bordeaux. A la suite du *Gallia Christiana*, les continuateurs de la savante collection des Bollandistes ont repoussé cette identité. A l'appui de leur opinion, ils font valoir :

1° L'âge de saint Seurin. Succédant, dans Cologne, à Euphratas, et, dans Bordeaux, à saint Amand, il n'aurait pu, d'après leurs calculs, occuper ce dernier siége qu'après quarante ou cinquante ans d'épiscopat à Cologne, et à un âge de décrépitude. — Mais cet argument pèche par sa base, parce qu'on n'a pas de données certaines sur la fin des deux épiscopats d'Euphratas et de saint Delphin, prédécesseurs de saint Amand. Du reste, les savants hagiographes belges ne se réfutent-ils pas eux-mêmes en avouant qu'on ne peut douter que Seurin de Cologne ne soit venu et ne soit mort à Bordeaux ? S'il n'était pas trop décrépit pour venir à Bordeaux, pourquoi trop décrépit pour y exercer l'épiscopat ?

2° Les canons qui défendaient les translations d'un siége à un autre et que deux évêques aussi saints que Seurin et Amand ne pouvaient violer. — Mais ces canons, comme le prouve le texte même du concile de Sardique, cité par nos contradicteurs, n'avaient été portés que pour réprimer l'ambition de ceux qui cherchaient à passer d'un petit évêché à un autre plus important. Aussi, le quatrième concile de Carthage, en continuant à proscrire les translations, les admet-il quand elles ont pour motif l'utilité de l'Eglise. Evidemment les censures des conciles n'atteignent pas saint Seurin et saint Amand mus par le zèle et l'humilité, et n'obéissant (comme nous l'avons vu dans les pages précédentes) qu'à la volonté de Dieu, miraculeusement manifestée.

3° L'invraisemblance du fait de saint Seurin abandonnant son troupeau de Cologne au moment où les barbares ariens menaçaient de fondre sur lui comme des loups dévorants. — Mais il y a beaucoup d'apparence, et c'est l'opinion de Dom Calmet, que saint Seurin a été, malgré lui, chassé de Cologne par la tempête : Dieu lui aurait montré, à Bordeaux, un nouveau champ ouvert à son zèle. Cette hypothèse, très-plausible, n'infirme en rien le caractère spirituel de sa mission.

Si l'argumentation générale des Bollandistes ne peut, à notre avis, se soutenir, elle faiblit encore davantage en présence des traditions particulières des Eglises de Cologne et de Bordeaux. Aussi bien, tous les martyrologes, le romain en tête, sont favorables à la mission régionnaire de saint Seurin. Nous serions trop longs si nous voulions entrer dans des détails : le lecteur impartial comblera facilement ces lacunes.

Nous admettons donc, contrairement à l'opinion des Bollandistes et de leurs adhérents, l'identité des deux personnages. Nous ne reconnaissons qu'un seul et même Seurin qui, après avoir occupé le siége de Cologne après Euphratas, occupa celui de Bordeaux après saint Amand.

Ce petit travail sur saint Seurin n'est qu'un résumé succinct de l'œuvre monumentale qu'a composée à ce sujet un savant professeur de la faculté de théologie de Bordeaux, M. l'abbé Cirot de la Ville : *Origines chrétiennes de Bordeaux*, un volume in-4°, Bordeaux, 1867. — Nous avons adopté d'autant plus volontiers l'opinion de cet illustre auteur, qu'il a envoyé son œuvre aux nouveaux Bollandistes, ses contradicteurs, et que ceux-ci lui ont promis d'en tenir compte dans leurs travaux subséquents.

SAINT ROMAIN, ARCHEVÊQUE DE ROUEN

639. — Pape : Honoré Ier. — Roi de France : Clovis II.

> Sanctifiez donc l'âme, sanctifiez le corps : il en sera ainsi, si l'Evangile est constamment sur vos lèvres et dans votre cœur.
>
> *Saint Jean Chrysostome.*

Saint Romain, issu de la race des rois de France, était fils de Benoît, l'un des premiers conseillers du roi Clotaire Ier, et de Félicité, tous deux également illustres par leur naissance que venaient rehausser de grandes vertus. Leurs richesses étaient grandes, mais ils furent longtemps privés de la bénédiction du mariage. Pour l'obtenir de la bonté de Dieu, ils eurent recours à l'aumône et à la prière. Un ange vint dire à Benoît que ses vœux seraient accomplis ; en effet, Félicité mit au monde notre Saint. Elle eut soin de le bien élever selon l'ordre de cet esprit céleste. Il apprit sous de bons maîtres les sciences humaines avec la doctrine de la foi ; il y devint si habile que ses talents, joints à sa naissance, à sa vertu et à sa prudence, le firent choisir du roi Clotaire II pour un de ses conseillers. Quelques auteurs ajoutent qu'il le fit même son référendaire ou chancelier. Cependant, Dieu l'ayant choisi pour son Eglise, il fut élu archevêque de Rouen à la mort d'Hidulphe, que l'on met en l'année 626. Les électeurs, ne s'étant pu accorder pour nommer un sujet à cette place, convinrent d'en demander un à Dieu par un jeûne et par une prière de trois jours ; pendant qu'ils imploraient de cette manière sa lumière et son secours, un homme irréprochable eut révélation qu'il fallait aller demander au roi son conseiller saint Romain. Les électeurs en furent fort contents et députèrent vers Clotaire pour avoir un pasteur de si grand mérite. Ce prince l'accorda, et Romain, quelque répugnance qu'il eût d'accepter cette dignité dont il s'estimait incapable, fut néanmoins obligé de s'en charger lorsqu'il eut appris que son élection venait du ciel.

Dès qu'il fut arrivé à Rouen, il travailla à en bannir tous les restes du paganisme. Il ruina divers temples, où Apollon, Vénus et Mercure se faisaient adorer. Il éclaira plusieurs idolâtres des pures lumières de l'Evangile, et poliça si bien les mœurs des chrétiens, qu'ils donnèrent envie aux païens de s'unir avec eux pour ne faire plus qu'un seul troupeau sous la conduite d'un si bon pasteur. Ses miracles n'aidèrent pas peu à rendre ses exhortations et ses prédications efficaces. La Seine s'était si furieusement débordée, qu'elle menaçait toute la ville de Rouen d'un déluge et d'une ruine générale : les habitants se réfugiaient sur les montagnes ; Romain revint promptement de la cour, où les affaires de son diocèse l'avaient contraint de faire un voyage, et il resserra miraculeusement le fleuve dans ses bords en se présentant seulement devant lui avec sa croix et en se mettant les pieds dans l'eau. Un samedi saint qu'il faisait la cérémonie de la bénédiction des fonts, le ministre qui apportait la fiole du saint Chrême la laissa tomber et la cassa, de sorte que tout le Chrême fut répandu. Le Saint ne s'en étonna nullement : il fit sa prière, ramassa les morceaux de la fiole et

les rejoignit parfaitement sans qu'il parût qu'elle eût été cassée ; ensuite il en présenta l'ouverture à l'endroit où la précieuse liqueur était répandue, et, au grand étonnement de tous les spectateurs, on la vit remonter dedans, quoique la terre en fût déjà tout imbibée.

Mais ce qui a rendu saint Romain si renommé par toute la France, c'est la victoire qu'il remporta à Rouen sur un horrible dragon d'une figure jusqu'alors inconnue, qui dévorait les hommes et les animaux, faisait périr les vaisseaux qui passaient sur la rivière et causait une désolation générale dans tout le pays. Il résolut d'attaquer lui-même ce monstre jusque dans son fort ; et, comme il ne se trouva personne qui voulût le suivre, il se fit accompagner d'un meurtrier, qui étant déjà condamné à la mort, n'aurait pu d'ailleurs l'éviter. On dit qu'il mena aussi un voleur avec lui, mais que la crainte lui fit bientôt prendre la fuite. Avec cette escorte, il alla jusqu'à la caverne du dragon ; là, s'étant seulement armé du signe de la croix, il lui jeta son étole au cou pour le tenir. Le meurtrier s'en saisit aussitôt par son ordre et le traîna sans résistance, avec cette seule étole, jusqu'au milieu de la ville, où il fut consumé dans un bûcher dont les cendres furent ensuite jetées dans la rivière. Tout le peuple donna mille bénédictions à son pasteur de l'avoir si heureusement délivré de cet ennemi public ; puis, dans cette allégresse commune, le criminel fut absous de tous ses crimes et mis en liberté. Le saint prélat se retira pour offrir un sacrifice de louanges à la divine Majesté pour un si grand bienfait.

Le bruit de cette merveille s'étant aussitôt répandu partout, le roi Dagobert voulut être informé par l'évêque même qui en avait été l'auteur ; il l'appela donc à sa cour, et en apprit toutes les circonstances de sa bouche ; puis, afin que la mémoire ne s'en perdît jamais, il donna le pouvoir au Chapitre de la cathédrale de Rouen de délivrer tous les ans, à perpétuité, un homicide détenu dans les prisons, au jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, jour auquel ce prodige était arrivé, dans une procession générale, avec les belles cérémonies dont on trouvera la description dans la *Normandie chrétienne*. Plusieurs de nos rois ont confirmé ce privilége et il est demeuré si inviolable, que ni les ducs normands, qui se sont rendus maîtres de Rouen, ni les rois d'Angleterre, qui en ont été longtemps les seigneurs, ni les rois de France, qui l'ont enfin réuni à leur domaine, ne l'ont jamais aboli. On dit que le pape Grégoire XIII écrivit une lettre aux chanoines de Rouen, datée du 23 juillet et la neuvième année de son pontificat, en faveur d'un nommé Jean du Plessis, pour les prier de lui accorder la jouissance de ce privilége ; cela s'est fait chaque année jusqu'à la fin du dernier siècle.

Tous ces prodiges étaient des témoignages authentiques de la sainteté admirable de Romain. Aussi sa vie était un exemple parfait de toutes les vertus. Il passait souvent les nuits entières en prières. Il célébrait tous les jours les divins Mystères avec une ferveur et une dévotion qui se communiquaient à tous les assistants ; il affligeait sa chair par des austérités continuelles ; il était le père des pauvres et l'asile des malheureux ; il était dans tous les lieux de son diocèse pour en bannir le vice et y faire régner la vertu. Il réprimait avec une rigueur mêlée de clémence ceux qu'il trouvait en faute et dont il espérait la correction. Il était terrible pour les impies et pour les opiniâtres et empêchait qu'ils fussent contagieux parmi son troupeau. Enfin, il faisait de son diocèse comme un paradis terrestre digne d'être un jour transporté dans le ciel. Son plus beau triomphe fut la démolition du grand amphithéâtre romain qui, dans la guerre, avait servi de

Castrum pour la défense, dans la paix avait été témoin des jeux de la scène, et qui n'était plus alors que le repaire des superstitions et le réceptacle des plus grossiers plaisirs.

Lorsqu'il eut ainsi accompli tous les devoirs d'un bon pasteur, Dieu lui fit connaître d'une manière extraordinaire les approches de sa mort. Pendant qu'il célébrait la messe de l'Ascension, il fut ravi en extase et élevé de terre ; puis, en même temps, il parut sur sa tête un globe de feu d'où sortait une main céleste qui lui donnait sa bénédiction et recevait l'hostie qu'il offrait au Père éternel ; il ouït aussi une voix qui lui dit : « Prenez courage, mon serviteur, dans peu de jours vous recevrez la récompense due à vos mérites, et vous serez placé parmi les saints prêtres du royaume de mon Père ». Après le sacrifice, apprenant que trois de ses chanoines avaient eu part à cette vision, il leur fit une rigoureuse défense d'en rien dire pendant sa vie. Ce fut en ce même jour, et pendant la célébration de cette messe, qu'il institua l'instruction familière que l'on appelle communément le *Prône*. Ce n'est pas qu'avant cela les prélats et les prêtres n'eussent soin d'instruire le peuple et de lui apprendre les points capitaux de la doctrine chrétienne ; mais ce fut probablement notre Saint qui établit que ces instructions se feraient au milieu de la messe, afin que tout le monde fût obligé d'y assister, ou qui les réduisit à une forme plus populaire et plus intelligible : c'est pour ces raisons qu'on lui attribue l'institution du Prône.

A la suite de cette révélation, il fit une fondation à son église pour l'assistance des pauvres, donna le reste de ses biens aux hôpitaux et se retira quelque temps dans la solitude pour se préparer à son heure dernière. Sa mort, dont il prédit le jour à son clergé et à son peuple, arriva le 23 octobre 639.

On le représente : 1° traînant derrière lui un dragon enchaîné comme trophée de sa victoire ; 2° debout, tenant une longue croix à double croisillon.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Romain fut inhumé dans la chapelle souterraine ou crypte de l'église de Saint-Godard où ses restes précieux reposèrent jusqu'en 1036. A cette époque, ils furent transférés dans une chapelle bâtie sous son invocation auprès de la cathédrale, et le 17 juin 1080, mis dans une châsse garnie de lames d'or et de pierres précieuses, et portés par l'archevêque Guillaume Bonne-Ame dans la cathédrale même. Depuis, on ôta l'or de cette châsse dans une grande disette de vivres, pour secourir les pauvres qui mouraient de faim ; mais l'archevêque Rotrou de Beaumont le Roger fit faire une châsse encore plus riche que la première et l'on y renferma le corps du Saint.

Cette châsse, connue sous le nom de *Fierte de saint Romain*, fut brûlée en 1562 par les Calvinistes. En 1776, ayant été jugée inconvenante, on lui substitua celle dite de *tous les Saints*, parce qu'elle renfermait une grande quantité de reliques. Cette châsse en cuivre, d'un poids énorme, d'un merveilleux travail, paraît remonter au commencement du XIVe siècle. C'est elle que l'on conserve et qui fut levée par les prisonniers, de 1776 à 1790, époque à laquelle le *Privilége* qu'avait le chapitre de délivrer des prisonniers le jour de l'Ascension, a disparu.

Autrefois la fierte ou châsse de saint Romain était portée en procession, comme les autres châsses, aux Rogations, etc.; mais aujourd'hui cette châsse a disparu, et on ne fait plus même de procession le jour de l'Ascension, si ce n'est la procession ordinaire de la fête.

Le tombeau de saint Romain, devenu aujourd'hui une relique, forme le maître-autel de l'église qui lui est dédiée à Rouen depuis 1802. C'est une auge de marbre rouge, probablement tirée des carrières de Thorigny, dans le Calvados.

Le nom de cet illustre Pontife figurait encore au *Confiteor*, dans le diocèse de Rouen, en 1707. Sa fête y était férlée le 3 octobre; mais un mandement de Mgr de la Rochefoucauld, archevêque

de Rouen, en date du 17 mai 1762, la remit au troisième dimanche d'octobre, jour auquel on célèbre encore aujourd'hui sa fête.

Propre de Rouen; La Seine-Inférieure, par M. l'abbé Cochet; *Notes locales* dues à M. l'abbé Langlois, chanoine honoraire de Rouen. — Cf. *La France Pontificale,* par Fisquet; et la *Normandie chrétienne.*

SAINTE ULPHE [1], VIERGE ET SOLITAIRE,

ET SAINT DOMICE [2],

DIACRE ET CHANOINE DE L'ÉGLISE D'AMIENS

VIIIe siècle.

L'espérance est, au milieu des maux de la vie, un gage de consolation.
Saint Innocent III.

Sainte Ulphe, dont l'histoire ne nous apprend pas positivement la qualité de ses parents, ni le lieu de sa naissance, se fit remarquer, dès sa jeunesse, non-seulement par ses vertus, sa piété, son assiduité à l'église, mais par les qualités extérieures dont l'avait pourvue la nature. Plusieurs gentilshommes sollicitèrent son alliance, mais Ulphe déclara à ses parents qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ, ce qui leur causa une joie inattendue ; car, apprenant le choix qu'elle avait fait du Fils de Dieu pour son époux, ils lui promirent de la laisser libre dans l'exécution d'une si sainte entreprise. Les prétendants éconduits ne renoncèrent point cependant à leur projet ; les uns employèrent les séductions de l'éloquence, les autres la terreur des menaces. Sainte Ulphe, craignant un coupable ravissement alla puiser ses inspirations au pied des autels. Après s'être endormie un instant dans l'église, elle se réveilla pleine d'une sainte et joyeuse résolution. Ayant simulé une soudaine folie, elle se mit à courir les rues, mal vêtue, le visage souillé, les cheveux en désordre, les traits exténués par des jeûnes prolongés, espérant ainsi inspirer le dégoût à tous ses poursuivants.

Inspirée par le mépris des vanités mondaines, sainte Ulphe, encore dans la fleur de la jeunesse, se décida à se consacrer entièrement à Dieu. Revêtue d'un habit grossier, elle abandonna le lieu de sa naissance, son père, sa mère, ses amis, ses richesses, et parvint près d'Amiens dans un lieu solitaire, plein de ronces et d'herbages, sur les bords de la Noye [3]. Epuisée par la fatigue et la chaleur, elle se reposa près d'une fontaine [4] et s'endormit après avoir étanché sa soif.

1. *Alias :* Ulfe, Wulfe, Hulphe, Offe, Olfe, Olphe, Oulphe, Oufe, Ouffe, Oulphre ; en latin : *Ulphia, Ulfia, Vulfia, Wulfia, Vulfa.*

2. *Alias :* Domicie, Domisse, Dommisse, Domis ; en latin : *Domicius, Domitius, Dometius, Domitianus.*

3. La Noye, qui prend sa source à Vendeuil (Oise) et se perd dans l'Avre, près de Boves, était parfois désignée sous le nom de *Rivière de Vendeuil* ou de Boves.

4. C'est la fontaine qu'abrite aujourd'hui la chapelle de Sainte-Ulphe.

Pendant ce court sommeil, la jeune fugitive vit lui apparaître la sainte Vierge, resplendissante de lumière, couronne en tête, tenant l'enfant Jésus dans ses bras et suivie d'une phalange de vierges. « Ulphe, ma fille », lui dit-elle, « puisque tu as choisi cet enfant pour époux sur la terre, tes noces avec lui dureront autant que l'éternité : mais il te faudra auparavant subir les luttes de l'enfer. C'est ici qu'il faut demeurer, pour y sanctifier tes jours. Sache qu'après ta mort ta maison deviendra un asile de saintes religieuses qui marcheront sur tes traces ». La vision s'évanouit et sainte Ulphe, effrayée de sa solitude, supplia la Vierge de lui venir en aide. Sa prière fut bientôt exaucée.

Un vieillard, nommé Domice, ancien chanoine de Notre-Dame, avait renoncé à sa prébende pour s'adonner à la vie solitaire. De son ermitage situé à deux lieues et demie d'Amiens, il se rendait chaque nuit aux Matines de l'église Notre-Dame, située à l'emplacement actuel de Saint-Acheul, et revenait à son logis avec la pitance qu'on lui avait délivrée. Notre Saint, qu'on croit être né sur le territoire d'Amiens, était obligé, à chaque voyage quotidien, de passer à un jet d'arc de la fontaine où s'était arrêtée sainte Ulphe. Celle-ci était encore plongée dans sa pieuse méditation, quand une voix mystérieuse lui dit : « Lève-toi vite et vas au-devant de ton père qui s'avance ». Et aussitôt la vierge leva les yeux et aperçut le saint homme, vêtu en ermite, qui descendait d'une petite montagne. Son visage respirait une douceur angélique, sa barbe et sa chevelure étaient blanches comme de la neige, et il marchait appuyé sur un bâton, à cause de son grand âge. Etant allée au-devant de lui, elle se prosterna à ses pieds et le conjura, au nom de Dieu, de vouloir se charger de sa conduite.

L'homme de Dieu, qui était très-prudent, et qui jusqu'alors n'avait point vu de femme dans cette solitude, fut fort surpris de cette rencontre, et, craignant que ce ne fût quelque piége de Satan pour le perdre, il lui dit qu'il ne lui rendrait réponse que le lendemain, à son retour de l'église ; puis, prenant congé d'elle, il poursuivit son chemin vers sa cellule, et Ulphe retourna à sa fontaine pour y recommander son affaire à Notre-Seigneur. Saint Domice, étant entré dans son ermitage, se mit en oraison ; mais le sommeil s'étant emparé de lui, il s'endormit, et l'ange de Dieu commis à la garde de sainte Ulphe lui apparut et l'assura que la volonté de Dieu était qu'il se chargeât de la conduite de cette jeune vierge, et que Jésus-Christ la lui confiait. Après cela, l'ange disparut, et Domice étant assuré de ce que Dieu demandait de lui, s'en vint trouver Ulphe, qui priait auprès de la fontaine. Ulphe l'accueillit avec joie : « Soyez le bienvenu, mon père et mon ami », lui dit-elle, « je suis heureuse de vous voir accomplir vos obligations envers moi que Notre-Seigneur a commise à votre garde ». Domice lui donna à manger de sa petite provision, puis l'exhorta à la persévérance. Le soir étant venu, Domice, pour s'épargner la fatigue de retourner à son logis, attendit l'heure prochaine des Matines, et engagea sa fille spirituelle à se livrer au sommeil.

Vers minuit, il alla la réveiller et l'engagea à l'accompagner aux Matines. En arrivant à l'église, Domice fut très-étonné quand il entendit chanter les Matines les plus solennelles du commun des Vierges, et qu'il apprit que l'évêque, qui assistait à cet office, l'avait commandé lui-même, en manifestant l'espérance de recevoir, cette nuit, quelque révélation divine. Le bon chanoine, qui avait laissé sa compagne à l'un des portails, la conduisit dans un petit coin de l'église, pour qu'elle pût recevoir la bénédiction épiscopale, et alla prendre au chœur sa place accoutumée. Les Ma-

tines étant achevées, l'évêque Chrétien se retira dans une chapelle pour y prier. Son oraison finie, il sortit de son oratoire, et rencontra le saint vieillard Domice. L'évêque, le prenant par la main, rentra avec lui dans la chapelle où ils eurent un long entretien spirituel : le pieux prélat lui raconta alors qu'il avait eu la veille une vision dans laquelle une jeune fille s'était offerte à lui pour être consacrée vierge, et que dans son ardent désir d'en voir l'accomplissement, il avait fait célébrer avec solennité l'office des Vierges. Saint Domice, pensant que cette fille n'était autre que la vierge Ulphe, la fit connaître à l'évêque. Conduit aussitôt à l'endroit où elle était restée en prières, il reconnut la vierge de sa vision : « Soyez la bienvenue, chère fille, vous qui, dès votre jeunesse, vous êtes consacrée à Jésus-Christ. Vous réalisez ma vision. Grâce à vous, je pourrai bénir et consacrer une vierge dont l'exemple sera sans doute suivi par beaucoup d'autres ».

Interrogée sur son âge, Ulphe répondit qu'elle avait vingt-huit ans; sondée sur ses désirs, elle dit en versant des larmes de componction : « Révérend père, je ne puis changer la volonté de Dieu qui m'a confiée à mon père Domice : c'est donc à lui que je dois d'abord obéir et ensuite à vous, comme à mon évêque. Je vous prie humblement de faire tout ce qui peut être profitable à mon âme ». Domice ayant alors sollicité la consécration de sa protégée, l'évêque lui donna l'anneau et le voile des vierges, et la remit à Domice pour qu'elle restât sous sa garde. Celui-ci se retira dans son ermitage, et la Sainte auprès de sa fontaine où l'évêque lui fit bâtir une cellule, où est aujourd'hui le grand autel de l'église du Paraclet.

Cependant, sainte Ulphe croissait admirablement en perfection et en sainteté, sous la conduite de saint Domice, pratiquant avec une grande ardeur toutes sortes de vertus. Son oraison était fervente, sublime et continuelle ; son humilité profonde, sa chasteté angélique, sa pauvreté extrême, sa charité éminente, sa modestie singulière, son obéissance simple et sans discussion, sa tempérance extraordinaire, son silence perpétuel, et généralement toutes ses vertus semblaient être au souverain degré. Chaque nuit, Domice, se rendant aux Matines de Notre-Dame, appelait sainte Ulphe en passant. L'ermitage de notre Sainte était situé au milieu de marécages peuplés de grenouilles. Par une nuit fort chaude de l'été, elles avaient tellement redoublé leurs coassements que sainte Ulphe ne put s'endormir que vers les minuit. Cette fois-là, ce fut en vain que Domice heurta au logis et appela sa compagne. Supposant qu'elle avait pris les devants, le vieillard hâta sa marche, mais il ne trouva point dans la cathédrale celle qu'il cherchait. Sainte Ulphe fut donc privée, ce jour-là, d'assister à l'office divin ; ce qui lui fit faire une prière à Notre-Seigneur, afin qu'il imposât silence à ces animaux. Tous les biographes de la Sainte constatent le mutisme des grenouilles qui se trouvent dans la vallée du Paraclet, et aujourd'hui encore on constate ce bizarre silence.

Domice, sentant approcher sa fin, se rendit à Notre-Dame avec Ulphe, et reçut avec elle la sainte communion des mains d'un prêtre qui venait de dire la messe ; il lui fallut préparer sa compagne à la perte qu'elle allait éprouver, et sécher ses larmes par des considérations religieuses. Rentré dans sa cellule, sous la conduite de sainte Ulphe, le bon chanoine reçut l'Extrême-Onction des mains d'un prêtre qui avait eu, pendant la nuit, révélation de cette fin prochaine. Il recommanda sa fille à tous ceux qui avaient assisté à cette cérémonie suprême, et rendit sa belle âme à Dieu le 23 octobre.

Sainte Ulphe, retirée dans sa cellule, pleura la mort de son protecteur,

et, comme si elle n'avait rien fait jusqu'alors, elle redoubla toutes ses pénitences et ses exercices de dévotion, se croyant d'autant plus obligée de veiller sur la garde d'elle-même qu'elle se voyait désormais privée de son appui ordinaire et de l'assistance de son père spirituel. En cela, elle agissait très-prudemment, car le démon, ce lion rugissant qui ne cesse jamais de chercher quelque proie, voyant cette fille privée de soutien, l'attaqua par de plus rudes tentations qu'elle n'en avait encore éprouvées dans sa solitude ; ce qui la fit entrer en quelque doute si elle ne devait pas la quitter pour éviter les dangers que peut rencontrer une fille qui est seule. Mais Dieu, qui ne permet jamais que ses élus soient tentés au-dessus de leurs forces, toucha une autre fille d'Amiens appelée Aurée, et lui inspira d'imiter la vertueuse Ulphe, dont tout le monde disait tant de merveilles. Elle vint donc se jeter à ses pieds, un matin qu'elle venait à son ordinaire à l'église ; et, quoiqu'il fît encore nuit, néanmoins Aurée la reconnut à la faveur d'une clarté divine qui environnait son visage. La Sainte remercia Notre-Seigneur du secours qu'il lui envoyait ; puis, embrassant cette chère compagne, elle la conduisit avec elle à son ermitage.

Nous avons raconté, dans la vie de sainte Aurée, la fondation que fit sainte Ulphe d'un couvent de vierges, d'abord dans son ermitage, et ensuite à Amiens, dans un vergé situé près du Castillon, rue actuelle des Vergeaux. Quand notre Sainte eut organisé cette maison, elle en laissa la direction à Aurée, et retourna dans sa solitude. Chaque jour elle allait visiter et instruire la communauté naissante, d'où elle ramenait quelques religieuses pour les reconduire, le lendemain, après les avoir confirmées dans leurs pieuses dispositions.

Sainte Ulphe, devenue âgée, et sachant que sa fin était proche, voulut communier à Amiens ; là, elle donna ses dernières instructions à ses religieuses, revint avec deux d'entre elles, et se jeta aussitôt sur son lit d'où elle ne devait plus se relever. Elle rendit sa belle âme à son Créateur, le 31 janvier.

Au moment de son décès, saint Domice apparut à la vierge Aurée, en habit de diacre, comme pour une grande solennité, et lui fit savoir la mort de sa chère fille spirituelle, ajoutant que les anges emportaient son âme bienheureuse dans le paradis. A cette nouvelle, Aurée se réveille, avertit ses compagnes et s'empresse de se rendre avec elles à la cellule de sainte Ulphe. Arrivée dès la pointe du jour, elle frappe à la porte et réveille les deux religieuses, qui venaient de voir dans leur sommeil une nombreuse procession de vierges, de clercs et de laïques, se diriger vers la cellule de la Sainte. En pénétrant dans la chambre encore tout embaumée de mystérieux parfums, ils virent la Sainte étendue sur son lit, les bras croisés sur la poitrine, paraissant plutôt endormie que morte : on ne se lassait point d'admirer la sérénité de ses traits et le sourire de bonheur qui s'épanouissait sur ses lèvres. Sainte Ulphe fut enterrée dans la cellule qu'elle avait sanctifiée pendant environ cinquante ans.

On voit à la cathédrale d'Amiens une fort belle statue de sainte Ulphe, la tête voilée et tenant un livre à la main. — Dans le même monument, on voit deux bas-reliefs en bois doré, représentant sainte Ulphe et saint Domice, au-dessus des deux portes qui avoisinent l'autel de la chapelle dite autrefois de Sainte-Ulphe. — La cathédrale d'Amiens possède encore un tableau qui lui fut donné en 1474. Sur les deux volets de ce tableau, le peintre a représenté, dans un des côtés, la figure de saint Domice, vêtu d'une soutane de couleur rouge, avec un manteau de couleur vert et brun, tirant

sur le violet, sur les épaules ; il lui a mis une grande calotte rabattue sur ses oreilles et sur ses cheveux frisés, assez longs. Ce saint chanoine tient à la main un livre également couvert de rouge ; on voit aussi, proche de lui, son ermitage bâti dans l'épaisseur d'une forêt. Dans l'autre côté du volet, le peintre a représenté la figure de sainte Ulphe, vêtue en habit de religieuses, tel que le portent aujourd'hui celles du Paraclet de cette ville. On voit sainte Ulphe proche de sa petite cellule, placée dans un lieu marécageux, semblable à celui que son histoire nous décrit. Il n'a pas même oublié d'y peindre les grenouilles dont ce lieu est rempli et qui ont occasionné le miracle rapporté dans sa Vie. — Sur le fronton de l'abbaye de Notre-Dame du Paraclet d'Amiens, on voyait l'évêque Chrétien donnant à sainte Ulphe le voile de religieuse que vient de lui apporter une pieuse femme. Dans l'intérieur de l'église, une statue de la Patronne faisait face à celle de la sainte Vierge. — On voit la statue de saint Domice au portail de Saint-Firmin le martyr, à la cathédrale d'Amiens, entre deux saints évêques de ce diocèse. Il porte le manipule au bras et tient le livre des évangiles en qualité de diacre.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS.

Le culte de sainte Ulphe s'établit presque aussitôt après sa mort, mais ne dépassa jamais les limites du diocèse d'Amiens. L'évêque Arnould, décédé en 1247, légua soixante sols à la cathédrale pour qu'on y célébrât, avec plus de solennité, la fête de sainte Ulphe. Vers l'an 1677, un certain nombre de filles pieuses d'Amiens se réunirent en congrégation, sous le nom de *Filles de sainte Ulphe*. Elles avaient pour but d'honorer spécialement leur patronne et de s'exciter mutuellement à vivre dans le monde d'une manière véritablement chrétienne.

Des indulgences furent accordées, par le pape Innocent XII, à cette congrégation, qui avait pour siége la chapelle dédiée à sainte Ulphe dans la cathédrale d'Amiens. Elle disparut à la Révolution, et fut réorganisée en 1836, dans l'église de Bussy-lès-Daours, où une chapelle était dédiée à sainte Ulphe. Un office spécial pour cette association locale fut approuvé, en 1841, par Mgr Mioland. Cette association, ayant été transférée dans une chapelle domestique, a perdu, par là même, les priviléges conférés, en 1837, par le pape Grégoire XVI. D'ailleurs, cette chapelle a été interdite en 1864 par l'autorité diocésaine.

C'est dans un sens un peu trop large qu'on désigne parfois sainte Ulphe comme patronne de l'église d'Amiens ; elle ne l'a été que de l'abbaye du Paraclet, où une chapelle était sous son vocable. A la cathédrale, on célébrait solennellement sa fête le 31 janvier ; sa grande châsse était alors exposée dans le chœur, et son chef dans la chapelle qui lui est dédiée. Il y avait dans ce sanctuaire concours de dévotion tous les mardis, avec indulgence de quarante jours.

Le nom de sainte Ulphe est inscrit au 31 janvier dans les martyrologes de Molanus, Ferrarius, Canisius, Calemot, du Saussay, etc. Sa translation au 16 mai est marquée dans quelques calendriers. C'est la seule Sainte qui figure dans les litanies amiénoises qu'on chantait au moyen âge, pendant le Carême, avant la messe des lundi, mercredi et vendredi. Sa fête est semi-double dans tous les bréviaires amiénois, manuscrits ou imprimés, à l'exception de celui de Fr. Faure (1669), et du Propre actuel, où elle est honorée du rit double.

Peu de temps après sa mort, mais à une date qui n'est point connue, les miracles opérés sur son tombeau firent transférer ses reliques à la cathédrale. Le 16 mai 1279, sur l'invitation de l'évêque d'Amiens, Guillaume de Mâcon, le cardinal-légat, Simon de Brie, procéda à la cérémonie de la translation des reliques de la Sainte dans une châsse d'argent doré. Au commencement du XIVe siècle, Isabelle, fille de Philippe le Bel et épouse d'Edouard II, roi d'Angleterre, donna à la cathédrale d'Amiens un reliquaire d'argent doré, en forme de buste, aux armes de France et d'Angleterre, pour y mettre le chef de sainte Ulphe. Le 31 décembre 1654, l'évêque Fr. Faure ouvrit la châsse de la Sainte pour en tirer quelques ossements destinés à l'abbaye du Paraclet et à Anne d'Autriche. Cette châsse fut restaurée en 1667. En 1718, le chanoine Langlois fit présent à l'église de Molliens-Vidame d'un reliquaire contenant quelques ossements de sainte Ulphe et de saint Domice.

On conservait à l'abbaye du Paraclet, transférée de Boves à Amiens, en 1630 : 1° un bras de sainte Ulphe ; 2° le voile qu'une pieuse femme avait donné à la Sainte au moment de sa consécration ; 3° une chaussure de soie brune, brochée d'or, dont le luxe attestait l'opulence de la famille de sainte Ulphe. C'est avec cette chaussure qu'elle serait arrivée dans la solitude de Boves, après

avoir fui de la maison paternelle ; 4° un petit vase de terre jaune dans lequel buvait sainte Ulphe et que possède aujourd'hui Mlle Delucheux, de Bussy-lès-Daours.

L'abbaye de Saint-Acheul possédait une nappe d'autel, ouvrée à l'aiguille, disait-on, des mains de la solitaire de Boves. Les deux châsses de sainte Ulphe ont été envoyées au creuset révolutionnaire ; mais on a pu sauver un petit reliquaire qui est aujourd'hui conservé à la cathédrale, derrière le grand autel. L'église de Dommartin-Fouencamps obtint de l'évêque d'Amiens, le 27 octobre 1861, quelques parcelles des reliques de saint Domice et de sainte Ulphe. On conserve encore quelques petites reliques de la Sainte à l'église de Mailly et au couvent des Louvencourt d'Amiens.

Deux cents ans après la mort de sainte Ulphe, et alors que ses reliques avaient été transférées à la cathédrale, on érigea une chapelle sur sa sépulture. Elle fit place au maître-autel de l'église du Paraclet, construite en 1218. On érigea dans le jardin de ce monastère, près de la fontaine de Sainte-Ulphe, une autre chapelle, qui a été reconstruite récemment en style ogival, sur la propriété de M. Cannet. On y va prier la sainte solitaire et puiser de l'eau à la source où elle se désaltéra pendant un séjour de cinquante années.

En 1218, Enguerrand II, seigneur de Boves, voulut témoigner à Dieu sa reconnaissance pour avoir été préservé, ainsi que toute sa famille, des dangers auxquels il avait été exposé dans les croisades, en 1191 et en 1202. Il fonda à cet effet une abbaye de l'Ordre de Cîteaux, dans le lieu même où sainte Ulphe avait passé ses jours. Les premières religieuses vinrent de l'abbaye de Saint-Antoine-des-Champs de Paris, et le monastère reçut le nom de Paraclet-des-Champs, parce qu'il fut fondé dans la semaine de la Pentecôte ; on l'appelait en latin : *Abbatia sanctæ Mariæ ad Paraclitum.*

En 1630, lors de l'invasion des Espagnols en Picardie, l'abbaye du Paraclet-des-Champs, isolée dans la campagne, était exposée sans défense aux continuelles insultes des ennemis. Les religieuses se retirèrent dans une maison de refuge qu'elles possédaient à Amiens, dans la rue des Jacobins. Quelque temps après, elles achetèrent des propriétés aux environs et se déterminèrent à rester dans la ville, où elles construisirent dans la suite un nouveau monastère. Quelques religieuses continuèrent à résider dans l'ancienne abbaye où elles célébraient encore les offices ; mais en 1714, elles obtinrent de M. Turménies de Nointel, seigneur de Boves, successeur des fondateurs, la permission de démolir, même l'église, à la réserve d'une chapelle dans laquelle un prêtre devait dire la messe. On vendit les plus beaux matériaux, qu'on fit transporter par eau à Amiens. Aujourd'hui, le Paraclet est une vaste et belle ferme, dont le bâtiment principal en pierres de taille, élevé d'un étage, a sept fenêtres sur chacune de ses façades et un fronton circulaire au centre. Il ne reste des vieilles constructions que quelques pignons divisés par des contre-forts et ouverts de fenêtres en plein cintre.

L'église du Paraclet d'Amiens, construite en 1676 et consacrée trois ans plus tard, fut démolie en 1835, alors qu'on perça la rue Napoléon. Le souvenir de ce monastère n'est plus rappelé que par une inscription placée sur la façade de l'institution dirigée par M. Michel Vion.

A la cathédrale d'Amiens, en face de la chapelle de Notre-Dame des Sept Douleurs, se trouve l'emplacement du puits de sainte Ulphe, qui a été bouché et couvert d'une pierre en 1761. On y voit, contre un pilier, une plaque de marbre noir avec cette inscription : *Puits de sainte Ulphe.* C'est à cette fontaine, enclavée par les constructions de la cathédrale, que sainte Ulphe, selon la tradition, allait souvent se désaltérer. On ajoute même que les religieuses de la rue des Vergeaux allaient y puiser l'eau dont elles avaient besoin. Un biographe du XIIIe siècle dit qu'on prenait dans ce puits l'eau nécessaire aux oblations des messes, en souvenir de la chaste vierge qui s'était montrée si dévote au Saint-Sacrement de l'autel. Cet usage paraît avoir persévéré jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Un puits spécial avait la même destination à l'église Saint-Germain d'Amiens.

Il y avait jadis une chapelle dédiée à sainte Ulphe, sur les degrés de l'escalier qui conduisait à la trésorerie haute de la cathédrale. Une autre chapelle, construite en 1373, fut désignée sous le nom de Sainte-Ulphe. C'est la première qu'on rencontre en entrant par le portail Saint-Firmin. Parmi les huit cloches que renfermait la tour de l'Horloge, à Notre-Dame, il y en avait une qui s'appelait *Domice* et l'autre *Ulphe :* on y lisait cette inscription : *A fulgure et tempestate, foventibus sanctis Domitio et Ulphia, hanc ecclesiam libera, Domine, anno* 1697.

Le culte de saint Domice, localisé dans le diocèse d'Amiens, paraît remonter au siècle même de sa mort. L'évêque Arnould légua soixante sols à la cathédrale pour qu'on célébrât la fête de saint Domice sous le rite semi-double. Ce fut le chanoine Adrien de Henencourt qui fonda son office sous le rite double qu'a restitué le Propre d'Amiens actuel. On trouve son office, au 23 octobre, dans tous les bréviaires manuscrits ou imprimés du diocèse d'Amiens. Saint Domice est spécialement honoré à Boves, à Fouencamps et dans ses environs, ainsi qu'à Molliens-Vidame. Jadis, le dimanche des Rameaux, le chapitre de la cathédrale allait chanter une antienne à la croix des Jacobins, en y portant la châsse de saint Domice. Le 23 octobre, on l'exposait dans le chœur de Notre-Dame.

Saint Domice avait été inhumé dans son ermitage de Fouencamps (canton actuel de Sains), où la piété des fidèles érigea bientôt un oratoire. Nous ignorons l'époque précise où eut lieu l'éléva-

tion de son corps ; ce fut probablement du VIIIe au IXe siècle. Les reliques du saint diacre furent transférées à la cathédrale, en même temps que celles de sainte Ulphe. Avant la Révolution, elles étaient renfermées dans une châsse de vermeil ; le chef, mis à part, se trouvait dans un reliquaire d'argent, en forme de coupe, où étaient gravés les douze signes du zodiaque. Sa châsse fut ouverte en 1656, deux ans après l'extraction qui avait été faite de celle de sainte Ulphe.

En 1718, le chanoine Langlois ayant fait présent à l'église de Molliens-Vidame d'un reliquaire contenant des ossements de sainte Ulphe et de saint Domice, dès lors un culte spécial s'établit dans cette paroisse pour les deux Saints, et on s'y rendit en pèlerinage les deux premiers dimanches de mai.

On conserve à la paroisse Saint-Médard de Lihons un bras de saint Domice, qui provient de l'ancien prieuré. L'église de Longpré-les-Corps-Saints possède une relique de saint Domice, provenant de l'ancienne collégiale. Les reliques du Saint furent sauvées, en 1793, par M. Lecouvé, maire d'Amiens, vérifiées par M. Voclin, vicaire général, et confiées à M. Lejeune, curé constitutionnel de la cathédrale. Rendues par lui, en 1802, elles furent reconnues en 1816 et en 1829, et se trouvent aujourd'hui dans la grande châsse dite de Saint-Honoré.

La chapelle actuelle de Saint-Eloi, à la cathédrale, était jadis sous le vocable de saint Domice. La chapelle érigée à Fouencamps, près de la rivière d'Avre, sur la sépulture du saint diacre, était désignée, au XIIIe siècle, sous le nom de *Maison de saint Domice*. De cette chapelle, qui était unie à la trésorerie de Lihons, part un chemin, connu sous le nom de Saint-Domice, qui conduit à Saint-Acheul. C'est celui que suivait le saint chanoine pour se rendre à l'office de nuit, qu'on célébrait encore à Notre-Dame-des-Martyrs, après que la cathédrale fut transférée dans l'intérieur de la ville. Depuis qu'une partie de cette voie a été mise en culture, les villageois des environs font remarquer sur son parcours la supériorité relative de la végétation. En 1734, la chapelle de Saint-Domice tombait en ruine ; reconstruite, en 1755, elle est aujourd'hui entretenue par deux familles pieuses de Fouencamps et visitée par de nombreux pèlerins. On y célèbre la messe le 23 octobre.

Deux sections cadastrales, dépendances de Dommartin-Fouencamps, portent le nom de *Montagne* et *Prairie de Saint-Domice*. Une des cloches de la cathédrale portait le même nom et unissait sa voix à la cloche de sainte Ulphe, comme jadis le saint diacre et sa fille spirituelle avaient confondu leurs chants et leurs prières dans la première basilique d'Amiens

Extrait de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

LE BIENHEUREUX JEAN LE BON DE MANTOUE

DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN

1222. — Pape : Honoré III. — Empereur d'Allemagne : Frédéric II.

> C'est par la pénitence que l'on acquiert cette miséricorde sans laquelle personne ne peut espérer de pardon. *Saint Augustin.*

Nous allons admirer, dans la personne du bienheureux Jean le Bon, une des plus belles lumières qui aient paru dans la célèbre Congrégation des Ermites de Saint-Augustin. Ce grand serviteur de Dieu était de la ville de Mantoue. Son père se nommait Jean, et sa mère Bonne, ce qui lui fit donner, suivant le désir de ses parents, le nom de Jean le Bon. Quand son père mourut, il abandonna pour quelque temps les bons conseils qu'il en avait reçus. Il quitta même sa mère et sa patrie pour aller voyager en Italie, par un esprit de curiosité qui l'engagea insensiblement dans plusieurs désordres ; les mauvaises compagnies dans lesquelles il se trouva dans ses voyages l'attirèrent dans des débauches où son naturel ne le portait pas. Sa mère, apprenant la vie déréglée que menait ce fils qu'elle aimait tendrement, en conçut une extrême douleur ; et, se souvenant que

les larmes et les prières de sainte Monique avaient autrefois été assez puissantes auprès de Dieu pour obtenir la conversion de saint Augustin, elle se servit aussi de ce même moyen pour faire revenir son fils de ses égarements ; de sorte que Dieu, ayant égard aux larmes qu'elle versait nuit et jour, et aux ferventes prières qu'elle faisait pour cet effet, envoya une maladie salutaire à ce jeune homme dans le temps même qu'il était dans les plus grands divertissements de sa jeunesse.

L'état d'infirmité où il se vit réduit le privant par nécessité de l'usage de tous les plaisirs qu'il estimait tant, lui fit reconnaître la vanité de la vie des sens ; il comprit que cette maladie était un coup de Dieu qui le punissait de son infidélité et de l'abus qu'il faisait du bon naturel dont il l'avait favorisé, et il ne douta point que le mal qu'il lui envoyait ne fût pour le disposer à un grand bien ; de sorte que, sans différer davantage, il renonça de bon cœur à tous les plaisirs et à toutes les vanités de ce monde, et promit en même temps à Dieu, par un vœu très-sérieux, qu'il quitterait le siècle et qu'il se retirerait dans un cloître, s'il plaisait à sa divine bonté de le faire revenir de cette maladie.

Le saint jeune homme recouvra une parfaite santé ; et, reconnaissant de la grâce qu'il venait de recevoir, il voulut exécuter, sans délai, la promesse qu'il avait faite. Il alla trouver, pour cet effet, l'évêque de Mantoue, le fit dépositaire de son secret, lui découvrit les saintes ardeurs dont il sentait son cœur enflammé, lui fit une confession générale ; et, enfin, après avoir distribué tous ses biens aux pauvres, conformément aux conseils de l'Evangile, il quitta son propre pays et tous ses parents, puis il se retira, du consentement du même prélat que nous venons de citer, dans un ermitage assez près de Césène, ville de Romagne, en Italie. Il trouva heureusement en ce lieu une grotte très-retirée dans le désert, laquelle était fort convenable à son dessein, qui était de s'éloigner entièrement du commerce du monde pour vaquer en liberté à la pénitence et à l'oraison ; il se renferma donc dans cette solitude et commença à y expier tous les vices de sa jeunesse par les jeûnes, les veilles, les austérités corporelles, l'exercice de la prière vocale et mentale, et par une infinité d'autres pratiques qui paraissaient plutôt tenir de la cruauté que de la vertu de pénitence.

Le courage et la fidélité avec lesquels il persévérait dans ce genre de vie étonna les puissances de l'enfer ; le démon, pour arrêter s'il pouvait de si grands progrès dans la vertu, lui livra deux attaques particulières que notre Saint surmonta courageusement. La première fut sur la gourmandise, ou plutôt sur la friandise, lui représentant les morceaux délicats dont il s'était rassasié, et les festins délicieux dans lesquels il s'était autrefois trouvé ; le bienheureux Jean évita ce premier piége en ramassant tout un plat de feuilles de ronces sauvages fort amères au goût et même un peu épineuses, qu'il mangea toutes crues pour son repas sans aucun assaisonnement, avec une ferme résolution de réitérer ce remède si la tentation revenait ; mais ce moyen fut si efficace, que l'ennemi ne le tenta plus de ce côté-là.

Il fut néanmoins attaqué d'une autre manière : le malin esprit lui représentant avec des couleurs extrêmement vives l'image d'une créature qu'il avait autrefois admirée, et excitant en lui des étincelles d'un feu déshonnête qu'il lui faisait ressentir parmi les épines de son cilice et au milieu de la froideur de son abstinence ; le saint Pénitent, dont le cœur était à Dieu, pour surmonter cet assaut, s'enfonça avec un courage héroïque des pointes de roseaux très-aiguës au bout des doigts, entre la chair

et les ongles ; la douleur qu'il en ressentit fut si vive et si pénétrante qu'il tomba en défaillance et demeura l'espace de trois jours à demi mort. Ce moyen, qu'une prudence commune aurait condamné, fut néanmoins tellement approuvé de Dieu, qu'il lui fit connaître qu'il serait exempt le reste de ses jours de semblables tentations : il reçut même miraculeusement la guérison parfaite de toutes les plaies qu'il s'était faites au bout de tous les doigts de ses deux mains.

Quoique le serviteur de Dieu travaillât ainsi à surmonter, avec un courage incroyable, les attaques de l'enfer dans le secret de la retraite d'une profonde forêt, on ne laissa pas néanmoins, Dieu le permettant ainsi, de le découvrir enfin et de reconnaître son insigne mérite ; ce qui lui attira des disciples en si grand nombre, qu'il fut obligé de bâtir de petites cellules et des oratoires particuliers, et ensuite une église, du consentement de l'Ordinaire, en l'honneur de la sainte Vierge ; et la chose arriva à un tel point que, le nombre des pénitents augmentant de jour en jour, le bienheureux Jean fut contraint de construire, en divers lieux, plusieurs monastères pour recevoir tous ceux qui se présentaient. Ces pieux ermites n'avaient pas d'abord de règle particulière, et ils se contentaient d'observer quelques règlements que le Bienheureux leur donnait de vive voix ; mais étant enfin résolu de se conformer avec ses religieux à quelqu'une des règles anciennes déjà établies et reçues dans l'Eglise, il choisit celle des Ermites de Saint-Augustin : et pour que la chose fût mieux reçue et plus authentique, il envoya demander l'agrément du souverain Pontife qui était alors Innocent III, lequel, étant bien informé du mérite et de la sainteté des intentions du vénérable Jean, lui accorda volontiers ce qu'il demandait, lui permettant ainsi qu'à ses disciples de vivre, de prononcer des vœux et de dresser des constitutions et des lois conformément à la Règle de Saint-Augustin.

Ce saint personnage conduisit cet ouvrage avec une prudence admirable ; et, voyant les bénédictions que Dieu donnait à sa Congrégation, et que tous ses religieux vivaient dans une parfaite obéissance, il trouva moyen, par un effet d'humilité, de se démettre de la charge de général qu'il occupait, et de la donner à un autre, afin de vivre lui-même dans un état plus caché, et d'avoir plus de loisirs pour vaquer en liberté aux exercices de la contemplation et de la mortification, qui sont les deux principaux articles de la vie des solitaires. En effet, quand il eut obtenu de n'être plus prieur général, il recommença à mener un genre de vie plus austère et plus régulier que celui qu'il avait tenu jusqu'alors, et il ne soutint pas moins efficacement par son seul exemple l'ouvrage qu'il avait commencé, que lorsqu'il faisait ses exhortations et donnait des lois par écrit et de vive voix, étant général.

Il comptait si peu sur les mortifications et sur les pénitences qu'il avait pratiquées jusqu'alors dans la solitude, qu'il s'obligea de nouveau par vœu de faire tous les ans trois Carêmes pendant tout le reste de sa vie. Le premier était celui auquel l'Eglise oblige les fidèles avant Pâques : il l'observait avec une rigueur si extrême, que le jour des Cendres il prenait trois onces de pain seulement, lesquelles il partageait en petits morceaux, et chacun de ces petits morceaux faisait son repas de chaque jour : puis, lorsque le Jeudi Saint était arrivé, il multipliait si abondamment le reste, qu'il y en avait suffisamment pour donner un repas à un grand nombre de religieux qu'il assemblait en ce temps pour célébrer avec eux la fête de Pâques.

Le second Carême qu'il faisait était depuis l'octave de Pâques jusqu'à la Pentecôte : pendant l'espace de ce temps, il n'usait point d'autre nourriture que de celle qu'il pouvait recevoir de la sainte communion qu'il prenait pour lors tous les matins ; car, pour les autres temps, il se contentait d'entendre la sainte messe et de communier les dimanches et les fêtes. Il faisait son troisième Carême immédiatement avant les fêtes de Noël, et alors il ne prenait pour son repas de chaque jour que trois fèves ; pendant tout le reste du temps, il jeûnait exactement au pain et à l'eau le lundi, le mercredi et le vendredi de chaque semaine. Il ne mangeait jamais de chair, pas même étant malade, quoique cela fût permis dans ce temps-là.

S'il était si rigoureux dans le vivre, il ne l'était pas moins dans le vêtir : on peut dire qu'il ne portait quelques vêtements que pour ne pas paraître nu ; il ne se servait, dans son ermitage, que d'une simple tunique tissue de paille, laquelle, néanmoins, est devenue depuis un admirable instrument de guérison pour un grand nombre de malades qui sont venus se la faire appliquer après sa mort : Dieu faisant connaître par là combien il avait eu pour agréable les austérités de son Serviteur. Son histoire dit aussi qu'il avait trois lits dans sa cellule : l'un était de troncs d'arbres fort mal ajustés et plus propres à faire souffrir le martyre à un corps qu'à lui servir d'un lieu de repos ; aussi son intention était-elle de ne s'en servir que pour se causer une grande fatigue et une extrême douleur. Le second de ses lits était une fosse qui était plus profonde d'un côté que de l'autre ; il descendait à certaines heures du jour dans cette espèce de sépulcre et s'y couchait, mettant sa tête du côté qui était le plus profond pour y être en plus grande souffrance, et il ne quittait la posture qu'il y prenait qu'après avoir récité dévotement deux cents fois l'Oraison dominicale ; enfin, son troisième lit était un ais tout simple sur lequel il se reposait, n'ayant qu'un morceau de bois pour son chevet. C'est ainsi que l'esprit de pénitence faisait trouver à ce grand Serviteur de Dieu de belles inventions pour ne donner aucun repos à sa chair et pour porter continuellement la mortification de Jésus-Christ sur son corps.

Quoique le bienheureux Jean le Bon vécût dans une parfaite innocence et qu'il ne donnât aucune prise sur lui à son ennemi, le démon, néanmoins, qui ne pouvait supporter qu'avec peine qu'il observât une aussi grande fidélité à ses exercices et qu'il persévérât comme il faisait jour et nuit dans les pratiques de la plus haute contemplation, lui livra de grands combats : tantôt il lui apparaissait sous des figures horribles pour l'effrayer et le distraire dans le doux repos de son oraison, tantôt il lui livrait une guerre ouverte en le frappant durement ; quelquefois, il le menaçait de lui livrer des combats le reste de ses jours ; d'autres fois, il suscitait contre lui les calomnies les plus atroces pour lui faire perdre sa réputation et diminuer la confiance que les peuples avaient en lui. Ce monstre infernal l'attaquait plus communément lorsqu'il était sur le rude lit de bois dont nous avons parlé, et, ne pouvant supporter les douleurs volontaires que le Saint souffrait étant couché dessus, il l'en retira un jour après l'avoir auparavant bien tourmenté et le jeta si rudement sur le carreau de sa chambre, qu'il en fut grièvement blessé. Nous serions trop long à donner ici le récit de tant de différents combats ; il suffirait de dire qu'il demeura toujours vainqueur de son ennemi, soit en usant du signe de la croix, soit en faisant des actes intérieurs d'une parfaite confiance en Dieu, soit en continuant avec une fidélité incomparable les exercices de la prière et de la mortifica-

tion qui déplaisaient le plus à l'ennemi, soit en se disculpant avec une tranquillité et une modestie angéliques devant son évêque, de toutes les impostures et calomnies les plus noires qu'on suscitait contre sa personne : de sorte que toutes les adversités qui lui arrivaient, tant du côté des hommes que de la part de l'enfer, ne servirent jamais qu'à augmenter sa patience et ses victoires, et à relever devant Dieu et devant le monde son insigne mérite.

Nous ne nous arrêterons pas ici à découvrir en détail les communications intérieures qu'il recevait de la part du ciel, nous dirons seulement qu'elles étaient proportionnées aux travaux qu'il souffrait, et que, si les émotions l'attaquaient visiblement sous des formes corporelles, Jésus-Christ, d'autre part, sous les ordres duquel il soutenait ses combats, lui apparaissait aussi souvent visiblement sous forme humaine, pour le fortifier et le consoler dans ses travaux. Ces grâces et ces insignes faveurs lui étaient communiquées spécialement lorsqu'il méditait les mystères de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ses visions extérieures étaient toujours accompagnées d'une grande abondance de consolations intérieures et de lumières extraordinaires ; c'était dans ce doux commerce qu'il apprenait les choses futures qu'il ne pouvait savoir par des connaissances naturelles : ce qui lui faisait prédire plusieurs événements en déterminant des circonstances si particulières, qu'elles causaient l'admiration et un grand étonnement à tous ceux qui en avaient connaissance. Un malade, étant abandonné de tous les médecins comme devant mourir, le Saint prédit, contre toute apparence, qu'il reviendrait bientôt à une parfaite santé : ce qui arriva, en effet, peu de temps après. Il déclara encore qu'un certain religieux abandonnerait son état et quitterait l'habit de religion, mais, néanmoins, qu'il se reconnaîtrait si bien dans la suite, qu'il ferait une très-heureuse fin, et que l'on rendrait même de grands honneurs à son corps après son trépas : ce qui arriva comme il l'avait prédit.

Il puisait encore dans le saint exercice de la contemplation la solution d'une infinité de difficultés très-épineuses, dont il eût été difficile de pénétrer le fond par des sciences humaines. C'est pour cela que, quoiqu'il n'eût jamais beaucoup étudié et qu'il n'eût qu'une légère teinture des lettres humaines, il ne laissa pas de résoudre fort nettement une question des plus délicates du droit canon, touchant le mariage, en présence de deux fameux avocats très-expérimentés, lesquels furent extrêmement surpris d'entendre de la bouche du Saint l'explication de leur difficulté, et de voir même qu'il leur citait le lieu du droit où se trouvait la solution qu'il leur donnait.

Il fit des choses tout à fait miraculeuses pendant le cours de sa vie, lesquelles sont autant de preuves convaincantes de son innocence et du pouvoir que Dieu lui avait donné sur les créatures. Un motif de pure charité envers un religieux de l'ermitage où il demeurait lui fit faire une action que nous ne devons pas omettre ici. Un jeune frère, ayant résolu par tentation de s'en retourner dans le siècle et d'abandonner sa vocation, le Saint, étant allé l'attendre au lieu où il devait passer pour s'en aller, le prit par la main et, le conduisant près d'un grand feu, il sauta dedans en sa présence, ayant les pieds nus ; puis, s'étant promené longtemps sur les charbons ardents sans en être offensé en aucune manière, il dit à ce religieux, qu'il voyait tout surpris et comme extasié d'être témoin d'une telle merveille : « Mon frère, le sujet de votre étonnement cessera si vous comprenez que Dieu fait tant de grâces et de miséricorde à ceux qui, s'étant consacrés à

lui, sont fidèles à persévérer dans leur vocation, que l'eau, le feu et toutes les autres créatures leur deviennent soumises et officieuses, perdant leurs qualités naturelles ou en acquérant de nouvelles en faveur de ces mêmes serviteurs de Dieu ». Et, pour une plus grande preuve de ce qu'il lui disait, il prit sur-le-champ, dans le feu, un tison tout allumé qu'il alla planter en terre par le bout qui brûlait, et, chose surprenante, Dieu, répondant à la foi de son serviteur, le bâton reverdit aussitôt et se trouva en peu de temps chargé de feuilles et de beaux fruits fort bons à manger. De si grandes merveilles ouvrirent les yeux du religieux qui était près de sortir ; il déplora sa lâcheté, admira le pouvoir que Dieu donnait à ses serviteurs quand ils lui étaient fidèles, et enfin persévéra dans sa première vocation et fit une heureuse fin dans la religion.

La grande réputation qu'il s'acquit, autant par la sainteté de sa vie que par le nombre des prodiges qu'il opérait, lui attira tant de visites de toutes parts, qu'il résolut de se retirer en quelque lieu inconnu pour éviter la vaine gloire et être moins exposé aux louanges des hommes. Il partit donc secrètement un soir de son ermitage ; mais, par une disposition de la divine Providence, après qu'il eut bien marché toute la nuit, le matin, croyant être bien loin et hors d'état d'être atteint par ceux qu'il savait devoir le poursuivre, il se trouva devant la porte de sa cellule, d'où il était sorti le soir : ce qui lui fit bientôt conclure que Dieu, qui avait ainsi réglé ses démarches, n'approuvait pas sa retraite ni qu'il fût éloigné de ce lieu-là, parce qu'il devait y soutenir ses frères dans l'austérité de la discipline religieuse par la force de son exemple, et assister et favoriser de ses bons secours ceux qui auraient recours à lui dans leurs disgrâces et dans leurs maladies.

A peine donc le saint ermite fut-il revenu en ce lieu, que Dieu fit encore plus clairement connaître que c'était la divine Sagesse qui l'y arrêtait ; comme les parents d'un jeune démoniaque le voulaient mener au bienheureux Jean le Bon, afin qu'il le délivrât de la tyrannie de ce mauvais hôte, le démon ne voulut jamais se résoudre à aller où on désirait mener le malade, disant qu'il savait bien où on voulait le conduire, mais qu'il n'irait pas ; les parents, néanmoins, ayant trouvé le moyen de transporter leur fils dans l'église du lieu où était le bon ermite, il n'y fut pas plus tôt arrivé, que le démon, sans attendre même la présence du Saint que l'on demandait, sortit aussitôt du corps du malade, au grand étonnement de l'assemblée, qui ne pouvait assez admirer, d'une part, le respect que le démon avait pour le saint religieux, et, d'autre part, le grand pouvoir que le serviteur de Dieu avait sur les puissances infernales.

Nous sommes obligé de passer sous silence plusieurs autres belles actions pour n'être pas trop étendus dans cet abrégé, et pour revenir à la fin qui a heureusement couronné la fidélité et les travaux de ce grand serviteur de Jésus-Christ. Ayant donc rempli dignement la mesure des bonnes œuvres que Dieu attendait de lui pour lui faire part de sa gloire, il fut averti par un ange de s'en aller à Mantoue, qui était le lieu de sa naissance, où Dieu voulait que son corps fût inhumé et reçût de grands honneurs. Le Saint obéit, et, comme le pouvoir et la faculté de faire des miracles le suivaient partout, il se trouva encore obligé d'opérer avant son trépas, une merveille que nous ne devons pas omettre. Une femme ayant perdu son fils unique en qui elle mettait toute sa confiance et toute sa consolation, ne parlait de rien moins que de mourir, et disait qu'elle voulait absolument être enterrée avec son fils qui était décédé, ne pouvant survivre à une telle

perte ; ses amis lui persuadèrent d'avoir recours au bienheureux Jean le Bon à qui rien n'était difficile, pour le prier de rendre la vie à son fils ; elle accepta le conseil, et, pleine de confiance en Dieu et d'estime pour le saint Ermite, elle porta le corps de son enfant mort à sa cellule, le conjurant par toutes sortes de prières de lui obtenir de Dieu la consolation de recevoir en vie ce fils qui lui était si cher. Le Saint, dont la charité n'avait point de bornes, se mit en prières, et, quand il eut passé trois jours entiers auprès du défunt pour lui obtenir du ciel la vie dont il avait été privé, Dieu, exauçant enfin les prières du Saint, rendit la vie au mort, au grand étonnement de toute la ville de Mantoue, qui fut témoin de cette merveille; mais enfin, celui qui venait d'obtenir si facilement la vie à un étranger, ne respirant rien tant que de mourir pour aller jouir en liberté de la présence de son Dieu, accepta avec grande joie de sortir de ce monde ; de sorte qu'après avoir averti ses frères du jour de son décès, il les exhorta à bien observer leurs vœux et à ne jamais s'éloigner des pratiques de la mortification et de la pénitence : « Ne recherchez point ici-bas d'autre joie », leur dit-il, « que celle qu'une bonne conscience reçoit des bonnes œuvres que l'on fait ; n'oubliez jamais d'imiter les exemples de notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ qui est notre Maître commun ; ce sera par ce moyen que toutes choses vous réussiront en cette vie, et que vous mériterez la gloire en l'autre ».

Un peu avant sa mort, un religieux prit la liberté de lui demander ce que son corps deviendrait après son décès ; il lui répondit que les hommes le traiteraient avec grand respect, et que Dieu ferait voir beaucoup de merveilles autour de lui pendant plusieurs années ; qu'on oublierait, néanmoins, pendant un temps, toutes ces choses, mais qu'il plairait à la divine Providence de le mettre en une si grande réputation, qu'il serait respecté de toute la terre : ce que l'événement a fait voir véritable. Enfin, le dernier instant de son départ de ce monde étant arrivé, une troupe d'anges environna son lit, et on entendit une voix qui le convia à venir jouir des délices éternelles en la compagnie de ses frères qui l'avaient précédé dans la gloire, et, au même moment, il rendit sa belle âme à Dieu. Ce fut le 23 octobre de l'an de grâce 1222, étant âgé de quatre-vingt-dix-huit ans.

Son corps fut inhumé avec beaucoup d'honneurs, comme il l'avait prédit, et, dix-huit mois après avoir été mis en terre, on le trouva tout entier lorsqu'on le leva pour lui donner une sépulture encore plus honorable que la première.

On le représente tenant un lis dans une main et une tête de mort dans l'autre, pour marquer les luttes qu'il eut à soutenir contre l'impureté après sa conversion, et la pensée de la mort qui était l'objet de ses méditations assidues.

Nous avons composé cette vie sur les mémoires qui se trouvent dans l'*Histoire des hommes illustres de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin.*

SAINT PIERRE PASCHAL,

RELIGIEUX DE LA MERCI, PUIS ÉVÊQUE DE JAEN, EN ESPAGNE, ET MARTYR

1300. — Pape : Boniface VIII. — Roi de Castille : Sanche IV.

C'est l'œuvre propre des âmes justes que de nourrir les pauvres et racheter les captifs.
Lactance.

Depuis que les Maures se furent emparés des plus belles provinces d'Espagne, vers l'année 714, Dieu ne manqua jamais de susciter des personnes d'un insigne piété, pour y soutenir généreusement la foi contre leur persécution, et pour assister les captifs qui gémissaient sour leur tyrannie. Les ancêtres de notre Saint, originaires de Valence, en Espagne, se signalèrent particulièrement dans ces actes de piété et de miséricorde, et même cinq d'entre eux donnèrent leur sang pour la religion. Ses parents, qui héritèrent d'eux ce zèle pour la foi chrétienne, employaient leurs grands biens à entretenir le couvent du Saint-Sépulcre, dans la même ville de Valence, et à racheter les esclaves chrétiens. C'était aussi chez eux que logeait ordinairement saint Pierre Nolasque, lorsqu'il allait en ce lieu travailler au rachat de ces malheureux. Comme il vit qu'ils n'avaient point d'enfants, il pria Dieu de leur en donner un qui pût imiter leur ferveur et continuer l'exercice de la charité qu'ils pratiquaient avec tant de constance. Sa prière fut exaucée, et notre Saint fut cet enfant d'oraison et de bénédiction qu'il avait demandé avec tant d'instance. Il naquit le 6 décembre 1227, sous le pontificat de Grégoire IX, et on le nomma Pierre Nicolas, en considération de saint Nicolas, dont on célébrait la fête, et de saint Pierre Nolasque, qui l'avait obtenu par ses larmes.

Dès son enfance, il donna des marques éclatantes de la sainteté à laquelle il était appelé par la divine Providence. Il était ravi de porter lui-même aux pauvres l'aumône que son père avait coutume de leur donner. Il réservait toujours pour eux la moitié de sa viande et de son pain, et il était impossible, aux jours de jeûne, de le faire manger le matin. Quand il eut appris son catéchisme, son plaisir était de l'enseigner aux autres enfants des chrétiens et des Maures. Il sentit dès lors un si grand désir de mourir martyr, qu'un jour il pria les petits Maures de le traiter comme leurs pères traitaient les chrétiens qu'ils tenaient captifs ; et ces petits barbares l'outragèrent alors si cruellement, qu'il eût été massacré si l'on n'eût couru à son secours. Une autre fois, pendant une horrible persécution des mêmes infidèles, qui étaient maîtres de Valence, on eut bien de la peine à le retenir dans la maison, tant il souhaitait d'endurer la mort pour la cause de son Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ.

Lorsqu'il eut appris les premiers principes de la grammaire au couvent du Saint-Sépulcre, il fut mis sous la conduite d'un très-vertueux prêtre, natif de Narbonne et docteur de la Faculté de Paris, que ses parents avaient racheté avec une somme considérable d'argent. Il devint aussi saint que savant à l'école d'un si bon maître. Le temps qui lui restait après ses études,

il l'employait à apprendre le chant et les cérémonies de l'Eglise, à prier, à méditer, à lire les saintes Ecritures et à secourir, par des paroles pleines de ferveur et d'onction, et souvent aussi par des aumônes, les pauvres et les esclaves qu'il voyait dans la misère. Vers ce temps, le roi d'Aragon défit les Maures et conquit sur eux le royaume et la ville de Valence ; et, comme il fut informé du mérite extraordinaire de Pierre Paschal, il le nomma chanoine de la cathédrale. Cette dignité obligea notre Saint de se perfectionner dans la connaissance des saintes Lettres ; ainsi, sachant que l'Université de Paris était la mère de toutes les sciences, il y vint avec son précepteur et y fit son cours de théologie. Sa vertu et son bel esprit lui attirèrent bientôt l'estime et l'amour des plus éclairés d'entre les Docteurs. L'évêque même le prit en affection, et lui ayant conféré les ordres sacrés, il lui commanda de prêcher l'Evangile. Ses prédications furent applaudies de tout le monde et produisirent de grands fruits parmi ses auditeurs. Il enseigna aussi publiquement dans une chaire de l'Université, et reçut le bonnet de Docteur n'ayant encore que vingt-trois ans.

Cependant la charité de Jésus-Christ le pressait toujours, et il brûlait du désir d'assister les esclaves chrétiens, qui, outre les misères du corps, étaient tous les jours en danger de faire naufrage dans la foi. Ainsi il forma le dessein de se faire religieux de l'Ordre de la Merci, d'autant plus que cet Ordre est particulièrement appliqué à la vénération de la sainte Vierge, pour laquelle il avait une singulière dévotion. Il retourna pour cela en Espagne et se présenta à saint Pierre Nolasque, qu'il regardait déjà comme son père, parce que c'était par ses prières qu'il avait été obtenu du ciel. Ce saint Instituteur l'obligea de faire encore un an les fonctions de chanoine, pour édifier tout son chapitre par l'exemple de ses vertus ; ensuite lui ayant fait faire une retraite à un couvent de son Ordre, nommé Notre-Dame du Puche, il lui donna l'habit de religieux à Valence, le jour des Rois de l'année 1251. Comme ce fervent novice avait toujours mené une vie innocente et pénitente dans le monde, il n'eut aucune peine à se former aux exercices de la religion. Après sa profession, il alla à Barcelone, auprès de son bienheureux supérieur, et s'y occupa à prêcher et à enseigner la théologie, jusqu'à ce que le roi d'Aragon le demanda pour précepteur de l'infant Don Sanche, son fils, qui voulait embrasser l'état ecclésiastique. Il se rendit pour cela à Saragosse, et s'acquitta si dignement de cette importante fonction, que son illustre disciple, à qui il apprit particulièrement la science des Saints, voulut embrasser son institut et se faire, comme lui, religieux de la Merci.

Cette retraite du jeune prince donna liberté à notre Saint d'aller racheter des esclaves au pays des Maures. Il en ramena un grand nombre de Tolède, et ceux qu'il ne put pas délivrer, il les confessa, les exhorta à la patience et les laissa parfaitement consolés. A son retour, il trouva un ordre de saint Pierre Nolasque de se rendre au plus tôt auprès de lui. C'est que le Saint voulait mourir entre ses bras et le faire héritier de son esprit et de son zèle. Peu d'années après, le prince Infant, dont nous venons de parler, fut élu archevêque de Tolède ; et, comme il n'avait pas encore l'âge assigné par les Canons pour gouverner cette Eglise, il demanda à Urbain IV saint Pierre Paschal pour son coadjuteur. Sa Sainteté, qui était informée des mérites de cet excellent religieux, approuva ce choix et le nomma pour cela évêque titulaire de Grenade, qui était encore sous la puissance des Maures. Il fut sacré, en cette qualité, l'an 1262, après quoi il entreprit, avec le zèle d'un véritable pasteur, la conduite de ce grand archevêché,

qui lui était confié ; il en visita les villes, les bourgs et les villages, y fit des missions apostoliques et n'épargna rien pour en bannir tous les désordres. La discipline ecclésiastique s'y étant beaucoup relâchée, il fit des règlements admirables pour la rétablir dans sa première vigueur. Comme l'ignorance y régnait parmi les curés, il composa un excellent livre pour leur instruction. Le peuple, vivant dans le vice et le libertinage, il employa toute sa vigilance pastorale pour le réformer; mais il fut enfin déchargé de ce fardeau par le décès de l'archevêque, qui mourut en 1275, des blessures qu'il avait reçues dans un combat contre les Maures.

Alors il se retira dans un couvent de son Ordre, afin d'y attendre l'occasion de faire de nouveaux voyages pour la rédemption des captifs. Il demandait souvent à Dieu qu'il lui fût ordonné de passer à Tunis, en Afrique, où il espérait que son zèle contre l'impiété des Mahométans lui procurerait la couronne du martyre. Cependant il fit des missions très-fructueuses en diverses provinces d'Espagne et de Portugal, et il fonda des monastères de son institut à Tolède, à Baeza, à Xérès, pour avoir des ouvriers qui pussent seconder son zèle. L'état de l'Eglise de Grenade, affligée et accablée sous la tyrannie des infidèles, le touchait extrêmement ; il se crut donc obligé de s'y rendre, pour offrir son secours aux esclaves chrétiens, qui, pour être dans les fers, ne laissaient pas d'être les ouailles de son troupeau. On ne peut exprimer les fruits que sa présence produisit dans cette ville. Il était la lumière et le soutien de ces pauvres persécutés ; il les visitait dans leurs prisons, les servait dans leurs maladies, les consolait dans leurs angoisses, les soulageait dans leur pauvreté et leur misère, leur administrait les Sacrements et les instruisait des points nécessaires de la doctrine de l'Eglise. Plusieurs, désespérés par le mauvais traitement de leurs patrons, furent affermis par ses ferventes exhortations. Les renégats rentrèrent, par ses soins, dans le giron de l'Eglise. Il convertit à la foi quantité de Maures et de Juifs, et procura à un grand nombre de chrétiens une double liberté, en les retirant en même temps de la servitude du péché et de l'esclavage des hommes. Il fonda à Jaën un couvent de son Ordre, afin que les religieux pussent aller de là secrètement à Grenade, pour l'assistance des captifs. Les infidèles ne purent s'empêcher d'admirer sa vertu, et il n'y en avait presque point qui ne lui portassent un singulier respect. Un des juges de la ville ayant arrêté prisonniers les Pères Rédempteurs de Castille et d'Aragon, et saisi tout l'argent qu'ils apportaient pour le rachat des esclaves, bien qu'ils fussent munis de bons passe-ports, il alla le trouver, et lui parla avec tant de courage et de fermeté, qu'il le contraignit enfin de lui rendre les Pères prisonniers avec tout leur argent.

Les nécessités pressantes de son Eglise l'ayant obligé de faire un voyage à Rome, il y fut reçu avec de grands témoignages d'estime et d'amitié par le pape Nicolas IV, qui l'avait bien connu à Tolède, lorsqu'étant général de l'Ordre de Saint-François, il visitait les couvents d'Espagne. Il prêcha à Saint-Pierre et à Sainte-Marie-Majeure, par le commandement de Sa Sainteté, et y fit des conversions admirables. Etant aux pieds des tombeaux des Apôtres, il leur demanda avec instance d'avoir part à ce zèle du salut des âmes dont ils avaient été si embrasés, et il ne faut point douter que cette demande lui ait été accordée. Le Pape, merveilleusement édifié de son zèle, le jugea fort propre pour prêcher la croisade, et l'envoya pour cela en France et en Espagne, avec l'autorité de Légat. Il prêcha, depuis Rome jusqu'à Paris, dans presque toutes les villes et les bourgs où il entra, et fit en plusieurs lieux de grands miracles pour témoignage que c'était la volonté

de Dieu qu'on prît les armes pour le recouvrement de la Terre sainte. A Paris, le roi et toute la cour, l'Université et le peuple l'accueillirent avec les honneurs dus à son mérite et à son caractère. On vint à ses sermons avec empressement, et le succès fut si grand, que, si l'Espagne eût pu répondre à l'ardeur des Français, qui s'enrôlèrent en foule pour cette bonne œuvre, on aurait pu venir à bout de cette entreprise. On remarque qu'étant dans la ville, il y soutint, avec beaucoup de lumière et de courage, le mystère de la conception immaculée de la sainte Vierge, et cette Reine des anges, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui apparut la nuit suivante, environnée de séraphins, et lui mit sur la tête une couronne de gloire. Il reçut encore d'autres faveurs extraordinaires en ce voyage, tant de son ange gardien que de Notre-Seigneur même.

L'an 1269, on l'élut évêque de Jaën. Ce diocèse n'avait point de pasteur depuis cinq ans, et il était en la puissance des Maures ; on peut juger de là combien il avait besoin d'un prélat zélé et vigilant. Il le visita avec grand soin, en reconnut tous les désordres et y appliqua des remèdes si convenables, qu'on y vit, en peu de temps, refleurir la discipline chrétienne. L'année suivante, il retourna à Grenade, où il employa tout son revenu au soulagement des pauvres et au rachat des esclaves. Il entreprit même de convertir encore des Mahométans, et sa parole eut tant de force, qu'il y en eut beaucoup qui renoncèrent aux rêveries de Mahomet pour embrasser la doctrine de Jésus-Christ. Les partisans de l'Alcoran lui en firent un crime d'Etat ; on l'arrêta prisonnier, on le chargea de chaînes et on lui fit subir de très-rudes traitements. Dès que l'on apprit ce malheur dans Jaën et dans Baeza, le clergé et le peuple chrétien se cotisèrent et lui envoyèrent une somme considérable d'argent pour payer sa rançon : il la reçut avec beaucoup de reconnaissance ; mais, par une charité dont il n'y a presque point d'exemples, au lieu de l'employer pour se mettre lui-même en liberté, il l'employa à la délivrance de quantité de femmes et d'enfants, dont la faiblesse lui faisait craindre qu'ils n'abandonnassent enfin la religion chrétienne. Il composa dans la prison plusieurs traités pour servir de préservatif aux fidèles, et pour désabuser les renégats qui s'étaient laissé séduire par les contes de Mahomet. Ainsi, comme un autre saint Paul, il engendra plusieurs enfants spirituels dans les chaînes. Il fut consolé dans cet état par plusieurs visions célestes. La plus considérable fut celle où Notre-Seigneur se présenta à lui sous la figure d'un enfant de quatre à cinq ans, et vêtu en esclave pour lui servir la messe. Le saint évêque, après son action de grâces, croyant que c'était un enfant comme les autres, lui fit quelques demandes sur le catéchisme ; il y répondit avec une sagesse et une modestie qui le surprirent. Mais quand il vint à lui demander ce que c'était que Jésus-Christ ; alors l'enfant découvrit qui il était, et lui dit : « Pierre, c'est moi qui suis Jésus-Christ ; considère mes mains et mon côté, tu y trouveras les marques de mes plaies. Au reste, parce que tu es demeuré prisonnier pour donner la liberté à mes esclaves, tu m'as fait moi-même ton prisonnier ». Et ayant dit ces paroles, il disparut.

Les Alfaquis ayant été informés des compositions qu'il faisait dans sa prison contre les erreurs de leur secte, le firent enfermer dans un cachot fort obscur sans permettre à personne de le voir. Mais les anges l'éclairèrent au milieu de ces ténèbres, et l'on dit même qu'ils lui fournirent des plumes, de l'encre et du papier pour achever un nouveau traité contre les extravagances de l'Alcoran. L'impossibilité où il se voyait d'assister les chrétiens esclaves et les barbares qu'il avait convertis l'affligeait extrêmement.

Mais les anges le portèrent plusieurs fois dans les lieux où ces infortunés, presque au désespoir, réclamaient son secours. Il passait souvent les nuits en oraison, et pratiquait de sanglantes mortifications, pour leur obtenir de Dieu la fermeté et la persévérance, et il avait la consolation d'apprendre du ciel même le bon succès de ses prières. Il n'était presque jamais sans la compagnie de ces esprits bienheureux. Ses gardes virent souvent sa prison toute lumineuse ; et un jour ils en virent sortir un enfant d'une grâce et d'une beauté ravissante. Ces merveilles furent cause que le prince le fit élargir, mais avec défense de rien écrire, à l'avenir, contre la loi de Mahomet. Il se moqua de cette défense, et il ne laissa pas, dans la liberté dont il jouissait, de composer un livre très-fort et très-pressant contre cette secte abominable. Pendant qu'il y travaillait, les chrétiens virent sur sa tête un globe de feu qui le couvrait de tous côtés d'une lumière admirable. Pour les Alfaquis et les Marabouts, dès qu'ils en furent informés, ils lui suscitèrent une furieuse persécution, et demandèrent opiniâtrément qu'il fût arrêté et mis à mort. Ils firent tant de vacarme, que le roi, craignant une sédition générale, et même un attentat contre sa personne royale, parce qu'on savait qu'il avait un exemplaire de cet écrit, l'abandonna à leur fureur.

Il se prépara avec joie à ce sacrifice qu'il avait tant désiré, et dont il devait être la victime. Son ange gardien lui ayant déclaré qu'il serait massacré le lendemain matin, il passa toute la nuit en prières, s'offrant à Notre-Seigneur pour le salut des chrétiens, ses enfants, et des Maures ses persécuteurs. Il sentit néanmoins des craintes et des frayeurs, et il souffrit une agonie pareille à celle que Jésus-Christ a endurée au jardin des Oliviers ; mais il se calma bientôt par un parfait abandon aux dispositions de la divine Providence. Son Sauveur lui apparut alors comme attaché en croix, et, revêtu des splendeurs de l'éternité, il lui dit : « Pierre, j'ai été sensible comme toi, et j'ai partout enduré d'horribles tourments pour ton amour » : ce qui répandit une telle onction dans son âme, que depuis il ne respira plus que le martyre. Les geôliers furent témoins de cette clarté extraordinaire, qui les fit tomber à la renverse, et ils en informèrent les chrétiens. Le matin, le Saint célébra la messe avec une admirable ferveur d'esprit ; et, comme il était à genoux au pied de l'autel, faisant son action de grâces, les Maures lui coupèrent la tête, et lui procurèrent par ce moyen la gloire d'une immortalité bienheureuse. Ce fut le 6 janvier 1300, qui était la soixante-treizième année de son âge. Ils voulurent brûler son saint corps, ses habits, ses ornements sacrés, son cilice, sa discipline et tout ce qui lui avait servi, afin qu'on ne leur rendît aucun culte religieux ; mais une terreur subite leur fit prendre la fuite, et donna lieu aux chrétiens de s'en saisir et de les transporter dans un lieu secret. Ils revêtirent le corps de ses habits pontificaux et l'enterrèrent dans les grottes d'une montagne, près Mazzemore, avec toute la pompe que leur état de servitude put leur permettre. Dieu ne laissa pas ce massacre impuni ; il affligea bientôt la ville de Grenade de la famine, de la peste et d'horribles tremblements de terre. Le roi vit ses femmes et ses enfants tourmentés par des douleurs secrètes qui leur déchiraient les entrailles ; il mourut lui-même misérablement, confessant que c'était le saint Evêque de Jaën qui le châtiait ; et le prince, son fils, perdit aussi la couronne et la vie.

On le représente : 1° enchaîné, un glaive dans le cœur ; 2° parlant à un enfant dont le visage rayonne ; 3° égorgé au pied de l'autel.

CULTE ET RELIQUES.

Dans la crainte que les reliques du saint Martyr ne leur fût une source continuelle de malheurs, les Maures de Grenade les donnèrent volontiers aux députés de Jaën et de Baeza, qui les leur vinrent demander. Comme ces députés les emportaient, il y eut contestation entre eux, à laquelle des deux villes elles devaient appartenir. Pour la terminer à l'amiable, on convint qu'elles seraient mises sur une mule aveugle, à laquelle on donnerait la liberté d'aller où elle voudrait, et qu'elles resteraient au lieu où cette mule les porterait. La chose fut exécutée, et la mule les porta à Baeza.

Il s'est fait de grands miracles par les mérites de ce glorieux Martyr, tant pendant sa vie qu'après sa mort. En 1484, les chanoines de Baeza ordonnèrent dans leur assemblée qu'on entretiendrait jour et nuit une lampe ardente devant son tombeau. Huit ans après, Isabelle, reine de Castille, et le roi Ferdinand, son mari, firent bâtir une chapelle en son honneur.

Enfin, le pape Clément X, par un bref du 28 juin 1673, accorda à tout l'Ordre de la Merci d'en réciter l'office comme d'un saint pontife et martyr. Le même Pape étendit ce privilége de réciter l'office et de célébrer la messe de ce saint Martyr à tout le clergé, tant séculier que régulier, des diocèses de Valence, de Grenade, de Jaën et de Tolède, et ordonna que son éloge fût inséré dans le martyrologe romain le 23 octobre et le 6 décembre.

Nous avons de lui huit livres pleins de piété et d'érudition dont il a enrichi la république des lettres chrétiennes.

Baillet et Godescard. — Voir sa Vie écrite par divers auteurs de son Ordre.

SAINT JEAN DE CAPISTRAN,

GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS ET LÉGAT DU SAINT-SIÉGE

1456. — Pape : Calixte III. — Empereur d'Allemagne : Frédéric III.

> Si Dieu ne se proposait de mettre en possession de son héritage ceux qui sont éprouvés, il ne prendrait pas soin de les former par la tribulation.
>
> *Saint Antonin.*

Jean naquit à Capistran, petite ville de l'Abruzze, au royaume de Naples, d'un gentilhomme angevin, qui s'était marié en ce pays en allant avec Louis, duc d'Anjou, son seigneur, au secours du roi de Naples. Lorsqu'il eut achevé ses humanités, il vint à Pérouse étudier le droit canon et le droit civil, et il se rendit si habile en l'un et en l'autre, que sa réputation vola par toute l'Italie, et qu'on lui donna, dans Pérouse même, une charge de judicature assez considérable. La sagesse et l'intégrité avec lesquelles il s'en acquitta, fit qu'un des principaux du pays lui offrit sa fille unique en mariage, et Jean accepta cette proposition.

Tout lui souriait dans le monde ; la fortune et les honneurs étaient venus à lui, et l'avaient fait, en peu de temps, un des heureux de la terre. Mais Dieu, qui ne l'avait pas doué de belles qualités pour en faire un esclave du monde, permit qu'une amertume salutaire vint se mêler à ses joies. En un instant, le cours de sa prospérité fut entravé, et les flatteuses espérances de sa fortune se trouvèrent dissipées.

Les habitants de Pérouse, s'étant ligués contre le roi de Naples, eurent à soutenir une guerre qui ne fut pas à leur avantage. Comme Jean était né sujet du roi de Naples, il fut soupçonné de favoriser le parti de ce prince

et d'entretenir des intelligences avec son armée. On l'arrêta : il eut beau se justifier et prouver jusqu'à l'évidence qu'il n'avait voulu que ménager un accommodement entre les deux partis, il n'en fut pas moins jeté en prison, où il attendit longtemps et vainement que le roi de Naples s'intéressât en sa faveur. Cet oubli d'un prince dont il avait servi les intérêts, et l'ingratitude des habitants de Pérouse firent faire au prisonnier de sérieuses réflexions sur l'instabilité et le néant des biens de ce monde. En même temps, sa jeune épouse mourut, et, tous ses liens étant brisés, il résolut de ne plus servir d'autre maître que Dieu.

Par son ordre, ses biens furent vendus, sa rançon fut payée ; et, de sa prison, il passa au monastère du Mont, près de Pérouse, où la Règle de Saint-François était observée dans toute sa pureté. Il y fut reçu ; mais le gardien, craignant que cette vocation ne fût l'effet d'un dépit passager plutôt que d'un mouvement de la grâce, voulut l'éprouver par tout ce qu'il put imaginer de plus humiliant et de plus pénible.

Il ordonna au postulant de faire le tour de la ville de Pérouse, monté sur un âne, couvert d'un mauvais habit, et portant sur la tête un écriteau où divers péchés étaient écrits. C'était une étrange épreuve pour un homme qui avait paru avec éclat dans la ville, et qui s'y était fait une haute réputation de sagesse, de prudence et de discrétion. Mais Jean n'avait pas quitté le monde à demi ; il fut ravi de pouvoir étouffer en lui, dans cette occasion, jusqu'aux derniers restes de l'esprit du monde. Après une telle épreuve, les autres humiliations du noviciat ne lui coûtèrent plus rien. Pourtant elles furent terribles. Comme il avait commencé tard, Dieu voulut le faire avancer rapidement par des actes héroïques ; mesurant la profondeur des fondements à la hauteur future de l'édifice, le Seigneur l'exerça par des humiliations proportionnées au grand dessein qu'il avait sur lui. Par deux fois, Jean fut chassé et du noviciat et du couvent, comme incapable de remplir jamais même les derniers emplois de la religion. Il resta jour et nuit à la porte du couvent, souffrant avec joie l'indifférence des religieux, les railleries des passants et les mépris des pauvres eux-mêmes qui venaient demander l'aumône. Une persévérance si héroïque désarma la sévérité des supérieurs, en dissipant toutes leurs craintes ; Jean fut reçu de nouveau et, enfin, admis à la profession.

Avant sa première communion religieuse, il jeûna trois jours, sans prendre aucun aliment, et passa tout ce temps dans des prières et des larmes continuelles. Devenu profès, il entreprit une vie tout à fait admirable. Il affligeait sa chair par de fréquentes disciplines et des jeûnes presque continuels : il ne mangeait qu'une fois le jour, et, bien que la viande ne fût pas défendue dans son Ordre, il resta trente-six ans sans en manger. Il n'avait point d'autre lit que le plancher, et son sommeil n'était ordinairement que de deux ou trois heures. Les sept premières années, il ne se servit point de sandales, ni dans le couvent, ni dehors, mais marcha toujours pieds nus sur la terre. Il ne cherchait point à adoucir les incommodités des voyages, et ce ne fut que dans la vieillesse, où les forces lui manquèrent, qu'on put le résoudre à aller autrement qu'à pied. Il aimait tellement la pauvreté, qu'il ne voulait que des habits vils, étroits, usés et couverts de pièces. L'honneur lui était insupportable, et il le fuyait avec plus d'empressement que les ambitieux n'en ont pour se le procurer. Outre l'office divin qu'il récitait avec une dévotion angélique, il disait tous les jours les Heures de Notre-Dame, l'office des Morts, les sept Psaumes de la pénitence et d'autres Oraisons particulières ; et si ses occupations l'avaient

empêché de s'en acquitter, il trouvait le temps en d'autres jours de les répéter deux ou trois fois. Etant ordonné prêtre, ce qui arriva lorsqu'il eut fait ses vœux, il disait chaque jour la messe les larmes aux yeux, et d'une manière si sainte et si pieuse, qu'il inspirait de la piété à tous les assistants. Il avait aussi ses temps réglés pour l'oraison mentale et la méditation.

Ses principaux emplois furent de secourir les malades dans les hôpitaux et de prêcher de tous côtés la parole de Dieu. Il y réussit si admirablement, qu'il y a peu de prédicateurs dans le cours de tous les siècles ecclésiastiques qui lui pussent être comparés. Le général de son Ordre, voyant ses austérités, sa mortification, sa dévotion et son zèle pour le salut des âmes, dit de lui, comme par un esprit prophétique, qu'il serait l'ornement de la religion et le modèle de toutes les vertus régulières. Il se fit le disciple de saint Bernardin de Sienne, tant pour son propre avancement spirituel, que pour se rendre plus capable, sous sa conduite, d'annoncer aux peuples la parole de Dieu ; et il n'est pas possible de dire combien il profita dans une si sainte école. Il en donna d'illustres témoignages, soit dans les livres qu'il composa, qui sont pleins de piété et d'érudition ; soit dans les discussions publiques, où il parut toujours comme un homme d'une capacité extraordinaire ; soit dans les conférences particulières, où il répondait sur-le-champ à toutes sortes de questions, quelque épineuses qu'elles fussent ; soit enfin par une infinité de belles actions, qui lui méritèrent l'approbation de toutes les personnes honorables. Il puisa, pour ainsi dire, dans le cœur de ce Saint une dévotion sainte et respectueuse envers la sainte Vierge. Lorsqu'il prêchait ses louanges, on lui voyait le visage tout en feu et éclatant de lumière. Sédulius, célèbre écrivain de son Ordre, proteste en avoir été témoin oculaire. Un jour qu'il publiait ses grandeurs, il parut sur sa tête une étoile d'une admirable splendeur, et une autre fois cette Reine des anges lui présenta elle-même un calice plein d'une liqueur céleste, dont la suavité lui remplit tout le cœur d'une joie inexplicable. Dans sa reconnaissance pour les instructions qu'il avait reçues d'un si excellent maître, il alla à Rome pour le justifier des calomnies qu'on avait semées contre lui, comme s'il eût enseigné des erreurs, sous prétexte d'inspirer la dévotion envers le saint Nom de Jésus. Et il l'en justifia si parfaitement en présence du Pape et des cardinaux, qu'ils reconnurent très-évidemment l'innocence du saint accusé.

Mort à lui-même, Jean ne vivait plus que de Jésus et de Jésus crucifié. Sa vie était une oraison continuelle, que les travaux les plus actifs ne pouvaient interrompre. Lorsqu'il était à genoux, aux pieds du crucifix ou devant le tabernacle, on l'eût dit ravi en extase ; les larmes qui coulaient de ses yeux manifestaient les sentiments d'amour séraphique dont son cœur débordait. A l'amour ardent qu'il avait pour Jésus-Christ, répondait sa tendre dévotion envers la très-sainte Vierge Marie. « La Providence », disait-il, « m'a donné le nom de Jean, pour que je sois le fidèle disciple de Jésus, et le fils très-aimant de Marie ».

Prêchant un jour à Aquila, il commentait, en les appliquant à Marie, ces paroles de l'Apocalypse : *Signum magnum apparuit in cœlo :* « un signe admirable a paru dans le ciel »; tous les assistants purent voir une brillante étoile qui planait au-dessus de l'auditoire, en projetant ses rayons sur le visage du saint prédicateur.

La Marche d'Ancône, la Pouille, la Calabre et tout le royaume de Naples furent les premiers théâtres où s'exerça le zèle de Jean de Capistran. Mais bientôt il fallut à ce nouveau Paul des horizons plus vastes ; il par-

courut successivement la Lombardie, l'Etat de Venise, la Bavière, l'Autriche, la Carinthie, la Moravie, la Bohême, la Saxe, la Pologne et la Hongrie, et partout il opéra des conversions éclatantes. A la fin d'un sermon qu'il fit à Aquila sur la vanité et les dangers du monde, les femmes apportèrent leurs vains ornements et tous les objets qui avaient été si souvent des occasions de péché pour elles et pour les autres, et elles les précipitèrent dans un grand feu allumé près de la chaire. On vit arriver la même chose à Nuremberg, à Leipsick, et en plusieurs autres endroits. A Prague, en Bohême, à la suite de son sermon sur le jugement dernier, plus de cent jeunes hommes embrassèrent la vie religieuse, la plupart dans l'Ordre de Saint-François.

En Moravie, il convertit quatre mille Hussites, et composa un livre pour combattre leurs erreurs. Les Juifs eux-mêmes ressentirent les effets du zèle de cet Apôtre infatigable; leur endurcissement ne put tenir contre la charité d'un homme si puissant en œuvres et en paroles; un grand nombre d'entre eux se convertirent à la suite de ses prédications. Enfin, les Turcs, ces ennemis mortels du nom chrétien, s'ils refusèrent d'ouvrir les yeux aux lumières de la foi que le Saint portait en tout lieu, furent du moins contraints de reculer devant l'activité de son zèle et l'efficacité de ses prières.

Les souverains pontifes Martin V, Eugène IV, Pie II, Nicolas V et Calixte II employèrent souvent Jean de Capistran dans d'importantes affaires. Le Saint fut successivement inquisiteur de la foi en Italie, nonce apostolique en Sicile, puis en France auprès de Philippe, duc de Bourgogne, et de Charles VII, roi de France, commissaire apostolique en Allemagne, et enfin légat et directeur de la Croisade contre les Turcs. Partout ses négociations furent couronnées de succès. Plusieurs Papes voulurent élever le Saint à la dignité épiscopale; mais tous leurs efforts et les vœux des populations vinrent échouer contre l'humilité du serviteur de Dieu.

Cependant, en travaillant avec tant de gloire au bien de toute l'Eglise, Jean de Capistran ne négligeait pas le bien particulier de l'Ordre de Saint-François. Partout où il passait, il faisait refleurir la discipline régulière. Par ses soins, les Chapitres généraux sanctionnèrent d'utiles règlements, destinés à faire revivre le premier esprit de l'Ordre. Enfin, il fut d'un puissant secours à saint Bernardin de Sienne dans la fondation de la réforme dite de l'Observance.

Il avait une grâce singulière pour réconcilier les ennemis. Il apaisa une grande sédition dans Rieti, en rendant la vie à un pauvre homme dont la tête avait été fendue en deux. Il réconcilia la ville d'Aquila avec Alphonse, roi d'Aragon; il réunit les nobles maisons des Oropèses et des Lauxievèses, qui entretenaient entre elles depuis longtemps une fâcheuse inimitié. Il obligea un père de pardonner à celui qui avait assassiné son fils, et qui lui en avait fait manger le foie. Enfin, il était si puissant en œuvres et en paroles, que personne ne pouvait résister à ce qu'il demandait de lui. Il a arrêté la pluie en l'air durant ses sermons; il a imposé silence à des oiseaux qui l'interrompaient pendant ce temps : un batelier malhonnête lui ayant refusé de le passer au-delà du Pô, il passa cette grande rivière à pied sec sur son manteau.

En 1455, il assista à la diète qui se tenait à Neustadt, et, par ses exhortations pleines de feu, il y anima les peuples à prendre les armes contre les Turcs, ennemis redoutables du nom chrétien. Cette guerre, néanmoins, fut différée par la mort du pape Nicolas V, qui en était le premier moteur.

Sous Calixte III, son successeur, qui fit vœu d'employer toutes ses forces et jusqu'à la dernière goutte de son sang pour reprendre Constantinople, Ladislas, roi de Hongrie ; Jean Huniade, vayvode de Transylvanie ; George, prince de Russie, les palatins et les plus grands du royaume écrivirent au serviteur de Dieu et le conjurèrent de se rendre auprès d'eux pour relever le courage abattu des fidèles. Il y alla, après avoir obtenu la permission du Pape ; il inspira un nouveau courage à l'armée, assemblée à Bude ; enfin, par un ordre exprès de Sa Sainteté, après avoir reçu la croix des mains du cardinal de Saint-Ange, légat du Saint-Siége, il courut au secours de Belgrade, que Mahomet II avait assiégée. Il avait avec lui plus de quarante mille hommes, Français, Italiens, Allemands, Bohémiens, Polonais et Hongrois, qu'il avait ramassés par la ferveur de ses prédications ; mais il valait lui seul une armée tout entière. Il eut en chemin des assurances que les armes chrétiennes seraient victorieuses, par une flèche qu'il vit tomber du ciel, portant ces mots en lettres d'or : « Jean, ne craignez point, vous triompherez des Turcs par la vertu de mon nom et de la sainte croix que vous portez ». Cette vision dissipa la tristesse dont son cœur était enveloppé, et elle donna aussi une vigueur merveilleuse aux soldats qui en furent informés. Il approcha donc de la place ; et malgré les diligences et les efforts des Turcs, il y entra avec beaucoup de gloire. Ensuite, il soutint généreusement tous les assauts des ennemis, fit faire des sorties très-avantageuses, les chassa de leurs retranchements, les défit dans leurs lignes ; et, pour comble de ses victoires, il les contraignit de lever le siége et de se retirer honteusement après plusieurs jours de tranchée ouverte. Le grand sultan, qui se faisait appeler « la terreur de l'univers », fut blessé lui-même à ce siége, d'un coup de flèche, et l'on dit que quarante mille Turcs y perdirent la vie ; fort peu de chrétiens y moururent.

Notre Saint, qui était toujours à la tête des troupes lorsqu'elles faisaient une sortie, ne reçut aucune blessure ; mais, comme si Dieu ne l'eût réservé au monde que pour cette grande action, peu de temps après il fut affligé d'une fièvre quotidienne, accompagnée de douleurs très-aiguës, et il eut des assurances que le terme de sa vie était venu. Une nouvelle si heureuse lui fit oublier la rigueur de ses maux, et il ne faisait autre chose, dans la plus grande violence de ses convulsions, que de bénir Dieu et de lui témoigner qu'il ne souffrait pas tant qu'il méritait et souhaitait de souffrir. Désirant mourir entre les bras de ses frères, il demanda d'être transporté dans leur couvent de l'Observance de Villech, près de Sirmich, en Hongrie. Le roi, la reine et tous les grands seigneurs de Hongrie l'y allèrent visiter, et sa chambre était toujours pleine de personnes de qualité, qu'il exhortait à vivre chrétiennement. Il se confessa souvent pendant sa maladie ; il reçut le Viatique, couché sur la terre ; il répondit à tous les suffrages des agonisants. Enfin, il expira saintement, le 23 octobre 1456, à l'âge de 71 ans. On pourrait justement l'appeler martyr ; car les hérétiques lui ont donné deux fois du poison pour le faire mourir, et il n'est mort effectivement que des fatigues immenses qu'il avait subies dans la défense de la ville de Belgrade contre les infidèles. Il avait refusé deux évêchés, disant adroitement pour s'excuser que, Notre-Seigneur lui ayant donné toute la terre, il n'était pas raisonnable qu'il se renfermât dans de si petits lieux.

On le représente : 1° passant l'eau sur son manteau ; 2° ressuscitant des morts ; 3° tenant son étendard orné d'une croix, et dans l'autre main trois clous.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps, après son décès, demeura aussi beau et aussi flexible que s'il eût été encore animé; on l'exposa plusieurs jours à la dévotion du peuple, et il fut ensuite enterré dans le cloître du couvent où il était décédé. Sa fosse fut garnie de chaînes et de serrures de fer, de peur qu'on ne l'enlevât. Lorsque les Turcs se rendirent maîtres de ce lieu, il fut transféré dans une autre ville. Les Luthériens pillèrent depuis sa châsse et jetèrent ses reliques dans le Danube; alors, les catholiques eurent soin de le tirer de l'eau et de le porter à Elloc, près de Vienne, en Autriche, où il reçut les hommages et la vénération des peuples. Le révérend Père Artus du Moustier, dans son martyrologe des Saints de l'Ordre de Saint-François, dit que Dieu a opéré une infinité de miracles par l'attouchement de son cercueil et des autres choses qui l'avaient touché; il fait aussi mention d'un manuscrit de la bibliothèque du roi, qui a pour titre : *Les miracles de frère Jean de Capistran*, où plusieurs sont marqués en détail; entre autres, jusqu'à vingt morts ressuscités, des démoniaques délivrés, des aveugles, des sourds, des muets et toutes sortes d'autres malades guéris; des captifs ont aussi été tirés de leur prison et de leurs chaînes.

Le pape Léon X permit de le révérer comme un Bienheureux dans tout le diocèse de Sulmone, et d'y célébrer sa fête avec une messe et un office solennels. Grégoire XV a étendu cette permission à tous les religieux de son Institut; enfin, il fut canonisé par le pape Alexandre VIII, le 16 octobre 1690, et Benoît XIII publia la Bulle de sa canonisation en 1724.

Les principaux ouvrages de saint Jean de Capistran sont : 1° un *Traité de l'autorité du Pape contre le concile de Bâle;* 2° *Le miroir des prêtres;* 3° un *Pénitentiel;* 4° le *Traité du jugement dernier;* 5° le *Traité de l'antechrist et de la guerre spirituelle;* 6° Quelques traités sur divers points du droit civil et canonique. Ses livres *de la conception de la sainte Vierge, et de la Passion de Jésus-Christ* (sur lesquels on peut consulter Benoît XIV, *de Canoniz. Sanct.*), ainsi que ses ouvrages contre Rockysana et les Hussites, n'ont jamais été imprimés.

Annales Franciscaines, t. VI; *Annales* de Wadding; *Bullar. rom.*, t. XIII. — Cf. *Vies des Saints personnages de l'Anjou*, par le R. P. Dom Chamard; *Vie du Saint*, par Christophe de Variso et Gabriel de Vérone; le P. Henri Sédulius, *Hist. Seraphica, seu S. Franc. et aliorum SS. hujus ordinis.*

SAINT GRATIEN [1], MARTYR EN PICARDIE (303).

Saint Gratien, dont les actes ne nous sont pas parvenus, exerça, d'après la tradition populaire, les fonctions de berger dans le village qu'il habitait et qui, plus tard, porta son nom : il est situé dans le canton de Villers-Bocage, et faisait autrefois partie du doyenné de Mailly. Quand il se rendait aux offices du dimanche, il plantait sa houlette près de son troupeau, confié à l'unique garde de ses chiens, et jamais ses moutons ne causèrent le moindre dégât pendant son absence.

A cette époque, Rictiovare, digne émule des fureurs de Maximien-Hercule contre le christianisme, ensanglantait de ses persécutions les diocèses de Reims, de Soissons et de Noyon. Ses émissaires parcouraient les villes et les campagnes, en publiant des édits qui ordonnaient d'arrêter les chrétiens et de les livrer aux tribunaux romains. Saint Gratien ne put échapper longtemps aux recherches des persécuteurs; cité devant le tribunal de Rictiovare, il refusa de renoncer à la foi et fut condamné à être passé au fil de l'épée. Son martyre eut lieu au village qu'il habitait, le 23 octobre 303.

Une circonstance miraculeuse qui se manifesta le jour de sa mort, et qui devait se renouveler longtemps à chaque anniversaire de sa fête, a rendu célèbre le nom de saint Gratien. Une antique tradition nous apprend qu'au moment où il allait être frappé par le bourreau, le Saint planta en terre son bâton de coudrier qu'il tenait toujours à la main, et qu'en l'espace de vingt-quatre heures il produisit des feuilles et des fruits. D'après la tradition locale, ce seraient les chrétiens du pays qui auraient planté sur le tombeau du berger martyr son bâton et sa houlette. Elle ajoute que les prairies de la commune, bénies par la protection du patron, guérissent les bestiaux malades qui viennent y paître.

Depuis longtemps le noisetier de Saint-Gratien n'existe plus; mais ses rejetons ont produit de nombreux arbustes, dont les fruits, connus sous le nom de *noisettes de saint Gratien*, sont plus

1. *Alias :* Gratian, Gratiain, Gracian, Gracien. En latin : *Gratianus, Gracianus.*

gros, plus allongés que les autres, « rouges par le dedans (c'est la pelure de la noisette qui est rouge) et comme empourprés du sang de saint Gratien », dit le Père Ignace.

Le Saint est représenté en habit de berger. On voit sa statue à Saint-Gratien (Somme) et dans l'église d'Etalleville (arrondissement d'Yvetot). Dans cette dernière localité, il est représenté en costume de berger, avec une besace, tenant de la main droite un livre et, de la main gauche, une houlette à laquelle pend une gourde. Il a un agneau à ses pieds. — Les modernes vitraux de la nouvelle église Saint-Gratien offrent dans quatre médaillons : 1° le saint patron déguisé en berger pour annoncer l'Evangile ; 2° son martyre ; 3° le miracle du noisetier, et 4° la translation de ses reliques.

Saint Gratien fut enseveli à l'endroit même où il subit le martyre, et bientôt un oratoire s'éleva sur sa sépulture. Son corps fut transporté à Notre-Dame de Coulombs (diocèse de Chartres), à la fin du XIe siècle, d'après le Propre actuel du diocèse. En 1682, on le transféra dans une châsse neuve, en argent, l'ancienne ayant été détruite par les Calvinistes en 1567. En 1769, l'église de Saint-Gratien obtint des Bénédictins de l'abbaye de Coulombs, par l'entremise de Mgr de la Motte, évêque d'Amiens, une partie du crâne de saint Gratien, qui fut apportée à Amiens, la veille de Noël, par le prieur de Corbie. Le 9 janvier 1770, l'évêque d'Amiens authentiqua cette relique, et, le 25 septembre suivant, la porta à Saint-Gratien, dans un buste doré, en accordant des indulgences à ceux qui iraient vénérer dans cette église le chef du saint patron. Tous les ans, le dimanche dans l'octave de l'Ascension, on fait une procession en souvenir de cette translation.

La châsse de Coulombs fut envoyée à la Monnaie de Paris en 1793. Un employé de cet établissement sauva les reliques et les remit à l'archevêché. Elles y restèrent jusqu'au 28 juillet 1830 ; ce jour-là, elles disparurent dans le sac du palais, et furent probablement jetées à la Seine.

Le culte de saint Gratien donna naissance à deux pèlerinages, l'un au pays qui fut témoin de son martyre, l'autre au monastère qui hérita de ses reliques. Son nom est inscrit dans le martyrologe du VIe siècle, de Corbie, attribué à saint Jérôme, ainsi que dans plusieurs autres anciens martyrologes d'Amiens, de Corbie et de Saint-Riquier.

Extrait de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

SAINT LÉOTHADE, ÉVÊQUE D'AUCH ET CONFESSEUR (vers 718).

Léothade appartenait, selon les uns, à la famille de Charles-Martel, et suivant les autres, il était proche parent d'Eudes, duc de Gascogne. Il renonça au monde dès ses plus tendres années et se voua à la vie monastique. Le jeune et pieux cénobite ne s'occupait que de sa sanctification, lorsque le ciel l'appela à travailler à la sanctification des autres, et presque dès son entrée en religion, il parut digne de commander même à une communauté naissante. Saint Ansbert, le fondateur de l'abbaye de Moissac, venait de mourir. Les votes de tous les religieux lui donnèrent aussitôt saint Léothade pour successeur ; et malgré sa profonde humilité et sa longue résistance, on contraignit le nouvel élu d'accepter l'honorable fardeau qui lui était imposé. Mais tant de sagesse et de vertu devait briller ailleurs que dans un cloître. Le siége d'Auch ne tarda pas à devenir vacant. Le clergé et le peuple s'empressèrent d'y appeler Léothade. Celui qui avait longtemps décliné le titre de supérieur d'une communauté de pieux cénobites, dut reculer davantage devant la charge de pasteur suprême d'un peuple nombreux. Heureusement que le ciel sait faire plier les Saints à sa volonté. Léothade se soumit et vint s'asseoir sur la chaire des Taurin et des Orens qu'il devait faire revivre.

Son épiscopat fut remarquable, puisque, à travers tant de siècles, le souvenir en est parvenu avec honneur jusqu'à nous. Néanmoins, nous n'en connaissons aucun trait particulier. Sa vie, si elle fut jamais écrite, fut perdue de bonne heure. Une prose en rimes, insérée dans le premier missel d'Auch, nous apprend seulement qu'il gouverna cette église pendant vingt-sept ans. L'ancien martyrologe de la métropole et celui de Lectoure disent qu'il mourut saintement en Bourgogne. Le Cartulaire de Cluny parle d'une chapelle bâtie à Doudelle (diocèse d'Autun), dans laquelle reposait le corps du bienheureux Léothade. Etait-ce notre Saint ? Les auteurs du *Gallia Christiana* n'osent pas l'affirmer. Quoi qu'il en soit, les ossements de saint Léothade furent depuis rapportés dans son diocèse et déposés dans l'église de Saint-Jean, plus connue alors sous le titre de Saint-Orens. Au XVe siècle, ils furent transférés dans l'église cathédrale, après la cons-

truction des chapelles cryptales. Son sarcophage s'y voit encore de nos jours. Ouvert en 1857, il a présenté les reliques suivantes : la mâchoire inférieure avec treize dents ; — vingt-quatre côtes et le sternum ; — l'os hyoïde ; — la partie supérieure du larynx ; — deux clavicules ; — deux omoplates ; — vingt-quatre vertèbres ; — l'humérus droit, le cubitus et le radius droits ; — l'humérus gauche ; — les deux os des îles et le sacrum ; — les deux fémurs avec les deux rotules ; — le tibia et le péroné droits ; — le tibia et le péroné gauches ; — les deux calcaneum et plusieurs os du tarse, du métatarse et des orteils ; — un petit nombre d'os du carpe, du métacarpe et des doigts ; — des cendres qui ont été cette même année enfermées dans trois vases ; — des étoffes : 1° espèces d'antiques tapis (peut-être ornements) ; 2° grand reste d'aube très-antique, mais mal conservé ; 3° une pièce de soie plus récente (vraisemblablement de 1610, visite de Mgr Léonard de Trappes).

On célèbre la fête de saint Léothade le 23 octobre ; mais on croit que ce jour est plutôt celui de sa translation que celui de sa mort. On se recommande à notre Saint contre les maladies populaires et spécialement contre l'épilepsie.

Extrait des *Vies des Saints évêques d'Auch*, par M. J.-J. Monlezun, chanoine.

SAINT LUGLE ET SAINT LUGLIEN,

MARTYRS AU DIOCÈSE D'ARRAS (VIIe ou VIIIe siècle).

Saint Lugle et saint Luglien étaient originaires d'Irlande et appartenaient à une famille illustre. Leur père s'appelait Dodon, et leur mère Relanie. Elevés dans la pratique des devoirs de la religion, nos deux Saints s'appliquèrent aussi de bonne heure à l'étude des lettres dans lesquelles ils firent de rapides progrès; mais rien n'égalait l'ardeur qu'ils témoignaient pour acquérir la vertu. Lugle se retira du monde pour embrasser l'état ecclésiastique, et Luglien, son plus jeune frère, remplaça son père dans le gouvernement d'une partie de l'Irlande, charge dont il s'acquitta, pendant quatre ans, avec beaucoup de sagesse ; mais Dieu lui inspira aussi des pensées de renoncement, et il abdiqua généreusement ses titres et renonça à ses richesses pour se dévouer au service de Jésus-Christ. Retiré dans une retraite ignorée, Luglien y pratiqua toutes les œuvres d'un fervent anachorète. Le jeûne et la mortification faisaient ses plus chères délices; il goûtait d'ineffables consolations dans la prière et la prolongeait bien souvent dans la nuit.

Brûlant du désir de visiter les lieux sanctifiés par la présence de Notre-Seigneur, les deux frères entreprirent ensemble ce pèlerinage, et après avoir séjourné quelque temps en Palestine, ils revinrent dans leur patrie, plus enflammés du divin amour. A leur retour, les deux frères reprirent avec plus de ferveur que jamais leur vie sainte et mortifiée. L'archevêque d'Irlande étant mort, les suffrages du peuple et du clergé se réunirent sur saint Lugle pour lui succéder. Son humilité fut profondément alarmée de ce choix si inattendu; malgré ses protestations d'incapacité, d'indignité, il fut contraint d'accepter le fardeau qu'il plaisait à Dieu de lui imposer.

Saint Lugle fut pour son troupeau un bon pasteur, animé de l'esprit de Jésus-Christ, et comme lui dévoué au salut des âmes. Il ne négligeait rien de tout ce qui pouvait contribuer à la sanctification de son peuple : instructions, exhortations, encouragements, reproches et corrections. Il prenait soin de placer en tous lieux des prêtres animés de l'Esprit de Dieu, et sur lesquels il exerçait une douce vigilance. Cette vigilance était encore plus grande sur lui-même, et elle faisait que sa conduite était pour tous la prédication la plus éloquente et la plus persuasive.

Pendant que saint Lugle se dévouait tout entier aux œuvres de son ministère, il se sentit tout à coup pénétré du désir de fuir les honneurs qu'on lui rendait dans sa patrie, pour aller en d'autres lieux travailler au salut des âmes. Ayant communiqué cette inspiration du ciel à son frère saint Luglien qui vivait dans sa solitude, entièrement abandonné aux volontés du ciel, travaillait avec ardeur à sa propre sanctification et priait sans cesse pour la sanctification des autres, ils vendirent de concert tous les biens qu'ils possédaient encore de l'héritage de leurs parents, et en ayant distribué le prix aux pauvres, ils quittèrent, pour ne plus la revoir, l'Irlande, si longtemps édifiée par leurs vertus. Ils traversèrent la Grande-Bretagne, prêchant partout la parole de Dieu et ramenant au bien beaucoup d'âmes égarées, et s'embarquèrent secrètement pour venir dans les Gaules. A peine étaient-ils en mer, qu'une affreuse tempête éclata tout à coup et menaça d'engloutir le vaisseau ; mais les deux Saints s'étant mis en prière, la tempête s'apaisa aussitôt, et le navire

aborda en peu de temps au port de Boulogne que les deux missionnaires quittèrent promptement pour fuir les témoignages de vénération que tous à l'envi leur prodiguaient.

Etant entrés dans la ville, ils y prêchèrent aussitôt la parole de Dieu à une foule de païens réunis autour d'eux; la plupart demandèrent à recevoir le baptême. Un aveugle ayant recouvré la vue en se lavant avec de l'eau bénite par saint Lugle, ce miracle amena un grand nombre d'idolâtres à se convertir au vrai Dieu. Après cette guérison, nos deux Saints se dirigèrent vers la ville de Thérouanne. Dès qu'ils furent arrivés, leur premier soin fut d'aller adorer Dieu dans son temple, et vénérer l'auguste Marie, sous le patronage de laquelle était placée cette église. Un incendie s'étant déclaré dans la maison contiguë à celle où ils logeaient, saint Lugle se dirigea vers le lieu où l'incendie étendait le plus ses ravages, et après une fervente prière, il fit sur le feu le signe de la croix, et au même instant les flammes s'éteignirent sous les yeux des spectateurs étonnés.

Pour éviter les honneurs que ne pouvait manquer de leur attirer un prodige si frappant, saint Lugle et saint Luglien sortirent précipitamment de la ville et continuèrent leur voyage. Comme ils traversaient, en chantant les louanges de Dieu, la vallée de Scyrendal, ils furent enveloppés par une bande de scélérats et mis à mort de la manière la plus cruelle. Ce crime ne tarda pas à être connu : les corps des deux frères furent enterrés avec soin par les fidèles.

Une petite chapelle fut construite à l'endroit où ils furent mis à mort, et c'est là que dès lors ils furent vénérés par de nombreux pèlerins. Près de cette chapelle était une fontaine miraculeuse. C'était surtout les vendredis que l'on venait invoquer les deux Saints : on les invoquait contre la fièvre, la peste, l'incendie, le tonnerre et la tempête. Leurs reliques furent transportées à Lillers, sans doute dans le xe siècle; elles furent d'abord déposées dans l'église paroissiale, puis dans l'église collégiale, qui fut bâtie vers le milieu du xie siècle. C'est le 20 mai que se célébrait la mémoire de cette translation. La ville de Lillers a pris dès lors les deux saints Lugle et Luglien pour ses patrons secondaires, son patron principal étant déjà auparavant saint Omer. En 1471, leurs reliques furent placées dans une nouvelle châsse donnée par Isabelle, épouse de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Les deux Saints étaient représentés sur les côtés de cette châsse : saint Lugle revêtu de ses habits pontificaux, et saint Luglien portant son costume royal. L'église de Montdidier, au diocèse d'Amiens, rend un culte spécial à ces deux Saints, à cause de la translation d'une partie de leurs reliques, faite en ce lieu au xe siècle.

Extrait des *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes. — Cf. *Acta Sanctorum Belgii*.

LE BIENHEUREUX BERTRAND, ABBÉ DE GRANDSELVE,

AU DIOCÈSE DE TOULOUSE (1149).

Le bienheureux Bertrand, abbé de Grandselve, gouverna ce monastère cistercien pendant plus de vingt ans. C'était, au xiie siècle, dans le temps le plus glorieux de l'abbaye. Mauriquez, l'annaliste de Cîteaux, nous dit que Grandselve était à cette époque une forêt de Saints, réalisant d'une manière merveilleuse la signification de son nom. Bien plus, la renommée publique disait que dans cette sainte maison aucun religieux ne pouvait perdre son âme. L'abbaye était aussi très-puissante du côté des biens temporels; ses revenus étaient plus considérables que ceux de l'évêque de Toulouse, et elle ne cédait le pas à aucune autre maison cistercienne.

Parmi les étoiles de Cîteaux, disent les historiens, Bertrand brilla comme un des astres les plus magnifiques. Il passa les premières années de sa vie religieuse dans le monastère de Tusson (aujourd'hui département de la Charente). Son unique étude était de méditer les pages du saint Evangile et d'accroître chaque jour le trésor de ses vertus. En prononçant le saint nom de Jésus, il ne pouvait retenir ses larmes, aussi obtint-il les grâces les plus extraordinaires : il vit plusieurs fois la Vierge Marie, et Jésus-Christ lui-même se montra à lui, traversant l'église, pendant le chant des Vêpres, lorsqu'on disait le psaume *In exitu*.

Devenu abbé de Grandselve, il regretta bientôt le silence et la solitude de son premier monastère, au point qu'il s'éloigna de l'abbaye pendant deux ans, ne voulant pas conserver sa nouvelle dignité ; mais Dieu lui fit comprendre qu'il l'assisterait dans la direction de sa maison et qu'il le soutiendrait au milieu de ses travaux et de ses peines. Le saint abbé donna l'exemple de toutes les

vertus ; modèle de pureté, de mansuétude et de mortification, il était charitable pour tous, humble dans son cœur, fort dans l'adversité, incomparable dans son ingénuité ; il se montrait toujours l'ami de Dieu. Il avait un soin particulier et affectueux des malades et des infirmes, auxquels il rendait toutes sortes de services. Il ne se montra pas seulement utile à sa maison, mais le voisinage de l'abbaye et la province tout entière ressentirent les bienfaits de ses vertus et de sa sainteté.

Dieu le récompensa souvent par des visions merveilleuses. Le Sauveur lui apparut glorieux, pendant la sainte messe, aux paroles sacrées de la consécration et à la fraction de l'hostie. Bertrand avoua lui-même que, pendant sa promenade, quand il élevait les yeux au ciel pour demander miséricorde, il vit la gloire des élus et une grande clarté qui descendait jusque sur lui. Lorsque le moment de sa mort fut venu (11 juillet 1149), un autre abbé du même Ordre, mais d'un pays très-éloigné, vint à Grandselve pour lui rendre les derniers devoirs. A son arrivée, le Saint lui dit : « Le Seigneur vous envoie pour ma sépulture ». Cependant les religieux étaient autour de son lit ; il était bientôt minuit, et, après avoir rendu le dernier soupir, il ouvrit les yeux et contempla avec une grande douceur ses frères, qui chantaient l'office des défunts pour lui. Onze jours après, un religieux le vit dans la gloire céleste, revêtu des habits de la messe, mais avec une parure toute magnifique, et chantant avec suavité les louanges divines.

Nous devons cette notice à l'obligeance du R. P. Carles de Toulouse. — Cf. Mabillon, *Annales bénédictines*, t. VI ; *Acta Sanctorum*, 23 octobre.

XXIVe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Venosa, dans la Pouille, la naissance au ciel des saints martyrs Félix, évêque d'une ville d'Afrique ; Audacte et Janvier, prêtres ; Fortunat et Septime, lecteurs, qui, du temps de Dioclétien, furent longtemps tenus dans les fers en Afrique et en Sicile, sur l'ordre du juge Magdellien ; et, comme Félix refusa constamment d'obéir à l'édit de l'empereur qui ordonnait de livrer les livres sacrés [1], ils périrent tous par le glaive. 303. — Au pays des Homérites, dans la ville de Nagran, le martyre de saint Arétas et de ses compagnons, au nombre de trois cent quarante, qui furent mis à mort au temps de l'empereur Justin, sous un tyran juif, nommé Dunaan. Après eux on livra aux flammes une femme chrétienne dont le fils, âgé de cinq ans, et qui confessait Jésus-Christ en bégayant, n'ayant pu être retenu ni par caresses, ni par menaces, se précipita de lui-même dans le brasier où sa mère était consumée. 523. — A Cologne, saint Evergiste, évêque et martyr [2]. Vers 434. — A Constantinople, saint Procle [3], évêque. 447. — En Bretagne, saint

1. Au commencement de la persécution de Dioclétien (303), un grand nombre de chrétiens eurent la faiblesse de *livrer* nos divines Ecritures aux infidèles pour être brûlées. Plusieurs même imaginèrent divers prétextes, afin de diminuer ou d'excuser ce crime, comme s'il pouvait être permis de concourir à une action impie. Félix, évêque de Thibare, dans la province proconsulaire d'Afrique, ne se laissa point entraîner par le nombre des coupables ; la chute de ses frères ne fit qu'exciter sa vigilance et ranimer son courage. Il mourut en héros, victime des exigences de son devoir. — Godescard, Baronius.

2. Evergiste ou Evergisile (déjà cité aux martyrologes français du 24 août et du 14 septembre) naquit à Tongres (Limbourg belge) et succéda à saint Séverin de Cologne (23 octobre), dont il avait été archidiacre, sur le siége archiépiscopal de cette ville. Un jour que, selon sa coutume, il visitait les églises et les tombeaux des Martyrs, il entra dans la basilique de Saint-Géréon et salua le Saint par ce verset : *Exultabunt Sancti in gloria.* On dit qu'alors une voix céleste lui répondit : *Lætabuntur in cubilibus suis.* C'est de là qu'est venu, dans l'église de Saint-Géréon, l'usage de chanter le premier verset sans que le chœur réponde, comme pour laisser la parole aux anges. Saint Evergisile fut percé de flèches par des brigands, un jour qu'il visitait le monastère de Sainte-Marie de Tongres. Les Colonais croient posséder ses reliques : les Bollandistes prétendent qu'ils ne conservent que celles de saint Ebrégise, évêque de Maëstricht. — Cf. *Additions des Bollandistes*, à ce jour.

3. Procle, patriarche de Constantinople, travailla énergiquement à éteindre les derniers restes du schisme

MAGLOIRE, évêque, dont le corps repose à Paris. 586. — Au monastère de Vertou, saint MARTIN, abbé. 601. — En Campanie, saint Marc, solitaire, dont le pape saint Grégoire a rapporté les œuvres éclatantes [1]. Vers 579.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Agen, Ajaccio, Albi, Arras, Alger, Autun, Beauvais, Bordeaux, Cahors, Carcassonne, Châlons, Chambéry, Clermont, Coutances, Dijon, La Rochelle, Le Mans, Le Puy, Limoges, Lyon, Marseille, Meaux, Mende, Moulins, Nancy, Nantes, Pamiers, Perpignan, Poitiers, Reims, Rodez, Rouen, Saint-Dié, Saint-Flour, Sens, Soissons, Tarbes, Tours, Vannes, Viviers, Verdun et Versailles, fête de saint Raphaël, archange [2]. — Au diocèse d'Amiens, saint Romain, évêque de Rouen, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 639. — Aux diocèses d'Angers et de Bayeux, saint Martin de Nantes, abbé de Vertou *(Vertavum*, Loire-Inférieure) et de Saint-Jouin-de-Marnes (Deux-Sèvres), cité au martyrologe romain de ce jour. 601. — Au diocèse d'Autun, saint SENOCH ou SENOU, abbé en Touraine. 579. — Au diocèse de Mayence, saint Colomban d'Irlande, abbé, dont nous donnerons la vie au 21 novembre. 615. — Aux diocèses de Paris et de Rennes, saint Magloire, évêque de l'ancien siége de Dol (transféré à Rennes), cité au martyrologe romain de ce jour. 586. — Au diocèse de Toulouse, saint EREMBERT DU PECQ, évêque de ce siége et confesseur, déjà cité au martyrologe de France du 14 mai. 678. — A Beauvais, sainte Maxence, vierge et martyre ; saint Brabance, son serviteur, et sainte Rosébie, sa compagne, également martyrs, dont nous donnerons la vie au 20 novembre. Ve s. — A Cologne et à Coblentz, sainte Noitburge ou Nortburge, vierge, dont nous donnerons la vie au 31 octobre. VIIIe s. — A Bonnet (Meuse, arrondissement de Commercy, canton de Gondrecourt), au diocèse de Verdun, saint Florentin, confesseur [3]. Xe s. — A Coutances, saint Fromont ou Frodomont, évêque de ce siége et confesseur, qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a fait souvent, avec saint Frémond ou Fromond, martyr anglais. On croit qu'il était natif de Brévands (Manche, arrondissement de Saint-Lô, canton de Carentan). L'abbaye de Fécamp *(Fiscanum)*, au diocèse de Rouen, possédait de ses reliques, et une des paroisses de la ville de Fécamp était sous son patronage [4]. VIIe s.

des Orientaux. Ses ouvrages y contribuèrent puissamment. On voit par ceux qui nous restent de lui que ses lumières égalaient son zèle. Ses *Lettres* ont pour objet principal les disputes qui s'élevèrent de son temps sur l'Incarnation. Quelques-unes de ses *Homélies* sont un éloge de la sainte Vierge : il y est prouvé qu'on lui donne à juste titre la qualité de Mère de Dieu. Les autres traitent en grande partie des mystères de Jésus-Christ, et contiennent des instructions sur les principales fêtes de l'année. Le style de ce Père est concis, sentencieux, rempli de tours vifs et spirituels, plus propres cependant à plaire qu'à émouvoir. C'est de la dernière année de l'épiscopat de ce patriarche (447) que date l'insertion du *Trisagion* dans l'office divin ; à l'époque du terrible tremblement de terre qui, pendant six mois, se fit sentir en différentes contrées de l'Orient, saint Procle eut recours à cette prière avec son peuple et le fléau cessa. Les Orientaux attribuent à saint Procle la dernière révision de la liturgie de saint Jean Chrysostome ou de l'Eglise de Constantinople. — Godescard ; Dom Ceillier ; l'abbé Darras.

1. *Alias* : Martin, Marce, *Martinus*, *Martius*. — Les Bollandistes, outre le titre de solitaire, lui donnent celui d'abbé et disent qu'il vécut successivement dans les monastères du Mont-Cassin (Terre de Labour) et du Mont-Massique (aujourd'hui Massico). Le Mont-Cassin, Naples et Carinola possèdent de ses reliques. — *Acta Sanctorum*.

2. Voir la vie de Tobie (tome XI, page 50) et l'article que nous avons consacré à la fête de saint Michel, archange, et de tous les saints Anges (tome XI, page 496). — Il y a des églises dédiées, sous l'invocation de saint Raphaël, à Milan, à Venise et en beaucoup d'autres lieux. Pour ce qui est de ses caractéristiques, à cause du secours qu'il prêta au jeune Tobie dans son voyage où il lui servait de guide, on lui donne souvent un bourdon de pèlerin. D'autres fois, par allusion au sens de son nom hébraïque *(Médecine de Dieu)*, on lui met en main un vase ou bocal de pharmacie, ou quelque symbole de la profession médicale. — *Caractéristiques des Saints*, par le Père Cahier.

3. Fils d'un roi des Scots, Florentin quitta sa patrie, passa en France et se fixa à Bonnet où il y garda les pourceaux pendant trente-deux ans. On raconte qu'il opéra dans ce pays un grand nombre de miracles, et qu'il guérissait particulièrement les aveugles, les boiteux et les muets. Son corps fut enseveli à Bonnet. Au commencement du XVIIe siècle, on y conservait encore ses *Actes*. Neuf tableaux de cette église peignent sa légende. Son tombeau se voyait autrefois dans le chœur ; comme il gênait les cérémonies religieuses, il fut reculé derrière le chœur, puis transféré dans une chapelle latérale avec les reliques que l'on conserve en dehors du tombeau. Il se faisait autrefois à Bonnet un grand concours de pèlerins qui venaient invoquer notre Saint pour être guéris de la folie. Ce concours diminue de jour en jour. — Continuateurs de Bollandus, 24 octobre.

4. Il fut enseveli, croit-on, dans l'église d'un monastère qui prit plus tard son nom (Saint-Fromond est aujourd'hui un bourg du département de la Manche). A l'époque de l'invasion des Normands, ses reliques furent transférées à Bayeux, puis dans le prieuré de Saint-Lô de Rouen, où elles furent enfermées dans de nouveaux reliquaires (1470) et visitées (1629). Toutefois, dès avant 1470, le bras du Saint était allé enrichir de nouveau l'église abbatiale de Saint-Fromond. Les Huguenots ont profané cette relique insigne au XVIe siècle. Près de l'église paroissiale de Saint-Fromond se voit une fontaine ; autrefois, pendant les temps de sécheresse, on organisait des processions solennelles et l'on plongeait dans l'eau de

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Constantinople, saint Procle, évêque, de l'Ordre de Saint-Basile. 447.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Dans la Frise, saint Gilbert, confesseur, qui fonda dans ce pays le monastère de Neuffonts, de l'Ordre des Prémontrés, le gouverna avec un rare succès, donnant l'exemple de toutes les vertus, et s'endormit dans le Seigneur le 6 juin [1]. 1152.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — La fête de saint Raphaël, archange.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Camaldules.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — Saint Raphaël, archange, un des sept qui sont debout devant le Seigneur, et dont le nom signifie *Remède de Dieu*. Le pape Pie VII (1800-1823) a autorisé de célébrer sa mémoire dans tout l'Ordre des Cisterciens. — En Espagne, saint Bernard, premier abbé du monastère des Cisterciens de Sainte-Croix (Catalogne), puis évêque de Vich (intendance de Barcelone); personnage rempli de l'esprit apostolique, il opéra un grand nombre de miracles. 1243.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — De même que chez les Camaldules.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — En Angleterre, saint Edouard, roi et confesseur, qui mourut le 5 janvier, mais qui est honoré de préférence dans l'Eglise le 13 octobre, à cause de la translation de son corps [2]. 1066.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que chez les Camaldules.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — De même que chez les Camaldules.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — De même que chez les Camaldules.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — De même que chez les Camaldules.

Martyrologe de l'Ordre des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Camaldules.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes déchaussés. — De même que chez les Camaldules.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au territoire de Mugliano, en Toscane, les saints martyrs Cresce, Omnion, Empte, Cerbone et Pamphile. Leur culte, qui était presque entièrement abandonné en Toscane, est redevenu populaire après le milieu du XVIIe siècle. 250. — A Trèves, saint Séverin de Tongres et saint Félix Ier, évêques de ce siége et confesseurs. Il ne faut pas, comme des hagiographes l'ont fait, confondre le premier avec saint Séverin de Cologne et de Bordeaux (23 octobre), ni avec un autre Séverin de Trèves (21 décembre). Quant à saint Félix Ier, il paraît être le même que saint Félix de Metz (21 janvier). — A Nicomédie, aujourd'hui Isnikmid, ville de Bithynie, sur la Propontide, les saints martyrs Sévère, Vital, Félix, Rogat, Papyre, Victoire, Flavien et Victor, cités par les martyrologes de saint Jérôme. Vers 303. — A Hiérapolis, ville de Phrygie, près du Méandre, les saints martyrs Claudien, Euthier, Flavien, Just et Victor, cités à la même source. Vers 304. — Dans la principauté de Galles, saint Cadfarch ou Cadmarch, confesseur. On lui attribue la fondation des églises de Penegwest (comté de Montgomery), et d'Abererch (comté de Caernarvon). Il y a près de celle de Penegwest une fontaine qui porte le nom du Saint, et dont les eaux salutaires guérissent les douleurs rhumatismales. Vers le milieu du VIe s. — A Maëstricht *(Trajectum ad Mosam)*, ville du Limbourg hollandais, saint Ebrégise, évêque de ce siége qu'il occupa de 611 à 625, après saint Perpétue. Enseveli à Trutmonia, ancienne ville de son diocèse, il y reposa environ trois cents ans et fut ensuite transféré à Cologne par saint Brunon, qui déposa sa châsse dans l'église collégiale de Sainte-Cécile. Cette maison ayant été supprimée en 1802, la châsse de saint Ebrégise, dépouillée des lames d'or et d'argent dont elle était couverte, fut reléguée sur la voûte de l'église de Saint-Pierre : elle y resta ignorée jusqu'en 1837 : à cette époque la châsse fut renouvelée et exposée de nouveau à la vénération des fidèles [3]. Vers 625. — A Kiev, ville de la Russie d'Europe, sur le Dnieper, le bienheureux Aréthas, moine et confesseur. Commencement du XIIIe s. — Encore en Russie, le bienheureux Simon, évêque de Vladimir (ville de l'ancienne Pologne, dans la Volhynie) et de Suzdal. XIIIe s.

cette fontaine l'extrémité de la hampe de la croix. Cette cérémonie a été renouvelée, en 1840, en présence de cinq paroisses des environs : la pluie demandée fut obtenue miraculeusement. — Continuateurs de Bollandus.

1. Nous avons donné sa vie au 7 juin, tome VI, page 516. — 2. Voir sa vie au 13 octobre.

3. Les Colonais attribuent à tort à leur évêque saint Evergiste ou Evergisile tout ce que les nouveaux Bollandistes racontent du culte et des reliques de saint Ebrégise de Maëstricht. — Cf. Dissertation du Père Victor de Buck, dans les *Acta Sanctorum*, tome X d'octobre, pages 818-823.

SAINT SENOCH OU SENOU DE TIFFAUGES,

ABBÉ EN TOURAINE

579. — Pape : Pélage II. — Roi de France : Chilpéric Ier.

> Fuyez davantage la vanité à mesure que vous deviendrez meilleur; car les autres vices s'accroissent par les vices, mais la vanité par les vertus.
>
> *Saint Eucher.*

Senoch, issu de la nation barbare des Taïfales, qui étaient venus s'établir dans le Poitou et avaient donné leur nom à la ville de Tiffauges, sur la Sèvre Nantaise, vint au monde dans cette ville vers l'an 539. Elevé dans le paganisme par ses parents, Dieu, dans sa miséricordieuse bonté, le retira de l'abîme où il était en l'éclairant de la divine lumière de la foi chrétienne. Touché de la grâce et fidèle à son appel, il résolut dès lors de quitter le monde et de se consacrer au Seigneur. Plein de cette pensée, il s'enfuit du foyer domestique à l'insu de ses parents et se retira dans une solitude inconnue, qui plus tard fut appelée de son nom, Saint-Senou, et qui se trouve à quelque distance de la petite ville de Ligueil (Indre-et-Loire).

En arrivant dans sa solitude, il trouva de vieilles murailles, restes d'un monastère : il en releva les murs et y construisit quelques cellules ; il rencontra aussi un petit oratoire qu'il rétablit avec beaucoup de soin. Le bruit des vertus et des miracles du nouveau solitaire s'étant répandu de tous côtés, l'évêque de Tours, saint Euphrone, alla le trouver, et, à la demande de Senoch, consacra l'oratoire qu'il avait reconstruit. Après la célébration des saints mystères, Euphrone se disposa à placer dans le tombeau de l'autel une capse pleine de reliques, selon les prescriptions canoniques ; mais à la grande surprise des deux serviteurs de Dieu, il se trouva que l'ouverture du tombeau était trop étroite pour contenir la capse. Alors le saint solitaire, dans cette perplexité, eut recours à la prière. S'étant prosterné la face contre terre, il se mit à prier avec l'évêque lui-même, en versant des larmes. Après quelques moments d'oraison, ils se relevèrent, et à la grande admiration des assistants, ils purent faire entrer facilement la capse dans l'ouverture du tombeau. Ils rendirent alors à Dieu de ferventes actions de grâces ; puis le saint évêque ordonna diacre le saint solitaire, malgré les réclamations de son humilité, et donna l'habit monastique à trois hommes qui voulaient vivre sous la conduite de saint Senoch.

Rentré dans le calme et le silence de sa solitude, en compagnie de ses trois disciples, Senoch passait les jours et les nuits dans une oraison presque continuelle, prenait très-peu de nourriture et se livrait à de grandes macérations corporelles. Au temps du Carême, il augmentait encore son abstinence, car alors il ne mangeait que du pain d'orge et ne buvait que de l'eau, ayant soin de ne prendre de chacune de ces substances qu'en très-petite quantité. Durant les rigueurs de l'hiver, il marchait toujours les

pieds nus et portait autour du cou, des pieds et des mains, de lourdes chaînes de fer. Voulant mener une vie plus solitaire encore, il se priva de la vue de ses frères et s'enferma dans sa cellule, où il passait les jours et les nuits dans des veilles et des oraisons continuelles. Bientôt le parfum de sa sainteté se répandit au loin, et une multitude de fidèles vinrent lui demander des conseils ou des consolations. Ils lui portaient fréquemment de l'argent ; mais le Saint, se rappelant souvent cet oracle de la bouche de Notre-Seigneur : « Ne vous amassez point de trésors sur la terre, parce que là où est votre trésor, là est aussi votre cœur », remettait tous ces dons de la charité entre les mains des indigents. On dit que pendant sa vie il racheta, avec l'argent provenant de ces offrandes des fidèles, un grand nombre d'esclaves.

Saint Grégoire de Tours nous apprend que lorsqu'il vint prendre possession du siége épiscopal de cette ville, Senoch quitta sa cellule et se rendit à Tours pour le voir ; puis, après l'avoir salué et lui avoir donné le baiser de paix, il retourna aussitôt dans le lieu de sa retraite. Cependant il y eut un moment de faiblesse dans cette vie si admirable. Ayant cédé à la pensée de revoir ses parents dans le pays de sa naissance, la vanité s'empara de cette âme jusque-là si détachée d'elle-même, si désireuse de l'oubli des hommes, et il rapporta de cette visite une fierté arrogante qui n'échappa point à l'œil vigilant de saint Grégoire de Tours. Après une sévère réprimande de sa part, Senoch accepta avec humilité et reconnaissance les reproches et les conseils de son évêque, et s'écria : « Je reconnais maintenant la vérité des paroles sorties de la bouche sacrée de l'Apôtre : Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur ». Pour montrer la sincérité de son repentir, il consentit à ne plus se séquestrer de la société des hommes, si ce n'est depuis la Saint-Martin jusqu'à Noël, et depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques.

Comme le Seigneur opérait par son entremise beaucoup de guérisons miraculeuses, les pèlerins vinrent en foule à sa cellule. Saint Grégoire de Tours raconte plusieurs des nombreux miracles opérés par le serviteur de Dieu, au moyen du signe de la croix. Des aveugles, des boiteux, des enfants perclus de tous leurs membres, ou contrefaits, des corps enflés à la suite de la morsure de quelques reptiles, des démoniaques, obtinrent de lui leur guérison. Pour ceux qu'il guérissait et qui étaient pauvres, il leur donnait avec grande joie la nourriture et le vêtement, et pourvoyait à tous leurs besoins, après s'être informé avec une sollicitude toute paternelle de leurs moyens de vivre, de leurs ressources présentes, de leurs projets et de leurs espérances pour l'avenir. Il avait tant de soin et de prévoyance pour les nécessiteux, qu'il prenait la peine de leur construire des ponts pour passer les rivières, de peur que quelqu'un n'eût à déplorer un de ces malheurs qui n'arrivent que trop souvent par la crue des eaux.

Après une vie illustrée par tant de merveilles, saint Senoch fut saisi d'une fièvre qui le retint trois jours au lit, et l'avertit que sa dernière heure approchait. Saint Grégoire de Tours, informé par ses disciples de son état, se rendit en toute hâte auprès de lui ; mais une heure après son arrivée, il le vit expirer entre ses bras. C'était le 24 octobre 579.

Le corps du saint abbé fut déposé dans le sépulcre qui lui avait été préparé. Une foule innombrable, composée de tous ceux qu'il avait rachetés de l'esclavage, ou délivrés de leurs dettes, qu'il avait rendus à la santé, ou vêtus et nourris dans leur misère, assistèrent à ses funérailles. Saint Grégoire de Tours étant venu, trente jours après ses obsèques auxquelles

il avait présidé, offrir le saint sacrifice sur sa tombe, selon la coutume des premiers siècles, un homme tout contrefait recouvra l'usage de ses membres. De nombreux prodiges ayant été opérés sur son tombeau, on ne tarda pas à lui rendre un culte public. Dans le diocèse de Tours, et jusque dans la Bretagne, sa fête était célébrée avec une grande dévotion le 24 octobre.

On le représente une grosse chaîne au cou, et priant.

Tiré de la *Vie du Saint*, écrite par saint Grégoire, évêque de Tours. — Cf. *Vies des saints personnages de l'Anjou*, par le R. P. Dom Chamard; et *Annales hagiologiques de la France*.

SAINT MAGLOIRE,

ÉVÊQUE DE L'ANCIEN SIÉGE DE DOL, EN BRETAGNE

586. — Pape : Pélage II. — Roi de France : Childebert II.

Celui qui est pur doit fuir la foule; il deviendra ainsi capable de recevoir le don du ciel.
Saint Pierre Damien.

Ce grand prélat est devenu trop célèbre par la translation de ses reliques à Paris, et par la maison des Pères de l'Oratoire, qui y portèrent son nom, pour ne pas faire connaître aux fidèles de quel mérite il a été pendant sa vie. Quelques auteurs le font Anglais ; d'autres disent qu'il était du diocèse de Vannes, en Bretagne. Son père Umbrafel, et sa mère Asfelle, nobles, riches et pieux, le mirent de bonne heure sous la conduite de saint Samson, son cousin-germain, qui était devenu abbé en Angleterre, puis archevêque d'York. Ce jeune homme fit de grands progrès dans les sciences et dans la vertu sous un aussi excellent maître.

Dès qu'il eut l'âge fixé par les Canons, il entra dans les Ordres et fut ordonné prêtre. Sa vie était conforme à sa dignité ; il était sobre, chaste, modeste, patient, retenu dans ses discours, fervent dans l'oraison, et plein de zèle pour procurer le salut du prochain. Saint Samson, le voyant si parfait, l'amena avec lui en Bretagne et le fit abbé du monastère de Lanmeur ; ensuite, ayant été fait évêque de Dol, par l'érection de cette ville en évêché, il lui donna la conduite de son abbaye de Dol. Magloire gouverna cette maison pendant cinquante-deux ans avec une prudence et une sainteté merveilleuses. Il instruisait plus ses religieux par ses exemples que par ses paroles ; sa douceur les gagnait, sa sévérité les retenait. Ils marchaient à grands pas à la perfection, sous un guide si éclairé et si généreux. Saint Samson étant mort, il fut élu évêque à sa place. Il résista quelque temps à cette élection ; mais, apprenant qu'elle avait été faite selon le désir de son prédécesseur, il se rendit à la volonté de Dieu, qui lui était manifestée par le choix d'un homme si judicieux ; cependant, il ne tint le siége que deux ou trois ans, parce que, se voyant déjà cassé de vieillesse et plus que septuagénaire, il fit tant par ses prières et par ses larmes auprès de Dieu, qu'un ange vint lui apporter, de la part de Dieu, la permission de se retirer dans la solitude. Il fit aussi agréer sa démission à son clergé et à

son peuple ; et leur laissant pour pasteur saint Budoc, qu'il avait fait son successeur dans l'abbaye de Dol, et qui était actuellement son grand-vicaire, il choisit pour sa demeure un marais assez écarté au bord de la mer ; il y bâtit un oratoire et quelques cellules, tant pour lui que pour un petit nombre de religieux, qui souhaitèrent de demeurer en sa compagnie.

Il avait choisi ce désert plutôt que ses monastères de Dol ou de Lanmeur, pour être plus solitaire et moins exposé aux visites des gens du monde, mais il y trouva ce qu'il voulait éviter ; car, la réputation de sa sainteté se répandant partout, des malades venaient à son ermitage pour être guéris ; des possédés, pour obtenir leur délivrance ; des affligés, pour trouver dans son entretien la consolation dont ils avaient besoin ; et toutes sortes de personnes, pour recevoir par ses instructions les lumières qui leur étaient nécessaires pour se bien conduire. Plusieurs même lui apportaient des présents pour rendre sa solitude plus supportable ; il ne les acceptait que pour en faire la distribution aux pauvres et aux malheureux qui avaient recours à lui. Ce grand concours lui déplut, et, ne pouvant plus le supporter, il conçut le dessein de quitter cet ermitage et de se retirer plus loin ; mais saint Budoc, qu'il consulta sur une affaire de cette importance, l'en dissuada, lui remontrant fort sagement que, n'étant pas au monde pour lui seul, il ne devait pas refuser son assistance à tant d'âmes qui trouvaient auprès de lui le remède à leurs maux et la consolation dans leurs peines. Notre Saint était si humble et si peu attaché à son propre sens, qu'il déféra sans difficulté à l'avis de ce grand serviteur de Dieu. Mais la divine Providence lui donna bientôt après l'occasion de faire ce qu'il désirait ; car le comte Loïescon, un des plus grands seigneurs du Dolois, ayant été guéri par ses prières d'une lèpre qui le rongeait depuis sept ans, lui fit don, pour bâtir un monastère, de la moitié de l'île de Jersey, qui était de son domaine. Le partage en fut fait ; une moitié demeura au comte, et l'autre moitié fut destinée pour la fondation d'une abbaye ; mais, par un grand miracle, dès que ce partage fut fait, tout le gibier, les oiseaux et les poissons, qui faisaient la richesse de cette île, abandonnèrent le côté du comte et passèrent dans celui des religieux. La comtesse, à qui cette donation n'avait pas plu, se trouva plus troublée de cet accident, et elle persuada enfin au comte, son mari, de changer de lot et de prendre pour lui celui qu'il avait donné aux religieux. Il le fit pour lui complaire ; mais il ne put pas empêcher les effets de la libéralité de Dieu envers ses serviteurs : en effet, ces animaux quittèrent alors le côté où ils s'étaient retirés et passèrent dans celui qui avait été donné à saint Magloire. Loïescon vit bien, par ce prodige, que Dieu ne voulait pas que son présent fût à demi. Aussi, sans écouter les plaintes de sa femme, il abandonna toute l'île à la disposition du Saint.

Magloire y bâtit un monastère et y assembla soixante-deux religieux, avec lesquels il passa le reste de sa vie dans une sainteté merveilleuse. Il ne mangeait que du pain d'orge et ne buvait que de l'eau ; un peu de légumes les jours ouvriers, et quelques petits poissons sans assaisonnement les fêtes et les dimanches, faisaient tout son ordinaire. Il ne prenait rien du tout les mercredis et les vendredis, en l'honneur de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ses habits étaient propres, mais fort pauvres, et il portait toujours la haire ou le cilice sur sa chair. Il demeurait en oraison sur le bord de la mer jusqu'à Matines, et lorsqu'elles sonnaient, il s'y rendait tout le premier, pour être l'exemple de ses confrères. Après Matines, il prenait un

repos fort léger et, de grand matin, il se levait et faisait ses préparatifs pour la messe. Il conserva inviolablement sa virginité jusqu'à la mort ; et pour cela il évitait autant qu'il lui était possible l'entretien avec les femmes, et même avec les plus vertueuses. Sa charité pour le prochain était extrême. Il recevait les autres avec toutes sortes de bienveillance, faisait abondamment l'aumône aux pauvres, et opérait de grands miracles pour le secours des malheureux ; entre autres, il ressuscita le serviteur du couvent, qui s'était noyé en pêchant dans la mer pour la subsistance des religieux.

Un ange l'avertit deux fois du temps de son décès ; il s'y prépara avec une grande ferveur et un redoublement admirable de tous ses exercices de dévotion ; vers le 15 octobre de l'an 586, le même ange l'honora d'une visite, et lui donna, de sa propre main, le corps adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ en Viatique. Depuis ce temps-là, il ne voulut plus sortir de son église, et il répétait sans cesse ce verset de David : « J'ai demandé une chose au Seigneur, et je ne cesserai point de la lui demander : c'est d'avoir le bonheur de demeurer dans sa maison tous les jours de ma vie ». Enfin, ayant donné sa bénédiction à ses religieux, il mourut entre leurs bras, assisté de saint Budoc, le 24 octobre de la même année.

On le représente : 1° debout, couronné par un ange ; 2° quittant l'épiscopat pour vivre dans la solitude.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de saint Magloire fut enterré dans son église, et, peu de temps après, levé de terre et exposé à la vénération des fidèles, à cause des grands miracles qui se faisaient par son intercession. Depuis, le roi Nominoé le fit transporter au prieuré de Léhon-sur-Rance, près de Dinan, qu'il avait fondé avec beaucoup de magnificence, et il y est demeuré cent seize ans, savoir : depuis l'an 857 jusqu'en 973 ; à cette époque, Salvateur, évêque de Saint-Malo, l'apporta à Paris, par crainte des Normands qui ravageaient toute la Bretagne. Il fut premièrement déposé dans la chapelle royale du palais, qui est devenue la paroisse Saint-Barthélemy, et le prince Hugues le Grand, comte de Paris, l'y reçut avec une dévotion extraordinaire. Il fonda auprès de cette chapelle un monastère de religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, en l'honneur de saint Barthélemy et du même saint Magloire, et, dans l'acte de sa fondation, il l'appelle archiprélat de Bretagne.

L'an 1138, les religieux quittèrent ce lieu, qui était trop étroit, et passèrent à la rue Saint-Denis, dans une chapelle de Saint-Georges, qui leur appartenait, et où était leur cimetière, avec le corps du saint prélat : ce nouveau monastère fut appelé Saint-Magloire. Enfin, en 1572, ils cédèrent encore cette maison aux Filles-Pénitentes, à la prière de la reine Catherine de Médicis, et allèrent s'établir au faubourg Saint-Jacques, près la paroisse Saint-Jacques du Haut-Pas. Mais comme leur plus grand trésor était la châsse vénérable de ce Saint tout miraculeux, ils la transportèrent avec eux. Plus tard cette église fut donnée aux Pères de l'Oratoire qui y établirent un séminaire. Le corps de saint Magloire s'y gardait entier, à l'exception d'un bras et d'un fémur qui se trouvaient dans la cathédrale de Dol, et de quelques autres ossements qu'on voyait à la Sainte-Chapelle de Paris et chez les Filles-Pénitentes dont nous avons parlé ci-dessus. Le saint corps était renfermé dans une châsse d'argent depuis 1318. En 1791, le Père Tournaire, supérieur de la maison de Saint-Magloire, ayant eu le malheur d'apostasier, commanda à un frère domestique d'enterrer dans le jardin du séminaire toutes les reliques qui se trouvaient dans l'église. Cette opération eut lieu en 1793. Mais, en 1797, la religion catholique ayant joui de quelque liberté jusqu'au 18 fructidor, le même frère indiqua le lieu où il les avait déposées. Elles furent alors exhumées et placées dans le massif du maître-autel de l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas, voisine de celle de Saint-Magloire. Elles y restèrent jusqu'en 1835, époque à laquelle on les retira de la caisse qui les contenait pour les renfermer dans une belle châsse de bois doré. On n'a pu reconnaître à quels Saints appartenait chaque partie de ces précieux restes, parce qu'un séjour de quatre ans en terre avait détruit les inscriptions et les titres ; mais on n'a aucun doute sur leur authenticité qui a été reconnue par Mgr de Quélen, archevêque de Paris.

Quant à l'église de Saint-Magloire, elle a été détruite, et les bâtiments du séminaire sont devenus l'école des sourds-muets.

La mémoire de saint Magloire est marquée au martyrologe romain.

Surius nous a donné sa vie, tirée d'un ancien manuscrit, et le P. Albert le Grand en a composé une nouvelle, extraite de divers auteurs, dans son *Histoire des Saints de Bretagne*. — *Cf. Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

SAINT MARTIN DE NANTES,

ABBÉ DE VERTOU ET DE SAINT-JOUIN-DE-MARNES

601. — Pape : Saint Grégoire le Grand. — Roi de France : Clotaire II.

> Surpassez les autres en vertus : heureuse l'âme qui est pour les autres un modèle de sainteté.
> *Pierre de Blois.*

Saint Martin était issu d'une des plus illustres et des plus riches familles de la ville de Nantes. Il naquit dans cette ville vers l'an 527. Son père passe pour avoir été seigneur de Rezé, localité alors assez considérable des bords de la Loire, et sa mère d'une des grandes maisons d'Aquitaine. Un plus grand bonheur pour lui fut de recevoir de ces illustres parents les premières inspirations de la piété qu'ils professaient eux-mêmes. Ils donnèrent au petit enfant, avec la grâce du baptême, le nom admiré dans toute l'Europe du glorieux thaumaturge des Gaules.

Martin fit prévoir dès son enfance l'avenir auquel Dieu l'appellerait. La douceur de son caractère, son application aux études, la ferveur religieuse qui paraissait dans toute sa conduite étaient déjà ou une grâce de sa vocation, ou autant de causes qui devaient la lui mériter. Il s'appliquait surtout à l'intelligence des saintes Ecritures; il y trouvait le germe des fructueuses prédications que sa parole abondante allait bientôt lui faciliter : de sorte que ses progrès rapides et l'innocence aimable de ses premières années le mirent au premier rang parmi les jeunes enfants de son âge; et à mesure qu'il avançait dans la vie, on se plaisait à l'écouter, à observer comme il se fortifiait dans la pratique des vertus, soumettant ses passions naissantes aux règles austères de l'esprit, et commençant à pratiquer pour lui-même ce que tant d'autres devraient bientôt à ses éloquentes exhortations.

De telles dispositions dans lesquelles il grandit inclinaient vers le saint jeune homme le cœur de Dieu qui l'attirait au service des autels. Il ne tarda pas à s'y donner, autant docile à cet attrait mystérieux qu'aux lumières de la grâce qui dirigeaient toute sa conduite extérieure. Cette régularité en fit le modèle des jeunes gens, et ne se démentit pas jusqu'à l'âge où la sainteté des mœurs, garantie dès l'enfance par la religion, devient pour le reste de la vie un gage assuré du calme heureux que ne troublent jamais les mauvaises passions. Martin vécut ainsi en présence de Dieu, dans les fonctions inférieures qui préparent aux ordres sacrés.

Saint Félix, son évêque, après l'avoir ordonné diacre, ne craignit pas de lui confier une importante part de son administration. L'éloquence naturelle que Dieu avait départie à notre jeune clerc, secondée par des études

sérieuses et assidues, n'avait pas peu contribué à lui valoir ces honneurs. Elle devait lui acquérir aussi des mérites plus solides pour la conquête des âmes. On le chargea de la prédication, et nous avons lieu de croire que ses premiers essais le portèrent vers l'archipel formé par cette foule de petites îles qui alors servaient de refuge à des pirates saxons, restés sur ces théâtres de leurs déprédations maritimes après l'expulsion que les Francs avaient faite de leurs pères, et qui y continuaient d'autant mieux leur vie sauvage que personne n'osait plus les y poursuivre. Malgré ces mœurs redoutables, malgré la présence de deux ermites qui servaient Dieu dans ces rochers déserts, et dont ces hordes n'eussent guère écouté les enseignements, celles-ci n'étaient point hostiles au christianisme, et les succès que Martin y eut tout d'abord persuadèrent qu'on pouvait attendre de lui des fruits de conversion en faveur même des infidèles.

Des peuples à demi sauvages vivaient aux confins occidentaux de la Bretagne, et occupaient entre la Loire et l'Océan les premières marches du Poitou. Au nombre des villes qui s'y étaient formées, une surtout, adonnée tout entière aux superstitions païennes, était par cela même un théâtre de désordres trop autorisés par les exemples fabuleux de Jupiter, pourvu de la première place au milieu de ces dieux prétendus, qui, sous différents noms, patronnaient toutes les brutalités et toutes les infamies. Cette ville était Herbauge (*Herbadilla, Herbadiculum, Herbadiliacum, Herbadilicum),* élevée à la pointe méridionale du lac actuel de Grandlieu, et dont l'importance avait fait donner son nom au territoire qui l'entourait. Soit donc que saint Félix fondât pour cette conversion des espérances sur le zèle et le talent de Martin, soit que celui-ci ait conçu de lui-même le désir d'entrer dans cette moisson dont la semence avait déjà si mal réussi, d'un commun accord ces deux âmes s'entendirent, et l'entreprise fut résolue : le prédicateur dut marcher à la conquête de ces pauvres païens.

Le saint prédicateur, à la parole du maître, reçut sa bénédiction, et se jeta dans la voie indiquée. Mais il n'y fut pas plus heureux que ses prédécesseurs, et ne trouva que des esprits rebelles et des âmes endurcies. C'est que malheureusement le cœur humain, à quelque époque du monde qu'on l'examine, apparaît toujours aussi emporté vers les mauvaises passions dont la chute originelle est le principe. Une fois dans le vice, il s'en fait un obstacle trop souvent infranchissable aux vérités de la religion qui les condamne; ou bien, s'il est plongé dans l'impiété, endormi dans l'indifférence, aveuglé par les sophismes de la philosophie incrédule, la vertu lui devient impossible, et il trouve dans son incrédulité un prétexte à tous les débordements. Telle était la déplorable population que Martin abordait. Dès qu'il apparut, on se montra tellement hostile envers lui qu'il ne put trouver d'hospitalité que chez de pauvres gens, homme et femme n'ayant qu'un fils nommé Pierre, et qui consentirent à l'abriter sous le toit de leur indigence. De cette triste demeure il sortit bientôt pour tenter des prédications qui d'abord, comme toujours, devinrent un objet de curiosité, mais ne tardèrent pas à exciter des sentiments agressifs. Le Saint, en présence de ces statues des faux dieux qui ornaient les temples ou les places publiques, reprochait à ses auditeurs cette barbare stupidité qui faisait rendre à ces images insensibles le culte dû seulement au Dieu qui les avait créés et rachetés. Il opposait à cette Diane, dont les turpitudes étaient si connues, la chasteté de l'auguste Mère de Jésus-Christ; à ce Mercure qui favorisait les voleurs, la sainte pauvreté du Dieu fait homme; et ainsi, condamnant leur aveuglement volontaire, il s'efforçait d'éveiller en eux le sentiment de

leur propre dignité méconnue, et l'estime des sacrés mystères de la foi chrétienne. Mais les conséquences de ces grands principes n'allaient pas à un auditoire si rabaissé, et les sarcasmes d'abord, puis bientôt les invectives, et enfin les violences, apprirent au digne pasteur à quelles brebis il avait affaire. Cette opposition se changea bientôt en une haine furieuse, qui alla jusqu'à refuser toute communication avec lui et à le forcer de s'éloigner de la ville.

Le Saint ne savait que gémir dans son cœur de cette opposition monstrueuse. Il ne s'en consola un instant que pour terminer par une tentative nouvelle une mission que tant de résistances rendaient inutile à cette infortunée population. A défaut de ces grands orgueilleux, de ces commerçants grossiers et de cette populace insolente qui n'avaient que des injures pour sa charité, il s'adressa à des âmes qu'il avait pu étudier de plus près, et dont la simplicité dévouée l'avait recueilli et assisté. C'étaient ses hôtes que Dieu, les prévenant de sa grâce, avait disposés aux vérités du salut, en même temps qu'il ouvrait leur âme à une compassion fraternelle que l'humanité toute seule n'aurait pas su inspirer à des païens. Romain, sa femme et son fils, reçurent de leurs entretiens avec le pieux archidiacre la lumière du christianisme, les notions de l'adorable Trinité, la promesse d'une vie à venir, et acceptèrent enfin le baptême qu'il leur offrit et dont ils comprirent l'heureuse nécessité. C'eût été là un germe fécond pour la cité rebelle à la voix de Dieu, si la persistance du Saint, qui ne pouvait se décider à la quitter, eût pu être appréciée et comprise. Mais plus il y prolongeait son séjour, plus il trouvait contre la loi évangélique de mépris et de contradictions. En face de ce cours d'iniquités que rien ne comprimait, et des vexations journalières dont on payait son zèle, il vit bien qu'il n'y avait pas plus à espérer de ces âmes perdues qu'autrefois de Sodome, dont les infâmes perversités les déshonoraient... Il tomba dans un profond chagrin, son cœur se sentit accablé, et, à regret, mais forcé par l'inutilité de ses soins, il songea à fuir ce rivage indigne des miséricordes divines. Tant d'autres âmes l'appelaient ailleurs où il ne manquerait pas d'en trouver de plus dociles; qu'il prit cette détermination comme une inspiration de Dieu et de sa conscience. Le divin Maître n'avait-il pas dit : « Quand vous serez persécutés dans une ville, passez dans une autre ? » C'était donc là qu'il fallait « secouer la poussière de ses souliers ». Mais les Saints ont des pressentiments qui les avertissent d'en haut, et, soit que Dieu envoyât à son apôtre méconnu une inspiration soudaine, soit que par un miracle plus rare, mais qu'il tient souvent à la disposition de ses serviteurs, il lui eût fait entendre une voix extérieure et sensible qui l'avertissait de fuir un péril imminent, Martin, prévenant ses hôtes de ce danger, les détermina à le suivre, et quitta à la hâte un lieu marqué du sceau de la réprobation éternelle.

La ville d'Herbauge, si florissante, si fière de ses richesses, si attachée à ses idoles, si tenace à faire entre elle et les chrétiens du dehors une espèce de cordon sanitaire qui la préservât de leurs exemples et de l'invasion de la doctrine évangélique, disparut, engloutie sous les eaux de son lac, sans laisser nulle trace de son existence, et perdant jusqu'à son nom, que nul géographe n'a conservé, qu'aucune carte ne désigne plus, tout en laissant autour de ses ruines introuvables un pays entier qui le porte encore et qui témoigne de la terrible vérité. Ainsi le châtiment s'accomplit, la justice suprême frappa le crime, et une fois de plus une grande leçon fut donnée à la race des cyniques et des persécuteurs. Le Saint ne put refuser ses

larmes à ce sort funeste et trop mérité : c'est le sentiment qui domine dans les justes, de plaindre et de regretter les méchants emportés dans ces dénouements funestes que la main de Dieu leur ménage tôt ou tard. Notre pieux diacre trouva donc dans son cœur un deuil proportionné à cette perte immense, et, sans doute pour chercher à la compenser par des triomphes plus assurés sur le monde des âmes, il résolut de s'adonner à une vie de missionnaire.

Après avoir été revêtu du caractère sacerdotal, Martin s'éloigna de cette Bretagne où ses premiers travaux avaient été mêlés de consolations et d'amertumes, vers l'an 554. Il commença son nouvel apostolat par la Neustrie, toute limitrophe du pays qu'il abandonnait, à laquelle la race normande ne vint donner son nom que trois siècles après, et dont les vastes et âpres campagnes, couvertes encore de profondes forêts, dépourvues des villes opulentes qui s'y fondèrent plus tard, ne nourrissait guère que des populations pauvres et ignorantes, déjà chrétiennes en grande partie, mais encore mêlées de beaucoup de païens, et sur lesquelles pouvait s'exercer avec fruit l'action de la parole divine. De là il passa en Italie, poussant son pèlerinage jusqu'à Rome, où il vivifia sa foi aux tombeaux de nos plus grands Apôtres ; après quoi il revient en Bretagne, passe en Angleterre, au retour de laquelle il s'arrête en Normandie, et enfin revient dans sa chère Bretagne, où de nouveaux labeurs devaient empreindre si profondes les marques de sa fervente charité. Selon les habitudes de ces premiers temps, il prêchait partout et toujours. Après ses journées ainsi consacrées au salut des âmes, après les moissons abondantes que ses sueurs rapportaient aux greniers de Dieu, le soir arrivait, et, sans demander l'hospitalité à d'autres qu'à ce Dieu lui-même, il se retirait dans quelque grotte, loin du bruit, en présence de son seul Créateur ; il s'y livrait à la prière et aux œuvres de pénitence, aux jeûnes et aux veilles studieuses, et après un court repos il reprenait ses entretiens avec un nouvel auditoire, toujours plus nombreux et plus attentif.

Il visitait les monastères déjà élevés dans les pays qu'il parcourait, en observait les usages, en comparait les Règles diverses, en étudiait l'application, et trouva pour lui-même dans ces saintes maisons de tels entraînements vers la vie religieuse, qu'il ne douta point qu'elle ne fût ce terme où Dieu l'avait appelé à travers ses contradictions et ses travaux. Il résolut donc de tendre désormais vers ce but. Tout riche des profits spirituels et de la sainte expérience acquis dans ces courses sanctifiées, Martin quitta l'Italie et revint en Bretagne, vers 565, résolu d'y pratiquer la vie érémitique et d'y chercher sa perfection dans l'imitation des fervents modèles qu'il avait rencontrés partout. Un attrait mystérieux, inspiré par une secrète impulsion de la Providence, lui fit choisir sans doute le lieu où il devait s'arrêter. Non loin de Nantes, était une forêt d'une grande étendue, fréquentée autrefois par les druides, où les restes du culte superstitieux des Gaulois se perpétuaient encore dans une réunion de ces pierres mystérieuses nommées par les archéologues *peulvens* ou *menhirs*. Cette forêt, tirant son nom de cette circonstance, était appelée Du-Men, de deux mots bretons signifiant *pierres noires*. Là il se fit une cabane de branchages et s'apprêta à y braver les hivers. Sa vie y fut toute de mortification et de pénitence. Quelques fruits sauvages, quelques légumes cultivés de ses propres mains, et, quand la saison se refusait à ces frugales récoltes, des racines desséchées dont il avait fait sa provision, furent toute la nourriture qu'il se permit. Une seule chose lui manqua d'abord : un ruisseau limpide

coulant dans sa solitude. On dit que Dieu l'exauça, en faisant naître sous ses pas une source qui, fournissant au besoin de sa soif, remplaça pour lui les vins exquis auxquels il avait renoncé.

Telle fut la vie que mena dans ce désert notre saint anachorète pendant un espace de dix années. Elle y fut secondée, au reste, par des faveurs du ciel qui ne s'accordent qu'aux âmes ainsi détachées d'elles-mêmes. C'est dans de si hautes vertus que l'homme s'élève aux facultés d'une continuelle et fervente contemplation ; c'est par elles qu'il arrive à un plus complet détachement des choses créées, et aux miséricordieuses révélations qui éclairent sa route dans les progrès de la vie intérieure, ou vers les voies inattendues qu'il plaît à Dieu de lui ouvrir. Martin devint un nouvel exemple de cette vérité, et, quand le Seigneur le vit assez préparé par ces vertus cachées, il le disposa à une mission qui, en le ramenant à sa vie active, devait en même temps le rendre plus utile à une nombreuse famille d'élus, et prouver que les malheurs qu'il avait déplorés à Herbauge ne devaient pas tant lui être attribués qu'à la méchanceté et à l'ingratitude de ses habitants.

Une nuit donc, après avoir passé dans la méditation les longues heures qu'il y consacrait toujours, il fut averti pendant son sommeil qu'il devait retourner parmi les hommes ; qu'un grand nombre y avait besoin de cet esprit de pénitence dont il pourrait désormais leur donner de plus parfaits exemples ; qu'il y convertirait beaucoup de pécheurs éclairés par ses instructions, et qu'à leurs scandales succéderait, par son dévouement à cette grande œuvre, une vie d'édification et de paix. « Les Saints », dit saint Ambroise, « n'hésitent pas à la voix de Dieu ; ils ne disputent pas avec la grâce du Saint-Esprit ». Le nôtre, qui goûtait de si profondes douceurs dans cette existence favorisée de Dieu, ne balança point à tout quitter pour celui dont il croyait entendre un avertissement, et abandonna sans plus tarder la pieuse retraite et sa douce tranquillité. Il se dirigea donc, en quittant Du-Men, vers un lieu encore isolé, dont le nom primitif Vertaw [1], traduit par *Vertawum* en latin, et qu'on francisa plus tard en *Vertou*, était une expression bretonne qui indiquait sa position sur le cours d'une rivière ; en effet, la Sèvre y coulait sous de profonds ombrages et dans une solitude plus tranquille encore. Ce n'était d'ailleurs qu'une portion de la même forêt de Du-Men, mais plus rapprochée de Nantes, cette ville se trouvant au-delà de la Loire, à deux lieues au nord-ouest.

La présence du nouvel ermite fut bientôt l'objet de l'attention publique. On s'entretint d'abord de sa sainte vie et du fruit qu'il faisait par ses prédications, puis quelques visiteurs arrivèrent jusqu'à sa cellule, où ils le trouvaient toujours occupé à la prière ou au travail des mains, comme les Pacôme, les Paul et les Hilarion l'avaient pratiqué dans la Thébaïde. Cet amour de l'isolement et son esprit de silence, qu'il ne rompait que pour parler de Dieu, le firent appeler *Martin le seul*, ou *le solitaire*, nom sous lequel on le connut désormais dans la contrée. A quelque heure qu'on l'abordât, l'aménité de son accueil, la douceur de ses conversations toutes imprégnées des parfums du ciel, la sérénité de sa vie pourtant si austère en elle-même, parlèrent aux cœurs bien plus profondément encore que ses exhortations : et bientôt la foule s'augmenta de ceux qui voulaient l'entendre et se recommander à ses prières. Ainsi se répandit dans la contrée la bonne odeur de sa sainteté avec l'admiration de sa doctrine et de

1. VER ou BER, en breton, *ruisseau, rivière*, et TAW, *paix, silence*.

ses exemples. Mais, à la suite de ces salutaires impressions, l'esprit de Dieu ménage toujours de merveilleux effets de sa grâce. De ceux qu'avait attirés vers Martin ou une respectueuse curiosité ou une admiration religieuse, beaucoup sollicitèrent ses conseils et s'attachèrent à sa direction. Notre solitaire reconnut à ces signes un acheminement à l'exécution des promesses divines : aussi se garda-t-il bien de se refuser à ce pieux empressement. Sans autre asile que son étroite cabane, il ne put offrir d'autres abris à tant de disciples que ceux qu'il leur était possible de se construire par les mêmes moyens. Chacun se mit donc à l'œuvre avec ardeur, et acheva d'autant plus tôt son édifice que la nature en faisait tous les frais et que le luxe s'y renfermait strictement dans ces règles de l'art suffisantes à garantir des importunités de la pluie et du soleil. De la sorte, ce désert se peupla, et ces premiers habitants y furent autant de fleurs épanouies dans ce nouveau jardin de l'Eglise, qui étendait ainsi son domaine, prenant possession des âmes, les purifiant de leur passé et leur donnant par avance, dans une paix qu'elles n'avaient jamais goûtée, une participation anticipée aux fruits éternels de leurs travaux et de leurs vertus.

Le groupe de fidèles formé autour de sa cellule tarda peu à se persuader, comme lui-même, que cette position peu commode à une communauté devait se constituer en un établissement où la régularité des habitudes devînt plus possible à chacun. De là l'idée d'un couvent véritable, comme la Bretagne et le Poitou en avaient déjà de si florissants. Cette pensée était celle de tous les nouveaux frères, empressés de ne faire plus désormais qu'une seule famille. Tous se mirent avec ardeur à construire un vaste monastère qui pût pourvoir aux besoins des pauvres comme à ceux d'une nombreuse communauté. La forêt, dégagée de ses grands chênes, laissa bientôt voir un large espace, où un air vif et sain circulait librement ; le ciel s'y montra à découvert comme le rendez-vous final vers lequel chaque jour avançait la course du solitaire. Elevé au point culminant de la colline, le monastère semblait planer au-dessus des agitations du monde ; l'église principale, dominant tout le reste du vaste édifice, et surmontée d'une tour où déjà s'ébranlait la cloche des offices liturgiques, était dédiée à saint Jean-Baptiste, le premier des solitaires et le plus parfait des enfants des hommes.

Après l'achèvement du monastère, l'édification qu'on était sûr d'y trouver attira vers cette sainte demeure un concours toujours plus actif d'étrangers. Les uns voulaient s'engager eux-mêmes et fuir le monde, dont ils sentaient mieux les dangers en face de si grandes abnégations ; d'autres y venaient offrir leurs enfants pour le service de Dieu, ou pour tirer au moins des saints exemples de tant de vaillants athlètes l'habitude du bien et la force contre les passions à venir. En sorte que bientôt saint Martin se vit à la tête de trois cents religieux ; il était l'âme et le mobile de toutes les bonnes œuvres qui se multipliaient chaque jour : c'étaient les retours fréquents de la psalmodie, que la nuit n'interrompait même pas ; les jeûnes réitérés ; les pratiques austères d'une pénitence corporelle jointes à l'esprit d'humilité ; un continuel silence, qui ne cessait que pour les conférences spirituelles ; et, en dehors de tant d'exercices déjà si rudes pour le corps, le travail des mains varié selon les aptitudes de chacun.

Entièrement adonné au développement de sa communauté, Martin devait aussi multiplier de plus en plus ses fatigues et ses soucis. Ces préoccupations journalières étaient loin d'entraver ses propres efforts et d'empêcher les progrès de sa perfection personnelle. Modèle de renoncement,

d'assiduité aux exercices communs, on le voyait partout où il fallait se dépenser, donnant l'exemple des saintes veilles, d'une abstinence plus rigoureuse, d'une piété toujours soutenue; et ceux qui en devenaient témoins se demandaient comment ce pauvre corps exténué par la pénitence pouvait encore suffire à tant de soins et de travaux. Heureusement qu'en retour de cette générosité qui déconcertait en lui les exigences de la nature, Dieu le favorisait de grâces extraordinaires. Il goûtait dans l'oraison de pures et incomparables délices, et le Maître qu'il servait si fidèlement lui prodiguait sans interruption les joies de sa sainte présence, que le pieux solitaire ne perdait jamais.

Bientôt, cependant, le monastère devint trop petit pour tant de disciples. Il fallut les disséminer, et plusieurs autres monastères, qui furent des dépendances et comme des prieurés de Vertou, s'établirent dans la Bretagne par les soins de Martin. Ce n'était pas là un travail de mince importance, ni qui pût s'accomplir sans peine ni difficultés. Il fallait au supérieur de Vertou redoubler d'activité et de zèle, de surveillance et de conseils. De fréquentes courses, même des voyages lointains, devenaient nécessaires pour ces entreprises, car elles créaient au père commun de nombreux rapports avec ces âmes si diverses, dont le plus grand nombre peut-être, toutes pressées qu'elles eussent été par la grâce de leur vocation, n'avaient cependant pas abdiqué tout d'un coup leurs anciens penchants, plus ou moins barbares, ni dépouillé ce vieil homme qui fait si souvent le mal qu'il ne voudrait pas, sans faire encore le bien qu'il voudrait. Il fallait ne manquer ni de force ni de courage pour maintenir dans une exacte discipline un troupeau dont les brebis se multiplièrent jusqu'à trois cents dans ces différentes maisons, où la charité du pasteur veillait sur chacune d'elles. Cet homme, devenu par les dispositions de la Providence le mobile d'une si grande œuvre, devait être doué par elle d'autant de fermeté que de modération. Cette double qualité ne manqua pas à Martin. Mais cette influence de tous les instants et cette surveillance pratique si continue devaient finir par rendre la tâche impossible à un seul homme, et le sage fondateur dut se faire des coadjuteurs dont l'expérience et l'esprit apostolique pussent suppléer à ses impuissances. Il choisit donc parmi ses religieux des délégués qu'il préposa à la conduite de ces différentes maisons, et se réserva le gouvernement de Vertou, non toutefois sans garder en principe celui de ces succursales, sur lesquelles il fallait toujours agir, pour le maintien de l'unité, par un même régime. Il visitait donc chacune d'elles de temps à autre, leur portant la parole de Dieu, s'occupant du maintien de la Règle, prévenant les abus, regardant aux relations avec le monde, qu'il voulait des plus rares; soutenant les faibles par ses encouragements, formant à l'humilité, donnant à tout, en un mot, l'impulsion bienheureuse de ses propres dispositions, et s'efforçant de former d'après son cœur ceux dont il sentait qu'il devrait répondre devant Dieu. Quand les supérieurs comprennent ainsi leur tâche, quand ils songent à la remplir comme des économes fidèles à qui le Maître demandera compte un jour de leur administration, les âmes fleurissent sous leur conduite, la paix de Dieu les console jusque dans leurs combats, et la charité du Maître, passant dans les disciples, répand autour d'eux et dans tous les détails de la vie monastique la douce sérénité qui édifie le monde.

La réputation de notre Saint et celle de la fervente régularité de ses fondations n'eurent pas de peine à pénétrer dans les provinces voisines. Le Maine et la Neustrie en retentissaient surtout, et les saintes demeures qui

déjà y florissaient à cette époque appelaient de temps en temps l'illustre serviteur de Dieu pour entendre sa parole et s'édifier de sa sainteté. C'était d'ailleurs une pieuse consolation pour lui-même de se retrouver ainsi presque partout au milieu d'âmes d'élite dont sa doctrine et ses exemples avaient pu déterminer la vocation. De là, sans doute, et pendant une de ces visites toujours animées de l'Esprit de Dieu, le bruit de ses miracles, ayant passé jusqu'en Angleterre, devint l'occasion d'une grande récompense d'en haut sur la foi d'un de ses fidèles enfants.

Il y avait en ce pays un prince dont l'histoire n'a pas conservé le nom, et qui, dans cette *île des Saints*, convertie quelques années après par l'apostolat de saint Augustin, mais encore presque entièrement idolâtre, peut être considéré comme une des plus mémorables prémices du christianisme. Ce prince avait une jeune fille chrétienne comme lui, et dont les vertus importunes excitèrent la rage de l'ennemi du salut. Une légion de démons lui imposait chaque jour, depuis son enfance, d'atroces tourments; d'horribles convulsions manifestaient leur présence ; quand ils l'abandonnaient, ce n'était que pour redoubler bientôt leurs infatigables vexations, et plus le prince cherchait à soulager sa fille, plus se multipliaient les résistances de ses ennemis. Un jour qu'ils l'obsédaient, l'un d'eux fit entendre, par la bouche de la pauvre patiente, ces paroles qui devaient mettre fin à ses tourments : « Bientôt nous serons chassés d'ici par les prières de Martin. Redoublons de force contre elle, et vengeons d'avance notre défaite ». A ces mots, la jeune fille fut agitée d'autant de nouvelles convulsions qu'elle avait d'acharnés persécuteurs. De son côté, le malheureux père, profondément affecté, ne savait que faire. Ce Martin lui était inconnu, il ne savait comment le découvrir. Dans son anxiété, il dépêcha de tous côtés des émissaires qui, l'ayant longtemps cherché sans succès en Angleterre, se décident enfin à traverser la mer, débarquent sur les côtes de France, sont renseignés alors avec plus de succès sur le saint homme que tous y honoraient, et, parvenus jusqu'à l'abbaye de Vertou, ils lui exposent, avec de grandes marques de respect et de vives instances, le sujet de leur voyage et les désirs de leur maître.

L'homme de Dieu, les accueillant avec sa douceur habituelle, les consola beaucoup en leur disant que le Seigneur était tout-puissant et qu'on pouvait espérer de sa bonté la délivrance de leur jeune princesse ; puis, accédant à leur demande, il prit avec lui un de ses frères et se mit en devoir de les suivre. Une heureuse navigation le fit bientôt aborder dans les Etats du prince, qui, prévenu de son arrivée, se porta au-devant de lui en témoignant par sa joie ce qu'il en espérait, et, se jetant aux pieds du Saint, il lui rendit grâce de ce qu'il avait bien voulu consentir à ce pénible voyage. Celui-ci avait hâte cependant de faire son œuvre, et, pendant qu'il se dirigeait vers le palais, guidé par son hôte, tout à coup on entendit une foule de voix qui annonçaient la présence de Martin. C'était la légion impie de l'enfer qui, ne pouvant soutenir d'entrer en lutte avec lui, après avoir exercé une dernière fois ses affreuses contorsions sur sa victime, s'échappait dans les airs, toujours invisible, mais aussi turbulente que confuse. A peine introduit dans la demeure du prince, le saint homme trouva la pauvre enfant encore renversée et à peine revenue de sa terrible agitation. Il la releva, et, après lui avoir fait un signe de croix sur le front, il la présenta à son père heureuse et entièrement délivrée. La reconnaissance de la jeune personne se manifesta aussitôt par un généreux sacrifice d'elle-même au Seigneur, et, sur sa demande, son auguste libérateur lui donna

le voile et la consacra à la vie des vierges. De son côté, le prince ne savait comment reconnaître de si grands bienfaits. Il lui fit apporter des sommes considérables d'or et d'argent, qu'il le supplia d'accepter. Martin ne daigna pas même y attacher un regard, et pria qu'elles fussent distribuées aux pauvres. Il ajouta au fruit de sa mission en demeurant quelques jours chez le prince, où ses instructions affermirent la foi de ses serviteurs, en y répandant des bénédictions qui furent durables.

En revenant d'outre-mer, Martin débarqua sur la côte de Normandie qui était la plus rapprochée de l'Angleterre, à l'endroit où l'Océan baigne le diocèse de Bayeux. Parmi ceux qu'il aimait dans ce pays, se trouvait un seigneur qu'éprouvait à l'instant même un cruel malheur de famille. Martin, en arrivant chez lui pour le visiter, trouva sa maison en deuil : tout le monde y versait des larmes sur la mort de deux jeunes frères jumeaux qui venaient d'être enlevés à leur père avant d'avoir reçu le bienfait du baptême. Touché de leur malheur, le Saint exhorta le père et ses amis à chercher leur consolation dans le cœur de Dieu, les fit prier avec lui, et obtint du Seigneur que les deux frères fussent rendus à la vie. Après les avoir baptisés, il les consacra à Dieu sur la demande de leurs parents, et ce fut à cette occasion qu'il fonda le monastère connu depuis ce temps sous le nom des *Deux-Jumeaux* [1].

Parmi les monastères que saint Martin jeta autour de sa principale fondation, il faut surtout remarquer ceux dont les souvenirs resteront attachés à la petite ville de Saint-Georges de Montaigu, en Poitou [2], et à une autre localité devenue comme elle moins importante aujourd'hui, mais dont la célébrité fut grande autrefois dans le diocèse de Bayeux. Nous allons raconter ce qui regarde chacun d'eux. A six ou huit lieues et au sud-est de Vertou, sur le sol figuré aujourd'hui par une plaine accidentée et que couvrent, à de petites distances, quelques villages populeux, de riants bouquets de bois séparent ces centres d'action humaine, et çà et là on voit les hameaux ou les solitudes arrosés par des cours d'eau qui leur prodiguent une habituelle fraîcheur. Il y avait eu là une ville jadis florissante et considérable, mais réduite, au temps dont nous parlons, à une ombre d'elle-même par les malheurs qu'elle avait subis. C'était *Durinum*, nom latinisé après l'invasion des Romains dans le pays, mais dont l'origine, bien antérieure à cette catastrophe, devait remonter à quelque appellation celtique. Célèbre parmi les stations échelonnées sur les voies publiques, de vastes débris de son ancienne splendeur jonchaient le sol dans un assez large périmètre. Le confluent des deux Maines, près duquel on l'avait assise [3], favorisait son commerce, emportant ses barques jusqu'à la Loire par la Sèvre-Nantaise, où se jettent d'abord leurs eaux confondues. Ce

1. L'abbaye des Deux-Jumeaux, autour de laquelle s'étaient réunies des familles qui y formèrent bientôt un centre assez considérable, était florissante au IXe siècle, quand les Normands la détruisirent. On s'y occupait surtout de la transcription des livres. Les Deux-Jumeaux ne sont plus qu'un hameau de deux à trois cents habitants, dans le canton d'Isigny, et ne possèdent que leur église du XIIe siècle, encore assez bien conservée, quoique ne servant plus au culte, qui se fait à Longueville, non loin de là. Ce n'était plus, en 1790, qu'un simple prieuré-cure dépendant de l'abbaye de Cérisy.

2. Saint-Georges n'est plus aujourd'hui qu'un gros bourg de 2,500 âmes, chef-lieu d'une de ces paroisses de la Vendée presque toutes aussi peuplées que beaucoup de lieux qui, ailleurs, portent le nom de villes, en souvenir de leur vieille enceinte de murs plus ou moins complétement disparus. Placée sur la route 137, entre Saint-Fulgent et Montaigu, elle domine, au sud et au nord, des vallons que la grande et la petite Maine arrosent de leurs eaux, parfois très-profondes. Ses jardins s'épandent à mi-côte jusqu'à ces deux rivières, au-delà desquelles de charmantes prairies s'ombragent de ces plantations agrestes qui indiquent dans la Vendée cette partie du pays qu'on appelle le Bocage.

3. Ces deux rivières s'appelaient alors *Meduanæ*. Elles prennent leur source au milieu du Bocage, l'une aux Herbiers, l'autre aux Essarts.

commerce avait de la célébrité au IVe siècle, quand Durinum fut renversé par l'invasion des Armoricains. Une population, qu'on prétendait avoir été de vingt mille âmes, était restée peu nombreuse après la destruction de la cité, et il n'y avait guère plus que des demeures pauvres et disséminées. Ces habitations s'échelonnaient, au milieu de landes et de terres à peine cultivées, jusqu'à une colline qui devait devenir plus tard Mont-Aigu, et sur le plateau de laquelle on ne voyait que de rares cabanes s'abriter sous de grands bois contre le souffle du septentrion. Au centre du village, à peu près sur l'emplacement actuel du calvaire qui s'élève au pied de celle des deux collines encore habitées, Martin posa ses deux monastères de vierges et d'apôtres : le premier, sur ce même emplacement où existe encore le *Grand-Logis ;* le second, au lieu même occupé par l'école actuelle de l'instituteur, et qui porte encore le nom de prieuré.

A l'aide d'un travail aussi actif que celui des moines, l'œuvre avança rapidement, et les deux familles furent bientôt installées. Ce fut de Durinum que partirent, dès lors, comme d'un centre nouveau, les rayons qui éclairèrent la contrée, et cette partie du Poitou dut à Martin lui-même, et aux religieux qui le secondèrent, le bonheur de se relever et de goûter une prospérité inattendue. Pendant que ces hommes de foi et de labeur se remettaient à l'œuvre pour cette vigne abandonnée, les femmes, qui n'étaient pas alors soumises à une stricte clôture, mais non moins fidèles à leur sainte mission, visitaient les pauvres, portaient la joie et l'esprit de Dieu au foyer de chaque famille ; et d'une terre à demi barbare on vit bientôt germer les fruits excellents dont la saveur s'est perpétuée jusqu'à nos jours par des mœurs plus douces et une plus ferme énergie du sentiment chrétien.

Nos deux nouvelles familles monastiques ayant reçu de leur bienheureux fondateur la même règle que suivaient ses autres maisons, tout devait encore marcher par lui, et tout devint pour lui un surcroît de vigilance et de fatigues. Car, après avoir procuré à chacune de ces deux dépendances des supérieurs dont la capacité lui était connue, et qu'il choisissait toujours parmi ceux dont l'âge, l'intelligence et l'instruction étaient autant de garanties de leur expérience et de leur sagesse, il n'abandonnait pas plus là qu'ailleurs son droit et son devoir de les visiter de temps à autre, et d'y apporter, avec ses touchants exemples d'humilité et de zèle, ses conseils et ses encouragements. Souvent il venait prendre dans le monastère des hommes deux ou trois compagnons qu'il s'associait pour des courses évangéliques, au moyen desquelles il renouvelait dans les villages environnants l'esprit de foi, qu'il y fallait accroître si l'on ne voulait pas qu'il s'y affaiblît. Ainsi accompagné, il entreprenait à pied des voyages plus ou moins longs, durant lesquels leurs pieux entretiens étaient souvent interrompus par les difficultés des chemins qu'il leur fallait se frayer eux-mêmes pour abréger leur trajet, ou pour trouver à travers les rochers et les broussailles des hameaux isolés dont ils ne s'inquiétaient pas moins que des plus opulentes cités. C'est de la sorte que furent évangélisées, selon les traditions encore conservées dans le pays, les localités déjà importantes connues aujourd'hui sous les noms plus modernes des Herbiers, des Essarts, de Mouchamps, de la Roche-Servière et de Clisson. Tiffauges, Vendrenne, Aigrefeuille n'échappèrent pas plus à l'ardeur sacerdotale du Saint, non plus que Beaupreaux, Chemillé, Vihiers, qui ne furent pas les extrêmes limites de son laborieux apostolat ; car, outre l'Anjou où sa mémoire est encore vénérée dans plusieurs églises de son nom, et la Bretagne où il reste

honoré du même culte, il ne faut pas oublier que du bas Poitou il ne pouvait manquer de revenir souvent vers les parties supérieures de la province. Ansion, dont il guida aussi la marche, au moins pendant ses vingt dernières années, lui imposa de fréquents voyages. On le vit sans cesse soit dans les grands centres d'administration civile, soit dans les campagnes, où beaucoup d'idolâtres étaient encore et se convertirent à sa voix pour former des bourgades chrétiennes, soit enfin aux lieux moins importants semés dans leurs enclaves, et qui, plus populeux, accueillirent et aimèrent bientôt les apôtres si ardents à leur verser les trésors de la sainte parole. Après ces missions, il revenait à Vertou, qui était sa résidence la plus habituelle, et y reprenait ses exercices de solitaire et sa paternelle sollicitude de tous les jours.

Au milieu de ces labeurs, un nouvel avertissement lui fut donné du compte qu'il aurait bientôt à rendre de son administration au chef suprême des pasteurs. C'était en 596. Un jour qu'il était parti de Vertou, pour se rendre à Saint-Georges, il se reposait un peu, après une marche fatigante, et le sommeil s'empara de lui. Pendant qu'il s'y abandonnait, un ange lui apparut, et, lui ordonnant de retourner à son cloître, l'avertit que sa mort n'était pas éloignée et qu'il devait s'y préparer. Réveillé aussitôt, il revint sur ses pas, et, quand il était encore à trois quarts de lieue de l'abbaye, les cloches se prirent à s'ébranler d'elles-mêmes, et donnèrent un son beaucoup plus clair que de coutume. Les frères, étonnés, se doutèrent du retour du saint abbé qu'ils n'attendaient pas si tôt, et, tout joyeux, se portèrent à sa rencontre au chant des psaumes et des cantiques. Bientôt ils arrivent à l'église, où il entre à leur suite, et là, dans une prière fervente, il recommande ce troupeau au suprême Pasteur. Après quoi, se relevant, il se rend dans le cloître, où il fait rangèr autour de lui tous ses religieux ; puis, fixant dans la terre, au milieu d'eux, le bâton pastoral que ses pieuses mains ne quittaient plus depuis longtemps, et qui, par la bonté divine, avait fait au besoin jaillir de nombreuses fontaines : « Voici », leur dit-il, « que je vous laisse le signe de ma juridiction sur vous. Vous le regarderez comme une preuve que j'ai aimé d'un amour de préférence le lieu où je vous rassemblai autrefois sous la protection de Jésus-Christ. Qu'il vous rappelle ma présence, car il sera dans les siècles à venir d'un grand secours à plusieurs. Je n'ai plus longtemps à demeurer avec vous : ma fin approche en ce monde ; préparez-vous à cette séparation, et suivez-moi par la voie que je vous ai tracée, afin de ne point perdre la part qui vous est échue de ma couronne. Je vous laisse, avec la paix de Jésus-Christ, toute l'affection de mon cœur ; je vous recommande à ce Dieu que vous avez suivi, et je le conjure de vous amener tous, par sa grâce, au bonheur de son royaume éternel ». Après ces paroles, il leur donna à tous le baiser de paix, et, afin de ne pas manquer un seul instant à sa tâche paternelle, il se remit en route pour la visite projetée du monastère de Saint-Georges.

Mais un dernier gage de sa sainteté restait à Vertou et ne tarda pas à y faire admirer le don de prophétie que Dieu venait d'accorder à son serviteur. A peine il était parti qu'on vit cette crosse abbatiale plantée par lui, et dont le bois desséché avait si longtemps soutenu ses pas, retrouver sa séve perdue, laisser paraître des bourgeons et commencer ainsi à devenir cet if vigoureux et magnifique dont les feuilles furent dès lors salutaires aux malades, et guérissaient de la fièvre ceux qui en usaient avec confiance. Ce miracle permanent, qui se perpétua jusque dans les derniers temps de l'abbaye, fit de ce merveilleux arbre l'objet du respect de toute la contrée

et de tous les étrangers qui visitaient Vertou. Quand les princes de Bretagne y revenaient, ils n'entraient dans l'église qu'après s'être agenouillés devant le tronc vénéré. Le roi Alain III, entre autres, n'y manquait jamais, et se glorifiait de suivre en cela l'exemple de ses aïeux [1]. Personne n'osait toucher à ses branches, à son feuillage que pour s'en procurer un légitime soulagement à quelque infirmité. Toute autre raison de s'en attribuer était une profanation bientôt suivie d'un châtiment. On cite à ce sujet celui qu'encoururent deux soldats normands qui, au temps de l'invasion de ces Barbares, vers 843, s'avisèrent d'y monter pour choisir dans ses branches de quoi se faire un arc : l'un perdit les yeux par un éclat du bois qu'il voulait couper, l'autre tomba de haut et se brisa le cou. Un troisième, que ces tristes événements n'intimidaient point, tenta d'y monter, mais le pied lui manqua, et dans sa chute il se cassa la jambe. Décidément le reste comprit qu'il ne fallait plus s'y risquer et se sauva au plus vite. Tant d'événements, qu'on ne pouvait attribuer qu'à une protection céleste, avaient pénétré les bons moines de vénération pour leur cher arbre.

Pendant que les premières efflorescences de l'arbre de notre Saint venaient jeter une joie si pure au cœur désolé de ses enfants de Vertou, il agissait à Durinum comme s'il n'eût rien su de sa mort prochaine, s'y occupait du prochain et de ses frères bien plus que de lui-même, et n'ôtait rien à sa sollicitude, à ses prières, à ses mortifications. Il redoublait au contraire pour chacun les pieuses exhortations à bien faire, à marcher vers le but commun et à ne rien refuser à Dieu de ce qu'il pouvait exiger de ceux dont toute la vie était un continuel témoignage de sa prédilection. Au milieu de ces soins et de ces fatigues, il fut saisi un jour par la fièvre, premier symptôme d'une maladie plus inquiétante : une pleurésie se manifesta bientôt, et ses progrès rapides ne laissèrent plus d'espérances. Il n'en fallut pas plus à un vieillard de soixante-quatorze ans pour le rapprocher d'une mort certaine. Il ne pouvait douter que l'avertissement de l'ange ne fût sur le point de s'accomplir ; et, en effet, l'heure solennelle allait sonner. Quelque affaiblies que fussent ses facultés corporelles, celles de l'esprit restaient entières. Son cœur demeurait uni à Jésus-Christ; il attendait, joyeux et serein, le moment du départ et l'appel définitif du juge miséricordieux de son âme. Autour de sa pauvre couche, religieux et moines étaient agenouillés, pleurant et sollicitant sa dernière bénédiction. Et comme il était silencieux et recueilli, priant pour eux autant que pour lui-même, il aperçut tout à coup près de lui une troupe rendue visible de démons furieux, dont les cris horribles épouvantèrent l'assistance. Seul, le Saint ne s'en émut point. Se rappelant le grand thaumaturge dont il portait le nom, et ses paroles prononcées en une circonstance toute semblable, il s'écria de toute sa voix : « Que faites-vous là, esprits de ténèbres? Sortez, Jésus m'a racheté, je ne puis être perdu avec vous ». Il parlait encore que déjà l'ennemi était disparu. Le dernier combat était livré, la dernière victoire remportée. Il ne restait plus au Saint rien à faire ou à dire ; son corps s'affaissa, et son âme, dépouillée enfin de ce qui restait en lui de mortel, s'échappa vers ces demeures désirables où l'on ne trouve plus que les saintes joies des Bienheureux, où elle contemple à jamais face à face celui qu'elle n'avait pu saisir ici-bas que par les espérances de sa foi. Cette bienheureuse mort arriva le 24 octobre 601. Le Saint, nous l'avons dit, était dans sa soixante-quinzième année ; il y en avait vingt-sept qu'il

1. C'est en 851 que les Bretons s'emparèrent du pays d'Herbauge, et Alain III y régna de 877 à 907.

avait jeté les fondements de son premier monastère de Vertou, et à peu près vingt depuis l'établissement de Saint-Georges.

On le représente à genoux dans la solitude et priant Dieu.

CULTE ET RELIQUES.

A la nouvelle de la mort du Saint, les moines de Vertou se rendirent au monastère de Saint-Georges, afin de ramener son corps dans la grande abbaye. Les religieux de Saint-Georges s'y étant opposés, ceux de Vertou enlevèrent secrètement le corps pendant la nuit, le transportèrent aussitôt à Vertou et le placèrent honorablement dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. Selon l'usage du temps, ses précieux restes furent déposés dans un cercueil de pierre qui fut encastré dans le pavé de cette église, et dont on voyait, naguère encore, le couvercle conservé avec soin sur le lieu même de sa sépulture, seul reste de ce mémorable monument échappé aux ravages des premières invasions, et que Mabillon citait comme existant toujours, quand il écrivait ses *Annales de l'Ordre de Saint-Benoît*. Cette pierre continuait alors d'attirer la vénération publique.

Le corps du Saint fut exhumé en 843, à l'approche des Normands qui venaient de prendre d'assaut la ville de Nantes, et placé dans une châsse d'or, parée de pierres précieuses, qui fut aussitôt transportée dans une petite ville nommée alors *Noviheria*, que l'on s'accorde aujourd'hui à reconnaître pour le bourg actuel de Gennes, posé sur la rive gauche de la Loire, à quatre ou cinq lieues au-dessus de Saumur. Quelques heures après ce sauvetage, le monastère de Vertou fut envahi, mis à sac, brûlé et détruit de fond en comble. Les deux abbayes fondées à Saint-Georges eurent le même sort ; mais aussitôt après le départ des Normands, les moines s'empressèrent de revenir et de les relever de leurs cendres. De Gennes, la châsse de saint Martin fut transportée à l'abbaye d'Ansion, autrement dit Saint-Jouin-sur-Marne, et déposée à côté du corps de saint Jouin, son premier abbé, dans l'église abbatiale dédiée à saint Jean-Baptiste. De nombreux miracles obtenus par l'intercession de saint Martin rendirent son nom célèbre dans la contrée et contribuèrent singulièrement à renouveler dans cette région du haut Poitou le sentiment religieux des populations.

Plus tard, ses reliques furent portées dans une autre église du monastère de Saint-Jouin, bâtie sous l'invocation de saint Pierre. Il y a lieu de croire que ce fut alors que l'on accorda certaines parties considérables à diverses églises. Mabillon affirme que de son temps on vénérait le chef du Saint et quelques-uns de ses ossements renfermés dans une châsse à l'abbaye de Saint-Florent de Saumur. Deux billets, dont l'un, fort ancien, était à peine lisible, et l'autre était daté de 1661, constataient deux recognitions faites à différentes époques, ce qui n'avait pas empêché qu'une autre ouverture de cette même châsse se fît en 1665 par dom Joachim Le Comtat, visiteur de l'abbaye, ce qui fut attesté en outre par le sous-prieur Pierre Le Duc. En 1692, les Pères de Vertou, privés de toutes leurs reliques, aussi bien que ceux de Saint-Jouin depuis les dévastations sacriléges de 1562, sollicitèrent de leurs frères de Saumur quelque portion de ce que ceux-ci avaient pu soustraire aux indignes profanateurs. Dom Hugues, alors prieur de Saint-Florent, procéda, le 1er décembre, à une nouvelle visite de la châsse, où furent trouvées les mêmes reliques mentionnées en 1661. Le 16 mars suivant, l'abbaye consentait à une concession de haute importance. Elle cédait au prieuré de Vertou le chef entier de saint Martin, dont elle ne se réservait que les « deux os pariétaux et les deux os pétreux », et ce chef vénérable y fut reçu le 19 avril et remis aux mains du prieur claustral dom Jean Blusson.

Cette récupération dédommageait amplement Vertou de la perte qu'il avait faite en 1562. C'est sans doute cette relique insigne, et non celle d'un des bras du Saint, que leur église perdit en 1791, lors de la violation par les régénérateurs constitutionnels. Le procès-verbal d'une autre saisie faite en 1793 constate l'enlèvement d'un buste de saint Martin, d'un autre de saint Benoît, d'un bras et d'une main, le tout en argent, aussi bien qu'un encensoir ; le tout fut envoyé à la monnaie du *district*, c'est-à-dire à Nantes, et pesait dix-huit marcs deux onces. On n'oublia qu'un ciboire et un calice de même métal. Sur ce dernier, qui fait partie du trésor actuel de l'église de Vertou devenue paroissiale, sont gravées les armoiries du prieuré.

A cette époque malheureuse disparut ainsi le couvercle du premier cercueil en pierre dans lequel avait reposé en 601 la dépouille mortelle du Saint, et que n'avait pas cessé de fréquenter avec confiance toute la population du pays. Ces pieux trésors subirent la loi commune et furent perdus sans retour. Nous ne savons aucune autre église qui en possède maintenant.

Quarante paroisses du Poitou l'ont encore pour patron et font sa fête, comme à Saint-Georges, le 25 octobre, quoiqu'il soit mort le 24. Presque toutes ont ce vocable dès leur fondation et rappellent par lui une mission du Saint ou un prodige opéré par son intervention près de Dieu. Ainsi le Lion-d'Angers, Saint-Georges de Castel-Oison, et bien d'autres, ont consacré par son patronage la lumière évangélique reçue de lui en leurs premiers jours. Le Pont-Saint-Martin, sur la rivière d'Ognon et à une petite distance du lac de Grand-Lieu où elle se perd, est encore un de ces témoi-

gnages. On connaît Saint-Martin-de-Dreux, commune de la Vendée, et la rivière de Saint-Martin, formant une île avec l'Auxances, et qui se décharge dans le havre de la Gachère. Celle-ci est connue sous le nom de *Vertona* dans les actes latins, ce qui se lie certainement à quelques souvenirs de la première abbaye fondée par saint Martin. Plusieurs églises paroissiales portent aussi le nom de notre Saint dans le diocèse de Nantes. Tous ces lieux rappellent dans les traditions locales une influence directe du saint abbé. Aussitôt après sa mort bienheureuse, on vit ses frères et ses enfants lui élever un autel à côté de tous ceux de saint Jouin. Celui-ci, de son côté, avait aussi son culte dans la Bretagne, où nous trouvons, entre autres, sous son vocable, l'église paroissiale de Moisdon-la-Rivière, à deux ou trois lieues au sud de Chateaubriand. Mais Ansion avait donné l'exemple des pieux souvenirs de l'un de ses plus illustres Pères : il fut suivi dans tous les prieurés ; et les Bénédictins, soit avant, soit après l'intromission de la congrégation de Saint-Maur, n'ont cessé de regarder Martin comme une de leurs gloires les plus pures.

Le culte de saint Martin ne resta pas renfermé dans le Poitou : le Maine, l'Anjou, la Bretagne (à Nantes et à l'abbaye de Saint-Méen) l'invoquent aussi, soit le 24 octobre, qui est sa principale fête d'après le martyrologe romain et celui d'Usuard, soit au 8 mai et au 9 décembre d'après celui d'Adon, mais ces deux dernières dates se rapportent probablement à quelques-unes des translations dont nous avons parlé et dont l'histoire ne précise plus le jour.

Entre autres lieux consacrés en l'honneur du saint abbé de Vertou, on trouve, à une très-petite distance de la ville du Lude, au diocèse d'Angers, une paroisse de Dissé, aujourd'hui réunie à celui du Mans, et dont saint Martin est le patron. Elle était autrefois à la présentation du chapitre d'Angers et à la collation de l'évêque.

Extrait de l'*Histoire de saint Martin, abbé de Vertou et de Saint-Jouin-de-Marnes*, par M. l'abbé Auber, chanoine de l'Eglise de Poitiers et historiographe du diocèse.

SAINT EREMBERT DU PECQ,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE ET CONFESSEUR (678).

On croit que saint Erembert naquit au bourg du Pecq, près de Saint-Germain-en-Laye, au diocèse actuel de Versailles, et qu'il s'enferma, jeune encore, dans le monastère de Fontenelle, en Normandie, où il se forma à la science et à la piété, sous la direction de saint Vandrille, qui en était alors abbé. Mais Dieu ne laissa pas longtemps dans l'obscurité cette âme d'élite : l'autorité de Clotaire III et de sainte Bathilde, sa mère, tirèrent notre Saint du cloître pour le placer sur le siége de Toulouse ; les habitants de cette ville, qui avaient entendu parler de la haute vertu d'Erembert, l'appelaient de tous leurs vœux.

Devenu évêque, il s'appliqua avec le plus grand soin à la pratique de la religion, de la chasteté, de l'humilité, de la continence, étudiant avec soin les Ecritures divines et cherchant à mettre en harmonie ses prédications et ses œuvres. C'est ainsi que, semblable à un éclatant flambeau, il brilla dans la maison de Dieu par la lumière de ses exemples. Sa vertu fut autorisée par des prodiges, parmi lesquels nous devons en rapporter un plus éclatant que tous les autres. Erembert avait quitté sa ville épiscopale pour revoir sa patrie et les parents qu'il y avait laissés. Il arriva à Viocourt (ancien village du territoire de Poissy). Pendant son séjour en ce lieu survint un affreux incendie ; le feu, se communiquant de maison en maison, menaçait de détruire le bourg entier, et tous les efforts paraissaient inutiles pour l'éteindre. Les voisins, désespérant de s'en rendre maîtres, conjurèrent Erembert de prier Dieu pour eux. Or, il y avait en ce lieu une basilique dédiée à saint Saturnin, martyr. Le prélat se trouvait en prière dans cet oratoire lorsque les cris de la multitude effrayée et les coups redoublés dont elle frappait les portes du temple arrivèrent jusqu'à lui. Le secours du ciel fit ce que n'avaient pu faire les moyens humains. Erembert fut touché des maux et des plaintes de la foule ; prenant alors son bâton pastoral, il le présenta aux flammes, et continua sa prière. Aussitôt le vent qui menaçait de propager l'incendie sur le village entier s'apaisa, et, perdant toute sa violence, le feu s'éteignit. Aux larmes succéda la joie, et la tristesse fit place à la reconnaissance.

A peu près à cette époque (vers 668), Erembert se retira au monastère de Fontenelle, dont Lambert était alors abbé ; il y vécut quelque temps en grande sainteté, et parvint à une extrême vieillesse. C'est là qu'il mourut le 14 mai 678. Il avait conservé jusqu'à la fin de sa vie le titre d'évêque de Toulouse. Son corps fut déposé dans la partie inférieure de l'église Saint-Paul de

Fontenelle. En 704, saint Bain, cinquième abbé de ce lieu, le transféra dans l'abside de la même basilique, et orna son sépulcre d'une couronne demi-circulaire qui formait comme une espèce de dôme au-dessus du tombeau. Le corps du saint évêque reposa pendant plusieurs années dans l'église Saint-Paul : un concours immense de peuple avait lieu à son tombeau et il s'y opérait un grand nombre de miracles.

Au commencement du XIe siècle, Gérard, abbé de Fontenelle, ayant retrouvé le corps de saint Erembert au milieu des ruines de l'église de Saint-Paul, le transporta dans la voisine, celle de Saint-Pierre, où il demeura jusqu'à sa translation à Abbeville. L'église Saint-Saturnin de Fontenelle était située sur une colline, hors du monastère, vers le septentrion. Ce fut là que les reliques du premier évêque de Toulouse furent d'abord placées. Après la mort d'Erembert, on y porta le bâton pastoral du saint évêque avec lequel il avait arrêté l'incendie. L'oratoire de Saint-Saturnin ayant été détruit, ce bâton ainsi qu'un habit de saint Erembert furent portés à Bruyères, village du diocèse de Toulouse. On rapporte qu'il existait en ce lieu un prêtre dont la vie n'était pas très-régulière, et qu'ayant voulu se revêtir de l'habit de saint Erembert, il fut aussitôt saisi d'une fièvre ardente dont il ne put être délivré que par des prières au saint évêque. Ces reliques précieuses furent plus tard transportées de nouveau à Fontenelle.

Extrait de l'*Histoire de l'Eglise de Toulouse*, par M. l'abbé Salvan.

XXVe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint CHRYSANTHE et sainte DARIE, sa femme, martyrs, qui, après plusieurs supplices qu'ils endurèrent pour Jésus-Christ sous le préfet Célerin, furent condamnés, par l'empereur Numérien, à être jetés dans une sablonnière sur la voie Salaria, où ils furent accablés, tout vivants, de terre et de pierres. 284. — Encore à Rome, la naissance au ciel de quarante-six soldats, qui furent baptisés tous ensemble par le pape saint Denis, et aussitôt après décapités par sentence de l'empereur Claude, et enterrés sur la même voie Salaria. Cent vingt et un autres martyrs furent aussi ensevelis dans le même endroit : parmi eux étaient quatre soldats de Jésus-Christ : Théodose, Lucius, Marc et Pierre. 269. — A Soissons, les saints martyrs CRÉPIN et CRÉPINIEN, nobles romains, qui, durant la persécution de Dioclétien et sous le président Rictiovare, après des tourments horribles, eurent la tête tranchée et remportèrent par ce supplice la couronne du martyre. Leurs corps furent depuis reportés à Rome, et honorablement déposés dans l'église de Saint-Laurent *in Panisperna*. 285 ou 286. — A Florence, saint Miniat, soldat, qui combattit vaillamment pour la foi de Jésus-Christ, sous l'empereur Dèce, et reçut la couronne d'un glorieux martyre [1]. 251. — A Torre, en Sardaigne, les saints martyrs Prote, prêtre, et Janvier, diacre, qui, ayant été envoyés dans cette île par le pape saint Caïus, furent mis à mort au temps de Dioclétien, sous le président Barbare. 303. — A Constantinople, les saints Martyre, sous-diacre, et Marcien, chantre, qui furent massacrés par les hérétiques sous l'empire de Cons-

1. « L'intérieur de la cathédrale de Florence », dit Mgr Gaume, « est riche de monuments, de statues et de tombeaux. Au premier rang des statues figure celle de saint Miniat, martyr : elle est de grandeur colossale. Pour honorer des vertus et un courage surnaturels, je conçois que l'art excède les proportions ordinaires. Miniat, soldat romain, était en garnison à Florence lorsque Dèce ralluma le feu de la persécution contre les chrétiens. Le vétéran, sommé de sacrifier aux idoles, montra qu'il savait braver pour son Dieu la mort qu'il avait tant de fois bravée pour son prince : il la reçut au milieu des tourments. Son triomphe prépara celui de la légion thébéenne, et Florence a conservé religieusement un nom que le ciel écrivit dans ses fastes immortels. Les reliques du glorieux Martyr reposent dans une église dédiée en son honneur hors de la porte *di san Miniato*. Ce vénérable sanctuaire, soutenu par trente-six colonnes de marbre d'une élégance remarquable, mérite l'attention particulière du voyageur ». — Mgr Gaume, *Les trois Rome*.

tance [1]. — A Rome, saint BONIFACE, pape et confesseur. 422. — A Périgueux, saint FRONT, qui, sacré évêque par l'apôtre saint Pierre, convertit à Jésus-Christ, avec l'aide d'un prêtre nommé Georges, la plus grande partie de ce pays, et, tout brillant de la gloire de ses miracles, se reposa en paix. 74. — A Brescia, le bienheureux décès de saint Gaudence, évêque, illustre par son érudition et par sa sainteté [2]. Vers 420. — En Gévaudan, saint HILAIRE, évêque. 540.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Ajaccio, Amiens, Angers, Arras, Auch, Autun, Beauvais, Chartres, Coutances, Lyon, Paris, Poitiers, Rennes, Rodez, Soissons et Tours, les saints Crépin et Crépinien, martyrs, cités au martyrologe romain de ce jour. 285 ou 286. — Aux diocèses d'Arras et de Châlons, saint Chrysanthe et sainte Darie, martyrs, cités aujourd'hui au même martyrologe. — A Bayeux, saint Rufinien, deuxième évêque de ce siége et confesseur [3]. IIe s. — Au diocèse de Bayeux, saint Loup ou Leu, troisième évêque de ce siége et confesseur. Né à Bayeux d'une honorable famille, il fut baptisé par saint Rufinien qui lui conféra le diaconat. Ses vertus et son zèle lui méritèrent d'être choisi pour succéder à ce saint prélat. Sylvestre, qui gouvernait alors l'église métropolitaine de Rouen, le sacra après l'avoir élevé à la prêtrise [4]. IIIe s. — Au diocèse de Cahors, saint Capuan, évêque de ce siége et confesseur, célèbre par sa grande érudition. Il combattit généreusement l'erreur des Ariens qui, de son temps, infestaient l'Aquitaine. On rapporte que sa grande occupation était de former dans la science et la piété des jeunes gens qu'il allait recueillir dans son diocèse et jusque dans les pays étrangers. Vers l'an 752. — Aux diocèses de Carcassonne et de Nice, saint Boniface Ier, pape et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 422. — Aux diocèse du Puy et de Périgueux, saint Front, évêque, cité aujourd'hui au même martyrologe. 74. — Au diocèse de Cologne, saint Raphaël, archange [5]. — Au diocèse de Mende, saint Hilaire (Iltier, Chelirs), évêque de ce siége, cité au martyrologe romain de ce jour. 540. — Au diocèse de Nantes, saint Martin, abbé de Vertou et de Saint-Jouin-de-Marnes, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 601. — Au diocèse de Quimper, saint Goueznou (Goisenou, Guinou), évêque. Après la mort de son père, riche gentilhomme breton, il se bâtit un oratoire dans un lieu appelé Land, à quatre milles de Brest; plus tard il changea cet oratoire en véritable monastère et y forma de nombreux disciples. Ce fut l'origine du bourg actuel de Gouesnou (Finistère, arrondissement et canton de Brest). Choisi, à cause de ses vertus, pour remplir le siége de Léon, il en devint un des plus brillants ornements [6]. 675. — Au diocèse de Verdun, fête de la translation

1. Ils furent ensevelis hors de la ville de Constantinople, près de la porte Mélandèse, dans le lieu même où l'on exécutait les criminels. Sozomène témoigne qu'il s'y fit depuis des miracles qui furent cause qu'on purifia le lieu et qu'on y bâtit en leur honneur une église, au milieu de laquelle se trouvait leur tombeau. Ce fut saint Jean Chrysostome qui la commença; elle fut dédiée, en 427, par Sisinne, un de ses successeurs. — Baillet.

Les Bollandistes (tome XI d'octobre, page 569) donnent aux saints Martyre et Marcien le titre de *notaires* ou secrétaires de saint Paul, patriarche de Constantinople. Les *notarii*, dans l'antiquité profane et ecclésiastique, étaient, à proprement parler, des sténographes. Ils écrivaient sous la dictée, avec une rapidité incroyable, et par signes abréviatifs, *notæ*. Fort répandus chez les anciens, ces notaires ne le furent pas moins parmi les chrétiens. Le plus important de leurs offices fut de recueillir les Actes des Martyrs. C'est par ce moyen que nous sont parvenus les Actes que nous possédons, publiés pour la plupart par le bénédictin Ruinart, et dont plusieurs remontent au commencement du IIe siècle. Les notaires ecclésiastiques étaient aussi chargés d'écrire les Actes des Conciles, ainsi que les discussions qui avaient lieu au sein de ces assemblées. Les Pères de l'Eglise, les patriarches, les évêques étaient entourés de *notarii*. — L'abbé Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*.

2. On voit, par ce qui nous reste de ses écrits, qui consistent principalement en *discours*, qu'il était très-instruit des dogmes de la religion et qu'il ne manquait pas de zèle pour l'instruction de son peuple et le maintien de la foi catholique. Il parut à Brescia, en 1738, une édition des œuvres de saint Gaudence : elle est due aux soins du cardinal Quirini et de l'abbé Galéardi. La *Patrologie latine* de M. Migne (tome XX) a reproduit cette édition. — Cf. Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*.

3. On sait peu de choses sur ce prélat qui, dit-on, était né à Rome et avait aidé dans ses travaux apostoliques saint Exupère (1er août) qui, dans les dernières années de sa vie, l'avait élevé au sacerdoce. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Exupère, sous le maître-autel, du côté de l'Evangile. — *Gallia Christiana nova*.

4. Plusieurs églises du diocèse de Bayeux sont dédiées sous l'invocation de saint Loup. On l'inhuma dans celle de Saint-Exupère. Nous avons donné, dans la vie de saint Exupère (tome IX, page 183), quelques détails sur ses reliques : nous y renvoyons nos lecteurs.

5. Voir le martyrologe de France du jour précédent.

6. On rapporte qu'il mourut à Quimperlé où il fut inhumé. Plus tard, ses reliques furent transférées, partie à Léon, partie à Gouesnou. Cette dernière localité en fut privée en 93 : le chef et le bras en argent qui les renfermaient ayant tenté la cupidité des révolutionnaires, ils s'en emparèrent, et, depuis cette funeste époque, les reliques ont été perdues : il n'en reste plus qu'un doigt qui est encore l'objet de la vénération des fidèles. Le culte de saint Goueznou était établi dans les diocèses de Léon, de Dol et de

des reliques de saint Gaon (Gon, Gond, Godon, Gand), anachorète, dont le décès est marqué au martyrologe de France du 26 mai, jour sous lequel nous avons esquissé sa notice. VIIe s. — Au diocèse de Viviers, saint Agripan ou Agrève *(Agripanus)*, évêque de l'Eglise du Velay, dont le décès est marqué au martyrologe de France du 1er février, jour sous lequel nous avons donné sa vie. VIIe s. — A l'Abbaye-sous-Plancy (Aube, arrondissement d'Arcis-sur-Aube, canton de Méry-sur-Seine), au diocèse de Troyes, saint Espain *(Spanus)*, martyr en Touraine avec ses huit frères Lupicin ou Loup *(Lupus)*, Bénin *(Benignus)*, Bié *(Beatus)*, Marcellien, Messain ou Messauge *(Messapius)*, Geniteur ou Génitou *(Genitor)*, Principin et Tridoire [1]. IVe s. — Au diocèse de Nancy, saint Amon, deuxième évêque de l'ancien siége de Toul, et dont nous avons parlé au 23 octobre. — A Reims, le décès de saint Celsin ou Soussin *(Celsinus)*, prêtre et confesseur, disciple de saint Remi (1er octobre) et fils de sainte Balsamie (14 novembre) [2]. Vers 532. — Au territoire de Bourges, saint Dulcard (Ouchard, Douchard), confesseur. Après avoir passé la majeure partie de sa vie dans le monastère de Micy ou Saint-Mesmin, au diocèse d'Orléans, il vint mourir dans un désert des environs de Bourges, appelé alors *Victoria*, et où s'élève aujourd'hui le village de Saint-Doulchard (Cher, arrondissement de Bourges, canton de Mehun-sur-Yèvre). 584. — A Fécamp (Seine-Inférieure), au diocèse de Rouen, sainte Hildemarque (Hildemarche, Childemarque), native de Bordeaux, vierge et abbesse du monastère bénédictin de Fécamp *(Fiscannum)*. Vers 635. — Autrefois, au diocèse de Toulouse, mémoire de sainte Silisse, vierge [3]. — A Vaison (Vaucluse), saint Théodose, évêque de cet ancien siége, déjà cité au martyrologe de France du 14 février. 554. — A Bayeux, saint Ausiac, prêtre, disciple de saint Loup, cité plus haut. IIIe ou IVe s. — Au diocèse de Saint-Claude, saint Maur, confesseur, qu'on a bien longtemps confondu à tort avec saint Maur, disciple de saint Benoît, fondateur et abbé de Glanfeuil (15 janvier). Il a donné son nom au village de Saint-Maur (Jura, arrondissement de Lons-le-Saulnier, canton de Conliége) où l'on conserve ses reliques [4]. Epoque incertaine.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Rome, les saints martyrs Chrysanthe, et Darie, son épouse, qui, après avoir souffert de nombreux tourments sous le préfet Célerin, furent, par ordre de l'empereur Numérien, jetés dans une sablonnière, sur la voie Salaria, et ensevelis tout vivants sous la terre et les pierres dont on les accabla. 284.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — A Sasso-Ferrato (Etats de l'Eglise), le décès du bienheureux Albert, confesseur, qui réforma d'une manière merveilleuse la discipline régulière dégénérée dans le monastère de Sainte-Croix de Tripudio, et dont le corps repose dans l'église du même monastère où il est en grande vénération [5]. 7 août 1350.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — En Etrurie, les saints Cresce, Omnion et Empte, qui, du temps de l'empereur Dèce, furent couronnés du martyre. 250.

Saint-Brieuc. Ce dernier a une paroisse qui porte le nom du Saint (Saint-Gouéno, Côtes-du-Nord, arrondissement de Loudéac, canton de Colinée) et l'honore comme son patron. Il donne aussi son nom à une rue et à une fontaine de la ville épiscopale. — *Saints de Bretagne*, par Lobineau et Tresvaux.

1. La Champagne et la Touraine ont voué un culte spécial au glorieux saint Espain. L'église de Meiz-Saint-Espain ou Meix-Saint-Epaing (Marne, arrondissement d'Epernay, canton d'Esternay) a conservé plusieurs de ses reliques, et pendant longtemps la paroisse de la Chapelle-Saint-Luc (Aube, arrondissement et canton de Troyes) honora, dans un buste doré, quelques précieuses parcelles de son corps. Ces généreux athlètes de la foi, dont l'histoire rappelle celle des Machabées, étaient fils d'une femme puissante et noble, appelée Maure, du pays des Goths (midi de la France) et avaient été baptisés par saint Martin de Tours. — *Saints de Troyes*, par M. l'abbé Defer.

2. Il fut enseveli à Reims, près de l'église de Saint-Nicaise, dans un petit édicule *(ædicula cœmeterialis)* que l'on croit avoir été dédié tout d'abord sous l'invocation de saint Maur, martyr (voir *Petits Bollandistes*, tome X, page 105, note 6 au martyrologe de France), mais qui prit, au Xe siècle, le nom de Saint-Celsin. Cet édicule fut, au XIIe siècle, transformé en église collégiale, et s'appela dès lors Sainte-Balsamie. Ce monument fut renversé en 1792 et les reliques de saint Celsin furent perdues. — Nouveaux Bollandistes, tome XI d'octobre, page 585.

3. Les recherches que les nouveaux Bollandistes ont faites et sur sa vie et sur son culte ont été complétement infructueuses et ils ont été forcés de reléguer aux *Prætermissi* du 25 octobre cette mention de Du Saussay qu'ils laissent pour ce qu'elle vaut, sans lui infliger de mauvaise note.

4. Ces reliques ne sont pas un vain trésor pour le village de Saint-Maur. « Le 19 mars 1832 », écrivait aux nouveaux Bollandistes le curé de cette paroisse, « un horrible incendie menaçait de détruire le village entier. J'eus recours aux reliques du Saint et les fis apporter en face des flammes : elles s'éteignirent aussitôt. J'ai connu une femme qui, dans une maladie désespérée, entra en convalescence sitôt que son mari et sa famille eurent imploré l'assistance de saint Maur. Depuis cet incendie dont je viens de vous parler, aucun fléau ne s'est abattu sur ma paroisse, et tout le monde attribue cette faveur à l'intercession de saint Maur ». — Cf. *Acta Sanctorum*, tome XI d'octobre, page 679.

5. Grégoire XVI a approuvé son culte le 30 septembre 1837.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — Saint Bernard, évêque de Vich, en Catalogne, qui s'envola au ciel la veille de ce jour. 1243.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Colfano, dans la Marche d'Ancône, au diocèse de Camerino, le décès du bienheureux François de Calderola, prédicateur et confesseur excellent de notre Ordre séraphique ; il fut admirable par sa piété, sa doctrine, son zèle pour le salut des âmes, et brilla, après sa mort, de l'éclat des miracles [1]. 1507.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — Saint Edouard III le Confesseur, dont la mémoire se célèbre le 13 de ce mois [2]. 1066.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — Saint Etienne, roi et confesseur, dont l'âme s'envola au ciel le 15 août et dont la fête se célèbre le 2 septembre [3]. 1038. — A Soissons, les saints martyrs Crépin et Crépinien. 285 ou 286. — A Rome, saint Evariste, pape et martyr, dont la fête se célèbre le jour suivant. 108.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — A Milan, au monastère de Sainte-Marie des Servites, le bienheureux JEAN-ANGE PORRO, confesseur, de notre Ordre, qui mourut saintement la veille de ce jour. 1506.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — Saint Wenceslas, duc de Bohême et martyr, dont l'Eglise fait la fête le 28 septembre [4]. 936.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, les saints Valerin, Sabin, Valère et Chrysaphe, martyrs. — En Afrique, les saints martyrs Saturnin, Claudien, Prime, Flavien, Zotique, Astier, Cher et Sature. IIe ou IIIe s. — A Torre (Sardaigne), saint Gavin, soldat et martyr, converti à la foi par les saints Prote et Janvier, cités au martyrologe romain de ce jour. Il se fit, en 1848, une invention et une reconnaissance solennelles de ces trois patrons de Torre. 303. — Dans la principauté de Galles, saint Sadwren ou Saturnin ; sainte Canne, son épouse ; saint Crallon, leur fils ; et saint Hilaire ou Elian, surnommé Geimiad ou le Pèlerin, autre fils de sainte Canne qui l'eut d'un second mari. Native de la Bretagne armoricaine, cette sainte famille était allée se consacrer tout entière à Dieu dans le pays de Galles. Sadwren a laissé son nom à l'église de Llansadwrn (comté de Caermarthen) ; Canne a donné le sien à celles de Llanganna (comté de Clamorgan) et de Llangan (comté de Caermarthen). Celle de Llangrallo (Clamorgan) est dédiée à saint Crallon ; et celle de Llanelian (île d'Anglesey) à saint Hilaire. VIe s. — Dans le Munster ou Momonie, province d'Irlande, et spécialement dans la paroisse de Dromdaleague ou Drimoleague (comté de Cork), saint Lasrie ou Lasrien, confesseur, contemporain de sainte Ida ou Ita, vierge et abbesse de Cluain-Credhaill (15 janvier), avec laquelle il eut de fréquents rapports de spiritualité. Fin du Ve s. — Dans l'Ulster ou Ultonie, province d'Irlande, et spécialement dans la ville et le comté de Donegal, saint Caïdée ou Caïdoc (Caoide, Caeti, Caete, Caette), confesseur. VIe s. — A Saint-Marnoch ou Kilmarnock, ville d'Ecosse (comté d'Ayr), saint Marnoch ou Mernoch, évêque et confesseur, patron de cette ville à laquelle il a donné son nom. — A Ceperano, dans les Etats de l'Eglise, saint Arduin ou Ardovin, confesseur, dont le corps repose dans l'église Sainte-Marie-Majeure de cette ville. Vers 627. — En Irlande, saint Lasrien, confesseur, moine de Ruithin (comté de West-Meath), sous la discipline de saint Cartag (14 mai), puis religieux dans l'île d'Inis Pict (comté de Cork), sous celle de saint Domangène. Vers 650. — A Ségovie, ville d'Espagne (Vieille-Castille), saint Frutos ou Fruteux *(Fructus)*, confesseur ; saint Valentin, son frère, et sainte Engratie, leur sœur, tous deux martyrs [5]. 715. —

1. Sa dévotion à la sainte Vierge était très-tendre ; il institua en son honneur, à Monti, une Confrérie à laquelle il donna une statue de cette auguste Mère de Dieu, statue qui est devenue célèbre par plusieurs miracles et sur la tête de laquelle le pape Pie VII, en revenant de son exil en France, plaça une couronne d'or. Ce digne religieux se rendit surtout recommandable par son humilité. Quoique éminent en doctrine, il prêchait d'une manière simple et familière, afin de se mettre à la portée de ses auditeurs qui, souvent, étaient des gens grossiers. Il convertit un grand nombre de pécheurs et s'attira l'admiration publique par le zèle qu'il mit à détruire les haines les plus invétérées. Enfin, rempli de mérites et usé par les travaux ainsi que par les austérités, il termina sa carrière dans le couvent de Cingoli (1507). Le pape Grégoire XVI a approuvé son culte le 1er septembre 1843. — *Continuateurs de Godescard,* au 20 mars.

2. Nous avons donné sa vie au 13 octobre. — 3. Voir la vie de saint Etienne de Hongrie au 2 septembre. — 4. Nous avons donné sa vie au 28 septembre.

5. Nos trois Saints avaient mené la vie solitaire dans un ermitage qu'ils s'étaient construit près de la ville de Sepulveda, sur le Duranton (Castille). Il fut transformé plus tard en prieuré et était encore debout vers le milieu du IXe siècle. C'est là que reposaient les reliques de la sainte famille. Elles allèrent enrichir dans la suite la cathédrale de Ségovie. On finit par les y perdre de vue ; mais, en 1461, il s'en fit une reconnaissance, et elles furent déposées avec honneur dans un nouvel oratoire. Cependant la cathédrale étant tombée en ruines, le trésor fut transféré dans l'église de Sainte-Claire (1522) et ne rentra dans la nouvelle cathédrale qu'en 1558. En 1681, les habitants de Ségovie en firent présent au roi Charles II qui en enrichit le palais de l'Escurial.

Dans les représentations de saint Frutos, on voit une roche se fendre sur son ordre. Les Mahométans

Au monastère grec de Saint-Paul *(S. Paulus de Foresta)*, près Pontecorvo (Terre de Labour), saint Nice, fondateur et abbé de ce monastère. 1000. — A Tibur, aujourd'hui Tivoli, ville des Etats de l'Eglise, saint Clet, confesseur. Tivoli possède quelques-unes de ses reliques. XIe s. — A Roskild, ville de Danemark (Seeland), sainte Marguerite, femme de haute naissance, qui fut assassinée par Herlon, son mari. Ses reliques se conservaient autrefois dans l'église Notre-Dame de Roskild. 1176. — A Arnstein, dans l'ancien diocèse de Trèves, le bienheureux Louis, confesseur, de l'Ordre de Prémontré, fondateur de monastères. XIIe s.

SAINT FRONT OU FRONTON DE LYCAONIE,

PREMIER ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX ET CONFESSEUR

74. — Pape : Saint Lin. — Empereur romain : Vespasien.

O homme, si tu crains de souffrir, si tu aimes à régner, ne sois point sourd à l'appel de Dieu.
Saint Basile le Grand.

Saint Front était israélite, de la tribu de Juda; il naquit dans le pays des Lycaoniens. Il eut pour père Siméon et pour mère Frontonia, fidèles observateurs de la loi, remarquables par l'austérité de leurs mœurs et pleins de foi aux promesses d'un Messie. Nous ignorons quel âge il pouvait avoir lorsque le Sauveur se manifesta au monde; mais une pieuse tradition, fondée sur le témoignage de quelques graves historiens [1], nous apprend que déjà il avait quitté son père et sa mère et s'était retiré sur le mont Carmel, pour y mener la vie érémitique à l'exemple des prophètes Elie et Elisée, origine de l'Ordre des Carmes. La Chronique des Carmes espagnols dit même que saint Front, avant de se retirer sur le Carmel, était un soldat d'Hérode et qu'il fut baptisé par saint Jean. Ce fut probablement sur le Carmel, dans les exercices de la contemplation et l'étude de la loi et des Prophètes, qu'il acquit, pour les perfectionner plus tard à l'école du Sauveur, cette instruction et cette puissance de parole que les historiens lui attribuent et dont ils font les plus grands éloges [2].

Lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ, sortant de sa retraite de Nazareth, se manifesta au monde par ses prédications et ses miracles, les enfants du Carmel, et parmi eux le fils de Siméon et de Frontonia, descendirent de la montagne et se présentèrent à lui. Instruits des saintes Ecritures et justes appréciateurs des oracles des Prophètes, ils n'eurent pas de peine à le reconnaître pour le Messie et s'attachèrent à sa personne.

s'étaient rendus maîtres du pays voisin et voulaient passer outre. Le Saint, pour conserver en paix ses compagnons, alla au-devant des Maures, et, traçant une ligne avec son bâton, il leur défendit de la franchir. Le ciel confirma cette intimation en ouvrant une coupure profonde dans le rocher. La tranchée se voit encore et les gens du lieu l'appellent l'*Entaille de saint Frutos*.

Les papes saint Pie V (1565-1572) et Paul V (1605-1621) permirent de faire un office propre des saints Fratos, Valentin et Engratie. Cette concession, restreinte d'abord au seul diocèse de Ségovie, fut étendue à toute l'Espagne, en 1729, par le pape Benoît XIII. — *Acta Sanctorum*, tome XI d'octobre, page 692 ; *Caractéristiques des Saints*, par le Père Cahier.

1. Le P. Philippe, *Decor Carmeli*, p. 28; Paléonidore, *Antiquitates eremit. mont. Carmeli*, lib. II, c. II, *apud* P. Bonav. *Apost. de S. Martial*, t. Ier, p. 429.

2. C'est ce qui a fait que quelques historiens ont confondu l'apôtre du Périgord avec le rhéteur Fronto, précepteur de Marc-Aurèle.

Saint Front fut baptisé par saint Pierre sur le commandement de Jésus-Christ, et il fut l'un des soixante-douze disciples que le divin Maître choisit et qu'il envoyait, deux à deux, dans toutes les villes et dans tous les lieux où lui-même devait aller, leur ayant donné le pouvoir de guérir les malades, de chasser les démons et de faire toutes sortes de miracles.

En sa qualité de disciple, notre Saint fut témoin de la vie admirable de l'homme-Dieu. Lorsque après l'Ascension et la Pentecôte les Apôtres et les disciples, remplis de l'Esprit divin, se partagèrent la conquête du monde à l'Evangile, saint Front s'attacha à la personne de saint Pierre et en fut particulièrement aimé. Il partagea les saints travaux de cet Apôtre, en Palestine, à Antioche, à Rome. Dans cette dernière ville, saint Front attira sur lui l'attention publique, non-seulement par son éloquence, mais encore par un grand miracle.

La fille d'un sénateur était tourmentée par les démons qui la possédaient depuis quatorze ans. On l'amène à saint Front, et on le prie de la guérir. Mais les mauvais esprits ne peuvent supporter la présence de l'apôtre ; ils sont forcés d'avouer leur impuissance, et de confesser, en présence de tout le peuple, la vertu du Nom de Jésus et la divinité de la doctrine que prêche saint Front. « O envoyé du Très-Haut », s'écrient-ils, « pourquoi es-tu venu nous poursuivre en cette ville ? Tu nous persécutes en quelque lieu que nous soyons. O Jésus de Nazareth ! pourquoi sommes-nous livrés à de si cruels tourments? La puissance de cet homme est si grande, que nous ne pouvons lui résister ».

Cependant, la jeune-fille s'est jetée aux pieds de l'apôtre ; et celui-ci, touché de son état, adresse à Dieu cette prière : « Seigneur, qui avez donné à vos serviteurs tout pouvoir sur les puissances de l'enfer, exaucez mes prières et glorifiez votre saint Nom en guérissant cette fille, votre servante, et en la délivrant de la légion des démons qui la maîtrisent ». Et, à l'instant, la jeune fille est délivrée, les démons l'abandonnent, et une vive lumière se répand sur elle et sur la foule attentive et étonnée.

La nouvelle de ce miracle, opéré sur une place publique, au milieu du peuple, se répandit bientôt par toute la ville et mit notre Saint en grande faveur. On accourait pour entendre sa parole facile et persuasive ; on voulait être témoin de ses œuvres ; car ce miracle ne fut pas le seul qu'il opéra dans la ville de Rome. Il est rapporté encore qu'il rendit la vue à deux aveugles, guérit quatre hydropiques, un lépreux, et qu'il fit plusieurs autres guérisons miraculeuses, assisté de la vertu de Dieu. « Quand les princes des Apôtres (saint Pierre et saint Paul) », dit saint Léon, « eurent planté l'étendard victorieux de la foi de Jésus-Christ sur les murailles de Rome, et que cette capitale de l'univers, qui donnait la loi aux nations, l'eut prise des mains des pauvres pêcheurs, ravis de cet heureux succès que Dieu leur avait fait obtenir contre toute apparence, ils conçurent et concertèrent la conversion parfaite d'autres contrées voisines, envoyèrent d'abord leurs députés et ambassadeurs dans les Gaules, lesquels imburent plusieurs peuples de cette très-ancienne région de la sainteté et honnêteté du culte chrétien ».

Saint Front, le disciple bien-aimé de saint Pierre, fut envoyé dans la Basse-Guyenne pour y catéchiser spécialement, comme s'exprime la légende, les nobles Pétrocoriens et leur donner les principes de la foi. Saint Georges lui fut donné pour compagnon, saint Georges qui avait été envoyé spécialement aux peuples du Velay. Après trois jours de marche, saint Front et saint Georges étaient arrivés à Bolséna, petite ville située sur le

lac du même nom (*Vulsiniensis lacus*), aujourd'hui dans les Etats de l'Eglise. Ils avaient jugé convenable de s'y arrêter, et ils y prêchaient l'Evangile aux Gentils, qui accouraient en foule pour les entendre et être témoins de leurs miracles. Ici, la foi de notre Saint devait être soumise à une épreuve bien douloureuse, mais nécessaire pour autoriser sa mission divine par un miracle éclatant, et fortifier dans leur croyance les païens nouvellement convertis. Dieu permit que saint Georges, au plus fort de ses prédications, mourût soudainement. Cette mort si précipitée porta la désolation au cœur de saint Front. Une même vocation à la foi, un même commerce avec Jésus et le prince des Apôtres, avaient étroitement uni saint Front et saint Georges, et ils s'aimaient; et la même mission qu'ils avaient reçue de saint Pierre pour la conversion des Gaules avait rendu encore plus intime leur amitié.

Or, saint Front, inconsolable de cette mort, et l'Esprit-Saint ne lui faisant pas comprendre qu'elle est pour la manifestation de la gloire de Dieu et de la divinité de sa doctrine, dépose dans un sépulcre et ordonne de garder avec soin le corps de son ami. Bientôt il reprend en toute hâte le chemin de Rome, et va porter à saint Pierre la nouvelle de son malheur. Fondant en larmes, il se jette aux pieds de l'Apôtre, comme Marthe aux pieds de Jésus après la mort de Lazare, et il lui dit : « Celui que vous aimiez et que vous m'aviez donné pour compagnon est mort; mais venez et vous le ressusciterez ». — « Relevez-vous, mon fils », lui dit doucement l'Apôtre, ému lui-même autant de la douceur de saint Front que de la mort de saint Georges, « relevez-vous. La mort de votre ami n'est que pour la manifestation de la gloire de Dieu. Prenez ce bâton et posez-le sur le corps de votre ami en invoquant le saint Nom de Jésus, et votre ami vous sera rendu ». Ces paroles simples et impératives comme celles qu'inspire l'Esprit de Dieu, portent la persuasion de la foi la plus inébranlable dans le cœur de saint Front. Il se relève, consolé et bénit, et se hâte de repartir pour exécuter de point en point les prescriptions de l'Apôtre.

Cependant le bruit de la mort de l'un des prédicateurs de Bolséna s'était répandu parmi les peuplades voisines. On y racontait la désolation de saint Front, les soins qu'il avait pris de faire garder le corps de son ami, et son départ précipité pour la ville de Rome. On s'y attendait à quelque événement extraordinaire, et, au jour présumé pour le retour du Saint, on était accouru de toutes parts et on entourait le sépulcre dans lequel avait été déposé le corps de saint Georges. Saint Front apparaît; sa démarche est résolue ; la tristesse n'assombrit plus son visage ; on y voit briller la joie que donne la certitude d'un succès. Il fend la foule silencieuse, recueillie, et il arrive au sépulcre. Il le fait ouvrir, comme avait fait Jésus-Christ pour ressusciter Lazare ; puis il dépose le bâton de saint Pierre sur le corps de son ami, et il lui dit : « Au nom de Jésus-Christ, je vous ordonne de vous lever ». Et à l'instant, saint Georges se lève, sort vivant du tombeau et se jette dans les bras de saint Front ; et tous deux, d'un même cœur, d'une même voix, rendent grâces à Dieu. Et la foule, aussi attendrie qu'enthousiasmée par ce spectacle, proclame la puissance du Nom de Jésus-Christ et la divinité de sa doctrine. Ceux des païens qui, jusqu'à ce moment, avaient été sourds aux prédications des deux apôtres et s'étaient montrés les plus opposés à embrasser la nouvelle foi, se jettent aux pieds de saint Front, désavouent leurs erreurs et demandent le baptême. Et saint Front et saint Georges, admirant leur foi et le changement merveilleux que la grâce a fait dans leurs esprits, s'empressent de les baptiser.

Saint Front devait accompagner saint Georges jusqu'à la ville que saint Pierre avait désignée à celui-ci comme le principal théâtre de ses prédications. Ayant donc tout réglé à Bolséna pour la persévérance des fidèles, et leur laissant quelques-uns des prêtres et des diacres qu'il avait ordonnés, il partit avec saint Georges et ses trois disciples. Fontaise, Séverin et Sévérien, et ils se dirigèrent tous ensemble vers le pays des Velaisiens, prêchant l'Evangile dans tous les lieux où ils passaient, et y faisant de nombreux prosélytes. Ils arrivèrent à Vélaunes, alors la capitale du Velay (*Vellavia* ou *Ruessium*, aujourd'hui Saint-Paulien.) L'Esprit de Dieu les y avait précédés et leur avait préparé les voies. Dès leur entrée dans la ville, une dame de qualité, dont les chroniques ne nous ont pas conservé le nom, vint leur offrir l'hospitalité dans sa demeure, que baignaient les eaux de la Borne. Ce fut pour elle un grand honneur de recevoir les envoyés de Dieu, car Jésus a dit en parlant à ses Apôtres : « Celui qui vous reçoit me reçoit moi-même ». Sa charité ne fut pas sans récompense. Dieu réservait à la charitable dame de Vélaunes et à tous les membres de sa famille les premiers rayons de la foi pour sa généreuse hospitalité envers les ouvriers évangéliques. Elle écouta avec une sainte avidité les prédications des apôtres et fut la première qu'ils baptisèrent, et sa famille, la première famille chrétienne du Velay. Dieu ne se contenta point de l'appeler au bienfait inestimable de la foi ; il voulut encore s'en servir pour l'accomplissement de ses desseins d'amour et de miséricorde sur les habitants de ce pays.

Une nuit qu'elle était profondément endormie, un ange lui apparut en songe et lui dit : « Levez-vous et allez sur la montagne d'Anis, et là, il vous sera montré ce qu'il faut que vous fassiez pour la gloire de Dieu ». Et, docile à la parole de l'ange, dès qu'il fut jour elle se leva et s'empressa d'exécuter les ordres qui lui avaient été donnés. Or, la montagne d'Anis, distante de Vélaunes de quelques milles, était élevée, et le chemin, pour la gravir, long et pénible. L'humble servante de Dieu, étant arrivée au sommet, se trouva épuisée de fatigues, et, s'étant assise sur une pierre pour se reposer, elle ne tarda pas à s'endormir. Dieu lui montra en songe, à quelques pas du lieu où elle était, une pierre façonnée en forme d'autel et entourée d'anges ; et, au milieu de ces anges, se trouvait une vierge d'une grande beauté et couronnée d'un brillant diadème. Elle demanda le nom de celle qui avait une grande beauté ; et un ange lui répondit : « Elle s'appelle *Mère de Dieu ;* elle chérit particulièrement les amis de son Fils, Front et Georges, et, en faveur de ces deux apôtres, elle a choisi ce lieu pour y être spécialement honorée ». Et la pieuse dame, s'étant éveillée, rendit grâces à Dieu, et s'empressa de descendre la montagne, pour aller raconter aux deux évêques ce qu'elle avait vu et entendu, et elle leur dit : « Un ange de Dieu m'est apparu pendant mon sommeil, et il m'a dit : « Allez sur la montagne d'Anis, et, là, il vous sera montré ce qu'il faut que vous fassiez pour la gloire de Dieu ». Je suis allée sur le haut de la montagne, et, là, m'étant assise pour me reposer, je me suis endormie. Dieu m'a montré en songe une pierre façonnée en forme d'autel et entourée d'anges ; et au milieu de ces anges, se tenait une Vierge d'une grande beauté, couronnée d'un brillant diadème. J'ai demandé le nom de celle qui avait une si grande beauté ; et un des anges m'a répondu : « Elle s'appelle *Mère de Dieu ;* elle chérit particulièrement les amis de son Fils, Front et Georges, et, en faveur de ces deux apôtres, elle a choisi ce lieu pour y être plus spécialement honorée ».

Il fut facile aux deux Apôtres de reconnaître à ce trait le cœur de la Mère de Jésus. Ils s'empressèrent donc d'annoncer au peuple l'heureuse nouvelle, et lui prédirent que, dans les siècles à venir, ce lieu serait célèbre par le culte qu'on y rendrait à la Mère de Dieu. Ils allèrent ensuite sur la montagne visiter le lieu que la pieuse dame leur avait indiqué. Les historiens de Notre-Dame du Puy rapportent que ce lieu fut trouvé couvert de neige, quoiqu'on fût dans la saison la plus chaude de l'année ; ils ajoutent qu'un cerf, parcourant cette neige, y traça l'emplacement d'une église, sa longueur et sa largeur. Ce qu'ayant vu, saint Front et saint Georges, pleins de respect pour ce lieu, le firent enceindre d'une muraille, afin de le préserver de toute profanation. Peu de temps après, saint Georges y dressa un autel qui fut consacré par saint Martial. Les successeurs de saint Georges y bâtirent une église et y transportèrent leur siége épiscopal ; il s'y forma une ville : c'est la ville du Puy, qui a pris son nom de sa position élevée sur la montagne et qui montre au loin sa belle cathédrale où les pèlerins viennent prier. Telle fut l'origine du célèbre pèlerinage, aujourd'hui si fréquenté, de Notre-Dame du Puy. Ce pèlerinage a reçu de nos jours une nouvelle consécration. A quelques pas de la cathédrale, sur le rocher Corneille, s'élève la colossale statue de Notre-Dame de France, faite avec les canons qui furent pris à Sébastopol.

La mission de saint Front l'appelait ailleurs. Il dut se séparer de saint Georges. Touchants adieux ! ces deux Saints rompirent ensemble le pain eucharistique, se partagèrent le bâton que saint Pierre leur avait donné et s'embrassèrent tendrement avant de se quitter. La partie du bâton de saint Pierre laissée entre les mains de saint Georges existe encore. Après avoir été conservée jusqu'en 1793 dans l'église collégiale de Saint-Paulien, elle est aujourd'hui dans la chapelle des *Dames de l'Instruction du Puy*. C'est la partie inférieure, celle qui touchait immédiatement la terre. Le bois en est parfaitement étranger; des hommes experts ont déclaré ne pas en connaître la nature. Il est rouge d'or, incorruptible, et d'une pesanteur extraordinaire; en le touchant on croit avoir dans la main une barre de fer. Quant à la partie supérieure, échue à saint Front comme étant la plus noble, la plus digne, et qui fut apportée à Périgueux par le Saint lui-même, elle s'est perdue probablement en même temps que le corps de saint Front.

Les chroniqueurs ne s'accordent pas sur l'itinéraire que suivit saint Front pour arriver dans la capitale des Pétrocoriens. Quelques-uns le font paraître à Toulouse. Il nous semble plus naturel qu'il se soit dirigé par l'Auvergne et le Limousin. Son passage dans ces contrées ne fut pas stérile; il les traversa en y prêchant l'Evangile, comme toujours les Apôtres le faisaient en se rendant d'un lieu à un autre, et il arriva, enfin, à la cité de Vésone avec les trois disciples qu'il avait amenés de Bolséna : Frontaise, Séverin et Sévérien. Cette ville était livrée à toutes sortes d'idolâtrie. Saint Front y prêcha, dès le lendemain de son arrivée, un seul Dieu en trois Personnes, créateur de toutes choses, Jésus-Christ, rédempteur du monde; il leur raconta la vie du Sauveur, la mission des Apôtres, les progrès miraculeux de l'Eglise. Ce jour-là et les jours suivants il parcourut la ville, allant d'un lieu à un autre, partout où il croyait trouver le peuple assemblé. Il confirmait ses enseignements par plusieurs miracles. C'était toujours l'argument irrésistible employé par les Apôtres, en vertu de la toute-puissance que leur avait donnée Jésus-Christ.

Un jour qu'il prêchait au théâtre en présence d'un grand concours de peuple attentif à l'écouter, on lui amena un homme que le démon possé-

dait depuis plusieurs années et qui le rendait si furieux, qu'on était obligé de le lier avec de fortes chaînes. Dès que ce malheureux fut en présence de l'apôtre, il s'écria d'un ton à faire frémir d'épouvante tous les assistants : « O Front, envoyé de Jésus de Nazareth, tes paroles et tes prières me brûlent ! » Le Saint regarda le possédé et dit avec autorité au démon : « Tais-toi, esprit immonde, et sors du corps de cet homme ». Et, à l'instant, le démon obéit, et abandonna ce malheureux, qui, tombant aux pieds de saint Front, se confondit en actions de grâces. Et pendant ce temps le peuple, dans l'admiration de ce qu'il voyait, disait : « Quel est cet homme à qui les démons obéissent ? Qui lui a donné une telle puissance ? »

Ce miracle produisit l'effet qu'on pouvait en attendre; plusieurs des païens qui en furent témoins demandèrent le baptême, et le reçurent des mains de l'Apôtre. De ce nombre fut une illustre dame, appelée Maximille, femme de Chilpéric, l'un des puissants seigneurs de Vésone. Ayant reçu la grâce du baptême, elle prouva, à l'instant, que la charité chrétienne était entrée dans son cœur avec la foi. Elle invita le saint évêque à se rendre dans son palais; car elle espérait pour Chilpéric, pour ses enfants et toute sa maison, la faveur qu'elle avait elle-même reçue.

Chilpéric était paralytique depuis douze ans, et perclus de tous ses membres. « Peut-être », se disait Maximille, « le Saint a-t-il aussi le pouvoir de guérir les malades ». L'Apôtre ne se fit pas longtemps prier pour se rendre à ses désirs; il la suivit. En entrant dans la maison, il dit, comme le divin Maître l'avait prescrit : « Que la paix du Seigneur soit dans cette maison ! » Il y avait là un fils de paix, et la paix du Saint se reposa sur lui. En entendant cette manière de saluer, Chilpéric dit au Saint : « Je vois que vous êtes Juif de nation. Avez-vous le pouvoir de me guérir de mon infirmité ? » — « J'ai ce pouvoir », lui répondit saint Front, « si vous croyez en Notre-Seigneur Jésus-Christ ». — « S'il me guérit de mon infirmité, je crois qu'il est Dieu ». — « Croyez, sans restriction, qu'il est Dieu et qu'il peut vous guérir, renoncez aux faux dieux et recevez le baptême ». La grâce avait pénétré peu à peu dans l'âme de Chilpéric. « Je crois », dit-il, « que Jésus-Christ est Dieu, j'abjure le culte des idoles et je veux être baptisé ». — Et saint Front, satisfait de la foi du paralytique, se fit apporter de l'eau et le baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Puis, le prenant par la main, il dit : « Que mon Seigneur Jésus, qui a guéri le paralytique de la Judée, vous accorde l'entière guérison de votre maladie ». Et, formant le signe de la croix sur Chilpéric, il lui ordonna, au nom de Jésus, de se lever et de marcher. Et il se leva et marcha, ne se ressentant plus de son infirmité. Chilpéric avait deux fils, Altime et Gélase. Témoins de la guérison miraculeuse opérée en la personne de leur père, ils se prosternèrent aux pieds du saint évêque et demandèrent eux aussi avec toute leur maison, composée de deux cents personnes, à recevoir le baptême. Saint Front leur imposa à tous un jeûne de trois jours, après lequel il les baptisa.

Un autre miracle, plus remarquable encore et qui eut une plus grande influence, fut la guérison d'Aurélius, noble et puissant seigneur, dit la légende ; peut-être était-il gouverneur de la ville pour les Romains. Il était couvert d'ulcères et en proie à de vives douleurs. Le miracle que notre Saint avait opéré en faveur de Chilpéric faisait désirer à Aurélius de voir un médecin si habile et si puissant. Il le fit prier humblement de venir dans sa maison. Le Saint s'empressa de s'y rendre, et chemin faisant il rencontra un aveugle et le guérit, en formant sur lui le signe de la croix et en invo-

quant le saint nom de Jésus. Aurélius, en appelant saint Front dans son palais, ne demandait que la vie du corps ; mais le Saint lui donna aussi la vie de l'âme. Après l'avoir instruit et s'être assuré de sa foi, il le baptisa avec plusieurs personnes de sa famille, n'oubliant pas de leur prescrire le jeûne solennel de trois jours. Ces deux faveurs reçues par l'entremise de saint Front, touchèrent vivement Aurélius. Il fit de tels progrès dans la foi et la piété, dit le légendaire, et sa reconnaissance fut si grande, « qu'il constitua saint Front et les évêques, ses successeurs, chefs et seigneurs temporels sur sa personne et sur la personne de ses descendants, et lui donna sa maison qui était proche du théâtre, pour y bâtir et y dresser une église et service en l'honneur de Dieu, laquelle y fût bâtie l'an troisième de l'empire de Claude, à l'honneur du Sauveur, de sa benoîte Mère et de saint Jean-Baptiste ».

Un autre miracle succéda bientôt à celui-là. On venait de retirer d'un puits très-profond le fils d'une pauvre veuve que saint Front avait déjà délivrée du mauvais esprit. La mère désolée fait apporter le corps de son fils aux pieds de l'Apôtre et le conjure de lui rendre la vie. Saint Front est touché de sa foi et de ses larmes ; il pose son manteau sur le mort et rend le fils plein de vie à sa mère.

A quelques jours de là, il ressuscita aussi Chronope, à la prière d'Elpidius son père, et de Bénédicte sa mère. Ce miracle produisit une grande sensation dans la cité de Vésone et eut du retentissement dans toute la province du Périgord. Trois cents personnes reçurent le baptême en même temps que Chronope, Elpidius et Bénédicte. Dieu récompensa la foi du père et de la mère dans la personne du fils ; Chronope fut, dès ce moment, un fervent disciple du Saint et mérita par ses vertus d'être son successeur médiat dans l'épiscopat.

Tout dans saint Front prêchait l'Evangile ; la douceur de ses paroles charmait tous les cœurs ; on était avide de l'entendre, on était enthousiasmé de ses œuvres. Celui qui eût vu Jésus-Christ à Jérusalem, dans les campagnes de la Judée, eût compris facilement que l'Apôtre de Vésone avait été formé à son école. Il s'appliquait à imiter l'humilité du divin Maître, sa douceur, sa charité, sa patience ; à agir comme il l'avait vu agir, à parler comme il l'avait entendu parler. Il faisait intervenir fréquemment dans ses discours les exemples, les comparaisons, les paraboles dont Jésus se servait et qui exerçaient une si heureuse influence sur l'esprit de la foule. Il rappelait le père de famille qui envoie des ouvriers travailler à sa vigne, et récompense également et ceux qui ne sont arrivés qu'à la onzième heure et ceux qui sont arrivés à la première ; le roi qui, célébrant les noces de son fils, fait ouvrir la salle du festin aux aveugles et aux estropiés, parce que les invités n'ont pas voulu se rendre ; le bon pasteur qui, ayant trouvé, à travers les montagnes, la brebis perdue, la prend sur ses épaules et la porte avec joie au bercail. Et puis, lorsqu'il avait passé le jour à remplir le ministère de la parole, le soir étant venu, à l'exemple de Jésus encore il veillait et priait. Il avait coutume de se retirer dans une petite cellule, ou plutôt dans un oratoire qu'il avait bâti en l'honneur de la Mère de Dieu, sur la montagne où s'est fondé le monastère de Périgueux du moyen âge, appelé, du séjour qu'y fit l'Apôtre, *Puy-Saint-Front*.

Les historiens et les chroniqueurs qui se sont occupés des antiquités de Vésone, nous parlent de cet oratoire de la Mère de Dieu, consacré par saint Front, et qui fut, comme nous le dirons plus tard, le lieu de sa sépulture. Nous lisons dans Taillefer : « Selon les vieilles chroniques, saint Front,

premier évêque de Vésone et apôtre de la province, aurait bâti un oratoire sur l'emplacement qu'occupe notre cathédrale ou immédiatement à côté, vers le sud-ouest, et assez près des degrés qui communiquent au palais épiscopal; du moins telle est l'idée qu'on peut se faire de l'emplacement de cette chapelle, d'après le Père Dupuy, qui, pour mieux la désigner, dit qu'elle était du côté de l'autel de sainte Catherine.

Les prêtres des idoles, voyant le peuple déserter le culte de leurs dieux, essayèrent de ranimer le zèle païen par une grande solennité en l'honneur de Mars. A l'heure du sacrifice, Front s'y rend à travers une foule immense; en chemin, il ressuscite un mort, puis il accourt au temple de Mars, précédé par le bruit de cet éclatant miracle; il entre, renverse l'idole de Mars et toutes les statues des dieux secondaires et, par la vertu du signe de la croix, chasse les mauvais esprits qui s'empressent de quitter la place et de prendre la fuite en faisant entendre d'affreux mugissements. Alors, enhardis par l'exemple du saint Apôtre, les nouveaux convertis s'empressent de briser les simulacres et les statues, qui bientôt deviennent la proie des flammes. Peu de temps après, saint Front purifia ce temple et le consacra au culte du vrai Dieu, sous l'invocation de saint Etienne, premier martyr. Il en fit la principale église de son diocèse, y fixa sa résidence et y établit soixante-douze clercs pour y psalmodier et le jour et la nuit, et y vivre selon la Règle des Apôtres, en mettant tout en commun.

Après avoir conquis Vésone, la capitale de cette contrée, saint Front, sans quitter personnellement le centre, s'occupa de l'évangélisation du voisinage, des autres villes et des campagnes par ses disciples, parmi lesquels nous trouvons Frontaise, Séverin, Sévérien et Silain. Et il les envoyait deux à deux à l'exemple de Jésus. Et ils allaient, comme allaient les disciples de Jésus, d'une bourgade à l'autre, prêchant partout le royaume de Dieu, instruisant et baptisant, ne craignant ni les fatigues, ni les persécutions; et la vertu de Dieu était avec eux. De son côté, le saint Apôtre ne restait pas oisif dans la cité de Vésone; mais chaque jour il catéchisait et s'appliquait à fortifier dans la foi les nouveaux chrétiens. Il n'avait pas encore porté le dernier coup à l'idolâtrie. Restait le fameux temple de Vésone, bâti pour le culte d'Isis, divinité privilégiée des Gaulois, et dans lequel les Romains avaient placé une statue colossale de Vénus et les statues de plusieurs autres dieux.

Pendant que saint Front se prépare à détruire ce temple, les prêtres païens, de leur côté, ameutent le peuple contre lui. Il n'écoute point leurs clameurs, encore moins leurs menaces, et il poursuit l'exécution de son projet. On le voit marcher d'un pas assuré au milieu de la foule frémissante, et se diriger vers le temple de Vésone. Il y arrive et s'arrête, immobile un instant, le regard fixé vers le ciel et la main tendue vers le temple. Bientôt il fait le signe de la croix et, au nom de Jésus, il ordonne à l'énorme colosse de Vénus de tomber à ses pieds et de se réduire en poudre. L'effet suit de près ses paroles, au grand étonnement des idolâtres, étonnement changé bientôt en frayeur, car des débris de la statue on voit sortir un dragon qui s'élance sur les païens, en tue sept et en blesse plusieurs.

Spectateur attentif de ce qui se passe, saint Front voit bientôt à ses pieds ceux qui ont le plus crié contre lui, et il les entend le prier avec d'abondantes larmes de rendre la vie aux sept hommes que le dragon a fait mourir. Et saint Front ordonne qu'on retire leurs corps du temple. Puis, il recommande au dragon de s'en aller en un lieu solitaire, sans blesser per-

sonne, et le dragon obéit. Et l'Apôtre, se mettant à genoux, les mains et les yeux levés vers le ciel, adresse à Dieu cette prière : « Seigneur, à qui rien n'est impossible, qui avez sauvé le monde par le bois sacré de la croix, rendu la vue à l'aveugle de naissance et ressuscité Lazare, commandez, s'il vous plaît, que ces morts reconnaissent que vous tenez les clefs de la vie et de la mort, et que vous seul êtes Dieu, qui vivez et régnez dans les siècles des siècles ». A peine a-t-il terminé cette prière, que les sept hommes se relèvent, comme s'ils sortaient d'un profond sommeil, et se mettent à crier qu'il n'y a point d'autre Dieu que le Dieu de saint Front. Etonnés de tant de prodiges, les païens proclament aussi le Dieu de saint Front.

Mais le saint évêque ne doit pas s'en tenir là ; le moment est venu de frapper le dernier coup. Il se relève, et la face tournée vers le temple, il forme le signe de la croix et s'écrie : « Au nom de Jésus-Christ, mis en croix par les Juifs, et ressuscité trois jours après sa mort, qu'une partie de ce temple, avec les idoles qu'il renferme, tombe à terre, et que l'autre partie demeure sur pied pour servir de témoignage aux générations futures ». Et, à l'instant, une partie du temple s'écroule et l'autre est encore là debout, redisant aux générations du XIXe siècle, comme elle l'a dit aux générations des siècles antérieurs, les égarements de la superstition païenne et les triomphes du Christianisme. Et les enfants ont dit à leurs pères : Que signifie ce mouvement ? Et les pères ont raconté à leurs enfants les merveilles du Seigneur ; et le souvenir s'en est transmis d'âge en âge, de génération en génération, pour l'édification des peuples et la glorification de notre bienheureux Apôtre.

Pendant que saint Front triomphait ainsi et faisait fleurir l'Eglise de Vésone, Squirinus ou Quirinus, l'an quatrième de Claude, empereur des Romains, fut envoyé pour gouverner la Basse-Guyenne et y maintenir la domination romaine. C'était un ennemi du nom chrétien. Saint Front lui fut dénoncé comme un perturbateur. Squirinus se le fit amener. Ses disciples, Frontaise, Séverin, Sévérien et Silain, tous quatre animés comme lui de l'Esprit de Dieu et désireux de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ accompagnaient le Saint. Après un interrogatoire dans lequel saint Front prouva et expliqua la religion chrétienne, Squirius, irrité surtout de ce qu'on le menaçait de l'enfer, menace de mort l'apôtre et ses quatre disciples, et se tournant brusquement vers ses gardes : « Jusques à quand », leur dit-il, « vivront ces hommes qui nous menacent de tourments éternels ? » Les paroles et le regard de Squirius sont compris, et aussitôt un de ses satellites lève la main et l'épée pour trancher la tête à saint Front. Mais Dieu protégeait son serviteur : la main et l'épée restent suspendues, immobiles, sans pouvoir frapper ; et une lumière éclatante environne le saint évêque. A cette vue, Squirius et ses soldats, saisis d'épouvante, quittent le lieu et prennent précipitamment la fuite, comme s'ils craignaient pour eux-mêmes quelque malheur. Quant au soldat qui a voulu attenter à la vie du saint Apôtre, il entre dans une violente fureur contre lui-même, se déchirant à belles dents, et, frappé invisiblement par la main de l'ange qui a protégé saint Front il expire peu après misérablement.

Resté seul avec ses quatre disciples sur le champ de bataille, où il vient d'avoir un si éclatant triomphe, saint Front se retire avec eux et revient dans sa cellule auprès de l'oratoire de Notre-Dame, remerciant Dieu qui l'a soutenu dans le combat, et le priant avec une grande effusion de charité pour son persécuteur. Ils passèrent le reste de la journée et une partie de

la nuit dans la prière et le chant des psaumes, rendant grâces à Dieu, bénissant et glorifiant sa miséricorde infinie. Saint Front interrompait de temps en temps les paroles de la prière et le chant des psaumes par de pieux récits. Il prévoyait que l'heure des grandes épreuves approchait pour ses disciples et que bientôt ils auraient à rendre témoignage de leur foi par le sacrifice de leur vie, et il cherchait à les fortifier dans la volonté de tout souffrir pour le nom de Jésus.

Fortifiés par ces saintes exhortations, ils prêchaient journellement Jésus-Christ avec une sainte audace. Dénoncés par les prêtres des idoles au gouverneur Squirius, ils furent arrêtés ; interrogés, Frontaise répondit au gouverneur : « Vous nous demandez notre patrie ? Silain est originaire de Vésone ; quant à Séverin, Sévérien et moi, nous sommes Romains, comme vous, ô gouverneur, étant nés dans la ville de Bolséna. Mais pourquoi nous interroger ? Pourquoi nous demander en vertu de quelle autorité nous agissons, vous qui, croupissant dans les erreurs de la gentilité et du paganisme, condamnez toute vérité et détestez toute lumière ? Rentrez un peu en vous-même ; reconnaissez le Dieu qui a formé votre corps et votre âme, et vous serez capable de comprendre la vérité que nous prêchons ; car nous avons appris de notre Maître que les dieux des Gentils sont l'œuvre de la main des hommes et n'ont aucun pouvoir pour se défendre eux-mêmes ni pour protéger ceux qui les honorent ». Squirius répliqua par des menaces : « Il y va de votre vie ; si vous sacrifiez à nos dieux, vous la conserverez ; si vous ne sacrifiez pas, vous mourrez ». Frontaise, Séverin et Sévérien lui répondent : « Notre gloire et notre bonheur sont de vivre et de mourir en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ ».

Vaincu par cette réponse énergique et voyant que leur foi est trop vive pour qu'il puisse espérer de la faire jamais fléchir, le gouverneur abandonne Frontaise, Séverin et Sévérien, et s'adressant à Silain dans l'espoir de triompher plus facilement de sa jeunesse : « Et toi, jeune adolescent », lui dit-il, « pourquoi ne sacrifies-tu pas à nos dieux ? » Silain lui répondit : « Je ne sacrifierai jamais qu'à Jésus-Christ, mon Sauveur, qui a lavé le monde dans les eaux du baptême et l'a purifié des souillures du péché ».

A cette réponse, Squirius, plus irrité encore de voir ces généreux athlètes, si fermes dans leur foi, lui résister si ouvertement à la vue de tout le peuple, ordonne qu'on les mène tous quatre hors de la ville et qu'on les fasse mourir après leur avoir fait souffrir toutes sortes de tourments. Il annonce qu'il se rendra lui-même sur le lieu de l'exécution pour s'assurer que ses ordres seront fidèlement suivis. Peut-être espère-t-il que la rigueur des tortures arrachera aux patients quelques paroles d'apostasie.

Les quatre martyrs sont conduits hors de l'enceinte de la ville, au-delà de l'Isle, étroitement enchaînés, comme Jésus fut conduit hors de l'enceinte de Jérusalem. Ils louent Dieu tout le long du chemin. Cependant on arrive au lieu destiné au supplice. Là commencent les tortures des quatre martyrs. Ils sont attachés à des poteaux, et, parce qu'on les a entendus parler de la mort du Sauveur Jésus et se glorifier de mourir pour lui, on forme du buisson voisin quatre couronnes qu'on leur met sur la tête en signe de dérision. Puis leurs têtes sont clouées aux poteaux avec neuf longues pointes de fer, et leurs épaules transpercées à la jonction des os avec des tarières embrasées. Mais de tels supplices, de tels raffinements de cruauté ne peuvent ébranler leur foi ; ils persévèrent dans la confession de Jésus-Christ.

Squirius, ne pouvant arracher l'aveu qu'il avait espéré, ordonne qu'on

leur tranche la tête. Les quatre martyrs sont détachés des poteaux et, se mettant à genoux, ils présentent humblement leur tête au glaive des soldats, et terminent ainsi leurs travaux sur la terre pour commencer leurs triomphes dans le ciel. Mais à l'instant Dieu fait paraître par un prodige dont on trouve quelques exemples dans les annales sacrées, combien il est glorifié par la mort de ces généreux martyrs. Leurs corps, ignominieusement abandonnés, se redressent et, chacun reprenant sa tête entre les mains, ils se mettent à marcher en présence de la foule qui a été témoin de leur supplice, se dirigent vers la rivière qu'ils traversent en marchant sur les eaux, gravissent la montagne et arrivent à l'oratoire de Notre-Dame où saint Front priait. Là, ils se mettent à genoux et déposent leurs têtes aux pieds du saint évêque, et les quatre corps formant une croix restent étendus sur le pavé de l'oratoire. Saint Front les bénit et commence leurs funérailles, aidé par le prêtre Anian, en présence d'un grand concours de fidèles, chantant des psaumes et des hymnes, priant et louant Dieu. Frontaise, Sévérin et Sévérien sont ensevelis dans l'oratoire même. Quant au corps de Silain, saint Front l'accorde aux prières d'une pieuse dame qui va l'ensevelir non loin de là, dans sa propre maison. C'est peut-être sa mère elle-même qui remplit ce charitable office, doublement heureuse d'être mère, parce que son fils est engendré pour toujours à la vie du ciel [1].

Le sang des martyrs devint une semence de chrétiens. Squirius ne vit plus d'autre moyen d'arrêter cette religion naissante qu'en bannissant le chef. Il craignait un soulèvement s'il le faisait mourir. Les chrétiens réclamèrent contre cet arrêt et parlèrent de vouloir garder de force leur évêque. Un soulèvement était à craindre ; saint Front s'empressa de l'arrêter en remontrant aux chrétiens que saint Pierre avait été blâmé par le divin Maître, lorsqu'il avait voulu se servir de l'épée pour le défendre.

La nuit suivante, le Seigneur Jésus, qui a promis de ne pas abandonner ses disciples dans aucune de leurs épreuves, apparut à saint Front, l'encourageant et le fortifiant, et lui dit : « Marchez courageusement en exil ; car il faut que vous portiez la lumière de l'Evangile en plusieurs autres villes et bourgades. Ayez confiance, je serai avec vous ». Le divin Sauveur daigna aussi lui faire comprendre que son exil ne serait pas long, qu'il reviendrait au milieu de son troupeau, et aurait la consolation d'y voir son persécuteur, Squirius, se convertir à la foi chrétienne. Encouragé et fortifié par les paroles du divin Maître, saint Front le remercia avec une grande effusion d'amour. Le lendemain, les fidèles s'étant assemblés, il les exhorta à rester fermes dans la foi, leur donna sa bénédiction, et, mettant à sa place le prêtre Calépode, son disciple, pour gouverner l'église de Vésone, il prit la route de l'exil, emmenant avec lui Anian, Nectaire et Chronope.

L'itinéraire que suivit le saint apôtre en quittant Vésone, nous est tracé par l'auteur anonyme de sa Vie, et confirmé par d'autres historiens que nous aurons soin de citer. Nous le voyons d'abord en un lieu peu éloigné de Vésone, appelé aujourd'hui Pressac, où il convertit à Dieu un grand nombre de païens. De là, il se rend à Brantôme, où il opère les mêmes conversions, ayant réduit en poudre, au seul signe de la croix, une statue de Mercure, que les habitants du lieu avaient placée dans une grotte où

1. Une église fut bâtie plus tard sur le tombeau de saint Silain. Elle fut démolie en 1793. Une rue de la ville porte le nom de ce Saint. L'église était bâtie sur l'emplacement qu'occupe la place de la mairie. Une chapelle *extra muros* fut aussi élevée en l'honneur de saint Frontaise; on y allait en procession tous les ans : une fontaine portait aussi son nom. Il ne reste aujourd'hui de ces quatre martyrs que quelques faibles reliques.

ils allaient l'adorer. Ici la doctrine de l'apôtre est confirmée par la résurrection miraculeuse d'un enfant, dont la mère éplorée s'était jetée aux genoux du Saint et l'avait conjuré de lui rendre son fils. Il faut au zèle de saint Front un plus vaste théâtre : il croit le trouver dans la capitale de l'Angoumois, il s'y rend. Mais, s'il y convertit quelques habitants, ce n'est qu'avec beaucoup de peine, quoiqu'il guérisse en leur présence deux démoniaques et deux paralytiques. La gloire d'établir le Christianisme dans cette ville et d'en être le premier évêque, était réservée à Ausone, disciple de saint Martial [1].

Etant sorti d'Angoulême, il parcourt la Saintonge où il lui est donné de cueillir en peu de jours une abondante moisson. Dans la capitale de cette province, où plus tard Eutrope sera envoyé par saint Clément, il fait éclater la puissance qu'il a reçue de Dieu sur les démons. On lui amène trois possédés. Dès qu'ils sont en sa présence, ces malheureux se roulent à terre et puis restent immobiles et comme inanimés. L'apôtre, plein de confiance et voulant donner une preuve de la divinité de la foi qu'il prêche, commande aussitôt aux malins esprits de quitter ces corps qu'ils ont si longtemps maîtrisés; et les démons s'empressent d'obéir, et on les entend s'écrier avec rage dans les airs : « O Front, envoyé de Jésus, pourquoi venir ici nous persécuter ? Contente-toi de nous avoir tant de fois vaincus ailleurs par tes prières ».

De Saintes, l'apôtre se dirige vers Bordeaux. Il arrive en face de cette ville, sur les bords du fleuve, et n'ayant point de barque pour le traverser, il se souvient que le Dieu qu'il prêche ouvrit autrefois la mer Rouge pour donner passage aux enfants d'Israël et les délivrer des poursuites de Pharaon. Il se prosterne et le conjure avec foi et amour, de lui donner les moyens de traverser le fleuve et d'entrer dans la ville avec ses disciples, pour y annoncer son saint Nom. A peine a-t-il prié, qu'une barque se détache d'elle-même du port. Poussée par un vent favorable et guidée par une main invisible, elle vient aborder à l'endroit où se trouve saint Front. L'apôtre y entre avec ses disciples, et aussitôt la barque se met en mouvement, retourne vers le port et va reprendre la place qu'elle occupait auparavant.

Saint Front ne vient que d'entrer dans Bordeaux, et déjà les idoles des faux dieux gardent le silence, et les oracles ne répondent plus à ceux qui les interrogent; les lunatiques et les énergumènes se plaignent et font entendre des cris déchirants. Et les prêtres des idoles, stupéfaits, se demandent les uns aux autres d'où peut provenir le silence de leurs dieux, quelle cause leur a subitement fermé la bouche. Et pendant qu'ils se questionnent ainsi dans le trouble et l'agitation, ils apprennent, par la rumeur publique, qu'un homme, venu des lointains pays, est dans la ville, prêchant une nouvelle religion et l'abolition du culte des dieux. On rapporte même qu'au temple de Jupiter, pendant un sacrifice solennel, le dieu répondit au prêtre sacrificateur : « Ne sais-tu pas qu'un disciple de Jésus le Nazaréen est dans la ville et que par ses prédications il nous enchaîne la langue ? S'il n'est chassé, nous ne ferons plus désormais aucune réponse à tes questions ».

Ces paroles étaient bien capables d'exciter la jalousie des sectateurs des idoles. Ils se mettent à l'instant à faire des recherches par toute la ville, et

1. Le diocèse d'Angoulême a cependant conservé un bon souvenir de cet apôtre et lui a donné une place honorable dans sa liturgie, une église même lui est dédiée et une paroisse porte son nom dans l'arrondissement de Ruffec.

saint Front, la terreur des faux dieux, est enfin découvert. Aussitôt on l'interroge; on lui demande quelles affaires si importantes lui ont fait quitter son pays pour venir dans cette ville. L'apôtre s'empresse de répondre que son Maître et Seigneur l'a envoyé pour prêcher l'unité de Dieu, la divinité de Jésus-Christ, et détruire les superstitions du paganisme. A cette réponse, les prêtres des idoles, déjà effrayés et sentant leur impuissance et le besoin de s'appuyer sur l'autorité humaine pour leurs dieux, accourent auprès de Sigisbert (sans doute le gouverneur de la ville), et le prient de protéger les dieux et de chasser l'étranger qui se permet d'attaquer leur culte.

Sigisbert, homme irascible et fortement attaché à toutes les superstitions païennes, fait saisir saint Front, et, sans se donner la peine de l'interroger, il le fait battre de verges par ses valets. L'apôtre souffre ce traitement sans se plaindre, en se rappelant la cruelle flagellation de son divin Maître à Jérusalem. Puis il est conduit hors de la ville et on le menace de le faire mourir s'il se permet d'y entrer. En sortant de cette ville où il a jeté les premières étincelles de la foi, qui produiront plus tard un vaste incendie, saint Front croit le moment favorable de confirmer dans la foi les nouveaux convertis et de porter la terreur dans l'âme des satellites de Sigisbert.

Il arrivait devant le temple où les Bordelais adoraient Priape et Vénus. A cette vue, le Saint étend sa main droite vers le temple, en prononçant ces paroles : « Que le Fils de Dieu te détruise » ; et, aussitôt, une partie du temple s'écroule avec un grand bruit, et les deux idoles sont réduites en poudre. A quelques pas de là, il rencontre une jeune fille possédée du démon. Dès qu'elle est en présence du Saint, le démon se met à hurler et à crier que, si on le contraint de sortir de ce corps, on l'envoie en un autre lieu où il puisse être en paix. « Au nom de Jésus », lui dit saint Front, « je te commande de sortir de ce corps » ; et aussitôt la jeune fille est délivrée, et on entend le démon, rendant hommage à la vertu du nom de Jésus, s'écrier : « O nom terrible qui me violente et me force de sortir ! » Et saint Front, arrivé hors des murs de la ville, est abandonné par les soldats de Sigisbert, qui s'en retournent raconter à leur maître ce qu'ils ont vu et entendu.

En quittant les environs de Bordeaux, notre apôtre se dirigea vers la ville de Blaye. Il y prêcha l'Evangile pendant quelques jours, et ses prédications lui donnèrent bientôt un telle faveur, que dix-huit captifs firent implorer sa protection pour obtenir leur liberté. L'apôtre, mû de compassion, intercéda pour eux auprès du gouverneur de la ville ; mais celui-ci ne lui répondit que par des railleries, et ne rendit que plus dure la captivité de ces malheureux. Saint Front avait un moyen de réussir inconnu du gouverneur ; il eut recours par la prière à la miséricorde de Dieu, toujours plus facile à pardonner que les hommes. Ce ne fut pas vainement. Le lendemain les portes de la prison furent ouvertes, et les captifs virent leurs chaînes brisées par le ministère des anges. Quant au gouverneur, il était loin de s'attendre à la grâce que Dieu lui réservait. Saint Front avait aussi prié pour lui. Touché intérieurement à la vue de la délivrance miraculeuse des captifs, il accourut auprès du saint évêque, se prosterna à ses pieds et lui demanda le baptême. Saint Front le baptisa, et avec lui un grand nombre de gentils, entraînés par l'exemple du gouverneur. Toutes les idoles de la ville furent brisées, mises en poudre, et une église y fut bâtie en l'honneur et sous le titre du *Sauveur*.

De Blaye, saint Front revint à Saintes, où il fut honorablement reçu des

chrétiens. En s'y rendant, il eut l'occasion de faire un miracle de miséricordieuse charité ; il guérit un aveugle de naissance, en invoquant le saint nom de Jésus et en formant sur ses yeux le signe de la croix. L'apôtre ne fit pas un long séjour à Saintes ; l'Esprit-Saint le pressait de se rendre dans la ville de Poitiers, célèbre alors par le culte qu'elle rendait à Jupiter, à Minerve, à Mars et à Esculape. Dès qu'il fut arrivé il y commença ses prédications ; mais il n'eut pas d'abord tout le succès qu'il attendait. Satan lui suscita pour ennemi le gouverneur de la ville nommé Arcade, qui le maltraita et le chassa, après l'avoir fait battre de verges. Mais, la nuit suivante, il priait comme son divin Maître l'avait prescrit, pour Arcade son persécuteur, quand un ange lui apparut et lui ordonna de la part de Dieu de rentrer dans la ville. Il eut la consolation d'y former un grand nombre de chrétiens, auxquels il laissa le diacre Nectaire, après l'avoir sacré évêque.

De Poitiers il se rendit à Tours, où il guérit une fille paralytique. Il fit dans cette ville peu de conversions, à cause des gentils qui se soulevèrent contre lui et le contraignirent de s'éloigner et de se retirer au Mans, où il fut reçu avec de grands honneurs par les chrétiens de cette ville et saint Julien, qui en était évêque. Après être resté quelques jours avec eux, les encourageant et les fortifiant dans la foi, il parcourut toute la province, évangélisant les peuples qui accouraient sur son passage, avides de recueillir sa parole et d'être témoins de ses œuvres.

Saint Front sortit du Maine et se dirigea vers la Normandie, accompagné des bénédictions des peuples auxquels il avait ouvert les voies du salut en leur faisant connaître Jésus-Christ. Etant arrivé, à la tombée de la nuit, au milieu des solitudes du Passais, aux extrémités de la forêt d'Andaine, il s'y arrêta près d'une rivière appelée la Varenne, qui coule au pied du rocher sur lequel est bâtie la ville de Dom-Front, chef-lieu d'arrondissement de l'Orne. Sa présence y fut bientôt signalée par un miracle. Il y était à peine arrivé qu'on lui annonça que le fils du maître du lieu où il se trouvait venait de mourir. Saint Front, prévoyant les desseins de miséricorde que Dieu avait sur les habitants de cette contrée, se fit conduire auprès du mort. Il passa la nuit à prier, aidé du prêtre Anian et du diacre Chronope, et, le jour étant venu, il rendit le fils plein de vie à son père et à sa mère.

L'effet de ce miracle ne se fit pas attendre ; ce père et cette mère, heureux d'avoir recouvré leur fils, demandèrent à l'instant le baptême et le reçurent des mains de saint Front. Un étranger qui s'annonçait par un tel miracle devait être bientôt en faveur. Les habitants de la contrée accoururent écouter la parole de l'Apôtre, et, peu de temps après, instruits et baptisés par lui, ils étaient de fervents chrétiens. Quant au jeune homme miraculeusement ressuscité, il éprouva un si grand besoin de témoigner à Dieu sa reconnaissance, qu'il voulut renoncer à tout pour suivre Jésus-Christ ; ce qu'il put faire facilement, saint Front ayant bâti en ce lieu une église qu'il pourvut de clercs, fidèles imitateurs de la vie et des mœurs des Apôtres. Ce lieu, en mémoire du séjour de notre Saint, prit dans la suite le nom de Saint-Front qu'il porte encore aujourd'hui, et, près de là, sur le rocher qui domine La Varenne, s'éleva la petite ville de Dom-Front dont le nom, avec celui de la paroisse voisine, est un hymne incessant d'amour et de reconnaissance des habitants du Passais en l'honneur de l'apôtre du Périgord. Les traditions du Passais ont conservé le souvenir de la présence de notre Saint et de ses miracles. On raconte encore aujourd'hui qu'il bâtit

un oratoire au lieu même où l'on voit l'église paroissiale de Saint-Front; on parle aussi de ses miracles, mais sans les désigner.

Du Passais, saint Front s'avança vers le Beauvaisis où il ne devait pas s'arrêter, mais seulement jeter les premières étincelles de la foi. L'honneur de convertir les Bellovaques, d'en être le premier apôtre, le premier évêque, le premier martyr, était réservé à saint Lucien, qui devait être envoyé par saint Clément.

En quittant le Beauvaisis, l'apôtre se rendit à Soissons. Il y prêcha l'Evangile, et sa parole et ses miracles y convertirent un grand nombre de païens qui, renonçant au culte des idoles, embrassèrent avec joie la doctrine de Jésus-Christ. A cette époque, un village de la province, appelé Nogéliac, était désolé par la présence d'un dragon qui répandait la terreur dans toute la contrée. Les chrétiens de Soissons prièrent le Saint de s'y transporter pour y détruire le monstre. Saint Front admira et loua beaucoup cette charité des fidèles et partit pour Nogéliac. A peine y fut-il arrivé qu'il se fit conduire au lieu où le dragon faisait sa retraite. Il marchait seul vers le lieu que les païens lui indiquaient de loin de la voix et du geste, n'osant s'approcher eux-mêmes, si grande était la frayeur que le monstre leur inspirait.

A la vue de l'apôtre, le monstre, redressant la tête, poussa des sifflements effroyables, frémissant d'épouvante comme s'il avait pressenti quelque malheur. Mais saint Front le regardant avec autorité : « Au nom de Jésus », lui dit-il, « je te commande de mourir ». Ces paroles furent comme la foudre ; au même instant le dragon expira. Et les païens, admirant la puissance de saint Front, confessèrent la foi de Jésus-Christ, et, se prosternant aux pieds de l'Apôtre, ils demandèrent aussitôt la grâce du baptême. Les peuplades voisines, attirées par la nouvelle qui se répandit bientôt de ce miracle, accoururent aussi pour voir et entendre l'homme extraordinaire dont la parole avait terrassé le dragon.

Le concours en fut tous les jours plus nombreux; et, pour satisfaire à leur pieuse curiosité, le Saint dut dresser en ce lieu une cellule et y rester plusieurs mois, ne cessant de prêcher Jésus-Christ et d'affermir dans la foi les nouveaux fidèles.

Dieu ne tarda pas à glorifier en ce lieu son apôtre par un prodige des plus éclatants. Un jour, qu'il célébrait les saints Mystères, le jour de la Pentecôte, dit la chronique, on s'aperçut que le vin manquait ; or, il n'était pas facile de s'en procurer dans ce désert, qui n'en produisait pas. Ce contre-temps affligeait beaucoup les fidèles dont la foi savait déjà goûter et apprécier le bien eucharistique. Saint Front s'en affligeait aussi. Bientôt on le vit profondément recueilli : il priait. Sa prière fut fervente, comme doit être la prière du prêtre à l'autel du Seigneur. Tout à coup un immense cri d'admiration s'échappe de l'assemblée des fidèles ; une blanche colombe est aperçue dans les airs, tenant à son bec une petite fiole pleine de vin. Elle descend, et plane quelques instants, incertaine, au-dessus de la tête du pontife. Enfin, elle se pose sur l'autel, y laisse la petite fiole et reprend son vol, répandant après elle une suave odeur, l'odeur du parfum le plus doux. Saint Front rend grâces à Dieu d'un tel bienfait et continue l'oblation du sacrifice. Les fidèles, ravis du prodige accompli sous leurs yeux, confondent l'expression de leur reconnaissance avec celle du pontife et disent avec des transports d'amour : « Le Seigneur est grand et vraiment digne de toute louange ; c'est lui qui est Dieu, il est notre Dieu pour l'éternité et il régnera sur nous dans tous les siècles ».

Le souvenir du séjour de notre Saint s'est précieusement conservé dans ce lieu qui, depuis ce moment, s'est appelé Saint-Front, et la petite ville qui fut bâtie près de là, vers le VIIIe siècle, ajouta à son nom le nom du Saint et s'appela Neuilly-Saint-Front (*Nogeliacum sancti Frontonis*), chef-lieu de canton dans l'arrondissement de Château-Thierry.

Ici tout raconte les deux miracles dont nous venons de parler, et les siècles n'ont pu détruire les monuments chargés d'en transmettre le souvenir jusqu'à la dernière génération.

Quant au miracle de la destruction du dragon, dont le souvenir s'est transmis d'une génération à l'autre, il est constaté sur des tableaux, des statues et autres monuments qui se rattachent au séjour de l'apôtre dans ces contrées. La nature même du terrain favorise la croyance à ce miracle : malgré les changements que la culture lui a fait subir, il offre encore un aspect marécageux et tourbeux, et permet de supposer qu'aux temps anciens le monstre pouvait y trouver une facile retraite.

Un puissant seigneur de Lorraine avait une fille unique, tourmentée cruellement par le démon, lequel, adjuré de sortir de son corps et de l'abandonner, avait répondu : « Je ne sortirai que lorsque je serai chassé par le bienheureux Front, disciple de Jésus de Nazareth ». Ce seigneur envoya donc à Soissons chercher le Saint qui se hâta de venir et guérit la possédée. Le bruit du miracle vola jusqu'à Metz, dont Clément était évêque, envoyé en même temps que saint Front par l'apôtre saint Pierre. Clément bénit Dieu des œuvres qu'on lui racontait de saint Front ; il vint à lui et le pria d'honorer de sa présence la ville de Metz.

L'entrevue des deux évêques fut des plus affectueuses. Ils se saluèrent en se donnant le saint baiser accompagné de la charité la plus ardente. Ils ne s'étaient point vus depuis le jour qu'ils avaient reçu ensemble leur mission du chef des Apôtres. Ils passèrent donc cette journée et une partie de la nuit dans de pieux entretiens, se racontant mutuellement leurs travaux apostoliques et ce qu'ils avaient eu à souffrir de la part des peuples païens, priant ensemble et récitant des psaumes. Ils rompirent ensemble le pain sacré, s'encourageant et se fortifiant mutuellement par de douces paroles.

Le lendemain ils prirent la route de Metz. Or, pendant qu'ils marchaient et trompaient les fatigues du chemin par une sainte conversation, ils rencontrèrent un enfant retenu par un serpent énorme qui s'était entortillé autour de son corps. Saint Front, ému de pitié, fit à Dieu cette prière : « Seigneur, qui avez régénéré par votre sang précieux le genre humain chassé du paradis par les ruses du serpent, écoutez ma prière ! Que ce serpent meure et que cet enfant soit délivré, et que tout le monde connaisse que vous êtes le libérateur de ceux qui croient en vous ! » A l'instant le serpent expira, l'enfant n'ayant aucune blessure. Et les deux saints évêques, remerciant et louant Dieu, arrivèrent à la ville de Metz.

La présence de notre Saint fut bientôt signalée dans cette ville par la délivrance de deux énergumènes qu'il guérit en formant sur eux le signe de la croix et en invoquant le saint nom de Jésus. Il parut plusieurs fois aux assemblées des fidèles, leur distribuant et le pain de la parole et le pain eucharistique, et les encourageant à rester fermes dans la foi.

Il n'est point dit si notre Saint fit un long séjour à Metz, en la compagnie de saint Clément ; il est présumable qu'il y resta peu de jours. Depuis longtemps l'Esprit-Saint lui suggérait le désir de visiter saint Georges et les fidèles de l'église de Vélaunes. Il voulait aussi remplir un autre pieux devoir, non moins cher à son cœur, aller saluer sainte Marthe, qui souvent

lui avait donné à manger et l'avait reçu dans sa maison lorsqu'il était en la compagnie de Jésus. Elle était en ce moment dans la Provence, en un lieu appelé depuis Tarascon.

Il quitta donc la ville de Metz, et s'achemina vers les montagnes du Velay. Mais, dans le même temps, Georges, son ami, avait quitté Vélaunes, fuyant, lui aussi, la persécution, et était descendu dans la Gaule Narbonnaise, en évangélisant plusieurs peuples, et, après de longs travaux, le désir de revoir saint Front l'attirait vers le Périgord. Dieu permit qu'ils se rencontrassent. Ils tressaillirent de joie, et leur première pensée fut de remercier Dieu. Bientôt saint Front communiqua à saint Georges son désir de visiter sainte Marthe, les deux amis se dirigèrent ensemble vers la Provence et arrivèrent au lieu où la Sainte faisait sa demeure. Ils entrèrent chez Marthe comme ils y entraient dans la Judée à la suite de Jésus-Christ, et Marthe les reçut comme elle recevait Jésus-Christ et ses Apôtres.

Ils passèrent plusieurs jours dans de pieux entretiens, dans la prière et la récitation des psaumes. Marthe, remplie de sollicitude pour les deux apôtres, apporta tous ses soins à les consoler et à les encourager, et leur prédit que la persécution cesserait bientôt, qu'ils reviendraient à leurs églises et auraient la consolation d'y convertir à la foi leurs persécuteurs. Avant leur départ, la Sainte voulut avoir un entretien plus intime avec saint Front. « Sachez », lui dit-elle ensuite, « qu'avant la fin de l'année je quitterai cette terre pour aller à Dieu. Vous voudrez bien venir donner la sépulture à mon corps ». — « Je viendrai », lui répondit saint Front, « si Dieu veut me laisser sur la terre après vous ».

En quittant sainte Marthe, saint Front et saint Georges résolurent d'aller visiter saint Saturnin, leur ami, élevé comme eux à l'école du Sauveur, et ils se dirigèrent vers la ville de Toulouse. Ils s'y promettaient les douces jouissances que peut procurer l'amitié ; mais, déjà Saturnin avait été couronné de la palme du martyre. Aussi ne firent-ils pas un long séjour dans cette ville; bientôt ils se séparèrent pour retourner chacun à son troupeau, s'étant promis auparavant que le survivant des deux assisterait aux funérailles de l'autre.

Toutefois, d'après quelques historiens, le passage de saint Front fut marqué dans la ville de Toulouse. Il y prêcha l'Evangile aux fidèles et aux gentils qui accouraient en foule pour l'entendre. Il est même rapporté qu'un jeune homme s'étant noyé dans le fleuve qu'il avait voulu traverser à la nage pour aller écouter saint Front, l'apôtre le ressuscita en invoquant sur lui le nom de Jésus. Ce miracle fit une salutaire impression sur l'esprit des gentils, dont plusieurs se convertirent à Jésus-Christ et reçurent le baptême. Il est également rapporté que saint Front consacra dans cette ville, en l'honneur du martyr saint Etienne, une église que saint Martial et saint Saturnin avaient bâtie. Du reste, la ville de Toulouse avait conservé un précieux souvenir de notre apôtre. L'office de saint Front se trouvait encore dans sa liturgie en 1612 ; il avait même le rang de double-majeur dans le directoire particulier du chapitre de Saint-Sernin.

La légende rapporte que saint Front prêcha l'Evangile dans l'Agenais, « où il fit des largesses aux pauvres, donna la santé aux malades et convertit à la foi un seigneur du pays d'Agen avec un grand nombre de peuple ». Ce fut sans doute en revenant de Toulouse à Vésone qu'il traversa ce pays où déjà saint Martial, l'apôtre de l'Aquitaine, avait prêché l'Evangile. L'Agenais a conservé les traces du passage de saint Front. Nous

y trouvons deux églises qui portent son nom [1], érigées sans doute en mémoire de quelques faits miraculeux, recueillis par les traditions locales.

De l'Agenais, saint Front se hâta d'entrer dans le Périgord. Il était pressé par sa charité et l'inspiration divine de retourner auprès des fidèles de Vésone. Le divin Maître avait daigné lui prédire qu'à son retour de l'exil, il aurait la consolation de voir converti à la foi Squirius, son persécuteur; et sainte Marthe lui avait renouvelé cette prédiction. En effet, la patience des chrétiens dans les supplices et les tortures, la charité qui régnait parmi eux, la chasteté de leurs mœurs, leur vie irréprochable, avaient vivement touché le gouverneur de Vésone, et la foi, pénétrant peu à peu dans son âme, avait ramolli son caractère.

Apprenant le retour de saint Front, il voulut aller à sa rencontre. Il sortit de la ville avec quelques-uns de ses plus intimes qui, à son exemple, avaient ouvert leur âme aux rayons de la foi. Du plus loin qu'il aperçut l'apôtre, il courut à lui, se jeta à ses pieds, lui fit l'aveu de ses crimes, le pria de lui pardonner et de lui accorder la grâce du baptême. Saint Front s'empressa de le relever et remercia Dieu avec une grande effusion de joie. Puis, suivant Squirius, il rentra avec lui dans la cité de Vésone, comme un triomphateur. Après l'avoir instruit et s'être assuré de la sincérité de sa foi, saint Front le baptisa et lui donna le nom de Georges, en souvenir de son ami l'apôtre du Velay.

Dès qu'il fut rentré dans sa ville épiscopale, saint Front s'occupa de réparer les brèches qu'en son absence le démon avait faites à l'édifice chrétien. La présence de l'apôtre, ses prédications, ses miracles eurent bientôt ranimé dans les âmes le feu sacré. Une révélation que Dieu daigna lui faire produisit surtout un salutaire effet. Un jour il prêchait non loin des murs de la ville. Au moment où les fidèles, avides de recevoir la sainte parole, étaient profondément recueillis et attentifs, il cessa tout à coup de parler et resta dans l'attitude d'un homme livré à une profonde réflexion; son regard était fixe, son corps immobile, il semblait ne pas respirer. Cependant les traits de son visage se contractaient sous l'impression de la douleur, et des larmes coulaient sur ses joues; on voyait qu'il souffrait. Les fidèles, les yeux fixés sur lui, le contemplaient avec admiration et ne savaient que penser de son silence. Peu après, ils sympathisèrent à son état; eux aussi ils pleuraient, et ce ne fut bientôt dans l'assemblée que sanglots et gémissements. Enfin, l'apôtre revenu de son extase, s'écria par trois fois : « Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu ! » — « Père », lui dirent les fidèles, « qu'avez-vous vu ? Vous avez bien souffert ». Alors le Saint leur apprit comment Dieu venait de lui révéler et de lui faire voir le martyre de l'apôtre saint Pierre, crucifié à Rome par les ordres de Néron. Il leur dit comment le saint Apôtre, le digne chef de l'Eglise, se trouvant indigne d'être traité, même dans les tourments, comme son divin Maître, avait demandé et obtenu d'être crucifié la tête en bas. Il profita ensuite de cette occasion pour leur dire comment saint Pierre avait été constitué par Jésus-Christ chef de son Eglise, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. Il ajouta que cette mort de saint Pierre glorifiait Dieu, et prouvait la divinité de Jésus-Christ qui la lui avait prédite en présence des autres apôtres et des disciples. En reconnaissance de cette révélation, et pour en perpétuer le souvenir, le saint Evêque voulut qu'une église fût

1. Saint-Front, dans le canton de Duras, et Saint-Front, dans le canton de Fumel, à l'entrée du Périgord. Cette dernière église est du xe siècle.

bâtie en ce lieu même sous l'invocation de saint Pierre, et il en jeta sur l'heure les fondements [1].

Mais le zèle du saint apôtre ne devait point se renfermer dans l'enceinte de sa ville épiscopale. Il voulut parcourir les diverses parties de la province, ne se bornant point cette fois à s'y faire remplacer par ses disciples. A la prière des habitants de Lalinde, il chassa un dragon énorme qui, depuis quelque temps, faisait sa retraite dans une caverne, en face de cette ville, sur les bords de la Dordogne. Le souvenir s'en est conservé dans les traditions du pays. On montre encore la grotte du dragon, et sur le sommet de la montagne s'élève une petite église appelée *Saint-Front-de-Colubri*. Et les marins, lorsqu'ils passent sous le rocher, en descendant ou en remontant le cours de la Dordogne, font le signe de la croix et demandent une heureuse navigation à l'apôtre du Périgord.

Il est probable que saint Front séjourna quelque temps aux environs de Lalinde, à Lanquais, où l'on montre encore le lieu où était sa demeure. De là l'origine des traditions qui existent en ces lieux, et qui ont fait croire à quelques écrivains que saint Front y était né.

D'autres lieux, dans le Périgord, ont conservé le souvenir de la présence du saint apôtre. Les églises de Saint-Front-d'Alemps, Saint-Front-Larivière, Saint-Front-de-Pradoux, Saint-Front-de-Champniers, Saint-Front-de-Clermont, Saint-Front-de-Champagnac, Saint-Front-de-Douville, Saint-Front-de-Bru, furent fondées en mémoire des miracles que saint Front avait opérés dans ces lieux.

A Saint-Front-de-Pradoux, principalement, nous trouvons des traces plus marquées du passage de notre apôtre. L'église de cette paroisse, qui remonte au XIe siècle, dut remplacer, sans nul doute, une église plus ancienne, celle-ci construite en mémoire du séjour du Saint. En effet, une tradition, vivante encore dans le pays, rapporte que saint Front habita dans les grottes au-dessus desquelles est bâtie cette église et dont l'une s'avance jusque sous le sanctuaire, formé d'une chapelle plus ancienne que le reste de l'édifice. Il s'établit dans cette église, et peut-être à l'origine dans cette grotte, un pèlerinage, une dévotion, qui attestent la pensée de rendre un culte spécial à saint Front, et dont l'existence s'expliquerait difficilement si l'on refusait d'y admettre le séjour du Saint.

Sainte Marthe avait prié saint Front d'assister à ses funérailles : nous avons raconté dans la vie de cette Sainte comment il s'acquitta de ce devoir (29 juillet). Le divin Maître, qui l'aimait, voulut bien l'avertir, comme il avait averti sainte Marthe, et lui faire connaître le jour fixé pour la récompense perpétuelle de ses travaux.

Un jour que le Saint était à l'autel, célébrant les mystères sacrés, Jésus-Christ lui apparut en la compagnie des anges et au milieu d'une éclatante lumière, et lui dit : « Venez à moi, mon bien-aimé, venez en ma gloire, pour être récompensé de vos labeurs ». Et saint Front, élevant ses mains et ses yeux vers le divin Maître, lui dit : « Mon doux Jésus, qui n'avez pas voulu me cacher les secrets de vos conseils, et qui m'avez prodigué en mon exil vos douces consolations, recevez-moi. Depuis longtemps je désire de vous voir et de vous contempler ! Je vous recommande, ô doux amour de

1. Il existe encore une partie de cette église dite de *Saint-Pierre-Laney*, ou *l'ancien*. Elle sert de grenier à foin. Elle est située au sud-est de l'église de la Cité, au fond de la place Francheville, sur le chemin qui conduit à la tour de Vésone. Sa construction accuse le VIe siècle, mais évidemment elle dut être bâtie sur une église plus ancienne, puisque, dans le XVe siècle, on trouva sous son sol, dit M. de Taillefer, le corps de saint Léonce, évêque de Périgueux vers le milieu du IVe siècle. — *Antiq. de Vésone*, t. II, p. 583.

mon âme, les brebis que votre vicaire m'a confiées ». Et Jésus lui répondit : « Votre demande vous est accordée, et dans huit jours je vous appellerai à moi ».

Saint Front, descendu de l'autel, rassemble ses prêtres, leur fait part de sa vision et leur apprend que, dans huit jours, il quittera la terre pour aller au ciel, les tribulations de l'exil pour les joies de la céleste patrie. Il les exhorte à s'aimer fraternellement les uns les autres, et leur parle de sa mort avec toutes les ardeurs d'une âme saintement passionnée pour le ciel ; puis il leur dit : « Vous ensevelirez mon corps et le placerez auprès des saints martyrs, mes disciples bien-aimés, Frontaise, Séverin et Sévérien ». La nouvelle de la mort prochaine de saint Front s'était bientôt répandue de proche en proche, non-seulement dans la cité de Vésone, mais aussi dans les lieux d'alentour. Elle avait apporté de toutes parts la consternation.

Son premier soin fut de choisir son successeur, de laisser un autre père à ses enfants, un autre pasteur à son troupeau. Calépode, ce disciple qui avait gouverné l'église de Vésone pendant l'exil du Saint, avait déjà reçu la récompense de ses travaux, et, depuis sa mort, saint Front avait jeté ses vues sur Anian, autre disciple très-fervent et très-zélé. Il s'était appliqué à lui inspirer les vertus propres à former un saint évêque ; et, au moment où il lui annonça qu'il l'avait choisi pour son successeur, il lui recommanda d'une manière expresse la douceur et l'humilité, ces deux vertus qui caractérisaient le cœur de Jésus-Christ ; et il lui dit : « Le divin Maître nous disait : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Soyez donc vous-même doux et humble envers tous. Il nous a donné l'exemple afin que nous fassions comme il a fait ».

Le huitième jour venu, il se fit un grand concours de peuple, accouru pour entendre les dernières paroles du Saint, recevoir ses derniers conseils et sa dernière bénédiction. Le visage de l'heureux prédestiné était tout rayonnant de joie, symbole visible de la gloire dont il allait être revêtu dans le ciel. Il célébra les saints Mystères, prêcha longtemps à ce peuple qui ne se lassait point de l'entendre ; puis, en présence de tout le peuple, il imposa les mains à celui qu'il avait désigné pour son successeur, et, portant ses regards vers le ciel, il rendit grâces à Dieu et lui recommanda les âmes qu'il lui avait acquises ; et bénissant son troupeau, il s'écria : « Que le Dieu tout-puissant vous bénisse dans son amour ! Qu'il répande sur vous le sentiment de la sagesse ! Qu'il vous donne une charité parfaite et vous conserve dans la foi que je vous ai prêchée ! Qu'il dirige toujours vos pas dans les voies de la vraie vie et vous montre le chemin de la paix et de la charité ! »

L'oblation du sacrifice étant terminée, le saint Apôtre se prosterna devant l'autel de Saint-Etienne. Il fut à l'instant enveloppé d'une vive lumière, et on entendit une voix qui l'appelait à la couronne et au ciel où son nom était écrit dans le livre de vie. Elevant la voix, il remercia une fois encore la très-sainte Trinité et rendit doucement son âme à Dieu. C'était le 25 octobre, la quarante-deuxième année après la mort de Notre-Seigneur, qui était, selon le cardinal Baronius, la septième du pontificat de saint Lin et la cinquième du règne de Vespasien.

Le même jour et à la même heure, saint Georges, l'ami de saint Front, célébrait les saints Mystères dans son église de Vélaunes. Il fut ravi par l'Esprit de Dieu, et il vit saint Front, accompagné d'une troupe d'anges, de trois diacres et de deux clercs portant des flambeaux devant lui, s'élever

vers le ciel, le visage resplendissant de gloire et la tête ornée d'une brillante couronne. Il le vit triomphant, et il l'entendit lui dire : « Mon frère, je vous bénis, vous et votre troupeau ; je vous précède dans le ciel. Il est temps que vous vous transportiez à mes funérailles, suivant la promesse que vous m'en avez faite ». La vision disparut ; et saint Georges, retournant vers les fidèles assemblés, leur dit : « Saint Front, chères âmes, vous bénit dans sa bénédiction dernière ; il est allé à Dieu ». Et le saint évêque s'empressa de prendre la route du Périgord, pour aller rendre les derniers devoirs à son ami.

Cependant, à Vésone, la mort de saint Front avait jeté le deuil dans toutes les âmes, on se pressa autour du défunt. Bientôt commencèrent les funérailles qui, selon l'usage établi par les Apôtres et selon que le Saint lui-même l'avait pratiqué pour ses disciples, durèrent plusieurs jours. Le concours du peuple fut immense, et le chant des Psaumes ne discontinua pas. Les fidèles venaient, les uns après les autres, se prosternant, vénérant les restes aimés de leur saint évêque, louant et priant Dieu.

Après plusieurs jours, il fallut transporter le corps à l'oratoire de Notre-Dame, dans le lieu que le Saint lui-même avait désigné, à côté des tombeaux des martyrs, ses disciples. Déjà le saint apôtre du Velay avait eu le temps d'arriver à Vésone. Grand fut l'étonnement des fidèles au récit de la vision qui lui avait fait connaître la mort de son ami. Mais à l'étonnement succéda bientôt la plus douce joie, la joie de l'âme que l'onction divine console ; et tous remercièrent Dieu de la récompense qu'il avait accordée à leur saint pasteur, et ils disaient : « Le Seigneur, notre Dieu, est vraiment grand ; sa puissance est infinie et sa sagesse n'a point de bornes ». Dieu, lui-même, voulut manifester que le ciel prenait part à ces témoignages de respect et de vénération accordés au corps de son serviteur. Pendant qu'on le transportait à l'oratoire de Notre-Dame, les voix des anges furent entendues dans les airs, se mêlant aux chants des prêtres et des fidèles, célébrant les louanges du Saint et rendant grâces à Dieu. Dès qu'on l'eut déposé dans l'oratoire, il s'en exhala une odeur si suave, qu'elle embaumait tous ceux qui entraient dans le lieu de sa sépulture. Le même jour, trois aveugles recouvrèrent la vue, trois muets la parole, trois boiteux furent redressés et six démoniaques délivrés, en approchant du corps du saint Apôtre.

Cependant, les cérémonies des funérailles étaient terminées, saint Georges et Anian, le nouvel évêque de Vésone, déposèrent dans la terre le corps du saint Apôtre, renfermé dans un cercueil de plomb, dans lequel ils avaient gravé, sur une lame du même métal, cette inscription pour la mémoire des siècles futurs : « Ici repose le corps du bienheureux Front, disciple de Jésus-Christ et fils bien-aimé de l'apôtre saint Pierre par le baptême ».

On a représenté les traits suivants de la vie de saint Front : 1° Saint Pierre, sur le commandement de Jésus-Christ, baptise saint Front, qui est debout dans un baptistère, le corps nu et les mains jointes sur la poitrine. Près du baptistère sont debout un homme et une femme, sans doute Siméon et Frontonia, celle-ci tenant la tunique bleue de son fils. Derrière se dressent plusieurs têtes qui regardent avec étonnement, et semblent vouloir se rendre compte du mystère qui s'accomplit ; 2° Saint Front est sur une place publique de Rome ; on lui amène une jeune fille enchaînée, qui se jette à ses genoux. L'Apôtre fait le signe de la croix et la délivre du démon, dont elle est possédée ; 3° Saint Front, à genoux devant saint

Pierre, reçoit le bâton qui doit ressusciter saint Georges; 4° Saint Front ressuscite saint Georges, en posant sur son corps le bâton de saint Pierre; puis il parle au peuple étonné du miracle qui vient de s'accomplir; 5° Saint Front se rend auprès d'Aurélius qui l'a fait prier de venir dans son palais pour le guérir d'une douloureuse infirmité. En chemin une mère éplorée lui présente son enfant qu'on vient de retirer d'un puits. Saint Front le ressuscite en lui faisant toucher son manteau. Un peu plus loin, un aveugle se jette à ses genoux et lui demande la vue. Dans le fond du tableau apparaît Aurélius, sur la porte de son palais, venant recevoir saint Front; 6° Saint Front est à genoux devant le temple de Vésone; il a renversé la statue de Vénus; un dragon en est sorti dont l'haleine empoisonnée a fait mourir sept païens. L'Apôtre prie Dieu de les ressusciter; 7° Squirius, gouverneur de Vésone, est assis sur son tribunal. Il interroge saint Front qui lui est amené par quatre satellites; 8° Saint Front est à genoux devant Squirius; à côté se tiennent debout ses quatre disciples. Sur l'ordre de Squirius un soldat veut trancher la tête à saint Front; mais le bras et le glaive restent levés sans pouvoir frapper.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS.

Il s'établit au tombeau de saint Front un pèlerinage fameux où l'on voyait venir même des hommes des pays lointains. La cité de Périgueux, voulant perpétuer le souvenir de ces pèlerinages, appela *Hérias*, ou sacrée, la rue que suivaient les pèlerins pour se rendre au tombeau du saint apôtre. Deux célèbres personnages vinrent prier sur le tombeau de saint Front : saint Hilaire, évêque de Poitiers au IVe siècle, l'insigne docteur de l'Eglise, le très-généreux défenseur de la foi, et saint Gaugeric, évêque de Cambrai au VIe siècle, dont l'église possédait de riches propriétés dans le Périgord.

Le corps de saint Front, inhumé d'abord dans le modeste oratoire de Notre-Dame, y resta jusqu'au VIe siècle. Il en fut retiré alors par Chronope II pour être placé dans une église plus vaste que le pieux évêque avait bâtie en l'honneur du Saint, à côté du petit oratoire.

Chronope s'assura alors de l'authenticité de la précieuse relique; à l'ancienne inscription que nous avons citée et qu'il jugea par trop concise pour les siècles futurs, il en joignit une autre gravée sur une lame de cuivre et qu'il plaça dans le cercueil avec la première. Il ferma ensuite le cercueil de plomb qu'il revêtit d'un second cercueil de bois très-épais et entouré de fortes lames de fer.

Exhumé de l'oratoire, le corps fut placé au milieu de la nouvelle église. La translation s'en fit avec la plus grande pompe. Dieu daigna récompenser par plusieurs miracles et le zèle du pasteur et la piété du troupeau; pendant la translation, sept paralytiques furent guéris, quatre aveugles recouvrèrent la vue, et le feu de dix malades qui brûlaient entre chair et peau fut éteint [1].

En bâtissant l'église de Saint-Front, Chronope avait bâti également un monastère dont les religieux veillaient à la garde du précieux tombeau. Détruit par les Normands dans le IXe siècle, ce monastère fut réédifié dans le Xe. En même temps fut bâtie, en partie du moins, la superbe basilique qui existe encore aujourd'hui. Ce ne fut qu'après la dédicace de ce dernier monument, en 1077, qu'on s'occupa de donner à l'apôtre du Périgord un tombeau digne de lui et de la piété des fidèles. Etienne Itier, chanoine et cellérier de Saint-Front, en fit les frais. Il en confia l'exécution à l'un des plus célèbres sculpteurs de l'époque, Guinamond, moine de la Chaise-Dieu, que l'évêque Guillaume de Montbron avait appelé à Périgueux pour sculpter les ornements intérieurs du chœur de sa cathédrale.

Deux siècles plus tard, des doutes s'élevèrent au sujet de la possession du corps de saint Front. Pour les faire cesser, l'évêque Pierre de Saint-Astier fit ouvrir le sépulcre et la double châsse de bois et de plomb qui renfermait les ossements sacrés.

Le 17 des kalendes de janvier 1441, les chanoines de la collégiale de Saint-Front avaient obtenu du pape Eugène une bulle qui les autorisait à exhumer le corps du saint apôtre, pour le renfermer dans une châsse d'argent, et à faire séparer par un évêque catholique la tête du reste du corps, pour la conserver à part dans un tabernacle ou vase précieux. Elle devait être placée sur le

1. Cette maladie, appelée *feu sacré*, parce qu'elle brûlait, apparut plusieurs fois en France du VIe au XIIIe siècle. On nommait *ardents* ceux qui en étaient atteints.

maître-autel ou dans tout autre lieu de l'église, d'où l'on pourrait plus commodément la montrer au peuple.

Mais ce ne fut qu'en 1463, le 25 ou le 27 du mois de mai, qu'Elie de Bourdeille fit cette exhumation, assisté de l'évêque de Sarlat et de l'évêque de Rieux, appartenant l'un et l'autre à la maison de Roffignac en Limousin. La tête fut séparée du corps et placée dans un tabernacle que le pieux évêque avait fait élever au milieu du chœur et richement décorer de lames de cuivre, émaillées et dorées, comme l'était le tombeau.

On vit à cette occasion une pieuse et touchante rivalité entre le chapitre de la cathédrale et le chapitre de Saint-Front. Tous les deux prétendirent à l'honneur de posséder la tête du Saint. Elie de Bourdeille pacifia les esprits en interposant son autorité épiscopale. Il laissa dans la collégiale la tête du Saint; mais, voulant aussi satisfaire aux pieuses exigences de son chapitre, il fit porter un bras dans l'église cathédrale.

Le pape Eugène, en autorisant l'élévation du corps de saint Front, avait confirmé la fête de la translation ordonnée par Pierre de Saint-Astier, qu'on devait célébrer le 31 du mois d'avril. Elie de Bourdeille ayant été transféré du siége de Périgueux à l'archevêché de Tours, fit le voyage de Rome et sollicita du pape Sixte IV, en l'honneur de l'apôtre du Périgord, un *Pardon* de trois jours. Sixte IV, par une bulle de 1476, accorda cette faveur pour dix ans, et, voulant donner à Elie de Bourdeille une haute preuve de la satisfaction qu'il éprouvait de sa piété, il le commit pour « général pénitencier et surintendant à ce Jubilé avec puissance d'absoudre et dispenser sur les vœux et irrégularités ».

Le *Pardon* de saint Front avait lieu les trois jours qui suivaient sa fête, et attirait auprès de son tombeau un grand concours de pèlerins.

L'an 1347, Elie de Talleyrand, cardinal de Périgord, fit bâtir ou reconstruire la partie de l'église compromise dans le rond-point de la branche de l'est; il y fonda une chapelle sous l'invocation de saint Antoine, et la pourvut de revenus suffisants pour l'entretien de douze vicaires ou chapelains, qui devaient en faire le service. Clément VI, par une bulle du 26 juin 1347, approuva cette fondation avec le règlement que le cardinal avait fait pour les douze chapelains.

Le 6 du mois d'août 1575, les Protestants s'étant emparés de Périgueux, portèrent le pillage dans l'église de Saint-Front. Ils brisèrent le tombeau du Saint, et la châsse qui renfermait ses reliques tenta leur cupidité. Ils fondirent les lames d'or et d'argent de la châsse et jetèrent les ossements du Saint dans la Dordogne.

Tel est le récit du Père Dupuis, adopté par M. Taillefer. D'après un manuscrit de 1590, les ossements du Saint ne furent point portés dans la Dordogne. « Son saint sépulcre », y lisons-nous, « estant assez ayse à connoistre à cause des richesses dont il estoit orné, ils (les protestants) l'ouvrirent et après avoir commis mille sortes d'impiétés, ils jetèrent ses sainctes reliques par la place, les foulant aux pieds en dérision de ce saint âpostre du Périgord ».

Quoi qu'il en soit, l'église de Périgueux perdit ce jour-là son plus bel ornement, son trésor le plus précieux. La basilique elle-même ne dut qu'à sa masse imposante de n'être pas détruite : on craignit que sa chute n'ébranlât une partie de la ville.

Ce malheur fut d'autant plus grand que de la destruction de ce tombeau, de la perte de ces reliques, date l'affaiblissement du culte de saint Front. Au XVIIIe siècle, dans une nouvelle liturgie on semble douter de l'existence de saint Front, du moins lui refuse-t-on sa qualité de disciple de Jésus-Christ et sa mission par saint Pierre.

Cependant, en 1826, un reflet de la piété antique envers saint Front apparut sur le siége épiscopal de Périgueux. Mgr de Lostanges avait découvert dans l'église d'Andrivaux une partie du crâne de saint Front, et s'étant assuré de son authenticité, il en détacha une portion pour en enrichir son église cathédrale. Le 24 juin de la même année, il assemblait son chapitre pour lui faire partager sa joie et son bonheur ; et cette portion du crâne de notre Saint, déposée dans un reliquaire, peut-être un peu trop modeste, repose encore aujourd'hui près du maître-autel.

Il existe sur les confins du Beauvaisis une paroisse qui porte le nom du Saint et une église qui lui est consacrée, dont il est le patron et le titulaire. C'est la paroisse de Dom-Front, canton de Maignelay, dont l'église, qui nous offre dans son clocher un spécimen de la belle architecture romane du XIe siècle, témoigne de l'ancienneté du culte de notre apôtre dans le Beauvaisis.

Il y a dans cette église un des plus beaux monuments que l'art chrétien ait élevés en l'honneur de saint Front. C'est un office noté pour le jour de la fête du Saint : riche Manuscrit gothique sur parchemin, aussi remarquable par la pureté, la netteté de l'écriture que par l'élégance, la richesse, le brillant, le fini des peintures qui le décorent. Ce Manuscrit, quoiqu'il appartienne au moyen âge par la forme de l'écriture, est classé par les peintres parmi les œuvres de la Renaissance, dans la première moitié du XVIe siècle ; il se compose de six cahiers, ayant chacun quatre feuilles doubles ou seize pages, du format in-4°. Les six cahiers sont attachés à cinq lanières de cuir, attachées elles-mêmes à deux planches de chêne qui en forment la couverture. Outre les brillantes enluminures qui encadrent quelques pages, et les grandes initiales, les unes noires, les autres rouges et bleues, plusieurs à l'encre d'or, reproduisant toutes des têtes humaines, on y remarque neuf petits tableaux ou miniatures qui retracent avec une finesse exquise et une rare délicatesse de pinceau, les principaux traits de la vie de saint Front.

Ce manuscrit contient, avons-nous dit, l'office pour la fête de saint Front, c'est-à-dire les premières Vêpres, Matines, Laudes, la Messe et les secondes Vêpres. Il est pris du commun des pontifes, à l'exception de quelques antiennes et répons, qui sont tirés de la légende du Saint. La messe est celle des confesseurs pontifes, *Statuit*, etc., avec l'Evangile des Evangélistes, *Designavit Dominus*, etc. Le chant est le même, à quelques variantes près, que le chant dit de Dijon, en usage dans le diocèse de Périgueux. La prose de la messe est adaptée aux notes du *Lauda Sion Salvatorem* de la messe du Saint-Sacrement. Une longue légende forme les neuf leçons des Matines. Elle n'est pas complète; mais elle a cela de remarquable que, si elle ne contient pas tous les Actes de saint Front, évêque de Périgueux, elle n'en contient aucun qui lui soit étranger et qu'on puisse attribuer à un autre saint Front. Aussi la croyons-nous antérieure au xe siècle. Elle s'arrête après le récit du martyre des quatre disciples de saint Front. La suite devait former les leçons de l'Office pendant l'Octave, et cette Octave composait un second volume que nous ne possédons pas. L'auteur a dû extraire cette légende de la vie de saint Front par l'évêque Sébalde, si, toutefois, elle n'est pas une partie de l'œuvre, qu'on ne trouve plus aujourd'hui, de Sébalde lui-même. A ce point de vue elle est extrêmement précieuse.

On montre encore, à Neuilly-Saint-Front, la pierre sur laquelle l'apôtre sacrifiait lorsque la colombe lui apporta le vin nécessaire. C'est une pierre ou plutôt une roche gréseuse, de la nature de celles que la science appelle erratiques. Elle s'élève de quelques centimètres au-dessus du sol, paraît avoir de profondes racines, et présente une large surface unie, un peu inclinée sur le devant, ayant la forme d'un cœur. N'était l'exhaussement du terrain amoncelé tout autour, le prêtre y serait encore à l'aise pour l'oblation du sacrifice. La petite fiole apportée par la colombe et un morceau de satin imbibé du vin qu'elle renfermait furent aussi religieusement conservés. Il est vrai que la petite fiole n'existe plus en entier; elle a été cassée on ne sait à quelle époque ni par quel accident, mais les fragments dont l'authenticité n'est pas douteuse, existent et sont l'objet de la vénération des fidèles.

A coté de la pierre sur laquelle l'apôtre sacrifiait, il en existe deux autres de la même nature, mais non de la même forme. Elles ont leur symbolisme et racontent, elles aussi, la gloire et les œuvres de saint Front.

Ces lieux, ou plutôt ces trois pierres, appelées *Grès de saint Front*, et, à quelques pas de là, une fontaine qui porte également le nom du Saint, furent, dès le principe, le but de pieux pèlerinages, encouragés par les guérisons miraculeuses que les malades y obtenaient. Il y eut là, dès les premiers temps, une église ou du moins une chapelle ou oratoire pour les besoins spirituels des pèlerins. Il y eut aussi un petit monastère dont les religieux, qui prenaient le nom d'*Ermites de saint Front*, étaient les gardiens de la chapelle et vivaient des aumônes que les pèlerins leur apportaient.

Au xive siècle, la reine Jeanne d'Evreux, épouse de Charles le Bel, fit construire en ce lieu une belle chapelle, et fabriquer un riche reliquaire, où furent enfermés la petite fiole et le morceau de satin dont nous avons déjà parlé. Ce petit chef-d'œuvre d'orfévrerie existe encore. Quant à la chapelle, il n'en resta pas pierre sur pierre en 1793. La chapelle actuelle a été bâtie sur les fondements de l'ancienne, et ne date que de 1818.

Au mois de septembre 1499, les curés (1) et les habitants de Neuilly-Saint-Front envoyèrent à Périgueux trois députés qui visitèrent le tombeau de saint Front, firent à la ville don d'un fragment de la pierre sur laquelle saint Front avait sacrifié, et rapportèrent chez eux la plus grande partie d'un doigt de saint Front et un morceau du suaire qui enveloppait son corps.

On voit encore dans l'église de Neuilly ces deux insignes reliques. La partie du doigt forme la phalange contiguë à la main. La couleur de la cassure est moderne, relativement à la couleur du reste de la relique, qui est bistrée. Le morceau du suaire provient d'un très-beau et très-fort drap de soie cramoisie. Il enveloppait la relique lorsqu'elle fut apportée de Périgueux. Renfermées alors dans un cornet de parchemin, recouvert lui-même d'un morceau de satin rouge, les deux insignes reliques furent placées dans un tube de verre cannelé que l'on déposa dans le socle d'ébène qui date de cette époque, disposé tout exprès à l'intérieur, comme on le voit, pour recevoir ce tube. C'est ainsi qu'elles furent conservées jusqu'en 1857, ayant été respectées même par l'orage destructeur de 1793. Mais en cet état, elles n'étaient point visibles à l'œil des fidèles qui venaient les vénérer.

M. l'abbé Couty, curé de Neuilly-Saint-Front, a fait restaurer la statue de saint Front et lui a donné un socle, dans lequel furent déposées les saintes reliques, le 6 décembre 1857. L'authenticité en fut constatée par un procès-verbal. Quant à la châsse actuelle, elle date de 1814, celle du xive siècle ayant été détruite en 1793. Les miracles continuent à ce pieux sanctuaire.

On célèbre à Neuilly-Saint-Front, deux fêtes principales, l'une, proprement dite Fête de saint Front, le dimanche qui suit le 25 octobre, et l'autre, la fête de la Translation de ses reliques, le lundi après la fête de saint Jean-Baptiste. Un office particulier à l'église de Neuilly-Saint-Front, a

1. Neuilly-Saint-Front avait alors trois paroisses : la paroisse de Saint-Remy-du-Mont, desservie par un prieur régulier; la paroisse de La Fontaine et la paroisse du Château, dont les curés faisaient l'office dans la même église.

été composé et imprimé pour ces deux fêtes, et approuvé en 1747 par l'autorité diocésaine. De ces deux fêtes, celle de la Translation des reliques est la plus solennelle. C'est, à proprement parler, la grande Fête du Pèlerinage, celle qui attire le plus grand concours de fidèles, venus là, non-seulement de la paroisse de Neuilly, mais des paroisses voisines, et souvent de paroisses fort éloignées. Elle commence le lundi matin et ne se termine que le dimanche suivant. Deux processions, l'une à l'ouverture, l'autre à la clôture, y déploient toute la pompe des grandes cérémonies religieuses. Les fidèles y assistent un cierge à la main, et on y porte la châsse des saintes reliques, qui s'avance triomphalement, précédée du bâton de saint Front. Ce bâton est surmonté d'une petite niche avec une petite statue du Saint. Il est l'objet d'une pieuse rivalité. Il est mis à l'enchère et l'honneur de le porter est adjugé au plus offrant.

Le but du pèlerinage est multiple ; il paraît cependant se particulariser dans la demande de la guérison des infirmités qui empêchent de marcher. Aussi y voit-on en grand nombre les enfants maladifs, dont la marche est lente et tardive. Mais ce n'est pas seulement aux jours de grandes solennités que les mères apportent là leurs petits enfants. Presque tous les jours s'y présente le touchant spectacle d'une mère à genoux un instant devant la chapelle, tenant son enfant entre ses bras ou par la main, priant et le faisant prier avec elle, se relevant ensuite et essayant son enfant à marcher là sous le regard du Saint qui, du haut du ciel, contemple ce ravissant tableau et envoie la bénédiction de Jésus à la mère et à l'enfant.

Un mot sur la cathédrale de Périgueux, dédiée à saint Front, ne sera point déplacé ici.

Saint Front a de tout temps attiré l'attention des connaisseurs : c'est l'édifice le plus complet de tous ceux qui remontent à l'an 1000, l'unique dans son style oriental, et, on peut le dire, le dernier monument de l'époque carlovingienne. Plusieurs fois ravagée par les barbares, odieusement outragée par les Protestants, couverte à la Révolution d'un voile de deuil, protégée par les Pontifes romains, objet de la constante sollicitude de ses évêques, pieusement visitée par les foules aux temps de foi, on peut dire de l'église byzantine de Saint-Front qu'elle est le patriarche des antiques cathédrales de France, un monument unique sur notre sol et la gloire de Périgueux.

Le monument byzantin de Périgueux a la forme d'une croix grecque surmontée de cinq magnifiques coupoles : son style oriental reproduit à peu près, ligne par ligne, l'église de Saint-Marc de Venise qui elle-même est une imitation de Sainte-Sophie de Constantinople. A Périgueux et à Venise, c'est le même plan, la même charpente osseuse, les mêmes mesures ; il n'y a que la différence entre le pied français et le pied italien, mais il manque à Saint-Front les élégantes mosaïques et les beaux marbres qui dissimulent la pesanteur de la basilique vénitienne.

Il est surprenant qu'un édifice byzantin se trouve ainsi transplanté tout d'une pièce sous un climat qui n'est pas le sien. On sait qu'au moyen âge les Vénitiens avaient fait de Limoges un centre important de trafic. L'un de ces étrangers aura peut-être porté à Périgueux le plan de sa cathédrale. Plus tard les Croisés de l'Occident ne transportèrent-ils pas jusqu'en Terre Sainte notre style ogival ?

Un entablement porté sur de robustes modillons fait le tour de Saint-Front et couronne ses douze façades, terminées par autant de frontons. Ces frontons, larges et élevés, sont découpés par des fenêtres régulièrement inégales qui reproduisent partout le nombre symbolique de trois. Dans un étage inférieur, les fenêtres, plus allongées et plus étroites, deviennent plus nombreuses ; elles sont au nombre de quatre et même de cinq. En Orient, le soleil descend par les ouvertures des coupoles ; dans notre ciel plus pâle on ne pouvait avoir trop de jour.

Mais la partie la plus intéressante de la basilique, celle qui lui donne sa vraie physionomie, c'est le toit ou sommet, couronné de cinq dômes visibles à l'œil.

A l'intérieur, de grands arcs ogivaux (les plus anciennes ogives du monde) soutiennent les cinq coupoles, dont la largeur et l'élévation offrent à l'œil un spectacle unique. Les piliers évidés, à deux étages, sont percés en croix en haut et en bas, de telle sorte qu'on trouve la croix partout ; elle est le plan de l'église, et ses quatre branches sont elles-mêmes en croix.

Le clocher de Saint-Front, comme le reste de l'édifice, est un type à part, qui n'a point d'égal et qui étonne par sa forme étrange et par la hardiesse de sa structure. Le clocher couronné à soixante mètres par une coupole est une conception vraiment belle et originale. « C'est », dit M. de Verneilh, « le plus ancien clocher de France et même le seul clocher byzantin qu'il y ait au monde ».

L'ornementation de Saint-Front n'est pas moins digne d'attention que son architecture.

« Moins orné que le roman », dit M. l'abbé Dion, « et moins élégant que le gothique, le genre byzantin est plus majestueux. Cette construction grandiose, dans laquelle la pierre seule intervient à l'exclusion de tout autre élément, est l'une des plus belles expressions de l'idée religieuse. Eglise orientale, placée comme une exilée au fond de l'Occident, doit à cette position extraordinaire un charme nouveau. Sœur ou fille de Saint-Marc de Venise, écho lointain de Sainte-Sophie de Constantinople, ce magnifique édifice a frappé l'attention des savants. Il était convenable qu'une église byzantine abritât de ces lignes orientales le tombeau sacré d'un disciple du Sauveur venu de la Judée ; il y avait ainsi une harmonie frappante entre le tombeau qui illustrait la basilique et la basilique qui contenait le tombeau ».

Les hommes de la science ont étudié Saint-Front avec enthousiasme, et ils l'ont appelé un

monument merveilleux, un monument vraiment hors ligne, mystérieux et digne des plus sérieuses études ; enfin le plus curieux monument de France.

Pour composer cette biographie, nous n'avons fait qu'abréger la *Vie de saint Front*, par M. Pergot, curé de Terrasson ; véritable hagiographe, il a su avec beaucoup d'érudition, de talent et de piété, faire revivre les traditions qui sont l'honneur de l'antique église du Périgord. — Cf. *Monographie de Saint-Front*, par le R. P. Carles, missionnaire.

SAINT CRÉPIN ET SAINT CRÉPINIEN DE ROME,

MARTYRS A SOISSONS

285 ou 286. — Pape : Saint Caïus. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

Livrez-vous avec soin et avec ardeur à des travaux honorables pour ne pas vous assujétir à la fatigue de vains travaux. *Saint Ephrem.*

Crépin et Crépinien étaient romains de naissance et d'une famille distinguée. Ils étaient frères, et partirent de Rome pour aller prêcher la foi chrétienne dans les Gaules. Ils se fixèrent à Soissons, et ne laissèrent perdre aucune occasion d'y annoncer la bonne nouvelle. A l'exemple du grand Apôtre, ils ne voulurent être à charge à personne, et choisirent le métier de cordonnier, comme une occupation tranquille et sédentaire qui leur permettrait, sans être dérangés de leur travail ni privés de moyens d'existence, d'initier peu à peu à la connaissance de Jésus-Christ tous ceux qui viendraient à leur modeste atelier. L'habileté dont ils faisaient preuve dans l'exercice de leur humble profession, et plus encore leur esprit de justice, leur désintéressement, leur charité, leur complaisance, leur attiraient de nombreux visiteurs. Comme on était charmé de leurs manières polies et affables, on aimait à venir réclamer leurs services et à s'entretenir avec eux. La doctrine qu'ils prêchaient, mise en parallèle avec les enseignements si bizarres du paganisme, la profonde conviction qui accompagnait leur parole, faisaient une forte impression sur leurs auditeurs. Aussi pendant l'espace de temps assez considérable (peut-être une quarantaine d'années) qu'ils restèrent à Soissons sans être inquiétés par personne, ils déterminèrent un grand nombre de païens à renoncer au culte des faux dieux pour embrasser la religion de Jésus-Christ.

Mais le moment arriva où nos deux apôtres devaient attester, en souffrant mille tortures et en répandant leur sang, la vérité de leurs enseignements. En 284, Dioclétien avait été proclamé empereur; et en 285 ou vers la fin de l'année précédente, Maximien Hercule avait reçu de lui le titre de César. Envoyé contre les Bagaudes qui s'étaient révoltés, Maximien les eut bientôt soumis; c'est à cette époque qu'il commença à montrer toute sa haine contre le christianisme et la férocité de son caractère par le massacre de saint Maurice et de la légion thébéenne. Pendant les vingt années qu'il conservera le souverain pouvoir, il poursuivra les chrétiens partout où il pourra les rencontrer, et il saura s'adjoindre de dignes exécuteurs de ses vengeances. Après la victoire dont nous venons de parler, Maximien

entra dans les Gaules vers le mois d'octobre. On le vit à Paris, à Meaux et dans les villes voisines. Etant venu à Soissons, il apprit avec rage les progrès rapides qu'y avait faits le christianisme, et il n'eut pas de peine à découvrir qu'il fallait attribuer ce succès à Crépin et à Crépinien. Aussitôt il envoie ses satellites se saisir de leur personne, et quand ils sont devant son tribunal : « Est-ce Jupiter ou Diane, ou Apollon, ou Mercure, ou Saturne que vous adorez ? » leur dit-il. « Nous n'adorons qu'un seul Dieu », répondent les deux frères ; « c'est lui qui a créé le ciel et la terre. Vous, en adorant Jupiter, Apollon, etc., vous êtes dans une déplorable erreur ». — « Quelle est votre origine ? et qu'êtes-vous venus faire dans les Gaules ? » — « Nous sommes romains et d'une famille noble. Nous sommes venus dans les Gaules au nom et pour l'amour de Jésus-Christ, vrai Dieu, et ne faisant qu'un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit ».

Maximien, transporté de colère, menace de les faire mourir au milieu des plus cruels tourments s'ils persévèrent dans leur sotte croyance. Puis se radoucissant, il leur promet des richesses et des honneurs, s'ils consentent à sacrifier aux dieux. Les saints confesseurs répondent avec un grand calme : « Vos menaces ne nous intimident pas, le Christ est notre vie, et la mort est pour nous un gain. Votre argent et vos honneurs, donnez-les à ceux qui vous servent; c'est avec joie que nous avons renoncé à tout cela pour l'amour de Jésus-Christ. Si vous connaissiez notre Dieu, et si vous renonciez à vos idoles, une récompense éternelle vous serait assurée; mais si vous continuez à adorer le démon, vous serez tourmenté avec lui dans les enfers ». Maximien, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur eux, les envoya à son ministre Rictiovare qui était préfet du prétoire des Gaules, et lui enjoignit de n'épargner contre eux aucun genre de torture.

La mémoire de ces saints martyrs et des circonstances de leur supplice est encore vivante dans la ville de Soissons; on y montre au nord l'emplacement de la prison où ils ont été renfermés avant leur passion; une abbaye du nom de saint Crépin en chaie ou *in cavea* a été bâtie plus tard en cet endroit consacré par leurs chaînes.

Rien ne s'oppose à ce que ce cachot ait fait partie des dépendances du *château d'Albâtre,* résidence ordinaire des gouverneurs romains. Le lieu même où Crépin et Crépinien subirent leurs cruels tourments se présume aisément. C'était près de la rive gauche de l'Aisne, au nord de l'abbaye dont nous venons de parler. Une croix y avait été élevée; et, pendant bien des siècles, on conserva un souvenir bien précis du théâtre de leur glorieux combat.

Rictiovare, fidèle exécuteur des ordres de Maximien-Hercule, se chargea de faire cruellement expier à Crépin et Crépinien leur constance à croire en Jésus-Christ et à professer sa doctrine. Il les fit suspendre avec des poulies, et commanda qu'en cet état ils fussent rompus à coups de bâton. Au milieu de ces tourments, nos saints confesseurs levaient les yeux vers le ciel où la récompense les attendait et ils disaient : « Jetez un regard sur vos serviteurs, ô Seigneur Dieu, et secourez-nous, afin qu'aucune tache, aucune faiblesse ne déshonore l'œuvre entreprise en votre nom ». Rictiovare s'attendait à ce que la violence de la douleur leur arrachât des cris affreux; voyant au contraire qu'ils priaient, il n'en devint que plus furieux, et ordonna d'enfoncer des broches entre les ongles et la chair de leurs doigts, et de couper et d'arracher de leur dos de longues bandes ou lanières de peau, ce que les bourreaux exécutèrent sur-le-champ. Crépin et Crépinien, pendant cet atroce supplice dont le seul récit fait frémir, ne cessèrent de

prier et de demander justice au Seigneur : *Judica, Domine, judicium nostrum, et libera nos ab homine impio et doloso.* Et à peine avaient-ils prononcé cette parole que les broches sortirent de leurs doigts et allèrent frapper les bourreaux ; quelques-uns en moururent, les autres furent grièvement blessés. Alors Rictiovare, transporté de fureur, commanda qu'on leur attachât au cou une meule de moulin et qu'on les précipitât dans la rivière d'Aisne, pour les y submerger. Mais la puissance de Dieu fit surnager les saints martyrs, les meules se détachèrent de leur cou, et ils purent en nageant aborder à la rive opposée.

Rictiovare envoya aussitôt des satellites pour saisir Crépin et Crépinien et les ramener au lieu du supplice. Là, il fit préparer un brasier de poix, de graisse et d'huile bouillante, et on y jeta les saints confesseurs, qui, par la puissance de Dieu, n'en souffrirent aucune atteinte. A l'imitation des trois enfants de la fournaise, ils chantaient des hymnes au Seigneur : « Secourez-nous, soyez-nous propice, dans la crainte que les infidèles ne demandent : Où donc est leur Dieu ? *Ne forte dicant gentes : Ubi est Deus eorum ?* » Tout à coup une goutte de ce mélange de plomb fondu et d'autres matières sauta dans l'œil de Rictiovare et lui causa d'inexprimables douleurs. Quant à Crépin et Crépinien, des anges, envoyés du ciel, les firent sortir sains et saufs de ce brasier où l'enfer voulait les faire périr. Mais, comme les miracles endurcissent souvent les pécheurs au lieu de les convertir, Rictiovare ne se laissa pas toucher par les prodiges opérés sous ses yeux. Sa rage s'accrut à un tel point que, de dépit et de désespoir de se voir vaincu, il se précipita lui-même dans le feu, où il trouva la mort, juste punition de toutes les cruautés qu'il avait exercées contre les élus de Dieu. Crépin et Crépinien, se voyant délivrés de ce cruel ennemi du nom chrétien, conjurèrent Notre-Seigneur Jésus-Christ de les soustraire au plus tôt aux misères de cette vie mortelle pour les mettre en possession de la gloire céleste. Leur prière fut exaucée; sur l'ordre de Maximien-Hercule, ils eurent la tête tranchée le 25 octobre; et tandis que leurs âmes étaient conduites au ciel par des anges, leurs corps furent jetés à la voirie pour être la proie des animaux et des oiseaux carnassiers. Mais le Christ, pour le nom duquel ils avaient souffert les tourments et la mort, les préserva de toute morsure.

On les représente : 1° arrêtés par deux soldats; 2° travaillant par humilité au métier de cordonnier, afin de pouvoir prêcher plus facilement les gens du peuple. — Ils sont patrons des villes de Soissons, Château-Thierry, Osnabruck; et des cordonniers, savetiers, corroyeurs, tanneurs, gantiers, tisserands.

CULTE ET RELIQUES.

La nuit qui suivit leur martyre, un ange apparut à un pieux vieillard nommé Roger, qui habitait, avec sa sœur Pavie, une petite maison située à Soissons dans une rue appelée aujourd'hui *rue de la Congrégation.* L'ange leur indiqua l'endroit où gisaient étendus les corps des saints Martyrs, et leur ordonna d'aller les enlever. Le frère et la sœur se hâtèrent de se diriger vers le lieu indiqué, en songeant toutefois à la difficulté de transporter seuls deux cadavres. Quand ils furent près du bord de la rivière d'Aisne, ils chargèrent sans peine les corps sur leurs épaules ; et, ayant aperçu une barque vide, ils les y déposèrent. Aussitôt la petite barque, se mettant d'elle-même en mouvement, sans rame ni batelier, alla contre le courant de l'eau jusqu'à ce qu'elle se trouvât vis-à-vis de la pauvre habitation des deux vieillards. Ils prirent alors les corps des saints Martyrs et les ensevelirent avec honneur dans leur propre maison. Ces précieuses reliques y restèrent jusqu'à la fin du IIIe siècle, visitées souvent, en cachette d'abord, par les pieux fidèles qu'avaient convertis les entretiens de Crépin et de Crépinien, et qui allaient implorer devant leur tombeau la grâce de persévérer dans la foi. Mais, lorsque la persécution se fut ralentie, les chré-

tiens profitèrent de l'espèce de tolérance des gouverneurs romains pour accourir plus librement à la pauvre cabane de Roger, laquelle fut considérée alors par la population chrétienne comme une véritable église. Après la conversion du grand Constantin, la maison de Roger fut canoniquement érigée en oratoire public sous le nom de Saint-Crépin le Petit. Sur son emplacement, le bienheureux Fourier, curé de Mattaincourt, établit, en 1622, des filles de sa Congrégation pour l'instruction de la jeunesse. La Révolution a détruit le couvent et son église dont il ne reste qu'une arcade en plein-cintre. Dans l'intention de perpétuer le souvenir de l'oratoire de Saint-Crépin le Petit, l'usage s'est établi qu'aux Rogations, lorsque la procession passe dans la rue de la Congrégation, devant la maison du n° 14, laquelle est bâtie sur le terrain de cet ancien oratoire, on interrompt encore aujourd'hui le chant des litanies des Saints et on chante l'antienne et l'oraison de saint Crépin et de saint Crépinien.

La première translation des reliques de ces saints Martyrs eut lieu environ trente ans après leur mort. De la maison de Roger, on les transporta par eau, en remontant le cours de l'Aisne, et on s'arrêta devant le château de Crise, bâti près de la petite rivière de ce nom. Une crypte avait été préparée pour recevoir les corps de ces généreux Confesseurs de la foi, on les y enferma. Plus tard, le château ayant été détruit, on construisit une église sur leur tombeau. C'est cette église qui prit le nom de Saint-Crépin le Grand, pour la distinguer de celle qui était élevée à l'endroit de la maison de Roger.

La seconde translation des reliques de saint Crépin et saint Crépinien se fit, de 647 à 649, avec une très-grande solennité, par saint Anseric, vingtième évêque de Soissons, accompagné de saint Eloi de Noyon, de saint Ouen de Rouen, de saint Faron de Meaux et de plusieurs autres évêques. Après un jeûne de trois jours, le clergé et le peuple se rassemblèrent dans la nouvelle église élevée sur le tombeau des saints Martyrs Anseric et les prélats descendent dans la crypte qu'on venait d'ouvrir ; on enlève le couvercle des deux cercueils ; aussitôt une suave odeur se répand dans toute la basilique, les prélats baisent avec respect et en versant des larmes les ossements sacrés, et les placent dans la châsse chargée d'or et de pierreries qu'avait préparée lui-même saint Eloi, ou du moins qu'il avait fait exécuter sous sa direction. Les évêques se font un honneur de porter eux-mêmes la châsse sur leurs épaules et la déposent au-dessus de l'autel. La tête de saint Crépin avait été mise à part pour la conserver dans les archives et la donner à baiser au peuple ; on l'enferma dans un vase d'argent. Quant à celle de saint Crépinien, on conjecture que saint Anseric, par reconnaissance, en fit présent à saint Eloi, et que ce dernier l'offrit à l'abbaye de Solognac ou Solignac, à deux lieues de Limoges, monastère qu'il avait fondé avant sa promotion à l'épiscopat.

Une portion notable de leurs reliques fut transportée à Osnabruck, dans la basilique qui leur était dédiée. Vers la fin du VIIIe siècle, Charlemagne obtint de l'abbaye de Saint-Crépin le Grand le partage des reliques des glorieux Martyrs soissonnais. L'église d'Osnabruck, encore aujourd'hui, fait très-solennellement la fête de saint Crépin et de saint Crépinien le 25 octobre, et celle de leur translation le 20 juin, avec un office propre qui a été approuvé à Rome. Une nouvelle reconnaissance des reliques a été faite à Osnabruck, en 1721, par acte notarié. Les ossements, renfermés dans deux châsses, sont dénommés l'un après l'autre dans le procès-verbal authentique (1721). Chaque année, et aux fêtes principales, ces châsses sont exposées au-dessus du grand-autel.

A Rome, dans l'église bâtie à l'endroit même où saint Laurent reçut la palme du martyre, et faisant aujourd'hui partie du couvent des religieuses Clarisses, on conserve, depuis le IXe siècle, des reliques de saint Crépin et de saint Crépinien. Elles sont renfermées dans le tombeau de l'autel de la deuxième chapelle à droite. La châsse qui les renferme est petite et ne peut tenir que peu d'ossements. Peut-être ces reliques ont été données, vers 826, en échange de celles de saint Sébastien et de saint Grégoire le Grand, apportées de Rome par Hilduin à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. A diverses époques, on avait donné un certain nombre d'ossements de leurs restes, pour en enrichir d'autres églises. L'abbaye de Fulde en avait aussi obtenu ; et une dent cédée à un comte nommé Henri a été de la part de ce seigneur l'occasion de plusieurs donations faites par lui au monastère de Saint-Crépin le Grand.

En 1141, le 29 mai, le lundi de la Pentecôte, Ernaldus, abbé de Saint-Crépin, transféra les reliques des saints martyrs dans une châsse qui surpassait par sa richesse et la beauté de son travail celle donnée par saint Eloi. Elle avait deux pieds de long et était surmontée des statues des douze apôtres. Ce monument de la piété des Soissonnais s'est conservé jusqu'à la Révolution. Cette troisième translation s'était faite très-solennellement, en présence de Samson, archevêque de Reims. Tous les ans, pour en célébrer la mémoire, les moines de Saint-Crépin le Grand, le lundi dans l'octave de l'Ascension, descendaient la châsse de leur saint patron et la portaient à la cathédrale, suivis des corps constitués et de tout le peuple ; et après l'avoir exposée à la vénération publique, ils remportaient à leur abbaye leur précieux trésor.

Les marques de vénération envers saint Crépin et saint Crépinien se multiplièrent avec les siècles. En 1242, il fut décidé que deux cierges brûleraient toujours devant leur châsse. En 1298, on ordonna que la veille de leur fête, les moines de Saint-Médard enverraient à l'abbaye de Saint-Crépin deux cierges, de l'encens et de l'huile dont on détermina la quantité.

La confiance en ces saints Martyrs ne se manifestait pas seulement dans le diocèse de Soissons. En 1466, une peste désastreuse envahit la ville de Paris. Déjà on avait porté en procession les

reliques de saint Marcel et de sainte Geneviève, et le fléau continuait de sévir. Alors les Parisie invoquent saint Crépin et saint Crépinien, demandant que les moines apportent leur châsse Paris ; les prières redoublent autour de ces saints ossements et la peste cesse ses ravages.

Mais le moment allait arriver où ces moines seraient forcés de se dessaisir de ce précieux dépôt dans la crainte de le voir profaner par les Huguenots, qui envahissaient les provinces et marquaient partout leur passage en pillant les églises et en jetant au feu les reliques des Saints. Le pieux évêque de Soissons, Charles de Roucy, dit le père des pauvres, crut que ce serait pourvoir à la sûreté de la châsse de saint Crépin, que de la retirer du faubourg pour la transporter *intra muros* dans l'abbaye de Notre-Dame, qui avait alors pour abbesse Catherine de Bourbon, sœur du prince de Condé, chef des Huguenots. Le 29 juin 1562, tout le clergé de la ville se réunit à la cathédrale et se rendit en procession à l'abbaye de Saint-Crépin, où, après avoir célébré la messe et entendu le panégyrique des saints Martyrs, on transporta leur châsse dans l'abbaye royale de Notre-Dame. La piété des Soissonnais n'eut qu'à se féliciter de cette translation ; car en 1567, les Huguenots s'étant emparés de Soissons, pillèrent les églises de la ville et des faubourgs ; ils ne respectèrent que la seule abbaye de Notre-Dame, selon la promesse que le prince de Condé avait faite à l'abbesse, sa sœur. L'abbaye de Saint-Crépin le Grand ne fut plus qu'une ruine, tout y ayant été mis à feu et à sang. Charles de Roucy n'avait pas eu l'intention de priver à jamais l'abbaye de ses précieuses reliques, il s'était même formellement engagé à les restituer aux moines à leur première réquisition ; les Soissonnais avaient fait les mêmes promesses ; mais le souvenir des récents ravages des Huguenots, la crainte de les voir se renouveler et par là d'être exposés à perdre sans retour les ossements de leurs glorieux Martyrs, rendirent inflexible l'abbesse de Notre-Dame, à tel point que, dans les supplications publiques, lorsqu'on permettait aux moines de porter sur leurs épaules le long des rues de la cité, la châsse vénérée, l'abbesse exigeait expressément que les magistrats de la ville s'engageassent par écrit et par-devant notaire, à ramener ladite châsse au monastère de Notre-Dame aussitôt après la cérémonie. Ce fut en vain que les moines renouvelèrent leurs instances, après la paix en 1568 ; puis, en 1578, lorsqu'ils eurent restauré le chœur de l'abbaye de Saint-Crépin le Grand, l'abbesse persévéra dans son refus. Louise de Lorraine, qui avait succédé à Catherine de Bourbon, se montra de meilleure composition, et la reddition du dépôt était sur le point de s'effectuer, lorsqu'un soulèvement général de la population vint mettre obstacle à sa bonne volonté. Les Soissonnais bouchèrent la porte Saint-Martin pour empêcher la châsse de passer. Il y eut, en 1614, une nouvelle tentative à laquelle les chanoines de Saint-Gervais prirent part ; mais elle fut encore sans effet. A partir de ce moment, il fut décidé que désormais les reliques ne sortiraient plus de l'enceinte du monastère de Notre-Dame et qu'on se contenterait de les exposer devant la grille des religieuses. Toutefois, sur le désir impérieusement exprimé par les habitants, les reliques parurent dans les rues en 1617 ; mais l'abbesse exigea qu'un des échevins restât en otage au monastère pendant toute la durée de la procession, jusqu'à ce que la châsse fût rentrée dans l'abbaye. Dans les années suivantes jusqu'à la Révolution, on se contenta de la simple promesse de la municipalité.

Il paraîtra sans doute intéressant de savoir ce qu'est devenue la tête de saint Crépin, renfermée par saint Anseric dans une châsse d'argent ornée par saint Eloi et destinée à être déposée dans les archives de l'abbaye. Vers l'année 1300, l'abbé Wermond retira la tête de saint Crépin de son reliquaire d'argent pour la mettre dans un reliquaire de cuivre, qui se trouva trop petit par l'inattention de celui qui l'avait fabriqué. Pour l'y faire entrer, on fut obligé de séparer en trois morceaux les ossements de la tête. En 1578, Charles de Roucy, évêque de Soissons, obtint deux de ces ossements et en enrichit sa cathédrale. Des personnes pieuses les ont sauvés de la profanation au moment de la Révolution, ainsi qu'une partie assez considérable d'un os du fémur, et quelques fragments moins importants. Mgr Le Blanc de Beaulieu, évêque de Soissons, après le Concordat, en reconnut l'authenticité le 25 octobre 1804. Le 6 mars 1860, une nouvelle reconnaissance des reliques de saint Crépin et de saint Crépinien a été faite, à Soissons, par le chanoine Delaplace, secrétaire général de l'évêché et délégué *ad hoc* par l'autorité épiscopale. Le procès-verbal authentique, signé par le vicaire général Hurillon, contient le narré des translations successives des reliques de ces saints Martyrs, et constate que la châsse actuelle, en bois doré, renferme deux fragments de la tête de saint Crépin, une partie considérable d'un fémur et quelques autres petits ossements. Chaque année, à Soissons, on expose ces précieuses reliques à la vénération des fidèles, et les cordonniers [1] de la ville tiennent à les porter sur leurs épaules à la procession qui

1. Saint Crépin et saint Crépinien sont patrons de la pieuse association des Frères cordonniers. Elle a été établie par Henri-Michel Buch, communément appelé *le bon Henri*. Ses parents étaient de pauvres laboureurs d'Erlon, dans le duché de Luxembourg. Il se distingua, dès son enfance, par sa sagesse et sa piété. Il apprit, étant encore fort jeune, la profession de cordonnier, et sut s'y sanctifier par la pratique des vertus chrétiennes. Il passait à l'église les dimanches et les jours de fête, et il s'appliquait sans cesse à mortifier ses sens et sa volonté. Il prit pour modèles saint Crépin et saint Crépinien. Pendant son travail, il les avait toujours présents à l'esprit; il se rappelait comme ils avaient travaillé dans la vue de plaire à Dieu, et les moyens qu'ils avaient employés pour faire connaître Jésus-Christ. Il ressentait une vive douleur toutes les fois qu'il pensait que les personnes de son état et beaucoup d'autres artisans étaient mal instruits de la religion, qu'ils vivaient dans l'oubli de Dieu, et qu'ils étaient esclaves de leurs pas-

précède la grand'messe que fait chanter annuellement l'association des cordonniers de Soissons.

La dévotion des fidèles envers saint Crépin et saint Crépinien a porté beaucoup de paroisses à désirer de les avoir pour patrons de leurs églises. Il y a, en effet, dans le diocèse de Soissons et Laon, plusieurs églises consacrées sous le vocable de ces saints Martyrs. Sans compter les trois églises faisant partie de la ville de Soissons, on sait que Château-Thierry, Saint-Crépin-aux-Bois (aujourd'hui diocèse de Beauvais), Aiguizy, Bussiares, Cugny, Vichel, Serches, Venizel, Verdelot (aujourd'hui diocèse de Meaux), Bouconville et peut-être quelques autres sont dédiées à saint Crépin et saint Crépinien.

Le calendrier liturgique de l'Angleterre, même depuis que ce royaume a rompu avec l'Eglise romaine, conserve au 25 octobre les noms des saints Crépin et Crépinien. La raison en est peut-être que c'est en ce jour que Henri V, roi d'Angleterre, a gagné la bataille d'Azincourt. Ce prince avait ordonné que, pendant son règne, chaque jour, et à toutes les messes qui se célébreraient dans son royaume, on fît mémoire de saint Crépin et de saint Crépinien.

L'église de Soissons avait autrefois un ancien et magnifique office propre pour la fête de ses deux plus célèbres Martyrs. Il avait beaucoup de ressemblance avec l'office qui est encore aujourd'hui en usage à Osnabruck. L'évêque Charles de Bourbon l'avait conservé en entier dans l'édition du bréviaire qu'il donna en 1675, *ad normam breviarii romani*. Les antiennes de tout l'office

sions. Son zèle lui inspira le dessein de travailler à leur conversion. Il en engagea plusieurs à profiter des instructions publiques, à fuir les compagnies dangereuses, à prier avec ferveur, à fréquenter les Sacrements, à faire tous les jours des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition; en un mot, à prendre tous les moyens propres à s'avancer dans la pratique de la vertu.

Son apprentissage fini, il continua d'exercer le même métier en qualité de compagnon. Sa sainteté donnait à ses paroles beaucoup de poids et d'autorité. Il était véritablement le père de sa famille. Il écoutait les plaintes des personnes divisées, et les réconciliait. Il consolait les affligés, et trouvait dans sa pauvreté le secret d'assister les indigents. Souvent il lui arriva de partager ses vêtements avec ceux qui étaient nus. Il ne vivait que de pain et d'eau, afin d'avoir de quoi faire l'aumône. Plusieurs années se passèrent de la sorte à Luxembourg et à Messen. Enfin, la Providence conduisit à Paris le serviteur de Dieu. Il ne changea rien à son premier genre de vie.

Il avait quarante-cinq ans lorsqu'il fut connu du baron de Renty que sa piété a rendu célèbre. Celui-ci eut envie de voir *le bon Henri*. Il fut aussi surpris qu'édifié de trouver, dans un homme du peuple, tant de vertus et de connaissances des voies de Dieu. Il admira surtout son courage à entreprendre et à exécuter de grands projets pour la gloire de la religion. Il apprit qu'il avait le talent de convertir des jeunes gens de son état, et de les faire rentrer dans les bonnes grâces de leurs parents et de leurs maîtres; que, après les avoir ainsi gagnés, il leur prescrivait des règles de conduite, et qu'il allait chaque jour à l'hôpital de Saint-Gervais pour instruire les pauvres qui s'y retiraient. Mais rien ne lui paraissait plus grand que cet esprit de prière et d'humilité, et tous ces dons surnaturels qu'il remarquait en lui. Pensant donc qu'il était plus propre que personne à faire l'œuvre de Dieu, il lui proposa d'établir une pieuse association, dont le but était de faciliter la pratique de toutes les vertus parmi les ouvriers de la même profession. Il commença par lui procurer le droit de bourgeoisie. Ensuite il le fit recevoir maître afin qu'il pût prendre chez lui, en qualité d'apprentis ou d'ouvriers, ceux qui désireraient suivre les règlements que le curé de Saint-Paul fut prié de rédiger. Ces règlements recommandaient aux personnes qui s'y assujétissaient, la prière fréquente, la participation aux Sacrements, la pratique de la présence de Dieu, l'assistance mutuelle dans les maladies, le soin de soulager et de consoler les malheureux.

Le bon Henri eut bientôt un certain nombre d'apprentis ou d'ouvriers. Ce fut avec eux qu'il fonda, en 1645, l'établissement connu sous le nom de communauté des *Frères cordonniers*. Il en fut fait le premier supérieur. L'innocence et la sainteté de ces pieux artisans montraient visiblement que Dieu les avait choisis pour glorifier son nom. Ils faisaient revivre en eux l'esprit des premiers chrétiens. Cette communauté donna naissance à celle des *Frères tailleurs*, deux ans après. Certains artisans de cette dernière profession, édifiés de la vie sainte que menaient les *Frères cordonniers*, et de la manière dont ils employaient un temps que plusieurs autres passaient dans le désordre ou dans l'oisiveté, prièrent le bon Henri de leur donner une copie de sa Règle. Ils s'adressèrent ensuite au curé de Saint-Paul, et formèrent aussi une association. Ces deux communautés ou associations sont répandues en France et en Italie; elles sont même établies à Rome. Les membres dont elles sont composées se lèvent à cinq heures du matin, font la prière en commun, récitent d'autres prières particulières, à des temps marqués, entendent la messe tous les jours, gardent le silence qu'ils n'interrompent que par le chant des cantiques, font une méditation avant le dîner, assistent à tout l'office fêtes et dimanches, visitent les pauvres dans les prisons, dans les hôpitaux et dans leurs maisons, font chaque année une retraite de quelques jours, etc.

Le bon Henri mourut à Paris, le 9 juin 1666, d'un ulcère au poumon, et fut enterré dans le cimetière de Saint-Gervais. Il avait été le modèle des plus héroïques vertus. Les *Frères cordonniers* ont eu des établissements à Paris, à Soissons, à Grenoble, à Toulouse, à Lyon, etc. Les maîtres cordonniers laïques leur suscitèrent souvent des embarras et des tracasseries de toute espèce. En 1686, à Soissons, le maire et les échevins firent comparaître le frère Rodier et, après un minutieux interrogatoire duquel il ne résulta rien à la charge de la communauté, il fut enjoint aux frères de se séparer immédiatement, « à quoi faire ils seront contraints par toutes voies et jection de leurs meubles, et expulsion de leurs personnes de la maison en laquelle ils ont établi leur communauté, défense à eux de plus s'assembler ainsi à peine de cinq cents livres d'amende et de prison ». Malgré cet arrêt, une transaction par-devant notaire fut faite la même année entre les frères et les maîtres cordonniers en neuf de Soissons, moyennant qu'un des frères serait toujours tenu de se faire recevoir maître cordonnier, que la communauté restreindrait le nombre des ouvriers externes et se chargerait d'un enfant de l'hôpital pendant trois ans.

avaient été prises généralement, sauf de légères modifications, dans les Actes des saints Martyrs, et elles respiraient un parfum de piété, un langage héroïque, un saint enthousiasme qu'on ne retrouve pas dans les offices plus récents.

Notice due à M. Henri Congnet, du chapitre de Soissons. — Cf. *Acta Sanctorum;* Baillet; Tillemont; M. Pécheur, *Annales,* t. 1er; Lépaulart, *Recueil manuscrit; Actes du martyre de saint Crépin.*

SAINT HILAIRE OU ILLIER [1], ÉVÊQUE DE MENDE

540. — Pape : Vigile. — Roi de France : Childebert Ier.

> Voulez-vous augmenter vos vertus? ne les faites pas voir; cachez-les, dérobez-les aux regards, dans la crainte de la vanité et de l'orgueil.
>
> *Saint Isidore d'Espagne.*

Saint Hilaire naquit à Mende même, d'une famille de bonne condition. L'aménité de son caractère lui fit donner dans son enfance le nom d'*Hilarius*, qui signifie *gai, joyeux*. Il ne reçut le baptême que dans un âge assez avancé, selon la regrettable coutume de ce temps. Dès lors, s'adonnant tout entier au service de Dieu, il se livra aux plus rudes austérités de la pénitence et du jeûne.

Bientôt après, suivi de trois compagnons animés du même esprit que lui, il se choisit un lieu de retraite à environ deux milles de la petite ville de Mende. De là, il venait souvent, pendant la nuit, la passer en prières auprès du tombeau de saint Privat. Le démon, mécontent d'une si sainte vie, ne manqua pas de le persécuter. Pour cela, il profitait surtout du temps des ténèbres, lorsque le saint jeune homme venait prier pendant la nuit dans l'église du saint patron du diocèse. Une fois il fit paraître devant lui comme un vaste étang de feu ; mais saint Hilaire fit le signe de la croix et continua son chemin sans recevoir aucun mal. Une autre fois, comme il revenait de satisfaire sa dévotion, les démons, s'emparant de sa personne, le transportèrent au loin au milieu d'une forêt épaisse, où ses compagnons désolés et courant partout à sa recherche, le découvrirent, au bout de trois jours, célébrant par des psaumes les louanges de Dieu.

Son genre de vie et l'éclat de ses vertus ne tardèrent pas à lui attirer d'autres disciples : ce qui lui fit concevoir le dessein de fonder un vrai monastère. Il alla l'établir sur les bords de la rivière du Tarn, à quelque distance en dessous du bourg actuel de Sainte-Enimie. L'auteur de sa légende nous apprend qu'il fit bâtir en cet endroit une maison bien construite, qui demanda beaucoup de frais et de travaux, et qu'ensuite il y réunit un très-grand nombre de religieux.

Un jour qu'il passait sur le bord du Tarn, par un très-mauvais sentier, le pied vint à lui manquer et il tomba dans un gouffre, au fond duquel il demeura pendant deux heures. Lorsqu'on eut connaissance de ce fâcheux accident, on s'empressa d'aller à son secours ou à sa recherche au moyen d'une barque, et tout à coup on l'aperçut debout sur la surface de l'eau, plein de vie et célébrant la bonté et la puissance de Dieu.

1. On l'appelle aussi saint Chelirs.

Afin de donner à ses nombreux disciples le véritable esprit de la vie religieuse, saint Hilaire, prenant avec lui quelques-uns de ses frères, alla s'établir pendant un certain temps dans un lieu solitaire, non loin de Marseille ; et de là il faisait de fréquentes visites aux moines de l'île de Lérins, pour s'instruire à leur école dans les voies de la perfection.

Une fois, en revenant de ce célèbre monastère, il passa quelques jours à Marseille pour des raisons de charité. Il y eut une vision dans laquelle Dieu lui fit connaître qu'il allait châtier cette ville. En effet, un peu après son départ, il y survint une épidémie si terrible, qu'elle résistait à tous les remèdes et ne donnait même pas le temps de les employer. Un domestique de l'hôte qui l'avait logé, se trouva atteint du fléau. Son maître, se rappelant la sainteté d'Hilaire, alla vite chercher son manteau qu'il avait oublié dans la chambre des moines et le mit sur le malade, qui fut guéri sur-le-champ. Ensuite le même remède produisit le même prodige sur toutes les autres personnes de la maison ainsi que dans la famille du frère de l'hôte.

Enfin, quand saint Hilaire crut avoir fait assez de provisions spirituelles auprès des habiles maîtres de Lérins, il revint vers son monastère des rives du Tarn. Il paraît que ce fut à cette époque que, le siége épiscopal de Mende étant venu à vaquer, il fut appelé à le remplir. On ne pouvait faire un meilleur choix : les fidèles ne furent pas trompés dans leurs espérances, s'il faut en juger par les autres merveilles que nous allons raconter de lui, d'après l'auteur de sa légende.

Une pieuse personne, du nom de *Marcianilla*, qui avait consacré à Dieu sa virginité, avait au milieu de ses propriétés une fontaine qui en était la vie et la ressource. Or, il y avait sept ans qu'elle ne donnait plus d'eau. C'est pourquoi, sachant que saint Hilaire était facilement exaucé de Dieu, cette femme vint lui demander un prodige. Le charitable pontife l'accueillit avec bonté et lui dit : « Nous allons tous les deux prier auprès de cette fontaine, et il faut espérer que Dieu nous écoutera ». Ils y allèrent donc et, après avoir prié quelque temps, la source se remit à couler avec son ancienne abondance.

Dans une de ses visites à son monastère des bords du Tarn, saint Hilaire apprit que dans le voisinage on célébrait une fête populaire d'origine païenne et pleine de rites diaboliques. Aussitôt, prenant avec lui deux religieux seulement, il se dirigea vers l'endroit désigné. Comme il était sur le point d'y arriver, ces fanatiques crurent voir une armée nombreuse s'avançant contre eux et s'enfuirent de frayeur dans toutes les directions. Puis, quand ils apprirent la réalité du fait, ils reconnurent le doigt de Dieu dans ce qui venait de se passer et demandèrent à se réconcilier avec la sainte Eglise.

Pendant l'épiscopat de saint Hilaire, les soldats francs de Thierry Ier, roi d'Austrasie et fils aîné du grand Clovis, s'avancèrent jusqu'en Gévaudan pour en faire la conquête et allèrent assiéger le château de *Méléna*, où saint Hilaire s'était réfugié sans doute avec toutes les forces et les ressources du pays, dont il était en même temps l'évêque et le souverain temporel. Ce siége durait déjà depuis longtemps, lorsque Dieu lui fit connaître que les assiégeants étaient disposés à traiter honorablement. Il sortit donc de la forteresse, et toutes choses se passèrent ainsi que le ciel le lui avait révélé.

Un des chefs de l'armée assiégeante lui témoigna toute sorte d'égards et l'invita même à sa table : ce à quoi saint Hilaire acquiesça avec bonté et confiance. Or, ce guerrier avait à son service un homme qui, quoique chrétien, s'était fait une réputation de grande méchanceté, même envers les

personnes innocentes. Pendant le repas, cet homme osa s'asseoir à table et demander à l'évêque sa bénédiction. Saint Hilaire la lui refusa en disant : « Je n'ai rien de commun avec les hommes qui se permettent les choses les plus exécrables ». Ce refus excita sa colère : il jura la mort du prélat, se vantant qu'il ne le laisserait pas rentrer chez lui sain et sauf. Puis, continuant à remplir son office culinaire, il lui arriva, en attisant le feu, de renverser sur lui une chaudière pleine d'eau bouillante. L'excès de la douleur le mit tellement hors de lui-même, que, s'agitant comme un furieux, il se roula jusqu'au milieu des flammes du foyer et succomba bientôt après à des souffrances atroces.

Quelque temps après, le roi d'Austrasie étant mort, son fils Théodebert Ier, qui lui succéda, vint visiter ses provinces méridionales. Saint Hilaire, ayant appris son arrivée en Auvergne, s'empressa de s'y rendre pour traiter avec lui de certaines affaires de son petit Etat de Gévaudan. Chemin faisant, il s'arrêta, pour se reposer durant la nuit, en un lieu appelé *Arisencus*, aujourd'hui Arzenc d'Apcher. Vu l'exéguité du lieu et sans doute aussi la douceur de la saison, la caravane campa sous des tentes en rase campagne. Or, pendant la nuit, le tribun Léon, qui, avec les hommes composant l'escorte, montait la garde auprès de la tente du prélat, y aperçut une grande lumière et entendit des personnages mystérieux qui s'entretenaient avec lui. Le lendemain, le saint pasteur, à qui sans doute ce militaire avait adressé quelque question relative à cet incident, lui dit : « Ne faites rien connaître de ce que vous avez vu ; je vous dirai seulement que Dieu m'a révélé que mon voyage sera heureux et que nous pourrons bientôt revenir dans nos foyers ». En effet, saint Hilaire fut accueilli avec les plus grands égards par le roi Théodebert, qui satisfit de grand cœur à ses propositions et à ses demandes. Ceci se passait en 534.

L'année suivante, avec l'agrément de ce même prince, il se tint à Clermont un Concile assez important de toute la province ecclésiastique de Bourges. Saint Hilaire fut un des Pères de cette auguste assemblée, qui fut présidée par saint Honoré, archevêque de Bourges. L'évêque de Mende y occupait le quatrième rang.

Saint Hilaire mourut le 25 octobre (vers 540).

CULTE ET RELIQUES.

Les reliques de saint Hilaire ont reposé d'abord à Mende. Ensuite, du temps de Dagobert Ier ou peu après, les Toulousins, les ayant acquises on ne sait comment, les envoyèrent avec celles de saint Patrocle, évêque de Grenoble et martyr, et celles de saint Romain, prêtre et religieux de Blaye, aux religieux du monastère de Saint-Denis, près Paris, à l'effet d'en obtenir la restitution du corps de saint Saturnin. — Les mêmes religieux, ayant fondé un monastère à *Salone*, dans le diocèse de Metz, y transportèrent les reliques de saint Hilaire et celles de saint Privat, enlevées aussi par Dagobert. Un peu plus d'un siècle après, les religieux de *Salone* durent regagner Saint-Denis et y rapportèrent leurs reliques. C'était vers la fin du IXe siècle. Le corps de saint Privat fut alors demandé et obtenu par les fidèles de Mende ; mais celui de saint Hilaire resta à Saint-Denis, où il a péri en 1793.

Nous devons cette notice à l'obligeance de M. l'abbé Charbonnel, ancien professeur. (Lettre du 26 mai 1873.) — Cf. *Act. SS. oct.*, tome XI, page 619.

SAINT CHRYSANTHE ET SAINTE DARIE,

MARTYRS A ROME (284).

Chrysanthe, fils d'un sénateur romain, était né en Egypte. Jeune encore, il accompagna son père dans la grande Rome, où sa haute intelligence fut bientôt appréciée. Convaincu de la vanité des idoles, il cherchait, par tous les moyens, à connaître la vérité, afin de délivrer son âme des doutes qui la désolaient.

Un vieillard lui est indiqué comme un sage ; Chrysanthe s'adresse à lui. Le vieillard, qui était chrétien, n'a pas de peine à dessiller les yeux du jeune néophyte. La vérité connue est à l'instant même embrassée avec ardeur : Chrysanthe devient apôtre. Son père s'étonne, s'irrite, et jure de faire revenir son fils de ce qu'il appelle ses superstitions et ses erreurs. Caresses, prières, menaces, tout est mis en œuvre ; mais tout reste inutile. Cédant alors aux instigations de ses proches, le père de Chrysanthe enferme son fils dans son palais, et tend à sa vertu le piége le plus dangereux.

Les personnes amenées pour le séduire n'ayant pu l'ébranler, on fait choix d'une Vestale, également fameuse par ses attraits, par ses connaissances et par le charme de son élocution. Prêtresse d'une idole, dont le culte était regardé comme la sauvegarde de l'empire, Darie déploie tous ses artifices pour corrompre le jeune chrétien, et l'amener comme une conquête à l'autel des dieux; mais elle devient elle-même la conquête de la grâce. Chrysanthe et Darie, se voyant unis par les liens de la foi, de l'espérance et de la charité, s'unissent alors par les liens sacrés d'un mariage virginal. Cette résolution met Chrysanthe en liberté, et lui donne, ainsi qu'à sa chaste épouse, le moyen de continuer à prêcher Jésus-Christ. De nombreuses conversions dans les hauts rangs de la société deviennent le fruit de leur apostolat; une de ses plus remarquables fut celle du tribun Claudius, avec sa femme, ses deux fils, ses domestiques et soixante-dix soldats.

Des plaintes sont portées au préfet Célérin qui fait arrêter les jeunes époux. Après d'autres supplices, Chrysanthe est enfermé dans la prison Mamertine, et Darie exposée dans un lieu de débauches. Le Seigneur veille sur eux comme il veilla sur tant d'autres; et ils sortent intacts et purs. Pour en finir, l'empereur irrité les condamne à être enterrés tout vivants. Il est vraisemblable que cet affreux supplice fut choisi afin de faire subir à Darie le genre de mort réservé aux Vestales infidèles. Cette conjecture devient d'autant plus probable qu'on fit expirer les saints Martyrs près de la porte *Salaria*, lieu désigné pour le supplice des Vestales.

Les principales reliques de Chrysanthe et de Darie furent portées en 842 à l'abbaye de Prum ou Pruym (province Rhénane). Deux ans après on les transféra à l'abbaye de Saint-Avold, au diocèse de Metz.

On représente saint Chrysanthe : 1° Cousu dans la peau d'un bœuf fraîchement écorché, et, dans cet état, exposé au soleil, afin que le resserrement du cuir se tournât en supplice pour celui qu'on y avait enfermé ; 2° brûlé avec des torches ; 3° enseveli vivant, avec sainte Darie, dans une sablonnière. Quant à sainte Darie, on la peint : 1° enfermée dans un lieu de prostitution où elle est défendue par un lion prêt à s'élancer sur ceux qui veulent attenter à la chasteté de la vierge ; 2° tenant un lis, pour marquer qu'elle conserva la continence dans le mariage.

Ils sont patrons d'Eissel, de Reggio-di-Modena, de Salzbourg, d'Oria (Terre d'Otrante).

Mgr Gaume, *Les trois Rome ;* le P. Cahier, *Caractéristiques des Saints.*

SAINT BONIFACE Ier, PAPE ET CONFESSEUR (422).

Boniface, romain de naissance et fils de Jocondus, prit, après la mort de saint Zozime, le gouvernement de l'Eglise (29 décembre 418). C'était un prêtre avancé en âge, d'une vertu éminente, et très-versé dans la connaissance de la discipline ecclésiastique. Elu malgré lui avec l'acclamation de tout le peuple, avec le consentement des principaux de la ville de Rome, il fut consacré dans la basilique Julienne par soixante-dix prêtres et neuf évêques de diverses provinces. Son élévation déplut à trois évêques et à quelques personnes qui leur étaient attachées ; ils donnèrent

leurs suffrages à l'archidiacre Eulalius, homme intrigant et ambitieux, qui fut ordonné dans la basilique Constantinienne. Cet anti-pape contraignit même le Pontife légitime à quitter la basilique de Saint-Pierre, et à se retirer avec ses partisans dans celle de Saint-Paul. La cause fut déférée à une assemblée d'évêques qui, ne pouvant se mettre d'accord, décidèrent qu'un concile plus nombreux serait rassemblé pour juger toute l'affaire. En attendant, par le soin de l'empereur Honorius, Boniface et Eulalius reçurent l'ordre de sortir de la cité et de se retirer, celui-ci à Antium (Anzio), celui-là dans la basilique de Sainte-Félicité.

Mais Eulalius s'introduisit secrètement dans la ville et excita une sédition ; Honorius s'en émut, et, par un rescrit, ordonna qu'il fût expulsé de Rome et que Boniface y fût ramené ; ordre qui fut confirmé par la décision du concile des évêques réunis en plus grand nombre. Boniface, rétabli sur son siége, s'occupa de faire cesser la discorde ; il prit aussi des mesures pour empêcher qu'à sa mort l'Eglise ne fût déchirée par de nouveaux troubles. Bien que très-savant lui-même, il ne laissait pas d'exhorter saint Augustin à répondre aux écrits des Pélagiens ; c'est pourquoi ce docteur lui adressa ses livres, mais avec beaucoup de déférence, et moins pour l'éclairer que pour lui faire examiner et corriger ses ouvrages. Il montra beaucoup de fermeté contre les évêques de Constantinople, qui voulaient étendre leur juridiction jusque dans l'Illyrie et dans certaines provinces qui, quoique soumises alors à l'empire d'Orient, avaient toujours dépendu du patriarcat d'Occident. Il maintint avec vigueur les droits de Rufus, évêque de Thessalonique, son vicaire dans la Thessalie et la Grèce ; il exigea que les élections d'évêques, faites dans ces contrées, fussent toujours confirmées par Rufus et ses successeurs, conformément à l'ancienne discipline. Dans la troisième de ses lettres, adressées à ce même Rufus, on lit ces paroles : « Le bienheureux Pierre, apôtre, reçut de Notre-Seigneur le gouvernement de toute l'Eglise qui était fondée sur lui ». Il réprima Patrocle, archevêque d'Arles, qui cherchait à étendre sa juridiction sur les métropoles de Narbonne et de Vienne. Il défendit que nulle femme, même religieuse, touchât aux vêtements sacerdotaux et sacrés, même pour les laver ; que personne ne brûlât l'encens dans l'église, à moins qu'il ne fût ministre de l'Eglise. Il construisit un oratoire dans le cimetière de Sainte-Félicité, auprès du corps de cette illustre martyre, et orna aussi le tombeau de saint Sylvain.

Saint Boniface mourut le 25 octobre 422, et fut enterré dans la catacombe de Sainte-Félicité, sur la voie *Salaria*. Dans une ordination, au mois de décembre, il avait imposé les mains à treize prêtres, trois diacres et trente-six évêques, destinés à diverses provinces. Il avait tenu le siége pendant quatre ans et quelques mois. Saint Célestin Ier fut son successeur.

Propre de Rome et Godescard.

LE B. JEAN-ANGE PORRO, RELIGIEUX SERVITE (1506).

Notre Bienheureux naquit d'une famille noble dans le Milanais. Sa jeunesse s'écoula dans une grande innocence de mœurs, et il la termina en entrant dans l'Ordre des Servites. On le vit dès lors avancer rapidement dans la vertu, et, bientôt promu aux Ordres sacrés, il en remplit les fonctions avec une sainteté merveilleuse. Son grand attrait était pour le silence et l'oraison ; afin de se livrer à leur pratique d'une façon plus parfaite, il se retira sur le mont Senario et y embrassa la vie austère des ermites qui avaient établi là leur séjour. Après avoir mené pendant vingt ans cette vie de retraite, il fut choisi pour supérieur de l'ermitage. Mais cette charge n'était pas selon ses goûts, et, après quelques mois, il allait se cacher dans une des grottes de la montagne. Complétement séparé du monde dans ce lieu désert, il passait tout son temps à prier et à méditer. Occupé continuellement du souvenir de la passion du Sauveur et des douleurs de la sainte Vierge, il traitait durement son corps qu'il soumettait à d'austères mortifications.

Sa sainteté ne tarda pas à le faire découvrir, et son supérieur lui confia des charges importantes, dont il s'acquitta à la satisfaction et à l'édification générale. Ses exemples contribuèrent puissamment à établir une régularité parfaite dans l'Ordre des Servites, et les novices qui sortaient d'entre ses mains portaient partout son esprit et ses sentiments. Mis de nouveau à la tête de l'une des maisons de son Ordre, il fit fleurir la piété dans tout le pays situé entre Florence et Sienne. Il travailla à l'instruction des pauvres par de bons catéchismes. Les miracles qu'il opérait et les actes de son ardente charité le firent bientôt vénérer comme un Saint. Son humilité ne pouvant souffrir

les témoignages de respect qu'on lui rendait, il partit en secret, emportant quelques provisions et vêtu d'une mauvaise tunique de toile. Il parvint à Milan, exténué des fatigues de la longue route qu'il venait de faire et de ses mortifications passées. Il était méconnaissable, car il n'avait plus que les os et la peau. Se dérobant à tous les regards, il alla s'enfermer dans une cellule où il passa le reste de sa vie uniquement occupé de Dieu. Accablé de vieillesse et de maladie, il expira le 24 octobre 1506. Au siècle dernier, Clément XII (1730-1740) approuvait son culte, et Clément XIII (1758-1769), quelques années après, permettait aux Servites de faire son office.

Acta Sanctorum, au 24 octobre.

XXVIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint EVARISTE, pape et martyr, qui empourpra l'Eglise de Dieu de son sang, sous l'empereur Adrien. 108. — En Afrique, saint Rogatien, prêtre, et saint Félicissime, qui remportèrent la couronne d'un glorieux martyre, pendant la persécution de Valérien et de Gallien. Saint Cyprien fait l'éloge de leurs vertus dans sa Lettre aux Confesseurs. IIIe s. — A Nicomédie, les saints martyrs Lucien, Flore et leurs compagnons. 250. — Le même jour, saint Quod-Vult-Deus, évêque de Carthage, qui, ayant été exposé avec son clergé sur des barques à demi-brisées sans voiles et sans rames, par Genséric, prince arien, aborda à Naples contre toute espérance, et y mourut en exil, avec la qualité de confesseur de Jésus-Christ. Vers 468. — A Narbonne, saint Rustique, évêque et confesseur, qui florissait au temps des empereurs Valentinien et Léon [1]. Vers 462. — A Salerne, saint Gaudiose, évêque. Vers le milieu du VIIe s. — A Pavie, saint Fulce ou Foulques, évêque. 1229. — A Hildesheim, en Saxe, saint Bernward, évêque et confesseur, que le pape Célestin III inscrivit au catalogue des Saints. VIe s. — Le même jour, saint Quadragésime, sous-diacre, qui, entre autres miracles, ressuscita un mort. VIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Agen, fête de plusieurs Martyrs de cette ville, qui, spectateurs du supplice de sainte Foi et de saint Caprais (20 octobre), abjurèrent sur-le-champ l'idolâtrie. Le préfet Datien fit charger la foule par son escorte : un monceau de cadavres s'accumula sous les coups des soldats. Les corps de ces Martyrs, dont Dieu seul connaît le nombre et les noms, furent jetés dans l'étang au-dessus duquel s'éleva plus tard la crypte de Saint-Caprais et qu'on appela avec raison le *Martyrium*. L'Eglise d'Agen, quoique dépouillée par le malheur des temps des précieuses reliques de ces témoins du Christ, renouvelle cependant chaque année leur mémoire dans ses offices [2]. IVe s. — Aux diocèses d'Ajaccio, Carcassonne et Châlons, saint Evariste, pape et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. 108. — Aux diocèses d'Alger, Avignon, Cahors, Mende, Reims et Versailles, fête de tous les Saints dont on conserve les reliques dans chacune de ces Eglises. — Au diocèse d'Arras, fête des saints Lugle et Luglien, martyrs, dont nous avons esquissé la notice

1. Rustique, né dans la Gaule Narbonnaise, vers la fin du règne de Théodose Ier (379-395), était fils d'un saint évêque nommé Bonose et neveu d'un autre évêque nommé Arator (on ignore quels étaient les siéges de ces deux évêques). Il alla à Rome pour se perfectionner dans les sciences qu'il avait étudiées sous les maîtres les plus habiles des Gaules. De retour dans sa patrie, il embrassa la vie religieuse dans un monastère de Marseille. Procule, alors évêque de cette ville, l'attacha depuis au clergé de son Eglise. Il y demeura jusqu'à son élévation sur le siége de Narbonne (427 ou 430). On ne sait presque rien des Actes de son épiscopat. Il assista au Concile général d'Ephèse (431) qui condamna les hérésies de Nestorius et d'Eutychès. On met la mort du saint évêque de Narbonne vers l'an 462. — Godescard, *Acta Sanctorum*, Baillet, Tillemont, *Gallia Christiana*.

2. *Propre d'Agen*, 1853.

au 23 octobre. VIIe ou VIIIe s. — Au diocèse d'Auch, saint Front, évêque de Périgueux, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 74. — Au diocèse de Bayeux, les saints Crépin et Crépinien, martyrs à Soissons, dont nous avons tracé la biographie au 25 octobre. 285 ou 286. — Au diocèse de Strasbourg, saint Amand, premier évêque de ce siége et confesseur [1]. — Au diocèse de Beauvais, saint Pierre d'Alcantara, confesseur, dont nous avons donné la vie au 19 octobre. 1562. — Aux diocèses de Chartres et de Rennes, saint Raphaël, archange [2]. — Au diocèse de Cologne, saint Chrysanthe et sainte Darie, martyrs à Rome, dont nous avons esquissé la notice au jour précédent. 284. — Au diocèse de Coutances, saint Magloire, évêque de l'ancien siége de Dol, dont nos lecteurs trouveront la vie au 24 octobre. 586. — Au diocèse de Gap, saint DÉMÈTRE, premier évêque de ce siége et martyr. Ier s. — Au diocèse de Nantes, sainte Hedwige, veuve, dont nous avons inséré la biographie sous le 17 octobre. 1243. — Au diocèse de Périgueux, saint Georges, prêtre et confesseur, dont nous avons parlé au jour précédent, dans la vie de saint Front. Ier s. — Au diocèse de Quimper, saint Allor ou Alor, évêque de ce siége et confesseur. Les paroisses de Tréméoc (Finistère, arrondissement de Quimper, canton de Pont-l'Abbé), de Ploubazlanec (Côtes-du-Nord, arrondissement de Saint-Brieuc, canton de Paimpol) et de Treguennec (Finistère) l'ont choisi pour leur patron. Vers la fin du Ve s. — Au diocèse de Tours, saint Senoch, abbé, dont nous avons donné la vie au 24 octobre. 579. — Au diocèse de Verdun, sainte Ursule et ses compagnes, vierges et martyres à Cologne, dont nous avons écrit la biographie au 21 octobre. 383. — Autrefois (avant le Concordat), à Nevers, fête anniversaire de la dédicace (1331) de l'église cathédrale de cette ville, par Pierre de La Palu, patriarche de Jérusalem. — A Angoulême, l'invention du corps de saint APTONE, évêque de ce siége et confesseur. 566. — A Metz, saint Sigebaud ou Sigisbaud, évêque de ce siége et confesseur [3]. 741. — A Farmoutier ou Fare-Moustier (Seine-et-Marne, canton de Rozoy), sainte Gibitrude, vierge, une des premières religieuses de cette abbaye bénédictine. VIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Pavie, saint Foulques, d'abord chanoine régulier et prieur du monastère de Sainte-Euphémie de Plaisance, ensuite évêque de Plaisance, et transféré enfin au gouvernement de l'église de Pavie, qu'il édifia par sa sollicitude pastorale et par l'exemple de ses vertus. 1229.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Reggio, le bienheureux Damien Fur-

1. Ce Saint, que l'on a eu tort de confondre quelquefois avec saint Amand de Maëstricht (6 février 684), est de beaucoup antérieur à ce dernier, si l'on en croit la tradition constante de l'Eglise de Strasbourg. Mais on ignore combien de temps il gouverna son diocèse et quelles actions particulières le rendirent recommandable et lui valurent le titre de saint que lui a toujours décerné son peuple. Aussi bien, l'hagiographe est impuissant à préciser la date et l'époque de sa mort, l'antiquité nous ayant laissé dans une complète ignorance à cet égard.

Nous ignorons de même le lieu où furent déposées les reliques de saint Amand : quelques auteurs disent que ce fut à Honau, d'autres à Rhinau. Ce qui est plus sûr, c'est qu'après la translation de la collégiale de Honau à Rhinau, il se fit plusieurs miracles auprès du tombeau de saint Amand. On en fit l'ouverture le 3 novembre 1371; son chef y fut trouvé entier et sans fracture et on le mit dans une châsse séparée. Lorsque les chanoines de Rhinau furent transférés (1398) à Strasbourg, pour faire leurs offices dans l'église de Saint-Pierre-le-Vieux, ils y transportèrent les reliques de saint Amand, qu'ils enfermèrent dans une belle châsse de bois doré. Pendant les troubles du luthéranisme, elles furent conservées sur le maître-autel de l'église collégiale; et, après le rétablissement du culte, on les replaça dans la châsse. On expose encore tous les ans le chef de saint Amand, le jour de sa fête. — L'abbé Hunckler, *Saints d'Alsace.*

2. Voir la vie de Tobie (tome XI, page 50) et l'article que nous avons consacré à la fête de saint Michel et de tous les saints anges (tome XI, page 496). Voir aussi la note 1 au martyrologe de France du 24 octobre.

3. Sigisbaud compte parmi les plus illustres et les plus saints évêques de Metz. On loue particulièrement son zèle pour la conversion des pécheurs et sa miséricordieuse tendresse pour les convertis. Doué d'une admirable facilité pour expliquer les saintes Ecritures, il annonçait très-assidûment la parole de Dieu. Aimant la prière, il passait souvent les nuits dans cet exercice si nécessaire aux prêtres. Sobre et dur pour lui-même, il se contentait le plus souvent d'un peu de pain et d'eau pour toute nourriture. Il possédait de grandes richesses qu'il employait à secourir les pauvres et à donner plus de splendeur au culte divin. Pépin, maire du palais d'Austrasie, l'avait en grande estime; il admirait sa prudence et ne faisait presque rien sans le consulter, même dans les affaires purement civiles. Sigisbaud était aussi l'ami de saint Boniface, évêque de Mayence et apôtre de la Germanie.

Après avoir gouverné son diocèse pendant vingt-cinq ans, il tomba malade au monastère de Saint-Avold de Metz *(Hilariacum)* qu'il avait restauré et que l'on regarde pour cela comme une de ses fondations. Il y mourut et y fut enseveli. Plus tard, ses reliques furent transférées dans l'abbaye de Saint-Symphorien de Metz. La Révolution a profané la majeure partie de ces précieux ossements : il en reste cependant quelques-uns que l'on conserve précieusement dans la cathédrale de Metz. — *Acta Sanctorum* et *Propre de Metz.*

chère de Venario, qui réunit l'intégrité de la vie à la mortification du corps ; embrasé du zèle de la prédication, il fut un orateur distingué. Après sa mort, de nombreux miracles vinrent attester sa sainteté [1].

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Le bienheureux BONAVENTURE DE POTENZA *(a Potentia)*, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs conventuels, que le souverain pontife Pie VI a mis au nombre des Bienheureux, en considération de son obéissance et de ses autres vertus. 1711.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — A Ravello, en Italie (principauté Citérieure), le bienheureux Bonaventure de Potenza, confesseur. 1711.

Martyrologe de l'Ordre des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Frères Mineurs.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes déchaussés. — La translation du corps de saint André Corsini, évêque et confesseur, de notre Ordre [2]. 1373.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Orient, sainte Leptine, martyre, et les saints Artémidore, Basile et Glycon, également martyrs. Epoque incertaine. — Dans la province de Connaught, en Irlande, et spécialement dans le comté de Mayo, les saintes Darie et Derbilie, vierges, de sang royal. VIe ou VIIe s. — Au comté de Down, en Irlande, les saints Nasade, Bésan, évêque, et Mellan, confesseurs. Epoque incertaine. — Dans le pays de Galles (Grande-Bretagne), saint Gwinoc (Gwynnoc, Gwynog, Gwynawc, Guynnauc, Gwnnog, Gwynnawg, Gwyngawr), évêque, saint Aneurin ou Gildas, son père ; les saints Cenydd, Madog, Dolgan et Nwython, ses frères ; sainte Dolgar, sa sœur, et saint Garci, son cousin germain. Saint Aneurin, après avoir mené quelque temps la vie militaire et s'être fait une belle réputation de poëte, se retira à Llancarfan (comté de Glamorgan), où il mena la vie monastique. Saint Gwinoc l'y suivit ainsi que toute sa famille. Ils ont donné leurs noms à un grand nombre d'églises de ce pays. VIe s. — Encore dans le pays de Galles, les saints Tudyr ou Tudur, Arwystli Gloff, Twrnog ou Teyrnog, Dier ou Diefer, Tyfrydog, Gwynodl, Marin, Senefyr, Tuglyd, Tudno et Tyneio, et sainte Marcelle, confesseurs, qui vécurent saintement dans les monastères de Banchor ou Bangor (comté de Down) et de Bardney (comté de Lincoln). VIe et VIIe s. — A Salzbourg *(Juvacum)*, ville de la Haute-Autriche, sur la Salza, saint Amand, évêque de Worms (Hesse-Darmstadt) et confesseur. Il se fit en 1606 et en 1661 des reconnaissances de ses reliques : on les avait découvertes sous le maître-autel de l'église abbatiale de Saint-Pierre de Salzbourg. Vers 650. — En Angleterre, saint Cedde, évêque de Londres et apôtre des Saxons orientaux, déjà cité aux additions des Bollandistes du 7 janvier. 664. — Encore en Angleterre, saint Eat (Eate, Eatas), abbé du monastère bénédictin de Saint-Pierre de Lindisfarne, puis évêque de l'ancien siége (transféré à Durham) de Hexham *(Hagustaldium)*, dans le Northumberland. Il fut enseveli dans l'église Saint-André de cette ville ; en 1154, son corps fut transféré dans une nouvelle châsse. 685. — A Bürberg (Hesse-Cassel) les saints Albin ou Witta, et Mégingaud, évêques de cet ancien siége (transféré à Fritzlar) et confesseurs. XIIIe s. — A Fritzlar (Hesse-Cassel) sur l'Edder, saint Humbert, prieur de la célèbre abbaye bénédictine de ce lieu, fondée par saint Boniface. XIIIe s. — Au monastère de Saint-Serge de Médicion (fondé vers 770 par saint Nicéphore), sur le Mont-Olympe, près de Prusa (aujourd'hui Brousse), dans l'Anatolie actuelle, saint Athanase, diacre et confesseur, économe de cette abbaye. Vers 814. — A Murthlac, en Ecosse, saint Béan, évêque de cet ancien siége, transféré à Aberdeen. Vers 1032.

1. Il a été béatifié par Pie IX en 1848.

2. Nous avons donné la vie de saint André Corsini au 4 février, tome II, page 257.

SAINT DÉMÈTRE, PREMIER ÉVÊQUE DE GAP

Ier siècle

Les justes meurent à toutes choses, de manière à ne vivre que pour Dieu; et ils foulent aux pieds les plaisirs, afin de s'élever avec plus de force, par les mortifications de cette vie, à la vie éternelle.
Saint Isidore d'Espagne.

Saint Démètre, d'après la tradition la plus constante et la plus respectable, était disciple des Apôtres. De l'Asie, où il vivait près de Caïus auquel il est proposé pour modèle, il vint, par l'ordre des saints apôtres Pierre et Paul, évangéliser les Gaules, de concert avec un grand nombre d'hommes apostoliques, parmi lesquels figurent nommément : saint Trophime d'Arles, saint Paul de Narbonne, saint Martial de Limoges, saint Austremoine d'Auvergne, saint Gatien de Tours, saint Saturnin de Toulouse, saint Valère de Trèves.

Ce fut sous l'empire de Claude que ces illustres confesseurs débarquèrent en Provence. Ils se rendirent tout d'abord à Arles, et, de cette ancienne cité romaine, dans les missions qui leur avaient été désignées. Peu d'années après, saint Trophime retourna en Asie auprès de saint Paul; saint Crescent vint s'établir à Vienne des Allobroges, et saint Démètre, après avoir prêché, pendant quelque temps, dans cette dernière ville, se rendit à Gap où il se fixa pour évangéliser les populations nombreuses des Alpes.

Parti des contrées riantes et polies de l'Orient, saint Démètre arriva dans nos Alpes à une époque où la civilisation et la foi n'avaient point encore dissipé les profondes ténèbres et les grossières erreurs qui enveloppaient les idées religieuses et morales de leurs rudes habitants. Quoique Dieu lui eût mesuré son héritage dans de froides et austères montagnes, parmi des peuplades toujours prêtes à la guerre, toujours disposées à faire payer chèrement toute espèce de domination qu'on voudrait leur imposer, Démètre ne perdit point courage; il établit dès lors ce siége épiscopal qui devait, plus tard, être illustré par tant de pontifes qui s'y sont succédé jusqu'à nous. Dans ces contrées habitaient, depuis des siècles, des peuplades connues sous le nom de Voconces, de Tricoriens et de Caturiges. Or, au temps de Démètre, ces peuples étaient livrés à tous les mensonges du polythéisme; ils ignoraient l'existence d'un seul Dieu, le dogme admirable de la sainte Trinité, l'Incarnation du Verbe éternel et la Rédemption du monde; leur culte n'était qu'une suite d'honneurs rendus aux créatures, qu'un mélange de cérémonies aussi ridicules qu'impies. Leur morale ne valait guère mieux.

Saint Démètre, seul, sans richesses et sans armes, espère néanmoins triompher de la superstition et de la barbarie de ces peuples; il essaye de faire luire la lumière évangélique au sein des ténèbres. Fortifié par la vertu de la croix, il commence par prêcher d'exemple. Il sait que la prière est un trait enflammé qui pénètre les nues, arrive jusqu'au trône de Dieu et en fait descendre des torrents de grâces capables de déterminer la conversion

des pécheurs les plus endurcis. Il sait qu'il vient attaquer l'ennemi du salut dans ses retranchements les mieux défendus, et qu'il n'est rien de plus efficace, contre cet esprit impur, que la pénitence. Il se livre donc, nuit et jour, à la méditation des vérités éternelles, au jeûne, à toutes sortes de mortifications. Il s'interpose comme victime, cherchant à expier les crimes et les infidélités d'un peuple prévaricateur dont il se regarde déjà comme le pasteur et le père.

Aussi, admirant sa conduite, ces hommes, plongés naguère dans le sensualisme le plus grossier, commencent à goûter les saints préceptes du divin législateur, à comprendre la chasteté, la tempérance, la charité fraternelle, toutes les pures vertus du christianisme; puis ils prennent plaisir à entendre le saint pontife leur parler des miséricordes et des justices du Seigneur, des impénétrables conseils de sa sagesse, des mystères de la rédemption universelle et de la vie future. Ils reconnaissent qu'une morale si pure, une religion si sublime ne peut venir que du ciel; peu à peu les cœurs droits cèdent à la grâce, et des catéchumènes sont baptisés. Cette Eglise naissante retrace l'image des Eglises fondées par les Apôtres mêmes. Les fidèles n'ont plus qu'un cœur et qu'une âme pour s'entr'aimer et se secourir, et qu'un seul désir : celui de verser leur sang pour l'exaltation de leur foi.

Ces heureux succès accrurent les forces du nouvel apôtre; on le regardait comme un ange venu du ciel. Sa vie, très-conforme à celle du divin maître, était un miroir d'innocence et comme une fleur de pureté; sous sa direction, plusieurs se vouèrent à la parfaite pratique de cette céleste vertu. Le saint pasteur prit un soin spécial de la jeunesse et mit tout en œuvre pour préserver de la contagion du siècle cette tendre portion de son troupeau chéri, ce qui lui valut le glorieux titre de *Gardien de l'innocence.*

Les miracles que Démètre opérait sur les malades et les infirmes qui lui étaient présentés ou qu'il allait visiter lui-même dans leurs tristes demeures, vinrent donner un nouvel éclat aux prédications saintes qu'il faisait au peuple. Cependant l'enfer s'irritait de voir croître rapidement le nombre des chrétiens; aussi, plus d'une fois, les démons essayèrent-ils d'effrayer le saint pontife et de le détourner de ses victorieuses conquêtes. Démètre, sans se troubler, invoquait le nom de Jésus, et, devant sa confiante prière, les puissances des ténèbres s'enfuyaient, abandonnant une foule d'infidèles jusque-là soumis à leur tyrannique possession.

Les prêtres des idoles, à leur tour effrayés des progrès de la religion de Jésus-Christ qui va s'établir sur les ruines du paganisme, trament la perte de notre généreux athlète; ils courent, tout éplorés, se jeter aux pieds de Simon, préfet de la ville. Ils lui représentent vivement qu'un étranger est parvenu à fasciner l'esprit du peuple et à séduire la foule; qu'au grand mépris des dieux de l'empire, toute la ville et les habitants de la contrée vont devenir chrétiens; et que, dans leur fanatisme, ils ne tarderont pas à convertir le temple, bâti au milieu de la cité, à l'exercice du nouveau culte; qu'ainsi il en sera fait de l'ancienne religion. Le gouverneur, fort ému de ces plaintes, ne sait quel parti prendre. D'un côté, il prévoit que son inaction, en pareille circonstance, va soulever contre lui des haines puissantes, lui causer la perte de sa dignité, et peut-être lui coûter la vie; de l'autre, il comprend mieux que personne combien il lui sera difficile de renverser une doctrine si pure, de déraciner une croyance si fortement appuyée, qui comptait déjà de nombreux partisans et avait su se concilier d'ardentes sympathies, tant parmi les hautes classes que parmi le peuple;

il n'ignorait pas qu'on avait pris en si grande affection le vénérable pontife, que tous les nouveaux adeptes auraient donné de grand cœur leur vie pour sauver la sienne.

La position était embarrassante ; mais les plaintes devenant plus vives, les murmures plus menaçants, le préfet se décida enfin à condamner à mort le saint confesseur, dans l'espoir qu'en perdant celui qui était le gardien et le chef de cette multitude de convertis, il deviendrait ensuite facile de disperser le troupeau ou de contraindre les néophytes à revenir aux pratiques superstitieuses de leurs pères.

Le saint confesseur est donc arrêté ; on le jette dans les fers, on exerce sur lui mille cruautés ; Démètre se montre plein de la force d'en haut ; il confesse Jésus-Christ, prêche sa loi et annonce son règne à tous ceux qui l'environnent.

Enfin, désespérant de le vaincre et voulant, d'ailleurs, épouvanter le peuple et arrêter les conversions par un châtiment public et sévère, le gouverneur, irrité, condamne Démètre à avoir la tête tranchée sur le lieu même où l'on avait coutume de faire mourir les grands criminels. Cette sentence inique va recevoir son exécution. Le saint pasteur, qui a dévoué sa vie au salut de son troupeau, est tiré de prison et conduit sur une petite éminence au nord de la ville [1]. La foule était nombreuse pour assister à ce cruel spectacle ; le généreux confesseur du Christ, arrivé sur le lieu du supplice, se met à genoux, recommande son âme à Dieu par une courte prière, et, dans cette humble posture, impassible et serein, il attend la mort qui va lui ouvrir les cieux.

Bientôt la tête de l'apôtre tombe sous la hache du bourreau, et le sang du martyr jaillit sur cette terre idolâtre : rosée fécondante, il fera, plus tard, produire au centuple la semence de l'Evangile.

Si nous en croyons une tradition qui est arrivée jusqu'à nous, Démètre se releva de terre, prit sa tête entre les mains et la porta jusque dans la ville. Ce prodige glaça d'un si grand effroi les plus emportés, qu'il fut permis aux fidèles de recueillir les glorieuses dépouilles de leur évêque. Un ancien tableau, encadré dans un des piliers de la cathédrale de Gap, retrace ce fait merveilleux et nous transmet la date de l'an 86.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de l'illustre martyr fut conservé dans l'église de Saint-Jean-le-Rond où il avait été d'abord déposé et où l'on continua de l'entourer de vénération jusqu'aux temps des guerres de religion, époque malheureuse pendant laquelle le temple antique et beaucoup d'autres édifices religieux qui formaient le plus bel ornement de la ville de Gap, furent pillés, puis démolis jusqu'en leurs fondements. A cette époque, les reliques furent transportées à la Beaume-lès-Sisteron, par l'évêque de Gap, Pierre Paparin de Chaumont, qui s'était réfugié dans cette ville pour se soustraire aux persécutions des Huguenots. Son successeur, Charles-Salomon Dusserre, crut pouvoir, en 1616, rapporter à Gap les reliques de saint Démètre et celles de saint Arnoux, que son prédécesseur avait eu soin de transporter à la Beaume-lès-Sisteron. Elles restèrent exposées à la vénération publique jusqu'en 1692.

Mais au mois de septembre de cette même année, les troupes du duc de Savoie envahirent et brûlèrent la ville de Gap. Les reliques de saint Démètre, de saint Arnoux, et de plusieurs autres, avaient été tirées de leurs châsses et cachées sous le pavé derrière le maître-autel de la cathédrale. Le 9 novembre suivant, Mgr Charles Bénigne Hervé, évêque de Gap, les fit exhumer. Les reliques de saint Démètre furent aussitôt placées dans un coffret en bois de noyer, orné de dorures et de dessin de marqueterie. On lisait sur le couvercle, en lettres gothiques ces paroles : *Hic*

1. Ancien cimetière de Saint-André.

reconduntur Reliquiæ S. Demetrii Pontificis Vapincensis, avec le millésime MDCLXXXXII. (Là sont renfermées les reliques de saint Démètre, évêque de Gap. 1692).

C'est dans cet état qu'elles furent vénérées jusqu'en 1764. A cette époque, la liturgie subissait en France de regrettables mutilations. Le culte antique de plusieurs Saints était interrompu comme n'offrant pas à des critiques outrés une certitude assez grande; celui de saint Démètre, évêque de Gap, fut remplacé dans le nouveau bréviaire par celui de saint Démètre, soldat, et les reliques de notre saint pontife furent déposées dans une armoire au-dessus de la porte de la sacristie de la cathédrale.

Le précieux dépôt fut enfin retiré de ce lieu ignoré. Le 20 avril 1845, Mgr Jean-Irénée Depéry, après avoir reconnu les actes authentiques dont les reliques étaient encore revêtues; après avoir retrouvé, sur les quatre faces du coffret dont nous avons parlé, les sceaux de l'évêque imprimés en cire rouge et parfaitement conservés, fit dresser procès-verbal de l'invention de ces reliques. Et comme l'ancienne châsse en noyer tombait de vétusté, le même prélat replaça les ossements sacrés dans un nouveau coffret à peu près de même forme. Ensuite, le 29 septembre, il publia un Mandement sur le rétablissement du culte de saint Démètre, évêque de Gap, et fixa sa fête au 26 octobre, sous le rit *double-majeur*, jour auquel cette fête était célébrée dans le diocèse, selon tous les anciens bréviaires et missels à l'usage de cette Eglise.

Les ossements du glorieux fondateur de l'Eglise de Gap furent processionnellement portés dans les rues de la ville, et déposés à la cathédrale le 26 octobre 1845. Une excavation fut pratiquée dans le tombeau du maître-autel, et c'est là que repose la précieuse relique.

Extrait de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Gap*, par Mgr Depéry, évêque de Gap.

SAINT APTONE OU APHTONE, ÉVÊQUE D'ANGOULÊME

566. — Papes : Pélage I; Jean III. — Rois de France : Caribert et Childebert.

> Ils célébrèrent la dédicace de l'autel, et ils offrirent des holocaustes avec joie, et un sacrifice d'actions de grâces et de louanges.
>
> *I Macch.*, IV, 56.

Lorsque les Visigoths ariens eurent conquis l'Aquitaine, ils voulurent faire de la ville d'Angoulême un des principaux boulevards de leur empire et de leur religion, afin qu'elle fût pour eux au Nord ce qu'était Carcassonne au Midi. C'est pourquoi, tandis qu'ils supportaient des évêques catholiques à Saintes et à Poitiers, se contentant de les persécuter en mille manières, ils chassèrent saint Bénigne, évêque d'Angoulême [1], et placèrent sur son siége un prélat arien. Bien plus, pour mieux accentuer dans la cité de Saint-Ausone, cette prise de possession de l'hérésie, ils réparèrent sa cathédrale à leur façon; c'est-à-dire, qu'en vrais barbares, ils durent la déformer, sous prétexte de l'embellir. Ils lui infligèrent en outre un second outrage, celui d'une nouvelle consécration. Ils changèrent même son ancien vocable de Saint-Pierre, nom sacré qui n'a jamais été du goût des hérétiques, en celui de Saint-Saturnin, patron de Toulouse, leur capitale. On eût dit qu'ils cherchaient ainsi à abriter sous les auspices du grand évêque martyr l'odieux de leur profane attentat, et à le rendre lui-même complice de leur schisme et de leur hérésie.

Ces jours de désolation durèrent près d'un demi siècle, et ne finirent qu'avec la domination des Visigoths. Clovis, après les avoir vaincus à Voulon, ou Vouillé, et leur avoir successivement enlevé Bordeaux et Toulouse, vint

1. Saint Bénigne se retira dans la Touraine, où il fut poursuivi et mis à mort par les Ariens. L'église d'Angoulême l'honore le 3 novembre. (Voir sa notice à cette date.)

mettre le siége devant Angoulême dont il s'empara. Maître de cette ville, il s'empressa d'y réparer les désastres de l'hérésie. L'évêque arien fut donc banni, et il fit élire pour légitime successeur de saint Ausone, Lupicin, son chapelain. Il ordonna aussi que la cathédrale serait reconstruite à ses frais [1]. Le renouvellement du titre de Saint-Pierre était de droit, et il lui fut dès lors rendu. C'était une restitution qui donnait satisfaction à la piété des catholiques, et qui témoignait également de la dévotion personnelle du roi envers le Prince des Apôtres. On sait en effet que Clovis, partant pour cette grande expédition contre les hérétiques du midi de la Gaule, avait fait vœu, sur le conseil de sainte Geneviève, de bâtir à Paris une grande église, en l'honneur des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul [2].

La construction de la nouvelle église cathédrale d'Angoulême se commença donc dès l'année 508, et après la mort de Clovis, arrivée en 511, se continua sous ses successeurs, grâce aux démarches et aux pressantes sollicitations de l'évêque Lupicin. Cependant les travaux ne marchèrent que bien lentement, à cause des troubles de l'Etat, et peut-être aussi en raison du peu d'empressement qu'y apportèrent les princes français. Lupicin mourut vers la fin de l'année 541, sans avoir vu achever une œuvre qui avait à ses yeux un double prix, celui d'une restauration et celui d'un bienfait personnel. Il laissa une mémoire vénérée ; et nous devons citer comme preuve de son zèle pour le maintien de la foi, des mœurs et de la discipline ecclésiastique, sa présence au premier concile d'Orléans, en 511, et au second, en 533. Empêché de se rendre, en 541, au troisième concile de cette même ville, il y envoya comme procureur, le prêtre Égérius [3].

Le successeur de Lupicin fut saint Aptone, ou Aphtone, dont nous écrivons la vie, mais au sujet duquel les historiens ne nous ont conservé que ces trois faits : la réclusion de saint Cybard, la consécration de la cathédrale d'Angoulême et l'assistance au cinquième concile d'Orléans. Nous allons les raconter, tout en déplorant qu'un épiscopat qui dut être fécond en de grandes choses, nous offre si peu à glaner dans le champ de l'histoire.

Nous avons fait connaître dans la vie de saint Cybard (1er juillet), les diverses circonstances qui déterminèrent cet illustre solitaire à se fixer

1. Mgr Cousseau, *Discours sur l'église cathédrale d'Angoulême*, 17 janvier 1869.

2. C'est la célèbre église de Sainte-Geneviève, où fut enterré Clovis, et peu après sainte Geneviève elle-même. « Chaque jour, dans cette église, dit Chateaubriand, on célébrait encore, au commencement de la Révolution, une messe pour le repos de l'âme du Sicambre. La vérité religieuse a une vie que la vérité philosophique et la vérité politique n'ont pas ; combien de fois les générations s'étaient-elles renouvelées, combien de fois la société avait-elle changé de mœurs, d'opinions et de lois dans l'espace de douze cent quatre-vingts ans ! Qui s'était souvenu de Clovis à travers tant de ruines et de siècles ? Un prêtre sur un tombeau ». — *Etudes historiques.*

3. L'auteur de l'ancienne *Histoire des comtes et évêques d'Angoulême* nomme Aptone, au lieu de Lupicin, comme ayant été placé par Clovis sur le siége d'Angoulême. C'est une erreur de la part de cet auteur qui ne mentionne même pas Lupicin parmi les évêques d'Angoulême. C'est aussi en mémoire de Lupicin, chapelain de Clovis, que l'évêque d'Angoulême était premier aumônier du roi de France, quand celui-ci passait la Loire. Le bienheureux Lambert le rappela à Louis VII, qui n'y contredit pas. Avant d'être élu évêque d'Angoulême, Lambert avait été abbé de la Couronne, monastère qu'il fonda près d'Angoulême, et où sa sainteté attira de nombreux disciples qu'il gouverna pendant vingt ans sous la Règle de Saint-Benoit. Après la mort de Girard, toutes les voix se réunirent pour l'appeler à l'épiscopat. Ce fut, disent les historiens, un prélat d'une grande sagesse et d'une rare discrétion. Chaste, pieux, juste, éloquent et libéral, il sut se concilier la faveur des grands, de la ville et de la province, l'admiration des peuples et la vénération de tous. Il mourut le 23 juin 1148, plein de jours, dans une sainte vieillesse, après avoir reçu les sacrements en présence de ses frères de la Couronne, au milieu desquels il voulut reposer. Ses précieux restes furent inhumés dans l'église qu'il avait bâtie, et dans la chapelle de la Sainte-Vierge. Chaque année, le jour anniversaire de sa mort, les religieux célébraient sa fête sous le titre de bienheureux. Mais l'église d'Angoulême n'en faisait point mention.

Aujourd'hui il ne reste plus que quelques ruines de l'abbaye. — *Chronique des évêques d'Angoulême*, par M. l'abbé Michon.

sous les murs d'Angoulême, dans une grotte que l'évêque Aptone lui avait montrée. Nous avons dit aussi avec quelle prudence et par quel examen préalable cet évêque s'assura des qualités, du caractère et de la vertu de celui qui aspirait à l'état si parfait d'une réclusion perpétuelle. Il ne nous reste ainsi qu'à faire connaître le cérémonial que l'Eglise avait prescrit pour glorifier et consacrer par la pompe des rites religieux ce suprême renoncement à la famille et au monde. Le jour donc et l'heure étant venus, où devait s'accomplir ce grand et irrévocable sacrifice, le clergé et le peuple se réunirent dans l'église cathédrale, et saint Cybard fut amené dans le sanctuaire, vêtu de la tunique grossière des anachorètes, les reins ceints d'une ceinture de cuir, et les épaules couvertes de l'antique melote, ou peau de brebis, que déjà portaient dans l'Ancien Testament les enfants des Prophètes. Après une humble et fervente prière, il se prosterna sur le pavé, pendant que l'évêque, revêtu de ses habits pontificaux, récita avec tout son clergé la grande litanie des Saints, appelant ainsi tout le ciel à s'unir à la terre pour cette solennelle consécration. Il célébra ensuite la messe comme pour un mort, le solitaire demeurant toujours étendu sur le pavé ; puis il dit sur lui huit oraisons, entremêlées de psaumes et d'antiennes. Voici la première et la dernière : « Doux Seigneur, vous qui comprenez le gémissement d'un cœur contrit, avant qu'il le fasse entendre, faites, nous vous en prions, de votre serviteur, le temple de l'Esprit-Saint, afin qu'il mérite d'être couronné du bouclier de la bienveillance céleste. — O Dieu, vous qui êtes la bienheureuse espérance de vos fidèles et qui vous réservez de rassasier pleinement de vous-même, dans l'éternité, ceux qui vivent sur cette terre, gardez et protégez, nous vous en prions, votre serviteur que nous amenons en votre nom à la porte de sa tente, où il va demeurer comme suspendu dans l'attente de votre Fils, afin que, lorsque vous viendrez, il ait sa lampe allumée, et mérite de sortir de son étroite prison, pour être heureusement introduit dans l'immensité de la céleste Jérusalem. Nous vous en prions par le même Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Amen.

Ces oraisons achevées, l'évêque avec son clergé, suivi d'une multitude de peuple, conduisit processionnellement le nouveau solitaire par les rudes sentiers qui menaient à la grotte, et au chant de ce beau psaume : *Qui habitat in adjutorio Altissimi :* « Celui qui demeure dans l'asile du Très-Haut et qui repose sous l'ombre du Tout-Puissant, dira au Seigneur : Vous êtes mon espérance et mon appui ; vous êtes mon Dieu, et en vous je mets toute ma confiance. C'est pourquoi il vous délivrera des filets du chasseur et de la langue des méchants. Sa vérité vous servira de bouclier : et vous ne craindrez ni les terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole durant le jour, ni les embûches que l'on prépare dans les ténèbres, ni les attaques du démon du Midi... Il ne vous arrivera aucun accident fâcheux, et les fléaux n'approcheront point de votre demeure, car le Seigneur a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies... Je serai avec lui, dit le Seigneur, dans ses jours d'affliction ; je l'en tirerai, et je l'en ferai sortir avec gloire. Je le comblerai de jours et d'années, et je lui ferai part du salut que je donne à mes Saints ».

Cependant ce chant sacré d'une poésie si belle et si appropriée à la circonstance avait conduit l'évêque, le clergé et saint Cybard au seuil de la grotte. L'évêque y pénétra seul avec un de ses prêtres, et il la bénit, en disant : « Bénissez, Seigneur, Dieu tout-puissant, ce lieu, afin que votre

serviteur y ait toujours santé, pureté, force et victoire, charité, sainteté, mansuétude, douceur, docilité parfaite à la loi et complète obéissance au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Que votre bénédiction soit toujours sur ce lieu et sur celui qui va l'habiter : par vous, notre Dieu, qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. — Exaucez-nous, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, et envoyez du haut des cieux votre saint ange, pour garder, soutenir, protéger, visiter et défendre votre serviteur qui va habiter cette demeure ».

Cette bénédiction achevée, et après ces prières qui sont de la part de l'Eglise l'expression touchante de sa maternelle sollicitude, saint Aptone sortit de la grotte et y introduisit saint Cybard au chant du psaume *Exaudiat te Dominus :* « Que le Seigneur vous exauce au jour de la tribulation ; que le nom du Dieu de Jacob vous protége ; qu'il vous envoie son secours du sein de son sanctuaire ; qu'il veille sur vous du haut de Sion ; qu'il se souvienne de vos sacrifices, et que vos holocaustes lui soient agréables ». Le chant de ce psaume fut suivi de celui de l'antienne *O clavis David*, « ô clef de David », la même que l'Eglise chante dans la dernière semaine de l'Avent, et qui empruntait à la circonstance présente une application toute personnelle. Cependant, tandis que le saint solitaire, au comble de ses vœux, arrosait le rocher de ses larmes de joie et de reconnaissance, des ouvriers, sur l'ordre du pontife, murèrent la porte de la cellule, et saint Aptone y apposa son sceau, pour marquer que cette porte ne devrait plus s'ouvrir que par permission de l'autorité épiscopale et dans de très-rares occasions. Enfin, comme dernier adieu à saint Cybard, il récita sur lui cette oraison : « O Dieu, la plus douce des consolations, consolez par vous-même votre serviteur qui s'abandonne à vous seul, afin que, rempli d'une sainte espérance, il mérite de reposer jour et nuit dans les bienheureux embrassements de votre Fils. Nous vous en prions par ce même Fils Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles ». *Amen*, qu'il en soit ainsi, répondirent le clergé et le peuple, et tous se retirèrent en silence et profondément émus. C'est qu'en effet, comme l'observe Mgr Cousseau, auquel nous avons emprunté cette page liturgique, « il y avait matière à de profondes réflexions au sortir d'un pareil spectacle, et le peuple qui avait le bonheur d'y assister en retirait d'autres émotions et d'autres enseignements que ceux de nos théâtres et de nos cours d'assise [1] ».

Nous avons dit, dans la vie de saint Cybard, qu'à des jours et des heures déterminés, il entretenait, par la petite fenêtre grillée de sa cellule, les nombreux fidèles qui venaient lui demander des conseils ou des consolations, et il n'est pas douteux que saint Aptone ne se soit souvent mêlé à cette pieuse multitude. Et de même, ce n'est pas être téméraire que d'assurer qu'il lui amenait les hôtes illustres qui, de temps à autre, visitaient sa ville épiscopale. C'est ainsi qu'un jour l'humble solitaire vit arriver à sa grotte, avec saint Aptone, deux des plus célèbres évêques de cette époque, saint Germain de Paris et saint Euphrone de Tours. Ils étaient envoyés par le roi Caribert pour présider à la consécration de la nouvelle cathédrale qui avait été construite par suite des généreuses intentions du grand roi, son aïeul, et qui venait enfin d'être achevée. Cette église, connue sous le nom d'église de Clovis, était la reproduction de la basilique, dite de Constantin, que Mgr Cousseau présume avoir elle-même succédé à une pre-

1. *Vie de saint Cybard*, par Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême.

mière église que saint Ausone aurait bâtie. Du reste, cette nouvelle cathédrale, comme la précédente, n'avait qu'une nef, mais plus allongée, et c'était la basilique ancienne dans toute sa simplicité. La cérémonie de sa consécration eut lieu vers l'an 560 [1], et elle dut certainement attirer le concours et la présence de plusieurs autres évêques ; mais l'histoire ne nous les a point fait connaître, et elle ne nomme que saint Germain de Paris et saint Euphrone de Tours. Nous manquons également de tous détails sur le séjour que ces illustres prélats firent dans la ville, et sur les fruits de bénédiction que produisit leur parole et peut-être même leurs miracles [2].

Après leur départ, saint Aptone continua à briller sur le siége d'Angoulême de tout l'éclat des plus hautes vertus épiscopales ; mais l'ordre chronologique nous ramène au Ve concile d'Orléans. Ce concile avait été convoqué par Childebert, pour juger la cause de Marc, évêque d'Orléans, qui avait été accusé auprès de lui de plusieurs crimes. Ce concile s'ouvrit le 28 octobre 549, et fut un véritable concile national ; car on y compta sept archevêques, quarante-trois évêques et vingt-un représentants d'évêques absents. Les Pères examinèrent d'abord la cause de Marc, et comme toutes les accusations furent reconnues fausses et calomnieuses, ils le déclarèrent innocent et le rétablirent sur son siége ; néanmoins sa souscription ne se lit point dans les actes du concile, et peut-être, en effet, n'y assista-t-il pas. Mais il ne s'agissait point seulement de la cause personnelle de cet évêque : on avait appris, en France, les troubles que les Nestoriens et les Eutychéens excitaient de nouveau en Orient, et l'on craignait que le mal ne se communiquât aux Eglises d'Occident. C'est ce qui donna lieu au premier canon qui anathématise les erreurs de Nestorius et d'Eutychès avec leurs auteurs et leurs sectateurs. Viennent ensuite vingt-trois autres canons qui concernent la discipline ecclésiastique et qui témoignent du zèle avec lequel l'Eglise a toujours veillé à l'exacte observation de ses règles. Le dix-neuvième, qui concerne les monastères de femmes, prouve que dès lors il existait deux sortes de communautés religieuses, savoir : les communautés cloîtrées et d'autres non cloîtrées, mais dont le vœu de chasteté n'était pas moins reconnu comme perpétuel. Pour les premières, les Pères du concile n'exigent qu'un noviciat d'un an, et pour les secondes ils le prolongent pendant trois ans. C'est qu'on jugeait, dit le Père de Longueval, que leur vertu devant être plus exposée, devait aussi être plus longtemps éprouvée [3]. Au reste, peu de conciles ont offert une plus nombreuse réunion de saints évêques, car on n'en compte pas moins de dix-huit que l'Eglise a placés sur ses autels [4], et certes il est glo-

1. Nous suivons la chronologie adoptée par Mgr Cousseau.

2. A la fin du xe siècle, le 18 février 981, « un vaste incendie dévora », dit une ancienne chronique, « une grande partie de la ville d'Angoulême, l'église mère et trois autres églises ». C'était sous l'épiscopat de Hugues de Jarnac qui, désespérant de pouvoir relever ces ruines, se démit de son siége et se retira au monastère de Saint-Cybard. Grimoald de Mussidan, qui lui succéda en 991, entreprit courageusement cette grande œuvre et la mena à bonne fin. Il la consacra, en 1015, avec son frère Islon, évêque de Saintes, et Seguin, archevêque de Bordeaux. Il y fut enterré, près de l'autel du chapitre, en 1018. Cet édifice, d'un style lourd, massif, et orné seulement à l'intérieur de son portail imagé et de ses coupoles à découvert, mais d'une solidité à défier les siècles, ne dura cependant que quatre-vingt-dix ans. Il tomba sous les coups du fameux Girard, pour faire place à une cathédrale plus vaste et plus magnifique, d'une architecture plus ornée et plus gracieuse, et bâtie sur le modèle de Sainte-Sophie de Constantinople. Mais dans cette nouvelle construction on conserva une belle portion de la cathédrale de Grimoald, savoir, les deux tiers de la façade et toute la première coupole. L'évêque Girard fut secondé dans son œuvre par les libéralités d'un chanoine, Itier d'Archambaud, et il consacra sa nouvelle cathédrale en 1128, en présence d'un grand nombre d'évêques. C'est la cathédrale actuelle que, après quinze ans d'efforts et de persévérance, Mgr Cousseau a ramenée à son ancienne et primitive beauté. — *Discours sur la cathédrale d'Angoulême.*

3. Longueval, *Histoire de l'Eglise gallicane.* — Dom Ceillier, tome XVI, ancienne édition.

4. Voici leurs noms d'après le Père de Longueval : Saint Sacerdos de Lyon, qui présida le Concile ;

rieux pour le diocèse d'Angoulême que saint Aptone ait siégé dans une si illustre assemblée. Il n'est pas douteux non plus qu'à son retour il n'ait fait exécuter les sages décrets qui avaient été promulgués à Orléans, et qu'il avait souscrits en ces termes : *Aptonius in Christi nomine episcopus ecclesiæ Ecolimensis subscripsi :* « Au nom de Jésus-Christ, moi, Aptone, évêque de l'Eglise d'Angoulême, ai souscrit ».

Cette présence de saint Aptone au Ve concile d'Orléans est d'ailleurs le dernier fait que l'histoire mentionne à son sujet. Elle ne nous apprend plus que la date de sa mort, et encore sans nous donner aucun détail sur ses derniers moments, et sans nous faire connaître les circonstances qui accompagnèrent une fin si précieuse devant le Seigneur. Saint Aptone mourut en l'année 566, et probablement le 26 octobre, puisque ce jour a toujours été celui de sa fête. Il eut pour successeur Mérère, qui assista, en 567, à la dédicace de l'église de Saint-Pierre de Nantes, avec les évêques de Tours, de Rennes, d'Angers et du Mans.

Dans la chapelle de l'évêché d'Angoulême, un vitrail représente saint Aptone en habits épiscopaux.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Aptone fut enterré dans l'église de Saint-Ausone, et son tombeau, voisin de celui du pontife martyr, devint bientôt de la part des fidèles l'objet d'une vénération presque égale. C'est ce qui suggéra même aux générations suivantes, dit Mgr Cousseau, l'idée que saint Ausone et saint Aptone étaient deux frères issus des mêmes parents. Leur fraternité était toute spirituelle ; elle leur valait au ciel la même gloire, et aujourd'hui encore sur la terre elle leur vaut les mêmes honneurs [1]. Au reste, le plus ancien titre du nom de Saint donné à saint Aptone, est une charte de Charles le Chauve, de l'an 852, en faveur de l'abbaye de Saint-Cybard, et où est indiquée une porte de la ville d'Angoulême, sous le nom de Porte des saints Ausone et Aptone. Un second titre est un acte antérieur à l'an 1028, et par lequel Guillaume, deuxième du nom, Giberge sa femme et leurs trois enfants, Audoin, Geoffroy et Guillaume, cèdent à l'église des saints Ausone, Aptone et Césaire, le domaine seigneurial d'Alamans, situé sous la ville d'Angoulême, au-dessus de la rivière d'Anguienne [2]. Les reliques de ces trois Saints reposaient en effet sous le maître-autel de la même église, mais renfermées dans deux châsses séparées. L'une, plus riche, contenait les reliques de saint Ausone, et l'autre celles de saint Aptone et de saint Césaire. Mgr Cousseau dit que ces dernières furent portées dans la procession solennelle qui eut lieu le 30 mars 1118 pour la translation du corps de saint Ausone, et le Père Papebrock mentionne dans ses notes sur les actes de saint Ausone, une translation particulière des reliques de saint Aptone, de saint Césaire, de saint Cybard et de sainte Calfagie [3]. Cette translation se fit le 3 avril 1129, et par conséquent sous le pontificat de Girard, mais probablement en son absence, car ce fait n'est point relaté dans sa vie [4]. Toutefois nous trouvons dans cette indication une preuve du culte qui était rendu à saint Aptone, conjointement avec celui que recevaient le saint reclus qu'il avait fixé près d'Angoulême, le pieux diacre de Saint-Ausone, qui était le confident et le distributeur de ses aumônes, et la vierge que le pontife-martyr avait la première consacrée au Seigneur. Mais toutes ces reliques si précieuses furent brûlées par les Calvinistes en l'année 1568, et il n'en reste plus aujourd'hui que de légers fragments.

C'était devant ces reliques qu'avant leur profanation, les évêques d'Angoulême venaient, lors de leur entrée solennelle, faire *la veille sainte,* et voici quel en était le cérémonial : Le nouvel évêque se présentait vers le soir à la porte de l'église abbatiale des religieuses bénédictines de Saint-Ausone, où il était reçu par l'abbesse à la tête de sa communauté. Une religieuse entonnait

saint Aurélien d'Arles ; saint Hésychius de Vienne, deuxième du nom ; saint Nicet de Trèves ; saint Désidérat de Bourges ; saint Firmin d'Uzès ; saint Agricole de Châlon-sur-Saône ; saint Gal de Clermont ; saint Eleuthère d'Auxerre : saint Tétrie de Langres ; saint Nectaire d'Autun ; saint Domitien de Tongres ; saint Arège de Nevers ; saint Lô de Coutances ; saint Lubin de Chartres ; saint Aubin d'Angers ; saint Génébaud de Laon, et saint Aptone d'Angoulême.

1. Mgr Cousseau, *Discours pour la bénédiction de la première pierre de l'église de Saint-Ausone.*
2. *L'Angoumois,* par Gervais, lieutenant général au présidial d'Angoulême.
3. C'est ici un titre authentique du culte rendu à cette vierge.
4. Voir l'excellente *Vie de Girard,* par M. l'abbé Marata. Angoulême, 1866.

alors l'antienne des premières vêpres de saint Ausone, et pendant ce chant le prélat était conduit dans le sanctuaire, au siége qui lui avait été préparé. Là, prosterné devant l'autel et les châsses des Saints, il priait avec ferveur et recevait des mains de l'abbesse le livre de la vie de saint Ausone. Les religieuses se retiraient ensuite, et l'évêque continuait sa prière jusqu'au moment où, averti que le repas du soir était servi, il se rendait dans les appartements réservés du monastère. Mais après une frugale collation, il retournait prier dans l'église, et y demeurait jusqu'à deux heures après minuit. Il se retirait alors pour prendre quelque repos, et de grand matin il venait achever *la veille sainte*, attendant l'heure où le clergé, la noblesse et les magistrats de la ville devaient se rendre près de lui pour le conduire à la cathédrale [1].

La fête de saint Aptone se célèbre du rit double, mais n'a point d'office propre. Seul, le bréviaire des religieuses bénédictines renferme un office où saint Aptone est nommé frère et successeur de saint Ausone ; et encore cet office, qui n'a point de légende spéciale, ne contient-il aucun trait particulier de la vie du saint évêque. Nous y lisons seulement qu'il mourut en paix et après un assez long épiscopat. C'est pourquoi du Saussay s'est trompé en lui donnant dans son martyrologe le titre de martyr.

Nous devons cette notice à l'obligeance de M. l'abbé Duchassaing, chanoine honoraire à Angoulême.

LE BIENHEUREUX BONAVENTURE DE POTENZA,

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS CONVENTUELS

1711. — Pape : Clément XI. — Empereur d'Allemagne : Joseph Ier.

> L'obéissance vaut mieux que les sacrifices, parce que dans les sacrifices une chair étrangère est immolée, et que dans l'obéissance la volonté propre et la chair deviennent les victimes.
>
> *Saint Augustin.*

Potenza (*Potentia*), ville épiscopale d'Italie, chef-lieu de la Basilicate, dans l'ancien royaume de Naples, fut le lieu de naissance de notre Bienheureux. Son père était tailleur ; il s'appelait Lelio Lavagna ; sa mère, Catherine Pica. Ces pauvres artisans étaient riches en vertus qui leur méritèrent l'estime publique. Dès l'âge le plus tendre, ce vertueux enfant, qui avait reçu au baptême les noms de Charles-Antoine-Gérard, se fit remarquer par une singulière modestie et une grande tendresse pour la très-sainte Vierge. Il aimait à faire de longues prières devant une image de cette bonne Mère, et lui exposait ses besoins avec une naïve candeur : c'est elle, sans doute, qui lui obtint cette pureté virginale, dont le reflet embellissait son visage et dont le parfum embauma toute sa vie. Sa gravité, sa profonde horreur du péché, sa docilité aux volontés de ses parents, faisaient de lui le parfait modèle du jeune âge. Il ne trouvait aucun charme dans les jeux et les amusements ; ses délices étaient d'entendre parler de Dieu, ou de s'instruire des vérités de la foi. Son père le confia aux soins d'un ecclésiastique pour le former à la piété et à la science. Le jeune serviteur de Dieu eut bientôt gagné l'affection de ce maître et de ses condisciples par ses aimables vertus.

Cependant, quelques-uns de ses compagnons d'études, nous ne savons par quel caprice, se permirent un jour de le souffleter et de le charger de

1. *Actes de saint Ausone*, mois de mai, tome v.

coups, affront qu'il supporta avec une patience et une douceur au-dessus de son âge. Il était bon qu'il prît part de bonne heure à la Passion de notre Sauveur; lorsque le commerce avec les hommes est amer, l'âme se retire dans un commerce plus intime avec Dieu. Notre Bienheureux, caché dans quelque coin obscur, donnait à la prière tout le temps que ses autres devoirs lui laissaient libre. Une vertu si pure aurait pu se ternir en restant longtemps exposée au souffle empoisonné du siècle : le ciel, qui convoitait déjà cette belle fleur, inspira au pieux jeune homme de se retirer dans l'Ordre des Frères Mineurs conventuels, où il prit le nom de Bonaventure. Il reçut l'habit à Nocera, le jour de la fête du séraphique Père saint François, et fut admis à la profession l'année suivante. On l'envoya ensuite étudier au couvent de Mataloni, où l'on conservait une pauvre petite demeure qui avait autrefois servi au saint patriarche des Franciscains. Un jour, le gardien du couvent l'y surprit tout en larmes : « Qu'avez-vous à pleurer ainsi? » lui dit-il. — « Et comment ne pleurerais-je pas », répondit l'humble religieux, « en me voyant, moi qui suis un si grand pécheur, dans le lieu qu'habita notre bienheureux Père? » Mais ce fut surtout à Amalfi, où Bonaventure passa huit années sous la direction d'un grand serviteur de Dieu, qu'il devint un Saint. Sa pauvreté était extrême : il se couvrait d'un vieil habit; la terre nue, une table ou une mauvaise paillasse lui servaient de lit. Il n'avait pour tout bien que quelques livres de piété et quelques images. Il poussait si loin le détachement, qu'il ne touchait qu'avec répugnance les pièces de monnaie, lorsqu'il était obligé de s'en servir; il craignait de salir son âme par le moindre contact avec la matière. Il se détachait de lui-même pour s'unir entièrement à Dieu. La volonté de Dieu était pour lui celle de ses supérieurs; il la suivait avec une soumission si aveugle qu'il en fut récompensé par des miracles. Il cherchait un jour la clef de la sacristie. Le père gardien lui dit en riant : « Elle est au fond de la citerne, prenez une ligne et repêchez-la ». Le Bienheureux court à la citerne avec un fil et un hameçon, jette sa ligne sur l'eau, sent quelque chose de lourd, retire sa ligne et ramène la clef. Un matin d'été, il apportait un morceau de glace pour l'usage du couvent : le père gardien, qui le rencontre, lui ayant dit pour l'éprouver de le porter dans l'armoire de la sacristie, il obéit. Au moment du dîner, on cherche la glace : Bonaventure répond simplement qu'elle est dans l'armoire. Les religieux courent à la sacristie, croyant par cette chaleur trouver la glace fondue et les ornements gâtés. Mais l'obéissance est plus forte que le soleil n'est ardent : la glace était presque entière et les ornements intacts.

Notre Bienheureux avait la plus ardente dévotion pour l'adorable Sacrement de nos autels : c'est à ce foyer d'amour que son cœur venait s'embraser; il y passait des heures entières, il était ravi en extase, et les jours ne lui paraissant pas assez longs, il y employait une partie des nuits. Il avait soin que la lampe ne s'éteignît jamais et veillât, pour ainsi dire, avec son âme. Jaloux de travailler dans le palais d'un si grand roi, il voulait se charger seul de tout ce qui tenait au service de l'autel : il nettoyait le marche-pied et lavait les purificatoires. Il n'est pas possible de dire avec quelle joie il célébra sa première messe : il eût fallu voir son visage resplendissant; les larmes qui coulaient le long de ses joues; son corps qui se soulevait dans un saint transport, attiré vers ce Jésus, le trésor de ses mains, le bonheur de ses yeux, les délices de son âme. Plusieurs fois depuis on le vit ainsi élevé en extase pendant le saint sacrifice.

La réputation du saint religieux volant de tous côtés, plusieurs villes

témoignèrent le désir de le posséder. Naples eut la préférence : le couvent de Saint-Antoine devint le foyer d'où son zèle apostolique rayonna sur toute la province. Il prêchait, confessait, assistait et consolait les mourants. Il était dévoré d'une telle soif du salut des âmes, qu'il disait : « Si j'étais appelé auprès de quelques pauvres infirmes ou moribonds, que les portes fussent fermées et que toute voie pour sortir me fût interdite, je ne balancerais pas à me jeter par la fenêtre, afin d'aller à son secours ». Une lumière destinée à éclairer plusieurs contrées ne devait pas rester longtemps dans la même. A Capri, où l'obéissance le conduisit, il trouva un couvent pauvre et dénué de tout : cet état, qui eût affligé un homme moins parfait, lui fut agréable, parce qu'il lui fournissait le moyen de satisfaire son ardeur pour la pénitence et la mortification : il mendiait et aidait à la cuisine, nettoyait l'église, visitait les malades, prêchait, confessait, et passait, selon sa coutume, les nuits en prières. Il dormait peu et sur la terre nue. Le père gardien, ayant voulu s'assurer un matin s'il se jetait au moins quelques instants sur sa paillasse, leva la couverture : une foule de rats et de souris qui s'en échappèrent lui firent voir que le Saint leur abandonnait sa couche.

Le sol et les murs teints de sang attestaient les cruelles disciplines dont il affligeait son corps. Un trait, plus digne d'être admiré qu'imité, nous montrera son obéissance. Comme il travaillait dans le jardin, au lever du soleil, avec le Père Ignace, on vint chercher celui-ci qui lui dit en partant : « Attendez-moi ici, je reviendrai bientôt ». Il s'agissait de réconcilier deux habitants de l'île ; l'affaire demanda plus de temps que le Père ne pensait, en sorte qu'il ne put rentrer que le soir. Il s'inquiéta de ne pas voir le Bienheureux au souper. On lui dit qu'il n'avait pas non plus paru au dîner. « Ah ! fasse le ciel », s'écrie le Père Ignace, « qu'il ne soit pas encore à m'attendre dans le jardin où je l'ai laissé ce matin ! » On y alla, et on le trouva à l'endroit même où le Père lui avait dit d'attendre.

L'île d'Ischia, qui eut aussi le bonheur de le posséder, fut témoin des mêmes vertus. Sa nourriture était des plus pauvres et des plus austères : le vendredi, il redoublait ses mortifications : contemplant le corps de son Sauveur où il n'y avait plus de place pour les plaies, pouvait-il épargner le sien ? Il s'appliquait surtout à l'instruction des enfants des matelots et des gens du peuple les plus ignorants, sans pour cela négliger les autres classes, dont il forma plusieurs personnes aux pratiques spirituelles, et en particulier à l'oraison mentale. Il travaillait avec d'autant plus de fruit que Dieu l'avait favorisé des grâces appelées gratuites, comme de celles des miracles et des prophéties. Il dit un jour à une pécheresse qu'il convertit : « Vous avez voulu trop plaire au monde ; or, sachez que Dieu vous punira par où vous avez péché. Dans les derniers temps de votre vie, ce visage dont les agréments séduisaient les hommes, sera frappé d'une gangrène affreuse, qui fera horreur aux autres et à vous-même ». Trente-cinq ans après, elle fut en effet frappée d'une plaie horrible, qui lui rongea le visage et la conduisit au tombeau.

Dans la nuit de l'Immaculée-Conception, il se chauffait après les Matines avec quelques religieux : se tournant tout à coup vers l'un d'eux nommé le Père Thomas de Cerreto, il lui dit : « Cher Frère, mettez en ordre les affaires de votre conscience, car dans deux ans à pareille époque vous mourrez ». — « Qu'il soit fait selon la volonté de Dieu », répondit humblement le Père, qui était un excellent religieux : « la seule chose que je vous demande, Père Bonaventure, c'est que vous m'assistiez dans ce mo-

ment terrible ». — « Mon cher Père », reprit le serviteur de Dieu, « je le ferais bien volontiers, mais en ce temps-là je ne serai plus ici ».

Deux ans après, le Père Thomas mourut, précisément dans l'octave de l'Immaculée-Conception, et le 19 octobre le Bienheureux avait été rappelé à Naples, où il habita successivement les deux couvents de Notre-Dame et de Saint-Antoine. En 1703, il fut nommé maître des novices à *Nocera dei Pagani*. Un jour, que le gardien entrait au noviciat, le Bienheureux dit à ses élèves : « Honorez particulièrement ce père et baisez-lui la main avec respect, non-seulement parce qu'il est supérieur de ce couvent, mais encore parce qu'il le sera bientôt de toute la province ». Il fut en effet provincial l'année suivante, et contre toute attente.

L'obéissance était la vertu qu'il exigeait de ses fils spirituels ; mais il commençait par faire lui-même ce qu'il commandait de plus difficile, et se montrait toujours le premier à tous les exercices qui leur étaient prescrits. Sévère sans dureté, s'il menaçait quelquefois, il finissait par se montrer doux et affable, et prouvait ainsi qu'il voulait moins la punition de la faute que la correction du coupable. Ses disciples ne furent pas longtemps sans s'apercevoir qu'ils étaient gouvernés par un Saint ; et ce qui les étonnait surtout en lui, c'étaient sa mortification et son humilité. Il ne craignait pas de dire qu'il était un homme vil, de basse naissance et un ignorant. On avait mis sous sa direction un jeune religieux d'un caractère indomptable : les manières douces ou sévères n'opéraient rien sur cet esprit indocile. Le serviteur de Dieu, ne sachant plus comment le vaincre, le prend en particulier, se jette à ses pieds, et lui demande pardon de n'avoir pas employé les moyens convenables pour le convertir. Cet acte étonnant d'humilité frappe tellement le coupable qu'il en est ému ; il promet à son saint maître de se convertir, et il tint fidèlement sa promesse. Plusieurs fois, les novices le virent éclatant de lumière ; mais lorsqu'ils essayaient de lui en parler, il s'enfuyait aussitôt.

En 1707, la Providence le rappela à Naples pour combattre, sous le drapeau de la charité, un fléau terrible : c'était une maladie épidémique qui ravageait alors la ville de Vomère, située sur une montagne qui domine la ville ; les malades étaient presque sans secours ; la crainte de la contagion, les difficultés du chemin, arrêtaient la plupart des courages. Notre Saint, dont l'ardeur s'accroissait avec le danger, accourut aussitôt : ses soixante-quinze ans et ses infirmités, fruits de ses mortifications, ne peuvent l'empêcher de gravir, tous les jours, au sommet de cette montagne dont l'accès était difficile. Quoique languissant, il parcourait tout le village, allait de maison en maison, n'oubliant aucun de ces infortunés ; il en guérit beaucoup avec l'huile de la lampe de saint Antoine, auquel il attribuait ses miracles. Il ne négligeait jamais l'âme en soignant le corps : il rappelait à ses chers malades la vie éternelle à laquelle ils touchaient de si près, et leur parlait avec tant d'onction, qu'il ne finissait jamais son discours sans leur faire pousser de profonds soupirs et verser des larmes abondantes. Parmi les infirmes, il n'oubliait que lui-même : une de ses jambes se couvrit de plaies gangréneuses, et il se forma au genou une tumeur qu'il fallut couper ; il subit une opération très-douloureuse, pendant laquelle il ne prononça d'autre parole que le saint nom de Marie. Lorsque le chirurgien taillait et brûlait les chairs, et que les assistants frémissaient d'horreur, son âme, unie à Dieu, semblait étrangère aux douleurs du corps, son visage riant et serein reflétait son calme intérieur, et si les souffrances menaçaient de prendre le dessus, sa bouche, invoquant le nom de Marie,

ramenait aussitôt la paix. Malgré ses infirmités, on l'envoya fonder le couvent de Ravello : il y arriva le 4 janvier 1710. Là, comme ailleurs, il fuit les honneurs et revendique les fatigues et les peines comme son apanage : on veut le faire supérieur, il réussit encore une fois à éviter cet honneur. Ce qu'il convoite, ce qu'il aime, c'est de parcourir la ville et les pays d'alentour, pour soulager les pauvres et convertir les pécheurs : rien ne peut l'arrêter, ni ses infirmités, ni les intempéries des saisons, ni la difficulté des chemins. Un jour, en se rendant à Atrani, il rencontre un mendiant au visage horrible et défiguré par une lèpre si repoussante, que le Bienheureux s'en détourne d'abord avec répugnance ; mais il a bientôt honte d'abandonner ainsi Jésus-Christ dans la personne de ce malheureux : il revient sur ses pas, le presse sur son sein, l'embrasse avec amour, nettoie ses plaies hideuses ; à l'instant même le lépreux fut guéri. Cependant Notre-Seigneur, qu'il embrassait ainsi sous les haillons, sous la maladie et la laideur, devait l'appeler à son tour à des embrassements célestes et éternels. Le Bienheureux, qui le savait, en bondissait de joie, et ne pouvait s'empêcher d'en parler à ses amis, mais à mots couverts.

Plus de six mois avant ce jour heureux, il dit au gardien : « Je vois que mes infirmités empirent tous les jours : il faut que je change de demeure. J'ai toujours désiré un lieu où l'on vive dans une paix et une charité parfaite, où l'on n'ait d'autre soin que d'aimer Dieu ; je ne l'ai pu encore obtenir. Il faudra donc que je parte et que j'aille dans ma patrie ». Tout le monde crut qu'il voulait parler de Potenza, sa patrie terrestre ; lorsqu'on lui demandait à quelle époque il partirait : « Ce sera vers la fin d'octobre », répondait-il. Un de ses amis finit par pénétrer le fond de sa pensée : « Le Père Bonaventure nous parle trop souvent de son voyage dans sa patrie », dit-il, « pour qu'il n'y ait pas là-dessous un sens caché que je crois comprendre. Je me souviens que son maître, le Père Dominique de Muro, peu de temps avant sa mort, nous disait aussi qu'il voulait aller dans sa patrie ; mais il entendait sa patrie céleste, vers laquelle il s'envola bientôt. Je crois que le Père Bonaventure veut dire la même chose, et qu'il nous quittera, non pour Potenza, mais pour le ciel ».

Le 15 octobre, le Bienheureux se rendit, selon sa coutume, au palais épiscopal, pour confesser l'évêque, Mgr Perimezzi : « Monseigneur », lui dit-il, « j'ai une chose de grande importance à vous recommander ». — « Dites tout de suite », répondit le prélat ». — « C'est, Monseigneur, que, quand je ne serai plus votre confesseur, vous mettiez tous vos soins à vous en procurer un autre qui vous parle avec une liberté apostolique ».

Il revint à l'église donner ses derniers avis à ses pénitents. Ce matin-là même, il fut pris d'une fièvre si violente, qu'elle le contraignit de se jeter sur son pauvre grabat. La funeste nouvelle se répandit aussitôt dans le pays, et tout le monde disait : « Voilà donc ce départ et cette patrie dont il nous parlait ? » Un grand nombre d'habitants, et l'évêque lui-même, coururent au couvent pour le voir et l'entretenir encore une fois. Le huitième jour de sa maladie, il demanda les sacrements, et pria les Frères qui fondaient en larmes de lui pardonner tous les scandales de sa vie. « Je suis un misérable », disait-il, indigne de porter ce saint habit ». Il voulut se jeter à bas de son lit pour baiser les pieds du gardien ; mais celui-ci le retint et lui dit : « Père Bonaventure, embrassez plutôt ceux de Notre-Seigneur ». Il prit son crucifix et arrosa de ses larmes les pieds du divin Sauveur.

Après avoir reçu les derniers sacrements, il parut ravi en extase ; puis, sortant comme d'un profond sommeil, il se mit à chanter, d'une voix plus

forte qu'il ne l'avait jamais eue dans sa jeunesse, les louanges de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère, avec une mélodie plus angélique qu'humaine. Une heure avant sa mort, il se tut, récita trois fois l'*Ave Maria*, et rendit à Dieu son âme, sans agonie, sans douleur, le soir du 26 octobre 1711, âgé de soixante ans, huit mois et vingt-six jours.

Ses membres, restés flexibles, répandaient une odeur suave. L'évêque fit porter le saint corps en procession dans la ville, afin que tout le monde pût le voir sans tumulte. Son passage fut marqué par plusieurs miracles. Une sueur abondante en découlait ; on le saigna et il en sortit un sang vermeil dans lequel on trempa un grand nombre de mouchoirs. Quand le chirurgien fut près d'ouvrir la veine, le gardien commanda au Bienheureux d'étendre le bras : ce bras, dont tous les mouvements, pendant la vie, avaient été réglés par la volonté de ses supérieurs, obéit jusque dans la mort : il se leva de lui-même, et resta suspendu tant que le sang coula.

En passant devant le Saint-Sacrement, on vit le Saint, dans son cercueil, ouvrir les yeux et incliner la tête. Enfin, le 9 avril 1740, on ouvrit le tombeau et l'on trouva le corps entier flexible. Comme on voulait le transporter dans un cercueil de bois, qui se trouva trop étroit, Mgr Giannini, évêque de Lettere, dit, par une secrète inspiration, en présence des autres prélats assemblés pour la cérémonie : « Allons, Père Bonaventure, placez-vous vous-même, car nous ne savons plus comment faire ». Docile à ce commandement, les bras se resserrent avec les épaules et le saint corps entra facilement dans le cercueil. Ce saint Religieux a été béatifié par Pie VI, le 26 novembre 1775.

Le P. Louis-Joseph de Rossi, du même Ordre, a écrit sa vie. Celle qu'en ont donnée les continuateurs de Ribadeneira et de Godescard nous a servi à composer cet éloge.

SAINT ÉVARISTE, PAPE ET MARTYR (108).

Le successeur de saint Anaclet (83-96) sur le trône de saint Pierre fut élu pendant que la seconde persécution générale sévissait avec le plus de fureur. Domitien ne sut pas sans doute que le pontificat chrétien se perpétuait ainsi dans l'ombre des catacombes. La main de Dieu allait bientôt s'appesantir sur ce prince impie. Le *Liber Pontificalis* s'exprime ainsi sur l'avénement du nouveau pape.

« Evariste, né en Grèce, d'un père Juif nommé Juda, de la cité de Bethléem, siéga treize ans, six mois et deux jours [1], sous les règnes de Domitien, de Nerva et de Trajan, depuis le consulat de Valens et Veter (96), jusqu'à celui de Gallus et Bradua (108). Ce pontife partagea entre les prêtres les titres de la ville de Rome. Il établit par une constitution sept diacres qui devaient assister l'évêque et lui servir de témoins authentiques. En trois ordinations célébrées au mois de décembre, il promut six prêtres, deux diacres et cinq évêques destinés à diverses Eglises. Evariste reçut la couronne du martyre. Il fut enseveli près du corps du bienheureux Pierre, au Vatican, le 6 des calendes de novembre (25 octobre 108). Le siége épiscopal demeura vacant dix-neuf jours ».

Nous devons expliquer deux passages de cette notice pour en faire comprendre le véritable sens. Saint Clet avait ordonné vingt-cinq prêtres pour la ville de Rome. Evariste compléta cette institution, en délimitant les territoires de chacun de ces titres, et en comblant les vides qui

1. De 96 à 108 de l'ère chrétienne, il n'y a que douze ans. Cependant le *Liber pontificalis* donne treize années au pontificat de saint Evariste. Cette différence entre la supputation des années et l'indication des dates consulaires tient à ce que le nombre des années fut compté depuis l'ordination épiscopale de saint Evariste par son prédécesseur saint Anaclet, le 25 mars 95. — Cf. Bianchini, *Notes chronologiques* au *Liber pontificalis*.

avaient dû se produire pendant la persécution de Dioclétien. Quant au décret organique par lequel saint Evariste ordonne que sept diacres formeront le cortége de l'évêque, nous trouvons dans la première Epître de saint Anaclet un texte qui nous en donne l'intelligence et nous fait pénétrer plus intimement dans la discipline de la primitive Eglise. Parmi les éléments si divers qu'elle s'était assimilée à son berceau, il se rencontrait des esprits superbes, des âmes envieuses, des cœurs ambitieux, qui ne pouvaient porter le joug de l'obéissance, et qui fatiguaient de leurs révoltes et de leurs détractions incessantes, la longanimité des Apôtres. Ces diacres devaient être la garde de l'évêque contre les projets malveillants.

En même temps que saint Ignace, l'illustre évêque d'Antioche, donnait son sang pour Jésus-Christ, le pape saint Evariste terminait sa vie par le martyre. Nous n'avons plus les actes de cette confession glorieuse qui unit, dans la profession d'une même foi et l'héroïsme d'un égal dévouement, les deux Eglises d'Orient et d'Occident.

Une épée et une crèche, tels sont les attributs de saint Evariste dans l'art populaire : l'épée, parce qu'il fut décapité ; la crèche, parce que, son père étant Juif, on a imaginé qu'il était né à Bethléem, près de l'étable où l'Enfant Jésus vint au monde.

L'abbé Darras, *Histoire générale de l'Eglise*, tome VI, page 489 ; le Père Cahier, *Caractéristiques des Saints*.

XXVIIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La Vigile des apôtres saint Simon et saint Jude. — A Avila, en Espagne, le martyre des saints VINCENT, SABINE et CHRISTÈTE, qui furent d'abord étendus sur le chevalet avec tant de violence, que toutes les jointures de leurs membres se disloquèrent : ensuite on leur mit la tête sur des pierres, et, à grands coups de leviers, on la leur brisa, jusqu'à ce que la cervelle en sortit : ils consommèrent ainsi leur martyre, sous le président Dacien. Vers 304. — A Thil-Châtel (ou Tréchâteau, en Bourgogne), saint Florent, martyr [1]. Vers 261. — En Cappadoce, les saintes martyres Capitoline et Erothéide, sa servante, qui souffrirent la mort sous Dioclétien. 304. — Aux Indes, saint Frumence, évêque ; captif en ce pays, il en fut ensuite sacré évêque par saint Athanase, et y fit fructifier la semence de l'Evangile [2]. IVe s. — En Ethiopie, saint ELESBAAN, roi, qui, après avoir dompté les ennemis de Jésus-Christ, envoya son diadème royal à Jérusalem, du temps de l'empereur Justin, et, ayant embrassé la vie monastique selon le vœu qu'il en avait fait, alla enfin jouir de la vue de Dieu. 523.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Alger, saint Quod-Vult-Deus, évêque de Carthage et confesseur, cité au martyrologe romain du jour précédent. Vers 468. — Au diocèse de Châlons, saint Calliste Ier, pape et

1. Voir, sur saint Florent, la note 6 au martyrologe de France du 17 octobre, tome XI, page 410.

2. Saint Frumence ou Fremonat doit être regardé comme l'apôtre de l'Ethiopie. Neveu de Mérope, philosophe de Tyr (aujourd'hui Sor, en Phénicie), il fit avec son oncle un voyage en Ethiopie ; mais le vaisseau qu'ils montaient fut pillé par les barbares qui passèrent au fil de l'épée tous les passagers. Frumence fut épargné à cause de sa jeunesse et de sa beauté : les barbares le conduisirent à leur roi, qui faisait alors sa résidence à Axumà (aujourd'hui Axoum, en Abyssinie). Frumence se fit aimer à la cour et il y obtint les premières charges. Il voulut user de son crédit pour prêcher à ces peuples idolâtres la foi de Jésus-Christ. Saint Athanase d'Alexandrie l'ordonna évêque et bénit ses projets : ils furent couronnés d'un plein succès. Les discours et les miracles de Frumence opérèrent un très-grand nombre de conversions, et la nation tout entière embrassa le Christianisme. Aujourd'hui, nos missionnaires continuent l'œuvre régénératrice inaugurée par le saint évêque. — Godescard, *Acta Sanctorum*.

martyr, dont nous avons donné la vie au 14 octobre. 222. — Au diocèse de Chartres, sainte Hedwige, veuve, duchesse de Pologne, dont nous avons esquissé la notice au 17 octobre. 1243.— Au diocèse de Clermont, saint Namace, neuvième évêque de ce siége et confesseur [1]. Vers 462. — Au diocèse de Dijon, saint Florent, martyr, dont nous avons parlé au martyrologe de France du 17 octobre. Vers 261. — Au diocèse de Poitiers, saint Front, premier évêque de Périgueux et confesseur, dont nous avons donné la vie au 25 octobre. 74. — Au diocèse de Tarbes, saint Léothade, évêque d'Auch et confesseur, dont nous avons esquissé la notice au 23 octobre. Vers 718. — Au diocèse de Tours, saint Espain, martyr, avec ses huit frères, les saints Lupicin ou Loup, Bénin, Bié, Marcellien, Messain ou Messauge, Géniteur ou Génitou, Principin et Tridoire. Nous en avons parlé assez amplement au martyrologe de France du 25 octobre. IVe s. — A Auxerre, saint DIDIER, évêque de cet ancien siége et confesseur. 621. — A Cornouailles (aujourd'hui Quimper-Corentin), saint Allor ou Alor, évêque et confesseur, dont nous avons parlé au martyrologe de France du jour précédent. Vers la fin du Ve s. — Dans l'ancien monastère de Walers en Faigne ou Saint-Pierre de Walers (*Waslerense*), au diocèse de Cambrai, saint Dodon, abbé et confesseur, dont nous dirons un mot au 29 de ce mois. Vers 760. — Au pays d'Albi, l'invention (855) et la translation des reliques de saint Vincent d'Espagne, diacre et martyr, dont nous avons donné la vie au 22 janvier. 304. — Dans le Limousin, saint Just, prêtre, disciple de saint Hilaire de Poitiers, dont nous parlerons au 26 novembre. Ve s. — A Tréchâteau ou Thil-Châtel, au diocèse de Dijon, saint Vandalet, martyr, compagnon de saint Florent, cité plus haut. Vers 261. — Encore à Thil-Châtel, saint Honoré, confesseur [2]. — Dans l'ancienne abbaye cistercienne de Boulancourt *(Bullencuria)*, au diocèse primitif de Troyes, sur la paroisse de Longeville (Aube, arrondissement de Troyes, canton de Bouilly), la bienheureuse Emeline d'Yèvres, qui vécut en qualité de sœur converse dans la grange de Perthe Sèche, une des dépendances de Boulancourt [3]. 1178.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Naples, la bienheureuse Marie-

1. Namace fit construire à Clermont une église cathédrale : elle avait cent cinquante pieds de long, et soixante de large; l'édifice était en forme de croix : on y comptait quarante-deux fenêtres, soixante-dix colonnes et huit portes. Il l'enrichit des reliques des saints Vital et Agricole qu'il fit venir de Bologne (Romagne). Cette église, sous l'épiscopat de saint Bonnet (689-707), prit le nom de Saint-Laurent, et plus tard celui de Sainte-Marie. Elle fut détruite en 761. La femme de Namace fit bâtir, dans un faubourg de la ville et près de Saint-Allyre, l'église de Saint-Etienne, qui, depuis la fin du XVe siècle, a pris et conserve encore le nom de Saint-Eutrope : c'est là que saint Namace fut enseveli. — Saint Grégoire de Tours, *de Gloria martyrum;* Tillemont.

2. L'église de Tréchâteau, l'une des plus belles et des plus anciennes du diocèse, garde le tombeau de saint Honoré : c'est un cercueil en pierre, composé d'une grande auge et d'un couvercle brisé en deux; il est posé sur des corbeaux au-dessus de l'autel érigé dans la chapelle du transept et qui, dès le XIe siècle, était réservée aux Chanoines du prieuré. En creusant dans le cimetière, des fossoyeurs trouvèrent ce cercueil et l'ouvrirent; il contenait les ossements bien conservés d'un prieur de Saint-Florent. L'un de ces manœuvres prit l'os du fémur et se livra à d'indécentes plaisanteries; mais, par un juste châtiment, son bras paralysé resta étendu et raide. L'évêque de Langres aussitôt mandé reconnut là un miracle, et, le jour de la Trinité, il fit transporter à l'église le sarcophage et les ossements sacrés au chant des cantiques et des cloches. En ce moment, un enfant au berceau se mit à dire : « O saint Honoré! » C'était le nom du Saint.

Cette légende est écrite en reliefs sur un charmant tabernacle en bois peint, de forme hexagone et couronné d'un dôme qui sert de piédestal à la statue de saint Honoré en habit de prieur augustin.

La chapelle de Saint-Honoré était naguère couverte d'ex-voto, témoignages des grâces obtenues par les nombreux pèlerins. De nos jours, l'église de Tréchâteau célèbre la fête de saint Honoré le deuxième dimanche après Pâques, et celle de la translation de ses reliques le jour de la sainte Trinité. — M. l'abbé Duplus, *Vie des Saints du diocèse de Dijon.*

3. Dès le XIIe siècle, les propriétés des abbayes cisterciennes en particulier étaient divisées en certains groupes, qui avaient pour centre un établissement destiné à l'exploitation agricole, et qu'on appelait *grange.* La plupart des granges cisterciennes exploitées, au XIIe siècle, par des frères convers et des sœurs converses étaient de petites abbayes ayant leur chapelle, leur dortoir et leur réfectoire. Elles ne devaient pas être à plus d'une journée de marche de l'abbaye. — Perthe Sèche était située au finage d'Yèvres (Aube, arrondissement de Bar-sur-Aube, canton de Brienne), sur le plateau qui porte encore le nom de *Haut de Perthe* ou *Haute Perthe.*

Le bienheureux Gossuin, d'abord moine de Clairvaux, puis de Cheminon, et contemporain de notre Bienheureuse, a écrit sa vie; le Père Remy de Buck, un des continuateurs de Bollandus, l'a reproduite avec des annotations *(Acta Sanctorum,* tome XII d'octobre, pages 390-398). Le moine de Clairvaux vante surtout ses pratiques de mortification, ses jeûnes, ses austérités; il dit qu'elle fut enterrée dans l'église de l'abbaye où, jour et nuit, une lampe brûlait sur son tombeau. De son vivant et surtout après sa mort, la bienheureuse Emeline fut l'objet de la vénération publique, et l'on peut regarder son culte comme immémorial. — Les constructions de Perthe Sèche furent détruites pendant les troubles et les guerres qui désolèrent la Champagne et particulièrement les environs de Brienne et de Rosnay, dans la deuxième

Françoise des cinq plaies de Notre-Seigneur, vierge, du Tiers Ordre de Saint-François [1]. 1791.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — La vigile des saints apôtres Simon et Jude. — Saint Jean de Kenty, prêtre et confesseur, dont la mémoire se célèbre le 20 octobre [2]. 1473.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse vierge Marie du Mont-Carmel. — La vigile des saints apôtres Simon et Jude. — Saint Evariste, pape et martyr, dont la mémoire se célèbre la veille de ce jour [3]. 109.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — La vigile des saints apôtres Simon et Jude. — A Udine (Vénétie), le décès de la bienheureuse Hélène de Valentini, veuve, du Tiers Ordre de Saint-Augustin, qui, par son humilité, sa patience et sa continuelle mortification, s'offrit à Dieu comme un holocauste agréable [4]. 1459.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — Saint Yves, confesseur, du Tiers Ordre de notre Père saint François, qui, par amour de Jésus-Christ, défendit les causes des orphelins, des veuves et des pauvres, et fut célèbre par sa sainteté et ses miracles. Il s'endormit dans le Seigneur le 19 mai, à Louannec, au diocèse (primitif) de Tréguier. Sa fête se célèbre aujourd'hui dans notre Ordre, en mémoire de la translation de son corps à Tréguier, sous le pontificat de Clément VI [5]. 1303.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Euménie (aujourd'hui Ishekli), en Phrygie, les saints martyrs Thraséas, évêque, Polycarpe, Caïus ou Gaïus, Alexandre, Néon, Diodore, Métrobe, et quatre autres. Bien qu'on les honorât autrefois tous ensemble à Euménie, le 27 octobre, il n'est pas vrai, toutefois, qu'ils aient tous souffert le martyre au même endroit et dans la même journée : Thraséas, entre autres, mourut et fut enseveli à Smyrne (aujourd'hui Ismir, dans l'Anatolie), tandis que Caïus et Alexandre furent martyrisés à Apamée-Cibotos (aujourd'hui Afioum Karahissar), en Phrygie. 171. — A Rome, les saints martyrs Marcien ou Marien, Luce et Victe, cités par les apographes de saint Jérôme. IIIe s. — A Civita-di-Penne *(Pinna Vestina)*, ville de l'ancien royaume de Naples (Abruzze Ultérieure première), les saints martyrs Maxime, Venance, Lucien, Comice et Donat. Comme ils prêchaient hardiment la foi dans l'île de Pescara, ils furent arrêtés par ordre du gouverneur Cerse, qui les fit battre à coups de nerfs de bœuf et torturer sur le chevalet, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu le dernier soupir. Civita-di-Penne possède leurs reliques. IVe s. — A Thessalonique (aujourd'hui Saloniki, ville de Macédoine), en Mygdonie, saint Nestor, martyr. Le ménologe basilien raconte que dans les combats du cirque, il terrassa un gladiateur appelé Lyé, célèbre par sa force herculéenne. Ce que voyant, l'empereur Maximien, irrité et confus de ce qu'un chrétien avait vaincu un idolâtre, ordonna de trancher la tête à Nestor, qui proclamait hautement, d'ailleurs, que c'était la main de Dieu qui avait dirigé la sienne, et qu'en terrassant Lyé l'idolâtre, il avait terrassé le démon de l'idolâtrie. Vers 306. — En Asie, les saints martyrs Marc et Soterich, et sainte Valentine, également martyre. Ils furent victimes de la fureur des idolâtres, qui les massacrèrent sans autre forme de procès. Leurs reliques furent apportées dans l'île Thasos *(Æthria, Chrysa)*, dans la mer Egée, où elles sont encore, croit-on, honorées de nos jours. — En Egypte, saint Abraham de Menouf, ermite, qui vécut dans les solitudes de Tabennes sous la discipline des saints Pacôme et Théodore. IVe s. — En Irlande, deux saints abbés du nom d'Abban, qui dirigèrent, l'un le monastère de Kill-Abbain, l'autre celui de Magharnaidhe (Leinster). Ve et VIe s. — Dans le comté de Cornouailles (Angleterre), les saintes Ie et Bréaque, vierges, et leurs compagnons Uni, Sinine, Elwin, Maruan, Germoch, Crévenne, Hélène, Thècle ou Ethe, Gwithian et Gwinnear ou Wymer; grand nombre d'églises étaient dédiées sous leur invocation. VIe s. — A Pola *(Pietas Julia)*, ville forte des Etats Autrichiens (Istrie), saint Flore *(Flos)*, évêque et confesseur. — En Irlande, saint Odrain d'Iona (ou Icolmkill, une des îles Hébrides), disciple de saint Colomban. On l'a confondu quelquefois à tort avec saint Odran, martyr, serviteur et cocher de saint Patrice (19 février), et avec saint Othrain de Lettir, confesseur (2 octobre). 563. — A Constantinople, saint Cyriaque, patriarche, après avoir été économe de la basilique de Sainte-Sophie. 606. — Au monastère de Senboth, en Irlande (diocèse de Ferns, comté de Wexford), saint Colmann, abbé et confesseur. Vers 632. — En Ethiopie (sud de l'Egypte), saint Tekla Haimanot, confesseur, propagateur de la vie monastique dans ces contrées. Vers 710. — A Ferrare, dans le royaume d'Italie, la bienheureuse Antoinette de Brescia, de l'Ordre de Saint-Dominique. Elle réforma le couvent de Ferrare, et brilla pendant sa vie et après sa mort de l'éclat des miracles. 1507.

moitié du XIVe siècle, après la malheureuse bataille de Poitiers, où le roi Jean fut fait prisonnier. — Cf. *Vie de la bienheureuse Emeline d'Yèvres*, par M. l'abbé Lalore; Troyes, 1869.

1. Voir sa vie au 6 octobre, jour de sa naissance au ciel. — 2. Nous avons donné sa vie au 20 octobre. — 3. Voir sa notice au 26 octobre. — 4. Sa naissance au ciel est indiquée aux additions des Bollandistes du 23 avril. — 5. Voir sa vie au 19 mai.

SAINT ÉLESBAAN, ROI D'ÉTHIOPIE

523. — Pape : Jean Ier. — Empereur d'Orient : Justin Ier.

Un chrétien doit comprendre qu'il doit réaliser son titre par les œuvres plutôt que par le nom.
Saint Augustin.

Les Ethiopiens Axumites, dont les possessions s'étendaient depuis la côte occidentale de la mer Rouge jusque fort avant dans le Continent, étaient un peuple très-florissant au VIe siècle. Le roi, qui les gouvernait sous l'empereur Justin l'Ancien, se nommait Elesbaan. Ce prince, dans toutes ses actions et dans toutes ses entreprises, ne se proposait d'autre but que le bonheur de ses sujets et la gloire de Dieu. Quelques auteurs prétendent qu'il avait été converti de l'idolâtrie au christianisme. Quoi qu'il en soit, ses vertus montrèrent combien une nation est fortunée lorsqu'elle a des maîtres qui ont su s'affranchir de l'esclavage des passions. Si Elesbaan prit les armes, ce ne fut que pour défendre la cause de la justice et de la religion, et il fit servir la victoire au triomphe de l'une et de l'autre.

Les Homérites, parmi lesquels il y avait un grand nombre de Juifs, habitaient sur la côte orientale de la mer Rouge, dans l'Arabie Heureuse. Ils étaient gouvernés, dans le temps dont nous parlons, par Dunaan ou Danaan [1]. C'était un juif qui avait usurpé le pouvoir suprême. La haine qu'il portait au christianisme le rendit persécuteur de ceux qui le professaient. Il bannit en 526 saint Grégence, arabe de naissance, et archevêque de Taphar, métropole du pays. Il fit décapiter saint Arétas, avec quatre autres chrétiens qui avaient confessé généreusement la foi. Saint Arétas, nommé aussi Harith ou Haritz, était gouverneur de la ville de Nagran, l'ancienne capitale de l'Yémen ou de l'Arabie Heureuse. Non-seulement il refusa de sauver sa vie en apostasiant, mais il exhorta tous les autres chrétiens à rester fidèlement attachés à leur religion. On l'enleva de la ville, et on le conduisit sur le bord d'un ruisseau, où il fut exécuté en 523. Duma, ou plutôt *Reuma* ou *Remi*, sa femme, et ses filles souffrirent également la mort pour la même cause. On les honore comme martyrs, avec trois cent quarante autres chrétiens que Dunaan condamna aussi à mort. Ils sont nommés sous le 24 octobre dans les calendriers d'Occident et d'Orient ainsi que dans celui des Moscovites.

L'empereur Justin, dont les chrétiens persécutés avaient imploré la protection, engagea saint Elesbaan à porter ses armes dans l'Arabie et à chasser l'usurpateur. Ce prince zélé déféra aux justes désirs de l'empereur; il attaqua et défit le tyran. Mais il usa de la victoire avec beaucoup de modération. Il rétablit le christianisme, rappela saint Grégence, et fit rebâtir l'église de Taphar. Il mit sur le trône Abraamius ou Ariat, chrétien fort zélé, qui se conduisit par les conseils de saint Grégence. Ce saint évêque eut une conférence publique avec les Juifs, où la vraie religion triompha.

1. Les Syriens et les Arabes l'appellent *Dsunowa*.

Il écrivit aussi contre les vices un livre que nous avons encore en grec, et qui est dans la bibliothèque impériale de Vienne. Il mourut le 19 décembre 552.

Saint Elesbaan, suivant Baillet, ne fut pas plus tôt de retour dans ses Etats, qu'il abdiqua la couronne. Mais on lit dans la légation de Nonnus, qu'il régnait à Axuma, capitale de l'Ethiopie, plusieurs années après la guerre dont nous venons de parler. Ce bon prince, dégoûté enfin du monde, laissa le gouvernement à son fils, qui fut héritier de son zèle et de sa piété. Il envoya son diadème à Jérusalem; puis, s'étant déguisé, il sortit de la ville pendant la nuit, et alla se renfermer dans un monastère situé sur une montagne déserte. Il n'emporta avec lui qu'une coupe pour boire et une natte pour se coucher. Il ne vécut plus désormais que de pain, auquel il joignait de temps en temps quelques herbes crues. L'eau devint son unique boisson. Il voulut être traité comme les autres frères, et il était toujours le premier aux différents exercices. Il n'eut plus de communication avec les personnes du monde, afin de se livrer tout entier à l'exercice de la prière et de la contemplation. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

On le représente quelquefois comme solitaire, agenouillé devant une croix, et la couronne à terre près de lui.

Godescard.

SAINT VINCENT, SAINTE SABINE ET SAINTE CHRISTÈTE,

MARTYRS A AVILA, EN ESPAGNE (vers 304).

Dacien, ce cruel exécuteur de la rage des empereurs Dioclétien et Maximien, étant venu en Espagne, plutôt pour persécuter les chrétiens que pour en gouverner les provinces, fit arrêter saint Vincent, qu'on lui déféra comme un des plus zélés défenseurs du culte de Jésus-Christ. Pour tâcher de corrompre sa foi, il lui démontra que c'était une folie de s'exposer à perdre la vie à la fleur de son âge par de cruels supplices, pour défendre l'honneur d'un homme que les Juifs avaient crucifié, et qu'il ferait beaucoup mieux d'obéir aux ordres des empereurs qui commandaient de sacrifier aux dieux. Mais, voyant que le saint martyr, bien loin de se rendre à ses désirs, confessait généreusement la divinité de Jésus-Christ, et déclamait contre Jupiter, lui reprochant d'avoir été un incestueux et un adultère, il commanda qu'on le menât devant sa statue, et que, s'il ne lui offrait de l'encens, il fût, à l'heure même, torturé, déchiré, rompu de coups, et enfin mis à mort par le dernier supplice.

Les bourreaux se saisirent aussitôt de lui et l'entraînèrent au lieu désigné par le président; mais, par un grand miracle, ayant mis le pied sur une pierre dure, Vincent y imprima son vestige, de même que si c'eût été de la cire molle; les bourreaux en furent tellement touchés, que, pour avoir le temps de se faire instruire des mystères de la religion chrétienne, ils retournèrent à Dacien; et, feignant que Vincent demandait trois jours pour délibérer, ils obtinrent de lui cette surséance. Pendant ce temps, ils le retirèrent chez eux : Sabine et Christète, sœurs de notre invincible Martyr, le vinrent voir; et, se jetant à ses pieds, elles le prièrent et le conjurèrent avec larmes, de prendre la fuite avec elles pour leur servir de père et de mère et être leur soutien dans la rigueur de cette persécution. Vincent eut bien de la peine à le faire; mais, enfin, considérant la jeunesse de ces Vierges, et qu'elles pourraient succomber à la cruauté des supplices si elles n'étaient soutenues par ses exhortations et par son exemple, il usa de la liberté que lui donnèrent ceux qui le retenaient, et se retira avec ses sœurs à Avila. Le président en fut bientôt averti, et il envoya en même temps des cavaliers pour les suivre. Ils les atteignirent en cette ville; et, comme ils avaient ordre de les tourmenter et de les faire mourir, ils exercèrent contre ces innocentes victimes toutes les cruautés dont l'impiété est capable. Enfin, après avoir disloqué tous leurs

membres sur le chevalet et leur avoir déchiré le corps à coups de fouet, ils leur mirent la tête sur des pierres et la leur écrasèrent avec des cailloux et des leviers.

Leurs dépouilles sacrées demeurèrent ensuite exposées à la voirie pour être dévorées par les animaux; mais, ô conduite admirable de la divine Providence ! un serpent d'une grosseur prodigieuse, qui causait de grands maux dans le pays, sortit des rochers voisins de la ville pour les venir garder. Un Juif s'étant donc approché pour les insulter, il fut saisi par ce monstre et n'échappa à sa cruauté que par une promesse qu'il fit d'embrasser la religion chrétienne, de donner une sépulture honorable aux Martyrs, et de faire bâtir une église en leur honneur. Il accomplit depuis tout ce qu'il avait promis.

Le serpent qui garda les dépouilles sacrées des martyrs est leur caractéristique la plus ordinaire. — On les représente aussi en groupe, comme ayant souffert ensemble le martyre.

On trouve l'office de saint Vincent et de ses sœurs dans les anciens Bréviaires et Missels des Mozarabes. — Nous avons conservé le récit du Père Giry.

SAINT DIDIER, ÉVÊQUE D'AUXERRE (621).

Saint Didier, originaire d'Aquitaine, était proche parent de la reine Brunehaut, et possesseur d'un grand nombre de terres. Placé sur le siége d'Auxerre après la mort de saint Aunaire, il se montra plein de zèle pour la gloire de Dieu, augmenta considérablement l'église de Saint-Etienne, sa cathédrale, y fit élever un grand dôme du côté de l'orient, et embellit le sanctuaire d'or et d'ouvrages en mosaïque. Ce saint prélat institua sa cathédrale héritière d'une grande partie de ses biens : l'acte de ce testament existait encore au IXe siècle.

Comme il avait choisi l'église de Saint-Germain pour sa sépulture, à l'exemple de ses prédécesseurs, il lui fit aussi des legs considérables. Il distribua le reste de ses biens aux autres églises des environs d'Auxerre, et aux pauvres qu'il aima toujours beaucoup. Après avoir gouverné son diocèse pendant dix-huit ans et vingt-cinq jours, il cessa de vivre le 27 octobre 621. A sa mort, on compta qu'il avait affranchi plus de deux mille serfs. Ses reliques furent retirées de Saint-Germain et données à l'église de Montiers-en-Puisaye, le 16 août 1035; mais elles eurent le même sort que celles de son prédécesseur : les Huguenots les dispersèrent. Le nom de saint Didier se trouve dans le Martyrologe que Nivelon, moine de Corbie, écrivit au IXe siècle.

Gallia christiana nova.

SUPPLÉMENT

XXIIe JOUR D'OCTOBRE

SAINT EUCAIRE, ÉVÊQUE, MARTYR,

PRÈS DE POMPEY, AU DIOCÈSE DE NANCY.

Nous allons compléter ce que nous avons dit du culte de ce saint Évêque, pages 529 et 530 de ce volume, en donnant l'hymne des Vêpres du Saint, tirée du bréviaire Toulois de 1595.

HYMNE DE SAINT EUCAIRE.

Alma mater Ecclesia
Solemnizet in gaudio,
Totaque Lotharingia
Digne psallat Euchario.

Hic ex clara progenie
Claram traxit originem,
Imitatus quotidie
Parentum sanctitudinem.

Hic illustrem Eliphium
Fratrem germanum habuit
Qui per fidei radium
In urbe Leuca claruit.

Hi duo clari moribus,
Cum sorore Libaria,
Susanna, Menna, plebibus
Dati sunt solatia.

Ipsorum pater Baccius,
Mater Lientrudis dicitur,
Quorum proles uberius
Deo devota noscitur.

Sanctum tamen Eucharium
Ac virtutum opificem
Urbs Grandis et confinium
Habuit in pontificem.

Julianus Apostata
Sacrum caput Eucharii,
Sacra contemnens dogmata,
Truncavit ictu gladii.

Que l'Eglise, notre bienfaisante Mère, célèbre joyeusement, que toute la Lorraine chante dignement le martyr Eucaire.

Il tire son origine d'une illustre race, constamment il imite la piété de ses parents.

Il eut pour frère germain le glorieux Elophe dont l'éclatante foi resplendit dans la ville de Toul.

Tous deux, de mœurs exemplaires, furent donnés aux populations comme protecteurs, avec leurs sœurs Libaire, Menne et Susanne.

Leur père se nommait Baccius, leur mère Lientrude, dont la pieuse famille est surabondamment connue de Dieu.

Cependant la ville de Grand et ses confins [1] eut pour évêque saint Eucaire, exemple de vertus.

Julien l'Apostat, ce contempteur des dogmes sacrés, trancha, par le glaive, le chef vénérable d'Eucaire.

1. Cette assertion fournit matière à controverse.

Sic necavit Eliphium
Ac sororem Libariam,
Non evadens judicium,
Hos transmisit ad gloriam.

Patri, Nato, Paraclito
Laus, honor, virtus, gloria,
Qui nos Sanctorum merito
Perducat ad cœlestia. Amen.

Ainsi fit-il périr Elophe, et Libaire sa sœur; il les fit passer dans la gloire, sans pouvoir se soustraire au jugement de Dieu.

Au Père, au Fils, au Paraclet, louange, honneur, gloire, vertu. Que, par les mérites de ces Bienheureux, ils nous conduisent aux cieux. Ainsi soit-il.

Dû à l'obligeance de M. l'abbé Guillaume, aumônier de la chapelle ducale de Nancy.

XXIIIe JOUR D'OCTOBRE

SAINT AMON,

DEUXIÈME ÉVÊQUE DE L'ANCIEN SIÉGE DE TOUL.

Entre les disciples que le bienheureux Mansuy prit soin de former aux règles de la foi et des mœurs, afin qu'après son trépas ils se trouvassent comme ses aides et de fidèles administrateurs pour cultiver la vigne de Jésus-Christ, Amon est cité comme l'un des plus distingués par les progrès que, sous un tel maître, il fit dans la doctrine et la piété, jusque-là qu'il mérita d'être choisi, d'une voix unanime, pour lui succéder dans le gouvernement de l'Eglise de Toul. Placé à ce rang élevé, il n'eut rien plus à cœur que de consoler les fidèles, à la façon des chrétiens, de la perte d'un père si saint et si rempli de sollicitude, et de les réjouir en usant, à leur égard, de la bienveillance affectueuse dont il les avait environnés, arrosant des eaux de la doctrine évangélique ces tendres arbustes, auparavant plantés par Mansuy avec tant de sollicitude et d'ardeur.

Aux travaux donc et aux fatigues d'Amon pour la propagation de la religion du Christ Seigneur, Dieu donna un tel et si heureux accroissement, qu'en peu d'années, ayant abandonné et détruit les simulacres des faux dieux, les populations accouraient à l'envie dans les camps du Seigneur, malgré les frémissements et les oppositions du démon qui, ne pouvant sans irritation supporter d'être troublé dans la possession de ses domaines, ne cherchait rien tant que de retarder et d'entraver l'heureux avancement de l'Evangile. Il fit tant par son astuce que, par l'impiété de Domitien qui persécuta les chrétiens, le bienheureux Amon, comme un autre Athanase, fut contraint de s'enfuir et, pour se conserver à ses brebis en des temps meilleurs, de se cacher dans les antres et les forêts.

Dans sa solitude, il se fit construire un oratoire et une cellule, où il employait la meilleur partie de son temps à la méditation des choses divines, menant sur la terre une vie toute céleste : et comme, en raison de la persécution, il ne pouvait, selon sa coutume et son devoir, nourrir son troupeau de la prédication du Verbe fait chair, il le soutenait par l'ardeur

de ses prières et de ses vœux. Or le lieu où il s'était retiré s'appelle encore aujourd'hui la forêt d'Amon [1], au quatrième milliaire [2] de la ville épiscopale.

Il y était visité par les populations fidèles qui lui apportaient, en secret, les choses nécessaires à la vie et qu'en retour il encourageait par ses instructions, exhortait à la persévérance dans la foi et dans la pratique des vertus chrétiennes. Après avoir traversé une vie de travaux et semée de dangers, arrivé au port de l'éternelle fécilité, il s'endormit dans le Seigneur et fut déposé dans le tombeau de son maître, ainsi qu'il l'avait demandé.

Dans la suite, Herman, personnage religieux et évêque de Toul [3], sous l'empereur Henri-Conrad, prit soin de faire, avec pompe, la translation de ses restes vénérables dans l'église Cathédrale où ils ont été, jusqu'aux mauvais jours de la Révolution, l'objet d'un culte particulier.

HYMNE EN L'HONNEUR DE SAINT AMON.

Arcum cœli perfulgidum
Inter nebulas gloriæ
Dic amorem prænitidum
Lumen hujus Ecclesiæ.

Chantez cet arc-en-ciel resplendissant au sein de nuées de gloire, chantez son éclatante tendresse, chantez la lumière de cette Eglise.

Hic Mansueto præsuli
Successit in officio,
Quem secreto tumuli
Digno clauserat studio.

Amon succéda dans sa charge à l'évêque Mansuy, après l'avoir honorablement enfermé dans la solitude du tombeau.

Prædecessoris gloriam
Hæc successoris non minuit
Qui sectando justitiam
Devote Deum coluit.

La gloire du successeur qui dévotement servit Dieu, en pratiquant la justice, ne fut pas moindre que celle de son prédécesseur.

Hic coercet a gregibus
Lupum rapacem strenue,
Sacris orationibus
Deo vacans assidue.

Constamment occupé de Dieu dans de saintes oraisons, il écarta vigoureusement de son troupeau le loup ravisseur.

Pastor suavi pabulo
Gregem pascebat jugiter,
Dum prædicabat populo
Verbum Dei fideliter.

Ce bon pasteur paissait assidûment son troupeau d'une exquise nourriture, en prêchant avec fidélité au peuple la parole de Dieu.

Ortam labem hæreticam
Exclusit a Tullensibus
Atque fidem catholicam
Reformavit in omnibus.

Il éloigna du milieu des Toulois le fléau de l'hérésie, qui s'y était montré, et les rétablit tous dans les pratiques de la foi catholique.

Dum adest Sancti transitus
Lapso vitæ curriculo,
Ad votum est reconditus
In Mansueti tumulo.

Lorsque, ayant achevé sa course mortelle, arriva le trépas de ce Bienheureux, ainsi qu'il avait souhaité, son corps fut déposé dans le tombeau de saint Mansuy.

Dehinc alumnum gratiæ
Præsul Hermannus transtulit
Ac matrici ecclesiæ
Hunc venerandum coluit.

De là l'évêque Herman transféra ce fidèle disciple de la grâce divine dans la mère église et l'offrit à la vénération des fidèles.

Felicis vitæ terminum
Commendant beneficia.
Data filiis hominum
Per ipsius suffragia.

Les bienfaits accordés aux enfants des hommes par son intercession font assez connaître quelle a été la fin de son heureuse vie.

1. Dans la paroisse de Goviller, canton de Vézelise.
2. A la quatrième borne de mille pas, environ de 15 à 1,800 mètres de l'une à l'autre borne
3. Le 39e, de 1020 à 1026.

Sanant lepræ contagia
Sancti merita præsulis
Ac febrium incendia,
Dum pulsatur a populis.

Cœcis visum restituit,
Corda curans et corpora
Se benignum exhibuit
Cunctis perlonga tempora.

Hunc reges cum principibus
Coluerunt mirifice
Magnis locum muneribus
Ditantes honorifice.

Patri, Nato, Paraclito
Decus, honor, imperium;
Amonis sancti merito
Nobis accrescat gaudium. Amen.

Par les mérites de ce saint prélat, lorsque les peuples les invoquent, la lèpre disparaît et cesse de répandre la contagion, se calment aussi les ardeurs de la fièvre.

Amon rend la vue aux aveugles, et depuis des siècles, il se montre bienfaisant en guérissant les plaies de l'âme et celles du corps.

Les rois et les uissants l'ont honoré avec magnificence, en enrichissant son tombeau d'offrandes précieuses et multipliées.

Au Père, au Fils, au Paraclet, gloire, honneur, puissance; et que par les mérites de saint Amon s'augmente en nous la joie pure et véritable. Ainsi soit-il.

Tiré de la *Semaine religieuse de la Lorraine*.

FIN DU TOME DOUZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

OCTOBRE

IIIe JOUR.

Pages.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 1
Se Romaine de Rome, vierge et martyre à Beauvais..... 4
S. Leudomir ou Lumier de Limoges, dix-huitième évêque de Châlons-sur-Marne et confesseur..... 6
Se Manne ou Menne, vierge, au diocèse de Châlons-sur-Marne 9
S. Cyprien de Marseille, évêque de l'ancien siége de Toulon, diocèse de Fréjus..... 10
Les deux SS. Ewald, frères, prêtres et martyrs en Westphalie..... 10
Le B. Jean Massias d'Espagne, religieux dominicain au monastère de Sainte-Madeleine de Lima..... 11

IVe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 12
S. François d'Assise, confesseur, fondateur de l'Ordre des Frères Mineurs.. 15
Se Domnine et ses deux filles, Bérénice et Prosdoce, martyres en Syrie..... 45
S. Ammon ou Amon, fondateur des ermitages de Nitrie, en Egypte..... 46
Se Aure ou Aurée, vierge et abbesse à Paris..... 47

Ve JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 47
S. Apollinaire, évêque de Valence et confesseur..... 50
S. Placide de Rome et ses compagnons, martyrs à Messine, en Sicile..... 57
Se Enimie ou Enémie, vierge et abbesse au diocèse de Mende..... 60
S. Madalvé ou Mauvé, évêque de Verdun et confesseur..... 67
S. Simon de Crespy-en-Valois, moine de Saint-Oyend et confesseur..... 72
Se Flore ou Fleur, vierge, à l'Hôpital-Beaulieu (Hôpital-Issendolus), au diocèse de Cahors..... 76
Se Galla de Rome, veuve et recluse..... 86
Se Aurée, supérieure de religieuses à Amiens..... 87
S. Maurice ou Moriz , abbé des monastères Cisterciens de Langonet et de Carnoet, en Bretagne..... 87

VIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers. 89
S. Bruno de Cologne, prêtre et confesseur, fondateur de l'Ordre des Chartreux..... 91
Sainte Marie-Françoise des Cinq Plaies de Jésus, vierge du Tiers Ordre de Saint-François d'Assise..... 103
S. Pardulphe ou Pardoux de Sardent, abbé et patron de Guéret..... 119
Translation de S. Prudent ou Prouents, martyr, à l'abbaye de Bèze, diocèse de Dijon..... 121

VIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français. des Ordres religieux. Divers..... 123
Se Justine de Padoue, vierge et martyre, patronne de la ville de Padoue..... 126
S. Pallais ou Pallade, évêque de Saintes et confesseur..... 128
S. Arthaud, fondateur de la Chartreuse d'Arvières en Valromey, quarante-huitième évêque de Belley..... 135
Les SS. Serge et Bacque, chevaliers romains et martyrs..... 150
S. Auguste ou Août, abbé de Saint-Symphorien et confesseur..... 151
Le B. Matthieu Carrieri de Mantoue, de l'Ordre des Frères Prêcheurs..... 152

VIIIe JOUR.

Pages.
Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 153
Dédicace de Notre-Dame des Doms, église métropolitaine d'Avignon..... 155
Se Benoîte de Rome, vierge et martyre à Origny, au diocèse de Soissons..... 160
Se Pélagie d'Antioche, pénitente..... 163
Se Brigitte de Suède, veuve, fondatrice de l'Ordre du Sauveur..... 167
Le saint vieillard Siméon et la prophétesse Anne..... 175
S. Calétric ou Caltry, évêque de Chartres et confesseur..... 176
Se Valérie et Se Pollène, vierges..... 177
Se Refroy ou Renfroie, abbesse du monastère bénédictin de Denain..... 178

IXe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 179
Abram ou Abraham d'Ur, en Chaldée, père de la nation juive, et Saraï ou Sara, son épouse. 182
S. Denis l'Aréopagite, premier évêque d'Athènes et de Paris, S. Rustique et S. Eleuthère, ses compagnons, martyrs. 192
S. Ghislain ou Guillain, évêque d'Athènes, fondateur du monastère de la Celle, en Belgique..... 209
S. Savin de Barcelone, anachorète et apôtre du Lavedan..... 214
S. Goswin de Douai, septième abbé du monastère d'Anchin, au diocèse de Cambrai 222
S. Louis Bertrand de Valence, de l'Ordre de Saint-Dominique..... 228
Se Publie d'Antioche, abbesse..... 234
S. Andronic d'Alexandrie, et Se Athanasie ou Anastasie, son épouse, solitaires. 235

Xe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 236
S. Eulampe et Se Eulampie, sa sœur, martyrs à Nicomédie, en Bithynie..... 239
Se Tanche de Saint-Ouen, vierge et martyre au diocèse de Troyes..... 241
S. François de Borgia, confesseur, duc de Gandie, puis troisième Général de la Compagnie de Jésus..... 245
Se Thelchide ou Théléhilde, vierge, première abbesse de Jouarre, au diocèse de Meaux..... 256
Le B. Hugues de Mâcon, évêque d'Auxerre et confesseur..... 257

XIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 258
S. Nicaise ou Nigaise, premier archevêque de Rouen, et ses compagnons, martyrs à Ecos, au diocèse d'Evreux.... 261
S. Germain, évêque de Besançon, martyr à Grandfontaine, au même diocèse.. 264
S. Taraque, S. Probe, et S. Andronic, martyrs à Anazarbe, en Cilicie..... 266
S. Grat de Lichos, premier évêque connu de l'ancien siége d'Oloron et confesseur..... 275
Se Eusébie et ses compagnes, vierges et martyres à Marseille..... 277
S. Gomer ou Gumar d'Emblehem, confesseur, au diocèse d'Anvers..... 281
Se Bertille, veuve, recluse à Marœuil, au diocèse d'Arras..... 284
S. Wasnulphe ou Wasnon d'Ecosse, patron de Condé, au diocèse de Cambrai..... 284
S. Bruno le Grand, archevêque de Cologne et confesseur..... 286

XIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 287
S. Edwin ou Edouin, roi de Northumbrie et martyr, patron d'York..... 290
S. Wilfrid ou Wilferder d'Angleterre, archevêque d'York et confesseur..... 296
Se Spérie, vierge et martyre, patronne de Saint-Céré, au diocèse de Cahors... 299
Le B. Jacques d'Ulm ou l'Allemand, religieux dominicain à Bologne..... 304
S. Séraphin de Monte-Granaro, frère lai de l'Ordre des Capucins..... 305

XIIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 307
S. Géraud ou Gérault d'Auvergne, comte d'Aurillac et confesseur..... 309
S. Edouard III, le confesseur, roi d'Angleterre..... 313
Les SS. Daniel, Samuel, Donule, Léon, Hugolin, Nicolas et Ange, Frères Mineurs, martyrs à Ceuta, en Mauritanie..... 323
S. Théophile, sixième évêque d'Antioche et confesseur..... 326
S. Venant ou Venance, abbé de Saint-Martin de Tours..... 327
S. Léobon de Saint-Etienne de Fursac, solitaire, au diocèse de Limoges..... 328

XIVe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 329
S. Calixte ou Calliste Ier, pape et martyr..... 331
Se Ménehould de Perthes, vierge, patronne de Bienville, au diocèse de Langres. 336
Se Angadrème de Renty, vierge, abbesse

Pages.
de l'Oroer, au diocèse de Beauvais.. 339
S. Burchard ou Burckard, premier évêque de Wurtzbourg et confesseur 342
S. Dominique l'Encuirassé, pénitent, religieux à Font-Avellane, en Italie..... 343

XVe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 344
S. Léonard de Vandœuvre, solitaire et abbé au diocèse du Mans..... 347
S. Euthyme d'Opso, ou le Thessalonicien, abbé et confesseur..... 350
S^e Thérèse d'Avila, vierge, fondatrice des Carmes et des Carmélites déchaussés. 356
S. Cannat, évêque de Marseille et confesseur..... 379
S. Brunon ou Boniface, apôtre des Ruthènes et martyr..... 380
S^e Aurélie, fille de France, vierge et solitaire au diocèse de Ratisbonne..... 381

XVIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 382
S. Gall d'Irlande, fondateur et premier abbé du monastère bénédictin de Saint-Gall, en Suisse 385
S. Mommolin de Constance, abbé de Saint-Bertin, puis évêque de Noyon et de Tournai 394
S. Berchaire d'Aquitaine, abbé de Hautvillers et de Montier-en-Der, martyr au diocèse de Langres..... 397
S. Bertrand, archidiacre de Toulouse, dix-neuvième évêque de l'ancien siége de Comminges 400
S. Grat et S. Ansute, martyrs en Rouergue 405
S. Elophe, martyr près de Soulosse, au diocèse de Saint-Dié..... 406
S^e Bologne de Grand, vierge et martyre au diocèse de Langres..... 407
S. Dulcide, évêque d'Agen et confesseur. 407
S. Baudouin ou Baudoin, chanoine-archidiacre de Laon, et martyr..... 408
S. Ambrois ou Ambroix, évêque de Cahors et confesseur..... 409

XVIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 409
S^e Anstrude, abbesse du monastère bénédictin de Saint-Jean-Baptiste de Laon. 412
S^e Hedwige ou Havoie, veuve, duchesse de Pologne..... 414
La B^e Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de la Visitation, à Paray-le-Monial, au diocèse d'Autun..... 421
S^e Soline, vierge et martyre au Poitou... 437
S. Béraire Ier, évêque du Mans et confesseur 438
S. André de Crète, martyr à Constantinople 439

XVIIIe JOUR.

Pages.
Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 440
S. Luc d'Antioche, évangéliste..... 441
S. Just d'Auxerre, enfant, martyr en Beauvaisis 447

XIXe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 451
Le B. Thomas Hélye de Biville, prêtre, aumônier de S. Louis..... 453
S. Pierre d'Alcantara, confesseur, de l'Ordre de Saint-François..... 457
S. Aquilin de Bayeux, évêque d'Evreux et confesseur..... 464
S. Théoffroy d'Orange, troisième abbé de Saint-Chaffre, au diocèse du Puy.... 465
S^e Frideswide ou Frewisse, vierge et abbesse à Oxford, en Angleterre..... 466

XXe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 467
Les Martyrs d'Agen : S. Caprais, S^e Foi, S^e Alberte, sœur de S^e Foi, S. Prime, S. Félicien, et un grand nombre d'autres, massacrés par la foule..... 469
S. Adérald, chanoine et archidiacre de Troyes..... 476
S. Jean de Kenty, prêtre séculier, professeur de théologie à l'Université de Cracovie..... 480
S^e Irène de Tomar, vierge et martyre.... 482
Le B. Humbaud, cinquante-deuxième évêque d'Auxerre et confesseur..... 483

XXIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 484
S. Hilarion de Tabathe, patriarche des solitaires de la Palestine..... 486
S. Malc de Maronie, religieux captif..... 492
S^e Ursule et ses compagnes, vierges et martyres à Cologne..... 496
S. Walfroy, diacre et stylite d'Occident, solitaire à Carignan, au diocèse de Reims..... 498
S^e Céline ou Célinie, mère de S. Remi.. 507
S^e Céline de Meaux, vierge..... 507
S. Astier, ermite en Périgord..... 508
S. Condède, anachorète et moine de Fontenelle 509

XXIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 510
S. Aberce, évêque d'Hiérapolis, dans la Petite-Phrygie 513
S. Philippe, évêque d'Héraclée, et ses compagnons, martyrs à Andrinople,

Pages.
en Roumélie..... 522
S. Mellon ou Melaine de Cardiff, archevêque de Rouen et confesseur..... 526
S. Eucaire, évêque, martyr près de Pompey, au diocèse de Nancy..... 529
S. Lupien de Mende, abbé de Saint-Privat, martyr au diocèse de Châlons..... 531
S. Loup, treizième évêque de Soissons.. 533
S. Moderan ou Moran, évêque de Rennes. 533
S. Benoît de Macerac, abbé, au diocèse de Nantes..... 534
Le B. Ladislas de Gielniow, Frère Mineur. 535

XXIIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 535
S. Séverin ou Seurin d'Aquitaine, évêque de Cologne, puis de Bordeaux..... 538
S. Romain, archevêque de Rouen..... 543
Se Ulphe, vierge et solitaire, et S. Domice, diacre et chanoine de l'Eglise d'Amiens 546
Le B. Jean le Bon de Mantoue, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin..... 552
S. Pierre Paschal, religieux de la Merci, puis évêque de Jaen, en Espagne, et martyr..... 559
S. Jean de Capistran, général de l'Ordre des Frères Mineurs et légat du Saint-Siége..... 564
S. Gratien, martyr en Picardie..... 569
S. Léothade, évêque d'Auch et confesseur. 570
S. Lugie et S. Luglien, martyrs au diocèse d'Arras..... 571
Le B. Bertrand, abbé de Grandselve, au diocèse de Toulouse..... 572

XXIVe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 573
S. Senoch ou Senou de Tiffauges, abbé en Touraine..... 576
S. Magloire, évêque de l'ancien siége de Dol, en Bretagne..... 578
S. Martin de Nantes, abbé de Vertou et de Saint-Jouin-de-Marnes..... 581
S. Erembert du Pecq, évêque de Toulouse et confesseur..... 594

XXVe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 595
S. Front ou Fronton de Lycaonie, premier évêque de Périgueux et confesseur.. 599
S. Crépin et S. Crépinien de Rome, martyrs à Soissons..... 624
S. Hilaire ou Illier, évêque de Mende.... 630
S. Chrysanthe et Se Darie, martyrs à Rome 633
S. Boniface Ier, pape et confesseur..... 633
Le B. Jean-Ange Porro, religieux servite. 634

XXVIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 635
S. Démètre, premier évêque de Gap..... 638
S. Aptone ou Aphtone, évêque d'Angoulême 641
Le B. Bonaventure de Potenza, de l'Ordre des Frères Mineurs Conventuels..... 647
S. Evariste, pape et martyr..... 652

XXVIIe JOUR.

Martyrologes Romain, Français, des Ordres religieux. Divers..... 653
S. Elesbaan, roi d'Ethiopie..... 656
S. Vincent, Se Sabine et Se Christète, martyrs à Avila, en Espagne..... 657
S. Didier, évêque d'Auxerre..... 658

TABLE ALPHABÉTIQUE

A — Pages.

S. Aberce, évêque d'Hiérapolis, dans la Petite-Phrygie..... 22 octob. 513
Abraham ou Abram d'Ur, en Chaldée, père de la nation juive, et Saraï ou Sara, son épouse. 9 — 182
Abram ou Abraham d'Ur, en Chaldée, père de la nation juive, et Saraï ou Sara, son épouse. 9 — 182
S. Adérald, chanoine et archidiacre de Troyes..... 20 — 476
S. Ambrois ou Ambroix, évêque de Cahors et confesseur.... 16 — 409
S. Ambroix ou Ambrois, évêque de Cahors et confesseur.... 16 — 409
S. Ammon ou Amon, fondateur des ermitages de Nitrie, en Egypte..... 4 — 46
S. Amon ou Ammon, fondateur des ermitages de Nitrie, en Egypte..... 4 — 46
Se Anastasie ou Athanasie et son époux S. Andronic d'Alexandrie, solitaires..... 9 — 235
S. André de Crète, martyr à Constantinople ..... 17 — 439
S. Andronic d'Alexandrie, et Se Athanasie ou Anastasie, son épouse, solitaires..... 9 — 235
S. Andronic, S. Taraque et S. Probe, martyrs à Anazarbe, en Cilicie..... 11 — 266
Se Angadrème de Renty, vierge, abbesse de l'Oroer, au diocèse de Beauvais..... 14 — 339
La prophétesse Anne et le saint vieillard Siméon. ..... 8 — 175
Se Anstrude, abbesse du monastère bénédictin de Saint-Jean-Baptiste de Laon..... 17 — 412
S. Ansute et S. Grat, martyrs en Rouergue..... 16 — 403
S. Août ou Auguste, abbé de Saint-Symphorien et confesseur..... 7 — 151
S. Aphtone ou Aptone, évêque d'Angoulême..... 26 — 641
S. Apollinaire, évêque de Valence et confesseur..... 5 — 50
S. Aptone ou Aphtone, évêque d'Angoulême..... 26 octob. 641
S. Aquilin de Bayeux, évêque d'Evreux et confesseur..... 19 — 464
S. Arthaud, fondateur de la Chartreuse d'Arvières en Valromey, quarante-huitième évêque de Bellay..... 7 — 135
S. Astier, ermite en Périgord.... 21 — 508
Se Athanasie ou Anastasie et son époux S. Andronic d'Alexandrie, solitaires..... 9 — 235
S. Auguste ou Août, abbé de Saint-Symphorien et confesseur ..... 7 — 151
Se Aure ou Aurée, vierge et abbesse à Paris..... 4 — 47
Se Aurée ou Aure, vierge et abbesse à Paris..... 4 — 47
Se Aurée, supérieure de religieuses à Amiens..... 5 — 87
Se Aurélie, fille de France, vierge et solitaire au diocèse de Ratisbonne..... 15 — 381

B

Les SS. Bacque et Serge, chevaliers romains et martyrs.... 7 — 150
S. Baudoin ou Baudouin, chanoine-archidiacre de Laon, et martyr..... 16 — 408
S. Baudouin ou Baudoin, chanoine-archidiacre de Laon, et martyr..... 16 — 408
S. Benoît de Macerac, abbé, au diocèse de Nantes..... 22 — 534
Se Benoîte de Rome, vierge et martyre à Origny, au diocèse de Soissons..... 8 — 160
S. Beraire Ier, évêque du Mans et confesseur..... 17 — 438
S. Berchaire d'Aquitaine, abbé de Hautvillers et de Montier-en-Der, martyr au diocèse de Langres..... 16 — 397
Se Bérénice et Se Prosdoce, et Se Domine, leur mère, martyres en Syrie..... 4 — 45

Pages.

Sᵉ Bertille, veuve, recluse à Marœuil, au diocèse d'Arras... 11 octob. 284
S. Bertrand, archidiacre de Toulouse, dix-neuvième évêque de l'ancien siége de Comminges..... 16 — 400
Le B. Bertrand, abbé de Grandselve, au diocèse de Toulouse. 23 — 572
Sᵉ Bologne de Grand, vierge et martyre, au diocèse de Langres..... 16 — 407
Le B. Bonaventure de Potenza, de l'Ordre des Frères Mineurs Conventuels..... 26 — 647
S. Boniface Iᵉʳ, pape et confesseur..... 25 — 633
S. Boniface ou Brunon, apôtre des Ruthènes et martyr..... 15 — 380
Sᵉ Brigitte de Suède, veuve, fondatrice de l'Ordre du Sauveur. 8 — 167
S. Bruno de Cologne, prêtre et confesseur, fondateur de l'Ordre des Chartreux..... 6 — 91
S. Bruno le Grand, archevêque de Cologne et confesseur..... 11 — 286
S. Brunon ou Boniface, apôtre des Ruthènes et martyr..... 15 — 380
S. Burchard ou Burckard, premier évêque de Wurtzbourg et confesseur..... 14 — 342
S. Burckard ou Burchard, premier évêque de Wurtzbourg et confesseur..... 14 — 342

C

S. Calétric ou Caltry, évêque de Chartres et confesseur..... 8 — 176
S. Calixte ou Calliste Iᵉʳ, pape et martyr..... 14 — 331
S. Calliste ou Calixte Iᵉʳ, pape et martyr..... 14 — 331
S. Caltry ou Calétric, évêque de Chartres et confesseur..... 8 — 176
S. Cannat, évêque de Marseille et confesseur..... 15 — 379
Sᵉ Céline de Meaux, vierge..... 21 — 507
Sᵉ Céline ou Célinie, mère de saint Remi..... 21 — 507
Sᵉ Célinie ou Céline, mère de saint Remi..... 21 — 507
Sᵉ Christète, S. Vincent et Sᵉ Sabine, martyrs à Avila, en Espagne..... 27 — 657
S. Chrysanthe et Sᵉ Darie, martyrs à Rome..... 25 — 633
S. Condède, anachorète et moine de Fontenelle..... 21 — 509
S. Crépin et S. Crépinien de Rome, martyrs à Soissons..... 25 — 624
S. Crépinien et S. Crépin de Rome, martyrs à Soissons..... 25 — 624
S. Cyprien de Marseille, évêque de l'ancien siége de Toulon, diocèse de Fréjus..... 3 — 10

D

Les SS. Daniel, Samuel, Donule, Léon, Hugolin, Nicolas et Ange, Frères Mineurs, martyrs à Ceuta, en Mauritanie. 13 octob. 323
Sᵉ Darie et S. Chrysanthe, martyrs à Rome..... 25 — 633
S. Démètre, premier évêque de Gap..... 26 — 638
S. Denis l'Aréopagite, premier évêque d'Athènes et de Paris, S. Rustique et S. Eleuthère, ses compagnons, martyrs.... 9 — 192
S. Didier, évêque d'Auxerre..... 27 — 658
S. Domice, diacre et chanoine de l'église d'Amiens, et Sᵉ Ulphe, vierge et solitaire..... 23 — 546
S. Dominique l'Encuirassé, pénitent, religieux à Font-Avellane, en Italie..... 14 — 343
Sᵉ Domnine et ses deux filles, Bérénice et Prosdoce, martyres en Syrie..... 4 — 45
S. Dulcide, évêque d'Agen et confesseur..... 16 — 407

E

S. Edouard III, le Confesseur, roi d'Angleterre..... 13 — 313
S. Edouin ou Edwin, roi de Northumbrie et martyr, patron d'York..... 12 — 290
S. Edwin ou Edouin, roi de Northumbrie et martyr, patron d'York..... 12 — 290
S. Elesbaan, roi d'Ethiopie..... 27 — 656
S. Eleuthère et S. Rustique, compagnons de S. Denis l'Aréopagite, premier évêque d'Athènes et de Paris, martyrs 9 — 192
S. Elophe, martyr près de Soulosse, au diocèse de Saint-Dié..... 16 — 406
Sᵉ Enémie ou Enimie, vierge et abbesse au diocèse de Mende..... 5 — 60
Sᵉ Enimie ou Enémie, vierge et abbesse au diocèse de Mende..... 5 — 60
S. Erembert du Pecq, évêque de Toulouse et confesseur..... 24 — 594
S. Eucaire, évêque, martyr près de Pompey, au diocèse de Nancy..... 22 — 529
S. Eulampe et Sᵉ Eulampie, sa sœur, martyrs à Nicomédie, en Bithynie..... 10 — 239
Sᵉ Eulampie et S. Eulampe, son frère, martyrs à Nicomédie, en Bithynie..... 10 — 239
Sᵉ Eusébie et ses compagnes, vierges et martyres à Marseille.. 11 — 277
S. Euthyme d'Opso, ou le Thessa-

Pages.

lonicien, abbé et confesseur. 15 octob. 350
S. Evariste, pape et martyr..... 26 — 652
Les deux SS. Ewald, frères, prêtres et martyrs en Westphalie..... 3 — 10

F

Sᵉ Fleur ou Flore, vierge, à l'Hôpital-Beaulieu (Hôpital-Issendolus), au diocèse de Cahors. 5 — 76
Sᵉ Flore ou Fleur, vierge, à l'Hôpital-Beaulieu (Hôpital-Issendolus), au diocèse de Cahors. 5 — 76
S. François d'Assise, confesseur, fondateur de l'Ordre des Frères Mineurs..... 4 — 15
S. François de Borgia, confesseur, duc de Gandie, puis troisième Général de la Compagnie de Jésus..... 10 — 245
Sᵉ Frewisse ou Frideswide, vierge et abbesse à Oxford, en Angleterre..... 19 — 466
Sᵉ Frideswide ou Frewisse, vierge et abbesse à Oxford, en Angleterre..... 19 — 466
S. Front ou Fronton de Lycaonie, premier évêque de Périgueux et confesseur..... 25 — 599
S. Fronton ou Front de Lycaonie, premier évêque de Périgueux et confesseur..... 25 — 599

G

S. Gall d'Irlande, fondateur et premier abbé du monastère bénédictin de Saint-Gall, en Suisse..... 16 — 385
Sᵉ Galla de Rome, veuve et recluse..... 5 — 86
S. Géraud ou Gérault d'Auvergne, comte d'Aurillac et confesseur..... 13 — 309
S. Gérault ou Géraud d'Auvergne, comte d'Aurillac et confesseur. 13 — 309
S. Germain, évêque de Besançon, martyr à Grandfontaine, au même diocèse..... 11 — 264
S. Ghislain ou Guillain, évêque d'Athènes, fondateur du monastère de la Celle, en Belgique..... 9 — 209
S. Gomer ou Gumar d'Emblehem, confesseur, au diocèse d'Anvers..... 11 — 281
S. Goswin de Douai, septième abbé du monastère d'Anchin, au diocèse de Cambrai..... 9 — 222
S. Grat de Lichos, premier évêque connu de l'ancien siége d'Oloron et confesseur..... 11 — 275
S. Grat et S. Ansute, martyrs en Rouergue..... 16 — 405

Pages.

S. Gratien, martyr en Picardie... 23 octob. 569
S. Guillain ou Ghislain, évêque d'Athènes et fondateur du monastère de la Celle, en Belgique..... 9 — 209
S. Gumar ou Gomer d'Emblehem, confesseur, au diocèse d'Anvers..... 11 — 281

H

Sᵉ Havoie ou Hedwige, veuve, duchesse de Pologne..... 17 — 414
Sᵉ Hedwige ou Havoie, veuve, duchesse de Pologne..... 17 — 414
S. Hilaire ou Illier, évêque de Mende..... 25 — 630
S. Hilarion de Tabathe, patriarche des solitaires de la Palestine. 21 — 486
Le B. Hugues de Mâcon, évêque d'Auxerre et confesseur..... 10 — 257
Le B. Humbaud, cinquante-deuxième évêque d'Auxerre et confesseur..... 20 — 483

I

S. Illier ou Hilaire, évêque de Mende..... 25 — 630
Sᵉ Irène de Tomar, vierge et martyre..... 20 — 482

J

Le B. Jacques d'Ulm ou l'Allemand, religieux dominicain à Bologne..... 12 — 304
Le B. Jean-Ange Porro, religieux servite..... 25 — 634
Le B. Jean le Bon de Mantoue, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin..... 23 — 552
S. Jean de Capistran, général de l'Ordre des Frères Mineurs, et légat du Saint-Siége..... 23 — 564
S. Jean de Kenty, prêtre séculier, professeur de théologie à l'Université de Cracovie..... 20 — 480
Le B. Jean Massias d'Espagne, religieux dominicain au monastère de Sainte-Madeleine de Lima..... 3 — 11
S. Just d'Auxerre, enfant, martyr en Bauvaisis..... 18 — 447
Sᵉ Justine de Padoue, vierge et martyre, patronne de la ville de Padoue..... 7 — 126

L

Le B. Ladislas de Gielniow, Frère Mineur..... 22 — 535
S. Léobon de Saint-Etienne de Fursac, solitaire, au diocèse de Limoges..... 13 — 328

Pages.

S. Léonard de Vandœuvre, solitaire et abbé au diocèse du Mans..... 15 octob. 347
S. Léothade, évêque d'Auch et confesseur..... 23 — 570
S. Leudomir ou Lumier de Limoges, dix-huitième évêque de Châlons-sur-Marne et confesseur..... 3 — 6
S. Louis Bertrand de Valence, de l'Ordre de Saint-Dominique.. 9 — 228
S. Loup, treizième évêque de Soissons..... 22 — 533
S. Luc d'Antioche, évangéliste... 18 — 441
S. Lugle et S. Luglien, martyrs au diocèse d'Arras..... 23 — 571
S. Luglien et S. Lugle, martyrs au diocèse d'Arras..... 23 — 571
S. Lumier ou Leudomir de Limoges, dix-huitième évêque de Châlons-sur-Marne et confesseur ..... 3 — 6
S. Lupien de Mende, abbé de Saint-Privat, martyr au diocèse de Châlons..... 22 — 531

M

S. Madalvé ou Mauvé, évêque de Verdun et confesseur..... 5 — 67
S. Magloire, évêque de l'ancien siége de Dol, en Bretagne... 24 — 578
S. Malc de Maronie, religieux captif 21 — 492
Sᵉ Manne ou Menne, vierge au diocèse de Châlons-sur-Marne.. 3 — 8
La Bᵉ Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de la Visitation, à Paray-le-Monial, au diocèse d'Autun..... 17 — 421
Sainte Marie-Françoise des Cinq-Plaies de Jésus, vierge du Tiers Ordre de Saint-François d'Assise..... 6 — 103
S. Martin de Nantes, abbé de Vertou et de Saint-Jouin-de-Marnes. 24 — 581
Les Martyrs d'Agen : S. Caprais, Sᵉ Foi, Sᵉ Alberte, sœur de Sᵉ Foi, S. Prime, S. Félicien, et un grand nombre d'autres, massacrés par la foule..... 20 — 469
Le B. Matthieu Carrieri de Mantoue, de l'Ordre des Frères Prêcheurs..... 7 — 152
S. Maurice ou Moriz, abbé des monastères Cisterciens de Langonet et de Carnoet, en Bretagne..... 5 — 87
S. Mauvé ou Madalvé, évêque de Verdun et confesseur..... 5 — 67
S. Melaine ou Mellon de Cardiff, archevêque de Rouen et confesseur..... 22 — 526
S. Mellon ou Melaine de Cardiff, archevêque de Rouen et confesseur..... 22 — 526

Pages.

Sᵉ Ménehould de Perthes, vierge, patronne de Bienville, au diocèse de Langres..... 14 octob. 336
Sᵉ Menne ou Manne, vierge, au diocèse de Châlons-sur-Marne. 3 — 9
S. Moderan ou Moran, évêque de Rennes..... 22 — 533
S. Mommolin de Constance, abbé de Saint-Bertin, puis évêque de Noyon et de Tournai.... 16 — 394
S. Moran ou Moderan, évêque de Rennes..... 22 — 533
S. Moriz ou Maurice, abbé des monastères Cisterciens de Langonet et de Carnoet, en Bretagne..... 5 — 87

N

S. Nicaise ou Nigaise, premier archevêque de Rouen, et ses compagnons, martyrs à Ecos, au diocèse d'Evreux..... 11 — 261
S. Nigaise ou Nicaise, premier archevêque de Rouen, et ses compagnons, martyrs à Ecos, au diocèse d'Evreux..... 11 — 261
Notre-Dame des Doms (Dédicace de), église métropolitaine d'Avignon ..... 8 — 155

P

S. Pallade ou Pallais, évêque de Saintes et confesseur..... 7 — 128
S. Pallais ou Pallade, évêque de Saintes et confesseur..... 7 — 128
S. Pardoux ou Pardulphe de Sardent, abbé et patron de Guéret..... 6 — 119
S. Pardulphe ou Pardoux de Sardent, abbé et patron de Guéret..... 6 — 119
Sᵉ Pélagie d'Antioche, pénitente.. 8 — 163
S. Philippe, évêque d'Héraclée, et ses compagnons, martyrs à Andrinople, en Roumélie.... 22 — 522
S. Pierre d'Alcantara, confesseur, de l'Ordre de Saint-François. 19 — 457
S. Pierre Paschal, religieux de la Merci, puis évêque de Jaen, en Espagne, et martyr..... 23 — 559
S. Placide de Rome et ses compagnons, martyrs à Messine, en Sicile..... 5 — 57
Sᵉ Pollène et Sᵉ Valérie, vierges. 8 — 177
S. Probe, S. Andronic et S. Taraque, martyrs à Anazarbe, en Cilicie..... 11 — 266
Sᵉ Prosdoce et Sᵉ Bérénice, et Sᵉ Domnine, leur mère ..... 4 — 45
S. Prudent ou Prouents (Translation de), martyr, à l'abbaye de Bèze, diocèse de Dijon... 6 — 121
Sᵉ Publie d'Antioche, abbesse... 9 — 234

R

Pages.

Sᵉ Refroy ou Renfroie, abbesse du monastère bénédictin de Denain ..... 8 octob. 178
Sᵉ Renfroie ou Refroy, abbesse du monastère bénédictin de Denain ..... 8 — 178
S. Romain, archevêque de Rouen. 23 — 543
Sᵉ Romaine de Rome, vierge et martyre à Beauvais..... 3 — 4
S. Rustique et S. Eleuthère, compagnons de S. Denis l'Aréopagite, premier évêque d'Athènes et de Paris, martyrs..... 9 — 192

S

Sᵉ Sabine, S. Vincent et Sᵉ Christète, martyrs à Avila, en Espagne..... 27 — 657
Sara ou Saraï et son époux Abram ou Abraham d'Ur, en Chaldée, père de la nation juive..... 9 — 182
Saraï ou Sara et son époux Abram ou Abraham d'Ur, en Chaldée, père de la nation juive..... 9 — 182
S. Savin de Barcelone, anachorète et apôtre du Lavedan..... 9 — 214
S. Senoch ou Senou de Tiffauges, abbé en Touraine..... 24 — 576
S. Senou ou Senoch de Tiffauges, abbé en Touraine..... 24 — 576
S. Séraphin de Monte-Granaro, frère lai de l'Ordre des Capucins..... 12 — 305
Les SS. Serge et Bacque, chevaliers romains et martyrs.... 7 — 150
S. Seurin ou Séverin d'Aquitaine, évêque de Cologne, puis de Bordeaux ..... 23 — 538
S. Séverin ou Seurin d'Aquitaine, évêque de Cologne, puis de Bordeaux ..... 23 — 538
Le saint vieillard Siméon et la prophétesse Anne..... 8 — 175
S. Simon de Crespy-en-Valois, moine de Saint-Oyend et confesseur..... 5 — 72
Sᵉ Soline, vierge et martyre au Poitou..... 17 — 437
Sᵉ Spérie, vierge et martyre, patronne de Saint-Céré, au diocèse de Cahors..... 12 — 299

T

Sᵉ Tanche de Saint-Ouen, vierge et martyre au diocèse de Troyes ..... 10 octob. 241
S. Taraque, S. Probe et S. Andronic, martyrs à Anazarbe, en Cilicie..... 11 — 266
Sᵉ Thelchide ou Théléhilde, vierge, première abbesse de Jouarre, au diocèse de Meaux..... 10 — 256
Sᵉ Théléhilde ou Thelchide, vierge, première abbesse de Jouarre, au diocèse de Meaux. 10 — 256
S. Théoffroy d'Orange, troisième abbé de Saint-Chaffre, au diocèse du Puy..... 19 — 465
S. Théophile, sixième évêque d'Antioche et confesseur.... 13 — 326
Sᵉ Thérèse d'Avila, vierge, fondatrice des Carmes et des Carmélites déchaussés..... 15 — 356
Le B. Thomas Hélye de Biville, prêtre, aumônier de saint Louis..... 19 — 453

U

Sᵉ Ulphe, vierge et solitaire, et S. Domice, diacre et chanoine de l'église d'Amiens..... 23 — 546
Sᵉ Ursule et ses compagnes, vierges et martyres à Cologne. 21 — 496

V

Sᵉ Valérie et Sᵉ Pollène, vierges. 8 — 177
S. Venance ou Venant, abbé de Saint-Martin de Tours..... 13 — 327
S. Venant ou Venance, abbé de Saint-Martin de Tours..... 13 — 327
S. Vincent, Sᵉ Sabine et Sᵉ Christète, martyrs à Avila, en Espagne.. ..... 27 — 657

W

S. Walfroy, diacre et Stylite d'Occident, solitaire à Carignan, au diocèse de Reims..... 21 — 498
S. Wasnon ou Wasnulphe d'Ecosse, patron de Condé, au diocèse de Cambrai..... 11 — 284
S. Wasnulphe ou Wasnon d'Ecosse, patron de Condé, au diocèse de Cambrai..... 11 — 284
S. Wilferder ou Wilfrid d'Angleterre, archevêque d'York et confesseur..... 12 — 296
S. Wilfrid ou Wilferder d'Angleterre, archevêque d'York et confesseur..... 12 — 296

SUPPLÉMENT

Saint Eucaire, évêque, martyr près de Pompey, au diocèse de Nancy..... 659
Saint Amon, deuxième évêque de l'ancien siége de Toul..... 660

FIN DES TABLES DU TOME DOUZIÈME

Bar-le-Duc. — Typ. Schorderet et Cᵉ

BX 4655 .G84 1888
v.12 SMC
Guerin, abbe (Paul),
b. 1830.
Les petits Bollandistes
: vies des saints de
AWV-2912 (awsk)